VOYAGES

EN

AMÉRIQUE.

PARIS. — Impr. LACOUR ET Ce, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdes.

JEUNE SAUVAGE.

(Christophe Colomb.)

J. BRY aîné, Éditeur.

VOYAGES

E

OLDT —

ON —



PARIS. - 1854.

CHEZ J. BRY AINÉ, ÉDITEUR,

27, Rue Guénégaud, 27.



J. BRY aîné, Éditeur.

VOYAGES

EN

AMÉRIQUE

PAR

CHRISTOPHE COLOMB

— FERNAND CORTEZ — PIZARRE — CABRAL — HUMBOLDT — BASIL-HALL — MISTRESS TROLLOPE — ROSS — PARRY — FRANKLIN — BULLOCH — WATTERTON — HEAD — WALSH.

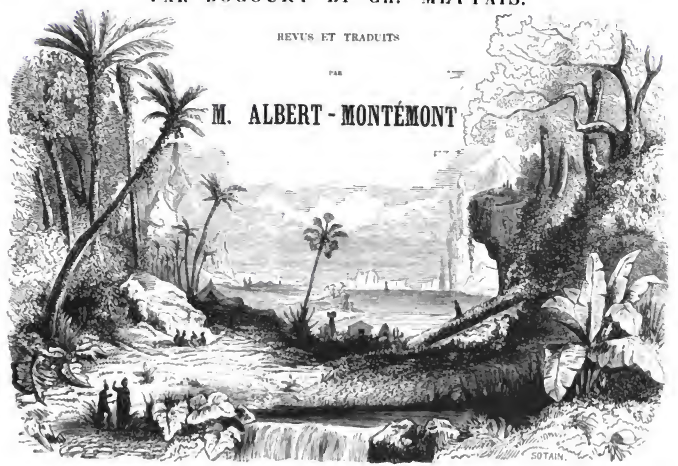
ILLUSTRÉS

PAR BOCOURT ET CH. METTAIS.

REVUS ET TRADUITS

PAR

M. ALBERT-MONTÉMONT



PARIS. - 1854.

CHEZ J. BRY AINÉ, ÉDITEUR,

27, Rue Guénégaud, 27.



CHRISTOPHE COLOMB.

(1492-1504).

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

GÉNÉRALITÉS SOMMAIRES.

La découverte de l'Amérique est l'œuvre de Christophe Colomb. Ce fut en 1492 que l'intrépide Génois, alors au service de l'Espagne, posa le pied sur le Nouveau-Monde, que l'injustice dota d'un autre nom que le sien, c'est-à-dire de celui d'Améric Vespuce, lequel n'y avait cependant abordé qu'en 1499, autrement dit sept ans plus tard.

Avant d'offrir la relation de l'immortel navigateur, il nous paraît indispensable de présenter à nos lecteurs quelques aperçus généraux et sommaires sur ce nouveau continent.

L'Amérique est située entre le 74e degré de latitude boréal et le 54e de latitude australe, et entre le 36e et le 170e de longitude occidentale. Si l'on voulait comprendre aussi les îles que leur situation géographique doit rattacher à l'Amérique, la longitude serait entre 10 et 170° occidentale, et la latitude pour les parties connues serait entre 79° boréale et 70° australe.

Ce continent, fertilisé par les plus grands cours d'eau du globe, et si remarquable par ses forêts immenses, ses énormes plateaux disposés par étages, ses vastes plaines, ses lacs, ses plages marécageuses, ses chaînes de volcans, sa végétation, ses déserts et ses animaux particuliers, se développe donc du pôle nord au pôle austral sur une étendue d'environ 130° en terre ferme, ce qui revient à trois mille deux cent cinquante lieues de vingt-cinq au degré. Ce nouvel hémisphère, aussi nommé hémisphère occidental par rapport à l'ancien hémisphère ou hémisphère oriental, se compose, ainsi que le continent renfermé dans l'autre hémisphère, de deux masses solides unies entre elles par un isthme, avec cette différence que la direction de ces deux masses américaines court du nord au sud, et que dans l'autre hémisphère ou ancien continent elles vont de l'est à l'ouest, outre que l'isthme de Panama, qui forme leur point de contact, est beaucoup plus allongé que l'isthme de Suez.

L'isthme de Panama est une petite langue de terre sinueuse, large au plus de douze lieues (1), et qui, comme l'isthme de Suez entre l'Afrique et l'Asie, divise ainsi l'Amérique en deux longs massifs bien distincts, celui du nord et celui du midi, formant, le premier l'Amérique septentrionale, et le second l'Amérique méridionale; mais avant de parler de chacun d'eux en particulier nous avons encore à donner quelques généralités sur leur ensemble.

Vers le pôle boréal la limite américaine n'est pas entièrement déterminée, à cause des glaces dont le littoral est hérissé, barrière jusqu'à ce jour insurmontable pour les navigateurs, excepté pour les célèbres capitai-

(1) Dans l'endroit le plus étroit cette largeur n'est que de huit lieues. A. M.

 Paris – Imp. Lacour et Cie, rue Soufflot, 16

nes Franklin, Ross et Parry. Le capitaine Parry s'est avancé jusqu'au 82e degré de latitude boréale, et le capitaine Ross a démontré que le continent américain, par l'isthme de Boothia, se prolonge sans interruption jusque par 74o de latitude. Au nord-ouest le point extrême est le cap du prince de Galles, 66o de latitude nord et 170o de longitude ouest. Si, comme il le paraît, le Groënland se rattache à l'Amérique, un des caps de cette terre ou île est l'un des points extrêmes du Nouveau-Monde au nord-est; tandis que sa limite vers le pôle austral est marquée par la Terre de-Feu au cap Horn, à moins qu'on ne s'arrête au cap Froward au sud de la Patagonie. La limite orientale est formée par l'océan Atlantique, et la limite occidentale par l'océan Pacifique, lesquelles mers, en isolant l'Amérique de l'ancien continent, la baignent dans toute sa longueur du nord au sud, longueur de plus de trois mille lieues, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

La superficie totale du nouveau continent est d'environ deux millions trois cent mille lieues carrées; celle de l'ancien continent dépassant quatre millions six cent mille lieues carrées, il en résulte que l'Amérique a environ la moitié du territoire de l'ancien monde; et cette moitié réunit une population d'à peu près cinquante millions d'habitants, lorsque l'ancien continent en renferme presque vingt-quatre fois plus, c'est-à-dire environ neuf cent soixante millions d'âmes.

Les deux massifs dont se compose le sol américain ont, celui du nord environ dix-sept cents lieues de longueur de la mer polaire boréale à l'isthme de Panama, et celui du midi environ seize cent cinquante lieues du même isthme à la Terre-de-Feu. La plus grande largeur du premier massif est de quinze cents lieues dans la partie septentrionale, qui va toujours en diminuant vers le sud, au point de se réduire à une douzaine de lieues à l'isthme qui lie ou divise les deux massifs; la plus grande largeur du massif du midi ou de l'Amérique méridionale, par 5o de latitude sud, est de douze cent cinquante lieues, largeur qui diminue, de même que le massif du nord, à mesure que l'on avance vers le cap Horn.

Les deux grandes péninsules américaines sont sillonnées dans toute leur étendue du midi au nord par une chaîne de hautes montagnes rapprochées de l'océan Pacifique et plus éloignées de l'océan Atlantique. Ces montagnes ont une pente raide à l'ouest, et plus inclinée ou plus douce à l'est, dans toute la longueur de la chaîne. Sur le massif du midi ces montagnes portent le nom général de *Cordillières des Andes*, mot péruvien dérivé du mot *antis*, qui veut dire *cuivre*, parce que les Andes contiennent beaucoup de ce métal. Franchissant l'isthme de Panama, elles entrent sur le massif du nord sous le nom de *Cordillières* ou *Alpes de Californie*, pour prendre ensuite, plus au nord, celui de *Montagnes rocheuses* ou *pierreuses*, qui jettent à l'orient un rameau appelé les *monts Alleghany* et *Apalaches*, dépendants des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

Le pic le plus élevé des montagnes des Andes est le Chimboraço, près de Quito et de l'équateur, dans l'Amérique du sud; il a six mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Le plus haut pic des monts Rocheux a cinq mille neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer. On se rappelle que l'Himalaya en Asie a plus de huit mille mètres; que le Mont-Blanc en Europe a quatre mille neuf cents mètres, et le Geesh en Afrique quatre mille sept cent six mètres. Les *maxima* des lignes de faîte des Andes sont dans le rapport suivant: Andes du Chili et du Haut-Pérou, cinq mille mètres; Andes de Popayan, cinq mille six cents mètres; Andes de Santa-Martha, six mille; Andes volcaniques de Guatemala, trois mille six cents; Andes du Nouveau-Mexique et de la Haute-Louisiane, parties des monts Rocheux, trois mille huit cents; Andes du Brésil, deux mille mètres; groupe des Antilles, deux mille deux cent quatre-vingts; chaîne des Alleghany, deux mille quatre-vingts mètres.

Ces montagnes qui offrent les cimes les plus élevées près de l'équateur, où se trouvent également les plaines les plus étendues et les plus basses, donnent l'origine à de grands fleuves, dont cinq doivent figurer en première ligne, savoir: le Saint-Laurent et le Mississipi dans l'Amérique septentrionale; l'Orénoque, l'Amazone et le Rio de la Plata dans l'Amérique méridionale. Ces fleuves descendent du versant oriental des deux massifs américains, car le versant occidental n'a que des cours d'eau peu étendus.

Les côtes du Nouveau-Monde sont découpées de manière à offrir plusieurs mers méditerranées et un grand nombre de golfes. L'océan Atlantique forme deux grandes méditerranées qui ont plusieurs issues, et un golfe du même genre. Les deux méditerranées sont la méditerranée arctique et la méditerranée colombienne; le golfe est celui de Saint-Laurent. La méditerranée arctique, à laquelle un géographe a proposé de donner le nom de mer des Esquimaux, offre deux enfoncements principaux, qui sont la mer d'Hudson et la mer de Baffin; celle-ci se développe au nord de la précédente, à l'ouest du Groënland. Le golfe de Saint-Laurent, où aboutit le grand fleuve de ce nom, a son contour formé par l'extrémité du Labrador et du Canada, et son entrée est resserrée à l'est par les îles de Terre-Neuve et du cap Breton, devant lesquelles s'étend le fameux banc de Terre-Neuve, où depuis le XVe siècle se fait la pêche de la morue. La méditerranée colombienne se développe entre la côte méridionale des États-Unis et la côte septentrionale de la Colombie ou de la république de Venezuela. Elle présente deux mers secondaires, qui sont: 1° le golfe du Mexique, lequel reçoit le Mississipi et se trouve à l'est des États mexicains; 2o la mer des Antilles, au sud de ce golfe, et dont les principaux enfoncements sont le golfe de Honduras et le golfe de Darien, avec le golfe de Maracaïbo.

L'océan Pacifique ou le Grand Océan forme sur la côte occidentale de l'Amérique des enfoncements beaucoup moins considérables et beaucoup moins nombreux que ceux qui sont formés par l'océan Atlantique sur la côte opposée. Les principaux de ces enfoncements sont: 1° la méditerranée de Behring, qui est commune à l'Asie et à l'Amérique et qui elle-même a plusieurs enfoncements; 2° la méditerranée ouverte de Cook, formée par la côte méridionale de l'Amérique russe et par la côte occidentale de l'Amérique anglaise du nord; 3o le golfe de Californie, vulgairement nommé mer *Vermeille* ou mer de *Cortès*, formé par la grande presqu'île dont il prend le nom, et par la côte mexicaine; 4o la méditerranée ouverte de Panama, qui a pour enfoncements les golfes de Tehuantepec, Fonseca, Papagayo, Nicoya et Panama; 5° le golfe de Guayaquil, entre le Pérou et la Colombie ou Nouvelle-Grenade; 6° le golfe de Chonos, vers la Patagonie et Chiloé, etc.

Dans l'océan arctique, les principaux enfoncements sont le golfe de Kotzebue près le détroit de Behring, le golfe de Mackenzie à l'embouchure du grand fleuve de ce nom, le golfe de Georges IV à l'embouchure du Coppermine ou de la rivière de la Mine-de-Cuivre, le golfe de Boothia, découvert et reconnu en 1834 par le capitaine Ross.

Ces mers se lient par un grand nombre de détroits, entre lesquels nous ne signalerons que les principaux, savoir: le détroit de Lancaster, qui mène de la mer de Baffin dans la mer arctique; le détroit de la Furie et de l'Hécla, qui établit une autre communication entre la méditerranée arctique et le même océan; les détroits de Cumberland, de Forbisher et d'Hudson, qui forment la communication entre la méditerranée arctique et la mer d'Hudson; le détroit de Davis, qui mène de la méditerranée arctique dans la mer de Baffin; le détroit de Belle-Ile, entre l'île de Terre-Neuve et la côte du Labrador, lequel, ainsi que le détroit du Canso, mène de l'Atlantique dans le golfe Saint-Laurent; le nouveau canal de Bahama et le canal de la Floride, qui font communiquer l'océan Atlantique avec le golfe

du Mexique; le détroit appelé *Bouche-du-Dragon*, qui joint l'océan Atlantique au golfe colombien de Paria; le fameux détroit de Magellan, un des plus longs que l'on connaisse, et qui, entre la Patagonie et la Terre-de-Feu, joint l'océan Atlantique à l'océan Pacifique; le détroit de Le Maire, entre la Terre-de-Feu et la Terre-des-Etats, passage ordinaire pour aller de l'Atlantique au Grand-Océan et en revenir; le détroit de la Nouvelle-Géorgie sur la côte nord-ouest, entre le continent et la terre de Quadra et Vancouver, lequel détroit, comme celui de Messier dans l'archipel Campana en Patagonie, est un des plus longs du globe; enfin le détroit de Behring, qui sépare l'Amérique de l'Asie, et fait communiquer le Grand-Océan avec l'océan arctique.

L'Amérique offre un grand nombre de caps; nous ne citerons que les plus remarquables. Sur l'océan Atlantique on trouve le cap Nord, en Islande, presque sous le cercle polaire; le cap Farewell, extrémité méridionale du Groënland; le cap Charles dans le Labrador; le cap Frio dans la province brésilienne de Rio-Janeiro; les caps Santa-Maria et San-Antonio, à l'embouchure du Rio de la Plata; les caps des Vierges et de Espiritu-Santo, à l'entrée orientale du détroit de Magellan; le cap Froward sur le même détroit, extrémité méridionale du même continent, tandis que sur l'océan austral le cap Horn est l'extrémité méridionale de la Terre-de-Feu.

Les presqu'îles de l'Amérique se trouvent généralement dans le massif du nord, entre autres la presqu'île Melleville, la plus septentrionale de cette partie du monde; la presqu'île de Californie, dans la partie occidentale de la confédération mexicaine; les péninsules des Tchougaches, d'Alaska et des Tchoutkchis, dans l'Amérique russe, vers le détroit de Behring. L'Amérique méridionale n'a que de petites péninsules, dont deux à l'entrée du golfe de Maracaïbo, et plusieurs vers le détroit de Magellan.

Pour ce qui est des lacs, l'Amérique en présente un très grand nombre, surtout dans la partie septentrionale. Le bassin du Saint-Laurent offre une série de lacs, savoir: le lac Supérieur, le Michigan, l'Erié, l'Ontario, le Champlain, que l'on pourrait appeler une mer d'eau douce, car c'est la plus vaste masse d'eau douce qui existe sur la surface du globe; aussi quelques géographes la nomment-ils la *mer du Canada*. Dans l'Amérique anglaise du nord il y a le lac Winnipeg, un des plus grands de ces contrées. Le bassin de Mackenzie offre les trois grands lacs Atapeskow ou des Montagnes, de l'Esclave et du Grand-Ours. Le delta du Mississipi montre le lac Pontchartrain, le bassin du Rio-Grande, le grand lac de Chapala. Le territoire mexicain a beaucoup de lacs plus ou moins importants. L'Amérique centrale ou Guatemala compte le lac Nicaragua; et le Pérou, dans l'Amérique du sud, le lac Titicaca, plus élevé que le pic de Ténériffe, et environné de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le vaste bassin du Rio de la Plata offre le long du Haut-Paraguay le grand lac Temporaire des Xarayes, dont les bords, dans la saison des pluies, s'étendent sur les deux rives du fleuve, à quelques centaines de milles sur les territoires brésilien et bolivien; c'est une sorte de marais, mais un des plus considérables de l'Amérique.

Ainsi que nous l'avons dit, l'Amérique laisse entre ses montagnes des plaines immenses et basses, et des plateaux très étendus: c'est dans le vaste bassin du Mississipi que se montrent les terrains unis désignés sous le nom de *savanes* ou de prairies. L'espace énorme qui s'étend depuis l'embouchure du fleuve Mackenzie jusqu'au-delà du delta du Mississipi, et entre la chaîne centrale du système missouri-mexicain et la chaîne principale du système alléghanien, forme la plus vaste plaine du globe; elle embrasse les bassins du Mississipi, du Saint-Laurent, du Nelson, du Curchill, presque tout le bassin du Missouri, la presque totalité des bassins du Saskatchawan et du Mackenzie, et tout celui du Coppermine. Dans l'Amérique du sud sont des plaines analogues nommées *llanos*, et traversées par l'Orénoque et l'Amazone, ou pampas, autres steppes entre Buenos-Ayres, la Patagonie et la chaîne des Andes. La plaine de l'Amazone comprend toute la partie centrale de l'Amérique du sud, étendant son domaine sur plus de la moitié de l'empire du Brésil et sur le sud-ouest de la Colombie, sur la partie orientale de la république du Pérou et sur la partie septentrionale de la république de Bolivia. La plaine du Rio de la Plata s'étend entre les Andes et leurs branches principales; elle embrasse le sud-ouest du Brésil, le directorat du Paraguay et la plus grande partie de la confédération du Rio de la Plata. Les llanos comprennent proprement la Nouvelle-Grenade et le Venezuela dans la Colombie. La plaine du Mississipi-Mackenzie nourrit à l'une des extrémités de ses bambousacées et des palmiers, tandis qu'à l'autre, pendant une grande partie de l'année, elle est couverte de glaces et de neiges. La plaine de l'Amazone, ayant un climat chaud et humide, présente dans ses immenses forêts une force de végétation prodigieuse. La plaine de l'Orénoque et celle du Rio de la Plata manquent d'arbres, mais offrent d'innombrables graminées; en d'autres termes, le sol brûlant des llanos est tantôt nu comme le désert de la Libye, tantôt couvert d'un tapis de verdure comme les steppes de la Haute-Asie; au sud une forêt immense se prolonge jusqu'au-delà du fleuve des Amazones.

L'Amérique a plusieurs déserts qu'on peut comparer à ceux de l'Afrique et de l'Asie pour l'aridité de leur sol et pour le sable qui les recouvre; mais ils sont loin d'avoir la même étendue. Les plus remarquables sont: le désert d'Atacama, renfermant la bande étroite du pays que la république de Bolivie possède sur le Grand-Océan; le désert de Pernambuco, qui s'étend sur une partie du plateau du nord-est du Brésil: c'est le plus grand désert américain.

La configuration de l'Amérique, la disposition de ses vastes chaînes de montagnes et de ses plaines immenses influent considérablement sur sa température. Placé comme une longue langue de terre entre deux océans, et longeant à peu près à distance égale, d'un côté l'Afrique et l'Europe dont l'océan Atlantique le sépare, et de l'autre côté toute l'Asie et les îles de la mer Pacifique, le nouveau continent a une température de près de dix degrés plus basse qu'aux lieux situés sous les mêmes latitudes dans les autres parties du monde: cela vient d'abord de ses nombreuses chaînes de montagnes, dont les Andes aux cimes couvertes de neiges perpétuelles, même sous la zône torride, forment la base; cela tient ensuite à son peu de largeur, car l'Amérique a sa surface principalement disposée en longueur; cela tient en outre à ses nombreuses rivières de même qu'à ses forêts impénétrables. Toutes ces causes produisent dans les parties basses de l'Amérique un climat qui contraste singulièrement par sa fraîcheur et son humidité avec celui de l'Afrique; c'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caractères particuliers du nouveau continent.

Le Nouveau-Monde, plus favorisé à certain égards que l'Ancien, par la variété ou la richesse de ses montagnes, par l'amplitude ou l'étendue de ses cours d'eau, l'est moins sous d'autres aspects, et par exemple, à cause de ses volcans ou de ses tremblements de terre, surtout dans les régions équatoriales. Ces tremblements de terre renversent, détruisent de fond en comble les villes et les populations, en ne laissant plus que des débris ou des cendres dans les lieux où l'industrie humaine avait développé toute sa puissance. Presque tous les volcans américains aujourd'hui enflammés se trouvent sur le flanc occidental de la chaîne des montagnes de l'Amérique du sud et de l'Amérique du nord. On n'en voit sur aucun point de la côte orientale, si ce n'est trois petites éruptions à l'est des Andes propres, et que le savant Humboldt attribue aux actions latérales

des volcans de Popayan et de Pasto, vers les Provinces-Unies de l'Amérique centrale. Sur la côte nord-ouest on cite principalement le volcan du mont Saint-Elie; au Mexique, on remarque le volcan de la Puebla; en Guatemala, le groupe de Popayan; en Colombie. le groupe de Quito; au Pérou, l'Arequina; au Chili, seize volcans, et trois aux Antilles

Ce n'est pas toutefois que ces tremblements de terre endent stériles les contrées où ils se manifestent; la nature semble vouloir aussitôt réparer d'une main le mal qu'elle vient de faire de l'autre; souvent même en ouvrant les entrailles de la terre, elle révèle de nouveaux trésors. Au surplus, les productions naturelles de l'Amérique sont assez renommées; aucune contrée ne possède d'aussi riches mines d'or et d'argent, si l'on excepte peut-être la Chine et le Japon. L'arbre du quinquina croît sur le flanc des Andes près de la ligne équinoxiale, à côté de ce précieux tubercule qui de l'Amérique est venu comme une autre manne consoler l'indigence des peuples de la vieille Europe. D'autres végétaux servent encore à nos besoins, comme l'ipécacuanha, l'arowrout, la salsepareille, la vanille, le cacao, le bois de campêche, l'indigo, le tabac, le cotonnier, la canne à sucre et le café. On a dû admirer les pins superbes qui bordent le fleuve Colombia et qui atteignent jusqu'à trois cents pieds de hauteur; on a de même admiré les platanes de l'Ohio qui ont jusqu'à cinquante pieds de circonférence.

Dans le règne animal, le nouveau continent nous a offert d'innombrables troupeaux de chevaux ou de bœufs sauvages, des tapirs, des castors, des légions d'oiseaux parmi lesquels brillent l'oiseau-mouche et le colibri, le kamichi, le yals, curieux par sa voix retentissante et par ses armes redoutables; le jabiru, destructeur des reptiles; le condor, espèce d'aigle des Andes; l'aigle-chauve, qui habite les deux Amériques sous toutes les latitudes, pour vivre aux dépens des habitants des eaux comme de ceux de la terre; l'agami, le moqueur et quelques autres. Le serpent à sonnettes est commun dans les deux Amériques entre les deux tropiques, et les rivières sont remplies de caïmans et de crocodiles. On trouve aussi en Amérique, notamment dans l'Amérique centrale, la cochenille, insecte si précieux, à cause de la belle couleur qu'il donne pour la teinture.

Quand les Européens eurent mis le pied sur le sol du nouveau continent, et qu'ils en aperçurent les habitants, ils leur donnèrent le nom général d'Indiens, parce qu'ils se croyaient aux extrémités orientales de l'Inde: ce nom est demeuré aux indigènes de ce continent, mais aujourd'hui les vrais Indiens ne se rencontrent plus guère que dans les forêts, qui leur ont servi de refuge contre les atrocités des premiers Espagnols. Dans les régions équatoriales il s'est formé, de l'union des nègres d'Afrique avec les blancs, une race nouvelle qui a reçu le nom de *mulâtres*, pendant que l'union des indigènes américains et des Européens produisait les créoles.

En général les indigènes américains sont bien constitués, ont le teint d'un rouge cuivré, la chevelure noire, longue et peu fournie, la barbe rare et semée par bouquets, le front court, les yeux allongés, les sourcils éminents, les pommettes saillantes, le nez un peu camus, les lèvres étendues, les dents serrées et aiguës, l'expression du visage naturellement douce, la tête carrée, la face large sans être plate, mais s'amincissant vers le menton, la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand, tout le corps trapu, avec l'os frontal très déprimé en arrière et le crâne ordinairement léger. Tels sont à peu près les traits physiques et généraux des indigènes américains. Il y a une exception à faire pour deux nations qui vivent aux deux extrémités opposées de ce continent, savoir: les Esquimaux et les Patagons. Les premiers, qui habitent au milieu des glaces vers le pôle arctique, semblent offrir le plus bas degré de l'échelle humaine, pour la taille du moins, car elle est encore au-dessous des Lapons; au contraire, les Patagons, et leurs voisins les Puelches, se distinguent par une haute stature, sans qu'elle atteigne toutefois les gigantesques proportions que les premiers navigateurs avaient données aux habitants des côtes magellaniques.

Une autre distinction doit être faite encore, c'est celle de la couleur. Quelques indigènes, comme les Caraïbes, sont rouges; le coloris des indigènes du Brésil et de la Californie est foncé; celui des Mexicains est plus basané que celui des habitants de la Colombie; les peuples du Rio-Negro sont plus basanés que ceux de l'Orénoque; ceux du Rio-Gila sont plus bruns que ceux du Guatemala; aux sources de l'Orénoque on aperçoit des tribus blanchâtres au milieu de peuplades noirâtres; les Indiens des plateaux les plus élevés de la Cordillière des Andes ont le teint aussi cuivré que ceux des plaines brûlantes de l'équateur. Partout on s'aperçoit que la couleur d'un Américain dépend très peu de la position locale dans laquelle il vit.

Les Européens, en étendant leurs conquêtes sur les deux Amériques, y ont en même temps apporté et étendu leurs langues; et comme les trois nations dont les conquêtes ont eu en Amérique le plus de développement sont les Espagnols, les Portugais et les Anglais, il en est résulté que les langues de ces trois nations sont devenues dominantes parmi les peuples du nouvel hémisphère: l'anglais et l'espagnol se parlent le plus généralement dans l'Amérique du nord, c'est-à-dire l'anglais aux Etats-Unis, et l'espagnol au Mexique, l'espagnol et le portugais se partagent presque entièrement l'Amérique du sud, c'est-à-dire que l'espagnol est la langue dominante en Colombie, au Pérou, au Chili et dans la république Argentine, tandis que le portugais est pour ainsi dire universel au Brésil.

On peut admettre qu'en général, dans l'Amérique continentale et insulaire, peuplée d'environ cinquante millions d'habitants, il y a sur six millions quatre cent trente-trois mille noirs, plus de 45/100 qui parlent anglais, plus de 10/100 qui parlent portugais, et plus de 14/100 qui parlent la langue française.

Sous le rapport des religions, l'Amérique est généralement chrétienne; elle compte environ vingt-cinq millions de catholiques romains, et seize millions de protestants; le reste de la population professe divers autres cultes qui se rapprochent plus ou moins du christianisme, car il n'existe plus qu'un très petit nombre d'idolâtres. L'illustre de Humboldt avait trouvé que l'Amérique espagnole, en 1823, tant au-delà qu'en deçà de l'isthme de Panama, réunissait quinze millions neuf cent quatre-vingt-cinq mille catholiques romains, dont deux millions neuf cent trente-sept mille blancs, sept millions cinq cent trente mille Indiens, cinq millions cent dix-huit mille mixtes et nègres; que l'Amérique portugaise avait quatre millions de catholiques; les Etats-Unis, le Canada et la Guiane française environ cinq cent trente-sept mille; et les Antilles françaises, avec Haïti, Cuba et Porto-Rico, un million neuf cent soixante-quatre mille. Le même savant faisait concourir au protestantisme, savoir: 1° les Etats-Unis de l'Amérique du nord pour dix millions deux cent quatre-vingt-quinze mille, et il y en a aujourd'hui plus de quinze millions; 2° le Canada anglais, la Nouvelle-Ecosse et le Labrador pour deux cent soixante mille; 3° la Guiane anglaise et hollandaise pour deux cent vingt mille; 4° les Antilles anglaises pour sept cent soixante-dix-sept mille; 5° les Antilles hollandaises, danoises, etc., pour quatre-vingt-quatre mille.

Suivant les documents ou observations des voyageurs, le nombre des protestants dans toute l'Amérique continentale et insulaire, depuis l'extrémité méridionale du Chili jusqu'au Goënland, est à celui des catholiques romains comme un est à deux. Les Indiens indépendants, qui n'appartiennent directement

ou immédiatement à aucune communauté chrétienne, sont à la population chrétienne comme un est à quarante-deux. La population protestante du nouveau continent paraît s'accroître plus rapidement que la population catholique, et il est présumable que, eu égard aux progrès de la civilisation, avant un demi-siècle le culte purement évangélique aura encore, par son extension, modifié considérablement ce terme de comparaison.

Les peuples américains sont gouvernés aujourd'hui par des institutions généralement démocratiques. Il y a soixante-dix ans qu'une grande portion de l'Amérique septentrionale, alors depuis plus de deux siècles colonie britannique, secoua le joug de l'Angleterre et se constitua en république fédérative sous le titre d'*Etats-Unis*. Il y a trente ans que le Mexique avec le Guatemala, qui dépendent de l'Amérique septentrionale, et toute l'Amérique méridionale, sont en jouissance également de leur indépendance la plus complète. Les Nord Américains ayant fait les premiers pas dans un ordre politique mieux approprié à leurs besoins et à leurs goûts, et ayant empreint leur marche d'une sagesse et d'une maturité qu'ils devaient à la vieille Europe, les Sud-Américains les ont généralement pris pour modèles, et leurs républiques se sont organisées d'après les mêmes bases. Aussi, à quelques différences de formes près, tous les nouveaux Etats ont adopté le principe de la souveraineté du peuple, la représentation nationale et la distinction des trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire.

Après ces généralités qui s'appliquent à l'ensemble du continent américain ou qui sont communes à plusieurs de ses parties à la fois, nous allons ajouter les généralités relatives à chacun des deux massifs américains, en commençant par celui de l'Amérique septentrionale.

—

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'Amérique septentrionale, dont les côtes furent explorées pour la première fois par l'Anglais Sébastien Cabot en 1497, d'après les ordres du roi d'Angleterre Henri VIII, qui fit prendre possession de ces contrées pour les unir à l'empire britannique, s'étend depuis l'isthme de Panama, par 9° de latitude nord, jusqu'à la mer Glaciale, par 74° de latitude nord, pendant qu'elle est comprise entre le 15° et le 17e degré de longitude occidentale. Si l'on y joint le Groënland, la longitude s'étend jusque vers le 26e degré occidental.

Elle est bornée au nord par l'océan Glacial arctique, à l'est par l'océan Atlantique boréal et équatorial, au sud par la mer des Antilles et l'isthme de Panama, et à l'ouest par le grand Océan équinoxial, boréal, la mer et le détroit de Behring. Les grandes divisions politiques et géographiques sont, au nord-ouest, les possessions russes; au centre, les pays des Indiens; au nord-est, les possessions anglaises; à l'est, au centre et à l'ouest, les Etats-Unis; au sud-ouest et au sud, le Mexique et Guatemala.

Elle renferme en terre continentale une superficie de six millions sept mille trois cent trente-sept lieues marines carrées de 20 au degré, avec une population de vingt-cinq millions d'individus, non compris les Antilles, qui, sur un développement de sept cent à sept cent cinquante lieues, avec une surface de huit mille trois cents lieues marines carrées, contiennent plus de trois millions d'habitants.

Dans les considérations générales sur l'ensemble de l'Amérique, nous avons eu occasion d'indiquer les principaux accidents naturels de l'Amérique du nord. Nous répéterons donc surabondamment que ses trois principales mers ou baies sont celles de Baffin, d'Hudson et du Mexique. Le golfe ou la mer de Baffin, qui reçut ce nom de son découvreur, l'Anglais Guillaume Baffin, lorsque celui-ci, en 1616, cherchait un passage par le nord-ouest, se trouve dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique du nord, entre les 10e et 78e degrés de latitude, et entre les 80e et 60e degrés de longitude occidentale. Ce golfe sépare l'Amérique propre du Groënland; de hautes montagnes règnent le long de ses côtes qui sont continuellement bordées de glace, et ne laissent qu'un étroit passage entre elles et les bancs de glace qui couvrent le milieu du golfe; la navigation s'y borne à quelques semaines. Les oiseaux aquatiques s'en éloignent avant la fin de juillet. Il abonde en phoques, narvals, baleines et autres grands animaux marins. Il communique avec l'océan Atlantique boréal par le détroit de Davis, et avec la mer Glaciale arctique par les détroits de Lancaster et de Barrow. Il paraît aussi qu'il communique avec la baie d'Hudson qui pénètre dans le littoral oriental des possessions anglaises.

La baie ou mer d'Hudson est située entre les 75e et 96e degrés de longitude occidentale, et 51e et 63e degrés de latitude nord. Elle fut découverte en 1610 par le navigateur anglais Henri Hudson, qui y perdit la vie. Ses côtes sont stériles et hérissées de rochers escarpés; le soleil ne réchauffe jamais ce sol que rendent inabordable des glaces et des amas de neiges pour ainsi dire perpétuelles; la navigation n'y est libre que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre, encore y rencontre-t-on alors bien souvent des glaçons très dangereux. La baie ou mer d'Hudson communique avec le détroit de Davis par ceux de Forbisher, de Cumberland et d'Hudson.

Le golfe du Mexique est la partie de l'océan Atlantique avancée dans les terres méridionales de l'Amérique du nord; il est situé par 84 et 110° de longitude occidentale, et par 20 et 30° de latitude nord; il se trouve donc sous le tropique du Cancer; il baigne la côte sud des Etats-Unis, et la côte est du Mexique; il reçoit les eaux de plusieurs fleuves, notamment du Mississipi et du Rio-del-Norte.

L'Amérique septentrionale offre encore le golfe de Californie et plusieurs autres que nous avons eu occasion de nommer, tant sur le grand Océan que sur la mer Glaciale arctique. Le golfe de Californie reçoit le Rio-Colorado, un des fleuves du versant occidental des Cordillières du Mexique. Dans le golfe de Mackenzie, au nord, débouche le fleuve Mackenzie, et dans le golfe de George IV, débouche le fleuve de Coppermine. Le golfe de Boothia, découvert par le capitaine Ross, communique avec la mer de Baffin par le canal du Prince-Régent et le détroit de Lancaster.

Nous venons de nommer plusieurs détroits qui se trouvent dans les parages de l'Amérique du nord; les principaux sont : 1° le détroit de Davis, appelé ainsi du nom de John Davis, navigateur anglais, qui l'explora en 1595, lorsqu'il allait à la recherche d'un passage pour pénétrer par le nord de l'océan Atlantique dans le Grand-Océan; 2° le détroit de Lancaster, situé au nord-ouest de la mer de Baffin; 3° le détroit ou canal de Barrow à l'ouest du détroit de Lancaster; 4° le détroit d'Hudson, situé sous le 61e degré de latitude nord, et qui lie la baie d'Hudson au détroit de Davis; 5° le détroit des Florides, ou canal de Bahama, qui, par 24° de latitude nord sous 82° de longitude ouest, communique du golfe du Mexique dans l'océan Atlantique, et sépare des îles Lucayes la côte méridionale des Etats-Unis. Le courant perpétuel qu'on éprouve dans ce détroit vient du courant formé par la marée qui se répand entre Cuba et Yucatan, et de la masse des eaux du Mississipi avec celles des autres grands fleuves qui débouchent dans le golfe du Mexique. L'arrivée de la marée du sud au nord force les eaux du fleuve à se répandre le long des côtes de l'est de l'Amérique septentrionale.

Sur l'océan Pacifique nous avons eu occasion de citer le détroit de Behring, que le navigateur danois Behring, au service de la Russie sous Pierre-le-Grand, découvrit au commencement du XVIIIe siècle, en voulant s'assurer si les terres à l'opposé du Kamtschatka

faisaient partie ou non de l'Amérique; on sait que ce navigateur échoua sur une île déserte où il périt misérablement.

Quant au canal de Géorgie, situé sur l'océan Pacifique, sous le 50e degré de latitude nord, et par 125 et 130e de longitude ouest, ce détroit baigne une partie des côtes des possessions anglaises et une partie de celles des Etats-Unis.

Le système des montagnes de l'Amérique septentrionale forme deux longs versants, l'un occidental et l'autre oriental, et qui sont parallèles aux deux océans Atlantique et Pacifique. Le versant de l'ouest, qui s'étend le long des côtes baignées par le Grand-Océan, et à une distance qui varie d'un petit nombre de lieues jusqu'à quatre-vingts ou cent, présente une longue chaîne de montagnes qui, partant des bords de la mer Glaciale arctique, se dirige vers le sud, jusqu'à l'isthme de Panama, où elle vient s'unir aux monts de l'Amérique méridionale. Le nom de cette chaîne dans les possessions russes et anglaises, et dans celles de l'Union ou des Etats-Unis, est celui de *monts Rocheux;* elle prend celui de *Cordillières* dans les possessions mexicaines. Le versant de l'est, infiniment plus éloigné de l'Atlantique, a plusieurs rameaux dont la chaîne s'étend par le nord-est entre les 23e et 48e degrés de latitude nord, jusqu'au golfe de Saint-Laurent, sous les noms de *monts Alleghany*, de *montagnes Bleues* sur la côte, et de *monts de Cumberland* à l'ouest. Le plus haut pic des monts Rocheux au-dessus du niveau de la mer est de 5,800 mètres. Le pic d'Oribaza, au Mexique, a 5,400 mètres.

La chaîne qui unit les monts Rocheux aux Alleghany forme par 55° latitude nord les lignes de partage des eaux, 1° entre la mer polaire et la baie d'Hudson; 2° entre la même baie, le golfe du Mexique, les lacs au nord et le cours du Saint-Laurent; 3° entre les lacs au midi et le même golfe du Mexique. A l'ouest de la chaîne principale se détachent d'autres rameaux qui s'étendent, les uns vers le rivage de la mer et du détroit de Behring, les autres vers la Californie. De ces différentes lignes de faîte, il résulte pour l'écoulement des eaux cinq bassins principaux : le premier à l'ouest, compris entre la chaîne des monts Rocheux et le Grand-Océan; le deuxième à l'est, resserré entre les Alleghany et l'océan Atlantique; le troisième, formé au nord par la ligne de faîte qui sépare le golfe d'Hudson des grands lacs canadiens du golfe du Mexique, de la mer polaire et du golfe de Baffin, et reçoit les eaux qui viennent de cette enceinte; le quatrième, situé au nord, entre les monts Rocheux et la ligne de faîte que nous venons de décrire, en y comprenant le golfe de Baffin, les détroits de Lancaster et de Barrow, et la partie de la mer polaire où ces détroits communiquent; le cinquième au sud, qui, compris entre les Alleghany, la ligne de faîte transversale, les monts Rocheux, les montagnes qui y font suite jusqu'à l'isthme de Panama, verse ses eaux dans le golfe du Mexique et la mer des Antilles. Les principaux fleuves qui s'écoulent dans ces divers bassins ont, la Columbia, un cours de 400 lieues; le Saint-Laurent, un de 670; et le Mississipi, un de 1,100 à 1,200 lieues.

Vers le même point des monts Rocheux, par 55° de latitude nord et 130° de longitude ouest, naissent deux fleuves qui coulent, l'un du flanc nord-est vers le pôle boréal, l'autre du flanc sud-est vers l'océan Pacifique: ce sont le Mackenzie et la Columbia.

Le Mackenzie, ainsi nommé du voyageur anglais qui le découvrit en 1789, se forme de trois bras dont le plus septentrional sort du lac Hum; le plus méridional est nommé *bras de l'Est;* celui du centre, qui est le principal, conserve le nom d'*Ounjigah* ou de *rivière de la Paix*. Après un cours assez considérable dans la direction de l'ouest au nord-ouest, ce fleuve, parvenu au lac Athapeskow, change sa direction pour prendre celle du sud au nord-est, et son nom pour celui de *rivière de l'Esclave*, parce qu'il se rend dans le lac de l'Esclave; il en sort sous le nouveau nom de *Mackenzie*, qu'il garde jusqu'à la mer boréale, où il va se jeter par 135° de longitude ouest et 69° de latitude nord. Il est navigable jusque dans le voisinage des monts Rocheux, où il a de nombreuses cascades qui interrompent son cours. On lui donne déjà environ un mille de largeur à l'endroit où il reçoit le nom de *rivière de l'Esclave;* le pays situé entre le lac de l'Esclave et celui d'Athapeskow est si peu élevé que le fleuve, pour peu qu'il sorte de ses rives, couvre une étendue immense de terrain. Ce fleuve formait naguère la limite entre les possessions russes et les possessions anglaises dans l'Amérique du nord, les premières à l'ouest et les secondes à l'est.

La Columbia, qui débouche dans la mer Pacifique par 46° 19' de latitude nord, 126° 14' 15" de longitude ouest, prend sa source par 118° 30' de longitude ouest; elle reçoit de nombreuses et importantes rivières, notamment le Flat-Bow ou Mac-Gillivray's river, le Clark ou Flatkead, le Lewis ou Saptim, et la Multnomah; quelques géographes y rattachent encore le Tachoutchi-Tessé, ou rivière Fraser, qui pourtant se jette dans le golfe de Géorgie, trois degrés plus au nord. La Columbia, à cent lieues de son embouchure, après avoir reçu la rivière de Lewis, a déjà près de trois mille pieds de large; ses eaux sont tellement claires qu'on y aperçoit le poisson à quinze pieds de profondeur; des bâtiments de trois cents tonneaux remontent le fleuve jusqu'à la jonction de Multnomah, à trente lieues de l'Océan, et la marée se fait sentir vingt-deux lieues au-delà. Les sinuosités de ce fleuve sont cause qu'il a un cours de près de quatre cents lieues.

Le fleuve Saint-Laurent, qui est à proprement parler le canal par où s'écoulent dans l'océan Atlantique les lacs formant la mer d'eau douce du Canada, sépare les possessions anglaises de celles des Etats-Unis. Il reçoit différents noms : depuis son embouchure, sous le 48e degré de latitude nord et le 72e degré, jusqu'au 76e de longitude ouest, c'est le fleuve Saint-Laurent; de ce point jusqu'au lac Ontario, c'est le Cataraqui ou l'Iroquois; entre le lac Ontario et le lac Erié, c'est la rivière de Niagara; entre le lac Erié et le lac Saint-Clair, c'est le Détroit; entre le lac Saint-Clair et le lac Huron, auquel se joint le lac Michigan, c'est la rivière Saint-Clair; entre le lac Huron et le lac Supérieur, ce sont les chutes ou sauts de Sainte-Marie. Vers le 76e degré de longitude ouest la rivière Utawas vient du pays des Iroquois s'unir au Saint-Laurent. Le lac Champlain, sous le 46e degré de latitude nord et le 76e de longitude ouest, s'écoule aussi dans le Saint-Laurent par un canal qui porte le nom de *Chambly* ou de *Sorelle*. Ce qu'on nomme le *Cataraqui* peut avoir cinquante lieues de cours; la rivière de Niagara en a douze; celle du Détroit quatorze; le Saint-Clair vingt; celle des chutes dix à douze; et tout le fleuve Saint-Laurent, six cent soixante-dix lieues.

La rivière de Niagara varie d'une lieue à une lieue et demie de largeur; à un des points de son rétrécissement, elle se précipite de cent soixante-trois pieds de haut par deux cataractes dont l'île des Chèvres marque la séparation, et pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La cataracte ou le saut de l'ouest, qui est le plus considérable, se nomme le *Grand-Saut* ou le *saut du Fer-à-Cheval*, à cause de sa forme, et a mille huit cents pieds de large; le saut de l'est en a mille. Ce double saut s'annonce par un bruit effroyable; c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre.

La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel, pour nous servir des expressions de Chateaubriand, se courbent et se croisent sur l'abîme; l'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers

se rencontre à la surface du sol, dans des mines et dans des sources. Diverses contrées fournissent du soufre et plusieurs sortes de marbres. Le chêne, le hêtre, le noyer, le bouleau, le charme, l'orme, le mélèse, le micocoulier sont rassemblés en immenses forêts, sous les mêmes noms qu'en Europe, bien que leurs espèces soient différentes. Le magnolia, le tulipier, l'acacia, le gordonia, comme beaucoup d'arbrisseaux qui portent de jolies fleurs, sont particuliers à l'Amérique du nord, ainsi que le sassafras, le mûrier rouge, le myrte à cire. La zône tempérée du nouveau continent s'est enrichie des plantes céréales, des légumes et des arbres fruitiers de l'ancien hémisphère. Dans la zône la plus chaude s'élèvent le palmier de plusieurs espèces, l'hematoxilon, le cacaoyer, le cotonnier, l'acajou, le cocotier et le vanillier. Les Européens ont transporté en Amérique l'oranger, l'indigotier, le citronnier, le caféier et la canne à sucre. On y cultive l'agave, le piment, le bananier, l'igname, la patate, le cactus et autres plantes. Quant au maïs, au tabac et à la pomme de terre, ce sont des présents que l'Amérique a faits à notre vieille Europe.

Les principaux animaux de l'Amérique septentrionale sont le bison, l'élan, le chevreuil, l'antilope, répandus par troupeaux dans les prairies ou bien dans les savanes qui bordent le cours des fleuves. Dans les régions du nord se voient le renne et le bœuf musqué; dans les contrées sauvages, l'ours, le loup, le renard, le carcajou; partout, le castor, l'hermine, la martre, la loutre, le porc-épic, l'écureuil et toutes sortes d'animaux à fourrures. Les animaux domestiques de l'ancien continent sont tellement multipliés dans le nouveau, qu'il n'est point rare de les rencontrer à l'état sauvage. Malheureusement on y rencontre aussi des reptiles venimeux, surtout des serpents à sonnettes qui infestent les forêts, où sont répandus de nombreux essaims d'abeilles. L'aigle, le hibou, le cygne, le canard, le goëland s'y présentent quelquefois, mais par espèces différentes des nôtres. Le colibri, l'oiseau-mouche qui habite la région du sud, le moqueur, le tangaras et autres, sont autant d'oiseaux particuliers qui appartiennent à l'Amérique septentrionale, où se trouve encore dans l'état sauvage le dindon, envoyé pour la première fois en Europe en 1523. Les rivières et les lacs sont peuplés de brochets, d'esturgeons, de truites, d'anguilles et surtout de saumons, pendant que les côtes vers l'île de Terre-Neuve fournissent annuellement une prodigieuse quantité de morue.

L'Amérique septentrionale, sous le double rapport des religions et des langues principales de ses habitants, montre que ceux-ci les doivent à l'Europe. L'universalité des Nord-Américains professent la religion chrétienne, savoir: le protestantisme aux Etats-Unis et dans les possessions anglaises, et le catholicisme au Mexique et dans le Guatemala. Les deux langues dominantes sont l'anglais aux Etats-Unis, et l'espagnol au Mexique. Aujourd'hui, sur 30,000,000 de Nord-Américains 15,000,000 parlent anglais, 9,000,000 l'espagnol, comme aussi 15,000,000 suivent le culte réformé, et 9,000,000 le culte romain; le reste est idolâtre.

A l'égard du gouvernement, nous avons vu, dans les considérations générales sur l'ensemble de l'Amérique, la nature de ceux de l'Amérique septentrionale: ils sont entièrement démocratiques, du moins dans les trois républiques des Etats-Unis, du Mexique et de Guatemala. Nous passons sous silence l'Amérique russe, au nord-ouest, et l'Amérique anglaise, au Canada et aux contrées voisines.

Présentons maintenant les généralités qui s'appliquent à l'Amérique méridionale.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'Amérique méridionale, sur la côte nord-est de laquelle, dans son premier voyage, Christophe Colomb débarqua en 1498, c'est-à-dire six années après la découverte de Saint-Domingue aux Antilles (1), une année avant Améric Vespuce, qui publia sa relation, et vingt-cinq ans avant Pizarre, qui découvrit le Pérou, s'étend par 13° de latitude nord et 56° de latitude sud, 42 et 86° de longitude ouest. Elle a pour confins, au nord, l'isthme de Panama, où commence l'Amérique septentrionale, puis la mer des Antilles, où elle s'avance jusqu'au 13° degré de latitude nord, vers le cap de Gallinas, gisant par 74° de longitude ouest. Elle est bornée à l'est par l'océan Atlantique, au sud par l'océan austral, et à l'ouest par l'océan Pacifique. La limite la plus orientale est le cap Saint-Roch, sur la côte du Brésil, par 50° de latitude nord et 74° de longitude ouest; la plus occidentale est le cap Blanc sur la côte du Pérou, par 5° de latitude sud et 86° de longitude ouest.

La superficie de l'Amérique du sud est évaluée à cinq cent soixante-onze mille trois cents lieues marines carrées de vingt au degré, dont cent quatorze mille quatre cents lieues en partie montueuses, et quatre cent cinquante-six mille neuf cents lieues en plaines. Sa population est d'environ 20 millions d'âmes, dont 5 millions de blancs foncés, 2 millions d'Indiens et 7 à 8 millions d'individus mixtes.

Les principaux accidents naturels de cette moitié du nouvel hémisphère sont les montagnes et les fleuves.

Une chaîne immense de montagnes traverse l'Amérique méridionale dans toute son étendue du sud au nord, le long des côtes baignées par le Grand-Océan, à partir du cap Froward, situé sur le détroit de Magellan au sud, jusqu'à l'isthme de Panama au nord, longueur d'environ dix-sept cents lieues. Dans toute cette longueur ladite chaîne s'éloigne rarement de la mer Pacifique de plus de quarante lieues; sa largeur varie de vingt lieues à soixante, et sa hauteur moyenne sous l'équateur est de deux mille quatre cents toises.

Cette même chaîne reçoit différents noms, suivant les contrées qu'elle traverse : dans la Patagonie, depuis le cap Froward jusqu'au 41° degré de latitude sud, c'est la Sierra-Nova de los Andes, ou plus généralement la chaîne des Andes du Chili; au Pérou, c'est la Cordillière royale des Andes ou grande Cordillière du Pérou, et vers la partie méridionale de la république colombienne, c'est la chaîne de Quito, nom d'une ville située dans ces contrées élevées. Nous avons eu déjà occasion de faire remarquer qu'en général le versant occidental des Andes est à pentes raides, au lieu que le versant oriental a des inclinaisons plus ménagées.

La Cordillière des Andes offre dans toute son étendue des neiges éternelles et un grand nombre de volcans. Les sommets les plus élevés appartiennent à la partie qui couvre la Colombie. C'est là que se trouve le Chimboraço, dont la hauteur est de trois mille trois cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. Le faîte des Andes n'a point d'arêtes étroites comme celui des chaînes européennes; il présente au contraire des plateaux immenses, couverts de villages et où règne une culture opulente. Les vallées, plus profondes et plus étroites que celles des Alpes et des Pyrénées, offrent aussi des scènes plus sauvages; elles sont d'ordinaire entrecoupées de ruisseaux qui avec le temps se sont creusé des lits de vingt à vingt cinq pieds de profondeur, et d'un pied à un pied et demi de largeur. On marche en frémissant à travers ces crevasses, cachées souvent par une épaisse végétation ; il faut suivre des sentiers pleins de trous de trois à quatre pieds de profondeur, et traverser les torrents à la nage ou sur des ponts chancelants formés par des câbles de roseaux jetés d'une rive à l'autre, ou dans un hamac de cuir qui parfois vous entraîne jusqu'au fond de l'abîme.

La Cordillière des Andes jette à l'ouest et à l'est un grand nombre de rameaux, dont le plus important est celui qui se détache à l'est dans la partie méridionale du Pérou, sous 19° de latitude sud, court dans la direction de l'est et va rejoindre les monts du Brésil. Voici au surplus les hauteurs des principaux sommets des Andes: le Chimboraço, 6,700 mètres; le Cayambe, 6,200; l'Antisana, 5 600 ; le Cotopaxi, 5,900.

Les Andes n'offrent l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, soit des côtes du Grand-Océan, soit des savanes qui s'étendent jusqu'aux pieds de leur versant oriental ; les quebrados ou fentes immenses, sous les noms de *gorges* ou *vallées*, partagent ces masses granitiques et en interrompent l'apparente continuité ; c'est à travers ces portes naturelles que les fleuves descendent vers l'Océan.

La position géographique de l'Amérique méridionale, dont presque tout le territoire est sous la zône torride, pourrait faire croire que cette moitié du Nouveau-Monde éprouve sous la même zône des chaleurs excessives ; mais l'étendue des cours d'eau et le voisinage des deux cours de l'Océan, balayés par les vents alisés ou agités par des courants, modifient le climat, et permettent de distinguer trois zônes de température, la zône chaude, la zône tempérée et la zône froide.

Dans la zône froide ce n'est pas l'intensité, mais la continuité du froid, l'absence de toute chaleur un peu vive, la constante humidité d'un air brumeux, qui arrête la croissance des grands végétaux, et qui chez l'homme, ainsi que le remarque le savant Malte-Brun, perpétue les maladies nées de la transpiration interceptée et de l'épaississement des humeurs. La zône chaude n'éprouve pas des ardeurs excessives; mais c'est ici la perpétuité de la chaleur qui, jointe aux exhalaisons d'un sol marécageux, aux miasmes d'un immense amas de pourriture végétale, et aux effets d'une extrême humidité, fait naître des fièvres plus ou moins pernicieuses, et répand dans tout le règne animal et végétal l'agitation d'une vie surabondante et désordonnée. La zône tempérée, en offrant une chaleur modérée et constante comme celle d'une serre chaude, exclut de ses limites et les animaux et les végétaux qui aiment les extrêmes, soit du froid, soit du chaud ; elle nourrit ses plantes particulières, qui ne peuvent ni s'élever au-dessus de ses bornes, ni descendre au-dessous. Sa température, qui ne saurait pas endurcir la constitution de ses habitants constants, agit comme le printemps sur les maladies de la région chaude, et comme l'été sur celles de la zône froide. Ainsi, un simple voyage du sommet des Andes jusqu'au niveau de la mer, ou dans le sens inverse, est une véritable cure médicale qui suffit pour opérer les changements les plus étonnants dans le corps humain. Mais l'habitation constante dans l'une ou l'autre de ces zônes doit énerver les sens et l'âme par l'effet d'une tranquillité monotone L'été, le printemps et l'hiver sont ici, pour continuer à nous servir des expressions de Malte-Brun, assis sur trois trônes distincts qu'ils ne quittent jamais, et qui restent constamment environnés des attributs de leur puissance.

Les productions de la chaîne des Andes semblent plus riches, à certains égards, que celles de la Cordillière mexicaine. On connaît l'abondance des mines du Chili, du Pérou et de la Colombie, qui toutefois sont moins exploitées que celles du Mexique, parce que ces dernières sont moins élevées dans la région des neiges que les premières. Les végétaux croissent à peu près dans l'ordre suivant : depuis les bords de l'Océan, près de la ligne équinoxiale, jusqu'à la hauteur de mille mètres, se balancent les palmiers et les liliacées, le jasmin à large fleur et le datura en arbre, le cocotier et l'amandier. Au-dessus de la région des palmiers commence la région des fougères arbores-

(1) On sait qu'en 1492 Christophe Colomb s'était d'abord arrêté aux îles San-Salvandor et de St -Domingue.
A. M.



Quand le jour commença à baisser, Colomb alla se poster au-dessus de la cabine.

centes qui cessent à huit cents toises, et du quinquina qui pousse jusqu'à quatorze cent cinquante toises. La substance fébrifuge qui rend si précieuse l'écorce du quinquina ou chinchona se rencontre dans plusieurs arbres d'espèces différentes, et dont quelques-uns croissent à un niveau très bas, même sur les bords de la mer ; mais le vrai quinquina ne croît pas au-dessous de trois cent cinquante-trois toises.

Quant aux animaux de l'Amérique méridionale, depuis le niveau de la mer jusqu'à mille mètres ou cinq cent treize toises, dans la région des palmiers, on découvre le paresseux, le boa, le crocodile, les perroquets, le jaguar, le hoco, le tangara et le charançon ; dans les forêts de cette région brûlante retentissent les hurlements des alouates et autres singes sapajous ; on entend aussi le jaguar, et le tigre noir de l'Orénoque, plus sanguinaire encore que le jaguar, animaux qui tous deux chassent le petit cerf ; l'air de ces vastes régions, surtout dans les bois et sur les rives du fleuve, est rempli d'une innombrable quantité de maringouins ou mosquites qui rendent le pays presque inhabitable. Aux mosquites se joignent les araignées venimeuses, les fourmis, les termes, et ces gros lézards que l'on est tout surpris de voir décorer le sommet des arbres et partager la demeure des habitants ailés. De cinq cents à mille toises, plus de boas, plus de crocodiles ni de lamantins ; peu de singes, mais beaucoup de tapirs et de chiques. De mille à quinze cents toises, dans la région supérieure des quinquinas, plus de singes, plus de cerfs mexicains, mais le chat-tigre, les ours et le grand-cerf des Andes. Les poux abondent à cette hauteur, qui est celle de la cime du Canigou. De quinze cents à deux mille toises vient la petite espèce de lion que l'on désigne par le nom de *pouma*, le petit ours à fer blanc, quelques viverres et le colibri, si commun dans l'Amérique du nord. De deux mille à deux mille cinq cents toises habitent les vignognes, qui aiment les endroits où la neige tombe de temps en temps, et les guanacos avec les alpacas, qui suivent la chaîne des Andes, depuis le Chili jusqu'au 9e degré de latitude sud. Dans les plus hautes régions plane le condor, comme l'aigle dans les Alpes.

L'Orénoque, l'Amazone et le Rio de la Plata sont les trois grands cours d'eau de l'Amérique du sud ; ce sont du moins les seuls que nous voulions ici décrire, car les autres sont davantage du ressort des traités de géographie.

L'Orénoque prend sa source au petit lac Ipava, par 5° de latitude nord et 68° de longitude ouest. Il coule à l'est, puis au sud, ensuite à l'ouest, puis au nord, et de nouveau à l'est, en formant ainsi une spirale dont le développement est de près de cinq cents lieues, pour aller traverser le lac Parime, formé par les débordements du fleuve. Sorti de ce lac, il reçoit par sa gauche

de nombreux affluents, dont les plus considérables sont le Guaviare, le Rio Meta et l'Apure, qui descendent des Andes orientales et coulent droit à l'est, ainsi que leurs propres tributaires. Les affluents principaux de la droite sont le Padamo, le Ventuari, le Caura, l'Arul et le Caroni. A trente ou quarante lieues l'Orénoque se divise en deux bras, dont le principal continue de couler à l'est, pendant que l'autre tourne au nord ; tous deux se subdivisent plus bas en canaux secondaires dont les cinquante embouchures occupent sur la côte atlantique un espace de soixante-dix lieues. Sept de ces embouchures sont seulement navigables. Le fleuve lui-même avec un cours de six cents lieues est d'une navigation difficile en certains endroits. Il traverse au surplus de superbes forêts ainsi que des plaines immenses, et dans la saison des pluies il inonde de chaque côté ses bords à la distance de vingt-cinq à trente lieues : il abonde en poisson et en animaux amphibies, surtout en caïmans ou alligators qui sont très dangereux.

L'Amazone ou le fleuve des Amazones, autrement nommé le *Maranon* ou *l'Orellana*, est vraisemblablement le plus grand fleuve du monde. Il prend le nom de *Maranon* (prononcez *Maragnon*) dans la partie supérieure de son cours. L'Espagnol François Orellana fut le premier voyageur qui le remonta, en 1539 ; et comme il avait vu des femmes armées sur ses bords, il le nomma *rivière des Amazones*. Il n'est pas rare encore aujourd'hui de voir de ces femmes ainsi armées pour se défendre contre les attaques des jaguars ou tigres américains, lorsqu'elles descendent ou traversent sur de légers canots ce fleuve, qui naît au flanc oriental des Andes du Pérou, formé de la réunion de plusieurs branches, lesquelles sont elles-mêmes des rivières considérables, dont les deux principales se nomment l'*Ucayal* ou *ancien Maranon*, et le *Tunguragua* ou *haut* ou *nouveau Maranon*.

L'Ucayal, qui paraît être le bras le plus important de l'Amazone, est lui-même formé de deux rivières principales, l'Apurimac et le Beni, qui prennent naissance, l'une dans le Pérou propre, sous 16° de latitude sud, et l'autre dans le Haut-Pérou, par 18° de latitude sud. L'Ucayal court du sud au nord à travers des forêts épaisses, jusqu'au point où il atteint la limite du Pérou et de la Colombie, pour recevoir le Tunguragua, qui, venant du lac Lauricocha dans le Pérou propre, sous 10° de latitude sud, court d'abord du sud au nord pour ensuite tourner de l'ouest à l'est, en formant la même limite du Pérou et de la Colombie, après avoir franchi une quebrada (grande gorge), où, réduit à une largeur de soixante-quinze pieds, son cours est extrêmement rapide. Les deux bras réunis, l'Amazone coule de l'ouest à l'est encore entre la Colombie et le Pérou, puis traversant le Brésil dans sa partie septentrionale, va déboucher dans l'océan Atlantique sous l'équateur, et par 52° de longitude ouest, après un cours de 1,200 lieues.

En partant de la jonction de l'Ucayal et du Tunguragua, ses principaux affluents sont : à gauche, le Napo, l'Ica ou le Putumayo, le Japure ou Yapura et le Rio-Negro ; à droite, le Javari, l'Yutay, le Tamaïquiba, le Tefle, le Careri, le Purus ou Paros, le Rio-Madeira (le plus grand de tous les affluents de l'Amazone, et venant d'aussi loin que l'Ucayal) le Topayos et le Xingu.

Par le Rio-Negro et le Cassiquiaro, cours d'eau sous 70° de longitude ouest, et exactement sous la ligne équinoxiale, l'Amazone communique avec l'Orénoque, le plateau sur lequel coule ce dernier fleuve et le Rio-Negro n'ayant aucune pente décidée. On peut prévoir de quelle importance serait une pareille communication dans un état de civilisation plus avancé que ne l'est maintenant la Colombie ou le Brésil.

A partir du confluent de l'Ucayal et du haut Maranon, le cours de l'Amazone est d'environ sept cents lieues, et à partir de la source du Tunguragua, de mille quarante-trois lieues ; quelques géographes portent même, comme nous venons de le dire, le cours entier de l'Amazone à douze cents lieues, y compris les sinuosités. La largeur de son lit varie d'une demi-lieue à une lieue dans sa partie supérieure, et va toujours en augmentant jusqu'à son embouchure, où il a soixante-cinq lieues d'une rive à l'autre, le milieu étant occupé par une grande île, à l'orient de laquelle débouche aussi la rivière des Tocantins, qui par un canal est en communication avec l'Amazone. Le courant du fleuve est si rapide, et le volume d'eau qu'il roule est si considérable que, dans la baie de trente-deux lieues qu'il forme au nord de la grande île Joannès, il refoule l'Océan, y trace son cours l'espace de trente lieues, et n'y confond même ses eaux qu'à plus de vingt-quatre lieues du rivage. La profondeur ordinaire du lit est de plus de cent brasses. Les pluies périodiques font déborder l'Amazone à plus de cinquante lieues.

Dans la partie de l'embouchure du fleuve la plus resserrée par les îles, on remarque pendant les trois jours qui précèdent les nouvelles et pleines lunes, c'est-à-dire lors des plus hautes marées, un phénomène que les Indiens nomment le *prororoca*, par imitation sans doute du bruit terrible qu'occasionne ce singulier phénomène. Un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de hauteur s'élève sur toute la largeur du fleuve ; il est suivi d'un second, d'un troisième et quelquefois d'un quatrième aussi considérables, que l'on voit s'avancer à peu d'intervalles l'un de l'autre avec une prodigieuse rapidité, en renversant tout ce qui s'oppose à leur passage ; et la marée, au lieu de mettre six heures à monter, parvient de la sorte en deux ou trois minutes à sa plus grande hauteur avec un bruit que l'on peut entendre à deux lieues de distance. Les canots se garantissent du choc en mouillant dans un enfoncement.

Les eaux de l'Amazone nourrissent une grande quantité de poissons, dont quelques espèces sont presque particulières à ce fleuve ; les tortues, notamment, y sont d'un goût exquis et extrêmement abondantes. Pendant l'inondation annuelle, les lacs et les marais voisins se remplissent de poissons, et deviennent à l'époque où les eaux rentrent dans leur lit autant de viviers dont la pêche est très facile. L'Amazone est peuplée encore de crocodiles, dont quelques-uns ont jusqu'à vingt et trente pieds de longueur ; une quantité innombrable de moustiques et d'autres incommodes insectes infeste ses rives, couvertes en général d'herbes touffues, de roseaux, de broussailles et de forêts immenses. Quittons ces mêmes rives et allons chercher celles du Rio de la Plata au sud.

Le Rio de la Plata ou Rivière d'Argent est proprement l'embouchure ou l'æstuaire (1) de deux grands fleuves, le Parana et l'Uruguay, qui se réunissent par 34° de latitude sud et 61° de longitude ouest pour déboucher dans l'océan Atlantique austral par 35° de latitude sud et 58° de longitude ouest. L'Uruguay sort du versant occidental des montagnes du Brésil, par 23° de latitude sud et 50° de longitude ouest, coule de l'est à l'ouest jusqu'à sa sortie du Brésil, entre dans les Provinces-Unies pour prendre une direction nord-sud et se mêler au Parana. Celui-ci, formé de plusieurs rivières secondaires qui naissent au versant occidental des montagnes du Brésil par 16 à 30° de latitude sud, sous 46° de longitude ouest, court de l'est à l'ouest-sud jusqu'au 27e degré de latitude sud, où il reçoit le *Paraguay*, né par 13° de latitude sud et 56 de longitude ouest, sur le plateau dit *Campos Parexis*, et qui, dans la saison pluvieuse, forme dans ses débordements le lac Xarayes, long alors de cent lieues et large de quarante, sous 18° de latitude sud. Le Parana continue à courir du nord au sud, pour aller par un coude au sud-est prendre les eaux de l'Uruguay. L'embouchure du Rio de la Plata, dont le courant se fait sentir en mer à cinquante lieues du rivage, a une largeur d'environ dix lieues ; et quoique ses deux rives

(1) Æstuarium, barre, espace couvert d'eau, canal, bras de mer. A. M.

son jeune temps entre Gênes et Venise. Dans une de ces rencontres navales, le bâtiment qu'il commandait étant aux prises avec un vaisseau vénitien beaucoup plus gros, le feu des boulets et des grenades mit en conflagration les deux navires, dont les équipages se jetèrent à la mer. Colomb saisit une rame qui flottait près de là, et étant bon nageur, il atteignit le rivage, quoiqu'il en fût éloigné d'au moins deux lieues.

Rétabli de ses fatigues et de retour à Gênes, il partit pour Lisbonne, où vivaient bon nombre de ses compatriotes, et y fixa sa résidence : c'était en 1470. La forte impulsion que le prince Henri de Portugal avait imprimée aux découvertes sur mer ne fit qu'augmenter la passion de Colomb, alors plein de vigueur et déjà éprouvé aux combats. Ses habitudes religieuses le mirent en rapport avec les dames d'un couvent, et il rencontra parmi elles la fille d'un Italien, Bartolomeo de Palestrello, un des plus fameux marins engagés au service du prince Henri. Cette connaissance devint bientôt un attachement et finit par le mariage. Le beau-père mourut; Colomb hérita des papiers de ce navigateur célèbre et y puisa de nouveaux renseignements géographiques. La sœur de sa femme avait épousé un autre navigateur dont les talents le servirent encore. Il visita fréquemment les capitaines qui revenaient des côtes de Guinée, et les informations qu'il en obtenait le confirmaient dans son opinion sur l'existence d'autres terres à l'ouest.

Sa réputation s'étendait de plus en plus, et la cour de Lisbonne nomma des commissaires pour examiner ses plans. Mais il devint la dupe de leur mauvaise foi, et il résolut de quitter le Portugal, où il n'était plus attaché par sa femme, que la mort lui avait enlevée depuis peu. Il partit furtivement avec son fils et son frère, et arriva sans obstacle à Palos, port d'Andalousie. La cour d'Espagne était alors à Cordoue; il n'y parut qu'après s'être lié avec des moines, ainsi qu'on va le voir.

A une demi-lieue de la ville de Palos se trouvait l'ancien couvent des moines franciscains, dédié à Santa-Maria de Rabida, qui subsiste encore aujourd'hui : selon le récit de Washington Irving, un étranger à pied, accompagné d'un garçon, vint un matin frapper à la porte du couvent, et demanda au portier un morceau de pain et un peu d'eau pour son enfant. Pendant qu'on lui donnait cette humble pitance, le moine Juan Perez de Marchenna, prieur du couvent, vint par hasard à passer devant la porte; il fut frappé de l'air distingué du voyageur, et ayant reconnu à son accent qu'il était étranger, il entra en conversation avec lui. Cet étranger était Colomb, accompagné de son jeune fils Diego. On ne sait pas d'où il venait alors; mais il est assez évident, à en juger d'après sa manière de voyager, qu'il ne se trouvait pas dans l'aisance. Il se rendait à la ville voisine de Huelva, où il allait voir un beau-frère, qui avait épousé la sœur de sa femme; cette dernière était morte depuis quelque temps, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

Le prieur possédait des connaissances assez étendues : il avait particulièrement porté son attention sur tout ce qui concernait la géographie, l'art nautique et les découvertes nouvelles. Le désir de s'en instruire lui avait probablement été inspiré par le voisinage du port de Palos, dont les habitants étaient renommés parmi les marins de l'Espagne comme les plus hardis dans leurs entreprises, et qui faisaient de fréquents voyages aux îles nouvellement découvertes sur la côte d'Afrique. La conversation de Colomb intéressa vivement le moine; il fut frappé de la grandeur des vues et de l'importance des projets de l'étranger. C'était déjà un événement remarquable dans la vie monotone du religieux que cette rencontre d'un homme qui, tout en demandant un peu d'eau et de pain à la porte du couvent, annonçait un caractère si distingué et allait tenter l'entreprise la plus extraordinaire. Le prieur retint Colomb, qui pendant quelque temps devint son hôte; mais se défiant de ses propres

lumières, il envoya chercher un savant de ses amis pour conférer ensemble avec l'étranger. Cet ami était Garcia Fernandez, médecin de Palos.

Fernandez fut à son tour frappé de l'air noble et de la conversation animée du voyageur. Plusieurs conférences eurent lieu dans l'enceinte de l'antique monastère, et les projets de Colomb furent examinés dans les tranquilles cellules de la Rabida avec une attention et une déférence qu'il avait été bien loin d'obtenir au milieu de l'agitation des cours, et que les grands, les philosophes et de prétendus sages lui refusèrent encore longtemps. Quelques navigateurs vétérans de Palos furent aussi consultés, et leurs avis parurent être favorables à la nouvelle théorie. Un vieux pilote expérimenté, nommé Pedro de Velasco, affirma qu'environ trente ans auparavant, il avait, pendant un de ses voyages, été jeté par les tempêtes si loin dans la direction du nord-ouest, que le cap Cléar lui était resté à l'est, et que tout-à-coup il y trouva une mer très peu agitée, quoique le vent soufflât avec impétuosité de l'ouest, ce qui ne pouvait, selon lui, qu'indiquer une terre dans cette direction. Mais la saison étant avancée, Velasco, craignant les approches de l'hiver, n'osa pas s'aventurer plus loin pour aller à la recherche de cette terre inconnue.

Le bon Juan Perez était un de ces hommes dont l'amitié ardente et cordiale ne se bornait pas à former des vœux stériles, mais qui passait soudain du désir de servir à l'action même. Dès qu'il fut convaincu que l'entreprise projetée pouvait devenir d'une haute importance pour sa patrie, il offrit à Colomb de lui procurer un accueil favorable à la cour, où il l'engagea fortement de se rendre, afin de faire directement ses propositions aux souverains de l'Espagne. Perez avait des relations intimes avec Fernando de Talavera, prieur du monastère de Prado, et confesseur de la reine Isabelle de Castille; il jouissait de toute la confiance du monarque et de son épouse; ce fut à cet autre moine, dont le crédit était d'un grand poids dans les affaires publiques, que Perez adressa notre aventurier, en le munissant de lettres par lesquelles la protection de Talavera et son appui auprès du roi et de la reine en faveur de ses projets étaient vivement sollicités. L'influence du clergé, la plus puissante de toutes à la cour d'Espagne, le poste de confesseur, qui donnait un double accès auprès de la reine, tout faisait présager un heureux succès de cette médiation. En attendant, le prieur Juan Perez se chargea du jeune fils de Colomb, qu'il entretint et éleva soigneusement dans son couvent. Le zèle et l'amitié de ce digne homme ne se refroidirent jamais, et plusieurs années après, lorsque la gloire de l'heureux navigateur jetait le plus d'éclat, Colomb, entouré de la foule des courtisans, des prélats et des savants, qui tous prétendaient avoir appuyé son entreprise, portait ses regards reconnaissants vers l'humble religieux qui l'avait le plus efficacement servi. Il était resté dans le couvent jusqu'au printemps de l'année 1476, époque à laquelle la cour se rendit à l'ancienne cité de Cordoue, où Ferdinand et Isabelle comptaient réunir leurs troupes et tout préparer pour une campagne décisive contre les Maures du royaume de Grenade. Plein d'espérance, et presque certain d'obtenir une prompte audience, grâce à la protection de Talavera, Colomb embrassa tendrement le respectable prieur de la Rabida, auquel il confia son enfant, et partit joyeux pour la cour de Cordoue.

Mais il lui était réservé de fournir une nouvelle preuve à l'assertion d'un poète, que « la vie du malheureux solliciteur est un enfer anticipé. » Pendant plus de six mortelles années il subit toute l'infortune qui accompagne des espérances trahies, voyant toujours surgir quelque événement imprévu qui l'éloignait du but, au moment même où il se croyait plus près de l'atteindre.

Ferdinand et Isabelle, lorsque Colomb vint à leur cour, étaient occupés de vastes projets, et se disposaient à terminer l'entreprise la plus remarquable de leur règne. Ils allaient recommencer la lutte qui amena plus tard la chute du pouvoir des Maures en Espagne. Cependant, dès que la guerre de Grenade fut terminée, Isabelle prêta l'oreille aux représentations des amis de Colomb, car celui-ci était enfin parvenu à se faire quelques amis à la cour, en petit nombre il est vrai, mais qui partageaient toutes ses espérances et appuyaient chaudement son plan. Il était temps, sa patience était presque épuisée, et il venait de quitter la cour d'Espagne, résolu de porter ailleurs ses projets; mais il fut bientôt atteint en route par la joyeuse nouvelle que la reine les approuvait, et il revint à Cordoue.

Colomb fit les stipulations suivantes, qui furent acceptées : il devait, pour sa vie durant (et après lui ses héritiers et successeurs) être investi de la dignité d'amiral pour toutes les contrées qu'il découvrirait dans l'Océan, avec les mêmes prérogatives que le grand-amiral de Castille dans son district; il serait nommé vice-roi et gouverneur général des pays découverts; il aurait droit à un dixième de l'or, des joyaux, des marchandises et profits de toute espèce, acquis dans les territoires composant son amirauté; il serait, lui, ou à sa place son lieutenant, seul juge des procès qui pourraient naître entre les pays découverts et l'Espagne, relativement au commerce; il aurait, par la suite, le droit de contribuer pour un huitième aux frais des expéditions, et recevoir également pour sa part un huitième des profits.

Ces articles convenus, tous les documents exigeant la signature royale furent revêtus de celles des deux souverains; mais Isabelle, en sa qualité de reine de Castille, se chargea seule de tous les frais de la première expédition, et stipula que nul étranger ne pourrait s'établir dans les pays découverts, qu'elle réservait pour ses sujets castillans. Pendant toute sa vie elle veilla à la stricte exécution de cet article, et, sauf un petit nombre d'exceptions, à l'exclusion même des sujets du royaume de son époux.

Après de longs délais et d'innombrables difficultés, provenant en grande partie des terreurs de presque tous les hommes de mer destinés à s'embarquer pour une aussi hasardeuse entreprise, trois bâtiments furent enfin équipés dans les ports de Palos Moguer en Andalousie. Les ordres péremptoires de la cour ne seraient peut-être pas parvenus à vaincre ces obstacles sans l'activité et les efforts personnels de Martin Alonzo Pinzon, un riche et expérimenté navigateur de Palos, qui, ainsi que son frère, fit partie de l'expédition, et qui usèrent de toute leur influence sur les marins de Palos. Le premier avança même des sommes assez considérables à Colomb pour compléter les frais d'armement. Mais le tout ne se composait que de trois petits navires, si petits en effet qu'il est inconcevable comment ils résistèrent aux violentes tempêtes dont ils furent assaillis lors de leur retour en Espagne.

On ne peut voir qu'avec surprise, d'après toutes les difficultés opposées par les diverses cours administratives de l'Espagne aux demandes de fournitures pour cette expédition, combien il avait été exigé de médiocres secours, et combien l'armement était peu considérable. Mais il est évident que Colomb avait restreint ses réquisitions au plus stricte nécessaire, afin que la crainte d'une trop grande dépense ne fît tout avorter. Il se borna donc à demander trois petits bâtiments. Deux de ceux qui lui furent accordés n'étaient que des embarcations légères du genre appelé alors *caravelles*, et qui n'étaient en rien supérieures aux grandes barques qui, en des temps plus récents, faisaient le cabotage sur les côtes ou à l'entrée des rivières. On trouve la représentation exacte de ces caravelles dans quelques anciens tableaux. Ces bâtiments n'étaient point pontés ou couverts dans le milieu, mais les constructeurs leur donnaient une forte élévation à la poupe et à la proue. Pierre-le-Martyr, savant contemporain de Colomb, dit aussi que deux de ces navires

n'étaient pas pontés. Au reste, la petitesse des bâtiments était considérée par Colomb même, comme avantageuse pour un voyage de découvertes par la facilité qu'elle devait lui donner de naviguer près des côtes, ou d'entrer dans des baies ou des rivières peu profondes.

—

RELATION.

Ce fut le vendredi, 3 août 1492, que Colomb mit enfin à la voile pour ce premier voyage. Sa petite escadre se composait du vaisseau amiral *la Santa-Maria*, qui était un peu plus grand que les deux autres, et ponté, de *la Pinta*, commandée par Martin Alonzo Pinzon, et de *la Nina*, commandée par le frère de celui-ci, Vincente Yanez Pinzon. On se dirigea d'abord sur les îles Canaries, où l'escadre aborda et fut retenue pendant trois semaines pour les réparations urgentes qu'exigeait *la Pinta*, qui avait souffert en route. Ce ne fut que le 6 septembre qu'on put sortir du port de Gomera pour se lancer aventureusement dans une carrière toute nouvelle. Les terreurs des matelots, les objets fantastiques dont ils prétendaient être frappés pour justifier leurs craintes, les illusions qu'ils provoquaient mutuellement et qui ajoutaient encore à ces terreurs, sont rapportés tout au long par Washington Irving; mais nous passerons rapidement sur ces tristes détails pour nous hâter d'aborder avec notre héros sur les côtes du Nouveau-Monde.

La position de Colomb devenait de jour en jour plus critique : à mesure qu'il approchait des régions où il devait trouver la terre, l'inquiétude de ses équipages croissait. Les indices favorables qui ajoutaient sans cesse à la confiance de l'amiral étaient traités de déceptions funestes par ses matelots, et sans cesse prêts à passer du murmure à la révolte ouverte; ils voulaient forcer leur chef à rebrousser chemin, au moment même où ses espérances allaient se réaliser, et où il devait recueillir le premier fruit de ses travaux. Ils se voyaient avec désespoir lancés toujours plus avant dans cet immense Océan qu'ils appelaient un désert d'eau sans bornes, et qui, selon eux, entourait de toutes parts le monde habité. Que deviendraient-ils quand leurs provisions seraient épuisées? Leurs frêles navires, d'une construction défectueuse, n'étaient pas même propres à une navigation aussi longue que celle qu'ils avaient déjà faite; cependant on s'avançait encore, ajoutant ainsi à l'espace immense qui les séparait de la terre; comment reviendraient-ils, ne pouvant plus trouver de port pour se ravitailler?... C'est ainsi que se communiquant entre eux leurs alarmes, ils s'apprêtaient à la résistance... Leur amiral n'était qu'un ambitieux à fortune désespérée, qui, pour se rendre célèbre, avait conçu le projet le plus extravagant. Que lui importaient à lui les souffrances et les dangers des autres, puisqu'il était évident qu'il avait fait le sacrifice de sa propre vie pour courir les chances d'une gloire incertaine? Mais pour eux, persister dans une aussi folle entreprise, c'était s'immoler eux-mêmes. Quelle obligation d'ailleurs les forçait à persister? et quel serait le terme de cet engagement? Ils avaient déjà passé de bien loin des limites que nul homme avant eux n'avait franchies, et pénétré dans des mers où jamais voile n'avait paru. Qui les blâmerait enfin, si, pour ne point compromettre leur existence, ils tournaient leur proue vers la patrie avant qu'il fût trop tard? Quant aux plaintes que leur amiral ferait d'avoir été forcé de revenir, elles ne seraient pas écoutées. C'était un étranger sans crédit, sans amis; ses plans avaient été condamnés par tous les sages et les savants, personne ne se prononçait en sa faveur, et tous ceux qui s'étaient déclarés contre lui se réjouiraient de sa mésaventure... Il ne manquait même pas d'hommes portés aux mesures les plus atroces. Ceux-ci proposaient de jeter l'amiral à la mer, et de dire, à leur retour en Espagne, qu'il était tombé la nuit par-dessus le bord du bâtiment en examinant les étoiles avec ses instruments astronomiques. Colomb était instruit de ces machinations, mais il n'en conserva pas moins un air calme et serein, cherchant à gagner les uns par des paroles bienveillantes, stimulant l'orgueil ou l'avarice des autres, et menaçant enfin les plus audacieux d'un châtiment exemplaire, s'ils osaient faire la moindre démarche pour empêcher la continuation du voyage.

Dans la matinée du 7 octobre, vers le lever du soleil, plusieurs matelots du vaisseau de l'amiral crurent apercevoir la terre à l'ouest, mais trop indistinctement encore pour proclamer leur découverte, chacun craignant de se tromper et de manquer ainsi la récompense promise à celui qui le premier découvrirait réellement cette terre si impatiemment attendue. Le vaisseau *la Nina*, bon voilier, fut cependant envoyé en avant pour s'assurer du fait. Bientôt un pavillon blanc parut au haut de son mât, et un coup de canon fut tiré à son bord. C'était le signal convenu pour annoncer la terre. La joie la plus vive éclata alors parmi les équipages de la petite escadre, tous les regards étaient dirigés vers l'ouest. Mais en s'avançant davantage, ces espérances, fondées sur des nuages, s'évanouirent, et avant le soir la terre promise avait disparu dans les airs. Les équipages retombèrent alors dans un découragement aussi grand que leur joie avait été vive. Quelques circonstances nouvelles vinrent cependant sinon ranimer leur espoir, au moins empêcher les mutins d'éclater. Colomb, ayant observé le vol de nombreuses bandes de petits oiseaux des champs qui se dirigeaient vers le sud-ouest, soutint que la terre où ils devaient trouver leur nourriture ne pouvait être éloignée. Il était parfaitement instruit de l'importance que les voyageurs portugais attachaient au vol des oiseaux, et que c'était en suivant une direction ainsi indiquée que les navigateurs de cette nation avaient découvert plusieurs îles; il résolut donc, dans la soirée du 7 octobre, de changer sa marche et de faire gouverner vers le sud-ouest. Pendant trois jours on s'avança dans cette direction, et les indices du voisinage de la terre devenaient de plus en plus fréquents. De nouvelles bandes de petits oiseaux de diverses couleurs voltigeaient autour des navires, et continuaient ensuite leur vol vers le sud-ouest; on en entendait distinctement d'autres bandes qui passaient au-dessus des vaisseaux la nuit. Des thons se jouaient le jour à la surface d'une mer tranquille; un héron, un pélican et un canard furent vus, tous se dirigeant dans le même sens que les autres oiseaux. Les herbages qui flottaient autour des navires étaient frais et verts et paraissaient nouvellement détachés du sol; la température était douce, il semblait même à Colomb qu'il respirait un air plus suave, et sentait déjà ces brises parfumées dont on jouit en avril sur les côtes d'Espagne.

Tous ces indices favorables étaient cependant considérés par les matelots séditieux comme autant de piéges trompeurs qui ne s'accumulaient autour d'eux que pour mieux assurer leur perte; et quand, à la fin du troisième jour (car, suivant quelques historiens, il leur avait, dans une première sédition, promis la terre au bout de trois jours), ils virent le soleil disparaître du vaste horizon, où l'on n'apercevait nul vestige de terre, ils poussèrent des cris de rage. Entourant l'amiral, ils lui reprochèrent son obstination à braver le ciel et à les lancer toujours plus avant dans l'immensité de mers sans bornes; ils exigèrent tumultueusement qu'on revirât de bord sur-le-champ pour retourner en Espagne, et qu'on abandonnât une entreprise désespérée.

Colomb chercha à calmer les mutins par des paroles bienveillantes ou par des promesses de récompenses magnifiques; mais voyant que ces moyens ne produisaient point d'effet, que leurs clameurs allaient toujours en augmentant, il prit un ton plus décidé. Il leur déclara « qu'ils murmuraient en vain, que l'ex-

pédition avait été ordonnée par leurs souverains pour aller à la recherche de nouvelles Indes, et qu'il était fermement résolu, quelque chose qu'il pût arriver, à persévérer jusqu'à ce qu'il pût, avec la protection de Dieu, terminer son entreprise. » Seul contre tous et exposé à la fureur d'un équipage révolté, la position de Colomb, pendant toute cette nuit, semblait être désespérée. Heureusement le lendemain les indices du voisinage de la terre devinrent de plus en plus certains. Outre la qualité d'herbages, tels qu'il en croît sur le bord des rivières, on prit un petit poisson d'une espèce connue pour vivre dans les baies ou dans les fentes des rochers; une branche couverte de fruits et qui paraissait nouvellement séparée de sa tige flottait près du vaisseau amiral; on ramassa des roseaux, une petite planche, et enfin un bâton curieusement taillé. La sédition fut apaisée, et au découragement général succéda l'espoir le plus flatteur. Pendant toute cette journée, chacun était attentif à son poste, et c'était à qui aurait le bonheur de découvrir le premier cette terre si ardemment désirée.

Le soir, lorsque, selon l'ordre invariablement établi sur le vaisseau amiral, on eut chanté le *Salve Regina* ou l'hymne de la Vierge, Colomb adressa un discours énergique à son équipage, exhortant ses gens à reconnaître la bonté de Dieu qui les avait conduits jusque-là avec les brises légères à travers un Océan peu agité, qui avait constamment ranimé leurs espérances et multiplié les signes favorables à mesure que leurs craintes prenaient le dessus, et qui enfin les ferait aborder bientôt à la terre promise. Il leur rappela ensuite l'ordre qu'il avait déjà donné lors du départ des îles Canaries, qu'après avoir navigué à l'ouest pendant sept cents lieues, il ne fallait plus forcer de voiles après minuit. Cette précaution devenait maintenant nécessaire, car il lui paraissait très probable qu'on pourrait toucher à terre cette nuit même. Il recommanda en outre de faire une garde attentive à l'avant du vaisseau, et promit de donner à quiconque ferait la première découverte un pourpoint de velours, en sus de la pension promise par les souverains. Il avait venté frais pendant cette journée, la mer était plus haute qu'à l'ordinaire et l'on avait fait beaucoup de chemin. Au coucher du soleil, on remit le cap à l'ouest, les navires fendaient l'onde avec rapidité, *la Pinta* en tête comme la meilleure voilière. La plus grande exaltation régnait parmi les équipages, et aucun œil ne fut fermé pendant cette nuit mémorable.

Quand le jour commença à baisser, Colomb alla se poster, au-dessus de la cabine, sur la poupe élevée de son vaisseau, et y resta quelque temps dans une pénible anxiété. Il avait montré pendant tout le jour de l'assurance et du calme; mais n'apercevant plus de signes favorables, il cherchait encore, en portant ses regards inquiets sur tous les points de l'horizon, à percer les sombres voiles dont la nuit commençait à l'envelopper. Tout-à-coup, vers les dix heures, il crut voir une lumière briller au loin; craignant de se tromper et que ses ardents désirs mêmes ne lui fissent illusion, il appela Pedro Gutierez, gentilhomme de la chambre du roi, et lui demanda si, dans la direction qu'il lui indiquait, il n'apercevait pas aussi de la lumière. Celui-ci répondit affirmativement. Colomb, se défiant toujours des prestiges de l'imagination, appela encore Rodrigo Sanchez de Ségovie pour lui faire la même demande; mais avant que ce dernier pût arriver sur le tillac, la lumière avait disparu. Ils la revirent cependant une ou deux fois jeter quelques rayons vacillants, comme une torche de pêcheur qui tantôt est élevée, tantôt est cachée par les vagues, ou comme un flambeau porté sur le rivage par une personne qui tour-à-tour se montrait ou disparaissait derrière les habitations. Ces clartés étaient cependant si incertaines qu'on n'y attacha pas une grande importance; mais Colomb les considérait non-seulement comme des indices certains du voisinage d'une terre, mais de plus, d'une terre habitée.

On continua de s'avancer avec précaution jusqu'à deux heures du matin, quand enfin le canon de *la Pinta* donna le joyeux signal de la terre. Elle fut bientôt aperçue très distinctement à une distance de dix lieues environ. On cargua alors les voiles, les vaisseaux mirent en panne, et l'on attendit avec impatience le lever du soleil.

Que de pensées et de sentiments divers durent agiter l'âme de Colomb pendant ce court espace de temps! il venait enfin, à travers tant d'obstacles et de dangers, d'accomplir ses desseins; par lui le grand mystère de l'Océan était dévoilé; sa théorie, qui avait été un sujet de railleries pour tant de savants, était maintenant triomphante; il avait conquis une gloire qui ne périrait qu'avec l'univers. Cette terre qu'il avait devant lui, encore couverte des ombres de la nuit, était sans doute féconde, les végétaux détachés de ses rives le prouvaient évidemment; il croyait même respirer le parfum des bosquets odorants et de plantes aromatiques. La lumière mouvante qu'il avait vue prouvait aussi que cette terre servait de résidence à l'homme. Mais quels étaient ces habitants? étaient-ils semblables à ceux qui existaient dans les autres contrées du globe? ou trouverait-on là quelqu'une de ces races hétérogènes et monstrueuses dont l'imagination se plaisait de son temps à peupler toutes les régions lointaines ou inconnues? était-il arrivé à quelque île sauvage de la mer des Indes, où avait-il retrouvé la fameuse Cipango (1), objet de ses ardents désirs et de ses rêves les plus séduisants? Les premiers rayons du soleil tomberaient-ils enfin sur des déserts sans culture, ou doreraient-ils de hautes tours, de riches cités ornées avec la splendeur de la civilisation orientale?

Ce fut encore un vendredi, le 12 octobre 1492, que Colomb découvrit le Nouveau-Monde. Une île fraîche et verdoyante de plusieurs lieues d'étendue, couverte de beaux arbres et semblable à un parc immense, se développa, dès l'aurore, à ses yeux ravis. Quoique tout y parût d'une nature riche, mais encore inculte, l'île était évidemment très peuplée; on voyait les habitants sortir en foule des bois, et accourir au rivage pour examiner de plus près les vaisseaux. Ils étaient complétement nus; on pouvait juger par leurs attitudes et leurs gestes qu'ils étaient frappés d'étonnement et de crainte.

Colomb donna le signal à l'escadre de jeter l'ancre, de mettre les chaloupes en mer, et d'y faire monter des hommes armés. Lui-même entra dans la sienne, richement vêtu en velours écarlate, et tenant à la main le pavillon royal. Martin Pinzon et Vincent Yanez, son frère, le suivirent, chacun dans son canot, avec les bannières de l'expédition, ornées de croix vertes, entourées des lettres F et I (initiales des noms Ferdinand et Isabelle, souverains de l'Espagne), et surmontées de couronnes. A mesure qu'ils approchaient des bords de l'île, ils jouirent de plus en plus de la vue des vastes forêts dont la végétation est si colossale en ces climats; ils admirèrent des fruits de couleurs séduisantes et d'espèces inconnues, qui garnissaient les branches de plusieurs arbres suspendus au-dessus des rivages. La douceur et la pureté de l'atmosphère, la transparence du cristal des eaux qui baignaient les côtes, donnaient à l'île un charme inexprimable; une vive émotion s'empara de l'âme sensible de Colomb. Dès qu'il fut débarqué, il se jeta à genoux, baisa la terre et rendit grâce à Dieu en versant des larmes de joie. Son exemple fut suivi par ceux qui l'accompagnaient; tous les sentiments alors étaient à l'unisson, tous les cœurs étaient pleins de joie et de gratitude. Colomb, en se relevant, tira son épée, déploya l'étendard royal, et les deux autres capitaines, ainsi que Rodrigo Sanchez et tous les débarqués l'entourant, il prit solennellement possession de l'île au nom des souverains de l'Espagne, et lui donna

(1) L'existence de la fabuleuse Cipango avait été annoncée par d'anciens voyageurs. A. M.

d'Afrique, mais droits et raides, en partie coupés au-dessus des oreilles et avec quelques longues mèches pendantes sur les épaules. Leurs traits, quoique défigurés par des peintures bizarres, n'étaient point désagréables. Ils avaient le front haut et les yeux d'une remarquable beauté. Leur taille était de moyenne grandeur; ils étaient bien faits; la plupart de ceux qui se présentèrent paraissaient âgés de trente ans environ. Il n'y avait qu'une seule femme parmi eux; elle était jeune, bien constituée et complétement nue comme ses compagnons.

Tandis que les Castillans admiraient la figure de ces sauvages, ceux ci n'étaient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus et avec une longue barbe. Ils connaissaient si peu le fer que, voyant pour la première fois des armes de ce métal, ils prenaient un sabre par le tranchant et se faisaient des blessures dont ils paraissaient surpris. Leurs javelines étaient d'un bois endurci au feu, avec une pointe aiguë, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs barques ou leurs canots n'étaient que des troncs d'arbres creusés, dont les uns ne pouvaient porter qu'un homme, et d'autres en contenaient près de cinquante. Ils les conduisaient avec une seule rame en forme de pelle; et les plus grandes étaient si légères, que lorsqu'elles se renversaient, ils les redressaient dans un instant; ils les vidaient en nageant près du bord, et, s'y replaçant avec une extrême agilité, ils recommençaient à voguer sans aucune marque de crainte. Les moindres présents leur paraissaient précieux. Enfin l'île avait de l'eau, des arbres et des plantes; mais on n'y aperçut point d'autres animaux que des perroquets.

Dès le même jour l'amiral fit rembarquer tout ses gens, et quantité de sauvages le suivirent à bord. En les interrogeant à loisir, par des signes qu'ils entendaient facilement, on apprit d'eux que leur île se nommait *Guanahani*, qu'elle était environnée de plusieurs autres, et que tous les insulaires dont elles étaient habitées prenaient le nom de *Lucayos* (1). Le lendemain on les vit revenir en plus grand nombre avec des perroquets et du coton, qu'ils donnèrent en échange pour de petites sonnettes qu'on leur attachait aux jambes et au cou, et pour des fragments de vases de terre ou de faïence. Vingt-cinq livres de coton ne leur paraissaient pas un prix excessif pour un morceau de verre. Ils n'avaient aucune sorte de parure, à la réserve de quelques feuilles jaunes qu'ils portaient comme collées au bout du nez, et qu'on ne fut pas longtemps à reconnaître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiraient cet ornement. Ils montrèrent le côté du sud, en faisant entendre qu'il s'y trouvait plusieurs grandes îles. L'amiral ne balança point à prendre cette route; mais il voulut connaître auparavant le reste de l'île.

En rangeant la côte au nord-ouest, il trouva une espèce de port dont l'accès lui parut facile aux plus grands vaisseaux. Les insulaires continuaient de le suivre par terre et dans leurs canot; ils appelaient leurs compagnons pour admirer avec eux une race d'hommes extraordinaires, et levant les mains, ils montraient qu'ils les croyaient descendus du ciel. Dans le même lieu, les trois caravelles découvrirent une presqu'île, qu'on pouvait environner d'eau avec un peu de travail et dont on aurait pu faire une place très forte. On y voyait six maisons et quantité d'arbres qui semblaient servir d'ornement à quelques jardins. Mais l'amiral, pensant à chercher quelque lieu d'où il pût tirer des rafraîchissements, renvoya les sauvages qui l'avaient suivi, à l'exception de sept qu'il emmena pour leur apprendre la langue castillane; et

(1) De là le nom de *Lucayes*, qu'on a donné à toutes les îles qui sont au nord et à l'ouest des grandes Antilles, et qui se terminent au canal de Bahama. L'île dont il est ici question est celle de San-Salvador; Colomb découvrit ensuite la grande île de Cuba et celle de Saint-Domingue, autrement appelée *Haïti*, mot qui veut dire *terre élevée*. A. M.



Colomb, en se relevant, tira son épée, déploya l'étendard royal...

le 15, après avoir aperçu quantité d'îles vertes et peuplées, il s'approcha d'une autre qu'il nomma *la Conception*, à sept lieues de la première. Elle lui parut si mal pourvue de vivres qu'il ne s'y arrêta que pour y passer la nuit à l'ancre ; mais le 17 il alla faire de l'eau dans une troisième, dont les habitants avaient l'air plus civilisés ; les femmes y étaient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes de pièces de coton, les autres de feuilles d'arbres. Elle reçut le nom de *Fernandine*. Les Castillans virent plusieurs sortes d'oiseaux, la plupart différents de ceux d'Europe ; des poissons de couleurs différentes et fort vives ; des lézards d'une grosseur démesurée qui leur causèrent beaucoup d'épouvante, mais qu'ils regrettèrent de n'avoir pas mieux connus lorsque le temps leur eut appris que la chair de cette espèce de serpents est une excellente nourriture ; des lapins de la grosseur des rats, et quantité de perroquets ; mais nul animal terrestre dont ils pussent se nourrir avec confiance. Cependant l'île offrait plus de maisons qu'ils n'en avaient encore vu ; elles étaient en forme de tentes, avec une sorte de portail couvert de branches qui les garantissaient de la pluie et des vents, et plusieurs tuyaux pour le passage de la fumée. Il n'y avait point d'autres meubles que des ustensiles grossiers et quelques pièces de coton. Les lits qui servaient au repos de la nuit étaient une sorte de rets que les Indiens nommaient *hamacs*, suspendus à des poteaux. On y vit quelques petits chiens muets. Entre les insulaires on en distingua un qui portait au nez une petite pièce d'or marquée de quelques caractères, que l'amiral prit d'abord pour des lettres ; mais il apprit ensuite que l'usage de l'écriture n'était pas connu dans ces îles.

Il passa de là dans une quatrième île, que les habitants appelaient *Saamoto*, et qu'il nomma *Isabelle ;* mais se reprochant le temps qu'il perdait, il prit la route à l'est-sud-est. Les deux jours suivants lui firent apercevoir du nord au sud huit nouvelles îles, qui furent nommées *îles d'Arena*, parce que les caravelles y trouvèrent peu de fond. Le 27, avant la nuit, il découvrit une grande terre, à laquelle il entendit donner le nom de *Cuba* par les Indiens qui l'accompagnaient. Le 28 il entra dans un grand fleuve. Les bois y étaient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différents des nôtres, et les oiseaux en fort grand nombre ; deux maisons qu'on y aperçut et qu'il fit visiter se trouvèrent sans habitants : il s'avança vers un autre fleuve, auquel il donna le nom de *Luna*, et plus loin il entra dans un autre, qui fut nommé *Mares*. Les rives en parurent fort peuplées ; mais la vue des trois caravelles fit prendre aussitôt la fuite aux Indiens. Ceux que l'amiral avait à bord lui firent entendre qu'il trouverait de l'or dans cette île, et plusieurs apparences semblaient confirmer leur té-



Aussitôt qu'il aperçut Leurs Majestés, il courut se prosterner à leurs pieds.

moignage ; il ne permit point à ses gens de descendre dans la crainte d'alarmer trop les insulaires ; mais ayant choisi deux hommes intelligents, dont l'un avait été juif et savait les langues anciennes, il les envoya dans un canot avec deux de ces Indiens pour visiter le pays ; il leur donna six jours pour cette expédition, et dans l'intervalle il fit radouber son navire. On remarqua que tout le bois qui fut brûlé rendait une sorte de gomme ou de mastic, et que les feuilles ressemblaient à celles du lentisque.

Au retour des deux Castillans qui amenaient trois Indiens de l'île, on apprit d'eux qu'ayant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étaient arrivés à l'entrée d'un village composé de cinquante maisons, qui contenaient environ mille habitants nus, hommes et femmes, mais d'un caractère si doux, qu'ils s'étaient empressés de venir au-devant d'eux, de leur baiser les pieds et de les porter sur leurs bras ; qu'on les avait fait asseoir sur des siéges d'une forme bizarre et garnis d'or ; que pour aliments, on leur avait donné des racines cuites dont le goût ressemblait à celui des châtaignes ; qu'on les avait pressés de passer quelques jours dans l'habitation pour se reposer, et que n'ayant pu les arrêter par leurs prières et leurs caresses, ces bons insulaires avaient permis à trois d'entre eux de les accompagner jusqu'au rivage. Ils ajoutèrent que, dans le voyage, ils avaient rencontré plusieurs hameaux dont les habitants leur avaient fait le même accueil ; que le long du chemin, ils avaient vu quantité d'autres Indiens, la plupart avec un tison à la main pour faire cuire leurs racines ou certaines herbes dont ils se parfumaient, et que leur méthode pour allumer du feu était de frotter un morceau de bois avec un autre, ce qui servait facilement à l'enflammer ; qu'ils avaient remarqué une infinité d'arbres fort différents de ceux qu'on voyait sur la côte, et diverses espèces d'oiseaux, entre lesquels ils n'avaient reconnu que des perdrix et des rossignols ; mais qu'ils n'avaient aperçu d'autres animaux terrestres que plusieurs de ces chiens qui ne jappent point ; que les terres étaient couvertes d'une sorte de grains qu'ils avaient entendu nommer maïs, et dont ils avaient trouvé le goût fort agréable ; qu'ayant demandé s'il y avait de l'or dans l'île, on leur avait fait comprendre qu'ils en trouveraient beaucoup dans Bohio, qu'on leur avait montré à l'est, et dans un pays qui se nommait *Cubannacan*.

L'amiral sut bientôt que Cubannacan était une province située au milieu de l'île, parce qu'il ne fut pas longtemps à reconnaître que *nacan*, dans la langue du pays, signifiait milieu ; mais il n'apprit que dans la suite la signification de *bohio*, qui était moins le nom d'un lieu particulier que celui de toute terre où les maisons et les habitants sont en grand nombre. Cependant l'espérance de découvrir une région dans

laquelle on lui promettait qu'il trouverait beaucoup d'or, l'obligea de partir avec plusieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui servir de guides. Il accepta d'autant plus volontiers leurs offres que, dans la multitude de ceux qui consentaient à le suivre, il pouvait s'en trouver un qui apprît la langue castillane avec plus de facilité que les autres, et chaque instant lui faisait sentir l'importance de ce secours ; sans compter que, dans le dessein qu'il avait d'en transporter plusieurs en Espagne, il voulait qu'ils fussent de divers pays pour rendre un témoignage plus certain du nombre et de la variété de ses découvertes.

Cette mer reçut le nom de *Nuestra-Senora*. Tous les canaux qu'elle forme entre les îles se trouvèrent fort profonds, et les rivages étaient couverts d'une verdure charmante qui formait un délicieux spectacle pour les Castillans. Quoique ces petites îles ne fussent pas peuplées, on y voyait de toutes parts des feux de pêcheurs. Les matelots des caravelles y passèrent dans leurs barques, et leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes araignées, des vers engendrés dans du bois pourri, et des poissons à demi cuits dont ils avalaient les yeux crus ; mais ne pouvant se persuader que ce qui paraissait de bon goût à des créatures de leur espèce fût nuisible pour d'autres hommes, ils se hasardèrent à suivre l'exemple des sauvages, et personne ne s'en trouva plus mal. Les nacres de perle s'offraient de toutes parts. L'amiral observa que l'eau croissait et diminuait beaucoup dans cette mer, ce qu'il attribuait à la quantité d'îles ; mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée, qui était directement contraire à celle de Castille ; il jugea que la mer devait être basse dans cette partie du monde.

Le 19 novembre, après avoir fait élever une fort grande croix à l'entrée du port *del Principe*, il remit à la voile pour découvrir l'île qu'il cherchait encore sous le nom de *Bohio;* mais il eut les vents à combattre, et la fortune lui préparait un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre le 21 que *la Pinta* s'était séparée volontairement de lui. Martin-Alphonse Pinzon qui la commandait, excité par la passion de l'or, avait voulu profiter des avantages de sa caravelle, qui était très légère à la voile, pour arriver le premier dans cette île si riche que l'on avait annoncée. On fit inutilement quantité de signes pour le rappeler à la soumission. L'amiral pénétra le fond de ses desseins ; mais, pour ne rien donner au hasard des conjectures, il résolut de passer quelques jours à l'attendre dans un troisième port de Cuba, également sûr et spacieux, qu'il nomma *Sainte-Catherine*, parce qu'on était à la veille de cette fête.

En faisant de l'eau et du bois, il vit à peu de distance du rivage des pierres qui semblaient renfermer de l'or. Quelques Américains qu'il rencontra dans ce port, et qui furent témoins de ses observations, lui apprirent que l'île qu'il cherchait sous le nom de *Bohio* était leur patrie, et qu'elle se nommait *Hotti*. Ils lui confirmèrent qu'il y trouverait beaucoup de ce métal, surtout dans une contrée qu'ils appelèrent *Cibao*. Il se hâta de remonter vers le sud-est de Cuba, où il ne cessa point de trouver de fort bons ports.

Continuant de ranger la côte de Cuba, il se trouva, le 3 décembre, à la pointe orientale de cette île. Il prit à l'est vers l'île de Haïti, qui n'en est qu'à dix-huit lieues ; mais les courants ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après. Il entra dans un port auquel il donna le nom de *saint Nicolas*, dont on célébrait la fête. Le mouillage y était sûr et commode. Une rivière qui s'y déchargeait tranquillement offrait quantité de grands canots qui bordaient ses rives. Mais une juste inquiétude pour *la Pinta*, et le conseil des Américains, qui voulaient qu'on allât plus loin pour s'approcher des mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le nord, jusqu'à un petit port qu'il nomma *la Conception*, au sud d'une petite île éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée *la Tortue*.

L'île de Haïti parut si grande à l'amiral, le terrain et les arbres y avaient tant de ressemblance avec ceux de Castille, qu'il lui donna le nom de *Hispagnola*, ou Ile Espagnole.

Les insulaires marquaient d'abord peu de disposition à s'approcher des caravelles. Ceux qui les avaient aperçues les premiers avaient pris la fuite, et leur récit avait déjà répandu l'alarme dans toutes les parties de l'île. Ceux même qui étaient venus avec l'amiral s'étaient échappés à la nage. Ils avaient excité les autres à la défiance ; et de toutes parts on ne voyait que des côtes et des campagnes désertes. Quelques matelots qui pénétrèrent dans un bois y découvrirent une troupe de ces Américains, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, que la crainte y avait rassemblés. Ils prirent une femme qu'ils menèrent à l'amiral. On lui fit toutes sortes de caresses. Elle fut habillée proprement et reconduite à sa troupe par les mêmes matelots, avec trois sauvages de San-Salvador qui entendaient sa langue. Le lendemain, l'amiral envoya du même côté neuf autres Castillans, qui trouvèrent cette femme dans une bourgade éloignée de quatre lieues au sud-est, et composée d'environ mille maisons. Leur vue mit tous les habitants en fuite ; mais un insulaire de San-Salvador par lequel ils s'étaient fait conduire inspira d'autres sentiments à ceux qu'il put rencontrer. Il rendit un témoignage si favorable aux étrangers que, les ayant fait consentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple et revinrent avant la nuit. On se fit des présents mutuels ; et les Castillans ne firent pas difficulté de passer la nuit dans l'habitation.

Le lendemain on vit un grand nombre d'insulaires qui prenaient volontairement le chemin du port ; quelques-uns portaient sur leurs épaules la femme qu'on leur avait renvoyée, et son mari l'accompagnait pour en faire ses remerciments à l'amiral. Ils étaient plus blancs que ceux des autres îles, de taille moins haute et moins robuste, d'un visage assez difforme, mais d'un caractère doux et traitable. Ils avaient la tête toujours découverte, et le crâne si dur, que dans un temps moins paisible les Castillans le trouvèrent quelquefois à l'épreuve du sabre.

Avant leur départ, on vit arriver au rivage un seigneur du canton, accompagné d'environ deux cents personnes qui le portaient sur leurs épaules, et qui lui donnaient le titre de *Cacique*. Il était fort jeune, et la curiosité l'amenait pour voir les vaisseaux. Un Américain du bord de l'amiral alla au-devant de lui, et lui déclara que les étrangers étaient descendus du ciel. Il monta d'un air grave dans la caravelle suivi de ses deux principaux officiers ; et lorsqu'il fut sur le pont, il fit signe au reste de ses gens de demeurer à terre. L'amiral lui présenta quelques rafraîchissements dont il ne fit pas difficulté de goûter ; mais il ne toucha point aux liqueurs, et ne fit que les approcher de sa bouche. Un habitant de San-Salvador, qui commençait à servir d'interprète, lui dit que l'amiral était capitaine des rois de Castille et de Léon, les plus grands monarques du monde. Il refusa de le croire, toujours persuadé, d'après le témoignage du premier, que les étrangers étaient des habitants du ciel. Le lendemain il revint avec la même suite, et l'on vit paraître en même temps un canot qui venait de *la Tortue*, chargé d'environ quarante hommes. Le cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de se retirer, et leur jeta même de l'eau et des pierres. Ils obéirent avec de grandes marques de soumission ; les Castillans s'employèrent librement pendant tout le jour à troquer des grains de verre pour des feuilles d'or. Leur passion, ou plutôt celle de l'amiral, était de porter de l'or en Castille.

Le 21 décembre, l'amiral reçut une députation du roi Guacanagari qui le faisait prier de se rendre à sa cour, et qui lui envoyait un présent assez riche : c'était un masque dont les oreilles, la langue et le nez étaient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de poisson fort menus et travaillés en forme de perle. L'amiral promit aux dé-

putés d'aller voir incessamment leur maître; mais il se crut obligé par prudence d'y envoyer d'abord quelques-uns de ses officiers. Ceux qu'il chargea de cette mission revinrent si satisfaits de l'accueil et des présents du roi qu'il ne balança point à faire le même voyage. Guacanagari faisait son séjour ordinaire à quatre ou cinq lieues du port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevue fut un traité de commerce, qui parut établir la confiance. On vit aussitôt un concours surprenant de personnes de tout âge et de tout sexe autour des deux caravelles. Les grains d'or, le coton et les perroquets furent prodigués aux Castillans. Ceux qui visitèrent les bourgades y furent traités comme des hommes célestes. Cette heureuse prévention ne diminuait point dans l'esprit des insulaires. Ils baisaient la terre où les Castillans avaient passé, et tous les biens de l'île étaient comme abandonnés à leur discrétion.

La mer fut extrêmement agitée pendant deux jours; mais au retour du beau temps, l'amiral résolut de s'approcher d'un lieu qu'il avait nommé *Punta-Santa*. Il fut secondé par un petit vent. Comme il avait passé ces deux jours sans dormir, la nécessité de se reposer l'obligea de se jeter sur son lit, après avoir recommandé aux pilotes de ne pas quitter le gouvernail; mais n'étant pas moins pressés que lui du sommeil, ils confièrent leur office à un jeune homme sans expérience, qui fut entraîné par les courants sur un banc de sable où le navire échoua. L'amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jeter au milieu du péril; mais il était trop tard, et les ordres qu'il se hâta de donner furent si mal exécutés, que n'ayant pu tirer aucun secours de ses propres gens qui pensèrent uniquement à sauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr sa caravelle à ses yeux. *La Nina*, commandée par Yanez Pinzon, était éloignée d'une lieue. Elle refusa de prendre à bord ceux qui avaient quitté l'amiral, et ne pouvant arriver assez tôt pour secourir son vaisseau, elle servit du moins à sauver sa personne et ceux qui avaient couru le même danger.

Guacanagari ne fut pas plus tôt informé du malheur de ses nouveaux alliés, qu'il accourut avec le plus vif empressement pour leur offrir toutes sortes de secours. Il les fit aider par ses sujets à recueillir les débris de leur naufrage. Dans plusieurs visites qu'il rendit à l'amiral, il le conjurait, les larmes aux yeux, suivant les termes de tous les historiens, d'oublier une perte dont il se reprochait d'avoir été l'occasion. Il lui présenta tout ce qu'il possédait pour la réparer. Tous les habitants de cette partie de l'île entrèrent dans les sentiments de leur souverain; et, voyant l'ardeur des Castillans pour l'or, ils leur apportèrent tout ce qu'ils avaient de ce précieux métal. A la vérité leur passion n'était pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevaient en échange, mais surtout pour les sonnettes. Ils approchaient comme à l'envi de la caravelle en levant des lames d'or sur leur tête. Ils paraissaient craindre que leurs offres ne fussent refusées. Un d'entre eux, qui en tenait à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre pour recevoir une sonnette, donna son or, et se mit à fuir de toutes ses forces dans la crainte apparemment que le Castillan ne se crût trompé.

Des marques si constantes de simplicité et d'amitié, jointes à l'espoir de parvenir sans violence à découvrir la source de tant de richesses, firent naître à l'amiral le dessein de former un établissement dans les terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture, comme au seul moyen d'acquérir une parfaite connaissance du pays et d'en apprendre la langue. Il n'était question que de faire goûter ce dessein au roi. L'amiral s'attacha plus que jamais à gagner sa confiance par des caresses et des présents. Mais comme il n'était pas moins nécessaire de lui inspirer du respect, il fit faire quelques décharges de son artillerie. La foudre descendue sur les insulaires ne leur aurait pas causé plus de frayeur. Ils tombaient à terre, en se couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'amiral se hâta de le rassurer. Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos ennemis (1); et pour le persuader par des effets, il fit tirer un coup contre le navire échoué. Le boulet, ayant percé le navire, alla tomber dans la mer. Ce spectacle causa tant d'étonnement au roi, qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, et persuadé que les étrangers étaient les maîtres du tonnerre.

Dans cette disposition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un fort, qui fut composé en dix jours des débris du vaisseau, et dans lequel on mit quelques pièces de canon, un fossé assez profond dont il fut environné et la seule vue de l'artillerie devant suffire pour tenir en respect des gens nus et déjà subjugués par la crainte. Pendant ce travail, l'amiral descendait chaque jour à terre, où il passait toutes les nuits. Guacanagari prit cette occasion pour le surprendre par divers honneurs auxquels il ne s'attendait point. Un jour, en descendant de sa chaloupe, il rencontra un frère de ce prince, qui le conduisit par la main dans une maison fort ornée, où le roi vint le trouver aussitôt et lui mit au cou une lame d'or. Un autre jour, cinq caciques, sujets du roi, l'étant venus voir avec des couronnes d'or sur la tête, ce prince observa le moment où l'amiral descendait au rivage, pour se présenter avec ses vassaux, la tête couverte aussi d'une couronne; et l'ayant conduit dans le même lieu, il le fit asseoir avec beaucoup de vénération et lui mit sa couronne sur la tête. L'amiral portait un collier de grains fort menus; il se l'ôta sur-le-champ pour le mettre au cou de Guacanagari; il se dépouilla d'un fort bel habit qu'il avait ce jour-là, et l'en couvrit de ses propres mains; il se fit apporter des bottines rouges, qu'il lui fit chausser; enfin, il lui mit au doigt un anneau d'argent. Cette cérémonie fut comme un nouveau traité, qui parut augmenter l'affection des insulaires pour les Castillans. Deux caciques accompagnèrent l'amiral jusqu'à sa chaloupe et lui présentèrent, en le quittant, chacun sa lame d'or. Ces lames n'étaient pas fondues, elles étaient composées de plusieurs grains. Les Américains, n'ayant pas l'industrie de les mettre en œuvre, prenaient les parties d'or telles qu'ils les tiraient des mines, et n'employaient que des pierres pour les allonger.

Il assembla tous ses gens, entre lesquels il choisit trente-neuf hommes des plus forts et des plus résolus; il leur donna pour commandant un gentilhomme de Cordoue, nommé Diego d'Arana, qu'il revêtit d'un pouvoir absolu, tel qu'il l'avait reçu lui-même de Leurs Majestés catholiques. Il nomma Pedro Guttierez et Rodrigue d'Escobedo pour le remplacer successivement, si la mort ou quelque autre accident l'enlevait à la colonie. Un cordonnier, un tailleur d'habits et un charpentier furent les seuls ouvriers qu'il crut nécessaires dans un établissement où tout autre art était inutile. Mais il y laissa tout ce qu'il put se retrancher de vin, de biscuit et d'autres provisions, avec diverses sortes de grains pour semer et quantité de marchandises qui devaient servir à l'entretien du commerce avec les insulaires.

L'ancre fut levée le 4 janvier 1493; on prit d'abord la route de l'est dans le dessein de reconnaître toute la côte de l'île. Après avoir doublé le premier cap, que l'amiral avait nommé Punta-Santa et qui est aujourd'hui le cap Français, on aperçut une montagne fort haute et sans arbres, qui en est à dix-huit lieues et qui reçut le nom de Monte-Christo. Un grand fleuve qui sort à côté de ce mont reçut celui de Rio-del-Oro, parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le sable.

Le dimanche 6, en sortant de Rio-del-Oro, il dé-

(1) Ces ennemis, dont il faisait souvent des plaintes et qu'il nommait Caraïbes, étaient des habitants de plusieurs îles voisines avec lesquels il était sans cesse en guerre, et qu'il représentait comme les plus cruels de ces hommes.
A. M.

couvrit la Pinta, qui faisait voile avec le même vent. Pinzon, l'ayant abordé, rejeta la longueur de son absence sur le mauvais temps. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'amiral de recevoir ses soumissions. Il raconta qu'étant allé de port en port, il avait troqué des marchandises pour de l'or, dont il avait pris la moitié pour lui et distribué l'autre à son équipage. L'amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témérité; et, continuant de ranger la côte, il rencontra plusieurs autres caps, auxquels il donna des noms que Herrera nous a conservés, sans expliquer leur situation. Le 12, il fit trente lieues, avec beaucoup d'étonnement de trouver l'île si grande. Là, se trouvant vis-à-vis d'une grande baie, formée par une presqu'île que les insulaires nommaient Samana et qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter.

Le 15, on aperçut la terre à l'est-nord-est, mais sans aucun signe qui pût aider à la reconnaître. Les uns la prenaient pour l'île de Madère, et d'autres pour la roche de Cintra, qui est proche de Lisbonne. Colomb, seul, jugea par des observations que c'était une des Açores, qu'on reconnut bientôt en effet pour Sainte-Marie.

Il aborda le 18 au nord de cette île. Don Juan de Castaneda, qui y commandait pour le Portugal, l'envoya complimenter aussitôt et lui fit porter quelques rafraîchissements.

Il remit à la voile pour l'Espagne le 13, avec un vent si favorable que, le vendredi 15, il entra vers midi dans le port de Palos. On remarqua qu'il en était parti le même jour de la semaine, le 3 août. Ainsi, dans l'espace d'environ sept mois et demi, il avait achevé une entreprise qu'il avait peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années.

Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie, et, dans la première surprise d'un événement si merveilleux, on avait peine à ne pas le prendre pour un prestige. Sans attendre les ordres de la cour, les boutiques furent fermées à Palos, toutes les cloches sonnèrent, et l'amiral, en sortant de la caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avait jamais rendus qu'aux têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espèce de triomphe.

Colomb ne différa point à partir pour Séville, avec toutes les richesses qu'il avait apportées du Nouveau-Monde, et sept Américains qu'il avait embarqués. Il lui en était mort un sur mer, et deux restèrent malades à Palos. L'impatience de le voir étant aussi vive à la cour que celle qu'il avait lui-même de se présenter à Leurs Majestés catholiques, il en reçut une lettre à Séville, avec cette inscription : « A don Christophe Colomb, notre amiral sur l'Océan, vice-roi et gouverneur des îles qui ont été découvertes dans les Indes occidentales. »

La renommée ayant déjà publié son retour et sa marche lorsqu'il sortit de Séville, son voyage jusqu'à Barcelone fut un véritable triomphe. Les chemins et les campagnes retentirent d'acclamations. On s'empressait dans tous les lieux habités d'aller au-devant de lui, pour contempler cet homme extraordinaire qui s'était ouvert, par des routes inconnues avant lui, l'entrée d'un nouveau monde. Les Américains dont il était accompagné, les perroquets rouges et verts et quantité d'autres nouveautés, qu'il ne manquait pas d'étaler aux yeux des spectateurs, attiraient la curiosité du vulgaire; mais l'admiration des hommes éclairés ne s'adressait qu'à lui. Il arriva seul vers le milieu d'avril à Barcelone. On lui fit une réception digne du service qu'il avait rendu à l'Espagne. Tous les courtisans, suivis d'un peuple innombrable, allèrent fort loin au-devant de lui; et, lorsqu'il eut reçu les premiers compliments de la part du roi et de la reine, il marcha jusqu'au palais, précédé de ses Américains. Les acclamations redoublaient à chaque instant, et jamais homme n'eut peut-être un jour plus glorieux et plus flatteur, surtout s'il rapprochait, comme il est naturel de le penser, sa situation présente de celle où il s'était vu quelques mois auparavant. Il fut conduit avec cette pompe au travers d'une grande partie de la ville à l'audience des rois catholiques, qui l'attendaient hors du palais sous un dais magnifique, revêtus des habits royaux, le prince d'Espagne à leur côté, au milieu de la plus brillante cour qu'ils eussent rassemblée depuis longtemps.

Aussitôt qu'il aperçut Leurs Majestés, il courut se prosterner à leurs pieds pour leur baiser la main; mais Ferdinand le fit relever et lui ordonna de s'asseoir sur une chaise qui lui avait été préparée; après quoi, il reçut ordre de raconter à haute voix ce qui lui était arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble que son récit parut charmer toute l'assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux, à l'exemple du roi et de la reine, qui rendirent grâces au ciel les larmes aux yeux; et les hymnes de joie furent chantées pas la musique de la chapelle : hymnes de funeste augure, qui servaient de prélude aux gémissements funèbres dont bientôt allait retentir ce nouvel et malheureux hémisphère, qui ne fut connu de l'autre que pour se voir peu de temps après couvert de deuil et souillé de carnage.

Depuis ce grand jour, le roi ne parut point dans la ville sans avoir à sa droite le prince son fils et Colomb à sa gauche. Tous les grands, à l'exemple du souverain, s'accordèrent à combler d'honneurs l'amiral vice-roi des Indes. Le cardinal d'Espagne, Pierre Gonzalès de Mendoze, aussi distingué par son mérite que par son rang et sa naissance, fut le premier qui le traita dans un festin, où non-seulement il lui fit prendre la première place, mais il le fit servir à plats couverts, avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût fait l'essai; ce que tous les seigneurs observèrent en le traitant à leur tour. Barthélemi et Diego Colomb, ses deux frères, eurent part aux libéralités du roi, quoique tous deux absents de ses États. Le titre de *don* leur fut accordé, avec de magnifiques armoiries pour toute la famille.

C'est alors que le pape Alexandre VI, qui a laissé une mémoire si odieuse, donna cette fameuse *Bulle de Démarcation*, sollicitée par Ferdinand et Isabelle : bulle qui leur accordait l'investiture de tout ce qu'ils pourraient découvrir et acquérir à l'occident des îles Açores, et qui laissait au roi de Portugal toutes les découvertes et conquêtes faites à l'orient des mêmes îles; comme si le père commun de tous les hommes, le Dieu qui les a placés sur ce globe, ouvrage de ses mains, avait pu permettre à un pontife d'Italie de leur ôter la propriété du sol où ce Dieu les avait fait naître, et de la transporter à d'heureux usurpateurs, à qui un homme de génie avait appris qu'il y avait un monde au-delà de l'Océan.

Colomb obtint un brevet particulier, qui lui donnait le commandement de la flotte jusqu'à l'île Espagnole (1), d'où elle devait revenir sous les ordres d'Antoine de Torrez, et de nouvelles patentes qui confirmaient celles dont il avait déjà fait un si glorieux usage.

Leurs Majestés, tournant leurs soins à la publication de l'Evangile, firent choix de douze prêtres séculiers et religieux, et leur donnèrent pour supérieur un bénédictin catalan d'un mérite distingué, avec un bref du pape qui contenait des pouvoirs fort étendus, et l'ordre particulier de veiller sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains, et d'empêcher qu'ils ne fussent maltraités. Jamais ordre ne fut plus mal exécuté.

L'amiral, en prenant congé de Leurs Majestés, obtint la permission de laisser ses deux fils à la cour, en qualité de pages, pour y recevoir une éducation digne de leur père et convenable à leurs espérances. Il se rendit à Séville, où il trouva la flotte qu'il devait commander presque en état de mettre à la voile. L'ardeur

(1) Saint-Domingue ou Haïti. A. M.

ait répondu à l'impatience de la
aux dont cet armement était com-
léjà bien pourvus d'artillerie et de
lement pour le voyage, mais en-
s qu'on se proposait d'établir. On
grand nombre de chevaux, des
spèce, des instruments pour tra-
pour purifier l'or, des marchan-
ce et pour les présents, du fro-
nes de toutes sortes de légumes,
t servir aux progrès d'un nouvel
cents volontaires, entre lesquels
de jeune noblesse, attendaient
e *passion* pour l'or et pour la

mbre 1493, la flotte espagnole
lix, et le 2 d'octobre elle eut la
ie. Trois jours après, elle entra
rt de Gomère pour y faire de
rtout de veaux, de chèvres, de
ules, dont sortirent, remarque
t l'Amérique est aujourd'hui
au commandant de chaque
isement cacheté, qui contenait
ute qu'on devait tenir si l'on
ête ou par d'autres accidents,
sans une pressante nécessité.
ne fût connue de personne,
tugais n'en fussent informés.
7 d'octobre, et l'amiral fit
sud que l'année précédente.
ge qu'il découvrit la Domi-
Guadeloupe, Antigoa, les
de Saint-Jean-Baptiste.
jeta l'ancre à l'entrée du
ricains s'approchèrent dans
nté. On les pressa de mon-
à voir auparavant l'amiral,
ils abordèrent sans crainte.
art de Guacanagari, ils lui
he en or. Il leur demanda
de ses gens? Ils répondi-
rts de maladie, et que les
le pays avec des femmes.
u'il devait concevoir de ce
la dissimulation, et les
avec des présents.
ant dans le port, le pre-
yeux fut la ruine entière
avoir été détruite par le
Non-seulement il ne s'y
s la terreur semblait ré-
et l'on n'en découvrit
'amiral fit nettoyer un
mandé aux officiers de
e qu'ils avaient de plus
quelques dangers: on
les habitations les plus
Enfin la vue d'un en-
hement remuée lui fit
trouva sept ou huit
lepuis un mois, et que
nt encore revêtus, fi-
nols.
herches, et qu'on dé-
es, un prince de l'île,
une suite assez nom-
à l'amiral. Les histo-
fait quelques progrès
ta qu'après le départ
tôt commencé à ré-
res du commandant
tait sorti du fort, et
ortements; que les
mmes, enlever leur
es sortes de brigan-
i, son frère, n'avait

pas laissé de contenir ses sujets dans la soumission, en leur promettant que le retour de l'amiral mettrait fin à cet affreux désordre : mais que Guttierez et d'Escobédo, après avoir tué un habitant du pays, étaient passés, avec neuf de leurs compagnons et les femmes qu'ils avaient enlevées, dans les États d'un cacique, nommé *Caonabo*, qui les avait massacrés jusqu'au dernier; que ce prince, dont les mines de Cibao dépendaient, alarmé apparemment pour ses richesses, avait pris la résolution d'exterminer tous les étrangers; qu'il était venu assiéger la forteresse avec une puissante armée, et que n'ayant pu l'emporter d'assaut, quoique la garnison fût réduite à dix hommes qui étaient demeurés fidèles à Diégo d'Arana, il y avait mis le feu pendant la nuit avec tant de fureur, et dans un si grand nombre d'endroits, qu'il avait été impossible de l'éteindre; que les assiégés avaient tenté de se sauver par la mer, mais qu'ils s'étaient noyés tous, avec leur commandant, en voulant passer à la nage de l'autre côté du port; qu'à la première nouvelle du siége, le roi Guacanagari s'était hâté de rassembler des troupes pour la défense de ses amis et de ses alliés; qu'il était arrivé trop tard pour les secourir, mais qu'il avait entrepris de les venger; qu'il avait livré bataille au cacique et qu'il l'avait défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu, dans le combat, quelques blessures qui lui avaient dérobé les fruits de sa victoire, et dont il n'était pas encore guéri; que le reste des Castillans était dispersé dans l'île, et que jusqu'alors il avait eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces; enfin, qu'à de si justes douleurs, il joignait celle d'être encore trop faible pour aller témoigner lui-même à l'amiral combien il était sensible à l'infortune de ses gens; mais qu'il lui demandait une visite, dans laquelle il promettait de serrer leur alliance et leur amitié par de nouveaux nœuds.

Il paraît que ce discours ne persuada point entièrement Colomb. Tout le portait à la défiance; et dans ses recherches mêmes, il avait trouvé des circonstances qui lui faisaient soupçonner son allié coupable de tout le mal qu'il rejetait sur Caonabo. Cependant, loin d'écouter l'avis de ceux qui l'excitaient à la violence, il leur représenta qu'on ne pouvait s'établir dans l'île sans le consentement de ses principaux princes; qu'autrement il fallait s'attendre à des guerres sanglantes, dont le succès n'était pas assez certain pour lui faire choisir une voie si dangereuse; que si Guacanagari était un traître, il paraissait du moins disposé à garder les apparences de la bonne foi; qu'il n'était question que de se conduire avec assez de prudence pour n'être pas surpris; que, lorsqu'une fois on serait bien fortifié, il serait temps de punir les coupables, et que l'avenir apprendrait infailliblement à les distinguer. Cette sage politique emporta tous les suffrages. L'amiral ne fit pas difficulté de se rendre à la cour du roi, qui lui fit, d'un air triste, le récit du malheur des Castillans, et qui lui montra ses blessures. La confiance et l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit présent à l'amiral de 800 petites coquilles, fort estimées dans le pays sous le nom de *cibas*, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, et de trois petites calebasses remplies de grains d'or, dont le poids montait ensemble à deux cents livres. De son côté, l'amiral lui donna quantité de petits vases de verre, des couteaux, des ciseaux, des épingles, et de petits miroirs, qui furent reçus comme des richesses inestimables. Il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou. La vue des chevaux d'Espagne, auxquels on fit faire le manége en présence du cacique, lui causa beaucoup d'admiration.

Après ce nouveau traité, l'amiral ne pensa qu'à donner une forme solide à son établissement. Son inclination le portait à rebâtir le fort sur ses premiers fondements; mais, jugeant du pays par la connaissance qu'il en avait prise en rangeant la côte, il craignait que les eaux dormantes n'en rendissent l'air fort malsain. Il avait remarqué aussi qu'on y manquait de pierres pour les édifices, et d'ailleurs il voulait s'approcher des

mines de Cibao. La résolution à laquelle il s'arrêta fut de s'avancer plus à l'est; et, le 7 décembre, il partit de Puerto-Réal, avec toute sa flotte, pour aller former une nouvelle colonie à Puerto-di-Plata, où le pays lui avait paru plus agréable et le terroir plus fertile. Dans une route si courte, il fut surpris par une tempête affreuse. Tous les vaisseaux n'auraient pu se garantir d'être jetés à la côte, si quelques instants de lumière ne leur eussent fait apercevoir, deux lieues au-dessous de Monte-Christo, une rivière qui leur offrit une retraite.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large, elle formait un port assez commode, mais un peu découvert au nord-est. L'amiral descendit près d'un village qui bordait le rivage, et remontant la rivière d'où l'on découvrit une plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvait détourner les eaux, et leur faire traverser le village pour les employer à des moulins, et les rendre utiles à tous les besoins d'une colonie. Les terres lui parurent fertiles. Il y trouva des pierres pour bâtir et pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminèrent à ne pas chercher d'autre lieu pour y jeter les fondements d'une ville. Il fit bâtir d'abord une église et un magasin; ensuite il dressa le plan des quartiers et des rues. Les édifices publics furent bâtis de pierres; mais tous les autres ne l'ayant été que de bois, de paille et de feuilles de palmiers, on vit bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle ville, la première apparemment qu'on eût jamais vue dans le Nouveau-Monde, reçut le nom d'*Isabelle*, à l'honneur de la reine de Castille, que l'amiral regardait comme la source de sa fortune et de sa gloire.

Mais, soit que les provisions n'eussent pas été ménagées ou qu'elles se fussent corrompues, on ne fut pas longtemps sans tomber dans la disette de vivres. D'ailleurs, la continuité d'un travail dont personne n'était dispensé, les fatigues du voyage, la différence du climat et l'extrême chaleur, causèrent de fâcheuses maladies. L'amiral, qui ne s'épargnait pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentit. De son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa point de donner des ordres et d'en presser l'exécution. Il avait observé que l'idée des trésors, dont tous ses gens avaient l'imagination remplie, servait à les soutenir contre la faim et la misère. Non-seulement il profitait de cette disposition pour les animer continuellement par les plus hautes espérances; mais, craignant qu'à la fin ils ne fussent plus découragés par le retardement que par les obstacles, il résolut de ne pas différer plus longtemps la découverte des mines, et dans l'impuissance où il était d'y marcher lui-même, il chargea de cette entreprise Alphonse d'Ojéda, vanté pour son courage, sa force et son adresse.

Ojéda partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés. Il s'avança au midi, l'espace de huit ou dix lieues, par un pays désert qui se terminait au pied d'une montagne, où, trouvant une gorge fort étroite, il ne fit pas difficulté de s'y engager. Elle le conduisit dans une grande et belle plaine qu'il fut surpris de voir entourée d'habitations, et coupée d'un grand nombre de ruisseaux, dont la plupart se rendent dans la rivière Yaqui. Il ne lui restait pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao; mais l'agréable accueil qu'on lui faisait dans chaque bourgade, et la quantité de ruisseaux qu'il avait à traverser retardèrent sa marche de cinq jours. Dans une route si lente, chaque pas lui faisait découvrir des apparences de richesses. Les Américains qui lui servaient de guides ramassaient à ses yeux des pailles et des grains d'or dans le sable. Il estima par cet heureux essai quelle devait être l'abondance de ce métal dans les montagnes; et jugeant, avec prudence, qu'il n'avait rien de plus pressant que de porter à la colonie de si flatteuses nouvelles, il reprit le chemin d'Isabelle avec une assez grosse quantité d'or qu'il avait recueillie. Son récit et les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans ranimèrent ceux que la faim et les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir.

Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne. Colomb remit à Torrez, qui devait la commander, l'or d'Ojéda avec tous les présents qu'il avait reçus de Guacanagari; et des dix-sept vaisseaux qu'il avait amenés, il en retint deux de moyenne grandeur et trois caravelles. Le reste avait déjà mis à la voile lorsqu'il fut informé qu'une troupe de mécontents, ayant choisi Bernard de Pise pour leur chef, avaient formé le dessein d'enlever quelques-uns des cinq bâtiments qu'il s'était réservés et de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire pour arrêter cette conspiration dans sa naissance. Bernard de Pise fut saisi et renvoyé en Espagne dans un des cinq navires, avec les informations et les preuves de son crime; mais ses principaux complices reçurent leur châtiment aux yeux de la colonie. Un historien remarque qu'il ne fut pas aussi sévère que semblait le demander une première sédition dont il était important de faire un exemple signalé. Cependant les ennemis de l'amiral commencèrent à lui reprocher de la cruauté; et cette fausse opinion qu'on prit de son caractère, sur un acte de justice où toutes les formalités avaient été gardées, produisit dans un autre temps des effets funestes pour lui et pour toute sa famille.

Après avoir rétabli le calme dans la colonie, il prit la résolution de visiter lui-même les mines de Cibao, et d'y faire transporter des matériaux pour la construction d'un fort. Il se fit accompagner de ses meilleurs soldats et d'un grand nombre de volontaires tous à cheval; et laissant Diégo, son frère, pour commander dans Isabelle, il se mit en marche le 12 mars, enseignes déployées, au son des tambours et des trompettes. Le premier jour, il ne fit que trois lieues, jusqu'au pied d'une montagne fort escarpée, d'où il envoya, sous la conduite de quelques hidalgos, des pionniers à la même gorge par laquelle Ojéda s'était ouvert un passage; et montant au sommet de la montagne, il découvrit avec admiration cette belle et vaste plaine de vingt lieues de longueur, nommée *Vega-Real*, c'est-à-dire campagne royale. Il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit; et tous les Américains d'un grand nombre d'habitations dont elle est remplie lui firent un bon accueil.

On passa tranquillement la nuit sur la rive de l'Yaqui. Les Américains que l'amiral avait amenés d'Isabelle entraient dans les maisons qui se trouvaient sur la route, et prenaient librement ce qui tombait sous leurs mains, comme si tous les biens eussent été communs, sans que les habitants donnassent la moindre marque de surprise ou de mécontentement. Ils en usaient de même dans les logements des Espagnols, et l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude qui prouvait leur simplicité et leur innocence, et les premières idées de propriété leur furent données par ceux qui leur apportaient les exemples du brigandage.

Une haute montagne sépare le pays qu'on avait traversé de la province de Cibao. Il fallut employer les pionniers pour s'ouvrir l'accès de cette montagne. L'amiral, ayant eu la curiosité de monter au sommet, découvrit de là l'île presque entière.

Le nom de *Cibao*, que les insulaires donnent à cette province, vient de la nature du terroir qui n'est composé que de montagnes pierreuses et de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *ciba* dans leur langue. Quoique l'entrée du pays soit affreuse, on s'aperçoit bientôt que l'air y est doux et fort sain. Il y coule de toutes parts des rivières et des ruisseaux. L'ombrage y est rare sur les montagnes; mais les lieux bas et le bord des eaux sont couverts de pins d'une extrême hauteur qui, sans être fort près les uns des autres, paraissent former dans l'éloignement de grandes et belles forêts.

La vue d'un pays si riche les fit penser sérieusement à s'en assurer. A dix-huit lieues d'Isabelle, ils avaient déjà trouvé quantité de mines d'or, une mine

ırrières d'ambre et d'azur. Il était souvent à cheval, ou de conduire pays rempli de pierres et de mon-'le seul aurait suffi pour les obli-blissement; mais l'amiral ne sen-ance de bâtir un fort pour mettre joug. Il en traça lui-même le gne, dont la rivière de *Xanique* Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup e, le canton qu'elle arrose était forteresse fut bâtie de pierres et ı bon fossé dans l'endroit où la age par terre. On lui donna le ı, pour railler les incrédules qui oire ce qu'on publiait des mines r vues de leurs propres yeux. Il ns les fondements des nids de ez anciens, et qui contenaient i ronds et aussi gros que des

ıvernement de cette importante don Pedro de Margarita, et lui mmes, qui étaient un mélange Ensuite, craignant pour Isa-ıe absence, il se hâta d'y re-oute. Une grande pluie, qui quelques jours, lui fit trouver ıassage des rivières qu'il fut urs fois entre les habitations ulant d'occasions de se les at-ses bienfaits. En approchant is du progrès de tout ce qu'il ois auparavant. Il y trouva concombres étaient venus en n'avait été mis en terre qu'à épis. Tout germait en trois uits étaient mûrs dans l'es-ette extrême fertilité du ter-température de l'air et des tôt les germes, et qui four-continuelle aux racines.

ne suffisant point à la sub-y était menacé de toutes les provisions qu'on y avait ap-n. La chaleur et l'humidité, nent à la végétation des vivres de l'Europe, que sez ménagés dans la navi-ant à manquer, il fallut moudre le blé. Ce travail es soldats et les ouvriers iche à bâtir la ville étaient l se vit obligé d'employer umiliation insupportable s'étaient embarqués que d'honneur. Les mécon-iolence qui parut néces-it qu'à les aigrir. Boyl, n des plus emportés. Il principale cause de sa r de jour en jour, paraît pas excepté dans le re-la sévérité nécessaire gères fautes lui servait s lui en avoir fait des urs fois jusqu'à mettre hommes envoyés pour étaient que des instru-le.

reçut avis du fort de ins abandonnaient les redoutable Caonabo se de ses États. Mais la temps, qu'un seul ca-ait mis plus de quatre ue et les mouvements révoltes d'une nation si simple et si timide ne seraient jamais fort dange-reuses.

Il lui tardait de pouvoir exécuter les ordres de Leurs Majestés catholiques, qui lui avaient recommandé particulièrement d'étendre leur domaine et leur gloire par de nouvelles découvertes. Cette entreprise demandant une longue absence, il commença par établir dans la colonie un conseil ou un tribunal, composé de Boyl, de Pedro Fernandez Corroel, d'Alphonse Sanchez de Carvajal et de Jean de Luxan, auxquels il donna pour président don Diègue son frère, qui n'avait pas cessé de commander dans la ville. Ensuite, ayant donné ses ordres et ses instructions, il partit le 24 d'avril, avec un navire et deux caravelles. Il découvrit d'abord la Jamaïque (*Jamaica*); c'est le nom que les Américains lui donnaient. La résistance qu'on lui opposa ne lui permit pas d'y aborder. Il suivit la côte à l'ouest. Mais ayant à combattre le vent, il prit le parti de retourner à Cuba dans la résolution d'approfondir si c'était une île ou la terre ferme.

Il arriva sous le cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*. Ensuite, continuant de ranger la côte, il rencontra quantité de petites îles, les unes couvertes de sable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes et plus vertes à proportion qu'elles étaient moins éloignées de Cuba, et la plupart à deux, trois ou quatre lieues de distance entre elles. Leur nombre paraissant croître, le troisième jour l'amiral perdit l'espérance de les compter, et leur donna le nom général de *Jardin de la Reine*. Elles sont séparées par des canaux où les navires peuvent passer. On y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges et de la forme des grues, qui ne se trouvent que dans ces îles, où ils vivent d'eau salée, ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à se nourrir. On y prit des *rêves*, espèce de poisson de la grosseur des harengs. L'expérience, ou le témoignage des Américains, y fit reconnaître une propriété singulière. Avec une corde déliée, d'environ cent brasses de long, qu'on leur attache à la queue, et dont on retient le bout, ils nagent entre deux eaux, vers les tortues qui ne sont pas au-delà de cette distance; et, lorsqu'ils en trouvent une, ils s'attachent si fort à la partie inférieure de son écaille, qu'en retirant la corde on attire quelquefois une tortue qui pèse plus de cent livres.

L'amiral, apprenant des pêcheurs du pays qu'il trouverait plus loin beaucoup d'autres îles, continua sa route à l'ouest, sans être arrêté par le danger continuel d'échouer sur les sables ou de se briser contre les côtes. Une île plus grande que les autres reçut le nom de *Sainte-Marthe*. On y trouva quantité de poissons, des chiens muets, de grandes troupes de grues rouges, des perroquets et d'autres oiseaux; mais la crainte fit fuir les habitants du seul village qu'on y découvrit. L'eau commençait à manquer sur les trois bords castillans. On avait des ressources présentes dans l'île de Cuba, on s'en rapprocha, et l'on prit la route de l'est, avec des vents fort variables et par des canaux remplis de sable. L'amiral y échoua fort dangereusement, et ne fut redevable de la conservation de son vaisseau qu'à sa propre habileté. Il continua d'avancer sans dessein et sans ordre, en suivant les bancs et les canaux dans une mer fort blanche, exposée chaque jour à la violence des marées et des courants. Enfin les trois vaisseaux se retrouvèrent près de Cuba, sur la même côte d'où ils avaient pris leur route.

Le 7 juin, pendant que l'amiral faisait célébrer les saints mystères sur le rivage, on y vit arriver un vieux cacique, qui s'approcha de l'amiral pour lui présenter modestement quelques fruits de l'île; ensuite s'étant assis à terre, les genoux pliés jusqu'au menton, il lui tint ce discours, que Colomb se fit expliquer aussitôt par ses interprètes: «Tu es venu dans ces terres que tu n'avais jamais vues, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. Apprends néanmoins que nous reconnaissons dans l'autre vie deux lieux où doivent aller les âmes: l'un redoutable et rempli de ténèbres, qui est le partage des méchants; l'autre bon et délectable, ou



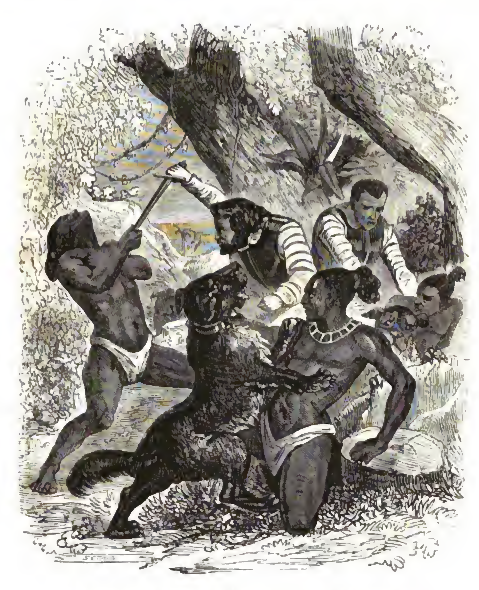
L'amiral leur donna le nom général de Jardin de la Reine.

reposent ceux qui aiment la paix et le bonheur des hommes. Si tu crois mourir, si tu crois que le bien où le mal que tu auras fait te sera rendu, j'espère que tu ne feras point de mal à ceux qui ne t'en font point. Tout ce que tu as fait jusqu'à présent est sans reproche, parce qu'il me semble que tes desseins ne tendent qu'à rendre grâces à Dieu. »

L'amiral lui répondit : « Qu'il se rejouissait beaucoup de voir l'immortalité de l'âme au nombre de ses connaissances ; qu'il lui apprenait, et à tous les habitants de sa terre, que les rois de Castille, leurs seigneurs, l'avaient envoyé pour savoir s'il y avait dans leur pays des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le disait des Caraïbes ; qu'il avait ordre de les corriger de cet usage inhumain, et de faire régner la paix entre tous les habitants des îles. » Le cacique, à qui on expliqua cette réponse, versa quelques larmes après l'avoir entendue. Il demanda plusieurs fois si c'était du ciel que ces hommes étaient descendus. Les Américains eurent bientôt lieu de demander si ces hommes étaient sortis de l'enfer.

De retour dans sa colonie, l'amiral trouva que le besoin s'y faisait sentir de plus en plus. Une autre source de désordre fut la licence des gens de guerre que l'amiral avait laissés sous la conduite d'un hidalgo nommé Margarita. Cet officier avait reçu ordre de visiter toutes les provinces de l'île, en faisant observer une exacte discipline : c'était trop exiger d'un corps de troupes qui manquait du nécessaire. Aussi les soldats castillans, qui trouvèrent les habitants peu disposés à leur fournir des vivres, employèrent-ils la violence pour s'en procurer. Alors toutes les puissances de l'île se réunirent contre eux, à la réserve de Guacanagari, dont les États portaient le nom de *Marien*. Don Diègue, gouverneur d'Isabelle, fit faire à Margarita des remontrances de la part du conseil. Elles ne servirent qu'à l'irriter. La fierté de sa naissance lui faisant souffrir impatiemment l'autorité des Colomb, il se retira dans le fort de Saint-Thomas, d'où ses gens eurent la liberté d'employer toutes sortes de voies pour remédier à la faim qui les pressait. Il y était exposé lui-même ; et les historiens lui font honneur d'une action fort noble, qui mériterait plus d'éloges s'il y avait su joindre un peu de modération dans sa conduite. Un jour que les habitants lui avaient apporté deux tourterelles, il les reçut et les paya libéralement. Elles étaient vivantes entre ses mains. Il pria ses officiers de monter avec lui dans la partie la plus élevée du fort, et, donnant la liberté aux deux oiseaux, il dit à ceux qui l'avaient suivi qu'il ne pouvait se résoudre à faire un bon repas, tandis qu'il les voyait mourir de faim.

Ce n'était pas le seul mal qui le tourmentait. Depuis quelque temps il souffrait de vives douleurs qui troublaient jusqu'à son sommeil. On a cru qu'elles ve-



Ces malheureux insulaires n'avaient que leurs bras pour défense.

naient d'un commerce trop libre avec les femmes de l'île. Mais les attribuant au climat, ou à la mauvaise qualité des subsistances, il prit enfin la résolution de retourner en Espagne. Ce dessein le conduisit à Isabelle, où son mécontentement et le mépris qu'il avait pour la nouvelle noblesse du gouverneur lui firent éviter de le voir. Il ne garda plus de ménagement dans ses discours, et cette conduite lui fit un grand nombre de partisans, entre lesquels Boyl affecta de se distinguer. Ce missionnaire publia qu'il allait détromper les rois catholiques des fausses idées qu'on leur faisait concevoir de l'amiral et de ses entreprises, et joignant l'effet aux menaces, il partit avec Margarita sur des navires qui venaient d'apporter don Barthélemi, frère de Colomb. En arrivant à la cour d'Espagne leur haine se déchaîna contre les Colomb. Ils publièrent qu'à la vérité l'île Espagnole avait un peu d'or, mais qu'on en verrait bientôt la fin, et qu'un avantage si léger ne valait pas tant de dépenses ni le sacrifice d'un si grand nombre d'honnêtes gens. Sans doute les motifs qui les faisaient parler n'étaient pas très purs; mais il serait difficile de nier qu'il n'y eût beaucoup de vérité dans ce qu'ils disaient.

L'amiral résolut de porter la guerre aux caciques ennemis de sa colonie; mais avant son départ il revêtit son frère d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter: ce fut celui d'*adelantade* ou lieutenant général dans toutes les Indes occidentales. La cour d'Espagne trouva d'abord assez mauvais qu'un emploi de cette importance eût été donné sans sa participation; mais elle ne laissa point de le confirmer. Au fond don Barthélemi en était digne. Il entendait parfaitement la navigation; il avait de la prudence et du courage. Tous les historiens conviennent qu'il aurait pu rendre de grands services à l'Espagne, si son humeur un peu violente n'eût excité des jalousies et des haines qui firent manquer plusieurs fois ses plus sages mesures.

Cependant quelques jours de réflexion firent juger à l'amiral que le petit nombre de troupes avec lequel il se proposait de tenir la campagne pourrait être accablé par les Américains réunis. Il crut devoir tenter la surprise et la ruse avant que de faire éclater ses desseins. Caonabo lui paraissant le plus redoutable des caciques, il tourna tous ses soins à le faire enlever au milieu de ses États. Il savait que ce prince, qui prenait le titre de *Maguana*, faisait beaucoup plus de cas du cuivre et du laiton que de l'or, et qu'il avait souvent marqué une vive passion d'obtenir la cloche d'Isabelle, parce qu'il s'était imaginé qu'elle parlait. Il se servit de cette connaissance pour le faire donner dans un piége, dont Ojéda, qui commandait le fort de Cibao, prit sur lui l'exécution. On fit courir le bruit que les Castillans souhaitaient une paix constante, et que par

des sentiments particuliers d'estime pour Caonabo ils pensaient à lui faire des présents considérables.

Ojéda partit du fort avec neuf cavaliers bien montés, sous prétexte de porter les présents de l'amiral. Une suite si peu nombreuse ne pouvant inspirer aucune défiance, il fut reçu fort civilement à Maguana, qui était la résidence ordinaire du cacique. Après quelques explications, il fit voir à Caonabo les présents qu'il avait à lui offrir: c'étaient des fers, tels qu'on les met aux pieds et aux mains des forçats, mais de laiton si poli qu'ils paraissaient d'argent. Il lui dit que ces instruments étaient des marques d'honneur dont l'usage était réservé aux rois de Castille, et que dans le dessein où l'amiral était de le traiter avec la plus haute distinction, il ne faisait pas difficulté de lui envoyer ce qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'à ses maîtres; qu'il lui conseillait de se retirer à l'écart pour se parer de ce précieux ornement, et que se présentant ensuite aux yeux de ses sujets il paraîtrait avec autant de majesté que les rois de Castille. Caonabo donna dans le piége, et ne se défiant pas que neuf ou dix hommes eussent la hardiesse de l'insulter au milieu de sa cour, il fit signe à ses gens de se retirer. Ceux d'Ojéda lui mirent les fers, se saisirent brusquement de lui, après l'avoir intimidé par la vue de leurs armes, et le placèrent en croupe derrière leur chef qui, se l'étant fait lier au milieu du corps, reprit au galop le chemin d'Isabelle avec sa proie.

La joie de l'amiral fut extrême en se voyant maître du destructeur de son premier établissement et du seul ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans sa maison; mais loin d'en tirer quelque marque de respect et de soumission, il remarqua qu'il affectait de ne pas le saluer lorsqu'il le voyait paraître, tandis qu'il en usait plus civilement à l'égard d'Ojéda. Colomb voulut savoir de lui-même la raison de cette différence : C'est, lui répondit Caonabo, que tu n'as pas osé me venir prendre dans ma maison, et que ton officier a plus de cœur que toi. Un homme si fier parut dangereux jusque dans ses chaînes On prit le parti de l'envoyer en Espagne et de l'embarquer malgré lui sur un navire qui était prêt à faire voile; mais une tempête qui ensevelit dans les flots ce bâtiment et plusieurs autres fit périr le malheureux cacique avec tous ceux qui l'accompagnaient.

On vit bientôt arriver au port d'Isabelle Antoine de Torrez, qui était renvoyé avec quatre grands vaisseaux bien fournis de vivres et de munitions, et qui remit à l'amiral des lettres du 16 d'août, par lesquelles le roi et la reine lui témoignaient une extrême satisfaction de ses services; ils lui demandaient le récit de ses observations, les noms et les distances des îles, et toutes les espèces d'oiseaux qui n'étaient pas connues en Espagne; et, pour établir un commerce régulier entre le Nouveau-Monde et l'Ancien, ils réglaient que des deux côtés on ferait partir tous les mois une caravelle qui n'aurait pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les différends étaient terminés avec le Portugal.

L'année touchait à sa fin lorsqu'il apprit que l'enlèvement de Caonabo avait soulevé l'île entière, et que les trois frères de ce prince assemblaient une nombreuse armée dans la Végal-Réal; il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le roi de Marien, qu'il fit avertir du dessein où il était de se mettre à la tête de ses troupes, vint le joindre avec un corps de ses plus braves sujets. Les Castillans capables de service ne montaient pas à plus de deux cents hommes d'infanterie et vingt cavaliers; mais l'amiral y joignit vingt chiens d'attache, dans l'opinion que leurs morsures et que leurs aboiements contribueraient autant que le sabre et la mousqueterie à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nus et sans ordre.

Il partit d'Isabelle le 24 de mars avec l'adelantade et Guacanagari. A peine fut-il entré dans la Véga-Réal qu'il découvrit l'armée ennemie, forte de cent mille hommes, et commandée par Manicate, un des frères de Caonabo. L'adelantade entreprit sur-le-champ de l'attaquer; il trouva peu de résistance. Ces malheureux insulaires, dont la plupart n'avaient que leurs bras pour défense, ou qui n'étaient pas accoutumés du moins à des combats fort sanglants, furent étrangement surpris de voir tomber parmi eux des files entières par le prompt effet des armes à feu, de voir trois ou quatre hommes enfilés à la fois avec les longues épées des Espagnols, d'être foulés aux pieds des chevaux et saisis par de gros mâtins qui, leur sautant à la gorge avec d'horribles hurlements, les étranglaient d'abord ou les renversaient, et mettaient facilement en pièces des corps nus, dont aucune partie ne résistait à leurs dents. Bientôt le champ de bataille demeura couvert de morts; les autres prirent la fuite; on les poursuivit et les prisonniers furent en grand nombre. L'amiral employa neuf ou dix mois à faire des courses, qui achevèrent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'île. Il rencontra plusieurs fois les trois caciques avec le reste de leurs forces, et chaque rencontre fut une nouvelle victoire; car c'est de ce nom que les historiens appellent cet exécrable abus de la force destructive contre la faiblesse désarmée.

Après les avoir assujétis, l'amiral leur imposa un tribut, qui consistait, pour les voisins des mines, à payer par tête, de trois en trois mois, une petite mesure d'or; et pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton. Guarinoex, roi de la Véga-Réal, offrit de faire labourer la terre, et semer par ses sujets le blé que les Castillans voudraient lui confier, à l'exemple de Guacanagari, qui leur avait déjà rendu cet important service. Sa proposition fut rejetée, sans qu'on puisse comprendre les raisons de ce refus dans un temps où la difficulté de faire venir des vivres d'Espagne avait réduit plusieurs fois la colonie aux dernières extrémités; mais comme ce prince ne cherchait qu'à se dispenser de fournir de l'or, sous prétexte que ses peuples ignoraient le moyen d'en recueillir, un historien juge, avec assez de vraisemblance, que l'amiral faisant peu de fonds sur la faveur des Espagnols, et se voyant exposé à de grandes révolutions par sa qualité d'étranger, rapportait toutes ses vues à s'enrichir, et préférait l'or à tout autre soin. Il obligea Manicate, principal auteur de la révolte, de lui en fournir chaque mois une mesure qui montait à cent cinquante écus; en même temps il fit fabriquer des médailles de cuivre ou de laiton, qu'on donnait à ceux qui apportaient le tribut, et qu'ils étaient obligés de porter au cou pour faire foi qu'ils avaient payé, avec ordre de les changer à chaque paiement. Boechio, puissant cacique, dont les États étaient les plus éloignés d'Isabelle, fut le seul qui continua de résister aux vainqueurs, animé par Anacaona, sa sœur, veuve de Caonabo, dont il avait embrassé la vengeance.

Tous les autres sentirent bientôt le poids du joug; mais dans la simplicité qu'ils conservaient encore, ils demandaient sans cesse à leurs nouveaux maîtres s'ils ne retourneraient pas bientôt en Espagne. Cependant lorsqu'ils eurent perdu l'espérance d'en être délivrés par un départ volontaire, ils résolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres, c'est-à-dire de renoncer à la culture du maïs et de se retirer dans les montagnes; ils se flattaient que les productions naturelles de la terre y suffiraient pour leur nourriture, pendant que les étrangers périraient de faim ou seraient forcés de quitter l'île. Guacanagari même, qu'on ne cessa de ménager, et qui se vit forcé aux travaux les plus humiliants pour satisfaire l'avarice de ses alliés, ou pour fournir à leur subsistance, suivit l'exemple des fugitifs: cette résolution désespérée produisit en partie l'effet qu'ils en avaient attendu. Les conquérants de l'île Espagnole retombèrent bientôt dans le même excès de misère qui les avait déjà réduits à se nourrir de ce que la nature offre de plus dégoûtant; mais les Américains n'en tirèrent pas d'autre fruit pour eux-mêmes, que de se voir poursuivis par des ennemis affamés qui ne leur firent aucun quartier, ou qui les forcèrent de se tenir cachés dans des cavernes, sans oser faire un pas

ritoire. On assure que la faim,
nes des Castillans firent périr,
isième partie des habitants de
i même sort; et pour récom-
s qu'il avait rendus à l'Es-
noircisa mémoire par les plus
i'y avait pas d'autres moyens
irs.

argarita étaient arrivés à la
aient retentir leurs plaintes
x frères. Ils traitaient de chi-
publié de la découverte des
t l'amiral d'imprudence, d'or-
lui reprochaient de compter
ans, qu'il avait employés aux
l avait ensuite abandonnés
aller découvrir de nouvelles
étaient demeurés apparem-
avait reçu d'ailleurs, au pre-
des lettres particulières de
n'avaient pas fait une pein-
nduite des Colomb. Leurs
nvoyer à l'île Espagnole un
ordre vague d'approfondir
lettre de créance pour le
uvait être prudente et sûre,
it un meilleur choix.

noré de cette commission,
ifla d'une faveur à laquelle
l arriva au port d Isabelle
, lorsque l'amiral était oc-
veaux mouvements dans
L'adelantade comman-
re. Aguad o le traita d'a-
iteur. Il employa même
te d'écouter les plaintes
ouvernement, il prit une
ip ses pouvoirs. Ensuite,
miral, il publia dans sa
re le procès aux Colomb
. Ses gens le représen-
un nouvel amiral qui
t ce bruit fut répandu
plusieurs caciques en
er pour tirer parti de ce
pas loin sans appren-
in courrier de son frère,
retourna aussitôt; et
tous les mécontents, il
a commission fut pro-
L'amiral aida lui-même
on; et, se présentant au
oumission absolue aux
sitôt les informations
s rigoureuses formes.
part saisirent ardem-
étrangers qu'ils n'ai-
ait abandonner. D'ail-
et la faveur du com-
pour les plus graves.
nie, l'amiral se con-
ion : il déféra tous les
ffrit patiemment l'in-
ecta même de la tris-
xtérieur, jusqu'à né-
se revêtit d'un habit
un habit gris de moi-
s démarches d'Agua-
nt il tenait ses pou-
lairement expliqués

le commissaire se
un furieux ouragan
avaient apporté. Il
u-Monde, que deux
ites depuis peu. Il

offrit noblement le choix de l'une des deux à son adversaire ; mais il déclara qu'il monterait l'autre, pour aller plaider au tribunal incorruptible la cause de ses maîtres, leur rendre compte de ses nouvelles découvertes, et leur donner les avis qu'ils lui avaient demandés sur la ligne de partage entre les couronnes de Castille et de Portugal. Aguado n'osa combattre une résolution si ferme. L'amiral, continuant de lui laisser de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits essentiels de sa dignité. Il confia, pendant son absence, le gouvernement général à ses deux frères. Roland, dont il connaissait l'habileté, fut nommé chef de la justice. Plusieurs forteresses qu'il avait bâties en différents lieux pour contenir les caciques reçurent des commandants de sa main, surtout celle de la Conception, dans la plaine de la Véga, qui devint ensuite une ville considérable. L'avis qu'il reçut dans les mêmes circonstances, qu'on avait découvert au sud de l'île des mines d'or fort abondantes, lui fit suspendre son départ pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoya Garay et Diaz, avec une escorte et des guides, qui leur firent traverser la Véga-Réal, d'où, passant entre des montagnes, ils entrèrent dans une autre plaine qui les conduisit au bord de la Hayna, rivière fort poissonneuse, où quantité de ruisseaux apportaient un mélange d'or et de sable. La terre qu'ils firent ouvrir en divers endroits leur offrit une abondance de grains d'or. L'amiral n'en fut pas plus tôt informé qu'il fit construire dans le lieu une forteresse qu'il nomma *Saint-Christophe;* et ces mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent longtemps d'immenses richesses. Il ne pouvait rien arriver de plus heureux pour lui dans sa situation. Cette nouvelle découverte suffisait pour faire tomber la principale accusation de ses ennemis; et quand leurs autres reproches auraient été mieux fondés, il n'ignorait pas qu'on obtient grâce aisément de ses maîtres lorsqu'on leur apporte le secret d'augmenter leur puissance et leurs trésors. Il faut convenir que, pendant cette persécution suscitée par ses ennemis, l'amiral montra, dans toute sa conduite, la même supériorité de lumières et de courage qu'il avait signalée dans tout le cours de son expédition. On ne peut lui reprocher que les cruautés odieuses exercées contre les Américains. L'humanité, il est vrai, répugne à croire que les cruautés fussent absolument gratuites. Il était bien difficile, et peut-être impossible, que les Espagnols ne fissent pas un peu trop sentir leur ascendant ; et les naturels du pays étant une fois portés à la défiance et à la haine, une poignée d'étrangers, environnée d'ennemis, ne se crut en sûreté que par leur mort. Qu'en faut-il conclure? Que l'esprit de conquête et d'avidité, principe de ces expéditions hasardeuses et brillantes, ne pouvait avoir que des effets funestes. On ne connaissait pas alors d'autre héroïsme : on n'était point encore assez éclairé pour sentir qu'il était à la fois et plus glorieux et plus utile de s'attacher les Américains par de bons traitements, que de les disperser par la terreur ou de les détruire par le fer; et les conquérants trouvèrent plus court et plus facile de faire des esclaves et des victimes, que d'acquérir des alliés et des amis.

Les deux caravelles mirent à la voile le 10 mars 1496. L'amiral fit embarquer dans la sienne environ deux cent vingt Espagnols, les plus pauvres et les plus infirmes de la colonie, que leurs femmes et leurs parents avaient redemandés à la cour, et que ses bons traitements, dans le cours de la navigation, disposèrent à prendre parti pour lui contre Aguado; il se fit accompagner de l'adelantade jusqu'à Puerto de Plata, qu'il voulait visiter avec lui, dans le dessein d'y bâtir une ville; ensuite, prenant congé de son frère, qui retourna par terre à la colonie, il fit gouverner à l'est, vers le cap d'Engano, et l'ayant doublé le 22, il aborda le 9 à Marie-Galante (1); mais la difficulté de faire de l'eau et du bois l'obligea d'aller mouiller le jour suivant à la

(1) Nom du vaisseau amiral de Colomb. A. M.

Guadeloupe (1). Sa surprise fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes, armées d'arcs et de flèches, qui s'opposèrent à l'approche de ses barques. Deux Américains, de ceux qu'il avait amenés d'Hispaniola (2), se jetèrent à la nage pour avertir cette troupe d'amazones qu'on ne pensait point à leur nuire, et qu'on ne leur demandait que des vivres; elles répondirent que leurs maris étaient de l'autre côté de l'île, et que c'était à eux qu'il fallait s'adresser; et voyant que les barques n'avançaient pas moins, elles tirèrent une nuée de flèches dont personne ne fut blessé. Mais bientôt le bruit des arquebuses les mit en fuite; les Castillans entrèrent dans l'île, sans être sûrs que ce ne fût pas la terre ferme. Ils y trouvèrent de très gros perroquets, du miel, de la cire et quantité de ces plantes dont les insulaires faisaient du pain, et qu'ils nommaient *cazabi*, d'où les Français ont fait *cassave*. Un détachement, qui fut envoyé dans les terres, amena quarante femmes, entre lesquelles était l'épouse du cacique, qu'on n'avait pas eu peu de peine à joindre dans sa fuite. Lorsqu'elle s'était vue pressée par celui qui la poursuivait, elle s'était tournée tout d'un coup; et, l'ayant saisi de ses deux bras, elle l'avait renversé avec tant de force que, sans le secours qu'il reçut, il confessa qu'elle l'aurait étouffé. Cependant les caresses et les présents que l'amiral fit à toutes les femmes établirent bientôt la confiance et l'amitié; elles procurèrent toutes sortes de rafraîchissements aux deux caravelles, pendant neuf jours que les Castillans passèrent dans l'île; et lorsqu'on remit à la voile, l'épouse du cacique offrit de s'embarquer avec sa fille pour suivre l'amiral en Espagne.

On ne découvrit point la terre avant le 11 juin. En entrant le lendemain dans le port de Cadix, Colomb trouva trois vaisseaux prêts à faire voile, avec des vivres et des munitions, pour l'île Espagnole; et n'osant les arrêter après avoir eu les ordres du roi, il eut du moins le temps de saisir cette occasion pour animer, par ses lettres, le courage et la constance de ses frères.

Il se rendit à Burgos où Leurs Majestés catholiques tenaient ordinairement leur cour. Il parut à l'audience avec autant de fermeté que de modestie. Loin de le traiter comme un criminel dont on attend les justifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado, ni des accusations de Boyl et de Margarita. Il ne reçut que des éloges et des remercîments pour ses nouveaux services.

Dans la joie d'un accueil qui couvrait ses ennemis de honte, il fit le récit de ses découvertes; et proposant de les continuer, il demanda huit vaisseaux, dont il en destinait deux à porter des vivres et des munitions à la colonie d'Isabelle, et les six autres à demeurer sous ses ordres : cette demande lui fut accordée. Ensuite, ayant représenté qu'il était question de former un établissement solide qui pût servir de modèle à l'avenir pour d'autres colonies, il obtint que Leurs Majestés feraient passer dans l'île Espagnole un corps de recrues de trois cents hommes, composé de quarante cavaliers, cent fantassins, soixante matelots, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs, et vingt artisans de différentes professions, auxquels on adjoindrait trente femmes; que le fonds de leur solde serait, par mois, de 60 maravedis et d'un *hanega* de blé, qui revient à six boisseaux de France, et que, par jour, on leur donnerait 14 maravedis pour vivre; qu'on enverrait des religieux pour le service divin et pour l'instruction des Américains; des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, pour connaître la nature des maladies qui avaient emporté tant de monde, et pour en chercher le remède; enfin, jusqu'à des musiciens et des joueurs d'instruments, pour bannir la tristesse, fléau ordinaire des colonies lointaines. Outre les trois cents personnes qui devaient être entretenues aux dépens de Leurs Majestés, l'amiral eut la permission d'en mener cinq cents à ses propres frais. Il fut permis aussi à tous ceux qui voudraient passer en Amérique, sans aucune solde, de s'embarquer sur sa flotte, avec cet avantage séduisant qu'ils auraient le tiers de tout l'or qu'ils pourraient découvrir dans d'autres mines que dans celles dont on avait déjà pris possession, et qu'ils ne paieraient à Leurs Majestés que le dixième de tous les autres profits du commerce.

Toutes ces mesures étaient sages; mais comme on ne pouvait se promettre de trouver beaucoup de volontaires qui fussent disposés à se transporter au Nouveau-Monde pour y passer toute leur vie, surtout depuis le retour de ceux qui n'en avaient rapporté qu'une couleur livide et diverses sortes de maladies, l'amiral commit une grande faute en proposant de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs, en un exil perpétuel aux nouvelles colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on statua que ceux des criminels qui avaient mérité la mort serviraient deux ans sans gages, et les autres une année seulement; après quoi ils seraient à couvert de toutes les poursuites de la justice, sans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté, l'ordre fut donné à tous les tribunaux d'Europe de condamner désormais au travail des mines ceux qui avaient mérité quelque punition équivalente. Ces deux règlements, qui reçurent le sceau de l'autorité souveraine le 22 juin, à Médina del Campo, démentaient la sagesse qu'avait jusque-là montrée l'amiral. Il fut égaré par l'ambition de hâter, à quelque prix que ce fût, les progrès de sa colonie; mais que pouvait-il attendre de pareils habitants? Les nouveaux États doivent être établis sur de meilleurs fondements. Colomb obtint aussi le pouvoir de distribuer des terres à ceux qui seraient en état de les cultiver et d'y bâtir, avec réserve des droits du souverain sur l'or, l'argent et les autres métaux. Enfin la reine, qui s'attribuait justement l'honneur des premières entreprises qui avaient conduit son amiral à la découverte du Nouveau-Monde, fit publier un édit qui défendait le passage aux Indes à tous ceux qui n'étaient pas nés sujets de sa couronne de Castille. Cependant il paraît qu'elle joignit au motif de la gloire celui de faire satisfaction à l'amiral sur la conduite et les discours de Boyl et de Margarita, dont le premier était Catalan, et l'autre sujet de la couronne d'Aragon. Les historiens qui lui attribuent ce dessein ajoutent que l'amiral demanda cette satisfaction comme une récompense de ses services; mais il ne porta pas plus loin la vengeance.

Les vaisseaux qu'il avait rencontrés à Cadix ayant achevé leur voyage au commencement de juillet, l'adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avait reçue de l'arrivée de son frère en Espagne, se hâta de les renvoyer avec de nouveaux trésors. Dans le compte qu'il rendait de ses opérations à l'amiral, il lui faisait sentir que le choix du terrain n'avait pas été heureux pour sa ville d'Isabelle, et que, s'il voulait former une colonie durable, il fallait songer à d'autres établissements. La cour, à qui l'amiral fit cette proposition, s'en étant remise à ses lumières, il se rappela que dans son dernier voyage, en rangeant la côte du sud, il avait remarqué de bons ports, d'excellents pâturages et des terres qui lui avaient paru fertiles, sans compter que cette partie de l'île ne devait pas être fort éloignée des mines auxquelles il avait donné le nom de *Saint-Christophe*. Il fit partir aussitôt une caravelle pour communiquer ses idées à son frère, avec ordre de travailler incessamment au transport de la colonie. Elle arriva dans les plus heureuses circonstances, lorsque, par d'autres informations, don Barthélemi était à la veille d'exécuter son dessein dans le même lieu. Oviédo fait le récit de cet événement.

Un jeune Aragonais, nommé *Michel Diaz*, le même qui avait reconnu les nouvelles mines, s'était battu

(1) Colomb nomma ainsi cette île d'après un couvent de l'Estramadure, aux moines duquel il avait promis de les faire servir de parrains à une de ses premières découvertes. A. M.

(2) L'île Espagnole ou Saint-Domingue. A. M.

ent blessé. Quoi-
ntade, la crainte
it pris sa route,
partie orientale
ud, il fut arrêté
e duquel il trouva
ient point encore
rent pas difficulté
toriens ont nom-
n pour lui; elle
. qu'à sept lieues
erdre un homme
roposa d'engager
es. Le pays était
oint à saisir cette
colonie. Catalina
ants dont elle lui
ignée d'environ
ement. Quelques
était guéri de sa
se montrer; il se
le revit avec joie,
qu'il ne fut pas

ire un établisse-
nfirmé dans cette
, il partit aussitôt
gens. Après quel-
ord de la rivière
et dont il trouva
r et propre à re-
cents tonneaux.
ous les habitants
ols. L'adelantade
ne nouvelle ville
orientale. Il y fit
rande partie des
l'un petit nombre
Domingo; les uns
b, qui s'appelait
adelantade y était
t un dimanche.
fondation d'une
nom de *Saint-*
lonies françaises.
cacique Boechio
, l'adelantade se
va que la misère
que tout le reste
oir arriver aucun
reconstruire pour
'intervalle il dis-
les, dans les vil-
nais les habitants
hôtes qu'ils ne
recevaient que de
. Les sujets de
le cette vexation,
secouer un joug
de la paix; mais
e par la menace
antade, informé
dont il avait fait
archer contre ce
de quinze mille
pendant la nuit,
e de ses gens, il

is de Boechio et
, et qu'ils étaient
ègue, son frère,
e, de faire passer
mais il voulut s'y
le premier hom-
l'Espagne. L'ac-
s l'opinion qu'il
ent au-devant de

lui avec un cortége de trente-deux seigneurs, tandis qu'un grand nombre de leurs sujets apportaient à leur suite quantité de coton cru et filé et toutes sortes de provisions. La caravelle ayant abordé au port de Xaragua, qui n'était éloigné du palais de Boechio que d'environ deux lieues, Anacoana ne fit pas difficulté de se rendre à bord avec son frère. Elle avait fait préparer, vers le rivage, un logement fort bien meublé pour l'adelantade, où il fut surpris de trouver, entre divers ornements, des siéges de bois travaillés avec beaucoup d'art. C'était la première fois qu'on voyait un bâtiment de l'Europe sur cette côte. Les Castillans firent une décharge de l'artillerie, qui causa une frayeur extrême aux Américains; mais Anacoana, remarquant que l'adelantade ne faisait qu'en rire, fut la première à les rassurer et monta gaîment sur le tillac.

Les historiens s'accordent à relever le mérite de cette femme, que nous verrons bientôt indignement traitée par ceux qui croyaient ne lui devoir alors que de la reconnaissance et de l'admiration. Ces mêmes historiens ont la bonne foi de rapporter un trait qui fait voir combien il eût été facile de gagner par la douceur un peuple sensible et généreux. Dans un des combats qui commençaient à devenir fréquents entre les Espagnols et les Américains, on avait enlevé la femme d'un des principaux seigneurs du pays. Son mari fut si désespéré de sa perte que, sans redouter le péril qui le menaçait lui-même, il vint se jeter aux genoux de Barthélemi, et il le conjura, les larmes aux yeux, de lui rendre une femme qui lui était plus chère que la vie. L'adelantade fut touché de cette tendresse. Il lui rendit sa femme sans exiger aucune rançon. Ce bienfait ne fut pas perdu pour les Castillans. Ils furent surpris de revoir bientôt ce bon Américain avec quatre ou cinq cents de ses sujets, dont chacun portait un *coas*, espèce de bâton brûlé qui leur servait à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver. Son offre fut acceptée; et le travail de ses gens, animés par la reconnaissance, eut bientôt défriché de vastes champs où l'adelantade fit semer du blé. Ainsi, cette terre pouvait devenir fertile sous les mains de ses habitants, et l'on préféra de l'ensanglanter!

Le troisième voyage de Colomb est remarquable en ce qu'il découvrit, pour la première fois, le continent de l'Amérique, dont il n'avait encore aperçu que quelques îles, nommées aujourd'hui *les Antilles* ou *îles du Vent*.

Il faisait voile vers l'Ourse, et cherchant à se dégager des canaux voisins des côtes qu'il prenait encore pour des îles, il prit à l'est, dans l'espérance de sortir entre la pointe du golfe de Paria et la côte opposée. Il traversa le golfe, et le 13 il entra dans un très beau port, qu'il nomma *Il Puerto de Gatos*, trompé par la vue d'un grand nombre de très gros singes, qu'il prit d'abord pour des chats. Ce port est proche de la bouche de l'Orénoque, qu'Herrera nomma *Yuyapari*, et qui contient deux petites îles, *del Caracol* et *del Delsin*. A peu de distance, on visita un autre port, ensuite on doubla le cap de Lapa pour sortir du golfe au nord. Entre ce cap, qui fait la pointe de la côte de Paria, et le cap Boto, qui est au nord-ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues; mais un peu au-dessus, le canal en a cinq de largeur. Les trois vaisseaux, y étant entrés avant midi, trouvèrent les flots dans un mouvement terrible, et si couverts d'écume par le combat du courant avec la marée, que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcèrent en vain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avaient trouvé la mer aussi fougueuse en entrant dans le golfe par le canal, mais ils y avaient eu la faveur du vent; au lieu que, dans le passage où ils se voyaient engagés, le vent avec lequel ils espéraient sortir s'étant calmé tout d'un coup, ils demeuraient comme livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le golfe. L'amiral sentit la grandeur du péril. Il confessa que, s'il en était délivré par le ciel, il pourrait se vanter d'être sorti de la gueule du

dragon, et cette idée fit donner au détroit le nom de *Boca del Drago*, qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Enfin la marée perdit sa force, et le courant des eaux douces du fleuve jeta les trois vaisseaux en haute mer.

De la première terre de la Trinité jusqu'au golfe, qui fut nommé *golfe des Perles*, on n'avait pas compté moins de cinquante lieues. L'amiral suivait la terre qu'il prenait pour celle qu'il avait nommée *île de Gracia*, et tourna nord et sud autour du golfe, dans la vue d'approfondir si cette grande abondance d'eau venait des rivières, suivant l'opinion des pilotes, mais non pas suivant la sienne; car il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût un fleuve au monde qui produisît tant d'eau, ni que les terres qu'il voyait en pussent fournir autant, à moins qu'elles ne fussent la terre ferme. Il trouva sur cette côte quantité d'excellents ports et plusieurs caps, auxquels il donna successivement des noms. Il avait découvert, à vingt-six lieues au nord, une île qu'il avait nommée l'*Assomption*, une autre qui fut nommée *la Conception*. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au delà de Boca-del-Drago, que voyant la longueur de la côte qui continuait toujours de descendre à l'ouest, il crut pouvoir juger avec une véritable certitude qu'une si vaste étendue de terre ne pouvait être une île, et que c'était le continent. Il fit cette déclaration le mercredi, 1er août 1498; mais précisément dans le même temps, on travaillait à lui ravir une gloire qu'il achetait par tant de dangers.

L'évêque de Badajoz, qu'on pouvait alors nommer le ministre des Indes, parce qu'il était chargé de tous les ordres qui regardaient les nouveaux établissements, recevait familièrement Alfonse d'Ojéda, adroit aventurier qui, s'étant aperçu de son aversion pour les Colomb, en profita pour partager avec eux s'il était possible la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des plans et des mémoires de l'amiral, il sollicita la permission d'armer pour continuer une entreprise devenue moins difficile, puisque la route était tracée. Il obtint cette permission de l'évêque, qui la signa de son nom; mais elle ne fut point signée, et peut être fut-elle ignorée des rois catholiques.

Cette commission d'un ministre à qui Leurs Majestés avaient confié toutes les affaires des Indes eut bientôt rassemblé quantité d'Espagnols et d'étrangers, qui brûlaient de tenter la fortune ou de se signaler par des aventures extraordinaires. Ojéda trouva des fonds dans Séville pour armer quatre vaisseaux. Il prit pour premier pilote Jean de la Cosa, natif de Biscaye, homme d'expérience et de résolution; et Améric Vespuce, riche négociant florentin, versé dans la cosmographie et la navigation, voulut avoir part à l'armement et courir tous les dangers du voyage. La flotte se trouva prête le 20 de mai 1499, et mit le même jour à la voile. On prit la route de l'ouest, et tournant ensuite au sud, on ne fut pas plus de vingt-sept jours à découvrir une terre qu'on reconnut bientôt pour le continent. On rangea la côte pendant l'espace de quatre-vingts lieues, jusqu'à celle de Paria que l'amiral avait découverte. Ojéda n'eut pas de peine à la reconnaître sur les mémoires qu'il avait reçus de l'évêque de Badajoz. Les noms de l'île de la Trinité et de Boca-del-Drago donnés par Colomb, et conservés depuis, attestaient qu'il avait vu le continent, et semblaient réfuter d'avance l'injuste prétention de Vespuce, qui se vanta dès ce moment d'avoir découvert l'Amérique. Mais l'envie, toujours jalouse des grandes choses, aima mieux accorder la gloire à celui qui avait fait moins, et la terre vue par Colomb n'en eut pas moins le nom d'Amérique.

Mais le sort lui réservait bien d'autres traverses, et Colomb devait éprouver cette révolution si commune dans les grandes destinées, et qui souvent a placé le comble de l'humiliation si près du comble de la gloire. Dès l'année précédente un grand nombre de mécontents, qui étaient sortis de l'île Espagnole, avaient entrepris comme de concert de soulever toute l'Espagne contre les Colomb. Ils s'étaient rendus à Grenade où la cour était alors, et répandant les plus noires calomnies contre l'amiral, ils avaient également réussi à le rendre odieux au peuple et suspect au roi. Un jour quelques-uns de ces séditieux, ayant acheté une grande quantité de raisins, s'étaient assis à terre pour les manger au milieu d'une place publique, et s'étaient mis à crier que le roi et les Colomb les avaient réduits à cette misère en leur refusant de leur payer le salaire qu'ils avaient mérité dans les pénibles travaux des mines. Si le roi paraissait dans les rues de Grenade, ils le poursuivaient pour lui demander leur paie avec de grands cris; et s'ils voyaient passer les deux fils de l'amiral, qui étaient encore pages de la reine : « Voilà, s'écriaient-ils, les enfants de ce traître qui a découvert de nouvelles terres pour y faire périr toute la noblesse de Castille. » Le roi, qui n'avait pas pour l'amiral autant d'affection que la reine, ne se défendit pas longtemps contre le soulèvement général; et la reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent. Mais rien ne fit tant d'impression sur elle que de voir arriver trois cents esclaves américains qui avaient été embarqués contre les ordres de l'amiral, et probablement par la connivence des officiers subalternes.

La reine, qui n'avait rien recommandé avec tant de soin que de ne point attenter à la liberté des Américains, ne put apprendre sans une vive colère que ses ordres eussent été si peu respectés. Non-seulement elle en fit un crime à l'amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvait être innocent sur tout le reste; et commençant par ordonner, sous peine de mort, que tous les esclaves fussent remis en liberté, elle prit en même temps la résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avait revêtu. Si elle eût agi avec moins de précipitation, elle se serait épargné le reproche trop fondé d'ingratitude et d'injustice. Les éclaircissements qu'elle eût dû attendre lui auraient appris que, dans les embarras et les détresses où s'était trouvé l'amiral, sa conduite toujours difficile avait toujours été irrépréhensible, et ne pouvait être accusée tout au plus que d'un excès de sévérité, peut-être indispensable dans une colonie lointaine où la désobéissance et la mauvaise volonté sont enhardies par l'éloignement du pouvoir suprême. Elle aurait appris que c'était cette sévérité seule qui avait fait tant de mécontents, comme sa gloire avait fait tant de jaloux; mais qu'enfin il touchait au but de ses travaux; qu'il avait extirpé jusqu'aux moindres semences de révolte; qu'il gouvernait avec une autorité absolue; qu'il voyait les Castillans soumis, les insulaires disposés à recevoir le joug de l'Evangile et celui de la domination de Castille, et qu'il ne demandait pas plus de trois ans pour augmenter de 60,000,000 les revenus de la couronne, en y comprenant, à la vérité, la pêche des perles, dont il pensait à s'assurer par une bonne forteresse.

On publia, pour colorer sa déposition, qu'il avait demandé lui-même un premier administrateur de la justice dans l'île Espagnole, et qu'il avait prié Leurs Majestés de faire juger ses différends personnels avec l'alcade major par des commissaires désintéressés; que ces deux propositions paraissaient raisonnables, mais qu'on ne jugeait point à propos de mettre en concurrence deux pouvoirs dont chacun devait être absolu; que d'ailleurs on ne pouvait revêtir de cette commission qu'un homme de qualité, près duquel il ne convenait pas de laisser un étranger qui exerçait deux grandes charges, telles que celles d'amiral et de vice-roi perpétuels. Le roi et la reine crurent trouver tout ce qui convenait à leurs vues dans François de Bovadilla, commandeur de Calatrave. Avec le titre de gouverneur général, ils lui donnèrent celui d'intendant de justice, et l'ordre de tenir ses provisions secrètes jusqu'au jour de sa réception à San-Domingo, d'où les historiens croient pouvoir conclure que les rois catholiques avaient prêté l'oreille au bruit que les ennemis de l'amiral avaient répandu qu'il pensait à

ɔuveau-Monde. Bovadilla
mois de juin 1500, avec
août en aperçut de San-
qui s'efforçaient d'entrer
repoussés par le vent de
cupé à bâtir un fort, et
évoltés dans le canton de

es, don Diègue Colomb,
e de ses deux frères, les
Bovadilla même qui se
caravelle pour répondre
on-seulement son nom,
nt de justice qu'il venait
l'île; et s'informant à
prit l'exécution de quel-
nb dans la recherche des
ils étaient de faire des
ritèrent le gouverneur;
ressé. Soit qu'il eût ap-
contre les Colomb, ou
i fit déjà regarder tout
nme une usurpation de
sans indignation qu'on
s criminels dont il de-
isposition ne fit qu'aug-
s et de quelques Castil-
rrivant dans le port, il

tant descendu dans la
glise, où il entendit la
ation de piété. Don
de l'île, y assistèrent,
habitants de San-Do-
ettres qui portaient le
mit à un notaire de sa
vant l'assemblée. C'é-
ndant de justice. En-
, il demanda, au nom
ât tous les prisonniers
olte. Don Diègue lui
confiés par l'amiral,
tait supérieure à la
poser sans son ordre.
ovadilla, que vous et
ur se passa dans une
nain, après la messe,
la curiosité n'avait
dilla fit lire d'autres
verneur général des
veau-Monde avec un
ant prêté le serment
à la soumission; et,
ouvela la demande
ne répon se, et cette
autres mandements
esquels il était or-
mandants des forte-
iers et aux garde-
supérieur; l'autre
aie des artisans et
ui mit tous les gens
nma pour la troi-
ttre les clefs de la
à la citadelle, où
té d'alcade; et lui
ordonna que sur-
nt amenés devant
informer l'amiral,
Bovadilla fit met-
roupes qu'il avait
e, qui reconnais-
était encore sans
t l'épée à la main
lieutenant, il y
uire à la prison,
de chaines. Un

léger interrogatoire parut le satisfaire; et, leur ayant fait espérer leur grâce, il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens.

L'amiral, bientôt informé de cette révolution, se rendit à Bonao, après y avoir donné rendez-vous aux Castillans qu'il croyait dans ses intérêts, et l'ordre à plusieurs caciques de l'y venir joindre, avec toutes les troupes qu'ils seraient capables de rassembler. En y arrivant, il y trouva un huissier à verge, qui lui remit des copies de chaque provision du nouveau gouverneur. Après les avoir lues, il déclara que la première ne contenait rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que l'autre, ne s'accordant point avec les patentes irrévocables de vice-roi et d'amiral qu'il avait reçues de Leurs Majestés, il ne pouvait se persuader qu'elle vînt de cette respectable source; qu'il ne s'opposait point à l'administration de la justice dont Bovadilla était chargé; mais qu'il allait écrire en Espagne, et qu'en attendant les explications de la cour sur des événements qui lui paraissaient obscurs, il sommait tous les sujets des rois catholiques de demeurer dans la soumission qu'ils lui devaient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en guerre civile, surtout lorsque le commandeur eut affecté de ne pas répondre à une lettre qu'il reçut de l'amiral. Mais tout fut éclairci quelques jours après par l'arrivée de Vélasquez, trésorier royal, et d'un religieux franciscain, qui remirent à Colomb une lettre signée de la main du roi et de la reine. Elle était dans ces termes : « Don Christophe Colomb, notre amiral dans l'Océan : Nous avons ordonné au commandeur don François Bovadilla de vous expliquer nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajouter foi, et d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part. Moi, *le roi*, moi, *la reine*. » Les réflexions que l'amiral fit sur cette lettre, dans laquelle il ne manqua point d'observer qu'on ne lui donnait pas le titre de vice-roi, le déterminèrent à reconnaître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuait. Il partit aussitôt pour la capitale.

A son exemple, tout ce qu'il y avait de Castillans à Bonao, dans la Vega et dans tous les nouveaux établissements, prirent le chemin de San-Domingo. Bovadilla, pour les attirer par l'intérêt, avait déjà fait publier que, pendant vingt ans, ceux qui travailleraient à chercher de l'or n'en paieraient au roi que le vingtième; qu'il allait acquitter les arrérages de la solde militaire, et contraindre l'amiral de satisfaire tous ceux auxquels il avait donné quelque sujet de plainte. Les mécontents s'empressèrent de venir déposer contre les trois Colomb, et toutes leurs accusations furent reçues. La plus maligne de toutes, celle d'avoir voulu se rendre indépendant, la seule qui eût armé ses souverains contre lui, était certainement la plus mal fondée et la plus démentie par les faits. Jamais sujet ne fut ni plus soumis ni plus zélé. Mais en matière politique le seul soupçon tient souvent lieu du crime, et Colomb étant le seul homme que l'on pût craindre dans le Nouveau-Monde, on ne voulait plus qu'il y commandât. On remarque que, parmi tant d'imputations et de plaintes, il ne se trouva pas une seule déposition favorable à l'amiral, tant on est généralement disposé à accabler les malheureux.

Christophe Colomb fut extrêmement surpris, en arrivant à San-Domingo, d'apprendre que le commandeur s'était logé dans sa maison, qu'il avait saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux, et tout ce qu'il avait d'or et d'argent, sous prétexte de payer ceux qui se plaignaient de ne l'avoir pas été; qu'il avait fait arrêter don Diègue, son frère, sans aucune formalité de justice, et qu'il l'avait fait transférer dans une des caravelles qu'il avait amenées, avec ordre d'employer les fers pour l'y retenir. A peine avait-il eu le temps de se faire expliquer tant de violences, qu'il se vit enlevé lui-même et conduit dans la citadelle, où il fut enfermé les fers aux pieds. *Herrera*, quoique fort prévenu en faveur de la nation contre un étranger, donne ici le nom de *tyran* au



Un grand nombre de femmes s'opposèrent à l'approche de ses barques.

nouveau gouverneur. Il traite de cruel et de détestable un emportement de cette nature, contre un homme que les rois catholiques avaient élevé aux premiers degrés d'honneur, et qui avait acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événements fit même connaître que le commandeur avait outrepassé ses pouvoirs, et que s'il était chargé d'informer, c'était avec respect pour la personne des Colomb. Mais sa cruauté ne dut pas les affliger plus que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Castillans de l'île. Ceux mêmes qui devaient leur fortune à l'amiral, et qui ne subsistaient que par sa faveur, eurent la lâcheté de l'outrager ; et, pendant que ses ennemis se contentaient du moins de le noircir par leurs accusations, ce fut un de ses valets qui s'offrit à lui mettre les fers aux pieds, tandis que les satellites de Bovadilla rejetaient eux-mêmes avec horreur cet indigne ministère.

Il souffrit la disgrâce et toutes les humiliations dont elle fut accompagnée, avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de son caractère. Cette force d'esprit, qui ne l'abandonna jamais, parut alors avec éclat. Il y avait toute apparence que l'adelantade, qui était encore en liberté, ne ménagerait rien pour arracher ses frères des mains d'un homme dont il devait tout appréhender. Bovadilla, qui en comprit le danger, envoya ordre à l'amiral de lui écrire, pour le presser de revenir promptement à San-Domingo. L'amiral écrivit. Il faisait les plus vives instances pour engager son frère à venir partager sa mauvaise fortune avec lui. « Notre ressource, lui disait-il, est dans notre innocence. Nous serons menés en Espagne. Qu'avons-nous à désirer de plus heureux que de pouvoir nous justifier ? » Cette proposition dut révolter un homme du caractère de l'adelantade. Mais il ne laissa pas de se rendre à l'avis de son frère. Il vint à San-Domingo. A peine y fut-il arrivé qu'il fut chargé de chaînes et conduit dans la caravelle qui servait de prison à don Diègue. Bovadilla mit le comble à ses injustices en accordant toutes sortes de faveurs à un chef des révoltés. Après avoir donné ses premiers soins à sauver une troupe de séditieux, qui étaient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice, on s'était attendu qu'il ferait du moins des informations sur leur conduite ; mais il leur rendit la liberté, sans s'embarrasser même de sauver les bienséances.

Des emportements si peu ménagés firent craindre pour la vie des trois frères. Leur procès fut instruit, Bovadilla semblait avoir été trop loin pour s'imposer des bornes, ou si la facilité qu'ils eurent à détruire des accusations vagues, dont la plupart ne regardaient même que leurs intentions, parut lui causer de l'embarras, c'était un motif de plus pour se défaire de trois ennemis dont la justification entraînait infailliblement sa perte. Cependant il n'osa pousser l'audace jusqu'à



Il souffrait la disgrâce et toutes les humiliations dont elle fut accompagnée.

faire conduire au supplice un grand officier de la couronne; et se contentant de rendre un arrêt de mort contre lui et ses frères, il prit le parti de les envoyer en Espagne avec l'instruction de leur procès, dans l'idée apparemment que le nombre et l'uniformité des dépositions, l'importance des articles et la qualité des accusateurs, dont la plupart avaient eu d'étroites liaisons avec les accusés, feraient confirmer sa sentence. Les prisonniers n'étaient pas sans inquiétude pour la décision de leur sort. Un historien raconte qu'Alfonse de Vallejo, capitaine de la caravelle qui devait les conduire, étant allé prendre l'amiral pour le faire embarquer, cet illustre vieillard lui dit tristement : « Vallejo, ou me mènes-tu? — En Espagne, monseigneur, répondit le capitaine. — Est-il bien vrai? reprit l'amiral. — Par votre vie! reprit Vallejo, j'ai ordre de vous faire embarquer pour l'Espagne. » Ces assurances calmèrent son esprit. Mais, pour ne laisser rien manquer à son humiliation, Bovadilla fit publier, avant son départ, un pardon général pour ceux qui avaient eu le plus de part aux révoltes passées, et remplit plusieurs brevets qu'il avait apportés en blanc des noms de Roldan, de Gueverre, et des mutins les plus décriés pour le mal qu'ils avaient causé. Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile, de prendre terre à Cadix, et de remettre les prisonniers avec toutes les procédures entre les mains de l'évêque de Badajoz et de Gonçalo Gomez de Cervantes, parents du commandeur, tous deux ennemis déclarés de Colomb.

En sortant du port, Vallejo voulut ôter les chaînes aux trois frères ; mais l'amiral protesta qu'il ne les quitterait que par ordre du roi et de la reine. On assure qu'il ne cessa jamais de conserver ces fers, et qu'il ordonna même par son testament qu'après sa mort on les mît avec lui dans son tombeau, comme un monument de la reconnaissance dont le monde paie les services. Il est difficile, sans doute, de refuser quelques larmes à l'intérêt qu'inspire une âme fière et sensible, si profondément blessée; à cet ordre d'un grand homme, qui veut emporter ses injures et ses maux jusque dans sa sépulture; qui veut que les outrages de la haine soient placés à côté de sa cendre, et qu'on ne puisse approcher de sa tombe sans plaindre le sort du génie et sans abhorrer l'ingratitude; et quel spectacle pourrait mieux rappeler l'un et l'autre que Colomb sortant en cheveux blancs, et les fers aux pieds, de ces mêmes vaisseaux à qui seul il avait enseigné la route d'un nouveau monde? Vallejo mouilla devant Cadix le 25 de novembre. Un pilote, nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'amiral, sortit secrètement du vaisseau, et se hâta de porter ses lettres à la cour, avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de son arrivée.

Le roi et la reine n'apprirent point sans étonnement et sans indignation qu'on eût abusé de leur autorité pour s'emporter à des violences par lesquelles ils se croyaient déshonorés. Ils envoyèrent sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois frères, et de leur compter mille écus pour se rendre à Grenade où la cour était alors. Ils les y reçurent avec des témoignages extraordinaires de compassion et de faveur. La reine consola particulièrement l'amiral. Comme il avait plus de confiance à sa bonté qu'à celle du roi, il lui demanda une audience secrète, dans laquelle s'étant jeté à ses pieds, il y demeura quelque temps les larmes aux yeux, et la voix étouffée par ses sanglots. Cette princesse le fit relever. Il lui dit les choses les plus touchantes sur l'innocence de ses intentions, sur le zèle qu'il avait toujours eu pour le service de Leurs Majestés, sur le témoignage qu'il se rendait au fond du cœur, que s'il avait manqué dans quelque point, c'était faute de connaissance; enfin sur la malignité de ses ennemis, que la seule jalousie de son élévation portait à lui chercher des crimes, peu contents de lui nuire s'ils ne le déshonoraient. La reine en fut attendrie au point d'être quelque temps sans pouvoir lui parler. Elle se remit enfin, et lui dit avec beaucoup de douceur : « Vous voyez combien je suis touchée du traitement qu'on vous a fait. Je n'omettrai rien pour vous le faire oublier; je n'ignore pas les services que vous m'avez rendus, et je continuerai de les récompenser. Je connais vos ennemis, et j'ai pénétré les artifices qu'ils emploient pour vous détruire; mais comptez sur moi. Tout le monde se plaignait de vous, et personne ne parlait en votre faveur. Je n'ai donc pu me dispenser d'envoyer un commissaire en Amérique, que j'ai chargé de prendre des informations et de me les communiquer, avec ordre de modérer une autorité qu'on vous accusait de porter trop loin Dans la supposition que vous fussiez coupable de tous les crimes dont vous étiez accusé, il devait succéder au gouvernement général, et vous envoyer en Espagne pour y rendre compte de votre conduite; mais ses instructions ne portaient rien de plus. Je reconnais que j'ai fait un mauvais choix; j'y mettrai ordre, et je ferai de Bovadilla un exemple qui apprendra aux autres à ne point passer leurs pouvoirs; cependant je ne puis vous promettre de vous rétablir si tôt dans votre gouvernement; les esprits y sont trop aigris contre vous; il faut leur donner le temps de revenir. A l'égard de votre charge d'amiral, mon intention n'a jamais été de vous en ôter la possession ni l'exercice; laissez faire le reste au temps, et fiez-vous à moi. »

Colomb comprit par ce discours plus que la reine n'avait eu dessein de lui faire entendre; il jugea que son rétablissement aurait blessé les règles de la politique espagnole, que le roi était vraisemblablement sa partie secrète; en un mot, qu'on se repentait de l'avoir tant élevé, et qu'il ne devait pas se flatter de faire changer la cour en sa faveur; aussi, sans s'arrêter à d'inutiles instances, après avoir remercié la reine de sa bonté, il la supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à son service, et qu'il continuât la découverte du Nouveau-Monde pour chercher, par cette voie, quelque passage qui pût conduire les vaisseaux de l'Espagne aux Moluques : ces îles étaient alors extrêmement célèbres par le trafic que les Portugais y faisaient des épiceries, et les Espagnols souhaitaient ardemment de partager avec eux un commerce si lucratif. Le projet de l'amiral fut approuvé avec de grands éloges; la reine lui permit de faire équiper autant de vaisseaux qu'il en demanderait, et l'assura que si la mort le surprenait dans le cours de cette expédition, son fils aîné serait rétabli dans toutes ses charges.

Rien ne servit tant à justifier l'amiral dans l'esprit de ceux qui jugeaient de lui sans passion que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portait dans l'Amérique aux Colomb : à la réserve de quelques officiers, le reste n'était qu'un assemblage de la plus vile canaille, ou d'un grand nombre de criminels sortis des prisons de Castille, sans mœurs, sans religion, et qui, n'étant venus si loin que pour s'enrichir, se persuadaient que les lois n'étaient pas faites pour eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la reine, il s'en trouvait de toutes les provinces d'Espagne, entre lesquelles on sait qu'il y a des antipathies insurmontables, source de querelles et de divisions d'autant plus funestes dans un nouvel établissement, qu'il s'y trouve toujours des mécontents, et que les lois y sont moins en vigueur. En affectant une conduite toute contraire à celle de l'amiral, le nouveau gouverneur commit de grandes fautes : il n'y avait au fond de répréhensible dans l'ancien gouvernement qu'un peu trop de sévérité pour les Espagnols; prendre une méthode entièrement opposée, c'était se déclarer pour des brigands. Bovadilla donna tellement dans cet excès, qu'on entendait les plus honnêtes gens se dire tous les jours qu'ils étaient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puisque c'était un titre pour être exclus des grâces.

Le commandeur ne traita pas les insulaires avec plus de prudence et d'équité. Après avoir réduit les droits du prince au onzième, et donné la liberté de faire travailler aux mines, il fallait, pour ne rien faire perdre au domaine, que les particuliers tirassent une prodigieuse quantité d'or : aussi les caciques se virent-ils contraints de fournir à chaque Espagnol un certain nombre de leurs sujets, qui faisaient l'office d'autant de bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces malheureux sous le joug, on fit un dénombrement de tous les insulaires, qui furent rédigés par classes et distribués suivant le degré de faveur dont on jouissait dans l'esprit du gouverneur; ainsi, l'île entière se trouva réduite au plus dur esclavage; ce n'était pas le moyen d'inspirer de l'affection pour le christianisme et pour la domination des rois catholiques; mais Bovadilla ne songeait qu'à s'attacher les Castillans qui étaient sous ses ordres, et qu'à faire en même temps de gros envois d'or en Espagne pour se rendre nécessaire, et pour confirmer les soupçons qu'il avait répandus contre la fidélité de l'amiral. Il en coûta la vie à un si grand nombre d'Américains, qu'en peu d'années l'île Espagnole parut déserte. On ne lit point sans horreur, dans le récit même des Espagnols, les traitements barbares auxquels ces infortunés furent assujétis : cette inhumanité pouvait être d'autant moins justifiée qu'elle était bien inutile; jamais on n'avait trouvé des mines plus abondantes, ni d'un or plus pur. Un esclave, qui était à déjeuner sur le bord de la rivière de Hayna, s'avisa de frapper la terre d'un bâton, et sentit quelque chose de fort dur : il le découvrit entièrement; c'était de l'or; un grand cri qu'il jeta dans l'étonnement de voir un si gros grain fit accourir aussitôt ses maîtres Ils ne le virent pas avec moins d'admiration, et transportés de joie, ils firent tuer un porc, le firent servir à leurs amis sur ce grain, qui se trouva assez grand pour le tenir tout entier, et se vantèrent d'être plus magnifiques en vaisselle que les rois catholiques. Bovadilla l'acheta pour Leurs Majestés; il pesait trois mille six cents écus d'or, et les orfèvres, après l'avoir examiné, jugèrent qu'il n'y en aurait que trois cents de diminution dans la fonte. On y voyait encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étaient guère que des taches, et qui avaient peu de profondeur. Cette découverte étant sans exemple, on peut juger combien elle anima les espérances de ceux qui s'occupaient à la même recherche.

Cependant on apprit à la cour la manière dont les habitants de l'île Espagnole étaient traités, et le roi et la reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla était déjà résolu comme une satisfaction que Leurs Majestés croyaient devoir à l'amiral; elles nommèrent pour succéder au gouvernement de l'île don Nicolas Ovando, commandeur de Larex, de l'ordre d'Alcantara; ses provisions ne furent que pour deux ans; on lui fit équiper en diligence une flotte de

trente-deux voiles, sur laquelle on embarqua deux mille cinq cents hommes, sans y comprendre les équipages, pour remplacer dans l'île Espagnole quantité de personnes dont la reine voulait purger la colonie. Entre les nouveaux habitants, on comptait plusieurs gentilshommes, tous sujets de la couronne de Castille. Isabelle se confirmait de plus en plus dans la résolution d'exclure du Nouveau-Monde tous ceux qui n'étaient pas nés Castillans. Cependant, après sa mort, on ne mit plus de distinction entre les Castillans et les Aragonais, et sous Charles-Quint, tous les sujets des différents États qui composaient la monarchie espagnole obtinrent la même liberté. Comme la cour était résolue de rappeler particulièrement l'alcade major Roldan Ximenès, et que l'administration de la justice convenait mal à un homme de guerre, chargé d'ailleurs du gouvernement général, elle nomma pour cette importante fonction Alphonse Maldonat, habile jurisconsulte. Les instructions de ces deux officiers suprêmes furent dressées avec des soins qui répondaient aux vues de Leurs Majestés; celles d'Ovando portaient particulièrement d'examiner la conduite et les comptes du commandeur Bovadilla, de le renvoyer en Espagne par la même flotte, et d'apporter toute son attention à faire dédommager l'amiral et ses frères de tous les torts qu'ils avaient soufferts.

Ovando s'embarqua le 13 de février 1502; une tempête qu'il essuya près des Canaries dissipa sa flotte, et fit périr un de ses plus grands navires, avec cent cinquante hommes. Tous les autres se rejoignirent à la Gomera, qui était le rendez-vous général, où l'on acheta un navire pour remplacer celui qui avait été submergé. Quantité d'Espagnols, habitants des Canaries, en formèrent l'équipage : ensuite Ovando partagea sa flotte en deux bandes, prit sous ses ordres celle qu'il crut la meilleure à la voile, et laissa le reste sous ceux d'Antoine de Torrez, qui devait tout commander au retour. Il arriva le 15 d'avril au port de San-Domingo.

Bovadilla s'attendait peu à recevoir si tôt un successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage, et le conduisit à la forteresse, où les nouvelles provisions furent lues devant tous les officiers de la colonie. Ovando fut aussitôt reconnu et salué sous tous les titres, tandis que Bovadilla se vit en un moment abandonné. Cependant il fut toujours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé : le nouveau gouverneur, après avoir informé contre lui et contre ses principaux complices, les fit tous arrêter, et les distribua sur la flotte pour être conduits en Espagne, avec l'instruction de leur procès. Aussitôt les Américains furent déclarés libres, par la publication d'une ordonnance du roi et de la reine, qui portait aussi qu'on paierait au domaine la moitié de l'or qu'on tirerait des mines, et que, pour le passé, on s'en tiendrait au tiers, suivant les règlements de l'amiral. A la vérité, cette ordonnance ne fut pas plus tôt en exécution, que le profit des mines cessa tout d'un coup. Toutes les offres qu'on fit aux insulaires n'eurent sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvait les forcer au travail. Ils préférèrent une vie tranquille, dans leur première simplicité, à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisaient aucun cas : d'ailleurs tout le monde fut révolté qu'on obligeât de payer au souverain la moitié de ce qui coûtait tant de peine et de dépense. Une partie des Castillans qui étaient arrivés sur la flotte s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étaient retirés; mais ils ne furent pas longtemps à s'en repentir : l'ouvrage le plus facile était fait. Il fallait déjà creuser bien loin pour trouver de l'or. Les nouveaux ouvriers manquaient d'expérience; et les maladies dont ils furent attaqués en emportèrent un grand nombre; ils se dégoûtèrent d'une entreprise qui les accablait sans les enrichir. Le mauvais succès des ordonnances fit juger au gouverneur qu'elles demandaient quelque modération. Il écrivit à la cour pour engager Leurs Majestés à se contenter du tiers; et cette espérance rendit le courage à quelques ouvriers. Ses représentations furent écoutées; mais dans la suite il fallut se relâcher encore. On se borna au cinquième des métaux, et des perles et des pierres précieuses, règlement qui a toujours subsisté depuis.

Ovando continuait à faire régner le bon ordre et la tranquillité dans l'île, lorsqu'on y vit arriver une chaloupe envoyée par l'amiral, qui demandait la permission d'entrer dans le port de San-Domingo, pour y changer un de ses navires qui ne pouvait plus tenir la mer. Après le départ de la flotte, Ferdinand avait goûté le projet que les Colomb avaient formé, dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes; et quoique la lenteur des ministres à leur fournir des vaisseaux eût été capable de les rebuter, ils avaient été soutenus par une lettre de ce prince, qui, reconnaissant enfin le mérite de leurs services, s'était expliqué dans des termes qui ne pouvaient leur laisser aucun doute sur ses intentions. Cette lettre avait été suivie des ordres les plus pressants; et les préparatifs n'avaient pas langui pour le départ de quatre vaisseaux qu'on avait accordés à l'amiral. Il était parti du port de Cadix, le 9 de mai 1500, avec don Barthélemi son frère, et don Fernand, le second de ses fils, âgé d'environ treize ans. Il était arrivé le 13 de juin à la vue de l'île Martinico, qui a pris depuis le nom de *la Martinique*. Il y avait passé trois jours, après lesquels s'étant aperçu que son plus grand navire, qui était de soixante-dix tonneaux, ne soutenait plus la voile, il avait pris le parti de se rendre à l'île Espagnole.

Le nouveau gouverneur, qui n'avait point encore fait partir Bovadilla ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignait que sa présence ne causât quelque désordre dans la colonie. Cette réponse à laquelle il devait s'attendre ne laissa point de le mortifier : mais apprenant que la flotte était sur le point de mettre à la voile pour l'Espagne, il fut assez généreux pour avertir Ovando que, si l'on voulait s'en rapporter à son expérience, on était menacé d'une tempête prochaine, qui devait engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé, et la flotte leva l'ancre. Elle était encore à la vue de la pointe orientale de l'île, lorsqu'un des plus forts ouragans qu'on eût vus dans ces mers fit périr vingt-un navires chargés d'or sans qu'on pût sauver un seul homme. Ce beau grain d'or dont on a raconté la découverte périt dans ce désastre. Jamais l'Océan n'avait englouti tant de richesses. Mais ces richesses étaient le fruit de l'injustice et de la cruauté. Il semblait que le ciel voulut venger, par la perte de tant de trésors, le sang d'une infinité de malheureux qu'on avait sacrifiés pour les acquérir. Le capitaine général, Antoine de Torrez, le commandeur, François de Bovadilla, Roldan Ximenès, tous ceux qui avaient fait profession de haine pour les Colomb furent ensevelis dans les flots. Les onze navires qui furent épargnés étaient les plus faibles de la flotte; et celui dont on se promettait le moins, sur lequel on avait chargé tous les débris de la fortune des Colomb fut le premier qui toucha aux rivages d'Espagne. La perte fut évaluée à dix millions.

On doit juger de la consternation qu'un si funeste événement répandit dans les deux mondes. Il fut regardé comme un châtiment de l'injustice qu'on avait faite à l'amiral; et, lorsqu'on fut informé de l'avis qu'il avait donné au gouverneur de l'île Espagnole, il est impossible de représenter les regrets de la cour et de toute l'Espagne. Ainsi périt en un moment le fruit de tant de tyrannie et de violence. L'or fut englouti, et il ne resta que le souvenir des crimes qu'il avait coûtés.

La seule personne de distinction qu'on vit arriver en Espagne fut Rodrigue de Bastidas, homme d'esprit et d'honneur, qui, s'étant associé avec Jean de la Cosa pour tenter de nouvelles découvertes, avait armé deux navires à Cadix, et s'était mis en mer dès le commencement de l'année précédente, avec commission du

roi. Il avait cherché la terre ferme par la même route que l'amiral avait suivie dans son troisième voyage; et, du golfe de Vénézuéla où il était arrivé heureusement, il avait poussé sa navigation jusqu'au golfe d'Uraba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé. Il avait nommé *Carthagène* le port où l'on a vu naître depuis une fameuse ville du même nom; et, continuant de suivre la côte à l'ouest, il avait découvert un autre port qu'il avait appelé port *del Retrette*, nom qui s'est changé dans la suite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux vaisseaux n'étant plus en état de tenir la mer, il était venu pour les radouber dans l'île Espagnole, où ils avaient échoué sur la côte de Xaragua. De là, s'étant rendu par terre à *San-Domingo*, il y avait été fait prisonnier par Bovadilla, sous prétexte qu'il avait traité avec les insulaires sans la participation du gouvernement. Mais la cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite; et, dans son retour, il fut vengé d'une odieuse persécution.

Christophe Colomb, engagé dans son quatrième voyage, reconnut la côte de Véragua et le port qu'il nomma *Portobello;* il souffrit des travaux et essuya des dangers infinis. Herréra nous a conservé la substance d'une lettre intéressante, où il se plaint du triste salaire qu'il recevait pour tant de services. « Je n'ai eu jusqu'à présent, disait-il, que des sujets de larmes, et je n'ai pas cessé d'en répandre. Que le ciel me fasse miséricorde, et que la terre pleure sur moi! » Il faisait observer au roi et à la reine qu'après vingt ans de service, après des fatigues sans exemple, il ne savait pas s'il possédait un sou, qu'il n'avait pas une maison à lui, et que, dans toute l'étendue de leurs États, sa seule ressource pour la nourriture et le sommeil, c'est-à-dire pour les besoins les plus communs de la nature, était les hôtelleries publiques. Accablé comme il l'était d'années et de maladies, il protestait que, dans cette langueur, ce n'était pas le désir de la fortune et de la gloire qui lui avait fait entreprendre son dernier voyage, mais le pur zèle pour le service de Leurs Majestés, jusqu'au dernier épuisement de ses forces : s'il lui en restait assez pour retourner en Castille, il leur demanderait d'avance la permission de faire le pèlerinage de Rome. Ce projet, assez singulier dans nos mœurs actuelles, paraîtra moins étrange si l'on songe que les idées religieuses entrent facilement dans une imagination ébranlée par les secousses de tant d'événements extraordinaires, et qu'un homme échappé à tant de dangers est porté volontiers à croire à une protection surnaturelle qui l'a accompagné dans tous les moments de sa vie.

Tandis que l'infatigable Colomb, tourmenté d'une goutte cruelle, abattu et presque mourant, conservait cette activité inquiète qui caractérise tous les hommes nés pour les grandes choses; tandis qu'il était le jouet des tempêtes, à quelque distance des rives du Mexique qu'il ne lui fut pas donné d'apercevoir, on dévastait, par les barbaries les plus exécrables, la colonie qu'il avait fondée. Ovando ne se vit pas plus tôt en possession du pouvoir suprême que, pour contenir les Américains, il n'imagina pas de meilleurs moyens que de dépeupler une de leurs plus grandes provinces. La perfidie fut jointe à la cruauté : la sœur du cacique Bocchio, mort depuis peu sans enfants, la princesse Anacoana, avait succédé au gouvernement de Xaragua. Portée d'inclination pour les Castillans, elle s'était d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avait trouvés établis, mais elle n'en avait été payée que d'ingratitude, et peut-être la haine avait-elle succédé à son affection : ils se le persuadaient du moins, parce qu'ils devaient s'y attendre, et de part et d'autre ce changement produisit quelques hostilités. Quoiqu'elles eussent peu duré, les Castillans mandèrent au gouverneur général que la reine de Xaragua méditait quelque dessein, et qu'il était important de la prévenir.

Ovando connaissait le caractère de ceux qui lui donnaient cet avis : cependant il prit ce prétexte pour se rendre dans la province, à la tête de trois cents hommes de pied et soixante-dix chevaux, après avoir publié que le sujet de son voyage était de recevoir le tribut que la reine devait à la couronne de Castille, et de voir une princesse qui s'était déclarée dans tous les temps en faveur de la nation espagnole; la confiance d'Anacoana semble prouver qu'elle n'avait rien à se reprocher; elle ne parut occupée qu'à faire au gouverneur une réception honorable ; elle assemble tous ses vassaux pour grossir sa cour, et donner une haute idée de sa puissance; les écrivains espagnols en comptent jusqu'à trois cents auxquels ils donnent le titre de caciques. A l'approche du gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette noblesse et d'un peuple innombrable, tous dansant à la manière du pays et faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la ville de Xaragua, et l'on se donna mutuellement des marques de confiance et d'amitié. Après les premiers compliments, Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au palais de la reine, où il trouva dans une salle très spacieuse un festin qui l'attendait. Tous ses gens furent traités avec profusion, et le repas fut suivi de danses et de jeux. Cette fête dura plusieurs jours avec autant de variété que de magnificence; et les Castillans admiraient, suivant le rapport de leurs historiens, le bon goût qui régnait dans une cour barbare.

Ovando proposa de son côté, à la reine de Xaragua, une fête à la manière d'Espagne pour le dimanche suivant, et lui fit entendre que, pour y paraître avec plus de grandeur, elle y devait avoir toute sa noblesse autour d'elle. Cet avis semblait plus fait pour flatter son ambition que pour lui inspirer de la défiance. Elle retint ses trois cents vassaux, et leur donna le même jour un grand repas, à la vue d'un peuple infini que la curiosité du spectacle n'avait pas manqué de rassembler. Toute sa cour se trouva réunie dans une salle spacieuse, dont le toit était soutenu d'un grand nombre de piliers, et bordait la place qui devait servir de théâtre à la fête. Les Espagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille. L'infanterie, qui marchait la première, occupa sans affectation toutes les avenues de la place. La cavalerie vint ensuite avec le gouverneur général à sa tête, et s'avança jusqu'à la salle du festin qu'elle investit. Tous les cavaliers castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle fit frémir la reine et tous ses convives; mais, sans leur laisser le temps de se reconnaître, Ovando porta la main à sa croix d'Alcantara, signal dont il était convenu avec ses troupes. Aussitôt l'infanterie fit main basse sur le peuple dont la place était remplie, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre, entrèrent brusquement dans la salle. Les caciques furent attachés aux colonnes et, sans autre forme de justice, on mit le feu à la salle. Tous ces infortunés furent réduits en cendre. La reine, destinée à des traitements plus honteux, fut chargée de chaînes et présentée au gouverneur, qui la fit conduire dans cet état à San-Domingo, où son procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, et condamnée au plus ignominieux supplice, celui de la potence.

On fit périr dans la fatale journée de Xaragua un nombre infini d'Américains, sans distinction d'âge ni de sexe. Quelques cavaliers avaient sauvé par pitié plusieurs jeunes enfants qu'ils menaient en croupe, et qu'ils réservaient pour l'esclavage : d'autres venaient ensuite percer derrière eux ces malheureux enfants, ou leur coupaient les jambes et les abandonnaient dans cet état. De ceux qui échappèrent à la fureur du soldat, quelques-uns se jetèrent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer, et passèrent dans une île nommée *Guanabo*, à huit lieues de l'Espagnole; mais ils y furent poursuivis, et s'ils obtinrent la vie, ce fut pour tomber dans une ser-

vitude plus dure que la mort. Un parent de la reine, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les montagnes de Barruto, les plus hautes et les plus inaccessibles de l'île, qui s'étendent par l'intérieur des terres depuis Xaragua jusqu'à la côte du sud, et dont les habitants étaient encore sauvages. Plusieurs pénétrèrent dans celles qui forment le milieu de l'île. Ovando fit marcher des troupes vers ces deux retraites. Les Américains s'y défendirent quelque temps; mais Guarocuya et les autres chefs ayant été pris et condamnés à mort, le reste fut si généralement dissipé que, dans l'espace de six mois, on ne connut plus un insulaire qui ne fût soumis au joug espagnol.

Cependant Colomb et son frère, sans cesse contrariés par les vents et battus par la mer, avaient été obligés de faire échouer leurs navires à la Jamaïque, île encore sauvage, et qui offrait à peine des ressources suffisantes pour un équipage délabré, et depuis longtemps assiégé par les besoins et les maladies; ses vaisseaux faisaient eau de tout côté, et il manquait d'ouvriers pour les rétablir. Tout ce qu'il avait pu faire, c'était de les amarrer au port avec de bons câbles, et de faire construire deux baraques aux deux bouts pour le logement des équipages. La traversée jusqu'à l'île Espagnole n'était que de trente lieues; mais ne pouvant faire ce voyage qu'avec des canots achetés à la Jamaïque, il fallait suivre les côtes, et alors il y avait deux cents lieues de route. Cependant deux Castillans, Mendez et Fieschi, risquèrent ce périlleux voyage. Il n'y avait pas d'autre moyen, pour se tirer d'embarras, que d'obtenir des vaisseaux et des secours de San-Domingo. Les deux aventuriers castillans y arrivèrent après des fatigues inexprimables. Ovando retint longtemps Mendez sans prendre aucune résolution; et ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ses instances, qu'il lui accorda la permission de se rendre à la capitale. Mendez y acheta un navire, et, suivant les ordres qu'ils avaient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque (1); mais on lui fait naître des difficultés qui retardèrent encore son départ; et dans l'intervalle, Ovando fit partir secrètement Diégo d'Escobar, avec une barque pour aller prendre des informations certaines sur l'état de l'amiral et de son escadre.

On peut s'imaginer à quelle extrémité les Colomb et leurs gens étaient réduits par le délai du secours qu'ils attendaient depuis plus de six mois. La mauvaise qualité des nourritures et les fatigues d'une si rude navigation avaient réduit l'équipage à un état déplorable. S'ils avaient reçu quelque soulagement des habitants de la Jamaïque, il ne leur avait pas ôté la crainte de se voir abandonnés dans une île sauvage, et condamnés à ne jamais revoir leur patrie. Cette idée, qui n'avait agi que faiblement sur les Castillans, tandis qu'ils avaient espéré quelque chose du voyage de Mendez et de Fieschi, produisit des mouvements séditieux lorsqu'ils eurent commencé à perdre cette espérance. Ils soupçonnèrent l'amiral de n'oser retourner à l'île Espagnole, dont on lui avait refusé l'entrée; de n'avoir envoyé Mendez et Fieschi que pour faire sa paix à la cour, où l'on ne voulait plus entendre parler de lui, et de s'embarrasser si peu du sort de tous ses gens, qu'il n'avait peut-être fait échouer ses navires que pour faire servir cet accident au rétablissement de sa fortune. Ils en conclurent qu'une juste prudence obligeait chacun de penser à soi, et de ne pas attendre que le mal fût sans remède. Les plus violents ajoutèrent qu'Ovando, qui n'était pas bien avec les Colomb, ne ferait un crime à personne de les avoir quittés; que le ministre des Indes occidentales, leur ennemi, n'en recevrait pas plus mal ceux qu'il verrait arriver sans eux; et que la cour, persuadée enfin que personne ne pouvait vivre avec ces étrangers, prendrait une fois le parti d'en délivrer l'Espagne.

Ces discours, qui avaient d'abord été secrets, se communiquèrent avec tant de chaleur que les mécontents, ne gardant plus de mesures, s'assemblèrent le 2 janvier 1504, et prirent les armes sous la conduite des Porras, deux frères, dont l'un avait commandé un des quatre vaisseaux de l'escadre, et l'autre était trésorier militaire. L'amiral était retenu au lit par la goutte. L'aîné des Porras vint le trouver, et lui dit insolemment qu'on voyait bien que son dessein n'était pas de retourner sitôt en Castille, et que sans doute il avait résolu de faire périr tous les équipages. L'amiral répondit qu'il ne comprenait pas d'où pouvait lui venir cette idée; que tout le monde savait, comme lui, que si l'on avait relâché dans cette île, et si l'on y était encore, c'était parce qu'on n'avait pas eu d'autre choix; qu'il avait envoyé demander des navires au gouverneur de l'île Espagnole, et qu'il ne pouvait rien faire de plus; qu'il n'était pas moins intéressé que tous les autres à repasser en Castille; que d'ailleurs il n'avait rien fait sans avoir demandé l'avis du conseil, et que si l'on avait quelque chose d'utile à proposer, il était toujours disposé à l'embrasser avec joie. Ce discours aurait satisfait des gens moins emportés; mais l'esprit de révolte ne connaissant point la raison, Porras reprit encore plus brusquement qu'il n'était plus question de discourir, mais de s'embarquer à l'heure même; qu'il voulait retourner en Castille, et que ceux qui ne voulaient pas le suivre pouvaient rester à la garde du ciel. Il s'éleva aussitôt un bruit confus des gens de guerre qui criaient, les uns : « Nous vous suivrons! » d'autres : « Castille! Castille! » et d'autres : « Capitaine, que ferons-nous? » Quelques-uns même firent entendre, en parlant sans doute des Colomb, ces mots : « Qu'ils meurent! » L'amiral voulut se lever; mais il ne put se soutenir, et l'on fut obligé de le remettre sur son lit. L'adelantade parut une hallebarde à la main, et se posta courageusement proche d'une poutre qui traversait le vaisseau, prêt à disputer le passage aux mutins. Ses meilleurs amis le forcèrent de rentrer dans sa chambre, et prenant le ton de la douceur avec Porras, ils lui représentèrent qu'il devait lui suffire qu'on ne s'opposât point à sa résolution. Il se retira, mais ce fut pour se saisir des dix canots que l'amiral avait achetés des Américains, et pour s'y embarquer aussitôt, lui et tous les mutins, avec autant d'empressement et de joie que s'ils eussent été prêts de débarquer à Séville. Il ne resta guère avec les Colomb que leurs amis particuliers et les malades. L'amiral, les ayant fait assembler autour de lui, les excita, par un discours fort touchant, à prendre confiance au ciel, et leur promit de se jeter aux pieds de la reine pour faire récompenser leur fidélité.

Dès le même jour les séditieux prirent le chemin de la pointe orientale de l'île. Ils s'y arrêtèrent pour commettre les dernières violences contre les Américains, auxquels ils enlevèrent tout ce qui se trouvait dans leurs habitations, en leur disant qu'ils pouvaient se faire payer par l'amiral, ou le tuer s'il refusait de les satisfaire. Ils ajoutèrent qu'il était résolu de les exterminer, qu'il en avait usé de même avec les peuples de Veragua, et que le seul moyen de se défendre contre un homme si cruel était de le prévenir. Lorsqu'ils se virent à l'extrémité de l'île, ils entreprirent d'abord de traverser le golfe, sans faire réflexion que la mer était fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues

(1) Colomb avait été frappé d'admiration la première fois qu'il aperçut la Jamaïque avec ses montagnes majestueuses, ses vastes forêts, ses fertiles vallées et ses nombreux villages. Les habitants, plus belliqueux que leurs voisins, ne l'avaient point toutefois laissé aborder sans résistance. C'est dans cette île que les Espagnols lancèrent, pour la première fois, un de leurs dogues contre les Indiens, méthode de guerroyer qui fut depuis employée sur une si grande échelle et avec un si odieux succès.

Ne trouvant point d'or à la Jamaïque, Colomb était retourné à Cuba, île alors également couverte d'habitations et d'une population heureuse, qui à la longue a disparu sous le fer espagnol, en récompense de l'accueil si joyeux qu'elle avait fait aux étrangers. De Cuba Colomb était revenu à Hispaniola le 4 septembre 1494. A. M.

que leurs canots s'étant remplis d'eau, ils crurent les soulager en jetant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Américains qu'ils avaient embarqués pour la rame. Ces malheureux, voyant des épées nues et quelques-uns de leurs compagnons déjà étendus morts, sautèrent dans l'eau; mais, après avoir nagé quelque temps, ils demandèrent en grâce qu'on leur permît de se délasser par intervalles en tenant le bord des canots. On ne leur répondit qu'à coups de sabre, dont on leur coupait les mains, et plusieurs se noyèrent. Le vent augmentait, et la mer devint si grosse, que cette troupe de furieux se vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir délibéré sur leur situation, et proposé plusieurs partis qui ne pouvaient venir que d'un excès d'aveuglement et de désespoir, ils tentèrent encore une fois le passage; mais la mer ne devenant pas calme, ils se répandirent dans les bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après, ils tentèrent de passer pour la troisième fois, et leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, et ne doutant plus que Mendez et Fieschi n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'île, et causèrent mille maux aux insulaires pour en tirer des vivres.

L'amiral était réduit à vivre aussi par le secours des Américains; mais sa conduite était fort différente; il faisait régner parmi ses gens une exacte discipline, qu'il adoucissait par des attentions continuelles sur leurs besoins, et par des exhortations paternelles. D'ailleurs, il ne prenait jamais rien qu'en payant, et jusqu'alors il n'avait rien reçu d'eux qu'ils n'eussent volontairement apporté. Cependant, comme ils n'étaient pas accoutumés à faire de grandes provisions, ils se lassèrent enfin de nourrir des étrangers affamés qui les exposaient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours des mutins pouvaient avoir fait aussi quelque impression sur eux. Ils commencèrent à s'éloigner, et les Castillans se virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrémité, l'amiral s'avisa d'un stratagème qui lui réussit.

Ses lumières astronomiques lui avaient fait prévoir qu'on aurait bientôt une éclipse de lune. Il fit dire à tous les caciques voisins qu'il avait à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie. Un intérêt si pressant les eut bientôt assemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidissement et de leur dureté, il leur déclara d'un ton ferme qu'ils en seraient bientôt punis, qu'il était sous la protection d'un Dieu qui se préparait à le venger. N'avez-vous pas vu, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes soldats qui ont refusé de m'obéir? Quels dangers n'ont-ils pas courus en voulant passer à l'île d'Haïti, pendant que ceux que j'y ai envoyés ont traversé sans peine? Bientôt vous serez un exemple beaucoup plus terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols; et, pour vous faire connaître les maux qui vous menacent, vous verrez dès ce soir la lune rougir, s'obscurcir et vous refuser la lumière; mais ce n'est que le prélude de vos malheurs si vous vous obstinez à me refuser des vivres.

En effet, l'éclipse commença quelques heures après, et les barbares épouvantés poussèrent d'effroyables cris. Ils allèrent aussitôt se jeter aux pieds de l'amiral, et le conjurer de demander grâce pour eux et pour leur île. Il se fit un peu presser pour donner plus de force à son artifice; et, feignant de se rendre, il leur dit qu'il allait se renfermer, et prier son Dieu dont il espérait apaiser la colère. Il s'enferma pendant toute la durée de l'éclipse, et les Américains recommencèrent à jeter de grands cris. Enfin lorsqu'il vit reparaître la lune, il sortit d'un air joyeux pour les assurer que ses prières étaient exaucées, et que Dieu leur pardonnait cette fois, parce qu'ayant répondu pour eux il l'avait assuré qu'ils seraient désormais bons et dociles, et qu'ils fourniraient des vivres aux chrétiens. Depuis ce jour, non-seulement ils ne refusèrent rien aux Espagnols, mais ils évitaient avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

Ce secours était d'autant plus nécessaire à l'amiral, qu'il se formait sous ses yeux un nouveau parti qui l'aurait jeté dans de mortels embarras. Un apothicaire, nommé Bernardi, et deux de ses compagnons, Villatora et Zamora, avaient entrepris de soulever tous les malades par d'anciens ressentiments qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater et qui ne menaçaient pas moins que la vie des Colomb. L'effet n'aurait pu manquer d'en être funeste, si l'arrivée de la barque d'observation qu'Ovando avait fait partir de l'Espagnole n'eût arrêté ceux que le seul chagrin de leur misère avait engagés dans cette conspiration. Le capitaine, nommé Diégo d'Escobar, était un de ceux qui s'étaient révoltés avec Roldan Ximenès, et que l'amiral avait destinés au supplice. Ovando l'avait choisi pour cette commission, parce que, avec la haine qu'il lui connaissait pour les Colomb, il l'avait jugé plus propre que personne à remplir exactement ses vues. Les ordres qu'il lui avait donnés portaient de ne point approcher des vaisseaux de l'amiral; de ne pas descendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colomb ni avec ceux qui les accompagnaient; de ne donner aucune autre lettre que la sienne, et de n'en pas recevoir d'autre que la réponse de l'amiral; enfin de concevoir qu'il n'était envoyé que pour reconnaître l'état de l'escadre.

Escobar exécuta tous ces points avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque distance des vaisseaux échoués, il alla seul à terre dans un canot; il fit débarquer un baril de vin et un porc; il fit appeler l'amiral pour lui remettre la lettre d'Ovando; et s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le gouverneur général était bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvait encore le tirer de la situation où il se trouvait, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible; et qu'en attendant il le priait d'accepter cette légère marque de son amitié. En achevant ces mots, il se retira pour aller attendre que l'amiral eût écrit sa réponse, et il la prit ensuite avec les mêmes précautions.

On regarda comme une insulte pour Christophe Colomb le choix d'un envoyé de ce caractère, qui d'ailleurs, suivant les ordres de la cour, ne devait plus être en Amérique, et la modicité du présent ne fut pas moins blâmée pour un homme de ce rang, dont on pouvait juger que la situation n'était pas abondante. L'amiral s'aperçut aussitôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avait produit sur ses gens. Il les assembla pour les assurer qu'ils recevraient de prompts secours; mais il ne persuada pas les plus clairvoyants qui, jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne, commencèrent à craindre que le dessein du gouverneur ne fût de laisser périr les Colomb et tous ceux qui leur marquaient de l'attachement. Cependant les promesses de l'amiral calmèrent la multitude. Il se flatta même de pouvoir engager par la même voie les déserteurs à rentrer dans le devoir. Il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venait de recevoir, et leur fit porter un quartier de la bête dont on lui avait fait présent. Mais cette honnêteté fut mal reçue; Porras jura que de sa vie il ne se fierait aux Colomb, et que jusqu'à l'arrivée du secours il continuerait de vivre dans l'indépendance. Il ajouta que si l'on envoyait deux vaisseaux, il en prendrait un pour lui et pour sa troupe, et que s'il n'en arrivait qu'un, il se contenterait de la moitié; et qu'au reste ses gens ayant été forcés de jeter à la mer toutes leurs hardes et leurs marchandises, il convenait que l'amiral partageât avec eux ce qui lui en restait. Les envoyés ayant représenté qu'ils ne pouvaient faire des propositions de cette nature à leur chef commun, la fureur des rebelles augmenta jusqu'à protester que ce qu'on ne voulait pas leur accorder de bonne grâce ils l'enlèveraient

urnant vers eux, leur dit que
nt ils avaient tout à craindre
ait le sortilége à la cruauté;
vait paru qu'un instant, était
e; qu'il excellait dans ces in-
arque eût été réelle, il n'au-
l'extrémité à laquelle il était
r avec son fils et son frère;
le visiter l'épée à la main, de
et d'enlever tout ce qu'il avait
it convenir que s'il n'est pas
l'on prît Colomb pour un sor-
nséquent d'attaquer un homme
l'un pouvoir surnaturel; mais
ouve à tout moment dans l'his-

ôt jusqu'à la vue des navires;
un village nommé *Mayma*, où
on vit naître une bourgade cas-
Séville, il parut se disposer à
leur retraite. L'amiral était en-
es douleurs de la goutte. Il fré-
pprenant que les rebelles étaient
endant la prudence l'emportant
ea don Barthélemi, qu'il envoya
nante hommes, de les exhorter
n, et d'offrir un pardon général
l'accepter. Mais ils ne lui don-
e faire cette proposition. A peine
roupe, qu'ils s'avancèrent les ar-
ant : « Tue, tue! » L'adelantade
s motifs de l'honneur, et ne leur
ne montrât l'exemple. Le com-
lécharge, qui se fit à propos, ren-
s conjurés. L'aîné des Porras, fu-
ber, s'élança vers l'adelantade, et
un coup de sabre, qui le blessa
is don Barthélemi, qui était d'une
re, le saisit par le milieu du corps,
r. Ensuite, pressant ceux qui con-
, il en tua plusieurs, et le reste se
insi, l'amiral fut redevable de son
son frère; car les rebelles avaient
nager sa vie, si la victoire s'était

d'un seul homme à l'adelantade;
furent dangereusement blessés.
nu par son courage et par sa force,
n coup de sabre à la tête, que la
ouvert; un autre coup faillit de lui
l'un troisième il eut la jambe fen-
puis le jarret jusqu'à la cheville du
avait cru mort, et qu'il était de-
de bataille, les Américains du vil-
rpris de voir étendus par terre, et
des hommes qu'ils avaient crus im-
èrent de lui, et voulurent toucher
observer quelles plaies faisaient les
ent ayant rappelé ses esprits : « Si
a-t-il d'une voix terrible; et de ces
tant d'épouvante aux Américains,
fuir sans oser tourner les yeux.
u combat tous les rebelles qui étaient
uite prirent le parti d'aller se jeter
ral, et de s'engager par de nouveaux
çut avec bonté, mais à condition que
f, demeurerait dans les chaînes, et
eux-mêmes, jusqu'au départ pour
n capitaine de sa main, sous la con-
uraient la liberté de s'établir dans le
aient choisir, pour y subsister du
elques marchandises qu'il leur ferait

e année entière avant l'arrivée du na-
et Fieschi avaient acheté à San-Do-
e Salcedo, que l'amiral y avait envoyé
pour presser le gouverneur, parut en

même temps avec deux caravelles qu'il avait équipées, comme le navire, aux frais des Colomb. Enfin tous les Castillans s'étant rassemblés, le 24 juin 1504, on mit à la voile pour l'île Espagnole. Les vents contraires rendirent le passage si difficile qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'île Beata, à vingt lieues du port d'Yaquimo. L'amiral ne voulut pas aller plus loin sans en avoir fait demander la liberté au gouverneur général; et non-seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo le 13 août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie et d'honneur. Ovando vint lui-même, à la tête de tous les habitants, le recevoir à sa descente; il lui donna un logement dans sa maison, et ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colomb, qui ne s'y étaient pas attendus; mais ils devaient s'attendre encore moins à quelques actions du gouverneur, qui semblaient démentir de si belles espérances : il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avaient laissé à bord, et qu'ils se proposaient de mener en Espagne : c'était à lui, leur dit-il, qu'appartenait la connaissance des affaires criminelles; mais il n'eut pas plus tôt le prisonnier entre les mains qu'il lui rendit la liberté; ensuite il déclara qu'il voulait informer sur tout ce qui s'était passé à la Jamaïque, et juger quels étaient les coupables, de ceux qui s'étaient soulevés ou de ceux qui étaient demeurés fidèles à l'amiral, insulte aussi vive que l'injustice était criante, mais que les Colomb dissimulèrent parce qu'ils n'étaient point en état de s'y opposer. L'amiral se contenta de dire avec assez de modération que les droits de son amirauté avaient des bornes étroites, s'il ne pouvait pas juger un de ses officiers qui s'était révolté contre lui sur son propre bord; et pour sortir promptement d'une île qui était devenue le théâtre de ses humiliations, après avoir été celui de sa gloire, il fréta deux navires, dont il partagea le commandement avec son frère.

Il mit à la voile pour l'Espagne, le 12 de septembre, avec son fils et tous ceux qui lui étaient attachés. En sortant du port le navire qu'il montait perdit son grand mât. Mais cet accident ne fut pas capable de le faire retourner dans un lieu où il venait d'essuyer tant de dégoûts. Il aima mieux renvoyer le bâtiment à San-Domingo et passer dans celui de son frère. Le 19 octobre, après avoir essuyé une furieuse tempête, et lorsqu'on se croyait délivré du danger, le mât de son second vaisseau se fendit en quatre et ne laissa point d'autre ressource que l'antenne, dont on fut obligé de faire un petit mât en le fortifiant avec des perches et d'autres pièces de bois. Une nouvelle tempête brisa la contre-misaine. Il continua sa navigation l'espace de sept cents lieues dans ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouiller heureusement à San-Lucas avant la fin de l'année.

Mais il y était attendu par une nouvelle disgrâce qui devait mettre le comble à tous ses malheurs. C'était la mort de la reine de Castille, arrivée à Médina del Campo le 9 de novembre. Toute l'Espagne pleurait encore une princesse qui avait égalé les plus grands rois par ses qualités personnelles, et que la ruine des Maures, la conquête de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde élevaient au-dessus de tous les souverains de son siècle. Il paraît qu'il ne faut pas lui attribuer les cruautés commises en Amérique. Elle recommandait avec instance à ceux qu'elle envoyait pour gouverner de traiter ces peuples comme les Castillans mêmes; et jamais elle ne fit éclater plus de sévérité que contre ceux qui contrevenaient à cette partie de ses ordres. On a vu ce qu'il en coûta aux Colomb pour avoir souffert qu'on ôtât la liberté à quelques Américains. Cependant elle aimait les Colomb. Elle connaissait tout leur mérite. Elle attachait un juste prix à leurs services. On ne douta point en Espagne que sa mort n'eût sauvé le gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire pour le massacre de Xaragua, dont elle avait appris la nouvelle avec beaucoup de chagrin; et, dans les articles de son testament, elle insista en-



Mais, après avoir nagé quelques temps, ils demandèrent en grâce...

core sur les bons traitements dont il fallait user envers les Américains.

Personne ne perdit plus que les Colomb à la mort de cette grande reine. L'amiral comprit d'abord qu'il tenterait inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de vice-roi. Cependant, pour ne pas se manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Séville, il partit avec son frère pour Ségovie, où la cour était alors; et dans une audience particulière du roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de satisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ses longs et pénibles services. Ferdinand lui donna de belles espérances; mais il s'aperçut bientôt qu'elles étaient peu sincères. Ce prince, s'il faut s'en rapporter à l'histoire, lui portait une haine secrète, qu'il déguisait à la vérité sous le voile de l'estime, mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur et d'amitié. Il fit proposer à Colomb de renoncer à tous ses priviléges, en lui offrant pour récompense des terres en échange dans la Castille. Il détacha effectivement du domaine une petite ville nommée *Canion de los Condes*, à laquelle il joignit quelques pensions; et tel devait être le fruit d'un si grand nombre de travaux que l'amiral avait essuyés pour la gloire de l'Espagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut devoir conclure que la cour n'observerait pas mieux les promesses qu'elle avait faites à sa famille.

Cette ingratitude de Ferdinand porta le coup mortel à l'amiral. Le dernier jour de sa vie fut le 20 de mai 1506, fête de l'Ascension; il se trouvait alors à Valladolid, d'où son corps fut porté au monastère des Chartreux de Séville, et dans la suite à l'île Espagnole, pour être inhumé dans la grande chapelle de l'église cathédrale de San-Domingo.

Il avait eu d'un premier mariage don Diègue, qui lui succéda dans ses dignités; et de Béatrix Henriquez, qu'il avait épousée en Espagne, il eut don Fernand, l'écrivain de sa vie, et qui eut autant d'inclination pour le repos que son père en avait eu pour les voyages.

Christophe Colomb mourut dans sa soixante-dixième année. Tous les traits de sa figure et de son caractère ont été recueillis par divers historiens de son temps. Il était d'une taille haute et bien proportionnée. Son regard et toute sa personne annonçaient de la noblesse. Il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, et le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans sa jeunesse ses cheveux avaient été d'un blond ardent; mais la fatigue et les chagrins les firent blanchir avant le temps. Il avait d'ailleurs le corps bien constitué, et autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord était facile et préve-



Enfin, lorsqu'il vit reparaître la lune...

nant; ses mœurs douces et aisées. Il était affable pour les étrangers, humain à l'égard de ses domestiques, enjoué avec ses amis et d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnaître dans les événements que nous avons rapportés qu'il avait l'âme grande et forte, l'esprit fécond en ressources, le cœur à l'épreuve de tous les dangers. Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune médiocre, il n'eut pas plus tôt changé de condition qu'il prit naturellement des manières nobles, et qu'il parut né pour sa grandeur. Personne ne possédait mieux que lui le ton et l'éloquence du commandement. Il parlait peu, mais avec grâce ; il était sobre, modeste dans son habillement, plein de zèle pour le bien public et pour la religion ; il avait une piété solide, une probité sans reproche, et l'esprit orné par les sciences qu'il avait étudiées dans l'université de Padoue. Il faisait même des vers.

Tant de qualités éminentes ne furent point sans quelques défauts. Colomb, passé tout d'un coup de l'état de simple pilote à des dignités qui ne lui laissaient voir au-dessus de lui que le sceptre, conserva de sa première condition une défiance qui le rendit trop jaloux de son autorité. Il était naturellement porté à la colère, quoiqu'il trouvât en lui assez de force pour en réprimer les saillies. Peut-être ne considéra-t-il point assez qu'il avait à conduire une nation fière, et qui ne recevait pas volontiers la loi d'un étranger. On lui reproche de la dureté pour les Américains, et d'avoir paru trop persuadé qu'ils étaient nés pour être esclaves. Ces légères taches n'ont point empêché les historiens espagnols de rendre à son caractère toute la justice qui lui était due. Oviédo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint qu'on n'aurait pas porté trop loin la reconnaissance et l'estime, en lui élevant une statue d'or. Herréra le compare aux héros des premiers temps, dont l'antiquité profane a fait des demi-dieux. Le roi Ferdinand, revenu de l'injuste prévention par laquelle il s'était laissé trop longtemps gouverner, ordonna non-seulement qu'on rendît des honneurs distingués à sa mémoire, mais que ses enfants se ressentissent des glorieux services de leur illustre père.

M. Washington Irving présente sur le caractère de Christophe Colomb un nouvel aperçu, dont nous offrirons comme il suit la substance.

Colomb était doué d'un génie élevé et inventif. Les opérations de son esprit étaient énergiques mais irrégulières, jaillissant par intervalles, avec cette force irrésistible qui est le partage des intelligences d'un tel ordre. Son esprit avait embrassé tous les genres de connaissances, et avait su les réunir en un même faisceau ; et si la portée de ses recherches paraît moins étendue aujourd'hui, elle l'était beaucoup sans doute pour le temps où il vivait. Ses propres découvertes

éclairèrent l'ignorance de cette époque, elles conduisirent de la conjecture à la certitude, et dissipèrent bien des erreurs qu'il avait été obligé lui-même de combattre.

Colomb avait une ambition noble et grande; il était plein de hautes pensées et désireux de se distinguer par de grandes actions. On a prétendu qu'un intérêt mercenaire s'était mêlé à ses entreprises, témoin ses stipulations avec la cour d'Espagne, avant d'aller à la recherche de nouvelles terres : cette accusation est injuste. Il aspirait aux dignités et à la fortune avec une ardeur aussi noble qu'il cherchait la renommée; mais il ne demandait rien qu'après avoir atteint l'objet de ses recherches, et cet objet était d'une importance incalculable. Il ne pouvait y avoir ici de conditions plus légitimes. Il ne demandait aux souverains espagnols qu'un commandement dans les contrées qu'il espérait leur donner, et il ne voulait non plus qu'un partage de bénéfices, afin de pouvoir soutenir la dignité de son commandement. S'il ne faisait nulle découverte, sa vice-royauté stipulée tombait d'elle-même, et s'il ne procurait aucun revenu à la couronne, il n'obtenait rien pour lui-même. Enfin, si son commandement et les revenus qui devaient en faire partie annonçaient de la magnificence, elle était en rapport avec la magnificence des régions qu'il allait attacher au sceptre castillan. Quel monarque ne se fût réjoui de gagner un empire à de telles conditions!

D'un autre côté les avantages qu'il espérait retirer de ses découvertes devaient, d'après ses intentions, servir à des fondations pieuses : il voulait établir des hospices pour les pauvres de sa ville natale, des églises pour les nouveaux convertis, et lever des armées pour aller conquérir le Saint-Sépulcre en Palestine.

Il soutint la dignité du cérémonial d'un vice-roi avec tous les priviléges de son rang, non par un vulgaire amour des titres, mais par le prix qu'il y attachait comme témoignage et trophée de ses conquêtes : il chérissait ses titres comme autant de preuves de ce qu'il avait fait de grand. Voilà pourquoi dans sa disgrâce il insistait si fortement auprès du roi d'Espagne, pour qu'on lui rendît les honneurs et le rang dont il avait été si injustement dépouillé. Dans son testament, il enjoignit à son fils Diégo, quelques biens après lui qu'il obtînt, quelques dignités et quelques titres qu'on lui accordât par la suite, de toujours signer simplement de ce mot : *l'amiral*, afin de perpétuer dans sa famille le souvenir de sa grandeur réelle.

Sa conduite fut empreinte de l'étendue de ses desseins et de la magnanimité de son âme. Au lieu de traverser des pays nouvellement découverts, comme un aventurier avide d'un gain immédiat et abondant, ainsi que se montraient alors tous ses rivaux de gloire, il cherchait à bien connaître ces contrées, leur sol, leurs productions, leurs rivières et leurs ports; il désirait coloniser et cultiver ces terres, se concilier et civiliser les naturels, bâtir des villes, y introduire les arts utiles, tout soumettre au contrôle de la loi publique et de la religion, et fonder ainsi des empires réguliers et prospères. Dans ce plan glorieux, il fut sans cesse entravé par une multitude dissolue qu'il avait le malheur de commander, et avec laquelle toute loi était de la tyrannie, et tout ordre une gêne. Des séditions continuelles empêchaient l'accomplissement des ouvrages utiles, cette foule mercenaire provoquait sans cesse les paisibles Indiens, et après qu'elle avait amassé sur eux la misère et la guerre, et accablé Colomb sous les ruines de l'édifice qu'il élevait, elle l'accusait encore d'être la cause de ce désordre. Si tous les Espagnols qui l'accompagnèrent ou le suivirent avaient eu le sentiment de sa politique large et de ses vues libérales, le Nouveau-Monde aurait eu bientôt des établissements paisibles et des législateurs éclairés, au lieu d'avides aventuriers et de rapaces conquérants.

Colomb était doué d'une extrême sensibilité, susceptible d'un grand entraînement, de fortes impressions, et qu'il pouvait communiquer d'une manière très puissante; il était naturellement d'une humeur impétueuse, ressentant vivement l'injustice; cependant la vivacité de son caractère était tempérée par la bienveillance et la générosité de son cœur. Sa magnanimité se montra dans toutes les crises de sa vie orageuse. Quoique sans cesse outragé dans sa dignité, bravé dans l'exercice de son commandement, contrarié dans ses plans, et souvent en danger pour sa personne par les séditions d'hommes indignes et turbulents, et dans un temps où le poids des anxiétés de l'esprit et du corps eût pu exaspérer l'homme le plus patient, il sut contenir son indignation, oublier les outrages, et ramener par le raisonnement et même par la prière une tourbe égarée ou séditieuse. On ne se figure pas combien il était éloigné de tout sentiment de vengeance, combien il était prêt à pardonner au moindre signe de repentir ou de regret.

Sa bonté naturelle le rendait accessible à tous les genres de sensations agréables produites par les objets extérieurs. Dans ses lettres et ses journaux, au lieu de détailler les circonstances du voyage avec toute la précision du navigateur ordinaire, il retrace les beautés de la nature avec l'enthousiasme d'un poète et d'un peintre. Au moment où Colomb touche aux rivages du Nouveau-Monde, le lecteur participe à la joie qu'éprouve le grand homme à les décrire. A chaque découverte nouvelle il prend plaisir à la vanter, à la représenter comme plus belle encore que les précédentes. Dans toutes les occasions, il exprime ses émotions de plaisir ou de peine, de satisfaction ou de ressentiment, d'une manière spontanée et jamais affectée. Lorsque entouré par une foule mutinée et accablé par l'ingratitude et la violence d'hommes indignes, il avait à soulager son âme, il se retirait dans sa cabine et s'abandonnait à l'amertume de ses chagrins, en versant un torrent de larmes et en exhalant ses soupirs et ses gémissements. Ramené en Espagne chargé de chaînes, et paraissant devant la reine Isabelle, au lieu de continuer à montrer cette fierté stoïque avec laquelle il avait supporté les outrages, il fut touché de la tendre sympathie d'une reine, et fondit avec elle en pleurs.

Il était sincèrement pieux : la religion se mêlait à toutes ses pensées et à toutes ses actions, et se montrait dans tous ses écrits. Dès qu'il faisait quelque découverte importante, il la célébrait par des actions de grâces à Dieu. La voix de la prière et la mélodie des cantiques s'élevaient de ses vaisseaux lorsqu'ils aperçurent pour la première fois le Nouveau-Monde, et sa première action en touchant le rivage fut de se prosterner la face contre terre et de remercier la divine Providence. Tous les soirs, le *Salve Regina* et autres hymnes étaient chantés par ses équipages, et l'on disait la messe dans les riants bosquets qui bordaient les rivages de cette terre païenne. Ainsi la religion était profondément gravée dans le cœur de Colomb; elle répandait une dignité modeste et un mélange de bienveillance et de bonté sur toute sa conduite. Son langage était pur et décent, libre de tout jurement et de toute expression irrévérente. Toutes ses grandes entreprises furent commencées au nom de la sainte Trinité, et il reçut le Saint-Sacrement avant de s'embarquer. Il observait exactement le dimanche, et n'eût point mis à la voile ce jour-là sans une extrême nécessité. Il croyait fermement à l'efficacité des vœux et des pèlerinages, et y avait recours dans les moments critiques. Mais il poussait sa piété encore plus loin, et elle était souvent ternie par la bigoterie de son siècle; car il pensait, avec tout le monde, que quiconque n'était pas chrétien était déchu de tout droit naturel, et qu'il fallait employer les moyens les plus énergiques pour convertir les infidèles ou les païens. Voilà pourquoi il fit des captifs parmi les Indiens, et en transporta en Espagne pour être instruits dans les doctrines du christianisme. Il vendit même comme esclaves ceux qui avaient résisté à la voix des con-

écha contre la bonté natu-
contre les sentiments qu'il
nvers le peuple hospitalier
li à son débarquement. Hâ-
était vivement excité à en
e insatiable de la couronne,
ses ennemis, qui niaient
rofitable de ses entreprises.
premiers esclaves indiens
bat, et qu'enfin Christophe
ux idées erronées de son

ernier trait de son caractère
une imagination enthousiaste
sur toutes ses pensées. Il
poésie, et il le prouve par la
u'il a laissées. Il crut avoir
Paria le paradis terrestre,
omingue celles d'Ophir, et
côte de Veragua. Au milieu
s, il rêvait encore les croi-
aint-Sépulcre. Sans doute il
n visionnaire, mais ce n'é-
e la commune espèce; son
contenue par un jugement
ise; c'était toujours vers de
à se porter, jamais aucune
ver. En un mot, il avait un
où il vivait, et il lui appar-
eilles. Cependant il mourut
mplète de l'importance in-
es.

t de sa vie, il entretint son
niquement ouvert une voie
qu'il avait découvert quel-
vages de l'Orient. Il suppo-
cienne Ophir visitée par les
que l'île de Cuba et la terre
ézuéla n'étaient que des ré-
Quelles visions de gloire
pu penser qu'il venait de
de, presque égal en gran-
it séparé par deux océans!
consolée, au milieu de ses
ffrances, s'il avait eu l'idée
rissants qui allaient s'éle-
nations et des langues qui
née ces terres magnifiques,
jusqu'à la postérité la plus

mots les découvertes de
it d'abord rencontré les
e la plus grande partie de
mer du Nord. Cuba, au-
paniola, aujourd'hui Saint-
Rico, la Jamaïque, les prin-
, furent aussi les premiers
mèrent dans son second
peu plus au sud, il avait
ou îles Caraïbes, la Gua-
arie-Galante, aujourd'hui
is alors négligées par les
n troisième voyage, qu'en
sud, il trouva le continent.
rinité à la pointe du golfe
olfe jusqu'à la pointe d'U-
lui qu'Ojéda et Vespuce
forment les provinces de
ézuéla, Maracaïbo, Sainte-
Darien. C'est dans ce golfe
, devenue si fameuse par
lfe de Darien dans la mer
a dans la mer du Sud, est
t sur la rive septentrionale
o-Bello, la rivale de Car-
'extrémité opposée de cet
reux Vasco Nugnez avait

découvert le premier la mer du Sud, qui conduisit dans la suite au Pérou : cependant les Espagnols, remontant d'un autre côté dans le golfe du Mexique vers le nord, avaient reconnu la Floride et le canal de Bahama vis-à-vis cette contrée, qu'ils parcoururent jusqu'à la Caroline. Ainsi, le golfe du Mexique avait été visité dans toutes ses parties, sans qu'on eût encore songé à pénétrer dans l'empire qui porte ce nom, lorsque la découverte d'Yucatan, la partie du Mexique la plus septentrionale et qui s'avance en pointe à l'entrée du golfe, conduisit enfin les Espagnols dans un pays plus policé et plus riche que tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors.

Précisons encore davantage, surtout à cause des dates, les travaux de Colomb, en nous servant à cet effet de la notice chronologique du savant espagnol Navarette.

Christophe Colomb était parti de Palos le 3 août 1492, avec trois caravelles ; il touche aux Canaries, îles riantes, connues des anciens sous le nom d'*îles Fortunées*, et dont le Français Jean de Bethencourt avait fait la conquête pour le Portugal en 1402. Il poursuit sa navigation et découvre l'île de San-Salvador, l'une des Lucayes ou des îles Turques, et plusieurs autres îles de cet archipel. Il aborde ensuite à la grande île de Cuba, dont il reconnaît toute la côte septentrionale ; puis il va toucher à l'île d'Haïti qu'il nomme *Hispaniola*, et dont il examine un grand nombre de ports. A son retour en Europe, ainsi qu'on l'a vu, il aborde à Lisbonne, après avoir reconnu les îles Tercère ou Açores, et arrive le 15 mars 1493, dans le même port de Palos, sept mois après l'avoir quitté.

Le 20 septembre 1493, le même Colomb, après avoir été comblé d'honneurs par Ferdinand et Isabelle, et en avoir reçu des titres de noblesse et des priviléges à perpétuité, équipe une flotte de dix-huit bâtiments, part de Cadix, découvre la plus grande partie des Antilles, et spécialement la Dominique, le 3 novembre; puis la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-Martin, Sainte-Croix, la Jamaïque, Porto-Rico, Antigoa, et autres appelées *Iles-sous-le-Vent*; il reconnaît de nouveau la côte septentrionale de l'île Hispaniola, et une grande partie de la côte méridionale de Cuba. Il était de retour à Cadix le 11 juin 1494, après neuf mois environ d'absence. C'est dans le second retour, en 1501, que l'illustre Génois put confondre quelques-uns de ses ennemis par une plaisanterie devenue célèbre. Ils lui contestaient le mérite de ses découvertes, en disant que rien n'était plus facile avec un peu de hardiesse et beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe : aucun n'ayant pu réussir, il casse la pointe de l'œuf. « Beau moyen ! s'écria-t-on. — Sans doute, reprit Colomb ; mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert un nouveau monde. » Sa présence et ses discours ayant produit l'effet qu'il en attendait, et le roi lui ayant rendu toute sa confiance, Colomb se disposa pour sa troisième expédition, pendant laquelle il eut connaissance du continent, dont l'honneur de la découverte lui a été ravie par Améric Vespuce qui lui a imposé son nom.

Le 30 mai 1498, Colomb fit voile de San-Lucas pour ce troisième voyage, et après avoir touché aux îles Canaries et à celles du Cap-Vert, il s'éleva jusqu'à la hauteur de l'île de la Trinité, puis s'engagea dant le golfe de Paria qui le sépare de la terre ferme, et après avoir traversé une des bouches de l'Orénoque, qu'il appela *Bouche du Dragon* (Boca del Drago), il s'avança à l'ouest, découvrit l'île de la Marguerite, et parvenu jusqu'aux lieux où a été bâtie depuis la ville de Caracas, capitale du Vénézuéla, il revint sur Saint-Domingue. De nouveaux embarras, de nouvelles intrigues l'attendaient dans cette île. Les calomnies de ses ennemis furent accueillies une seconde fois par le roi d'Espagne. Bovadilla, chargé, comme nous l'avons dit plus haut, de remplacer Colomb et d'examiner sa conduite, fit arrêter d'abord les deux frères de ce grand homme, et

bientôt le fit arrêter lui-même et jeter dans un cachot où on lui mit les fers aux pieds. Transporté en Espagne, Colomb parvint à se justifier, mais ne fut point réintégré dans son gouvernement de Saint-Domingue, île dont l'abord lui fut même défendu lorsqu'il entreprit son quatrième voyage.

Avant ce quatrième voyage, plusieurs émules de Colomb eurent des missions particulières pour le Nouveau-Monde. En 1499, Ojéda équipa dans le port de Sainte-Marie, près de Cadix, quatre navires avec lesquels il mit à la voile. Il toucha aux Canaries, parvint au nouveau continent près de l'équateur, suivit en vue des côtes près de deux cents lieues jusqu'au golfe Paria, vit l'embouchure du fleuve Esséquibo, dans la Guyane hollandaise, puis l'Orénoque dont il a déjà été question. Il passa ensuite à la Trinité, où il trouva des traces du séjour de Colomb; il reconnut le golfe des Perles, l'île Marguerite, le cap Codéra, et continua sa navigation de port en port. Il découvrit enfin les îles de Curaçao, et toute la côte de Vénézuéla, jusqu'au cap de la Vela, d'où il revint à Saint-Domingue.

Peu de jours après le départ d'Ojéda, les deux Espagnols Alonzo Nigno et Cristobal Guerra partent de Saltas avec une caravelle, et s'élèvent au vent de la province de Paria où ils débarquent. Ils suivent la côte au nord, s'arrêtent à l'île de la Marguerite, sur la côte de Cumana, et continuant leur route jusqu'au-delà du port Chirivichi, situé par 10° 54' de latitude nord, 70° 42' de longitude ouest, à peu de distance de Porto-Cabello, à l'extrémité du golfe Triste, ils reviennent à Bayonna de Galice chargés de perles qu'ils avaient acquises par des échanges. La même année encore 1499, un autre Espagnol, Vincent Yanez Pinzon, part de Palos avec quatre caravelles, dépasse les Canaries et les îles du Cap-Vert, navigue au sud-ouest, et devient le premier Européen qui, à cette époque, traversa l'équateur par cette partie occidentale voisine des côtes de l'Amérique. Le 26 janvier 1500, il découvre la terre par 8° de latitude sud jusqu'au cap Saint-Augustin, et prend possession du pays, c'est-à-dire du Brésil, au nom du roi de Castille : c'était trois mois avant Cabral, qui toucha au même rivage et s'en empara au nom du roi de Portugal. Pinzon retourne, en suivant les côtes, jusqu'à la ligne équinoxale, découvre le grand fleuve des Amazones, continue sa route jusqu'au golfe Paria, sort par les bouches du Dragon, se rend à San-Domingo, et de là aux Lucayes, d'où il retourne en Europe.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1500, Rodrigo de Bastidas, parti de Cadix avec deux navires, va reconnaître le golfe de Vénézuéla; puis à l'ouest, les côtes de Santa-Marta, et l'embouchure du grand fleuve de la Magdalena, pour entrer ensuite dans le golfe de Darien et au port de Nombre de Dios, d'où il revient par la Jamaïque et Saint-Domingue, et reparaît à Cadix après vingt-trois mois d'absence. C'était vers le même temps que Gaspard de Cortéréal, gentilhomme portugais, pénétrait vers l'Amérique du nord, jusque dans la baie appelée depuis baie d'Hudson, où il crut qu'il existait un détroit auquel il donna le nom de *détroit d'Anian*. L'année suivante, Cristobal, que nous venons de citer, fait un second voyage, touche à la côte de Cumana et à Carthagène pour revenir en Europe, avec une riche cargaison de perles et de bois de teinture.

C'est alors, c'est-à-dire en 1502, que l'amiral Christophe Colomb entreprend son quatrième et dernier voyage avec quatre navires. Il part de Cadix le 11 mai, et, passant par les Canaries, il s'élève à la hauteur de la Martinique. Ayant vu plusieurs autres îles des Antilles et celle de Porto-Rico, il se dirige sur l'île Hispaniola, reconnaît ensuite les cayes de Morante, les bas-fonds de la Vipère, la côte méridionale de Cuba, et l'île Guanaja près du continent, qu'il côtoie depuis les environs de Trujillo jusqu'auprès de l'entrée du golfe de Darien, d'où il passe au sud de Cuba, et visite la Jamaïque, pour de là toucher au port de San-Domingo avant de revenir en Espagne, où il était de retour au port de San-Lucas, le 7 novembre 1504. Il venait de faire de nouvelles découvertes, et cependant il essuya de nouvelles traverses. Le roi Ferdinand le reçut avec une grande froideur, tenta même de le faire renoncer à toutes ses charges, mais Colomb ne voulut point y consentir. Le chagrin augmenta ses infirmités, et il mourut à Valladolid en 1506. Ses restes, déposés d'abord à Séville, furent, ainsi que nous l'avons déjà dit, transférés ensuite dans l'île de Saint-Domingue, et plus tard à Cuba.

Deux ans après, c'est-à-dire en 1508, la gloire des Colomb, qui semblait avoir perdu tout son éclat depuis la mort d'Isabelle, se releva sous don Diégo, l'aîné des deux fils de l'amiral. Il avait devant le conseil de Castille gagné son procès, à la majorité d'une seule voix, et immédiatement après il s'était marié à la fille d'un grand d'Espagne, alors très puissant à la cour. Le cruel Ovando fut révoqué, et don Diégo envoyé à sa place à Saint-Domingue, vers le même temps que Solis et Pinzon atteignaient le 40e degré de latitude méridionale et les côtes du Brésil. Quatre ans après, Jean Ponce de Léon découvrait la Floride et sa côte orientale, jusque par 30° 8' de latitude nord. Une année plus tard, c'est-à-dire en 1513, Vasco Nugnez de Balboa, arrivé dans le golfe de Darien, traversait les chaînes escarpées de la Cordillière, et parvenu à leur sommet, il découvrait l'océan Pacifique.

Albert Montémont.



ADAM DE BAUVE.

(1837)

VOYAGE A LA GUYANE.

—

PRÉLIMINAIRE.

Christophe Colomb avait touché au continent américain, vers l'embouchure de l'Orénoque : c'est dans le voisinage que s'étend la *Guyane*, mot dérivé de *Goyana*, petit affluent du même fleuve de l'Orénoque. Il y a donc analogie à placer ici les détails que nous avons recueillis sur cette contrée, ainsi que la relation d'Adam de Bauve.

La Guyane se développe entre les 8° 20' lat. N. — 3° lat. S., et les 52° — 72° 40' long. O. Le côté de la mer est une côte basse où l'Atlantique a la couleur de l'eau de mare; on n'aperçoit que la cime des arbres qui s'élèvent sur les flots, et les embouchures des fleuves ne se reconnaissent qu'à la couleur de l'eau fraîche qui entre dans la mer sans se mêler avec la sienne, à une distance de plusieurs lieues.

Le climat chaud de la Guyane est tempéré chaque jour par des brises de mer rafraîchissantes, qui soufflent de dix heures du matin à six heures du soir, et quand les chaleurs ont cessé on entend à peine le plus léger zéphyr. Elles sont suivies de brouillards qui rendent les nuits froides, humides et malsaines. La longueur du jour, dans toute l'année, ne varie jamais de plus de quarante minutes; le soleil s'y lève constamment vers les six heures du matin et s'y couche à la même heure le soir.

La saison sèche et la saison des pluies, se divisant l'année, en font quatre parts : la sèche, qui a un grand et un petit été, et la pluvieuse, qui a un temps où les

pluies durent moins qu'un autre, quoique cependant elles ne tombent que quand le soleil est vertical, ce qui, près de la ligne, arrive deux fois l'année et dans un espace de temps égal. Pour les deux saisons sèches, la grande commence en octobre, au moment où le soleil vient de traverser l'équateur et passe au tropique du Capricorne. En mars viennent les pluies ; en juin, où le soleil s'est approché du tropique du Cancer, vient une courte chaleur qui dure jusqu'en juillet.

La saison sèche, appelée à Cayenne grand été, y dure depuis la fin de juin jusqu'en novembre. La saison pluvieuse y correspond à notre hiver. En mars et avril dure un petit été; à la fin d'avril et mai abondent les pluies. La chaleur moyenne est de 25° centigrades, et la plus élevée de 35 à 40°. Dans l'intérieur du pays le froid des matinées oblige l'Européen à se chauffer.

Quelques parties de la Guyane sont montagneuses et nues; néanmoins le sol y est généralement fertile. Toute l'année la terre est couverte de verdure; les arbres portent en même temps des fleurs et des fruits. Cette fertilité est due à la réunion de la chaleur et de l'humidité.

La Guyane a ses rivières propres, dont les principales sont : l'Oyapock, le Maroni, le Surinam, le Demerari, la Berbice et l'Essequebo. Toutes ont une embouchure large et profonde; celle de l'Essequebo a sept lieues de largeur. Le Surinam, l'Oyapock, le Demerari et l'Essequebo sont seuls navigables. Ces rivières ou fleuves traversent d'immenses forêts qui fournissent des bois magnifiques. Les animaux que l'on y trouve sont : le jaguar, le tapir, le chat-tigre, le singe, le serpent et une multitude d'oiseaux. Enfin la Guyanne donne la vanille, la salsepareille, le coton, la canne à sucre et le café.

La Guyane appartient à trois nations différentes, qui sont : l'Angleterre, la France et la Hollande ; il y a dès lors une Guyane anglaise, une française et une hollandaise. La capitale de la Guyane anglaise est Georgetown, sur les bords du Demerari, avec 12,000 habitants, dont 4,000 blancs; la capitale de la Guyane française est Cayenne, dans l'île de ce nom, avec 13 à 14,000 âmes, et la capitale de la Guyane hollandaise est Paramaribo, à l'embouchure du Surinam, avec 14,000 habitants.

—

RELATION.

En arrivant sur l'Oyapock, M. Adam de Bauve y trouva un compagnon de voyage, M. Leprieur, envoyé par M. le gouverneur de Cayenne pour des recherches d'histoire naturelle. Ils remontèrent ensemble la rivière et allèrent s'établir aux sources du Rouapira, dans des cases acquises lors d'un précédent voyage. De là ils firent pendant plusieurs mois des excursions dans divers sens. Mais, au mois d'avril, M. Leprieur, craignant de s'engager pendant l'hiver dans des pays inconnus avec des nègres inexpérimentés, laissa M. de Bauve partir seul pour descendre le Rouapira. Le projet de ce dernier était de gagner les sources du Gouroupatouba pour descendre à Montéalègre, situé à l'embouchure de cette rivière dans l'Amazone. M. Leprieur devait l'y rejoindre, mais il ne vint pas. Laissons parler M. de Bauve, dont nous trouvons la relation dans le bulletin de la Société de géographie, cahier de mars 1837.

Le 4 avril, je me séparai de M. Leprieur. M. Brachet, naturaliste, consentit à m'accompagner. Nous avions avec nous quatre Indiens et trois nègres. Nous descendîmes le Rouapira ; mais, arrivés sur le Topipocko, des Indiens et des Tapouyes voulurent me forcer de retourner, disant qu'ils avaient les ordres les plus sévères pour empêcher les Français de pénétrer dans le pays. A force de patience et de sang-froid, j'obtins de pouvoir continuer ma route jusqu'à l'embouchure du Carapanatouba, chez Joaquim Manoël, d'où je pris l'engagement d'écrire au commandant de Gouroupa.

En arrivant là je trouvai des colporteurs qui, ayant excité les Indiens Tomoconies, voulaient s'opposer à mon débarquement; il fallut encore prendre patience. J'obtins cependant qu'un petit canot serait expédié à Gouroupa, avec une lettre dans laquelle je priai le commandant de vouloir bien donner les ordres nécessaires pour que je pusse continuer mon voyage.

Joaquim Manoël, revenu des mauvaises impressions qu'on lui avait données contre moi, m'accorda au bout de quelques jours des guides pour me conduire sur une rivière qui, peu éloignée des monts Sororoca, se jetait, disait-il, dans le Rio-Gouroupatouba. Je laissai chez lui tous mes bagages, et accompagné de M. Brachet et des trois nègres, je partis pour vérifier la vérité de son assertion. Des lacs qu'il fallait côtoyer ou des marécages impraticables à franchir eurent bientôt lassé mes guides ; au bout du second jour, entièrement découragés, ils me déclarèrent que, dans cette saison, il était impossible de gagner la pointe que je voulais atteindre. M. Brachet était malade, et je ne me fiais pas assez aux nègres pour continuer seul avec eux; force fut donc de revenir sur mes pas. M. Brachet arriva exténué de fatigue chez Joaquim Manoël, et le 22 avril j'eus le chagrin de le voir mourir.

Manoël, influencé par un homme de couleur, spéculateur de salsepareille, refusa de me donner des guides intelligents; je fus obligé d'engager quelques Indiens de bonne volonté, mais inexpérimentés, et avec les trois nègres et deux Indiens d'Oyapock qui voulurent venir avec moi, je descendis la rivière pour me rendre à Gouroupa.

Aucune des rivières connues par les dangers que peut présenter la navigation n'offre rien qui puisse même approcher de l'aspect à la fois horrible et majestueux des cataractes du Jarry. J'ai vu depuis des rivières célèbres par leurs chutes, et j'y ai même perdu des embarcations ; mais je n'y éprouvais pas ce saisissement involontaire auquel je fus presque continuellement en proie, jusqu'au jour où je faillis être victime de l'impéritie de mes guides. Déjà nous étions parvenus à franchir les principaux obstacles; les rapides les plus dangereux étaient passés, m'assuraient-ils; déjà, moins sur leurs gardes, ils me faisaient presque partager leur sécurité, lorsque, arrivant sur le bord d'un rapide, le pilote se laissa aller au courant, et le canot fut mis en pièces en un clin d'œil. Tout l'équipage périt, sauf un nègre, et je ne dus mon salut qu'à un canot de Tapouyes qui vint à mon secours. Ces Tapouyes retournaient à Garoupa ; ils me donnèrent passage d'assez mauvaise grâce.

La rivière se resserre, et coule pendant deux jours entre deux remparts de roches élevées et découpées en formes les plus bizarres. Naviguant toujours avec la plus grande rapidité, les Indiens me débarquèrent à Garoupa le 24 juillet. Les habitants m'accueillirent comme un pauvre naufragé, et me firent les offres les plus obligeantes. J'en partis le 27, et le 15 août j'arrivai à Belem (Para).

Je mis dix-huit jours pour me rendre de Garoupa à Para : je fus accueilli par M. Crouan, vice-consul de France dans cette ville; mais il n'avait pas su vivre en bonne intelligence avec les autorités brésiliennes, et comme c'était à elles que je devais m'adresser pour la réalisation de mes projets, je cessai bientôt mes relations avec lui. Je trouvai chez M. José-Joaquim-Machado d'Oliveira, gouverneur de la province, tout l'accueil et la protection que je pouvais désirer. Il m'offrit tous les instruments dont il pouvait disposer pour remplacer ceux que j'avais perdus, et mit à ma disposition tous les documents qui se trouvaient dans les archives de la province, relatifs aux voyages que je voulais entreprendre; il m'apprit qu'à diverses époques les Portugais avaient tenté, sans jamais y réus-

sir, d'exécuter le voyage que je venais de terminer d'une manière si malencontreuse.

Je quittai Para le 1er septembre. M. Machado me remit un ordre pour les autorités des villes de l'Intérieur, et une recommandation particulière adressée à tous les juges de paix, dont les fonctions répondent à celles des maires de France, mais avec des attributions plus étendues. Je remontai l'Amazone dans un canot que j'avais acheté à Para. A l'exception de quelques habitations où se fabrique l'eau-de-vie de cannes à sucre, les habitants des bords du fleuve ne s'occupent que de l'extraction du caoutchouc et de la culture du manioc. Dans un grand nombre de criques se trouvent de belles plantations de cacao et de café. Des forêts de palmistes couvrent les bords de la rivière; mais en certains endroits ces plages, ravagées par les ouragans, si fréquents sur les grands fleuves, ne présentent que la nudité et l'image de la destruction.

J'arrivai à Gouroupa le 20 septembre. Jusqu'à cette ville on ne rencontre sur la rive droite que deux petites villes, Santa-Anna et Brebis. La ville de Gouroupa était naguère considérable, mais elle fut brûlée à la fin de l'année 1832. La manière de construire les maisons en bois et terre fait que, lorsqu'un incendie se manifeste, il ne reste rien de la ville. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un poste composé de six soldats, commandé par un lieutenant. Je tombai malade le lendemain de mon arrivée, et ne pus reprendre ma route que le 1er décembre.

A environ quatre lieues de Gouroupa, et sur la même rive, est située la petite ville de Corrasède sur un plateau élevé. Les habitants, tous mulâtres ou tapouyes, s'occupent de la pêche. Ils font sécher le poisson et le réduisent en poudre; cette préparation, appelée piracouï, fait la base de la nourriture du peuple. On s'en sert en jetant sur quelques cuillerées un pot d'eau bouillante; cela suffit pour nourrir plusieurs personnes. Des savanes, qui sont à peu de distance de Corrasède, nourrissent quelques vaches maigres, animaux de luxe, et qu'on ne vend jamais. Presqu'en face se trouve Villavinha, joli bourg près duquel sont situées de grandes cultures de café et de cacao. Sur la même rive, et environ à six lieues plus haut, on arrive à Espalende, autre bourg considérable; on y élève des bestiaux; on y cultive le sucre et le café, et y fabrique des cordages et des tissus communs en coton. A douze lieues au-dessus de Gouroupa est l'embouchure du Cingou (Xingu), grande rivière qui n'a pas encore été explorée; il s'y trouve quelques bourgs habités par des Tapouyes et des gens de couleur qui s'occupent de l'extraction de la salsepareille, et de la culture du manioc et du tabac. Cette rivière communique, dit-on, avec le Tapojoz. Presqu'en face de l'embouchure du Cingou est située Boa-Vista. Aucune de ces villes n'est indiquée sur les cartes, non plus qu'Almeyrine, un peu au-dessous de la rivière Parou. De cette dernière ville jusqu'à Montéalègre, l'horizon est borné sur la rive gauche du fleuve par des montagnes, dont la plus remarquable est celle de la Serra de Velha-Pobre, remarquable par sa hauteur et sa nudité. La base de cette montagne vient jusqu'au fleuve, où elle présente un rempart de roches à pic, contre lequel les barques viennent se briser dans les fréquents ouragans qui désolent ces régions. D'un des points les plus élevés de la Serra, on aperçoit Montéalègre, et plus loin les montagnes du Jarry.

J'arrivai le 17 décembre à Montéalègre. Cette ville est assez peuplée, et renferme des maisons élégantes; mais elle est mal située pour le commerce, car elle est séparée de la rive du fleuve par une demi-lieue de sables arides qu'il faut traverser avant de gravir une côte escarpée, sur le haut de laquelle la ville se trouve placée. Elle est entourée de lacs poissonneux et de vastes prairies couvertes de bétail, source de la richesse des habitants. A deux lieues, sur les derrières de la ville, commence un vaste amphithéâtre de montagnes, prolongement de Velha-Pobre, et qui bordent l'horizon du nord au sud.

Le 27, je quittai Montéalègre, où j'avais reçu l'accueil le plus amical des autorités et des habitants.

On va ordinairement en deux jours de Montéalègre à Santarem, situé sur l'autre rive du fleuve; mais le temps était si mauvais que je ne pus traverser que le 1er janvier. La ville est à l'embouchure du Tapojoz et sur la rive droite de cette rivière. Santarem, qui prend aussi le nom de Tapojoz, d'après la rivière à l'embouchure de laquelle elle est bâtie, est l'entrepôt de commerce du Haut-Amazone et du Rio-Negro.

Dans cette ville, comme dans toutes celles de l'Amazone, on ne trouve ni médecins, ni chirurgiens, et les habitants, dont un grand nombre sont attaqués du *mal rouge* (1), n'ont de ressource que dans le remède Leroy, qui a pénétré dans les endroits les plus éloignés de la province, et dont les flacons se vendent un prix exorbitant.

Je quittai Tapojoz le 14 janvier, muni de lettres de recommandation que me donnèrent le juge de paix et le receveur général pour leurs amis du Haut-Amazone, et pour divers habitants du lac de Villafranca que je désirais visiter. Six lieues au-dessus de Santarem, mais sur la rive opposée de l'Amazone, est la petite ville d'Alemquer, dans le Rio-Suraby. Cinq lieues plus haut, sur la rive droite, on entre par une vaste embouchure dans le lac Epaoussou ou lac Villafranca : c'est le lac Arapujo des cartes. Il a plus de vingt lieues de long, et communique avec l'Amazone par plusieurs bouches. On y fait une pêche considérable, dont le produit était autrefois un revenu du trésor; aujourd'hui elle est libre, et fournit de poisson salé ou séché tout le Bas-Amazone. Les lamentins et les tortues y abondent. Des bestiaux superbes couvrent les savanes qui bordent le lac, et ses rives, garnies de joncs et de riz sauvage, sont l'asile d'une immense quantité d'oiseaux. A environ douze lieues de la grande bouche, appelée *Encoui-Pirang* (terre-rouge), prenant l'anse appelée de Sainte-Anne, on arrive sur les rives du Rio-Preto, de l'autre côté duquel est située la jolie petite ville de Villafranca. Placée à proximité de trois grandes rivières et de lacs d'une ample étendue, cette ville est appelée par sa position à devenir un jour une cité considérable. Son voisinage de ces immenses cours d'eau l'expose quelquefois à des inondations. En 1770, il y eut quatre pieds d'eau dans les rues. Le café et le cacao sont cultivés en grande abondance dans tous les environs.

Le 15, j'arrivai à la nuit chez le capitaine Fonséca, auquel j'étais recommandé. Son habitation, qui est considérable, est située en face de la petite ville de Pauxis, autrefois Obydos. Je traversai le fleuve le 16. Les maisons de Pauxis sont fort jolies; mais l'emplacement a été mal choisi. Le juge de paix me témoigna le plus vif désir de me voir entreprendre le voyage de la rivière Trombétas.

Le 17, je quittai Obydos, et je fus coucher à l'embouchure d'une crique nommée *garapé-de-balaio*, qui communique avec le lac d'Épaoussou. Un peu au-dessus est la ville du Jurouty sur le lac du même nom, et sur la rive droite du grand fleuve de l'Amazone.

Le 18, en remontant toujours, j'aperçus la *Serra dos Paratintis*. A cet endroit, et pendant un espace de 4 à 5 lieues au-dessus, le fleuve est rempli d'îlots et d'écueils très dangereux.

Le 20, j'arrivai à Tupinambarana, autrefois *Villanova da Rainha*. On y arrive par deux passes, qui toutes deux rejoignent le Rio-Mawhès. Les embarcations qui remontent ou descendent le fleuve sont visitées ici. Une nouvelle ville s'établit sur une des passes (Foro d'Andira) aux dépens de l'ancienne ville.

Le 26, j'arrive à l'embouchure du Rio-Mawhès, dont les eaux noires contrastent avec la couleur jaunâtre de

(1) Espèce de lèpre. A. M.

•. De l'embouchure, on aperçoit la
ıée à une portée de canon.
ençai à remonter le Rio-Mawhès ;
evés et le courant peu sensible. Les
ations de Mawhès civilisés qui se
ıés sont bien cultivées, plantées en
, liane dont le suc épaissi est un
nmerce dans tout le Brésil.
ouchai à l'embouchure du Guarana-
la rive droite, habité par une tribu
whès, qui n'ont jamais voulu s'as-
re apparence de civilisation, et mé-
y soumettent.
ıs de cette rivière, on trouve le pre-
ındroucous. Cette nation est venue
parages depuis peu d'années; ils
ent des Mawhès par la forme et par
rniers so nt tous vêtus, hommes et
, au contraire, sont complétement
rent que le membre viril avec une
qui le contient en forme d'étui. Ils
r avec le suc de *genipa;* ils ont en
large, des pommettes proéminentes.
es la tête se retrécit et se termine
rondie. Les yeux sont grands et
gros sans être épaté. Les hommes
nie et la poitrine velue ; mais les
rement glabres, soit naturellement,
quelque préparation épilatoire.
Mawhès jusqu'au 6, sans pouvoir
ıze paniers de farine. La disette du
t fait arriver beaucoup de spécula-
out acheté. Le point où je m'arrêtai
na-Parana (rivière de la pluie), af-
oite. En effet, pendant deux jours, j'y
pluies continuelles; je me décidai
e 13 j'arrivai à Luzcia.
rejoindre M. Rège pour faire avec
e la rivière Trombétas ; il m'at-
paoussou. J'arrivai le 23 à Obydos,
rps enflés, et avec une fièvre vio-
squ'au 29, et le 4 avril j'arrivai chez
ressa de faire ses dispositions, et
ntâmes le lac jusqu'à la passe de
i débouche vis-à-vis Rio des Trom-
râmes le 14, sans toucher à Obydos.
Rège, j'étais accompagné par son
le Mironda. Douze Indiens et huit
nt l'équipage de trois canots. Nous
des guides dans la rivière pour
ıs de fruit.
âmes à *Sapuena*, affluent de la rive
rimes pour guide un mulâtre qui
nandé; mais sa jactance ne m'ins-
de confiance. Le 18, nous attei-
chez Manoël de Carmo, capitaine
Il m'assura que souvent il voyait
ts et des rames.
chons à l'embouchure du lac Carl-
eck. Il avait eu pendant un an chez
ı nation aroaqui ; il était descendu
affluent de la rive gauche, où sa
e et avait des relations avec des

râmes dans l'Auripecou. Cette rivière
ne suite de lacs ; elle devient ensuite
ubdivise en une multitude de bran-
cessait pas ; nous avancions peu, et
ıs déclarèrent que, habitués à remon-
ans l'été, ils ne reconnaissaient plus
e venait de tomber malade ; il fallut
e laissai à Carimou, et, remontant,
ed du premier rapide, situé à environ
ouchure : M. Vincente de Mironda
compagner, mais nos guides mon-
nd découragement.
hissant une chute considérable, le
câble qui retenait le canot chargé de nos provisions se rompit, et toute la farine fut perdue par l'eau qui entra. Le soir, les Indiens désertèrent avec ce même canot, et je restai avec Mironda et six nègres. Il devenait impossible de continuer; je redescendis la rivière. M. Rège, plus malade, était retourné chez lui; mais malgré la proposition qu'il me faisait par écrit d'attendre son rétablissement pour recommencer une autre expédition, je retournai à Obydos, où j'arrivai le 12 pour prendre un pilote. J'étais déterminé à remonter le Rio-Bianco, pour de là me porter sur l'Essequebo. Je laissai M. Mironda à Obydos et partis le 14. La rivière des Trombétas mérite cependant d'être explorée. Ses richesses minérales et végétales ne sont inférieures à aucune de celles de ces riches régions.

La première ville au-dessus d'Obydos et sur la même rive de l'Amazone, est Saro, à l'embouchure du Jamandas, un peu au-dessous, sous les *bareiras* de *Carawacou;* le fleuve est couvert d'îles jusqu'à Sylve, maintenant Saraca; les violents courants occasionnés par ces îles sont très dangereux, même pour les grandes embarcations.

J'arrivai le 18 à Saraca, située à environ 2 lieues au-dessus de la rivière de Watuma, qui est habitée par les Indiens bariquis ou aroaquis. Un habitant de la ville a remonté cette rivière il y a quelques années par ordre du gouvernement; il a remonté pendant plus d'un mois. Il paraît que cette rivière prend sa source dans des hauteurs qui s'étendent de l'est à l'ouest; ses bords sont peu habités. D'après ces renseignements, je crus inutile de tenter le voyage La ville de Saraca est située sur une hauteur ; on y fabrique du tabac et il s'y fait une pêche considérable; mais on n'y trouve point les pétrifications dont on m'avait parlé à Para. De Saraca à Serpa, aujourd'hui Itakouativa, la rive gauche de l'Amazone est garnie d'habitations où on cultive principalement le tabac. La ville est située sur une hauteur, au-dessous d'un courant dangereux. Le nom indien de cette ville signifie pierre gravée. En effet, on me dit qu'il y avait au débarcadère plusieurs pierres qui représentent des hiéroglyphes; comme elles se trouvaient recouvertes par les grandes eaux, je n'ai pu m'assurer si c'était une disposition de la pierre ou un travail de main d'homme. Au-dessus de Serpa est situé le village d'Amatary, habité par des Indiens mouras, dont le gros de la nation est établi sur le Rio-Madeira. D'Amatory jusqu'à l'embouchure du Rio-Negro, les courants sont violents, et une suite de bancs rendent ce passage très dangereux.

Le 26, j'arrivai à l'embouchure du Rio-Negro. Ici l'Amazone prend le nom de Solimaoes. Les roches qui obstruent la rivière avaient fait donner le nom de Barra à la ville située à 3 lieues en remontant : elle porte maintenant le nom de Manau, à cause des Indiens de ce nom qui habitaient autrefois ces parages. Le rio dos Manau est un peu au-dessous de la ville; où j'arrivai le soir. Elle est bien située et bien bâtie. On y voit de belles maisons et deux églises richement ornées; elle est traversée par la crique Piripity, que l'on passe sur un pont en bois. C'est le siége des autorités supérieures de la province de Rio-Negro. La population est industrieuse et active; mais les autorités, mal affermies, laissent tout dépérir entre leurs mains.

Après quelques explorations dans les environs de Manau, et notamment au bourg de Tharaumas, pour voir les anciennes sculptures des Indiens de ce nom, qui se sont retirés depuis longtemps sur l'Essequebo, je quittai cette ville le 15 juin pour remonter le Rio-Negro.

Les rives du Rio-Negro ont un aspect plus agréable que celles de l'Amazone; la verdure des arbres est plus variée, le paysage est plus frais. Un grand nombre d'habitants cultivent la salsepareille. Après 40 lieues de navigation, j'arrive au bourg d'Aërao, habité par de grands propriétaires de plantations de café et de cacao, et aussi par des gens de sang mêlé descendant

d'Indiens aroaquis, bariquis et manaus; cette dernière nation est presque éteinte. Ayrao ou Airam est situé sur la rive droite de la rivière; en face débouche le Waeryia; les ouragans ont détruit une partie du village.

A douze lieues plus loin, et sur la même rive, on trouve la petite ville de Moura. L'industrie des habitants, tous de sang mêlé, est la fabrication des câbles et des cordages avec les filaments des pétioles du palmier, *py-allaba*, très abondant dans le pays. On n'emploie que ces cordages dans toute la navigation de l'Amazone et de ses affluents.

Presque en face de Moura, est située la grande embouchure du Rio-Bianco, et 9 lieues plus haut, en face de Carroreïro, est une seconde embouchure de la même rivière nommée Amajaou; mais ce n'est pas une rivière particulière, comme l'indiquent les cartes. Cette embouchure n'est accessible que l'hiver, et aux embarcations moyennes seulement. C'est ce qu'on appelle dans le pays un gappo (marécage). On navigue au milieu de la forêt. Un Indien, debout à la proue du canot, coupe avec un sabre les lianes et les herbes qui s'opposent au passage; c'est une vaste inondation.

J'arrivai le 29 juin à Carroreïro par un vent violent. Les habitants ont la même origine et les mêmes occupations que ceux de Moura. Je m'étais déterminé à venir chercher cette embouchure du Rio-Bianco, à cause des accidents fréquents qui arrivent dans l'autre par la rapidité du courant et les violents coups de vent que l'on éprouve dans cette passe.

Le 30, nous entrâmes dans l'embouchure, naviguant dans la forêt inondée, au milieu de poissons de très grande taille, tels que lamentins, et une espèce de marsouin appelée dans le pays *botés* ou *pyra-yourar*. Beaucoup de lacs communiquent avec cette inondation : celui d'Ikérou-Enne est remarquable par le grand nombre de tortues qu'il contient.

Jusqu'au 5 juillet, nous naviguâmes dans un véritable labyrinthe, où il devint presque impossible de se servir de la boussole. Nous entrâmes enfin dans le lit de la rivière, et parvînmes le même jour à Santa-Maria, bourg habité par les Indiens aturays, à peu près civilisés.

Le 21, j'arrival à Carno, village peu considérablé, à 40 lieues de l'embouchure, naviguant presque continuellement à travers la forêt pour éviter les courants. Les habitants de ce village sont d'origine Aturays et de métis provenant de Portugais et d'indigènes. Les bords inondés du fleuve sont remplis de palmiers et de yucas. La direction depuis Santa-Maria est est-nord-est. Un peu au-dessus de Carno, on trouve le rapide de Ouri-Ounamada, et plus haut de grandes îles.

Caratérimave est le premier affluent de la rive gauche du Rio-Bianco, à 8 lieues de Carno. Cette rivière est habitée par les Paunianes, nation qui n'a aucune communication avec les blancs, et qui trafique par l'intermédiaire des Wapitchaves, autre nation établie aux sources de la même rivière.

Ce n'est qu'à 50 lieues de l'embouchure de la rivière, et après avoir reçu le Jarani et l'Alacouri sur la rive droite, que l'on commence à apercevoir des montagnes à l'horizon; on distingue entre autres le pic de Tapir Apecou (langue de bœuf).

Nous arrivâmes le 17 à un village de nos guides dans l'Urariquaire, à environ 40 lieues du fort Saint-Joaquim. Toute la tribu émigrait. Pendant les préparatifs du départ, qui devaient durer quelques jours, Lourenço m'engagea à l'accompagner, pour aller pêcher à quelques lieues de là en enivrant le poisson. Il voulait aller aux sources du Parimi. Nous remontâmes environ 20 lieues, et, laissant nos canots, nous prîmes notre direction à travers les savanes, sur une cordillère située dans l'est. Après cinq heures de marche, nous arrivâmes au Parimi. Il était très étroit, et son cours tellement rapide, que les canots ne peuvent le remonter. Bientôt nous arrivâmes à une mare située au pied de la montagne, qui conservait des lagunes assez profondes. Là nous trouvâmes du poisson en telle abondance, qu'en deux jours nous en eûmes plus que les hommes ne pouvaient en emporter. Il est probable que, dans la saison des pluies, le marais dans lequel le Parimi prend sa source peut présenter une surface d'environ une lieue de long sur moitié de largeur. C'est là le fameux lac *Parime*, sur les bords duquel des palais, construits de l'or que l'on retirait du lac, avaient fait donner au pays le nom d'*El-Dorado*. Ces contes des romanciers espagnols passent encore pour des vérités au Brésil; et il n'y a pas vingt ans qu'un commandant du fort Saint-Joaquim, soupçonné d'avoir recueilli dans ce lac une immense quantité d'or, fut *exécuté* par ordre du gouverneur général de la province.

Au moyen d'un portage de quelques jours à travers le Serra, on communique du lac Parime aux sources du Caroni, qui débouche dans le Bas-Orénoque.

Le 24, nous étions de retour au village des Indiens. Le 26, nous nous remettons en route, et remontons la rivière Urariquaire encore deux jours. Une partie des Indiens nous avait précédés, devant faire par terre le trajet jusqu'à l'Orénoque; les autres se portèrent aux sources du Mahon. L'horizon est borné de toutes parts par des montagnes; les plus élevées paraissent se diriger de l'est au sud-est. Nous laissons nos embarcations sur la rive droite du fleuve, et nous nous dirigeons au sud-ouest, d'abord les deux premières journées à travers les savanes, continuellement coupées de collines assez élevées, et ensuite à travers la forêt. Bientôt, d'après les nombreux détours que faisaient nos guides, il devint impossible de relever la route à la boussole.

Après cinq jours d'une marche pénible, gravissant des montagnes pour retomber dans des pinotières inondées l'hiver, Loureuço me prévint que nous allions arriver sur le Garapé Tuaia, où nous construirions nos canots avec l'écorce des warigwas, qui y abondent.

En effet, nous construisons nos canots, et après un jour de navigation sur le *Tuaia*, nous entrons dans l'Orénoque le 2 septembre. A cette hauteur, le fleuve, resserré entre des bords escarpés, roule avec fracas sur des barrages élevés; les eaux décroissaient à vue d'œil. De là nous revînmes à la Guyane.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN.

Paris. — Imp. Lacour et Comp., rue Soufflot, 16.



FERNAND CORTEZ.

(1518-1519.)

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

PRÉLIMINAIRE.

Fernand Cortez, conquérant du Mexique, était né en 1485, à Médellin, ville de l'Estramadure, d'une famille noble. Dans sa première jeunesse, il avait étudié à l'université de Salamanque, et le dessein de son père était de l'appliquer à la jurisprudence; mais sa vivacité naturelle, qui ne s'accommodait pas d'une profession si grave, le ramena chez son père dans la résolution de prendre le parti des armes. Il obtint la permission d'aller servir en Italie, sous le grand Gonsalve de Cordoue, et le jour de son départ était marqué, lorsqu'il fut attaqué d'une longue et dangereuse maladie qui mit du changement dans ses projets, sans en apporter à ses inclinations. Il résolut de passer en Amérique pour y chercher la fortune et la gloire; il y passa dans le cours de l'année 1504, avec des lettres de recommandation pour don Nicolas d'Ovando, son parent, qui commandait dans l'île Espagnole. Quoiqu'il eût à peine vingt ans, il fit éclater sa hardiesse et sa fermeté dans plusieurs dangers auxquels il fut exposé pendant la navigation. Ovando le reçut avec amitié, et le garda quelque temps près de lui; ensuite il lui donna de l'emploi. Cortez était bien fait, et d'une physionomie prévenante; ces avantages extérieurs étaient soutenus par des qualités qui le rendaient encore plus aimable: il était généreux, sage, discret; il ne parlait jamais au préjudice de personne; sa conversation était enjouée; il obligeait de bonne grâce, et sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits. Un mérite si distingué, et les occasions qu'il eut de signaler sa valeur et sa prudence, lui avaient acquis beaucoup de réputation dans la colonie, lorsqu'en 1511, Vélasquez, qui passait dans l'île de Cuba, lui proposa de le suivre avec l'emploi de secrétaire. Il accepta cet office; mais le gouverneur ayant fait des mécontents, Cortez, qui était apparemment de ce nombre, se chargea l'année suivante de porter leurs plaintes à l'audience royale de San-Domingo. Ce complot fut découvert: Cortez fut arrêté et condamné au dernier supplice; sa grâce néanmoins fut accordée aux instances de quelques personnes de considération, et le gouverneur, se contentant de l'envoyer prisonnier à San-Domingo, l'embarqua dans un navire qui mettait à la voile; mais n'étant point observé à bord, il eut le courage pendant la nuit de sauter dans la mer avec un ais entre ses bras. Après avoir couru le plus terrible danger, il fut jeté sur le rivage, où il retomba sous le pouvoir du gouverneur, qui, frappé de l'énergie de son caractère, prit le parti de s'en faire un ami et le combla de faveurs. Vélasquez, qui vou-

tait surtout dans ses lieutenants un dévoûment servile à ses volontés et à ses intérêts, crut avoir trouvé ce qu'il cherchait dans un homme tel que Cortez, qui lui avait tant d'obligations ; mais ceux qui avaient observé de plus près l'âme altière et ambitieuse de ce nouveau commandant, jugèrent que la confiance de Vélasquez ne pouvait pas être plus mal placée. Un jour que le gouverneur et le capitaine général de la flotte se promenaient ensemble, un fou, nommé *Francisquillo*, s'approcha d'eux, et se mit à crier que Vélasquez n'y entendait rien, et qu'il lui faudrait bientôt une seconde flotte pour courir après Cortez. « *Compère*, dit le gouverneur (c'était ainsi qu'il nommait ordinairement Cortez, dont il avait tenu la fille sur les fonts de baptême), entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo ? — C'est un fou, dit Cortez, il faut le laisser parler. » Cependant les concurrents au commandement qu'il avait obtenu profitèrent de ces ouvertures pour jeter des soupçons dans l'esprit naturellement défiant de Vélasquez. Cortez, qui s'en aperçut, ne songea qu'à presser son départ : il employa aux préparatifs tout son bien et celui de ses amis. L'étendard qu'il fit arborer portait le signe de la croix, avec ces mots pour devise en latin : *Nous vaincrons par ce signe*. C'est l'inscription du fabuleux Labarum qui, à ce qu'on prétend, apparut à Constantin. En peu de jours il rassembla sous ses ordres environ trois cents hommes, entre lesquels on comptait Bernard Diaz del Castillo, qui publia l'histoire de cette expédition. Cortez était si alarmé qu'il se disposa à s'embarquer sans prendre son audience de congé. Vélasquez fut averti que la flotte allait mettre à la voile ; il se leva aussitôt, et toute la ville fut troublée : il alla au rivage dès la pointe du jour avec une nombreuse suite. Cortez, l'ayant aperçu, descendit dans une chaloupe armée de fauconneaux, d'escopettes et d'arbalètes, accompagné de ses plus fidèles amis, et s'approcha du rivage. Vélasquez lui dit : « Compère, compère, vous partez donc ainsi sans dire adieu ? Il est bien étrange que vous me quittiez ainsi. » Cortez lui répondit : « Seigneur, je vous en demande pardon ; mais sachez qu'on ne saurait apporter trop de diligence aux grandes entreprises ; ordonnez seulement ce que vous souhaitez que je fasse pour votre service. » Vélasquez, surpris, ne sut que répondre ; Cortez retourna sur-le-champ aux vaisseaux, et partit le 18 de novembre 1518, et rasant la côte du nord vers l'est alla mouiller en peu de jours au port de la Trinité, où il avait quelques amis qui le reçurent avec des transports de joie. La ville du Saint-Esprit, qui est peu éloignée de la Trinité, fournit aussi ses plus braves citoyens. Une belle noblesse, et plus de cent soldats qui furent tirés de ces deux villes, augmentèrent également la réputation et les forces de l'armée, sans compter les munitions, les armes, les vivres, et quelques chevaux qui furent embarqués aux frais de Cortez et de ses amis. Outre les dépenses communes, il distribua libéralement tout ce qui lui restait de son propre bien entre ceux qui avaient besoin de secours pour former leur équipage. Cette générosité, jointe à l'espérance que ses qualités naturelles faisaient concevoir de sa conduite, lui attacha tous les cœurs par des droits plus forts que ceux du rang et de l'autorité.

La flotte partit du port de la Trinité et se rendit à la Havane. Cortez y ménagea jusqu'au temps de son loisir. Il profita de ce court intervalle pour mettre l'artillerie à terre, pour faire nettoyer les pièces, et pour exercer les canonniers à leurs fonctions. Le canton de la Havane produisant du coton en abondance, il en fit faire une sorte d'arme défensive, qui n'était qu'un double drap de coton piqué et taillé en forme de casaque, à laquelle on donna le nom d'*estampille*. Cette armure, qui doit son origine à la disette du fer, devint si commune après l'expérience, qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles passa pour une défense plus sûre que le fer, contre la pointe des flèches et des dards américains, sans compter que les flèches, y demeurant attachées, perdaient encore leur activité, et n'allaient blesser personne en glissant sur les armes. Cortez faisait faire aussi tous les exercices militaires à ses soldats : il les instruisait lui-même par le discours et l'exemple.

Après les assurances formelles de l'affection de son armée, Cortez ne vit plus d'obstacle à redouter pour le succès de son entreprise. Sa flotte se trouva composée de dix navires et d'un brigantin. Il divisa toutes ses troupes en onze compagnies, et les mit sous les ordres d'autant de capitaines qui devaient commander ces onze vaisseaux, avec une égale autorité sur mer et sur terre. Il prit le commandement de la première compagnie, et donna pour mot *Saint-Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettait toutes ses entreprises.

—

RELATION.

On mit à la voile, du port de la Havane, le 10 de février 1519. Après avoir eu pendant quelques jours des vents impétueux à combattre, toute la flotte se réunit dans l'île de Cozumel, et l'on fit une revue générale. Le nombre des troupes montait à cinq cent huit soldats, sans y comprendre les officiers, et cent neuf hommes pour le service de la navigation. Quoique la plupart eussent déjà fait éclater leur ardeur, Cortez, après leur avoir fait une exhortation générale, prit les officiers à part, s'assit au milieu d'eux, et leur adressa une harangue que Solis nous a conservée. Les insulaires s'étaient retirés dans les montagnes à la vue de la flotte ; mais ils furent excités à descendre par le bon ordre qu'ils virent régner dans le camp des Espagnols, et bientôt ils se mêlèrent parmi eux avec autant de familiarité que de confiance. Cortez apprit du cacique que dans un canton de la terre ferme il y avait quelques hommes barbus, d'un pays auquel ils donnaient le nom *de Castille*. Il ne douta point que ce ne fussent quelques-uns des Castillans qu'Hernandez de Cordoue et Grijalva s'étaient plaints d'avoir perdus sur cette côte ; et comprenant de quelle importance il était pour lui de s'attacher quelques hommes de sa nation qui devaient savoir la langue du pays, il fit passer Ordaz à la côte de l'Yucatan, dont l'île de Cozumel n'est éloignée que d'environ quatre lieues. Deux insulaires, choisis par le cacique même, furent chargés d'une lettre pour les prisonniers, et de quelques présents, par lesquels on se flattait d'obtenir leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours, qui étaient le temps nécessaire pour la réponse. Ordaz n'ayant pas reparu dans le terme de huit jours, le départ ne fut pas retardé plus longtemps ; mais une voie d'eau, qui se fit au vaisseau d'Escalante, ayant bientôt obligé la flotte de retourner dans l'île d'où elle était partie, il fallut employer quatre jours au radoub ; et comme on remettait à la voile, on découvrit de fort loin un canot qui traversait le golfe pour venir droit à l'île. Il portait quelques Américains armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême, et témoigner peu de crainte à la vue de la flotte. Le général fit mettre quelques soldats en embuscade, dans l'endroit du rivage où le canot devait aborder. Ils laissèrent descendre les Américains, et leur ayant coupé le chemin, ils fondirent impétueusement sur eux. Mais un de ces étrangers, s'avançant les bras ouverts, s'écria en castillan qu'il était chrétien. Ils le reçurent avec mille caresses, et le conduisirent au général, qui reconnut ses compagnons pour les mêmes insulaires qu'il avait envoyés avec Ordaz à la côte d'Yucatan.

Les Castillans partirent de Cozumel le 4 de mars ; et doublant la pointe de Cotoche, ils suivirent la côte et allèrent mouiller à la rivière de Grijalva. On n'y fut pas longtemps sans entendre des cris tumultueux, qui semblaient annoncer de la résistance dans un canton

où Grijalva n'avait reçu que des caresses et des présents. Aguilar, que Cortez envoya dans un esquif pour demander la paix, revint lui dire que les ennemis étaient en grand nombre, et si résolus de défendre l'entrée de la rivière, qu'ils avaient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fût point par cette province qu'il voulait commencer ses conquêtes, il lui parut important de ne pas reculer dans le premier péril qui s'offrait. La nuit approchait, il l'employa presque entière à disposer l'artillerie de ses plus gros vaisseaux, avec ordre aux soldats de prendre leurs casaques piquées. A l'approche du jour, les vaisseaux furent rangés en demi-lune, dont la forme allait en diminuant jusqu'aux chaloupes qui terminaient les deux pointes. La largeur de la rivière laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec une lenteur qui invitait les Américains à la paix. Aguilar fut député encore une fois pour l'offrir; mais leur réponse fut le signal de l'attaque. Ils s'avancèrent à la faveur du courant jusqu'à la portée de l'arc, et tout d'un coup ils firent pleuvoir sur la flotte une si grande quantité de flèches, que les Espagnols eurent beaucoup d'embarras à se couvrir; mais, après avoir soutenu cette première attaque, ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur artillerie, que la plupart des Américains, épouvantés d'un bruit qu'ils n'avaient jamais entendu, et de la mort d'une infinité de leurs compagnons, abandonnèrent leurs canots pour sauter dans l'eau. Alors les vaisseaux s'avancèrent sans obstacle jusqu'au bord de la rivière où Cortez entreprit de descendre, sur un terrain marécageux et couvert de buissons. Il y fallut livrer un second combat. Les Américains qui étaient embusqués dans les bois et ceux qui avaient quitté leurs canots s'étaient rassemblés pour revenir à la charge. Les flèches, les dards et les pierres incommodèrent beaucoup les Castillans; mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon sans cesser de combattre, c'est-à-dire que les premiers rangs faisant tête à l'ennemi couvraient ceux qui descendaient des vaisseaux et leur donnaient le temps de se ranger pour les soutenir. Aussitôt que le bataillon fut formé, il détacha cent hommes sous la conduite d'Avila pour aller au travers du bois attaquer la ville de Tabasco, capitale de la province, dont on connaissait la situation par les mémoires des voyages précédents. Ensuite il marcha contre une multitude incroyable, qu'il ne cessa point de pousser avec autant de hardiesse que de danger. Les Castillans combattaient dans l'eau jusqu'aux genoux. Le général même s'exposa comme le moindre soldat, et l'on rapporte qu'ayant laissé dans l'ardeur du combat un de ses souliers dans la fange, il combattit longtemps dans cet état sans s'en apercevoir.

Cependant les Américains disparurent entre les buissons, apparemment pour la défense de leur ville, vers laquelle ils avaient vu marcher d'Avila. On en jugea par la multitude de ceux qui s'y étaient rassemblés. Elle était fortifiée d'une espèce de muraille composée de gros troncs d'arbres en forme de palissades, entre lesquelles il y avait des ouvertures pour le passage des flèches. Cortez arriva plus tôt à la ville que d'Avila, dont la marche avait été retardée par des marais et par des lacs. Cependant les deux troupes se rejoignirent, et sans donner aux ennemis le temps de se reconnaître, elles avancèrent tête baissée jusqu'au pied de la palissade. Les distances servirent d'embrasures pour les arquebuses. Bientôt il ne resta plus aux Américains d'autre ressource que de prendre la fuite vers les bois. Cortez défendit de les suivre, pour leur laisser la liberté de se déterminer à la paix, et pour donner à ses gens le temps de se reposer. Ainsi Tabasco fut sa première conquête. Cette ville était grande et bien peuplée. Les Américains en ayant fait sortir leurs familles et leurs principales richesses, elle n'offrit presque rien à l'avidité du soldat; mais il s'y trouvait des vivres en abondance.

Cortez, après avoir fait reconnaître le pays par ses détachements, fut informé que, près d'un lieu nommé *Cinthla*, on découvrait une armée innombrable de Mexicains, qui ne pouvaient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer.

Les Castillans, qui ne connaissaient point encore le caractère et les usages de ces peuples, ne purent voir sans quelque effroi la campagne inondée d'une armée si nombreuse. Ils apprirent qu'elle était de quarante mille hommes. Cortez sentait le péril dans lequel il s'était engagé; cependant loin d'en être abattu il anima ses gens par un air de joie et de fierté. Il leur fit prendre un poste au pied d'une petite éminence, qui ne leur laissait point à craindre d'être enveloppés par derrière, et d'où l'artillerie pouvait jouer librement. Pour lui, montant à cheval avec tout ce qu'il avait de cavaliers, il se jeta dans un taillis voisin, d'où il se proposait de prendre l'ennemi en flanc, lorsque cette diversion deviendrait nécessaire. Les Américains ne furent pas plus tôt à la portée des flèches qu'ils firent leur première décharge; après quoi, suivant leur usage, ils fondirent avec tant d'impétuosité sur le bataillon espagnol, que les arquebuses et les arbalètes ne purent les arrêter; mais l'artillerie faisait une horrible exécution dans leur corps d'armée; et comme ils étaient fort serrés, chaque coup en abattait un grand nombre. Ils ne laissaient pas de se rejoindre pour remplir les vides qui se faisaient dans leurs bataillons, et, poussant d'épouvantables cris, ils jetaient en l'air des poignées de sable par lesquelles ils espéraient cacher leur perte. Cependant ils avancèrent jusqu'à se trouver en état d'en venir aux coups de main; et déjà les Espagnols commençaient à croire que la partie n'était pas égale, lorsque les cavaliers, sortant du bois avec Cortez à leur tête, vinrent tomber à bride abattue dans la mêlée la plus épaisse. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage. La seule vue des chevaux, que les Mexicains prirent pour des monstres dévorants, à têtes d'homme et de bête, fit désespérer de la victoire aux plus braves. A peine osaient-ils jeter les yeux sur l'objet de leur terreur. Ils ne pensèrent plus qu'à se retirer, en continuant néanmoins de faire tête, mais comme s'ils eussent appréhendé d'être dévorés par derrière, et pour veiller à leur sûreté plutôt que pour combattre. Enfin les Espagnols, à qui cette retraite donna la liberté de se servir de leurs arquebuses, recommencèrent un feu si vif qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs ennemis.

Cortez se contenta de les faire suivre à quelque distance par ses cavaliers, dans la vue de redoubler leur effroi; mais avec ordre d'épargner leur sang, et d'enlever seulement quelques prisonniers qu'il voulait faire servir à la paix. On trouva sur le champ de bataille plus de huit cents ennemis morts, et l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés n'eût été beaucoup plus grand. Les Castillans n'y perdirent que deux hommes, mais ils eurent soixante-dix blessés. Cet essai de leurs armes leur parut digne, après la conquête, d'être célébré par un monument, et ils élevèrent un temple en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire. La première ville qu'ils fondèrent dans cette province reçut aussi le même nom. Les Mexicains épouvantés demandèrent la paix. Elle se fit de si bonne foi, qu'après l'avoir confirmée par des présents mutuels, entre lesquels le cacique de Tabasco fit accepter à Cortez vingt femmes américaines pour faire du pain de maïs à ses troupes, on se visita pendant quelques jours avec autant de civilité que de confiance.

Cortez, appréhendant de s'affaiblir s'il poussait plus loin ses prétentions, et rapportant toutes ses vues à de plus hautes entreprises, remit à la voile le lundi de la semaine sainte, pour continuer de suivre la côte à l'ouest. Il reconnut dans cette route la province de Guazacoalco, les rivières d'Alvarado et de Banderas, l'île des Sacrifices et tous les autres lieux qui avaient été découverts par Grijalva. Enfin il aborda le jeudi-saint à Saint-Jean d'Ulloa. A peine eut-il fait jeter

l'ancre entre l'île et le continent, qu'on vit partir de la côte deux de ces gros canots que les gens du pays nomment *pirogues*. Ils s'avancèrent jusqu'à la flotte sans aucune marque de crainte ou de défiance, ce qui fit juger favorablement de leurs intentions. Cortez ordonna qu'ils fussent reçus avec beaucoup de caresses; mais Aguilar, qui avait servi d'interprète, cessant d'entendre la langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de sortir, lorsque le hasard fit remarquer qu'une des femmes qu'on avait amenées de Tabasco, qui avait déjà reçu le baptême sous le nom de *Marina*, s'entretenait avec quelques-uns de ces Mexicains. C'est de ce jour que commença la faveur de cette femme auprès du général, et que, par ses services autant que par son esprit et sa beauté, elle acquit sur lui un ascendant qu'elle sut toujours conserver.

Les Mexicains déclarèrent à Cortez, par la bouche de Marina, que Pilpatoé et Teutilé, le premier, gouverneur de cette province, et l'autre, capitaine général du grand empereur Montézuma, les avaient envoyés au commandant de la flotte pour savoir de lui-même quel dessein l'amenait sur leur rivage. Cortez traita fort civilement ces députés, et leur répondit qu'il venait en qualité d'ami, dans le dessein de traiter d'affaires importantes pour leur prince et pour son empire; qu'il s'expliquerait davantage avec le gouverneur et le général, et qu'il espérait d'eux un accueil aussi favorable qu'ils l'avaient fait l'année précédente à quelques vaisseaux de sa nation. Ensuite, ayant tiré d'eux une connaissance générale des richesses, des forces et du gouvernement de Montézuma, il les renvoya fort satisfaits. Le jour suivant, sans attendre la réponse de leurs maîtres, il fit débarquer toutes ses troupes, ses chevaux et son artillerie. Les habitants du canton lui prêtèrent volontairement leurs secours pour élever des cabanes, entre lesquelles il en fit dresser une plus grande, qu'il destinait au service de la religion, et devant laquelle il fit planter une croix. Il apprit des Américains que Teutilé commandait une puissante armée dans la province, pour soumettre quelques places indépendantes que l'empereur voulait joindre à ses États. Tout le jour et la nuit suivante se passèrent dans une profonde tranquillité.

Elle fut troublée le lendemain par une nombreuse troupe de Mexicains armés, qui s'avancèrent sans précaution vers le camp; mais on fut bientôt informé que c'étaient les avant-coureurs de Teutilé et de Pilpatoé, qui s'étaient mis en chemin pour venir saluer le général. Ils arrivèrent le jour de Pâques, avec un cortége digne de leur rang. Cortez, ayant conçu qu'il avait à traiter avec les ministres d'un prince fort supérieur aux caciques, résolut d'affecter aussi un air de grandeur qu'il crut propre à leur en imposer. Il les reçut au milieu de tous ses officiers, qu'il avait engagés à prendre une posture respectueuse autour de lui. Après avoir écouté leurs premiers compliments, auxquels il fit une réponse fort courte, il leur fit déclarer par Marina qu'avant de traiter du sujet de son voyage, il voulait rendre ses devoirs à son Dieu, qui était le seigneur de tous les dieux de leur pays; et les ayant conduits à la cabane qui leur servait d'église, il y fit chanter une messe solennelle avec toute la pompe que les circonstances permettaient. On revint de l'église à la tente, où il fit dîner les deux officiers mexicains avec la même ostentation. Ensuite, prenant un air grave et fier, il leur dit, par la bouche de son interprète, qu'il était venu de la part de Charles d'Autriche, monarque de l'orient, pour communiquer à l'empereur Montézuma des secrets d'une haute importance, mais qui ne pouvaient être déclarés qu'à lui-même; qu'il demandait par conséquent l'honneur de le voir, et qu'il se promettait d'en être reçu avec toute la considération qui était due à la grandeur de son maître.

Cette proposition parut causer aux deux officiers un chagrin dont ils ne purent déguiser les marques; mais avant de s'expliquer, ils demandèrent la liberté de faire apporter leurs présents. C'étaient des vivres, des robes de coton très fin, des plumes de différentes couleurs, et une grande caisse remplie de divers bijoux d'or travaillés avec délicatesse. Trente Mexicains entrèrent dans la tente, chargés de ce fardeau, et Teutilé en présenta chaque partie au général. Ensuite, se tournant vers lui, ils lui firent dire par l'interprète qu'ils le priaient d'agréer ce témoignage de l'estime et de l'affection de deux esclaves de Montézuma, qui avaient ordre de traiter ainsi les étrangers qui abordaient sur les terres de son empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteraient peu, et qu'ils se hâteraient de continuer leur voyage; que le dessein de voir l'empereur souffrait trop de difficultés, et qu'ils croyaient lui rendre service en lui conseillant d'y renoncer. Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua que les rois ne refusaient jamais audience aux ambassadeurs des autres souverains, et que, sans un ordre bien précis, leurs ministres ne devaient pas se charger d'un refus si dangereux; que dans cette occasion leur devoir était d'avertir Montézuma de son arrivée, et qu'il leur accordait du temps pour cette information; mais qu'ils pouvaient assurer en même temps leur empereur que le général étranger était fortement résolu de le voir, et que, pour l'honneur du grand roi qu'il représentait, il ne rentrerait point dans ses vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Les deux Mexicains, frappés de l'air dont Cortez avait accompagné cette déclaration, ne répondirent que pour le prier avec soumission de ne rien entreprendre du moins avant la réponse de la cour, et pour lui offrir toute l'assistance dont il aurait besoin dans l'intervalle.

Ils avaient dans leur cortége des peintres de leur nation, qui s'étaient attachés depuis le premier moment de leur arrivée à représenter avec une diligence admirable les vaisseaux, les soldats, les chevaux et l'artillerie, et tout ce qui s'était offert à leurs yeux dans le camp. Leur toile était une étoffe de coton préparée, sur laquelle ils traçaient assez naturellement, avec un pinceau et des couleurs, toutes sortes d'objets et de figures. Cortez ne vit pas sans étonnement la facilité avec laquelle ils exécutaient leurs dessins. Ils exprimaient sur ces toiles non-seulement les figures, mais les discours mêmes et les actions, et Montézuma devait être informé par cette méthode de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avait eu avec Teutilé. Cortez fit faire l'exercice à ses soldats, pour montrer leur adresse et leur valeur aux yeux des deux principaux officiers de l'empire.

L'infanterie castillane forma un bataillon, et tout le canon de la flotte fut mis en batterie. On déclara aux Mexicains que le général étranger voulait leur rendre les honneurs qui n'étaient accordés dans son pays qu'aux personnes d'une haute distinction. Cortez, montant à cheval avec ses principaux officiers, commença par des courses de bague. Ensuite, ayant partagé sa troupe en deux escadrons, il leur fit faire entre eux une espèce de combat avec tous les mouvements de la cavalerie. Les Américains, dans leur première surprise, regardèrent d'abord avec frayeur ces animaux dont la figure et la fierté leur paraissaient terribles; et n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des hommes capables de les rendre si dociles avaient quelque chose de supérieur à la nature. Mais lorsqu'au signal de Cortez l'infanterie fit deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit sur eux tant d'impression, que les uns se jetèrent à terre, les autres prirent la fuite, et les deux seigneurs cachèrent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez ne tarda point à les rassurer, en leur répétant d'un air enjoué que c'était par ces fêtes militaires que les Espagnols honoraient leurs amis. C'était leur faire comprendre combien ces armes étaient terribles dans une action sérieuse, puisqu'un

simple amusement, qui n'en était que l'image, avait pu leur causer tant de frayeur.

Teutilé reprit le chemin de son camp, d'où il se hâta d'envoyer à Montézuma ses observations avec les tableaux de ses peintres et les présents de Cortez. Les rois du Mexique entretenaient pour cet usage un grand nombre de courriers, dispersés sur tous les grands chemins de l'empire. On choisissait pour cet office des jeunes gens fort dispos, qu'on exerçait à la course dès le premier âge. Acosta, dont on vante l'exactitude dans ses descriptions, rapporte que la principale école où l'on dressait ces courriers était le grand temple de Mexico, qui contenait une idole monstrueuse au sommet d'un escalier de cent vingt degrés, et qu'il y avait des prix tirés du trésor public pour celui qui arriverait le premier aux pieds de l'idole. Dans les courses qu'ils faisaient quelquefois d'une extrémité de l'empire à l'autre, ils se relevaient de distance en distance avec des proportions si justes, qu'ils se succédaient toujours avant qu'ils eussent commencé à se lasser.

La réponse de Montézuma vint en sept jours, quoique par le plus court chemin on compte soixante lieues de la capitale à Saint-Jean d'Ulloa, et, ce qui augmente l'admiration, c'est qu'elle était précédée par un présent porté sur les épaules de cent Américains. Avant l'audience, Teutilé, qui était chargé de négocier avec le général étranger, fit étendre les présents sur des nattes, à la vue des Espagnols; ensuite, s'étant fait introduire dans la tente de Cortez, il lui dit que l'empereur Montézuma lui envoyait ces richesses pour lui témoigner l'estime qu'il faisait de lui, et la haute opinion qu'il avait de son roi, mais que l'état de ses affaires ne lui permettait pas d'accorder à des inconnus la permission de se rendre à sa cour. Cortez reçut tous les présents avec toutes les marques d'un profond respect; mais il répondit que, malgré le chagrin qu'il aurait de déplaire à l'empereur en négligeant ses ordres, il ne pouvait retourner en arrière sans blesser l'honneur de son roi. Il s'étendit sur son devoir avec une fermeté qui déconcerta le Mexicain, et l'exhortant à faire de nouvelles instances auprès de l'empereur, il promit d'attendre encore sa réponse: cependant il ajouta qu'il serait fort affligé qu'elle tardât trop à venir, parce qu'il se verrait alors forcé de la solliciter de plus près.

Cependant Cortez n'était pas sans inquiétude, lorsqu'il comparait la faiblesse de ses moyens avec la grandeur de ses projets; mais n'en étant pas moins décidé à tenter la fortune, il résolut d'occuper ses soldats jusqu'au retour de l'ambassadeur mexicain, pour leur ôter le temps de se refroidir par leurs réflexions; et sous prétexte de chercher un mouillage plus sûr, parce que la rade de Saint-Jean d'Ulloa était battue des vents du nord, il chargea Montéjo d'aller reconnaître la côte avec deux vaisseaux, sur lesquels il fit embarquer ceux dont il appréhendait le plus d'opposition. Montéjo revint vers le temps où l'on attendait Teutilé. Il avait suivi la côte jusqu'à la grande rivière de Panuco, que les courants ne lui avaient pas permis de passer; mais il avait découvert une bourgade où la mer formait une espèce de port, défendu par quelques rochers qui pouvaient mettre les vaisseaux à couvert du vent. Elle n'était qu'à dix ou douze lieues de Saint-Jean. Cortez fit valoir cette faveur du ciel comme un témoignage de sa protection.

Teutilé arriva bientôt avec de nouveaux présents. Sa harangue fut courte: elle portait un ordre aux étrangers de partir sans réplique. Cortez entendant sonner la cloche de l'église, et prenant occasion de cet incident pour former un dessein extraordinaire, se mit à genoux, après avoir fait signe à tous ses gens de s'y mettre à son exemple. Cette action, qui fut suivie d'un profond silence, parut causer de l'étonnement à l'ambassadeur. Cortez, d'un air plus imposant que jamais, déclara: « Que le principal motif du roi son maître, pour offrir son amitié à l'empereur du Mexique, était l'obligation où sont les princes chrétiens de s'opposer aux erreurs de l'idolâtrie; qu'un de ses plus ardents désirs était de lui donner les instructions qui conduisent à la connaissance de la vérité, et de l'aider à sortir de l'esclavage du démon, horrible tyran, qui tenait l'empereur même dans les fers, quoiqu'en apparence il fût un puissant monarque; que pour lui, venant d'un pays fort éloigné pour une affaire de cette importance, et de la part d'un roi plus puissant encore que celui des Mexicains, il ne pouvait se dispenser de faire de nouvelles instances pour obtenir une audience favorable, d'autant plus qu'il n'apportait que la paix, comme on en devait juger par ceux qui l'accompagnaient, dont le petit nombre ne pouvait faire soupçonner d'autres vues. »

Ce discours, par lequel il avait espéré de se faire du moins respecter, n'eut pas le succès qu'il s'en était promis. Teutilé se leva brusquement pour répondre: « que jusqu'alors Montézuma n'avait employé que la douceur en traitant les étrangers comme ses hôtes; mais que s'ils continuaient à résister à ses ordres, ils devaient s'attendre d'être traités en ennemis. » Alors il sortit à grands pas avec tout son cortége. Cortez s'applaudit d'un refus qui lui donnait la liberté d'employer les armes sans violer aucun droit.

Après avoir apaisé une sédition parmi ses troupes, Cortez peu de jours après reçut le cacique de Zampoala qui, très impatient du joug de l'empereur mexicain, ne demandait que l'occasion de le secouer. Ce fut donc un nouveau sujet de satisfaction pour Cortez, surtout lorsque les Américains eurent ajouté que Montézuma était un prince violent, qui s'était rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, et qui tenait les peuples soumis par la crainte.

L'empire du Mexique était alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les provinces qui avaient été découvertes dans l'Amérique septentrionale étaient gouvernées par ses ministres ou par des caciques qui lui payaient un tribut. Sa longueur, du levant au couchant, était de plus de cinq cents lieues, et la largeur, du midi au nord, d'environ deux cents. Il avait pour bornes au nord la mer Atlantique; dans ce vaste espace de côtes qui s'étend depuis Panuco jusqu'à l'Yucatan, le golfe d'Anian le bornait au couchant. Le côté méridional occupait cette vaste contrée qui borde la mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatemala, et qui vient près de Nicaragua, vers l'isthme du Darien; celui du nord, s'étendant jusqu'à Panuco, comprenait cette province entière; mais ses limites étaient resserrées en quelques endroits par des montagnes qui servaient de retraite aux Chichimèques et aux Atomies, peuples farouches et barbares, auxquels on n'attribuait aucune forme de gouvernement, et qui, n'ayant pour habitation que les cavernes des rochers ou quelques trous sous terre, vivaient de leur chasse et des fruits que leurs arbres produisaient sans culture.

Il n'y avait pas plus de cent trente ans que l'empire du Mexique était parvenu à cette grandeur, après avoir commencé à s'élever, comme la plupart des autres Etats, sur des fondements assez faibles. Les Mexicains, portés par inclination à l'exercice des armes, avaient assujéti par degrés plusieurs autres peuples qui habitaient cette partie du Nouveau-Monde. Leur premier chef avait été un simple capitaine, dont l'adresse et le courage en avaient fait d'excellents soldats. Ensuite ils s'étaient donné un roi, qu'ils avaient choisi entre les plus braves de leur nation, parce qu'ils ne connaissaient pas d'autre vertu que la valeur; et cet usage de donner la couronne au plus brave, sans aucun égard au droit de la naissance, n'avait été interrompu que dans quelques occasions où l'égalité du mérite avait fait donner la préférence au sang royal. Montézuma, suivant les peintures qui composaient leurs annales, était le onzième de ces rois.

Affermi dans ses charges et ses honneurs par une nouvelle élection dont ses compagnons d'armes le rendirent l'objet, Cortez détacha cent hommes, sous le commandement d'Alvarado, pour aller reconnaître le

pays et pour chercher des vivres, qui commençaient à manquer depuis que les Américains avaient cessé d'en apporter au camp. Alvarado n'alla pas loin sans rencontrer quelques villages, dont les habitants avaient laissé l'entrée libre, en se retirant dans les bois. Il y trouva du maïs, de la volaille et d'autres provisions, qu'il se contenta d'enlever sans causer d'autre désordre; et ce secours rétablit l'abondance. Alors Cortez donna ses ordres pour la marche de l'armée. Les vaisseaux mirent à la voile vers la côte de Quiabizlan, où l'on avait découvert un nouveau port, et les troupes suivirent par terre le chemin de Zampoala, qu'on atteignit au bout de quelques jours.

La ville était grande et bien peuplée, dans une agréable situation, entre deux ruisseaux qui arrosaient une campagne fertile. Ils venaient d'une montagne peu éloignée, revêtue d'arbres et d'une pente aisée. Les édifices de Zampoala étaient de pierre, couverts et crépis d'une sorte de chaux blanche, polie et luisante, dont l'éclat formait un spectacle fort brillant. Un des soldats qui furent détachés était revenu avec transport, en criant de toute sa force que les murailles étaient d'argent : tant l'espèce d'ivresse où les jetaient tant d'objets nouveaux leur montrait partout les métaux que cherchait leur avarice!

Toutes les rues et les places publiques se trouvèrent remplies de peuple, mais sans aucune espèce d'armes qui pussent donner du soupçon, et sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le cacique s'offrit à la porte de son palais. Son discours fut simple et précis. Il félicita Cortez de son arrivée, il se félicita lui-même de l'honneur qu'il avait de le recevoir; et, sans un mot inutile, il le pria d'aller prendre quelque repos dans son quartier, où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs. En effet, le lendemain Cortez et le cacique s'entendirent sur les moyens de secouer le joug impérial.

Cortez donna aussitôt des ordres pour continuer sa marche. A son départ, quatre cents Américains se présentèrent pour porter le bagage de l'armée, et pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le pays qui restait à traverser jusqu'à la province de Quiabizlan offrit un mélange de bois et de plaines fertiles, dont la vue parut fort agréable aux Espagnols. Ils se logèrent le soir dans un village abandonné pour ne se pas présenter la nuit aux portes de la capitale. Le lendemain, ils découvrirent dans l'éloignement les édifices d'une assez grande ville, sur une hauteur environnée de rochers qui semblaient lui servir de murailles : ils y montèrent avec beaucoup de peine, mais sans opposition de la part des habitants.

C'est alors que Cortez, ne voyant plus d'obstacle à redouter, prit la résolution de donner une forme régulière et constante à la colonie de Vera-Cruz, qui était comme errante avec l'armée dont elle était composée. La situation de la ville fut choisie dans une plaine, entre la mer et Quiabizlan, à une demi-lieue de cette place. La fertilité du terroir, l'abondance des eaux et la beauté des arbres semblèrent inviter les Castillans à ce choix. On creusa les fondements de l'enceinte : les officiers se partagèrent pour régler le travail et pour y contribuer par leur exemple; le général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés, et parurent une défense suffisante contre les armes des Mexicains : on bâtit des maisons avec moins d'égards aux ornements qu'à la commodité.

Dans cet intervalle, les deux officiers de Montézuma étaient retournés à la cour, et n'avaient pas manqué, dans le récit de leur disgrâce, de faire valoir l'obligation qu'ils avaient de leur liberté au général des étrangers. Cette nouvelle parut apaiser la fureur de Montézuma, qui n'avait pensé d'abord qu'à lever une armée formidable pour exterminer les rebelles et leurs partisans. Cependant la colère ne pouvant lui faire oublier ses alarmes et les menaces de ses dieux, il prit le parti d'en revenir à la négociation, et de tenter par une nouvelle ambassade et de nouveaux présents d'engager Cortez à s'éloigner de l'empire. Ses ambassadeurs arrivèrent au camp des Espagnols lorsqu'on achevait de fortifier Vera-Cruz : ils amenaient avec eux deux jeunes princes, neveux de l'empereur, accompagnés de quatre anciens caciques, qui leur servaient de gouverneurs : leur présent était d'une richesse éclatante.

Cortez leur fit rendre de grands honneurs, et déclara qu'aussitôt que l'honneur de voir le grand Montézuma lui serait accordé, il lui ferait connaître les motifs et l'importance de son ambassade; mais qu'aucun obstacle n'aurait le pouvoir de l'arrêter, parce que les guerriers de sa nation, loin de connaître la crainte, sentaient croître leur courage à la vue du danger, et s'accoutumaient dès l'enfance à chercher la gloire dans les plus redoutables entreprises.

Après ce discours, prononcé d'un air majestueux et tranquille, il fit donner avec profusion aux ambassadeurs mexicains toutes les bagatelles qui venaient de Castille, et sans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater sur leur visage, il leur déclara qu'ils étaient libres de retourner à la cour. Cette indifférence altière, les démarches de l'orgueilleux Montézuma qui sollicitait son amitié par des présents, redoublèrent la vénération des peuples pour les Espagnols aux dépens de celle qu'ils avaient eue jusqu'alors pour leur souverain. On ne remarqua plus rien de forcé dans leur soumission. Bientôt un service considérable que le général rendit aux caciques de Zampoala et de Quiabizlan les fit passer de l'admiration à l'attachement.

Cortez, voulant rendre compte à Charles-Quint de l'état des choses, fit partir un vaisseau qui mit à la voile le 16 de juillet, avec l'ordre précis de prendre sa route par le canal de Bahama, sans toucher à l'île de Cuba, où Vélasquez était trop redoutable. Il prit ensuite la résolution de se défaire de sa flotte, en mettant ses vaisseaux en pièces pour forcer tous ses gens à la fidélité, et les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui, sans compter l'avantage d'augmenter ses forces de plus de cent hommes, qui faisaient les fonctions de pilotes et de matelots. Ses confidents, auxquels il communiqua ce dessein, le secondèrent avec beaucoup d'habileté. On mit à terre les voiles, les cordages, les planches et tous les ferrements dont on pouvait tirer quelque utilité; ensuite on fit échouer tous les bâtiments, à l'exception des chaloupes qui furent réservées pour la pêche. On compte, avec raison, la conduite et l'exécution d'un dessein si hardi entre les plus grandes actions de Cortez.

Quoique la ruine de la flotte parût affliger quelques soldats, les mécontentements furent étouffés par la joie et les applaudissements du plus grand nombre. On ne parla plus que du voyage de Mexico, et Cortez assembla toutes ses troupes pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses et ses exhortations. L'armée se trouva composée de cinq cents hommes de pied, de quinze cavaliers et de six pièces d'artillerie. Il était resté dans la ville une partie du canon, cinquante hommes, et deux chevaux, sous la conduite d'Escalante, dont Cortez estimait beaucoup la prudence et la valeur. Les caciques alliés reçurent ordre de respecter ce gouverneur, de lui fournir des vivres, et d'employer un grand nombre de leurs sujets aux fortifications de la ville, moins par défiance du côté des habitants que sur les soupçons de quelque insulte de la part du gouverneur de Cuba. Cortez n'accepta de leurs offres que deux cents *tamènes*, nom d'une sorte d'artisans qui servent au transport du bagage, et quatre cents hommes de guerre, entre lesquels on en comptait cinquante de la principale noblesse du pays : c'étaient autant d'otages pour la garnison de Vera-Cruz, et pour un jeune Espagnol qu'il avait laissé au cacique de Zampoala, dans la vue de lui faire apprendre exactement la langue du Mexique.

Il donna aussitôt ses ordres pour la marche : les Espagnols composèrent l'avant-garde, et les Américains suivirent à peu de distance.

On partit le 16 août. La beauté du chemin et la dis-
sition des peuples qui étaient du nombre des alliés
nt trouver peu de difficultés dans cette route. Mais
dant trois jours qu'on mit à traverser les monta-
s, on ne trouva que des sentiers étroits et bordés de
ipices, où l'artillerie ne put passer qu'à force de
. Le froid y était cuisant et les pluies continuelles.
soldats, obligés de passer les nuits sans autre cou-
re que leurs armes, et souvent pressés par la
, y firent le premier essai des fatigues qui les at-
ient. En arrivant au sommet de la montagne, ils
uvèrent un temple et quantité de bois, qui ne leur
rent pas longtemps la vue de la plaine : c'était
ée d'une province, nommée *Zocothla*, fort grande
peuplée, dont les premières habitations leur of-
bientôt assez de commodités pour leur faire ou-
urs travaux. Cortez, apprenant que le cacique
sa demeure dans une ville du même nom, peu
e de la montagne, l'informa de son arrivée et
lesseins par deux Américains qui lui furent en-
avec une réponse civile. Bientôt on eut la vue
lle magnifique, qui s'étendait dans une grande
et dont les édifices tiraient beaucoup d'éclat de
ncheur. Elle en reçut le nom de *Castel-Blanco*.
z, pendant cinq jours qu'il passa dans cette
reçut que des marques extraordinaires de la
ation du cacique. Il se dirigea ensuite vers
nce de Tlascala, où les peuples étaient, à la
lus guerriers et plus féroces, mais unis par
traités avec les Zampaolans et les Totona-

a était alors une province extrêmement
à laquelle on donnait environ cinquante
circuit. Son terrain est inégal, et s'élève de
ts en collines, qui semblent naître de cette
îne de montagnes qu'on a nommée depuis
-Cordillière. Les bourgades occupaient le
s collines, par une ancienne politique des
qui trouvaient dans cette situation le dou-
e de se mettre à couvert de leurs ennemis,
leurs plaines libres pour la culture. Dans
s avaient été gouvernés par des rois, mais
civile leur ayant fait perdre le goût de la
, ils avaient secoué le joug de la royauté
une espèce de république, dans laquelle
tenaient depuis plusieurs siècles. Leurs
aient partagées en cantons, dont chacun
elques députés qui allaient résider dans
ommée Tlascala, comme la province, et
ormaient le corps d'un sénat dont toute
connaissait l'autorité. Cet exemple du
aristocratique est assez remarquable
de encore à demi sauvage. Les Tlasca-
oujours défendus contre la puissance des
Mexique, se trouvaient alors au plus
leur gloire, parce que les tyrannies de
aient augmenté le nombre de leurs
epuis peu ils s'étaient ligués pour leur
e avec les *Otomies*, peuples fort barba-
grande réputation à la guerre, où la
ait lieu de valeur.
mé de toutes ces circonstances, crut
uelques ménagements avec une répu-
nte, et ne rien tenter sans avoir fait
dispositions du sénat. Il chargea de
quatre de ses Zampoalans, les plus
eur noblesse et leur habileté. Ils par-
es les marques de leur dignité, et se
ala, où ils furent conduits civilement
stiné au logement des ambassadeurs.
nt, ils furent introduits dans la salle
xpliquèrent le sujet de leur ambas-
se retirèrent pour laisser les séna-

long conseil, Magiscatzin, vieillard
e la nation, fit prévaloir d'abord le
par cette seule raison que les étran-
gers paraissaient envoyés du ciel, et que, ne deman-
dant que la liberté de passage, ils avaient pour eux
la raison et la volonté des dieux. Mais le général des
armées, nommé *Xicotencal*, jeune homme plein de
courage et de feu, représenta si vivement le danger
qu'il y avait pour la religion et pour l'État à recevoir
des inconnus dont on ignorait les intentions, qu'il
excita tout le monde à la guerre. Cependant un troi-
sième sénateur, nommé *Témilotécal*, ouvrit une opi-
nion plus modérée, qui semblait concilier les deux
autres, ou du moins qui favorisait le parti de la guerre
sans ôter le pouvoir de revenir à la paix : c'était de
faire partir sur-le-champ Xicotencal, avec les troupes
qui étaient prêtes à marcher, pour mettre à l'épreuve
ces inconnus qu'on faisait passer pour des dieux.
S'ils étaient battus dans leur première rencontre,
leur ruine faisait évanouir toutes les craintes et la
nation demeurait glorieuse et tranquille. Si la victoire
se déclarait pour eux, on aurait toujours une voie
ouverte pour traiter, en rejetant cette insulte sur la
férocité des Otomies, dont on se plaindrait de n'avoir pu
réprimer l'emportement. Cette proposition ayant réuni
tous les suffrages, on trouva le moyen d'amuser les
ambassadeurs par des sacrifices et des fêtes, sous pré-
texte de consulter les idoles, et Xicotencal se mit se-
crètement en campagne avec toutes les troupes qu'il
put rassembler.

Cortez, qui vit passer huit jours sans recevoir au-
cune information de ses députés, commençait à se
livrer aux soupçons. Les Zampoalans lui conseillèren
de continuer sa marche, et de s'approcher de Tlascala
pour observer du moins la conduite d'une nation
dont ils commençaient eux-mêmes à se défier. S'il
ne pouvait éviter la guerre, il était résolu d'ôter à se
ennemis le temps de s'y préparer, et de les attaque
dans leur ville même avant qu'ils eussent assembl
toutes leurs forces. Il leva aussitôt son camp ave
toutes les précautions que la prudence exigeait dan
un pays suspect. Sa marche fut libre pendant quel
ques lieues, entre deux montagnes, séparées par un
vallée fort agréable. Mais il fut surpris de se voi
tout d'un coup arrêté par une muraille fort haute
qui, prenant d'une montagne à l'autre, fermait en
tièrement le chemin. Cet ouvrage, dont il admira l
force, était de pierres de taille liées avec une espèce d
ciment. Son épaisseur était d'environ trente pieds, s
hauteur de neuf. Il se terminait en parapet, comm
dans les fortifications de l'Europe. L'entrée en éta
oblique et fort étroite, entre deux autres murs qu
avançaient l'un sur l'autre. On apprit des Zocothlan
que cette espèce de rempart faisait la séparation d
leur province et de celle de Tlascala, qui l'avait fa
élever pour sa défense, depuis qu'elle s'était formée e
république. Cortez regarda comme un bonheur qu
ses ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce pas
sage, soit que le temps leur eût manqué pour s'
rendre, soit que se fiant à leur nombre ils eusser
résolu de tenir la campagne pour employer libre
ment toutes leurs troupes. Les Espagnols passèren
sans obstacles et, s'étant arrêtés pour rétablir leur
bataillons, ils s'avancèrent en bon ordre dans un ter
rain plus étendu, où ils découvrirent bientôt les pana
ches de vingt ou trente Américains.

Cortez détacha quelques cavaliers pour les invite
à s'approcher par des cris et des signes de paix. Dan
le même instant on aperçut une seconde troupe qu
s'étant jointe à l'autre, tint ferme avec une appa
rence assez guerrière. Les cavaliers, n'en ayant pa
moins continué de s'avancer, se virent aussitôt couver
d'une nuée de flèches, qui leur blessèrent deux hom
mes et cinq chevaux. Un gros de cinq mille homme
qui s'étaient embusqués à peu de distance, se décou
vrit alors, et vint au secours des premiers. L'infanter
espagnole arrivait de l'autre côté. Elle se mit e
bataille pour soutenir l'effort des ennemis, qui venaie
à la charge avec une extrême ardeur. Mais au premi
bruit de l'artillerie, qui en fit tomber un grand nom



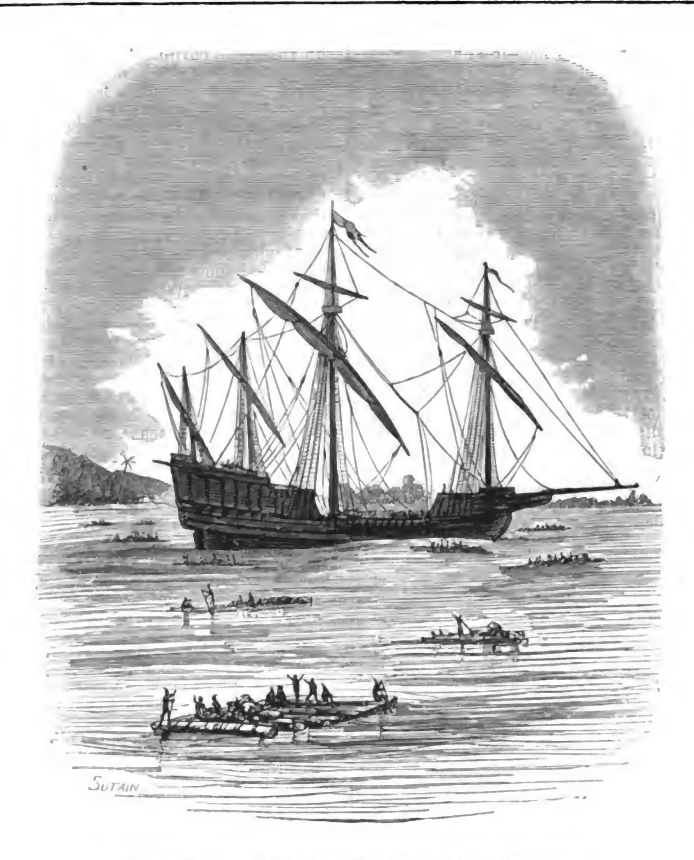
Fernand fit détruire sa flotte.

bre, ils tournèrent le dos; et les Espagnols, profitant de leur désordre, les pressèrent avec tant de vigueur qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante morts sur le champ de bataille, et quelques blessés qui demeurèrent prisonniers.

Cortez continua sa marche. Il rencontra deux de ses ambassadeurs, qui lui apprirent la perfidie des Tlascalans qui les avaient chargés de fers, et menaçaient de sacrifier tous les Espagnols. Il paraît que le mauvais succès de leur première attaque ne les avait pas abattus, et c'est une preuve que ces peuples étaient naturellement braves. Ce récit ne laissa plus de doute à Cortez que la république de Tlascala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuves un quart de lieue plus loin, dans un détroit fort difficile, que son seul courage lui fit heureusement traverser au milieu d'une foule d'ennemis. Ce n'était plus la fortune qu'il proposait pour motif à ses soldats; il les exhortait à combattre pour leur vie, et les Zampoalans mêmes, effrayés de la grandeur du péril, dirent secrètement à Marina que la perte de l'armée leur paraissait inévitable. Elle leur répondit, d'un air inspiré, que le Dieu des chrétiens avait une particulière affection pour les Castillans, et qu'il les sauverait de ce danger. Cette réponse fit une égale impression sur les soldats de Cortez et sur leurs alliés. Ils se crurent tous sous la protection déclarée du ciel; et s'étant dégagés du détroit dont on leur avait disputé le passage, ils arrivèrent dans la plaine, où s'engagea bientôt une action générale, qui doit être regardée comme la plus importante des victoires de Cortez, puisqu'elle servit à lui ouvrir l'entrée du Mexique.

On découvrit, d'une hauteur qui dominait sur la plaine, une multitude que plusieurs écrivains ont fait monter à quarante mille hommes. Ces troupes étaient composées de diverses nations, distinguées par les couleurs de leurs enseignes et de leurs plumes. La noblesse de Tlascala tenait le premier rang autour de Xicotencal, qui avait le commandement général, et tous les caciques auxiliaires étaient à la tête de leurs propres troupes. Comme le terrain était inégal et rude, surtout pour les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à se mettre en bataille. Il fallut faire du haut en bas une décharge de toute l'artillerie pour écarter quelques bataillons qui semblaient avoir entrepris de disputer la descente. Mais aussitôt que les cavaliers espagnols eurent trouvé le terrain plus commode, et qu'une partie de l'infanterie eut mis le pied dans la plaine, on gagna bientôt assez de champ pour mettre le canon en batterie. Le gros des ennemis avait eu le temps de s'avancer à la portée du mousquet. Ils ne combattirent encore que par des cris et des menaces.

Cortez fit faire un mouvement à son armée pour les charger. Mais ils se retirèrent alors par une espèce de



Ils furent entourés de radeaux chargés de raffraîchissements.

i n'était en effet qu'une ruse pour faire avan-
Espagnols, et pour trouver le moyen de les en-
. On ne fut pas longtemps à le reconnaître. A
t-on quitté la hauteur qu'on laissait à dos,
elle on avait espéré demeurer couvert, qu'une
l'armée ennemie s'ouvrit en deux ailes, et,
nt des deux côtés, enferma Cortez et tous ses
s un grand cercle. L'autre partie, s'étant
avec la même diligence, doubla les rangs de
einte, qui commença aussitôt à se resserrer.
parut si pressant que Cortez, songeant à se
avant que d'attaquer, prit le parti de donner
ces à sa troupe. L'air, déjà troublé par d'ef-
cris, fut alors obscurci par une nuée de flè-
ards et de pierres. Mais les Américains, re-
que ces armes faisaient peu d'effet, se
t à faire usage de leurs épées et de leurs
Cortez attendait ce moment pour faire jouer
qui en fit un grand carnage. Les arquebuses
ent pas moins de désordre dans leurs rangs.
ur point d'honneur était de dérober la con-
du nombre de leurs morts et de leurs bles-
, qui ne cessait pas de les occuper, contri-
up à les jeter dans la confusion.
avait pensé jusqu'alors qu'à courir, avec ses
aux endroits où le péril était pressant pour
oups de lances et dissiper ceux qui s'appro-

chaient le plus. Mais reconnaissant leur trouble
solut de saisir ce moment pour les charger, da
pérance de s'ouvrir un passage et de prendre c
poste où toutes les troupes pussent combattre de
Il communiqua son dessein à ses officiers. Les ca
furent placés sur les ailes ; et, tout d'un coup
quant saint Pierre à haute voix, le bataillon es
s'avança contre les Tlascalans. Ils soutinrent a
goureusement le premier effort : mais la furie d
vaux, qu'ils prenaient toujours pour des êtres
turels, leur causa tant de frayeur, qu'ils s'ou
enfin avec toutes les marques d'une affreuse c
nation.

Dans le temps qu'ils se heurtaient entre e
que se renversant les uns sur les autres ils se fa
plus de mal qu'ils n'en voulaient éviter, il ar
incident qui ranima leur courage, et qui failli
traîner la ruine des Espagnols. Un cavalier,
Pierre de Moron, qui montait un cheval très
mais peu docile, s'engagea si loin dans la mêle
plusieurs officiers tlascalans qui s'étaient ralliés
le virent séparé de ses compagnons, l'attaquèr
concert. Les uns saisirent sa lance et les rêne
bride, tandis que les autres percèrent le cheval
de coups, qu'il tomba mort au milieu d'eux. A
ils lui coupèrent la tête, et l'élevant au bou
lance, ils exhortèrent les plus timides à redouter

des monstres qui ne résistaient pas à la pointe de leurs armes. Moron reçut plusieurs blessures, et demeura quelques moments prisonnier; mais il fut secouru par d'autres cavaliers qui l'enlevèrent à ses vainqueurs. Cependant une partie des Tlascalans encouragée par la mort du monstre, reprit ses rangs et parut se disposer au combat. Mais lorsque les Espagnols se croyaient menacés d'une nouvelle attaque, ils furent surpris de voir succéder tout d'un coup un profond silence aux cris des ennemis, et de ne plus entendre que le bruit de leurs timbales et de leurs cors. C'était la retraite qu'ils sonnaient à leur manière. Un mouvement qu'ils firent aussitôt vers Tlascala ne permit pas de douter qu'ils ne fussent prêts d'abandonner le champ de bataille. En effet, ils s'éloignèrent insensiblement, jusqu'à ce qu'une colline les dérobât tout-à-fait aux yeux des Espagnols. L'armée avait perdu ses principaux chefs, et Xicotencal, voyant la plupart de ses bataillons sans commandants, avait craint de ne pouvoir suffire seul pour faire agir ce grand corps.

Cette victoire ouvrit à Cortez les portes de Tlascala, et lui valut bientôt l'alliance de cette république si belliqueuse, qui allait le seconder dans sa marche sur Mexico. Il passa vingt jours à Tlascala, qui furent autant de fêtes, pendant lesquelles les Espagnols ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité des habitants. Enfin Cortez ayant marqué le jour de son départ, on lui fit naître quelques difficultés sur le chemin qu'il devait tenir. Son inclination le portait à prendre celui de Cholula, grande ville fort peuplée qui n'était qu'à cinq lieues de Tlascala, et capitale d'une autre république, avec laquelle Montézuma vivait en si bonne intelligence qu'il y avait ordinairement ses vieilles troupes en quartier. Mais cette raison qui avait fait naître le penchant du général espagnol était celle, au contraire, que les Tlascalans faisaient valoir pour lui conseiller de prendre une autre route. Ils lui représentaient les Cholulans comme une nation perfide et rusée, servilement soumise à l'empereur, qui n'avait pas de sujets plus dévoués à ses ordres. Ils ajoutaient que toutes les provinces voisines de cette ville la regardaient comme une terre sacrée, parce qu'elle renfermait dans l'enceinte de ses murs plus de quatre cents temples, et des divinités si bizarres qu'il était dangereux de s'approcher sans leur approbation des lieux qu'elles protégeaient. Pendant cette irrésolution, des ambassadeurs arrivèrent avec des présents, de la part de Montézuma. Leurs instructions ne portaient plus de détourner Cortez du voyage du Mexique; mais paraissant supposer qu'il y était déterminé, ils lui témoignèrent que l'empereur ayant jugé qu'il prendrait le chemin de Cholula, lui avait fait préparer un logement dans cette ville. Les sénateurs tlascalans ne doutèrent plus alors qu'on n'y eût dressé quelques embûches. Cortez, surpris lui-même d'un changement si peu prévu, ne put se défendre de quelques soupçons; cependant, comme il croyait important de les déguiser aux Mexicains, il conclut avec son conseil qu'il ne pouvait refuser le logement qu'ils lui offraient sans marquer une défiance à laquelle ils n'avaient encore donné aucun fondement; et qu'en la supposant juste, loin de s'engager dans de plus grandes entreprises, en laissant derrière lui des traîtres qui pouvaient l'incommoder beaucoup, il devait, au contraire, aller droit à Cholula pour y découvrir leurs desseins et pour donner une nouvelle réputation à ses armes par le châtiment de leur perfidie. Les Tlascalans qu'il fit entrer dans ses vues lui offrirent le secours de leurs troupes, et plusieurs écrivains les font monter à cent mille hommes; mais il leur déclara qu'il n'avait pas besoin d'une escorte si nombreuse; et pour marquer néanmoins la confiance qu'il avait à leur amitié, il accepta un corps de six mille hommes.

La marche des Espagnols continua jusqu'à la ville de Cholula. Cortez fit faire halte à son armée, et reçut bientôt les ambassadeurs cholulans, pour ensuite entrer dans la ville même. Les Espagnols la comparèrent à Valladolid : elle était située dans une plaine ouverte; on y comptait environ vingt mille habitants, sans y comprendre ceux des faubourgs, qui étaient en plus grand nombre. Elle était fréquentée sans cesse par quantité d'étrangers qui s'y rendaient de toutes parts, comme au sanctuaire de leur religion. Les rues étaient bien percées, les maisons plus grandes, et d'une architecture plus régulière que celles de Tlascala. On distinguait les temples par la multitude de leurs tours. Les Espagnols furent logés dans les plus belles maisons de la ville et les troupes tlascalanes campèrent à l'entrée. Peu de jours après un nouveau corps de vingt mille hommes de la république de Tlascala vint encore se joindre à la troupe de Cortez.

Cette armée poursuivit sa marche vers Mexico. Elle arriva au bout de quelques jours à Tezcuco, ville qui le disputait en grandeur à la capitale même. Ses maisons s'étendaient sur les bords du grand lac, dans une belle situation, à l'entrée de la chaussée principale qui conduisait à Mexico. Cette chaussée avait environ vingt pieds de largeur, et l'on avait des deux côtés la vue d'une grande partie du lac, sur lequel on remarquait d'autres chaussées qui se croisaient en divers sens. Cortez fit partir toutes ses troupes en ordre de bataille en suivant la chaussée qui ne pouvait contenir que huit cavaliers de front.

L'armée était alors composée de quatre cent cinquante Espagnols, sans y comprendre les officiers, et de six mille Américains, Zampoalans et Tlascalans. Elle se présenta devant Istacpalapa, ville qui se faisait distinguer entre toutes les autres par la beauté de ses tours et de ses édifices, dont une partie était bâtie dans l'eau et l'autre sur les bords de la chaussée. On y comptait six mille maisons : le cacique offrit à Cortez un présent qui se montait à deux mille marcs d'or. Il ne restait plus que deux lieues de chaussée jusqu'à la capitale, et l'on y arriva le lendemain.

Cortez vit bientôt s'avancer vers lui l'empereur Montézuma avec un magnifique cortége, et il descendit de cheval pour le recevoir. Le prince fit loger Cortez dans un palais et se retira dans le sien. Cette entrée des Espagnols dans la capitale du Mexique eut lieu le 8 novembre 1519. Elle fut suivie de grandes fêtes. Les Espagnols parurent admirer en détail la magnificence du palais de Montézuma. On y entrait par trente portes qui répondaient à un même nombre de rues, et la principale face, qui donnait sur une place fort spacieuse dont elle occupait tout un côté, était bâtie de jaspe noir, rouge et blanc. Les appartements de l'empereur n'excitèrent pas moins l'admiration.

Après de longues négociations l'empereur Montézuma finit par aller habiter le quartier des Espagnols, et par offrir un hommage et un tribut à Cortez, qui n'était cependant arrivé qu'avec cinq cents hommes dans une capitale peuplée de plus de cent mille âmes, et lorsque Montézuma lui-même avait plus de cinquante mille hommes armés.

Nous passerons sous silence une foule d'incidents du séjour de Cortez à Mexico et les tribulations qu'il éprouva de la part de ses compatriotes : nous renvoyons aux histoires spéciales ceux de nos lecteurs qui voudront connaître tous les détails de cette prodigieuse expédition. Il nous suffit de dire que Cortez triompha de tous les obstacles, et qu'avant de se décider à retourner momentanément vers la côte à Vera-Cruz, il laissa quatre-vingts Espagnols en garnison dans le quartier fortifié qu'il occupait à Mexico, où il devait prochainement revenir.

Une armée espagnole nouvellement débarquée sous le commandement de Narvaëz, ennemi de Cortez, se disposait à combattre ce dernier, qui osa marcher à sa rencontre avec seulement deux cent soixante-six Espagnols. Cette poignée de braves suffit à Cortez pour surprendre pendant la nuit les troupes de Narvaëz, les mettre en déroute, et en ranger presque la totalité sous sa bannière. A peine victorieux il est informé que les Mexicains arment contre lui, et il se

nir à Mexico; mais cette fois il n'y revint
ur livrer des combats acharnés. Monté-
même obligé de lui signifier de quitter là
z jugea qu'il ne pouvait longtemps s'y
et il pria l'empereur de négocier avec ses
és le départ des Espagnols.
que, adhérant à cette proposition, se mon-
e et le harangua. Tout le monde l'écouta
mais personne ne voulut déposer les ar-
a sédition reprit toute sa force; on traita
e lâche et de traître; les cris furent ac-
'une nuée de flèches, et une grosse pierre
la tête. Il tomba sans connaissance, et
t de deux jours, en laissant, dit-on, aux
soin de sa vengeance. Cortez fit porter
ontézuma dans la ville, pour que les no-
ient point pris part aux fureurs popu-
t ensevelir avec tous les honneurs con-
n haut rang. De pompeuses funérailles
effet, et Cortez profita d'une trêve pour
etraite, qui fut extrêmement difficile et
urtrière. L'armée se mit en marche vers

touren cette ville, elle eut à soutenir une
contre plus de cent mille Mexicains
de lui couper la retraite. Un trait de
le la mêlée sauva Cortez et sa petite
uvint d'avoir entendu dire que tout le
es consistait parmi ces barbares dans
rial, dont la perte ou le gain décidait
deux partis. Il poussa donc au grand
énéral mexicain, auquel il porta un
qui le fit tomber de sa litière, pendant
ves dispersaient la noblesse, et qu'un
enlevait l'étendard et le présentait res-
à Cortez. La vue de ce trophée, et sur-
ure que Cortez avait reçue à la tête,
s; ils firent main basse sur un si grand
ains, qu'on ne le fait pas monter à moins
Cette victoire passe pour une des plus
ais Européens aient remportées dans
elle fut entièrement l'œuvre du gé-

assemblé ses troupes, et profitant de
répandue parmi les ennemis, se diri-
, où il fit son entrée avec une grande
rétablit de sa blessure, et prit la réso-
er à Mexico, avec six cents hommes
arante cavaliers espagnols, auxquels
troupes de la république tlascalane,
pièces de canon que Cortez avait ti-
aux.
informés de ce projet, se préparèrent
. Ils s'étaient donné un nouvel em-
une armée hors des murs de Mexico.
attue par celle de Cortez, qui se re-
ours devant la capitale, dont il fallut
ége.
z fit construire des brigantines pour
es petits bâtiments luttèrent contre
nots mexicains, et Cortez finit par se
e des principales entrées de Mexico.
uva sur un autre point un échec sé-
s lieutenants, et cet échec eût amené
crues que lui fournirent les peuples
rés en sa faveur. Il finit par se re-
e près de deux cent mille hommes.
général espagnol reprit l'offensive.
l'entrée des rues et jeta la conster-
gs mexicains. Dans l'espace de qua-
s divisions de l'armée arrivèrent
emps à la grande place de Mexico.
ozin, qui voulut s'échapper secrè-
rque, fut pris par un des officiers
é avec ses femmes et ses grands au
onduire ce prince au quartier des
uva tous les égards dus à son rang.

Comme sur d'autres points la lutte continuait, et que l'infection des cadavres répandait dans la ville une odeur malfaisante, Cortez prit le parti de se retirer dans une ville voisine avec ses prisonniers, après avoir toutefois obtenu de Guatimozin la soumission de ses sujets.

Assuré maintenant de la victoire, le général espagnol ne songea plus qu'à la consolider et à en transmettre les détails à Madrid. Cortez y reparut pour confondre ses ennemis et recevoir des lettres-patentes qui lui conféraient le titre de grand capitaine et de vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Mais avant de repartir, il avait voulu emporter les trésors de Guatimozin. Comme on les cherchait vainement, il eut la faiblesse de consentir que l'infortuné prince fût mis à la torture pour le forcer à découvrir le lieu où il les avait cachés. Guatimozin fut étendu sur des charbons ardents, et un des principaux seigneurs de la cour fut livré près de lui au même supplice. C'est dans ce moment que le monarque mexicain, qui souffrait les tourments avec une constance inaltérable, adressa ce reproche sublime à son sujet dont il entendait les plaintes : « Et moi, suis-je sur un lit de roses? » Cortez fit cesser cette odieuse exécution, et il fallut en croire Guatimozin, assurant qu'il avait jeté tous ses trésors dans le lac. On les chercha longtemps, mais en vain, au fond des eaux, et le dépit que les Espagnols conçurent de voir leur avarice trompée contribua sans doute à l'arrêt de mort qu'ils portèrent deux ans après contre Guatimozin. On l'accusa d'une conspiration, et il expira sur un gibet.

La fortune n'épargna guère plus Cortez que les autres conquérants de l'Amérique. Après avoir confondu ses ennemis, il reçut l'ordre d'aller faire de nouvelles découvertes, et celle de la Californie lui coûta une partie de son bien; mais il n'en fut pas mieux traité à son retour. A peine put-il obtenir une audience de l'empereur.

Un jour, perçant la foule, il s'approcha du carrosse de Charles-Quint et monta sur l'étrier de la portière. L'empereur demanda qui il était. « C'est celui, dit Cortez, qui vous a donné plus de royaumes que vos pères ne vous ont laissé de villes. »

Ce fameux conquérant du Mexique mourut dans une complète disgrâce, et dans la gêne et le chagrin.

ALBERT-MONTÉMONT.

PIZARRE.

(1514-1541.)

—

CONQUÊTE DU PÉROU.

Pizarre, cet intrépide capitaine qui allait devenir le conquérant du Pérou, naquit à Truxillo dans l'Estramadure, en 1475. Il était fils naturel d'un gentilhomme espagnol dont il prit le nom. Son éducation fut négligée, au point qu'il n'apprit pas même à lire, et sa première occupation fut de garder les pourceaux dans une campagne de son père. Un jour en ayant perdu un, et n'osant rentrer dans la maison paternelle, il prit la fuite et s'embarqua pour l'Amérique. Il ne tarda pas à se distinguer sous Vasco Nugnez de Balboa, qui découvrit la mer du Sud. Ce fut en 1514 que lui-même conçut l'idée de faire la conquête du Pérou. Il se rendit à cet effet à Panama, et s'y concerta avec Almagro, son compagnon de voyage, et un prêtre nommé *Fernand de Lucques*. Ils firent entre eux une association,

dont les principaux articles portaient que Pizarre, connu pour homme de main, et longtemps exercé dans les guerres contre les Américains, serait chargé de l'expédition ; qu'Almagro, possesseur d'une grande fortune, prendrait soin des préparatifs, et que Fernand de Lucques ferait les autres dépenses. Pour cimenter leur association, Fernand de Lucques dit la messe, sépara l'hostie en trois, en prit une partie, et donna les deux autres à ses associés.

La flotte consistait en un seul vaisseau qu'ils avaient acheté, et deux canons. Almagro fut laissé à Panama pour former un renfort de matelots, de soldats et de vivres, avec lesquels il avait promis de suivre Pizarre. Celui-ci fit voile vers l'île de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de Panama, et passa douze lieues plus loin, aux îles des Perles, ainsi nommées par Vasco Nugnez qui les avait découvertes. Il y fit de l'eau et du bois ; il y prit du fourrage pour les chevaux, et douze autres lieues au-delà il trouva un port, qu'il nomma port de *Laspinas*, parce qu'il trouva quantité de pommes de pin dans le voisinage. Continuant sa navigation vers le sud, dix lieues plus loin, il entra dans un autre port où il fit du bois et de l'eau ; ensuite, n'ayant pas cessé d'avancer pendant dix jours, les vivres lui manquèrent, et tout l'équipage se vit forcé de brouter des bourgeons de palmier. Pizarre s'efforça de soulager les hommes les plus faibles, et prit sur lui les plus grands travaux. Il perdit vingt-cinq hommes, et tout le reste aurait péri sans un secours inespéré de vivres qui lui arriva. Son désastre fit donner au port où il se trouvait le nom de *Puerto de la Hambre*.

Il poursuivit sa navigation vers le sud, et le jour de la Chandeleur il aborda une terre qu'il nomma pour cette raison *la Candelaria*. Comme cette contrée était humide et très coupée de montagnes, il ne s'y arrêta que peu de jours. Il reprit la mer pour débarquer plus loin, près d'un petit village, où il découvrit du maïs, de la chair de porc, des pieds et des mains d'hommes, ce qui lui fit croire qu'il était chez des anthropophages. Il se remit en mer, et bientôt il arriva dans un lieu qu'il nomma *Pueblo Quemado*, c'est-à-dire peuple brûlé. Les habitants du pays lui firent une guerre opiniâtre, et il fut obligé de se retirer dans une contrée voisine.

Pendant que Pizarre luttait ainsi contre la fortune, Almagro était parti de Panama sur un vaisseau qui portait avec lui soixante-dix Espagnols. Il trouva Pizarre à Chicana, près de l'île des Perles. Les deux aventuriers, ayant alors une petite flotte composée de deux vaisseaux, trois canons et deux cents Espagnols, continuèrent leur navigation. Ils découvrirent quantité de rivières peuplées de caïmans. Après avoir consommé leurs provisions, ils n'eurent pour toute ressource que le fruit des mangles dont le pays était couvert. Ils avaient presque partout repoussé les attaques des indigènes, et dans ces attaques, ayant perdu plusieurs Espagnols, il fut décidé qu'Almagro retournerait à Panama pour en tirer des vivres et des recrues. Il revint en effet avec quatre-vingts hommes, et ce renfort permit à Pizarre de pénétrer dans le pays de Catamez, fertile en provisions, et où il vit, pour la première fois, de l'or en grande abondance.

Après la découverte du Catamez, Pizarre jugea qu'il aurait besoin de beaucoup plus de monde, et il fit repartir Almagro pour Panama. Mais à son retour à Panama, Almagro trouva un nouveau gouverneur, qui n'avait pas pour l'expédition les mêmes dispositions que le précédent. Pizarre, qui attendait son compagnon dans une petite île nommée *Gallo*, comptait vainement sur son secours. Quelques-uns de ses gens, rebutés de ce qu'ils avaient souffert et tremblant pour l'avenir, demandèrent à retourner sur leurs pas. De son côté, le gouverneur de Panama envoya un lieutenant chargé de ramener ceux qui ne seraient pas contents de leur sort. Ce lieutenant, malgré l'intention qu'il avait de ramener tout le monde, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui le priait de lui laisser au moins quelques hommes. Alors il se mit à l'un des bouts de son navire ; puis ayant tracé une ligne, il mit à l'autre bout le capitaine Pizarre avec ses soldats, et ordonna que ceux qui voulaient aller à Panama passassent de son côté. Il ne resta près de Pizarre que treize Espagnols et un mulâtre. Toutes les prières de celui-ci ne purent fléchir cet officier qui craignait de déplaire au gouverneur. Il promit seulement qu'il engagerait Almagro à lui envoyer des vivres. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une île qu'il avait nommée la *Gorgone*, où il était sûr de trouver de l'eau, et de pouvoir subsister avec le peu de maïs qui lui restait. Il confia à l'officier deux lettres : l'une pour le gouverneur auquel il reprochait de lui enlever ses gens, et de rendre un fort mauvais office à l'Espagne par les obstacles qu'il mettait à son entreprise ; l'autre pour Almagro et Fernand de Lucques qu'il pressait instamment de le secourir.

L'île de Gorgoge, que ceux qui l'ont vue comparent à l'enfer, est effrayante par la noire obscurité de ses bois, la hauteur de ses montagnes, les pluies continuelles, la mauvaise température de son air, dont le soleil ne pénètre jamais l'épaisseur, et surtout par la prodigieuse quantité de moucherons et de reptiles dont elle est remplie. Sa situation est à 3° du nord, et son circuit d'environ trois lieues. Ce fut l'asile que Pizarre choisit dans son chagrin, autant pour se dérober aux attaques des Américains dans un séjour si désert, que pour se procurer de l'eau qui lui avait manqué dans l'île del Gallo.

L'officier, de retour à Panama (il se nommait Tafur), fit au gouverneur Los Rios une peinture du courage et de la misère de Pizarre, qui eut le pouvoir de l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait en lui offrant l'occasion de revenir ; et, pour réponse, il dit que c'était sa faute s'il périssait. Ceux que Tafur avait ramenés faisaient un récit si touchant de tout ce qu'ils avaient souffert, qu'on ne pouvait les entendre sans une extrême compassion. Almagro et de Lucques en furent attendris jusqu'aux larmes. Ils sollicitèrent le gouverneur, ils lui représentèrent le tort qu'il faisait à la couronne, ils le menacèrent même d'en porter leurs plaintes à l'empereur ; enfin, soit pitié, soit crainte de la cour, soit passion pour l'or dont les déserteurs étaient revenus chargés, Los Rios consentit à donner un navire ; mais soutenant les apparences de son refus, il déclara que c'était pour offrir encore une fois à Pizarre le moyen de revenir ; ensuite, feignant de regretter sa facilité, il donna ordre à Castaneda de visiter ce vaisseau avec un charpentier, et de dire qu'il n'était pas propre à la navigation. Mais ces deux hommes eurent la fermeté de répondre que le bâtiment était bon. Il lui devint comme impossible alors de se rétracter ; et sa dernière ressource fut de faire ordonner à Pizarre, sous de grandes peines, de venir rendre compte de son expédition dans six mois. On reconnaît, dans cette conduite du gouverneur, l'embarras d'un chef qui souhaite une entreprise, et qui ne veut point se charger de l'événement.

Cependant Pizarre et ses compagnons, voyant passer plusieurs mois sans apparence de secours, commençaient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir, ils pensèrent à faire un radeau des débris de leur navire, qui n'avait pu résister aussi longtemps qu'eux au climat de la Gorgone, pour s'approcher de la côte et descendre à Panama. Cette résolution était arrêtée, lorsqu'ils découvrirent le vaisseau qu'on leur envoyait. Ils ne le prirent d'abord que pour quelque monstre marin, ou pour une poutre chassée par les flots. A la vue même des voiles, ils n'osaient se persuader ce qu'ils désiraient avec tant de passion. Enfin l'ayant reconnu, ils se livrèrent à des transports de joie. Pizarre forma aussitôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser leurs prisonniers dans l'île, sous la garde de Paëz et de Truxilo, dont la santé s'était affaiblie jusqu'à ne pouvoir supporter la mer, et d'al-

ler droit à Tumbez, sous la direction de deux hommes de cette contrée, qu'il s'était attachés par ses caresses, et qui commençaient à savoir un peu d'espagnol.

Il prit sa route au sud-est, en remontant la côte, et vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver sous une île située devant Tumbez, proche de Puna. Il la nomma *Sainte-Claire*. Elle n'était pas peuplée, mais regardée par les habitants du pays voisin comme un sanctuaire, parce qu'en certains temps ils y faisaient de grands sacrifices à quelques idoles de pierre, que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avait une tête d'homme de monstrueuse forme. Mais ils remarquèrent avec joie que leurs guides ne les avaient pas trompés dans l'opinion qu'ils leur avaient donnée de cette côte. En plusieurs endroits de l'île ils trouvèrent quantité de petits ouvrages d'argent et d'or, tels que des mains, des têtes, et surtout un vase d'argent d'une grandeur assez considérable. Ils trouvèrent aussi des couvertures de laine jaune fort propres et bien travaillées. Leur admiration fut extrême, et Pizarre ne pouvait se consoler du départ de ses premiers compagnons, avec lesquels il comprit qu'il aurait pu former quelque entreprise importante. Les habitants l'assuraient que tout ce qui s'offrait à ses yeux n'était rien en comparaison des richesses du pays. Le lendemain, ayant remis à la voile, il découvrit un radeau si grand qu'il le prit d'abord pour un navire. Bientôt il en découvrit quatre autres. Chacun était monté par des Américains. Pizarre leur fit dire que son dessein était de rechercher leur amitié, et qu'il les priait d'en avertir leur cacique.

On ne fut pas longtemps à voir paraître une foule d'autres Américains qui venaient admirer les barbes et les habits des étrangers. Le cacique arriva bientôt avec des provisions, et prit les Espagnols pour des envoyés du ciel. On vécut en bonne intelligence; l'or et l'argent furent étalés avec profusion, et Pizarre, qui ne pouvait s'emparer du pays avec si peu de monde, se promit bien d'y revenir.

Il s'avança jusqu'au 5e degré de latitude méridionale, où il découvrit le port de Payta, si célèbre depuis dans toutes les relations de cette côte. Plus loin il trouva celui de Jangerata, vers lequel il mouilla sous une petite île où il trouva quantité de loups marins. Il doubla le cap qu'il nomma *del Agura*, et continuant de ranger la côte, il entra dans un port, auquel il donna le nom de *Sainte-Croix*. Déjà la renommée d'un petit nombre d'étrangers qui paraissaient pour la première fois dans cette mer s'était répandue par tous les pays voisins. On y publiait qu'ils étaient blancs et barbus, qu'ils ne faisaient de mal à personne, et qu'ils étaient pieux et humains. Cette réputation, qu'ils ne devaient pas conserver longtemps, fut d'un extrême avantage pour leur entreprise. Ils n'abordaient sur aucune côte que les peuples n'accourussent en foule, et ne les reçussent avec autant de confiance que de joie.

Plus loin au sud, un vent contraire jeta pendant quinze jours les Castillans dans le dernier embarras. Ils ne firent que tournoyer, sans pouvoir aborder à la côte qu'ils ne perdaient pas de vue. Le bois et les vivres commençaient à leur manquer. Enfin, s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jeté l'ancre qu'ils furent entourés de radeaux chargés de toutes sortes de rafraîchissements. Pizarre fit descendre un de ses compagnons pour demander du bois; mais dans l'intervalle les vagues devinrent si fortes qu'il ne put se dispenser de lever l'ancre. Le vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque, entre Tangara et Chimo, lieu où les villes de Truxillo et San-Miguel ont été fondées depuis, et où Pizarre trouva du bois et des vivres en abondance.

Ce capitaine entreprenant n'osa pousser plus loin ses découvertes avec si peu de monde, dont une partie commençait à se mutiner. Il avança un peu dans la rivière de la Chica, il y prit quelques Américains pour les instruire et s'en faire des interprètes; et, bornant sa course à Santa, il céda aux instances de ses gens qui demandaient leur retour, en lui promettant de le suivre lorsqu'il serait en état de se faire respecter dans une région qu'ils reconnaissaient comme la meilleure et la plus riche du Nouveau-Monde. Ils s'étaient accoutumés à la nommer *Birou*, du nom d'une rivière, et de là vient, avec quelques changements, celui de *Pérou*, sous lequel on a compris plusieurs Etats qui portaient alors des noms différents, car les Américains n'en avaient pas de généraux pour cette vaste étendue de pays, telle qu'elle nous est aujourd'hui connue.

Quoique Pizarre n'ait pas fait une route si longue et si pénible sans en rapporter un peu d'or, il se trouva plus pauvre en rentrant à Panama, vers la fin de 1526, qu'il ne l'était en partant d'Espagne pour aller chercher la fortune dans le Nouveau-Monde. Ses associés, qui avaient été les plus riches habitants de la Castille d'or, avaient employé comme lui tous leurs biens à leur entreprise commune, et s'étaient même endettés fort au-delà de leurs fonds. Le gouverneur paraissant moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle expédition, il ne vit point d'autre ressource pour le soutien de ses propres espérances que de faire un voyage à la cour. Etant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avait entrepris et ce qu'il avait souffert, quel en avait été le succès, et les avantages qu'il se promettait d'en recueillir pour la couronne. En offrant de recommencer son expédition, il demanda le gouvernement du pays qu'il avait découvert, et qu'il espérait conquérir. Cette faveur lui fut accordée aux conditions qui étaient alors en usage, c'est-à-dire qu'il prendrait sur lui tous les frais, comme les peines et les dangers de la conquête : sur quoi plusieurs historiens observent avec admiration que ni Colomb, ni Cortez, ni Vasco Nugnez, ni Pizarre, ni tant d'autres aventuriers qui procurèrent à l'Etat plus de millions que les rois d'Espagne n'avaient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais un sou du gouvernement pour les encourager, trop heureux quand, après un succès dont on était charmé de profiter, on leur laissait une partie des avantages qui leur avaient été promis, et qu'ils avaient achetés si cher. Tels étaient alors les principes de la cour d'Espagne. Pizarre, muni des lettres qui l'établissaient gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié par la compagnie de ses trois frères, qu'il avait engagés dans ses grandes vues.

En partant pour Panama, il eut le crédit d'engager au même voyage quantité de volontaires espagnols. La petite flotte mit à la voile de Panama en 1531. Le dessein de François Pizarre était de se rendre droit à Tumbez, où les observations de ses premiers compagnons lui faisaient espérer de grandes richesses; mais ayant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de prendre terre cent lieues au-dessous, et de débarquer ses gens et ses chevaux pour suivre la côte par terre. De larges rivières qu'il fallait traverser à leur embouchure, souvent hommes et chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva des ressources dans son adresse et son courage pour inspirer de la résolution à ses soldats. Il aidait lui-même à nager ceux qui se défiaient de leur habileté; il les conduisait jusqu'à l'autre bord. Enfin ils arrivèrent sans perte dans un lieu nommé *Coaque*, situé au bord de la mer, et presque sous l'équateur. Outre les vivres qu'ils y trouvèrent en abondance, ils y firent un tel butin, que pour donner une haute opinion de leur entreprise et faire naître l'envie de les suivre, ils renvoyèrent deux de leurs vaisseaux, l'un à Panama, l'autre à Nicaragua, dont la charge montait à plus de 30,000 castillans d'or. Il s'y trouva aussi quelques émeraudes; mais les aventuriers en perdirent plusieurs en voulant les essayer. Ils étaient si mal instruits que, pour faire cas de ces pierres, ils croyaient qu'elles devaient avoir la dureté du diamant et résister au marteau : ainsi, craignant que les Américains ne

pensassent à les tromper, ils en brisèrent un grand nombre, qu'ils jugeaient fausses, et leur ignorance leur causa une perte inestimable. Cependant ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le butin dont ils avaient envoyé les prémices leur vaudrait des secours.

Pizarre, sans quitter la côte, s'avança dans une province qu'il nomma *Puerto-Viejo,* port vieux. De là il se proposait d'aller au port de Tumbez ; mais se souvenant de la petite île de Puna, qui est vis-à-vis de ce port, il crut que la prudence l'obligeait à commencer par s'y faire un établissement. Cette île a cinquante lieues de tour. Pizarre eut à y combattre les habitants, et il délivra cinq à six cents prisonniers de l'un et de l'autre sexe, que ces insulaires avaient pris dans les combats partiels contre les habitants de Tumbez. De là il partit avec la plus grande partie de ses troupes, et se rendit à la rivière de Chica, à trente lieues de Tumbez. Il paraît que son dessein avait été de pénétrer jusqu'à Payta, et qu'il alla effectivement jusqu'à ce port ; mais quelques envoyés qu'il reçut de la ville de Cusco, de la part d'un prince nommé *Huascar*, qui lui faisait demander du secours contre Atahualpa, son frère, changèrent tout d'un coup ses résolutions. La mésintelligence de ces deux princes servit mieux encore les Espagnols au Pérou que les divisions des Tlascalans et de Montézuma n'avaient fait au Mexique. Les Péruviens avaient d'ailleurs des préjugés favorables aux Espagnols. Dans l'idée que la maison royale de Cusco était descendue d'un fils du soleil, ils donnèrent la même qualité aux Castillans.

La députation d'Huascar étant arrivée au port de Payta, Pizarre, qui reconnut aussitôt de quelle importance elle était dans ses desseins, se hâta de rappeler les troupes qu'il avait laissées à Tumbez, et s'occupa jusqu'à leur arrivée à jeter sur la rivière de Payta les fondements d'une ville qu'il nomma *San-Miguel*. Il voulait que les vaisseaux qui lui viendraient de Panama, comme il lui en était déjà venu quelques-uns, trouvassent une retraite sûre à leur arrivée. Ensuite ayant distribué entre ses gens l'or et l'argent qui étaient le fruit de ses expéditions, il ne laissa dans la nouvelle ville que ceux qu'il destinait à l'habiter.

Les députés d'Huascar lui avaient appris qu'Atahualpa était alors dans la province de Caxamarca. Ses troupes ne furent pas plutôt arrivées de Tumbez, qu'il se mit en marche pour aller trouver ce prince. Un désert de vingt lieues qu'il eut à traverser dans des sables brûlants, sans eau et sans secours contre l'extrême ardeur du soleil, fit beaucoup souffrir l'armée ; mais, à l'entrée d'une province nommée *Motoppe*, il commença heureusement à trouver des vallons peuplés, où les rafraîchissements étaient en abondance. De là les Espagnols s'avancèrent vers une montagne, sur laquelle ils rencontrèrent un envoyé d'Atahualpa, qui présenta au gouverneur des brodequins très riches et des bracelets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il se présenterait devant l'inca, auquel cette marque le ferait connaître. L'envoyé était lui-même Inca, c'est-à-dire prince de la race royale, se nommait *Tita Autachi*. Son compliment roula sur la parenté des Espagnols et de son maître, en qualité d'enfants de Viracocha et du soleil. Les présents consistaient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, d'oiseaux et d'autres animaux du pays, des vases, des coupes, des plats et des bassins d'or et d'argent, quantité de turquoises et d'émeraudes. L'abondance et l'éclat de ces richesses firent juger aux Espagnols que le prince qui les envoyait devait posséder des trésors. Ils en conclurent qu'il était alarmé du traitement qu'on avait fait aux habitants de Puna et de Tumbez, et cette conjecture était juste ; mais ils ignoraient encore que ces peuples les regardaient comme fils du soleil et comme exécuteurs de ses vengeances, y mêlaient un motif de religion, et que leur but était, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'hommes qu'ils pouvaient envelopper aisément, mais d'apaiser la colère du soleil, qu'ils croyaient irrité contre eux.

Pizarre n'avait pour interprète qu'un jeune Américain de Puna, qui ne savait guère la langue de Cusco, qui était celle de la cour, ni celle des Espagnols, et il fut difficile de s'entendre. Néanmoins Pizarre continua sa marche vers Caxamarca, et fut bien accueilli partout. En arrivant dans cette capitale, il fut ébloui des richesses qui s'offraient de toutes parts. L'inca était assis sur un siége d'or. Il se leva pour embrasser les Espagnols, et leur fit présent également de siéges d'or. Deux princesses d'une grande beauté présentèrent des liqueurs, et ces rafraîchissements furent suivis d'un festin. Un frère de Pizarre se rendit à Cusco, et ne fut pas moins ébloui de la magnificence de cette ville. Enfin les deux princes péruviens ayant été tour-à-tour égorgés par les menées directes ou indirectes des Pizarre, ceux-ci demeurèrent maîtres du pays et amassèrent des richesses immenses.

Le conquérant Pizarre ayant laissé ses deux frères, Jean et Gonzale, dans les provinces conquises, et son autre frère don Diègue à Cusco, à titre de gouverneur, rêva d'autres conquêtes. Il alla fonder au bord de la mer, sur la rivière de Limac ou Lima, la fameuse ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, parce qu'il en fit jeter les fondements le 6 janvier, jour consacré à la fête des Rois.

Cependant Fernand Pizarre, frère de François Pizarre, apportait d'heureuses nouvelles d'Espagne, où celui-ci l'avait envoyé. Charles-Quint venait de conférer au découvreur du Pérou la dignité de marquis, et Almagro recevait la qualité d'adelantade du Pérou. Ce dernier voulut réunir Cusco à son gouvernement, et une mésintelligence entre lui et les deux frères du marquis, Jean et Gonzale Pizarre, qui se trouvaient à Cusco même, aurait causé beaucoup de désordres, si le nouveau marquis ne s'était hâté de les prévenir par son retour. Il était alors à Truxillo, autre ville qu'il venait de fonder. Les Péruviens, charmés des espérances qu'il avait données à leur inca, le portèrent avec zèle sur leurs épaules, et lui firent faire en fort peu de temps cent lieues de chemin.

Assuré de sa domination à Cusco, le marquis revint dans son nouvel établissement de Los Reyes, après la défaite d'Almagro, qui fut étranglé dans sa prison et décapité sur la place publique. Le fils de cet Almagro voulut se venger à son tour, et conçut le projet d'assassiner le vice-roi en plein jour, au milieu de son palais de Cusco. Herrada était à la tête de la conspiration, qui n'eût jamais pu réussir, si le marquis, aussi aveuglé par la confiance que ses ennemis l'étaient par la fureur, n'eût méprisé tous les avis qu'on lui donnait et négligé toutes les précautions. Le jour de Saint-Jean, au mois de juin 1541, Herrada, suivi de dix ou douze de ses complices, marche l'épée à la main vers le palais du vice-roi, en criant : « Meure le tyran ! meure le traître ! » Il entre ; quelques domestiques sont égorgés, d'autres prennent la fuite. Le secrétaire du marquis saute par la fenêtre, tenant entre les dents son bâton de commandement. Quelques amis du vice-roi sont tués à ses côtés. Il reste seul, n'ayant pas, dans un trouble si imprévu, donné la moindre marque de crainte. Entouré d'assassins, il se défend avec une bravoure incroyable, en tue plusieurs, en blesse un plus grand nombre, et tombe enfin percé à la gorge d'un coup mortel.

Telle fut la fin d'un des plus célèbres conquérants du Nouveau-Monde. Nul de ceux que la fortune y distingua n'eut plus de grandeur d'âme, un courage plus extraordinaire, et ne fut plus élevé par la force de son caractère au-dessus de toutes les craintes, de tous les dangers, de toutes les épreuves. C'est à cette confiance inébranlable, qui sous le poids des maux présents ose encore envisager ceux de l'avenir, que l'Espagne fut redevable de l'empire du Pérou. C'est le séjour de Pizarre dans l'île de Gorgone qui livra à l'heureux Charles-Quint tous les trésors du Potose. Pizarre était d'autant plus digne de les conquérir, qu'il savait les prodiguer. La libéralité était en lui aussi extrême que la

va'eur; et, pour le faire connaître d'un mot, le maître du Pérou ne laissa rien en mourant. Méprisant l'or et cherchant les périls, il était né pour la gloire et pour commander. Son ascendant naturel subjuguait jusqu'à ses rivaux, ce qui rend plus excusable la confiance qui le livra à ses ennemis. Doux, affable, humain, adoré de ses soldats, exposant volontiers sa vie pour le moindre d'entre eux, et même pour ses domestiques, on ne peut lui reprocher que la mort d'Atahualpa, qu'il permit et qu'il crut devoir permettre, tant il est difficile à l'ambition de se séparer de l'injustice et de la cruauté!

Cependant Vacca de Castro, envoyé par la cour pour rétablir l'ordre, arrivait à Panama. Sa commission lui déférait le commandement en cas que le vice-roi mourût. Devenu gouverneur du Pérou par la mort de Pizarre, il se fit reconnaître des principaux commandants, et Holquin Garcias et Alphonse d'Alvarado se joignirent à lui avec l'élite des troupes espagnoles. Le jeune d'Almagro, sommé de reconnaître l'autorité royale, pour toute réponse fit pendre le député de Castro. On se battit avec toute la fureur qu'annonçait ce premier acte de violence. La victoire fut longtemps disputée. Elle fut due principalement à la bravoure de François Carjaval, l'un des officiers de Castro, et alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Cet aventurier, dont le nom est si fameux et si exécrable dans l'histoire du Nouveau-Monde, est peut-être de tous les brigands qui le dévastèrent celui qui commit le plus de forfaits et versa le plus de sang.

Il n'avait d'autre bonne qualité que la valeur, mais dans le plus haut degré. A cette journée de Chapas, si funeste au jeune d'Almagro, on le vit à la tête de l'infanterie royale, que foudroyait le canon ennemi, animer les soldats par son exemple et par ses discours. Il était épais de taille. « Ne craignez pas l'artillerie, leur disait-il, ce n'est que du bruit. Je suis aussi gros que deux de vous ensemble, et cependant combien de boulets passent auprès de moi sans me toucher! » Il jeta sa cotte de mailles et son casque, et, l'épée à la main, il marcha sur l'artillerie des rebelles, s'en rendit maître, la tourna contre eux et décida la victoire.

D'Almagro fut tué dans la déroute, et laissa le champ de bataille couvert de morts, après s'être battu lui-même en désespéré. Mais les troubles de l'Amérique n'étaient pas à leur terme, et les Pizarre, qui avaient donné le Pérou à l'Espagne, devaient tous y trouver leur tombeau.

Las Casas, sorti de sa retraite pour signaler en faveur des Péruviens le même zèle qui avait adouci le sort des peuples du Mexique, s'était fait entendre encore à la cour, et, sur ses représentations, elle avait accordé à ses nouveaux sujets des lois de douceur. Le nouveau gouverneur de Cusco et de Los-Reyes s'étant livré à des actes barbares, Gonzale Pizarre, qui gouvernait la province de Charcas, profita des mécontentements existants pour chasser ce gouverneur de Cusco et lui livrer bataille sous les murs de Quito. Vela (tel était le nom de ce gouverneur) tombe frappé d'un coup de hache, et on lui coupe la tête. Dans le même temps, le féroce Carjaval, qui s'était attaché à la fortune des Pizarre, se baignait dans le sang de ses prisonniers que le bourreau massacrait devant lui.

Pizarre victorieux revint à Los-Reyes, où il fut reçu avec tout l'appareil du plus magnifique triomphe. Bientôt lui-même, ébloui de sa prospérité, se rendit odieux par son orgueil et alla jusqu'à défier tout haut Charles-Quint de lui disputer le Pérou. La cour lui envoya un successeur, et Pizarre se vit tout-à-coup abandonné par son armée qui passa tout entière sous les enseignes de La Gasca, nouveau gouverneur. Carjaval et Pizarre, faits prisonniers, furent condamnés à morts; le second eut la tête tranchée, et le premier fut écartelé. Gonzale Pizarre n'avait aucune des qualités de son frère François Pizarre, si ce n'est le courage guerrier.

La Gasca retourna en Espagne, rapportant à son souverain la nouvelle de la pacification du Pérou et des trésors immenses. Mendoze, alors vice-roi du Mexique, fut nommé pour remplir la même dignité à Lima, en comprenant dans sa vice-royauté le Pérou proprement dit avec Cusco et le Chili.

Terminons cette notice par quelques mots sur les premiers établissements européens dans les terres du versant opposé au Pérou, c'est-à-dire au Brésil et à Buenos-Ayres.

—

BRÉSIL.

Il eût été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert, dans son troisième voyage, l'île de la Trinité et les bouches de l'Orénoque, de suivre une côte qui l'aurait conduit jusqu'à l'Amazone; mais rappelé par ses premiers établissements, et par l'espérance qu'il avait encore de trouver une route vers la côte occidentale des Indes en suivant cette mer qui s'enfonce entre la terre ferme au midi et la Floride au nord, il abandonna des ouvertures qu'il aurait pu suivre heureusement.

Ce fut l'année suivante, c'est-à-dire en 1500, que le Brésil fut découvert par Alvarez Cabral, qui ne pensait guère à le chercher. En effet, Cabral, expédié de Lisbonne avec treize vaisseaux et douze cents hommes pour faire des établissements dans les grandes Indes, où Gama et autres navigateurs portugais venaient de s'illustrer, fut jeté dans sa route, par une violente tempête, sur des rivages entièrement inconnus, et il se vit contraint d'y relâcher : c'étaient les côtes du Brésil. Il se remit en mer et se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance, après avoir donné au pays qu'il venait de découvrir, et qu'il ne devait pas revoir, le nom de *Santa-Cruz*, en l'honneur de la croix qu'il y avait élevée.

Transportons-nous sur une terre voisine, plus au sud, et faisons aussi connaître les premiers établissements qui eurent lieu dans cette partie de l'Amérique méridionale désignée sous le nom de Rio de la Plata.

—

BUENOS-AYRES. — LE RIO DE LA PLATA.

On sait que le Rio de la Plata, ou la rivière d'Argent, est un grand fleuve de l'Amérique du sud qui débouche dans l'Atlantique par 35° de latitude sud et 58° de longitude ouest. Nous avons décrit son cours. Les Espagnols furent redevables de la première découverte de ce fleuve, en 1515, à Jean Dioz de Solis, grand pilote de Castille, qui lui donna son nom, mais qui eut le malheur d'y périr par les flèches des sauvages, avec une partie de ses gens. Le sort de quelques Portugais, qui entrèrent quelques années après dans le fleuve du Paraguay, par le Brésil, ne fut guère plus heureux.

Sébastien Cabot, qui avait fait en 1546, avec son père et ses frères, la découverte de Terre-Neuve et d'une partie du continent voisin, pour Henri VII, roi d'Angleterre, se voyant négligé par les Anglais alors trop occupés dans leur île pour songer à faire des établissements dans le Nouveau-Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand pilote de Castille.

Cabot mit à la voile le 1er d'avril 1526; il arriva à l'embouchure du fleuve qu'on nommait alors Rio de Solis; et quoique cette embouchure soit une des plus difficiles, comme une des plus grandes que l'on connaisse, ce qui lui a fait donner par les gens de mer le nom d'Enfer des navigateurs, il franchit heureusement tous les écueils jusqu'aux îles de Saint-Gabriel, auxquelles il donna ce nom, et qui commencent un

peu au-dessous de Buenos-Ayres. Il atteignit le Paraguay et fit alliance avec les indigènes, qui non-seulement lui fournirent abondamment des vivres, mais lui donnèrent des lingots pour de viles marchandises d'Espagne. Alors, ne doutant plus que le pays n'eût des mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata.* Quelque temps après il retourna en Espagne.

Sébastien Cabot étant mort dans l'intervalle, de nouveaux motifs que l'on ignore firent penser plus sérieusement que jamais à former un établissement sur le Rio de la Plata.

Don Pédro de Mendoze, grand échanson de l'empereur Charles Quint, fut déclaré le chef de la nouvelle expédition, sous le titre d'*adelantade* et gouverneur général de tous les pays qui seraient découverts jusqu'à la mer du Sud. On arma aussitôt à Cadix une flotte de quatorze voiles, et le premier armement, qui ne devait être que de cinq cents hommes, fut de douze cents, parmi lesquels figuraient des noms illustres. La flotte mit à la voile en août 1585. Après avoir passé la ligne, elle fut assaillie par une violente tempête qui dispersa les vaisseaux. Celui de Mendoze dut relâcher au port de Rio-Janeiro. La flotte se réunit ensuite et atteignit l'embouchure du Rio de la Plata.

Mendoze choisit ce lieu pour son établissement, et y traça le plan d'une ville qui fut nommée *Buenos-Ayres*, parce que l'air y est très sain. Bientôt les édifices furent assez nombreux pour servir de camp.

Mais les indigènes virent d'un mauvais œil cet établissement. Ils refusèrent des vivres. La nécessité d'employer les armes pour en obtenir donna occasion à plusieurs combats, où les Espagnols perdirent beaucoup de monde. Un frère de Mendoze périt lui-même dans une escarmouche, avec plusieurs autres officiers de distinction. La disette devint extrême à Buenos-Ayres, et l'adelantade Mendoze n'y pouvait remédier sans risquer de perdre tout ce qui lui restait d'Espagnols. Comme il était dangereux d'accoutumer les Américains à verser le sang des chrétiens, il défendit sous peine de mort de passer l'enceinte de la nouvelle ville, il mit des gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheraient à sortir.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule femme nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des gardes. L'historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols, raconte sans aucune marque de doute l'aventure de cette fugitive, et la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Elle mérite d'être rapportée.

Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers, mais elle y trouva une lionne, dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurèrent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étaient intéressées : la lionne était pleine, et ne pouvait mettre bas; elle semblait demander un service, que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnaissance ne se borna point à des témoignages passagers; elle sortit pour chercher sa nourriture, et, depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter aux pieds de sa libératrice une provision qu'elle partageait avec elle. Ce soin dura aussi longtemps que ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, et fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer des Américains qui la firent esclave. Le ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols qui la ramenèrent à Buenos-Ayres. L'adelantade en était sorti. Don François Ruiz de Galan, qui commandait en son absence, homme dur jusqu'à la cruauté, savait que cette femme avait violé une loi capitale, et ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il ordonna qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire du mal dont elle avait voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle était devenue. Quelques soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoique environnée de tigres et de lions, qui n'osaient s'approcher d'elle, parce qu'une lionne, qui était à ses pieds avec plusieurs lionceaux, semblait la défendre. A la vue des soldats, la lionne se retira un peu, comme pour laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal, qu'elle avait reconnu au premier moment, et lorsque, après lui avoir ôté ses liens, ils se disposèrent à la reconduire à Buenos-Ayres, il la caressa beaucoup, en paraissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvait, sans paraître plus féroce que les lions mêmes, se dispenser de faire grâce à une femme que le ciel avait prise si sensiblement sous sa protection.

L'adelantade, étant parti dans l'intervalle pour chercher du remède à la famine qui lui avait déjà fait perdre deux cents hommes, avait remonté le Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la Tour de Cabot. Il parvint à s'entendre avec les naturels. Mais Buenos-Ayres eut encore longtemps à souffrir, pendant que Mendoze remontait le Paraguay et fondait à l'occident du fleuve une ville à distance presque égale du Pérou et du Brésil, et à trois cents lieues du cap Sainte-Marie en suivant le fleuve. Cette ville reçut le nom de l'*Assomption*, et le porte encore.

Mendoze revint à Buenos-Ayres, et parvint à y ramener un peu d'abondance. Néanmoins cette ville qui devait, dans les premières années du XIXe siècle, devenir la capitale d'une république florissante, sous le titre de *république Argentine*, demeura plus de quarante ans déserte, et l'ardeur des conquêtes ou plutôt l'avidité de l'or qui entraînait les Espagnols au fond des terres, semblait leur avoir fait oublier qu'ils avaient besoin d'une retraite à l'entrée du fleuve pour les vaisseaux dont ils recevaient leurs troupes et leurs munitions. Enfin de fréquents naufrages les obligèrent à ouvrir les yeux, et en 1580 le nouveau gouverneur du Paraguay fit rebâtir la ville de Buenos-Ayres où Mendoze l'avait placée, et elle reçut par la suite de nouveaux agrandissements.

Buenos-Ayres est une grande ville qu'un ruisseau sépare de la forteresse. Elle a par sa situation et par la bonté de l'air qu'on y respire tout ce qui peut rendre une colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes campagnes toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, et paraît au nord comme une vaste mer qui n'a de bornes qu'à l'horizon. L'hiver commence dans ce pays au mois de juin, le printemps au mois de septembre, l'été en décembre et l'automne en mars; ces quatre saisons y sont fort réglées.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN.

PARIS. — Imp. LACOUR ET Ce, rue Soufflot, 16.

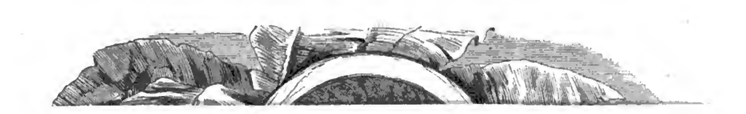


Ch. Mettais del. Imp. Gerdès.

CHILIEN.

(Humboldt.)

J. BRY aîné, Éditeur.



passeports pour les possessions espagnoles en Amérique. M. Bonpland devint son compagnon de voyage.

Les deux amis quittèrent Madrid vers le milieu du mois de mai, et se rendirent à la Corogne, où ils devaient s'embarquer pour l'île de Cuba. Ce port de la Corogne étant bloqué par des vaisseaux anglais, on eut besoin d'user de précaution pour en sortir. On y réussit le 5 juin 1799, à bord de la corvette *le Pizarre*, qui fit voile pour les îles Canaries, qu'elle atteignit au bout de treize jours. Durant la traversée, M. de Humboldt eut occasion de faire des observations curieuses sur les courants maritimes, notamment sur le *golfe Stream*.

Nos voyageurs firent un séjour à l'île de Ténériffe, et en visitèrent le pic, si souvent décrit par les navigateurs. Ils continuèrent ensuite leur navigation, et parcoururent en vingt jours l'espace de neuf cents lieues qui sépare les côtes d'Afrique de celles du Nouveau-Monde. Leur route fut celle que suivent tous les bâtiments non pontés.

La ville de Cumana est éloignée d'un mille de l'embarcadère ou de la batterie de la bouche du Dragon, une des bouches de l'Orénoque. Elle est adossée à un groupe de montagnes, sur les eaux limpides du rio Manzanarès, au fond du golfe de Cariaco, avec un château fort construit à l'extrémité d'une colline. Cumana occupe proprement le terrain contenu entre ce château et les petites rivières du Manzanarès et de Santa Catalina. Le delta formé par la bifurcation de la première de ces rivières offre un terrain fertile couvert de bananiers et d'autres plantes cultivées dans des jardins ou charas des Indiens. La ville n'a aucun édifice remarquable, et la fréquence des tremblements de terre ne permet point d'en élever.

Les faubourgs de Cumana sont presque aussi populeux que l'ancienne ville. On en compte trois, celui des Ferrites, sur le chemin de la plaga Chica, où l'on trouve quelques beaux tamariniers ; celui de Saint-

Paris — Imp. Lacour et Cie, rue Soufflot, 16

François vers le sud-est; et le grand faubourg des Guayqueries, tribu d'Indiens qui appartenaient à la nation des Guaraunos, que l'on ne trouve plus que dans les terrains marécageux compris entre les bras de l'Orénoque.

La population de Cumana n'était guère en 1799 que de seize à dix-sept mille âmes, mais aujourd'hui (1853) elle dépasse quarante mille âmes.

Comme les habitants de Cumana préfèrent la fraîcheur du vent de mer à l'aspect de la végétation, ils ne connaissent presque d'autres promenades que celle de la grande plage, près de l'embouchure du petit rio Santa-Catalina, bordé de palétuviers ou mangliares. Le reste de la plaine est en partie dénué de végétation. En sortant du faubourg indien, et en remontant la rivière vers le sud, on trouve quelques charmants endroits ombragés de tamariniers.

La plaine aride de Cumana présente après de fortes ondées un phénomène extraordinaire. La terre, humectée et réchauffée par les rayons du soleil, répand cette odeur de musc qui, sous la zône torride, est commune à des animaux de classes très différentes, au jaguar, aux petites espèces de chat-tigre, au cabiai ou chiguire, au vautour gallinazo, au crocodile, aux vipères et aux serpents à sonnettes. Les émanations gazeuses qui sont les véhicules de cet arôme ne semblent se dégager qu'à mesure que le terreau renfermant les dépouilles d'une innombrable quantité de reptiles, de vers et d'insectes, commence à s'imprégner d'eau. Partout où l'on remue le sol, on est frappé de la masse de substances organiques qui tour-à-tour, dit M. de Humboldt, se développent, se transforment ou se décomposent. La nature dans ces climats paraît plus active, plus féconde, et pour ainsi dire plus prodigue de la vie.

Les bords du Manzanarès sont très agréables et ombragés de mimosas, d'erythrina, de seiba et autres arbres d'une taille gigantesque. Une rivière dont la température dans le temps des crues descend, comme l'a remarqué M. de Humboldt, jusqu'à 22° quand l'air est à 30 ou 33°, est un bienfait inappréciable dans un pays où les chaleurs sont excessives pendant toute l'année, et où l'on a besoin de se baigner plusieurs fois par jour. Les enfants passent leur vie dans l'eau; tous les habitants, même les femmes des familles les plus riches savent nager, et la première question qu'on s'adresse en se rencontrant le matin est de savoir si l'eau de la rivière est plus fraîche que la veille. Le soir on place des chaises dans l'eau: les hommes et les femmes presque sans vêtement passent quelques heures dans la rivière à fumer des cigarres, à parler de l'extrême sécheresse de la saison, de l'abondance des pluies dans les cantons voisins, et de la toilette des dames. Aujourd'hui on joint à ces sujets frivoles les questions de politique et d'administration. C'est un spectacle assez curieux de voir dans l'eau durant le jour, à certains moments, la population de Cumana, et un peu avant la nuit, de contempler les plus jolies personnes de cette grande ville nageant gracieusement comme des sirènes à côté des jeunes tritons cumaniens qui les recherchent en mariage, ou qui aspirent à leur plaire: ceci nous rappelle la grande promenade de Mendoza au pied de la Cordillière des Andes, où les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe se livrent dans un limpide canal aux délices du bain sans autre vêtement que celui de la nature.

Le port de Cumana est une rade qui pourrait recevoir les escadres de l'Europe entière. Tout le golfe de Cariaco, qui a trente-cinq milles de long sur six à huit milles de large, offre un excellent mouillage. L'océan Pacifique n'est pas plus calme et plus tranquille sur les côtes du Pérou que la mer des Antilles depuis Porto-Cabello, et surtout depuis le cap Codera jusqu'à la pointe de Paria. Les ouragans des îles Antilles ne se font jamais sentir dans ces parages, où l'on navigue dans des chaloupes non pontées. Le seul danger du port de Cumana est un bas-fond de neuf cents toises de largeur, et qui est très connu des marins.

Dans la province de Cumana on distingue un grand nombre de tribus indiennes, notamment les Chaymas, les Guayqueries, les Caribes et les Guaraunos. On ignore le nombre exact des Guaraunos, qui font leurs cabanes à l'embouchure de l'Orénoque. Les Guayqueries habitent en partie un des faubourgs de Cumana et la péninsule d'Araya, tandis que les Chaymas vivent dans les montagnes de Caripe, et les Caribes dans les savanes méridionales de la Nouvelle-Barcelone. Tous ces Indiens, en général, mènent une vie pastorale et sont agriculteurs. M. de Humboldt donne sur les Chaymas quelques détails assez curieux.

Les Chaymas, comme tous les peuples à demi sauvages qui habitent les régions excessivement chaudes, ont, suivant M. de Humboldt, une aversion très prononcée pour les vêtements. Hommes et femmes restent nus dans l'intérieur de leurs maisons. Lorsqu'ils traversent le village ils portent une espèce de tunique de toile de coton qui descend à peine jusqu'au genou; les épaules et le haut de la poitrine sont nus. S'il pleut, les Chaymas se dépouillent de ce vêtement, et le tiennent sous le bras, aimant mieux recevoir la pluie sur le corps nu, que de mouiller leur tunique. Les sentiments de décence et de pudeur ne sont pas plus connus des jeunes filles que des hommes. Déjà Christophe Colomb trouva en 1498, à l'île de la Trinité, les femmes entièrement nues, tandis que des hommes portaient le guayuco, qui est une bandelette étroite plutôt qu'un tablier. A cette même époque, sur la côte de Paria, les filles se distinguaient des femmes mariées par une nudité absolue, ou seulement par la couleur du guayuco.

Les filles des Chaymas se marient vers l'âge de douze ans. Toutes ces filles portent les cheveux réunis en deux longues tresses. Hommes et femmes ont le corps très musculeux et à formes arrondies. Il n'existe parmi eux aucune difformité physique.

Les Chaymas sont presque sans barbe au menton comme les Tongouses et d'autres peuples de race mongole; ils arrachent le peu de poils qui leur viennent. Leur vie est de la plus grande uniformité. Ils se couchent très régulièrement à sept heures du soir, et se lèvent longtemps avant le jour, à quatre heures et demie du matin. Chaque individu a un feu près de son hamac. Les femmes sont très frileuses. Hommes et femmes se baignent tous les jours, et comme ils sont presque constamment nus, ils n'ont jamais de malpropreté sur le corps.

Le 18 novembre 1799, M. de Humboldt et M. Bonpland partirent de Cumana pour la Guayra, trajet de soixante lieues que les petits bâtiments côtiers font en quarante heures. La situation de la Guayra ressemble à celle de Sainte-Croix de Ténériffe. La chaîne de montagnes qui sépare le port de la haute vallée de Caraças plonge presque immédiatement dans la mer, et les maisons de la ville se trouvent adossées à un mur de rochers escarpés; il reste à peine entre ce mur et la mer un terrain uni de cent à cent quarante toises de largeur. La ville ne renferme que deux rues dirigées parallèlement de l'est à l'ouest. Elle a des fortifications le long de la mer, mais elle offre un aspect triste et solitaire. C'est un des endroits les plus chauds de la terre, à cause de sa situation géographique près de la ligne équinoxiale et de son exposition particulière.

Caracas, aujourd'hui capitale de la république de Vénézuéla, détachée de la grande république de Colombie fondée par Bolivar, a une population de quarante à cinquante mille habitants, dont les trois quarts sont des hommes de couleur. Elle est située à l'entrée de la plaine de Chaca, qui s'étend à trois lieues à l'est de Corimar et de Questa de Auyamas, et qui a jusqu'à deux lieues et demie de large. Traversée par le Rio-Guayre, cette plaine a quatre cent quatorze toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Le terrain qu'occupe la ville de Caracas est inégal et en pente. Le peu d'étendue de la vallée et la proximité des monta-

gnes donnent au site de Caracas un caractère morne et sévère; cependant le paysage environnant est assez beau.

Le climat de Caracas offre une sorte de printemps perpétuel; la température se soutient le jour entre 20 et 26°, et la nuit entre 16 et 18°, ce qui favorise à la fois la végétation du bananier, de l'oranger, du caféier, du pommier, de l'abricotier et du froment. Un écrivain espagnol compare le site de Caracas au paradis terrestre, et reconnait dans l'Anauco et les torrents qui l'avoisinent les quatre fleuves du paradis; mais il oublie de dire qu'un climat tempéré est généralement inconstant et variable. Les habitants de Caracas se plaignent de ce que dans le même jour ils ont différentes saisons, et que les passages d'une saison à l'autre sont extrêmement brusques. Pendant le séjour de M. de Humboldt à Caracas, le maximum de la température fut de 25° et le minimum de 12°.

Les pluies sont extrêmement abondantes à Caracas dans les mois d'avril, mai et juin. Le climat de cette contrée convient parfaitement à la canne à sucre et au bananier, ainsi qu'aux ananas.

Après un séjour de deux mois à Caracas, M. de Humboldt se dirigea vers l'Orénoque. Le chemin le plus court eût été de franchir la chaîne méridionale des montagnes entre Baruta, Salamanca et les savanes d'Ocumare, pour traverser ensuite les steppes ou llanos d'Orituco, et s'embarquer à Cabruta, près de l'embouchure du rio Guarico; mais le voyageur préféra visiter les vallées d'Aragua, et aller chercher le rio Apure, qu'il descendit jusqu'à son confluent avec l'Orénoque. Il put voir aussi les montagnes de los Teques, les bords fertiles du lac de Valence et les savanes immenses de Calabozo.

De Caracas M. de Humboldt suivit la rive droite du rio Guayre, petite rivière qu'une chaîne de montagnes peu élevées sépare de la vallée de la Pascua, célèbre par les anciennes mines d'or de Baruta et d'Oripoto. Il visita la Victoria, ville de sept mille habitants, traversée par le petit rio Calanchas qui débouche dans le rio Aragua. Deux routes de commerce passent par la Victoria, celle de Valencia ou de Porto-Cabello, et celle de villa de Cura ou des plaines, appelée *camino de los Llanos*. On y découvre à l'ouest les vallées d'Aragua, couvertes de jardins, de champs cultivés, de bouquets d'arbres sauvages, de fermes et de hameaux. En se tournant vers le sud et le sud-est, on voit se développer à perte de vue une chaîne de montagnes qui dérobent aux regards les plaines ou steppes de Calabozo.

Des fécondes vallées d'Aragua on se rendit au lac Valencia, que les Indiens appellent *Tacarigua*, un peu plus grand que le lac de Neufchâtel en Suisse, et ayant la forme du lac de Genève, avec une hauteur au-dessus du niveau de la mer à peu près la même. Les bords de ce lac sont déserts, nus et presque inhabités au sud, mais très riants et très bien cultivés au nord. Le ceiba à grandes fleurs jaunes donne un caractère particulier au paysage en unissant ses branches à celles de l'erythrina pourpré. Le mélange et l'éclat des couleurs végétales contrastent avec la teinte unie d'un ciel sans nuages. La longueur du lac est de dix lieues ou de vingt-huit mille huit cents toises; sa largeur est très inégale, mais elle ne dépasse nulle part deux ou trois lieues, le plus souvent elle n'a que quatre à cinq milles. Sa profondeur est de douze à quinze brasses; quelques endroits ont jusqu'à trente-cinq brasses. La température à sa surface est de 23°, c'est-à-dire un peu au-dessous de la température moyenne de l'air. Ce lac très poissonneux est rempli d'îles qui embellissent la paysage par la forme pittoresque de leurs rochers et par l'aspect de la végétation qui les couvre. La plus grande de ces îles est habitée par quelques familles de métis qui nourrissent des chèvres.

M. de Humboldt partit le 21 février 1800 pour Nueva-Valencia, en voyageant la nuit à cause de l'excessive chaleur du jour.

La ville de Nueva-Valencia occupe une étendue de terrain considérable, mais sa population n'est que de sept mille âmes. Les rues sont très larges; le marché est très vaste, et comme les maisons sont fort basses, la disproportion entre la population de la ville et l'espace qu'elle occupe est encore plus grande qu'à Caracas. Nueva-Valencia, fondée en 1555, est de douze années plus ancienne que Caracas. Sa situation dans une plaine au bord d'un lac rappelle l'emplacement de Mexico, et M. de Humboldt pense que Valencia eût mieux convenu que Caracas pour la capitale du Vénézuéla, à cause de la communication facile qu'offrent les vallées d'Aragua avec les llanos et les rivières qui débouchent dans l'Orénoque, outre la possibilité d'ouvrir la navigation intérieure par le rio Pao et la Portuguesa jusqu'aux bouches de l'Orénoque, au Cassiquiare et à l'Amazone.

Les fourmis abondent à tel point dans l'emplacement de la ville de Valencia, que leurs excavations ressemblent à des canaux souterrains qui se remplissent d'eau pendant le temps des pluies et deviennent très dangereuses pour les édifices.

Arrivé à Porto-Cabello, M. de Humboldt reconnut que le climat de cette ville est moins ardent que celui de Guayra. La brise y est plus forte, plus fréquente, plus régulière. Les maisons ne sont point appuyées contre des rochers qui absorbent pendant le jour les rayons du soleil et émettent le calorique pendant la nuit. L'air peut circuler librement entre les côtes et les montagnes d'Ilaria. Les causes de l'insalubrité de l'atmosphère viennent des plages de l'ouest, qui s'étend vers la Punta de Tucacos près du beau port de Chichiribiche. Là se trouvent les salines, et là règnent à l'entrée de la saison des pluies, des fièvres tierces qui dégénèrent facilement en fièvres ataxiques, qu'on appelle autrement *maladies de la côte*.

A Porto-Cabello, on observe un courant de côte généralement dirigé vers l'ouest, depuis les côtes de Paria jusqu'à l'isthme de Panama, et à l'extrémité occidentale de l'île de Cuba. Ce courant, vers le haut, est très fréquent pendant deux ou trois mois de l'année, de septembre à novembre. On le croit l'effet de quelques vents nord-ouest qui ont soufflé entre la Jamaïque et le cap Saint-Antoine de l'île de Cuba.

M. de Humboldt quitta Porto-Cabello le 1er mars 1800, et retourna aux vallées d'Aragua, où il remarqua un arbre dont le suc est un lait nourrissant, d'où lui est venu le nom d'*arbre de la vache*. Les nègres et les gens libres boivent abondamment de ce lait végétal et le regardent comme un aliment salutaire; ils y trempent du pain de maïs et de manioc. Cet arbre a le port du caïmitier et a des feuilles oblongues. Lorsque l'on fait des incisions dans le tronc, il donne en abondance un lait gluant, assez épais, dépourvu de toute âcreté, et qui exhale une odeur de baume très agréable. Le peuple appelle fromage le caillot qui se sépare au contact de l'air, et qui s'aigrit dans l'espace de cinq à six jours. Cet arbre extraordinaire paraît propre à la Cordillière du littoral, depuis Barbula jusqu'au lac de Maracaybo. Cet arbre rappelle les sucs laiteux du papayer et de l'hevea, le fruit de l'arbre à pain des îles de la mer du Sud, l'arbre à beurre du Bambara en Afrique, et le caoutchouc américain.

Après avoir parlé de la récolte du cacao dans le Vénézuéla, surtout dans la province de Caracas, où se voient les plus belles plantations de cet arbuste, M. de Humboldt visita les montagnes qui bordent le lac de Valencia vers le sud, et qui ferment pour ainsi dire le rivage septentrional du grand bassin des llanos ou savanes de Caracas. Pour descendre des vallées d'Aragua dans ces savanes, il faut franchir les montagnes de Guigue et de Tucutunemo, c'est-à-dire d'un pays cultivé passer dans une vaste solitude.

Le 6 mars, M. de Humboldt quitta les vallées d'Aragua en longeant le lac de Valencia. Il aperçut des bandes nombreuses de singes, notamment de l'espèce nommée *araguates*, espèce qui a un aspect triste et un hurlement uniforme qu'on distingue à huit cents

toises de distance. Les Indiens prétendent que lorsque les araguates remplissent la forêt de leurs hurlements, il y en a toujours un qui chante comme chef de chœur. M. de Humboldt reconnut l'exactitude de cette observation. Il vit en outre que quand une femelle est sur le point de mettre bas, le chœur suspend ses hurlements jusqu'au moment de la naissance du petit. Les Indiens croient que pour guérir de l'asthme, il suffit de boire dans le tambour osseux de l'os hyoïde de l'araguate, parce que cet animal a un volume de voix extraordinaire qui doit, disent-ils, donner à l'eau qu'on y verse la vertu de guérir les affections du poumon.

Le 10 mars, M. de Humboldt était à la villa de Cura, par 10° 2' 47" de latitude nord, lieu qu'ont rendu célèbre les miracles d'une image de la Vierge. Notre voyageur passa ensuite dans les plaines de l'Orénoque, et voici quelques-unes des observations qu'il y a faites :

« Il y a quelque chose d'imposant, mais de triste et de lugubre dans le spectacle uniforme de ces steppes. Tout y paraissait immobile : à peine quelquefois l'ombre d'un petit nuage qui parcourt le zénith et approche de la saison des pluies se projette sur la savane. Je ne sais si l'on n'est pas autant surpris au premier aspect des llanos qu'à celui de la chaîne des Andes. Les pays montagneux, quelle que soit l'élévation absolue des plus hautes cimes, ont une physionomie analogue; mais on s'accoutume avec peine à la vue des llanos de Vénézuéla et de Casanare, à celle des pampas de Buénos-Ayres et du Chaco, qui rappellent sans cesse, et pendant des voyages de vingt à trente jours, la surface unie de l'Océan. J'avais vu les plaines ou llanos de la Mancha, en Espagne, et les bruyères qui s'étendent depuis l'extrémité du Jutland, par le Lunebourg et la Westphalie, jusqu'en Belgique. Ces dernières sont de véritables steppes dont l'homme, depuis des siècles, n'a pu soumettre que de petites portions à la culture; mais les plaines de l'ouest et du nord de l'Europe n'offrent qu'une faible image des immenses llanos de l'Amérique méridionale. C'est dans le sud-est de notre continent, en Hongrie, entre le Danube et la Theisse; en Russie, entre le Borysthène, le Don et le Volga, que l'on rencontre ces vastes pâturages qui semblent nivelés par un long séjour des eaux, et qui terminent l'horizon de toutes parts. Les plaines de la Hongrie frappent l'imagination du voyageur par le jeu constant du mirage là où je les ai traversées, sur les frontières de l'Allemagne, entre Presbourg et Adenbourg; mais leur plus grande étendue se trouve plus à l'est entre Czegedel, Debreczin et Tittel. C'est une mer de verdure qui a deux issues, l'une près de Gran et de Waitzen, l'autre entre Belgrade et Widdin.

« On a cru caractériser les différentes parties du monde en disant que l'Europe a des bruyères, l'Asie des steppes, l'Afrique des déserts, l'Amérique des savanes; mais, par cette distinction, on établit des contrastes qui ne sont fondés ni dans la nature des choses, ni dans le génie des langues. L'existence d'une bruyère suppose toujours une association de plantes de la famille des érycinées; les steppes de l'Asie ne sont pas partout couvertes de plantes salines; les savanes de Vénézuéla offrent avec les graminées de petites mimoses herbacées, des légumineuses et d'autres dicotylédonées. Les plaines de la Songarie, celles qui s'étendent entre le Don et le Volga, les puszta de la Hongrie, sont de véritables savanes, des pâturages abondants en graminées, tandis que les savanes à l'est et à l'ouest des montagnes Rocheuses et du Nouveau-Mexique, produisent des chenopodiées qui renferment du carbonate et du muriate de soude. L'Asie a de véritables déserts dépourvus de végétation, en Arabie, dans le Gobi et en Perse. Depuis qu'on a mieux appris à connaître les déserts de l'intérieur de l'Afrique, si longtemps et si vaguement réunis sous la dénomination de *désert de Sahara*, on a observé que, dans ce continent, comme en Arabie, il y a des savanes et des pâturages enclavés au milieu de terrains nus et arides. Ce sont ces derniers, ces déserts couverts de graviers, dépouillés de végétaux, qui manquent presque entièrement au Nouveau-Monde. Je n'en ai vu que dans les parties basses du Pérou, entre Amotapa et Coquimbo, sur les bords de la mer du Sud. Les Espagnols les appellent non des *llanos*, mais les *desiertos* de Sechura et d'Atacamez. Cette solitude a peu de largeur, mais quatre cent quarante lieues de long. La roche y perce partout à travers les sables mouvants. Il n'y tombe jamais une goutte d'eau; et, comme dans le désert de Sahara, au nord de Tombouctou, le désert péruvien présente, près de Huaura, une riche mine de sel gemme. Partout ailleurs dans le Nouveau-Monde, il y a des plaines désertes, parce qu'elles sont inhabitées, mais non de véritables déserts.

« Les mêmes phénomènes se répètent dans les régions les plus éloignées; et au lieu de désigner ces vastes plaines dépourvues d'arbres par la nature des herbes qu'elles renferment, il paraît simple de les distinguer en *déserts* et en *steppes* ou *savanes;* en terrains nus, sans traces de végétaux, et en terrains couverts de graminées ou de petits végétaux de la classe des dicotyledonées. On a désigné dans beaucoup d'ouvrages les savanes de l'Amérique, surtout celles de la zône tempérée, par le nom de *prairies;* mais ce mot me paraît peu applicable à des pâturages souvent secs, quoique couverts d'herbes de quatre à cinq pieds de haut. Les llanos et les pampas de l'Amérique méridionale sont de véritables steppes. Ils offrent une belle verdure pendant la saison des pluies; mais dans le temps des grandes sécheresses, ils prennent l'aspect d'un désert. L'herbe se réduit alors en poudre; la terre se crevasse; le crocodile et les grands serpents restent ensevelis dans la fange desséchée, jusqu'à ce que les premières ondées du printemps les réveillent d'un long assoupissement. Ces phénomènes se présentent sur des espaces arides de cinquante à soixante lieues carrées, partout où la savane n'est pas traversée par des rivières; car sur le bord des ruisseaux et autres petites mares qui renferment une eau croupissante, le voyageur rencontre de distance en distance, même pendant l'époque des grandes sécheresses, des bouquets de mauritia, palmiers dont les feuilles en éventail conservent une brillante verdure. »

Les steppes de l'Asie, ajoute encore M. de Humboldt, sont toutes hors des tropiques et forment des plateaux très élevés, tandis qu'en Amérique, sauf sur le dos des montagnes du Mexique, du Pérou et de Quito, les llanos ont très peu de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, et appartiennent toutes à la zône; elles n'ont pas, comme les steppes de l'Asie australe et les déserts de la Perse, ces lacs sans écoulement, ces petits systèmes de rivières qui se perdent ou dans des sables ou par des filtrations souterraines; elles sont inclinées vers l'est et le sud, et leurs eaux courantes sont des affluents de l'Orénoque. Enfin, ce qui caractérise le plus les savanes ou steppes de l'Amérique méridionale, c'est le manque absolu de collines et d'inégalités, le niveau parfait de toutes les parties du sol : voilà pourquoi les premiers conquérants espagnols ne les ont nommées ni déserts, ni savanes, ni prairies, mais plaines, *los llanos*. Les seules ondulations qu'elles présentent sont quelques hauts-fonds et quelques petites éminences convexes qui s'élèvent insensiblement à quelques toises de hauteur.

Lorsqu'on entend parler de cette innombrable quantité de chevaux, de bœufs et de mulets répandus dans les plaines de l'Amérique, on oublie assez généralement qu'en Europe, chez les peuples agriculteurs, il en existe des quantités également prodigieuses. La France nourrit plus de six millions de gros bétail, et l'empire autrichien treize millions quatre cent mille têtes

A Calabozo, M. de Humboldt eut occasion de voir beaucoup de poissons électriques, notamment des gymnotes et des torpilles. Il avait déjà vu la torpille de Cumana; mais les véritables gymnotes ou anguilles

électriques des bassins d'eau stagnante et des affluents de l'Orénoque occasionnaient des commotions beaucoup plus fortes. En effet, le gymnote est le plus grand des poissons électriques; il y en a de cinq à six pieds de long. Cet animal se plaît, comme nos anguilles, à avaler et à respirer de l'air à la surface de l'eau. On ne s'expose pas témérairement aux premières commotions d'un gymnote grand et fortement irrité, la douleur et l'engourdissement sont très violents.

La ville de Calabozo ou Calabaco est située par 8° 56' 8" de latitude nord, 60° 10' 40" de longitude ouest. M. de Humboldt en partit le 24 mars et passa à gué le rio Uruticu, qui est rempli de crocodiles très féroces. Il rencontra de grandes mares d'eau près desquelles il aperçut d'énormes serpents boa. A mesure que les mares se dessèchent, ces animaux s'enfoncent dans la boue pour y chercher le degré d'humidité qui donne de la flexibilité à leur peau et à leurs téguments; c'est dans cet état qu'ils s'engourdissent, en conservant peut-être une communication avec l'air extérieur.

Notre voyageur atteignit bientôt San-Fernando de Apure, ville située sur une grande rivière navigable, près de l'embouchure d'une autre rivière qui traverse la province entière de Varinas; cette situation est extrêmement avantageuse pour le commerce; les cuirs, le cacao, le coton et l'indigo refluent par cette ville vers les bouches de l'Orénoque. Pendant la saison des pluies de grands bâtiments remontent depuis l'Angostura jusqu'à San-Fernando, et par le rio Santo-Domingo jusqu'à Torunos, le port de la ville de Varinas. A cette même époque les inondations des rivières, qui forment un dédale d'embranchements entre l'Apure, l'Arauca, le Capanaparo et le Sinaruco, couvrent un pays de près de quatre cents lieues carrées. Dans ce bassin les savanes ont de douze à quatorze pieds d'eau, et offrent l'aspect d'un lac immense. Les villages et les fermes placés sur des espèces de hauts-fonds s'élèvent à peine de deux ou trois pieds au-dessus de la surface des eaux. Tout rappelle ici les inondations de la Basse-Egypte et la lagune de Xarayes au Brésil. Les crues des rivières de l'Apure, du Méta et de l'Orénoque sont périodiques.

Parti de San-Fernando, le 30 mars, par 34 degrés de chaleur du thermomètre à l'ombre, M. de Humboldt s'embarqua sur l'Apure pour joindre l'Orénoque et le Rio-Negro. En entrant de l'Apure dans l'Orénoque, il reconnut à ce grand fleuve une largeur aux eaux basses de dix-neuf cent six toises, largeur qui, dans le temps des pluies, atteint jusqu'à cinq mille cinq cent dix-sept toises. Il descendit ce même fleuve, franchit les grandes cataractes ou rapides formées par le passage de l'Orénoque à travers les montagnes de la Parime, entre les 5 et 6 degrés de latitude nord, cent lieues à l'ouest des Cordillères de la Nouvelle-Grenade.

Entre les 4e et 8e degrés de latitude, l'Orénoque sépare la grande forêt de la Parime des savanes nues de l'Apure, du Meta et du Guaviare; il forme aussi la limite entre des hordes de mœurs différentes. A l'ouest, errent dans des plaines dépourvues d'arbres, les Guahibos, les Chirocoas et les Guamos, peuples sales, dégoûtants, fiers de leur sauvage indépendance, et difficiles à fixer au sol et à habituer à des travaux réguliers. C'est pour cela qu'on les appelle *Indios andantes* ou Indiens vagabonds. A l'est, vivent les Macos, les Salivas, les Curacicanas, les Parecas et les Marquiritares, peuples doux, tranquilles et adonnés à l'agriculture.

Chez ces sauvages, comme dans les solitudes de la Guyanne et chez les habitants à demi civilisés, et comme chez les insulaires de la mer du Sud, M. de Humboldt a remarqué que beaucoup de jeunes femmes ne veulent pas être mères. « Si elles ont des enfants, dit-il, ceux-ci sont exposés non-seulement aux dangers de la vie sauvage, mais encore à d'autres dangers qui naissent des préjugés populaires les plus bizarres. Les enfants sont-ils frères jumeaux, on ne peut les conserver en vie tous deux; ce serait s'exposer à la risée publique, et ressembler aux rats, aux sarigues, aux plus vils animaux, qui mettent bas un grand nombre de petits à la fois.» Il y a plus encore : « Deux enfants nés d'un même accouchement ne peuvent appartenir à un même père. » C'est là un axiôme de la physiologie des Indiens Salivas; et, sous toutes les zônes, dans les différents états de la société, lorsque le peuple s'empare d'un axiôme, il y tient plus que les hommes instruits qui l'ont hasardé les premiers. Pour ne pas troubler la tranquillité du ménage, les vieilles parentes de la mère ou les sages-femmes se chargent de faire disparaître un jumeau. A-t-il quelque difformité physique, le père le tue sur-le-champ; on ne veut que des enfants bien faits et robustes, car les difformités indiquent quelque influence du mauvais esprit. Quelquefois les enfants d'une constitution très faible subissent le même sort. Demandez au père ce qu'est devenu un de ses fils, il feindra une mort naturelle. Il désavouera une action qui lui paraît blâmable, mais non criminelle. « Le pauvre *mûre* (fils), vous dira-t-il, ne pouvait nous suivre : il aurait fallu l'attendre à chaque instant; on ne l'a pas revu; il n'est pas venu coucher où nous passâmes la nuit. » Telles sont la candeur et la simplicité des mœurs, tel est le bonheur si vanté de l'homme dans son état *de nature!* On tue son fils, pour échapper au ridicule d'avoir des jumeaux, pour ne pas voyager plus lentement, pour ne pas s'imposer une légère privation.

Toutefois, ces actes de cruauté sont moins fréquents qu'on ne le pense. On aurait tort de les attribuer à l'état de polygamie dans lequel vivent les indigènes non catéchisés. La polygamie diminue sans doute le bonheur domestique et l'union intérieure des familles; mais cet usage, sanctionné par l'islamisme, n'empêche pas les Orientaux d'aimer tendrement leurs enfants. Chez les Indiens de l'Orénoque, le père ne rentre chez lui que pour manger et pour se coucher dans son hamac; il ne prodigue de caresses ni à ses enfants en bas âge, ni à ses femmes destinées à le servir. L'affection paternelle ne commence à se montrer que lorsque le fils est devenu assez fort pour prendre part à la chasse, à la pêche et aux travaux agricoles dans les plantations.

Si la funeste habitude de prendre des breuvages qui font avorter diminue le nombre des naissances, ces breuvages n'altèrent pas assez la santé pour empêcher les jeunes femmes d'être mères à un âge plus avancé. Ce phénomène, bien remarquable sous le rapport physiologique, a frappé depuis longtemps les moines missionnaires. En Europe, disent-ils, les femmes mariées craignent d'avoir des enfants, parce qu'elles ne savent comment les nourrir, les vêtir, les doter. Toutes ces craintes sont inconnues aux femmes de l'Orénoque. Elles choisissent le temps où elles veulent être mères, d'après deux systèmes diamétralement opposés, selon les idées qu'elles se forment des moyens de conserver la fraîcheur et la beauté. Les unes prétendent, et cette opinion est la plus générale, qu'il vaut mieux commencer tard à avoir des enfants pour pouvoir se livrer sans distraction, dans les premières années du mariage, aux travaux domestiques et agricoles. D'autres pensent, au contraire, qu'elles fortifient leur santé et parviennent à une vieillesse plus heureuse, lorsqu'elles sont devenues mères très jeunes. Selon que les Indiens adoptent l'un ou l'autre de ces systèmes, les médicaments abortifs sont administrés à des époques différentes.

En réfléchissant sur ces calculs de l'égoïsme parmi les sauvages, « on croit devoir, dit M. de Humboldt, féliciter les peuples civilisés de l'Europe de ne pas avoir eu connaissance jusqu'ici d'*ecboliques*, en apparence si peu nuisibles à la santé. L'introduction de ces breuvages augmenterait peut-être la dépravation des mœurs dans des villes où un quart des enfants ne voient le jour que pour être abandonnés de leurs parents. Cependant il serait possible aussi que, dans nos climats, les nouveaux abortifs offrissent le même dan-

ger que l'usage de la sabine, de l'aloès, et des huiles essentielles de cannelle et de girofle. »

La constitution robuste du sauvage, dans lequel les différents systèmes sont plus indépendants les uns des autres, résiste mieux et plus longtemps à l'excès des stimulants et à l'emploi des agents délétères que la constitution faible de l'homme civilisé.

Dans ses explorations sur l'Orénoque, M. de Humboldt eut à souffrir beaucoup des moustiques et des maringouins. Vers le haut Orénoque l'atmosphère en fourmille bien plus que vers le bas Orénoque, parce que dans le premier le fleuve est environné d'épaisses forêts. Avec la diminution de l'eau et la destruction des bois, les *mosquitos* diminuent dans le nouveau continent; mais les effets de ces changements sont aussi lents que les progrès de la culture. Les villes d'Angostura, de Nueva-Barcelona et de Monipox, cette dernière sur la Magdalena, où par un défaut de police les rues, les grandes places et l'intérieur des cours se trouvent couverts de brousailles, sont tristement célèbres par l abondance des zancudos.

Les blancs nés sous la zône torride se promènent impunément pieds nus dans le même appartement où l'Européen, récemment débarqué, est exposé à l'attaque des *niguos* ou *chiques*. Ces animaux, presque invisibles à l'œil, s'introduisent sous les ongles des pieds, et y acquièrent la grosseur d'un petit pois par le prompt accroissement des œufs placés dans un sac particulier sous le ventre de l'insecte. Le *nigua* distingue donc ce que l'analyse chimique la plus délicate ne saurait distinguer, le tissu cellulaire et le sang d'un Européen de ceux d'un blanc créole. Il n'en est point ainsi des moustiques. Ces insectes, quoi qu'on en dise, sur les côtes de l'Amérique méridionale, attaquent également les indigènes et les Européens; il n'y a que les effets de la piqûre qui soient différents dans les deux races d'hommes. La même liqueur venimeuse, déposée dans la peau de l'homme cuivré de race indienne et dans celle d'un homme blanc nouvellement débarqué, ne cause pas d'enflure au premier, tandis qu'elle produit chez le second des ampoules dures, fortement enflammées et douloureuses pendant plusieurs jours.

M. de Humboldt et son compagnon de voyage, M. Bonpland, eurent occasion de remarquer que l'usage immodéré des bains, tout en calmant la douleur des anciennes piqûres des *zancudos*, rendait le corps beaucoup plus sensible aux piqûres nouvelles. En se baignant plus de deux fois par jour, on met le corps dans un état d'irritation nerveuse dont on ne peut, à ce qu'il paraît, se former une idée en Europe.

La voracité des *mosquitos* dans certains endroits sur l'Orénoque et sur le Rio-Magdalena, l'acharnement avec lequel ils attaquent les hommes pour leur sucer le sang, l'activité du venin, variable dans la même espèce, sont des faits bien remarquables; ils trouvent cependant leur analogie dans les classes des grands animaux. Le crocodile de l'Angostura poursuit les hommes, tandis qu'on se baigne tranquillement à Nueva-Barcelona dans le Rio-Neveri, au milieu de ces reptiles carnassiers. Les jaguars de Maturin, de Cumanacou et de l'isthme de Panama sont lâches en comparaison de ceux de l'Orénoque. Les Indiens savent très bien que les singes de telle ou telle vallée sont faciles à rendre domestiques, tandis que d'autres individus de la même espèce, pris ailleurs, se laissent plutôt mourir de faim que de se soumettre à l'esclavage.

Tout ce qui flotte autour de la tête et des mains contribue à chasser les insectes; plus on s'agite, moins on s'expose à être piqué.

En longeant le Cassiquiare, M. de Humboldt vit que les Indiens du bord de cette rivière et du Rio-Negro sont très intelligents, mais que malheureusement ils étaient plus occupés de la fabrication du poison *curare* que des travaux de l'agriculture, bien que le sol soit excellent. Il visita ensuite les Otomaques, peuples qui, lors des inondations de l'Orénoque, ne mangent que de la terre, car ils regardent comme nutritif tout ce qui apaise leur faim. Cette terre est onctueuse, et ils la préparent en grosses boulettes dont ils avalent une quantité prodigieuse. Les mêmes peuples s'enivrent avec de la poudre fermentée de niopo qu'ils aspirent par le nez à travers un os fourchu dont les deux extrémités aboutissent aux narines.

M. de Humboldt reparut le 23 juillet à la ville de Nueva-Barcelona, peuplée d'environ seize mille âmes, et située par 10° 6' 52" de latitude nord. Son climat est moins chaud que celui de Cumana, mais humide et un peu plus malsain jusqu'à la saison des pluies. Au sud-est de Nueva-Barcelona, à deux lieues de distance, s'élève une haute chaîne de montagnes, adossée au Cerro del Bergantin, qui est visible à Cumana. Cet endroit est connu sous le nom des *eaux chaudes*.

Notre voyageur quitta les parages de Cumana pour se rendre à l'île de Cuba. Mais avant d'y arriver il donne dans son ouvrage quelques développements généraux sur les pays qu'il vient de parcourir, notamment sur le Vénézuéla, gouverné jusqu'en 1810 par l'Espagne et réuni vers cette époque à la Nouvelle-Grenade sous le titre de *république de Colombie*. Titre qui a été depuis modifié, cette vaste république ayant été partagée en deux parties appelées, l'une, Nouvelle-Grenade, et l'autre, le Vénézuéla.

Seize mois passés dans le Vénézuéla et dix-huit mois dans la Nouvelle-Grenade lui ont permis d'acquérir des notions positives sur ces vastes et lointaines contrées, dans lesquelles il venait d'accomplir un voyage de treize cents lieues marines au sein des terres, dont plus de six cent cinquante en bateau sur les fleuves ou rivières. Il avait également visité le Pérou et quelques parties du Mexique, et les documents qu'il s'est procurés lui ont permis d'asseoir sur l'ensemble de l'Amérique espagnole des considérations statistiques d'un haut intérêt.

Suivant quelques auteurs, en 1913 le Mexique dont ils croient que la population est doublée tous les vingt-deux ans, aura cent douze millions d habitants et les Etats-Unis cent quarante millions. Il se peut, comme l'observe M. de Humboldt, que deux ou trois cents millions d'hommes trouvent un jour leur subsistance dans l'étendue du Nouveau-Monde entre le lac de Nicaragua et le lac Ontario; il est possible que les Etats-Unis comptent dans un siècle quatre-vingts millions d habitants, en admettant un changement progressif dans la période du doublement de vingt-cinq à trente-cinq et à quarante-un; mais le même M. de Humboldt doute que l accroissement de la population dans le Vénézuéla, dans la Nouvelle-Grenade et au Mexique, puisse être en général aussi rapide qu'aux Etats-Unis. Ces derniers, dépourvus de hautes chaînes de montagnes et situés sous la zône tempérée, offrent une immense étendue de terrain à cultiver. Il est vrai que dans l'Amérique espagnole la terre peut produire davantage, puisque le froment y donne de vingt à vingt-quatre grains pour un; mais des montagnes sillonnées par des crevasses presque inaccessibles, des steppes nues et arides, des forêts qui résistent à la hache et au feu, une atmosphère remplie d'insectes venimeux, sont de puissants obstacles au progrès de l'agriculture et de l'industrie. Au Mexique les grandes surfaces sont dépourvues de sources, les pluies y sont très rares et le manque de rivière navigable ralentit la navigation. Dans le Vénézuéla les llanos de l'Orénoque paraissent inabordables aux colons les plus intrépides. Il en est tout autrement aux Etats-Unis. On sait que par la multiplication d'une seule famille un continent jadis désert pourrait dans l'espace de huit siècles compter plus de huit milliards d habitants; mais ce ne sont point là les destinées qui, d'après l'opinion de M. de Humboldt, soient inévitablement réservées à l'Amérique.

Sur trente-quatre millions d'habitants, dont M. de

Humboldt présume que se compose la population d'Amérique, chiffre que l'on croit aujourd'hui (1853) devoir porter à cinquante millions, il distingue, selon les trois races prépondérantes, seize millions dans les possessions des Espagnols-Américains; dix millions dans celle des Anglo-Américains, et près de quatre millions dans celle des Portugais-Américains. Ces populations sont aujourd'hui dans les rapports de quatre, deux et demi, un. L'aréa des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale est presque d'un quart plus grande que celle de la Russie d'Europe, et l'Amérique espagnole est de la même quantité plus étendue que l'Europe entière. Le Brésil, dont la population est de près de cinq millions d'habitants, renferme vers l'ouest des pays extrêmement déserts, et dont la plupart sont encore totalement inconnus, comme le prouvent les voyages de M. Walsh, de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, et autres relations postérieures.

La superficie entière des possessions espagnoles excédait trois cent soixante-onze mille trois cents lieues carrées, pour seize millions sept cent quatre-vingt-cinq mille individus. Les possessions des Portugais-Américains comprenaient deux cent cinquante-six mille neuf cent quatre-vingt-dix lieues carrées et quatre millions d'habitants, et les possessions des Anglo-Américains (Etats-Unis) cent soixante-quatorze mille trois cents lieues carrées, avec dix millions deux cent vingt mille habitants en 1823. Aujourd'hui ce dernier chiffre est accru de plus de deux millions, comme aussi, d'après le relevé officiel de 1822, la république de Colombie comptait trois millions et demi d'habitants, au lieu des deux millions sept cent quatre-vingt-cinq mille que lui assigne M. de Humboldt.

Le Brésil, en 1818, comptait trois millions six cent dix-sept mille neuf cents individus dont un million sept cent vingt-huit mille nègres esclaves; huit cent quarante-trois mille blancs; quatre cent vingt-six mille libres, de sang mêlé; deux cent cinquante-neuf mille quatre cents Indiens de différentes tribus; deux cent deux mille esclaves de sang mêlé; cent cinquante-neuf mille cinq cents noirs libres.

La population totale de l'archipel des Antilles est d'environ deux millions huit cent cinquante mille habitants, dont huit cent quatre-vingt mille pour l'île de Cuba.

Des considérations sur la population, M. de Humboldt passe aux moyens naturels ou artificiels de communication entre les peuples des Etats américains des régions équinoxiales.

Si l'on parvenait, dit-il, à substituer au partage de Villa-Bella, par 15° et demi de latitude, entre le rio de la Madeira et le rio Paraguay, un canal de cinq mille trois cents toises de longueur, une *navigation intérieure* se trouverait ouverte entre l'embouchure de l'Orénoque et celle du Rio de la Plata, entre l'Angostura et Montevideo. La direction des grandes rivières dans le sens des méridiens offrirait peut être une *limite naturelle*, entre les possessions portugaises et espagnoles, limite qui suivrait l'Orénoque, le Cassiquiare, le Rio-Negro, les rives de l'Amazone, sur une longueur de vingt lieues, le rio de la Madeira, le Guaporé, l'Aguapehi, le Jauru, le Paraguay et le Parana ou Rio de la Plata, et formerait une ligne de démarcation de plus de huit cent soixante lieues. Les Espagnols-Américains possédaient, à l'est de cette limite, le Paraguay et une partie de la Guyane espagnole; les Portugais-Américains ont occupé à l'ouest un pays entre le Javary et le rio de la Madeira, entre le Hutumayo et les sources du Rio-Negro. Ce n'est pas seulement, ajoute M. de Humboldt, des côtés du Brésil et du Pérou que la civilisation s'est avancée vers les régions centrales, elle y a pénétré aussi par trois autres voies, par l'Amazone, l'Orénoque et le Rio de la Plata; elle a remonté les affluents de ces trois fleuves et leurs embranchements secondaires.

Dans l'état actuel des choses, observe encore le savant voyageur, il n'y a continuité de terrains cultivés,

ou, pour mieux dire, con
chrétiens, que sur un très pe
Brésil ne touche au Vénézuél
missions du Rio-Negro. du C
que; il ne touche au Pérou q
Haut Maragnon et celles de
entre Loreto et Tabatinga. C'est
terre défrichées que se tiennen
veau-Monde. Entre le Rio-Bran
le Javary et le Guallaga, le Mar
Couzco, des terrains qui sont h
et qui n'ont jamais été parco
parent, comme des mers inté
lisées de Vénézuéla, du Brésil
européenne s'est répandue co
gents, des côtes ou des hautes
côtes, vers le centre de l'Am
fluence des gouvernements dir
s'éloigne du littoral. Des missi
dantes du pouvoir monacal, h
des indigènes cuivrés, formen
tour des régions anciennen en
blissements chrétiens se trouv
des savanes et des forêts, entr
torale des colons et la vie erra

Dans la république de Co
grande que l'Espagne, et à p
égale aux Etats-Unis à l'ouest
est de trente habitants par li
Nouvelle-Grenade proprement
d'hui un Etat, ainsi que la pr
ficie de près de quatre fois cell
port est de trente-quatre; a
étendu comme l'Espagne, i
Cumana, il est de trente-sep
vingt-un; à Maracaybo, avec
quarante; à Varinas, de vingt-
espagnole), de deux: d'où il r
du nord de Vénézuéla sont
peuplées de l'Etat de ce nom;
que certaines provinces du Me
et la Puébla. En somme, la
vinces du Vénézuéla est celle
sidérée dans son ensemble,
exclure les llanos, n'a en
relative du Tenessée aux Et
province, en en excluant les l
tie septentrionale, sur plus c
carrées, la population relative
Ces dix-huit cents lieues carr
trie agricole, sont deux foi
Finlande; mais elles le sont
moins que la province de Cue
toute l'Espagne.

Sous le rapport des producti
d'un coup d'œil le sol du Véné
Grenade, on reconnait, dit M.
autre pays de l'Amérique e
commerce une aussi grand
grande richesse.

La république de Vénézuél
que tout le cacao dont l'Eur
ment. Cette même république
tie du quinquina qu'exporte
Les montagnes de Mérida, de
de Quito et de Loxa produiser
de l'écorce fébrifuge que l'o
jour. La province de Caracas
de café et d'indigo, en même
dans le commerce le sucre, l
Bogota, l'ipécacuanha des riv
tabac de Varinas, le *cortex a*
baume des plaines de Tolu,
sèches des llanos, les perles c
cha et de la Marguerite, enfin
platine de Choco et de Barbac

C'est le cacao qui a donné



Tout y paraissait immobile, à peine quelquefois l'ombre d'un petit nuage...

au Vénézuéla; la culture en diminue à mesure que celles du café, du coton et du sucre augmentent; elle marche progressivement de l'ouest à l'est. Le cacao n'intéresse pas seulement comme objet de commerce extérieur, il a de l'importance comme nourriture du peuple. Le cacao des provinces de Caracas, de Barcelone et de Cumana, dont les plus célèbres qualités sont celles d'Uriucu, de Capiriqual et de San-Bonifacio, est de beaucoup supérieure au cacao de Guayaquil, et ne le cède qu'à celui de Soconusco et de Gualan près d'Omoa, qui n'entre presque pas dans le commerce d'Europe.

Les petits plateaux de deux cent cinquante-quatre à quatre cents toises de hauteur, qu'offrent fréquemment les provinces de Caracas et de Cumana (dans les Cordillères du littoral et de Caripe), offrent des sites tempérés et extrêmement favorables à cette culture. Le coton des vallées d'Aragua, de Maracaybo et du golfe de Caracio est d'une très belle qualité. L'indigo se cultive avec avantage dans les provinces du Caracas et de Varinas. Le tabac du Vénézuéla est non-seulement de beaucoup supérieur à celui de Virginie, il ne lui cède en qualité qu'au tabac de l'île de Cuba et du Rio-Negro. Le froment est cultivé à des hauteurs qui n'excèdent pas trois cents toises au-dessus du niveau de la mer, cette culture descend même jusque vers les plaines brûlantes des côtes.

La partie occidentale de la république colombienne, c'est-à-dire la Nouvelle-Grenade, aura toujours, par la masse de ses montagnes et l'étendue de ses plateaux, de grands avantages, sous le rapport de la production des céréales, sur la partie orientale de Colombia (le Vénézuéla); de sorte que la concurrence des farines du Socorro et de Bogota, qui descendent par le Méta, sera à redouter pour les régions situées au nord de l'Orénoque. Là où les régions tempérées avoisinent les régions chaudes, entre trois cents et cinq cents toises de hauteur (comme dans les sites tempérés des provinces de Cumana et de Caracas), les cultures du sucre, du café et des céréales sont à la fois possibles, et l'expérience prouve assez généralement qu'on préfère les deux premières comme plus lucratives.

Le quinquina croît en belles espèces à la Nouvelle-Grenade et dans la partie occidentale du Vénézuéla. On recueille l'écorce fébrifuge de ce précieux végétal sur l'une et l'autre pente de la *Sierra-Nevada* de Mérida. Ce sont jusqu'ici de tous les véritables quinquinas (*cinchonæ*) ceux que l'on a trouvés le plus à l'est dans l'Amérique méridionale.

Trois zônes particulières se distinguent dans le Vénézuéla, pour la vie agricole, la vie pastorale et la vie des peuples chasseurs; elles se succèdent du nord au sud des côtes vers l'équateur. En avançant



Ponts naturels d'Icononzo.

dans cette direction, on traverse, pour ainsi dire, dans l'espace les différentes stations que le genre humain a parcourues dans la suite des siècles, en avançant vers la culture et en jetant les fondements de la société civile. La région littorale est le centre de l'industrie agricole; la région des llanos ne sert qu'aux pâturages des animaux que l'Europe a donnés à l'Amérique, et qui y vivent dans un état demi-sauvage. Chacune de ces régions a sept à huit mille lieues carrées; plus au sud, entre le Delta de l'Orénoque, le Cassiquiare et le Rio-Negro, se développe une vaste étendue de terrains grande comme la France, habitée par des peuples chasseurs.

La consommation de la viande est immense dans le Vénézuéla, et la diminution des animaux y influe plus que partout ailleurs sur le bien-être des habitants. La ville de Caracas, dont la population est d'environ un quinzième de celle de Paris, consomme plus que la moitié de la viande de bœuf que l'on consomme annuellement dans la capitale de la France. A Mexico, dont la population est quatre fois plus petite que celle de Paris, où l'on tue par année près de soixante et onze mille bœufs, la consommation n'excède pas seize mille trois cents bœufs : elle ne paraît conséquemment pas beaucoup plus grande qu'à Paris. Mais il ne faut pas oublier, 1° que Mexico est situé sur un plateau cultivé en céréales et éloigné des pâturages; 2° que cette ville

compte parmi ses habitants pre
cuivrés qui mangent très peu
consommation de Mexico, en
très considérable, tandis qu'à
moindre.

Les côtes de Vénézuéla ont,
ports, par la tranquillité de la
par les superbes bois de const
couvertes, de grands avantages
Unis. Nulle part dans le monde
lages plus rapprochés, des posi
pour l'établissement de ports r
littoral est constamment calme
de Lima à Guayaquil. Les temp
Antilles ne se font jamais senti
quand, après le passage du sol
gros nuages chargés d'électric
chaîne côtière, cet aspect souv
observe M. de Humboldt, n'ant
à fréquenter ces parages qu'un
à peine de serrer ou d'amener
rêts présentent des ressources
des chantiers de construction. L
peuvent, dit le même voyageur
l'île de Cuba, de Huasacualco
San-Blas.

Quant aux moyens de comm

pays étant dépourvu de grandes routes et de roulages, ils sont restreints à la navigation intérieure et extérieure. L'uniformité de température qui règne dans la majeure partie de ces provinces cause, dit M. de Humboldt, une telle égalité dans les productions agricoles indispensables à la vie, que le besoin des échanges s'y fait moins sentir qu'au Pérou, à Quito et dans la Nouvelle-Grenade, où les climats les plus opposés se trouvent réunis sur un petit espace de terrain. La farine des céréales est presque un objet de luxe pour la grande masse de la population : chaque province participant à la possession des llanos, c'est-à-dire à celle des pâturages, tire sa nourriture de son propre sol. L'inégalité des récoltes de maïs, effet de la fréquence plus ou moins grande des pluies, le transport du sel, et la prodigieuse consommation des viandes dans les districts les plus peuplés, donne lieu sans doute à des échanges entre les llanos et les côtes ; mais, dit encore M. de Humboldt, le grand et véritable objet du mouvement commercial dans l'intérieur du Vénézuéla est le transport des produits destinés à être exportés aux Antilles et en Europe, tels que le cacao, le coton, le café, l'indigo, la viande sèche et les cuirs. Malgré la multitude prodigieuse de chevaux et de mulets répandus dans les llanos, on ne s'y sert pas de chariots pour les transports, comme dans les pampas de Buenos-Ayres : tous les transports ont lieu à dos de mulets ou par eau.

En ce qui touche ce dernier point, celui de la navigation intérieure, il y a deux grandes lignes navigables qui existent, de l'ouest à l'est (par l'Apure, le Meta et le Bas-Orénoque), et du sud au nord (par le Rio-Negro, le Cassiquiare, le haut et le bas Orénoque). La première de ces lignes fait refluer vers l'Angostura, par la Portuguesa, le Masparro, le rio de Santo-Domingo et l'Orivante, les productions de la province de Varinas; par le Rio-Casanare, le Crabo et le Pachaquiaro, les productions de la province de *los Llanos* et du plateau de Bogota. La seconde ligne de navigation, fondée sur la bifurcation de l'Orénoque, conduit à l'extrémité la plus méridionale de Colombie, à San-Carlos del Rio-Negro et à l'Amazone.

Dans l'état actuel de la Guyane, dit M. de Humboldt, la navigation au sud des grandes cataractes de l'Orénoque est presque nulle, et l'utilité des communications intérieures, tant avec le Para ou les bouches de l'Amazone qu'avec les provinces de Jaen et de Maynas, n'est fondée que sur de vagues espérances.

M. de Humboldt, en quittant ce sujet, passe à celui de la configuration du pays. Il examine et décrit les chaînes et groupes de montagnes, les arêtes de partage, les plaines ou llanos. Il distingue dans la partie montagneuse de l'Amérique méridionale une chaîne et trois groupes de montagnes, savoir : Cordillère des Andes, que le géognoste peut suivre sans interruption, depuis le cap Pilares dans la partie occidentale du détroit de Magellan jusqu'au promontoire de Paria, vis-à-vis de l'île de la Trinité ; le groupe isolé de la Sierra-Nevada de Santa-Marta, le groupe des montagnes de l'Orénoque ou de la Parime, et celui des montagnes du Brésil.

Des trois groupes isolés de montagnes, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas des rameaux de la Cordillière des Andes et de sa continuation vers le littoral de Vénézuéla, il y en a un au nord et deux à l'est des Andes : le premier est la Sierra-Nevada de Santa-Marta ; les deux autres sont la Sierra de la Parime, entre les 4e et 8e degrés de latitude boréale, et les montagnes du Brésil entre les 15e et 28e degrés de latitude méridionale. De cette distribution singulière des grandes inégalités du sol naissent trois plaines ou bassins, qui contiennent ensemble une surface de quatre cent vingt mille six cents lieues carrées, ou quatre cinquièmes de toute l'Amérique méridionale, à l'est des Andes. Entre la chaîne côtière du Vénézuéla et le groupe de la Parime s'étendent les plaines de l'Apure et du Bas-Orénoque; entre le groupe de la Parime et celui des montagnes du Brésil, les plaines de l'Amazone, du Rio-Negro et de la Madeira; entre les groupes du Brésil et l'extrémité australe du continent, les plaines du Rio de la Plata et de la Patagonie. Comme le groupe de la Parime dans la Guyane espagnole et celui du Brésil ne se rattachent pas vers l'ouest à la Cordillière des Andes de la Nouvelle-Grenade et du Haut-Pérou, les trois plaines du Bas-Orénoque, de l'Amazone et du Rio de la Plata communiquent ensemble par des détroits terrestres qui sont aussi dirigés du nord au sud, et traversées par des arêtes insensibles à la vue, mais formant séparation des eaux. Il n'entre point dans notre plan de reproduire ici, même en analyse, les savantes dissertations de M. de Humboldt sur ce sujet; nous craindrions d'ailleurs de faire double emploi avec quelques-unes des généralités que nous avons présentées dans la première livraison de Christophe Colomb. Ajoutons seulement cette simple reflexion sur les llanos.

Si les plaines de l'Amazone se distinguent en général des llanos de Vénézuéla et des pampas de Buenos-Ayres par l'étendue et l'épaisseur des forêts qui les couvrent, on est d'autant plus frappé de la continuité des savanes que l'on trouve dans la partie dirigée du sud au nord. On dirait que la mer de verdure ou bas-in de Buenos-Ayres envoie un bras par les llanos de Tucuman, de Manso, du Chaco, des Chiquitos et des Mexos aux pampas del Sacramento, aux savanes du Napo, du Guaviare, du Néta et de l'Apure. Ce bras traverse, entre les 7e et 3e degrés de latitude méridionale, le bassin des forêts de l'Amazone, et l'absence d'arbres sur une si grande étendue de terrain est un phénomène assez remarquable, qui tient peut être à d'anciennes révolutions du globe. Revenons maintenant à l'itinéraire de notre voyageur. M. de Humboldt fit voile de la rade de Nueva-Barcelona, le 24 novembre, pour l'île de Cuba, et traversa ainsi l'archipel des Antilles. Il atteignit le port de la Havane au commencement de décembre, et profita de son séjour dans ce port pour donner sur les Antilles et sur Cuba en particulier de nombreux détails, dont nous allons offrir la substance.

La surface entière des Antilles renferme près de huit mille trois cents lieues carrées de vingt au degré, dont les quatre grandes îles, Cuba, Haïti, la Jamaïque et Porto-Rico occupent sept mille deux cents lieues, ou près de neuf dixièmes. La population s'élevait en 1823 à deux millions huit cent quarante-trois mille habitants.

Les Antilles espagnoles contiennent Cuba, Porto-Rico et la Marguerite. La population de Cuba est de sept cent mille âmes; celle de Porto-Rico de deux cent vingt-cinq mille, et celle de la Marguerite de dix-huit mille. Les Antilles anglaises comprennent la Jamaïque, peuplée de quatre cent deux mille âmes; la Barbade avec cent mille âmes; Antigoa avec quarante mille âmes; Saint-Christophe avec vingt-trois mille âmes; Néris avec onze mille âmes ; la Grenade avec vingt-neuf mille âmes; Saint-Vincent avec vingt-huit mille âmes ; la Dominique avec vingt mille; Mont-Serrat avec huit mille; les îles vierges d'Anagada, Gorda et Tolstota, avec huit mille cinq cents; Tabago avec seize mille; Anguilla et Barbudu avec deux mille cinq cents; Trinidad avec quarante-un mille cinq cents; Sainte Lucie avec dix-sept mille; les îles Bhames avec quinze mille cinq cents, et les îles Bermudes avec quatorze mille cinq cents. Les Antilles françaises comprennent la Guadeloupe, peuplée de cent vingt mille habitants, et la Martinique, peuplée de quatre-vingt-dix-neuf mille. Enfin les Antilles hollandaises, danoises et suédoises comprennent Saint-Eustache et Saba avec dix-huit mille âmes; Saint-Martin, moitié sous la domination française, moitié sous la domination hollandaise, avec une population de six mille; Curaçao avec onze mille, Sainte-Croix avec trente-deux mille; Saint-Thomas avec sept mille; Saint-Jean avec deux mille cinq cents, et Saint-Barthélemy avec huit mille.

L'île de Cuba, objet principal du travail de M. de Humboldt, a une grande importance par son étendue, sa fertilité, sa marine, sa population et sa position géographique. On sait que la partie septentrionale de la mer des Antilles, connue sous le nom de *golfe du Mexique*, forme un bassin circulaire de plus de deux cent cinquante lieues de diamètre, une méditerranée à deux issues, dont les côtes, depuis la pointe de la Floride jusqu'au cap Catosche du Yucatan, appartiennent aujourd'hui exclusivement aux confédérations des Etats mexicains et des Etats-Unis. L'île de Cuba, ou plutôt son littoral, entre le cap Saint-Antoine et la ville de Matanzas, placée au débouquement du vieux canal, forme le golfe du Mexique au sud-est, en ne laissant au courant océanique désigné sous le nom de *golfe Stream* d'autres ouvertures que vers le sud, et un détroit entre le cap Saint-Antoine et le cap Catosche; vers le nord, le canal de Bahama, entre Bahiahondo et les bas-fonds de la Floride. C'est près de l'issue septentrionale, là où se croisent pour ainsi dire plusieurs grandes routes commerciales, qu'est situé le beau port de la Havane, fortifié à la fois par la nature et par de nombreux ouvrages de l'art. Des flottes nombreuses construites dans ce port y entretiennent la vie, et peuvent combattre à l'entrée de la Méditerranée mexicaine, en menaçant les côtes opposées, comme les flottes qui sortent de Cadix peuvent dominer l'Océan à l'entrée du détroit de Gibraltar. La direction opposée des courants et l'agitation de l'atmosphère, très violente à l'entrée de l'hiver, donnent à ces parages, sur la limite extrême de la zône équinoxiale, un caractère particulier.

L'île de Cuba, presque aussi étendue que l'Angleterre sans le pays de Galles, est la plus grande des Antilles, et présente par sa forme étroite et allongée un tel développement de côtes, qu'elle est voisine à la fois d'Haïti et de la Jamaïque, de la Floride, dépendance des États-Unis et de l'Yucatan, la province la plus orientale de la république mexicaine. Cette situation donne une haute importance à l'île de Cuba, d'autant plus qu'elle est entourée de bas-fonds et de récifs, sur plus des deux tiers de sa longueur, ce qui lui donne une fortification naturelle. Une chaîne de montagnes traverse l'île de l'est à l'ouest, mais les terres voisines de l'Océan sont généralement basses, et inondées pendant la saison pluvieuse. Cuba passe pour avoir le meilleur sol et le meilleur climat des Antilles. Elle nourrit une quantité considérable de bestiaux; elle produit beaucoup de manioc, de maïs, de pastel, de coton, de cacao, de café, de sucre et surtout de tabac. Elle a de beaux arbres, notamment le palmier royal, et fournit aux chantiers d'Espagne de magnifiques bois de construction. Nous avons vu dans les précédents voyages que Christophe Colomb débarqua dans cette île, et que les navigateurs espagnols qui le suivirent y fixèrent depuis leur point maritime de ralliement.

La situation de Cuba la met à l'abri des ouragans qui désolent le reste de l'archipel des Antilles; les tremblements de terre y sont rares, mais les chaleurs y sont extrêmes. Sa population présente un assemblage bizarre de presque toutes les nations du vieux monde. Une grande partie de cette population se compose de blancs européens ou américains et de créoles. Le reste est formé de créoles de couleur et de nègres d'Afrique. Un des traits caractéristiques de toute cette population est le *far niente* auquel on se livre en fumant le cigarre. Le luxe est excessif, et la galanterie fort à la mode. La religion ne semble être ici qu'un moyen de plus pour nouer des intrigues amoureuses.

La capitale de Cuba est la Havane, située dans la partie occidentale de l'île, à l'embouchure du Lagida; elle renferme soixante-dix mille âmes. Son port, le meilleur de l'Amérique, peut contenir mille vaisseaux: il est protégé par un fort, sous le canon duquel ils doivent passer. Les rues de la Havane sont remplies de boues dans les temps de pluie, et de poussière dans les temps secs. Il n'y a pas un arbre sous lequel on puisse se mettre à l'abri du soleil. Les gens riches vont rarement à pied; ils se promènent dans des voitures volantes. Voici en quels termes M. de Humboldt parle de la Havane:

« L'aspect de la Havane, à l'entrée du port, est un des plus riants et des plus pittoresques dont on puisse jouir sur le littoral de l'Amérique équinoxiale, au nord de l'équateur. Ce site, célébré par les voyageurs de toutes les nations, n'a pas le luxe de végétation qui orne les bords de la rivière de Guayaquil, ni la sauvage majesté des côtes rocheuses de Rio-Janeiro, deux ports de l'hémisphère austral: mais la grâce, qui dans nos climats embellit les scènes de la nature cultivée, se mêle ici à la majesté des formes végétales, à la vigueur organique qui caractérise la zône torride. Dans un mélange d'impressions si douces, l'Européen oublie le danger qui le menace au sein des cités populeuses des Antilles; il cherche à saisir les éléments divers d'un vaste paysage, à contempler ces châteaux-forts qui couronnent les rochers à l'est du port; ce bassin intérieur, entouré de villages et de fermes, ces palmiers qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse, cette ville à demi cachée par une forêt de mâts et la voilure des vaisseaux. »

La ville de la Havane est entourée de murailles, et forme un promontoire limité au sud par l'arsenal. Les grands édifices sont: la cathédrale, l'hôtel du gouvernement, l'hôtel du commandant de la marine, l'arsenal, l'hôtel des Postes, la Factorerie de tabac. Comme les pierres des bâtisses viennent de la Vera-Cruz, leur transport est extrêmement coûteux.

A l'époque où M. de Humboldt visita la Havane, on marchait dans la boue jusqu'aux genoux; la multitude de calèches ou volantes, qui sont l'attelage caractéristique de la Havane, les charrettes chargées de caisses de sucre, les porteurs qui coudoient les passants, rendaient fâcheuse la position d'un piéton. L'odeur du *tajaso* ou de la viande mal séchée empestait souvent les maisons ou les rues tortueuses. Maintenant la salubrité et la circulation sont mieux ordonnées. Les maisons sont plus aérées, et la *calle de los mercadores* offre un bel aspect. Il y a deux belles promenades ou alamadas, dont une est d'une fraîcheur délicieuse. Le jardin botanique mérite aussi de fixer l'attention. Une statue en marbre de Charles III a été récemment placée dans la promenade *extra muros*. Ce lieu avait d'abord été destiné à un monument de Christophe Colomb, dont on a porté les cendres à l'île de Cuba, après la cession de la partie espagnole de Saint-Domingue, où elles étaient depuis plus de trois siècles. Les cendres de Cortez ont été de même apportées de Mexico à Cuba, vers la même époque du transfert de celles de Colomb, et c'est ainsi qu'au commencement du XIXe siècle on a donné de nouveau la sépulture aux deux plus grands hommes qui ont illustré la conquête de l'Amérique. Le palmier royal imprime aux paysages des environs de la Havane un caractère particulier; son tronc, élancé mais un peu renflé vers le milieu, s'élève de soixante ou quatre-vingts pieds de hauteur; ses feuilles panachées montent droit vers le ciel et ne sont recourbées que vers la pointe. Le port de ce majestueux végétal rappelle le palmier qui couvre les rochers dans les cataractes de l'Orénoque et balance ses longues feuilles au milieu d'un brouillard d'écume.

A la Havane règne fréquemment la fièvre jaune; mais alors on se retire dans les maisons de campagne et sur les collines, où l'on jouit d'un air plus pur.

La garnison de la Havane s'élève assez généralement à six mille hommes, et le nombre des étrangers à vingt mille; de sorte que la population totale de cette ville et de ses faubourgs dépasse cent trente mille âmes. Les blancs forment les deux cinquièmes de cette population, et le nombre des femmes y excède celui des hommes.

L'influence du climat est grande sur les étrangers

qui abordent dans le port; ils sont même quelquefois atteints du *vomito* dès qu'ils y arrivent.

Le climat de la Havane est celui qui correspond à la limite extérieure de la zône torride: c'est un climat tropical, dans lequel une distribution plus inégale de chaleur entre les différentes parties de l'année annonce déjà le passage au climat de la zône tempérée. Calcutta (latitude 22° 24' nord), Canton (latitude 23° 8' nord), Macao (latitude 22° 12' nord), la Havane (latitude 23° 9' nord), et Rio Janeiro (latitude 22° 54' sud), sont des endroits auxquels leur position, au niveau de l'Océan et près des tropiques du Cancer et du Capricorne, par conséquent à égale distance de l'équateur, donne une grande importance pour l'étude de la météorologie. Par la comparaison avec d'autres points également éloignés de l'équateur, par exemple, avec Rio-Janeiro et Macao, on voit que les grands abaissements de température observés à l'île de Cuba sont dus à l'irruption et au déversement des couches d'air froid qui se portent des zônes tempérées vers les tropiques du Cancer et du Capricorne. La température moyenne de la Havane est de 25° 7' (20° 6' Réaumur), seulement de 20° du thermomètre centigrade supérieure à celles des régions de l'Amérique les plus rapprochées de l'équateur. La proximité de la mer élève sur les côtes la température moyenne de l'année; mais dans l'intérieur de l'île, là où les vents du nord pénètrent avec la même force, et où le sol s'élève à la petite hauteur de quarante toises, la température moyenne n'atteint que 23° centigr. (18° 4' Réaumur), et ne surpasse pas celle du Caire et de toute la Basse-Egypte.

Les mois les plus chauds à Cuba sont juillet et août, qui atteignent de 28 à 29° de température moyenne comme sous l'équateur. Les mois les plus froids sont décembre et janvier, dont la température moyenne dans l'intérieur de l'île est de 17°; à la Havane, de 21, c'est-à-dire 5 à 8° au-dessous des mêmes mois, sous l'équateur, mais encore trois degrés au-dessus du mois le plus chaud à Paris.

Quant aux températures extrêmes qu'atteint le thermomètre centigrade, à l'ombre, on observe, dit M. de Humboldt, vers la limite de la zône torride, ce qui caractérise les régions les plus rapprochées de l'équateur (entre 0 et 10° de latitude nord et sud); le thermomètre qui a été vu à Paris à 38° 4' (30° 7' Réaumur), ne monte à Cumana qu'à 33 degrés, et à la Vera-Cruz qu'à 32° (25° 6' Réaumur). Le grand rapprochement des deux époques où le soleil passe par le zénith des lieux situés vers l'extrémité de la zône torride rend souvent très intenses, dit M. de Humboldt, les chaleurs du littoral de Cuba et de tous les endroits compris entre les parallèles de 20° et 23° et demi, moins pour des mois entiers, ajoute-t-il, que pour un groupe de quelques jours. Année commune, le thermomètre ne monte pas, en août, au-delà de 28 à 30°.

L'abaissement de la température hivernale à 10 ou 12° est déjà assez rare; mais lorsque le vent du nord souffle pendant plusieurs semaines, et qu'il amène l'air froid du Canada, on voit quelquefois dans l'intérieur de l'île, dans la plaine et à très peu de distance de la Havane, se former de la glace pendant la nuit. Le rayonnement du calorique produit cet effet, lorsque le thermomètre se soutient encore à 5° et même à 9° au-dessus du point de la congélation; mais il paraît qu'on a vu le thermomètre à zéro même. Cette formation d'une glace épaisse, presque au niveau de la mer, dans un lieu qui appartient à la zône torride, frappe d'autant plus qu'à Caracas (latitude 10° 31'), et à quatre cent soixante-dix-sept toises de hauteur, l'atmosphère ne se refroidit pas au-dessous de 11°, et que plus près de l'équateur, il faut monter à mille quatre cents toises de hauteur pour voir se former de la glace. Il y a plus encore: entre la Havane et Saint-Domingue, entre le Batabano et la Jamaïque, il n'y a qu'une différence de 4 ou 5° de latitude; et à Saint-Domingue, à la Jamaïque, à la Martinique et à la Guadeloupe, les *minima* de température dans les plaines sont de 18° 5' à 20° 5'.

Le climat de la Havane, malgré la fréquence des vents du nord et du nord-est, est plus chaud que celui de Macao et de Rio-Janeiro. Le premier de ces deux endroits participe au froid, que la fréquence des vents fait sentir en hiver sur toutes les côtes orientales d'un grand continent. La proximité des terres d'une extrême largeur, couvertes de montagnes et de plateaux, rend, comme le dit M. de Humboldt, la distribution de la chaleur entre les différents mois de l'année plus inégale à Macao et à Canton que dans une île côtoyée vers l'ouest et vers le nord des eaux chaudes du Gulf-Stream. Aussi à Canton et à Macao les hivers sont beaucoup plus froids qu'à la Havane. Cependant, la latitude de Macao est de 1° plus austral que celle de la Havane, et cette dernière ville et Canton sont, à une minute près, sur le même parallèle. A Canton le thermomètre atteint quelquefois le point zéro: et par l'effet du rayonnement, on y trouve de la glace sur les terrasses des maisons. Quoique ce grand froid ne dure jamais plus d'un seul jour, les négociants anglais qui résident à Canton aiment à faire du feu de cheminée, de novembre à janvier, tandis qu'à la Havane on ne sent pas même la nécessité de se chauffer au brazero.

La grêle est fréquente et extrêmement grosse sous les climats asiatiques de Canton et de Macao, tandis qu'on l'observe à peine tous les quinze ans à la Havane.

Les grands abaissements de température dans l'île de Cuba sont de si peu de durée que les bananiers, ni la canne à sucre, ni d'autres productions de la zône torride n'en souffrent habituellement. On sait, dit M. de Humboldt, combien les plantes qui jouissent d'une grande vigueur d'organisation résistent facilement à un froid passager, et que les orangers et bigaradiers de la rivière de Gênes survivent à la chute des neiges et à un froid qui ne dépasse pas 6 ou 7° au-dessous du point de la congélation. Comme la végétation de l'île de Cuba offre tous les caractères de la végétation des régions les plus rapprochées de l'équateur, on est surpris d'y trouver, dans les plaines mêmes, une forme végétale des climats tempérés et des montagnes de la partie équatoriale du Mexique.

Les pins ne se trouvent pas dans les petites Antilles, ni à la Jamaïque, malgré l'élévation du sol de cette île dans les montagnes Bleues. On ne commence à les voir que plus au nord, dans les montagnes de Saint-Domingue et dans toute l'île de Cuba; ils y acquièrent soixante à soixante-dix pieds de haut. L'acajou s'élève dans la même île et y prend une croissance remarquable.

Les ouragans sont beaucoup plus rares dans l'île de Cuba qu'à Saint-Domingue, à la Jamaïque et dans les petites Antilles, car les coups de vent du nord ne sont pas les ouragans du sud-est et du sud-ouest.

A l'île de Cuba, il faut distinguer, suivant le système espagnol, les divisions ecclésiastiques *politico-militaires et financières*. On compte à Cuba un évêché dont le siége est à la Havane, et un archevêché dont le siége est à Santiago de Cuba, une des plus anciennes villes de l'Amérique, ayant été fondée en 1514, et qui fut considérée comme la capitale de l'île jusqu'en 1589. Son port, qui est très beau, est défendu par un fort. Un gouverneur général, qui demeure à la Havane, commande à toutes les possessions américaines qui sont restées à l'Espagne dans les Antilles. Le système financier est à peu près le même qu'en Espagne.

La culture intellectuelle, presque entièrement restreinte à la classe des blancs, se trouve aussi inégalement répartie que la population. La grande société de la Havane ressemble, par l'aisance et la politesse des manières, à la société de Cadix et des villes commerçantes les plus riches de l'Europe. Mais si l'on quitte la capitale ou les plantations voisines, habitées par de

riches propriétaires, on est frappé du contraste qu'offre cet état d'une civilisation partielle et locale, d'avec la simplicité de mœurs qui règnent dans les fermes isolées et dans les petites villes. Les Havaneros ont été les premiers, parmi les riches habitants des colonies espagnoles, qui ont visité l'Espagne, la France, l'Italie. C'est à la Havane qu'on a toujours été le mieux instruit de la politique de l'Europe et des ressorts qu'on fait jouer dans les cours pour soutenir ou pour renverser un ministère. Cette connaissance des événements, cette prévision des chances futures, ont puissamment servi aux habitants de l'île de Cuba à se délivrer d'une partie des entraves qui arrêtent le développement de la propriété coloniale.

L'île de Cuba n'a pas de ces grands et somptueux établissements dont la fondation date de très loin au Mexique : mais la Havane possède des institutions que le patriotisme des habitants, vivifié par une heureuse rivalité entre les différents centres de la civilisation américaine, saura agrandir et perfectionner. La Havane a une société patriotique, une université, un musée, une bibliothèque, un jardin botanique, et un grand nombre d'écoles.

Lorsque les Espagnols s'établirent sur le continent américain, les principaux objets qu'ils cultivèrent furent les plantes alimentaires. Cet état de la vie agricole des peuples s'est conservé au Mexique, au Pérou, dans les régions froides et tempérées de Cundinamarqua, partout où la domination des blancs a embrassé une vaste étendue de terrain. Des plantes alimentaires, les bananes, le manioc, le maïs, les céréales d'Europe, la pomme de terre et le quinoa sont restés, à différentes hauteurs au-dessus du niveau de la mer, les bases de l'agriculture continentale entre les tropiques. L'indigo, le coton, le caféier et la canne à sucre ne paraissent dans ces régions que par groupes intercalés. Pendant deux siècles et demi, Cuba et les autres îles de l'archipel des Antilles ont présenté le même aspect. On cultivait les mêmes plantes qui avaient nourri les indigènes à demi sauvages ; on peuplait de nombreux troupeaux de bêtes à cornes les vastes savanes des grandes îles, et jusqu'au commencement du XIXe siècle la Havane n'exporta guère que des peaux, des cuirs et du tabac ; c'était à peu près là, du moins, le seul avantage un peu considérable que la métropole tirât de cette grande île, en ne parlant pas de l'immense utilité dont elle était au gouvernement espagnol, comme point de station ou comme lieu de relâche pour ses vaisseaux qui se rendaient au Mexique, à la Nouvelle-Grenade ou au Vénézuéla, ou bien qui revenaient de ses colonies continentales.

Les habitants de Cuba entretiennent un commerce actif avec l'Espagne, les États-Unis, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, le Danemark, l'Allemagne, l'Italie et le Portugal. Après les États-Unis, les exportations les plus considérables sont dirigées en France. Nous remarquerons, pour établir d'une manière plus nette l'importance de notre commerce avec cette île, que dans les neuf années qui se sont écoulées depuis 1821, la France a reçu une valeur de 60 millions de dollars pour exportations, qui consistent en poisson salé, huile de sperma-céti, bœuf salé, porc salé, jambons, beurre, lard, farine et riz.

On n'ignore pas que les parties montagneuses de l'île de Cuba sont couvertes d'une grande variété d'arbres forestiers propres à différents usages. Les arbres qui naissent dans les régions situées entre les tropiques et l'équateur sont en général renommés pour la dureté de leur bois, l'abondance de la résine qu'ils contiennent, et leur durée lorsqu'on les emploie à des constructions. Ces qualités reconnues par les botanistes espagnols déterminèrent la cour de Madrid à faire construire à Cuba, il y a environ cinquante ans, la *Santissima Trinidad de Dios*, vaisseau de ligne à trois ponts et de cent vingt canons.

Complétons ces notions sur l'île de Cuba par quelques généralités tirées d'un Mémoire publié en 1836, dans le bulletin de la Société de géographie (1), par M. Lavallée, agent consulaire de France.

L'île de Cuba, que Christophe Colomb découvrit en 1492, est, comme nous l'avons déjà dit, la plus occidentale des Antilles, et aussi la plus considérable de toutes ; elle a environ deux cent seize lieues de long et trente-neuf lieues moyennes de large. La partie la plus étroite a une largeur d'environ sept lieues. Sa superficie totale est de trente-un mille quatre cent soixante-huit milles carrés, non compris quelques îlots adjacents.

Les montagnes ont généralement peu d'élévation. Les plus hautes ont deux mille six cents à deux mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et elles courent de l'est à l'ouest. Le centre de l'île est bien moins montagneux; il se compose presque entièrement de terrain uni; sur beaucoup de points elle possède de bons ports, mais les principaux sont ceux de la Havane et de Santiago de Cuba.

L'île est arrosée par un grand nombre de petites rivières, généralement aussi poissonneuses que ses côtes. La principale est le *Cauto*, dans la province de Cuba, qui est navigable près de vingt lieues ; elle se jette dans la mer au sud de l'île, près de la baie de Mirama. Après le Cauto, les plus notables sont : *Saza*, *Jatibonico y Saguo la grande*, dans le district des *Quatre villes* au centre de l'île; les deux premières ont leur embouchure à la côte du sud, et la troisième à celle du nord.

Les principales villes sont dans la partie orientale de Santiago sur la mer du Sud, principal et presque unique port de commerce de cette partie de l'île, qui est divisée en trois provinces ou départements. Au centre est la ville de Puerto-Principe, résidence d'un gouverneur ; vient ensuite la Trinité, ville très florissante sur la côte sud, avec un port à Casilda, à une petite lieue. Les chemins qui conduisent à ces différents points sont très mal entretenus et presque impraticables.

Les habitants de Cuba se composent de créoles, Européens, mulâtres et nègres, libres ou esclaves. Les premiers, d'origine européenne et qui forment la presque totalité de la population blanche, sont en général doux, affables, généreux, honnêtes et sobres. Les femmes sont aimables, gracieuses, ont de l'esprit et de la vivacité, et se distinguent par leurs petits pieds; elles perdent leurs charmes de bonne heure, comme dans toutes les régions entre les tropiques. Les habitants des campagnes ont l'esprit fin, les manières franches; l'ivrognerie leur est presque inconnue.

Ajoutons sur les habitants de Cuba quelques détails puisés dans un ouvrage publié en 1826 par M. Huber, qui, lui-même, s'est aidé des opinions émises par un écrivain anglais sur les Cubanais ou Cubaniens.

La haute classe jouit dans l'île de Cuba, en général, d'une grande aisance sociale; elle ne connaît pas les privations, et tout son temps est dépensé en luxe, manie qu'on voit souvent alliée à l'amour des places; elle est parfois agitée par le jeu, qu'elle aime beaucoup, et qu'elle rend piquant par la galanterie; elle se plaît aussi à cultiver la littérature. Presque tout le monde ici fait des vers ; avec le secours des dieux de la mythologie, des roses et des lis de l'Europe, des diamants et des joyaux des Indes, on fabrique force odes et sonnets.

Il y a dans l'île beaucoup de propriétaires qui ont de vastes possessions, mais le revenu colonial est précaire, et la manière de vivre de la Havane est très dispendieuse; on ne pourrait citer beaucoup de forts capitalistes parmi eux, nonobstant la haute valeur des terres. Quant aux commerçants, beaucoup sont riches, mais presque tous ont acquis leur fortune par la traite des nègres. Cependant le corps du commerce, bien que le premier en importance dans l'île, n'y figure

(1) Cahier de février et mai 1836.

fortes vociférations, de bruyantes clameurs et de danses maniaques, ce qui dure jusqu'à ce que chacun, fatigué de son rôle, tombe de lassitude ; la seule marque de civilisation que l'on aperçoive dans ce genre de divertissement, c'est qu'ils boivent du rhum.

Dans les trente dernières années, avant 1826, deux cent mille nègres avaient passé d'Afrique à Cuba, où l'on compte environ trois cent soixante mille individus de couleur, parmi lesquels figurent au premier rang, dans leur propre opinion surtout, les mulâtres et les nègres. Les premiers regardent au-dessous d'eux les derniers dont ils tirent leur origine : ils les considèrent avec plus de mépris que ne le font les blancs à l'égard des noirs. Les hommes de couleur qu'on appelle *libres*, malgré la teinte de l'esclavage, possèdent quelques priviléges; mais cette liberté dont on dit qu'ils jouissent a peu d'analogie avec l'acception du mot tel qu'il est compris en Europe.

Nonobstant leur extrême indolence, ils ont d'assez bonnes qualités. Le prix élevé du travail leur donne les moyens de réaliser de belles épargnes, malgré l'humiliation dont ils sont l'objet ; la paresse qui les distingue fait qu'ils passent le tiers de leur temps à dormir et à jouer. Un homme libre de couleur, s'il est un artisan habile, gagnera dans la journée de 22 réaux à 3 piastres (10 à 15 francs), et cela par un travail interrompu par beaucoup de nonchalance. L'ouvrier fera aujourd'hui la moitié de son ouvrage, le lendemain il n'en fera que le tiers, le jour d'après il l'abandonne pour ne le reprendre que quand il y sera poussé par le besoin ; quelquefois avant de terminer son ouvrage, ou au milieu de sa tâche, il quittera celui qui lui donne de l'emploi pour entreprendre un autre travail, si en changeant de maître il peut se rapprocher des maisons de jeu qu'il a l'habitude de fréquenter ; on ne peut enfin faire aucun fonds sur lui.

Dans la classe domestique ces hommes reçoivent ordinairement 6 réaux (3 francs 60 centimes) par jour, et lorsqu'ils n'ont pas l'amour du jeu, ils font d'assez bons serviteurs ; toutefois une sorte d'inquiétude et de peine d'esprit qu'ils s'efforcent en vain de cacher les caractérise, et ils ne veulent se croire communément propres qu'à certains services, tels que ceux de cuisinier, de cocher, de portier, etc. ; il est difficile d'obtenir d'eux quelque chose au-delà des limites précises de leur devoir et ils ne manquent jamais de faire porter sur leurs contrats les obligations auxquelles ils s'engagent. Deux ou trois jours après être entrés à votre service, ils vous diront qu'on sert trop de plats à votre table, que vous demandez trop souvent votre *volanta* (voiture du pays), ou bien que vous donnez trop de commissions. Ils vous quitteront à la veille d'une partie, à l'instant même que vous montez en voiture, ou au moment que vous cachetez une lettre. Nonobstant ces inconvénients le service de cette classe est encore préférable à celui que l'on obtient d'un sombre esclave à qui on adresse des paroles dures, et que l'on frappe quelquefois pour ce qu'il fait ou ne fait pas, et qui, sans aucune perspective pour ses vieux jours, ne voit aucun intérêt à mettre du zèle à ce qu'il fait.

Beaucoup de gens de couleur parviennent à acheter leur liberté avec les gains qu'ils font ; cette classe est, sans contredit, la plus estimable : ils sont ordinairement colporteurs de denrées, petits marchands de tabac, etc. ; les nègres de la campagne diffèrent peu de la basse classe des blancs avec lesquels ils vivent en bonne intelligence ; ces deux espèces de gens exercent ensemble la même industrie, et plus souvent, il est fâcheux de le dire, se livrent ensemble au jeu. Ce vice et un goût immodéré pour la toilette sont la ruine de la classe laborieuse. Vous mourriez de rire en voyant un groupe de négresses en bas de soie, souliers de satin, robe de mousseline et châle français, parées de boucles d'oreilles et de fleurs sur leur tête crépue, courtisées par des élégants nègres à chapeau blanc de castor sur la tête, en habit ou redingote, et une canne à pomme d'or à la main, fumant de concert avec leurs supérieurs. Tel est

le luxe des blanchisseuses et des savetiers dans les jours de fête, ou les *dias de los cruces*. Les jours suivants vous les trouverez quelquefois sur le seuil de votre maison à vous offrir quelque article de cette toilette qu'ils ont besoin de vendre pour subsister.

La manie de se distinguer par la parure, les dimanches et les fêtes, fait tout le bonheur de cette classe du peuple, que le mépris général dont elle est l'objet isole et prive d'une honorable émulation dans une carrière quelconque : car les blancs les excluent, en s'emparant de tout ce qui leur convient. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la plante qu'on empêche de monter croisse toute tortueuse.

On peut considérer les classes ouvrières de Cuba sous deux points de vue généraux : comme laboureurs et comme domestiques ; car, dans cette île plus que dans toute autre, leur condition respective varie beaucoup. Ceux qui sont employés à des services domestiques jouissent de certains avantages, parce qu'ils y acquièrent d'excellentes qualités qui les mettent au-dessus de leurs camarades ; souvent c'est le bon naturel ou la nonchalance des maîtres qui les placent dans une situation favorable. Le luxe et la vanité sont cause que beaucoup de propriétaires ont autour d'eux un nombre considérable d'esclaves. Il en est qui à la Havane n'en ont pas moins de soixante, étalage de l'orgueil qui occasionne plus de désordre qu'il ne donne d'éclat ; toutefois, je me plais à faire une exception en faveur de quelques propriétaires riches qui ont beaucoup d'esclaves domestiques, moins par luxe que par cette affection qui les porte à garder auprès d'eux ceux qui sont nés sous le même toit et portent le nom de l'habitation.

Ces domestiques, élevés dans la servitude héréditaire, sont ordinairement, pendant leur enfance, les associés de leurs jeunes maîtres et souvent les souffre-douleurs de leurs maîtresses. Se vautrant et jouant avec les jeunes blancs de la famille, ils s'habituent à cette familiarité qu'ils contractent naturellement avec les enfants de la maison, et qu'ils ont de la peine à quitter lorsque, plus avancés en âge, la nature de leur service vient à changer ; ce qui arrive quand ils deviennent les serviteurs de leurs camarades d'enfance blancs devenus leurs maîtres.

Ils ne servent plus qu'avec une sorte de familiarité que le premier observateur prendrait pour de l'insolence, ou bien ils sont rudoyés et commandés impérieusement. Quel que soit d'ailleurs le traitement dont ils peuvent être l'objet, l'amour de la liberté les a bientôt rendus turbulents. Ils voient beaucoup d'individus de leur couleur libres, et comme ils savent que la loi sanctionne les tentatives qu'on fait pour s'affranchir, il en résulte qu'ils secouent le joug de l'esclavage aussitôt qu'ils le peuvent.

Les nègres de la campagne sont *bozales*, c'est-à-dire d'une intelligence très grossière ; ils sont à demeure dans les plantations. On y destine aussi ceux qu'on ne croit pas propres au service domestique ; et lorsqu'on a à sévir contre ceux des serviteurs dont on a à se plaindre, on les menace ou on les punit de cette sorte d'exil. Être envoyé *al monte* est le châtiment le plus sévère dont on puisse menacer un domestique nègre.

Les contrées de l'île où se trouvent les plantations de sucre et les caféières sont plus ou moins éloignées de la Havane et des villes où les propriétaires ont leur résidence ; il en résulte qu'elles sont abandonnées à la gestion des intendants, hommes d'un caractère insouciant ou apathique, et à sensations peu susceptibles de s'élever jusqu'à la sensibilité. Les esclaves soumis à leur surveillance dépendent tout-à-fait de leurs caprices, et ils sont comme parqués au milieu des montagnes ; le seul remède à leurs souffrances, c'est la patience ou la révolte.

La loterie, qui se tire tous les mois à la Havane, est une ressource de fortune pour les esclaves, en ce que pour quatre réaux (2 francs 50 centimes) ils peuvent y gagner un lot. Ce moyen procure la liberté à quelques-uns d'entre eux ; mais il est encore plus profitable aux maîtres, en ce que la misère des premiers procure souvent aux derniers des hommes pour les plantations. L'esclave, trompé dans ses spéculations, s'abandonne bientôt aux larcins, puis au jeu, et l'ivrognerie suit de près ces vices ; on le châtie et on l'envoie aux plantations.

Quant à la manière d'être ou de vivre des Cubanais en général, elle a pour caractères dominants le luxe et le repos. Ici le luxe ne se laisse pas affamer. Les tables des riches sont couvertes d'une grande quantité de mets, bien que toutefois les grands dîners ne soient pas à Cuba fort à la mode. Quand il y a quelque fête dans une famille, le festin commence par un déjeuner qui équivaut à un dîner splendide.

Le caballero cubanais se lève de bon matin, et aussitôt échappé du lit, il prend une tasse de chocolat ou de café ; ensuite il allume son cigarre, et se promène sur son patio ou balcon, ou bien il monte à cheval. A dix heures il déjeune et se fait servir de la soupe, du poisson, de la viande, des œufs et du jambon, du vin et du café. Un peu avant que les convives se lèvent de table, on présente à chacun une cassolette à charbons ardents pour allumer le cigarre. Les femmes aussi fument ; cependant celles de la haute volée s'en abstiennent assez généralement. L'habitude de fumer est si universelle à Cuba que l'attitude de beaucoup de fumeurs leur donne un air d'automate. Il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne fument. On rencontre de petites créatures avec un cigarre entre les doigts ; et comme les parents habillent les enfants de cet âge avec des habits longs, en leur donnant une petite canne à la main, ils ont l'air d'hommes faits, il ne leur manque que des favoris pour paraître la caricature de leurs pères.

Après le repas on fait ou la sieste ou une promenade. La promenade des riches a lieu dans une *volanta*, voiture ayant une caisse de la forme des anciens cabriolets français, posée sur deux énormes roues sans ressorts, mais bien suspendue sur des courroies ; le cheval s'attelle à l'extrémité des brancards, de telle sorte que les roues se trouvant à un bout et le cheval à l'autre, la charge pèse également entre cet intervalle, et la caisse reçoit le mouvement d'un palanquin. Pour les volantas destinées à aller dans la ville, il n'est permis d'atteler qu'un cheval, sur lequel est un nègre accoutré d'une bien simple livrée, de longues guêtres de cuir faites en forme de bottes de postillon, et d'une paire de gros éperons plus propres à piquer un éléphant qu'un cheval. A la campagne, le conducteur monte un autre cheval qu'on attelle de volée. Sur le devant de la voiture est étendu un morceau d'étoffe d'un bleu foncé pour garantir de la poussière et des rayons solaires pendant le jour, et de la rosée pendant la nuit. Ces cabriolets se croisent en tous sens dans la ville, et il n'est presque pas de famille blanche un peu distinguée qui n'ait sa volanta. Ceux qui n'ont pas le moyen de tenir équipage trouvent des voitures à louer sur presque toutes les places et sur les carrefours.

C'est dans les chaleurs du jour que se font les visites de cérémonie. Les dimanches et les fêtes on va présenter ses civilités chez ses connaissances ; les autres jours sont réservés pour les intimes. Lorsqu'on ne sait que faire on se balance dans un fauteuil contre un mur, ou bien on prend un bain ; après, on s'habille pour aller dîner. Ce repas a lieu à trois heures, et dure tout au plus cinq quarts d'heure. Avant de se lever de table la cassolette à charbon circule, et puis on prend le café. Alors la conversation se ralentit peu à peu, et chacun se retire pour faire sa sieste. Dans moins d'une heure tout le monde est de nouveau en mouvement. Aussitôt on commande la volanta. S'il y a un combat de taureaux la foule s'y précipite : mais ces divertissements n'ont lieu que de temps à autre, et ils sont très productifs.

Quand il n'y a pas corrida ou combat de taureaux, on se rend à l'Alaméda, promenade publique ; c'est à la Havane une grande et belle avenue dont le milieu

chauds, on lui sacrifie volontiers les plus tendres matelas.

En résumé, les habitants de l'île de Cuba paraissent avoir un esprit plus national qu'aucun des habitants des autres îles des Indes occidentales, à l'exception peut-être d'Haïti; plus indépendants, ils montrent aussi moins d'attachement à la métropole. Ils pensent que bien que la racine soit en Europe, la fleur s'épanouit chez eux, et contient des semences faites pour reproduire la plante entière sur le même sol. Le nombre des blancs établis à la Havane, et le luxe d'une grande cité, sont un avantage que possède Cuba, à l'exclusion des autres îles des Antilles; et comme tous les ports de cette île sont ouverts aux navires étrangers, il en résulte un grand mouvement commercial, et en même temps un développement louable dans les idées de la classe élevée et dans celles qui se livrent au négoce. Un écrivain anglais, dont M. Huber a reproduit les idées, que nous-même venons d'analyser, présage que la félicité qui attend les générations futures de Cuba sera complète, lorsque le grand bienfait de l'abolition de la traite des noirs aura pu être consommé.

Il n'est pas inutile de faire observer que les premiers habitants de l'île de Cuba ont presque entièrement disparu; le petit nombre de familles indigènes qui en reste est spécialement protégé par le gouvernement espagnol. Ces indigènes, qui ont un défenseur chargé de leurs intérêts et de leurs réclamations, jouissent de beaucoup de priviléges. Les colons, bien qu'indolents, sont néanmoins les plus industrieux et les plus actifs des îles espagnoles : quant aux esclaves, ce qui précède les aura fait assez connaître.

La législation de Cuba est tout espagnole, et, comme les Antilles françaises, cette île est gouvernée par un régime spécial. La concession qui lui a été faite de commercer avec toutes les nations du monde peut bien, comme le remarque M. Huber, avoir apporté quelques modifications dans les lois commerciales, mais les lois administratives, criminelles et civiles, sont demeurées les mêmes. Rien non plus n'est changé dans le code des noirs, qui paraît être plus humain que tous ceux des Antilles.

La justice, dans l'île de Cuba, s'administre à peu près comme en Espagne. Les magistrats sont à la nomination du roi, et quelques juges à celle des conseils municipaux. Les alcades des villes connaissent des affaires civiles et criminelles, ils sont nommés par le corps municipal (l'*aguntamiento*), et l'exercice de leurs fonctions ne dure qu'un an. Les causes sont portées en appel devant la haute cour de justice ou *audiencia*, qui siége à Puerto ou Ciudad del Principe. L'autorité de l'alcade est un tribunal de première instance. Il y a en outre un juge pour les biens et successions laissés aux héritiers sans dispositions testamentaires, ainsi que pour tous les intéressés absents; un pour toutes les affaires litigieuses en matière de finances; un pour l'objet des dîmes; un pour les revenus; et un tribunal de commerce pour toutes les contestations des commerçants.

La métropole, qui autrefois retirait les revenus de Cuba, pourvoyait aussi aux dépenses de cette colonie. Aujourd'hui ces revenus ont été abandonnés à l'île, qui suffit à tous ses besoins par ses propres ressources. Les revenus annuels de Cuba sont évalués à 5 millions de dollars, ou 25 millions de francs. Ils pèsent sur le café, le sucre, le tabac, le cacao, les maisons, le sel, la dîme, le timbre, les cartes à jouer, les combats de coqs, etc.

— Nous avons un peu perdu de vue M. de Humboldt, parce que nous voulions compléter par d'autres ouvrages les détails trop succincts de mœurs contenus dans le sien, relativement à l'île si intéressante de Cuba. Notre voyageur quitta cette île, au commencement de 1804, pour se rendre au Mexique, d'où il revint en Europe, après une absence de cinq ans, et y rapportant une riche collection d'objets d'histoire naturelle qu'il a décrits dans son volumineux et consciencieux ouvrage. ALBERT-MONTÉMONT.

Cᵉ, rue Soufflot, 16.



Imp. Gerdès.

S CORBEAUX.

Basil Hall.)

alé, Éditeur.



Entrée du port de New-Yorck.

BASIL HALL.

(1827-1828.)

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU NORD, PRINCIPALEMENT AUX ÉTATS-UNIS.

New-York. Aspect de la ville. Bienveillance des autorités et des divers habitants. Tables d'hôte et restaurateurs. Chantier pour les constructions navales. Incendies. Etablissements publics. Ecoles. City-Hall. Chutes du Passaic. Déplacement de maisons.

Le 17 avril 1827 je m'embarquai à Liverpool avec ma femme et notre petite fille, pour l'Amérique. Le 15 du mois suivant, au coucher du soleil, après une heureuse traversée de vingt-huit jours, nous dépassâmes le phare de Sandy-Blook, qui s'élève à l'entrée du hâvre de New-York : ce ne fut pourtant qu'au milieu d'une profonde obscurité que nous mouillâmes en face de la ville. Aussi perdîmes-nous, à notre grand déplaisir, le beau spectacle qu'elle présente lorsqu'on y arrive par mer, et dont plusieurs passagers, qui n'en étaient pas à leur premier voyage, nous avaient parlé avec enthousiasme.

Avant que le jour reparaisse et que je pose le pied sur le rivage des Etats-Unis, je crois devoir apprendre au lecteur dans quel but je venais les visiter. Né en Angleterre, j'avais bien partagé, jusqu'à l'âge de vingt ans, les préjugés de presque tous mes compatriotes contre les Américains; mais, depuis cette époque, s'était écoulé à peu près un quart de siècle, et la haine du jeune homme avait été chez l'homme mûr remplacée par une sorte de prédilection. La cause d'un tel changement était, j'imagine, que mon état de marin m'avait retenu longtemps loin de la source où j'avais puisé mes antipathies nationales, que des années entières de résidence parmi les autres peuples m'avaient appris à mieux penser de l'espèce humaine en général, et surtout que j'avais eu plus d'une fois dans mes courses l'occasion de m'entretemir avec des Américains. Ils avaient tous été, en effet, unanimes à me vanter leur patrie et leurs institutions; je les avais tous entendus jeter des plaintes amères contre la race maudite des voyageurs, qui, sans aucune exception, disaient-ils, n'avaient avancé contre eux que mensonges et calomnies. Or, j'étais, sans trop savoir pourquoi, si convaincu qu'ils se plaignaient à juste titre que, par désir de penser favorablement de leur pays, j'avais toujours évité de lire les voyages en question, et, la part faite au patriotisme, mieux aimé m'en rapporter aux habitants eux-mêmes que de croire des étrangers. Mais, chagrin de l'obstination de beaucoup d'Anglais à rester crédules sous ce rapport, et tenant à cœur de les en corriger, je profitai un beau jour d'un intervalle de loisir que me laissaient les devoirs de ma profession, pour aller examiner les choses de mes propres yeux. Je partis avec la confiance non-seulement de trouver d'amples matériaux pour justifier à moi-même ma bonne opinion des Américains, mais aussi de pouvoir, par un fidèle exposé des faits, adoucir

mon nom sur la feuille du paquebot, ne contenaient que du linge et des habits. Le chef nous donna alors quelques mots pour le commis chargé de l'examen, et celui-ci n'eut pas plus tôt pris lecture du billet magique, qu'il me laissa emporter tout ce qui m'appartenait, sans même vouloir y jeter les yeux. C'est pour moi une véritable satisfaction de pouvoir ajouter que, dans la suite de notre long voyage à travers les différentes provinces des Etats-Unis, les officiers publics à qui nous eûmes affaire ne se montrèrent pas moins obligeants à notre égard. Je déclare aussi que presque tous les particuliers dont nous réclamâmes quelque service dans l'occasion n'hésitèrent pas non plus à nous le rendre. Qu'ils reçoivent ici l'expression de ma sincère gratitude sans que je les nomme; car j'ai résolu, bannissant des pages qui suivent tout nom propre auquel je pourrais accoler un éloge ou un blâme, de limiter mes observations, soit en bien, soit en mal, à ces larges traits qui caractérisent un peuple.

Il est cependant difficile de se conformer à cette prudente règle, sans négliger en même temps un des principaux devoirs du voyageur, la peinture des mœurs domestiques. Car comment peindrait-il la société, s'il ne la fréquentait pas pour consigner dans son livre ce qu'il y a vu, et s'il se faisait scrupule de jouer le rôle toujours plus ou moins odieux d'un espion? Au reste, les Américains m'ont assuré mainte et mainte fois qu'ils n'avaient aucun motif de redouter cet espionnage, pourvu qu'on y procédât loyalement, et qu'on leur en voulût bien énoncer de bonne foi le résultat sans mauvaises plaisanteries, sans sarcasmes. Une preuve de leur sincérité, c'est qu'ils me pressaient souvent de parler devant eux avec candeur et de donner mon opinion sur tout ce que je voyais, sur l'intérieur de leurs ménages comme sur les affaires publiques. La question : « Que pensez-vous en somme des Américains? » m'était donc adressée chaque jour et presque dans chaque cercle. Mais je regrette que, pour être vrai, il me faille ajouter que toutes les fois où la réponse que cette brusque interrogation m'arrachait n'était pas une louange complète, aveugle, ils ne pouvaient dissimuler un assez vif mécontentement. Lors néanmoins que je confiai à mes amis d'Amérique mes doutes, mes craintes, sur la convenance de dire aussi librement mon avis, ils insistèrent toujours avec force pour que j'en gardasse l'habitude, par la raison, prétendaient-ils, que leurs compatriotes, si gonflés qu'ils fussent d'orgueil national et si passionnés pour leurs institutions, aimaient mieux entendre un étranger les attaquer ouvertement en face que de les louer en leur présence, pour en arrière les déchirer à belles dents. Prenant donc à la lettre une telle déclaration, je n'ai jamais, pendant mon séjour parmi eux, dissimulé mes sentiments. Et pour être juste envers les Américains, je dirai qu'invariablement ils interprétèrent mes remarques en bonne part, quoique la plupart du temps ils ne fussent pas très flattés de mes opinions. C'est pourquoi j'espère, comme je conserverai ma franchise jusque dans mon récit, qu'elle sera interprétée de même par le lecteur. Je n'ai effectivement aucun intérêt à calomnier l'Amérique; et si je n'ai plus aujourd'hui une idée aussi favorable de cette contrée, c'est du chagrin, non de la joie, que j'en éprouve. Quoi qu'il en soit, nous fûmes ravis du bon accueil que nous trouvâmes à New-York : je suis fâché seulement que mes habitudes de sobriété ne m'aient pas permis de faire plus d'honneur à ces délicieux soupers de potages aux huîtres, de jambon, de salade, de homards, de glaces et de confitures, pour ne rien dire du généreux champagne, du vieux madère, des fruits, et de toutes les autres bonnes choses qui ne cessent de circuler dans les réunions.

Nous apprîmes bientôt qu'il y avait dans les grands hôtels, comme celui où nous étions logés, différentes manières de vivre, et je donne son sens le plus rigoureux à cette expression. Une immense table d'hôte

était servie chaque jour à trois heures de l'après-midi, pour les gens qui ne demeuraient pas dans la maison, mais qui venaient uniquement y manger. J'ai vu souvent de soixante à cent personnes assises autour d'une de ces tables. Il y avait ensuite un dîner plus intime pour les seuls locataires. Enfin, si on préférait une complète solitude, on était libre (ce qui toutefois coûtait beaucoup plus cher) de manger à la carte dans un salon séparé ou dans son appartement. Le lendemain de notre arrivée, dès huit heures (car c'est à New-York l'heure où l'on déjeune), nous descendîmes dans la salle où quatorze ou quinze autres pensionnaires étaient déjà réunis pour prendre le repas du matin. Notre principal motif était de chercher à nous lier, du moins à causer avec quelques indigènes, et nous espérions que ce serait la chose la plus facile du monde. Mais nos espérances furent déçues par le profond silence et par l'imperturbable gravité de toute la compagnie. Au dîner, nous fûmes déjoués de même dans nos projets de sociabilité, par la plus cérémonieuse et la plus froide politesse. Nos tentatives réitérées pour mettre la conversation en train avortèrent successivement; car chacun semblait avoir pour idée fixe d'arriver le plus tôt possible au but dans lequel on s'était rassemblé, c'est-à-dire de satisfaire son appétit. Lors donc que les convives, sans prononcer un seul mot, eurent rassasié leur faim, ils se levèrent et partirent. On aurait pu vraiment croire qu'il s'agissait entre nous d'inhumer un ami plutôt que de maintenir en joie et en vie la génération existante.

Nous allâmes un autre jour chez un restaurateur situé au centre du quartier des affaires, et nous vîmes un spectacle encore plus étrange. L'unique salon ouvert au public était une longue et étroite galerie, passablement ténébreuse, divisée à droite et à gauche par des compartiments de planches qui ressemblaient à des stalles d'écurie, et qui n'étaient juste assez larges que pour tenir quatre personnes, dont des bras de bois limitaient les places. Dans le passage du milieu, qui n'avait pas quatre pieds de largeur, voltigeaient deux garçons sans veste ni gilet, car leur besogne était assez échauffante pour qu'ils n'eussent pas besoin d'être plus chaudement vêtus. Quand nous arrivâmes, tous les compartiments étaient occupés, sauf un seul, dont nous prîmes possession. C'était un étourdissant cliquetis de couteaux et de fourchettes; mais personne n'échangeait la moindre parole avec son voisin. Le silence pourtant, qu'observait la société, était incessamment troublé par les vociférations des deux domestiques, qui, toujours allant et venant soit pour apporter les plats commandés, soit pour remporter les plats vides, recevaient au passage les ordres qu'on leur donnait tout bas, mais qui, avec des voix de Stentor et sans s'arrêter, les transmettaient sur-le-champ à la cuisine. Il n'y avait guère moins de trente à quarante stalles avec quatre dîneurs dans chacune; et comme tout le monde paraissait se dépêcher à l'envi, on doit concevoir quel effroyable vacarme c'était, quoique nul n'ouvrît la bouche hormis pour engloutir la quantité de nourriture dont il avait besoin. Dans le cours d'une demi-heure que nous consacrâmes à notre repas, nous vîmes la compagnie se renouveler plusieurs fois, car on n'attend jamais : demandez tel mets qui vous convienne, et à l'instant vous êtes servi.

Le jour suivant, un jeune officier de la marine américaine eut la bonté de me conduire au *dock* (1) ou, pour parler plus correctement (car il n'y a point de *docks* en Amérique), au chantier de Brook-lyn sur Long-Island. Nous eûmes dans le trajet deux bacs à passer, et nous les passâmes tous les deux dans des bateaux à vapeur. La chose peut-être la plus curieuse que je vis pendant cette charmante promenade est un quai flottant, fait de bois, dont un des côtés était attaché au rivage par de forts gonds, tandis que l'autre, soutenu sur d'énormes faisceaux de liége, s'élevait et se baissait avec la marée. Lorsque la marée était haute, le quai était de niveau avec la terre; mais quand elle était basse, il présentait une assez forte pente, quoique les voitures et les charrettes pussent toujours sans trop de peine la monter ou la descendre. Le directeur du chantier m'accueillit avec une extrême bienveillance, et me laissa voir avec tant de bonne grâce tout ce que je souhaitais connaître, que sans scrupule j'examinai l'établissement d'un bout à l'autre. Je visitai avec beaucoup d'intérêt une grande frégate appelée *la Fulton*, qui était destinée, je crois, à servir de batterie flottante pour la défense de New-York. La construction de ce singulier navire est double, de manière à pouvoir marcher soit à la voile, soit à la vapeur; et les roues, au lieu d'être placées de côté, le sont au centre, en sorte que les boulets ennemis ne sauraient les atteindre. La machine, aussi, est entièrement abritée à l'intérieur par un rempart de chêne, outre que les flancs, qui ont cinq pieds d'épaisseur, sont formés par des lits successifs de grosses planches alternativement disposées en long et en travers. Cette cloison, ou plutôt cette muraille, est de force, m'a-t-on dit, à résister au canon, quand même on tirerait à bout portant. Je parcourus ensuite plusieurs autres vaisseaux de ligne, la plupart construits en chêne vert, arbre qui ne pousse que dans les États méridionaux, et qui, par sa dureté extraordinaire, convient admirablement à la marine.

Comme la plus grande partie de New-York n'est bâtie qu'en bois, les incendies y sont assez fréquents. Sur le faîte de la *City-Hall*, ou Maison Commune, qui, parmi les nombreux édifices publics dont la ville est ornée, doit être mise au rang des plus beaux, stationne constamment un watchman ou garde de nuit, dont le devoir, lorsqu'il entend donner l'alarme, est de hisser une lanterne à l'extrémité d'une longue barre de fer, et de la diriger du côté de l'incendie pour indiquer aux pompes quelle route elles doivent prendre. Il y a dans cette invention quelque chose de singulièrement pittoresque : vous diriez un immense géant qui, avec son doigt rouge, est posté au milieu de la ville pour avertir les citoyens de leur danger.

Nous ne demeurions à New-York que depuis cinq jours, lorsque, vers deux heures du matin, je fus réveillé par de grands cris : « Au feu ! au feu ! » Me précipitant en bas de mon lit, je prêtai l'oreille, et j'entendis les cloches des églises sonner en volée, les pompes rouler avec fracas, les pompiers se jeter les uns aux autres des exhortations, les officiers de police frapper aux portes et aux fenêtres des habitants pour les engager à venir porter secours; enfin les clameurs de la populace dominer tout ce tumulte. On m'avait parlé si souvent du courage et de l'adresse des pompiers américains, que j'étais curieux de les voir à l'œuvre. Je m'habillai donc en toute hâte et je descendis. Dès que j'eus ouvert la porte de la rue, j'aperçus vers l'est une grande colonne de fumée qui, semblable à un énorme serpent, s'élançait au milieu des airs pour aller saisir la lune. Je parvins quelque temps à suivre une des pompes; mais, quoique ce fût une lourde machine, elle était si rapidement traînée par un équipage de vingt-cinq à trente hommes, auxquels s'était adjointe une légion de gamins, qu'il me fallut bientôt rester en arrière. Lorsque j'arrivai au théâtre du mal, une foule considérable y était déjà rassemblée, et cependant de toute part des régiments de pompiers la fendaient au pas de course. Quatre maisons, entièrement construites en bois, étaient en feu du haut en bas, et vomissaient d'épais tourbillons de flammes qui eussent défié un millier de pompes. Mais rien n'égale l'intrépidité avec laquelle on tenta pourtant de s'en

(1) Les docks sont, comme on sait, des bassins qui s'emplissent et se vident à volonté, et dans lesquels on construit des vaisseaux. Londres en possède de magnifiques. J'en ai donné une description dans un volume intitulé : *Voyage à Londres*, 1835. A. M.

et, je dois le dire, cette absence de toques, de robes et de rabats, leur ôtait beaucoup plus de dignité que je ne l'aurais auparavant supposé. Peut-être cette omission des insignes du juge me frappa-t-elle d'autant plus, que c'était la première circonstance qui me fit révoquer en doute cette prétendue sagesse avec laquelle les Américains se sont soustraits à tant d'usages regardés longtemps comme sacrés. D'apparentes bagatelles de ce genre ne doivent jamais, je crois, être mesurées à leur importance particulière, mais eu égard au grand nombre d'idées qu'elles engendrent.

A notre sortie du tribunal, nous parcourûmes les diverses parties de la City-Hall, qui le renferme. C'est un vaste et noble édifice entièrement bâti d'un marbre blanc à gros grain, sauf une tour de bois qui en occupe le centre, et qui est peinte de manière à imiter le marbre. Nous montâmes au faîte de cette tour afin d'avoir une vue panoramique de la ville, dont la beauté ainsi que l'étendue nous avaient été sans cesse vantées par les habitants depuis que nous étions débarqués. J'en conviens, le spectacle qui se déroula sous nos yeux justifia presque tous les éloges dont nous avions les oreilles rebattues ; mais, sans doute, nous l'aurions admiré davantage si on n'eût pas voulu, pour ainsi parler, nous y contraindre. Car les voyageurs n'acquittent jamais de bon gré les impôts mis sur leur admiration, et les gens de tous les pays devraient bien se souvenir qu'en cette matière, du moins, s'il en est autrement en finance, une contribution volontaire, même petite, vaut beaucoup mieux qu'une entière approbation extorquée par force.

Nous quittâmes la City-Hall, pour nous rendre, quoiqu'il tombât une grosse pluie, à une exposition de peinture. Mais, je suis fâché de le dire, elle ne valait pas la peine que, pour la voir, on se mouillât les pieds. La plupart des tableaux étaient secs, froids et durs. Je n'avais cependant auguré rien de semblable d'un savant discours sur les beaux-arts, que nous avions entendu prononcer la veille au collége de Columbia. L'orateur, en effet, à sa propre satisfaction et à celle aussi, comme il me sembla, de son auditoire, n'avait pas craint d'avancer que l'Amérique était en bon train de rivaliser avec la Grèce par ses sculpteurs, avec l'Italie par ses peintres !...

Le 26, nous fîmes une excursion dans l'Etat de New-Jersey, aux chutes du Passaic. Elles sont arrêtées au moyen d'une écluse pendant les six jours ouvriers de la semaine, pour que l'eau, qui naturellement devrait en tomber, mette en mouvement les nombreuses machines des fabriques du village de Patterson, mais elles coulent le dimanche, et sont alors le rendez-vous de la meilleure et de la plus élégante compagnie des environs. Leur célébrité fait honneur au goût des landys de New-York qui est pour l'Amérique ce qu'est Paris pour la France, et Londres pour l'Angleterre. Je ne les décrirai cependant pas, réservant mes pouvoirs descriptifs pour plus belle occasion.

Je fus encore assez heureux, pendant ma courte résidence à New-York, pour y voir, littéralement, changer deux maisons de place : opération curieuse, et, que je sache, particulière à cette ville. Personne qui n'ait ouï parler du déplacement d'habitations de bois ; mais le transport des deux bâtiments de briques dont il va être question est un exploit d'un genre tout différent. Dans une rue qu'il fallait élargir se trouvaient deux maisons attenantes et possédées par un même propriétaire : elles dépassaient d'une douzaine de pieds l'alignement voulu. Il était donc indispensable de les abattre ou de les reculer, en les faisant glisser à la surface du sol, et ce fut à ce dernier parti qu'on recourut. Elles étaient solidement construites, avaient l'une quarante pieds de profondeur, l'autre trente-deux, et présentaient ensemble une longueur de quarante-sept pieds. Elles avaient même hauteur, vingt-deux pieds environ jusqu'aux gouttières, au-dessus desquelles s'élevaient le toit et deux gros corps de cheminées. Elles n'avaient qu'un seul étage, mais, comme

le rez-de-chaussée il était percé d'un rang de six fenêtres. Or, cette masse de bâtisse fut reculée de la distance que j'ai dite sans être aucunement endommagée.

L'Hudson. Variabilité du climat de l'Amérique. Prison pénitentiaire de Sing-Sing. Ville de West-Point; son école militaire. Village de Catskill. Milice de l'Union. Canal d'Erié. Traits caractéristiques des Américains. Excursion dans le Massachusetts. Quakers.

Le 29, dès sept heures du matin, je m'embarquai avec ma femme et ma fille sur un des nombreux paquebots à vapeur qui incessamment montent et descendent l'Hudson. Cette magnifique rivière, qui se dirige en ligne droite du nord au sud, passe au cœur même du florissant Etat de New-York, et forme à coup sûr le plus beau canal naturel qui soit au monde. Elle est large, profonde, libre de bas-fonds sur presque toute la longueur de son cours; et les marées, sans jamais être trop fortes, y font sentir leur utile influence jusqu'à la côte d'Albany, c'est-à-dire jusqu'à cent quarante-cinq milles dans l'intérieur des terres, ou même, si je ne me trompe, jusqu'à Troie, petite ville située sur la rive gauche, à quelques lieues encore plus haut. Les bords de l'Hudson offrent aux regards du voyageur le spectacle le plus pittoresque qui se puisse voir: escarpés et généralement couverts de bois, ils sont partout garnis de villages ou d'élégantes maisons de campagne qui appartiennent à l'ancienne aristocratie, laquelle, soit dit en passant, finira bientôt par disparaître dans cette partie de la contrée, comme elle a disparu déjà dans à peu près tout le reste de l'Amérique.

Au lieu d'avoir à gémir de la brûlante chaleur du soleil qui nous avait incommodés les deux ou trois jours précédents, nous aurions pu nous plaindre, avec raison, que la matinée fût fraîche et même froide. C'était la première fois que nous éprouvions la variabilité du climat américain; mais, par la suite, nous apprîmes à nos dépens qu'il n'a son pareil, sous ce triste rapport, dans aucune autre région. Je n'entends pas parler ici du changement de température produit par les différences de latitude auxquelles la grande étendue de notre voyage nous a exposés, mais de l'incertitude atmosphérique qui caractérise en général les Etats-Unis. Vers le milieu de la journée, le ciel redevint pur; et, laissant le paquebot continuer sa course vers Albany, nous le quittâmes pour aller mettre à contribution l'hospitalité d'un de nos amis qui demeurait dans le voisinage, et qui devait le lendemain nous mener visiter un des plus curieux établissements de l'Amérique. C'est une prison d'après le système pénitentiaire, et située dans un endroit qu'on appelle *Sing-Sing*, sur la rive gauche ou orientale de l'Hudson, à trente milles de New-York.

On m'avait beaucoup parlé d'avance de cette prison: entre autres choses, on m'avait dit que plusieurs centaines de condamnés y étaient employés à construire le bâtiment où ils devaient eux-mêmes être détenus; mais je pouvais à peine croire les étonnants récits dont chacun m'étourdissait les oreilles sur le degré d'ordre et de subordination que peu à peu on avait introduit au milieu d'une bande de scélérats consommés s'il en fût: car combien n'est-il pas difficile souvent d'accoutumer à une discipline sévère des gens même de bonne volonté! Aussi, quoique je fusse en quelque sorte préparé à ce que j'allais voir, ma surprise fut extrême quand j'approchai du lieu, et que je vis deux sentinelles seulement monter la garde sur une hauteur au bas de laquelle remuaient deux ou trois cents prisonniers. Les uns tiraient du marbre d'une forte carrière, les autres se livraient à différents métiers sous de longs hangars de bois, ou bien travaillaient à la nouvelle prison, vaste édifice en pierre, qui s'étendait parallèlement au fleuve, et dont un tiers était déjà habitable. Il y avait quelque chose de très imposant dans le profond silence où tous ces gens s'acquittaient de leur pénible besogne. Pendant trois ou quatre heures que nous restâmes parmi eux, nous ne les entendîmes pas proférer le moindre mot à voix basse; nous ne leur vîmes ni échanger un regard, ni même, ce qui était encore plus singulier, diriger une seule fois à la dérobée les yeux sur nous, choses qui sont rigoureusement défendues. En effet, le principe fondamental du système, le secret sur lequel semblent reposer les bons effets qu'il produit, est d'empêcher que les détenus aient aucune espèce de communication non-seulement avec les étrangers, mais aussi les uns avec les autres. Il est aisé de comprendre que, pour parvenir à ce but, la nécessité ordonne que chaque prisonnier soit, la nuit, isolé de ses compagnons. Or à Sing-Sing, qui est la prison de l'Etat de New-York, on y est parvenu sans beaucoup de dépenses pour construire les dortoirs, et sans avoir besoin d'un grand nombre de surveillants. Chaque détenu couche dans une chambre séparée qui a sept pieds de long, sept de haut et trois et demi de large, qui est entièrement bâtie en pierre de taille, et que ferme une porte de fer dont la partie supérieure est munie d'une ouverture plus petite que la main d'un homme. Par ce guichet entrent une quantité d'air suffisante, et autant de lumière, autant de chaleur qu'il en faut. La ventilation se fait en outre par une sorte de cheminée ou de ventouse qui a trois pouces de diamètre, et qui monte de la voûte de chaque chambre au toit du bâtiment. Les cellules sont disposées les unes au-dessus des autres par rangées d'un cent chacune, et ne ressembleraient pas mal aux buches à vin d'un cellier, si ce n'était qu'elles fussent plus profondes, plus larges, et deux fois aussi hautes. A chaque étage, devant les portes des cabanons, se prolonge une étroite galerie dans laquelle il ne peut passer qu'un seul homme, et dont les deux extrémités débouchent sur un escalier. La prison de Sing-Sing contient huit cents chambres, dont une moitié regarde le fleuve et l'autre la terre. A voir le corps de bâtiment que forment ces deux rangées de cellules ainsi disposées dos à dos, vous diriez une longue muraille, haute et étroite, épaisse de vingt pieds, dont les deux faces vous représentent quatre rangées parallèles et horizontales de trous carrés. Cette masse de maçonnerie ne s'aperçoit pas de dehors, car elle est complétement recouverte par une construction extérieure dont les murs sont à dix pieds de ceux de l'autre bâtisse que j'appellerais volontiers une *ruche à cellules*. Ces murs sont régulièrement percés de petites fenêtres qui se trouvent chacune en face de chaque cabanon, et qui sont arrangées de manière à laisser entrer beaucoup de jour et d'air, mais non voir à l'extérieur. Des poêles et des lampes sont placés dans les corridors qui entourent les rangées de cellules, afin de les échauffer en hiver, et de les éclairer après le coucher du soleil.

Le 31, nous reprîmes au passage un des paquebots qui tous les jours partent de New-York pour Albany; mais nous le quittâmes encore une trentaine de milles plus loin pour visiter la ville de West-Point. L'Hudson, dans la partie que nous en remontâmes, nous sembla devenir de plus en plus magnifique sur beaucoup de points: il coulait entre des rives escarpées, revêtues de feuillage depuis leur faîte jusqu'au bord de l'eau; et si sa direction générale était droite, elle offrait néanmoins un nombre suffisant de courbures pour ne pas avoir l'air monotone. A midi et demi, on dressa la table en plein air sur le pont, pour que les passagers dinassent; mais, comme nous avions déjeuné tard, nous ne voulûmes point prendre si tôt notre second repas, et, dans notre ignorance des usages américains, nous ne fûmes pas du nombre des convives, espérant réparer cette omission à West-Point, que nous devions atteindre au bout seulement d'une couple d'heures. Hélas! quand nous y parvînmes, tout le monde avait, dans cette ville, dîné depuis

n'en continue pas moins sa route. Dès que la barque touche terre, les gens qui attendent s'y élancent tout de suite avec leurs malles et leurs bagages. Quand l'embarquement est terminé, on en avertit par un signal convenu le pilote du bâtiment, qui fait alors accrocher son bout de câble à une manivelle que fait tourner la machine à vapeur, et la chaloupe rejoint bientôt avec toute sa cargaison de monde. Il existe dit-on, des règlements de police qui ordonnent aux paquebots de s'arrêter tout-à-fait lorsqu'ils ont à prendre ou à déposer des passagers ; mais la concurrence est si chaude entre les divers capitaines, qu'ils ne veulent pas perdre une seule minute : c'est pourquoi ils se contentent, en ces occasions, seulement de ralentir un peu leurs roues.

Le lendemain 2, nous gravîmes la belle chaîne des montagnes escarpées qui avoisinent le village, et qui lui empruntent leur nom. Elles nous offrirent à chaque pas les plus délicieux points de vue, couvertes qu'elles sont de pins vigoureux. Surtout nous admirâmes les chutes de la rivière de Cauterskill, et la vallée de Clove, qui, formant à travers la chaîne une profonde échancrure, nous laissa apercevoir un magnifique spectacle : ce n'était rien moins que le grand Hudson qui coulait à nos pieds ; et, quand nous portions les yeux vers l'est, nous pouvions distinguer son cours au milieu d'une fertile contrée jusqu'à une distance de vingt lieues.

Lorsque nous revînmes, après une excursion de cinq heures, au paisible village de Catskill, grande fut notre surprise d'entendre résonner des tambours, et de voir voltiger des étendards, manœuvrer des troupes. Il se trouva que c'était une des époques, car elles reviennent plusieurs fois l'année, où la milice nationale des Etats-Unis se rassemble pour apprendre à faire l'exercice. Or, d'après tout ce dont j'ai été témoin, on ne saurait imaginer soldats plus gauches et plus nuls. S'il leur fallait un beau jour se battre, ils seraient assurément fort embarrassés. Les chasseurs d'un des régiments dînèrent à notre hôtel. Nous allâmes dîner dans la même salle qu'eux, espérant pouvoir lier conversation avec quelqu'un de ces soldats citoyens ; mais tous, sans distinction de grade, prirent leur repas avec une telle rapidité, qu'au bout de vingt minutes je me trouvai seul. D'après un document imprimé à Washington en janvier 1829, la milice de l'Union était forte en 1828 de un million cent cinquante mille cent cinquante-huit hommes, et la population de tout le pays, en y comprenant plus d'un million et demi d'esclaves, s'élevait, pour la même année, à onze millions deux cent quarante-sept mille quatre cent soixante-deux âmes : ce qui donne un milicien sur onze personnes, ou sur dix si on en exclut les esclaves. Le nombre des jours d'exercice varie dans les différents Etats. En général, cependant, je crois qu'ils sont de cinq ou six par année. Le gouvernement fournit les fusils au prix de huit dollars chacun. La milice ne reçoit de solde que dans le cas où elle est appelée à faire un véritable service ; mais on la paie alors aussi exactement que l'armée régulière. Dans la plupart des Etats, c'est le gouverneur qui nomme aux grades supérieurs de la milice, comme à ceux de généraux et de colonels, mais ses nominations doivent être ratifiées par le sénat. Les capitaines au contraire, les lieutenants, et autres officiers subalternes, sont élus aux fonctions par les compagnies respectives. Les lois qui concernent la milice occupent une grande place dans les Codes de tous les différents Etats, et sont toujours une source d'interminables discussions.

Comme le village de Catskill était devenu trop bruyant pour que le séjour continuât de nous en être agréable, nous résolûmes d'aller établir ailleurs nos quartiers aussitôt que le soleil s'abaisserait sous l'horizon, et que l'air commencerait à se rafraîchir. Nous louâmes donc une voiture, et nous remontâmes rapidement l'espace de cinq milles, à travers une con-

trée couverte de riches forêts et très populeuse, la rive droite occidentale de l'Hudson. Puis, traversant le fleuve dans un bac, nous campâmes sur la rive opposée au village d'Athènes, un des plus jolis et des plus tranquilles que nous eussions encore rencontrés.

Le 5, à quatre heures du matin, nous prîmes un paquebot au passage, et nous arrivâmes assez tôt pour y déjeuner, à la cité d'Albany, capitale ou du moins siége du gouvernement de l'Etat de New-York; car la vraie capitale, en ce qui concerne la richesse, la population et les avantages de toute espèce, est la grande ville de commerce, située à l'embouchure de l'Hudson, qui donne le nom à cette florissante partie de l'Amérique. Albany, cependant, depuis un certain nombre d'années, acquiert, comme place de transit et d'entrepôt, une vaste importance commerciale, grâce à l'immense canal d'Erié, dont l'extrémité orientale touche presque à ses portes. Beaucoup aussi des communications, soit entre New-York et les Canadas, soit entre le prospère Etat d'Ohio à l'ouest et de la Nouvelle-Angleterre à l'est, se font par la voie d'Albany, de sorte que cette ville, avant même que les bateaux à vapeur sillonnassent l'Hudson dans tous les sens, était appelée à prendre un développement considérable. Mais aujourd'hui que les relations sont devenues des millions de fois plus nombreuses, elle grandit presque à vue d'œil.

Autrefois le trajet de New-York à Albany était regardé comme une affaire d'une semaine et plus. Quelquefois il ne durait que trois jours, quelquefois même que quarante-huit heures, et alors on criait merveille; mais souvent aussi il n'exigeait pas moins d'une quinzaine. A présent le même voyage se fait communément en seize heures, de temps à autre en douze et même en onze. Or, comme la distance est de cent quarante-cinq milles, c'est aller bon train (1).

Au reste, Albany ne profite pas seul des innombrables et rapides paquebots dont l'Hudson et le canal d'Erié sont incessamment couverts. La contrée, tant au-dessus qu'au-dessous, et les deux rives du fleuve en retirent aussi d'immenses bénéfices. Sparte, Poughkeepsie, Fishkill, Newburgh, Troie, Glasgow, Gibbonsville, et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, bordent à droite et à gauche cette grande artère par laquelle les ressources de l'intérieur descendent vers l'Océan, et par laquelle aussi les productions de chaque point du globe montent vers le centre de la contrée. Peut-être chercherait-on vainement, je ne dirai pas en Amérique, mais dans tout l'univers, un port qui puisse se comparer à celui de New-York, qui réunisse ainsi au plus haut degré tous les avantages résultant d'un immense commerce, non-seulement avec tous les peuples indigènes, mais encore avec toutes les nations étrangères.

Le grand canal qui se prolonge de l'Hudson au lac Erié, et qui, chemin faisant, envoie deux embranchements, l'un vers le lac Ontario, l'autre vers le lac Champlain, traverse un pays si favorable sous toute espèce de rapports à la canalisation, que ses revenus, contrairement à l'usage, dépassent même les brillantes prévisions des entrepreneurs. Aussi, est-il agréable de penser que l'homme qui en dirigea spécialement les travaux, et qui malgré une multitude d'obstacles les poursuivit avec une courageuse persévérance, M. de Witt-Clinton, a vécu assez pour voir la complète réussite de son œuvre, et pour recevoir, en paroles du moins, les témoignages de la reconnaissance universelle de ses compatriotes. Que cette gratitude ne se soit pas produite par des récompenses plus solides, c'est une source de regrets pour tous les citoyens un peu sensés des Etats-Unis. En effet, la politique mesquine qui refuse toute pension aux fonctionnaires après une vie usée au service de la patrie doit nécessairement ôter aux gens capables l'envie de la servir, et la conséquence inévitable en est que les emplois finiront par n'être remplis que par des ignorants et des sots. En Amérique, néanmoins, il est de principe ou, dans tous les cas, d'usage constant qu'on *remercie*, expression tout-à-fait convenable, les serviteurs de l'Etat dès qu'on n'a plus besoin de leurs services, et qu'on les laisse mourir de faim. L'enthousiasme avec lequel les Américains ont reçu Lafayette, si souvent cité comme réfutation de l'ingratitude proverbiale des républiques, ne peut donc pas compenser l'indifférence dont Jefferson, Monroe, Clinton et tant d'autres fonctionnaires de premier ordre ont été victimes, eux, qui avaient dévoué leur existence à leur pays, et non-seulement leur existence, mais aussi, par malheur pour eux, leur fortune.

(1) C'est, terme moyen, environ douze milles ou quatre lieues à l'heure. A. M.

Un autre trait du caractère national des Américains, qui malgré notre courte résidence parmi eux nous avait déjà frappés, c'est leur continuelle habitude de vanter eux, leurs institutions et leur pays, soit en termes formels, soit par des allusions indirectes, ce qui me paraissait encore plus inconvenant. J'emploie à dessein ce mot, et j'en avertis, de crainte qu'on ne croie qu'il m'est échappé, car en vérité il n'y a rien de plus insupportable, quand nous étions si bien disposés à louer tout ce qui méritait des louanges, et à tout voir, bon ou mauvais, sous le jour le plus favorable, que d'être continuellement sollicité de crier à l'admiration. C'est chose on ne peut plus curieuse que l'habileté de chacun à profiter de la moindre circonstance pour se donner à soi-même de l'encens. Ainsi, il m'arriva un jour de dire à une dame que je remarquais souvent avec plaisir que dans leur pays les cochers des voitures, ou publiques ou particulières, employaient de préférence la parole au fouet pour conduire leurs chevaux. « Oh ! oui, monsieur, s'écria-t-elle avec chaleur, ce que vous dites là est du plus haut intérêt : cela prouve, n'est-ce pas, autant d'intelligence chez les hommes que de sagacité chez les bêtes. » Je ne pus m'empêcher de sourire. La dame s'en aperçut, et prenant aussitôt feu, comme si par ce seul fait j'eusse commis un crime de lèse-nation : « Eh ! quoi, monsieur, dit-elle, n'admettez-vous pas que les Américains soient en général intelligents? » C'était toujours de même pour les grandes ou les petites choses, pour les cas graves ou plaisants. Sans cesse, on se tenait sur la défensive, et on nous donnait à entendre qu'on nous soupçonnait du dessein de critiquer, lorsque pourtant nous n'y songions pas le moins du monde.

Après cinq jours de promenade dans le Massachusetts, nous regagnâmes Albany, mais pour en repartir au bout de quarante-huit heures.

Un *extraordinaire*. Troie. Schenectady. Domestiques des Etats-Unis. Chute de Trenton. Syracuse. Terres nouvellement défrichées. Genève. Réprobation des Nègres. Rareté des sonnettes. Canandaigua. Clergé. Rochester. Lockport. Toilette des Américains.

Nous quittâmes Albany le 14, comme je l'ai dit, pour nous diriger vers l'ouest, et ne plus faire de halte, à proprement parler, qu'aux chutes du Niagara. Il n'y a de poste dans aucun Etat de l'Union. Les voyageurs doivent donc se résigner aux messageries publiques, ou prendre leurs propres chevaux avec leur propre voiture, à moins qu'ils ne trouvent à louer ce qu'on appelle un *extraordinaire*. C'est une diligence, que les entrepreneurs font partir exprès pour vous en dehors du service régulier, dont, par conséquent, vous avez seul la jouissance avec votre famille et vos gens, et qui pour le même prix marche avec autant de vitesse ou de lenteur que vous le désirez : seulement, vous ne pouvez ni prolonger le trajet au-delà d'un certain nombre de jours fixés d'avance, ni exiger qu'il s'accomplisse en moins d'un certain espace de temps dont il a été préalablement convenu. Mais la chose

mes, suit les détours d'une levée couverte de jolis bois, qui longe le bord méridional du Mohawk. Notre hauteur perpendiculaire au-dessus de ce courant d'eau était de trente à quarante pieds, et au moyen de cette élévation, nos regards pouvaient s'étendre fort loin, soit devant, soit derrière nous. C'était incessamment les plus délicieux paysages. La rivière en question est semée d'une multitude d'îles, et garnie de longues pointes plates et boisées qui se projettent dans son lit à chacune de ses sinuosités tortueuses. La vigueur des teintes printanières du feuillage n'avait pas encore été flétrie par la chaleur brûlante de l'été. Je ne sais d'où vient ce phénomène, mais je ne pouvais imaginer une plus belle combinaison de verdure. Puis chaque fois que la direction du canal changeait, la vue se renouvelait aussi, et à tout moment nous apercevions des champs défrichés depuis peu, des villages dont la blancheur indiquait la fondation récente, des ponts et des aqueducs neufs, et dans l'espace intermédiaire, des habitations, des moulins, des églises qui avaient tous un air de nouveauté. Ce fut, toute la durée de notre trajet, une scène vraiment enchanteresse. A dix heures du soir nous fîmes halte dans un village indien nommé *Caughnawaga*, où notre *extraordinaire* était allé nous attendre.

Le 18, nous atteignîmes Utica ou Utique, ville récemment bâtie et située au bord du canal. Dans le courant de la journée, nous visitâmes les chutes de Trenton, qui méritent en effet d'être vues. Des voyageurs de toutes les parties de l'Union nous y accompagnèrent, et j'eus le chagrin de découvrir que, malgré les brillantes descriptions des beautés de leur pays, dont ils vous emplissent continuellement les oreilles, les Américains ne sont pas plus sensibles aux charmes de la nature qu'ils ne nous ont paru, d'après leurs expositions, l'être aux grâces de l'art; et que, s'ils vont voir telle ou telle merveille, c'est, comme les habitants de tous les autres pays, moins parce qu'elle est digne de fixer leur attention que par genre, par mode, pour dire qu'ils y sont allés. Ainsi, de retour de notre excursion, personne ne dit un mot des chutes majestueuses qui en avaient été l'objet; et, en leur présence même, la seule chose qui réveilla un peu l'apathie de la société fut la lecture d'un *Album* que nous trouvâmes dans un cabaret du lieu, et qui, comme c'est l'usage, n'était rempli d'un bout à l'autre que de témoignages boursoufflés d'admiration. Le cabaret dont je parle était placé près de la plus jolie cascade et en gênait beaucoup la vue; mais il en est toujours ainsi en Amérique : partout vos yeux rencontrent des boutiques où se débitent les liqueurs fortes. A bord des paquebots à vapeur, il y en a généralement deux, l'une sur le pont, l'autre dessous. Pour entrer au Muséum d'Albany, nous prîmes le corridor de droite au lieu de celui de gauche, et nous en rencontrâmes une. Il y en a aussi dans tous les théâtres; et nous en remarquâmes deux aux cataractes de Canterskill, une de chaque côté.

Le 19, nous parvînmes au village de Syracuse, que le canal d'Erié traverse par le milieu, et qui renferme de belles et larges rues, des maisons grandes et commodes, de riches et élégants magasins, et où passent sans cesse des diligences, des charriots, des cabriolets. De notre hôtel nous voyions par les croisées le canal toujours couvert d'innombrables bâtiments qui glissaient silencieux et passaient, aussi rapides que des flèches, sous les ponts, les uns de pierre, les autres de bois peint. Le canal avait, en cet endroit, le double de sa largeur ordinaire; et comme il suivait la direction de la rue principale qui décrivait une légère courbure, il ne paraissait pas désagréablement uniforme. Ce qui encore lui donnait un aspect plus gracieux et l'empêchait de ne ressembler qu'à un large fossé, c'était que l'eau montait presque au niveau de la voie publique. Dans le cours de cinquante milles que nous avions déjà parcourus vers l'ouest, nous avions tour-à-tour pu voir tous les degrés intermédiaires de l'amélioration



Le prédicateur était un homme grand à mine pâle et soucieuse.

que la surface de l'Amérique est en train de subir, car elle était tantôt couverte encore de forêts naturelles, épaisses, noires, impénétrables, et tantôt revêtue d'ondoyantes moissons de blé. Même, au sortir d'une ville florissante, nous passâmes au milieu de la tribu des Indiens Oneydas, qui habitaient une de ces langues de terre appelées *réserves*, parce qu'elles doivent appartenir exclusivement à la malheureuse et rare postérité des antiques possesseurs absolus du territoire. Ils n'avaient pour tout vêtement que des couvertures de coton et des bas de cuir, qui descendaient jusqu'à leurs sandales. Avec leur visage peint, et leur chevelure noire, crêpue, huileuse, ils avaient l'air aussi sauvage qu'un amateur du pittoresque l'aurait pu désirer.

Le 21, après avoir visité soigneusement la prison d'Auburn, la première où fut introduit le système pénitentiaire, qui fait tant d'honneur à l'Amérique, nous poursuivîmes notre route vers l'ouest, et nous parvînmes dans la journée au lac Cayuga, une de ces nombreuses mers intérieures dont la partie septentrionale du grand État de New-York abonde. Cette nappe d'eau n'a guère moins de quarante milles de long; mais, à ma honte, j'avoue que j'en ignorais jusqu'au nom, une semaine avant de la voir. Elle est remarquable par un immense pont qui la traverse. Pour le parcourir d'un bout à l'autre je mis un quart d'heure et je fis dix-huit cent cinquante pas. Le receveur du péage m'apprit que la longueur en était de près d'un mille; mais comme le lac n'est pas profond, les arches ne sont qu'en bois, et reposent sur des culées de pierres sans ciment.

Le lendemain nous dînâmes à Genève, ville située à l'extrémité d'un autre lac appelé *Seneca*, d'après une tribu d'Indiens aujourd'hui presque éteinte. C'est sans doute la position de cette ville, analogue à celle de son homonyme de Suisse, qui lui a valu le nom qu'elle porte. A mesure que nous avancions vers l'ouest, nous remarquions un surcroît successif dans la vitesse avec laquelle les gens expédiaient leur repas. Après ce que nous avions déjà vu à New-York, je n'imaginais pas la chose possible; et, pour s'en faire une idée exacte, il faut en être témoin oculaire. Au bout du premier quart d'heure, nous restions presque toujours seuls à table; mais en général la moitié des convives terminait beaucoup plus tôt. Peu à peu nous fîmes des progrès, mais toujours restâmes-nous en arrière des indigènes. A Genève, la politesse nous empêcha de « *prendre le temps de mâcher les morceaux*, » parce qu'une autre bande de dîneurs attendait que nous eussions fini pour nous remplacer. Dix ou douze minutes après, j'eus besoin de passer par la salle à manger : elle s'était déjà vidée pour la seconde fois, et je n'y trouvai plus qu'un individu qui mangeait dans une solitude complète. J'en fus fort surpris; et comme il

ches, dans les manufactures de toute sorte que nous apercevions de toute part. Beaucoup de ces établissements étaient déjà en pleine activité, tandis que les charpentiers et les couvreurs travaillaient encore à la toiture. Quelques maisons étaient à moitié peintes, tandis que les fondations de leurs voisines étaient à peine jetées. Je ne saurais dire combien d'églises, de tribunaux, de prisons et d'hôtels je comptai, tous en train de prendre place au soleil. Plusieurs rues étaient presque achevées, mais n'avaient pas encore reçu de nom; et beaucoup d'autres, au contraire, déjà nommées, n'étaient encore indiquées qu'avec des piquets. Çà et là nous vîmes d'immenses magasins sans volets, déjà remplis de marchandises. Au centre de la ville, le clocher d'une église presbytérienne s'élevait à une grande hauteur, et supportait le cadran d'une horloge dont par mégarde les mouvements étaient restés à New-York. Enfin, c'était partout du monde, des charrettes, des diligences, des bœufs, des cochons, qui, joignant leur tapage au bruit des marteaux, aux cris des scies et aux murmures des machines, produisaient un étourdissant concert. La principale source de la prospérité de Rochester est le canal d'Érié, sur lequel les habitants avaient déjà plus de deux cents bateaux.

Le 27, nous quittâmes cette intéressante ville, et nous suivîmes pendant trente milles ce qu'on appelle *la Route de la Chaîne*. En effet, elle se prolonge sur le sommet d'une espèce de levée dont les flancs sont inclinés en pente douce, qui est composée de sable et de gravier, et qui formait, à ce qu'on suppose, dans un âge très reculé du globe, le bord méridional du lac Ontario, dont la rive actuelle lui est presque parallèle, quoique plus basse à présent d'une centaine de pieds, et distante de huit ou dix milles. Cette chaîne limite au sud une plaine circulaire, qui, probablement, était occupée par l'ancien lac, et qui dépasse de quinze ou vingt pieds le niveau général de ce plateau. La pente du côté sud de cet ancien bord est beaucoup plus rapide que celle du côté nord qui regarde le lac actuel. Nous couchâmes le soir au village de Ridgeway.

Le lendemain 28, nous atteignîmes Lockport, autre village plein de vie et de remuement, de voitures et de bestiaux, mais construit en bois : le canal d'Érié le coupe en deux parties. Lockport est célèbre dans toute l'Union par le voisinage de deux rangs de cinq écluses chacun, qui sont parallèles l'un à l'autre, et dont l'un sert aux bâtiments qui montent, l'autre à ceux qui descendent. Le niveau de la contrée rocailleuse qui environne ce village est un peu plus élevé que la surface du lac Érié, dont il est distant par le canal d'une trentaine de milles. Il a donc fallu, comme on voulait profiter d'un réservoir aussi inépuisable que le lac pour alimenter le canal, corriger la nature, et percer le sommet de la chaîne sur laquelle est situé Lockport pour rendre le lit du canal plus bas que celui du lac. C'est pourquoi on a pratiqué au travers d'une couche horizontale de dure pierre à chaux une tranchée magnifique, nommée *la Profonde-Échancrure*, longue de plusieurs milles et d'une profondeur moyenne de vingt-cinq pieds; ouvrage qui n'a pas coûté moins d'argent que de peine. Le canal d'Érié est long de trois cent soixante trois milles, large de quarante pieds à la surface, de vingt-huit au fond et creux de six. Il a quatre-vingt trois écluses en maçonnerie, d'une longueur de quatre-vingt-dix pieds chacune, sur une largeur de quinze. L'élévation du lac au-dessus de l'Hudson à Albany est de cinq cent cinquante-cinq pieds, mais celle de toutes les écluses réunies est de six cent soixante-deux. Cette immense entreprise, commencée le 4 juillet 1817, fut achevée en huit ans quatre mois, et coûta environ cinquante millions de francs. Depuis, une somme considérable a été annuellement dépensée pour les réparations; mais cette dépense avait été prévue, et les bailleurs de fonds touchent toujours de gros intérêts.

Les dames américaines, celles du moins des grandes villes de la côte, où les communications avec l'Europe

sont faciles et fréquentes, tirent leurs modes de Paris. Mais dans l'intérieur des terres, hommes et femmes sont obligés de prendre modèle pour leur mise sur celle des voyageurs qui les visitent. En conséquence, on nous demandait souvent à voir la garde-robe de ma femme, qui pourtant, on doit le supposer, n'était pas très nombreuse. Les vêtements de notre petite fille fixaient surtout l'attention des ménagères. Puisque j'en suis sur ce sujet, je me permettrai de dire que la partie masculine de la population m'a paru ne pas donner à sa toilette les soins qu'elle exige. A leur insu probablement, les Américains ont, par tel ou tel motif, acquis sous ce rapport une habitude de négligence qui blesse tout-à-fait les yeux d'un étranger. Depuis leur chapeau, qu'ils ne brossent jamais, jusqu'à leur chaussure, qui n'est que rarement cirée, toutes les parties de leur costume se soignent à peu près comme elles peuvent; outre que rien, habit, gilet, pantalon, ne semble avoir été fait à leur taille.

Chutes du Niagara. Le Welland et autres canaux du Canada. Excursion à l'embouchure de la rivière Grand.

Le 29, nous allâmes de Lockport aux chutes du Niagara, dont la beauté, je m'empresse de le dire, surpassa de beaucoup notre attente. Chemin faisant, nous aperçûmes au loin, à travers une percée d'arbres, le lac Ontario. L'aspect de cet immense bassin, qui a cent soixante milles de long, ne ressemble aucunement à celui des divers lacs qu'on peut voir en Europe. Vous diriez non pas seulement une mer, mais l'Océan. Il a en effet la même nuance de bleu foncé, et paraît n'avoir pas davantage de limite. Entre une petite chaîne, que nous gravîmes pour le voir, et sa rive sud-ouest, s'étend une ceinture de pays plat, large de huit ou dix milles, recouverte d'une épaisse forêt que la hache n'a jamais touchée, et presque aussi curieuse que l'Ontario qui la termine. Cette région boisée est parfaitement unie, presque horizontale, et sans doute a jadis formé le lit du lac, dont la chaîne mentionnée plus haut formait alors la rive. Quand l'œil parcourt ce vaste dôme d'arbres, il n'y saurait découvrir la moindre inégalité de surface, et leur feuillage a l'air d'être étendu sur la terre comme un riche et soyeux tapis.

Le Niagara, qui coule du lac Erié dans le lac Ontario, ne ressemble à aucune autre rivière que je sache. C'est un énorme courant d'eau dès l'instant de sa naissance, et il n'a pas plus de largeur à son embouchure qu'à sa source. Sa longueur est d'environ trente-deux milles, et les chutes la divisent en deux parties égales. Pendant la première, il coule fort tranquillement, presque de niveau avec la contrée plate qu'il traverse; ses bords sont même tellement bas, que si, par une des causes qui gonflent les autres fleuves, mais qui n'ont nulle influence sur lui, il venait à s'élever de cinq ou six pieds, les portions adjacentes du Canada supérieur à gauche, et du New-York à droite, seraient inondées. Quand, au contraire, il a dépassé la cataracte, tout de suite il change complétement. Il roule alors ses eaux avec fureur au fond d'une vallée dont les versants ressemblent à des murs, et qui paraît avoir été peu à peu creusée dans le roc par l'action séculaire du courant. Les deux rives sont à pic en beaucoup d'endroits, et il n'y a pas le moindre espace entre leur pied et les flots, pas le moindre arrondissement à l'angle de leur sommet. Le lit est tellement encaissé, que le voyageur, qui ne s'attend point à ces bizarreries de la nature, ne peut imaginer qu'il n'y ait aucune interruption dans la surface du sol avant d'être arrivé à quelques verges des bords mêmes du précipice. La première fois que nous aperçûmes les chutes, nous en étions encore à trois milles au-dessous, et du côté droit ou oriental de la rivière. Je ne chercherai pas à décrire l'impression que ce magnifique spectacle produisit alors sur moi; mais, je puis l'assurer, je sentis que jamais rien ne la saurait ni effacer ni détruire dans ma mémoire. Ensuite, à mesure que nous approchâmes, nous reconnûmes combien était fondée l'admiration que nous avions d'abord conçue en quelque sorte instinctivement. Mais quand nous fûmes arrivés à l'endroit même, la scène qui s'offrit à nos yeux est si surprenante, si variée, que, muets, ébahis, immobiles, nous ne savions sur quels points arrêter nos regards. Il nous fallut longtemps pour nous reconnaître; mais, par bonheur, nous eûmes, avant d'aller nous mettre au lit, le temps de satisfaire le gros de notre curiosité. Etait-ce d'avoir été tout le jour cahoté sur des routes détestables, ou d'avoir eu l'esprit trop tendu par l'attention? Je l'ignore; mais je ne crois pas avoir dormi de ma vie d'un plus profond sommeil, malgré l'horrible vacarme qui retentissait à mes oreilles.

Les chutes sont divisées en deux parties par l'île des Chèvres, sur laquelle nous passâmes presque toute la journée suivante. Nous en fîmes plusieurs fois le tour, et quoiqu'elle présente, d'une multitude de points, d'admirables vues non-seulement de la cataracte, mais encore de ses parties torrentueuses du cours inférieur qu'on appelle les *rapides*, nous étions toujours irrésistiblement ramenés vers le grand Fer-à-cheval, ainsi que se nomme l'endroit où la plus grande quantité de l'eau passe sur un roc dont l'extrémité est concave, et où seulement, à cause de la profondeur, je suppose, elle prend une couleur d'un vert très foncé, tandis que partout ailleurs elle bondit en écume aussi blanche que la neige. A force de chercher des comparaisons pour décrire les phénomènes que nos sens nous révélaient, nous décidâmes à l'unanimité que le bruit des chutes ne ressemblait à rien tant qu'à celui de cent moulins à farine ensemble. C'est absolument le même son: un son continu, ronflant, profond, monotone, qu'accompagne ce tremblement qu'on remarque dans un bâtiment où plusieurs meules sont en jeu. Ces secousses uniformes sont sensibles jusqu'à deux ou trois cents verges de la rivière, mais surtout dans l'île, qui est placée au centre des deux chutes.

Leur voisinage n'a en lui-même que peu ou pas d'intérêt, d'autant plus qu'on a érigé dans toutes les directions des hôtels, des fabriques de papier, des scieries de planches et beaucoup d'autres grands bâtiments de bois qui n'offrent à l'œil rien de gracieux. Seulement, il existe, à l'endroit peut-être le plus mauvais des rapides, et à une cinquantaine de verges au-dessus de la première cascade, un pont qui mérite de ne pas être passé sous silence. On a dit, et je crois, avec raison, qu'il y avait toujours dans ces édifices quelque chose de plus ou moins remarquable. S'ils ne sont pas précisément pittoresques, ils peuvent être curieux par leur structure, ou par beaucoup d'élévation, par beaucoup de longueur, posséder enfin tel ou tel autre mérite. En tout cas, celui au moyen duquel on va dans l'île des Chèvres par le côté des Etats-Unis est un véritable chef-d'œuvre qui me semble n'avoir pas été moins conçu avec hardiesse qu'exécuté avec talent et bonheur. Il a de six à sept cents pieds de long, est entièrement construit de poutres, et se compose de sept arches tout-à-fait placées en ligne droite, que supportent des culées de bois tellement construites, qu'elles ne manquent nullement de solidité, quoique la base où elles reposent soit extrêmement inégale. En effet, le lit du Niagara est à cet endroit couvert de pierres rondes et angulaires, variant de la grandeur d'une roue de brouette à celle d'une roue de voiture, et soit régulièrement arrangées les unes à côté des autres, soit empilées par monceaux, de sorte que celles-ci ne sont qu'à deux ou trois pieds de la surface, et celles-là au contraire à douze ou quinze de profondeur. C'est par ce canal raboteux et rapide que se précipite la rivière, qui devrait plutôt prendre le nom de torrent, et qui, toujours tourbillonnant, toujours blanche d'écume, ne parcourt pas moins de six ou sept milles à l'heure, avec un bruit assez semblable à celui de la mer lorsqu'elle se brise contre une chaîne creuse de rochers.

Le soir du même jour, nous descendîmes l'espace

land, qui joint l'Erié et l'Ontario, et par le moyen duquel ces lacs sont dotés d'une voie de communication moins pittoresque sans doute, mais plus praticable assurément que celle de la rivière du Niagara. Le niveau de l'Erié au-dessus de celui de l'Ontario est de trois cent trente pieds, et, pour corriger cette différence, il a fallu établir trente-sept écluses au travers d'une chaîne de montagnes qui coupe la région intermédiaire. Le canal de Welland a quarante et un milles et demi de longueur totale, et est assez large, assez profond pour recevoir les bâtiments à voiles les plus considérables qui naviguent dans ces lacs. Ce sont des schooners du port de quatre-vingt-dix à cent vingt tonneaux : or, ils passent aisément par les écluses qui, longues de cent pieds chacune, en ont vingt-deux de large. La majeure partie de ce canal a été, en quelque sorte, faite par la nature elle-même : on l'a effectivement ouvert de façon qu'il fût formé, l'espace le plus long possible, par les rivières de Welland et de Grand qui ont à peine un courant, et dont il n'y a eu besoin que de canaliser les lits. Dix ou douze milles aussi coupent un marais, et, par suite des travaux qu'il a été indispensable d'accomplir, une vaste étendue d'excellent terrain est devenue susceptible de culture. La largeur du canal est de cinquante-huit pieds à la surface, et de vingt-six au fond. La profondeur de l'eau n'est nulle part moindre de huit, et, grâce à de judicieuses précautions, pourrait facilement être portée à dix, si l'on venait à construire pour les lacs des navires d'un tirant plus considérable. Toutes les écluses ont été établies en bois, car c'était de tous les matériaux celui dont, vu la beauté et la richesse des forêts du pays, on devait le plus naturellement se servir. Elles ont ainsi coûté dix fois moins que s'il avait fallu les édifier en maçonnerie; et si on reconnaissait un jour la nécessité de les rebâtir plus solidement, le canal fournirait alors un moyen facile d'apporter des pierres toutes taillées aux endroits où elles seraient utiles, cas auquel les frais ne seraient plus qu'insignifiants, comparés à ce qu'ils eussent d'abord été.

L'Etat d'Ohio, le Canada supérieur et les autres régions aussi vastes que fertiles qui forment les côtes des plus hauts lacs peuvent, comme on voit, envoyer maintenant leurs produits, soit à New-York par le canal d'Erié, soit à Montréal par celui de Welland et par le Saint-Laurent, suivant que la vente en est plus productive sur l'une ou l'autre de ces places, et le prix de transport moins considérable par l'une ou par l'autre voie. Le canal de Welland, toutefois, paraît avoir sur son rival une sorte de supériorité, en ce que son extrémité méridionale, c'est-à-dire celle qui débouche dans l'Erié, est plus rapprochée de l'ouest, le long de la rive septentrionale du lac, que l'embouchure du canal américain. Par suite de cette circonstance, la glace, dit-on, obstrue l'entrée du canal d'Erié, qui se trouve à Buffalo, pendant un peu plus longtemps que celle du canal de Welland : or, ce n'est pas en faveur de ce dernier un mince avantage d'être ouvert plus tôt que l'autre au printemps et fermé plus tard en automne.

Le lac Erié n'a guère plus de dix à douze brasses de profondeur et se couvre de glace en chaque saison ; mais le lac Ontario, fait assez remarquable, est si profond qu'il ne gèle jamais. Ainsi il joue en quelque sorte le rôle d'un grand calorifère pour tempérer la rigueur des frimas dans ces régions, et nous remarquâmes en effet que, des deux côtés de ce magnifique corps d'eau qui a cent soixante-dix milles de long sur trente-cinq de large, il fait beaucoup plus chaud l'hiver et plus froid l'été que soit à New-York, soit à Québec.

On verra, si on jette les yeux sur la carte de l'Amérique septentrionale, qu'il y a trois grandes issues par lesquelles les marchandises de l'intérieur des terres peuvent trouver un débouché jusqu'à l'Océan : la première est le Mississipi, qui va se perdre dans le golfe du Mexique, près de la Nouvelle-Orléans ; la seconde, le Saint-Laurent, qui passe à Montréal et à Québec; la troisième, l'Hudson, dont l'embouchure

est à New-York. En partie la nature, en partie le travail des hommes ont fait aboutir ces trois artères dans les grands lacs du nord. L'Hudson communique avec l'Erié, d'abord par l'immense canal dont il a été si souvent question, ensuite avec l'Ontario par un embranchement qui s'étend de Syracuse à Oswego; ainsi, la cité de New-York peut recevoir les productions des contrées qui entourent tous les lacs, au moyen d'une voie non interrompue de transport par eau. De même, un canal joint l'Erié à l'Ohio, et comme cette rivière se décharge dans le Mississipi, il y a encore une communication entre les lacs et le golfe du Mexique. Mais la route la plus simple, la plus naturelle, et la plus avantageuse sans doute, serait de faire communiquer les lacs à la mer par le Saint-Laurent. Un grand pas vers ce but si désirable a été déjà fait par la construction du canal de Welland, puisqu'il unit tous les lacs supérieurs avec celui d'Ontario. Nul obstacle n'existerait plus si la navigation du Saint-Laurent était libre depuis l'Ontario jusqu'à l'Océan; mais elle est malheureusement gênée par d'innombrables *rapides* qu'on ne peut remonter qu'à force de temps et de peine. Il est toutefois probable que, tôt ou tard, un canal tournera ces obstacles et unira l'Ontario à la mer. Je ne dois pas omettre de mentionner ici qu'outre ce moyen de communication qui serait le plus direct, mais qui reste à exécuter, on a, quoique par une voie beaucoup plus détournée, commencé déjà à rendre vaine la différence qui existe entre le niveau de l'Océan et celui de l'Ontario. Le gouvernement britannique, dans l'intérêt de ses possessions du Canada, fait construire un canal, de Lingston, grande station navale et militaire située vers l'extrémité orientale de l'Ontario, à la rivière d'Ottawa qui se jette dans le Saint-Laurent quelques milles au-dessus de Montréal. Ce vaste ouvrage est spécialement destiné au transport des troupes et des munitions en tout temps, mais il serait plus particulièrement utile si jamais la Grande-Bretagne se trouvait encore en guerre avec les Etats-Unis. C'est pour cette raison qu'on l'a tracé à une distance considérable de la frontière : aussi est-il présumable qu'aucune incursion de l'ennemi ne pourrait le détruire ni même intercepter les convois. Le canal Rideau, comme on l'appelle, ne consiste presque entièrement qu'en un chapelet de lacs qui se communiquent l'un à l'autre : c'est au point que, dans toute sa longueur qui est de cent trente-trois milles, il n'y en a guère plus d'une vingtaine dont la canalisation soit régulière. Le reste est formé, outre les lacs, par des écluses et par une suite de digues construites à travers les vallées, qui, retenant l'eau, produisent des réservoirs artificiels longs de plusieurs milles, sur lesquels les bateaux à vapeur peuvent naviguer sans dégrader les bords. Mais le Rideau, par le motif énoncé plus haut, décrit une telle courbure, qu'il a peu de chance d'être utilisé par le commerce.

Le 12, nous quittâmes encore le voisinage du Niagara, et nous fîmes une excursion à l'embouchure de la rivière Grand qui se jette dans le lac Erié au nord-ouest, point qui est intéressant en ce qu'on l'a choisi pour y établir un hâvre à l'extrémité orientale du canal de Welland. Nous parcourûmes en voiture les premiers dix ou douze milles; puis, montant à cheval, nous marchâmes, au milieu des bois et dans une direction méridionale, vers le lac Erié. Çà et là nous rencontrâmes des métairies dont les champs n'avaient pu être déblayés qu'à coups de hache, comme les blocs de pierre ne s'extraient d'une carrière qu'à coups de marteau. Ce n'était, comparativement à la forêt qui semblait n'avoir pas de bornes, que des clairières bien insignifiantes, mais d'où l'on pouvait présager avec certitude la vaste et réelle amélioration d'une contrée qui a tant de sources de richesses, un beau climat, un sage gouvernement et un sol fertile. Ces lambeaux de terre défrichée nous causaient tantôt du plaisir à voir, tantôt du chagrin, selon que nous avions l'esprit disposé dans le moment. D'un côté, l'aspect des moissons, des cabanes, des visages blancs qui avaient usurpé la place des anciens propriétaires du sol, devenus invisibles, je parle des Indiens et des buffles, nous causaient de la joie. D'autre part, nous étions peinés de l'impitoyable manière dont des districts entiers avaient été dépouillés des plus beaux saules pleureurs, des chênes et de pins dignes de faire le mât d'un vaisseau amiral, pour se couvrir de pommes de terre, d'étables à porcs et de huttes en bois.

Dans tous les cas, ce fut avec un soupir de contentement que nous regagnâmes la pleine campagne, et que, piquant nos montures, nous pûmes galoper sur les bords sablonneux de l'Erié. Les eaux de ce lac sont de couleur verte et non bleue comme celle de l'Ontario, qui, sous ce rapport, offre une parfaite ressemblance avec le grand Océan. De ce point, nous parvînmes avant la nuit à la Chippewa, ou rivière de Welland. Remontant ce paisible cours d'eau l'espace d'environ deux lieues, nous atteignîmes l'importante éminence connue sous le nom de *Short-Hills*, qui s'élève presque au centre de la péninsule de Niagara. De ce lieu élevé, qui est à douze milles de la frontière américaine, nous pûmes, quoique le jour baissât, apercevoir ses deux lacs Ontario et Erié, ainsi que toute la contrée intermédiaire, dépendant, soit des Etats-Unis, soit du Canada, qui avoisine les chutes.

Baie de Burlington. Indiens Minissaguas. York. New-Markett. Passage de la Rivière Rouge. Prédication dans la forêt. Visite à des colons irlandais. Hâvre de Sackett. Bateaux du Saint-Laurent. Rapides de ce fleuve. Voyageurs canadiens. Québec. Chutes de Montmorency. Village de Lorette.

Le 16 juillet, après quelques jours de repos, nous quittâmes encore les chutes de Niagara pour ne faire, pensions-nous, qu'une courte excursion vers la baie de Burlington, à l'extrémité occidentale du lac Ontario. Mais l'intérêt augmenta tellement à mesure que nous avançâmes, le temps était si beau, et les scènes qui se succédaient sous nos yeux étaient si belles, qu'au lieu d'une simple promenade de quarante-huit heures, nous allâmes au travers des bois jusqu'à Kingston, ville qui repose sur la rive tout-à-fait opposée du lac; et, comme nous ne suivîmes pas rigoureusement la route la plus directe, nous parcourûmes environ un espace de quatre cent soixante milles.

Pendant notre première journée de marche, nous ne rencontrâmes rien de remarquable, sauf de beaux points de vue. Mon opinion peut sans doute paraître étrange, mais il y a peu de choses que je sache plus fatigantes qu'une suite de charmants paysages; et je soupçonne que bien des gens après avoir passé trois semaines en Suisse, s'ils osaient l'avouer, diraient qu'ils en sont sortis avec plaisir pour passer en Italie ou même en France. Dans tous les cas, nous n'eûmes pas une grande fatigue de cette espèce en Amérique, car, somme toute, il n'existe peut-être pas de pays moins pittoresque.

Le lendemain nous visitâmes un objet bien digne d'attention : c'est une digue naturelle, une sorte de brisant qui se prolonge d'un bout à l'autre de la baie de Burlington. Cette singulière jetée est longue de six milles, presque droite, et s'élève de douze à quinze pieds au-dessus du niveau du lac. Large de quarante verges en certains endroits, de cent sur d'autres points, elle est entièrement formée de sable, et couverte de chênes. Derrière cette grande chaussée s'étend un vaste hâvre qui a cinq ou six milles de longueur, et qui est au milieu profond d'une quinzaine de brasses. Cette barrière a, j'imagine, été construite par l'action des vagues du lac pendant les vents impétueux d'est; car alors, dit-on, ses eaux s'élèvent du côté occidental d'un certain nombre de pieds au-dessus de la hauteur ordinaire, tandis qu'elles s'abaissent proportionnément du côté oriental. Je sais par expérience que, quand ces ouragans

se déclarent, l'Ontario, non plus que les autres lacs, n'est nullement agréable à naviguer. De là vient que la baie de Burlington s'est ainsi fermée naturellement ; mais on a depuis quelques années ouvert un canal au centre de la digue.

Il est une circonstance qui se rattache à l'histoire des nouveaux établissements de ces contrées, et qu'il peut ne pas être sans intérêt de mentionner ici, car elle peint les mœurs d'une société qui commence. Les émigrations volontaires ont été, dans ces derniers temps, assez fréquentes : or, pendant les quelques premières années qui suivent l'arrivage d'une bande un peu nombreuse d'émigrants, et avant qu'ils soient en mesure de se passer d'autrui, tous ceux des membres de chaque famille, dont le labeur n'est pas rigoureusement nécessaire sur le champ commun, s'en vont dans les villes, dans les villages, même dans les grandes fermes des alentours, et s'y louent comme domestiques. La plupart des jeunes filles et aussi des jeunes garçons n'ont pas d'abord d'autre occupation. Bien plus, il n'est pas jusqu'au père, jusqu'aux fils devenus grands, qui n'abandonnent durant certains mois leur métier d'agriculteur pour aller travailler à quelque ouvrage public, aux canaux, par exemple, d'Erié et de Welland, ou ailleurs, s'ils trouvent à gagner de meilleurs gages. C'est par de tels moyens que bientôt, dans une région où le travail est presque le seul capital, une famille parvient à réunir un peu d'argent comptant. Elle s'en sert alors pour acheter des bœufs, des vaches, des cochons, des habits, des instruments aratoires, et tout ce dont elle a besoin pour elle-même, et pour fonder une métairie.

Rien n'est plus facile, on doit l'avouer, que de conquérir son indépendance, lorsqu'elle résulte infailliblement du succès avec lequel on cultive le sol ; et quoi de plus productif que la culture du sol vierge de ces régions? Aussi les parents tardent-ils peu à pouvoir arracher leurs filles et leurs fils à un état de domesticité qui, dans tous les pays transatlantiques, est regardé comme plus ou moins déshonorant, quelque profitable qu'il soit : sentiment qui provient, j'imagine, de la facilité offerte à chacun de devenir soi-même propriétaire au lieu de servir les autres. De là il arrive que vous avez à Cobourg, à York et dans les différentes villes du Canada, beaucoup moins de peine à vous procurer des domestiques telle année que telle autre. C'est effectivement chose aisée au moment où une nouvelle compagnie de colons débarque, et encore quelque temps après ; mais à mesure que les émigrants trouvent moyen de s'établir pour leur compte, et de ne plus dépendre de personne, la faculté d'obtenir des serviteurs diminue en proportion. Les embarras auxquels les personnes même les plus riches sont soumises dans toutes ces contrées, par suite du rappel tôt ou tard inévitable de leurs domestiques à la maison paternelle, et par la raison qu'il y manque une classe spéciale d'individus dont toutes les générations successives se consacrent au service, sont beaucoup plus grands qu'on ne saurait se l'imaginer en Europe. Chez nous, en effet, c'est un bonheur inappréciable, je n'hésite pas à le dire, que nombre de gens commencent à servir, moyennant salaire, ceux qui leur sont supérieurs en fortune, sans pour cela se croire déshonorés, surtout sans attacher à leur condition aucune idée de servitude. Ils comprennent sensément que c'est un contrat libre et non une chaîne qui les lie à leurs maîtres. Mais au Canada et dans toute l'Amérique en général, il y a contre ce genre d'industrie (car c'en est une) le préjugé le plus sot et le plus profondément enraciné, qui sans doute provient du maintien de l'esclavage des nègres dans la plus grande partie des États-Unis. Quelle qu'en soit la cause, le fait existe, et le résultat en est que les inconvénients d'une résidence dans ces pays sont inimaginables pour quiconque ne les a pas éprouvés. Ou vous y manquez absolument de domestiques, ou, ce qui je crois est encore pire, il faut vous résigner avec patience à être servi la plupart du temps mal, et toujours d'une manière bourrue, disgracieuse et impolie.

Après notre visite aux émigrants, nous revînmes à Cobourg, et le lendemain nous prîmes la route directe de Kingston, qui est la principale station navale des Anglais sur les lacs. Au bout de quelques jours de repos, j'eus la curiosité d'aller examiner celle des Américains au hâvre de Sackett, qui est située aussi à l'extrémité orientale de l'Ontario. En conséquence, dans la matinée du 6 août, je traversai le bras septentrional du Saint-Laurent, l'île Longue qui a sept milles de large, et qui repose presque au milieu de cette immense rivière, puis le bras américain, et je me trouvai dans l'État de New-York. Quand j'atteignis le hâvre de Sackett, les vagues du lac s'y précipitaient avec autant de furie qu'en ont jamais celles de l'Océan. Je vis dans le chantier un vaste trois-ponts qui, m'assura-t-on, avait été entièrement construit en l'espace d'un mois. Un nombre immense de charpentiers de marine, à ce qu'il paraît, tous habiles ouvriers, avaient été envoyés de New-York et des autres ports de l'Union. On avait mis à leur disposition une multitude inouïe de manœuvres, de bœufs, de chevaux et de charrettes. Enfin, quelques semaines de plus auraient suffi pour mettre le navire en état d'être lancé à l'eau avec tous ses canons, toutes ses voiles, tous ses agrès, disposés pour le combat. Mais sur ces entrefaites avait été conclu, par les États-Unis et la Grande-Bretagne, un traité, dont un article stipulait que ni l'une ni l'autre de ces puissances n'entretiendrait de flotte sur les lacs. C'est pourquoi les navires de guerre, qu'on était en train de bâtir tant à Kingston qu'à Sackett, resteront jusqu'à nouvel ordre dans les chantiers, et ne serviront plus qu'à divertir la foule intarissable des badauds et des touristes, qui, lorsqu'arrive l'automne, fuient le climat malsain des États du sud et du centre, et emploient leur temps à faire la tournée bien connue des chutes, des lacs et des sources de Saratoya. La ville de Sackett avait un air morne, qui donnait à penser que l'accroissement rapide qu'elle avait pris depuis quelque temps provenait d'une perspective de guerre, mais que le traité dont il a été question plus haut porterait un coup fatal à sa prospérité.

De retour à Kingston le 7, j'en repartis dès le jour suivant avec ma famille, à bord d'un *bateau* du gouvernement, qui avait apporté des provisions de Montréal, et y retournait vide. Ces bateaux, comme on les appelle, sont des chaloupes non pontées solidement construites, qui ont quarante pieds de long et au plus huit de large. Ils fendent les flots, faute de vent, au moyen de cinq rames, dont la cinquième placée à la poupe sert aussi de gouvernail. Lorsque le vent souffle, on hisse à un mât, qui n'est qu'un grossier tronc d'arbre, une voile haute de quinze pieds, dont le bas est élevé à trois ou quatre pieds au-dessus des bords, pour que le pilote puisse aisément voir autour de lui. Ces embarcations, pour peu qu'elles soient chargées de quarante à cinquante barils de farine, tirent environ vingt pouces d'eau. Elles ont le fond plat, les flancs presque perpendiculaires, la poupe et la proue de forme semblable, c'est-à-dire présentant une pointe qui dépasse d'un pied tout le reste. En somme, pour avoir l'air d'être lourds, ces bâtiments n'en sont pas moins bons. Les officiers de la marine furent assez complaisants pour faire établir une tente dans notre bateau, du moins une légère charpente recouverte d'une toile. Nous y dressâmes notre lit de voyage en guise de canapé, et nous franchîmes ainsi tous les rapides du Saint-Laurent depuis le lac Ontario jusqu'à la Chine, sur l'île de Montréal. Rien de plus délicieux que la première partie de notre route, sans compter que, grâce au courant et au vent qui nous favorisaient, nous passâmes sans accident parmi les Mille-Iles, comme on les appelle. Mais au coucher du soleil les *voyageurs* (c'est le nom des hommes de l'équi-

page de ces bateaux) tinrent ensemble une espèce de délibération et résolurent d'aller ancrer dans une petite crique voisine. Ils parlaient un français corrompu ou plutôt vieilli, dont quelques mots suffirent pour me mettre au courant et du sujet et du résultat de la discussion. Je leur demandai donc pourquoi ils ne voulaient pas continuer leur marche. « C'est, répondirent-ils, qu'un orage se prépare. » Comme rien dans l'atmosphère ne l'annonçait suivant moi, et que le commandement suprême de la chaloupe m'appartenait, je leur défendis de s'arrêter un seul instant. Ils m'obéirent sans répliquer; mais au bout de cent cinquante verges, un tel ouragan fondit sur nous, que je fus obligé de confesser mon ignorance, et qu'à grande peine purent-ils gagner l'abri en question. Nous passâmes une misérable nuit, entassés les uns sur les autres dans une pauvre cabane de la rive.

Le lendemain 9, nous atteignîmes de bonne heure Brockville, dont la position sur le côté gauche ou canadien du fleuve est fort pittoresque, et pour nous remettre des fatigues de la nuit précédente, nous y demeurâmes jusqu'au matin suivant. Le 10, après une heure et demie de navigation, nous parvînmes à celui des rapides, connu sous le nom de *Galop*. La surface du fleuve offre en cet endroit une pente très sensible que nous pûmes voir distinctement une minute avant d'y arriver. Notre bateau descendit sans secousse extraordinaire cette espèce de pas; mais aussitôt qu'il gagna le niveau intérieur, il fut violemment ballotté dans toutes les directions, en dépit des efforts de l'équipage, pendant plusieurs centaines de verges. C'étaient de petites saccades continuelles, tandis que des vagues irritées s'élançaient jusqu'à nous; et, chose assez singulière, je remarquai que, dans tous les rapides de ce fleuve, ces vagues se dirigeaient en sens inverse du courant.

Nous dépassâmes encore, avant la nuit, le Long-Saut et beaucoup d'autres rapides dont la pente avait moins de raideur, mais qui tous étaient extrêmement curieux. En aucun de ces endroits l'eau ne coule avec une rapidité de plus de huit milles à l'heure. C'est néanmoins assez quand le lit présente une forte pente, ou qu'il est, soit couvert de pierres, soit régulièrement divisé en degrés pendant un mille ou deux, pour imprimer à une embarcation une vitesse terrible, surtout aux places où, par suite du resserrement des deux rives, la masse du fleuve se trouve comprimée dans un étroit canal. En ces lieux, l'eau bouillonne, gronde, rugit, de même que la mer contre une chaîne de rochers. Le crépuscule commençait à nous abandonner, lorsque nous franchîmes par bonheur le dernier des obstacles dont le Saint-Laurent est obstrué pendant plusieurs lieues. Les *voyageurs* nous avaient dit, comme je l'ai rapporté, qu'ils prenaient dans cette partie du fleuve le nom de *Long-Saut;* mais plus tard nous apprîmes que ceux qui sont ainsi nommés sont dans le bras septentrional ou anglais, au lieu que nous cheminâmes par le bras américain, dont la navigation est beaucoup moins formidable.

Un nouvel ouragan nous retint toute la nuit dans le lac Saint-François, ainsi que s'appelle une des nombreuses et immenses nappes d'eau qui sont de temps à autre formées par le Saint-Laurent. En effet, l'aspect que le cours de cette rivière présente n'est nullement uniforme. En beaucoup d'endroits, comme à celui dont je viens de parler, il prend une expansion extraordinaire, il est uni non moins qu'un miroir, il coule si lentement qu'on ne saurait le voir couler; enfin c'est un véritable bras de mer, entouré de terres basses, qu'aucun effort d'imagination ne fera ressembler à une partie du fleuve, car il demeure aussi calme et aussi tranquille qu'un bol rempli d'eau jusqu'au bord. Mais un mille plus loin, il se précipite comme un torrent furieux entre de hautes rives. Ailleurs, devant Brockville, par exemple, il court de manière à faire trois ou quatre milles à l'heure, et réalise le beau idéal d'un fleuve américain. Chacun peut donc se choisir, suivant son goût, un objet d'admiration, car la variété ne manque pas; et même à la rigueur, ne doit-on pas comprendre dans le Saint-Laurent tous les lacs supérieurs, les chutes et les rapides du Niagara, ainsi que l'Ontario, cet océan d'eau douce.

Nous atteignîmes Montréal le 11, et nous y séjournâmes jusqu'au 23. J'ignore si les innombrables merveilles de la nature que nous avions depuis plusieurs semaines rencontrées sur notre route nous avaient gâtés; mais notre résidence en cette vaste ville nous sembla ennuyeuse et monotone. L'unique chose qui nous intéressa un peu fut l'arrivée d'un de nos compatriotes qui, dans un canot monté par quatorze *voyageurs*, était parti de Fort-William sur le lac Supérieur, et qui, après avoir parcouru toujours par eau un espace de quatorze cents milles, avait débouché avec l'Ottawa dans le Saint-Laurent. Avant de renvoyer son navire et son équipage, il nous permit de nous en servir pour faire une promenade de quelques lieues sur le fleuve. J'avais souvent vu de petits canots, menés par une couple d'Indiens, fendre l'onde avec vitesse; mais quelle différence de se sentir emporté dans cette grande barque, comme elle doit être appelée plutôt, qui avait quarante pieds de long sur cinq et plus de large. Elle parcourait six milles à l'heure. Chacun des hommes qui la conduisaient et qui tous excellaient à cette besogne, était muni d'une rame courte et légère qui entrait dans l'eau une fois par seconde, en mesure avec un air que la troupe chantait en chœur. A chaque coup de quatorze rames (car elles se levaient et s'abaissaient avec un tel ensemble qu'elles semblaient n'en frapper qu'un seul, le canot recevait une impulsion si forte, que, sans exagération, il n'était nullement facile de s'y tenir je ne dirai pas debout, mais assis.

Le 26, nous parvînmes à Québec. De Montréal à la mer, la navigation du Saint-Laurent est aussi permise aux navires qu'aux simples bateaux, car son lit ne renferme plus ni rapides ni d'autres obstacles, excepté çà et là quelques bas-fonds, quelques passages tortueux, où le sable et la vase apportés par l'Ottawa et les divers affluents du fleuve se sont peu à peu accumulés dans plusieurs de ces lacs dont il a été question plus haut, car en de telles places le courant est si paisible, qu'il n'a point la force d'entraîner ces immondices de la contrée supérieure.

Nous avions été si longtemps ennuyés de pays plats, généralement monotones, et sans rien qui en brisât l'uniformité, que nos yeux se reposèrent avec satisfaction sur les gracieuses rangées de montagnes au bas desquelles est situé Québec, et qui, entassées les unes sur les autres, s'enfoncent au loin dans l'intérieur des terres. C'est surtout vers le nord et vers l'est qu'elles plaisent davantage, à cause de leur plus d'escarpement. Puis, de ce côté, le premier plan consiste en plusieurs lieues cultivées comme un jardin et qui descendent en pente douce jusqu'au bord du Saint-Laurent. La première chaîne, aussi, est marquée jusqu'à un tiers ou un quart de sa hauteur, par une vaste ligne presque continue de maisons blanches, entremêlées d'arbres à fruits, de rideaux de peupliers, de grands clochers d'églises et de tout ce qui peut indiquer le voisinage d'une cité importante. La route si fréquentée des chutes de Montmorency traverse ce populeux faubourg; mais les cascades elles-mêmes ne sont pas visibles de Québec, quoiqu'on distingue de cette ville le confluent de la rivière.

Plus à l'est repose la grande île d'Orléans, qui divise le fleuve en deux bras. La marée descendait à l'heure où nous arrivâmes : aussi le Saint-Laurent offrait-il en cet endroit l'aspect ordinaire d'un fleuve. Mais bientôt après, quand le flux commença, l'eau changea de direction et se précipita avec beaucoup d'impétuosité entre la gorge étroite de l'embouchure, formée au sud par la pointe Lévi, chaîne boisée de moyenne hauteur, et au nord par le promontoire rocailleux à l'extrémité duquel est bâti Québec, et qui

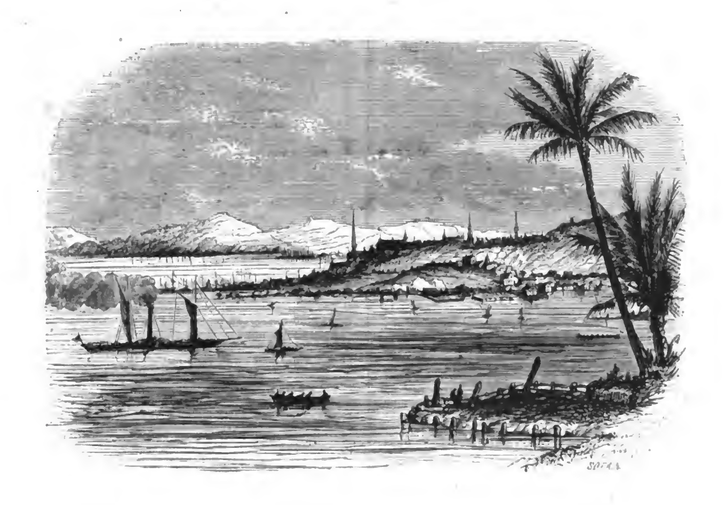


Rapides du Saint-Laurent.

est surmonté par l'imprenable citadelle du cap Diamond, le cap commandant lui-même les plaines bien connues d'Abraham.

Tout-à-fait en face de la ville, à la naissance de ce rétrécissement, étaient mouillés une multitude de navires, qui tous avaient l'arrière tourné contre le courant, et leurs pavillons dirigés vers la mer par une brise d'ouest. Des barques de tout genre parsemaient le hâvre et la baie; les unes allaient à la voile, mais le plus grand nombre à la rame, et sans cesse on voyait passer et repasser de la ville à la pointe Lévi un grand paquebot à vapeur, dont le pont était couvert de têtes. Nous vîmes ce magnifique spectacle du balcon de l'hôtel du Gouvernement, qui, perché au bord d'un roc perpendiculaire, haut de plusieurs cents pieds, domine complétement ce qu'on appelle la ville basse. Je ne saurais décrire quelle confusion bizarre, quand on abaisse les yeux vers cette partie de Québec, présentent les maisons, qui toutes varient de forme, de hauteur, de couleur et de position. Les toits sont en général très raides, car il a fallu les construire de manière que la neige ne pût séjourner en hiver; mais alors même ils sont percés de lucarnes, et il y en a beaucoup qui se terminent par des galeries, des plates-formes, des coupoles, ou qui projettent de singuliers ornements. Un quart au moins de ces habitations si étrangement mélangées sont couvertes de fer-blanc, et quelques-unes en ont aussi leurs murailles revêtues. Mais la toiture de toutes les autres est faite, d'après la mode américaine, en tuiles de bois. Chaque maison enfin est peinte pour être garantie, je suppose, de la brûlante chaleur en été. Mais, quelle que soit la cause, l'effet qui en résulte est fort pittoresque.

Notre résidence à Québec fut des plus agréables, et si cette grande cité, ses mœurs, ses usages n'avaient été déjà mille fois décrits, j'essaierais d'en esquisser le tableau. J'aime donc mieux parler au lecteur d'une excursion que nous fîmes dans la campagne environnante, parmi les paysans français qui forment la masse de la population dans le bas Canada. Nous partîmes dans la matinée du 28, et après une heure et demie de marche nous arrivâmes à la rivière de Montmorency. J'ignore ce que les chutes peuvent être lors de la saison pluvieuse; mais, assurément, quand nous les vîmes, elles étaient bien misérables. En hiver, dit-on, un cône ou pain de sucre d'énorme grandeur est formé sur les rocs, au bas des chutes, par l'accumulation continuelle de la glace et de la neige. En été, toutefois, vous y cherchez vainement rien qui vaille la peine d'une visite. Il se peut aussi qu'après avoir vu le Niagara, nous n'eussions plus d'admiration à donner à aucune cascade. Mais si les beautés de la nature nous laissèrent froids pendant cette pro-



Québec.

menade, les riants ouvrages de l'homme, les figures encore plus riantes des jeunes femmes aux yeux noirs, qui avaient l'air tout français, et leurs jolis enfants si propres, si florissants de santé, nous enchantèrent tout le long de la route de Québec à Sainte-Anne, dont la distance est de vingt-cinq à trente milles. Dans la contrée intermédiaire s'agite une population nombreuse. Les chemins sont bordés de maisons, derrière chacune desquelles se prolonge une étroite bande de terre cultivée entre deux haies parallèles. Nous n'avions encore rien vu en Amérique qui pût rivaliser avec ces cabanes badigeonnées de blanc, coiffées de toits pointus, et toutes d'une forme plus fantastique, toutes d'un air plus vieux les unes que les autres. Les linteaux des portes étaient peints en noir, ainsi que les solives qui encadraient les croisées; et celles-ci, derrière leurs balcons envahis par un épais réseau de plantes grimpantes, montraient des échafaudages de pots de fleurs, en sorte que nous étions tentés de nous croire en Italie ou dans le midi de la France.

Je n'ai pas besoin de dire qu'on ne trouve dans cette partie primitive de la contrée rien qui ressemble à une auberge; mais nous fûmes aussi bien logés que possible dans une ferme française. C'était un joli manoir en pierre, tenu avec une exquise propreté, avec un ordre admirable. La cuisine, espèce de salle commune où l'on nous introduisit d'abord, était chauffée en hiver, nous dit-on, par une immense cheminée que nous vîmes; mais, de plus, il y avait, presque au centre, une grosse caisse de fer qui ressemblait assez au coffre-fort d'un riche négociant. Je n'imaginais pas ce que ce pouvait être, et je le demandai après en avoir fait le tour. « Ah! monsieur, répondit notre digne hôtesse, vous n'avez jamais passé d'hiver au Canada, sinon vous sauriez à quoi cela sert, ajouta-t-elle en caressant la caisse de sa main. » Elle m'expliqua alors que c'était un poêle, dont à cause de l'été on avait enlevé les tuyaux. « C'est que sans ce drôle-là, continua-t-elle, nous pourrions bien tous mourir ici de froid. » Outre ce meuble, gênant par sa dimension, mais indispensable, la cuisine contenait de gros bancs de bois peints en bleu de ciel, de grands dressoirs remplis de vaisselle, et une douzaine de fauteuils antiques rudement sculptés. Les appartements de luxe, ou qui étaient réservés à des touristes comme nous, étaient plus somptueusement décorés. Nous y trouvâmes des porcelaines, des cristaux, des glaces, des gravures coloriées qui représentaient la sainte Vierge, des martyrs, la passion de Jésus-Christ, et toute l'histoire de l'Enfant prodigue. Après un excellent dîner, qui nous fut servi dans le bon style, nous visitâmes pendant une heure ou deux les maisons du voisinage. Les dignes propriétaires, ou, comme les paysans français du Canada sont familièrement appelés, les *Jeans-*

Baptistes, causèrent gaîment avec nous et nous enchantèrent; car on ne rencontre nulle part des gens mieux élevés, surtout plus heureux qu'ils ne paraissaient l'être dans leurs jolies cabanes.

Le 30, nous allâmes nous promener au village de Lorette, qui est principalement habité par des Indiens Hurons, tribu qui perd chaque jour de son caractère national, sous l'action combinée de la civilisation et de l'eau-de-vie. Ils furent assez complaisants pour danser devant nous, à notre requête, et les cris, les gestes dont ils accompagnèrent leurs danses, étaient assez sauvages pour établir l'identité de leur origine.

Le lendemain, nous passâmes sur la rive droite du Saint-Laurent, et nous visitâmes les chutes de *la Chaudière*, ou de *la Bouilloire*, ainsi nommées, je crois, à cause des trous en forme de marmites et de terrines que le courant a creusés dans la surface des rocs. Au reste, l'eau était alors si basse qu'il n'y avait pas la moindre cascade à voir; et j'avoue que nous n'en fûmes pas fâchés, car nous étions plus que las de ce genre de curiosité.

Lac Champlain. Lac Georges. Sources de Saratoga. Albany. Législature de New-York. Séances des chambres. Rage électorale.

Le 7 septembre, nous franchîmes de nouveau la frontière canadienne, pour rentrer dans les Etats-Unis. Nous eûmes ensuite à parcourir presque d'une extrémité à l'autre le lac Champlain, et le paquebot à vapeur sur lequel nous fîmes cette traversée portait nombreuse compagnie, soit de voyageurs par agrément qui s'en revenaient d'une tournée dans le nord, soit de gens d'affaires qui se rendaient à New-York. Le jour suivant, nous éprouvâmes le plus vif plaisir pendant toute la durée de notre navigation sur le lac Georges; car, je n'hésite pas à le déclarer ici, ses rives nous présentèrent les points de vue les plus délicieux que nous eussions encore rencontrés en Amérique. C'est réellement l'idéal du beau, qui ne laisse rien à désirer. Ce lac, enfin, surpassa d'autant plus mon attente, qu'il est impossible, même aux Américains, et c'est beaucoup dire, de le louer avec exagération. Le 9, nous allâmes en voiture, de Caldwell aux sources de Saratoga; et quoique la distance soit de vingt-sept milles seulement, il ne nous fallut par moins de neuf heures, tant la route est parsemée de montagnes, tant la chaleur était forte et la poussière épaisse. Pour comble de malheur, notre peine fut à peu près perdue, puisque la majeure partie de la société avait déjà abandonné, quand nous y arrivâmes, et les eaux de cette ville et celles de Ballston, autre rendez-vous des gens à la mode, situé dans le voisinage et aussi fort célèbre. Pendant la saison chaude de l'année, alors que la plupart des Etats de l'Union deviennent malsains, ou que la résidence du moins en est trop désagréable, même pour les indigènes les mieux acclimatés, suivant l'expression du pays, ceux à qui leur fortune le permet prennent leur volée vers le nord, et vont surtout s'abattre à Saratoga et à Ballston, qui, en conséquence, regorgent d'étrangers pendant juillet et août, quelquefois encore pendant septembre. Mais, hélas! deux ou trois jours de froid s'étaient précisément fait sentir vers l'époque de notre passage, et avaient comme donné à chacun le signal de regagner ses foyers respectifs. Aussi, quand la grosse cloche de l'hôtel sonna le souper, les convives ne se trouvèrent plus qu'au nombre d'une quinzaine, tandis qu'ils avaient été cent cinquante une semaine auparavant. Une telle réunion des habitants de tous les différents Etats n'aurait pu manquer d'être pour nous fort intéressante. J'aurais été bien aise, par la même occasion, de voir comment les Américains, ce peuple si perpétuellement occupé de commerce, si constamment à l'affût des spéculations, se seraient résignés à passer leur temps au sein d'une oisiveté complete.

L'hôtel qui nous reçut aux sources de Saratoga avait été bâti pour la dernière saison, et était immense, comme on peut en juger d'après une galerie qui longeait la façade, et qui avait quatre-vingts pas de long sur vingt-cinq pieds de large. Les salons destinés au public joignaient de même la grandeur à l'élégance, et la maison ne renfermait pas moins de cent vingt lits. Mais, si l'ensemble de l'établissement avait déjà l'air fort somptueux, les détails laissaient encore beaucoup à désirer, et l'on remarquait de toute part l'absence de mille petites commodités qui montrait combien tout avait été fait à la hâte. Le jour de notre arrivée, par exemple, nous demandâmes qu'on ouvrît une des fenêtres de la salle à manger; mais, d'abord, elles étaient toutes à châssis, et ensuite on n'avait pas eu le temps d'y mettre des boutons pour les lever, non plus que des crochets pour les tenir ouvertes. Le garçon, cependant, comme d'usage, avisa un expédient, et, sans se croire obligé de nous en demander pardon, empoigna la chaise la plus voisine, la plaça sur le *seuil* de la fenêtre, puis laissa le châssis retomber dessus. Les plus belles chambres à coucher n'étaient aussi que des espèces de trous à rats de quatorze pieds sur dix, sans papier, sans le moindre tapis; et le verre des carreaux de vitres était si mince, qu'il volait en éclats au moindre choc. Enfin, pas un de ces cabinets n'avait de sonnette, en sorte qu'il fallait, quand on avait besoin d'un domestique, aller nécessairement jusqu'au palier, et là tirer un cordon qui servait pour tout l'étage.

A dire vrai, nous ne vînmes aux sources qu'après la saison finie, et nous ne pûmes par conséquent voir les choses dans leur éclat. Mais je dois les décrire telles que je les ai trouvées, en dépit des explications et des excuses qui pleuvaient sur moi dès que j'osais me permettre une critique. J'avoue également qu'il serait déraisonnable de chercher querelle à une nation si jeune, pour des bagatelles si légères et même sur des sujets plus graves; mais pourquoi les habitants poussent-ils l'orgueil jusqu'à prétendre qu'ils sont passés maîtres en tout? La vérité semble être que personne, dans cette contrée essentiellement commerçante, n'a le loisir de terminer rien. Au lieu donc de chercher à perfectionner leurs ouvrages et leurs produits le plus possible, les fabricants et les ouvriers s'arrêtent dans leurs efforts aussitôt que la marchandise leur paraît devoir obtenir un débit facile, en d'autres termes, plaire à la masse des consommateurs. S'ils se hasardent à franchir cette ligne de démarcation, ils ne sont jamais sûrs de vendre: du moins ne vendront-ils pas promptement; et dans ce cas ils seront bientôt devancés par la concurrence, bientôt ruinés de fond en comble. C'est une conséquence inévitable dans un pays où la fabrication ne peut pas encore suffire aux besoins.

Le 11, nous lûmes dans une affiche placardée sur la porte de l'hôtel, qu'il serait fermé pour la saison le 15 du même mois. Tel est effectivement l'usage à Saratoga: les deux tiers des maisons, pendant neuf ou dix mois de l'année, y sont absolument désertes, pour être encombrées de monde pendant deux ou trois autres. Nous pliâmes donc bagage plus tôt que nous ne l'avions présumé. Un petit détour nous permit, chemin faisant, de visiter Ballston; mais comme cette jolie ville venait d'être pareillement abandonnée, nous en repartîmes tout de suite pour Albany, capitale ou plutôt siége du gouvernement de l'Etat de New-York, car le premier titre appartient de droit à la cité de ce nom.

Les corps législatifs se trouvaient assemblés, ce qui me causa beaucoup de plaisir, curieux que j'étais d'examiner un peu les ressorts de la machine démocratique. Chacun des vingt-quatre Etats de l'Union américaine a son gouvernement séparé, au moyen duquel il administre ses propres affaires. D'après la constitution qui fut établie en 1776, lorsque ces colonies anglaises se séparèrent de la mère-patrie, et s'allièrent les unes aux autres, la forme républicaine est non-seulement posée comme base fondamentale de l'alliance, mais encore garantie aux différents Etats par la promesse

formelle de tous les autres. Chacun d'eux néanmoins reste parfaitement libre de modifier sa constitution particulière quand et comme il lui plaît, de changer les lois qui existent, d'en poser de nouvelles, bref d'user dans son intérieur de la toute-puissance qu'ont les empires indépendants. Mais les règlements du commerce, la défense du pays et les intérêts généraux de l'Union, sont soumis à une administration générale, qui consiste en trois pouvoirs : législatif, exécutif et judiciaire. Le congrès, qui forme le pouvoir législatif, se compose, 1° d'un sénat, dont chaque Etat fournit deux membres; 2° d'une chambre de représentants, dont chaque membre représente quarante mille habitants. Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un président, élu pour quatre ans par les électeurs de tous les Etats.

Me réservant de revenir plus tard sur les détails du gouvernement fédéral, je ne parlerai ici que de l'administration particulière du New-York, qui est l'Etat le plus populeux, le plus riche, et, sous beaucoup de rapports, le plus important de l'Union. Le New-York avait, en janvier 1823, pour la première fois, depuis 1776, modifié sa constitution intérieure, qui maintenant offre une assez grande analogie avec la constitution générale. Ainsi le pouvoir exécutif est entre les mains d'un gouverneur, et le pouvoir législatif se partage entre un sénat et une chambre d'assemblée. Le sénat se compose de trente-deux membres, qui doivent être propriétaires et libres, et qui sont nommés pour quatre ans; la chambre d'assemblée, de cent vingt-huit membres, qui sont élus annuellement par tous les citoyens de l'Etat, car le droit de suffrage y est universel.

J'éprouvais un vif désir de vérifier par moi-même comment une législature formée d'après de tels principes procédait à sa besogne, et je visitai la capitale avec la plus sincère intention de trouver bien tout ce que j'y devais voir et entendre. La salle de la chambre d'assemblée ne ressemblait pas mal à l'intérieur d'une église. A l'entour régnait une tribune destinée au public, d'où les spectateurs plongeaient sur des rangées de siéges et de pupitres disposés en demi-cercle. Au centre s'élevait le fauteuil du président, qui avait au-dessus de sa tête un grand portrait de Washington. Le général patriote avait une main étendue, comme d'usage, et la même attitude invariable dans laquelle nous l'avions déjà vu représenté des centaines, je pourrais aussi bien dire des milliers de fois, depuis la capitale d'Albany jusqu'aux plus grossières assiettes en porcelaine de la contrée. Chaque membre occupait une place numérotée, que le sort lui avait assignée le premier jour de la session.

Après que la prière eût été dite, et le procès-verbal de la précédente séance adopté, la discussion s'ouvrit. Il ne s'agissait, ni plus ni moins, que de réviser d'un bout à l'autre toutes les lois de l'Etat, ce qui semblait être l'occupation favorite des législateurs dans toute l'Union. Ces lois étaient fort volumineuses. On avait nommé parmi les membres des deux chambres une commission chargée de les comparer entre elles, de les coordonner, bref d'en extirper les contradictions : le résultat de l'examen avait été imprimé, et c'était sur ce travail qu'allait porter le débat. Les trois premiers chapitres n'étaient absolument que de forme, et si dénués d'intérêt, qu'ils passèrent sans la moindre opposition. Le quatrième, qui relatait « les droits des citoyens et habitants de l'Etat, » paraissait ne devoir pas nécessiter davantage que personne prît la parole pour ou contre, et je désespérais presque d'entendre parler aucun orateur; mais lorsque le président lut l'article 5 pour le mettre aux voix, un orage soudain éclata. « Une milice bien organisée, portait l'article en question, est nécessaire à la sécurité d'un Etat libre : donc le droit du peuple, d'avoir et de porter des armes, est inviolable et sacré. » Ne voulant que le moins possible ennuyer mes lecteurs, je ne rapporterai point ici quels furent les arguments de l'attaque et de la défense; je me bornerai à dire qu'ils me parurent tous creux, et qu'ils étaient exprimés avec tant de détours, ou plutôt noyés sous un tel déluge de paroles, que souvent je restais plusieurs minutes à me demander ce que les orateurs avaient voulu dire, et si même ils avaient voulu dire quelque chose. En somme, la discussion me sembla la plus puérile du monde. Le sujet, sans doute, était un lieu commun, si jamais il en fut; mais on le traita d'une manière encore plus banale. Les discours de sept ou huit personnes qui se succédèrent à la tribune ne furent en effet pleins que de périodes sonores, de phrases faites d'avance, et de fleurs de rhétorique sur leurs ancêtres, qui étaient sortis des guerres de l'indépendance couverts de gloire et criblés de blessures, ou sur le cliquetis des armes qui n'avait cessé depuis un demi-siècle de retentir à leurs oreilles. Le mauvais goût, cette perte du temps, ces conclusions qui ne concluaient à rien, ces objections péniblement élaborées, qui tombaient d'elles-mêmes, et ces ingénieux échafaudages de mots qui n'étaient en quelque sorte d'aucune portée, me parurent provenir d'une complète absence de cette habitude des affaires publiques qui ne peut être le résultat que d'une pratique longue et exclusive. Or, les gens qui parlèrent devant moi, et dont un se vanta de ne pas savoir le latin, n'étaient, m'assura-t-on, que des cultivateurs, des boutiquiers, des avocats de province, enfin que des individus qui, faute d'être accoutumés à raisonner avec une logique rigoureuse, perdaient le fil de leur idée au bruit de leur propre voix. Il est probable encore que l'argumentation était si lâche et si molle, parce que la plupart des orateurs n'avaient point fait de l'économie politique une étude sérieuse, qu'ils ignoraient tous les enseignements que donne l'histoire des peuples, et qu'ils avaient soudain, pour venir occuper leurs siéges de législateurs, quitté la charrue, le comptoir ou leur robe de mauvais avocat, persuadés néanmoins qu'ils étaient du premier coup devenus de grands hommes.

L'introduction, dans les assemblées législatives, de gens qui, bon gré mal gré, doivent bien s'avouer à eux-mêmes leur ignorance absolue des affaires publiques, donne une dangereuse prépondérance à quelques intrigants plus capables, qui mènent alors les autres selon leur plaisir. Et quand ceux-ci commencent à se familiariser un peu avec les rouages de la machine politique, quand ils ont enfin acquis une espèce de routine, arrive une nouvelle élection qui expulse, sinon tous les membres, du moins la plus grande partie d'entre eux; car les Américains ne veulent pas que leurs représentants s'habituent à regarder le mandat qu'ils leur confient comme une chose due, et, par cette seule raison, ils s'abstiennent souvent de les réélire. C'est d'après ce même principe de défiance, que tous les gens en place sont jalousement exclus des congrès et des assemblées de chaque Etat. Or, il me semble qu'il était absolument impossible d'imaginer un expédient plus ingénieux pour bannir des conseils nationaux toutes les personnes qui, par leur éducation, par leur habitude des affaires, par leurs connaissances et par leur position élevée sous toute espèce de rapports, sont appelées à remplir d'une manière avantageuse pour la patrie les devoirs d'hommes d'Etat. On se prive en même temps, comme à dessein, de la source des renseignements les meilleurs, les plus faciles, les plus authentiques; et la pire conséquence de ce système n'est pas de placer hors de vue les fonctionnaires, de les laisser dans l'ombre y agir bien ou mal, tandis qu'ils devraient toujours se trouver face à face avec les représentants de la nation, et subir ainsi un perpétuel examen de leur conduite. Il y eut dans la discussion dont je fus témoin une autre circonstance qui me frappa singulièrement : c'est l'absence complète de tous ces cris, de tous ces murmures, de toutes ces apostrophes, par lesquels dans notre Europe, en France, par exemple, et en Angleterre, les corps délibérants se permettent d'instruire un orateur de l'impression qu'il produit sur l'auditoire. En Amérique, toute marque d'approbation et d'improbation est sévèrement défendue par la loi;

et jamais, si chauds, si intéressants que deviennent les débats, cette défense n'est violée. Point d'applaudissements, point de bravos, point de ces exclamations flatteuses : « Ecoutez ! écoutez ! » Mais toujours règne le plus profond et le plus religieux silence ; toujours on écoute patiemment les plus ennuyeux discours. Sans doute la dignité y gagne ; mais cet usage, outre qu'il doit être décourageant pour les bons orateurs, n'a-t-il pas l'inconvénient pire encore de faciliter à ceux qui ne méritent que le titre de parleurs les moyens d'ennuyer leurs malheureux confrères, de perdre un temps utile, et de ralentir inutilement la marche des affaires ? Ainsi, dans la séance à laquelle j'assistai, l'éloquence prolixe et verbeuse d'une demi-douzaine d'ignorants prolongea la discussion jusqu'à l'heure du dîner, sans qu'elle eût d'autre résultat que le renvoi de l'article contesté à un plus ample examen de la commission.

Le même jour, nous allâmes passer la soirée chez un des principaux habitants de la ville, qui recevait. Grande fut notre surprise à notre arrivée dans le salon : vous auriez dit que tous les messieurs étaient venus d'abord, et que les dames ne devaient arriver qu'ensuite, car il n'y avait absolument que des hommes. Néanmoins le maître de la maison, remarquant l'air embarrassé dont nous n'avions pu nous défendre à cette vue, offrit bientôt le bras à ma femme et la conduisit dans une pièce plus intérieure, autour de laquelle le beau sexe était solitairement assis, et d'une manière qui ne ressemblait pas mal à celle qui est usitée dans le sud de l'Amérique. Je me figurai, moi, que c'était une simple affaire de cérémonie, que les premières heures s'écouleraient de la sorte ; mais que peu à peu la société divisée se mêlerait, et que la formidable ligue qui semblait exister de la part des hommes contre les femmes, et réciproquement, serait déjouée par les tactiques auxquelles il est d'usage de recourir en pareille circonstance. Combien ne me trompai-je pas ! Il n'y eut, de toute la soirée, aucune communication entre les deux salles ; et une connaissance plus étendue des usages de la contrée m'apprit que cet usage singulier, barbare, si contraire au goût et aux habitudes des Européens, était cependant général et fort goûté en Amérique. Les Américains ne paraissent pas même soupçonner que les choses puissent se pratiquer autrement. Ils ne pourraient pas même parler ménage et toilette avec leurs femmes, et celles-ci s'ennuieraient à coup sûr de les entendre causer de commerce et de politique. Il va sans dire que, le soir en question, les hommes s'entretinrent de la séance dont j'ai rendu compte plus haut, et qu'ils furent unanimes, comme toujours, à me vanter le talent, la logique et l'éloquence de leurs orateurs.

Un des jours suivants nous allâmes au sénat. Ce corps est composé de trente-deux membres, sans compter le vice-gouverneur de l'Etat, qui en est de droit le président. Les sénateurs sont, comme je l'ai dit, nommés pour quatre ans ; ils se renouvellent chaque année par quart. Avant de se livrer à leurs travaux législatifs, ils eurent, ce jour-là, des fonctions judiciaires à remplir. Effectivement, d'après un article de la constitution de New-York, un tribunal qui décide ce qu'on appelle « les cas d'erreur, » et qui statue directement sur les accusations d'attentat à la sûreté publique, est au besoin formé par le président du sénat, les sénateurs, le chancelier et les juges de la cour suprême, ou du moins le plus grand nombre d'entre eux. La juridiction de ce tribunal exceptionnel est facile à comprendre dans le second cas. Dans l'autre, il offre un dernier recours au plaideur malheureux, qui, convaincu de la bonté de sa cause, a vainement épuisé tous les moyens ordinaires d'appel ; ou bien il interprète les lois lorsque leur obscurité a donné lieu à des jugements contradictoires. La question de droit que nous entendîmes plaider ne manquait pas d'intérêt. Cependant les discussions législatives du sénat, qui reprirent leur cours aussitôt que les personnes étrangères à ce corps eurent quitté la salle, présentèrent une plus ample pâture à notre curiosité. La révision du code était aussi l'objet des débats, et je fus pleinement à même de juger combien était vive chez les Américains cette passion de faire des lois qui, m'avait-on dit souvent, ne venait néanmoins qu'après leur rage des élections.

Le hasard n'avait pas voulu que jusqu'alors je fusse témoin d'opérations électorales ; mais, depuis mon arrivée aux Etats-Unis, j'en avais sans cesse les oreilles rebattues, et c'était à Albany pire peut-être que partout ailleurs. Pendant notre séjour en cette ville, nous fréquentâmes beaucoup la société, nous dînâmes chez toute espèce de gens, nous cherchâmes les réunions grandes et petites, afin de pouvoir en quelque sorte surprendre dans leur naïveté les mœurs intimes des habitants. Or, le trait caractéristique qui nous frappa le plus, celui que nous remarquâmes à chaque table, en chaque lieu, dans chaque cercle, c'est que la politique, l'esprit de parti, mieux encore, l'esprit d'élection, trouve moyen de se glisser partout ; je veux dire que perpétuellement les électeurs, qui sont aussi nombreux que les habitants, s'entretiennent des occasions qu'ils doivent avoir d'exercer leurs droits, car c'est un honneur, un plaisir qui se renouvelle souvent, dans un pays où presque toutes les charges sont éligibles, et que perpétuellement ils déchirent ou portent aux nues dans leurs conversations les personnes qui briguent leurs suffrages. Une particularité en effet assez bizarre, et dont nous ne voyons guère d'exemples en Europe, c'est que les Américains visent, dans leurs différentes élections, à faire triompher tel candidat plutôt que tel principe, l'homme plutôt que ses opinions. Ils ne s'inquiètent guère des mesures qu'il sera appelé à soutenir ou à combattre. Quelquefois sans doute ils examinent ce côté de la question, lorsqu'ils descendent dans l'arène pour défendre leurs amis ou pour attaquer ceux de leurs adversaires ; mais toujours ils en prennent sujet de débiter des fleurs de rhétorique ou d'aigrir la haine furieuse qui les divise, plutôt que de chercher à prévoir au juste quelle sera la ligne de conduite que suivra leur candidat ou son antagoniste. Les intrigues, les recrutements de votes, les éloges et les injures par la voie des journaux, les discours et les manœuvres dans les assemblées législatives, au barreau, au coin du feu, dans les chaumières, partout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre du pays, tels semblent être les préliminaires indispensables de la réunion des colléges électoraux, beaucoup plus que la profession de foi du candidat, que ses vues, que ses promesses, même que sa réputation et sa capacité. Toutes ces considérations ne leur paraissent que secondaires, mises en regard du résultat matériel de l'élection. Aussi discutent-ils sans cesse s'il y a chance que tel Etat, telle ville, telle paroisse, tel district, vote pour ou contre leur protégé. Ils s'accablent les uns les autres à coup d'autorités, forme la plus détestable d'arguments ; ils analysent chaque phrase prononcée par tout individu, mort ou vivant, qui possède ou qui posséda jamais de l'influence ; non, il faut bien le répéter, pour parvenir à connaître mieux les titres du candidat au rôle d'homme public, mais simplement pour voir combien le poids d'un pareil témoignage peut faire incliner la balance de leur côté ou de celui de leurs antagonistes.

On doit d'ailleurs reconnaître que tout dans ce pays dépend des élections. Le choix du président, par exemple, est si important, que, jusqu'à un certain point, on conçoit que les candidats, qui, plusieurs années d'avance, se mettent sur les rangs, deviennent dès lors l'objet de tous les regards du public, et que toutes les autres nominations abandonnées au scrutin électoral soient faites dans le but d'assurer, quand viendra le grand jour, les honneurs et la présidence au bien-aimé de tel ou tel parti. Peu importe donc qu'il s'agisse d'élire un gouverneur, un membre du congrès, ou seulement du corps législatif d'un Etat, ou même un constable qui fera la police dans une ville obscure ; peu importe que les candidats aient ou non le talent de remplir la place à laquelle ils aspirent, leur chance

de succès ne repose que sur la notoriété qu'ils portent tel ou tel personnage à la présidence. Un même esprit de parti se retrouve quelquefois en Europe aux époques des élections; mais quand elles sont terminées, il dort jusqu'aux suivantes : en Amérique, au contraire, il ne sommeille jamais. Les habitants, loin d'en disconvenir, s'en glorifient et prétendent que cette passion amène de très avantageux résultats. Si le peuple, disent-ils, n'était pas toujours tenu ainsi en haleine, il deviendrait d'une part indifférent à ses devoirs, et de l'autre à ses droits; puis ses libertés ne tarderaient pas à être compromises. Est-ce à tort? est-ce à raison? Je n'en sais vraiment rien; mais, en tout cas, je dois le dire, les perpétuelles discussions politiques n'empêchent pas que les étrangers soient accueillis avec la plus exquise bienveillance. Nous serions surtout les plus ingrates gens du monde, si nous hésitions à déclarer que tous les habitants d'Albany dont nous fîmes la connaissance nous comblèrent d'égards et d'attentions. Peu à peu, en effet, cette froide politesse que les indigènes de tous les pays se contentent d'accorder aux voyageurs, et qui nous avait paru en Amérique pire que chez toutes les nations, s'était changée en une douce affabilité. Aussi reconnûmes-nous avec plaisir que nous avions été trop prompts à condamner les Américains sous ce rapport.

Stockbridge. Comices agricoles. Usage immodéré des liqueurs fortes Northampton. Mont Holyoke. Worcester. Boston; unitairianisme; collége Harward; hôpital. Manufactures de Lowel. Salem. Chantier de Charlestown. Les marins d'Amérique. Condition des femmes américaines. Education publique.

Nous quittâmes Albany le 28 septembre, pour nous diriger vers Boston dans les Etats de l'est, qui forment ce qu'on appelle la *Nouvelle-Angleterre*. Nous eûmes tout d'abord à franchir l'Hudson, et nous en accomplîmes le passage au moyen d'un bac; car, quoique ce fût aux portes mêmes de la capitale de New-York et sur un point très passant, il n'y avait pas de pont, soit parce que le fleuve était trop profond et trop large, soit crainte qu'une telle construction ne gênât les nombreux paquebots qui montent et descendent sans cesse. Mais en général, dans cette partie de l'Amérique, les bacs offrent pour les piétons et les voitures toutes les commodités désirables. Ils sont si vastes qu'une demi-douzaine de diligences et de charrettes à la fois y peuvent aisément tenir. La puissance motrice est presque toujours celle des chevaux, qui d'ordinaire sont au nombre de six ou huit, et dont la force s'applique à des roues semblables à celles d'un bateau à vapeur.

Ce fut à Stockbridge, charmante petite ville du Massachusetts, que nous fîmes notre première halte. Pendant quatre ou cinq jours que nous y demeurâmes, je ne négligeai rien, voulant avoir aussi l'occasion d'étudier les mœurs et les usages, pour avoir accès chez les principaux habitants. C'était chose facile, car ils avaient tous autant de bonté et d'obligeance que j'en avais trouvé ailleurs dans leurs compatriotes. Je pus même visiter les maisons de campagne et les fermes voisines, tantôt en compagnie, tantôt seul; et dans chacune de mes excursions je remarquai à chaque pas des preuves de l'énergique caractère et de l'infatigable persévérance pour lesquels les habitants de la Nouvelle-Angleterre sont célèbres à si juste titre. On n'ignore certes pas, pour peu qu'on soit familier avec l'histoire de la civilisation américaine, que la gloire de la presque totalité des conquêtes accomplies par l'homme sur les déserts de l'ouest revient à ces intrépides pionniers, comme on les appelle, des Etats orientaux. Ce côté de l'Union a été de fait comme une ruche d'où sont sortis des essaims d'émigrants qui, non moins robustes de corps que d'esprit, ont avec eux porté au milieu des bois des idées d'indépendance, d'entreprise et de travail, qui leur ont toujours été propres, je crois, depuis le jour où leurs pères sont venus s'établir en Amérique.

Nous quittâmes Stockbridge le 3 octobre, pour, à travers champs, gagner Northampton, un autre de ces beaux villages de la Nouvelle-Angleterre qu'il est impossible de louer assez. Notre route fut des plus pittoresques. Nous eûmes tantôt à marcher au fond de sombres ravins, tantôt à franchir des gorges de montagnes, d'autres fois à suivre le faîte même des chaînes, d'où se déroulèrent à nos regards des vues d'une si grande beauté que, dans l'espace d'un matin, nous pûmes oublier tout ce que notre voyage avait eu jusqu'alors de plat et d'insipide. En effet, à cette époque, la plus grande partie de la route que nous avions parcourue, si j'excepte le beau lac Georges et le délicieux Hudson, ne nous avait offert que des terres labourées et d'impénétrables forêts, parsemées çà et là de bourgades en bois, aussi neuves, aussi crues de ton, aussi peu pittoresques, que si elles fussent sorties la veille d'une scierie. Les villes du Massachusetts, au contraire, étaient embellies d'arbres, de décors et de jardins à fleurs, tandis que les traits plus grandioses du paysage plaisaient davantage aux yeux, parce qu'on y découvrait aux rocs, aux monts, aux chutes d'eau, enfin aux teintes et aux ombres, un caractère plus prononcé.

Pendant cette agréable journée de marche, nous suivîmes une partie considérable de la ligne dans laquelle il était sérieusement question d'établir un chemin de fer entre les deux villes de Boston et d'Albany. Aucun des Etats, et moins encore, à ce qu'il semble, aucune des sections de l'Union n'aime à rester en arrière des autres; et ce sentiment de rivalité, que stimule le succès du grand canal d'Erié, entreprise éminemment favorisée par la nature, a, j'imagine, suggéré l'immense projet dont je parle. Comme on me demandait sans cesse si je n'en étais pas émerveillé, il me fallait bien répondre qu'il y avait beaucoup de hardiesse dans la conception; mais je ne me gênais pas pour ajouter que j'en regarderais l'exécution comme un acte de folie. En effet, les cités d'Albany et de Boston reposent presque à l'est et à l'ouest l'une de l'autre; tandis que la plus grande partie de l'espace compris entre les deux points est tellement coupée par une succession de hautes chaînes qui courent du nord au sud, que le chemin de fer projeté aurait à franchir sur une chaussée gigantesque un pays qui n'est nullement propre à une semblable construction. En outre, plusieurs rivières navigables et plus d'un canal, traversant les vallées intermédiaires, unissent l'intérieur à l'Océan, et présentent ainsi des voies de communication aussi faciles qu'on les peut désirer entre le centre des Etats et New-York, Albany ou Boston.

Nous avions tant ouï parler des splendeurs sans pareilles d'un automne d'Amérique, que nous regardâmes comme une bonne fortune pour nous d'en voir un au cœur même de la partie la plus belle de la contrée. Je crois que c'est l'érable dont, sur chaque branche, depuis le haut jusqu'en bas, les feuilles quittent, quand arrive cette saison, une couleur vert tendre pour en prendre une cramoisi foncé. Quel que soit au reste le nom de cet arbre, rien de plus éblouissant que l'aspect qu'il présente. Il y en avait aussi beaucoup d'autres dont la tête seule s'était encore colorée; mais déjà s'offrait une infinie variété de nuances, toutes si vives que l'œil ne pouvait souvent pas les fixer. Je n'ai pas besoin de vous dire combien des rideaux d'arbres toujours verts formaient un fond avantageux à ces teintes brillantes qui devaient passer si vite, mais qui, par cette raison même, n'en plaisaient sans doute que davantage. En somme, je n'ai rien vu dans les autres parties du monde qui fût aussi merveilleusement diversifié que le sont en automne les couleurs du feuillage dans la Nouvelle-Angleterre.

Le 5 nous gagnâmes Worcester, un autre de ces

jolis villages qui décorent l'est des États-Unis. Là, le temps, qui s'était maintenu beau depuis quelques jours, changea complétement dans le cours de la nuit, et le vent se mit dès lors à souffler avec tant de fureur que quand je m'approchai de la fenêtre, le matin suivant, je vis une multitude de feuilles aussi épaisses que des flocons de neige, mais de toutes les teintes, rouges, oranges, jaunes, écarlates et vertes, tourbillonner incessamment dans les airs.

Le 6, à l'instant où le soleil allait disparaître tout-à-fait derrière les chaînes de montagnes que nous avions franchies la veille, nous commençâmes à distinguer la noble cité de Boston, capitale de l'État de Massachusetts, qui est, dans le nord, la plus redoutable rivale du port de New-York. Un grand dôme, assez semblable à un minaret, qui surmonte l'hôtel du gouvernement situé au centre de la ville et sur le point le plus élevé, fut par conséquent le dernier édifice que l'astre du jour éclaira de ses rayons. Mais, pendant dix minutes, nous pûmes encore apercevoir, à la faveur du crépuscule, de nombreux clochers, de vastes bâtiments, d'innombrables percées de rues, et les trois ou quatre grands ponts qui unissent autant de faubourgs, qu'on pourrait prendre pour de petites villes, avec la péninsule sur laquelle Boston est bâti. De ces faubourgs, le plus considérable est celui de Charlestown, qui renferme cinq mille habitants, et qui est situé au bas de Banker's-Hill.

Comme nous ne désirions rien tant, dès que nous arrivions dans un endroit, que de voir le plus tôt possible ce qu'il renfermait de plus remarquable, nous acceptâmes avec plaisir, le lendemain même de notre arrivée qui était un dimanche, l'offre d'un de nos amis qui voulut bien nous mener à une des églises unitairiennes où devait prêcher un des plus ardents apôtres de la doctrine. Depuis quelques années, nous dit-on, un changement considérable s'était introduit dans les principes religieux des Bostonniens; et l'unitairianisme, ou, comme on l'appelle encore, *le christianisme libéral*, faisait chaque jour parmi eux de nouveaux prosélytes. D'après le sermon que nous entendîmes, je compris que le but auquel visaient les unitaires n'était rien moins que l'affranchissement complet de l'esprit humain en matière religieuse, et cela, non par rapport à une secte plutôt qu'à une autre, mais afin qu'il y eût, sur toute la terre en général, la plus grande mesure d'indépendance intellectuelle dont notre nature soit capable. Chacun, suivant leurs idées, doit n'emprunter les lumières de sa foi qu'à sa révélation intime, et ne se conduire dans la vie que d'après sa propre raison, que d'après sa propre conscience. Il faut n'avoir entière confiance ni en l'Écriture, ni en son pasteur, ni en aucun autre guide, divin ou humain, mais obéir uniquement aux inspirations libres de son cœur.

Dans la soirée, nous parcourûmes, sous la direction de notre ami, les divers quartiers de la ville, les places, les principales rues, les quais, et cette promenade nous intéressa beaucoup. C'est que nous n'avions pas encore rencontré en Amérique de cité qui pût rivaliser avec Boston pour la propreté, l'élégance, j'ai presque dit la richesse. Le plus grand nombre des édifices est bâti en briques; mais, comme ils sont peints de différentes couleurs, le ton rouge et cru qu'ils devaient avoir est remplacé par toutes les nuances les plus agréables à l'œil. Le rez-de-chaussée de la plus grande partie des maisons est construit en granit, et quelques-unes le sont tout-à-fait en cette espèce de pierre. Plusieurs hôtels aussi s'élèvent isolément et seraient regardés comme beaux dans tous les pays du monde. Enfin, nous admirâmes, au cœur même de la ville, une esplanade magnifique, qui est couverte d'un frais gazon et plantée des plus beaux arbres. De retour au logis, nous envoyâmes porter à leurs adresses quinze ou vingt lettres de recommandation qui nous avaient été, les unes en Angleterre, les autres en Amérique, données pour les principaux habitants, et nous attendîmes sans crainte le résultat de cette démarche.

En effet, le 8, dès le matin, nous fûmes assaillis par un essaim de visiteurs, qui tous non-seulement nous énumérèrent les curiosités qui valaient la peine d'être vues, mais encore voulurent nous conduire eux-mêmes. C'était que chacun, comme on s'en doute, désirait par amour-propre national que nous vissions les choses sous le jour le plus favorable, et s'imaginait devoir mieux faire les honneurs que son voisin. Cet empressement nous fut très agréable, et il n'y eut de difficulté que celle d'arrêter notre itinéraire, et de choisir nos guides parmi des gens qui nous témoignaient tant de bonne volonté. L'un nous conseillait d'aller sur-le-champ visiter les manufactures de Howell, et l'autre de commencer par le chantier de la marine à Charlestown; un troisième nous assurait que les hôpitaux méritaient la préférence. Ainsi nous ne pouvions pas manquer de bien employer notre temps.

Dans le courant de la même journée, nous recueillîmes d'intéressants détails sur une espèce de commerce qui est, je crois, du moins sur une aussi grande échelle, particulière aux États-Unis: je veux parler du transport par mer d'énormes quantités de glace. C'est un négoce que Boston fait principalement avec la Havane dans les Indes occidentales, et Charlestown dans la Caroline du Sud. Il ne s'en expédie pas moins de trois mille tonneaux pesant par année. L'unique soin spécial qu'on prenne pour conserver la glace à bord est de disposer, dans l'intérieur des navires, des planches qui l'empêchent de se trouver en contact avec les flancs mêmes, et d'en arranger soigneusement un à un les morceaux, qui sont tous des cubes de deux pieds. Un tiers de la cargaison se fond quelquefois pendant le voyage, mais souvent elle arrive sans avoir diminué sensiblement. Lorsque c'est l'hiver qu'on l'embarque, avec le thermomètre à zéro, ou même au-dessous, et que le vaisseau a le bonheur de naviguer avec une bonne et froide bise du nord, il ne s'en perd pas une livre. Comme, ce qui n'est pas rare, la température de la glace, à l'époque de l'embarquement, peut se trouver inférieure de 10 à 12° au point où elle commence à fondre, on conçoit qu'il faut nécessairement une diminution considérable de froid, et par suite un certain laps de temps pour qu'elle commence à perdre de sa pesanteur. Si donc la traversée est courte, la cargaison parvient au port saine et sauve. D'un autre côté, si, lorsqu'on la tire des glacières de Boston pour l'embarquer, le thermomètre est à 15 ou 20° au-dessus de zéro, la fusion doit être en train de s'opérer déjà; et si, dans ce cas, le vaisseau rencontre un vent du sud qui lui soit contraire, ou bien s'il est entraîné dans cette immense masse d'eau chaude qui sort de la grande baie du Mexique, connue sous le nom de *courant du Golfe*, on peut être obligé de jeter à la mer toute la pauvre marchandise... par la voie des pompes, avant la moitié de la route.

Le 10, je visitai le collége Harward, ou, comme on l'appelle quelquefois, l'université de Cambridge, à deux ou trois milles de Boston; et quoique ma visite ne fût ni officielle ni attendue, j'y trouvai tout dans le meilleur ordre. A notre sortie des classes, nous fûmes joints par une troupe de dames, et en leur compagnie nous parcourûmes le muséum et la bibliothèque, deux établissements à juste titre renommés en Amérique, le second surtout, qui est fort riche, m'a-t-on dit, en livres rares et précieux.

Le 11, je visitai le Grand-Hôpital, vaste bâtiment de granit, bien aéré, bien tenu sous toute espèce de rapports. Je suivis pendant deux heures un médecin qui faisait sa tournée à travers les différentes salles, et j'examinai chaque chose avec le soin le plus minutieux; car autrement il est impossible de se former une idée exacte de la discipline d'une telle institution. Je suis donc en droit de dire que, pour les établissements de ce genre, l'Amérique ne saurait rien envier à l'Europe.

Le 12, nous fîmes une expédition à Howell. Cette petite ville, qui renferme le plus grand nombre des manufactures de la Nouvelle-Angleterre, et même je crois de toute l'Amérique, est située à vingt-cinq milles de

Boston, sur la Merrimack. On avait de toute éternité permis à cette rivière de former dans le voisinage de belles mais inutiles cascades, quand sont arrivées les dernières guerres. Mais depuis cette époque, l'industrie a soudainement pris une nouvelle direction ; d'énormes capitaux, jusqu'alors employés au commerce ou à l'agriculture, ont servi à élever des fabriques et l'on a utilisé les eaux de la Merrimack. Il y a encore quelques années, l'endroit que nous voyions maintenant couvert d'immenses filatures de coton, de florissants villages, de canaux, de routes et de ponts, était sinon une solitude, du moins un désert où n'habitaient que des sauvages peints. Les étoffes que Howell confectionne, la plupart d'espèce commune, se tissent toutes au métier, non à la mécanique, et sont principalement destinées, m'a-t-on dit, à la consommation des indigènes. Le travail se paie à la pièce, non à la journée. Les ouvriers cependant ne peuvent travailler que de la pointe du jour à la tombée de la nuit, et on exige d'eux qu'ils ne consacrent qu'une demi-heure à chacun de leurs repas.

Dans toutes les manufactures où nous entrâmes, la discipline, la propreté, la ventilation et les autres arrangements me parurent ne rien laisser à désirer; et la meilleure preuve en était l'air bien portant et joyeux des jeunes ouvrières qui, toutes, soit dit en passant, étaient vêtues avec autant d'élégance que de simplicité, et avaient leurs cheveux artistement retenus sur le derrière de la tête par de grands peignes en écaille de tortue. Je fus charmé d'apprendre que la moralité la plus exemplaire existait en général parmi ces demoiselles, dont les semblables dans plus d'un autre pays ne sont pas toujours des modèles de bonne conduite. L'état de la société américaine explique en effet cette supériorité. Dans un pays où gagner de quoi vivre est chose si facile, toutes les filles qui se comportent bien sont sûres de ne pas trouver plus difficilement des maris. Dans cette persuasion, elles tâchent toutes, à ce qu'il semble, d'économiser une partie considérable de leur paie; et du moment que l'ouvrier leur futur devient assez habile pour que son maître lui donne un dollar par jour, les bans de mariage se publient le dimanche suivant. Ainsi, c'est avec l'épouse que vient la fortune telle quelle; du moins elle apporte de quoi acheter le linge, les meubles et les différents ustensiles pour se mettre en ménage.

En général, cependant, ces dignes couples, ainsi que beaucoup d'autres qui appartiennent aux plus riches classes du peuple, se refusent d'abord les plaisirs du chez-soi et se mettent en pension. C'est un genre de vie assurément peu agréable, mais sans contredit moins coûteux, d'autant que la femme, dispensée de vaquer aux soins domestiques, continue elle-même de travailler comme à l'époque de son mariage. Ce qui arrive lorsque les bambins naissent, j'ai omis de m'en informer; mais avant que la famille soit devenue fort nombreuse, le père et la mère ont probablement acquis une certaine aisance; car en Amérique le développement de la prospérité semble suivre pas à pas celui de la population. Ce n'est ni la place, ni la nourriture, ni le travail, qui manquent; les jeunes époux peuvent donc, pour peu qu'ils soient laborieux, augmenter autant qu'il leur plaît le nombre de leurs enfants, sans être en proie à ces inquiétudes, à ces craintes qui, dans des contrées plus vieilles et plus populeuses, environnent toujours le berceau des nouveau-nés. En Amérique, à peine un gamin est-il aussi haut qu'une balle de coton, qu'il rend déjà service (1). Quand il s'ennuie, il secoue le joug paternel, achète une hache, se sauve dans les forêts de l'ouest, et là, suivant l'expression reçue, se tapit sur le premier morceau de terre qui lui convient. Bientôt il se marie à son tour et élève une nichée de marmots, qui avec le temps concevront les mêmes idées d'indépendance que leur père, et réussiront comme lui dans ce vaste monde qui est ouvert devant eux.

Le jour suivant, à six heures du matin, je fus éveillé par le son d'une cloche qui appelait les ouvriers au travail, et, regardant par la fenêtre, je vis tout l'espace qui sépare le village des manufactures parsemé d'hommes, de femmes, de jeunes filles qui se rendaient gaîment à leurs ateliers. Celles-ci surtout, remarquables par leur propreté, vêtues de robes à couleurs brillantes, coiffées de jolis bonnets et enveloppées de beaux châles, marchaient d'un air content et d'un pas léger, qui indiquaient leur désir de se mettre le plus tôt possible à l'ouvrage. Quand elles eurent toutes défilé devant moi, j'allai voir les constructions hydrauliques au moyen desquelles on a détourné le cours de la rivière au-dessus des chutes, pour la diriger vers les fabriques qui se trouvent un ou deux milles au-dessous. Je ne sais si, dans ces travaux gigantesques, c'est la hardiesse du plan ou la témérité de l'exécution qu'il faut admirer le plus. Un courant d'eau, de force à faire marcher quarante ou cinquante filatures, est conduit au travers de la forêt dans un vaste réservoir, d'où il se distribue à volonté entre les nombreux établissements qui s'élèvent de toutes parts. On me montra plusieurs écoles, et au moins trois églises, sans parler d'une multitude de ces pensions où les ouvriers mangent et demeurent, de tavernes, d'imprimeries pour les journaux, de boutiques d'horlogers, de libraires, de chapeliers, de tailleurs et de mille autres, qui avaient toutes l'air aussi frais et aussi neuf que si les briques dont elles étaient bâties n'eussent été la veille encore que de l'argile.

Nous quittâmes Howel après déjeuner, et par la traverse nous gagnâmes Salem. Cette ville, située sur le bord de la mer, au nord-est et à quatorze milles de Boston, a été longtemps connue du monde commercial comme le port d'Amérique d'où sont sortis les marins les plus entreprenants, et ceux qui les premiers, je crois, ont profité des avantages que présente le négoce avec la Chine, l'Inde et les îles de l'est. Ils avaient tellement pris l'avance sur le reste de leurs compatriotes, que ce furent eux pendant beaucoup d'années qui approvisionnèrent de thé, d'épices et d'autres denrées indiennes la cité même de New-York, aujourd'hui reine maritime du monde occidental. Nous atteignîmes Salem d'assez bonne heure pour y trouver à dîner. Après ce repas, nous visitâmes le muséum, dont les riches trésors ont été exclusivement réunis par les capitaines et les armateurs des vaisseaux du port qui ont doublé l'un ou l'autre des grands promontoires méridionaux, le cap de Bonne-Espérance et le cap Horn. Il faisait tout-à-fait nuit lorsque nous rentrâmes à Boston. Nous y reprîmes nos tournées dès le lendemain; et nous les continuâmes aussi avec tant d'ardeur les jours suivants, que, dans le cours d'une semaine, il ne resta plus aucun établissement curieux à connaître. Corderies, imprimeries, mécaniques, maisons d'arrêt, prisons, hospices, pénitentiaires, écoles, asiles de charité, arsenaux de marine et autres, nous examinâmes tout. Dès que nos amis témoignaient le désir que nous vissions une chose, nous allions sur-le-champ la voir. Mais, réciproquement, lorsque le désir venait de notre part, ils quittaient aussitôt leurs affaires les plus pressantes pour nous servir de guides.

« Le 17, je me rendis au village de Brighton, situé à un mille ou deux de Boston, pour voir un concours qui annuellement y a lieu parmi les bestiaux du Massachusetts. Cette foire, comme on peut dire, avait été établie quelques années auparavant par les Bostoniens; et d'abord, tous les cultivateurs de l'Etat, qu'ils demeurassent loin ou près, y avaient envoyé leur bétail, leurs fruits, leurs grains, les différents produits qu'ils fabriquaient dans leurs maisons, les instruments d'agriculture qu'ils avaient pu inventer; enfin tout ce qu'ils jugeaient digne de fixer l'attention de leurs compatriotes. Mais peu à peu ils sont devenus

(1) *Where he squats down.* On appelle *squatters* en Amérique certains colons dont il sera parlé plus tard. A. M.

jaloux de Brighton, et chaque comté, chaque ville, a voulu avoir son exposition particulière. Celle néanmoins que je visitai, si elle n'était plus aussi splendide qu'elle avait dû l'être, ne manquait pas encore d'intérêt. Outre un concours de labourage entre vingt charrues attelées de bœufs, il y eut différentes luttes de force entre les animaux de trait, qui, avec des charrettes pesamment chargées, gravirent une raide colline. Les parcs nombreux où étaient enfermés les bestiaux, tels que cochons, chèvres, moutons, etc., offraient aussi un intéressant spectacle pour la variété des races et pour le bon état des sujets. Enfin les marchandises de fabrication domestique, qui me parurent d'excellente qualité, indiquèrent chez les simples habitants de la campagne une rare industrie.

Le 20, de bonne heure, un de mes amis les plus zélés vint nous prendre pour nous mener examiner quelques-unes des écoles de Boston. Nous ne pûmes les visiter toutes, par une raison qui, je pense, semblera valable quand j'aurai dit que le nombre de ces établissements n'est pas moindre de deux cent cinquante pour cette seule ville, qui pourtant ne compte au plus que cinquante mille âmes de population. Dans la plupart des États de l'Union américaine, les plus grands soins sont donnés à l'instruction élémentaire ; et dans le Massachusetts en particulier, une multitude d'écoles publiques est entretenue au moyen d'une taxe spéciale qui s'élève, je crois, à 3 dollars et demi pour 1,000 dollars de revenu. Ainsi tout le monde est libre de profiter du bienfait de ces institutions. Le pauvre y envoie ses enfants recevoir presque *gratis* le degré le plus essentiel de l'éducation. Le riche, il est vrai, y peut aussi envoyer les siens sans payer plus cher; mais, comme on doit naturellement le supposer, la plupart des gens préfèrent placer leurs fils ou filles dans des pensionnats d'élite où le prix de l'enseignement est plus ou moins élevé.

Les Bostonniens sont extrêmement fiers, et peut-être à juste titre, de leur système d'instruction publique. Lorsque j'osai cependant donner à entendre que, suivant moi, il sentait un peu trop la charité, on me dit que l'éducation, regardée en Amérique comme essentielle au maintien de la forme républicaine du gouvernement, méritait aussi bien d'être aux frais de la nation, que la justice et la police, dont chacun recueille les avantages. Les frais des écoles et de beaucoup d'autres institutions ne sont guère supportés que par les riches : « Il n'y a donc pas, disent les défenseurs du système, plus de honte pour un pauvre à faire élever ses enfants gratis, qu'à profiter, sans qu'il lui en coûte davantage, de la protection qu'il trouve, dans les juges, ou dans les magistrats chargés de veiller à la sûreté de sa personne et de ses biens. » Nous passerons, si l'on veut, condamnation sur ce point; mais il en est d'autres plus graves. Les Américains écrivent partout et disent sans cesse que l'éducation reçoit chez eux les plus vastes développements dont elle soit susceptible. On est donc tenté, au premier abord, de croire qu'ils secondent merveilleusement la marche de l'intelligence; mais on découvre bientôt que les paroles ne sont pas des faits. Il y a sans doute dans ce pays un désir général que personne de la génération qui s'élève, quelle que soit sa classe, n'ignore les éléments de la science : ainsi sur cent individus qui parviennent à l'âge de quinze ans, vous n'en trouverez peut-être aujourd'hui qu'un seul qui ne sache pas parfaitement lire et écrire. C'est à coup sûr un résultat dont les Américains ont droit de s'enorgueillir; mais, j'oserai le dire, beaucoup s'en faut qu'il remplisse l'idée que nous attachons, nous autres européens, au mot *éducation*. Ce serait une grave erreur, de croire que, parce qu'il existe en Amérique un nombre prodigieux d'écoles, de colléges et d'universités, parce que de vastes sommes sont dépensées par les gouvernements des divers États pour l'instruction, il doive nécessairement être répandu, parmi les Américains, une masse énorme de ces connaissances qu'on enseigne d'ordinaire dans les établissements qui en Europe portent les mêmes noms. J'entends surtout parler ici des études classiques, qui en effet sont si négligées dans toute l'étendue du pays, qu'on n'en rencontre guère de trace que dans les prospectus des pensionnats et dans les programmes imprimés des cours.

Ce n'est faute ni de talent ni de zèle de la part des professeurs; mais, à ce qu'il paraît, ni les systèmes plus ou moins sévères de discipline, ni les amendes, ni les punitions, ni l'aiguillon des récompenses, ni l'autorité du gouvernement, ni celle des parents, rien enfin ne peut retenir assez longtemps sur le banc des classes pour qu'ils y acquièrent ce qu'on appellerait en Europe une *teinte* passable des connaissances classiques, ni même pour qu'on leur inspire grand goût des belles-lettres, anciennes ou modernes, moins encore, par conséquent, pour qu'on les introduise dans les régions plus difficiles d'aucune science abstraite. La raison de cette impatience qu'ont les jeunes gens d'abréger leurs études gît dans l'état actuel de la société américaine. Tout dans ce pays semble être, d'une part, en arrière de cinquante ans, mais de l'autre, se hâter de reprendre le pas avec le siècle. Chaque chose, chaque individu est donc en mouvement, et le champ est si vaste, si fertile, qu'aucun homme, peu importe son âge, s'il possède la moindre étincelle d'énergie, ne peut faillir à tirer de ce sol vierge une moisson abondante, ou telle, du moins, qu'il en vive lui et sa famille. Ainsi la grande loi de notre nature : « Croissez et multipliez, » ne rencontrant nul obstacle à sa mise en pratique, emporte tout devant elle, étude, science, beaux-arts, littérature, goût, raffinement de luxe, dans un grand déluge de population. Ceci n'est pas une métaphore, mais l'exacte vérité. Un gamin, entré à peine dans sa dixième année, qui, autour de lui, n'entend parler que d'indépendance et ne voit que licence effrénée, ne tarde pas à devenir trop turbulent pour la maison paternelle, et est bientôt envoyé à l'école. Là, non-seulement il ne reste pas lui-même en repos, mais encore il empêche ses condisciples d'y rester, car il tourmente ses parents jusqu'à ce qu'il obtienne d'eux d'aller au collége. Ce point gagné, il vise à parcourir le plus vite possible les différentes classes d'obligation, à subir son examen et à prendre ses grades, pour ensuite être libre de suivre la même route que ses prédécesseurs, de décamper vers les fertiles régions soit de l'ouest, soit du sud, où, quoi qui lui arrive et vers quelque genre d'industrie que ses goûts ou ses talents le poussent, il est sûr de pouvoir nourrir une femme et des enfants.

Tel est le mal commun à tous les États de l'Union, et les indigènes vous disent que moyen n'est pas d'y remédier. Que répondre en effet à un garçon de seize ans, qui demande à se précipiter dans la vaste et tentante carrière ouverte devant lui ? Il est certain que ses efforts seront couronnés de succès, certain que, s'il se marie demain avec un dollar à peine dans sa poche, il pourra élever une demi-douzaine d'enfants en un pareil nombre d'années, et les maintenir dans l'abondance jusqu'à ce qu'il gagnent eux-mêmes leur vie. Peu lui importent donc et le grec, et le latin, et le calcul différentiel, lorsque son seul but est de reculer la limite du désert et de peupler la solitude où il s'établit. Peu lui importent aussi les beaux-arts pour mener son troupeau de nègres, pour diriger une plantation de riz ou de coton. Qu'il sache lire et écrire, c'est tout ce dont il a besoin. Je ne prétends pas dire que là doive toujours se borner l'enseignement; car l'Église, la médecine, le barreau sont des professions qui, sans contredit, nécessitent de longues études. Eh bien ! en Amérique, les jeunes gens mêmes qui se proposent de les embrasser, on a les plus grandes peines à les faire rester une longueur de temps suffisante dans les colléges. Pour y parvenir on a essayé de tous les moyens imaginables : on a rendu les examens plus sévères, on a doublé la durée des cours, on a exigé des



Chûte du Niagara.

connaissances plus nombreuses, mais inutilement : rien ne saurait les retenir. Des membres du clergé, des médecins, des avocats sont souvent convenus avec moi du vice de leur éducation ; mais ils ajoutaient, ce qui est assez juste, qu'on ne peut exiger de personne qu'il reste en arrière pendant que tout le monde marche. Ainsi, beaucoup de gens sont jetés dans la vie active bien avant l'époque où sans doute ils auraient désiré y entrer, si la situation de la société était différente, c'est-à-dire si on exigeait plus de savoir, plus d'acquit. Car on ne manque, en Amérique, ni de capacité ni de désir d'apprendre, mais le haut mérite n'y trouve jamais sa rémunération. Toutes ces vérités, il n'est pas d'usage de les dire en public, comme on pense bien : au contraire, nul orateur, nul écrivain qui ne crie qu'un tel état de choses est le comble de la perfection.

Départ de Boston. Route de Providence à Hartford. Etablissements publics de cette ville. New-Haven. Retour à New-York.

Le 23 octobre, après y avoir séjourné trois semaines, nous quittâmes Boston, enchantés de la ville et des habitants, très flattés surtout de l'accueil que nous avions reçu. La mode y est, de même, à vrai dire, que dans toute l'étendue des Etats-Unis, de se mettre en pension, et nous eûmes le bonheur de trouver la plus agréable compagnie dans les hôtes de la maison vers laquelle nous conduisit le hasard. Les manières froides et cérémonieuses que je me suis plaint d'avoir trouvées en beaucoup d'autres lieux disparurent dans la capitale du Massachusetts, et furent remplacées par la bienveillance la plus chaude et la plus familière. Il n'y avait pas jusqu'à notre petite fille qui ne fût elle-même l'objet de mille attentions. Souvent les graves Américains avec qui nous logions se déridaient en sa faveur. Un jour, comme je me rendais vers la salle à manger, j'entendis du vestibule la jeune voyageuse pousser des cris de joie, et je trouvai que les convives, après lui avoir permis de monter sur la table, la laissaient y courir d'un bout à l'autre. Chacun d'eux avait un cigarre à la bouche, et bombardait au passage, avec de la fumée, l'enfant qui n'en riait que plus fort. J'eus avec les Bostonniens de chaudes discussions sur mille et mille sujets ; cependant je leur dois la justice de dire que j'ai peu rencontré de gens plus doux et doués d'un meilleur naturel ; car quoique jamais je ne leur déguisasse mes opinions au risque de les blesser dans leurs préjugés les plus chers, je ne me rappelle pas que jamais ils m'aient répondu par un mot impoli. Je n'ai même pas vu, dans tout le cours de mon voyage, un seul Américain se mettre en colère pour quelque raison que ce fût.

Dans la journée nous atteignîmes Providence, la capitale de l'État de Rhode-Island ; car nous avions, terme moyen, parcouru sept milles à l'heure, ce qui surpasse de beaucoup la plus grande vitesse dont nous ayons voyagé en Amérique. Le lendemain, pour gagner Hartfort dans le Connecticut, ville qui était distante de soixante-deux milles, nous cherchâmes vainement à louer un *extraordinaire*. Il fallut donc nous résigner à la malle-poste : ce qui valait encore mieux que les messageries publiques.

Le 25, que nous passâmes tant à Hartford qu'aux environs, nous visitâmes trois établissements publics très importants, tous trois tenus dans le meilleur ordre et dirigés d'après les plus sages systèmes. Ce sont la prison de l'Etat, l'hospice des sourds et muets, et l'hôpital des fous. Ces institutions, qui n'ont peut-être pas leurs pareilles en Europe, font le plus grand honneur non-seulement à cette partie de l'Union, mais encore au pays tout entier. La prison est régie d'après le système pénitentiaire dont j'ai déjà entretenu le lecteur. Il n'y avait été introduit que depuis quatre mois; et cependant, telle est la simplicité, tels sont les bons effets de cette discipline, que tout marchait dès lors avec la plus rare précision. L'asile pour les sourds et muets a le mérite d'être la première institution de ce genre établie en Amérique. Il est admirablement administré, mais ne présente rien qui nécessite une mention particulière. L'hospice des fous, au contraire, annonce de la part des Américains la plus touchante philanthropie. Le traitement moral et la méthode de la douceur y sont poussés plus loin que nulle part en Europe.

Le 26, nous gagnâmes New-Haven, qui est encore une ville du continent, et qu'on regarde, alternativement avec Hartford, comme la capitale de l'Etat; car, une année, la législature siége dans l'une des deux villes, et la suivante, dans l'autre. Le moindre des nombreux inconvénients qui résultent de cet arrangement bizarre n'est pas le transport annuel de tous les papiers et de toutes les pièces auxquels on doit avoir besoin de recourir pendant la session. Sur la route, nous visitâmes une institution nouvellement fondée par un simple citoyen dans le but de rivaliser avec la célèbre Ecole militaire de West-Point. Le lendemain nous courûmes les divers établissements de New-Haven, et nous restâmes longtemps au collége d'Yale, où il m'a semblé qu'on cherchait plus que partout ailleurs à conserver les saines doctrines de l'éducation. La durée des études y est plus longue, et les objets d'enseignement m'ont paru mieux choisis. On nous mena ensuite au cimetière, qui est hors de la ville et le plus beau que j'aie vu. Il occupe un champ de vingt acres, tout coupé d'avenues et d'allées d'arbres qui au lieu d'être sablées sont convertes de gazon. Il en est de même des espaces intermédiaires, qui sont parsemés des plus jolis monuments de toute taille et de toute forme. L'effet qu'ils produisent est de donner à ce lieu un air de recueillement plutôt que de tristesse. La journée était assez froide : le soleil cependant, qui brillait avec une sorte d'éclat, égayait les dernières teintes mourantes de l'automne. Ce fut plaisir de grimper au faîte d'une chaîne basaltique qui regarde le sud, et qui est revêtue d'une forêt de jeunes chênes, parmi lesquels le *cactus* ou poirier épineux poussait avec la plus grande vigueur. On nous montra parmi les rochers une sombre caverne, où trois des juges qui avaient pris part au jugement du roi Charles Ier, et qui, en 1660, après la Restauration, s'étaient réfugiés en Amérique, avaient, dit-on, vécu longtemps pour se soustraire à l'indignation générale

Le 29, repartant de New-Haven par un paquebot à vapeur, nous traversâmes ce qu'on appelle *le détroit de Long-Island* et l'étroit passage bien connu qui porte le nom sinistre de *Porte-d'Enfer*. Mais comme il fit presque noir avant que nous atteignissions New-York, nous fûmes pour la seconde fois privés de la belle vue que cette noble cité présente du côté de la mer.

Le premier jour du mois à New-York. Esquisse du gouvernement des Etats-Unis. Election et devoirs du président. Les Etats-Unis sont une démocratie plus qu'une république. Diverses influences de l'esprit démocratique sur la société américaine. Traces d'un déluge en Amérique.

Le premier de chaque mois pendant toute l'année, le magnifique hâvre de New-York présente un spectacle des plus curieux. C'est la date fixe à laquelle une multitude de paquebots s'élancent de ce grand foyer du commerce américain vers les différentes parties du monde ; et comme ils partent à peu près tous ensemble, on imagine combien ce doit être une scène animée. Au coup précis de dix heures du matin, un vaste bateau à vapeur, tout chargé de passagers, s'éloigne du quai qui avoisine une jolie promenade publique appelée *la Batterie*, et va les distribuer aux divers paquebots. L'idée nous vint, le 1er novembre, de monter sur le bateau en question, comme si nous dussions aussi nous embarquer ensuite pour un voyage, mais simplement pour l'accompagner dans ses marches et contre-marches, et pour voir comment se pratiquaient les choses. Quoique l'air fût piquant, la nature était si belle que cette croisière nous causa le plus grand plaisir. Et auparavant, à terre, quel tableau ! Quelle foule rassemblée sur le rivage ! Des troupes d'amis, pendant qu'ils échangeaient leurs adieux, étaient sans cesse coudoyés par des marchands, des hôteliers, des cochers de fiacres qui réglaient leurs comptes avec les voyageurs, et par des vendeurs de journaux encore humides qui se faufilaient entre les voitures, les brouettes et les crochets chargés de bagages. A bord, nouveau genre de confusion. Tous les passagers, au nombre de deux cents pour le moins, étaient chacun accompagnés d'un tas de caisses, de malles, de porte-manteaux, de sacs de nuit, de cages à oiseaux, d'étuis d'instruments de musique, de cannes, d'ombrelles et de parapluies. C'étaient ensuite les capitaines, c'étaient les munitionnaires de chaque paquebot, les premiers avec leurs monstrueux paquets de lettres sous le bras, les seconds entourés, comme les habitants de l'arche de Noé, de toute espèce d'animaux en vie, de poules, de canards, de pintades, pour ne rien dire des quartiers de bœuf et de mouton, des corbeilles d'œufs, de légumes et de pain, enfin de tout ce qui était nécessaire pour ne pas trop jeûner pendant la route. Parmi les différents groupes, il y en avait surtout un qui fixa mon attention. C'était une bande de comédiens français, avec leurs bichons, leurs domestiques nègres, leurs casques de carton, leurs épées de bois et leurs costumes tout étincelants d'or et d'argent faux. Puis, de toutes parts, retentissaient cinq langues diverses, les langues française, espagnole, allemande, italienne et anglaise. Ce fut au milieu de ce vacarme que nous atteignîmes successivement deux paquebots pour le Havre, deux pour la Nouvelle-Orléans, et un pour chacune des destinations que voici : Charlestown, Londres et Liverpool.

La cité de New-York, et même tout l'Etat qui porte le nom de ce grand port de mer, étaient à cette époque, en novembre 1827, agités par la tempête de l'élection d'un président. Curieux que j'étais de connaître les détails du mécanisme par lequel une opération si grave s'accomplissait aux Etats-Unis, je ne restai pas moins d'un mois entier au centre des intrigues. Mais avant d'exposer au lecteur le résultat de mes remarques, il est indispensable de lui tracer une esquisse du gouvernement américain.

Le pouvoir législatif appartient aux membres d'un congrès qui se compose de deux corps, d'une chambre de représentants et d'un sénat. Les représentants doivent être âgés de vingt-cinq ans accomplis, jouir de-

puis plus de sept ans des droits de citoyen, et avoir leur domicile politique dans l'Etat où ils sont nommés. Ils sont élus pour deux ans par le peuple, car le droit de suffrage est universel ou peu s'en faut. D'après une loi de mars 1822, le nombre des représentants a été distribué entre les différents Etats proportionnément au chiffre de la population que le quatrième recensement fait en 1820 avait donné pour chacun d'eux. Il fut alors fixé qu'il y aurait autant de représentants que chaque Etat renfermerait de fois quarante mille âmes, et il y en eut deux cent treize.

Dans les débats qui eurent lieu lorsqu'en 1789 on rédigea la constitution, il s'éleva une grande difficulté sur le point de savoir quel nombre de membres serait envoyé au congrès, par les Etats qui n'avaient point aboli l'esclavage; et il fut à la fin décidé, en ce qui concernait l'application du principe, qu'un membre représenterait quarante mille habitants, que cinq esclaves seraient comptés comme trois hommes libres, et telle a toujours été la pratique depuis.

Le recensement de 1820, d'après lequel le nombre des représentants fut fixé à deux cent treize, avait établi que la population totale des Etats-Unis s'élevait à neuf millions six cent trente-huit mille deux cent vingt-six habitants, dont sept millions huit cent soixante-un mille neuf cent trente-cinq blancs, un million cinq cent trente huit mille cent dix-huit esclaves, deux cent trente-trois mille cinq cent cinquante-sept noirs libres, et quatre mille six cent seize individus de toute autre sorte non naturalisés.

Le sénat est formé de deux membres par chaque Etat de l'Union. Les sénateurs sont élus pour six ans par les législatures respectives des Etats. En conséquence il y a dans le congrès quarante-huit sénateurs qui représentent les vingt-quatre Etats de la république fédérale. Tous les deux ans, il en sort un tiers des membres, qui peuvent être ou ne pas être réélus. Ainsi, pendant que le chiffre seul de la population, qui est officiellement vérifié une fois tous les dix ans, règle le nombre de membres de la chambre des représentants, celui du sénat ne varie jamais, à moins qu'un nouvel Etat ne soit admis dans l'Union, cas dans lequel deux sénateurs sont ajoutés au congrès, en même temps qu'un membre à la chambre des représentants pour chaque quarante mille nouveaux citoyens. Cette élection des sénateurs par les législatures particulières des Etats est considérée, à ce qu'il paraît, comme une reconnaissance constitutionnelle de l'existence séparée et indépendante de chacun d'eux en qualité de pouvoir souverain.

Ces mots de la constitution fondamentale: « Les sénateurs seront élus par les législatures des Etats » semblent, n'est-il pas vrai, renfermer un sens très clair. Les Américains ont cependant su leur donner deux interprétations bien différentes. Suivant les uns, le texte signifie que les législatures exerceront le droit qui leur est conféré, d'après la forme rationnelle, légale, ordinaire, c'est-à-dire que les deux corps agiront séparément l'un de l'autre, et que dans cette circonstance comme dans toutes il y en aura un qui pourra défaire ce que l'autre fera. C'est en effet le véritable principe fondamental de tout bon gouvernement qui ne se compose pas uniquement d'un seul corps. Néanmoins l'usage est, dans quelques Etats, d'élire les sénateurs au congrès par un scrutin général, auquel prennent à la fois part les membres des deux chambres, de sorte que le poids de la moins nombreuse s'évanouit et se perd dans les votes plus nombreux de la branche populaire.

C'est une conséquence inévitable, puisque les législatures des différents Etats pris individuellement sont presque formées sur les mêmes principes et d'après le même modèle que le congrès. Dans cinq Etats, les citoyens représentants sont élus pour deux années, mais dans les dix-neuf autres ils ne le sont que pour une seule. Dans un seul des Etats, les sénateurs siégent pendant cinq ans consécutifs, sans qu'aucun membre entre ou sorte. Dans huit, ils sont nommés pour quatre ans, et dans quatre de ceux-là une moitié des membres doit sortir chaque seconde année, tandis que dans les quatre autres il en sort chaque année un quart. Dans quatre Etats, ils sont nommés pour trois ans et se renouvellent annuellement par tiers. Dans deux, ils ne siégent que deux ans. Enfin, dans les neuf autres, leurs élections ne sont qu'annuelles.

Chaque membre du congrès, sénateur aussi bien que représentant, touche pendant la durée des sessions une indemnité quotidienne de huit dollars, environ quarante francs, et pareille somme pour chaque vingt milles de la distance, calculée par la route la plus ordinaire, qui sépare l'endroit de son domicile de celui où siége le congrès. Les membres aussi des législatures de tous les vingt-quatre Etats reçoivent chaque jour une compensation pécuniaire de leur peine et de la perte de leur temps, outre qu'ils sont pareillement défrayés de leur voyage. Dans l'Etat de New-York, l'allocation est de trois dollars par jour, de deux dans celui de New-Hampshire.

Il n'est pas facile, j'en ai fait l'expérience, de déterminer le nombre exact de tous les législateurs qui, en y comprenant les membres du congrès, sont en session chaque hiver sur toute l'étendue des Etats-Unis; mais d'après des renseignements que je crois avoir puisés aux meilleures sources, leur nombre ne doit guère s'élever à moins de quatre mille, qui presque tous sont chaque année à réélire.

La puissance des membres du congrès s'étend à tout ce qui concerne la nation en général. Ils doivent par tous les moyens possibles pourvoir à la défense commune, au bien commun; et dans ce but, entre autres priviléges spéciaux, ils sont autorisés à établir et à percevoir telle espèce d'impôt qu'il leur plaît, à contracter même des emprunts au nom des Etats; à fixer les règlements du commerce, soit avec les peuples étrangers, soit entre les différents Etats eux-mêmes, ou avec des Indiens; à déclarer la guerre; à rechercher et à punir les violations du droit des gens; à lever, à entretenir, à diriger des armées et une marine; à organiser, à armer, à discipliner la milice; enfin à faire exécuter dans toutes ses parties la constitution. Certains de ces pouvoirs, comme la levée d'impôts, par exemple, sont les mêmes que ceux des législatures dans les différents Etats; mais, d'ordinaire, l'exercice n'en a rien de commun, parce que si, tendant à un but semblable, ils étaient néanmoins exercés séparément par les Etats, la pratique pourrait en devenir odieuse, troubler l'harmonie et la paix, amener de tristes collisions.

Tous les autres pouvoirs législatifs, qui ne sont pas expressément dévolus au congrès par la constitution, reviennent de droit aux Etats séparés, qui sont chacun regardés comme indépendants des autres, et possèdent le contrôle exclusif de tous les intérêts purement locaux. Il ne faut pas croire cependant que cette délimitation des pouvoirs soit tellement simple que tout le monde la puisse aisément comprendre, ni tellement agréable aux différentes parties intéressées qu'elles s'y conforment tranquillement. Au contraire, d'interminables disputes s'élèvent sans cesse sur des points où les rédacteurs de la constitution se sont donné des peines inouïes pour ne rien laisser obscur.

Le pouvoir exécutif des Etats-Unis est déposé entre les mains d'un président, qui ne reçoit l'autorité que pour l'espace de quatre ans, et qui néanmoins peut être réélu. Il doit avoir atteint l'âge de trente-cinq ans, être citoyen par droit de naissance, ou s'être fait naturaliser comme tel avant le 4 mars 1789, date à laquelle la constitution fut adoptée, et avoir résidé pendant quatorze ans dans le pays. Le mode de sa nomination a été un des points qui a le plus embarrassé l'assemblée constituante. Elle a enfin jugé qu'il n'était ni sûr ni prudent de confier au peuple, d'une manière directe ou immédiate, l'élection du président; mais elle a investi de ce pouvoir un petit corps d'é-

lecteurs qui sont désignés dans chaque Etat, sous le contrôle de la législature; et pour fermer autant que possible la porte aux manœuvres frauduleuses, à l'intrigue, à la corruption, elle a déclaré que le congrès déterminerait non-seulement l'époque à laquelle les électeurs devraient être choisis, mais encore le jour où ils voteraient, et que le jour de l'élection serait le même pour tous les Etats. Toutes ces précautions néanmoins sont à peu près vaines; car, puisque le choix desdits électeurs est abandonné aux législatures des Etats, et que ces législatures, outre qu'elles sont élues annuellement, le sont par le suffrage universel, la désignation des électeurs qui votent pour la présidence vient, comme on peut le voir, presque aussi directement du peuple que si la constitution la lui avait tout d'abord attribuée.

Voici, au reste, la marche à suivre pour la nomination du président, telle que cette constitution l'indique par l'article 2 de la section 1re: « Chaque Etat désignera, d'après le mode que la législature jugera bon, un nombre d'électeurs égal au nombre total de sénateurs et de représentants que l'Etat a droit d'envoyer au congrès; mais nul sénateur, nul représentant, nul individu qui occupera dans le gouvernement une place de confiance ou de profit, ne pourra être désigné comme électeur. Les électeurs se réuniront dans leurs Etats respectifs, et voteront au scrutin pour deux personnes, dont une au moins n'habitera pas dans le même Etat qu'eux. Ils dresseront une liste de toutes les personnes qui auront obtenu des votes, y mentionneront le nombre de voix données en faveur de chacune d'elles, la signeront, la ratifieront conforme, y apposeront un sceau, et la transmettront au siége du gouvernement des Etats-Unis, à l'adresse du président du sénat. Ce dernier, en présence de ses collègues et aussi des membres de la chambre des représentants, ouvrira tous les certificats, et les votes seront alors comptés. La personne qui aura réuni le plus grand nombre de suffrages sera proclamée président, si ce nombre forme la majorité du nombre total des électeurs désignés. Mais s'il y en a plus d'une qui ait obtenu cette majorité, et qu'elles réunissent un nombre égal de voix, la chambre des représentants devra tout de suite choisir au scrutin l'une d'elles pour président. Si au contraire aucun des candidats ne se trouve avoir réuni la majorité, ladite chambre choisira de même le président parmi les cinq premiers noms en tête de la liste. Mais, pour ce choix, les votes seront recueillis par Etats, la représentation de chaque Etat n'aura qu'un vote, et la majorité de tous les Etats sera nécessaire. En tout cas, après le choix du président, la personne qui aura le plus grand nombre de voix des électeurs sera élue vice-président. Mais s'il y en a deux ou plus qui aient un nombre égal de voix, le sénat choisira entre elles le vice-président par un scrutin de ballottage. » On a jugé convenable, avant l'élection de 1804, d'amender la disposition relative à la nomination du vice-président, car il pouvait arriver que, sans le vouloir, les électeurs plaçassent dans le fauteuil de la présidence, qui est la plus haute charge des Etats-Unis, une personne qu'ils ne jugeaient digne que de remplir les fonctions de vice-président, fonctions qui comparativement n'ont qu'une minime importance. Pour obvier donc à cet inconvénient, il a été introduit dans la loi un amendement, d'après lequel les électeurs dressent deux listes séparées de candidats, dont l'une contient ceux à la présidence, l'autre ceux à la vice-présidence; de sorte que la chambre des représentants peut, dans son choix du vice-président, suivre la même marche que celle qui est indiquée plus haut pour celui du président.

Le nombre des sénateurs au congrès, comme je l'ai déjà mentionné, est de quarante-huit, c'est-à-dire de deux par chacun des vingt-quatre Etats de l'Union. En 1828, la chambre des représentants contenait deux cent soixante-un membres, ce qui faisait un nombre total de deux cent soixante-une personnes dans le congrès. En conséquence, aux termes de la constitution précitée, c'était alors le nombre des électeurs du président. Si donc un candidat obtenait la majorité ou cent trente-un suffrages, il devait être regardé comme élu, sans plus ample discussion. Mais s'il y avait plus de deux candidats, et qu'aucun n'eût réuni la moitié plus une des voix, la chambre des représentants devait immédiatement procéder à un scrutin de ballottage entre les premiers noms de la liste. En cette circonstance, les représentants votent non pas individuellement, cas où il y aurait deux cent treize voix, mais par Etats, ce qui réduit les voix à vingt-quatre. Les membres qui représentent chaque Etat respectivement dans la chambre se forment en autant de comités qu'il y a d'Etats, et décident à quel candidat leur Etat donnera son vote. Lorsqu'ils se sont entendus sur ce point, soit à l'unanimité, soit à la majorité, ils déposent un bulletin dans l'urne. Chaque Etat donc, grand ou petit, et quel que soit le nombre de ses représentants, ne peut, en cette occasion, apporter que le même poids dans la balance. Ainsi le New-York qui, à raison de son immense population, envoie trente-quatre membres à la chambre des représentants, n'exerce pas plus d'influence par le résultat du scrutin, pour le choix du président, que le New-Jersey qui n'y en envoie que six.

Le cas le plus mémorable où le choix du président ait été dévolu à la chambre des représentants fut lors de l'élection de l'année 1800. L'égalité des votes, entre M. Jefferson et M. Burr, produisit dans la chambre une lutte opiniâtre dont l'histoire américaine a conservé le souvenir. L'ouverture des bulletins électoraux eut lieu le 11 février. Après la déclaration que les électeurs n'avaient pas fait de choix, et qu'il appartenait aux représentants d'en faire un, ceux-ci se rassemblèrent dans la salle de leurs délibérations, et y admirent les sénateurs, mais comme simples témoins. La chambre avait précédemment adopté pour règles de continuer les tours de scrutin jusqu'à ce qu'ils amenassent un résultat, sans les interrompre par aucune autre affaire; de ne pas s'ajourner, mais de siéger en permanence tant que le choix ne serait pas décidé, et de fermer ses portes au public pendant toute la durée de l'opération. Huit ballottages se succédèrent depuis trois heures du soir jusqu'à minuit, sans décider rien. Les membres se retirèrent alors dans leurs bureaux pour dîner. A trois heures du matin, le 12, se fit le neuvième ballottage, et à midi le vingt-huitième sans plus de succès. La chambre, malgré son règlement, s'ajourna alors au lendemain. Le 13, deux nouveaux tours du scrutin, nouvel ajournement. Le 14, le 15 et le 16, pas encore de conclusion. Enfin le 17, à une heure de relevée, après trente-six ballottages, M. Jefferson fut élu.

Aux élections subséquentes du président, en 1804, 1808, 1816 et 1820, il y eut toujours majorité en faveur d'un des candidats; mais en 1825 le choix tomba encore au pouvoir de la chambre des représentants, car aucun des quatre candidats n'avait réuni la moitié plus un des suffrages électoraux. Un fait assez curieux, c'est que M. Adams, qui n'en avait obtenu que quatre-vingt-six, fut choisi de préférence au général Jackson, qui en comptait quatre-vingt-dix-neuf. Aussi ai-je entendu dire souvent, quoique la lettre de la loi ne favorise pas cette opinion, que le général, qui avait le plus grand nombre de votes, et qui par conséquent était à rigoureusement parler le candidat du peuple, aurait dû être nommé président par la chambre.

Toutes les élections en Amérique se font au scrutin, et non de vive voix; mais la méthode d'après laquelle les votes se recueillent diffère beaucoup dans les différents Etats. Sans entrer à ce sujet dans de longs détails, je me contenterai, après avoir dit comment les électeurs choisis pour nommer le président s'acquittaient de leur mandat, et comment au besoin les

représentants achevaient leur besogne, de décrire, par exemple, la manière dont ces électeurs sont eux-mêmes élus. La constitution dit qu'ils seront choisis suivant telles méthodes que les législatures respectives des Etats jugeront convenable d'adopter. Or, les méthodes en usage sont au nombre de trois. La première est que les législatures usent de leur privilége de désigner ces électeurs; la seconde, qu'elles ordonnent qu'ils soient désignés par un scrutin général, et la troisième par districts. La législature de chaque Etat se compose, comme on sait, de deux chambres, d'un sénat et d'une assemblée. Si donc elle préfère retenir la faculté de choisir les électeurs, la question est bientôt décidée; car le parti qui se trouve avoir la majorité prend tous les électeurs entre les gens qui ont sa nuance d'opinion. Les deux autres méthodes ne sont pas si simples, et diffèrent beaucoup entre elles, quoique dans l'une et dans l'autre il y ait droit de suffrage universel pour les citoyens. Doit-on procéder par scrutin général : alors, comme dans toute élection américaine, les amis de chaque candidat à la présidence font imprimer séparément une liste d'autant d'électeurs que l'Etat peut en nommer. Ils répandent ensuite ces deux listes ou bulletins dans toute l'étendue de l'Etat. Au jour de l'élection, les citoyens n'ont plus besoin que de déposer dans l'urne l'un de ces deux bulletins; et si, lors du dépouillement des votes, le nombre des bulletins Jackson, par exemple, dépasse d'un seul celui des bulletins Adams, tous les électeurs de l'Etat devront être pris entre les Jackson-Men, et réciproquement; car c'est en ce cas la simple majorité d'une voix qui décide de quel côté se porteront tous les votes lors de l'élection présidentielle. Enfin procède-t-on d'après la troisième méthode : alors l'Etat est divisé en un certain nombre de districts qui ont chacun pouvoir de nommer un ou plusieurs électeurs. Les amis des divers candidats, qui se trouvent dans ces districts, préparent de même des bulletins imprimés qui, toutefois, ne contiennent plus la liste totale des électeurs, mais seulement le nom ou les noms d'autant de personnes que leur district particulier a droit d'en choisir. Ces bulletins sont ensuite mis en circulation exclusivement dans ce district. Si, par exemple, un Etat renferme trente de ces circonscriptions électorales, il y aura trente bulletins *Jackson*, et pareil nombre de bulletins *Adams* qui circuleront dans les différentes parties de l'Etat, chacun contenant un ou plusieurs noms d'électeurs proposés. Au jour de l'élection, lorsque les bulletins seront comptés dans les trente différents districts, on verra combien d'électeurs sont choisis pour un candidat et combien pour l'autre. S'il arrive que ces nombres soient égaux, ils se neutralisent, se compensent mutuellement, et la voix de cet Etat devient nulle en ce qui concerne l'élection du président. Si les nombres au contraire sont inégaux, on retranche le plus petit du plus grand, et le chiffre de la différence indique la quantité de voix acquises au candidat de la majorité.

Les droits du président, lorsqu'il est enfin élu, sont bientôt énumérés. Il commande en chef les forces de terre et de mer, ainsi que la milice des différents Etats, quand elle est convoquée pour le service de l'Union. Il a le pouvoir de commuer les peines et même de gracier, sauf les cas de haute trahison. « Par et avec l'avis et le consentement du sénat, » il peut conclure des traités; mais le concours des deux tiers des sénateurs présents est nécessaire pour rendre valides les négociations dans lesquelles il entre avec les puissances étrangères. Rien ne saurait être plus explicite que la lettre de la constitution sur ce point. Cependant la chambre des représentants a quelquefois discuté avec chaleur cette question, et même, un jour, a pris une résolution où il est déclaré que, quand un traité dépendait, pour l'exécution de certains articles, d'un acte du congrès, c'était et le droit et le devoir de la chambre des représentants de délibérer sur l'opportunité ou l'inopportunité d'exécuter un traité pareil.

Le président propose, et après avoir consulté le sénat, après avoir obtenu sa sanction, nomme les ambassadeurs, les ministres, les consuls, les juges de la cour suprême et tous les autres fonctionnaires dont le choix n'est pas autrement déterminé par la constitution. Le congrès néanmoins a droit de décider si ces officiers subalternes seront nommés par le président seul, ou par des tribunaux, ou par les chefs des administrations auxquelles ils appartiennent. Cette dépendance du président envers le sénat est regardée par les Américains comme une grande garantie pour leurs libertés.

Le président est tenu de présenter de temps en temps au congrès un rapport sur l'état de l'Union, et de réclamer les mesures qu'il juge nécessaires et utiles. Il peut convoquer les deux chambres dans les occasions ordinaires. Il est obligé de recevoir les ambassadeurs et autres ministres publics, de commissionner tous les officiers militaires du pays, et de veiller à la fidèle exécution des lois. Le président, le vice-président et tous les autres fonctionnaires civils des Etats-Unis peuvent être accusés par la chambre des représentants; et, s'ils sont reconnus coupables par les deux tiers des membres du sénat, destitués de leurs charges. Ni le président, ni les secrétaires d'Etat, ni aucun autre individu qui accepte une place du gouvernement, ne peuvent siéger dans l'une ou l'autre chambre, tant qu'ils conservent leurs fonctions.

Telle est la structure de la constitution américaine en ce qui concerne les deux branches les plus importantes, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Combien de temps résistera-t elle aux coups que la démocratie cherche sans cesse à lui porter? Nul ne saurait le dire; mais déjà, d'après la rumeur publique, il ne semble nullement improbable que le choix du président doive sous peu être fait par *un scrutin général* de tous les citoyens de l'Union, sans l'intervention d'aucun corps spécial d'électeurs privilégiés, choisis dans les différents Etats. Cette première victoire remportée, la seconde sera d'abréger l'espace de la durée actuelle des fonctions de président et de ne permettre aucune réélection; car ce sont à présent deux projets favoris.

En Amérique, tous les législateurs, soit au congrès soit dans les différents Etats, reçoivent pour dédommagement de leurs peines durant la session une certaine indemnité quotidienne et pécuniaire. Ce fait, on le conçoit, donne une physionomie distincte à ces corps, et réuni à d'autres circonstances très importantes, complète à peu près leur caractère démocratique. Les membres de ces assemblées législatives sont envoyés sur leurs bancs non-seulement pour représenter l'endroit même où ils sont élus, mais encore la loi exige d'eux qu'ils y aient tous résidé une assez longue époque avant l'élection. Ils ne peuvent non plus être nommés ailleurs. Ce principe est un des plus destructeurs qui se puisse imaginer de la vraie indépendance, car il force les représentants à ne s'occuper que d'objets purement locaux, sans y être tenus par la loi : ils négligent d'envisager les intérêts généraux pour veiller avec amour à ceux de leurs commettants en particulier. Si donc il se rencontre un homme de vues assez larges pour, en considération du bien commun, s'opposer à ce qu'on favorise les individus, il sera certainement remercié aux premières élections, qui, comme on sait, ne se font jamais attendre longtemps, et sont une espèce d'épouvantail dont les électeurs menacent sans cesse leurs élus. Ainsi la doctrine, que la volonté des commettants doit guider la conduite des personnes envoyées aux législatures, est universellement mise en pratique; et dès lors les mandataires ne sont que des pantins dont les mandants tiennent les fils. Un autre inconvénient de la trop courte durée des pouvoirs, c'est qu'un membre qui toujours est certain ou à peu près, quelsque soient son zèle et sa conscience, de ne pas rester en fonction au-delà d'une année, sera toujours entraîné, à moins que la nature humaine ne se ressemble pas des deux côtés de l'At-

lantique, entraîné, dis-je, irrésistiblement, à user de sa brève autorité pour servir son propre intérêt, ou, ce qui revient au même, celui de ses parents et de ses amis, ou encore celui des électeurs de son district. Dans tous les cas, le service public n'est jamais qu'une considération secondaire.

Les membres du congrès sont nommés pour une période deux fois aussi longue que ceux des législatures de chaque Etat, c'est-à-dire pour deux ans. Mais ce n'est pas encore assez pour permettre à un homme d'acquérir une expérience suffisante des affaires publiques ou de montrer des talents qui lui gagneront la confiance durable de ses commettants; car la plupart des législateurs n'occupent leur poste que pendant une seule session.

Un des effets de la démocratie, dans la vie tant publique que privée (car, dans les Etats démocratiques, la première doit forcément se mêler sans cesse à la seconde) est, sans contredit, de rétrécir le cercle où se développent les facultés intellectuelles, et, en diminuant le besoin des raffinements de tout genre, d'en diminuer la production. Aussi n'y a-t-il pas en Amérique, du moins que je sache, des gens à citer. Demandez aux Américains où sont leurs grands hommes, leurs graves autorités : toujours ils vous renverront aux héros de la révolution, à Washington, à Franklin, à Jefferson. Il en est presque de même en littérature, en sciences, en beaux-arts.

Puis, il faut y songer, presque tout le monde dans ce pays s'occupe à gagner de l'argent, presque personne ne fait son occupation exclusive d'en dépenser. Effectivement, toutes, ou du moins à peu près, toutes les richesses sont encore entre les mains des personnes qui les ont elles-mêmes amassées. Or, en premier lieu, l'habitude de gagner de l'argent et celle de le dépenser sont, comme on sait, absolument contraires l'une à l'autre; car, tant qu'on gagne, on remet toujours à trop tard le temps d'en jouir; et, en second lieu, l'art de la dépense est partout, mais principalement aux Etats-Unis, plus difficile que celui du gain. En voici la cause : c'est que les riches, qui ont toute la bonne volonté nécessaire pour user largement de leur fortune, n'en trouvent pas l'occasion. Ils n'ont pu encore devenir très nombreux, et, par conséquent, ne voient guère, dans leur entourage, de gens qui sympathisent avec leurs goûts de luxe, ou qu'ils puissent prendre pour modèle. Où, quand, avec qui dépenseront-ils? Quels rivaux auront-ils à craindre pour leurs équipages, pour leurs chevaux, pour leurs hôtels? Et de quels yeux seront-ils regardés par la grande masse de tout le peuple, qui ne songe à rien moins qu'à se divertir?

Long-Island, comme on le verra si l'on veut jeter un coup d'œil sur la carte, repose à peu de distance du continent et lui est presque parallèle, se prolongeant de l'est à l'ouest. Cette île, qui a cent milles de long et dix ou douze de large, est composée d'un bout à l'autre d'une masse de matière diluvienne, c'est-à-dire d'argile, de sable, de gravier et d'infinies myriades de blocs de toutes sortes de pierres entassées pêle-mêle dans le désordre le plus pittoresque. L'explication la plus simple qu'on puisse donner de la formation de cette île intéressante est d'admettre qu'elle provient du dépôt qu'ont fait, à la place où on la voit, les balayures que l'immense cours d'eau en question avait prises aux contrées qu'il avait parcourues. Tout le temps que ce torrent, qui, sans doute, avait plusieurs centaines de pieds de profondeur, roulait sur la terre ferme, sa rapidité devait être assez grande pour qu'il entraînât avec lui une agglomération considérable de matériaux, dont le frottement a nivelé et en quelque sorte poli, telle que nous la voyons maintenant, la surface des régions submergées. Mais quand cette terrible masse mouvante, moitié liquide, moitié solide, atteignait la mer, l'eau d'elle-même se répandait de toutes parts, et le moteur impétueux se trouvant par cette raison cesser presque aussitôt d'agir, les matières pesantes ont dû tomber à fond. De leur entassement successif s'est formée Long-Island, comme un banc ou une barre se forme à l'embouchure d'une rivière. Seulement, dans ce cas, il est d'autant plus gigantesque, qu'un tel torrent passager et diluvien peut être imaginé incomparablement plus grand qu'aucun des fleuves permanents du globe.

Route de New-York à Philadelphie. Institution de cette ville. De la librairie en Amérique. Tombe de Franklin.

Le 28 novembre, à midi, nous quittâmes New-York sur un des magnifiques et commodes bateaux à vapeur du pays, et nous traversâmes le hâvre dans une direction presque méridionale. Nous voulions gagner Philadelphie; mais un coup d'œil jeté sur la carte montrera que, à moins de faire un grand détour, il est impossible d'accomplir tout le trajet par eau. Les paquebots remontent donc aussi loin qu'ils peuvent une petite rivière qu'on appelle *le Rariton*. Les passagers débarquent alors, et franchissent dans les diligences l'espace étroit qui s'étend jusqu'au bord de la Delaware. Là, s'embarquant de nouveau et favorisés par le courant, ils atteignent bientôt Philadelphie. Cette noble cité s'élève sur la rive droite de ce superbe *estuaire*, à l'extrémité de la pointe de terre basse qui est comprise entre le fleuve ci-dessus mentionné et le Schuylkill, à peu de distance de l'embouchure. Un tel triangle formé par deux cours d'eau est admirablement propre au site d'une grande ville. Parmi les nations de l'Orient un pareil lieu est toujours regardé comme sacré, et prend le nom de *Sunqum ;* mais, dans l'ouest, où les manières et les coutumes sont aussi différentes de celles de l'Inde que les longitudes, ces sortes de deltas ne sont prisés que parce qu'ils offrent à la fois des facilités pour les rapports commerciaux avec l'intérieur et une communication avec la mer.

La surface de l'eau dans le hâvre, ou, mieux, dans la baie de New-York, que nous parcourûmes pendant la première partie de notre voyage, était aussi unie qu'un miroir. Il n'y avait pas le moindre vent, et l'air, quoique froid, ne l'était pas assez pour que nous ne pussions rester dehors. Aussi restâmes-nous sur le pont toute la matinée, tant était pittoresque le spectacle que nous offrait cette navigation intérieure entre Staten-Island à notre gauche et les côtes du New-Jersey à droite. Après que nous fûmes entrés dans le Rariton, notre route décrivit de fortes et nombreuses sinuosités à travers des oseraies et des marécages salés, tout remplis de meules de foin. Certaines parties de la rivière étaient couvertes d'une mince couche de glace, mais brisée en beaucoup d'endroits, tandis que, sur d'autres points, nous pouvions découvrir des myriades de cristaux qui commençaient à se former à la surface.

En dépit de tous les principes d'égalité qui règnent aux Etats-Unis, il y a dans les grands paquebots des places privilégiées où les divers voyageurs n'ont accès que pour leur argent. Une barrière de cette nature serait même inutile pour empêcher la confusion, si le voyage devait d'un bout à l'autre s'accomplir par eau; car toujours, lorsque c'est au choix des personnes, celles qui se ressemblent, dit le proverbe, s'assemblent. Mais aux endroits où les bateaux s'arrêtent, et quand une douzaine ou deux de voitures s'élancent vers la rive, pouvant chacune contenir dix passagers, il pourrait bien arriver que toute distinction de rang devînt nulle, si l'on ne prenait des mesures pour conserver quelque classification parmi la compagnie. C'est pourquoi le capitaine, pendant la traversée, prend la liste de son monde, se promène dans les diverses parties de son bâtiment, et tâche de présumer d'après l'apparence des individus quels sont ceux qui vraisemblablement pourront être charmés de se trouver ensemble dans les voitures. Il indique alors aux différentes gens les numéros de celles où ils devront monter après le débarquement, et ainsi prévenu, vous montrez vos effets à un homme

de l'équipage, qui avec de la craie y trace le numéro de votre voiture. Par ce moyen, on est sûr que les malles, les caisses, tous les bagages enfin ne quitteront pas leurs propriétaires, qui, de fait, ne sont guère traités autrement que s'ils étaient eux-mêmes des porte-manteaux, et qui se trouvent passer du paquebot dans une diligence et de la diligence dans un autre paquebot, sans presque avoir à s'inquiéter de rien.

Le 30, nous atteignîmes Philadelphie, et dès le soir du jour suivant, 1er décembre, j'acceptai la proposition qui me fut faite d'assister à une causerie entre les gens de lettres et de science les plus distingués de la ville. Ces assemblées, qu'on appelle *des réunions à la Wistar*, du nom de leur fondateur qui était un célèbre médecin, se tiennent une fois la semaine chez les différents membres, tour-à-tour. Le rôle d'un voyageur en pareille circonstance, d'un Anglais surtout, est curieux, mais non facile à jouer ; car, quoique ces messieurs soient remplis d'attention et d'obligeance, un étranger a, de leur part, un feu roulant de questions à soutenir, et pour y répondre avec sincérité, sans toutefois manquer en rien aux règles de la politesse, il lui faudrait souvent plus d'adresse que la nature ne lui en a départi. Quant à moi, du moins, je fus sans cesse étonné de l'inquiétude avec laquelle on me demandait mon opinion sur une foule de sujets insignifiants. Ce qui encore m'amusait beaucoup, c'était de remarquer, lorsque j'étais assis dans un cercle de Philadelphiens, et qu'un d'eux s'emparait de la parole pour me prouver la supériorité des Etats-Unis sur le reste du monde, avec quelle promptitude les autres, comme des picadores espagnols dans un combat de taureau, s'empressaient de lancer un trait dans l'argumentation dès que le moindre point leur en paraissait faible. D'ordinaire encore le meilleur raisonnement leur semblait ne plus rien valoir du tout, à l'instant où ils s'apercevaient que le moindre petit détail n'avait pas été mis à ma connaissance, quoique, quand cette légère omission était reparée, l'argument original demeurât aussi fort, et souvent plus fort qu'auparavant. A parler en général, je puis dire que, dans toute l'Amérique, on croit avoir suffisamment répondu aux objections que soulève un étranger, quelle que soit la nature de l'entretien, lorsqu'on lui a montré, ce qui est presque toujours possible, que la plus mince particularité avait été passée sous silence. Aussi la plupart des conversations ressemblent-elles à des chamailleries d'avocats, plutôt qu'à des discussions qui aient pour unique but la découverte de la vérité.

Le commerce de la librairie en Amérique ne ressemble guère à celui du même genre en Europe, surtout en France, en Angleterre, en Allemagne. Par exemple, le libraire qui édite un livre est presque le seul qui le débite, n'accordant pas à ses confrères de remise qui leur permette de le débiter avec profit. Jamais les uns, par conséquent, ne cherchent ni ne reçoivent de souscriptions pour les autres. Puis, comme d'une part il n'y a que très peu d'auteurs nationaux, comme de l'autre les auteurs étrangers, à moins de résider aux Etats-Unis, n'ont aucun droit à réclamer sur la vente de leurs ouvrages, la presse travaille beaucoup plus pour réimprimer d'anciens livres que pour en publier de nouveaux. Enfin le nombre des exemplaires qu'ils vendront est le seul point que les imprimeurs semblent considérer, et le succès de leurs entreprises ne reposant jamais que sur le bon marché, la concurrence ne tend d'ordinaire qu'à l'abaissement des prix. C'est une explication suffisante de l'affreux papier, des misérables caractères et de l'ignoble reliure qui enlaidissent presque tous les livres réimprimés dans ce pays. A dire vrai, ils remplissent parfaitement l'usage qu'on leur destine : on les lit, puis on les jette de côté ; ou, si on les conserve quelque temps, ils finissent toujours par s'en aller en pièces. Hormis dans les grandes villes, dans les hôtels des riches ou dans les institutions publiques, on ne voit nulle part rien qui ressemble à une bibliothèque. Sans doute il règne dans toute l'Amérique une rage de lecture pour tous les ouvrages d'un genre léger, pour les romans, par exemple ; mais vous n'y rencontrez pas, que je sache, le bibliophiles, pas même de gens à qui l'idée vienne de réunir un petit choix de leurs auteurs favoris, pour dans la circonstance les avoir sous la main. Le fait est que la disposition de la plus grande partie des habitants à toujours être par monts et par vaux, leurs occupations qui ne sont presque jamais sédentaires, leurs habitudes de vie qui n'ont rien de calme ni de reposé, et diverses autres causes, tant domestiques que politiques, les mettent dans l'impossibilité de former des collections de livres. A quelque motif qu'il faille attribuer cette indifférence, peu de personnes paraissent même s'en soucier : un ouvrage se lit une fois, et c'est tout. La publication d'un livre ne dure jamais plusieurs mois, encore moins plusieurs années comme chez nous, mais au plus quelques semaines seulement. Aussi l'imprimeur le plus expéditif et le plus ingénieux à trouver moyen de baisser ses prix, encaisse-t-il les plus vastes bénéfices pendant que la curiosité publique est en haleine.

Mais si le nombre des bibliothèques particulières est petit, en revanche celui des bibliothèques publiques est considérable. En 1824, Philadelphie n'en comptait pas moins de seize qui renfermaient un total de soixante-cinq mille volumes. La plus remarquable est sans contredit celle de la Société Philosophique américaine de cette ville. On y trouve la collection la plus complète qui existe des mémoires et publications de toutes les sociétés savantes du vieux monde. Cette bibliothèque judicieusement choisie contient en outre dans une salle particulière les catalogues exacts de toutes les autres bibliothèques d'Amérique ; et ils sont rangés si méthodiquement, qu'en peu de minutes on peut savoir si tel livre se trouve ou ne se trouve pas dans le pays. Ce curieux expédient compense jusqu'à un certain point, pour quiconque s'occupe des lettres ou des sciences, le peu d'étendue de la plupart de ces établissements, en les mettant à même de connaître au juste les richesses de toute la contrée.

Outre la Société Philosophique, Philadelphie a plusieurs autres corps savants, dont je dois dire que j'ai peu vu ailleurs d'institutions pareilles, enflammées d'un désir plus sincère d'augmenter le domaine de la science par amour d'elle-même. Les Philadelphiens, à dire vrai, paraissent avoir plus de loisir que les habitants d'aucune autre cité de l'Union : aussi se livrent-ils aux études scientifiques et littéraires avec plus de persévérance et de succès. Cette circonstance donne dans cette ville au tour des pensées et des conversations un caractère si particulier, qu'il en distingue les citoyens de ceux du reste de l'Amérique.

On a dit que Philadelphie a l'air quaker. Cette ville est effectivement fort remarquable par la régularité et la propreté qui distinguent la secte de ce nom. Mais ce n'est pas tout : elle possède aussi beaucoup de beautés, de même qu'il nous arrive souvent de découvrir une très jolie figure sous un très grave bonnet. Elle est située dans un vallon ; mais telle est la variété de ses maisons, de ses églises et de ses autres édifices publics, qu'elle ne manque pas encore d'intérêt. Philadelphie, d'après le plan, ou, si on aime mieux, sur le papier, s'étend de la rive droite de la Delaware à la rive gauche du Schuylkill ; mais à l'époque de mon voyage, le côté oriental, ou de la Delaware, était seul bâti. Les principales rues, qui sont perpendiculaires aux deux rivières, portent des noms d'arbres. Ainsi, il y a la rue du Châtaignier, la rue du Noyer, la rue du Pin, la rue de la Vigne. La seule exception qu'on ait faite à cette règle l'a été en faveur de la magnifique avenue pavée qui s'appelle *Market Street*, ou *High-Street*, rue du Marché, ou Grande-Rue. Les autres rues, qui coupent les premières à angles droits, sont désignées par les numéros 1, 2, 3, 4, etc., qui déjà vont à quatorze, et qui continueront je présume jusqu'à ce que la ville atteigne le Schuylkill.

Le 13, nous fîmes un pèlerinage à la tombe de Franklin. C'est simplement une large dalle de marbre, po-



Albany.

sée à plat sur la terre, sans autre inscription que ces mots : BENJAMIN ET DÉROBA FRANKLIN. 1790.

Route de Philadelphie à Baltimore. Cette ville. Système judiciaire des Etats-Unis.

Le 19 décembre nous quittâmes Philadelphie pour gagner Baltimore, et nous descendîmes la Delaware sur un rapide paquebot à vapeur qui, malgré de fréquentes haltes, quoique nous eussions la marée tout-à-fait contraire, ne parcourut pas moins de dix milles à l'heure. Les rives du fleuve sont extrêmement basses tout le long du chemin, jusqu'à Newcastle, petite ville à quarante milles au-dessous de Philadelphie; et comme la nature était alors revêtue de son manteau d'hiver, le paysage avait l'air froid et triste. Avant d'atteindre le quai, le capitaine, suivant l'usage, divisa ses passagers en escouades de dix personnes, dont neuf devaient trouver place dans l'intérieur des messageries, et la dixième partager le siége du cocher. Mais nous étions si nombreux à bord, que les diligences du service ordinaire ne purent contenir tout le monde et que les entrepreneurs furent obligés d'envoyer aux alentours chercher des chevaux. Cette opération nous retarda un peu, tandis que la rue du village se remplissait insensiblement du nombre nécessaire de voitures. On n'en laissa partir aucune avant qu'elles eussent toutes reçu leur chargement complet de bagages et de voyageurs, ce qui nécessita de la part de ces derniers la plus admirable complaisance. Certes, le calme philosophique avec lequel ils se soumirent au péril de verser, tant on les entassait les uns sur les autres, est le courage le plus digne d'éloge que j'aie jamais vu en voyage. A peine prononçaient-ils le moindre mot : ils étaient, enfin, aussi doux, aussi insouciants que des moutons. Au bout d'environ trois quarts d'heure, quand toutes les diligences furent prêtes, le numéro 1 se mit en marche, le numéro 2 suivit, et ainsi des autres : vous auriez dit une caravane qui allait traverser un désert. Comme on nous avait sans cesse répété que cette partie de la route était la plus détestable des Etats-Unis, nous comptions sur une quantité plus qu'ordinaire de cahots et de secousses, mais nous fûmes agréablement désappointés; car, si la route n'était pas excellente, nous en avions parcouru de pires, et plût à Dieu que, par la suite, elle eût toujours été aussi bonne!

Nous parvînmes, longtemps après la nuit close, à Frenchtown, ville située sur le bord gauche de l'Elk. C'est une petite rivière qui se jette dans le Chesapeake, le plus vaste de tous ces immenses estuaires ou baies qui caractérisent les côtes de l'Amérique. Nous pûmes reconnaître au grouillement de l'eau dans la chaudière de la machine à vapeur du paquebot qui nous atten-



La route traversa une épaisse forêt dont était revêtu un terrain marécageux.

dait, et dans la haute colonne d'étincelles que le feu de bois des fourneaux lançait dans les airs, que tout était prêt pour notre départ immédiat. Nos voitures se rangèrent sur le quai au milieu d'une mer de boue, à travers laquelle il nous fallut nous frayer de notre mieux un passage jusqu'à la chaloupe. Nous n'aurions évité, certes, ni de nous mouiller ni de nous salir les pieds, si nous n'eussions recouru à une admirable espèce de chaussons, très portée en Amérique, entièrement faite de gomme élastique, et sans couture. C'est en ce genre ce qu'on a jamais imaginé de mieux. Ces chaussures de dessus, qui se confectionnent sur la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, sont aussi légères que commodes au pied, en même temps qu'elles sont tout-à-fait imperméables. On sait du reste qu'elles commencent à s'introduire en Europe.

Lorsque nous eûmes enfin monté à bord, la presse y fut excessive : on avait à peine la place de se retourner; et quant à des siéges ou des bancs, ils étaient tous occupés par d'heureux voyageurs qui s'étaient embarqués avant nous. Dans la cabine, où il faisait une chaleur étouffante, on trouvait un bizarre spectacle. Tout à l'entour de l'appartement, sur des canapés, étaient assises les dames, tenant leurs sacs et leurs ridicules sur leurs genoux, et si foulées, si pressées, qu'elles ne pouvaient ni bouger, ni tourner la tête, ni échanger un mot avec leurs voisines, tandis qu'au milieu d'elles remuait, causait, criait une multitude d'hommes. A neuf heures, on servit le souper. Comme de coutume, ce repas ne dura qu'un instant, et les tables furent enlevées par trois ou quatre nègres agiles, non pas domestiques, mais esclaves; car nous étions alors entrés dans cette vaste région des Etats-Unis où les travailleurs ne sont pas même libres de nom.

Au souper succéda une scène des plus divertissantes, le tirage au sort des hamacs, car il n'y en avait pas pour plus d'un tiers des passagers. Ce petit nombre fut encore réduit par suite d'un empiétement fait sur le dortoir des messieurs pour agrandir celui des dames. C'est effectivement une règle que nous avons toujours vu observer en Amérique, de ne jamais s'inquiéter du bien être des hommes avant qu'on ait donné à toutes les femmes les plus grandes commodités possibles. Un nombre de billets, égal à celui des seigneurs de la création que renfermait le paquebot, fut mis dans une boîte, et chacun d'eux, en même temps qu'il vint acquitter le prix de son passage, tira une carte. Si la carte ainsi tirée portait un numéro, c'était bon : elle servait de titre à la prise de possession du hamac qui était marqué du chiffre correspondant; mais si elle était blanche, le pauvre voyageur à qui le sort l'envoyait ne pouvait que se coucher sur les armoires, sur les buffets, sur les tables, ou, comme on dit, chercher la planche la moins dure du pont et en faire

Paris. — Impr. Lacour et C°, rue Soufflot, 16.

son lit. Pendant tout le tirage régna la plus cordiale gaîté ; mais, bien entendu, on huait sans miséricorde les malheureux qui amenaient les bulletins blancs. J'eus, pour moi, le bonheur d'en amener un noir, et j'étais si las que je ne pus retenir un cri de joie en le voyant. Mais, joie inutile! notre dortoir était tellement infecté de l'odeur du tabac et de l'eau-de-vie, tellement plein de fumée, car il y avait au milieu un gros poêle en fonte tout rouge, surtout tellement bruyant, car les passagers sans hamacs ne cessèrent de remuer et de causer, pour ne rien dire du bruit de la machine et des cris continuels de l'équipage, que je ne fermai pas l'œil de la nuit.

Nous arrivâmes à Baltimore dans la journée du 20, et nous établîmes notre quartier dans un des plus vastes hôtels que j'eusse jamais vus. Nous pûmes y avoir, non pas une simple chambre à coucher, comme cela nous était arrivé souvent, mais un appartement presque complet. Nous obtînmes aussi, moyennant quelques schellings de plus, la permission de manger seuls, avantage qui ne peut s'acheter en Amérique que rarement, jamais hors des grandes villes, je puis le dire, et là même, d'ordinaire, avec plus de peine que de plaisir. Mais à Baltimore, au prix de sept dollars (une quarantaine de francs par jours), nous n'eûmes à nous plaindre de rien, excepté du service ; encore eût-il été excellent, si Caton, le malheureux nègre qui nous servait, n'avait pas été, nous disait-il, obligé de servir aussi une douzaine d'autres chambrées. Nous n'avions donc qu'une chance sur douze de le voir répondre tout de suite à l'appel de notre sonnette. A Philadelphie (j'aurais dû le mentionner plus haut) notre résidence dans une pension bourgeoise avait été parfaitement agréable à tous égards, sinon qu'il fallait prendre ses repas à une table commune et à des heures fixes. On déjeunait à huit heures et demie, on dînait à trois, on prenait le thé à six, et on soupait à neuf ou dix. Il ne nous en avait coûté que cinq dollars par jour, presque un tiers de moins qu'à Baltimore.

Les lettres de recommandation que nous avions apportées pour les principaux habitants de cette ville nous eurent bientôt introduits au sein de la meilleure et de la plus élégante société. Pour ma part, je fus extraordinairement charmé de m'apercevoir que ce n'était pas la coutume des Baltimoriens d'étourdir les oreilles de leurs hôtes à force de louer leurs établissements, leur cité, leur baie, leur liberté, leur intelligence et tout le reste. Au contraire, ils ne se donnaient que des éloges modérés, raisonnables et justes. Je m'estimai aussi fort heureux d'apprendre qu'ils n'avaient guère de curiosités à nous montrer ; car, l'avouerai-je? les voyageurs se dégoûtent à la fin comme toutes les autres espèces de gens, et j'étais si complétement rassasié de prisons, d'écoles et d'hôpitaux, après tout ce que j'avais vu en ce genre à Boston, à New-York et à Philadelphie, qu'il était en vérité fort agréable de se trouver parmi des gens qui laissaient à leurs institutions le soin de se vanter elles-mêmes, ou qui ne reprochaient pas sans cesse aux étrangers de fermer à dessein les yeux sur les beautés de leur ville, lorsque cependant, pour les connaître, ils ne se refusaient à aucune fatigue ni de corps ni d'esprit.

Baltimore, cependant, renfermait à cette époque une des plus grandes merveilles de l'Union, un des hommes les plus remarquables que j'eusse jamais rencontrés, M. Charles Carroll de Carrollton, vieillard de quatre-vingt-un ans, le seul qui survécût de ces hardis patriotes dont la signature se trouve au bas de la déclaration de l'indépendance américaine. Je lui ai entendu dire que Baltimore, qui compte aujourd'hui soixante-dix mille âmes, avait, à sa souvenance, été un hameau de sept maisons. Mais depuis quelques années, par suite d'événements sur lesquels, j'en ai peur, les habitants n'ont aucune influence, cette ville est demeurée stationnaire. Pendant la longue période de guerre qui a désolé l'Europe au XIXe siècle, elle a fleuri, comme quelques autres en Amérique, sous le pavillon neutre. C'était aussi une place de beaucoup plus grande importance avant que le canal de New-York eût monopolisé presque entièrement l'exportation des produits de l'intérieur, dont le port de Baltimore et l'industrie de ses citoyens avaient si longtemps retiré tant de profit. La paix de 1815, qui dès lors a permis d'appliquer à la concurrence commerciale toutes les ressources et continentales et anglaises, a insensiblement diminué la prospérité de Baltimore, de Boston, de Philadelphie et de beaucoup d'autres villes américaines qui ne peuvent pas se vanter de posséder, comme New-York, des avantages locaux tels qu'ils semblent devoir indéfiniment se développer en dépit de toutes circonstances politiques. La principale cause de la décadence, ou du moins de la stagnation de Baltimore, n'est donc pas le changement seul des circonstances qui ont résulté de la paix générale, mais aussi la réunion de plus grandes facilités commerciales qu'on trouve dans les grands ports de New-York et de la Nouvelle-Orléans. Le hâvre de New-York ne cesse jamais, on peut le dire, d'être accessible aux navires de commerce, tandis que le climat est presque toujours salubre. Il correspond encore, pendant une grande partie de l'année, avec les Etats de l'intérieur et les lacs du Canada, par des fleuves et des canaux nombreux qui jusqu'à présent n'ont nulle part de rivaux sur le continent. Dans le sud aussi, la navigation, par le moyen de la vapeur sur le Mississipi, sur l'Ohio, sur le Missouri et sur cinquante autres rivières gigantesques, a rendu les relations avec la Nouvelle-Orléans si promptes et si économiques, que, en dépit de son pernicieux climat, les produits de l'intérieur trouveront sans doute toujours dans cette ville la place de dépôt la plus avantageuse.

Je n'ai pas encore parlé de la plus importante des branches de tout gouvernement, qui est sans contredit le pouvoir judiciaire ; mais je vais réparer ici cette omission. Ainsi qu'on l'a vu, l'administration générale des Etats-Unis, en ce qui concerne les deux autres pouvoirs, l'exécutif et le législatif, que le président et le congrès représentent, est tout-à-fait distincte de l'administration particulière des Etats : de même, outre les juridictions respectives, il y a une juridiction commune à toute l'Union, ou fédérale, comme on l'appelle, en un mot une cour suprême, dont le siége, comme celui des deux autres pouvoirs, est la ville de Washington. Elle y tient une session annuelle : et, de plus, ses membres font des tournées dans les Etats pour y juger les causes qui ressortissent à sa seule compétence. Les juges de cette cour suprême sont nommés par le président et par le sénat : ils gardent leurs charges toute leur vie, à moins qu'ils ne méritent d'être destitués pour cause de prévarication ; mais toujours ne les quittent-ils pas, comme dans plusieurs tribunaux particuliers, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. Ils reçoivent aussi, pour leurs services, un traitement, ou, selon l'expression d'usage, une *indemnité*, qu'on ne peut réduire sous aucun prétexte tant qu'ils conservent leurs fonctions.

Ces juges souverains connaissent de toutes les infractions à la constitution, aux lois et aux traités des Etats-Unis ; de toutes les contestations légales qui touchent les ambassadeurs, les ministres et les consuls ; de tous les différends qui concernent la marine du gouvernement ; de tous les procès où l'Union est partie ; de tous ceux entre deux Etats ou entre un plus grand nombre ; de tous ceux entre un Etat, lorsqu'il est demandeur, et les citoyens d'un autre Etat ou des étrangers ; de tous ceux entre des citoyens de différents Etats, entre les citoyens d'un même Etat, entre un Etat ou les citoyens d'icelui et des puissances étrangères ; enfin entre des Américains et des étrangers. Tout litige qui ne peut être classé sous aucun des chefs énoncés ci-dessus rentre dans la juridiction des tribunaux de chaque Etat.

La cour suprême se compose d'un président et de

six juges. Elle tient, comme je l'ai dit, une session annuelle au siége du gouvernement. En outre, l'Union est divisée en sept circuits judiciaires; et dans chaque district de ces circuits, un des membres de la cour suprême tient deux fois par an tribunal, assisté du juge particulier de ce même district. Ces tribunaux inférieurs sont investis de certains pouvoirs analogues à ceux de la cour suprême de Washington, et ils en exercent quelques-uns concurremment avec les cours des divers Etats, quelques autres par compétence exclusive : par exemple, ils ont seuls le privilége de connaître des procès entre citoyens dont le point litigieux concerne la marine, et de la validité des saisies faites en haute mer pour contravention aux règlements de douane, de navigation et de commerce qui régissent les Etats-Unis.

La cour suprême est virtuellement l'interprète de la constitution écrite, puisqu'à elle appartient de décider, en cas de conteste, quel est le véritable sens de ce document. Besoin n'est pas de dire que d'innombrables disputes se sont élevées, quant à l'étendue de ces pouvoirs, entre les divers Etats et la cour suprême.

Chaque Etat de l'Union a une administration séparée de la justice, qui se compose d'une cour suprême et de plusieurs tribunaux inférieurs. Dans certains Etats ces tribunaux sont fort nombreux. Pour les cours des Etats-Unis, les juges, comme je l'ai mentionné plus haut, sont nommés par le président, sous l'approbation du sénat. Dans les divers Etats, on suit pour leur nomination des méthodes diverses. Ainsi, il y en a quatre où c'est le gouverneur et le conseil qui les nomment, cinq où c'est le gouverneur seul, un où c'est le gouverneur et le sénat, et huit où ils sont élus par la magistrature. Dans tous ces dix-huit cas, les juges restent en charge leur vie durant, à moins qu'ils ne déméritent. Dans deux Etats, ils sont élus annuellement par la législature, et dans deux autres pour sept ans. Il y eu a un, où le gouverneur les nomme pour ce même nombre d'années; il y en a un autre, celui de Géorgie, où c'est la masse des citoyens qui élit les membres de la cour suprême pour trois ans, et, pour une seule année, ceux des tribunaux secondaires. Les juges peuvent, dans la plupart des Etats, être accusés, jugés selon les lois, condamnés et cassés; mais dans quelques-uns ils peuvent être destitués sans procès par le gouverneur ou par une adresse signée des deux tiers de la magistrature. Dans un des Etats, aucun juge ne peut siéger au-delà de soixante ans; dans deux, l'âge de la retraite est soixante-cinq ans; dans trois, soixante-dix, Dans les dix-sept autres, l'âge ne devient jamais un motif d'incapacité.

Le mode généralement populaire de ces nominations, joint à d'autres circonstances inhérentes à la nature même d'une démocratie, nuit beaucoup à l'indépendance des tribunaux américains. Un mal non moins grand, je crois, c'est la mise en pratique dans toute l'étendue de l'Union, de ce principe *radical* « qu'il faut que chacun trouve la justice à sa porte. » De là, une innombrable multitude de tribunaux, et un extrême abaissement des frais de procédure, qui, j'ose le dire, sont de véritables plaies pour le pays. Prenons pour exemple l'Etat de Pensylvanie, car il est éminemment démocratique, et on l'a appelé par excellence *la clef de voûte de la république*. Eh bien! on y a aboli presque toutes les formalités légales : point de timbre, point de plaidoiries, à proprement parler, de sorte que presque personne n'est assez pauvre pour ne pas pouvoir intenter des procès. Il en résulte de continuelles chicanes depuis le matin jusqu'au soir. Les hommes de loi, autre conséquence forcée, abondent de toutes parts, et il n'est pas de village renfermant deux ou trois cents âmes, qui ne compte deux ou trois légistes de cette sorte. Nul individu, quelles que soient sa position et sa conduite, n'est à l'abri des assignations : domestiques, laboureurs, tout le monde en un mot, à la première occasion, court chez le premier jurisconsulte ou chez le juge de paix voisin, et fait lancer un exploit. Dès lors plus de compromis, plus d'arrangement possible : il faut que la loi décide. La vie des gens qui ont de l'aisance devient fort ennuyeuse; et les pauvres, entraînés par l'espoir du gain, par la contagion de l'esprit chicanier, ou par la vengeance, ne songent guère à employer leur temps d'une manière qui leur soit plus profitable à eux-mêmes ou à la société; mais généralement ils finissent par perdre et leurs procès et leur chétive fortune. Les honoraires des hommes de loi sont sans doute fixés à bon prix; mais la passion de la chicane, quand on s'y abandonne une fois, vous enserre tellement corps et âme, que ces malheureuses victimes de la justice à bon marché s'arrêtent rarement tant qu'il leur reste encore un dollar.

Il y a appel des cours inférieures à la cour suprême; et comme dans ce cas, de même que dans tout autre partie de la procédure, les frais sont très minimes, on ne manque presque jamais d'en appeler, pour peu que l'affaire soit importante. La loi oblige le juge à poser au jury toutes les questions que chacune des parties licitantes peut désirer. Chacune insiste quelquefois pour qu'il en pose vingt ou trente. On appelle alors de certaines réponses; et c'est une source intarissable de délais, de chicanes nouvelles.

La circonstance, déjà mentionnée, que la cour suprême de chaque Etat jouit du privilége de déclarer inconstitutionnels et par conséquent nuls les actes de sa législature particulière, et que la cour suprême des Etats-Unis peut de même invalider ceux non-seulement de la législature d'un Etat, mais encore du congrès ou de la justice fédérale, est une particularité du système américain tout-à-fait digne d'attention; car c'est, je crois, le seul exemple d'un pays où la justice soit placée au-dessus de chaque autre branche du gouvernement. La cour suprême des Etats-Unis a déjà, dans l'exercice de ses fonctions, invalidé souvent des actes de divers Etats; mais jusqu'à présent elle n'a jamais, que je sache, usé de son droit à l'égard d'aucune mesure émanée du gouvernement général.

Arrivée à Washington, capitale des Etats-Unis. Description de cette ville. Visite au président. Détails sur les discussions du congrès. Vente d'esclaves à l'enchère.

Nous quittâmes Baltimore le 29 décembre, pour nous rendre à Washington. Il restait encore assez de jour quand nous y arrivâmes, pour que nous pussions faire connaissance avec cette singulière capitale, qui est tellement éparpillée, si l'on peut parler de la sorte, qu'elle n'offre à l'œil presque aucun des aspects ordinaires d'une ville. Çà et là vous apercevez des rangées de bâtiments contigus; mais les maisons en général sont détachées les unes des autres. Les rues, dans les quartiers où il y a des rues, ont une largeur si démesurée, que le côté de droite, par exemple, ne semble pas avoir le moindre rapport avec celui de gauche. Enfin, à considérer l'ensemble, on dirait, pour me servir de la comparaison pittoresque d'un Américain de mes amis, qu'un immense géant a répandu au hasard sur la terre la boîte de joujous d'un de ses enfants. Sur le papier, toute cette irrégularité disparaît, et se réduit à de majestueuses avenues, longues d'un mille, qui toutes partent du Capitole, vaste édifice en pierres de taille avantageusement situé sur une éminence, et qui vont aboutir soit à l'hôtel de la Présidence, soit aux divers bureaux de l'administration.

Washington repose sur la rive gauche du Potomac, qui peut y recevoir de gros navires, et dans ce qu'on appelle le district de Columbia. C'est une portion du territoire de tous les Etats de l'Union, et qui a été, de commun accord, appropriée à l'emplacement d'une métropole et à la résidence du gouvernement général. Cet espace renferme cent milles carrés, et beaucoup de gens du pays croient qu'il viendra un temps où leur capitale en couvrira la superficie entière. Was-

hington présente de si nombreux attraits aux étrangers, que nous y demeurâmes plus d'un mois. La société y est fort agréable, fort intéressante sous beaucoup de rapports, en ce qu'elle se compose de personnes qui appartiennent à toutes les parties de l'Union, et, puis-je ajouter, à toutes les contrées de l'Europe, car le corps diplomatique forme une certaine masse parmi une population qui ne s'élève encore qu'à douze mille âmes. On nous témoigna la même bienveillance, la même hospitalité que partout ailleurs; et comme il est d'usage qu'on se réunisse toujours de bonne heure le soir, il nous fut possible d'aller souvent en compagnie sans trop nous fatiguer, quoique la petitesse des appartements rendit quelquefois la chaleur et la foule assez insupportables.

Le 1er janvier 1828, il y eut réception chez le président, et nous fûmes admis au nombre des visiteurs qui allèrent lui porter leurs hommages. Néanmoins c'est au 4 juillet seulement, au grand anniversaire de l'indépendance américaine, que les membres du congrès, la cour suprême, les tribunaux et les autres fonctionnaires publics, sont tenus de se rendre près de lui, et qu'il est lui-même obligé de les recevoir. Au nouvel an, c'est moins affaire de cérémonie que de politesse, c'est moins le chef de la république que l'homme à qui l'on rend visite : aussi jouit-il, comme un simple particulier, du privilége de défendre sa porte aux individus qui ne lui plaisent pas. C'est pourquoi nous trouvâmes chez M. Adams un cercle vraiment choisi. Outre le plaisir que nous eûmes à le voir lui-même, à l'entendre, à lui parler, il nous présenta à beaucoup d'officiers illustres, tant de l'armée que de la marine, et à plusieurs personnes que nous étions curieux de connaître. Il reçut son monde dans deux salons magnifiquement décorés, qui communiquaient avec une salle de bal d'une grandeur convenable, mais où je fus surpris de ne voir ni meubles ni tentures d'aucune espèce : non, le plâtre des murs n'était pas même recouvert d'une couche de peinture. Il y avait dans cette pièce une simplicité républicaine poussée à un excès auquel je ne m'attendais pas, après avoir vu dans les salons tant de luxe et d'élégance. Prenant des informations à ce sujet, j'appris que, quoiqu'un congrès eût voté des fonds, une somme de 25,000 dollars, c'est-à-dire plus de 100,000 francs, pour achever la décoration de l'hôtel de la Présidence, le congrès suivant, qui comme de coutume n'était presque composé que de nouveaux membres fraîchement arrivés des bois, demanda à quoi bon servait de tant dépenser l'argent du public, lorsqu'on pouvait aussi bien, sinon mieux, danser dans la pièce vide que si elle était encombrée de meubles. A tout événement, et quelle que soit la cause, le fait annonce un tel degré d'économie, que la plupart des Américains avec qui j'en causai le critiquaient sans hésitation, comme par trop parcimonieux, et, toute chose considérée, comme injure à l'amour-propre national dans un lieu que les étrangers fréquentaient plus qu'aucun autre.

Les journaux, cependant, rendaient si souvent compte de discussions qui avaient lieu au sein du congrès sur l'extravagance avec laquelle le président avait meublé son hôtel, et principalement sur cette circonstance monstrueuse, qu'il avait osé, entre autres meubles, y placer un billard, que je cherchai curieusement des yeux ce terrible engin de vice. Il vous paraît, n'est-ce pas, bien innocent, bien insignifiant? Pourtant il jouait un fameux rôle dans la grande affaire de l'élection présidentielle dont le moment approchait, et qui déjà semblait mettre toutes les têtes sens dessus dessous.

Mon principal motif, en m'arrangeant pour visiter Washington à cette époque, était d'y suivre les débats des deux chambres, dont partout on m'avait vanté l'intérêt. Je me rendis donc presque tous les jours, pendant plus d'un mois, au Capitole, pour assister aux séances, soit du sénat, soit de la chambre des représentants, soit encore de la cour suprême, qui sont réunis dans le même édifice. C'est un immense et beau bâtiment, quoique, selon certaines personnes, il soit défiguré par trois dômes plats qui le surmontent, et qui ne sont pas en harmonie avec le reste de l'architecture. Pour moi, l'ensemble m'a paru d'un bon effet. Sous le dôme du milieu est un haut vestibule, qu'on appelle *la Rotonde*, et que décorent des peintures colossales par Trumball, l'artiste le plus célèbre des Etats-Unis. Dans ce vestibule donne un escalier qui mène à la bibliothèque du congrès, qui est disposée avec autant d'ordre que d'élégance. La pierre dont la capitale est construite convient merveilleusement à un édifice de ce genre, car elle a un gros grain et une légère nuance de jaune qui n'est nullement désagréable. Mais, par une étrange perversité de goût, dont je n'ai pu savoir à qui le public était redevable, on a badigeonné de haut en bas ce noble bâtiment! Or comme il est situé sur une éminence, l'effet de la pluie pendant les violentes tempêtes qui soufflent l'hiver, joint aux brûlantes chaleurs de l'été, est d'enlever cette croûte de peinture en un si grand nombre d'endroits, que la pauvre façade présente un aspect tout-à-fait piteux.

La chambre des représentants est une splendide salle semi-circulaire, large de quatre-vingt-seize pieds, et haute de quarante. Autour de la circonférence sont placées quatorze colonnes de marbre qui montent jusqu'à la voûte, et qui toutes sont élégamment attachées au-dessus de la corniche par des draperies de damas rouge. La tribune publique, qui est élevée d'une vingtaine de pieds au-dessus du plancher de la salle, se prolonge sur tout le demi-cercle derrière ces colonnes. Au centre, en face, est le siége du président, d'où partent comme autant de rayons, de la circonférence, sept passages qui permettent aux représentants de gagner leurs places et de monter ou de descendre lorsqu'ils ont à communiquer les uns avec les autres. Ils sont assis par rangs concentriques, et, bien entendu, tournés vers le président. Chaque membre a un bon et commode fauteuil bien rembourré, outre un pupitre muni de tout ce qu'il faut pour écrire, papier, plumes, encre, et d'un tiroir dont il garde la clef. Le seul inconvénient, mais d'une nature majeure, est que, dans cette salle magnifique, ou, à parler plus proprement, dans cet amphithéâtre, on entend fort mal. Si c'était un théâtre véritable, que les spectateurs fussent placés où les membres le sont, et que les acteurs leur parlassent du corridor ou espace libre qui reste derrière le bureau du président, et qui s'étend tout le long du diamètre du demi-cercle, j'ose dire que le public entendrait fort bien; car toutes les fois que le président s'adressait à l'assemblée, ses paroles parvenaient très distictement aux oreilles de tous les membres. Au contraire, ceux-ci, comme il n'y a point de tribune, et que chacun parle de sa place, ne se faisaient entendre que difficilement de leurs collègues. Je ne cachai pas à l'un d'eux combien cet inconvénient me paraissait grave. « Que voulez-vous, me répliqua-t-il, on a une fois en Amérique sacrifié l'utilité à la beauté; mais, convenez-en, ce n'est pas un défaut qu'il faille souvent reprocher aux habitants de ce pays. » La salle d'assemblée du sénat ressemble, pour la forme, à celle des représentants; seulement, comme il ne se compose que de quarante-huit membres, on comprendra qu'elle doit être moins vaste.

La plus parfaite dignité règne toujours dans le congrès. Point d'applaudissements, point de murmures, point de cris d'aucune espèce! On laisse chaque membre parler aussi longtemps qu'il lui plaît, sans l'interrompre. Mais je ne peux dire qu'on l'écoute avec autant d'attention que de patience; car, outre que la voûte est beaucoup trop sonore, et que la voix se perd dans les intervalles des colonnes, beaucoup d'autres causes produisent au sein de l'assemblée un tumulte continuel, où se noie à peu près tout ce qu'on dit.

Tant que ce n'est pas un orateur du premier mérite qui tient la parole, les membres, au lieu de prêter l'oreille à son discours, causent les uns avec les autres, font leur correspondance, frappent avec la main sur la page qu'ils viennent d'écrire pour en faire tomber la poussière dont ils l'ont saupoudrée, feuillettent et remuent l'innombrable multitude de journaux qui inondent la chambre, ouvrent et ferment avec bruit leurs tiroirs, montent ou descendent les avenues qui divisent les rangées des siéges et donnent, à chaque pas, des coups de pied dans les rapports de leurs commissions, dans les enveloppes de lettres, et les mille autres chiffons de papier qui jonchent le parquet. Sans cesse on voit cinq ou six jeunes et agiles garçons de salle qui voltigent, distribuant des monceaux d'imprimés, ou portant des billets, soit au président, soit d'un membre à un autre. Toutes les fois que quelqu'un se lève pour parler, et qu'il y a lieu de croire, d'après ses habitudes connues ou sa conviction intérieure, qu'il parlera longuement, un de ces petits Mercures court chercher un verre d'eau qu'il dépose sur le pupitre de l'orateur. Un large passage règne au bas de la colonnade, et entre les colonnes sont d'excellents canapés sur lesquels les membres eux-mêmes, ou bien les étrangers à qui le président en accorde la permission, peuvent s'étendre à leur aise. Ces places sont formellement interdites aux dames, qui n'ont accès que dans la tribune. Mais, quand j'étais seul, je me trouvais encore mieux placé derrière le fauteuil du président, parmi les membres du corps diplomatique. C'est aussi de ce côté que les journalistes ont établi leur bureau.

A toutes les séances du congrès auxquelles j'assistai, rien ne me frappa tant que le mode décousu des discussions, et surtout que le style lâche et ampoulé des discours, qui d'ordinaire ne traitaient pas longtemps le sujet du débat, mais s'en allaient attaquer des questions qui n'y avaient pas le moindre rapport. Les orateurs, au lieu de marcher droit au but avec la logique, mettaient la bride sur le cou à leur imagination, faisaient ce qu'on appelle des frais d'éloquence, et débitaient un déluge de maximes morales et de lieux communs, dont presque tous n'auraient eu garde d'entremêler leur conversation ordinaire. Rien vraiment de plus puéril que leurs efforts pour tourner de belles périodes vides de sens, pour prononcer, sans jamais conclure, une suite de mots retentissants! J'étais à chaque minute ébahi et presque tenté de rire, quand, après de longues fanfares, après de longs préparatifs, arrivait quelque vieille vérité bien connue qui avait été depuis longtemps admise dans l'ancien monde, et que même dans le nouveau personne ne songeait à contester. Donc, principes généraux, préceptes rebattus, assurances d'intentions honnêtes, déclarations d'indépendance nationale et individuelle, brillantes exclamations à propos de la grandeur toujours croissante de leur patrie, qui faisait contraste avec la décadence de l'Europe : tel était invariablement le fond de tous les discours. Or, lorsqu'ils prétendaient à avoir une portée plus profonde; lorsque, à l'occasion du sujet le moins intéressant, ils allaient par une voie indirecte agiter quelque question de parti, comme celle de l'élection présidentielle, il était absolument impossible à un étranger de les suivre dans leurs détours, et de comprendre leurs allusions continuelles sans le secours d'un interprète.

Ce furent principalement les débats du congrès national qui m'intéressèrent pendant ma résidence à Washington; mais de temps en temps aussi, d'autres circonstances de diverses natures vinrent réclamer mon attention. Un jour, par exemple, mes yeux tombèrent sur l'avis suivant que contenait un journal: « *Vente par autorité de justice.* Nous, soussigné, Tench Ringgold, greffier au tribunal du district de Columbia, prévenons le public, que le quinze du présent mois, heure de midi, en la salle habituelle, sera, par notre ministère, et aux criées, vendu le nègre Georges, esclave pour la vie et âgé de seize ans, provenant des biens de Zacarie Hazle, dont la saisie a été faite au profit des créanciers. » J'avais eu, dans les possessions britanniques des Indes occidentales et d'autres pays, mainte occasion de voir l'esclavage en pleine vigueur; mais comme il ne m'était pas encore arrivé d'assister à la vente légale et régulière d'un nègre, je résolus de me donner une fois ce triste spectacle, et dans une contrée où la chose peut paraître extraordinaire. Je me rendis le 15, dès onze heures, au tribunal. La salle des ventes n'était pas ouverte encore, et j'eus quelque temps à me promener seul devant la porte, qui est située presque en face du Capitole, mais à un tiers de mille environ. Malgré la distance, je pus distinguer sur le faîte de l'édifice le drapeau des États-Unis qui flottait au vent, qui indiquait que le sénat et la chambre des représentants étaient réunis pour discuter sur les affaires de cette nation libre... sur l'esclavage comme sur tout le reste.

Peu à peu arriva une assez grande quantité de monde, et enfin on nous introduisit. Le greffier lui-même arriva bientôt avec Georges. Mais, sur ces entrefaites, comme j'avais demandé à mes voisins divers renseignements au sujet de ce malheureux, le bruit vint à courir parmi les chalands que mon intention était de l'acheter. En conséquence, un grand homme enveloppé d'un manteau, que j'avais remarqué depuis quelque temps, car sans cesse il tirait de sa poche une carotte de tabac, en coupait de gros morceaux, et les mettait dans sa bouche d'un air préoccupé, s'approcha de moi, et d'un air d'indifférence affectée : « Est-ce que monsieur aurait envie de ce drôle? me dit-il, montrant le nègre du doigt. — Moi ! non, certes ! m'écriai-je. — Ah ! fit-il avec un soupir de satisfaction, tant mieux, car je voudrais qu'il me restât. C'est que, voyez-vous, monsieur, nous sommes de vieilles connaissances : je m'intéresse à Georges, et lui-même souhaite que je devienne son maître. — Comment donc? demandai-je. — Il vous faut savoir, répondit mon homme, que je suis créancier pour cinquante dollars de l'individu à qui appartient l'esclave qu'on va vendre, et que comme je dois être payé sur le prix, c'est à moi qu'en dernier lieu le tribunal l'a confié pendant le procès auquel il a donné lieu. Voici en effet cinq ans que nous plaidons à qui l'aura, et l'enfant passe de mains en mains. Pour terminer le différend, les juges ont enfin ordonné qu'il serait vendu ; et comme j'ai été à même d'apprécier ses bonnes qualités, je désirerais en devenir acquéreur. — Mais lui, repris-je, forme-t-il le même vœu? — Sans doute, monsieur, et il va vous le dire lui-même. Georges, viens ici, mon garçon. » Il obéit avec empressement à cet appel. « N'aie pas peur, mon ami, continua le digne chaland, on ne veut pas te faire de mal. — Oh! je n'ai peur de rien, » dit Georges, quoiqu'il tremblât de tous ses membres. Evidemment il ne se trouvait point à l'aise, et j'en découvris bientôt la cause. C'était la crainte d'être acheté par certaine personne de l'assistance, qui, je suppose, ne lui était pas inconnue, et qui à coup sûr n'avait pas l'air fort prévenant. Qu'on se figure en effet un homme court et maigre, avec un visage tout sillonné de rides qui ne semblaient provenir non de vieillesse ou de souci, mais d'intempérance. Ses deux petits yeux étaient tellement enfoncés dans sa tête, qu'on ne pouvait les voir de profil; mais vus de face, à travers d'énormes lunettes rondes, ils brillaient d'un feu sinistre, tandis que de raides et rares cheveux mal peignés formaient un encadrement convenable au tableau. Comme ce personnage fixait sur Georges des regards de convoitise, je pris un plus vif intérêt au sort du pauvre enfant, et je marmottai à mon grand voisin que je faisais des vœux pour qu'il fût adjudicataire. Il me pressa la main avec reconnaissance.

Après un assez long délai nécessaire pour remplir les formalités d'usage, le jeune esclave reçut l'ordre de monter sur une table, où les amateurs pussent l'examiner. Tout en le faisant retourner et se retourner dans tous les sens, ils causaient gaîment, ils riaient

entre eux, ils lui lançaient même des plaisanteries de circonstance, dont la jeune victime cependant ne s'émouvait pas plus que si on les eût adressées à un cheval ou à un chien. « Eh ! bien, messieurs, s'écria le greffier, quand il pensa qu'on avait eu tout le temps de considérer sa marchandise, qui de vous met à l'enchère ? Regardez, messieurs ; c'est le plus gentil garçon que vous puissiez voir ; ça travaille comme un tigre. » Ici un intervalle de silence. « Allons, dit enfin un des spectateurs, vingt-cinq dollars ! — Trente-cinq ! dit un autre. — Quarante ! dit un troisième. » On alla ainsi jusqu'à cent ; puis l'ardeur se ralentit. Chaque fois que j'avais entendu surenchérir, mon pouls avait battu plus fort, et le rouge m'était monté au visage. Mais quelle ne devint pas mon indignation, quand le greffier, voyant que personne ne disait plus mot, jugea convenable de m'apostropher. « Quoi ! monsieur, me dit-il, vous ne mettez rien ? — Non, non, m'écriai-je avec colère, et je remercie Dieu qu'on ne voie pas de pareilles choses dans mon pays ! » Mon exclamation fit sourire mes voisins. « C'est un malheur que je ne puis empêcher, reprit le greffier du ton le plus insouciant, et il faut que j'accomplisse mon devoir. — Allons, messieurs ! on a mis cent dollars. Vous entendez, cent dollars, messieurs ! — Cent vingt ! » dit le sinistre personnage aux yeux creux. Georges tressaillit d'horreur. Mais heureusement entra un fermier qui trouva l'esclave de son goût, et qui ajouta dix dollars. « Cent trente ! répéta le greffier. — Cent quarante ! poursuivit mon grand ami. — Cent quarante-deux ! riposta le nouveau venu. » Les deux derniers enchérisseurs échangèrent un coup d'œil, s'en allèrent quelques minutes à l'écart, et se dirent à voix basse plusieurs mots qui ne parvinrent point à mes oreilles ; seulement j'observai que le fermier remua trois ou quatre fois la tête en signe qu'il accédait à un compromis. Quand ils revinrent : « Pour en finir, dit l'homme au manteau, je donnerai cent quarante-trois dollars. » L'autre, malgré toutes les exhortations du greffier, ne desserra plus les dents. « Messieurs ! continua celui-ci, à cent quarante-trois dollars. Vous entendez, messieurs, j'ai dit à cent quarante-trois dollars ! Personne ne dit mot, personne ne met plus, une fois, deux fois, trois fois... Adjugé ! »

Le Potomac. Fredericksburg. Richemond, chef-lieu de la Virginie. Législature de cet État. Jamel's-Town. Norfolk. Gosport. Fortifications d'Old-Point-Comfort. Fayetteville. Camden. Columbia.

Le 31 janvier, quittant Washington, nous descendîmes sur un paquebot à vapeur le bourbeux Potomac, où il fallut nous frayer un passage à travers des myriades de canards « à dos de toile grise, » commme on les appelle, qui sans exagération couvraient la surface de l'eau jusqu'à ce que le bruit des roues les fit lever. Lorsqu'ils volaient, cependant, la blancheur de leurs ailes offrait une légère teinte de brun, d'où leur était venu leur nom. Ces oiseaux sont à juste titre estimés en Amérique comme un mets fort délicat, quoiqu'ils n'aient rien de commun avec les canards sauvages des autres pays. Leur chair ressemble beaucoup à celle du lièvre, tant pour le goût que pour la vue ; mais elle est encore plus succulente et plus savoureuse.

Chemin faisant nous eussions voulu visiter Mount-Vernon, lieu qui n'était guère éloigné de notre route, et où le général Washington avait résidé longtemps ; mais, non plus que le temps et la marée, les inexorables bateaux à vapeur n'attendent jamais personne. Après une agréable navigation, nous débarquâmes à un pauvre hameau dans la crique de Potomac, d'où des diligences, qui selon l'usage attendaient les passagers, nous transportèrent par-delà des montagnes peu hautes, mais fort rapides. De plus, la route était détestable, non-seulement faute d'entretien, mais encore par suite des torrents de pluie récemment tombés. Toute autre voiture qu'une grosse messagerie américaine aurait été au bout d'un mille réduite en poussière. Nous atteignîmes Fredericksburg d'assez bonne heure pour, avant la nuit, nous promener dans cette jolie ville, qui est distante de Washington d'une vingtaine de lieues, et nous y éprouvâmes un véritable plaisir à pouvoir çà et là reposer nos yeux sur des maisons qui avaient plus d'une année de date, ou qui du moins ne paraissaient pas être sorties à l'instant de la boutique du charpentier. J'en remarquai même deux dont les toits commençaient à se garnir de mousse. Les rues aussi étaient terminées, et les demeures des habitants ne s'élevaient qu'à une portée de fusil les unes des autres : chose digne de mention après ce que nous avions vu dans la capitale.

Nous avions le projet de louer le lendemain un *extraordinaire* pour gagner Richemond, chef-lieu de l'État de Virginie ; mais nous ne pûmes pas en trouver, et il nous fallut prendre des places dans la diligence publique, qui partait à deux heures du matin. Pour comble d'infortune, il ne cessa de pleuvoir toute la journée suivante. Outre ma femme, moi, notre petite fille et sa bonne, il y avait avec nous dans la voiture, qui n'étaient pas divisée comme d'habitude en plusieurs caisses, une dame, trois messieurs et un petit garçon. Nous étions déjà raisonnablement foulés ainsi : quel n'eût donc pas été notre malaise, si le conducteur, usant de son droit (car nous n'étions pas au complet), nous eût encore donné trois ou quatre compagnons ! Pour éviter cet inconvénient, je descendis au premier relais, et payai le reste des places. Deux des trois voyageurs mâles dont j'ai plus haut parlé étaient des planteurs virginiens, remplis d'intelligence, qui nous donnèrent sur leur pays bon nombre de renseignements neufs. Nous n'arrêtâmes pas moins de dix fois dans le cours des dix-sept heures que nous coûta le trajet de Fredericksburg à Richmond, qui est de soixante-six milles ; et à chacune de ces haltes nos deux amis allaient, nous disaient-ils, se rafraîchir, en d'autres termes avaler un verre d'eau-de-vie. Il fallait, j'imagine, qu'ils eussent la tête plus solide que le commun des hommes, car malgré ces libations réitérées, ils ne se grisèrent pas ; seulement, leur prononciation finit par devenir un peu embarrassée : ils s'échauffèrent davantage dans nos amicales discussions, et prirent beaucoup plus souvent du tabac. Je n'ai, au reste, jamais vu gens mieux disposés que le sont les Américains dans les diligences, à tout faire pour accommoder les dames, à leur céder les coins, à se prêter au moindre de leurs désirs. En cette occasion, donc, quoique la route fût longue, escarpée, et même assez dangereuse sur quelques points, nous parvînmes, en somme, à la parcourir assez agréablement. Mais nous ne faisions que quatre milles à l'heure, et un vigoureux piéton aurait pu arriver aussitôt que nous.

Les lettres de recommandation que nous avions apportées pour Richemond nous attirèrent, dès que nous les envoyâmes à leur adresse, la visite d'une foule d'obligeantes personnes qui se mirent à nos ordres pour nous montrer les curiosités de leur ville. Après avoir dormi la grasse matinée, pour nous remettre des fatigues d'un voyage sur les routes virginiennes, dont le mauvais état est passé en proverbe, même parmi les Américains, nous allâmes au Capitole, édifice dont la situation est admirable, sur une éminence d'où il domine toute la cité. C'est d'ailleurs un beau bâtiment de briques recouvertes de plâtre. Par derrière s'élève le tribunal, qui est construit en pierre, mais qu'on a défiguré, comme à Washington, par un ignoble badigeonnage.

Le 4, un habitant de la ville nous mena voir sa plantation, qui était située à une ou deux lieues sur les bords du James. Pendant la route, comme pendant nos derniers jours de marche, beaucoup de circonstances me montrèrent que nous approchions de plus en plus des contrées tropicales. Des champs de tabac, de coton et de riz, frappaient de tous côtés mes regards. La douceur de la température aussi, la couleur de la population et l'accent du langage étaient autant de traits

caractéristiques des régions nouvelles où nous allions entrer, et qui différaient tant de celles d'où nous sortions, que, pour ainsi dire, nous ne commençâmes qu'alors à nous croire en voyage. Tout, dans la propriété de mon ami, annonçait de sa part l'ordre le plus minutieux, l'industrie la plus infatigable. Il ne possédait pas moins de cent dix esclaves. Les uns exploitaient une mine à charbon, les autres travaillaient à canaliser une partie de la rivière que des rapides empêchaient d'être navigable, ou il se livraient à différents travaux agricoles. Ils avaient tous l'air fort joyeux, fort bien portants, et, quoique vêtus à peine, ils ne l'étaient pas trop peu ; car l'air était extrêmement doux, bien que l'on fût au cœur de l'hiver. Mais j'appris avec chagrin que de ces nègres, jeunes ou vieux, pas un ne savait lire. Le soir, nous fûmes invités à une réunion brillante, où chacun, selon la coutume, lutta de politesse à notre égard, et témoigna un si sincère désir de nous être utile, que je regrettai vivement de ne pouvoir mettre tant d'obligeance à contribution ; mais j'étais trop curieux de voir *le Delaware*, vaisseau de ligne alors stationné dans la rade d'Hampton, qui, comme on sait, dépend de la baie Chesapeake. Le navire devait incessamment mettre à la voile, et je n'avais pas de temps à perdre.

C'est pourquoi, le lendemain 6 février, prenant le paquebot à vapeur, nous descendîmes le James, avec une rapidité merveilleuse. Malheureusement, la pluie et le brouillard nous dérobèrent, toute la matinée, les fertiles plantations qui bordent la côte méridional de cette charmante rivière. A cinquante ou soixante milles de Richmond, nous passâmes en vue de James-Town, premier endroit où les Anglais se soient établis dans cette partie de l'Amérique qui forme maintenant les Etats-Unis. Ce fut en 1608 : par conséquent il y a plus de deux cent vingt et quelques années; mais l'établissement ne tarda guère à être abandonné par suite de l'insalubrité du climat, et il n'en reste plus aujourd'hui que les ruines d'une vieille église. Avant la nuit, nous parvînmes à Norfolk, dont Richmond est éloigné de cent cinquante milles.

Le 7 j'allai visiter, à Gosport, le chantier pour les constructions maritimes. Cette petite ville repose du côté gauche de la rivière Elisabeth, presque en face de celle de Norfolk, qui s'élève du côté droit, c'est-à-dire oriental. Nous prîmes ensuite au passage un paquebot qui devait nous conduire à Old-Point-Comfort. Entraînés par la vapeur et favorisés par le vent, nous traversâmes avec une vitesse extraordinaire la baie de Chesapeake ; et, après avoir vu de loin *le Delaware*, qui se balançait sur ses ancres, nous atteignîmes de bonne heure le lieu de notre destination. C'est un hameau situé sur une pointe basse et sablonneuse qui s'avance dans une direction presque méridionale, au point de jonction de la baie Chesapeake à l'est, avec la rade d'Hampton à l'ouest, et qui forme l'extrémité du promontoire ou plutôt de la langue de terre séparant la rivière de James de celle d'York. L'excellent mouillage de la rade d'Hampton est formé par l'embouchure des trois rivières l'Elisabeth, le James, le Nansemond ; et, quoique rempli de bas-fonds qui proviennent du dépôt des matières alluviales dont les eaux de ces trois courants sont chargées, il offre encore assez d'espace libre pour devenir une station navale de première importance. Jusqu'à ces derniers temps on l'avait laissé tout-à-fait sans défense ; mais le gouvernement américain venait de le comprendre dans le vaste plan de fortifications maritimes qu'il fait exécuter aujourd'hui, et les travaux étaient déjà en très bon train et très avancés. Une citadelle immense, qui portait le nom du patriote Monroë, aux trois quarts finie, couvrait, sur Old-Point-Comfort, un espace de soixante acres carrés; car on voulait qu'elle servît d'arsenal pendant la paix, aussi bien que de point de ralliement pour la milice et les autres troupes en cas d'invasian étrangère. Elle était garnie de trois cent quarante canons, et pour être convenablement défendue, elle exigeait une garnison de cinq mille hommes. Elle n'était encore que de cinq à six cents artilleurs ; mais je les vis manœuvrer, et je n'avais pas jusqu'alors rencontré aux Etats-Unis des soldats qui eussent un air plus militaire. A distance d'un mille, dans la direction à peu près du sud et de l'autre côté de la rade, s'élevait un second fort, percé pour deux cent soixante bouches à feu qui, tirant de concert avec le premier, devait rendre le passage impossible à l'ennemi.

Le 10 nous quittâmes définitivement Norfolk, pour gagner Fayetteville, à travers la Caroline du Nord. Pendant à peu près toute la route, nous eûmes à nous seuls la diligence; car les voyages dans cette partie de l'Union américaine sont presque aussi périodiques que les saisons, et notre bonheur voulut que nous eussions choisi le moment intermédiaire où personne n'allait ni ne venait. En juin et juillet, grand nombre d'habitants de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de la Floride quittent leurs foyers et s'enfuient vers le nord pour échaper à la contagion qui, pendant ce mois, désole leur pays. A la fin de septembre, dès que l'air commence à se rafraîchir, c'est pour cette marée de voyageurs le signal du reflux ; et durant octobre et novembre, les chemins sont couverts d'une multitude de diligences qui font un service régulier, d'*extraordinaires*, de voitures bourgeoises, de charrettes et de chevaux. On assure que beaucoup de gens ont si grande hâte de regagner leurs demeures, que souvent ils tombent dans le mal même qu'ils avaient voulu éviter. Car, à ce qu'il paraît, la plupart des Etats méridionaux (et peut-être n'en faut-il excepter aucun) où la fièvre jaune se déclare tous les ans ne sauraient être regardés comme salubres, avant qu'une forte et bonne gelée change essentiellement l'état de l'atmosphère.

Le lendemain, dès cinq heures et demie, nous étions remontés dans notre lourde et dure diligence. Mais le temps, qui avait été depuis une dizaine de jours d'une douceur vraiment tropicale, changea tout d'un coup; et le matin dont je parle, nous eûmes à souffrir d'un froid vif et piquant, qui pénétrait jusqu'à nous par une multitude de fentes dont nous n'avions pas cru auparavant devoir nous inquiéter. Quand on gèle, les voyages perdent tout leur intérêt; on appelle de tous ses vœux l'heure de s'arrêter. Aussi, pendant qu'en vain nous serrions nos manteaux autour de nous et battions des pieds, la perspective d'un déjeuner aussi bon que notre souper de la veille était notre unique consolation. Mais, hélas! combien les espérances des voyageurs ne sont-elles pas trompeuses! Les braves gens chez qui nous fîmes halte avaient toujours vu depuis un mois la diligence passer vide, de sorte qu'ils n'avaient pas fait de provisions; et, ce qui était encore plus malheureux, la nourriture dont ils se contentaient eux-mêmes était pour nous si nouvelle, que nous n'en pûmes manger, en dépit de notre faim violente. Il n'y avait pas de pain, car je ne saurais donner ce nom à quelques masses de pâte qui ressemblaient pour la couleur, le poids et le goût, à des pavés de terre de pipe, mais que nos dignes hôtes préparèrent exprès pour nous comme des gâteaux de blé. Leur propre pain de maïs était sans doute fort bon dans son espèce, excellent même si on le veut, mais pour les gens qui l'aimaient. On nous servit d'abord des œufs cuits dans la poêle et du lard, ensuite un plat qui avait l'air d'une friture de volaille. A cette vue nous étions déjà tout joyeux; mais quand nous eûmes dépouillé les morceaux de la pâte qui les entouraient, au lieu d'un poulet nous n'en trouvâmes en vérité que les os, tant la pauvre bête était maigre Heureusement nous avions du thé avec nous, et on parvint à nous procurer un peu de lait pour l'enfant; mais en somme il était impossible de faire un plus mauvais repas : nous le pensâmes du moins jusqu'au dîner, dont la frugalité dépassa nos plus tristes pressentiments.

Quand nous eûmes voyagé quelque temps à travers les Etats du sud, il ne nous arriva plus de semblables mésaventures; car, instruits par l'expérience, nous prîmes soin d'emporter toujours avec nous du pain de blé,

du riz, du sucre et d'autres provisions de ce genre. Les habitants étaient bien, dans chaque partie de la contrée, prêts à nous donner tout ce qu'ils avaient; leur hospitalité était bien sans borne; mais sans être aucunement difficiles sur l'article de la table, nous ne pouvions nous accoutumer soudain à leur cuisine. Pendant les jours qu'il nous fallut, bon gré mal gré, faire maigre, ou jeûner, nous rencontrâmes de nombreuses plantations de coton, et quelques champs de tabac; mais la principale culture était celle du blé indien. Dans les parties plus septentrionales de la contrée, nous avions été partout frappés d'un air d'activité et d'industrie; nous avions vu partout abattre des forêts, construire des maisons, labourer, planter, moissonner: mais, dans la Caroline, les hommes et les animaux semblaient comparativement paresseux. Les blancs, à parler en général, y trouvent du déshonneur à travailler, et les noirs, par une conséquence toute simple, ne travaillent que le moins qu'ils peuvent. La population libre préfère la chasse, et s'occupe aussi beaucoup de manœuvres électorales. D'ailleurs, le climat ôte, je crois, aux blancs, presque toute possibilité de se livrer aux occupations de la campagne; et cette circonstance irremédiable, qui se réunit au maintien de l'esclavage pour les indisposer contre le travail, stimule naturellement leur ardeur à chasser, ainsi que leur rage à s'occuper de politique.

A Fayetteville, qui est une jolie cité très commerçante, située sur la rive droite du cap Fear, nous fîmes une halte de quatre jours: ce n'était que le temps rigoureusement nécessaire pour réparer nos forces, après un voyage comme celui de Norfolk. Le trajet, sans doute, n'était que de deux cent quarante milles, et pour le parcourir nous n'avions mis que trois jours et deux nuits; mais en Amérique, où, plus qu'en aucun pays du monde, la fatigue d'un voyageur ne doit pas se mesurer à la distance plus ou moins longue qu'il a franchie, nous n'étions jamais sûrs ni de l'état des routes, ni de la commodité des auberges, que quand nous en avions fait l'épreuve. Par exemple, les dernières quelques lieues avant d'atteindre Fayetteville furent plus détestablement mauvaises que nous n'avions pu l'imaginer dans le voisinage de cette place; et naturellement nous augurions fort mal des auberges que nous devions y rencontrer; mais, à notre surprise et à notre joie, nous y trouvâmes un des meilleurs hôtels où nous ayons logé aux Etats-Unis. La ville n'offre presque rien d'intéressant aux étrangers; mais loin d'être un désappointement pour nous, cette circonstance nous fut fort agréable, car c'est le comble de l'ennui que de voir des curiosités. Dans la campagne environnante sont établis beaucoup de montagnards d'Ecosse. Ces gens ont, à ce qu'il paraît, trouvé avantageux de venir occuper d'immenses espaces de terre, dédaignés ou peut-être épuisés par les générations précédentes; et à force de perfectionnements introduits dans l'agriculture, à force d'industrie et de courage, sans presque recourir à l'aide des esclaves, ils ont forcé un sol depuis longtemps réputé ingrat à les récompenser généreusement de leurs peines. Le nombre de ces Highlanders et de leurs descendants, qui conservent encore leur langue maternelle, est si considérable qu'on ne peut se passer dans les principaux bureaux de poste du district d'un commis qui entende le gaëlique. Fayetteville est le quartier général de cette population celtique dans la Caroline du Nord; mais nous avions déjà rencontré beaucoup d'autres Ecossais tout le long de la route depuis Norfolk, et nous en rencontrâmes encore pendant que nous poursuivions notre voyage vers Columbia dans la Caroline du Sud.

Charleston. Marché aux esclaves. Courses de chevaux. Bal. Moulin à riz. Institution de charité.

Le 23 nous nous rendîmes à Charleston. La route que nous eûmes à parcourir traverse tantôt d'immenses marécages, tantôt de vastes forêts de pins qui croissent sur le sol bas, sablonneux et stérile de ces régions malsaines. Les rivières qui arrosent les districts que nous franchîmes étaient tellement gonflées par les grosses pluies de la précédente quinzaine, qu'elles avaient en beaucoup d'endroits cessé d'être guéables. Dans une occasion, nous fûmes obligés de nous écarter à une énorme distance du chemin direct, et d'en improviser un au milieu des bois, afin d'éviter un gué dangereux, connu sous le nom sinistre des *Quatre-Trous*. De cette façon, comme on doit penser, nous manquâmes plusieurs relais, et un même attelage de pauvres chevaux eut à nous traîner pendant trente milles. Ce fut néanmoins le seul inconvénient véritable, car nous trouvâmes assez amusant de cheminer entre les arbres, et notre postillon eut ainsi lieu de déployer son adresse. Il n'y avait pas de taillis, à proprement parler, tandis que les arbustes avaient tous été détruits, une ou deux semaines auparavant, par un grand feu. Les pins avaient l'écorce toute noire jusqu'à une hauteur de vingt pieds; mais nos compagnons nous assurèrent que, malgré la fréquence des incendies dans la forêt, les gros arbres n'en souffraient pas. Telle peut être la vérité; mais toujours paraissaient-ils fort misérables, quoique leurs cimes fussent aussi vertes que s'il n'était rien arrivé.

Nous avions emporté des vivres de Columbia, et la précaution était bonne; car, même sur cette route, depuis le chef-lieu de la Virginie jusqu'au grand port de mer de Charleston, les habitations ne sont situées qu'à des distances considérables les unes des autres, et si grande est la pauvreté des habitants, qu'ils n'ont rien ni à donner ni à vendre aux voyageurs. Toute la ligne même est si malsaine, que fort peu de gens peuvent se déterminer à y résider; bien plus, pendant la majeure partie de l'année, on court un danger tel lorsqu'on y voyage, que toute les diligences interrompent leur service, et que c'est un courrier à cheval qui porte les lettres.

Charleston est une délicieuse ville qui repose sur un niveau parfait, avec la mer devant elle, et deux nobles rivières, l'Ashley et le Cooper, qui l'enferment sur une vaste péninsule appelée *le Cou*. Cette étendue de terrain plat est couverte des maisons de plaisance des riches planteurs, dont beaucoup étaient presque cachées dans le feuillage, qui même en cette saison peu avancée avait une grande magnificence. Dans les rues, une rangée d'arbres borde de chaque côté les trottoirs, mode qui est commune à la plupart des villes septentrionales d'Amérique. En général, on choisit de préférence une espèce d'arbre familièrement appelée l'*orgueil de l'Inde*, et dont la dénomination botanique est, je crois, *melia azedarach*. De la cime du tronc, qu'on étête ou qu'on ébranche, partent une multitude de jets longs et minces qui portent des bouquets de feuilles à leur extrémité. Le printemps venait à peine de commencer, mais la plupart de ces arbres bourgeonnaient déjà, et je remarquai plusieurs bourgeons qui s'entr'ouvraient. Ce qui toutefois donne à Charleston un caractère particulier, ce sont les portiques qui règnent du côté méridional de presque toutes les maisons, et souvent aussi de ceux qui regardent l'est et l'ouest. Ces galeries n'ont rien de lourd: elles sont au contraire bâties dans le style léger de l'Orient, et s'étendent depuis le sol jusqu'au toit, de sorte que les appartements de chaque étage jouissent d'une promenade ouverte, mais en même temps abritée. Hormis dans les quartiers populeux et commerçants, où le terrain pour bâtir a trop de valeur pour être ainsi employé, les habitations s'élèvent au milieu d'un jardin qu'encombrent des fleurs de toute espèce et qu'ombrage un double ou triple rang d'orangers. Chaque propriété est généralement ceinte de haies d'un vert foncé, couvertes de la plus brillante profusion imaginable de roses blanches, qui, à ne rien exagérer, sont aussi larges que la main. Les maisons qui occupent le centre de ces enclos sont bâties dans toutes les formes et de toutes les grandeurs, d'ordinaire peintes de blanc,



Deux des chefs les plus vieux et les plus dignes de confiance.....

surmontés de terrasses à balcon, enfin munies pour la plupart, de même que les clochers des églises, qui sont très nombreuses, de paratonnerres, à l'utilité desquels, soit dit en passant, les Américains ont plus de foi que nous n'en avons, je pense, en Europe. Mais ils sont si vaniteux, que peut-être veulent-ils ainsi rappeler aux étrangers que l'auteur de cette invention est un de leurs compatriotes, l'illustre Franklin.

Je fus très frappé de l'aspect en quelque sorte tropical qui appartenait au port de Charleston plus qu'à aucun autre que j'eusse vu en Amérique. Je me rappelle surtout un matin où, tenté par l'espoir de respirer un air plus frais, j'allai me promener au bord de la mer. Deux minutes après être sorti de la rue principale, je me trouvai en face d'une multitude de navires venus de toutes les parties du monde, qui chargeaient et déchargeaient leurs cargaisons. Sur le quai, vis-à-vis d'un bâtiment naguère arrivé de la Havane, j'observai un gros tas de bananes vertes qui n'avaient été cueillies que depuis quatre ou cinq jours dans l'île de Cuba. A côté s'élevait une pyramide de cocos, tout frais aussi, les uns encore enveloppés de bourre, les autres qui venaient d'en être dépouillés. Des matelots hissaient hors d'un navire des sacs de café, et de grandes caisses oblongues de sucre, tandis que, cinq ou six pas plus loin, des portefaix nègres, que leur détestable anglais et leur accent de créole montraient être indigènes de quelque île française des Indes occidentales, entassaient à la hâte des colis de riz qu'on devait embarquer dans le même navire, aussitôt qu'on en aurait retiré les productions d'un climat encore plus chaud. De toutes parts, c'étaient des balles de coton, des caisses de fruits, des sacs de farine et des ballots de marchandises, empilés les uns sur les autres, et, suivant l'usage, étiquetés des initiales de leurs propriétaires. On ne pouvait enfin se figurer une scène plus animée.

Comme j'allais ensuite réclamer mes lettres à la poste, qui est placée au centre de la Bourse, j'entendis retentir plusieurs voix, comme de personnes qui poussaient une enchère, et m'approchant d'une galerie qui d'un côté donnait sur la rue et de l'autre sur une cour basse, je vis que c'était effectivement le marché aux esclaves. Du milieu d'une foule considérable de chalands s'élevait une haute estrade sur laquelle les nègres étaient exposés non un à un, mais par familles à la fois. Ces lots variaient de nombre.

Le 4 mars, nous visitâmes les curiosités de Charleston, entre autres l'asile pour les orphelins, la maison de correction, celle de charité, la prison et un vaste moulin à riz. Il n'est pas possible de décrire tous ces établissements avec les détails minutieux que leur importance exige, et d'ailleurs mon but en les visitant était plutôt d'avoir occasion d'étudier les mœurs et les usages.

Départ de Charleston. Plantation de la Caroline du Sud. Savannah.

Nous quittâmes Charleston le 6 mars, par une froide mais belle matinée, et nous dormîmes à Jacksonburgh, petit village tout dispersé sur le bord méridional de l'Edisto. C'est une rivière assez considérable, qui coule avec plus de rapidité qu'aucun des cours d'eau que nous avions eu besoin de franchir depuis le Saint-Laurent. Le lendemain, nous gagnâmes la plantation d'un Charlestonien de nos amis, qui, avec cette chaude hospitalité générale dans le sud de l'Union, nous avait priés de faire halte sous son toit. Le premier jour, nous avions parcouru trente milles, et le suivant nous n'en parcourûmes que vingt; car, ennuyés de l'assujétissement auquel les voyageurs sont soumis dans les diligences, nous avions loué une voiture particulière pour aller notre pas.

Il y avait encore une forte gelée blanche sur l'herbe, lorsque nous quittâmes nos quartiers de la nuit, et que nous entrâmes dans la forêt. L'air cependant était de cette agréable température qui n'est ni le chaud ni le froid. Notre route traversait une région encore vierge, généralement couverte de pins, mais parsemée çà et là de taillis et d'une admirable confusion de plantes gigantesques toutes en fleurs. Nous remarquâmes en particulier du jasmin jaune et blanc, des chèvrefeuilles de diverses couleurs, des multitudes de roses blanches, des lauriers, des myrtes et du houx; parmi beaucoup d'autres arbustes dont les noms nous étaient inconnus, apparaissaient de temps en temps des aloès et une plante qui avait tout-à-fait l'air tropical : on l'appelle dans le pays le *palmier-baïonnette*, parce que chaque division de sa large feuille a la forme de cette arme. Ces divisions, qui rayonnent du centre de la feuille, la font ressembler aux étoiles qu'on voit dans les armoiries, et plus encore aux éventails circulaires des Chinois, qui se fabriquent, si je ne me trompe, avec quelque plante de la même famille. Outre les pins, il y avait beaucoup aussi de magnifiques chênes verts; mais la feuille petite et pointue de ces arbres les rend moins gracieux que les chênes communs.

Ce fut pendant cette marche, et par 32° 20' de latitude septentrionale, que nous vîmes pour la première fois des rizières en Amérique. Elles s'étendent beaucoup plus loin vers le nord, je ne saurais dire jusqu'où précisément; mais nous n'en avions pas encore rencontré. Je me rappelai tout de suite mes voyages en Orient, où les longues levées parallèles qui coupent les champs, à demi inondées par une multitude d'étroits canaux, donnent un caractère tout particulier à cette espèce amphibie d'agriculture. Vers midi, quand nous retrouvâmes enfin le pays découvert, la chaleur fut bientôt si intolérable, que nous souhaitâmes vivement d'arriver à la plantation de notre ami. Toutefois il en était absent lui-même, et nous ne savions trop comment ses esclaves nous recevraient, ni quelles commodités son habitation devait nous offrir. Mais quand nous y arrivâmes par une longue allée sablée de beaux arbres; quand nous vîmes une vaste et jolie maison devant laquelle s'étendait une nappe d'eau limpide, avec une île au milieu, ombragée de saules pleureurs; quand l'inspecteur des nègres, qui doit lui-même être un blanc, aux termes de la loi, vint nous ouvrir la portière, nous souhaiter la bien-venue, et nous dire que tout ce qui appartenait à son maître était à notre disposition, nous reconnûmes que nos craintes n'étaient pas fondées. Montant le perron, nous trouvâmes les appartements les plus commodes et les plus élégants où peut-être nous soyons entrés en Amérique. Les parquets étaient couverts de tapis, les murailles peintes ou revêtues de papier, et les fenêtres pouvaient à volonté se fermer et s'ouvrir. Du salon, nous sortîmes dans une galerie d'où un autre escalier nous conduisit dans un délicieux jardin. Du haut de l'éminence sur laquelle la maison était située, nous pûmes voir, par-dessus une haie, des champs de riz qui s'étendaient à plusieurs milles dans la plaine, et qui n'étaient bornés que par la masse de la forêt encore vierge. Une des croisées de l'habitation n'avait pas de vue, bouchée qu'elle était par des groupes d'orangers en pleine terre, sur lesquels il y avait en même temps des fleurs en bouton et d'autres épanouies, des fruits encore verts et d'autres déjà dorés. Mille circonstances comme celles-là nous montraient que nous avions atteint les régions méridionales.

La culture du riz me fut décrite comme la besogne de beaucoup la plus malsaine à laquelle les esclaves étaient employés, et il paraît qu'en dépit de tous les soins ils y succombent en grand nombre. Les causes de cette terrible mortalité sont que l'atmosphère est continuellement humide et chaude, et qu'il faut alternativement inonder et laisser sécher les champs sur lesquels les nègres travaillent sans cesse, souvent avec les pieds dans la vase, tandis qu'ils ont la tête nue exposée aux brûlants rayons du soleil. En de telles saisons, tous les blancs, comme on s'en doute, quittent le pays pour gagner les hauteurs dans l'intérieur des terres, ou, s'ils le peuvent, ils s'en vont vers le nord visiter les eaux de Saratoga et les lacs. Chaque plantation est munie d'un moulin, et presque toujours cette machine, ainsi que la plupart des autres instruments, se fabrique sur la propriété même. Tous les ouvrages, par exemple, de serrurerie et de charpenterie, sont confectionnés par les esclaves de chaque plantation, et il ne semble pas, du moins que je sache, qu'il y ait défaut d'intelligence de la part des nègres.

Le 9, nous continuâmes notre voyage et, chemin faisant, nous aperçûmes beaucoup de jolies maisons de campagne qui appartenaient aux différents planteurs entre Charleston et Savannah. Ce district est fertilisé par les eaux des innombrables rivières, grandes et petites, qui arrosent le riche État de la Caroline du Sud, et dont l'Edisto, le Salt-Ketcher, le Cootawhatchie et le Pocotaligo, sont les plus remarquables. Le soir, nous mîmes encore à contribution l'hospitalité d'un ami. Le lendemain, quand nous approchâmes de la Savannah, courant qui sépare la Caroline du Sud de la Géorgie, nous eûmes à franchir une longue plaine, comme l'appellent les indigènes, ou plutôt un marais de matières alluviales, qui sans doute avait été le lit de la rivière quelque mille années auparavant. En cet endroit, la route passe sur une chaussée longue de plusieurs lieues, qui, formée de poutres transversales, nous rappela, par force secousses, que nous étions de chair et d'os, non de gomme élastique. La pimpante ville de Savannah, qui repose à une hauteur d'environ cinquante pieds au-dessus de la rivière du même nom, et sur le bord même de la rive droite ou méridionale, offre le coup d'œil le plus pittoresque quand on la regarde d'en bas, à cause de la prodigieuse multitude de ses grands clochers et de ses autres édifices publics qui se mêlent aux bouquets d'arbres plantés dans les rues, ou qui se détachent vigoureusement sur le ciel. Mais nous fûmes fort surpris de ne voir en cette ville aucune de ces utiles et élégantes galeries dont les maisons de Charleston et de la plupart des autres cités du sud sont généralement ornées. Toutes les rues, cependant, toutes les places de Savannah (et il y en a de fort belles) sont plantées de plusieurs rangs de ces arbres qu'on appelle *l'orgueil de l'Inde*, et qui, les ombrageant, leur donnent un air tout-à-fait tropical. On peut dire néanmoins que c'est une grande maladresse d'avoir, dans presque toutes les villes des parties méridionales de l'Union, percé des rues si larges, que les habitations ne puissent faire d'ombre. On raisonne mieux sous ce rapport en Italie et en Espagne, et les modernes habitants de la Géorgie et de la Louisiane auraient eu raison d'imiter les fondateurs de la Nouvelle-Orléans, où la mode européenne a été, je pense, suivie avec beaucoup d'avantage.

Savannah, quoique évidemment la principale cité

de l'Etat de Géorgie, n'en est pas le chef-lieu; car la coutume prévaut dans toute l'Amérique de choisir pour siége du gouvernement quelque ville située le plus près possible du centre géographique. En beaucoup de cas, cette situation fait meilleure figure sur la carte, mais n'est pas à beaucoup près si accessible et si commode que sur la côte de l'Océan.

Ce fut le 20 que nous entrâmes dans ce qu'on appelle la section méridionale des Etats-Unis. D'après le dessein que nous avions d'abord conçu, nous aurions traversé, sur les bords de la grande rivière Alatamaha, un pays fort sauvage et fort intéressant. Mais les inondations récentes avaient emporté la plupart des ponts sur lesquels on franchit d'ordinaire les affluents de cet immense cours d'eau, et la route était ainsi devenue impraticable. Nous commençâmes donc par nous diriger au nord jusqu'au village de Riceborough, qui en ligne droite est éloigné de l'Alatamaha d'une distance de trente ou quarante milles; après quoi nous marchâmes à l'ouest presque parallèlement à son cours. De cette manière, quoiqu'il nous fallût encore franchir beaucoup de grosses rivières, du moins les primes-nous plus haut, courant ainsi moins de risque d'être emportés par leurs eaux impétueuses, ou de nous perdre dans quelqu'un de ces interminables marais qui caractérisent les parties alluviales de la Géorgie. Chemin faisant vers Riceborough, nous rencontrâmes un alligator et deux serpents. Les reptiles abondent, dit-on, dans ces districts marécageux; mais je ne sais par quel hasard nous n'en rencontrâmes dès lors pas un seul.

Le 21, nous plongeâmes en plein dans la forêt, pour n'en ressortir qu'après plusieurs jours de rudes fatigues.

Le 25 nous franchîmes une espace de vingt-neuf milles en dix heures et demie. Nous dînâmes à un village sur la rive droite de l'Oconée, sale ruisseau qui se jette dans l'Ocmulgée, après quoi les deux courants réunis deviennent l'Alatamaha. Le lendemain, vers midi, l'aspect de la contrée que nous traversions changea tout d'un coup. Aux pins succédèrent des chênes, et dès lors la forêt nous offrit de temps en temps d'immenses clairières cultivées, couvertes, soit de maïs, soit d'arbres à fruits, soit de coton. La surface du sol aussi ne ressemblait plus aux vagues de l'Océan, mais était agréablement diversifiée par des éminences irrégulières, et par des vallées dont les flancs étaient revêtus de pêchers en pleine floraison. Le cornouillier, qui porte une fleur aussi blanche que la neige, était alors magnifique, ainsi que notre vieil ami le chèvrefeuille, qui poussait comme un arbuste indépendant, et qui donnait un air gai à tous les taillis. Mais cueillant quelques-unes de ces superbes fleurs, nous ne leur trouvâmes pas dans l'état sauvage le parfum qu'elles ont toujours dans nos jardins.

Le 27 nous atteignîmes la ville de Mâcon dans la matinée. Elle nous parut être dans le sud ce que sont Mica et Syracuse dans le nord, et toutes les autres villes récemment fondées dans les parties occidentales de l'Etat de New-York. Elle n'avait sans doute pas le mouvement et la vie de Rochester; mais du moins ressemblait-elle beaucoup à ce singulier village dont elle avait l'air de jeunesse, et l'on aurait pu la prendre pour un de ses faubourgs. Les arbres de la forêt poussaient encore dans quelques rues; et leurs troncs subsistaient encore dans quelques autres. Vous eussiez dit que les maisons dataient de la veille seulement. Les enseignes des boutiques étaient nouvellement peintes; les marchandises étaient entassées devant les portes des magasins, comme si elles ne venaient que d'être déchargées des voitures de roulage. Les habitants ne connaissaient pas la demeure l'un de l'autre, et il me fallut frapper à huit ou dix portes dans une rue, avant d'arriver à celle d'une personne pour qui j'avais une lettre. Les rues n'avaient pas encore de noms, mais elles étaient déjà tracées avec la plus parfaite régularité, comme on le reconnaissait à des poteaux placés aux différents coins et à des rangées de jeunes arbres plantés de droite et de gauche pour railler en quelque sorte l'antique forêt qui à l'entour s'élevait sourcilleuse. Cette ville de Mâcon, quoique fondée en 1823, n'avait encore mérité ni de place sur les cartes, ni de mention dans les *Guides du voyageur*. Lors de sa fondation, on avait cru que la navigation de la rivière Ocmulgée, sur laquelle elle repose, pourrait être si bien améliorée, qu'une communication serait ouverte avec la côte maritime de la Géorgie, et que par conséquent une quantité considérable des productions de la partie supérieure de cet Etat trouverait à Mâcon un entrepôt favorable. Mais cette espérance ne s'était pas réalisée, et la ville demeurait stationnaire. Chemin faisant, nous en rencontrâmes beaucoup d'autres dont la décadence, malgré leur extrême jeunesse, avait déjà commencé. Les habitants m'assurèrent tous que la principale cause de leur infortune était la fatale espèce de leur population ouvrière : « C'est nous, me disaient-ils, qui sommes les esclaves, non les nègres. Nous ne pouvons ni les faire travailler comme des hommes de cœur le devraient, ni nous débarrasser d'eux, ni les remplacer par de meilleurs sujets. Ils s'accrochent à nous, ils croissent, ils multiplient, et augmentent ainsi toutes nos dépenses. Ce sont les seules gens du monde qui ne s'inquiètent de rien. Aussi vous les voyez toujours heureux et sans besoins. » Je dois mentionner, cependant, que plus on s'éloigne de la côte, moins la condition des noirs semble dure. Souvent nous en vîmes qui travaillaient avec des blancs, et qui étaient assis sous le même toit qu'eux, choses auxquelles il n'aurait pas fallu songer ailleurs. Ils paraissaient aussi mieux nourris, mieux habillés : en somme ils étaient mieux traités que sur la côte, et n'étaient pas si généralement retenus dans l'ignorance.

Mobile. Première vue du Mississipi. Sa largeur, sa hauteur, sa profondeur. La Nouvelle-Orléans.

Le 1er avril nous franchîmes la Chataboochie, et nous entrâmes dans le pays des Indiens Creeks. Tout le long de la route nous vîmes des troupeaux de ces pauvres diables, qui, bannis de leur ancien territoire à l'est de la rivière, n'avaient pas encore pris racine dans les nouvelles terres qu'on leur avait accordées. Sans doute ils avaient reçu une indemnité pécuniaire comme dédommagement des champs de leurs ancêtres qu'ils avaient abandonnés; mais, au lieu d'employer leur argent à se procurer des instruments aratoires, ils l'avaient dépensé en liqueurs fortes, et alors ils mouraient presque de faim. A mesure toutefois que nous avançâmes davantage dans les bois de l'ouest, nous perdîmes graduellement de vue cette partie des Creeks qui erraient au hasard comme des abeilles dont la ruche a été détruite, et nous rencontrâmes des Indiens de la même race qui vivaient encore sur le sol occupé par leurs ancêtres. Le soir du second jour, nous atteignîmes la maison d'un autre agent des Etats-Unis, qui réside parmi les sauvages, et qui est un des moyens de communication entre eux et le gouvernement. Il nous apprit que nous ne pouvions arriver en un plus heureux moment, car c'était la veille d'une de leurs grandes parties de balle. Ce jeu est tout-à-fait national, et les Indiens s'y livrent avec une ardeur qui les caractérise. Le spectacle lui-même ne devait avoir lieu que le matin suivant; mais notre hôte me conseilla d'aller voir les cérémonies préparatoires, et s'offrit pour m'accompagner à un de leurs endroits de réunion qui était distant d'une lieue.

Le 3 nous atteignîmes Montgomery, une des principales villes de l'Alabama, qui repose sur la rive gauche orientale du grand fleuve qui donne son nom à cet Etat. Montgomery est, par eau, à cent lieues et plus de Mobile sur le golfe du Mexique, mais à cinquante seulement en ligne directe, cette énorme différence provenant des innombrables sinuosités du fleuve.

Le lendemain, à bord d'un paquebot mû par la vapeur, nous le descendîmes, faisant cinq lieues à l'heure. Il coule à travers une contrée alluviale, dans un lit extrêmement profond, et entre des rives perpendiculaires qui s'élèvent à une hauteur de soixante ou quatre-vingts pieds. Il avait décru depuis quelque temps d'une cinquantaine au moins, de sorte que, tout le long des bords, jaillissait une multitude de petites sources qui tombaient en cascades dans le courant. De Montgomery à Mobile, qui repose près de l'embouchure de l'Alabama, du côté septentrional du Mexique, nous fîmes halte en plus de vingt endroits pour charger des ballots de coton, et nous apprîmes bientôt que nous étions au milieu de la contrée qui produit spécialement cette marchandise, car on ne parlait de rien autre chose autour de nous : pilote, matelots, passagers, tout le monde en faisait son unique objet de conversation. Vainement, lorsque nous prenions de nouveaux voyageurs, soit à Wiggin's-Landing ou à Chocktaw-Creek, soit aux villes de Gaines, de Cahawba ou de Canton, espérions-nous que la matière de l'entretien allait changer : leur première question était de demander combien le coton s'était vendu sur telle ou telle place. Enfin, chaque bouffée de vent qui venait de la côte nous apportait l'odeur de cette plante précieuse.

Le 7 nous atteignîmes ce qui restait de Mobile, car cette ville avait été presque entièrement brûlée il y avait six mois. Parmi les quelques bâtimens qui avaient échappé à l'incendie, était un vaste hôtel ; mais comme il était à peu près le seul de cette espèce, on concevra qu'il devait être encombré de monde : aussi ne put-on nous y loger que dans un galetas. Par bonheur, je me souvins que j'avais dans mon portefeuille une lettre de recommandation pour un des principaux habitants : j'allai donc la lui porter, et il exigea que nous vinssions partager sa demeure. Nous le fîmes avec d'autant plus de joie, que sa maison était bâtie dans le style de ces jolis pavillons qui semblent propres au climat des tropiques. Elle s'élevait au milieu d'un jardin enchanteur, dont les allées étaient peut-être trop ombragées par des buissons d'orangers fleuris. D'un balcon léger qui régnait le long du premier étage, on apercevait la baie de Mobile couverte de vaisseaux et le golfe même du Mexique. A l'est et au sud, de pareilles habitations égayaient de toutes parts le paysage. L'intérieur du logis de notre hôte offrait aussi mille attraits à de pauvres voyageurs fatigués; et comme six jours s'écoulèrent avant qu'il parût un paquebot pour la Nouvelle-Orléans, nous eûmes tout le temps d'oublier nos fatigues.

Au lieu de gagner cette dernière ville par l'embouchure directe du Mississipi, nous longeâmes la côte parmi de nombreuses petites îles sablonneuses ou des bas-fonds de bourbe, et à travers plusieurs immenses bassins, tels que le lac Borgne et le lac Pontchartrain, dont l'eau était moitié douce, moitié salée, et que parsemait une multitude d'écueils, comme on en rencontre toujours aux bouches de ces grands fleuves dont les deltas sont peu à peu entraînés vers la mer, et en diminuent la profondeur. On va peut-être crier à l'exagération ; mais il est certain qu'avec le temps la baie de Bengale et le golfe du Mexique deviendront des plaines sèches et unies. Nous débarquâmes dans un endroit appelé *les Piquets*, du côté septentrional de la bande étroite de contrée alluviale qui sépare le Mississipi du lac Pontchartrain, et à six ou sept milles de la Nouvelle-Orléans, qui repose sur la rive gauche du fleuve. Cette cité, que nous atteignîmes avant le coucher du soleil, ne présente pas de loin un magnifique aspect, car elle est bâtie sur un terrain trop plat ; mais ce qui nous frappa le plus, ce furent les vieilles rues étroites, les hautes maisons ornées d'élégantes corniches, les balcons de fer, et beaucoup d'autres circonstances particulières aux villes de France et d'Espagne, qui rappellent l'antique histoire de cette ville, destinée à changer si souvent de maître.

J'allai visiter la partie de la levée le long de laquelle stationnent les paquebots à vapeur qui sans cesse remontent et descendent le Mississipi. Treize énormes navires de cette espèce garnissaient la rive du fleuve. J'en vis partir un pour Louisville, dans le Kentucky, dont la distance est de quatorze cents milles et plus, dont la position est au cœur même du continent, et que néanmoins l'équipage se flattait d'atteindre en dix ou onze jours, quoiqu'il eût à lutter contre toute la vigueur du courant. Ces bateaux si immenses ne sont guère employés que sur le Mississipi, où l'eau est toujours calme, et où encore ils sont bien abrités par les bois. Ces circonstances permettent que les logements qu'on y réserve aux voyageurs dépassent la surface du fleuve de vingt, et quelquefois de trente pieds. Ils ont deux étages de chambres, tout-à-fait distincts l'un de l'autre : le plus haut est occupé par ce qu'on appelle les passagers du pont, qui ne paient qu'une somme légère, qui ne jouissent d'aucune des commodités du luxe, et qui pourvoient eux-mêmes à leur nourriture. Les passagers de la cabine, au contraire, c'est-à-dire ceux qui occupent l'étage inférieur, font bonne chère, ne manquent d'aucune des douceurs de la vie, mais paient en conséquence.

Un peu plus loin, en face de la ville, mais toujours le long de la levée, étaient une centaine d'autres bâtiments, les plus bizarres que j'aie jamais vus naviguer en aucun pays. On leur donne le nom d'*arches*, et vraiment ils me rappelèrent les gravures représentant le déluge, qu'on voit dans des livres d'enfants. Ils varient en longueur de quarante à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pieds, et en largeur de dix à quinze ou vingt. Ils ont le front plat, les côtés perpendiculaires, les extrémités carrées et légèrement recourbées par le haut. Ils sont tous construits en planches grossières que retiennent des chevilles de bois. C'est dans ces arches que les produits de l'intérieur de l'Amérique, le grain, les viandes salées, les esprits, le tabac, le chanvre, les peaux, et les fruits de ces vastes régions qui bordent le Missouri, l'Ohio et le Mississipi, sont amenés vers l'Océan. Et je ne parle pas seulement de ces grandes rivières, mais aussi de l'Arkansas, du Tenessée, du Wabash, et de centaines d'autres, qui se déchargent dans ce vaste *artère*, comme les écrivains indigènes appellent avec tant de raison le Mississipi. Ces arches descendent en général par paire, liées l'une le long de l'autre. Pendant le jour, elles se tiennent autant que possible au milieu du fleuve, afin de profiter de la force du courant. La nuit, elles s'attachent à un arbre. Elles ont chacune quatre, cinq et six hommes d'équipage; car il faut un certain nombre de bras pour les guider dans les canaux convenables, au moyen d'énormes rames qui sont faites avec des troncs d'arbres entiers. On conçoit qu'il est absolument impossible de remonter avec de tels bateaux. En conséquence, lorsqu'ils ont atteint la Nouvelle-Orléans et déchargé leurs cargaisons dans les navires ou dans les magasins de ce vaste entrepôt, on les déchire pour en vendre les planches.. Autrefois les équipages se trouvaient dans un grand embarras ; car pour retourner dans leur pays il leur fallait prendre la route de terre, qui traverse les marécages et les forêts dont les rivières sont bordées, et qui n'est pas moins longue que dangereuse ; ou bien ils remontaient le Mississipi dans des barques que de temps en temps ils faisaient avancer à la rame, mais que le plus souvent ils tiraient au moyen, soit d'une suite de câbles attachés aux arbres du rivage, soit de branches qui s'avancent au-dessus de l'eau. Alors le voyage était une affaire de trois, de quatre et parfois de neuf mois; mais à présent les mêmes gens peuvent sans beaucoup de frais regagner leurs foyers en douze ou quinze jours, grâce au nombreux paquebots à vapeur qui sans cesse partent pour l'intérieur des terres.

A la Nouvelle-Orléans, la différence entre le niveau des plus hautes eaux du Mississipi et celui des eaux les plus basses n'est que de treize pieds huit pouces,

mesure anglaise. La mer est distante de cette cité d'une centaine de milles et plus, et comme la marée ne se fait pas sentir aussi loin, l'élévation et l'abaissement dont je parle ne sont causés que par les pluies et la sécheresse de l'intérieur. Quand le fleuve atteint à la Nouvelle Orléans sa plus grande hauteur, il est dans cette ville élevé de treize pieds au-dessus de la mer, et cette élévation décroît jusqu'à l'embouchure d'un pouce et demi par mille. Mais à l'époque du plus grand abaissement des eaux, la surface du Mississipi à la Nouvelle-Orléans est presque de niveau avec celle de la mer, et le courant devient à peine sensible. A mesure qu'on remonte le fleuve, on trouve que la différence entre les eaux les plus hautes et les plus basses augmente beaucoup. Près du confluent de la rivière Lafourche, qui est à cent cinquante milles de l'Océan, cette différence est de vingt-trois pieds. Elle est de trente à Bâton-Rouge, qui est un lieu distant de deux cents milles. A Natchez, dont la distance est de trois cent quatre-vingts, elle est, dit-on, d'une cinquantaine. Après avoir dépassé Natchez, le volume d'eau du Mississipi se répand à travers le delta dans un si grand nombre de canaux, et inonde ses rives sur tant de points, que naturellement la différence se trouve diminuer vite. La vélocité du courant, au milieu du lit, n'excède presque nulle part quatre milles entre le confluent de l'Ohio et l'embouchure. La plus grande largeur du Mississipi à la Nouvelle-Orléans n'a jamais été que de huit cent cinquante-deux verges, ce qui surprendra beaucoup de personnes; car, je ne sais pourquoi, on est porté à le croire beaucoup plus considérable. Je dois dire aussi que ce fleuve est aussi large, peut-être plus large même, devant la Nouvelle-Orléans, que partout ailleurs depuis son embouchure jusqu'au confluent du Missouri, dont la distance est au moins de deux cents milles. Pendant toute cette étendue, il conserve la plus merveilleuse uniformité de largeur, ne variant jamais plus que d'une centaine de verges, l'espace d'un tiers de mille. C'est sa profondeur qui donne à cette magnifique rivière sa sublimité. A la Nouvelle-Orléans, elle est quelquefois de cent soixante-huit pieds, mais dans un endroit seulement. Dans les autres parties, elle varie beaucoup, suivant les dépôts de matière alluviale, et n'est en quelques endroits que de cinquante pieds. A Natchez, environ trois cents milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, quand l'eau est au plus bas, la profondeur, m'assura-t-on, est encore de soixante-dix pieds; mais néanmoins pendant cette saison la navigation est fort gênée par une multitude de bancs, de barres et de bas-fonds, qui se prolongent au loin à chaque détour du fleuve. La crue du Mississipi commence quelquefois en décembre, mais le plus souvent en janvier, et dure jusqu'en mai. Il conserve sa plus grande hauteur pendant tout juin et une bonne partie de juillet, après quoi il décroît et baisse jusqu'en septembre et octobre, époque de son plus grand abaissement.

Ce fut avec un vif intérêt que je visitai à la Nouvelle-Orléans la place du marché. En y arrivant, mes oreilles furent sur-le-champ frappées d'un curieux mélange de langages. Les pêcheurs parlaient espagnol, tandis que dans le reste de la foule on entendait autant parler anglais que français. Sous un long bâtiment voûté qu'entouraient des colonnes, se vendaient la viande de boucherie, la volaille, le gibier, et sous un autre pareil les légumes et les fruits. Sur le fleuve, en face de ces halles qui s'élevaient au bas de la levée, on voyait rangées d'innombrables barques, qui, pendant la nuit, étaient arrivées de diverses plantations tant au-dessus qu'au-dessous de la ville. Sur la levée même, c'étaient, d'un côté, des tas de charbon amenés par eau depuis Pittsburg, ville de l'Etat de Pensylvanie, dont la distance est de trois cent quarante lieues, et de l'autre, des monceaux de pavés pour les rues, expédiés de Liverpool à travers les mers. Puis, c'étaient de toutes parts des balles de coton, des barriques de tabac, des caisses de sucre et mille autres espèces de marchandises. Enfin, pour fond au tableau, c'était une épaisse forêt de mâts. Sur le marché, je vis des choux, des pois, des betteraves, des artichauts, des fèves de France, des radis, des pommes de terre, des tomates, du riz, du blé indien, du gingembre, des mûres roses et violettes, des oranges, des bananes, des pommes, des poulets attachés par trois, des cailles, du pain d'épice, de la bière en bouteilles, et du poisson salé. De deux en deux colonnes étaient assises une ou plusieurs négresses, qui, baragouinant un mauvais français, vendaient du café, du chocolat et du riz au lait tout fumant, qui avait la blancheur de la neige.

Les oranges et les grenades mûrissent à la Nouvelle-Orléans; mais à l'époque de notre voyage les orangers ne commençaient qu'à se remettre d'une forte gelée qui, en 1823, les avait presque tous fait périr. C'est une preuve de l'incertitude des saisons américaines, qui, dans chaque partie de l'Union, ne sont peut-être pas moins variables qu'en Europe. Les magnolias étaient alors en pleine floraison, et offraient un délicieux spectacle. Leurs fleurs étaient bien larges comme les deux mains; et quoique ces arbres fleurissent dans d'autres parties des Etats-Unis que la Louisiane, nous ne les avions encore vus fleuris nulle part avant de visiter la Nouvelle-Orléans.

Le 23, au coucher du soleil, nous quittâmes cette ville à bord d'un paquebot, et nous descendîmes le Mississipi, allant visiter la Balise, qui est la principale station des pilotes à l'embouchure du fleuve. La nuit nous arriva au bout de quelques lieues; mais la lune nous éclaira ensuite assez pour nous montrer que nous naviguions sur un cours d'eau d'une rare magnificence. Pendant que nous longions ses rives sinueuses avec la rapidité de l'éclair, nous pouvions distinguer par-dessus les levées d'interminables plateaux, les uns couverts de maisons et de champs, les autres endormis sous des forêts où jamais l'homme n'avait porté la main, d'autres hérissés d'un épais taillis de joncs, de roseaux et de plantes inutiles. Le Mississipi se décharge dans la mer par quatre bouches principales ou *passes*, comme on les appelle dans le pays. En outre, elles ont chacune un nom particulier : la première, ou la plus occidentale, se nomme *Passe du sud-ouest*, la seconde, *Passe du sud*, la troisième, *Passe du sud-est*, et la plus orientale de toutes, *Passe à l'ouest*. Ce fut la troisième que nous prîmes pour atteindre la triste résidence des pilotes, appelée *la Balise*, comme je l'ai dit, du mot *valiza*, qui, en espagnol, signifie *signal*. De ce misérable hameau, qui est situé au milieu d'immenses marais, on n'aperçoit la terre ferme qu'à cinquante ou soixante milles. Il se compose d'une vingtaine de bâtiments en tout, dont six seulement servent d'habitations. On ne peut communiquer de l'une à l'autre que par des sentiers faits de planches et de troncs d'arbres placés sur la vase ou sur l'eau. Il est impossible en effet de marcher dans aucune direction, sans au bout de dix verges enfoncer jusqu'au cou. Vers le centre de ce village à demi noyé s'élève une espèce de misérable vigie, au faîte de laquelle nous parvînmes, non sans peine, à monter. La vue immense qu'elle commandait s'étendait sur une région plate et affreuse, qui pourtant ne manquait ni de variété ni d'intérêt. Nous pûmes découvrir plusieurs des *passes*, ainsi qu'un grand nombre de *bayous*, comme on appelle les canaux naturels qui joignent les différents bras à travers les marécages, ou qui se dirigent lentement vers la mer, laquelle formait au sud un tiers de tout l'horizon. A l'est et à l'ouest, les marais se prolongeaient, pour ainsi dire, sans fin. Dans la journée, nous regagnâmes la Nouvelle-Orléans, mais pour n'y plus séjourner que vingt-quatre heures.

—

Excursion aux bouches du Mississipi. La Balise. Crevasse de la Levée. Squatters. Confluent de l'Ohio et du Mississipi. Louisville. Saint-Louis. Confluent du Mississipi et du Missouri. Radeaux sur le Missouri et sur d'autres rivières d'Amérique. Les monts Alleghany. Retour en Angleterre.

Le 25 avril, dès six heures du matin, nous montâmes sur *la Ville de Philadelphie*, un des plus vastes bâtiments à vapeur que le Mississipi reçoive dans ses eaux. Notre dessein était de remonter ce grand fleuve aussi loin que possible, et nous ne tardâmes guère à partir. Comme les paquebots qui desservent le Mississipi, et même tous les autres en Amérique, ne brûlent que du bois; comme aussi leurs machines sont la plupart à haute pression, ils usent une telle quantité de ce volumineux combustible qu'ils sont obligés de s'arrêter au moins une vingtaine de fois par jour, afin de renouveler leur provision à des chantiers qui sont placés exprès de distance en distance sur la rive. *La Ville de Philadelphie* consommait par heure plus d'une corde, c'est-à-dire cent vingt-huit pieds cubes. Quand son bûcher commençait à se désemplir, le pilote promenait ses regards autour de lui, et, à la première occasion commode, il dirigeait le bateau vers une de ces nombreuses piles de bois que, pendant la plus grande partie de la route, nous rencontrâmes d'une en deux lieues. Il arrêtait la roue l'espace de quelques minutes, faisait jeter deux ou trois larges planches de communication sur le rivage, et les matelots, en un clin d'œil, transportaient les bûches sur leurs épaules. Ils étaient secondés dans cette besogne par les passagers du pont; car presque tous ceux-ci, comme je l'ai dit plus haut, sont des *Backswoodsmen* ou habitants des forêts de l'intérieur, qui sont descendus à la Nouvelle-Orléans avec leurs arches chargées de produits agricoles, et qui regagnent alors leurs foyers. Le prix total d'un passage, depuis la capitale de la Louisiane jusqu'à Louisville, dont la distance est de quatorze cent trente milles, ne monte d'ordinaire pour ces gens qu'à 10 dollars, dont il leur est fait remise d'un cinquième quand ils veulent aider à charger le bois. Il ne leur en coûte donc qu'une quarantaine de francs pour retourner chez eux, ce qui, en conscience, n'est pas cher, quoiqu'ils se nourrissent à leurs frais.

Le 26, à cinquante ou soixante milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, nous eûmes le plaisir de voir une de ces crevasses assez nombreuses que la violence des eaux du Mississipi pratique dans les levées qui bordent son lit. Le fleuve se précipitait par l'ouverture, avec une chute de quatre ou cinq pieds et d'une manière aussi bruyante que les rapides du Saint-Laurent. Ce bouillonnement, toutefois, et l'agitation des petites vagues écumeuses qu'il produisait, ne s'étendaient pas loin à droite ou à gauche, ce qui d'abord me surprit; mais l'eau sortait presque à angles droits hors du canal ordinaire, et s'en allait, à travers les champs cultivés, se perdre au milieu de la forêt dont était couvert l'immense marécage qui bordait les terres en culture. La levée avait été complétement emportée en cet endroit sur une longueur de cent ou peut-être de cent cinquante verges. Je ne pus m'empêcher, en vérité, d'être surpris que ces frêles barrières se tinssent debout sur tous les points, car elles semblaient généralement n'avoir que deux ou trois pieds de large au sommet et dix ou douze à la base: en un mot, elles paraissaient si peu solides que je m'attendais à chaque minute à voir de nouvelles crevasses se former. Pendant la plus grande partie de ce jour, la surface de l'eau sur laquelle nous naviguions ne fut pas élevée à plus de six ou huit pieds au-dessus du niveau des terres de droite et de gauche. La région qui borde le Mississipi, dans les parties inférieures de la Louisiane, est partout peuplée par de nombreux planteurs de sucre, dont les élégantes habitations, les gais portiques et les délicieux jardins, ainsi que les villages où logent leurs esclaves, tous propres et jolis, donnent aux bords du fleuve un air très animé.

Dans le cours du 27 et du 28, nous parcourûmes environ cent quarante milles, et pendant tout cet espace, le Mississipi dépassait sa rive occidentale d'une hauteur de six pouces à un pied. Quelquefois nous franchissions vingt ou trente milles de suite sans apercevoir aucune maison. Mais il y avait quelque chose qui constrastait admirablement avec toute cette solitude: c'était le magnifique feuillage et les énormes troncs des arbres qui garnissaient le fleuve. Le 1er mai nous fîmes halte une heure pour nettoyer les chaudières, que les eaux sales du Mississipi avaient presque remplies de vase; et la place où on arrêta le paquebot était un chantier tenu par ce qu'on appelle un *squatter*, espèce d'individu qui, sans avoir aucun titre à la possession d'une pièce de terre inoccupée, mais appartenant à l'Etat, vient sans demander aucune permission s'y établir, et se déclare maître de fait, sinon de droit, de la place qu'il occupe. Ces hardis aventuriers sont quelquefois appelés *les pionniers du désert*, et avec raison; car ils prennent les devants sur la population civilisée, et défrichent les bois tout le long de leur route. On dit, mais je ne sais avec quelle vérité, qu'ils n'aiment guère les chicanes de la loi; et quand leurs compatriotes, dont le nombre augmente sans cesse, sont forcés d'habiter auprès d'eux, ils saisissent leur hache et se retirent hors de l'atteinte des juges et des jurés, odieuses gens qui toujours se mêlent des affaires d'autrui. Dans une partie de la contrée aussi sauvage que celle qui ce jour-là se déroula devant nous, et où le gouvernement n'avait pas encore arpenté les terres, ces pionniers étaient absolument aussi libres sans doute de se percher sur les bords de la rivière que les vautours et les busards de prendre possession des arbres qui poussaient au-dessus. Mais on en rencontre souvent même dans les Etats situés à l'est du Mississipi, ainsi que dans la Géorgie, où on les nomme *crakers*, c'est-à-dire brigands; mais malgré ce nom, on ne peut nier qu'ils ne soient d'assez honnêtes gens. Il est vrai qu'ils se font à eux-mêmes leurs lois, et qu'ils ne se gênent pas pour les violer au besoin; mais je dois avouer que ceux avec qui le hasard m'a mis en conversation m'ont beaucoup plu. En général, ils avaient moins de cette froideur glaciale qui caractérise les Américains de l'est. Parfois peut-être ils n'étaient pas de fort bonne humeur; mais ils supportaient souvent la plaisanterie mieux que je ne l'avais vu faire de ce côté du Mississipi.

Le passage de la Nouvelle-Orléans à Louisville, dans le Kentucky, avant l'introduction des bateaux à vapeur, durait fréquemment neuf ou dix longs mois, pendant lesquels l'équipage avait à supporter de rudes fatigues, au lieu que maintenant on l'accomplit en une dizaine de jours. Le 4 nous parvînmes au confluent de l'Ohio avec le Mississipi. L'Ohio, sans être fort clair, était beaucoup moins bourbeux que le grand fleuve dans lequel il se déchargeait, et la différence de couleur de leurs eaux respectives restait longtemps visible. Un mille ou deux encore après leur jonction, le Mississipi à la nuance terreuse et jaunâtre gardait la rive droite, tandis que l'Ohio formait le long de la gauche une large bande vert de bouteille sale. L'intrusion de l'Ohio, au dire des pilotes, barre quelquefois le Mississipi pendant une distance de trente milles. Ce singulier effet n'est produit que quand l'Ohio se trouve à sa plus grande hauteur, et le Mississipi comparativement bas. Alors, m'assura-t-on, le premier cause une stagnation apparente dans les eaux du second à plusieurs milles au-dessus de leur confluent. Il ne faut pas supposer que le Mississipi soit lent à rendre le compliment, lorsqu'à son tour il vient à croître. En ces occasions l'Ohio est barré sur une longueur de soixante et dix milles: glorieuse bataille entre deux fleuves magnifiques!

L'aspect des rives de l'Ohio, dans lequel nous en-

trâmes alors, est sans comparaison beaucoup plus beau que celui des bords du Mississipi, qui généralement sont bas, marécageux et dénués d'intérêt. Ceux au contraire de l'Ohio, qui s'élèvent à plusieurs centaines de pieds, sont couverts d'arbres spendides dont la hauteur est prodigieuse et le feuillage superbe. Il était agréable aussi de voir par intervalles des champs labourés que l'inondation ne pouvait atteindre, et des prairies où paissaient les bestiaux sans qu'il fallût les percher sur des estrades, comme nous l'avions vu en beaucoup d'endroits le long du Mississipi. Çà et là, même par l'embouchure de l'Ohio, nous rencontrâmes des villages bâtis sur la terre ferme, et bientôt après de florissantes villes, dignes de figurer sur la côte, quoique ensevelies dans les profondeurs des bois.

Le 7, nous atteignîmes Louisville, grande et belle cité du Kentucky, sur la rive droite de l'Ohio, près d'un endroit où la navigation de cette rivière est interrompue par une série de chutes ou de rapides. Mais pour remédier à l'inconvénient qui en résulte quand les eaux sont basses, les zélés citoyens de Louisville et des autres places intéressées à la prospérité du pays ont établi un canal qui tourne le passage difficile; et j'avoue n'avoir jamais vu d'ombrage plus magnifique. Ce fut pour nous un plaisir inouï que de sortir enfin du paquebot; car, si commode qu'il fût, y rester, comme nous l'avions fait, pendant onze jours et onze nuits de suite, était bien suffisant pour lasser la patience la plus courageuse. Le contraste nous sembla d'autant plus grand, que nous logeâmes à Louisville dans le meilleur hôtel qu'il y ait peut-être en Amérique, quoique tous les domestiques fussent des esclaves. Rien ne nous charma plus que les riches et fraîches pelouses qui ornent les environs. Les arbres aussi étaient incomparablement plus beaux que nous ne les avions vus ailleurs, surtout les sycomores. Ils étaient non-seulement plus grands, mais, ne manquant pas d'espace pour étendre leurs branches, ils avaient les formes les plus gracieuses. Enfin, les nombreuses sinuosités que forme en cet endroit le magnifique Ohio, qui était couvert de bateaux à vapeur ou de radeaux, et bordé de nobles forêts et de gaies villas, ajoutaient beaucoup au pittoresque de la scène. Je n'ai pas besoin de dire que nos lettres de recommandation nous valurent, comme partout ailleurs, un accueil très favorable de la part des habitants.

Après une semaine de repos, nous remontâmes à bord d'un paquebot, nous redescendîmes l'Ohio jusqu'à sa jonction avec le Mississipi, puis nous remontâmes ce dernier jusqu'à Saint-Louis. Cette ville, jadis un établissement français, repose sur la droite du fleuve. Le 22, nous arrachant aux plaisirs de tout genre qu'un plus long séjour nous aurait offerts, nous allâmes par eau visiter le confluent du Missouri avec le Mississipi. On ne saurait rien imaginer de plus intéressant en son espèce que cette jonction remarquable, devant laquelle le courant était si rapide, heureusement pour notre curiosité, que nous ne la dépassâmes qu'avec lenteur. Ce qui nous frappa le plus, c'est la différence de couleur et de limpidité des deux rivières. Le Missouri, qui est presque aussi épais que de la purée de pois, a une teinte sale, bourbeuse et blanchâtre, tandis que le Mississipi, au-dessus du confluent, est d'une couleur bleu clair, qui ne ressemble pas mal à celle de la haute mer ou du Rhône à Genève. La surface de ce dernier, avant de recevoir les eaux de l'autre, ne charriait pas un seul morceau de bois, au lieu que son camarade était tout couvert de poutres à demi brûlées, d'arbres avec leurs branches à moitié rompues, et de grands radeaux ou îles flottantes de solives, qui venaient de l'intérieur des terres et tourbillonnaient avec furie. Le Missouri entre dans le Mississipi du côté de l'ouest, presque à angle droit avec lui; et telle est l'impétuosité de son courant, qu'il repousse le Mississipi vers sa rive gauche ou orientale, et qu'il n'y a que dix ou douze verges d'eau claire de ce côté du fleuve, tandis que tout le reste est bourbeux. Pendant quelque distance, les deux rivières coulent l'une près de l'autre, comme de l'huile et de l'eau, sans se mêler. Mais cette séparation ne dure pas longtemps, et le Missouri aux ondes sales finit par souiller les eaux si pures du Mississipi, qui conservent leur teinte pendant les douze cents milles qu'il franchit avant de se jeter dans le golfe du Mexique. Le confluent n'est qu'à dix-huit milles au-dessus de Saint-Louis; mais nous le dépassâmes à peu près d'autant, et nous débarquâmes ensuite à une place appelée *le Portage des Sioux*, et située à gauche du Mississipi, sur le triangle que forment les deux rivières. De là, nous traversâmes en voiture ce qu'on nomme une *prairie*, vaste plaine couverte de longues herbes et parsemée çà et là d'arbres soit solitaires, soit groupés. Ensuite nous atteignîmes une espèce de plateau, élevé peut-être de dix à douze pieds au-dessus de la contrée environnante, que nous reconnûmes bientôt pour avoir été jadis une des rives du Missouri. Dès lors la route ne cessa de descendre, jusqu'à ce que nous eussions atteint un bas-fond qui, indubitablement, avait été le lit de cette rivière. Le soir, nous parvînmes à la petite ville de Saint-Charles, sur la rive gauche du Missouri, à environ vingt milles au-dessus de son confluent avec le Mississipi.

Le lendemain, nous fîmes à travers les bois et le long de l'eau une promenade qui devait nous conduire à un endroit fort curieux de la rivière. C'était une de ces bizarres agglomérations de poutres appelées *radeaux*, qui sont formés par les troncs des arbres que les inondations entraînent dans la saison pluvieuse. Arrivant à un détour du Missouri, nous remarquâmes une petite île boisée, qui reposait à environ deux cents verges de la côte; et de son extrémité supérieure s'étendait à une distance considérable un entassement de solives qui, nous dit-on, s'y étaient peu à peu réunies d'année en année, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa grandeur actuelle. Le bout de ce plancher s'appuyait sur la rive, fort loin de nous, de sorte qu'un pont semblait jeté de la terre sur l'île. Quelques-unes des grandes rivières de l'Amérique, telles que l'Atchafalaya, sont complétement couvertes en différents endroits d'énormes radeaux de ce genre. Le cours d'eau que je viens de nommer sort du Mississipi, à environ deux cent cinquante milles de la mer. A vingt-sept milles du point de disjonction, les radeaux commencent; mais quoiqu'ils s'étendent sur un espace de sept ou huit lieues, la moitié de cette distance seulement est couverte de bois La largeur de ce bras est de deux cent vingt verges; le radeau s'étend sur plusieurs points d'un bord à l'autre, et peut avoir huit ou dix pieds d'épaisseur. Il s'accumule depuis plus de cinquante ans et s'augmente sans cesse des arbres que la rivière reçoit du Mississipi.

Le 24, nous commençâmes à penser qu'il était temps de regagner l'Angleterre, et nous franchîmes avec beaucoup d'intérêt les *prairies* de l'Illinois. Le 27, nous entrâmes dans l'Etat d'Indiana, où il n'est pas à beaucoup près aussi agréable de voyager. En effet, autant les *prairies* sont unies et pittoresques, autant le nouveau pays où nous venions d'entrer était montueux et laid. Ajoutez que les routes y sont détestables, et les voitures si dures qu'on les dirait faites de métal. Pendant cette pénible marche, nous ne fûmes plus exposés, comme nous l'avions été quelquefois dans le sud, à manquer de nourriture. Les provisions de toutes sortes abondaient autour de nous. Mais je ne puis dire que j'aie trouvé chez les rares habitants de ces contrées nouvelles cette intelligence et cette élévation d'esprit qu'on se plaît à leur reconnaître. Non que je m'attendisse à rencontrer au fond des bois des manières bien polies; mais on ne nous accueillait d'ordinaire qu'avec froideur et mauvais visage. Le 29, après avoir franchi tout l'Indiana, nous repassâmes l'Ohio devant Louisville. Le lendemain, nous prîmes le paquebot pour Cincinnati, où nous arrivâmes le



Ferme américaine.

31, après avoir parcouru en vingt-trois heures un espace de cent cinquante milles contre le courant.

Cincinnati est une des merveilles les plus vantées de l'ouest, et non sans raison. Cette ville, eu égard au peu de temps depuis lequel l'Etat d'Ohio est formé, offre un exemple frappant de l'activité des Américains. Elle est jolie, avantageusement située sur la rive droite du fleuve, et paraît plus animée qu'aucune autre de celles que nous avions visitées depuis la Nouvelle-Orléans. Sa prospérité et l'air d'industrie qui partout y règne proviennent sans doute de ce qu'elle est située dans un Etat où l'esclavage a été aboli. Mais, n'importe la cause, on ne se douterait jamais, à voir une si nombreuse population réunie sur ce point du pays, que c'était, il n'y a que quarante ans, un désert habité par une poignée de sauvages. En 1805, Cincinnati ne renfermait que cinq cents habitants; en 1820, elle en comptait neuf mille sept cent trente-trois, et aujourd'hui ce chiffre a plus que triplé.

Nous quittâmes à regret Cincinnati, où les curiosités locales, ainsi que l'agréable société des habitants, auraient pu nous retenir des mois entiers. Le 8, nous atteignîmes Pittsburg, ville justement appelée le Birmingham de l'Amérique; mais nous n'y restâmes que le temps strictement nécessaire pour nous reposer. Nous en repartîmes le 11, à trois heures du matin, par la malle-poste, et presque aussitôt nous commençâmes à gravir la rangée inférieure des Alleghany. Tant que nous cheminâmes sur ces montagnes, nous partions généralement à trois ou quatre heures du matin, nous marchions pendant cinq ou six avant déjeuner, pendant le même nombre avant dîner, et encore autant après. Cependant les routes étaient si mauvaises que, dans cet espace de seize heures, nous ne fîmes successivement, les trois premiers jours, que cinquante-six, soixante et soixante-huit milles. Le quatrième, nous en parcourûmes soixante-quatre en quinze heures; enfin, le cinquième et dernier, où nous rentrâmes à Philadelphie, soixante-quatre encore, mais en douze heures seulement.

Le 23, nous gagnâmes New-York, et le 1er du mois suivant, nous repartîmes pour l'Angleterre.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DES VOYAGES DE BASIL-HALL.

PARIS. — Imp. LACOUR ET Ce, rue Soufflot, 16.



Embouchure du Missisipi.

MISTRESS TROLLOPE.

(1827-1831.)

ES ÉTATS-UNIS.

—

La Nouvelle-Orléans ; . quadrons. Voyages sur

embarquai à Londres our l'Amérique septen- e heureuse, mais peu jour de Noël, à l'em- ves de ce magnifique is fûmes joints par le ranchir la barre, quel- is indiquât le voisinage i plus tard s'en présen- nasse d'eau bourbeuse es bleues du golfe du rables de pélicans qui de boue. On ne saurait grande désolation. Peu r extraordinaire devin- atre ou cinq milles que avers d'horribles maré- roupe de huttes appelé t le plus misérable où nicile, mais où vivent le pilotes et de pêcheurs.

Ce qui surtout donne un air de profonde tristesse aux bouches du Missisipi, c'est l'énorme quantité d'arbres immenses qu'il charrie sans cesse. A mesure cependant que nous avançâmes, nous fûmes éblouis par les brillantes teintes de la végétation du sud. Les bords du fleuve ne s'élevèrent pas d'un pied, mais une suite d'habitations de planteurs, qui n'étaient tantôt que leurs maisons de plaisance, tantôt étaient entourées de leurs plantations de cannes à sucre, et des villages où demeuraient leurs nègres, varièrent agréablement le paysage. Nous étions toutefois impatients de toucher aussi bien que de voir la terre; mais la navigation de la Balise à la Nouvelle-Orléans est difficile et ennuyeuse, et les deux jours qu'elle dura nous parurent plus longs qu'aucun de ceux que nous avions passés en mer.

La Nouvelle-Orléans n'offre presque rien qui puisse flatter l'œil du goût, mais elle ne manque ni de nouveauté ni d'intérêt pour un Européen récemment débarqué. Le nombre prodigieux des noirs qu'on y rencontre, car à eux est dévolue toute espèce de travail ; la grâce et la beauté des élégantes *mulâtresses*, ou *quadrons*, les groupes çà et là persemés d'Indiens à mine sauvage et féroce, l'aspect inaccoutumé des végétaux, le grand Missisipi aux vagues noirâtres, avec ses rives basses et boueuses, tout enfin concourt à produire ce genre d'amusement qu'on éprouve quand on voit des choses que jamais on n'avait encore vues. Puis vous diriez tout à-fait une ville française de province, ce dont il ne faut pas s'étonner, puisque c'est

une colonie autrefois enlevée par la France à l'Espagne. Les noms des rues y sont français, et cette langue s'y parle aussi communément que l'anglaise. Les marchés se tiennent sous des halles superbes, et sont toujours bien approvisionnés. Toutes les denrées qu'on y trouve viennent par eau, et souvent nous écoutâmes avec plaisir le chant dont les noirs bateliers qui conduisent des barques chargées de légumes et de fruits accompagnent la manœuvre; il ne se compose que d'un très petit nombre de notes, mais elles sont d'une délicieuse harmonie, et la voix des nègres est presque toujours riche et puissante. D'agréables heures, aussi, furent celles où j'explorai avec mes enfants les bois qui entourent la ville. La première fois surtout que nous pénétrâmes dans ces forêts vierges du Nouveau-Monde, le spectacle nous en parut poétique et sublime. En général, pourtant, les arbres sont trop pressés pour devenir ou grands ou gros, et leur croissance est d'ailleurs gênée par une plante parasite, qu'on n'a pu me désigner sous un autre nom que celui de *mous e espagnole*, qui se suspend avec grâce à toutes leurs branches, et leur donne l'air d'autant de saules pleureurs. Mais la principale beauté de la forêt dans cette région provient d'un luxuriant taillis de palmottes qui poussent sous les arbres, et qui sont bien des végétaux que je connaisse le plus joli et le plus délicatement nuancé. Le pawpaw, encore, est un charmant arbrisseau et des plus abondants. Enfin, nous fîmes connaissance avec la vigne sauvage, qui pousse avec tant de profusion dans toutes les parties de l'Amérique, qu'on se demande pourquoi les indigènes n'ont pas encore ajouté le vin aux nombreuses productions de leur sol si fertile. Quoiqu'on fût au cœur de l'hiver quand nous visitâmes la Nouvelle-Orléans, la chaleur y était presque insupportable, et nous étions sans cesse tourmentes par les mosquites; mais je soupçonne que pendant une ou deux semaines nous aurions volontiers souffert ces légers inconvénients, plutôt que de ne pas voir des oranges, des petits-pois, et du poivre rouge mûrir à Noël en pleine terre.

Notre séjour à la Nouvelle-Orléans ne fut pas assez long pour nous permettre de voir ce qu'on appelle la société, mais on m'a dit qu'elle se divisait en deux classes fort distinctes, toutes deux célèbres à leur manière par leur élégance et leur luxe. La première se compose de familles créoles, dont presque tous les chefs sont planteurs et négociants, avec leurs femmes et leurs filles. Elles ne se réunissent que les unes chez les autres; elles ne mangent qu'ensemble; elles forment une noblesse, une aristocratie. Dans la seconde classe sont reléguées les pauvres *quadrons*, cependant si aimables, que les hommes de la première ne dédaignent pas de se mêler parmi eux, lorsqu'ils peuvent s'échapper des grands salons, où le pur sang créole bout dans les veines aussitôt qu'on parle de le souiller au degré le plus éloigné par le mélange de celui des nègres. De tous les préjugés qui soient au monde, je n'en connais pas de plus violent, de plus enraciné. Vainement de jeunes mulâtresses, filles reconnues de pères américains ou créoles qui regorgent de richesses, sont-elles élevées dans les meilleurs pensionnats, et ornées de tous les talents qu'on peut acquérir avec de la fortune; vainement sont-elles jolies et gracieuses, douces et bonnes, enfin remplies de qualités : elles ne sont ni admises, ni même admissibles à aucune condition dans la société des familles créoles de la Louisiane. Elles ne peuvent se marier; c'est-à-dire aucune cérémonie ne peut ni légaliser ni rendre indissolubles les unions qu'elles contractent. Tel est néanmoins le puissant effet de la grâce, de la beauté, de la douceur, qui leur sont particulières, que malheureusement elles deviennent toujours des objets de choix et d'affection. Si les dames créoles ont le privilège d'exercer le terrible pouvoir de la répulsion, la gentille mulâtresse a la douce mais la dangereuse vengeance de posséder celui de l'attraction. Les alliances formées avec cette malheureuse race sont souvent, dit-on, heureuses et durables, autant du moins que peuvent l'être des alliances auxquelles est toujours attachée une espèce de déshonneur.

La Nouvelle-Orléans possède deux théâtres, l'un anglais, l'autre français; mais nous avions quitté l'Europe depuis trop peu de temps pour beaucoup nous inquiéter de l'un ou de l'autre, non plus que des autres plaisirs qu'on peut trouver au sein des villes, et nous conçûmes bientôt le désir de nous mettre en route pour remonter le Mississipi. Les innombrables bateaux à vapeur, qui font l'office des déligences et des chaises de poste dans ce pays par excellence des lacs et des rivières, diffèrent de tous ceux que j'ai vus en Europe, et leur sont infiniment supérieurs. Je ne saurais mieux les comparer pour le dehors qu'aux bains Vigier à Paris. Comme eux, ils ont un double rang de fenêtres, élégamment drapées de rideaux. Au centre est un bel appartement qu'on appelle *la cabine des hommes*, et quelquefois ces messieurs insistent sans trop de politesse sur leur droit de la posséder seuls. Mais c'est dans cette pièce qu'on sert le déjeuner, le dîner, le souper, et ils ne peuvent alors empêcher les dames de venir y prendre leurs repas. Dans le paquebot sur lequel nous montâmes le 1er janvier 1828, le salon particulier au beau sexe était situé à la poupe; mal éclairé, triste, quoique meublé avec une somptuosité rare. L'ameublement de celui des hommes ne laissait aussi rien à désirer sous ce rapport; il était même tapissé d'un bout à l'autre; mais quel tapis, bon Dieu! quel sale et dégoûtant tapis! Je jure que j'aurais mieux aimé partager avec certains pourceaux la litière de leur étable, qu'être renfermée dans une chambre si malpropre. Cet excès de malpropreté venait de l'usage bien connu qu'ont les Américains de sans cesse, sans cesse cracher à tort et à travers.

Les rives du Mississipi restèrent plates et uniformes pendant beaucoup de milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans; mais de gracieux palmettos, de noirs et nobleschênes, des orangers aux fruits d'or, des plantations de cannes à sucre et de coton se montraient de toutes parts, et plusieurs jours s'écoulèrent avant que nous fussions las de les regarder. Sur un ou deux points, la ligne de la forêt, qui à force d'être unie devient ennuyeuse, est interrompue par de petites éminences. Sur une de ces collines, dans un site délicieux, s'élève la ville de Natchez. Si le climat, pendant la saison chaude, n'y était pas aussi malsain que celui de la Nouvelle-Orléans, elle offrirait de grands attraits aux colons.

Nous débarquâmes à Memphis, petite ville qui est située au plus bel endroit du Mississipi. Il a sur ce point une telle largeur, que vous diriez un noble lac. Une île couverte d'arbres superbes le divise, et relève par sa large masse d'ombre l'uniformité du fleuve. Memphis n'est absolument peuplée que de commerçants; les maisons qui en dépendent sont disséminées sans ordre le long de la montagne, depuis la rivière Wolf, un des innombrables tributaires du Mississipi, jusqu'à un mille au-dessous. On a abattu les arbres de la montagne à une certaine distance au-delà de la ville, et cet espace produit de bons pâturages pour les chevaux, les vaches et les porcs. Quant à des moutons, nous n'en vîmes pas un seul. Autour de la ville et de ces champs, la forêt élève de nouveau sa noire muraille, et semble dire à l'homme « tu n'iras pas plus loin! » Le courage et l'industrie cependant ont bravé cette défense; car, à l'extrémité de la longue rue qui forme Memphis, vous trouvez encore quelques habitations éparses au milieu des bois, et le raide sentier qui vous y conduit devient à chaque pas plus sauvage. Dans cette partie, le sol est coupé par de nombreux cours d'eau, et les ponts sur lesquels on les franchit ne sont faits que de troncs d'arbres jetés d'une rive à l'autre, qui en supportent d'autres plus petits posés en travers des premiers. Ces ponts ne sont guère agréables à passer, car ils tremblent sous les pas d'un homme, et remuent horriblement sous un cheval ou

une voiture ; mais on ne peut rien imaginer de plus pittoresque.

Départ de Memphis. L'Ohio. Louisville. Cincinnati. La ferme dans la forêt. Domestiques. Soirées Marché. Musées. Absence d'amusements publics et privés. Eglises et chapelles. Influence du clergé. Un ravivement. Ecoles. Climat.

Ce fut le 1er février que nous continuâmes à remonter le *Père-des-Eaux*, comme les pauvres Indiens à présent bannis des possessions de leurs ancêtres ont coutume d'appeler le Mississipi. Nous ne vîmes encore pendant une centaine de milles que des forêts, toujours des forêts ! A la fin pourtant, nous laissâmes derrière nous ce que les Américains appellent avec raison *le Fleuve-de-Mort*, car l'air de ses rives est méphitique, et nous entrâmes dans *la Belle-Rivière*, ainsi que les Français lorsqu'ils vinrent jadis s'établir à la Nouvelle-Orléans ont baptisé l'Ohio. Il mérite bien ce nom ; toujours en effet il est pur, limpide, argenté. Ses bords, aussi, à chaque instant varient d'aspect. C'est qu'il traverse une contrée où peut-être ne saurait-on faire vingt pas de suite sans monter ni descendre. Une partie considérable du sol est encore couverte de bois; mais du moins, de distance en distance, apercevions-nous des fermes, des prairies, des troupeaux, même d'élégantes villas. Cette suite de charmants paysages avait tellement amélioré notre disposition d'esprit, que nous cessâmes de murmurer contre la mauvaise cuisine du bord, et parvînmes presque à manger aussi vite que nos voisins de table, tant nous étions empressés de nous remettre aux aguets pour ne rien laisser échapper des beautés qui nous passaient devant les yeux. Pourquoi faut-il, hélas! que ces charmants rivages soient eux mêmes malsains? Plus d'une fois, débarquant, nous causâmes avec les familles des bûcherons, et à peine s'en trouva-t-il une dont quelque membre ne fût pas mort récemment des fièvres. Les habitants les gardent d'un bout à l'autre de l'année, et quoique leurs maisons soient beaucoup meilleures que celles des rives du Mississipi, ils ont encore l'air de gens qui sacrifient tout à l'amour du gain, même leur santé.

Pendant notre navigation, les scènes qui se présentaient à nos regards du côté de l'Etat de Kentucky étaient infiniment plus belles que de celui des Etats d'Indiana et d'Ohio. Le premier fut un lieu de prédilection pour beaucoup de tribus des Indiens, qui l'avaient réservé de commun accord pour venir y chasser en certaines occasions. J'ai ouï dire que leurs descendants ne peuvent en parler sans être émus, et qu'ils ont encore un chant triste et sauvage par lequel ils en célèbrent le souvenir. Mais ce n'est pas récemment qu'ils ont été exclus de ce territoire ; le Kentucky a été conquis à la civilisation bien avant l'Illinois, l'Indiana ou l'Ohio, et il paraît non-seulement mieux cultivé, mais encore plus fertile que ces trois autres provinces. J'ai rarement vu en aucun pays de plus riches tableaux. Les arbres des forêts, aux lieux où ils ne sont pas trop serrés, atteignent une grosseur et une élévation merveilleuses, et les récoltes sont toujours des plus abondantes, à moins qu'une culture malentendue n'épuise le sol par une suite continuelle de moissons qui en pompent tous les sucs. Louisville est une cité considérable, qui repose du côté kentuckyen ou méridional de l'Ohio. Nous y passâmes quelques heures pour en voir les curiosités, et si ce n'était qu'on m'eût dit que d'ordinaire il y règne une espèce de contagion pendant l'été, j'y aurais volontiers séjourné plusieurs mois pour explorer les belles campagnes du voisinage. Frankfort et Lexington sont deux villes dignes aussi d'être visitées. La première est le siége du gouvernement de l'Etat de Kentucky, et dans la seconde résident plusieurs familles indépendantes, qui, pouvant par leur fortune vivre plus en repos que ne le font généralement les Américains, cherchent davantage à se donner les douceurs de la vie.

Nous parvînmes à Cincinnati le 10. Cette ville est avantageusement située sur le versant méridional d'une montagne qui s'élève en pente douce du bord de la rivière; vue de quelque distance, elle n'a ni grandeur ni majesté. Elle manque de dômes, de tours, de clochers ; mais rien de plus beau que le port, où je comptai jusqu'à quinze bateaux à vapeur. Il est long de plus d'un quart de mille, bien pavé, et entouré de bâtiments propres et jolis, sinon très élégants. Dès notre arrivée nous allâmes élire domicile à l'hôtel Washington, et comme le voyage avait un peu creusé l'estomac, nous apprîmes avec joie qu'on venait de servir le dîner de la table d'hôte. Mais à peine eûmes-nous entr'ouvert la porte de la salle à manger, que nous battîmes en retraite, déconcertés de n'y voir qu'une soixantaine d'hommes. Nous dînâmes avec les femmes de la maison, c'est-à-dire avec l'hôtesse et ses cinq ou six servantes ; après quoi, devant séjourner assez longtemps à Cincinnati, nous courûmes la ville pour y chercher un appartement. A grand'peine en trouvâmes-nous un : quoique quatorze cents maisons neuves eussent été bâties l'année précédente, le nombre des habitants excédait de beaucoup le local des habitations. De retour à l'hôtel, me souciant peu d'aller prendre le thé soit avec les messieurs, soit avec les domestiques, je demandai qu'on nous l'apportât dans notre chambre. Le hasard voulut que je m'adressasse à notre hôte. « Quoi ! s'écria-t-il, quelqu'un est-il malade parmi vous ? — Non pas, Dieu merci ! répondis-je. — Alors, madame, il faut que je vous le dise, vous mangerez avec ma femme et moi, ou bien vous quitterez notre maison. Ici on ne doit dédaigner personne. » J'osai dire, pour excuse, que nous étions des étrangers, et que nous ne connaissions pas encore les usages du pays. « Nos usages sont excellents, madame, répliqua-t-il avec chaleur: et nous ne voulons pas les changer contre ceux d'Europe. » Je ne soufflai plus mot, mais je résolus de prendre, dès le lendemain, possession du logement que nous avions loué.

Nous fûmes bientôt établis dans notre nouvelle demeure, qui était assez gentille, assez agréable, mais qui manquait de presque toutes les commodités que les Européens regardent comme indispensablement nécessaires. Ainsi, point de latrines, point de robinet pour l'eau ; aucun moyen de se débarrasser des ordures, car jamais il ne passe de tombereau destiné à les recueillir. Je demandai à notre propriétaire qu'il nous indiquât le moyen de ne pas être au bout de quelques jours ensevelis sous les immondices. « Votre aide, répliqua-t-il, n'aura, mon Dieu ! qu'à les porter au milieu de la rue ; mais, entendez-moi bien, je dis au milieu ; car nous avons fait une loi qui défend de les déposer le long des murs. A l'endroit permis, elles seront enlevées sur-le-champ par les cochons. » C'est la vérité : dans tous les quartiers de la ville, on voit sans cesse de ces animaux qui entretiennent la propreté de la voie publique ; et quoiqu'il ne soit pas très récréatif de toujours en rencontrer des bandes sur son passage, mieux vaut qu'ils soient si nombreux et si actifs à remplir leurs devoirs, car sans eux la ville ne serait bientôt plus qu'un immense fumier.

Nous avions beaucoup entendu parler de Cincinnati, de sa beauté, de sa richesse, de sa prospérité sans égale. Aussi, à peine eûmes-nous terminé nos petits arrangements domestiques, nous examinâmes en détail « cette Merveille de l'ouest, — cette Citrouille à croissance magique du prophète, — cet Hercule enfant, » car tels sont tous les noms qu'on donne à cette ville. Mais, hélas ! qu'elle répondait mal à l'idée que nous en avions conçue ! D'abord, elle est extrêmement petite, et jamais on ne croirait qu'elle peut contenir une population de vingt-cinq à trente mille âmes. Ensuite, ses édifices n'ont aucune prétention à la beauté ; et si ce n'étaient le tapage des rues, et l'air

affairé de tout le monde, vous diriez un village plutôt qu'une ville. Je parle de Cincinnati tel que je l'ai vu en 1828, car je sais que depuis ce temps on y a bâti plusieurs petites églises dont les clochers produisent un bon effet au milieu de la masse sans intérêt des autres bâtiments. A l'époque dont je parle, il n'y avait que Main-Street, c'est-à-dire *la rue Principale*, par laquelle la ville est traversée d'un bout à l'autre, qui fût entièrement pavée. A droite et à gauche règnent des trottoirs de briques, mais à la moindre averse ils sont inondés, car Cincinnati n'a ni égouts ni ruisseaux, omission d'autant plus remarquable que la ville est située de manière en même temps à faciliter leur construction et à les rendre indispensables. En effet, reposant, comme je l'ai dit, sur le flanc d'une montagne, les grosses pluies du climat la maintiendraient toujours propre, si elles trouvaient après l'avoir balayée à s'échapper par quelques endroits; mais dans l'état actuel des choses, ces pluies ne balaient les rues hautes que pour laisser les ordures qu'elles entraînent dans le premier endroit plat qu'elles rencontrent, et il se trouve que c'est la rue la plus importante après Main-Street, qu'elle coupe à angles droits, et celle qui renferme les plus grands magasins. Cincinnati, de même, je crois, que la plupart des villes américaines, est construit en *squares*, pour me servir de l'expression des habitants. Mais ces squares sont l'inverse de ceux qu'on voit en Angleterre. Au lieu d'être creux ils sont pleins. Ce sont des masses carrées, ou mieux des pâtés de maisons, qui regardent le nord, l'est, l'ouest et le sud. Seulement chaque habitation, outre la porte de la rue, en a une seconde qui ouvre sur une allée de derrière. Ce plan ne sera pas mauvais, quand les eaux de la ville trouveront convenablement à s'écouler; mais à présent ces allées sont des cloaques infects.

Au nord, Cincinnati est borné par une chaîne de collines couvertes de forêts, assez raides pour empêcher qu'on y bâtisse ou qu'on les cultive, mais trop basses pour que de leurs sommets l'œil puisse au loin contempler la campagne environnante. De profondes et étroites rivières, à sec l'été, mais roulant l'hiver une masse d'eau considérable, divisent ces collines en beaucoup d'éminences séparées, et c'est ce qui seulement varie le paysage dans une circonférence de plusieurs lieues. L'Ohio y forme un délicieux trait sur tous les points où il se montre; mais la seule partie de la ville qui jouisse de sa beauté est la rue qui longe la rive. Les montagnes de Kentucky, lesquelles s'élèvent à environ même distance de la rivière, de l'autre côté, forment la limite méridionale du bassin dont Cincinnati occupe le fond.

Sans, comme de certaines personnes, ranger cette ville parmi les sept merveilles du monde, on est néanmoins étonné de son importance quand on songe que l'emplacement qu'elle occupe était encore, il y a trente ans, obstrué par une forêt vierge. De mois en mois elle paraît s'étendre et s'enrichir. Les économistes du pays vous disent que c'est le résultat de leurs institutions libres, je crois plutôt qu'on en peut chercher la cause dans la nécessité qui sur cette terre aiguillonne sans cesse l'industrie, et dans l'absence de toute ressource pour les paresseux. Pendant deux années de résidence à Cincinnati ou dans le voisinage, je n'ai vu ni un mendiant ni un homme assez riche pour qu'il cessât de chercher à augmenter sa fortune. Ainsi chaque abeille de la ruche déploie tous ses efforts pour trouver ce miel vulgairement appelé argent. Les sciences, les lettres, les beaux-arts, le plaisir, rien ne peut distraire ces travailleurs. Ils ne prennent jamais la moindre récréation; jamais ils ne dînent ensemble, si ce n'est dans les tavernes et aux tables d'hôtes, et on sait qu'en pareils cas ils n'ouvrent la bouche que pour manger. Enfin j'ai ouï dire à beaucoup de dames que le seul amusement auquel se livraient leurs maris était, le soir, après que toutes leurs affaires étaient finies, de boire entre eux une bouteille de liqueur forte, et quand il n'y avait pas de femmes pour les importuner, de s'abandonner alors à une licence effrénée de langage. A Cincinnati, vous pouvez aisément satisfaire tous les besoins animaux, et au prix le plus bas; mais n'y cherchez aucune jouissance intellectuelle. Le manque de manières est si complet, si général chez les individus des deux sexes, que vainement cherche-t-on à s'expliquer d'où il provient, car les habitants des États-Unis possèdent tous un assez haut degré d'intelligence. Je leur ai beaucoup entendu tenir des conversations lourdes et sans intérêt, mais rarement débiter des sottises, si j'excepte la classe partout privilégiée des fort jeunes dames. Les Américains m'ont tous paru avoir de l'esprit, du bon sens au moins, et être plus ignorants sur des sujets qui n'ont qu'une valeur de convention que sur tels dont l'importance est véritable; mais il n'y a aucune grâce, aucun charme dans leurs entretiens, et pendant mon séjour parmi eux, je ne sache pas qu'un seul élégamment tourné soit, en ma présence, sorti de leur bouche. Nous fîmes néanmoins à Cincinnati la connaissance de gens aimables, dont la société nous permettait d'employer agréablement nos loisirs. Ce qui nous intéressait davantage, c'étaient nos excursions dans les alentours; car elles nous mettaient à même d'observer le genre de vie des paysans, et de juger des douceurs de cette indépendance si vantée qu'on trouve en Amérique au fond des bois. Un jour surtout, je me rappelle que nous visitâmes une ferme dont les habitants trouvaient absolument moyen de se suffire à eux-mêmes. Mais quelle vie, quelle triste vie que la leur! Ils demeuraient au cœur des bois, à quatre ou cinq milles d'aucun village. Leur habitation était bâtie sur le flanc d'une montagne si escarpée, qu'il fallait une échelle pour arriver à la porte. Du reste, au bas coulait un limpide ruisseau; ils avaient un magnifique champ de maïs, des vaches, un cheval, des brebis, des cochons et d'innombrables volailles, avec un petit jardin où ils élevaient des pommes de terre, et où végétaient quelques pêchers, quelques pommiers. Ils pouvaient avec ces richesses se passer de toute la terre. La maison était construite en bois, et divisée en deux pièces, l'une servant de cuisine, l'autre de chambre à coucher, toutes deux garnies des meubles nécessaires. La fermière et une jeune fille qui paraissait sa sœur s'occupaient à filer, tandis que trois petits enfants jouaient autour d'elles. La mère me dit qu'elles filaient et tissaient tous les vêtements, soit de laine soit de coton, de la famille, qu'elles tricotaient tous les bas, et que son mari, sans être cordonnier par état, confectionnait toutes leurs chaussures. Ils fabriquaient de même le savon, la chandelle et le sucre qu'ils consommaient. Le seul argent dont ils eussent besoin était pour acheter du thé et de l'eau-de-vie, et ils s'en procuraient au besoin par la vente de quelques poulets ou d'une motte de beurre. Ils n'avaient pas de blé, mais ne vendaient pas un seul grain de maïs, quoiqu'ils en récoltassent beaucoup, l'employant à faire leur pain, leurs gâteaux, et à nourrir leurs bêtes pendant l'hiver. La femme n'avait pas l'air bien portante, et elle nous dit qu'ils avaient tous les fièvres chaque année; mais elle paraissait heureuse, fière surtout d'être indépendante, quoique ce fût avec un peu de tristesse qu'elle observa «qu'ils ne voyaient pas tous les jours de la compagnie et que sans doute le soleil se lèverait bien des fois avant qu'ils reçussent une autre visite.»

La plus grande difficulté, lorsqu'on monte une maison dans l'État de l'Ohio, est de trouver des serviteurs, ou, comme on dit, *des aides*, car c'est commettre une véritable trahison envers la république, que d'appeler *serviteur* un citoyen libre. Toutes les femmes qui, par leur condition sociale, ne peuvent avoir du pain qu'en travaillant, sont enseignées à croire que la plus profonde misère est préférable à la domesticité. Des centaines de jeunes filles à demi nues travaillent dans les manufactures, pour des ga-

ges moitié moindres que ceux qu'elles gagneraient en service; mais elles se figurent qu'elles dérogeraient, qu'elles compromettraient ainsi leur égalité; et le désir seul de se procurer quelque harde peut lever leurs scrupules. Néanmoins un obligeant ami s'employa si activement pour moi, qu'au bout de huit jours une grande et robuste *demoiselle* se présenta à notre porte, et selon la formule d'usage me dit : « Je viens vous aider, » nouvelle qui m'était fort agréable. Je l'accueillis donc le plus gracieusement possible, et comme aux Etats-Unis ce serait faire injure à un domestique que d'aller aux informations sur son compte, je lui demandai tout de suite combien elle désirait gagner pour un an. « Oh ! s'écria-t-elle, avec un bruyant éclat de rire, je gage que vous êtes d'Europe, madame. Il ferait beau voir en Amérique une jeune fille s'engager pour un an ! J'espère bien trouver un mari avant quelques mois; sinon je renoncerai au mariage, car j'entre dans ma seizième année. Vous me donnerez un dollar et demi par semaine, madame, et vous permettrez que Phillis, l'esclave de ma mère, qui demeure de l'autre côté de l'eau, vienne le samedi m'aider à nettoyer. » Je souscrivis à toutes les conditions, et cinq minutes après elle était installée. Voyant qu'elle allait laver la vaisselle avec un déshabillé jaune parsemé de roses rouges, je lui fis observer avec douceur qu'il serait dommage de tacher une si belle robe, et qu'elle devrait en changer. « Tiens! répliqua-t-elle, mais c'est ma meilleure et ma plus mauvaise; je n'en ai pas apporté d'autres. » En effet, elle avait quitté la maison paternelle sans plus de vêtements que ceux qu'elle avait sur le corps. Je lui donnai aussitôt de l'argent pour s'acheter du linge, afin qu'elle fût mise d'une manière aussi propre que décente, et avec mes filles nous lui confectionnâmes une seconde robe. Quand nous l'eûmes habillée à neuf de la tête aux pides, elle grimaça de joie, mais ne nous en remercia aucunement, ni de rien que nous pûmes par la suite faire pour elle. Sans cesse elle nous demandait de lui prêter nos hardes; et quand nous refusions : « Ah bien ! disait-elle, je n'ai jamais vu des gens si fiers que vous. Il y a plusieurs jeunes personnes de ma connaissance qui de temps en temps viennent aider les dames de la ville; mais ces dames et leurs filles leur prêtent tout ce qu'elles leur demandent. Je gage que vous autres Anglaises croyez que nous empoisonnerions vos habits, tout comme si nous étions des négresses, n'est-ce pas ? »

Cette domestique me quitta au bout de trois semaines, parce que je ne voulus pas lui prêter assez d'argent pour acheter un déshabillé de soie, afin d'aller à un bal. Celle qui la remplaça, apprenant qu'elle devait prendre ses repas à la cuisine, fut fort désappointée. « Il paraît, madame, me dit-elle, que je ne suis pas assez bonne pour manger avec vous. Alors je ne mangerai pas. » En effet, elle mangeait à peine, et passait son temps à pleurer. Je fis tout mon possible pour gagner son affection et la rendre heureuse; mais, j'en suis sûre, elle m'a toujours haïe. Comme je lui donnais de forts gages, elle resta cependant jusqu'à ce qu'elle eût remonté sa garde-robe; puis, un matin, elle arriva toute pimpante, et me dit : « Il faut que je sorte. — C'est bien, Charlotte; mais quand reviendrez-vous? — J'espère ne jamais vous revoir, madame. » La troisième avait toujours sa Bible en main, et sous prétexte d'aller aux offices, s'absentait si souvent de la maison pour aller voir son ami, qu'un beau jour..... on comprend le reste. Il en fut de même de toutes nos domestiques.

Lorsqu'on est toujours si mal servi, il ne faut pas s'étonner que les maîtresses de maison, forcées de veiller sans cesse aux soins du ménage, aient peu le temps de cultiver leur esprit. Peut-être doit-on expliquer de la sorte la nullité de leurs causeries; car s'il ne manque pas à Cincinnati de femmes aimables, je n'en rencontrai guère qui fussent vraiment instruites. Au reste, telle est la mode, la forme, ou l'étiquette qui préside à toutes les réunions, que les personnes qui les composent, regorgeassent-elles de talents, ne peuvent les produire. La conversation est nécessairement paralysée. Les dames font bande à part d'un côté de la salle, et les hommes de l'autre, ce que j'ai aussi remarqué dans toutes les autres villes à l'ouest des monts Alleghany. Quelquefois un peu de musique amène une fusion partielle; les jeunes gens les plus hardis, encouragés par la conscience de leurs cheveux bouclés ou de leurs beaux gilets, s'approchent du piano, et adressent quelques fadeurs aux demoiselles sur leur délicieux talent à dire la romance. Lorsque la maison qui reçoit est si bien stylée qu'elle ait deux salons, on abandonne à eux-mêmes dans l'un le piano, les savantes musiciennes, les petits freluquets, et dans de telles occasions il sort souvent de cette pièce de bruyants éclats de rire. Mais le destin des personnages plus dignes qui restent dans l'autre salle est fort triste. Les messieurs crachent, parlent d'élections et du prix des denrées, puis crachent encore. Les dames examinent réciproquement les toilettes de leurs voisines, jusqu'à ce qu'elles en sachent par cœur la moindre épingle; ensuite elles causent du dernier sermon du curé un tel sur *le jugement dernier*, ou des nouvelles pilules pour la *dyspepsie* du docteur tel autre, jusqu'à ce qu'on annonce *le thé*. Alors elles se consolent toutes d'avoir tant souffert à combattre le sommeil, en se gorgeant, comme la chose ne se voit nulle part ailleurs, de thé, de café, de mille espèces de gâteaux, de confitures, de conserves, de bœuf salé, de jambon et d'huîtres marinées. Après ce lourd repas, elles reviennent au salon, y restent encore le plus longtemps qu'elles peuvent, puis se lèvent en masse, s'affublent de leurs chapeaux, de leurs manteaux et de leurs châles, et vont se coucher.

Il n'y a peut-être rien de plus curieux à Cincinnati que le marché. On y trouve à la fois la qualité, l'abondance et le bas prix. Vous chercherez vainement par la ville des bouchers, des fruitiers, des charcutiers, des épiciers, enfin aucun marchand de comestibles, sauf des boulangers; tout s'achète à la halle, et il faut que les ménagères se lèvent matin, car passé huit heures elle est fermée. Le bœuf, le veau, le mouton, quoique excellents, ne valent jamais plus de 20 centimes la livre. La volaille, le poisson, les œufs, le beurre et presque toutes les sortes de légumes, fort bons aussi, se vendent de même aux prix les plus modérés. Mais les pêches, les abricots, les brugnons, les fraises, les framboises, les mûres, les groseilles, les raisins, les pommes, les poires, les cerises et les prunes, tous les fruits enfin, sont chers et détestables. Les fleurs du pays n'ont également rien de beau. Est-ce le manque de culture ou la faute du sol? je ne sais; pourtant j'ai ouï dire que l'Etat d'Ohio n'avait ni fleurs ni fruits indigènes, si on excepte les melons aquatiques, qui sont dans ce chaud climat un rafraîchissement délicieux et qui abondent toujours.

Cincinnati ne renferme guère de curiosités. Nous y visitâmes cependant deux muséums d'histoire naturelle qui étaient assez riches. Mais des collections de ce genre qui ne seraient formées que d'après les règles sévères de la science et du goût ne satisferaient pas les habitants de la métropole de l'ouest. Les établissements en question appartiennent à des particuliers, à des spéculateurs, et le public n'y est admis que pour de l'argent. Or, le public aime passionnément les figures de cire, et pour l'attirer, on n'a pu rien imaginer de mieux que de lui offrir les animaux ainsi imités, plutôt que ceux à qui on conserve leurs peaux ou leurs plumes véritables. On nous mena aussi voir une galerie de tableaux; mais je n'en parlerai pas : on m'accuserait d'en dire trop de mal, bien que je ne pusse en dire assez.

Je n'ai jamais vu de gens qui parussent autant que les Cincinnatiens vivre sans plaisirs. Chez eux, les billards sont défendus par la loi; de même, les cartes. En vendre un jeu dans l'Etat d'Ohio expose le ven-

deur à une amende de 50 dollars. Ils ne donnent point de bals, sauf, je crois, une demi-douzaine pendant les fêtes de Noël, point de concerts, point de dîners. Ils ont bien un théâtre, qui de fait est le seul divertissement public de cette triste petite ville; mais ils semblent ne pas beaucoup s'en inquiéter, et, soit économie, soit dégoût, il n'est guère suivi. On y voit rarement des femmes mariées, et le plus grand nombre des autres regardent comme une offense envers la religion d'assister à la représentation d'une pièce. C'est dans les églises et dans les chapelles que les dames se montrent en toilette, et je suis tentée de croire qu'un étranger, arrivant d'Europe et faisant une première reconnaissance dans Cincinnati, prendrait les édifices consacrés au culte pour les théâtres et les cafés de l'endroit. Il n'est pas de soir dans la semaine où la religion ne rassemble dans ces divers édifices une foule des plus jeunes et des plus jolies femmes, toutes vêtues avec soin, avec élégance même; car c'est là que se donnent le ton et la mode. Le commun des hommes les accompagnent rarement; mais parmi elles se glissent quelques galantins, dont la présence explique la recherche de leur mise. A dire vrai, sans les églises, elles pourraient bien jeter au feu leurs plus riches atours; car quelles occasions auraient-elles de s'en parer? Leur ménage les occupe trop pour qu'elles aient le loisir d'aller le matin visiter leurs amies en grande toilette. Elles n'ont pas de jardins, pas de boutiques, où il soit d'usage, comme en Europe, que les petites-maîtresses se montrent l'après-midi. Si ce n'étaient donc, le soir, les offices et les thés, toutes les Cincinnatiennes courraient risque de devenir de véritables recluses.'

L'influence que tous les ministres des innombrables sectes religieuses répandues à travers l'Amérique exercent sur les femmes, tandis qu'elle est absolument nulle sur les hommes, égale presque celle dont jouissent les prêtres catholiques en Espagne et en Italie. Cet empire extraordinaire leur vient de plusieurs causes. D'abord, dans ce pays où les riches affectent de reconnaître l'égalité des rangs, et où les pauvres la réclament à grands cris, il n'y est accordé de distinction et de prééminence qu'au clergé seul, qui acquiert ainsi une haute importance aux yeux des dames. Puis c'est du clergé seul qu'elles reçoivent de tendres attentions, qui, par toute la terre, sont si chères à un cœur féminin. C'est non sur leurs maris, non sur leurs enfants, mais seulement sur les ecclésiastiques, que les Américaines trouvent à exercer ce doux empire que les Européennes possèdent sur toutes les classes de la société. Aussi, par retour, semblent-elles leur confier la garde de leurs cœurs et de leurs âmes.

Nous n'étions à Cincinnati que depuis quelques mois, quand soudain nous entendîmes tout le monde parler d'un *ravivement* qui allait avoir lieu. Longtemps, nous cherchâmes, sans pouvoir l'imaginer, le sens de ce mot barbare. A la fin, pourtant, nous apprîmes qu'en Amérique, où il n'y a point d'église nationale, et où la religion n'est nullement protégée ni secourue par les lois, la piété des fidèles tendait toujours à s'attiédir et qu'elle avait besoin d'être *ravivée* à des intervalles fixes. Quand arrivent ces époques, les membres les plus enthousiastes du clergé courent le pays et s'abattent sur les cités, sur les petites villes, sur les villages, par bandes de vingt, de cinquante, de cent, selon qu'ils trouvent plus ou moins de place pour se loger. Ils y demeurent une semaine, quinze jours, un mois, selon que la population est plus ou moins considérable, et prêchent, prient, du matin au soir, souvent même la plus grande partie de la nuit. Ces missionnaires appartiennent à toutes les sectes, à toutes les subdivisions de sectes, hormis à celles, je crois, des épiscopaux, des catholiques, des unitairiens et des quakers. La plupart du temps, ils logent dans les maisons de leurs partisans respectifs; et chaque soirée qu'on ne passe point avec eux dans les églises et autres lieux saints, de [illegible] en l'ar présence à ce que j'appellerais de scandaleux divertissements, mais à ce qu'ils appellent des prières communes. Les dames qui ont le bonheur de posséder chez elles un révérend père invitent leurs amies à ces réunions nocturnes, et les président avec autant d'orgueil qu'une maîtresse de maison qui, en Europe, fait voir et entendre à la société un littérateur fameux. On mange, on boit, on prie, on chante, on écoute des confessions à haute voix, on reçoit des convertis. Les appartements les plus splendides, les vêtements les plus beaux, les rafraîchissements les plus délicats, solennisent la fête. La première heure, pendant que les invités arrivent, s'emploie à d'affectueuses causeries. On ne se donne que les noms de frère et de sœur, on se salue par des baisers, on se comble de caresses. Lorsque la salle est enfin pleine, les personnes de la compagnie, dont la plupart sont toujours des femmes, sont invitées, exhortées, cajolées, à faire devant tout le monde l'aveu de toutes leurs pensées, de toutes leurs fautes, de toutes leurs folies. Ces confessions sont les scènes les plus étranges. Plus on en avoue, plus on vous encourage et vous applaudit. Ensuite chacun s'agenouille, et le missionnaire improvise des actions de grâces. On soupe alors; au souper succèdent des chants d'hymnes, des exhortations, des prières, des chants encore, encore des prières, jusqu'à ce que tous les assistants aient la tête rompue. Dans les églises, les prédications de ces énergumènes sont si furibondes, ils peignent sous des couleurs si effrayantes les tortures de l'enfer, que toujours nombre de femmes et de filles tremblent comme la feuille, se trouvent mal, sont attaquées de convulsions et deviennent folles pour un temps plus ou moins long.

Cincinnati renferme beaucoup d'écoles, et les moins curieuses ne sont pas certainement celles de demoiselles. On leur y enseigne en effet et la philosophie et les branches les plus abstraites des mathématiques. Quand elles en sortent, elles subissent des examens publics, elles prennent leurs grades comme les jeunes gens, et, comme à eux, on leur délivre des diplômes qui leur permettent de porter au besoin la robe et le bonnet du doctorat. Si ce système d'éducation produit les bons résultats pratiques qu'on en peut espérer, la compagnie des Cincinnatiennes deviendra bientôt plus agréable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elles en remontreront alors à leurs seigneurs et maîtres; car ceux-ci ont vraiment des goûts singuliers. Par exemple, il est d'usage dans la ville que les messieurs aillent au marché. Oui, les plus élégants, ceux qui se piquent du meilleur ton, n'hésitent pas à quitter leurs lits avec le soleil, six jours de la semaine, et à s'en aller, munis d'un panier énorme, chercher la viande, le beurre, les œufs, les légumes. Je les ai cent fois vus revenir avec leur lourd panier d'un bras, et un monstrueux jambon qui pendait de l'autre.

Arriva le 4 juillet, qui est la plus grande de toutes les fêtes des Américains, comme anniversaire de la déclaration de leur indépendance. Leur plus grand défaut, suivant moi, est leur froideur glaciale, leur manque complet d'enthousiasme. Je les vis donc goûter un véritable plaisir, se livrer, le jour en question, à des démonstrations universelles de joie. Oui, le 4 juillet, tous les cœurs parurent s'éveiller du sommeil léthargique des trois cent soixante-quatre autres jours de l'année. Tout le monde me sembla fier, gai, social, généreux, ou du moins libéral dans ses dépenses; enfin si, ce 4 juillet, les Américains pouvaient aussi cesser de cracher, s'ils permettaient à leurs femmes de prendre part aux réjouissances, si surtout il n'était pas pour eux une occasion d'injurier l'Angleterre, je pourrais dire qu'ils sont une fois par an les plus aimables gens du monde.

Nous allons demeurer à la campagne. Familiarité de nos voisins. Sort des paysans aux Etats-Unis. Mariages prématurés. Charité publique. Fierté des pauvres. Le théâtre de Cincinnati. Pruderie des Américains. Bal. Séparation des deux sexes.

Nous louâmes une petite maison de campagne qui réunissait tous les agréments que nous désirions : une distance raisonnable de la ville, une basse-cour, un joli jardin, de l'eau, de l'ombre et des bois à proximité. Seulement l'étrange familiarité des villageois nos voisins nous effraya d'abord, et nous fûmes longtemps embarrassés de savoir comment répondre à leurs singulières avances, ce qui parfois amenait les scènes les plus drôles. Un soir, deux de mes enfants s'en allèrent explorer une montagne voisine de notre habitation. Comme ils tardaient un peu à rentrer, nous allâmes au-devant d'eux. Ne sachant trop quelle direction ils avaient prise, nous entrâmes dans un cabaret pour demander si par hasard on ne les avait pas vus passer. La personne que nous trouvâmes assise au comptoir était une grande femme qui ressemblait à une vraie poissarde; néanmoins, elle répondit affirmativement à ma question avec la plus joviale humeur, et sortit pour nous aider dans notre recherche; mais son air, sa voix, ses manières, étaient si brusques et si bourrues, qu'elle m'épouvantait presque. Elle passa cependant son bras sous le mien, et, au grand amusement des personnes qui m'accompagnaient, elle m'entraîna une demi heure sans cesser de parler et de m'interroger. Elle demeurait dans notre voisinage, et dès lors nous fûmes de ses meilleurs amis; mais, quoiqu'elle n'eût que d'excellentes intentions, elle se permettait à notre égard de si grandes libertés, nous tutoyant tous, appelant mes fils et mes filles par leurs noms de baptême, que nous n'osions passer devant sa porte. Quant à moi, le titre qu'elle me donnait ordinairement, comme d'ailleurs mes autres voisines, était celui de *la vieille Anglaise*, quoique les unes et les autres se traitassent toujours de *dames* : elles affectionnaient même de placer ce mot dans leurs discours. Au lieu de dire tout simplement, pour désigner de pauvres paysannes, la femme une telle, elles disaient : « la dame du bout de la rue, qui est blanchisseuse, » ou « la dame du coin qui vend de la chandelle. » Lorsque mon mari vint nous rejoindre, elles l'appelaient *le vieux*, ce qui ne les empêchait pas d'appeler *monsieur* un charretier, un garçon boucher, même un mendiant.

Peu nous importait, au résumé, qu'on nous refusât les habituelles dénominations de la politesse; mais un véritable ennui, c'était que toujours il fallait échanger des poignées de main avec ces messieurs et ces dames, d'autant que les premiers sentaient du matin au soir l'eau-de-vie et le tabac. Un point sur lequel cette égalité républicaine était encore plus affligeante, c'étaient les longues et fréquentes visites qu'elle nous valait chaque jour. Personne ne songe à fermer sa porte dans l'Amérique occidentale. Le faire, m'assura-t-on, serait regardé comme une insulte à tout le voisinage. Nous étions ainsi exposés à de continuelles et vexatoires interruptions de la part de gens que nous n'avions jamais vus, et dont plus souvent nous ne savions pas même les noms. Les indigènes, qui ont été dès leur tendre enfance habitués aux usages du pays, semblent passer par-dessus ces désagréments avec plus d'habileté que je n'ai jamais pu en acquérir. Plus d'une fois j'ai visité des gens de ma connaissance qui, venant à être assiégés de la même manière, ne paraissaient nullement s'en tourmenter. Ils continuaient ou de travailler ou de causer avec moi, comme si on ne les avait pas interrompus. Quand l'importun visiteur entrait, il disait au maître ou à la maîtresse de la maison : « Comment vous portez-vous ? » puis leur serrait la main. « Assez bien, je vous remercie ; et vous ? » répondaient ceux-ci. Lorsque c'était une femme, elle ôtait son chapeau ; lorsque c'était un homme, il le gardait. Dans l'un et l'autre cas, l'intrus prenait ensuite possession de la première chaise qu'il trouvait sous sa main, et y demeurait assis une heure de suite sans prononcer un seul autre mot. A la fin, se levant tout d'un coup : « Allons, disait-il, je crois que je vais m'en aller; » et il s'en allait effectivement après une nouvelle poignée de main, l'air fort charmé de sa réception. Je ne pus jamais, pour moi, parvenir à ce calme philosophique envers mes visiteurs. Il me fallait toujours cesser de lire et d'écrire, me croyant obligée de causer avec eux.

Mohawk, comme s'appelait notre petit village, nous fournit une excellente occasion d'examiner le sort des paysans aux Etats-Unis. Les ouvriers, pour peu qu'ils soient bons travailleurs, sont toujours sûrs d'avoir de l'ouvrage et de gagner un fort salaire, plus fort même qu'en Europe. Terme moyen, les gages d'un laboureur dans toute l'Union s'élèvent à dix dollars par mois, outre qu'il est logé, nourri, blanchi, raccommodé. S'il vit à ses dépens, il gagne un dollar par jour, et je crois que cette somme serait bien suffisante pour qu'il pût, avec de l'ordre, de l'économie et de la sobriété, subvenir à tous ses besoins; mais généralement il n'est ni rangé, ni économe, ni sobre. Il lui faut faire ses trois repas, il lui faut aussi régulièrement que de l'air, du thé, du café, de l'eau-de-vie et du tabac. C'est ainsi qu'il dépense la majeure partie de son gain. Puis les maladies ne sont nulle part plus longues, plus fréquentes, plus coûteuses qu'en Amérique. Les paysans malades n'ont à attendre secours de personne, et, par suite de leur imprévoyance, ils sont, pour se soigner, contraints de vendre leurs quelques meubles. Je n'ai jamais vu misère plus grande que celle d'une chaumière américaine où la maladie est entrée; mais si malheureux que soit le sort du laboureur, celui de sa femme et de ses filles est pire cent fois. Ce sont elles les véritables esclaves du sol. Il suffit de regarder la compagne d'un paysan américain, et de lui demander son âge, pour être convaincu qu'elle mène une vie de fatigues, de privations et de souffrances. Il est rare qu'une femme parvienne à trente ans et conserve encore le moindre vestige de jeunesse et de beauté. Vous voyez continuellement des paysannes avec des enfants sur leurs genoux, et vous croyez être sûr qu'elles sont leurs aïeules, tandis qu'elles ne sont que leurs mères. Les jeunes filles elles-mêmes, quoique souvent avec de jolis traits, ont toujours la mine pâle, l'air malheureux. C'est qu'elles ne fuient, à ce qu'il semble, la domesticité chez les autres que pour la trouver sous le toit paternel. Cette triste condition qu'aucun plaisir, aucune fête de village ne vient jamais égayer, elles n'y échappent que pour passer sous le joug plus triste encore d'un époux. Elles se marient dès un âge fort tendre, et de fait, il n'est d'usage en Amérique, dans nulle classe, que les jeunes personnes connaissent cette délicieuse période de l'existence, si exempte de chagrin, si radieuse d'avenir, qui dans nos pays s'écoule entre leur enfance et leur mariage. « Nous saurons bien nous tirer d'affaire, » telle est la réponse que font à tous les avis qu'on peut leur donner un garçon de seize ans et une fille de quinze, qui ont mis dans leurs têtes de se marier. Ils gravissent clopin-clopant le chemin de la vie, jusqu'à ce que les enfants et les maladies arrivent, si la paresse et l'intempérance ne les ont pas visités avant, et alors ils manquent bientôt de toutes ressources.

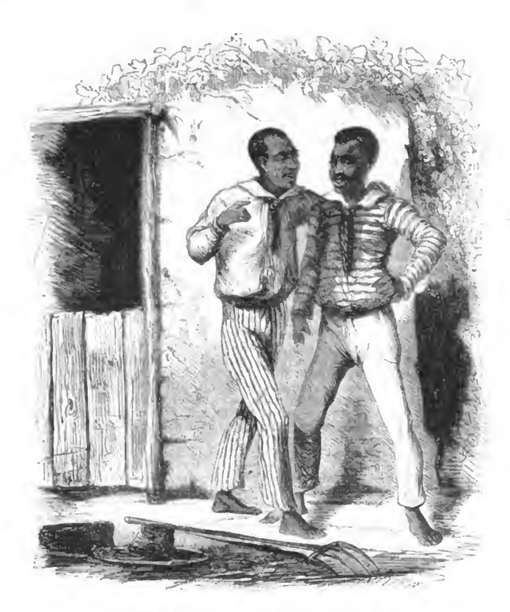
Il y a, je crois, moins de charité en Amérique que dans une autre contrée chrétienne du globe. Il n'est dans le caractère des habitants ni de donner ni de recevoir. J'ai par exemple vu porter aux nues, dans un journal, la générosité du président de l'Union, qui avait distribué aux pauvres la somme énorme de 50 dollars, 200 et quelques francs ! D'autre part, il n'y avait pas trois jours que nous habitions Mohawk, lorsque deux enfants déguenillés vinrent nous demander un bouillon pour leur mère malade. Nous leur en don-



Après sa tâche, il peut retourner à sa case et jouer avec ses enfants.

nâmes; et l'aîné, tirant de sa poche une poignée de liards pour le payer, parut fort surpris que nous ne voulussions pas y consentir. Ce fut bientôt à qui aurait le superflu de notre lait; mais toujours on nous proposait de l'argent en retour. Quand nos voisins virent que *la vieille Anglaise* ne vendait rien, je suis persuadée qu'ils ne l'en aimèrent pas mieux; mais ils parurent croire que si elle était folle, ce n'était pas une raison pour qu'ils fussent fous. En conséquence, les emprunts, pour me servir de leur expression, devinrent très fréquents, mais toujours sous une forme qui montrait à la fois leur fierté et leur peu de gêne. Du matin au soir c'était une livre de fromage, une demi-livre de café qu'on m'envoyait emprunter; et plus d'une fois on me fit prévenir qu'il fallait que le lait fût chaud, ou non écrémé. Un jour, le commissionnaire le refusa, en disant que sa mère n'avait besoin que d'un peu de crême pour son thé. Je ne pus jamais les convaincre, l'espace d'un an que nous demeurâmes parmi eux, que je ne vendais pas les vieux habits de la maison. Ils voulaient à toute force les acheter; et quand ils se décidaient enfin à les prendre et à garder leur argent : « Hé bien, disaient-ils, nous vous ferons quelques journées d'ouvrage; envoyez-nous chercher quand bon vous semblera. » Comme je ne profitais pas de cette offre et qu'ils n'en continuèrent pas moins leur formule, je conclus que leur intention était simplement de s'éviter la peine de dire *merci*, car c'est un mot qui n'existe pas dans le vocabulaire américain.

Le théâtre de Cincinnati n'est ni vaste ni bien décoré, mais faute de mieux nous y allions de temps en temps, malgré même la distance, car c'était plaisir par les belles nuits d'automne et d'hiver de franchir la demi-lieue qui nous séparait de la ville. Les acteurs n'étaient pas trop mauvais, quoique les misérables recettes qui entraient dans la caisse du directeur ne lui permissent pas de faire souvent restaurer la salle. Mais il y avait pis que la malpropreté des décorations, c'étaient le style et les manières de l'auditoire. Les hommes qui remplissaient le parterre avaient les bras en chemise et les manches retroussées, crachaient sans cesse, et exhalaient une odeur infecte d'ognon et d'eau-de-vie. Dans les loges, ils avaient ordinairement les talons au niveau de la tête, tournaient le dos à la scène, ou bien se couchaient sur les banquettes. C'était un tapage perpétuel; et quand on applaudissait, au lieu de frapper des mains, on criait ou on battait des pieds. Pendant notre résidence à Cincinnati, deux danseuses françaises y vinrent donner plusieurs représentations. Ce n'étaient à coup sûr que des figurantes de l'Ambigu ou de la Gaîté : elles produisirent cependant une sensation des plus vives. Mais la surprise et l'admiration ne furent pas les seuls sentiments qu'elles excitèrent chez les spectateurs; elles répandirent



Aux États-Unis on leur donne la journée du dimanche.

parmi eux autant pour le moins d'horreur et d'épouvante. Personne ne douta qu'elles n'eussent un sublime talent; mais tout le monde convint que la moralité de l'ouest avait reçu un coup mortel. Les dames abandonnèrent le théâtre, les hommes rougirent jusqu'au blanc des yeux, et le clergé, du haut de la chaire, lança anathème contre les pauvres danseuses, qui pourtant avaient eu la précaution d'allonger leurs jupes. Mais on ne saurait imaginer combien les habitants sont chatouilleux sur l'article de la décence, les femmes surtout! Elles se croiraient perdues si elles appelaient par leurs noms un corset ou une chemise, et se servent de sottes périphrases pour désigner ces objets. Une demoiselle qui monte un escalier, rencontre-t-elle un jeune homme qui le descend, se sauve en jetant les hauts cris. Je proposai un jour une partie de campagne, une espèce de pique-nique; mais on me refusa, parce qu'il serait contraire aux mœurs que des dames et des messieurs s'assissent ensemble sur l'herbe. A Cincinnati, il y a un jardin où l'on va prendre des glaces. Pour la conservation des fleurs, du milieu d'un parterre s'élève, au faîte d'un poteau, une enseigne où est représentée une jeune paysanne suisse, tenant à la main un écriteau par lequel le public est invité de ne rien cueillir. Malheureusement l'artiste dessina la robe si courte, qu'on vit le bas des jambes. A cette vue, lors de l'ouverture de l'établissement, grande fut la rumeur des dames. Elles n'y auraient pas remis les pieds, si le propriétaire n'eût rappelé le peintre pour qu'il baissât la jupe. Mais comme celui-ci n'avait plus de couleur rouge, bon gré mal gré il ajouta au cotillon une bande bleue.

En Amérique, le printemps n'est pas, beaucoup s'en faut, si agréable que l'automne. Ils sont tous deux lents à s'écouler, mais autant la longueur du second est délicieuse, autant celle du premier est irritante. Même, à rigoureusement parler, il n'y a point du tout de printemps. Ce bel automne se prolonge souvent jusqu'à Noël, après quoi commence l'hiver, qui se maintient avec une extrême rudesse trois ou quatre mois durant, pour ensuite cesser soudain et être remplacé par l'été. L'incertitude inouïe du climat est d'ailleurs telle que je ne saurais préciser à quelles époques ces changements surviennent, car d'un bout à l'autre de l'année le thermomètre varie de dix à quinze degrés en l'espace de douze heures.

A propos de l'hiver, je me rappelle n'avoir pas parlé, à Cincinnati, d'un bal annuel qui se donne dans toutes les autres villes et cités de l'Union, le 23 février, jour auquel naquit Washington; nous y assistâmes. Je fus réellement surprise à notre arrivée du beau coup d'œil que présentaient les salons, car ils étaient vastes, bien éclairés et remplis de dames les mieux mises. Surtout, j'y remarquai une foule de charmantes jeunes

personnes. Les messieurs aussi avaient soigné leur toilette; mais je n'avais pas encore assez longtemps demeuré dans l'ouest de l'Amérique, pour n'être pas ébahie de reconnaître dans presque tous les élégants qui passaient devant moi des maîtres ou des commis de boutique que j'avais coutume de voir derrière les comptoirs ou sur le pas de leur porte. Les mères et les demoiselles cependant leur souriaient et les agaçaient avec autant d'ardeur que je l'ai jamais vu faire pour des aînés de famille. J'en conclus donc qu'ils étaient regardés comme appartenant à la première classe; car on ne doit pas imaginer que les Américains ne reconnaissent aucune distinction de rang. A ce bal, par exemple, je m'étonnais de ne pas rencontrer une jeune fille d'une beauté rare, qui m'était bien connue. « Ne vous en étonnez pas, me dit une voisine avec hauteur, son père aide à fabriquer les objets qu'il vend; nous ne sommes que marchands, non pas ouvriers, nous autres. » On ne dansait ni bien ni mal; ce qui seulement me parut un peu suranné, c'est que le chef de l'orchestre annonçait encore à haute voix les figures aux danseurs. Il y eut un souper dont les dispositions furent singulières, mais éminemment caractéristiques du pays. Les messieurs allèrent s'asseoir autour d'une table splendide dressée pour eux dans un autre vaste salon de l'hôtel, tandis qu'une assiette fut simplement mise dans la main de chacune des pauvres dames qui, en l'absence des hommes, restèrent à se promener pensives de long en large. Bientôt après arrivèrent des domestiques portant des plateaux de confitures, de gâteaux et de crème. Toutes alors reprirent leurs places sur les banquettes qui garnissaient les murailles, et, faisant une table de leurs genoux, mangèrent en silence leur friande, mais triste collation. On ne pourrait se figurer une scène plus comique. Cet arrangement ne venait ni d'un motif d'économie ni du manque de place; mais les hommes préféraient être seuls; telle fut l'explication que m'en donnèrent vingt personnes à qui j'eus la curiosité de la demander.

Toujours les choses se pratiquent ainsi en Amérique. Hormi les bals, où ne dansent guère que les jeunes gens des deux sexes non mariés, les femmes sont exclues de tous les plaisirs des hommes. Ceux-ci ont de nombreuses et fréquentes réunions, où ils dînent, jouent, font de la musique et soupent ensemble, mais celles-ci n'y sont jamais admises. Si telle n'était pas la coutume constante, il serait impossible qu'on ne parvînt pas à inventer quelque moyen d'épargner aux dames riches et à leurs filles la peine de remplir mille ignobles soins de ménage qu'elles remplissent presque toutes dans leurs maisons. Même dans les Etats où l'esclavage est permis, quoiqu'elles puissent ne pas laver et repasser le linge, ne pas employer une moitié du jour à pétrir des gâteaux, et l'autre moitié à en surveiller la cuisson, encore les plus huppées s'occupent-elles du tracas domestique de manière à ne pouvoir briller dans un cercle ni par leurs talents ni par leurs connaissances. A Baltimore, à Philadelphie, à New-York, cette règle souffre bien quelques exceptions, mais en général elle n'est que trop vraie pour toute la contrée.

Nous quittâmes Cincinnati pour nous rendre à Baltimore, à travers les monts Alleghany. Nous fûmes rudement cahotés par les diligences du pays, à partir de Wheeling, que nous mîmes trois jours à atteindre; il nous en fallut presque autant pour arriver à Baltimore.

Baltimore est, je crois, de toute l'Union, la ville dont l'ensemble, quand vous approchez, vous offre le plus noble spectacle. Vous distinguez de loin une foule de dômes et de tours, et lorsque vous entrez dans la principale rue, vous reconnaissez sur-le-champ que vous êtes dans une magnifique et populeuse cité. Elle est effectivement fort belle sous beaucoup de rapports. Outre les nobles édifices qu'elle contient, les maisons mêmes des particuliers ont un air de magnificence, à cause de l'abondance du marbre blanc dont elles sont ornées. Les portiques des principaux hôtels sont tous faits en cette précieuse matière. On a appelé Baltimore *la ville aux Monuments*, il faut citer parmi les principaux deux hautes colonnes, élevées, l'une à la mémoire de Washington, et qui est surmontée d'une colossale statue de ce général patriote; l'autre en commémoration de je ne sais quelle victoire, et un grand nombre de belles fontaines. La cathédrale est regardée par tous les Américains comme un superbe morceau d'architecture; mais quiconque a vu les églises d'Europe doit penser autrement. Cette ville possède aussi un riche musée et un théâtre, peu fréquenté.

Washington. Aspect de cette ville. Le Potomac. Stonington. Fruits et fleurs du Maryland et de la Virginie. Philadelphie. Quakers. Condition de la femme aux Etats-Unis.

Pour aller de Baltimore à Washington, la route la plus courte de beaucoup est celle de la terre, mais voulant voir la fameuse baie Chesapeake, nous prîmes le paquebot à vapeur. La capitale des Etats-Unis a été si souvent décrite, que je respecte trop le lecteur pour la lui décrire encore. Je dirai seulement que l'aspect m'en parut enchanteur. Les étrangers, les Américains même, se moquent sans cesse de cette ville, parce que son plan fut dressé sur une énorme échelle, et que jusqu'à présent il n'est exécuté qu'en très petite partie. Mais j'avoue que pour moi Washington n'a rien de ridicule, et qu'il possède déjà d'assez nobles traits pour soutenir sa dignité comme métropole d'une grande nation. Puis, selon moi, l'absence de toute vue, de tout bruit et de toute odeur de commerce, ajoute infiniment au charme de cette cité. Au lieu de charrettes et de camions, vous y voyez d'élégants équipages; au lieu de gens à mine affairée qui courent et se croisent pour aller vendre leur sucre, leur café, leurs étoffes, vous ne rencontrez que des personnes bien mises qui se promènent tranquillement par les larges rues. Mais, chose étrange à dire, le théâtre, même à Washington, ne peut rester ouvert plus de trois ou quatre semaines de suite. On m'a dit que le jeu était l'amusement favori des hommes, et qu'ils s'y livraient avec passion; mais là comme partout ailleurs, on ne joue que dans le plus grand secret. Pendant trois ans que je séjournai dans le pays, je ne me rappelle guère avoir aperçu qu'une douzaine de paquets de cartes. Le billard est aussi un plaisir fort goûté, quoique dans la plupart des Etats il soit illégal.

Les églises de Washington ne sont pas fort belles, mais l'Episcopale et la Catholique étaient toujours remplies de femmes mises avec élégance; et je remarquai plus d'hommes aux offices dans cette ville que dans aucune autre. Les dames presbytériennes y vont trois fois par jour; mais en somme l'aspect de la capitale, un dimanche, est beaucoup moins puritain que celui de presque toutes les cités américaines. Les habitants se promènent, et il n'y a point, comme à Philadelphie, de chaînes dans les rues pour les empêcher de monter à cheval ou de sortir en voiture, si bon leur semble. Les femmes se mettent bien, mais non pas si richement qu'à Baltimore. J'ai observé qu'il n'était pas extraordinaire, à Washington, qu'elles prissent le bras d'un homme qui n'était ni leur mari, ni leur père, ni leur frère. Ce remarquable relâchement du décorum américain a été sans doute introduit par les différentes familles des ambassadeurs étrangers. Les messieurs devraient de même suivre en tout l'exemple des Européens qui vivent chez eux, et par exemple quitter leur ignoble habitude de cracher à chaque instant, laquelle provient de ce qu'ils mâchent sans cesse du tabac. Elle est cause d'une particularité notable dans la physionomie des Américains: leurs lèvres sont presque uniformément minces et pincées. D'abord, j'expliquai ce fait par la théorie de Lavater, et je l'attribuai à la sécheresse du tempérament; mais il est

trop universel pour être ainsi explicable, et l'autre raison me semble beaucoup meilleure.

Durant notre résidence à Washington, un membre du congrès mourut, et je fus surprise de la solennité de la pompe de ses funérailles. Il paraît que lorsqu'un sénateur ou un représentant meurt pendant la session, il est inhumé aux frais du gouvernement, et la disposition du convoi, dont ne se mêlent dès lors ni les parents ni les amis, devient une affaire d'État. Voici dans quel ordre défila sous mes yeux le cortége : les aumôniers des deux chambres; les médecins qui avaient soigné le défunt; la commission nommée pour aviser à toutes les mesures nécessaires; le corps, avec six membres tenant les cordons du poêle; la famille du mort, avec les sénateurs et les représentants de l'État auquel il appartenait; les huissiers de la chambre des représentants; la chambre entière, précédée de l'orateur; le sénat, précédé du vice-président des États-Unis; les ministres, et enfin le président lui-même. Ce cortége était fort long, mais personne ne marchait à pied, et on avait loué en cette occasion la plupart des voitures de la ville. Le corps fut enterré dans le cimetière commun. Je n'ai pas vu le monument élevé en cette circonstance; mais je présume qu'il fut dans le style de plusieurs autres que je remarquai et qui portaient les noms de membres morts à Washington. Or, ce n'étaient que des blocs carrés de maçonnerie sans aucune prétention de splendeur.

Le Potomac, quand il arrive à Washington, décrit une belle sinuosité, formant une espèce de baie autour de laquelle la ville est bâtie. Juste à l'endroit où il fait ce coude, est un pont qui joint les côtes du Maryland et de la Virginie.

Après avoir séjourné un mois dans la capitale des États-Unis, nous allâmes nous établir pour l'été à Stonington, bourg qui en est distant d'une dizaine de milles et situé sur la même rivière. En face, la Virginie étend son sauvage mais délicieux et fertile paradis, et le Maryland lui-même nous étonna beaucoup par la profusion des fruits et des fleurs qui de toutes parts y poussent spontanément.

Notre été dans le Maryland fut vraiment délicieux. Le thermomètre centigrade se maintint à 30 ou 31 degrés; mais la chaleur ne fut pas à beaucoup près aussi accablante que celle dont nous avions eu à souffrir dans l'ouest. En nulle partie de l'Amérique septentrionale les productions naturelles du sol ne sont plus variées ni plus belles. Les fraises de la plus riche saveur naquirent d'abord sous nos pieds; et quand elles passèrent, chaque bois, chaque champ, chaque sentier à travers la campagne, ressemblèrent aux plus fertiles vergers à cerises, offrant une inépuisable profusion de fruits à quiconque voulait se donner la peine de les ramasser. Puis arrivèrent les pêches, car chaque baie était formée de vigoureux pêchers, et quoiqu'elles n'eussent ni la grosseur, ni le parfum de celles qui mûrissent en Europe sur les espaliers, nous les trouvâmes souvent assez bonnes pour nous rafraîchir agréablement dans nos longues promenades. Mais ce furent les fleurs et les arbustes fleurissant qui surtout rendirent cette région la plus enchanteresse que j'eusse jamais vue, toujours excepté l'Alleghany. Aucune description ne peut donner une idée de leur variété, de leur abondance, de leur splendeur. Si je parle de roses sauvages, le lecteur s'imaginera sans doute qu'il ne s'agit que des pâles et éphémères églantiers qu'on voit en Europe parmi les ronces; mais celles de Maryland et de Virginie pourraient être le plus bel ornement d'un jardin. Elles sont rarement fort doubles, mais leur brillante couleur répare ce défaut. Elles présentent toutes les nuances depuis le cramoisi le plus foncé jusqu'au rose le plus tendre. Leur odeur est riche et délicate. En largeur elles surpassent toutes celles que je connaisse, car souvent leur diamètre n'est pas moins de quatre pouces. La feuille ressemble beaucoup à celle du rosier de Chine; elle est grande, noirâtre, dure et luisante. L'acacia, ou, comme on l'appelle, le *locuste*, fleurit avec autant de richesse que de profusion, et son odeur égale celle de la fleur d'oranger. L'arbre-chien est une autre des splendides fleurs blanches qui ornent les bois. Un arbuste encore très joli, mais de plus petite taille, c'est l'aune-poison. Heureusement, ses qualités nuisibles sont en général bien connues, car tout de suite il attire l'œil par ses délicats bouquets de fleurs blanches qu'on prendrait pour des crépines de rideaux. Mais le contact seul de cet arbuste est venimeux, et produit une violente enflure. L'arbre de Judée abonde partout, et ce sont ses grappes si élégantes, si nombreuses, qui, les premières, annoncent aux Américains le retour du printemps. Les azalias, blancs, jaunes et rouges; les kalmias de toutes espèces, le trop odoriférant magnolia, et le superbe rhododendron, tous ici poussent avec une sauvage abondance. La plante connue en Europe sous le nom de *jasmin de Virginie* grimpe souvent au faîte des plus hauts arbres de la forêt, et laisse retomber avec grâce ses grosses fleurs en forme de trompette et d'un riche écarlate. Enfin, rien n'est plus beau que le sassafras. Mais ce qui surtout enchante l'Européen, lorsqu'il se promène l'été en Amérique, c'est de marcher au milieu d'une atmosphère de papillons, si resplendissants de couleurs, si variés de forme, qu'ils m'ont souvent paru ressembler à des fleurs ailées. L'oiseau mouche est une merveille particulière au climat, qui ravit l'œil. Les vers-luisants aussi nous ravirent d'admiration. Dans les lieux humides, ou avant les orages, ils sont fort nombreux, et pendant la sombre soirée d'un jour brûlant, alors que toute occupation devenait impossible, je les ai souvent examinés des heures entières.

Nous allâmes vers la fin d'août visiter Philadelphie. L'arrivée de cette ville n'est pas aussi noble que celle de Baltimore; quoique beaucoup plus vaste, elle ne se déploie pas avec autant d'avantage; elle manque de dômes et de colonnes; néanmoins, c'est une fort belle cité. Je n'en connais pas de plus propre. Les rues sont bien pavées; et les trottoirs, faits de briques, comme dans toutes les vieilles villes américaines, sont presque entièrement abrités du soleil par les tentures qui dans les principales rues descendent des fenêtres de chaque boutique. Philadelphie est construite avec une régularité extrême et presque fatigante; mais on y remarque beaucoup de jolies maisons, s'il n'y en a point de vraiment splendides. Elles sont généralement bâties en briques, mais les hôtels des personnes opulentes ont, d'ordinaire, des perrons et des portes de marbre blanc. En somme, toutefois, les habitations particulières ont moins d'élégance qu'à Baltimore.

Philadelphie renferme beaucoup d'édifices publics qui méritent d'être vus. Je citerai, entre autres, la banque des États-Unis et celle de Pensylvanie, l'hôtel du Gouvernement, le Muséum, et les deux théâtres. Malgré tout cela, malgré même sa population de cent trente mille âmes, la ville est triste. Le plus grand, le plus frappant contraste qu'elle présente, si on la compare aux cités d'Europe, s'aperçoit après le coucher du soleil. Alors, à peine si le moindre son retentit; à peine si une voix ou le bruit d'une roue interrompt le silence. Les rues sont ensevelies dans une obscurité profonde, car il n'y a de réverbères que devant les principaux hôtels et les demeures de quelques magistrats. Les seules boutiques qui soient encore ouvertes sont celles des apothicaires, et de loin en loin celles des traiteurs. Rarement entendez-vous le pas d'un vivant, et jamais une note de musique, jamais un éclat de folle joie. A la sortie du spectacle, quand même j'en sortais avant la dernière pièce, je n'ai jamais rencontré une seule voiture. C'était toujours de silencieuses ténèbres à faire peur. Dans la journée, les magasins, qui m'ont paru extraordinairement vastes, sont fort beaux. Il y en a beaucoup dont le style rappelle l'élégance de ceux d'Europe. Les bureaux de loterie abondent, et c'est un jeu auquel presque tous les habitants se livrent. J'ai

vu moins de carrosses à Philadelphie qu'à Baltimore ou à Washington; mais l'hiver, m'a-t-on dit, ils sont bien plus nombreux. En effet, beaucoup des meilleures familles avaient déjà quitté la ville pour se rendre aux différentes eaux, et d'autres les suivaient chaque jour. Les bains de Long-Branch, sur la côte de Jersey, sont fort à la mode, et on vient en foule tant de Philadelphie que de New-York. La description qui m'a été faite de la manière de se baigner m'a un peu semblé extraordinaire; tant de personnes me l'ont cependant répétée que je ne puis douter de son exactitude. A Long-Branch, par exemple, on ne peut guère se loger que dans de vastes pensions bourgeoises où toute la compagnie mange à table d'hôte. Or, il est d'usage que, en arrivant, chaque dame passe la revue des hommes mariés, au premier repas où elle se rencontre avec eux, et choisisse celui qu'elle trouve le plus à son goût pour être son protecteur dans les visites qu'elle se propose de rendre au royaume de Neptune. Elle lui adresse en conséquence la requête, qui toujours est gracieusement acceptée, de la mener goûter à l'onde amère; mais une autre belle doit demander la protection du même galant, sinon le premier arrangement doit être rompu, car l'usage ne va point jusqu'à autoriser l'immersion en tête-à-tête.

Je n'avais pas encore eu, dans toutes mes courses, l'occasion d'entrer dans une synagogue de quakers, et comme je pensais ne pouvoir nulle part les visiter pour la première fois mieux qu'à Philadelphie, la ville qui en compte dans son sein le plus grand nombre, j'allai un jour, avec une quakeresse de ma connaissance, à la principale réunion de ces coreligionnaires orthodoxes. La salle était vaste, mais absolument dénuée d'ornements. Les deux sexes étaient séparés par une grille qui la divisait en deux parties égales. L'assemblée était fort nombreuse des deux côtés, et l'atmosphère, d'une chaleur presque intolérable. Pendant que les fidèles se dirigeaient à pas comptés vers leur porte respective, je remarquai sous la prétentieuse coiffure des femmes beaucoup de jolies figures; et à chaque fois qu'un des hommes, tous coiffés de leurs larges castors, venaient s'asseoir, le salut « entre donc, et garde ton chapeau, » que Parny suppose leur être réservé dans le ciel, se représentait à ma mémoire. Les petits bonnets et les chapeaux à vastes rebords se rangèrent par longues files, et le silence fut longtemps si solennel et si profond, que je pouvais à peine me croire entourée de personnes vivantes. A la fin, un homme grave et carré se leva, déposa son ample feutre, resta encore un gros quart d'heure sans ouvrir la bouche, poussa un gros soupir, et dit comme avec effort: « Ote ton pied. » Il redevint ensuite silencieux pour cinq minutes au moins, puis continua pendant une heure et plus à ne laisser échapper que quelques mots à la fois, et à de tels intervalles, que je ne pus aucunement comprendre le sens de son discours, si toutefois il était compréhensible. Ma quakeresse me dit ne pas savoir qui c'était, et qu'elle regrettait beaucoup que j'eusse entendu un si pauvre prédicateur. Après qu'il eut fini, un vieillard à mine distinguée, chirurgien de profession, débita d'une manière agréable quelques sentences. Bientôt après qu'il se fut rassis, toute la congrégation se leva, j'ignore à quel signal, et sortit. C'est une singulière espèce de culte, si on peut donner ce nom à celui où les prières sont rigoureusement défendues; néanmoins, il me parut, dans son calme décent, beaucoup préférable à ce que j'avais vu aux synagogues des presbytériens et des méthodistes. La religieuse sévérité des mœurs philadelphiennes n'est en rien plus notoire que dans le nombre des chaînes qui le dimanche barrent les rues pour empêcher les chevaux et les voitures de passer. Aucunement les Juifs ne peuvent l'emporter sur les habitants de cette contrée pour les observances extérieures. A quoi les messieurs de Philadelphie passent-ils les jours de fêtes, je ne prétends pas le deviner; mais la prodigieuse majorité des femmes dans les églises est fort remarquable. Quoique le quakérisme soit professé par presque toute la population de cette ville, on y retrouve la même variété de sectes que partout ailleurs dans l'Union, et les prêtres y jouissent aussi de la même influence sans bornes.

Nos lettres d'introduction nous mirent bientôt en rapport avec une foule de gens aimables. Les manières ont à Philadelphie quelque chose qui me plut infiniment; il m'a semblé qu'on y avait moins d'affectation que toute autre part. Dans les salons règne un calme, une gravité, bien caractéristiques d'une ville fondée par William Penn. La mise des dames, de celles même qui ne sont pas quakeresses, paraît s'en ressentir; elle est de la propreté la plus élégante, et la toilette des jeunes personnes est un mélange de simplicité et de bon goût qui pourrait servir de modèle à toute l'Union. Il n'y a peut-être pas de différence plus complète pour l'habillement féminin entre deux villes du monde, qu'entre Baltimore et Philadelphie. Il est de part et d'autre fort riche, mais se distingue dans le premier cas par une fastueuse splendeur; dans le second, par l'élégance la plus simple. J'avais ouï dire que Philadelphie possédait beaucoup d'hommes célèbres par leurs études scientifiques. J'en rencontrai effectivement plus d'un qui étaient pleins de savoir et d'intelligence; mais ils ont une si froide sécheresse de langage, et un manque si apparent d'intérêt pour les questions qu'ils discutent, que suivant moi, la conversation perd dès lors tous ses charmes. Au reste, cette absence de chaleur et de sentiment, cette insouciance pour tout ce qui ne les touche pas de très près, est universelle chez les Américains, et empêche qu'on ne trouve beaucoup de plaisir à causer avec eux. Tout l'enthousiasme de l'Amérique semble concentré sur le seul point de son indépendance et de son émancipation. A ce propos, elle est de feu, elle jette des flammes. On peut, je le crois, la comparer à une jeune mariée; la liberté, qu'elle a conquise depuis moins d'un demi-siècle, est pour elle comme un mari qu'elle vient de prendre. Elle n'a que pour lui des yeux, des oreilles, un cœur. La lune de miel n'est pas encore passée; quand elle le sera, peut être l'Amérique prendra-t-elle plus de coquetterie, et saura-t-elle mieux faire l'aimable aux autres nations.

Ce fut encore à Philadelphie, surtout au milieu des femmes les plus riches, les plus belles, les plus distinguées de la terre, que me frappa, comparativement à l'Europe, ce peu d'influence que notre sexe exerce en Amérique sur la société. Elles y mènent la vie la plus nulle qu'on puisse imaginer. Qu'il me soit permis, par exemple, de décrire la journée d'une dame de la première classe. Elle sera femme, si on veut, d'un sénateur ou d'un jurisconsulte des plus renommés. Elle a une très belle maison, avec un bel escalier en marbre blanc, et les piliers de la porte de même, avec un beau marteau d'argent, et un bouton d'argent aussi. Elle a de magnifiques salons très magnifiquement meublés; dans un desquels à vrai dire est un buffet; mais un très élégant buffet; mais garni d'élégants flacons et d'élégantes carafes en verre taillé. Elle a un très bel équipage, avec un très beau nègre libre pour cocher. Enfin elle est toujours parfaitement mise, et d'ailleurs elle-même est fort jolie. Hé bien donc! elle se lève, et sa première heure elle la consacre à disposer sa toilette avec la plus scrupuleuse propreté. Puis elle descend à son parloir, ou salon, propre, raide, silencieuse. Son déjeuner lui est apporté par son laquais, un noir affranchi. Après avoir mangé son jambon frit et son poisson salé, elle boit son café en silence, tandis que son mari lit un journal, et en tient un autre sous son coude. Ensuite, peut-être elle lave les tasses et les soucoupes, de crainte qu'un domestique maladroit ne lui dépareille la douzaine. Son équipage est demandé pour onze heures; jusque-là, elle s'occupe à confectionner diverses sortes de pâtisseries, un tablier aussi blanc que la neige protégeant sa robe de soie couleur de souris. Vingt minutes avant que ses chevaux soient prêts, elle se retire dans sa chambre, comme elle l'appelle; quitte, secoue, et plie son tablier dont rien n'a altéré la blancheur; dé-

chiffonne son riche déshabillé, met avec soin son élégant bonnet avec tout l'élégant *et cætera;* puis descend juste au moment où le cocher crie au laquais que la voiture attend. Elle y monte, en laissant échapper ces mots : « A ma société de charité. » Le laquais reste au logis pour nettoyer les couteaux; mais le cocher peut se fixer à ses bêtes tandis qu'il ouvre la portière, et sa maîtresse, qui n'a coutume de s'appuyer sur la main ni sur le bras de personne, en sort saine et sauve, quoiqu'elle ait l'un des siens embarrassé d'une boîte à ouvrage, et l'autre d'un gros paquet de toutes ces indescriptibles merveilles que ces dames portent comme offrandes aux sociétés de charité. Elle entre dans le parloir, approprié à la réunion des membres, y trouve sept autres dames du même genre qu'elle, et prend place dans leur cercle. Elle présente sa contribution, qui est acceptée avec un joli sourire de ses amies, et qui consiste en rognures de drap, en bouts de rubans, en quelques feuilles de papier doré, et en petites épingles. Puis elle tire de sa boîte trois pelotes, quatre essuie-plumes, sept allumettes de papier, et un porte-montre de carton. Toutes ces jolies choses sont accueillies avec acclamation, et la plus jeune des membres les dépose soigneusement sur des rayons parmi une prodigieuse quantité de pareils brimborions. Elle tire alors son dé, et demande de l'ouvrage. On lui en donne, et les huit dames cousent plusieurs heures de suite. Elles causent de prêtres et de missions; des profits de leur dernière vente, et de leurs espérances pour la prochaine; d'un vilain bonnet que madame une telle portait le dimanche matin, du gentil prédicateur qui a parlé le dimanche soir, et de l'abondante quête qu'elles ont en conséquence faite ce soir-là. Trois heures arrivent ainsi; la voiture revient, et la dame avec sa boîte à ouvrage retourne au logis. Elle remonte à sa chambre, ôte avec précaution son bonnet *et cætera*, met son tablier de soie noire à dents, va à la cuisine examiner si tout se passe comme il faut, puis au parloir, où, après avoir jeté un coup d'œil attentif sur le couvert qui est mis pour dîner, elle s'assied, et travaille pour attendre son mari. Il arrive, lui serre la main, crache, et dîne. La conversation se réduit à peu de chose, et dix minutes suffisent au repas. Suivent le dessert et les liqueurs, le journal et la couture. Dans la soirée, monsieur, qui est un savant, va d'abord à quelque séance scientifique, et ensuite jouer aux cartes chez un voisin. Madame offre du thé à un jeune missionnaire, et à trois membres de sa société de charité. Demain, après demain, tous les jours, elle recommencera le même manége. On voit qu'elle n'étudie pas beaucoup l'art de plaire.

Cuisine américaine. Costume. Voiture. Cupidité des habitants. Littérature. Beaux-arts. Retour en Angleterre.

Puisque je raconte tout ce que je sais des Américains, je dois assurément ne pas omettre un trait aussi important que la cuisine. Or, il y a chez eux plusieurs anomalies dans la manière de servir, même un festin des plus splendides; mais comme elles sont tout-à-fait passées en usage, elles n'indiquent aucunement négligence ou mépris pour cette grande affaire; et si on met les chapeaux sur la table ou sur le buffet; si le potage, le poisson, les pâtisseries, la salade ne viennent pas toujours s'offrir aux convives dans un ordre très orthodoxe, peu importe. Je ne suis guère capable, j'en ai peur, de donner une savante critique sur ce sujet; il faudra donc se contenter d'observations générales. L'ordinaire des habitants de l'Amérique est abondant, mais non délicat. Ils consomment une quantité extraordinaire de lard. Le jambon et le beefsteak apparaissent régulièrement le matin, à midi et le soir. Pour manger, ils mêlent leurs différents mets avec la plus étrange incongruité imaginable. J'ai souvent vu mêler ainsi des œufs et des huîtres; le sempiternel jambon se sert sur une gelée de pommes, et le beefsteak sur une compote de pêches. Le fruit est partout excellent, mais à peine y goûtent-ils, préférant de beaucoup, à déjeuner et à dîner, des rouleaux de pâte chaude à moitié cuite. Le beurre est passable, mais la crème rarement bonne. De fait, les vaches sont fort mal soignées, comparativement à l'Europe. Les légumes qui abondent sont fort beaux; mais soit faute de pluie, l'été, soit manque de soins, ceux qu'on distingue par l'épithète de verts, finissent beaucoup plus tôt qu'en Angleterre et en France. Le maïs ou blé d'Inde se mange sous une grande variété de formes; quelquefois, lorsqu'il est encore tendre, on l'accommode comme les petits pois; quelquefois on le brise lorsqu'il est sec; on le fait simplement cuire à l'eau, et, comme le riz, on le sert sans autre apprêt sur la table; ce plat s'appelle de *l'homing.* Avec la farine de ce grain se confectionne une douzaine au moins de gâteaux différents; mais, à mon goût, ils sont tous mauvais, tandis que la même farine, mêlée dans la proportion d'un tiers à celle de froment, donne le meilleur pain que j'aie jamais goûté. Je n'ai aperçu aux Etats-Unis ni turbot, ni saumon, ni morue fraîche; mais la truite et l'alose y sont excellentes. On y manque absolument d'habileté dans la composition des sauces, tant pour le poisson que pour tout le reste. On n'y connaît que deux ou trois espèces de ragoûts, qui encore seraient dédaignés par nos plus modestes gourmets. Le gibier est fort inférieur au nôtre; le lièvre manque, et je n'ai pas vu de faisans. Il est rare qu'on se donne la jouissance des seconds services, malgré toutes leurs ingénieuses tentations pour forcer les gens à dîner une seconde fois; mais presque toutes les tables ont leur dessert, mot qui invariablement se prononce *dessart*. Les Américains aiment à la folie, pour me servir de cette expression, les puddings, les gâteaux, et toute sorte de confitures, en particulier les dames. Presque tout le monde boit de l'eau à table; et par une étrange contradiction, c'est dans le pays du monde où il y a le plus de rudes buveurs qu'il se consomme le moins de vin à dîner. Les dames n'en prennent jamais au-delà d'un verre, et le plus grand nombre des femmes, pas une seule goutte. Effectivement, les copieuses libations, auxquelles il est notoire que les Américains se livrent, n'ont point lieu dans de gais banquets, mais dans la solitude. Le café ne suit pas aussitôt le dîner; mais on le réserve pour la collation qu'on appelle le *thé*, et qui vient quelques heures plus tard. Rien de plus extraordinaire que le repas de cérémonie où assistent des messieurs et des dames, à moins que l'amphitryon ne traite d'illustres étrangers : alors même on ne cause que fort peu. Ce qui enfin dépare, suivant moi, la table la mieux servie, c'est de placer tous les hommes d'un côté, et toutes les femmes de l'autre; mais il est fort rare que la chose se pratique autrement.

Les dames ont d'étranges manières d'ajouter à leurs charmes. Elles se poudrent immodérément la figure, le cou et les bras, d'amidon pilé; l'effet, à la nuit, en est pitoyablement désagréable, sans être bien gracieux à aucune heure du jour. Elles ont aussi une très malheureuse passion pour les faux cheveux, dont elles portent des masses énormes; et c'est d'autant plus ridicule, que généralement elles possèdent de magnifiques chevelures. Je soupçonne que cette mode bizarre vient du désir que leur toilette leur coûte le moins de peine possible, et du très petit nombre de femmes de chambre accomplies. Il est beaucoup plus commode de s'accrocher, ici, là, partout, un paquet de boucles indéfrisables, que de prendre le soin toujours long d'arranger élégamment les tresses qu'on a reçues de la nature. Quoique la dépense des Américaines pour leur parure dépasse de beaucoup, relativement à leur ordre général de vivre, celle des dames d'Europe, il s'en faut bien, excepté à Philadelphie, qu'elle soit de bon goût. Elles ne consultent les saisons ni pour la couleur ni pour le style de leur costume. J'ai souvent frissonné de froid à la vue d'une jeune beauté qui s'en allait sautillant au travers de la neige avec un chapeau rose-

pâle posé sur le haut de sa tête, et j'ai connu une dame dont les jolies petites oreilles avaient été littéralement gelées d'être ainsi exposées à la bise. Elles ne portent jamais ni manchons ni bottines, et se croiraient perdues si elles mettaient des chaussons, même quand il leur faut passer la glace pour gagner leur traîneau. Elles se promènent, l'hiver, chaussées seulement de souliers en miniature, si minces, si peu couverts, qu'ils ne les garantissent pas de la moindre humidité. Je dois dire, à leur excuse, qu'elles ont presque toutes d'excessivement petits pieds. Elles ne marchent pas bien, et même ne paraissent jamais à leur avantage, dès qu'elles se remuent. J'ignore quelle en peut être la cause, car elles ne manquent pas de maîtres à danser qui leur viennent de France. D'ailleurs, elles dansent mal, ou plutôt elles n'ont pas une bonne dégaîne en dansant. Si jolies que soient leurs figures, elles ne peuvent, dans un exercice où tout le corps est en jeu, suppléer ni à leur manque de tournure, ni à leur défaut universel de conformation en ce qui regarde le buste qu'elles ont rarement plein et gracieux.

Je n'ai jamais vu, en Amérique, un homme marcher ou se tenir bien. Les citoyens de l'Union, malgré la fréquence des exercices militaires, ont presque tous le ventre creux et le dos rond. Peut-être la faute en est-elle que les officiers n'osent pas dire aux simples soldats, qui sont leurs égaux : « Levez la tête; » mais, quel que soit le motif, toujours le fait sauterait-il de prime abord aux yeux des étrangers. Pour la taille et la physionomie, la majorité de la population, tant masculine que féminine, est singulièrement belle; mais ni les hommes ni les femmes ne savent se faire honneur. La moitié moins de beauté dans un autre pays produirait plus d'effet.

Rien ne peut surpasser l'activité et la persévérance américaines pour toute sorte de spéculations, non plus que leur industrie et leur audace pour toutes les entreprises qui promettent un bon résultat pécuniaire. Ils ont sous ce rapport une unité de vues, une sympathie de sentiments, qui ne se retrouvent nulle part au même degré, sinon peut-être dans une fourmilière. La conséquence en est celle qu'on peut prévoir : l'envie d'amasser que chacun se propose sans cesse donne un tour avide aux esprits, et, le pire, endurcit la conscience pour toutes les questions de probité. Vous les entendez cependant se vanter à tout propos d'être le peuple le plus moral du monde. Cette haute prétention à une vertu si supérieure demande examen, et après quatre ans d'observation attentive, je crois pouvoir dire qu'au total il y a moins de moralité en Amérique qu'en Europe.

Les voitures de tout genre ne ressemblent guère en Amérique à celles d'Europe. Celles des particuliers ne semblent construites que pour servir l'été; sous ce rapport elles sont parfaites; mais doivent être fort incommodes l'hiver. Les charriots, les camions et les moindres haquets ont tous une grande solidité, qui de fait est nécessaire à cause des routes qu'ils ont à parcourir. Les diligences sont plus lourdes et beaucoup moins commodes que celles de France; avec celles d'Angleterre elles ne peuvent soutenir la comparaison. Je n'ai jamais vu des harnais que je puisse appeler beaux, ni aucun équipage qui, pour les chevaux, la voiture ou les domestiques, ne laissât rien à désirer. Les promenades en traîneaux, que permet la neige, qui souvent couvre la terre, sont délicieuses; mais je ne sais pourquoi on se livre à ce plaisir plus la nuit que le jour, c'est peut-être parce que les hommes sont occupés de jour à leurs affaires. Les dames en pâtissent sans doute; si elles étaient un peu leurs maîtresses, elles s'amuseraient davantage; mais il y a dans les mœurs américaines une particularité remarquable qui leur ôte la possibilité de toute dangereuse émancipation de cette espèce, et c'est que généralement elles n'ont pas entre les mains la plus minime somme. Cent fois, en ma présence, des mémoires de quelques dollars, peut-être d'un seul, ont été présentés pour paiement à des dames qui vivaient dans une grande aisance; elles déclaraient ne pas avoir d'argent, et envoyaient les fournisseurs se faire payer par le maître de la maison.

Le caractère de la littérature américaine est, généralement parlant, assez bien jugé en Europe : elle manque de noblesse et d'élévation. Quand les journaux sont les principaux véhicules de l'esprit et de la croyance d'un peuple, il ne faut guère s'attendre à des compositions plus gracieuses. Le goût général est décidément mauvais, et j'en trouve la preuve non-seulement dans la masse des niaiseries, qui chaque jour et chaque semaine sort de la presse, mais encore dans les éloges boursoufflés dont ils comblent leurs moindres écrivailleurs. En fait de beaux-arts, la peinture est en aussi bon, ou plutôt en meilleur chemin qu'on ne doit s'y attendre, eu égard au peu de protection qu'elle reçoit. Le merveilleux est que personne se sente assez de courage pour embrasser une profession où il y a si peu chance de gagner sa vie. L'état de charpentier présente un avenir cent fois plus brillant, et cette vérité est si notoire que, pour se livrer aux arts, il faut en avoir véritablement la passion.

Nous repartîmes pour l'Angleterre en août 1831, après un séjour de quatre ans en Amérique.

ALBERT-MONTÉMONT.

GAY.

(1831-1838) (1).

VOYAGE AU CHILI ET AU CUSCO.

PRÉLIMINAIRE.

M. Gay, voyageur du Muséum d'histoire naturelle à Paris, a fait un long séjour dans la république du Chili, et il en a rapporté de précieuses collections scientifiques dont la publication est aujourd'hui, 1853, déjà très avancée. Mais indépendamment de ce travail spécial, qui suit son cours avec exactitude, M. Gay, depuis son retour en France, s'est occupé d'une histoire physique et politique du Chili, publiée en langue espagnole sous le patronage et aux frais du gouvernement chilien. Une édition en langue française de cette histoire désirée doit, à ce qu'il paraît, se publier également.

Comme prélude à cette laborieuse entreprise, l'auteur a détaché de son ouvrage, en 1842, un fragment qui a été inséré dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, cahier de janvier 1843. C'est ce fragment que nous allons reproduire en partie, après avoir dit quelques mots de l'ensemble géographique du Chili.

Le Chili, dans sa plus grande extension, est situé par 25°—44° lat. S., et 72°—76° long. O., y compris l'archipel de Chiloé. Ce vaste territoire est resserré entre les Andes, à l'est, et l'océan Pacifique, à l'ouest; il a pour limites, au nord, le désert d'Atacama, qui le sépare de la Bolivie et du Pérou, et au sud, la Patagonie occidentale ou le voisinage de la partie du nord-ouest du détroit de Magellan. Le Chili a une longueur d'environ 450 lieues et une largeur de 35 à 60; sa superficie est de 21,300 lieues, et sa population de 1,500,000 habitants.

La Cordillière des Andes, aux neiges perpétuelles et aux nombreux volcans, occupe à peu près un tiers de

(1) Fragment publié en 1842. A. M.

la contrée chilienne, qui, vers l'est, par le versant oriental de cette chaîne immense, va se relier au territoire occidental de la république argentine, comme aussi quelques uns des plateaux de cette chaîne servent de liens aux frontières entre le Chili et la Bolivie. Au pied occidental de cette même chaîne se développent des vallons fertiles et quelques plaines qui s'abaissent insensiblement vers la mer, où elles se perdent par une pente subite. Une multitude de rivières ou de torrents arrosent ces vallons et ces plaines; mais l'influence permanente d'un soleil brûlant et sans nuages fait que certaines portions du territoire demeurent stériles et nues. Les seules parties habitées sont les oasis jetées au milieu des quebradas ou gorges près desquelles sont bâties les villes au milieu de ces terrains fertiles. L'or, l'argent et le cuivre abondent dans les Andes chiliennes, qui nourrissent également des forêts magnifiques, et ces montagnes sont proprement la patrie du condor, ce géant volatile aux ailes étendues.

Favorisés par un chaud climat et par un ciel constamment serein, les Chiliens, quoiqu'un peu indolents, ont une certaine activité d'esprit, et le goût de l'instruction est beaucoup plus répandu chez eux qu'au Pérou. Ils montrent de la prévenance envers les étrangers et de l'affection dans le sein de la famille. Les femmes chiliennes sont gracieuses et d'un commerce facile; les chaînes de l'hyménée sont au Chili assez légères, et il paraît que tout le monde et les maris eux-mêmes s'en accommodent à merveille.

Le gouvernement du Chili, comme les autres républiques d'Amérique, a un président électif pour chef suprême, deux chambres législatives, et des cours de justice. Ses revenus sont de 15 millions de francs; son armée, de 8 à 10,000 hommes, et sa marine, de 6 à 8 navires. Son territoire est divisé en 3 intendances, Coquimbo, Santiago et La Conception. La capitale de la république est Santiago, sur la rivière de Mapocha, à 20 lieues de la mer, avec environ 50,000 habitants. Le principal port du Chili est Valparaiso.

Venons maintenant au fragment de voyage publié par M. Gay.

—

RELATION.

Notre voyageur fit une première excursion jusqu'à *Valdivia*, ville située sur la rivière de ce nom, par 39° 49' lat. S., et 75° 39' 10" long. O. La température y est assez constante; les étés y sont très tempérés, et les hivers très doux; dans la plus grande chaleur, le thermomètre centigrade n'y monte qu'à 25°, et dans la plus faible il ne descend qu'à 2 degrés au-dessous de zéro. La population de Valdivia est d'environ 7,000 habitants, qui sont en relations continuelles avec les Araucaniens, peuplade belliqueuse et nomade.

L'Araucanie forme une grande province enclavée dans le territoire chilien, et située entre les 36° 50' —39° 33' de latitude S., et 75° 40'—74° 2' de longitude O. de Paris. Les habitants n'appartiennent pas exclusivement à la race araucanienne; on y trouve encore des Puelches, des Picuntos et des Huilliches; mais en général ce sont les premiers de ces Indiens qui sont les plus nombreux; et, sous ce point de vue, ils ont imprimé leur physionomie en imposant au pays le nom de leur nation, et aux habitants leurs mœurs, leurs coutumes et même leur langage.

Leur nourriture est simple et nullement épicée. Les Puelches se nourrissent une partie de l'année des fruits du pin du pays (*araucaria*), qu'ils récoltent en abondance dans les Cordillières et sur les montagnes de Nahuelbuta; et les gens de la côte cultivent quelques légumes européens, et surtout des fèves et de la graine de lin, qu'ils aiment beaucoup. Ils préfèrent la viande de jument et de poulain à celle de vache et de mouton, et dans leurs voyages, et même chez eux, ils font usage d'une farine qu'on obtient avec l'orge rôtie, et qui, délayée avec de l'eau froide ou chaude, est connue sous le nom de houlpo; c'est elle aussi qui fait la seule provision de guerre lorsqu'ils se voient obligés de se mettre en campagne.

Leurs seuls monuments religieux sont des peoutonès, espèces de fétiches naturels représentés par des rochers accidentés ou par un chemin étroit coupé naturellement sur la pente d'une montagne: placés dans des endroits très écartés, ils ne les vénèrent que par occasion, et lorsqu'ils vont les consulter pour savoir s'ils doivent vivre longtemps. A cet effet, ils font certaines expériences que dicte la forme ou la nature du peoutoué, et la réussite de cette expérience leur donne la solution du problème. Du reste, ils sont tout-à-fait sans culte, et ne manifestent d'autres sentiments religieux que celui de jeter, avant de boire, une partie de la chicha ou boisson contenue dans le verre, cérémonie toute passive, qui nous rappelle jusqu'à un certain point ces sortes de libations que faisaient les anciens Romains dans des circonstances à peu près semblables.

L'idée d'une vie éternelle ne leur est pas étrangère; ils croient à l'immortalité de l'âme, et la mort n'est pour eux qu'un voyage d'outre-mer pour aller habiter des îles plus ou moins agréables. Ils n'ont ni prêtres ni ministres religieux, mais des doungoubés ou devins, et des machis, espèces de médecins dont les devoirs sont de chasser le grand huecuvu, esprit malfaisant et cause première de toutes les maladies qui affligent le genre humain. Pour arriver à ce but, ils emploient le bruit des tambours, les houras des enfants, les cris de douleur et d'excitation des parents, enfin tout ce que peuvent inventer la frayeur et la crainte. Le machi, de son côté, conjure le huecuvu, soit en suçant la partie malade du souffrant, soit en chantant au son de la huassa des couplets de plaintes et de malédictions; quelquefois encore, pour apaiser la ténacité de sa colère, il immole un animal à livrée noire, et, suçant son cœur tout palpitant, il en asperge le malade et tout ce qui l'entoure.

Cette cérémonie, toute superstitieuse, n'obtient pas toujours les résultats désirés; assez souvent le malade meurt, et dans ce cas on fait venir un doungoubé ou devin pour qu'il fasse connaître l'auteur de cette mort; car cet événement n'est jamais naturel pour eux: il est occasionné par quelque personne de la tribu, esprit malfaisant, véritable sorcier dont la société doit faire prompte et terrible justice! Il y a de ces doungoubés d'une réputation telle qu'on va les consulter quelquefois à plus de cent lieues; à cet effet, on leur porte un peu des sourcils, des ongles, de la langue et de la plante des pieds du défunt, et avec ces faibles débris, qui deviennent bientôt le sujet de cérémonies fort ridicules, le devin, d'un ton doctoral, dénonce le prétendu malfaiteur, véritable arrêt de mort qu'il doit subir au milieu d'un grand feu, et aux cris de cette foule pleine d'audace et d'irritation.

La position malheureuse de ces superstitieux sauvages n'a rien cependant qui doive nous étonner; car si, comme l'observe M. Gay, nous ouvrons nos propres annales, nous verrons que ces mêmes croyances et préjugés existaient chez les anciens Juifs, qui étaient persuadés que le démon seul tourmentait les épileptiques, et quelques-uns parvenaient, disait-on, à faire sortir des couleuvres, vipères et autres reptiles du corps des ensorcelés. Et, sans remonter à cette vieille époque, n'a-t-on pas vu au XVIIe siècle, en Angleterre et en Allemagne, des milliers de personnes brûlées vivantes, parce qu'elles étaient soupçonnées d'avoir des intelligences secrètes avec les diables? et même ces croyances n'existent-elles pas encore dans certaines parties de l'Europe, où les prières et les amulettes sont encore en grande vénération? Ainsi, ces coutumes barbares n'appartiennent pas seulement à ces sauvages, puisque les nations les plus illustres en signalent encore de fortes traces. Il en est de même des autres coutumes: et lorsque le voyageur philosophe

étudiera les mœurs des Indiens sous un point de vue rationnel et comparatif, il verra que notre intelligence, presque instinctive à cet égard, a marché à peu près sur le même plan dans les premières phases de notre civilisation.

Après avoir terminé ses voyages dans la république du Chili, M. Gay alla passer plusieurs mois à Lima, pour faire d'autres recherches dans les archives de la vice-royauté, qui, jusqu'à l'époque de l'indépendance, avait été le dépôt général de toute la correspondance politique et administrative du gouvernement chilien. La présence au Pérou de l'armée chilienne, qui s'était en quelque sorte rendue maîtresse de cette république, et l'influence de son illustre général, don Manuel Bulnes, facilitèrent singulièrement son travail à notre voyageur.

Les Indiens du Cusco sont à peu près civilisés : ils obéissent aux lois du gouvernement péruvien, et contribuent aux besoins de l'Etat par un tribut qu'ils paient depuis quinze jusqu'à soixante ans ; ils parlent très rarement l'espagnol, et toujours le quechua, qui est leur langue naturelle. Quelques-uns tiennent un rang distingué, cependant ils appartiennent en général à une classe assez misérable et chargée du travail le plus grossier. Ceux de la campagne sont ou bergers ou agriculteurs; les premiers vivent dans des régions extrêmement élevées, occupés du soin de leurs troupeaux de moutons et du travail de la laine. Quoique constamment à une hauteur de 10 à 14.000 pieds, ils ne sont nullement incommodés de la grande rareté de l'air; ils marchent et courent avec autant de facilité que nous dans les plaines basses : aussi trouve-t-on dans ces régions les villes et les villages les plus élevés de notre globe : Ocoruro à 4,232 mètres de hauteur absolue ; Condorama à 4,343. On voit quelques maisons de poste, celle, par exemple, de Rumihuassi, qui s'élèvent jusqu'à 4,685 mètres, et des maisons de bergers jusqu'à 4,778 mètres, c'est-à-dire presque à la hauteur du Mont-Blanc, qui est la montagne la plus élevée de l'Europe. A ces grandes hauteurs, l'agriculture n'a plus de prise sur les plantes de l'Europe : la pomme de terre, le blé, n'y prospèrent plus, et on n'y cultive que l'orge, qui ne fleurit jamais, et s'élève à la hauteur d'un demi-pied. Les Indiens agriculteurs habitent les plaines ou endroits peu élevés, où ils s'occupent exclusivement de la culture des terres. Comme les Indiens pasteurs, ils aiment passionnément les chants nationaux, et surtout ces touchantes et mélancoliques yaviries, qui donnent tant de sensibilité à l'âme et de tendresse au cœur. L'effet qu'elles produisent sur eux est prodigieux; on ne peut que le comparer à celui que produit le ranz des vaches sur le cœur du Suisse hors de sa patrie; ils les chantent chez eux, ils les chantent en voyage, et souvent de jeunes demoiselles les chantent pendant que les hommes sont occupés à labourer la terre. « On croirait, dit M. Gay, qu'elles le font pour les exciter au travail, et pour leur en faire oublier les peines. »

Le Pérou, comme le Chili, a aussi ses Indiens barbares et tout-à-fait indépendants. En raison de la vaste étendue de cette république, ces Indiens y sont incomparablement plus nombreux, et habitent tous sans exception ces immenses forêts vierges, cause première de cette indépendance. Ceux que notre voyageur visita, savoir : les Chahuaris, les Tuyunires, les Paucartambinos, etc., ne peuvent nullement soutenir la comparaison avec les Araucaniens. Ils sont traîtres, méfiants, et on ne trouve jamais chez eux cette fierté ni cette bravoure qui caractérisent à un si haut degré les Indiens du Chili. Armés seulement de la flèche, ils s'en servent, suivant sa forme ou sa longueur, pour la pêche, pour la chasse ou pour la guerre; ces dernières sont le plus souvent dentelées et même quelquefois empoisonnées. Les Chahuaris se couvrent le corps avec une espèce de chemise d'un coton particulier au pays, et qu'ils tissent eux mêmes; les autres sont tout à-fait nus, se barbouillent de mille couleurs, et ornent leur figure de gros morceaux de bois qu'ils mettent au cartilage inférieur des oreilles et au-dessous de la lèvre inférieure. Aux commissures de ces lèvres, ils plantent de petits tuyaux de canne avec de longues plumes peintes, et quelquefois festonnées. Du reste, cette figure est sans expression, sans physionomie; elle ne signale véritablement que des traits. Leur intelligence est assez bornée; ils ne savent compter que jusqu'à quatre, et ils ne manifestèrent aucune surprise en voyant quelques dessins que l'on fit devant eux. Leur langue est douce, agréable et cadencée; elle varie à l'infini; mais ce qu'elle présente de particulier, c'est que les noms de toutes les parties du corps commencent par la même syllabe : ainsi la syllabe hua caractérise les Paucartambinos; huacu, la tête; huanamu, le nez; huaquista, la bouche, etc. Chez les Chahuaris, c'est la syllabe pi : piguito, la tête; pigrimani, le nez; pichera, la bouche, etc. Cette tribu offre une autre particularité bien notable : séparée en deux, la nouvelle conserva sa langue-mère, mais changea la première syllabe de ces parties du corps; ainsi, au lieu de pi, c'est ni : niguito, la tête; nigrimani, le nez; nichera, la bouche, etc. D'après cela, on voit que cette singulière construction, digne de fixer l'attention des philologues, donne un air de famille à la tribu, et lui sert en quelque sorte de blason. Les Chahuaris ont des habitudes toutes sauvages, et, à part le caractère, on trouve dans ces habitudes une grande analogie avec celle des Araucaniens, éloignés de plus de 800 lieues : ce sont les mêmes préjugés, les mêmes croyances; ce sont encore les sorciers ou esprits malins qui occasionnent les maladies, et des siripigaris ou médecins occupés à les chasser du corps par des succions, par des cris, par des chants, et par tous ces moyens que nous avons vu pratiquer en Araucanie; nouvelle preuve de l'identité de cet instinct universel qui, dans le commencement de nos sociétés, a présidé à la marche et au développement de notre civilisation.

De retour au Cusco, après une absence de plus de deux mois, M. Gay leva le plan de la ville et dessina plusieurs anciens monuments. Ensuite il se mit en route pour Arequipa, en passant par un chemin dont la plus petite hauteur a été de 3,189 mètres, et qui s'est élevé insensiblement jusqu'à celle de 4.943. C'est dans ces régions élevées que se présentent sur une échelle vraiment magique, tous ces phénomènes relatifs à la météorologie. Tous les jours, depuis une heure jusqu'à cinq heures du soir, l'atmosphère est continuellement embrasée par d'immenses éclairs, et tourmentée par des pluies de grêle et par des coups de tonnerre dont on ne peut avoir aucune idée en Europe. Le voyageur, d'un pas inquiet et silencieux, parcourt, quelquefois avec danger, mais toujours avec crainte, ces mornes solitudes que le manque de végétation rend encore plus mélancoliques. M. Gay mit quinze jours pour arriver à Arequipa, ville qui, du haut du chemin de Cangallo, produit l'effet d'une ville ruinée et placée dans un désert de sable au milieu d'une véritable oasis. D'Arequipa, M. Gay revint par mer au Callao, port de Lima; il en repartit pour le Chili, où il arriva après une absence d'un peu plus d'une année. Il alla passer encore quelque temps à Santiago pour y terminer ses travaux historiques et statistiques, et enfin il revint en France.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN.

PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

[illegible] Imp. Gerces.

ESQUIMAU.

(Ross.)

J. BRY aîné, Éditeur.



ROSS.

(1818-1833.)

VOYAGES AUX RÉGIONS ARCTIQUES.

QUELQUES MOTS PRÉLIMINAIRES.

Dès que le continent de l'Amérique eut été découvert, et que le passage aux Grandes-Indes par le cap de Bonne-Espérance fut trouvé, ces deux conquêtes à jamais mémorables, dnes la première, en 1492, au Génois Christophe Colomb, alors au service d'Espagne, la seconde en 1497, au Portugais Vasco de Gama, excitèrent vivement la jalousie des autres puissances européennes, qui voulaient prendre part aux richesses que l'Espagne et le Portugal recueillaient dans ces contrées nouvelles. C'est à ce moment que commencèrent de nombreuses expéditions, entreprises dans la vue d'y pénétrer par des routes différentes. On savait que l'Amérique était à l'ouest de l'Europe, mais on n'en connaissait pas l'étendue, et l'on espérait ou d'y découvrir des pays que les Espagnols n'auraient pas encore explorés, ou d'arriver directement aux Indes orientales en évitant le long circuit que faisaient les Portugais par le sud de l'Afrique. Pour cela il fallait trouver au nord de l'Amérique, dans les régions polaires, une communication maritime de l'océan Atlantique au Grand-Océan; et si on la trouvait on abrégeait de plusieurs milliers de lieues la route au Japon et à la Chine.

Avant de retracer les diverses tentatives de ce genre qui ont eu lieu jusqu'à nos jours, il nous paraît utile de dire quelques mots du théâtre sur lequel elles se sont succédé avec une si louable et si tenace persévérance, persévérance dont le résultat, entièrement infructueux pour la découverte du passage désiré, a du moins procuré la connaissance exacte de presque tout le littoral du nord de l'Amérique.

Rien n'est plus propre que les régions polaires à donner une idée du chaos. Ici l'on ne compte que deux saisons, l hiver et l'été; il n'y a pas de transition entre les rigueurs du froid et l'excessive chaleur de cet été d'un jour qui dure cinq mois au Spitzberg, trois mois au Groënland, et près d'un mois en Islande. Dans ces intervalles qui constituent les climats de la zône glaciale, le soleil ne quitte pas l'horizon et il produit des effets analogues à ceux de la zône équatoriale; mais aussi l'absence totale du soleil est en raison inverse, et de là résultent les froids extrêmes que le mercure ne peut plus apprécier. On est toutefois dédommagé de l'absence de ce flambeau du jour par la fréquente apparition de ces jets électriques de lumière désignés sous le nom d'*aurores boréales*. On a aussi dans tout son éclat le merveilleux phénomène du mirage. D'un autre côté, le système des courants maintenus dans l'atmosphère contribue essentiellement, par la transmission et la dispersion de la chaleur, à prévenir l'excessive inégalité des saisons dans les hautes latitudes. En outre, la surface de l'Océan, par ses alternatives de gel et de dégel, présente une

vaste couche sur laquelle les excès de chaud et de froid s'atténuent tour-à-tour. Il paraît que, dans le voisinage du pôle, l'action du soleil est, au moment de l'équinoxe, un quart de fois plus grande qu'à l'équateur, et suffisante dans l'espace d'un jour pour fondre une nappe de glace d'un pouce et demi d'épaisseur. L'air en ces lieux a aussi, par la raréfaction, augmenté sa capacité ou son attraction pour la chaleur.

En ces mêmes contrées, après que l'action continue du soleil est parvenue à fondre une grande masse de glace, il survient un court et douteux intervalle de chaud. Après quelques semaines le sol, qui a été visité seulement par les rayons obliques et affaiblis du soleil, se gèle de nouveau, et le froid reprend tout son empire. Il commence à neiger au mois d'août, et la terre est couverte de deux ou trois pieds de neige avant le mois d'octobre. Le long des rivages et des baies l'eau douce provenant des ruisseaux ou de la fonte d'une neige plus ancienne, se change promptement en une masse solide. A mesure que le froid augmente, l'air dépose son humidité en forme de brouillard, qui se convertit en givre transparent, semé dans l'atmosphère, et dont les pointes aiguës sembleraient devoir percer ou écorcher la peau. Ce givre se répand avec profusion en amas fantastiques, se tenant sur chaque partie saillante; toute la surface de la mer fume comme un four à chaux, et cette fumée gelée se montre ainsi parce qu'elle est relativement moins froide que l'air. Enfin la dispersion du brouillard et la pureté de l'atmosphère annoncent que la couche supérieure elle-même éprouve un degré égal de froid; une nappe de glace se développe rapidement sur l'humide étendue, et s'épaissit souvent d'un pouce en une seule nuit. Les ténèbres d'un hiver prolongé couvrent le continent glacé, et cette obscurité devient impénétrable, à moins que les rayons fantastiques de la lune ne brillent de temps en temps pour découvrir l'horreur de cette scène de désolation. L'Esquimau enveloppé d'une peau d'ours se renferme dans sa hutte de glace avec ses légères provisions, qui se gèlent souvent à tel point qu'il n'y peut toucher qu'avec l'aide d'une hachette. Dans la rigueur du froid il entend craquer les rochers, et le voile de la mort semble couvrir ce spectacle de ruines.

Lorsqu'à la fin le soleil reparaît sur l'horizon, peu à peu le froid diminue. Au mois de mai l'indigène quitte sa hutte pour aller à la pêche : la neige cesse par degrés, la glace se dissout et se détache des rochers avec le bruit de la foudre. D'énormes champs de glace sont entraînés et dispersés par des courants. Quelquefois ils se choquent entre eux et se réduisent en atomes. Avant la fin de juin tous ces amas congelés ont presque disparu ; mais l'atmosphère est alors presque continuellement humide et chargée de vapeurs : à cette époque un brouillard épais couvre généralement la surface de la mer; la couche inférieure de l'air commence à déposer de sa moiteur. Dans le courant du mois de juillet la superficie de l'eau reprend son équilibre et le soleil brille d'un plus vif éclat.

Quelle que soit la brièveté de la saison dans les hautes latitudes, l'air sur la terre ferme devient souvent d'une chaleur suffocante. Cette excessive chaleur se mêlant à l'humidité engendre des nuées de mosquites dont la piqûre force les Esquimaux à chercher un refuge dans leurs huttes, où ils s'enveloppent d'une épaisse fumée. L'humidité marque le caractère général des régions arctiques, lesquelles durant la plus grande partie de l'année sont couvertes de froids brouillards. Le ciel paraît rarement serein, si ce n'est durant quelques semaines d'hiver, lorsque le froid à la surface devient le plus intense.

La Providence a donné aux naturels les moyens d'adoucir les rigueurs qu'ils ont à souffrir. C'est dans leurs huttes de glace qu'ils se retirent, comme nous l'avons déjà dit; c'est là qu'ils trompent les heures tardives.

Quant à cette glace elle-même, la ligne sur laquelle elle oscille embrasse dans les mers du Groënland une longueur d'environ quatorze cents milles, depuis le cap Farewell jusqu'à deux cents milles au-delà de l'île Jean Mayer, sur une largeur moyenne d'environ quatre-vingts milles. Telle est l'étendue de la glace qui se forme et se dissout chaque année dans ces régions arctiques, étendue qui surpasse la superficie entière de la Grande-Bretagne. Ces transformations d'eau en glace et de glace en eau sont périodiques et répétées à de courts intervalles. Il est inutile d'ajouter que l'eau de la haute mer se gèle aussi bien que l'eau de mer qui baigne les rivages et que l'eau douce. Ces mêmes transformations périodiques permettent aussi de révoquer en doute l'existence d'une colonie ancienne sur le rivage oriental du Groënland, car la température des régions arctiques n'a point varié depuis des siècles. On se rappelle cette notion vague généralement répandue, que le seul établissement occidental du Groënland avait péri, tandis que celui de l'est n'avait eu que ses communications fermées au reste du monde par une vaste barrière de glace accumulée sur ces parages. On s'est demandé si les infortunés colons avaient survécu à la catastrophe ou s'ils avaient été soudain ensevelis sous la neige et la glace, comme les malheureux habitants d'Herculanum furent autrefois enveloppés dans une pluie épaisse de cendres du Vésuve. Pendant plus de cent ans, à divers intervalles, la cour de Danemark a expédié des vaisseaux à la recherche de sa colonie perdue, sans avoir pu jamais avancer sur cette côte prétendue gardée par les esprits, plus loin que le cap Discord, par 61° de latitude nord. Mais dans les saisons favorables de petits bateaux peuvent sans beaucoup de difficulté longer le rivage fort au-delà, et si des colons avaient jamais occupé des baies étroites, ils eussent pu s'échapper en canots ou en traîneaux.

Les animaux et les végétaux que l'on trouve dans ces régions froides et désolées, souvent battues par la tempête, doivent être appropriés à cette nature déserte. Cependant l'on se tromperait beaucoup si l'on croyait que la nature animale y existe sur une petite échelle et sous des formes rapetissées; les régions arctiques renferment une aussi grande profusion de vie que les régions tropicales, depuis le plus petit insecte jusqu'à la monstrueuse baleine. Mais par quels moyens, par quelles ressources la nature, au milieu de ce monde glacé, entretient-elle cette multitude immense d'êtres vivants? Nous trouvons dans la structure et la condition du monde animal la réponse à cette question.

Ces êtres vivent les uns des autres sur une échelle graduée, le grand dévorant le petit. La base de la nourriture de ces nombreuses tribus du monde arctique se trouve dans le genre des méduses, appelées vulgairement *orties de mer*. La méduse est une substance douce, élastique et gélatineuse, dont nous trouvons l'analogue sur nos propres rivages, et qui ne donne de signe de vie que par une contraction lorsqu'on la touche. Au-delà du cercle polaire arctique elle prend un accroissement extraordinaire, et elle est dévorée avec avidité par les tribus à nageoires de toutes les formes et de toutes les grandeurs qui s'y trouvent. Ces méduses sont la cause d'une couleur particulière qui se montre sur une grande étendue de la mer du Groënland, c'est-à-dire sur une superficie d'environ vingt mille milles carrés : ce qui donne une idée de la quantité prodigieuse de ces animalcules, trop petits du reste pour être distingués sans le secours du microscope. M. Scoresby estime que deux milles carrés en contiennent vingt-trois trillards huit cent quatre-vingt-huit billiards de milliards, et comme ce nombre dépasse les conceptions humaines, il ajoute qu'il eût fallu quatre-vingt mille individus pour le compter depuis la création. On peut considérer cette mer verte comme la pâture polaire dans le sein de laquelle les baleines se trouvent toujours en plus grand nombre Ces énormes cétacés ne tirent pas leur subsistance immédiate de ces particules indivisibles;

mais celles-ci nourrissent d'autres petites créatures, qui à leur tour en nourrissent d'autres moins petites, jusqu'à ce qu'enfin se présentent des animaux assez grands pour offrir une proie suffisante à leurs puissants dévorateurs.

Parmi les tribus innombrables qui peuplent les mers septentrionales les cétacés occupent le premier rang. Comme ils ne peuvent séparer l'air de l'eau, ainsi que le font les poissons par le moyen de leurs branchies, ces colosses sont obligés de s'élever à la surface pour respirer. Ces animaux sont généralement paisibles et paresseux : l'homme envers eux est toujours l'agresseur ; mais la résistance est terrible, et souvent la vie du harponneur est fort aventurée. La baleine a environ soixante pieds de longueur et donne beaucoup d'huile. La queue est le membre le plus actif de ce puissant animal et le principal instrument de tous ses mouvements. Quand elle dresse parfois cette queue en l'air, et qu'elle bat la mer avec violence, l'onde écume, des vapeurs obscurcissent l'atmosphère, et un bruit semblable au rugissement de la tempête se propage à plusieurs milles de distance.

Il y a une grande variété de baleines, mais il serait hors de notre sujet de les énumérer ici. Nous dirons seulement que l'espèce appelée *spermaceti* ou *cachalot* est plus particulièrement répandue dans les mers antarctiques ou australes.

Les autres animaux qui fréquentent les régions arctiques appartiennent, pour ainsi dire, tous à la terre. Dans les cavités des rochers ou des glaces habite le formidable quadrupède boréal, l'ours polaire, tyran de ces climats, qui joint la force du lion à la férocité indomptable de la hyène. Un poil blanc, long, épais et abondant qui le couvre lui permet de braver l'affreux hiver du pôle. Il souffrirait beaucoup dans nos régions tempérées. Les voyages de Ross et de Parry offrent des détails relatifs à ce dangereux monarque des neiges arctiques, redouté du renne et du chien, autres animaux de ces contrées.

Nous allons maintenant, et sans plus de préambule, nous occuper des tentatives qui ont eu lieu pour franchir l'Océan glacial, en venant de l'est à l'ouest, ou, en d'autres termes, d'Europe en Asie par l'Atlantique et la mer de Baffin.

Le premier marin qui se présente dans la lice est Jean Cabot, Vénitien, qui, envoyé à la découverte pour le compte du roi d'Angleterre, en 1497, découvre Terre-Neuve, qu'il nomme *Prima Vista*, et s'élève jusqu'au 56e degré de latitude nord. Trois ans après cette découverte, Gaspard de Cortéreal, noble portugais, jaloux des progrès de l'Espagne dans le Nouveau-Monde, prend la résolution de s'y diriger par le nord, et de chercher une seconde route aux Indes. Il parvient à l'embouchure de la grande rivière du Canada, depuis nommée *fleuve Saint-Laurent*, et nomme *Terra di Labrador* (terre de labour) l'étendue de côte située en-deçà de 60°, parce qu'elle lui semblait propre à la culture, et rapporte dans sa patrie la découverte d'un détroit (sans doute au nord du cap Chidley, à l'entrée de la baie d'Hudson), qui devait immanquablement conduire dans la mer des Indes : c'est le fameux détroit d'Anian, appelé ainsi d'après deux frères de ce nom. Cortéreal repartit en 1501 et revint dans les mêmes parages où il avança beaucoup plus loin vers le nord. Une tempête sépara les deux vaisseaux qu'il commandait, et, enveloppé par les glaces, il ne reparut plus jamais; l'on ne put retrouver sa trace. Son frère, Michel de Cortéreal, se mit de Lisbonne en mer avec deux autres bâtiments pour aller à la recherche de l'intrépide Gaspard; mais on n'entendit également plus parler de lui. Vasquez de Cortéreal, chambellan du roi de Portugal, voulut se dévouer le troisième pour suivre les traces de ses frères; mais heureusement le monarque lui en refusa la permission.

Dès l'année 1504 les Normands, les Biscayens et les Portugais pêchaient la morue sur les bancs de Terre-Neuve. En 1506, Jean Denis, de Honfleur, lève le premier la carte des côtes de l'île. En 1508, un Dieppois en ramène le premier sauvage à Paris. Vers la même année, Charles-Quint fait partir Gomez, de la Corogne, pour chercher un autre passage par le nord, à l'exemple des Anglais et des Français. Gomez revint au bout d'un an sans l'avoir trouvé : il n'avait été que jusqu'au 40e degré de latitude nord.

Absorbé dans ses guerres d'Italie, le roi de France François Ier envoya cependant Jacques Cartier, de Saint-Malo, avec deux vaisseaux et cent vingt hommes d'équipage, pour participer aux richesses que les Espagnols tiraient des contrées nouvellement découvertes. Cartier fit presque le tour entier de Terre-Neuve, examina la baie de Saint-Laurent, et revint la même année à Saint-Malo. La relation de son voyage piqua tellement la curiosité, qu'il obtint, en 1535, trois nouveaux vaisseaux pour la même destination. Une tempête le força de relâcher dans le port de Saint-Nicolas, à l'entrée de la grande rivière, qu'il nomma le premier *baie de Saint-Laurent*. Il aborda le premier à l'île de l'Assomption, appelée par les naturels *Nasticotec*, dont les Anglais ont fait Anticosti. Il donna le nom de *Sainte-Croix* à la rivière appelée depuis *rivière de Jacques Cartier*, et pénétra jusqu'au lieu maintenant nommé *Montréal*, d'où il revint dans sa patrie, pour en repartir en 1540 avec François de La Roque, seigneur de Roberval, que François Ier venait de nommer vice-roi du Canada, et regagner les côtes de France, au bout de trois années, pendant lesquelles Roberval avait envoyé vers le nord, à la découverte d'un passage aux Indes orientales, son premier pilote, qui ne dépassa point le 52e degré de latitude nord.

Dans l'intervalle, en 1527, d'après le conseil de Robert Thorne, de Bristol, deux vaisseaux anglais avaient été envoyés dans le nord-ouest : l'un se perdit au nord de Terre Neuve, et l'autre, après s'être avancé vers le 53e degré de latitude nord, revint en Angleterre. En 1539 Hore partit de Londres avec deux vaisseaux, reconnut le cap Breton, ancienne découverte française et descendit à Terre-Neuve. Après y avoir éprouvé la plus affreuse disette, au point d'être obligés de se nourrir de chair humaine, les équipages finirent par s'emparer d'un navire français qu'ils aperçurent en vue de l'île, et ils retournèrent à Londres avec ce bâtiment bien approvisionné.

Quelques tentatives infructueuses, faites ensuite par une association de marchands, sous la direction de Sébastien Cabot, association formée dans la vue de découvrir un passage dans le nord-est, firent tourner de nouveau les idées vers le nord-ouest. Un intrépide marin, accoutumé aux glaces et aux tempêtes boréales, Martin Frobisher, persuadé d'ailleurs de l'existence d'un passage dans cette direction, obtint du comte de Warwick, ministre de la reine Elisabeth, trois vaisseaux de l'Etat, et atteignit le 11 juillet 1576, par 61e de latitude nord, une terre qui lui parut être le Friesland de Zeno, mais qui était en réalité la pointe méridionale du Groënland, près le cap Farewell. Un bateau dirigé vers la côte ne put y aborder à cause des glaces et d'un épais brouillard. Il tourna à l'ouest, eut beaucoup à souffrir des glaces flottantes, découvrit le 1er août une grande île de glace, qui éclata le lendemain avec un bruit effroyable, et mouilla le 11 en un détroit ou golfe. Dans la nuit du 21 le pont du vaisseau se couvrit d'un pied de neige, et le 26 il remit à la voile pour l'Angleterre, où il rapportait un morceau de marcassite d'or, qui lui valut bientôt le commandement de trois autres bâtiments, pour les mêmes parages, où il se trouvait en juillet 1577, et d'où il revint avec d'autres pierres luisantes.

La reine Elisabeth, enchantée de Frobisher et des mines d'or dont il avait rapporté des échantillons, plus charmée encore de la possibilité du passage nord-ouest établie dans le rapport qui lui fut soumis, résolut d'élever un fort sur le rivage nouvellement décou-

vert par ce navigateur, et qui fut appelé *Meta Incognita*. Frobisher fut chargé du commandement de la flottille qui allait porter des pionniers, charpentiers et autres ouvriers ou colons. Après avoir tenté vainement de pénétrer dans le détroit de son nom, Frobisher se trouva fort heureux d'atteindre le détroit de Warwick Il y trouva d'énormes masses de glace, et revint avec une perte de quarante hommes de son équipage.

Ce fut en 1585 que le navigateur Jean Davis partit d'Angleterre à son tour, dans la vue de chercher ce passage nord-ouest.

Le 19 juillet, il découvrit une terre hérissée de montagnes toutes couvertes de neige, et qu'il appela *terre de Désolation :* les glaces la rendaient entièrement inabordable,

Le 29, il vit une autre terre par 64° 15' de latitude nord avec des hâvres commodes et des golfes, dont l'un reçut le nom d'*entrée de Gilbert*, aujourd'hui Good-Hope.

Le 6 août, par 66° 40', il trouva une nouvelle terre qu'il nomma par la suite *île de Cumberland*. Davis doubla le cap méridional et trouva un détroit fort large, qui porte aujourd'hui son nom : il ne douta pas que ce ne fût le passage tant désiré. Après y avoir avancé soixante lieues, le mauvais temps l'obligea de revenir, et en effet il était de retour en Angleterre en 1585.

Le 7 mai de l'année suivante il repartit avec quatre vaisseaux, pour aller toujours à la recherche du passage aux Indes. Il relâcha par 64° de latitude nord, dans le hâvre de Gilbert, sur la côte occidentale du Groënland.

Le 1er août il découvrit une terre, par 66° 33' de latitude nord, 70° de longitude ouest de Greenwich. Il reconnut encore, par 70° 19', une terre à la distance de soixante-dix lieues, qu'il venait de quitter. En revenant au sud, il trouva par 56° un hâvre où il mouilla, et après avoir essuyé quelques tempêtes, il prit le parti de retourner en Angleterre, laissant deux de ses vaisseaux qui le quittèrent vers cette latitude. Ces vaisseaux, après diverses tentatives infructueuses, rentrèrent dans la Tamise en 1586.

Dès le mois de mai de l'année suivante, Davis repartit avec trois vaisseaux; et le 16 juin il prit terre sur la partie occidentale du Groënland, par 64° de latitude nord. Il atteignit ensuite les parages de l'île Disco, par 67° 40', et s'avança jusqu'à 72° 12'. Il nomma *London-Coast* toute cette partie du Groënland, et *Hope-Sanderson*, la plus septentrionale qu'il reconnut. Ayant rencontré beaucoup de glaces le long des côtes, il ne put les longer. Toutefois, il arriva, le 20 juillet, à l'entrée du détroit de Cumberland, et le 23, après avoir fait soixante lieues, il jeta l'ancre au milieu d'un groupe d'îles qu'il appela *îles de Cumberland*. En revenant par la même route, il découvrit, entre 63° 62' de latitude nord, un passage qu'il nomma *le détroit de Lumley*.

Le 31 juillet, il vit un promontoire qu'il nomma *cap Warwick*, au sud-ouest du Groënland. — Le 1er août, il vit au sud-ouest, par 61° 10' de latitude nord, un cap qu'il nomma *cap Chidley*. Il atteignit ensuite l'île Darcy. C'est de là qu'il remit à la voile pour l'Angleterre.

Tant de voyages entrepris par d'excellents marins eussent fait désespérer sans doute de la possibilité de trouver le passage nord-ouest, s'il ne se fût trouvé par intervalles des hommes qui, trompeurs ou trompés, assuraient que ce passage existait réellement. C'est ainsi que le capitaine Lancaster, envoyé en 1591, avec deux escadres aux Indes, transmit en Angleterre la grande nouvelle que le même passage septentrional était au nord-ouest de l'Amérique, par 62° 30' de latitude nord. On fut d'autant plus disposé à y ajouter foi, dans un temps où l'on ne rêvait que passage nord-ouest, que des Portugais, prisonniers en Angleterre, affirmèrent qu'un vaisseau de leur nation, naviguant le long des côtes de la Chine, avait trouvé au 55e degré de latitude nord une mer libre. Aussitôt deux compagnies expédièrent deux vaisseaux commandés par le capitaine Weymouth, qui, le 28 mai 1594, aperçut le promontoire Warwick à la partie méridionale du Groënland. Il reconnut ensuite le détroit de Lumley au commencement de juin, par 60° 33'; il vit le continent tout couvert de neige, et bientôt il ne lui fut plus possible de manœuvrer.

Le 25, à 61° 40' de latitude nord, il découvrit l'entrée d'un détroit que les vents violents et les maladies l'empêchèrent d'explorer un peu loin.

Le 5 juillet, il en était sorti pour revenir vers le sud, le long de la côte d'Amérique. A son retour, il prétendit avoir fait trente lieues entre 55° 50' et 55° 30' de latitude nord, dans un passage qu'il supposa être celui que l'on cherchait.

Depuis l'expédition du seigneur de Roberval, nommé vice-roi du Canada, la France avait perdu de vue ces contrées. Henri IV, qui en avait entendu parler, y envoya plusieurs vaisseaux, dont les découvertes furent presque nulles. Champlain, gentilhomme français, trouva toutefois le lac qui porte son nom, et une autre communication du lac Supérieur avec les lacs Dinipig et Bourbon, joints à la baie d'Hudson par la rivière Bourbon ou Nelson.

Les nombreuses découvertes faites à l'occasion de la recherche du passage, par les différentes nations de l'Europe, engagèrent aussi le roi de Danemark, dont les ancêtres comptaient le vieux Groënland parmi leurs domaines, à expédier, pour les mêmes parages, des vaisseaux confiés à l'amiral Lindenau, qui alla relâcher sur la côte orientale du Groënland. Il y avait vu des naturels qui vinrent sans défiance à bord de son vaisseau : il en retint deux, et repartit pour Copenhague. Il avait trouvé sur les côtes occidentales du Groënland plusieurs hâvres, de beaux sites et de bons pâturages. Il y trouva aussi du soufre brûlant, à plusieurs endroits, et de l'argent sous la forme de poudre noire. Il nomma *Christianus*, d'après le roi son maître, le cap méridional situé par 59° 59' de latitude nord. Après avoir été quelque temps dans un hâvre, par 59° 69', où il échangea du fer et des clous contre des peaux de veaux marins, des cornes de narval, des dents de morse et des fanons de baleine, il fut subitement attaqué par les habitants, qui lui lancèrent des pierres et des flèches, et se retira dans un hâvre qu'il nomma *hâvre du Danemark*. Plus loin, par 60° de latitude nord, ayant éprouvé de nouveau des hostilités de la part des naturels, il en prit trois qu'il amena au roi de Danemark. Avant de quitter le Groënland, il mit à terre plusieurs criminels condamnés à mort.

Le 16 juillet, vers 56° de latitude nord, il était parmi des glaces flottantes, dont le courant allait au nord-ouest. En approchant du détroit de Davis, un courant très fort l'avait poussé vers le nord, contre les côtes de glace de l'Amérique; mais sur les côtes du Groënland le courant se dirigeait constamment vers le sud. Le 10 août 1605, Lindenau était de retour dans la rade d'Elseneur.

Le succès partiel de ce voyage détermina le roi de Danemark à envoyer, l'année suivante, cinq autres vaisseaux, qui, partis de Copenhague le 27 mai, arrivèrent le 4 août au Groënland, entrèrent dans plusieurs hâvres, et revinrent en Danemark le 5 octobre suivant, avec quatre des naturels qu'ils avaient pris. L'année suivante encore, il partit du port de Copenhague deux vaisseaux qui, sortis du Sund le 14 mai, reconnurent le Groënland le 8 juin, mais furent séparés par les glaces. L'un de ces vaisseaux aborda en Islande.

En 1606, les Compagnies anglaises, de Russie et des Grandes-Indes, envoyèrent de nouveau plusieurs bâtiments à la recherche du passage que Weymouth croyait avoir entrevu, et sur lequel on donnait des renseignements par ouï-dire, mais qui semblaient approcher de la certitude. Cette expédition atteignit le 58e degré de latitude, et dut revenir sans plus de succès que les précédentes.

Ces échecs répétés n'empêchèrent pas la formation en Angleterre d'une nouvelle compagnie qui fournit les fonds nécessaires pour trois expéditions, dont le commandement fut donné à Henri Hudson. Il devait chercher le nouveau passage aux Indes par trois routes différentes, savoir : celle du pôle, celle par le nord-est et celle par le nord-ouest. Après avoir échoué dans les deux premières directions, il prit la troisième en 1610. Il était au mois de mai sur la côte d'Islande, le 4 juin, par 66° 34', en vue du Groënland; le 15, en vue de la terre de Désolation, par 59° 27'; le 23, par 56° 19', au milieu d'immenses montagnes de glaces; le 23 juillet, par 61° 63', il vit la terre de Labrador. Enfin, il entra dans un vaste golfe qu'il explora, et qui porte encore son nom : il y passa l'hiver. Au retour du printemps l'équipage, où l'esprit de mutinerie s'était déjà manifesté sur la côte d'Islande, se révolta contre Hudson, qui fut jeté avec son fils en bas âge, et sept autres personnes, dans une chaloupe sur laquelle ils périrent.

En 1612, une autre expédition partit d'Angleterre, arriva dans le détroit d'Hudson, où elle fut retenue par les glaces. Elle se rallia bientôt à celle de Thomas Button; mais il n'étendit pas ses recherches au-delà du 65e degré de latitude nord.

En 1614, sur le rapport de Button, une société anglaise fit mettre à la voile un nouveau bâtiment qui, à l'entrée du détroit d'Hudson, fut enveloppé par les glaces et porté dans une baie de la côte de Labrador par 58° 30' latitude nord. Après y avoir séjourné pendant six semaines, ce bâtiment, qui y avait été exposé aux plus grands dangers, reprit le chemin de l'Angleterre. L'année suivante, Bylot fut envoyé par la même société à la recherche du passage introuvable. A 61° 16', il entreprit de s'avancer à travers les glaces, dans l'espérance que les fortes marées en débarrasseraient successivement la mer. Après avoir navigué longtemps au milieu de ces masses, il aperçut, le 27 mai, les îles de la Résolution, où il mouilla. Le 8 juin, il arriva aux îles Salvages par 62° 32' de latitude nord. Le 1er juillet, il découvrit, par 64° latitude nord, un groupe d'îles qu'il nomma *Mill-Isles* (îles du Moulin), à cause du bruit que faisaient les glaces en s'entrechoquant. Arrivé par 65 25' latitude nord, 86° 10' longitude ouest, il rétrograda, et repartit pour l'Angleterre.

Ces éternelles et infructueuses tentatives dans une mer encombrée de glaces, loin de rebuter l'association pour la découverte du passage nord-ouest, ne parurent que lui donner un nouveau courage. En 1616, elle fit partir le même Bylot, en lui donnant pour pilote William Baffin. Les instructions remises à ces deux intrépides marins portaient de pénétrer dans le détroit de Davis, de longer la côte du Groënland jusqu'à 80°, de revenir au sud jusqu'à 62° latitude, de courir par cette latitude à l'ouest, de franchir le détroit de Behring, de gagner le Japon, et de terminer leurs voyages par l'exploration des pays situés au nord de Java. Le vaisseau *la Découverte*, équipé pour la cinquième fois, appareilla du port de Londres le 26 mars, et se trouva, le 14 mai, dans la mer de Davis par 65° 20' latitude nord. Il jeta l'ancre par 70° 20' près de London-Coast. Le 30 mai, on vit Hope-Sanderson par 72° 20'. On aborda plus au nord par 72° 45', à trois îles que Bylot nomma *Women's-Islands* (îles des Femmes), parce qu'on n'y trouva que des femmes pour habitants. Le 10 juin, par 73° 45', ne pouvant plus manœuvrer, vu la prodigieuse quantité de glaces, on relâcha dans un golfe que l'on nomma *Horn-Sound*, à cause des cornes, ou, plus exactement, des dents de narval que les indigènes apportèrent au bâtiment. Quelques jours après, les glaces s'étant en partie dissipées, on retourna aux îles des Femmes, d'où l'on put cingler vers le nord. A la Saint-Jean, par 76° 25', on trouva un beau promontoire auquel on donna le nom de *Dudley-Diggs*, celui d'un des membres de la Compagnie. A douze lieues, on découvrit une belle entrée formant plusieurs anses, puis une vaste baie que Bylot nomma *baie de la Baleine*, à cause de la quantité de baleines qu'il y trouva par 77° 30' latitude nord. Le vaisseau sortit de cette baie, à l'ouverture d'une autre qui fut appelée *baie de l'Alderman-Jones*. Le 12 juillet, on arriva, par 74° 20', à une autre baie que Bylot nomma *détroit de Sir James-Lancaster*. On rasa un banc de glace qui s'étendait le long du rivage vers le sud. L'espoir de trouver un passage s'évanouissait de plus en plus. Bientôt l'on fut environné par les glaces ; on arriva, sous 76° 40' de latitude nord, vis-à-vis le détroit de Cumberland. L'équipage était très affaibli, et il fallut revenir à la côte du Groënland, d'où le vaisseau repartit pour l'Angleterre.

Cet insuccès refroidit l'ardeur de la société. Depuis ce moment, plus d'un demi-siècle va s'écouler sans que l'histoire des navigations offre rien de relatif à la recherche du passage nord-ouest. Ce n'est qu'en 1719 que la compagnie anglaise, qui, en 1669, avait obtenu de Charles II une charte avec de grands priviléges encore aujourd'hui subsistants, pour explorer la baie d'Hudson, résolut d'équiper deux vaisseaux avec mission de chercher le mystérieux passage. L'expédition échoua dans un hâvre de cette baie ou mer. On soupçonna la compagnie de cacher le passage; et, pour faire taire les calomnies, elle expédia, en 1737, un sloop, qui ne fut pas plus heureux dans ses recherches.

Une discussion s'était élevée entre deux navigateurs employés par cette même compagnie, Middleton et Dobbs. Ce dernier accusa le premier d'être de connivence avec elle pour soustraire le passage à la connaissance du public. L'opinion se prononça en faveur de Dobbs. Le parlement vota une récompense de 20,000 livres sterling à l'heureux navigateur qui le premier trouverait un passage de la mer d'Hudson dans le Grand-Océan. Deux vaisseaux partirent de Gravesend le 20 mai 1746. Après quelques tentatives inutiles pour trouver le passage désiré, ils retournèrent en Angleterre.

L'histoire des navigations, depuis cette époque jusqu'au troisième voyage de Cook, n'offre plus aucun détail qui ait trait au passage nord-ouest. Cook eut mission de chercher ce passage par le Grand-Océan. Il s'éleva jusqu'à 70° 45' latitude nord, où la glace fixe mit un terme à ses progrès.

Plusieurs voyages pédestres avaient eu lieu aussi pour aider à la découverte du passage nord-ouest. Hearne entreprit les siens pour le compte de la compagnie de la baie d'Hudson. Il se mit la première fois en route le 6 novembre 1769, et revint au bout d'un mois, après avoir épuisé toutes ses provisions. Il repartit le 23 février 1770. Un coup de vent lui ayant, le 11 août, brisé son quart de cercle par 63° 10' latitude nord, 10° 40' longitude ouest du point du départ, il revint au fort du Prince-de-Galles le 25 novembre, après bien des privations et des fatigues. Il avait un courage si ferme que, le 7 décembre, il entreprit son troisième voyage. Le 16 juin 1771, il fut par 67° 30' latitude nord. Du 17 au 20, il marcha environ soixante-quinze milles sur les anses et les baies du lac Codged, qui étaient encore toutes gelées. Le dégel ne commença que le 21. Il s'arrêta environ quinze jours sur la rivière Congc-Cathawhachaga, par 68° 46' latitude nord, 24° 2' à l'ouest du fort du Prince-de-Galles, situé sur la baie d'Hudson, ou par 118° 15' longitude ouest de Greenwich. Le 7 juillet, il traversa le lac Buffalo, dont la glace était encore très solide. Du 10 au 12, il fit très chaud vers le milieu du jour; le terrain se trouvait garni de saules et de pins rabougris aux approches de la rivière de Cuivre, que Hearne trouva navigable à peine pour un canot du pays, remplie de bas-fonds et de cascades. A environ trente milles anglais de la mer, les bois finissaient; le pays ne présentait que des hauteurs stériles et de vastes marais. Enfin, le 17 juillet, il vit la mer Glaciale, où l'embouchure de la rivière de Cuivre (*Copper mine*) était fermée par une barre ou récif. Le point extrême du voyage fut par 71° 54' lati-

tude nord, 120° 30' longitude ouest de Greenwich. A dix lieues de l'embouchure de la rivière est une mine de cuivre, où Hearne ne découvrit qu'un seul morceau de cuivre digne d'être recueilli. Après avoir pris possession du fleuve au nom de la compagnie de la baie d'Hudson, il regagna le fort, où il fut de retour le 30 juin 1772.

Dix-sept ans après lui, le Canadien Mackenzie entreprit un voyage plus grand et plus audacieux encore, tant pour explorer la partie d'Amérique située à l'ouest du territoire de la compagnie d'Hudson, que pour tenter aussi le passage si souvent et si vainement cherché. Il s'embarqua au commencement de juin 1789, sur le lac Chepawyan ou *des Montagnes*, situé par 58° 40' latitude nord, 128° 39' 45" longitude ouest; il entra dans une de ses branches occidentales qui joint la rivière Unjiga ou *de la Paix*, nommée plus au nord *rivière d'Athapescow* ou des Esquimaux. De ce lac il pénétra, le 29 juin, dans la rivière Mackenzie, qui le conduisit, le 12 juillet suivant, sur le bord de la mer Glaciale par 69° 1' latitude nord, 117° 50' longitude ouest. L'embouchure de la rivière de Mackenzie, comme celle de la rivière de Cuivre, est remplie d îles qui forment une multitude de canaux, et se prolongent bien avant à l'est. Cette première excursion employa cent deux jours. Mackenzie revint au fort de Chepawyan, où il fut de retour le 12 septembre.

Le 12 octobre 1792, il partit de nouveau, remonta la rivière de la Paix jusqu'à 56° 9' latitude nord, 135° 43' longitude ouest, et arriva en vue des montagnes rocheuses. Après beaucoup de fatigues et de privations, en voyageant tantôt par eau tantôt par terre, il atteignit, le 21 juillet, le rivage du Grand-Océan par 52° 19' 20" latitude nord, 130° 52' 35" longitude ouest, à la pointe marquée par Vancouver.

Les deux voyages de Hearne et de Mackenzie établirent que le continent de l'Amérique septentrionale n'est interrompu par aucun canal depuis 52° jusqu'à 71° de latitude nord. Les voyages subséquents, notamment ceux de Franklin et de Richardson, qui sont les plus récents, ont complété l'exploration du littoral américain boréal de l'ouest à l'est jusqu'au cap Turnagain.

En nous résumant sur les tentatives qui ont eu lieu pour trouver un passage maritime au nord de l'Amérique, nous voyons, en partant de l'océan Atlantique, que le premier succès fut obtenu en 1585, par John Davis, lequel découvrit le détroit qui porte son nom. Nous voyons ensuite Henri Hudson donner son nom à la portion de mer où il périt en 1611, et Baffin, en 1616, découvrir et nommer d'abord *la mer de Baffin*, puis le *détroit de Lancaster*, ce dernier par 74° 20' latitude nord. Le détroit de Behring, qui joint la mer Glaciale au Grand-Océan, fut découvert, en 1722, par le navigateur de ce nom. Le capitaine Cook pénétra dans ces parages en 1779; Kotzbue les revit en 1815 et 1818, et pénétra beaucoup plus loin à l'est, où le capitaine Beechey, de 1825 à 1828, signala de même son apparition.

Quant aux explorateurs dont il va être question, nous verrons, en 1818, le capitaine Ross explorer toute la baie de Baffin, et de 1819 à 1827, Parry, continuer les relèvements des côtes de l'est à l'ouest sur une étendue très considérable, pendant que, de l'ouest à l'est, Franklin faisait les siens; et tous ces relèvements étaient si avancés, qu'en 1829, lorsque le capitaine Ross entreprit son second voyage, il n'y avait plus à explorer que cent cinquante milles à l'ouest, du côté du détroit de Behring, et cinq cents milles à l'est, entre le cap Garry, où se sont arrêtées les explorations du capitaine Parry, et le cap Turnagain, limites des excursions du capitaine Franklin. Le résultat de la dernière expédition de Ross a été la découverte, d'abord de la terre du roi Guillaume; puis de l'isthme et de la péninsule de Boothia, du golfe de Boothia, de la mer occidentale du Roi Guillaume, et de la véritable position du pôle magnétique septentrional. Quant à la question d'un passage au nord-ouest, il est clairement établi qu'il n'en existe aucun par le canal du Prince-Régent, ou au sud de 74° latitude nord, et qu'il faut le chercher au-delà de ce parallèle.

En dernière analyse, partant du cap Garry, point extrême des explorations du capitaine Parry, celles du capitaine Ross se sont étendues jusqu'à 69° latitude nord, et entre les longitudes de 89 et 99°, se terminant à l'endroit qui a été nommé *pointe Franklin*. De là Ross a exploré cette portion du continent septentrional de l'Amérique, en relevant des lacs nombreux et des rivières. Il a, en arrivant au bord occidental de l'isthme de Boothia, reconnu toute la portion de la côte située entre 72° 30' et 69° latitude nord, 89 et 99° longitude ouest.

Voilà donc le dernier résultat de nos connaissances relativement au continent septentrional de l'Amérique, depuis le détroit de Behring jusqu'à la baie de Baffin : à commencer du détroit de Behring, et à partir du cap Barrow de Beechey, la côte a été l'objet d'observations nautiques, et par conséquent peu minutieuses, souvent même peu exactes; de là, à la pointe Back de Franklin. Ici, et jusqu'à l'embouchure de la rivière Mackenzie, qui est la seule découverte du voyageur de ce nom, elle a été relevée de nouveau par Richardson, jusqu'au débouché de la rivière Coppermine, qui est la seule découverte de Hearne sur la côte. De là, à la pointe Turnagain, sont les découvertes de Franklin, après lesquelles, dans la direction de l'est jusqu'à la pointe Franklin, il existe une lacune de deux cent vingt-deux milles. Bref, le *blanc* qui reste aujourd'hui sur la carte entre ce point et la terre la plus à l'ouest que Ross ait touchée ou constatée par les modes ordinaires d'observation, se monte à cinq cents milles anglais.

Nous ne parlons pas des dernières et récentes explorations du capitaine Franklin, intrépide marin, qui s'est perdu il y a déjà quelques années, dans les glaces polaires, et à la recherche duquel, en 1850 et 1852, on a envoyé divers bâtiments, dont les plus minutieuses investigations à travers les glaces n'ont pu encore rien découvrir. Ces recherches se continuent en 1853. Et si un passage nord-ouest existe en effet, il ne pourra plus échapper aux efforts des navigateurs généreux qui se dévouent ainsi pour les intérêts de la science et de l'humanité.

ALBERT-MONTÉMONT.

PREMIER VOYAGE DE ROSS.

(1818-1819.)

Le 18 avril 1818, le capitaine Ross quitta l'Angleterre, et le 17 mai à midi il se trouvait par la latitude de la terre submergée de Buss, 57° 28' nord.

Le 26 mai, les vaisseaux, arrivés par les 58° 36' nord, eurent la première vue d'une montagne de glace couverte de neige. L'imagination y voyait mille figures bizarres, et il est presque impossible de se représenter quelque chose de plus exquis que la variété de teintes que déploient ces glaciers; nuit et jour ils apparaissent avec une vivacité de couleurs que l'art ne saurait reproduire. Tandis que les parties blanches ont la splendeur de l'argent, les nuances qui les entourent sont aussi variées et aussi éclatantes que celles de l'arc-en-ciel.

Quand les bâtiments furent, le 14 juin, par les 68° 28' de latitude nord, sur 54° 13' de longitude ouest, ils eurent continuellement à se frayer un passage à travers des masses de glace flottante, dont plusieurs morceaux avaient un demi-acre de superficie, et tiraient de cinq à dix brasses d'eau : on était donc obligé de louvoyer, de virer sans cesse et de remorquer les na-

vires. On vit ensuite l'île Disco, et l'île des Baleines dans le détroit de Waigatt qui était encore gelé. Cette dernière île est habitée par le gouverneur du Danemark, sa femme avec ses enfants, six Danois et une centaine d'Esquimaux qui s'occupent, dans la saison, à prendre des veaux marins et des baleines.

L'expédition ne quitta Waigatt que le 20 juin, et arriva, à force de scier la glace et de se faire remorquer, dans un canal libre qui conduisait au nord; mais plus loin on fut contraint de s'arrêter encore, et ce n'est que le 29 juin qu'ils purent atteindre les 70° 54' de latitude nord, et 54° 10' de longitude ouest. On ne voyait du haut du grand mât que des glaces sans fin, mais elles perdaient sensiblement de leur force et fondaient continuellement.

Le 4 juillet, en passant devant une chaîne immense de montagnes de glace, 72° 30' de latitude nord, et 56° 37' de longitude ouest, on observa un exemple frappant de la diversité des effets de la réfraction. Les montagnes situées à deux ou trois milles des navires semblaient avoir une hauteur énorme, tandis que celles qui étaient à une distance double paraissait s'aplatir sur l'eau dans une direction horizontale.

Le 23 juillet, étant par les 75° 10' de latitude nord, et 60° 15" de longitude ouest, les vaisseaux se trouvèrent dans un canal si étroit qu'il fallut les hâler. A cet effet, l'équipage entier fut envoyé sur la glace, et au moyen d'une corde attachée au mât de misaine, les hommes tiraient le bâtiment au son de la musique, car un joueur de violon conduisait la marche. Comme il arrivait quelquefois que l'on rencontrait un trou couvert de neige ou une partie moins solide, les matelots y tombaient souvent; mais comme ils ne laissaient point aller la corde, ils sortaient immédiatement du précipice. Quand l'accident arrivait au joueur de violon, les hommes s'en divertissaient beaucoup et ne manquaient jamais cette occasion de faire parade de leur esprit.

Le 24 juillet, l'expédition était arrivée à un point, 75° 25' de latitude nord, 60° 36' de longitude ouest, où la terre, jusqu'au cap Dudley-Digges, n'avait point été vue par d'autres navigateurs. Le rivage, entre cette latitude et le 76e degré, formait une baie spacieuse au milieu de laquelle s'élève un rocher remarquable par sa forme spirale, et qui fut nommé *Melville's monument*, et la baie reçut le nom de *Melville's bay*. Les baleines y sont abondantes : on y découvrit plusieurs petites îles, quatre entre autres qui furent appelées *îles Browne*.

Le 6 août, par les 75° 50' 30" de latitude nord, et 64° 47' de longitude ouest, les navires coururent un grand danger, et furent tellement pressés par les glaces que toute la charpente paraissait sur le point de céder, et les poutres de la cale ployaient, tandis qu'une glace de plus de six pieds d'épaisseur se soulevait et battait les flancs des bâtiments qui ne résistèrent que grâce à la manière admirable dont on les avait renforcés lors de leur armement. Des matelots qui avaient passé toute leur vie dans la navigation du Groënland déclarèrent qu'un simple baleinier eût été réduit en atomes par des chocs pareils.

Pendant que les équipages prenaient du repos après un exercice aussi violent, quelques-uns des officiers allèrent visiter le rivage. Ils le trouvèrent tout-à-fait désert : cependant quelques piles de pierre semblables, par leur apparence et leur arrangement, aux tombes ordinaires des Esquimaux, montrèrent qu'il avait été autrefois habité. On n'y trouva que peu de végétation, quelques pavots à tige nue, une renoncule et deux ou trois touffes d'un court gazou.

Le 9 août, par 75° 55' de latitude nord, 65° 32' de longitude nord, les navires n'avaient fait que peu de progrès, quand ils furent surpris de voir paraître sur la glace quelques hommes qui poussaient des cris; et l'on découvrit bientôt des naturels, traînés dans de grossiers traîneaux par des chiens avec une rapidité extrême. Quand nous fûmes à portée de la voix, Sakheuse, Esquimau du Groënland, qui était à bord et savait l'anglais, s'adressa à eux dans sa langue. Pendant quelque temps ils contemplèrent en silence les vaisseaux ; mais quand ils les eurent vus virer de bord, ils poussèrent tous à la fois un grand cri accompagné de gestes étranges, et s'enfuirent dans leurs traîneaux du côté de la terre avec une étonnante vélocité. Arrivés à la distance d'un mille, ou plus, ils s'arrêtèrent encore et restèrent immobiles pendant deux heures. Ceci ayant été remarqué, on envoya une chaloupe pour mettre sur la place un tabouret à observations, haut de quatre pieds, et l'on y déposa divers présents tels que couteaux et articles d'habillement. Soit qu'ils n'eussent point aperçu ce qui se passait ou qu'ils ne voulussent pas venir, ils ne reparurent pas : cependant comme le capitaine désirait vivement entrer en communication avec les naturels, il fit préparer une perche à laquelle on attacha un pavillon portant l'image du soleil et de la lune sur une main qui tenait une branche de bruyère (on n'avait vu que cette plante sur le rivage). On alla ensuite élever cette perche sur une montagne de glace, à moitié chemin, entre la terre et les vaisseaux : on suspendit à cette perche, et à hauteur d'homme, un sac contenant des présents et sur lequel était peinte une main qui désignait le vaisseau.

Le lendemain 10 août, on vit avec joie huit traîneaux conduits par les naturels, et ils s'arrêtèrent à un mille. Chacun des vaisseaux hissa alors un pavillon blanc, et on envoya John Sakheuse portant un petit drapeau de cette couleur et des présents, afin de tâcher de les amener à entrer en communication. Il accepta ce service avec beaucoup de joie et il alla vers eux, seul et sans armes, ne s'arrêtant qu'au bord d'un canal ou d'une ouverture dans la glace, et que l'on ne pouvait franchir qu'au moyen d'une planche. Quand Sakheuse fut là, il ôta son chapeau et leur fit des signes d'amitié pour les engager à s'approcher comme lui. Ils y accédèrent en partie, et quand ils furent à trois cents pas, ils sortirent de leurs traîneaux et poussèrent tous à la fois un grand cri auquel Sakheuse répondit en l'imitant. Alors, ils se hasardèrent à faire quelques pas de plus en avant, n'ayant en main rien autre chose que les fouets qui leur servent à conduire leurs chiens; et quand ils eurent acquis la certitude que le canal était impossible à franchir, ils prirent confiance. Des cris, des mots et des gestes furent échangés pendant quelque temps sans effet, bien que les interlocuteurs parussent reconnaître entre eux le même langage. Après quelque temps, Sakheuse crut voir qu'ils parlaient le dialecte hemouke : il l'adopta sur-le-champ et leur tendant les présents, leur cria *kakheite*, « venez, » à quoi ils répondirent *naakrie, naakrieai plaite*, « non, non, partez ! » Ils y ajoutaient beaucoup d'autres paroles dont le sens était qu'ils espéraient que nous ne venions pas pour les détruire. Alors le plus déterminé s'approcha du bord du canal et, tirant de sa botte un couteau, il répéta : « Partez! je peux vous tuer! » Sakheuse, sans s'intimider, lui dit qu'il était aussi un homme et un ami, et en même temps, il jeta de l'autre côté du canal quelques colliers de graines et une chemise rayée, mais ils regardaient toujours ces objets avec méfiance et une grande appréhension, répétant sans cesse, « partez! ne nous tuez pas. » Sakheuse leur jeta alors un couteau anglais en leur disant : « Prenez ! » Voyant cela, ils approchèrent avec précaution, caressèrent le couteau, puis poussèrent un cri et se tirèrent le nez. Sakheuse imita leurs gestes et, en réponse, s'écria *heigh yaw!* en se tirant le nez comme eux. Ils montrèrent ensuite la chemise en demandant ce que c'était, et quand on leur eut dit que c'était un vêtement, ils voulurent savoir avec quelle peau il était fait. Sakheuse leur répondit que c'était la peau d'un animal qu'ils n'avaient jamais vu : ils la prirent alors avec des témoignages de surprise.

Ils se mirent ensuite à faire plusieurs questions. Ils montrèrent d'abord les équipages des vaisseaux en

demandant avec curiosité quelles créatures c'étaient; s'ils venaient du soleil ou de la lune; s'ils donnaient de la lumière la nuit ou le jour. Sakheuse leur répondit qu'il était un homme et avait comme eux un père et une mère, et leur montrant le Sud, il ajouta qu'il venait d'un pays situé de ce côté. Cela ne peut pas être, répondirent-ils, il n'y a par là rien que de la glace, et ils demandèrent encore quels êtres étaient les bâtiments. Mais quand Sakheuse leur dit que c'étaient des maisons de bois, ils ne voulurent pas le croire. « Non, ils sont vivants, nous les avons vus agiter leurs ailes. » Sakheuse leur demanda alors ce qu'eux-mêmes ils étaient, et ils répliquèrent qu'ils étaient hommes et venaient du Nord où il y avait beaucoup d'eau. Ces préliminaires aboutirent à un accommodement, et ils consentirent à ce que Sakheuse passât de leur côté: il vint donc à bord pour chercher une planche.

La couleur de la peau des Européens était un grand sujet de gaîté pour eux; ensuite le plus âgé des Esquimaux fit au capitaine un long discours, et ce n'est qu'alors qu'ils découvrirent que les étrangers parlaient une autre langue qu'eux, et leur surprise parut excessive: ils l'exprimèrent en criant *Heigh yaw!* Ils se décidèrent enfin à venir à bord, et dételèrent leurs chiens qu'ils attachèrent à la glace, puis deux des traîneaux traversèrent le canal. Il fut évident, à la terreur qu'ils manifestaient en approchant du vaisseau, qu'ils le prenaient toujours pour une créature animée. — « Qui êtes-vous? qui êtes-vous? d'où venez-vous? est-ce du soleil ou de la lune? » Telles étaient les exclamations qu'ils poussaient en se tirant, entre chaque question, le nez avec la plus solennelle gravité. Sakheuse put à la longue leur persuader que le navire n'était que du bois, et ils regardèrent tout cela avec une stupéfaction sans égale. Quand ils virent les câbles, ils demandèrent avec quelles peaux ils étaient faits. Les équipages imitaient de leur mieux leurs cris, leurs exclamations et leurs rires; mais entre toutes choses ce qui excita le plus leur admiration, ce fut un matelot montant au grand mât, et ils prirent le parti de monter à leur tour à l'échelle de cordes. Quand ils furent un peu haut, les nouvelles murailles qui les entouraient leur causèrent une nouvelle surprise, qu'ils manifestèrent encore par un gros rire, qui n'arrivait toujours qu'au bout d'une pause d'un moment.

Comme ils ne connaissaient d'autre bois qu'une bruyère naine dont la tige n'est pas plus grosse que le doigt, ils ne savaient que penser des pièces de charpente qu'ils voyaient à bord. Quelques-uns, n'ayant aucune idée du poids, mirent la main sur un mât de rechange avec l'intention évidente de l'emporter. Ils avaient envie de tout, et le seul objet qu'ils regardassent avec mépris, était un petit chien basset, qu'ils trouvaient sans doute trop petit pour tirer un traîneau. L'un des Esquimaux chercha à prendre l'enclume, mais s'apercevant qu'il ne pouvait la remuer, il se rabattit sur un gros marteau. Cependant comme on ne pouvait se passer de cet objet, on fit courir après lui: voyant qu'il allait être rejoint, il le jeta dans la neige et s'enfuit, ce qui donne à penser qu'il avait le sentiment de sa mauvaise action.

Parmi tous les divertissements que les hommes du bord se procurèrent en mettant à profit l'inexpérience absolue des naturels, il n'en eut pas de plus complet, que l'effet qu'ils éprouvèrent en se voyant dans un miroir grossissant. Leurs grimaces étaient fort amusantes quand, ainsi que les singes, ils regardaient d'abord devant eux, puis derrière le miroir, dans l'espoir de trouver le monstre qui exagérait leurs traits hideux. Un d'entre eux, entendant une montre battre à son oreille, demanda si c'était un animal bon à manger.

Quand on fut à bord, on réussit à décider deux jeunes gens à donner un échantillon de leurs danses. Un d'eux commença par se tordre les traits et à rouler les yeux d'une manière si exactement semblable aux effets d'une attaque d'épilepsie que l'on fut convaincu que cet accident venait de lui arriver, et que le chirurgien fut appelé. On se rassura bientôt toutefois, car le danseur se mit tout aussitôt à exécuter une multitude de gestes et d'attitudes extraordinaires qu'accompagnaient les plus hideuses grimaces, analogues, en un point, aux jeux de cette espèce dans des pays tout différents et plus civilisés: cette danse abondait en allusions indécentes. Le corps était généralement courbé et les mains passaient sur les genoux. Après quelques minutes, le danseur se mit à crier *amnah, adjah*; et presque aussitôt le second acteur, qui avait jusque-là regardé en silence son compagnon, commença comme par inspiration à se contourner le visage, à imiter les attitudes indécentes du premier, et à chanter ensuite *hedjan! hedjan!* Quand ceci eut duré avec une énergie toujours croissante pendant dix minutes, l'air monta soudainement à l'aigu, et les mots *wihi, wihi*, s'empilaient avec la plus grande rapidité. Ils s'approchèrent alors l'un de l'autre en avançant leurs lèvres, en grinçant des dents, et dans une extrême agitation, jusqu'à ce que leurs nez se touchassent, et là finit par un rire sauvage cette scène extraordinaire. Les spectateurs demandèrent *bis*; et quand on leur expliqua que les étrangers demandaient la répétition, ils la firent de grand cœur.

Ce pays que le capitaine Ross a nommé *Hautes Terres arctiques*, est situé dans l'angle nord-est de la baie de Baffin (1), entre la latitude de 76 et 77° 40' nord, et les longitudes de 60 et 72° ouest. Sur le point le plus large, cette contrée a vingt milles à peine d'étendue, et cette largeur va croissant et se réduit à rien aux extrémités. Elle est bornée au sud par une immense barrière de montagnes couvertes de glace, qui prennent naissance au 71e degré 20' de latitude, et s'étendent jusqu'au 76e degré nord. Autant que l'on en put juger du bord, cette barrière est infranchissable, et, sur plusieurs points, la glace descend des précipices dans la mer, et s'y étend sur un espace de plusieurs milles. L'intérieur est très montueux.

A la surface de la terre, au-dessus des rochers, est une chétive apparence de végétation d'un vert jaunâtre, et quelquefois d'une sombre bruyère. Cette misérable verdure reparaissait au pied des rochers du bord de la mer. Les productions végétales du pays se composent de bruyères, de mousses, et d'un gazon grossier. Quant à la culture, il n'en existe pas, et il est probable que les indigènes ne connaissent pas la nourriture végétale. Bornée comme elle l'est, cette végétation n'est pas toutefois sans utilité. La mousse qui est très abondante et qui acquiert six ou huit pouces de longueur, étant trempée dans l'huile ou la graisse de veau marin ou de baleine, sert de mèche au lampes, et produit un feu agréable, et qui échauffe aussi bien qu'il éclaire. La bruyère et le gazon servent d'aliment et d'abri aux lièvres et au gibier qui, au dire des naturels, est très abondant. La pêche de la baleine y serait certainement très fructueuse, et un commerce de fourrure très avantageux pourrait s'y établir.

Le costume des montagnards arctiques se compose de trois pièces, toutes comprises sous la dénomination de *tunnick*. Le vêtement supérieur est de peau de veau marin avec le poil à l'extérieur, et ressemble au jupon des femmes du Groënland méridional, n'étant ouvert qu'au haut et tout juste de façon à égaler la dimension de la tête de celui qui le porte. Il est fait par le bas comme une chemise, mais il se termine en arrière et en avant par une langue. Le capuchon est bordé de peau de renard, et tombe sur les épaules ou couvre la tête à volonté. Ce costume est doublé ordinairement en peau d'eider, et comme la doublure fermée en bas reste ouverte par le haut, elle sert de poche. La seconde partie de l'habillement, qui descend à peine aux ge-

(1) Le nom de *mer* conviendrait mieux ici, car la baie de Baffin est d'une étendue assez considérable pour mériter la dénomination de mer. A. M.



Le lendemain on vit paraître trois des naturels.

noux, est faite d'une manière fort incommode dans la partie supérieure, car en se baissant l'homme fait voir sa chair. Cette pièce de vêtement est de peau de chien ou d'ours, et s'attache avec un cordon. Les bottes sont de peau de veau marin avec le poil à l'extérieur, et les semelles sont de peau d'hippopotame. Ces bottes vont au-dessus du genou, et rejoignent le vêtement. Tous ces articles sont fabriqués par les femmes. Les aiguilles qu'elles emploient sont d'ivoire, et le fil se compose des fibres et des nerfs de veau marin. Dans l'hiver, ou quand le temps devient froid, ils ont un manteau de peau d'ours.

Les montagnards arctiques sont d'une couleur de cuivre sale; leur taille est de cinq pieds environ. Ils sont corpulents, et ont à peu près les mêmes traits que les Esquimaux du Groënland méridional. Le plus remarquable de ces indigènes pourra donner une idée de toute la tribu. Il paraissait avoir quarante ans, cinq pieds un pouce, et sa peau était cuivrée; un front étroit et bas, sillonné de quelques rides, s'élevait au-dessus d'un nez petit et d'une large face. Il avait les joues pleines, rondes et vermeilles, même à travers l'huile et la malpropreté qui les couvraient; sa bouche grande et toujours à demi ouverte laissait voir les dents blanches et bien rangées qui lui restaient, car il avait perdu toutes celles du devant. Ses lèvres étaient épaisses, au milieu surtout, et ses yeux petits, noirs, ovales, étaient très rapprochés. Il avait la chevelure épaisse, unie, longue et raide, et elle n'avait certainement jamais été peignée ni coupée. Sa barbe et ses moustaches, qu'il laissait pousser, étaient rares, et n'allaient pas au-delà de la lèvre supérieure et du menton. Son corps était charnu et tendait à la corpulence. Ses mains épaisses et petites avaient les doigts courts; ses pieds étaient aussi très courts et très épais.

On interrogea le plus âgé de ceux qui vinrent à bord sur la religion, et Sakheuse lui demanda s'il avait quelque connaissance d'un être suprême; mais après avoir essayé tous les mots de sa langue, il ne put parvenir à se faire comprendre. On reconnut bien positivement qu'il n'adorait point le soleil, la lune, aucune image ni aucune créature vivante. Quand on lui demanda pourquoi avaient été faits le soleil et la lune, il répondit que c'était pour donner de la lumière. Il n'avait ni connaissance ni idée de la manière dont il vint au jour, ni d'une existence future, et disait que quand il mourrait on le mettrait en terre. Lorsqu'il fut bien démontré qu'il n'avait pas la moindre idée d'un être suprême bienfaisant, Sakheuse fut chargé de lui demander s'il croyait à un esprit du mal; mais il ne put pas davantage se faire comprendre de lui. On prononça alors le mot *angekok*, qui signifie *sorcier* dans la langue des Esquimaux du Groënland méridional. Il répondit alors qu'ils en avaient plusieurs qui pouvaient exciter des ora-

ges, produire le calme, éloigner les veaux marins ou les attirer; qu'ils apprenaient cet art dans leur jeunesse, et de la bouche des vieux angekoks; qu'ils les craignaient, mais qu'il y en avait généralement un dans chaque famille. Ayant su qu'un jeune homme qui se trouvait parmi eux était angekok, le capitaine l'interrogea sur la manière dont il avait été élevé, et il répondit que c'était un vieillard qui lui avait enseigné à exciter les vents et à chasser les veaux marins et les oiseaux. Il fallait, suivant lui, pour produire ce résultat, des gestes et des paroles qui du reste n'avaient point de sens, et ne s'adressaient à rien qu'au vent ou à la mer. Il était bien convaincu que dans ces sortes d'incantations il ne recevait des secours de personne, et il ne put pas même comprendre ce que l'on entendait par bon ou mauvais esprit. Un d'eux ayant été averti de la présence d'un être tout-puissant et invisible qui avait créé le ciel et la terre et tout ce qui s'y trouve, il témoigna beaucoup de surprise et demanda avec empressement où il habitait. Quand on lui eut dit qu'il était partout, il fut très alarmé, et commença à se trouver mal à l'aise sur le navire. On lui parla ensuite d'un état futur et d'un autre monde: il répondit alors qu'un homme sage, qui vivait bien avant son temps, avait dit qu'ils devaient aller dans la lune, mais qu'on ne le crut pas. Ils croyaient cependant que les oiseaux et toutes les autres créatures vivantes en venaient.

Les équipages n'eurent aucune occasion de visiter les habitations de ces indigènes; mais, d'après leur description, il paraît qu'elles sont toujours situées au bord de la mer, sur le point le moins exposé à être englouti par la neige. Ces maisons sont entièrement de pierre, et les murailles qui s'enfoncent de trois pieds en terre s'élèvent de trois pieds au-dessus du sol. Le toit est en forme d'arcade, et toutes les ouvertures qui pourraient donner un passage à l'air sont bouchées avec de la terre; elles n'ont donc point de fenêtres. On y entre par un couloir long, étroit et presque souterrain. Le sol est recouvert de peaux sur lesquelles les habitants s'asseient et dorment. Une maison est habitée par plusieurs familles, et chacune d'elles a une lampe faite d'une pièce creuse qui est suspendue au toit, et dans laquelle ils brûlent l'huile ou plutôt la graisse de la licorne ou du veau marin. La mèche est faite avec de la mousse, et ils se procurent du feu comme nous avec une pierre et du fer. Cette lampe, qui ne s'éteint jamais, sert à éclairer, à chauffer et même à faire la cuisine, office dévolu aux femmes. Entre tous leurs aliments, ils préfèrent la chair du veau marin et de la licorne qui est plus huileuse et plus agréable au palais. Ils regardent aussi le chien comme une excellente viande, et on élève aussi bien ces animaux comme objet de subsistance que pour tirer les traîneaux; néanmoins on ne les mange qu'en hiver, et quand les autres provisions manquent. Les hommes prennent les veaux marins pendant leur sommeil, ou bien ils se couchent près des trous qui existent dans la glace, et ils les attirent en faisant beaucoup de bruit. Quand l'animal paraît, ils imitent son cri ou son grognement, et l'amènent ainsi à eux. Quand il est à leur portée, ils le frappent au nez avec une corne de licorne de mer, et l'ont bientôt expédié; quant à la licorne, on la prend avec un harpon.

On ne put savoir d'eux précisément de quelle manière ils tuent les ours, mais on apprit qu'ils les attaquent dans l'eau; ils se servent de piéges pour prendre les lièvres et les renards. Ces naturels décrivirent un animal qu'ils nomment *humminick*, mais en ajoutant qu'il était trop grand pour qu'on pût le tuer. Il a, suivant eux, une corne sur le dos, et est très agile. C'est sans doute un daim. Ils ont aussi un animal connu également au Groënland, et qu'ils nomment *ancarok*. Sakheuse affirme qu'il était assez commun dans les environs de la baie du nord-est et de la baie de Disco, où l'on entend, la nuit, ses cris continuels. Il est très farouche, et l'on peut rarement l'approcher, car il est aussi actif que redoutable. Les Esquimaux le craignent. Il ressemble, dit-on, à un chat, mais il est trois fois plus gros. Les lièvres étaient blancs et les renards noirs en général. Les chiens sont de diverses couleurs, où le fauve foncé domine, et ils sont de la taille d'un chien de berger. Leur tête est celle d'un loup, et leur queue, d'un renard. Leur aboiement ressemble au cri du dernier animal, mais ils ont aussi le hurlement du loup.

Le montagnard arctique ne va jamais à quelque distance soit pour chasser, soit pour autre chose, sans son traîneau, et sa lance, ainsi que son couteau, ne le quitte jamais. A voir leur rapidité, on peut conjecturer qu'il leur serait facile de faire par jour cinquante ou soixante milles, et cette distance a été parcourue par des naturels du Groënland méridional. Ces indigènes paraissent être sales à l'extrême. Ils ont la face, les mains et le corps couverts d'huile et d'ordure, et il semble qu'ils n'aient jamais été lavés depuis leur naissance. Leurs cheveux étaient collés et nattés par la malpropreté; ils y tenaient cependant beaucoup, car un des hommes de l'équipage en ayant coupé une mèche à l'un d'eux, il fut très mécontent, ne s'apaisa que quand on la lui eut rendue, et la mit dans sa poche après l'avoir soigneusement enveloppée dans un morceau de peau de veau marin. Chaque homme prend une femme dès qu'il est en état de soutenir une famille; si elle lui donne des enfants, il n'en prend pas d'autres, et il n'est pas permis non plus à la femme d'avoir un autre mari. Au cas contraire, l'homme peut prendre une seconde, une troisième épouse, jusqu'à ce que l'union soit féconde, et les femmes ont le même privilége. L'un de ces Esquimaux parlait très affectueusement de sa femme qui, disait-il, était bonne, parce qu'elle avait six garçons. Quand ces hommes prenaient ou demandaient quelque objet de fantaisie, tels qu'un miroir ou un tableau, ils disaient tous que c'était pour leurs femmes. Le costume de l'autre sexe est, d'après tout ce que nous pûmes recueillir, le même que celui des hommes. Il fut impossible de découvrir s'ils atteignent un grand âge, ou s'ils meurent jeunes, car les vieillards avaient, à l'approche des bâtiments, été cachés ou envoyés dans les montagnes, et on ne put jamais les voir, non plus que les enfants. Aucun présent ne put les décider à se séparer d'eux, et personne ne voulait quitter le pays. Ils semblaient tous contents et heureux. Leur vêtement était très approprié au climat, et, suivant eux, ils avaient abondance de provisions. Ils reconnaissaient tous pour roi Tolouwha, qu'ils représentaient comme un homme robuste, très bon et très aimé. Le nom de sa résidence était Petowack, située près d'une grande île qui pourrait bien être celle de Wolstenholme. Il avait une grande maison bâtie en pierre, et qui, d'après eux, était aussi grande que le vaisseau; elle était entourée de plusieurs maisons. C'est là que demeurait la principale partie des habitants; ils dirent qu'ils lui devaient une portion de tout ce qu'ils prenaient ou trouvaient. On ne put leur faire comprendre ce que signifiait la guerre; ils n'avaient en effet aucune arme de combat: on se garda donc bien de leur en montrer l'usage. Ils paraissaient étrangers à toutes les maladies, et l'on ne voit personne de difforme parmi eux.

L'expédition quitta ces parages le 16 août et le 17 par 75° 54' de latitude nord, et 67° 15' de longitude ouest, on vit des roches couvertes d'une neige écarlate. On alla examiner cette neige, et l'on découvrit qu'elle était pénétrée jusqu'à une profondeur de dix ou douze pieds par la matière colorante. La neige vue au moyen d'un microscope qui grossissait cent dix fois l'objet, et la substance qui la colorait parut être comme une petite graine ronde, et l'opinion générale fut que c'était une végétation. On fit ensuite fondre cette neige, et l'on renferma dans une bouteille l'eau qui en provenait. Au bout de quelques heures, elle déposa un sédiment qui fut examiné au microscope, et que l'on trouva entièrement composé d'une matière rouge. Au retour en Angleterre, les savants consultés furent d'avis que c'était une production végétale. Quand il n'y avait pas de ces brouillards épais qui sont si fréquents, l'aspect qui nous

entourait était magnifique. Si la lune était en vue, elle semblait suivre le soleil tout autour de l'horizon, et quand ces corps célestes passaient directement au-dessus des sommets des montagnes, la neige prenait l'éclat de l'or, et les glaciers frappés par les rayons du soleil paraissaient autant d'édifices d'argent ornés de toutes sortes de pierres précieuses.

L'expédition, arrivée le 20 août par les 76° 54' latitude nord, acquit la certitude qu'il n'y avait plus moyen de pousser dans le nord. Les glaces l'empêchèrent d'avancer plus loin.

La nuit du 24 août fut remarquable en ce qu'elle fut la première où le soleil se coucha depuis le 7 juin, terminant ainsi un jour qui avait duré mille huit cent soixante-douze heures, et donnant l'avis qu'un long et sinistre hiver approchait. Le 30, par les 74° 19' latitude nord, et 78° 33' de longitude ouest, on vit une magnifique chaîne de montagnes qui reçut le nom de *Byam-Martin* ainsi que le cap qui les termine. On se dirigeait depuis le 24 dans l'ouest ou l'est, mais surtout le sud qui était la direction du retour.

Le 30 octobre, le capitaine Ross était de retour en Angleterre, et à l'ancre dans Brassesound aux îles Shetland, après une absence de six mois.

SECOND VOYAGE DE ROSS.

(1829-1833.)

Départ. Arrivée à la hauteur du cap Farewell. District danois de Holsteinborg au Groënland. Description de la ville de Tirieniak Pudlit. Découverte de provisions abandonnées par *la Fury*. Arrivée à la hauteur des dernières découvertes.

Après le retour de l'expédition qui avait tenté d'arriver jusqu'au pôle en 1827, je soumis aux lords commissaires de l'amirauté et au lord grand-amiral le plan du voyage dont je vais présenter la narration. J'avais depuis longtemps la conviction que la navigation dans la mer Arctique serait plus facile à un bâtiment à vapeur qu'à tout navire n'ayant que des voiles. Cette proposition ne fut pas acceptée, mais comme j'avais la confiance de la possibilité de la route au nord-ouest par le détroit du Prince-Régent ou d'une autre manière, je développai le plan que j'avais conçu à M. Booth qui me donna plein pouvoir pour faire équiper cette expédition à ses frais.

Un bâtiment à vapeur de quatre-vingt cinq tonneaux, nommé *la Victoire*, fut approvisionné de tous les objets nécessaires. Nous avions des provisions de bouche et de chauffage pour mille jours, mais comme il était nécessaire d'avoir des approvisionnements de toute espèce pour plusieurs années, et que notre tonnage était trop faible, je jugeai convenable de nous adjoindre un navire de transport, et l'amirauté mit à notre disposition un bâtiment ponté de seize tonneaux qui avait accompagné antérieurement une expédition destinée au pôle, et reçut alors le nom de *Krusenstern* : nous fûmes aussi pourvus de deux chaloupes qui avaient été employées par le capitaine Franklin.

Le jour de notre départ ayant été fixé au 21 mai 1829, j'allai prendre congé de l'amirauté, et nous partîmes ayant à la remorque *le Krusenstern*. M. Booth et quelques autres personnes avaient voulu nous accompagner jusqu'à Margate, et arrivés à ce point nous nous séparâmes de nos amis, prévoyant peu alors la durée de cette séparation.

Après plus d'un mois de la navigation la plus pénible par suite du mauvais état de la machine à vapeur qui demandait des réparations constantes, et des coups de vent qui brisèrent nos mâts, nous aperçûmes le 30 juin, à l'heure du coucher du soleil, un reflet de glace à l'horizon, dans le nord nord-ouest, et nous estimâmes que la côte du Groënland était à deux cent vingt milles dans cette direction. Nous vîmes aussi plusieurs de ces oiseaux que l'on nomme *bossemans*, outre ceux qui nous tenaient compagnie depuis plusieurs jours, les mouettes et les mollemokes.

Le 1er juillet, le reflet jaune que produit sur le ciel une terre éloignée fut plus distinct, et, dans la soirée, nous entrevîmes la terre elle-même que nous pensâmes devoir être le cap Farewell au Groënland. Nous étions à cette hauteur le lendemain, et nous fîmes alors à nos hommes la distribution des vêtements convenables aux climats sous lesquels nous allions nous trouver. Ils se composaient d'une veste et d'un pantalon bleus, d'une chemise de flanelle, d'un *confortable*, d'une paire de bas de *Wadmal*, d'une paire de caleçons de flanelle, d'une perruque galloise, d'une paire de bottes de mer et d'une autre de bottes ordinaires. Les vestes des officiers et des sous-officiers ne se distinguaient des autres que par quelques détails peu sensibles, de façon que tout notre équipage avait beaucoup d'uniformité dans l'aspect. Le 4 juillet, nous étions par les 57° 59' de latitude, et 47° 31' de longitude.

Le 5 juillet, étant au large du cap Farewell, nous entrâmes dans le détroit de Davis. Nous voyions distinctement à huit heures du soir la terre que nous supposions être ce cap, à trente lieues de distance, ainsi qu'un certain nombre de montagnes de glace qui en étaient proches : le tout était dans le nord-est par le nord.

Le 7 juillet à neuf heures du matin, nous vîmes plusieurs mouettes, le nombre des mollemokes croissait et les pièces de bois flottantes devenaient plus abondantes ; nous retirâmes de l'eau le lendemain un arbre qui avait vingt pieds de long et trois de circonférence près de la racine.

Ayant établi le 9 la latitude par laquelle nous étions, nous la trouvâmes de 62° 26' et la longitude était de 54° 31', et le 11 juillet la température de l'eau étant tout-à-coup tombée de 43 à 38°, nous ne doutâmes plus que nous approchions de la glace de terre, et nous avions entrevu par intervalles les côtes du Groënland.

Le 12 juillet, le ciel était brumeux, l'atmosphère épaisse, et il ventait bon frais : nous nous trouvions par les 63° 15 de latitude et 54° 23' de longitude. Il passa près de nous beaucoup de bois et nombre d'oiseaux. Le lendemain nous découvrîmes la première montagne de glace que nous eussions vue depuis notre entrée dans le détroit. Nous ne pûmes nous empêcher de remarquer comme une coïncidence très digne d'attention que cette montagne était à peu près par la même latitude et la même longitude que celle que nous avions vue de l'*Isabella*, onze ans auparavant. On ne peut en effet concevoir que ce soit la même ; cependant, comme j'en avais conservé un dessin exact, cet incident était d'autant plus de nature à me frapper, que la ressemblance était très grande. Nous recueillîmes une forte pièce de cèdre américain.

Le 14 juillet, le jour commençait à deux heures du matin environ, et nous étions par 64° 48' de latitude et 53° 45' de longitude. Nous vîmes dans la journée la montagne remarquable de Sukkertop (le pain de sucre), et à neuf heures du soir nous distinguâmes la magnifique montagne qui est près de Cockin-Sound, et nous suivions du regard la terre jusqu'à la hauteur du cap Anne.

Après une succession de gros temps nous nous trouvâmes, le 22 juillet, à l'entrée d'une grande passe, et quand nous fûmes aussi près que le permettait la prudence, le commandant Ross fut envoyé dans une chaloupe pour chercher un ancrage : nous le vîmes reparaître le 23 juillet avec un signal convenu pour nous annoncer qu'il avait découvert un hâvre, nous nous y dirigeâmes donc à toutes voiles. Le commandant Ross nous dit qu'il avait découvert dans la côte est de

l'île du Phare une anse qui lui semblait parfaitement sûre.

Avançant toujours, nous passâmes d'abord près d'une île de forme ronde, et ensuite près d'un rocher qui s'élevait sur l'eau comme une baleine morte, et qui est situé à droite de l'île. Nous entrâmes enfin dans notre port. Ce n'est qu'alors que je revis la lune que je n'avais pas entrevue depuis que nous avions quitté, le 14 juin, la côte d'Ecosse. Elle était très éclatante, et vue entre les pics des hautes et pittoresques montagnes de cette plage, elle était d'un effet des plus splendides; car les flancs escarpés et les cimes aiguës de toutes ces montagnes apparaissaient alors on ne peut plus distincts dans une atmosphère qui semblait n'avoir jamais su ce que c'était que brume et vapeur.

A cinq heures, la marée avait baissé considérablement, et au point qu'elle ne nous laissait que douze pieds d'eau. Nous ne trouvâmes point d'habitants sur l'île du Phare, mais la présence de trois chiens esquimaux nous donna la certitude que nous n'étions pas éloignés de quelque établissement. Ayant gravi une hauteur, je jouis de la vue de deux magnifiques bras de mer, entourés de montagnes d'un caractère beaucoup plus imposant encore que lorsque nous les avions vues pour la première fois en entrant dans le hâvre, puisque la perspective était plus étendue. Etant alors dépouillées de neige, l'œil plongeait dans les précipices qui s'y creusaient et d'où s'élançaient leurs pics aigus et rudes, au lieu que, lors de notre premier voyage, où la saison était moins avancée, la neige non-seulement voilait leurs formes, mais empêchait toute perspective aérienne, en les rapprochant trop de l'œil: alors toute harmonie était détruite et tout effet de paysage manqué. Maintenant la scène était vraiment belle, grande et bien digne du pinceau d'un artiste.

La présence de brisants et de rochers nombreux au nord et au sud nous prouva que nous avions choisi le bon passage ou plutôt le seul navigable. L'île était plus belle que l'expérience d'une saison moins avancée, et plus mauvaise peut-être, ne nous donnait lieu de l'espérer sur cette côte de glace. L'aspect de ce rivage nous rappela vivement les terres beaucoup plus favorisées que nous voyions encore à un mois de là, et l'été que nous croyions avoir laissé derrière nous. Toute partie praticable de la surface de la terre, jusqu'au moindre coin, pourvu qu'il nefût point précipice ou roche marine, était couverte de verdure, mêlée d'une profusion de plantes sauvages alors en pleine fleur, et nous trouvions un jardin d'été là où nous ne comptions voir comme autrefois qu'un chaos de rochers escarpés et de neige durcie par le froid. Nous ne fûmes plus étonnés alors du nom de Groënland (*terre verte*) donné à ce pays, et il cessa de nous paraître une dérision : c'était bien en effet une terre verte alors. Elle était de plus livrée à l'accompagnement ordinaire des climats chauds, torture habituelle d'un été du nord, la présence des moustiques, dont les essaims nous poursuivaient avec un acharnement que la plupart d'entre nous n'avait pas connu, même aux Indes orientales.

Le soir, nous fûmes surpris en voyant paraître un pavillon danois, accompagné d'une multitude de canots, et nous fûmes enchantés de voir dans la foule deux Européens que nous avions d'abord confondus avec les Esquimaux, car ils portaient le costume du pays. Ils se présentèrent comme étant le gouverneur et le prêtre du district de Holsteinborg, et venant pour savoir si nous avions besoin de secours. Le gouverneur, âgé de trente ans environ, réside là depuis six ans, et le prêtre, qui y a sa petite famille, y est depuis le même nombre d'années. Ils nous dirent que le port de Holsteinborg n'était qu'à trois milles, et ils nous engagèrent à y entrer notre navire comme dans un lieu de plus grande sûreté, en nous faisant toute espèce d'offres hospitalières.

Ils nous assurèrent que la présente saison était la plus douce qui eût été connue, même par les personnes les plus âgées de l'établissement, et que la saison précédente avait été tout aussi tempérée : ils étaient donc convaincus que si jamais le passage au nord-ouest était découvert, ce devait être dans l'été actuel.

Après avoir remonté trois milles dans un petit bras de mer, nous aperçûmes le pavillon et la ville. Elle est exposée au nord-ouest, et située sur un point élevé, à cinq cents pas environ du lieu de débarquement. On nous salua quand nous mîmes pied à terre : je ne m'attendais pas à cet honneur, et j'y répondis à la première occasion qui se présenta. Nous fûmes reçus par madame Klojer, la femme du prêtre qui était venu à notre rencontre pour nous conduire sous son toit hospitalier. On nous régala avec un repas presque élégant de venaison et d'autres mets, que nous servaient des femmes esquimaucs dans leur costume national, mais qui l'emportaient de beaucoup en propreté sur celles que nous avions vues dans d'autres occasions; elles étaient de plus parées d'une grande abondance de grains de verre, et leur chevelure était retenue par un mouchoir de couleur violette.

Après le dîner, nous visitâmes l'établissement, qui consiste dans les maisons du gouverneur et du prêtre, une église, deux magasins, une boulangerie et environ quarante huttes d'Esquimaux. Les deux maisons étaient construites en bois, ayant un rez-de-chaussée composé d'une salle à manger commode, d'une bonne chambre à coucher, d'un petit salon et d'une cuisine. Le gouverneur a une chambre de plus pour loger les équipages de ses deux chaloupes et deux pilotes. L'étage supérieur n'était occupé que par des chambres de domestiques. L'église a un petit clocher qui s'élève un peu au-dessus de l'édifice, et l'intérieur est simple et propre, avec un orgue à une extrémité, et, à l'autre, l'autel. Cette église peut recevoir deux cents personnes et est très suivie : les prières et le sermon du dimanche y ont lieu alternativement en danois et en esquimau. La ville est protégée à l'est par de hauts rochers, et à l'ouest d'autres rochers l'abritent, tandis qu'elle est couverte au sud, bien qu'à une grande distance, par l'énorme montagne appelée *Woman's hood* (la coiffe de la vieille). Une chaîne de hautes montagnes fait de plus face au port. Ce lieu, tel qu'il est, est réellement intéressant et presque pittoresque : il est néanmoins à peine tolérable pour résidence, même en admettant qu'une bonne partie de l'année s'y passe comme lors de notre visite. Du haut d'une éminence qui est un peu au-delà de la ville, nous eûmes une belle vue de la mer et de ses îles innombrables; et, de ce même point, nous pouvions aussi distinguer notre demeure flottante, bien recueillie dans sa petite anse. Le nom que les Esquimaux donnent à cette ville est *Tirieniak-Pudlit*, ce qui signifie, comme nous l'apprîmes, « les trous des renards. »

Le lendemain 24 juillet, nous nous livrâmes à des observations astronomiques, en dépit des impitoyables moustiques qui nous harcelaient, et nous allâmes ensuite dîner chez le gouverneur. La paix et le bonheur ne sont d'aucun pays, car ces bienfaits nous parurent être à leur comble dans ce cercle étroit, mais content.

Pendant le dîner, les Esquimaux aidèrent l'équipage à entrer le vaisseau dans le port, et ils apportèrent pour les vendre les objets dont ils pouvaient disposer : c'est ainsi que nos gens se munirent de bottes et de gants, qu'ils échangèrent contre des mouchoirs de coton et de vieux habits. Il y en avait peu parmi eux qui parussent connaître la valeur de l'argent, et un, entre autres, qui avait proposé à M. Thom une paire de beaux gants, préféra un vieux mouchoir à un schelling et même à un *souverain* qu'on lui offrit successivement en échange.

Nous apprîmes plus tard que ce ministre luthérien a l'administration spirituelle des districts de Holsteinborg et de Sukkertop. J'observai pendant mon court séjour tous les symptômes de l'ordre le plus parfait; j'appris que les exemples d'immoralité étaient très rares, et que le caractère général du Groënlandais est

si calme et si pacifique, qu'on ne les a jamais vus en venir aux coups. Ils n'ont jamais, dans aucun cas, été les agresseurs quand des discussions s'élevaient entre eux et les colons européens.

Personne ne s'attend à apprendre qu'il y eût des arbres dans le jardin du gouverneur, puisque les îles Shetland mêmes passent pour n'en contenir qu'un seul, mais nous trouvâmes ce jardin cultivé en salade, radis et navets. L'angélique y abonde comme en Laponie, aussi bien que le cochléaria et l'oseille.

Le 25 juillet, nous nous procurâmes six chars esquimaux, et après le déjeuner nous allâmes à bord pour déterminer la situation exacte de Holsteinborg que nous trouvâmes être 66° 58' de latitude nord et 53° 54' de longitude ouest. Ensuite, j'écrivis mes dernières lettres pour l'Angleterre, et un navire danois qui était dans la rivière de Baal s'en chargea. Je croyais faire alors mes adieux à nos hôtes, mais nous ne pûmes partir que le lendemain après avoir entendu à l'église, avec étonnement, le chant des femmes esquimaues. Je connaissais du reste, depuis longtemps, les dispositions musicales de ces peuplades qui apprennent à chanter avec la plus grande facilité les morceaux les plus difficiles de musique sacrée de l'école allemande.

Le soir, poussés par une bonne brise, nous avions perdu de vue les montagnes de Holsteinborg; mais d'autres à l'aspect aussi imposant quoique moins pittoresque les avaient remplacées. Nous fîmes alors route vers l'île de Disco dont le 28, à dix heures, les montagnes colossales sortirent tout-à-coup du fond des nuages, présentant ainsi à nos regards une magnifique perspective. Nous pûmes voir alors que la chaîne qui borde la mer était aussi libre de neige que les terres plus méridionales que nous laissions derrière. Les montagnes de l'intérieur n'en étalent même que très partiellement couvertes, de sorte que tout contribuait à nous donner l'espoir de faire d'utiles progrès pendant le reste de la saison.

Nous vîmes dans la soirée Hare-Island, dont le centre était dans le nord; nous nous trouvions alors par les 70° 12' de latitude et 55° 45' de longitude, et nous comptâmes dans ces régions quarante montagnes de glace.

Nous commençâmes le mois d'août par une belle et claire matinée, et n'ayant en vue qu'une solitaire montagne de glace. Notre latitude était de 73° 53' et notre longitude de 65° 50'. La température de l'air et de la mer était de 40° également, et elle dura jusqu'à minuit. En tout autre point nous avions un véritable jour d'été, et la mer ainsi que le ciel ressemblaient bien plus à ceux de la Méditerranée qu'à ce qu'on eût dû attendre dans la baie de Baffin.

Le 3 août, notre latitude étant de 74° 14', et notre longitude de 68° 13', point le plus septentrional que nous dussions probablement jamais atteindre, une bouteille fut jetée à la mer pour garder mémoire de ce fait. A midi l'aire était à 44°, et la mer à 44° et cette température descendait à 40° à minuit, minuit aussi beau qu'avait été belle la journée; et le lendemain j'aurais pu me croire dans les Indes orientales, en voyant les matelots qui balayaient les ponts, sans bas et sans souliers.

Le 6 août, nous entrâmes dans le détroit de Lancaster et nous attendîmes tous avec une extrême anxiété un vent d'est. Toutes les mains étaient étendues pour sentir s'il venait; on épiait chaque nuée, chaque banc de brouillard, et il n'y avait pas un de nos gens qui ne prophétisât suivant ses craintes ou ses espérances. Le 8 août à minuit, un symptôme de vent d'est se montra enfin, et la joie se répandit dans l'équipage. Le lendemain le vent, si bien venu, s'accrut graduellement. Notre latitude était de 74° 1' et notre longitude de 77°. Nous n'apercevions aucune montagne de glace, mais des pics neigeux s'élevaient au-dessus des nuages. Notre route était presque à l'ouest.

Le 11 août, nous entrâmes dans le détroit du Prince-Régent, et le lendemain nous vîmes le lieu où *la Fury* avait fait naufrage. On apercevait encore les pieux des tentes debout sur la côte, et comme nous devions nous approvisionner à ces débris, nous cherchâmes un ancrage, et le commandant Ross en découvrit un formé par une grande montagne de glace et deux petites, situées à un quart de mille au sud de l'éminence où *la Fury* avait été obligée d'abandonner ses provisions. Notre manœuvre avait pendant ces derniers jours été des plus rudes, au milieu des glaces flottantes et des vents ou des courants contraires.

La Victory étant bien à la mer, dans ce hâvre de glace, nous allâmes avec empressement explorer le lieu où avaient été déposées les munitions de *la Fury*. Nous trouvâmes le rivage presque entièrement bordé de charbon, et ce ne fut pas sans un vif intérêt que nous nous dirigeâmes vers la seule tente qui fût restée intacte, et qui servait de réfectoire aux officiers de *la Fury*. Il n'était, du reste, que trop évident que les ours y avaient fait de fréquentes visites. Il y avait près de la tente un sac où le commandant Ross avait laissé son livre de notes et des spécimens d'oiseaux; mais il avait été déchiré, et on n'y avait pas laissé un fragment de ce qui y était contenu.

Nous trouvâmes, au contraire, intact le lieu où l'on avait déposé les viandes et les légumes conservés. Les boîtes avaient été empilées en deux tas; mais, bien qu'exposées à toutes les variations du climat pendant quatre années, elles n'avaient pas souffert le moins du monde. Il n'y avait pas eu d'eau pour les rouiller, et elles étaient si hermétiquement jointes, que les ours n'avaient pu en flairer le contenu. S'ils avaient su ce que ces boîtes renfermaient, il ne nous serait probablement pas revenu une grande part de ces provisions. Nous ne les trouvâmes point gelées, et le goût des divers objets n'avait pas éprouvé la moindre altération. Ceci ne fut en vérité pas une satisfaction médiocre, car notre existence et la perspective du succès étaient intéressées dans cette précieuse découverte. Le vin, l'eau-de-vie, le sucre, le pain, la farine et le cacao étaient tous dans une également bonne condition. Le jus de limon et les conserves n'avaient pas souffert beaucoup; les voiles même, qui avaient été bien ployées, n'étaient pas seulement sèches, mais on eût dit qu'elles n'avaient jamais été mouillées. Il était toutefois remarquable que, tandis que la toile écrue était devenue entièrement blanche, toute apparence et toute odeur de goudron avait disparu.

Nous nous rendîmes ensuite à la plage où *la Fury* avait été abandonnée; mais aucune trace du corps du navire n'était visible. Chacun émettait sa conjecture sur ce qu'avaient pu devenir les débris; mais comme nous avions tous vu les effets des glaces mouvantes sur ces côtes, nous pouvions très bien nous expliquer cette circonstance. Le bâtiment avait sans doute été emporté en entier ou broyé en pièces, pour aller se joindre aux nombreuses pièces de bois que charrient ces mers.

Nous retournâmes donc à bord pour y transporter les munitions et les provisions, et ce n'était, certes, pas une circonstance moins nouvelle qu'intéressante que ce marché tout prêt à subvenir à nos besoins, dans ces régions abandonnées de solitude et de glace, marché où se trouvait choisi et recueilli sur un seul point tout ce qu'il aura fallu aller chercher aux magasins dispersés dans Londres. Du reste, la présente expédition avait toujours eu pour base principale la certitude de cet approvisionnement. Il était si considérable, que tout ce que nous pûmes charger sembla diminuer à peine la pile de boîtes et de caisses; nous en embarquâmes autant que nous pûmes le faire, ainsi que le sucre, la farine et le cacao qui nous étaient nécessaires. Tout ce que nous prîmes était dans le plus parfait état de conservation. Le lendemain nous embarquâmes du charbon, des ancres, un mât et des outils de charpentier. Nous trouvâmes aussi un paravent doublé de *fearnought* (gros drap), qui était dans un assez bon état; mais les ours avaient mis sens dessus des-

sous le coffre aux hamacs, et en avait à peu près dévoré tout le contenu. Les hermines, ou les souris, étaient entrées dans quelques boîtes à chandelles, et les avaient vidées en tout ou en partie. Aucun des cordages n'était pourri, et les câbles paraissaient dans une condition parfaite

Découverte d'une nouvelle péninsule que le capitaine Ross nomma *Boothia*. Route au sud. Les glaces commencent à obstruer la route. Alternative de beau et de mauvais temps. Promenades à terre. Chaleur, froid. Le navire emporté par les glaces. Évaporation de la neige par le vent. Impossibilité reconnue d'aller plus avant.

Le 15 août à dix heures, nous entrâmes dans une belle baie, ayant un mille en longueur et en largeur; je la nommai *Baie Fearwell*. Nous sortîmes de cette baie à onze heures par la pointe méridionale, et une heure après nous trouvâmes une petite rivière que j'appelai *Lang*. Nous vîmes bientôt une autre pointe qui se projetait dans l'est, et je donnai à toute la région dont nous explorions la côte le nom de *Boothia*.

Plusieurs baleines de couleur claire vinrent près de nous et parurent tout-à-fait indifférentes à la présence du bâtiment; vers la fin de la journée du 15, une bande de glaces très serrées s'étendait devant nous, de l'est au nord-est, en forme de croissant. C'était la première fois que notre route était obstruée totalement, et c'est en vain que nous cherchâmes une ouverture. On ne voyait aucune apparence d'eau sur la glace, dans le sud-est ou de l'ouest. Nous fûmes donc obligés de virer et de louvoyer toute la nuit dans les glaces flottantes qui charriaient du nord-ouest, sortant des diverses criques et baies de la côte.

Le 16 août, nous pûmes approcher de terre, et j'y descendis avec tous les officiers pour prendre possession de la terre de Boothia, à une heure, époque de la journée qui répond à sept heures moins quelques minutes de Londres. Les couleurs furent déployées avec les cérémonies d'usage, et l'on but à la santé du souverain et du fondateur de l'expédition. Nous examinâmes ensuite cette terre. On y voyait quelque végétation et des plantes en fleur; un ancien tombeau esquimau nous prouva que cette plage avait été visitée par une tribu errante, et nous y trouvâmes des os de renard et des dents de bœuf musqué. Un oiseau semblable à l'alouette des sables est le seul animal vivant que nous vîmes.

Pour ceux qui n'ont pas vu un océan septentrional en hiver, qui ne l'ont point vu, devrais-je dire, livré à une tempête d'hiver, le mot *glace*, en réveillant le souvenir de ce qu'ils ont vu en repos, dans un lac intérieur ou un canal, ne fournit aucun moyen de se représenter tout ce que doit voir et éprouver un navigateur arctique. Qu'ils se rappellent donc que la glace est de la pierre, tantôt rocher qui suit le courant, tantôt promontoire ou île, quand elle touche terre, et non moins solide qu'une plage de granit, puis, qu'ils se figurent, s'ils le peuvent, ces montagnes de cristal lancées violemment dans un étroit canal par une rapide marée, se heurtant comme des montagnes en mouvement se heurteraient avec le fracas du tonnerre, s'arrachant d'énormes fragments ou se déchirant l'une l'autre en deux, puis perdant l'équilibre et tombant de leur haut, elles soulèvent la mer en brisants ou la font tourbillonner en trombes. Pendant ce temps, les champs de glace plats, poussés contre ces masses ou contre les rochers par le vent et le courant, sautent hors de la mer, pour retomber sur eux-mêmes, ajoutant ainsi à l'inexprimable ébranlement et au tumulte inconcevable qui accompagne ces convulsions.

Telle est la glace, et voici la compensation qu'elle offre pour les trop fréquents assauts qu'elle donne et les obstacles qu'elle crée. La glace est loin d'être un fléau sans son bon côté, et en récapitulant tout ce qui nous arriva au milieu des glaces, je ne dirais peut-être que la vérité en déclarant qu'elles nous ont été plus souvent utiles que nuisibles.

Le 29 septembre, après de constantes alternatives de tempêtes, de beaux temps passagers, de chutes de neige et de froids aigus, nous nous trouvions par les 70° 12' de latitude et 92° 21' de longitude. Le lendemain, la vue de terre était totalement changée. Elle était beaucoup plus basse que ces parties de l'est que nous avions jusqu'alors explorées, et en général la surface était beaucoup plus unie. Il y avait quelque végétation sur une petite île, et nous remarquâmes des traces récentes de lièvres et d'hermines. Nous y vîmes aussi deux cercles de pierres, restes des habitations des Esquimaux, mais d'une date beaucoup plus récente que les vestiges de cette nature que nous avions vus jusqu'à ce jour. Nous découvrîmes ensuite les traces d'un ours près des lieux où nous étions amarrés, et nous vîmes aussi paraître quelques veaux marins. La latitude suivant le fleuve était de 70° et la longitude 92° 40'.

Avec la fin de septembre dont nous venions d'atteindre le dernier jour, je conçus qu'il n'y avait plus à espérer d'autres progrès pour cette saison.

Renards blancs. Excursion dans les terres. Chasse à l'ours. Le navire entre dans ses quartiers d'hiver. Magnifique aspect du ciel. Phénomènes lumineux. Aurore boréale admirable. Allée sablée sur le pont du vaisseau. Fin de l'année 1829.

Le 1er octobre, pendant la nuit le thermomètre était tombé à 17°, mais vers la pointe du jour le ciel devint nébuleux et la température monta à 21° avec une chute de neige qui continua toute la journée. Cette circonstance nous empêcha de monter sur la haute terre prochaine et nous dûmes nous borner à sonder et à explorer le petit port où nous nous trouvions, et nous découvrîmes avec plaisir que, si nous étions destinés à être enfermés par la glace, nous serions en lieu sûr. Un piége à renard tout récent, trouvé sur le rivage, et la timidité des veaux marins nous conduisirent à conclure qus les Esquimaux n'avaient pas quitté ce lieu depuis longtemps. Le lendemain nous allâmes faire une courte excursion dans l'intérieur, et du haut d'un point élevé je vis des terres à l'est et au sud: c'était probablement le continent américain. Cependant il m'était aussi difficile de déterminer alors ce point que de décider si cette terre n'était pas la continuation de celle où nous étions alors. Ce qui importait le plus dans notre position, c'était de savoir l'état de la glace, et ce que nous en vîmes ne nous donna point l'espérance de progrès nouveaux. Nous étions au temps d'arrêt. Il y avait déjà longtemps que nous soupçonnions que l'événement qui nous menaçait n'était pas éloigné, et nous ne pouvions raisonnablement être surpris de ce qui arrivait. Jusqu'alors nos travaux et nos efforts de chaque heure nous avaient ôté la faculté de penser à l'avenir, mais le moment de l'inaction était venu, il fallait bien réfléchir, et c'est alors que les longs et sinistres mois de notre inévitable détention au milieu de cette glace immobile nous apparut tout-à-coup. La porte de la prison se fermait sur nous pour la première fois.

Nous vîmes plusieurs traces de lièvres, et nous tuâmes quelques-uns de ces animaux qui étaient déjà entièrement blancs. Ce changement nécessaire leur arrive, comme les naturalistes le savent, longtemps avant que la terre soit couverte de neige durable ou que le temps devienne réellement froid, circonstance qui prouve que ce n'est point l'effet de la température, mais que cette modification du pilage est à coup sûr une disposition providentielle pour faire face aux froids de l'hiver. Nous pûmes voir dans l'intérieur, même à travers la neige, que les plaines étaient couvertes de verdure. Il y avait plusieurs piéges esquimaux avec un grand nombre de ces amas de pierres qui, vus

de loin, ressemblent à des hommes, et que ces peuples dressent pour faire peur aux rennes et les amener ainsi de leur côté à leur portée. Dans l'espace que nous parcourûmes et qui pouvait être de cinq milles, il se trouvait deux grands lacs. Le lendemain nous fîmes une autre excursion, et nous constatâmes que chaque vallée renfermait un lac; mais ceux que nous vîmes n'avaient que quelques pieds de profondeur, et nous parurent sans poisson. Le thermomètre descendit, dans la nuit, à 16°, avec une chute de neige, et l'air était particulièrement piquant et froid.

Le 4 octobre, la température du matin avait été de 13°; mais à midi elle était monté à 17, et la neige avait cessé. Comme ce jour était un dimanche, le service divin eut lieu, et l'on envoya l'équipage à terre pour prendre de l'exercice. Il y avait beaucoup de neige sur les montagnes; cependant l'approche de l'hiver était beaucoup plus régulière que d'ordinaire dans ces pays.

Le 5 octobre la première aurore boréale parut à une heure et le baromètre monta à 30° 73''. Au même moment le ciel devint si brumeux qu'il fallut pour l'instant renoncer à tout espoir de voir la terre; et comme nous étions absolument entourés de glace compacte, la perspective d'aller en avant s'éloignait de jour en jour. Le thermomètre marquait 12° le lendemain au matin. L'ennui de ce jour, avant-coureur de bien d'autres pires, fut animé par une chasse à l'ours qui eut une issue heureuse. L'animal, ayant approché du vaisseau, fut chassé dans l'île et de là vers l'eau, où il plongea au milieu de la glace nouvelle qui l'empêcha de se sauver : la chaloupe le rejoignit et le tua. Quand il fut à bord, on reconnut que c'était une femelle d'une taille moyenne, portant six pieds huit pouces entre le nez et la queue, et pesant cinq cents livres.

Le 7, le vaisseau fut bien établi dans son port de glace, de manière à être abrité des coups de vent d'est et d'ouest. La profondeur de l'eau était de trente-trois pieds; et comme il avait régné en ce lieu un courant aussi longtemps qu'il avait été possible, nous étions en droit de conclure qu'il reviendrait avec l'été et hâterait la rupture des glaces, puis nous aiderait à sortir quand la saison le permettrait. Il fallut enfin en être convaincus : nous étions bien dans nos quartiers d'hiver, et notre affaire à présent était de trouver de l'occupation, et de nous donner toute l'aisance et le bonheur possible dans les circonstances que nous devions prévoir. Nous y étions certes assez munis de patience, et nous n'avions alors aucune raison de perdre l'espoir : notre conviction était en effet absolue, car il n'y avait plus à l heure présente un atome d'eau libre sur un point quelconque, et à l'exception du point noir que présentait par hasard un roc en saillie, ce n'était rien qu'une éblouissante, monotone et fatigante vue de neige tout à l'entour de l'horizon, dans la direction de la terre. La perspective était véritablement désolante. Dans tout son éclat, cette terre de glace et de neige a toujours été et sera toujours un désert énorme, sinistre, décourageant, et sous l'influence duquel la pensée elle-même se paralyse : là l'esprit cesse de penser et de se soucier de rien, car il cesse de sentir ce qui pour un seul jour l'exciterait certainement par la nouveauté; mais ce qui va plus longtemps est l'uniformité même du silence de la mort.

Au milieu de tout cela, il était satisfaisant de voir que chacun paraissait content des progrès qu'avait faits l'expédition, et en examinant la carte, l'on songeait avec plaisir aux nombreux dangers auxquels nous avions échappé, en naviguant dans des passages si réellement périlleux, sous de si violentes tempêtes et au milieu d'une glace dont nous avions fait en quelque sorte notre esclave. Ainsi, comparant et réfléchissant, nous arrivâmes à la tranquillisante ambition que nous étions maintenant devenus une petite famille bien unie et bien calme, dont chaque membre était également zélé et patient, chacun prêt aux nouvelles difficultés qui pouvaient surgir, et que tous ceux dont le devoir était l'obéissance se soumettaient avec un bon vouloir ou un empressement qui n'ont jamais été si décidés sous l'influence d'une véritable loi martiale.

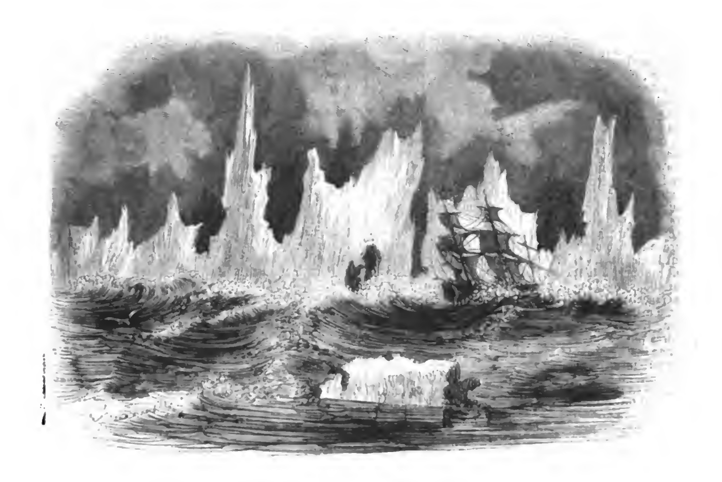
Après avoir examiné quelle est la source de la plus grande chaleur animale, j'ai conclu que l'abondance de nourriture était au premier rang. Il paraît certain que les hommes doués du plus fort appétit et de la digestion la plus facile possèdent le plus de chaleur, tandis que les estomacs faibles et incapables de recevoir beaucoup d'aliments n'engendrant jamais assez de chaleur pour résister aux impressions du froid, cette sensation est beaucoup plus vive pour les hommes ainsi constitués. C'est d'après ce raisonnement que l'on peut s'expliquer la résistance que les naturels de ces climats glacés opposent au froid, car on sait que leur consommation est énorme et souvent incroyable : or, pour toute expédition dans des régions polaires, il faut à tout prix augmenter la quantité d'aliments. Il est une remarque qui se rattache à cette question, et qui peut être utile aux navigateurs futurs, c'est que, sans cette chaleur intérieure et personnelle, les vêtements chauds dont on se charge sont presque impuissants. Il est peu utile de couvrir celui qui ne saurait produire par lui-même de la chaleur, et l'on essaierait presque aussi efficacement d'échauffer un glaçon en l'enveloppant d'une couverture. C'est une erreur commune que celle qui fait que l'on s'imagine que l'expédient qui conserve la chaleur peut la produire.

Le 17 novembre, le soleil présenta un phénomène d'un effet incroyable. Le centre de l'astre était assombri par un nuage, et sa circonférence était entourée d'un cercle sur lequel ses rayons se disposaient de manière à donner tout-à-fait l'idée d'une étoile de l'ordre du Bain.

Une éclatante aurore boréale parut le 24 novembre dans le sud-ouest : elle étendait sa splendeur de pourpre jusqu'au zénith. Le vent changea le lendemain, et nous vîmes une aurore encore plus brillante qui, du soir jusqu'à minuit, devint de plus en plus radieuse, et dura jusqu'au matin. Elle formait une arcade splendide dont les extrémités paraissaient poser sur deux montagnes opposées, et dont la couleur était celle de la lune pleine. Le ciel, d'un bleu sombre qui lui servait de fond, était sans doute la cause principale de cet éclat.

Nous pouvons supposer ce qu'est l'apparence qu'offre l'anneau de Saturne aux habitants de cette planète; et ici la conjecture s'est peut-être réalisée, car la forme et la lumière de cette arcade sont précisément ce que nous devons concevoir de ce radieux anneau planétaire, quand il est vu traversant les cieux de Saturne. Tandis que la masse et la densité de la matière lumineuse était assez forte pour voiler la constellation du Taureau, il s'en échappait des rayons groupés formant des angles comme avec des étoiles de joailliers, et illuminant de leurs vives lueurs les objets à la surface de la terre. Deux brillantes nébuleuses de la même matière parurent ensuite au-dessus de l'arcade, répandant des rayons pareils et formant encore un contraste plus prononcé avec l'état sombre du ciel à l'horizon. Vers une heure, ce phénomène commença à se dissoudre en fragments et en nébuleuses; les lueurs vacillantes devinrent plus fréquentes, plus irrégulières; puis tout-à-coup l'aurore s'évanouit à quatre heures.

Le 25 décembre, c'était le jour de Noël : il est peu de lieux sur la terre civilisée où ce jour ne soit pas le plus notable de l'année entière. Les éléments eux-mêmes semblaient avoir décidé que ce jour serait mémorable pour nous; car il commença par une aurore boréale d'une splendeur magnifique, qui occupait tout le firmament au-dessus de nous. D'abord et pendant plusieurs heures, ce fut une succession d'arcades, croissant en grandeur à mesure qu'elles avançaient de



Les grosses masses flottantes de glace que le flux soulevait accroissaient notre danger.

l'est vers l'ouest de l'horizon, et les changements successifs n'étaient pas moins éclatants que ce que nous avions vu jusqu'alors. Le service de l'église eut lieu suivant l'étiquette de la marine. Ce jour de fête fut célébré par un dîner extraordinairement libéral, dont un roastbeef fut la partie la plus essentielle et la plus orthodoxe. Il n'est pas besoin de dire que la mesure contre le gras fut suspendue pour ce jour-là : car autrement il n'eût point été pour les matelots le jour de fête reconnu. Les provisions de *la Fury* nous rendirent en cette occasion plus de service que nous n'eussions pu en prétendre, puisqu'elles contenaient des pâtés de Noël (1) et une chose qui, du plus grand luxe toute autre part, était ici extrêmement naturelle, des cerises à l'eau-de-vie, à l'état de glace. Nous déployâmes, suivant l'usage, un pavillon, et la splendeur de Vénus était un spectacle qui fut regardé par nous comme en parfaite harmonie avec le reste de la journée.

Le 30 décembre, nous revîmes quelques lièvres : les animaux n'avaient donc pas tous disparu. Nous eûmes un très beau jour depuis dix heures jusqu'à trois heures et demie. Le lendemain, nous vîmes les traces d'un loup qui se dirigeait vers le nord : nous les suivîmes pendant deux milles, mais nous les perdîmes.

Ainsi finit, avec le mois de décembre, l'année 1829, sans que le froid eût causé le moindre accident à un homme de l'équipage. Nous n'avions que l'armurier chez qui une affection de poitrine incurable avait été peut-être hâtée par le voyage, et qui allait vers sa fin.

(1) Minces épices, pâtés de viande hachée. A. M.

Commencement de 1830. Première rencontre avec les Esquimaux sur la côte. Description de leur village, de leur société, de leurs mœurs. Ils viennent à bord. On va les visiter. Intérieur de leurs maisons de neige. Femmes. On fait présent d'une jambe de bois à un Esquimau estropié. Sa joie. Fiançailles. Le soleil reparaît. Mort de l'armurier.

Le 1er janvier 1830, le thermomètre était à 22°, et le ciel de midi déployait toutes les belles teintes d'un soir d'été ; mais le pourpre du ciel et des montagnes à l'horizon était plus foncé que lors des crépuscules de nos climats. Le lendemain, nous fîmes une tranchée dans la glace, et reconnûmes qu'elle avait cinq pieds quatre pouces d'épaisseur, et deux jours après une neige abondante qui tomba couvrit tout jusqu'aux rochers, et le paysage n'était qu'une surface non interrompue d'un blanc éblouissant. La terre dans cet état, jointe à la mer raboteuse, le tout blanchi par la neige nouvelle, composait la plus sinistre perspective que l'on puisse concevoir. Le lendemain, nous crûmes aper-



Notre marche était vraiment semblable à celle des nomades.

nsible dans le crépuscule ouvert et sombre. La con- neige et d'un mur devint ien qu'un amusement pour pris à s'enorgueillir de la le leur maçonnerie et de

ant présenta, à dix heures uveau. L'espace au-dessus était d'une riche couleur on qui approchait le soleil argent, le contraire dans est ordinaire pour les au-

e, l'homme qui avait une m était Tulluahui, arriva ntelligent, qui le condui- irurgien, ayant examiné it une jambe de bois que rer dans trois jours, et il ve joie. Nous leur mon- s y reconnurent leur si- près quoi Tulluahui prit ils avaient suivie, la sub- tandis qu'ils comptaient faire comprendre qu'ils min. Tiagaschu, le second

Esquimau, nous traça à son tour une carte, en nous désignant les points où l'on trouvait abondamment du saumon et d'autres poissons.

Le 13 janvier, le thermomètre était au-dessous de 35° quand nous allâmes trouver les habitants dans leurs huttes. Les femmes avaient beaucoup perdu de leur timidité lors de cette seconde visite, et nous reçûmes de la mère, de la femme, de la fille de Tulluahui et des deux jeunes enfants un accueil amical. On avait préparé pour moi à titre de présent un costume complet de femme fait avec beaucoup de soin. J'offris en retour, à la généreuse femme qui me faisait ce cadeau, un mouchoir de soie; car de tous les objets que je lui avais montrés, celui-ci avait le plus particulièrement fixé son attention. Cette femme comprit parfaitement notre carte et même elle en fit une. Quand nous revînmes au vaisseau, il faisait un froid extrême, et je ne m'en tirai pas sans la perte d'un peu de peau à une joue.

Le lendemain le patient vint chercher sa jambe de bois ; on la lui essaya, et comme elle n'était pas de la longueur juste, on le remit au lendemain encore. Tulluahui était accompagné de plusieurs habitants, et, entre autres, d'une vieille femme : nous les avions laissés aux soins du maître. En revenant les trouver, nous ne fûmes pas peu divertis de voir que la vieille femme s'était laissé couper, peigner, et arranger les

Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

cheveux. Le résultat de l'opération avait été si avantageux pour sa personne, que tout le reste désira être traité de la même façon.

Le 16 janvier, le thermomètre descendit à 42°, et le lendemain matin il était à 43. Cette température fut suivie de tempêtes, de neige, et ce n'est que le 20 que, le temps s'étant éclairci, le commandant Ross et le chirurgien rendirent une visite au village, où on les divertit par une représentation de danse et de chant. Le soleil se montra pour la première fois, après une absence de cinquante jours, et la moitié de son diamètre était au-dessus de l'horizon visible. Cette réapparition, qui nous causait tant de plaisir, n'en fit éprouver aucun aux Esquimaux, pour qui la nuit de ces régions est le jour, et le jour le plus favorable, puisqu'il est le plus commode pour la chasse des phoques qui sont si rusés. C'est cette raison qui faisait qu'ils retournaient toujours chez eux quand le jour paraissait, se plaignant de la lumière comme de leur ennemie, puisqu'elle les contraignait à une oisiveté forcée et non point volontaire : c'est le soir de ce jour que mourut notre malheureux armurier.

Le 21 fut calme et clair : un garçon et une fille des Esquimaux, accompagnés de quelques hommes, nous firent une visite. La fille était tellement enveloppée de fourrures qu'elle ressemblait tout-à-fait à un globe soutenu par deux montants; mais des yeux noirs très perçants, ajoutés à ses joues colorées et à sa jeunesse, composaient une jolie figure pour nous, en qui le type de la beauté était désormais descendu à un degré beaucoup moins élevé. Cette modification dans les impressions est beaucoup plus facile qu'on ne le croit, et tous les voyageurs en ont fait l'épreuve. La jeune personne en question était fiancée, suivant la coutume du pays, où les fiançailles ont lieu pendant la première enfance au jour même de naissance de la future épouse.

Nos visiteurs nous quittèrent peu de temps après midi. Le reste du temps fut employé par l'équipage à creuser la fosse de l'armurier, et à cette heure le soleil avait vraiment de l'éclat et se trouvait à une hauteur considérable. Sa vue était réjouissante en ce qu'elle nous donnait en même temps l'assurance qu'il croîtrait chaque jour en durée et en splendeur. C'est là, en effet, un lever de soleil auprès duquel toute la magnificence des soleils du matin n'est rien. Cet astre est toujours le bienvenu quand il annonce un jour nouveau, sans nul doute, mais c'est bien un autre matin pour ceux qui ont été privés de la lumière du soleil pendant plusieurs semaines, et qui n'ont eu pendant des mois qu'un soir prolongé, car alors c'est l'été qui vient.

Le mois finit avec une belle journée, et il s'était écoulé comme un rêve : nos occupations et nos distractions avaient été plus grandes qu'à l'ordinaire, et nos visiteurs avaient empêché que le temps ne se traînât dans une fatigante monotonie. Quant à la température moyenne de ce mois, elle avait été de 25°. Sans doute il se trouve en février et en mars des jours isolés plus froids qu'en janvier; mais dans l'ensemble, ce dernier mois est le plus froid de l'année. Quant à la santé de l'équipage, elle était excellente, et nos relations avec les Esquimaux nous avaient déjà été utiles en nous procurant des vêtements convenables au climat; puis nous espérions pouvoir explorer une partie de la côte au moyen de leurs chiens et de leurs traîneaux.

Le 1er février, nous reçûmes une nouvelle visite des Esquimaux, et une des femmes qui faisaient partie de cette société avait sur la tête un ornement composé de la tête d'une chouette et de quelques peaux d hermines Le 4 février, la température tomba au-dessous de 42, et le lendemain, bien qu'elle fût encore à 40°, une femme qui était en visite tira son nourrisson de son sac, et l'exposa nu à l'air pour lui donner le sein. Nous remarquions depuis quelques jours que les Esquimaux, semblables en ce point aux autres sauvages, dérobaient assez fréquemment des objets à bord. Le thermomètre était descendu pendant plusieurs jours de 43 à 48°.

Le 26 février, soit que ce fût un jour de fête parmi eux, ou qu'ils voulussent nous divertir, une troupe vint nous donner le spectacle d'une danse : elle n'était pas de moins de vingt personnes Cette danse ressemblait plus à un spectacle d'ours qu'à autre chose, et l'ours savoyard devait être regardé chez eux comme le meilleur danseur. La danse fut suivie d'un concert vocal où les femmes rangées en demi-cercle, fermant les yeux et ouvrant la bouche, vociféraient de toute la puissance de leur gosier et de leurs poumons *amna aija*. Les Esquimaux du Groënland entendaient mieux leur art. Le résumé de la chasse des naturels pendant ce mois donna deux ours blancs, trois gloutons, une douzaine de renards et cinquante veaux marins; et comme, de notre côté, nous avions tué ou pris cinq renards avec quelques lièvres, des plarmejans et des perdrix de saules, ce n'est pas un pays si dépourvu de gibier, même à cette époque de l'année, qu'on l'a supposé en général : il est donc prouvé que ces animaux n'émigrent pas dans le sud en hiver.

J'achetai, le 1er mars, aux Esquimaux un de leurs meilleurs chiens, que l'on me garantit pour tenir en échec un ours ou un bœuf musqué, pour découvrir les trous de veaux marins, et pour tirer le traîneau. Eu égard à de telles qualités, je le payai bon marché avec un couteau. Nous achetâmes, le lendemain, un autre chien pour compléter notre attelage. Le 6 mars, le soleil avait assez de force pour élever le thermomètre de 18 à 38°, puis il tomba à 24°. Le 9 mars, le temps était beau et calme, avec la lune pleine, et l'irrégularité du flux et du reflux et de la hauteur des marées était excessive. Deux des officiers se rendirent à la nouvelle ville qui était sur la glace et à sept milles au large. Ils y trouvèrent cinq familles qui avaient eu très bonne chance, puisqu'elle avait pris un grand nombre de veaux marins; le lendemain deux détachements des naturels qui vinrent nous vendre un chien, deux veaux marins et des souliers, ainsi que divers autres objets, nous bâtirent une cabane de neige pour nos instruments.

Leur déjeuner, composé de cinq à six livres de veau marin pour chacun, parut leur faire un très grand plaisir. Après ce repas ils achevèrent la construction de la hutte de neige qui devait nous servir d'observatoire, et dont la perfection de construction était le moindre mérite, puisque tout en excluant toute influence du vent ou du froid, elle était assez transparente pour nous permettre de lire les caractères gravés sur les instruments. Un accident désagréable arriva à bord à un des enfants des Esquimaux : comme ils sont dans l'usage de lécher leurs plats et leurs ustensiles, ainsi que le visage les uns des autres, la pauvre créature appliqua sa langue sur le cercle de fer d'un tonneau, et ne put s'en retirer qu'en laissant la peau. Nous trouvâmes très bonne la viande du bœuf musqué : elle avait exactement le goût du bœuf, et rien de la saveur du musc, qui peut-être se manifeste à une époque particulière. Ayant sept chiens accoutumés à cette chasse, nous avions la perspective de ces provisions fraîches pour l'équipage.

Le 19, M. Thorn et le chirurgien avaient été à dix milles de distance pour faire quelques observations, mais ayant été surpris par la nuit, au retour, ils n'arrivèrent que très tard et presque épuisés, après nous avoir causé beaucoup d'alarmes. Le lendemain, quelques-uns des naturels vinrent nous demander ce que signifiaient les coups de fusil et les feux bleus que nous avions lancés pour servir de signaux aux officiers absents, et qui les avaient remplis de terreur.

Dans la soirée du 30 quatre familles des naturels, formant un total de quinze personnes, passèrent près du vaisseau pour aller construire de nouvelles huttes à un demi-mille dans le sud. Ces gens avaient quatre traîneaux pesamment chargés, tirés chacun par deux ou trois chiens, mais qui allaient très lentement. Nous

les suivîmes pour voir comment se bâtit une maison de neige, et nous fûmes surpris de leur habileté : quarante-cinq minutes avaient suffi à un homme pour terminer son toit. Pendant le temps que l'on met à dresser une tente on élèverait presque une maison pareille. Le mode de construction mérite d'être décrit.

Quand, au moyen de la baguette qui sert à sonder les trous de veaux marins, on s'est assuré que le terrain est suffisamment profond et solide, on nivelle le terrain destiné à la construction avec une pelle de bois, en laissant au-dessous une solide couche de neige, qui ne doit pas avoir moins de trois pieds d'épaisseur. Alors, commençant au milieu d'un cercle tracé, qui a dix pieds au plus de diamètre, on taille en forme de coins des blocs qui ont deux pieds de long à peu près, et qui sont épais d'un pied à la partie extérieure, et on les dispose de façon que la construction se termine en un dôme parfait. Alors on meuble cette maison de sofas de neige que l'on couvre de peaux, et l'on place des fenêtres de glace; ensuite on y ajoute le passage dont j'ai parlé et quelques petites huttes pour les provisions.

Vers la fin de mars la glace fondait du côté sud du navire, et le soleil avait dépouillé les rochers de leur neige.

Excursion dans l'intérieur par le commandant Ross. Examen de l'intérieur. Retour au vaisseau. Singulière opinion des Esquimaux sur le vol. Seconde excursion du commandant. Chiens des traîneaux. On est sur le point de se battre avec les naturels. Explication. Raccommodement. Une nouvelle excursion est décidée.

Le 5 avril, le commandant Ross, accompagné du contre-maître et de deux Esquimaux, Awack et Oublouria, partit pour une excursion dans l'intérieur : je reproduirai ici son rapport. Notre bagage était sur deux traîneaux, tirés par des chiens, mais comme il était beaucoup plus pesant que celui des Esquimaux, tandis que ceux-ci montaient de temps à autre dans leurs traîneaux, il nous fallait sans cesse courir à côté du nôtre et très souvent même les traîner à travers les profonds amas de neige fraîche que nous rencontrions à chaque pas. Nous nous dirigeâmes dans le sud ouest, et presque parallèlement au village jusqu'à midi, heure à laquelle le vent devint très violent, et la neige si épaisse qu'Awack qui nous conduisait perdit son chemin, et se fourvoyant dans des blocs de glaces entassés, eut son traîneau brisé en deux : cet accident faillit faire renoncer au voyage à peine commencé. Cependant le traîneau fut aisément réparé, et nous continuâmes notre marche à travers les blocs et les fragments de glaces : cependant après deux heures d'un voyage si rude, la neige fouettait si épaisse que nous dûmes renoncer pour l'heure à poursuivre, et consentir à ce que les Esquimaux construisissent une hutte de neige. Cela fut fait en une demi-heure, et nous fûmes alors aussi bien à l'abri que nous eussions pû l'être dans une maison de pierre. Cependant notre hutte était tout juste assez grande pour nous contenir tous les quatre; mais nous étions dans une si triste position que le plus misérable refuge était le bienvenu. Nos vêtements étaient à tel point pénétrés d'une poussière de neige, et ils étaient gelés si fort, qu'il nous fallut attendre longtemps, pour les pouvoir ôter, que la chaleur de nos corps eût commencé à les amollir. Nous souffrions aussi beaucoup de la soif, de sorte que pendant que nos Esquimaux s'occupaient de leur bâtisse, nous nous mîmes à faire fondre la neige à l'aide d'une lampe d'esprit de vin. La quantité d'eau que nous nous procurâmes ainsi dans un court espace de temps fut suffisante pour nous tous : ce qui causa autant de plaisir que d'étonnement à nos guides pour qui la même opération, faite dans leurs vases de pierre sur leurs lampes à huile, dura quatre heures.

Il nous fallut cependant subir un inconvénient inhérent à l'extrême petitesse du notre hutte : c'est que ses murs fondaient naturellement, et avec tant de promptitude, que nos habits furent bientôt mouillés au point de nous contraindre à les quitter, et à nous mettre dans les sacs de fourrure : c'est là-dedans que nous dormîmes à l'abri de notre ennemi.

Le lendemain, fatigués par la pénible marche de trente milles que nous avions accomplie la veille, nous serions restés tard dans le plus profond sommeil, sans une révolte de nos chiens qui nous réveilla. Poussés par la faim, ils s'étaient mis en devoir de dévorer un traîneau fait avec du poisson gelé; mais le repas n'était pas très avancé quand on put y mettre un terme, et il suffit de quelques réparations qui n'occupèrent qu'une faible partie de la journée. Comme elle était trop mauvaise pour que nous pussions songer à reprendre notre marche, nous employâmes notre temps à des conversations avec les naturels. Comme ils étaient actuellement à leur aise et libres de leur première appréhension, ils se montrèrent à nous sous un jour très favorable, et témoignèrent plus d'intelligence et de pénétration que nous ne devions en attendre sous ces lourdes masses de chair et ces physionomies hébétées. Ce que nous recueillîmes alors de plus important, ce fut les renseignements qu'ils nous donnèrent sur la nature de la côte et de l'Océan à l'ouest, qu'ils nous représentèrent comme étant d'une vaste étendue. Ensuite ils nous décrivirent une île nommée *Ou-Djiou-Lik*, comme étant si éloignée, qu'il fallait traverser l'eau salée pendant plusieurs jours pour y arriver, fait qui confirmait leur première information sur la grandeur de la mer à l'ouest. Nous entendîmes après cela, avec un grand intérêt, le récit des circonstances qui les avaient amenés sur cette partie de la côte et dans notre voisinage immédiat. Deux d'entre eux ayant été pêcher à un lieu nommé *On-Wit-Tiwik*, ils y virent le vaisseau près de la glace et portant vers le sud : très alarmés de ce fait, ils se mirent immédiatement en devoir d'aller rejoindre le corps principal de leur tribut à Neyliel-le, où ils restèrent jusqu'à l'arrivée d'une femme appelée *Ka-ke-kag-iu*. Cette femme avait une sœur qui se trouvait dans un parti de naturels que nous avions bien traités lors de notre premier voyage, et les détails séduisants qu'elle leur donna les décidèrent à chercher *la Victory* en quelque lieu qu'elle pût se trouver. C'est ce qu'ils firent, et nos compagnons nous décrivaient alors leur première sensation à la vue de la première trace de nos pas sur la neige, trace dont la dimension leur causa un grand étonnement. Pendant tout leur discours ils ne cessèrent de manger, car c'est une occupation que rien ne peut faire négliger à un Esquimau, tant qu'il y a quelque chose à dévorer; et notre expérience ne put nous habituer à voir, sans une surprise toujours renouvelée, la ténacité de leur appétit, la capacité de leurs estomacs et l'énergie de leurs facultés digestives. Du reste, ce n'était point besoin, mais voracité pure et plaisir de manger. Leurs provisions allèrent en conséquence plus vite qu'ils ne l'eussent désiré.

Notre latitude était alors de 69° 44' 20", et notre longitude de 44' 6" ouest du vaisseau. La hutte était construite sur le rivage méridional d'un passage long d'environ trois milles, et du côté opposé était une rivière que les naturels nommaient *Ang-malouk-touk*. Le nom de ce détroit ou passage, dans la langue du pays, est *Tou-noud-lead*.

A mon retour de l'éminence sur laquelle j'étais monté pour faire ces observations, je trouvai les deux guides Awack et Oublouria, activement occupés à charger leurs traîneaux, et j'appris avec surprise et chagrin qu'ils s'apprêtaient à retourner au lieu que nous avions quitté, afin de prendre un surcroît de provisions. Je ne pus les décider à abandonner ce projet qu'en leur donnant, d'un côté, une partie de la provision de chair de veau marin que nous avions réservée pour nos chiens, et de l'autre côté, en les menaçant de la privation de la récompense promise, et qui se composait de limes : alors ils consentirent à poursuivre. Après avoir traversé une langue de terre,

large de trois milles environ, et contenant deux petits lacs qui, nous dit-on, était bien poissonneux, nous redescendîmes sur la glace d'eau salée que nos guides nous représentèrent comme appartenant au fond d'un détroit auquel ils donnent le nom de *Tar-rio-nit-yoke*. Cependant le sens de cette phrase est *eau pas salée*, de façon qu'il y coule probablement une rivière assez considérable. C'est ainsi que son entrée ou embouchure de ce passage est appelé *sohah à voke*, c'est-à-dire *il coule vite*, sans doute parce que les eaux douces de l'extérieur et la fonte des neiges y causent, à certaines époques, une grande accumulation d'eau, qui se fait jour en se précipitant par une étroite ouverture.

Nous fîmes halte sur un petit îlot situé dans l'angle nord-ouest de cette baie, et nous y trouvâmes un canot couvert de pierres et qui avait été enterré ainsi, afin d'empêcher les charpentes de se corrompre: pour la même raison, la peau qui le couvrait avait été enlevée. De cet endroit nous continuâmes notre marche directement vers l'intérieur, montant le lit d'une rivière, traversant plusieurs lacs étroits et marchant dans la neige épaissie pendant trois ou quatre milles; mais le vent s'accrut bientôt, à tel point que la neige qu'il lançait en véritables torrents nous obligea à chercher un abri dans une maison de neige que nos Esquimaux construisirent.

Le lendemain matin, 8 avril, le temps était nébuleux et la neige très abondante. Cependant nos guides nous firent la proposition de laisser les bagages derrière nous, afin de pouvoir aller plus vite à Ney-liel-le, et revenir coucher à la cabane. Je ne pouvais certainement choisir un jour plus défavorable pour visiter un lieu si intéressant; mais comme je connaissais l'humeur capricieuse et changeante de ces gens, je ne voulus faire aucune objection. Nous partîmes donc à neuf heures du matin; et, après avoir traversé deux lacs étroits nommés *Kung-uck*, à cause de la contrée montueuse qui les bornait, nous arrivâmes par une descente courte mais rapide, à l'endroit nommé *Padle-ack*, mot qui signifie *fin du voyage*. L'absence totale du manque de marées me fit d'abord douter si nous étions réellement arrivés à la mer; mais Awack détacha un de ses chiens qui découvrit bientôt un trou de veau marin, par lequel je pus goûter l'eau salée. Un fait essentiel de notre géographie était donc constaté par le succès de cette excursion.

Gardant notre direction vers le sud-ouest jusqu'à onze heures, nous passâmes une île que les guides appelaient *O-wuk-sche-o-wik*, parce que l'espèce de morue nommée *o-wuk* se prend en grande abondance sur ce rivage, qu'elle fréquente l'été et l'automne. De là nous retournâmes dans le sud, puis dans le sud-est; et, après avoir traversé une plage basse de pierres à chaux, nous arrivâmes à une heure au grand lac de Ney-liel-le.

Le côté est de cette pièce d'eau déployait une chaîne de montagnes de granit sur les pentes desquelles Awack nous fit voir plusieurs huttes d'hiver qu'il nommait *O-Kau-it;* mais la neige qui m'aveuglait m'empêcha de prendre les dimensions de ce lac. Une rivière avait un demi-mille de large environ, et comme la glace qui la couvrait était épaisse, je fus porté à croire que l'eau était profonde. Aidé du maître, j'élevai un monticule de pierres à chaux; nous prîmes possession de cette terre avec les cérémonies d'usage, et nous nous préparâmes au retour.

Arrivé à sept heures à la rivière de Padle-ak, je montai sur un point élevé avec Oublouria, et grâce à un temps clair j'eus une très belle vue de cette vaste baie. De tous les renseignements qu'il me donna sur les lieux mêmes, et en me désignant les divers points de l'horizon, je conclus que la terre sur laquelle nous nous trouvions faisait partie du grand continent d'Amérique, et que, s'il y avait quelque passage à l'ouest dans ces parages, on devait le chercher au nord de notre position actuelle.

Il était neuf heures du soir quand nous regagnâmes la hutte où Awack nous attendait. Il avait profité de notre exemple d'une manière fort intelligente pour faire fondre de la neige, de façon que nous trouvâmes au retour abondance d'eau dont nous avions grand besoin. Le manque absolu ou la rareté de cette provision est pénible à l'extrême dans ce pays de neige et de glace, où l'on vit au milieu de l'eau, où l'on marche sur l'eau, où l'eau vous tourmente continuellement sous une de ses formes. C'est que l'on oublie que la neige et la glace de ces contrées ne ressemblent en rien à la glace et à la neige de nos hivers, et qu'on ne peut les convertir en liquide qu'à grands frais de peine et de chaleur. Nos guides dormirent profondément, ainsi que nous, et le lendemain nous continuâmes notre marche, toujours par une bise très froide, accompagnée de neige et qui dura toute la nuit.

Le 10 avril, le vent tomba dans la matinée et nous partîmes à midi, car nous avions un désir extrême de rentrer au vaisseau. Le guide Oublouria était dans un état pitoyable, presque aveuglé par la neige, et les genoux retirés par le frottement de ses culottes gelées : ce malheureux pouvait à peine voir pour se conduire, à cause des larmes abondantes qui remplissaient ses yeux enflammés. Il prit place dans notre traîneau, et nous étions de retour à *la Victory* le soir à six heures.

Le 11 avril, le commandant Ross étant rentré la veille, les guides reçurent les limes promises et partirent très heureux.

Le 15 et le 16 avril, nous détruisîmes le rempart de neige que nous avions élevé autour du vaisseau, et qui n'était plus nécessaire. Pendant ces derniers jours, la température alla de 3° au-dessous à 3° au-dessus de zéro, et varia dans ces limites.

Le 17 avril, le commandant Ross alla explorer une baie au nord, et revint avec l'assurance qu'il ne se trouvait aucun passage dans cette direction. Ainsi tombait un de nos projets, mais il en restait deux encore. C'est dans le courant de cette journée que nous vîmes les premières alouettes de neige.

Le 18 avril, un des Esquimaux nous rapporta la porte de fer d'un piége à renard que son frère avait dérobé. Il paraissait être d'opinion que, bien qu'il fût mal de voler, ce mal n'existait pas si le propriétaire ne s'apercevait pas de l'absence de son bien. Comme ils n'en faisaient pas mystère à leurs amis, ceux-ci ne manquaient point de nous en informer, et quand les voleurs étaient découverts, loin de nier leur action, ils en riaient comme d'une bonne plaisanterie. Ils nous apportaient alors quelques offrandes de paix : dans le cas actuel, par exemple, ce fut un veau marin.

Le 11, avril, le commandant Ross, toujours accompagné du maître et d'un guide, partit pour une nouvelle excursion avec les provisions de sept jours; mais ils revinrent le lendemain après avoir constaté qu'il se trouvait un canal tortueux, large de deux cents pieds au plus, au nouvel établissement de Schagavoke; qu'il avait un mille de long, et était au fond d'une baie, et conduisait aussi dans l'intérieur à un spacieux bassin de cinq milles de diamètre. Une scène assez plaisante avait eu lieu pendant cette excursion: les chiens, ayant aperçu au loin trois rennes sur le rivage opposé de la baie, s'étaient mis en chasse avec le traîneau après eux; à chaque bond qu'il faisait, quelque partie du bagage sautait dehors, au grand divertissement du guide, à qui cette plaisanterie faisait pousser des cris de joie, et ce ne fut qu'au bout de trois heures que la scène finit, grâce à deux glaçons qui tenaient serré le traîneau.

Il était donc maintenant bien constaté qu'il n'y avait point de passage dans la mer occidentale au sud du 70e degré, et il était par conséquent inutile de dresser des plans pour nous diriger avec le vaisseau sur ce point. Notre attentif examen devait dès lors se porter plus au nord. Une partie du rapport de ce dernier voyage était d'un vif intérêt pour nous, puisqu'elle nous apprenait qu'on avait vu à douze milles seulement de nous des rennes et des traces innombrables des pas

de ces animaux, suivies des traces de pas de leurs ennemis les loups.

Le 17 avril, tout le village nord était en confusion par suite de la mort d'un enfant qui avait été tué par la chute d'une pierre : son père et ses cinq frères sortirent, avec toutes les apparences de la frénésie, et le couteau à la main. Comme on ne savait pas ce que cela voulait dire, nos gens prirent leurs fusils : alors on força le père à rentrer dans la cabane, et la paix fut rétablie.

En somme, ce mois avait été beaucoup plus chaud dans sa première partie qu'on ne devait l'espérer pour la saison, mais la fin fut si froide que le terme moyen fut zéro. Le plus important des événements qui le concernent furent ces deux voyages, auxquels un troisième allait s'ajouter, car le commandant Ross était parti le 27, et je dois lui laisser raconter cette expédition.

Comme la saison s'avançait rapidement, j'avais un vif désir de visiter ce lieu au nord, que les naturels avaient désigné sous le nom de *Aws-rouk-tou-te-ak :* c'était une préparation au grand voyage que nous projetions vers l'océan Occidental. Nous partîmes donc de bonne heure le 27 avril, et en approchant des cabanes, nous fûmes excessivement désappointés quand nous n'entendîmes pas les joyeuses acclamations qui nous saluaient ordinairement. Une surprise très désagréable y succéda, car nous découvrîmes que les enfants et les femmes avaient tous été éloignés, et nous savions que c'était là un signe d'hostilité : nous fûmes bientôt convaincus de ce fait en voyant les hommes armés de leurs couteaux. Les regards sombres et mornes de ces gens présageaient malheur, mais il nous était impossible de former aucune conjecture sur la cause de ces dispositions.

Nous pouvions les voir beaucoup mieux qu'ils ne pouvaient nous distinguer, car le soleil les frappait au visage. C'est le bruit de nos chiens qui les avertit de notre arrivée et de notre approche, et dès qu'ils les entendirent, un d'eux sortit précipitamment d'une hutte, en brandissant le grand couteau qui sert à attaquer les ours, et en même temps des larmes coulaient sur sa figure âgée et sillonnée de rides, et il regardait autour de lui d'un œil hagard pour chercher les objets de son animosité. En peu d'instants il leva son bras pour lancer l'arme à moi et au chirurgien qui étions à quelques pas de lui ; mais le soleil l'ayant ébloui, il tint son bras suspendu pendant un moment. Son fils arrêta alors sa main et nous eûmes le temps de la réflexion, et de nous préparer à la défense, bien qu'elle parût devoir être de peu d'utilité en cette occasion. Nous nous retirâmes au traîneau où j'avais laissé mon fusil, et n'osant pas le quitter, puisque M. Debernethy n'avait pas d'armes, nous attendîmes l'issue, nous perdant en conjectures sur les motifs de l'offense, puisque nous nous étions séparés la veille bons amis.

Le féroce vieillard Pou-wit-yah était encore tenu serré par ses deux fils, qui lui attachèrent les deux bras au dos, et il faisait de vains efforts pour se débarrasser, pendant que le reste de son parti se tenait prêt à seconder toute tentative qu'il ferait contre nous. Il y avait toutefois parmi eux quelques différences d'opinion, et ils n'étaient pas tous également ennemis : c'est ce que l'on devait conclure de la conduite des deux jeunes gens. Nous pouvions donc encore espérer quelques explications avant d'en venir aux extrémités. Ils commencèrent en effet à discuter entre eux, puis ils se divisèrent comme pour nous cerner. Je crus devoir arrêter ce mouvement, et la vue de mon fusil en joue suffit pour les disperser et les faire rentrer dans leurs huttes.

Je ne pouvais les décider à se rapprocher ou à répondre à mes questions, quand une femme eut le courage et la confiance de venir à nous : elle nous expliqua la cause de tout ce tumulte, lequel, tout absurde qu'en était le motif, eût pu avoir un dénoûment fatal. Un des enfants adoptifs de Pou-wit-yah, bel enfant de sept ou huit ans, que nous connaissions, avait été tué, comme il a été dit, la veille par la chute d'une pierre, et ils avaient attribué ce malheur à notre influence et aux pouvoirs surnaturels dont ils nous croyaient doués. Alors le père avait médité contre nous la vengeance dont l'exécution avait commencé. J'eus beaucoup de peine à persuader à cette bonne femme que nous n'étions pour rien dans cette catastrophe. Elle retourna cependant vers ses compatriotes, et répéta ce que j'avais dit : alors ils se calmèrent, mais nous pressèrent de retourner au vaisseau, attendu qu'il leur était impossible de nous donner des guides avant trois jours, et de se servir de leurs chiens durant les trois journées qui suivaient la mort d'un des leurs. Bien que ce fût là, suivant toute probabilité, un usage funéraire, cependant je désirais les y faire renoncer, car trois jours perdus à cette époque de l'année étaient d'une grande importance.

Je montrai alors une grande lime, l'offrant à celui qui voudrait nous accompagner, et leur disant en même temps que, s'ils refusaient, nous irions seuls, et qu'ils perdraient ainsi la récompense. Sur ce, une délibération de quelques minutes eut lieu entre eux, et elle eut pour résultat que Pou-yet-tah, cédant aux instances de sa femme, s'offrit pour nous accompagner, pourvu que je permisse à Illiktah, beau garçon de seize ou dix-sept ans, de se joindre à lui. On pense bien que j'y consentis, car deux compagnons ne pouvaient qu'être plus utiles qu'un seul, et ils allèrent, en conséquence, dans leurs huttes faire les préparatifs du voyage. La paix était désormais tout-à-fait rétablie, et l'entière confiance de leurs relations avec nous ne semblait pas avoir été troublée.

Départ pour une nouvelle excursion. Chasse au bœuf musqué. Détails curieux sur l'état civil de ces peuples. Retour au vaisseau.

Il était dix heures quand nous nous mîmes en route vers l'angle nord-ouest de la baie, et nous fûmes suivis aussi loin que possible par les acclamations de nos amis. Les bagages et les provisions étaient sur deux traîneaux tirés chacun par six chiens. Nous avions fait dix ou douze milles quand le guide Pou-yet-tah arrêta son traîneau, et me frappant sur la poitrine, me dit que j'étais *bon*, puis, remarquant pour la première fois que j'avais laissé derrière moi mon fusil, il me plaça dans la main sa lance, en me disant que je devais être armé aussi bien que lui. Alors il tira de son long vêtement le couteau qu'il y avait tenu caché et le tint en guise d'arme. Quand il arriva à un trou de veau marin qu'il connaissait, il appliqua son nez à la légère couche de neige qui le couvrait, et dit que l'animal l'avait abandonné depuis quelques jours.

A deux heures de l'après-midi, nous entrâmes dans une anse que le guide appelait *An-ne-reak-to*, se dirigeant devant le nord-nord-ouest, et ayant à peu près un mille de large à l'entrée.

Le cap est de cette ouverture se nommait *Neak-kog-enck*, dénomination prise d'un roc saillant qui avait une ressemblance imaginaire avec une tête humaine. La pointe ouest, nommée *Neek-lerrid-yeou*, forme l'extrémité de *Ac-caud-le-ruk-tuk*, appellation qui paraît s'appliquer à toutes les terres, ou péninsules, qui sont à peu près entourées d'eau salée ou douce. Nous suivîmes la rive ouest de cette anse jusqu'à l'embouchure d'une rivière, laquelle, bien que couverte de glaces d'eau douce, portait des traces évidentes de l'action du flux et du reflux. A six heures nous arrivâmes à un petit lac où cette rivière prend sa source, et qui était entouré de bords hauts escarpés et en précipices, dont les ravins étaient remplis d'une neige serrée qui couvrait aussi les lointains sommets des montagnes. De ce point nous tournâmes plus au nord, traversant une chaîne élevée afin de gagner un autre lac. Nous n'arrivâmes à notre halte qu'à dix heures,

après une pénible marche de trente milles. Les deux Esquimaux eurent bientôt construit une excellente cabane de neige, et après notre souper de viande gelée, nous nous mîmes à dormir.

La nuit fut extrêmement tempêtueuse, et le lendemain matin le vent soufflait violemment du nord avec une épaisse neige qui nous contraignit à partir tard, mais à midi le temps devint beau. La latitude était de 70° 25' 19". Nous vîmes à cette heure un grand nombre de marques d'Esquimaux élevées sur un îlot au milieu d'un grand lac. Nos guides nous apprirent que c'était une station de pêche très fréquentée en été et en automne, attendu que, pendant ces saisons, le saumon abondait dans le lac où il remontait de la haute mer par une rivière qui sort de l'angle nord-est de cette nappe d'eau. La station se nommait *Nap-pur-re-rep-ta-lig*. Ce lieu est entièrement entouré de montagnes de granit et les îlots sont formés du même roc. Le lac est d'une forme très irrégulière, et son étendue est considérable du nord-est au sud-ouest.

Quittant ce point, nous traversâmes le lac dans la direction du nord-ouest; mais notre marche était très pénible à cause de la grande profondeur de la neige peu solide qui occupait le cours de la rivière et le lac, et c'était malheureusement la direction qui nous convenait le mieux. Cet endroit, comme dans tous les endroits pareils dans le pays, se nommait *It-tib-lin-neak*. Bien que la route fût aussi mauvaise que possible, nous en trouvâmes une partie qui était pire que tout le reste. Au milieu de la rivière se trouvait une chute congelée, laquelle, outre les masses de glaces qui perçaient les amas des neiges, était d'une pente si rapide, que les traîneaux y glissaient avec une vitesse effrayante, passant devant les chiens qu'ils entraînaient, et mettant en danger tout ce qu'ils portaient.

Nous pûmes arriver au lieu de halte par un chemin plus escarpé, mais moins périlleux, et quand mes guides me virent prendre mes instruments pour faire des observations, cet aspect les ramena à nous croire sorciers; puis, comme l'idée de manger est toujours la première dans l'intelligence d'un Esquimau, ils s'inquiétèrent de savoir si, au moyen de cette inexplicable machine de cuivre, nous pourrions découvrir des bœufs musqués ou les voir dans les montagnes. Je ne désirais nullement passer pour un devin, car cette réputation peu enviable nous avait déjà failli mettre dans une position difficile. Je me hâtai donc de déclarer que j'ignorais entièrement ce que devenaient les bœufs musqués : notre guide n'avait du reste pas besoin d'une intervention surnaturelle, car, en moins d'une demi-heure, il avait déjà remarqué les vestiges de plusieurs de ces animaux sur le penchant de la montagne au pied de laquelle nous nous trouvions. En les examinant, il s'aperçut que les animaux étaient passés il y avait déjà quelques jours; mais une recherche plus active le conduisit sur les traces de deux bœufs qui venaient de passer en ce lieu ce soir même. Nous retournâmes donc aux traîneaux, et après avoir choisi une place pour y construire une hutte, soin que nous laissâmes au jeune garçon, il prit son arc et partit, menant en lesse deux chiens, et me priant de le suivre avec mon fusil et mon chien favori Tup-to-ach-rea.

Quand le guide eut retrouvé les traces, il lâcha immédiatement ses chiens, et je fis de même du mien : alors ils partirent à toutes jambes, et eurent bientôt disparu. Nous suivîmes leur direction assez péniblement pendant deux heures sur un terrain escarpé et à travers une neige épaisse, jusqu'à ce que le guide, voyant que les pas des chiens ne suivaient plus ceux des bœufs, en conclut qu'ils avaient joint les animaux, et que probablement ils tenaient aux abois l'un ou l'autre. Il en était ainsi en effet, et en tournant l'angle d'une montagne, nous vîmes un beau bœuf en échec devant les trois chiens.

Nous courûmes aussitôt en avant : Pou-yet-tah était toutefois le premier et sur le point de lancer sa seconde flèche quand je le rejoignis. Elle avait frappé l'animal sur une côte, et ne détourna pas un instant son attention des chiens qui continuaient d'aboyer et de sauter autour de lui, le prenant aux talons quand l'occasion s'en présentait ou quand il se détournait pour fuir, puis battant en retraite dès qu'il leur faisait face. Pendant tout ce temps, il tremblait de colère, et faisait tous les efforts possibles pour atteindre ses assaillants; mais il ne pouvait y parvenir, tant ils étaient habiles à cette manœuvre.

Il était facile de voir que les armes de mon compagnon étaient de peu de valeur dans une telle lutte, ou que du moins elle ne pouvait assurer la victoire qu'au bout de quelques heures, car il continuait de tirer sans aucun effet apparent après avoir perdu beaucoup de temps à viser, et en perdant beaucoup encore à chercher ses flèches. Je fus ravi de cette circonstance, et sans parler de la valeur de la proie en question, de leur montrer la supériorité de nos armes, et je tirai deux balles au bœuf, à la distance de quinze pas environ. Elles portèrent et il tomba, mais, se relevant subitement, il s'élança sur nous; et nous étions déjà si près! Nous évitâmes l'attaque, en nous réfugiant derrière une grosse pierre qui se trouvait par bonheur près de nous, sur laquelle il se précipita avec tant de furie, qu'il se frappa la tête au point de tomber à terre avec un fracas qui fit que le sol durci répondit par un écho. Alors mon guide essaya avec son couteau de lui porter le dernier coup, mais l'ayant manqué, il chercha un asile derrière les chiens qui accouraient alors pour l'attaque. L'animal saignait alors si abondamment, que les longs poils qui couvrent ses côtes étaient collés de sang, et cependant sa fureur et sa force ne paraissaient pas diminuées, car il continuait à avancer et à porter des coups de tête avec tout autant de férocité qu'auparavant.

Pendant ce temps, j'avais rechargé mon fusil, et je m'avançai pour tirer de nouveau, quand le bœuf s'élança vers moi comme la première fois, à la grande terreur de Pou-yet-tah, qui me disait de me réfugier encore dans notre premier poste; mais j'avais eu le temps de bien viser à mon aise, et l'animal tomba sous mes deux coups, mais non pas avant qu'il fût seulement à cinq pas de moi. La vue de son ennemi abattu fit que mon compagnon poussa des cris et dansa de joie : quand il m'eut rejoint il était mort. Une balle lui avait traversé le cœur, et l'autre lui avait mis l'épaule en pièces. L'Esquimau était confondu d'étonnement à l'aspect de l'effet de nos armes à feu : il examinait avec soin les trous que les balles avaient faits, et me montrait comment quelques-unes avaient percé d'outre en outre. C'est l'état de l'épaule brisée qui le surprit le plus, et il serait difficile d'oublier son regard d'horreur et de stupéfaction quand il releva la tête pour me regarder, en s'écriant *noro-ek-poke* (il est cassé).

Il y avait dix heures que nous étions à jeun, et je m'attendais tout naturellement à ce que mon ami se hâterait de servir de ce bœuf un bon dîner : je lui faisais injure, et sa prudence l'emporta sur son estomac. Il se contenta de mêler avec la neige qu'il fit fondre pour étancher sa soif un peu de sang chaud, et se mit tout de suite à écorcher l'animal. J'aurais dû me rappeler que cette opération serait bientôt devenue impossible, car le froid aurait sous peu de temps fait du tout une masse inséparable. C'est pour la même raison qu'il fit quatre parts de la carcasse; mais il ne mangea pas ce qui se trouvait dans l'estomac de l'animal, comme il l'eût fait du contenu de l'estomac d'un renne, qu'un Esquimau regarde comme un mets très délicat. Notre appétit se révolterait certainement contre un plat de légumes accommodés de cette façon, mais il est pour eux un aliment très utile et très salubre au milieu de leur grossière nourriture animale, puisqu'il leur est à peine possible de recueillir par eux-mêmes des végétaux à manger.

Comme il nous était impossible d'emporter notre

proie, nous bâtîmes au-dessus de ses débris une hutte de neige, et nous nous remîmes en route pour aller retrouver notre compagnon Nous découvrîmes sur notre chemin un autre bœuf à un quart de mille environ, mais nous étions beaucoup trop fatigués pour penser à le poursuivre.

Le 29 avril à cinq heures du matin, nous rentrâmes dans la hutte qui avait été bâtie, assez las et assez affamés pour trouver un très vif plaisir dans un souper chaud et le sommeil. Nous avions apporté avec nous un peu du bœuf, et nous le trouvâmes très bon, car sa chair n'a point à cette époque de l'année la saveur du musc, et il est probable que ce goût extraordinaire se manifeste (et l'on connaît des effets analogues dans d'autres animaux) lors de la saison du rut. Je constatai alors que nous étions par les 69° 35' 45" de latitude et 38' 33" de longitude ouest du vaisseau.

Nous n'étions pas endormis depuis plus de quatre ou cinq heures quand les aboiements des chiens et les cris de Pou-yet-tah nous réveillèrent. Aux questions que j'adressai au jeune garçon, il me fut répondu que notre guide le chasseur s'était esquivé en silence de la hutte il y avait une heure pour aller à la poursuite du bœuf que nous avions vu la veille. Il revint bientôt, et me dit qu'il avait trouvé l'animal paissant sur le sommet de la montagne, qu'il avait marché sur lui par le seul chemin accessible, en se tenant au milieu de ses chiens,et qu'il s'en était acquitté avec tant de promptitude que le bœuf, ne voyant aucun autre moyen de fuir, s'était jeté dans le précipice.

Nous trouvâmes en effet le corps de l'animal dans l'endroit qu'il nous avait indiqué, extrêmement déchiré par la chute qui avait été de trente pieds et plus; mais pour l'usage auquel il était destiné peu importait qu'il fût ainsi en lambeaux. La même opération se renouvela, et toute la journée fut employée à transporter la viande à notre cabane. Là, après avoir dîné, nous passâmes la nuit dans nos sacs de fourrure.

Le 30 avril, le vent du nord était si violent qu'il fut impossible de quitter la cabane de tout le jour, et nous eûmes tout le temps de causer avec nos compagnons de l'incident qui s'était passé. Pou-yet-tah lui-même avait un vif désir de s'expliquer sur ce point, et il se mit à nous raconter l'événement avec tant de véhémence qu'il me semblait d'abord que sa colère se ranimait et que nous allions renouveler la querelle. Cependant je ne tardai pas à comprendre que toute cette énergie de démonstration était l'effet de l'anxiété où le tenait le besoin de me convaincre que ses amis n'étaient pas blâmables, et qu'ils avaient agi sous l'influence de la conviction où ils étaient de notre perfidie. Il finit par me remercier de ce que je n'avais pas tué son père ou brisé son épaule comme j'avais fait au bœuf musqué. Cet entretien amena des assurances mutuelles de bon accord et d'amitié.

Je fus au premier abord surpris d'entendre mon guide Pou-yet-tah appeler Pou-wit-yah son *père*, car, suivant toute apparence, il n'y avait que peu de différence d'âge : j'en demandai l'explication, et j'appris que Pou-wit-yah était son beau-père seulement, et qu'il n'était même que le second à ce degré de parenté, car Pou-yet-tah avait, du vivant de son propre père, qui avait pris une autre femme, deux beaux-pères, et le premier des deux avait épousé la femme dont Pou-wit-yah s'était séparé à l'amiable : voici quelle en fut la cause. L'homme avait désiré passer à l'ouest, et la femme au contraire rester dans sa famille Ils se séparèrent donc un mois après la naissance de Pou-yet-tah, et la femme épousa alors un autre homme, dont elle avait eu quatre enfants. Ce mari se noya, mais il laissait à sa veuve une grande fortune dans ses cinq fils. On conclura sans doute de ces détails que ces mariages seraient mieux qualifiés de concubinages, et pour corroborer cette opinion je répéterai que mon guide et son demi-frère n'avaient qu'une femme à eux deux.

C'est dans de pareils entretiens que toute la morne journée s'écoula. Le vent hurlait autour de nos murailles de neige, et la neige qu'il apportait violemment retentissait contre ces murailles avec un bruit sifflant que j'étais bien aise d'oublier dans la conversation, qui empêchait quelquefois de l'entendre. Bien que notre maison n'eût pas quatre pieds de haut, et que nous fussions par conséquent forcés de nous y tenir constamment assis, elle était chaude cependant, et le contraste la rendait confortable. Il en est de beaucoup meilleures, qui n'ont jamais été si précieuses et si pleines de contentement et de calme sécurité.

La conversation de nos amis ne les empêchait cependant point de se servir de leur mâchoire pour un tout autre emploi. Ils passèrent toute la journée à dépouiller de viande la partie supérieure du bœuf, et l'enlevant par longues aiguillettes étroites, ils se les fourraient dans la bouche aussi avant qu'ils pouvaient les pousser, puis, coupant le morceau à la hauteur du bout du nez, ils aspiraient les bouchées comme eût pu le faire un chien affamé. Ainsi, se passant de main en main chaque tranche, ils réussirent enfin à avaler toute la viande du cou, de l'épine dorsale et des côtes d'une moitié du bœuf. Ils suspendaient cependant la manœuvre de temps à autre pour se plaindre de ce qu'ils ne pouvaient plus manger, et se laisser tomber sur leurs lits ; mais le couteau et le morceau non achevé ne quittaient pas leurs mains, et ils recommençaient avec autant d'énergie qu'auparavant, dès qu'ils sentaient la possibilité d'exploiter une autre masse de viande.

Dégoûtantes brutes ! la hyène même eût rempli son ventre et serait allée dormir ensuite. Leur estomac était tendu à un point incroyable, et ce poids leur causa une mauvaise nuit. S'ils avaient eu ou non le cauchemar, à coup sûr nous les eussions entendus parler le matin.

Singuliers usages matrimoniaux. On fait du jour la nuit pour la commodité du voyage. Retour au vaisseau.

Le 5 mai, les deux guides qui avaient suivi le commandant Ross avaient été retenus par le désir de prendre un bœuf musqué; mais ils n'en avaient pas vu. Le lendemain, une autre famille vint du nord, apportant un peu de veau marin et quelques peaux, et elle fut suivie d'un vieillard que nous n'avions pas vu encore, mais qui était père de ceux des enfants que nous connaissions. Il nous sembla que sa femme avait quitté son dernier mari, le troisième dont elle fût en possession, pour aller vivre avec lui. Autant que nous pûmes le concevoir, cet arrangement était légal ou formait une coutume équivalente à la loi. Le 8 mai, nous reçûmes la visite de cette jeune femme, du vieillard et des deux enfants. Outre cette femme, le vieillard en avait une autre, tandis que les deux jeunes gens possédaient une épouse à eux deux : toute la société vivait d'ailleurs paisiblement en commun. Il y avait aussi une vieille femme avec deux maris, qui complétaient cette étrange famille polygame. On nous y assura que tout s'y passait avec la plus parfaite harmonie.

Le 5 juin, les hommes s'étant reposés, nous continuâmes notre voyage avec courage par un temps beau et clair. A sept heures, nous atteignîmes l'extrémité nord-est du grand lac de Teidjgriak, et nous dressâmes notre tente; car le soleil avait beaucoup de force à huit heures du matin ; puis nous fîmes notre souper, qui avait pris la place du déjeuner depuis que nous nous mettions au lit à neuf heures. Ce grand lac, qui a dix milles de long, paraît n'avoir en quelques endroits qu'un mille de large, parce qu'il contient une chaîne d'îles; mais il est des points où il doit avoir de trois à quatre milles et plus. Nous repartîmes après ce que nous appelions notre déjeuner, à sept heures de l'après-midi, et ayant traversé deux lacs. Nous arrivâmes au golfe de Sebag-a-voke, qui est l'extrémité d'un bras de la mer orientale, qui s'étend à environ

huit milles dans les terres. Ainsi l'isthme se réduit à dix-sept ou dix-huit milles de largeur, dont douze sont de l'eau douce : de sorte qu'il n'y a en réalité que cinq milles de terre entre les mers orientale et occidentale. L'isthme était couvert de cercles de pierre, restants des habitations des naturels, et nous vîmes un singulier monticule carré, uni, couvert de végétation, semblable aux deux faces d'un bastion, et qui, à l'examen, fut reconnu pour être le résultat d'alluvions déposées par le confluent de deux rivières. On sait que de pareils dépôts ont été souvent pris dans nos pays pour des campements romains ou autres.

Le 7 juin, à sept heures du matin, nous rentrâmes au vaisseau après une absence de près de neuf jours, et trouvâmes chaque chose en ordre et tout le monde en santé. Pendant notre voyage, les naturels étaient venus au vaisseau, et entre autres l'homme à la jambe de bois, qui l'avait cassée, et vint prier le charpentier de la lui raccommoder.

Nouvelle excursion. Première vue de la mer à l'ouest. Ration réduite de moitié. On arrive à la mer. On est contraint d'abandonner le voyage. Grand festin. Femmes prêtées.

Le 10 juin, nous fîmes un trou dans la glace au-dessus du *Krusenstern*, qui y était enfoui; mais il s'y trouvait enfoncé à une telle profondeur, que nous ne pûmes parvenir à voir ce bâtiment. La glace se couvrait d'eau de plus en plus. Le 12, on retira entièrement la toiture de toile, et l'on y substitua la tenture d'été. Le temps était couvert, et la première pluie de la saison tomba dans la soirée. On vit les torrents rouler du haut des montagnes, et nombre de canards et d'oies parurent pour la première fois. Il est à peine besoin de dire que les diverses espèces d'animaux forment par leur successive apparition dans ce pays un calendrier analogue à celui de la floraison des plantes sous nos climats; car, chez nous, les migrations des oiseaux, à l'exception de celle de l'hirondelle, du rossignol et du coucou, sont peu remarquées.

Le 20 mai, à deux heures, nous gagnâmes une pointe qui formait un des côtés d'une vaste baie que je nommai *Richardson*. Nous la traversâmes, allâmes camper du côté opposé, et le 29, à six heures du soir, nous partîmes pour aller aboutir à une pointe que j'appelai le cap *Félix*, qui est le cap sud-ouest du golfe de Boothia. Là nous vîmes que la terre tournait au sud-ouest, tandis que la vaste étendue de l'Océan qui s'étendait à nos pieds nous donna la certitude que nous avions enfin atteint la pointe septentrionale de ce continent, que j'avais déjà reconnu, avec beaucoup de satisfaction, comme tendant vers le cap Turnagain, latitude 69° 46' 19", longitude 98° 32' 49".

Cette pensée que nous venions de doubler la pointe la plus au nord de cette partie du continent, et de découvrir que la côte prenait la direction désirée, ne pouvait que nous donner la plus grande satisfaction. La vaste étendue de mer que nous avions aperçue du haut du cap Félix, dégagée de toute apparence de terres, exaltait encore nos espérances. Notre distance du cap Turnagain n'était pas maintenant plus considérable que celle que nous avions déjà parcourue, et quelques jours de plus nous auraient suffi pour revenir triomphants au navire. Mais ces journées n'étaient pas à notre disposition; car ce n'était point seulement le temps qui manquait, mais tout moyen de subsistance. Il fallut donc nous soumettre encore à songer à revenir au bâtiment par le plus court chemin possible. Je laissai un jour de repos à mes hommes, puis, repartis à huit heures, nous allâmes dans le sud-ouest jusqu'à minuit, quand, du haut d'une masse de glace de quarante pieds de haut, nous vîmes une pointe de terre portant au sud-ouest, à quinze milles de distance, et reconnûmes sa continuité avec celle où nous nous trouvions. Là, déployant notre pavillon, nous prîmes possession de tout ce que notre œil découvrait jusqu'à cette pointe lointaine, et celle où nous étions reçut le nom de pointe *Victory*.

C'est à une heure du matin, le 30 mai, que nous tournâmes le dos à ce point dernier et extrême de notre voyage, et nous arrivâmes à notre premier campement à six heures.

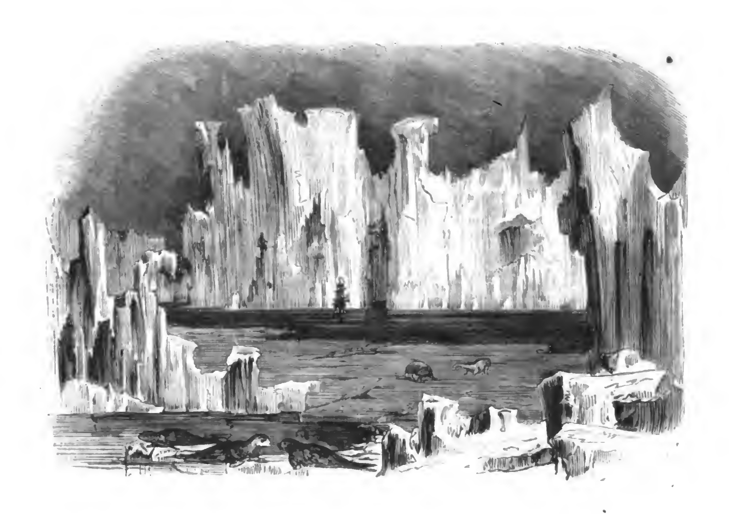
Le 6 juin, étant arrivés à Neyielle, j'entendis bientôt les cris des Esquimaux, et un jeune homme ne tarda pas à nous rejoindre avec les expressions de la plus haute satisfaction. Un des naturels me conduisit à un amas de pierres, où je trouvai un billet du capitaine Ross, par lequel il m'apprenait qu'il m'avait attendu jusqu'au 4, et avait déposé quelques provisions à une certaine distance de cet amas de pierres. Quant aux provisions, les chiens des habitants les avaient découvertes, et Miluksa les avait apportées chez lui. Je me rendis immédiatement à sa tente, et sa mère m'apporta ce qui en restait: car elle reconnut qu'ils s'étaient servis d'une partie du dépôt. Tout ce qu'ils nous avaient gardé se composait de huit livres de viande et d'un peu de pain; mais ces objets mêmes étaient dans un état peu acceptable. Ils avaient jeté la caisse de rhum et de jus de limon, qu'ils appelaient de *l'eau très sale*, et alors ils nous montrèrent un étang où nous pouvions nous procurer de l'eau très propre.

Ils nous présentèrent ensuite un peu d'un poisson qui semblait être une petite espèce de morue, et ils promirent de nous en prendre. Ceci nous décida à camper près d'eux, et nos dispositions à cet effet étaient achevées à quatre heures de l'après-midi. Pendant le dîner, composé du poisson qui nous avait été donné, les naturels s'assemblèrent autour de nous, pour nous interroger sur notre voyage et son objet; ils étaient surtout en peine de savoir si nous avions été à Oudjioulik. Les étrangers nous furent cérémonieusement présentés par nos anciens amis, et nous fûmes ensuite divertis par une histoire de leurs propres aventures pendant notre absence, récit que nous ne pûmes nous empêcher de regarder comme étant embelli et brodé à nos dépens, à en juger par les éclats de rire qui suivirent ces anecdotes. La longueur de nos barbes, qui n'avaient point été rasées depuis notre départ de *la Victory*, était, entre autres choses, une source de grand amusement, et l'un d'entre eux, étranger, dont la barbe était d'une dimension inusitée dans ces tribus, réclama à ce titre un droit de consanguinité avec nous. Cet homme, nommé *Ou-wen-you-ah*, était très intelligent et grand voyageur. Il m'apprit que Oudjioulik était à plusieurs journées encore du lieu où nous étions; qu'il fallait d'abord entrer dans un bras de mer, ensuite voyager trois jours sur les lacs, à travers des terres basses; qu'après les avoir dépassées on retrouvait l'eau salée, et qu'il fallait encore marcher plusieurs jours le long de la côte. Comme le temps était très beau, je pus prendre quelques observations à notre station qui se nommait *E-nouk-schalig*.

Dans la matinée, deux femmes nous apportèrent de la graisse de veau marin pour notre feu, et un homme, qui avait pêché pendant notre sommeil, nous donna toute sa pêche; et de trois heures en trois heures nous recevions de ces gens un renfort de provisions fraîches, sans aucune vue intéressée : c'était de l'hospitalité pure, et mes deux chiens eux-mêmes n'étaient pas oubliés.

Pendant que les hommes travaillaient à certaines réparations urgentes, je me rendis avec un des naturels dans le détroit de Ik-ke-rusch-yuk, pour examiner le lieu où se déchargeait dans la mer la rivière que j'avais découverte le 8 avril, et je reconnus que sa branche occidentale doit y tomber quelque part au sud de la pointe Scott.

M. Abernethy m'apprit que, pendant notre absence, les naturels leur avaient donné un festin pour lequel chaque famille avait fait cuire plein un chaudron de



Nous étions encore, à la fin de juillet, entièrement entourés de glaces.

poisson. On les avait d'abord invités à l'une des tentes, d'où, le chaudron étant épuisé, ils avaient passé chez une autre famille, qui les avait traités de la même façon, et ainsi de suite pour chacune des cinq tentes. Un trait de politesse exquise, que l'on eût plutôt attendu d'un ancien Espagnol que d'un Esquimau, c'est que, vers le temps que dura ce long repas, ces hôtes réellement bienveillants ne cessèrent de remercier leurs convives de l'honneur qu'ils leur faisaient.

Le 10 juin, étant maintenant bien remis par un jour de repos et de bonne nourriture, nous partîmes à dix heures du soir, après avoir donné à nos hôtes tout ce que nous pûmes, et encore répondirent-ils à ces cadeaux par un don abondant de poisson, lequel, avec la graisse dont on nous avait largement pourvus, nous approvisionnait amplement pour le reste du voyage. Ils nous recommandèrent, au moment de la séparation, de suivre les traces d'un détachement qui nous avait précédés, et nous ne pûmes mieux faire que de nous tenir sur les pas de ces guides inconnus.

Nous arrivâmes le 11, à huit heures du matin, à Tarrionetyoke, latitude 69° 41' 6", longitude 2° 54' 21", et nous campâmes sur le bord sud de la rivière qui porte à la mer les eaux de cette succession de lacs.

Le 12 juin, à huit heures du soir, après avoir traversé à gué une partie de la baie de Schazavoke, nous fîmes halte par les 69° 48' 10" de latitude et 92° 23' 9" de longitude, sur un petit rocher ou îlot, où nous trouvâmes en fleur la *saxifraga oppositi-folia* : c'était la première que nous voyions de tout le printemps. Nous apprîmes cependant, le lendemain, 13 juin, au vaisseau, qu'elle avait paru beaucoup plus tôt dans le voisinage.

Suite du journal. Enorme appétit des Esquimaux. Usage de sable. Mille livres pesant de poisson payées avec un couteau. Le vaisseau se retrouve libre et à la voile. Il fait trois milles seulement, et se retrouve captif.

Le 17 juin, je fis présent à Ikmallik d'un souverain pour porter à son cou, comme étant le portrait de notre grand chef, en le priant de le conserver et de le faire voir à tous les Européens qu'il rencontrerait à l'avenir. Quelque chose qui pût arriver, il n'était pas probable qu'il le dépensât jamais; mais il aurait été grandement étonné s'il l'avait vu se changer contre du bois, du fer, des hameçons, des haches, des couteaux et des aiguilles. Le lendemain, on débarrassa les chaloupes de la neige qui les couvrait, et l'on se prépara à une excursion pour explorer la ligne de côtes au sud-ouest.

Que les rapports extravagants du capitaine Cochrane soient vrais ou non, la voracité des sauvages septentrionaux sur les deux continents est suffisamment connue. Ces estomacs du nord ont été regardés comme spécialement puissants, mais le Boschman de l'Afrique méridionale a des pouvoirs digestifs d'une énergie égale, et peut pareillement supporter les alternatives d'excès brutaux et de besoin. Cette vaste faculté de digestion est le résultat de la pratique et de l'habitude. L'Esquimau est un animal de proie, qui n'a d'autre jouissance que le manger.

Nous ne fûmes pas médiocrement divertis par les usages fashionables de la table dans ces parages. La tête et l'épine du dos ayant été enlevées à deux poissons, ils furent passés à Ikmallik et Tulliahui, les anciens, qui fendirent longitudinalement le corps en deux parts, partageant chacune en deux encore : alors on les roula en cylindre de deux pouces de diamètre, et un des bouts ayant été placé dans la bouche aussi avant que possible, on coupa le reste avec le couteau d'assez près pour mettre en péril le bord du nez, puis la société passait le reste au voisin. L'un d'eux s'étant mis ensuite à manger les débris qui étaient sur une de nos assiettes, où il y avait un peu de jus de limon, il fit la grimace au grand amusement et au rire de l'assemblée. L'homme paraît être un animal rieur, comme on l'a dit, même quand il approche d'aussi près que possible de ses inférieurs à quatre pattes.

Le 2 juillet j'allai avec Ikmallik, à l'une des fosses où ils gardent leur poisson quand il est gelé, et supposant qu'elle pouvait contenir quarante saumons au moins, je lui offris en échange du tout un grand couteau qu'il accepta avec empressement. Je ne me serais point risqué à offrir un tel prix si j'avais su au juste le contenu de ce dépôt où je trouvai deux cent vingt poissons pesant cinq livres chacun. Nous réussîmes à transporter aux vaisseaux toute cette chair fraîche. Pendant cette courte expédition nous avions visité une rivière que les naturels nomment *Tatchik :* elle est à quinze lieues du vaisseau, et a environ cinq cents pas de large.

A la fin de juillet, nous étions plus captifs que jamais, car la terre était impraticable et la mer n'était pas libre encore autour de nous : cependant le 1er août nous nous aperçûmes qu'une forte brise du nord avait mis enfin la glace en mouvement vers l'est, et elle prenait l'aspect d'amas de glaçons entremêlés de flaques d'eau. Il ne manquait qu'un vent du sud pour disperser la glace rompue. Le 7, enfin le vent qui souffla du sud-ouest pendant dix heures fit mouvoir les glaces, mais le vent du nord les arrêta et les serra de nouveau.

Tout le mois d'août fut un mois d'anxiété de chaque jour et de chaque heure, d'espoir et d'appréhensions constantes, de promesses enfin qui ne se réalisaient jamais. Il n'y avait que quatre semaines de cet été incertain que nous attendîmes sans cesse. Enfin, le 3 septembre et les jours suivants nous travaillâmes à nous frayer un canal pour sortir de la baie, et le 17 septembre, seulement à deux heures de l'après-midi, notre vaisseau se retrouva dans l'eau libre et à la voile.

A la voile ! nous savions à peine ce que nous éprouvions, et si nous devions le croire. Il faut être un marin pour sentir que le vaisseau qui bondit sous lui, qui écoute les plus petits mouvements de la main et y obéit, qui semble ne se mouvoir qu'à sa volonté, est un être de vie, une intelligence conforme à ses désirs, et non point un corps inerte, le jouet des vents et des flots. Mais quel marin pourrait jamais le sentir aussi vivement que nous, quand cette créature, qui avait été habituée à nous porter joyeusement sur l'Océan, avait été toute une année immobile, comme la glace et les rochers qui l'entouraient, sans secours, désobéissant, mort ? Le vaisseau semblait maintenant recevoir une nouvelle vie, il nous obéissait encore, faisait ce que nous désirions, et par-dessus tout nous étions libres nous aussi. Tel fut notre éclat de joie en recouvrant la liberté : mais nous ne tardâmes pas à découvrir, comme l'ont fait maints poursuivants de toute autre indépendance, que c'était une liberté qui ne devait pas nous conduire au bonheur.

Bref, nous étions délivrés, et nous fîmes trois milles environ ; mais une chaîne de glace nous obligea de serrer la pointe qui était à cette distance au nord de nous, et nous passâmes la nuit dans un port assez commode entre deux montagnes de glace.

Le 19 septembre, nous étions encore dans ce port entourés de glace nouvelle, car le froid venait de reprendre. Nos espérances de délivrance s'éloignaient, et nous n'eûmes plus qu'à penser aux moyens de nous frayer un autre canal vers un nouveau port, où nous pussions passer la plus grande partie de l'année qui approchait. La glace avait déjà un pied d'épaisseur, et le lendemain la mer en était encore couverte, et elle était épaisse de seize pouces. C'était l'hiver, l'hiver sans aucun doute, et notre seul espoir n'était plus que dans une autre année.

Celui qui peut espérer une seconde fois autant qu'il espéra une première est d'une plus heureuse constitution que ne semblaient être quelques-uns de nos gens. Les découragés ne pouvaient cacher leurs sentiments, quoique je puisse dire du plus grand nombre que leur contentement ou plutôt leur résignation était au-delà de ce que j'espérais. Il était de mon devoir de leur montrer le beau côté de ce tableau, en récapitulant nos succès en fait de découvertes, l'excellente condition de notre vaisseau, le logis confortable que nous avions su nous en faire, notre ample magasin de provisions, notre bonne santé, la paix dont nous jouissions, et enfin le port que nous essaierions de trouver meilleur encore, c'est-à-dire d'une issue plus facile. Mais il n'est pas facile de voir le côté brillant de la vie à travers son côté sombre ; j'avais donc à me fier dans le temps et dans l'habitude pour rendre nos maux plus supportables.

Quand je repassais en esprit la température que nous venions d'avoir pendant ce mois, je remarquais qu'elle avait été plus rigoureuse que celle du mois précédent, et comme l'hiver était précoce, nous devions nous attendre à l'avoir pire aussi.

Nous passâmes tout le mois d'octobre à nous scier un canal jusqu'au port que nous avions en vue, mais ce fut véritablement un travail de tortue, puisque nous ne faisions chaque jour que de trente à quarante pieds en avant vers ce point.

Enfin le 30, la glace étant trop épaisse pour espérer d'y pénétrer davantage, nous nous établîmes dans une baie qui s'étendait au sud, après être entrés dans une crique ouverte à l'est, et que nous nommâmes *la baie du Schériff*.

Hiver précoce et long. Visite à une station d'Esquimaux. Curieux détails sur le mariage. Echange de femmes.

Le 7 décembre, si nous eûmes ce jour-là quelque nouveauté, ce fut le premier soir resplendissant que nous eussions encore vu, tout ensemble le matin, le midi et le soir, d'un soleil qui ne se levait et ne se couchait jamais ; qui promettant l'une et l'autre chose, n'en accomplissait aucune, et dont le plus haut midi n'était qu'un crépuscule, puisqu'il rampait non pas le long de l'horizon, mais sur le court espace qui nous annonçait qu'il ne nous verrait plus avant longtemps.

A la fin de décembre et de l'année 1830, notre principale pensée fut un retour vers les découvertes qu'elle nous avait vus faire. Bien qu'elles n'occupent pas un grand espace géographique, elles sont d'une haute importance, puisqu'elles ont restreint le champ des investigations au point de rendre possible ce qui en reste à faire dans une seule saison, et avec beaucoup moins de peine et de frais qu'il n'en eût fallu sans notre expérience.

Janvier et février 1831 furent semblables, quant aux circonstances atmosphériques, aux mois correspondants des années précédentes. Ils offrirent une succession de phénomènes aériens, aurores boréales, halos : le froid fut plus ou moins vif, mais il fut tel le 28 février, que nous perçâmes une planche avec une balle de mercure gelé, ce qui n'eût peut-être pas été possible jusqu'alors.

Le 1er mars, nous observâmes une brillante aurore boréale qui agita l'aiguille aimantée de la façon qui a été souvent remarquée. La lumière de cette aurore, que je pus recueillir au moyen d'une grosse loupe, n'eut aucun effet sur le thermomètre différentiel. Le froid continua d'être très vif jusqu'à la fin du mois.

La déconvenue que nous éprouvions en ne voyant pas paraître les Esquimaux croissait de jour en jour, car ils étaient un objet d'occupation et d'amusement dont nos hommes avaient plus besoin que nous. Nous manquions aussi de chair de veau marin pour nos chiens, qui seraient morts d'inanition sans nos chasses heureuses aux renards : nous aussi, nous soupirions après la venaison et le poisson frais, et nous n'étions pas tellement approvisionnés de vêtements de peau que nous n'en eussions plus à désirer.

Le 5 avril, nous fîmes la réflexion que, l'année dernière, nos excursions avaient commencé ce jour même; mais notre position actuelle était bien différente, et d'ailleurs nous ne pouvions nous en bien tirer qu'avec l'aide des naturels et de leurs chiens. L'année dernière, à la même époque, il y avait des flaques d'eau libre autour du bâtiment et le long du rivage : à présent tout était glace solide et compacte. Enfin, le 20, le commandant Ross put partir pour une excursion. Nous fûmes aussi agréablement surpris par la visite de trois naturels, Noytaknag, Poweytak et Noyenak.

Ils venaient avec leurs chiens des montagnes de l'ouest, et firent halte à un quart de mille de nous, tenant leurs mains en l'air pour nous montrer qu'ils étaient sans armes, et poussant le cri de salut ordinaire *maniy tomig*, puis nous avançâmes pour les rejoindre. Nous les reçûmes à dîner et à dormir, et ils nous donnèrent des nouvelles de leurs amis qui étaient tous à Neitchillie.

Le lendemain, prenant la trace du traîneau qui nous précédait pour guide, je partis avec le chirurgien, trois matelots et nos hôtes esquimaux pour aller visiter leur station. Nous y arrivâmes à onze heures : elle se nommait *Niokhunagriu*. On nous y bâtit surle-champ une maison, et nous ne tardâmes pas de notre côté à avoir apprêté un plat chaud qui était très acceptable après une marche de seize milles dans des glaces très raboteuses. Comme les hommes avaient oublié leurs couvertures, nous fûmes approvisionnés de peaux par les naturels.

Nous vîmes une hutte assez grande pour renfermer trois familles, puisqu'elle avait seize pieds de diamètre; mais l'état de délabrement où elle se trouvait prouvait qu'elle était occupée depuis une époque très éloignée de l'hiver. Nous fûmes très bien accueillis par les femmes, et une vieille, malade ou qui paraissait l'être, reçut du chirurgien quelques drogues. C'était la femme à plusieurs maris, et elle paya les soins du médecin avec une pierre à faire feu, et c'était là, dans son opinion, un précieux cadeau à faire. Nous apprîmes qu'un de ses enfants avait été nommé *Aglugga*, pour faire honneur, selon toute apparence, au commandant Ross qui portait ce nom parmi les Esquimaux. Nous fûmes obligés de jouer au jeu esquimau de l'ours et des chiens avec les enfants, ce qui divertit grandement toute la société.

Le 23 avril, nous partîmes, après avoir donné à chacune des femmes une aiguille, et à trois heures nous étions rentrés au vaisseau. Un des naturels étant entré dans ma cabine me conta quelques affaires de sa coterie. La veuve d'un homme mort avait immédiatement trouvé un nouveau mari parce qu'elle avait cinq enfants. Le *parce que* ne serait pas une excellente raison en Angleterre, où la famille toute faite d'un autre n'est pas ordinairement une source de bien-être; mais ici les cinq enfants sont une valeur, une grande fortune, une source de profit et non de perte, et de bonheur au lieu d'embarras. A huit ans ils commencent à être utiles; peu d'années après ils peuvent s'entretenir; enfin quand les parents sont vieux, fussent-ils des enfants d'alliance ou d'adoption, c'est à eux de soutenir la vieillesse sans appui. Il est une autre partie de leur économie politique dont je ne saurais parler avec approbation ; cependant on y trouve quelque idée philosophique quand on la rapproche de la circonstance que je viens de citer : c'est la coutume de changer de femme entre soi. Que les Romains aient agi ainsi, sous l'empire d'une tout autre civilisation, je crains fort que leurs raisons ne fussent guère admissibles; mais dans cette contrée, les vues des habitants peuvent être physiologiquement philosophiques: ce peuple a sans doute considéré qu'ainsi il aurait plus d'enfants.

Le 2 mai, les naturels nous apportèrent un veau marin qui pesait cent soixante-treize livres, et cinq grands poissons de l'espèce qu'ils nomment *erka-toukait-tou*. Le 6 mai, nous sondâmes la glace : elle avait cinq pieds et demi d'épaisseur. Nous nous mîmes à faire les préparatifs d'un voyage avec les naturels, et le 15 mai, à huit heures du matin, le premier traîneau chargé du ponton et de quinze jours de provisions, le second traîneau n'ayant que des vivres à porter, nous partîmes pour explorer la seconde chaîne de lacs et la côte ouest de la péninsule, aussi avant dans le nord qu'il serait possible de pénétrer. Nous devions être guidés par deux des naturels à travers les lacs. Ayant calculé que nous aurions atteint la côte en sept jours, notre dessein était que la seconde division, sous les ordres du commandant Ross, continuât ses investigations pendant que la première reviendrait prendre un renfort de provisions au vaisseau.

Enfin, après avoir traversé plusieurs lacs et rivières, le 25 et le 26, nous fîmes halte au lieu nommé *Padliak*, où nous vîmes une troupe de douze rennes. La terre était ici escarpée et âpre, ayant, chose rare dans ces contrées, quelque chose de pittoresque. Nous trouvâmes, dans deux huttes, trois familles de notre connaissance. A dix heures du soir, le 27, nous partîmes, et le plan était que le commandant Ross explorât la côte à l'ouest, tandis que j'examinerais celle de l'est, en revenant par Padliak. Nous nous séparâmes donc, et j'arrivai à minuit au cap Isabella, par un temps très brumeux.

Le 28 mai, nous campâmes au milieu de la baie de Padliak; mais le soleil, étant couvert, ne pouvait nous guider. Nous partîmes néanmoins à huit heures, bien que les hommes se plaignissent beaucoup de leurs yeux, trouvant notre route comme nous le pouvions, dans la confusion et l'obscurité que causait l'épaisseur du brouillard.

Le 13 juin, le commandant Ross revint de son expédition : au lieu de résumer sa narration, je la reproduirai dans ses propres paroles.

Réflexions sur l'homme. Nouveaux visiteurs. Galanterie des Esquimaux. Chasse. Grande pêche. Le vaisseau avance de quelques milles. Immobilité des glaces. Les chiens sont durement traités. Les lièvres ont déjà leur robe d'hiver. Supplice de l'aspect de la neige. Nouveau hâvre. Première pensée d'abandonner le vaisseau.

Le 21 juin le soleil avait presque atteint sa plus grande hauteur : nous étions près du solstice d'été. Cependant il n'était pas encore tombé de pluie, et le thermomètre n'avait pas fait le tour des vingt-quatre heures sans se trouver au point de glace; mais dans le cours de cette journée, il y eut une pluie de deux heures. On était sur le point d'avoir terminé l'appareillage et le gréement du navire, et il y avait pour

nous quelque chose de décourageant à nous voir prêts si longtemps avant que le temps fût favorable; nous étions arrivés à la fin de juin, le solstice était passé et nous avions toujours des gelées de nuit sans que le jour y apportât une véritable compensation. Un solstice d'hiver, en Angleterre, est en vérité bien rarement ce qu'était notre solstice d'été dans cette région déplorable.

Tel est néanmoins le climat sous lequel l'homme réussit à vivre, et à vivre heureux, nous ne pouvons le contester. Il ne peut pas boire d'eau au milieu de l'été, il est vrai, à moins qu'il ne fasse bouillir sa neige, et s'il n'avait pas assez d'esprit pour faire du feu, il n'aurait rien pour se désaltérer pendant neuf mois de l'année. Il ne respire aucune fleur, car il ne sait ce que c'est; mais il préfère le parfum de l'huile de poisson. Il n'a ni carottes ni *fines herbes* pour sa soupe ou ses sauces; mais sa soupe et ses sauces sont invariablement de l'huile, et quand son bonheur le veut, il peut trouver dans l'estomac d'un renne une salade cuite à une chaleur dont les avantages n'ont jamais été contestés. S'il n'a jamais vu cet objet, cet objet entièrement inconcevable que l'on nomme un arbre, que lui importe, à lui qui peut construire des charriots avec du poisson, et se faire des charpentes avec les os? S'il peut se loger non-seulement sur la *froide terre*, mais encore sur la froide neige, son sort n'est pas dur, et s'il pense ainsi, pourquoi ne serait-il pas aussi bien logé que les princes de la terre? Les marbres de leurs palais n'égalent pas en pureté les matériaux de son architecture; car sa maison de marbre peut s'élever dans une heure, et peut être renouvelée, comme celle d'Aladdin, à chaque heure du jour et en chaque lieu qu'il lui plaît. L'homme doit être un noble animal, le fait est certain, même sous la figure et les traits d'un Esquimau Boothien. Est-il sur terre une autre créature capable de faire tout ceci, d'endurer tout ceci, de se prêter à tout, de s'arranger de tout, et d'être heureux, heureux à Naples comme un Boothia Félix?

Le 1er juillet, nous reçûmes la visite d'une troupe d'Esquimaux que nous ne connaissions pas : il fallut donc recommencer avec eux l'exhibition de toutes nos curiosités, et le cadeau d'un morceau de cercle de fer à chacun. Aucune des femmes ne fut congédiée sans quelques présents, parmi lesquels se trouvaient les précieuses boîtes de fer blanc. Les maris parurent très flattés de nos attentions pour leurs femmes.

Il semblait réellement que ces gens possédassent quelques-unes de ces idées de galanterie ou de chevalerie, que l'on a toujours regardées comme particulières aux élus entre les hommes et les peuples. Chacun sait à quel point ces dispositions sont rares parmi les sauvages, et combien y sont matériellement opposées les manières et la conduite de la plupart des insulaires de la mer du Sud, et par-dessus tout des Australiens. Si nous sommes bien informés, il est un grand nombre de tribus d'Esquimaux dans l'Amérique septentrionale, qui ne traitent pas mieux leurs femmes que les Australiens, tandis que chez les Indiens rouges des mêmes portions de ce continent, si l'état des femmes varie beaucoup, la balance penche à coup sûr vers ce mélange de sévérité et d'abandon que l'homme non cultivé prend pour sa règle générale en ce cas.

D'où vient donc cette différence également caractéristique des tribus en question et du Groënlandais? Bien que notre humeur nous portât (nous nous en rendions bien compte) à tout voir sous son jour favorable, nous ne pouvions nous méprendre sur les faits. Si, aux yeux d'un Européen, ce que nous entendons rapporter tous les jours des occupations et des devoirs des femmes semble mener à une conclusion différente, il faut se rappeler que ces faits appartiennent à un système de *division de travail* dans lequel les femmes ne peuvent rester oisives, et qui ne laisse pas de temps pour cette idolâtrie qui ne ferait du sexe qu'un objet d'admiration ou d'amusement. Dans cette condition, tous doivent travailler, ou l'on mourrait de faim en grand nombre. D'un autre côté, il faut reconnaître que les femmes réclament ici leurs devoirs comme des droits, absolument de même que sur les côtes de la France et de la Hollande : elles regardent comme un privilége et non comme une obligation l'office de sortir les hommes de l'eau, et si les hommes voulaient s'y opposer, elles sauraient bien maintenir ce privilége à l'aide de leurs armes naturelles.

On a dit que la galanterie appartient principalement, sinon exclusivement, aux nations placées sous les gouvernements monarchiques ou absolus, ainsi que sous ce singulier genre de despotisme que constituait le système féodal. En preuve de cette théorie, nous pouvons invoquer l'exemple contraire des républiques grecques et des Etats-Unis d'Amérique, où les sentiments de démocratie, faisant nécessairement des tyrans de tous les hommes, ont produit, pour le moins, cette négligence envers le sexe, qui est tout aussi voisine de l'oppression que possible dans un pays qui tient tant de l'Europe. Toutefois, dans le bienheureux pays en question, la théorie n'est pas applicable; car il n'y a là ni aristocratie ni gouvernement. Je dois donc laisser à d'autres le soin de résoudre ce problème, et reconnaître que ce tableau de la situation de cette belle partie de la création dans la Boothia Félix tend à prouver qu'aucune des hypothèses mises en avant ne conduit à la solution de cette grande question, le traitement des femmes par l'autre sexe, ses causes et ses modes.

Le 6 juillet, un des hommes de l'équipage découvrit une portée de renards : il tua le mâle; un autre tira un coup de fusil à la vieille femelle, et nous apporta six petits vivants. Il n'y a pas encore dans Boothia Félix un dénûment assez complet pour empêcher les renards d'avoir des familles suffisamment nombreuses. On avait tué, pendant les jours précédents, une vingtaine de canards et quelques autres oiseaux. Le 21 juillet, la journée fut chaude, et je tirai un lièvre vêtu de sa nouvelle fourrure. Je remarquai que depuis quelque temps les starnugans avaient aussi changé de plumage. Je trouvai une plus grande variété d'oiseaux que je ne l'aurais supposé.

La fin de septembre nous trouva exactement dans la même position. Il était impossible d'espérer quelque nouveau progrès sous une masse d'hiver comme celle qui nous entourait. La plus funeste partie de notre avenir était la perspective de ne pouvoir jamais débarrasser le vaisseau, et d'être contraints à l'abandonner avec tout ce qui était à bord.

Le 24 avril, nous nous remîmes en route. Nous eûmes après midi cette même nature de glaces, et au bout de quatre heures nous étions sur le bord de la mer, où nous trouvâmes une terrasse de glace formée par les marées du printemps, de manière à établir une communication de plain-pied avec les amas de glaçons entassés de chaque côté : ici donc le chemin était doux comparativement, et à six heures nous nous trouvions à sept milles de la pointe nord, où nous laissâmes le bateau, et revînmes à nos quartiers de la veille.

Le lendemain nous reprîmes de bonne heure notre marche, avec le second bateau et le traîneau aux provisions alternativement en dépit d'un vent fatigant chargé de neige : puis nous regagnâmes le bateau de la veille, et nous avions conduit le tout un peu plus loin quand nous fûmes obligés de nous loger comme le premier jour de ce voyage. Notre viande était gelée si dure que nous étions forcés de la couper avec une scie, et que nous ne pouvions arriver à la dégeler qu'en la mettant dans notre cacao chaud, car nous n'étions pas en position de dépenser du combustible pour l'un et l'autre de ces objets à la fois.

Le jour suivant, 26 avril, une tempête nous retint captifs; mais ce retard fut avantageux en ce qu'il donna un jour de repos aux hommes. Le 27, nous essayâmes de bonne heure de nous frayer un chemin

sur les glaces de mer, où il était si difficile de marcher que nous ne fîmes pas plus de trois cents pas en deux heures. Ayant enfin gagné la terrasse de la glace qui bordait le rivage, nous eûmes une route meilleure relativement, bien qu'elle nous contraignît à tourner chaque pointe de terre et à suivre les profils de chaque baie, ce qui nous faisait en définitive fort peu avancer en ligne droite. Nous avions cependant fait deux milles quand la terrasse aboutit à un cap en précipice, qui sur un espace de trois ou quatre milles était infranchissable par une glace telle que celle qui couvrait la mer.

Il ne nous restait donc rien de mieux à faire que de chercher à tirer nos traîneaux sur la rive, et de frayer du moins un endroit favorable pour les transporter par terre. Avec beaucoup de peine, et n'en pouvant prendre qu'un à la fois, nous franchîmes ainsi trois montagnes et gagnâmes une crique que nous avions en vue, où nous bâtîmes des cabanes de neige pour y passer la nuit.

Le 28 et le 29, le mauvais temps nous ayant retenus, nous prîmes le parti de bien assurer les bateaux et de retourner au bâtiment, attendu que le vent se trouvait derrière nous, et que l'on pouvait s'y exposer sans trop de risque; et le 30 à midi, nous étions au vaisseau. En somme, le résultat de ce voyage avait été une marche de cent dix milles pour avancer réellement de dix-huit, et nous sentîmes la nécessité de parcourir trois fois cette distance avant que tout fût prêt pour le voyage, qui devait en dernier lieu être de trois cents milles, bien que la distance directe fût de cent quatre-vingts seulement.

Durant tous les premiers jours de mai, nous exécutâmes des expéditions pareilles à celles des dernières journées d'avril, et le 7 nous avions enfin réussi à transporter à la seconde station de dix-huit milles deux bateaux et des provisions pour cinq semaines, outre un renfort pour dix jours de plus. Notre travail était beaucoup trop important et plein d'inquiétude pour admettre aucune plaisanterie : nous ne pûmes cependant nous empêcher de penser que nos voyages ressemblaient à ceux de la personne qui, dans l'équation algébrique, n'a d'autre affaire que de percer des œufs l'un après l'autre à un point donné.

Ce mois nous voyait en finissant aux 70° 21' de latitude, ce qui nous laissait encore seize milles à faire pour gagner le port Elisabeth; et bien que l'équipage fût, en général, en assez mauvais état pour travailler, cependant tous, jusqu'à l'aveugle et au boiteux, mettaient la main à l'ouvrage de quelque façon que ce fût, car leurs espérances ranimées soutenaient leur courage.

L'état de la glace à cette époque était incroyablement mauvais. La mer n'était de toutes parts qu'une solide masse de blocs les plus énormes, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, et même les fissures que nous avions remarquées en dernier lieu dans les terrasses marginales s'étaient remplies et se trouvaient au même état de solidité que tout le reste. Tout était roc, et il semblait qu'il ne dût plus y avoir d'eau. Quoi qu'il dût arriver, il n'était désormais que trop clair que le résultat ne serait point de dégager dans l'année actuelle le vaisseau que nous venions de quitter. Il était du moins satisfaisant de voir qu'il n'y avait pas eu d'irréflexion dans notre conduite, et que nous n'avions pas fait autre chose que ce qu'il y avait à faire.

On arrive à la plage de *la Fury*. Maison construite. On y passe l'hiver. Tritesse. Départ de la plage de *la Fury* pour le détroit de Davis. Navigation dans la baie du Prince-Régent. Une voile. L'Isabella. Bon accueil. Retour à Londres.

Le 1er et le 2 juin, nous reprîmes le cours de nos fatigantes marches, et le 3, les hommes, qui paraissaient exténués, me députèrent le maître Blanky pour me faire savoir l'intention où ils étaient de laisser les bateaux et les provisions dans l'endroit même où nous étions en halte pour aller droit à la plage de *la Fury*. J'avais déjà soupçonné quelque chose de semblable; mais comme il pouvait arriver de là que nous laisserions nos ressources dans un lieu où il était impossible de revenir, j'exprimai non-seulement mon refus, mais j'ordonnai au détachement, d'un ton auquel on ne pouvait se méprendre, de continuer la marche, après avoir réprimandé l'ambassadeur pour l'extrême inconvenance de sa conduite. Ce fut le premier symptôme, quelque peu semblable à la manœuvre, que j'aie eu lieu de remarquer. Le 5, à minuit, nous traversâmes la chaîne qui borne au sud le port Elisabeth. Le 9, tout y était en dépôt. Là, nous montâmes sur une hauteur pour reconnaître l'état de la glace, et son apparence extrêmement mauvaise nous fit conclure qu'il serait impossible de porter plus loin les bateaux. Comme ils étaient maintenant à notre portée, s'il arrivait que nous fussions contraints à revenir, je me décidai à faire en avant, avec les hommes et trois semaines de provisions, vingt ou trente milles, laissant ici le reste comme une réserve, et envoyant un parti avancé à la plage de *la Fury*, pour constater dans quel état les choses y étaient.

En conséquence, le lendemain nous partîmes avec trois traîneaux lourdement chargés : quelques articles de valeur que nous ne pûmes prendre furent laissés sous un des bateaux que nous renversâmes à cet effet, afin qu'ils fussent sains et saufs au cas de notre retour : nous fîmes halte au sud de la pointe que forme la baie déjà décrite, puis nous la passâmes à minuit avec beaucoup de fatigue. Le 12, le commandant Ross, avec Abernethy et Park, partirent à dix heures avec deux traîneaux, des provisions et une tente pour la pointe de *la Fury*. Ils avaient pour instructions de laisser un billet à chaque endroit où ils passeraient la nuit, et nous avions calculé que nous, chargés comme nous l'étions, nous atteindrions le même lieu dans le double de temps, de façon que nous devions avoir fait soixante-dix milles, quand ils auraient atteint le but de leur voyage, qui se montait à une distance de cent cinquante milles alors.

Le 13 juin, ce détachement fut bientôt hors de vue, mais il avançait très lentement, car il était forcé de faire des circuits là où il lui était impossible de traverser. Après neuf heures de marche nous fîmes halte sur une pointe où nous ne trouvâmes pas d'eau, même à midi. Nous laissâmes en ce lieu un dépôt de provisions. Le 14, le 15 et le 16, le mauvais temps ralentit encore notre marche ou nous retint tout-à-fait; mais le 16, nous trouvâmes le billet et l'amas de pierres élevé par le détachement qui nous précédait à environ minuit. Le 18, nous fîmes halte au second *cairn* (amas de pierres) du détachement, et nous y trouvâmes un billet qui nous annonçait qu'ils avaient été retardés par les maux d'yeux et de pieds. Le 20 juin, nous campâmes près du troisième cairn, sur une pointe où il y avait quelques vestiges d'anciennes stations de naturels. Le lendemain nous trouvâmes le quatrième cairn, mais renversé et sans billet : nous pûmes cependant suivre leur route au moyen de pierres qu'ils avaient placées de distance en distance.

Tandis que nous suivions la côte, le 25 juin, nous rencontrâmes le détachement du commandant Ross, qui nous rapporta que, sur la pointe de *la Fury*, la mer s'était élevée, et avait emporté au nord trois bateaux, dont l'un était très endommagé. Quant au reste tout était dans l'état où nous l'avions laissé, et le pain, ainsi que les autres provisions, était en grande abondance. Nous nous dirigeâmes alors de ce côté, et nous finîmes le mois en vue de la plage de *la Fury*.

1er juillet. — Enfin l'eau coulait actuellement des larges crevasses des glaces, et tout changeait d'aspect d'heure en heure. Trois ravines que nous avions passées versaient aussi chacune leur torrent, et c'est au pied de l'un d'eux que nous dressâmes nos tentes. Nous trouvâmes en cet endroit une caisse de farine,

que l'eau y avait apportée : enfin nous étions campés à dix heures sur la plage de *la Fury*. Nous étions encore une fois chez nous : nous le sentions, et c'était quelque chose. Nous y avions une fois demeuré tous ensemble, puisque c'était notre magasin, et ce lieu avait deux fois été le séjour du commandant Ross.

Le 20 juillet, il me fut possible de gravir une montagne haute de mille pieds, et de là je pus voir que la mer était une masse solide de glace sans aucun mouvement, aussi loin que le regard pouvait atteindre : quelques ravines profondes, qui ne contenaient d'autre eau que celle de la fonte des neiges, étaient assez pittoresques pour ce pays.

Le 1er août, comme le dernier du mois précédent la glace s'était inopinément séparée, assez pour laisser l'eau libre et navigable, et que les bateaux étaient prêts, nous nous préparâmes au départ avec l'espoir de pouvoir bientôt quitter ce détroit et d'arriver dans la baie de Baffin avant que les bâtiments se fussent éloignés. Les bateaux furent approvisionnés pour jusqu'au 1er octobre, et chacun portait sept hommes et un officier. Le commandant Ross et moi, nous échangeâmes des copies de nos cartes et de nos journaux pour le cas d'une séparation, et une bouteille contenant un court détail de nos opérations fut enterrée dans la maison.

Nous quittâmes la plage à quatre heures de l'après-midi, mais nous trouvâmes les canaux ouverts dans la glace si tortueux et tellement barrés par les glaces flottantes, qu'il nous était difficile de faire usage de nos rames. Nos progrès étaient donc lents, et après avoir passé deux rivières, au large desquelles il y avait une glace très massive, nous fûmes arrêtés à neuf heures sous le précipice même où *la Fury* fit naufrage. Comme nous étions à la marée basse, et que le mouvement des glaces vers le nord cessa à onze heures, il était clair qu'elles allaient bientôt revenir sur nous, de sorte que les bateaux furent déchargés aussi vite que possible et tirés à terre.

Il n'y avait pas une minute à perdre, car la glace revint immédiatement, et deux énormes glaçons qui étaient près de nous furent brisés en pièces avec un grand fracas. La distance que nous avions parcourue était de huit milles, et c'était une singulière coïncidence que ce fait d'un danger si imminent arrivé à nous, non-seulement à l'endroit même du naufrage de *la Fury*, mais le jour même où elle s'était perdue huit ans auparavant. Nous étions de plus exposés à être écrasés par les pierres qui tombaient à tout instant de ce précipice, et que le dégel détachait à l'improviste : enfin le 6 août, nous gagnâmes un ancrage plus sûr.

Là nous fûmes de nouveau captifs, et M. Thom alla à *la Fury* chercher des provisions pour trois semaines, et ce n'est que le 28 que nous pûmes nous remettre à la mer, nous dirigeant vers le détroit de Barrow.

Août fut un mois rempli de perplexités, et des espérances déçues sans cesse exercèrent rudement notre patience à tous. Quand nous quittâmes la plage de *la Fury*, les apparences étaient si favorables que chaque progrès vers une pointe, une baie ou un cap, nous flattait de la perspective d'atteindre la limite septentrionale de la glace, et ensuite de surmonter la plus grande difficulté de notre voyage, en nous frayant un passage par la baie du Prince-Régent. Toutefois, quand nous fûmes par les 73° de latitude, nous fûmes malheureusement retenus si longtemps par la glace qu'il devint douteux que nous réussissions dans la saison actuelle.

Le 1er septembre, nous fûmes retenus encore par un coup de vent, et toute notre distraction fut la vue de quatre baleines noires et de plusieurs blanches ; le lendemain, nous eûmes le même temps, et le 3, je montai sur la hauteur qui est en réalité la pointe nord-est de l'Amérique, et de là je vis, d'un côté, le cap Warrender et le monument de Hope, et de l'autre le cap York, avec trois promontoires au-delà, lesquels renferment toute cette partie du détroit nommé *détroit de Barrow*. C'était un champ de glace non interrompu, et tout était exactement dans le même état que le 31 août 1818. Triste perspective, en vérité, puisqu'elle semblait nous menacer d'être contraints à retourner à la baie de *la Fury*. C'est une conviction que nous acquîmes aux dépens de nouveaux périls, le 24, et le lendemain nous partîmes par une brise fraîche pour rentrer *à la maison*. Mais le 28 nous fûmes forcés, par un coup de vent, de nous réfugier sous le plus effrayant précipice que nous eussions vu encore, à deux milles du cap septentrional de la baie Batty. Il n'y avait là que six pieds de plage au-dessus de nous. Il devenait absolument nécessaire de s'éloigner sur-le-champ, mais un vent d'est poussant sur nous la glace de la baie, nous fûmes retenus le jour suivant.

Le lendemain un mouvement dans la glace nous permit de franchir le cap septentrional de cette baie, mais nous découvrîmes bientôt que le cap sud était complètement bloqué par des glaces massives : nous n'eûmes donc rien de mieux à faire que d'aller débarquer nos provisions sur un petit champ de glace à un mille du rivage.

Le mois d'octobre de cette année surpassa tous les autres par son froid constant et ses perpétuelles tempêtes; car nous n'eûmes que six jours tempérés. Nous avions cependant lieu d'être reconnaissants envers la Providence, car nous étions sûrs de nos provisions pour une autre saison encore. Quant aux rations actuelles, on donnait aux hommes alternativement de la soupe aux pois, et une autre faite de carottes et de navets, provenant des provisions de *la Fury*. Au lieu de pain, que nous ne pouvions leur fournir suffisamment, ils recevaient des puddings faits de farine et d'eau. Ils étaient, par le fait, assez nourris, puisque je remarquai que, depuis notre retour à la station, ils étaient en meilleur état. Les tempêtes de ce mois en brisant les glaces dans la baie du Prince-Régent, et en la faisant descendre de Baffin, auraient dû nous être très utiles, mais la température basse était maintenant contre nous. Taylor, Laughy et Wood étaient sur la liste des malades.

Novembre ne fut pas moins agité de tempêtes, et ce fut avec beaucoup de peine que nous pûmes achever de faire nos préparatifs d'hiver. Les hommes, n'ayant pas de vêtements pour faire face au froid, pouvaient rarement travailler en plein air, mais nous réussîmes enfin à rendre un peu confortable notre maison, de façon que la température de l'intérieur était de 45° environ. Les hommes avaient chacun un lit à fond de toile à voile et un matelas piqué; de plus, pour ajouter aux couvertures, que chacun avait également, on faisait d'autres matelas.

Décembre et l'année 1832 finirent d'une rude façon, puisque le mercure gela, et les vents, continuellement du nord et du nord-ouest, tenaient la glace dans un mouvement perpétuel et violent. On vit pendant ce mois, l'eau libre, et le dernier jour de l'année, on pouvait jouir de ce coup d'œil jusqu'au point où pouvait s'étendre la vue dans le nord-nord-est. Nous avions amélioré notre habitation en augmentant la masse de neige et de glace qui l'entourait, et en la planchéiant.

Malgré tous ces soins, il n'y avait pas moyen de se réchauffer entièrement; dans les premiers jours de janvier et quand nous essayions de goûter du feu d'un côté, nous étions gelés de l'autre; puis nous étions fatigués d'un autre côté encore, par le manque de livres ou de toute autre occupation, et l'impossibilité de faire de l'exercice au dehors. L'équipage, en général, allait bien, mais il n'y avait plus rien à espérer de la santé du charpentier : il mourut le 15, et le 21, Chimham Thomas fut enterré avec les cérémonies d'usage. Il ne fut pas aisé, néanmoins, de lire dehors le service, tandis que le thermomètre marquait 45°, et que la terre était si dure, que nous eûmes la plus grande peine à lui ouvrir une fosse. C'était la première de nos pertes que nous pussions réellement attribuer au climat et à notre position. Nous avions ainsi à regretter un homme bon et utile : qui désormais

pourrait rép..rer nos bateaux ? Il avait quarante-huit ans, et sa santé avait déjà été très altérée sur les lacs d'Amérique et dans la guerre des Birmans. Un marin qui a servi si longtemps, s'il a résisté, est à l'âge qu'il avait un vieillard. Quant à nous, nous étions enfoncés dans la neige comme dans la hutte d'un Esquimau.

Nous essayâmes, vers le milieu d'avril, nos voyages de transports de provisions en avant, et le 24 on tua un ours qui avait dans l'estomac notre pavillon et rien autre chose. La graisse de cet ours et d'un second ajoutèrent pour quelques jours à notre combustible, et leurs peaux avaient beaucoup de prix pour nous.

A la fin de mai toutes les provisions étaient concentrées à Batty-Bay. Nous revînmes à la plage de *la Fury*, où nous tuâmes un ours et deux renards; et nous vîmes deux alouettes de neige et un francolin, faibles signes de l'approche de l'été. La quantité de provisions que nous nous étions assurée pour notre marche vers la délivrance pouvait durer, aux deux tiers de ration, jusqu'au 1er octobre.

Le 1er juin 1833, nous avions tout transporté sur les bateaux, de manière à pouvoir saisir la première ouverture des glaces pour nous mettre en mouvement. Le 10, un ours vint à la cabane, et se mit à dévorer quelques peaux et la carcasse d'un ours tué en dernier lieu. On le tua à son tour : il avait déjà été blessé. On remarquait du reste que le grand œuvre de la dissolution des glaces allait plus rapidement que les années précédentes : les animaux d'été venaient en nombre, et nous avions tué deux douzaines de canards et une oie.

Le 12 juillet, nous avions atteint Batty-Bay. Là nous découvrîmes que les ours et les renards avaient exercé des déprédations considérables sur nos provisions, en détruisant une caisse de pain, en mangeant de l'huile et du sucre, et tout ce qui était de cuir, bottes et souliers.

Jusqu'au 15 août, nous fûmes retenus à Batty-Bay par les glaces que chassait le vent du nord-est; mais enfin, le 16, nous étions bien dans la mer libre, et le détroit s'ouvait devant : c'était l'Angleterre, c'était le pays. Nous eûmes bientôt tourné le cap septentrional de la baie de Batty; et ayant trouvé un canal d'eau, nous traversâmes, à midi, la baie Elwin. Ici nous ne trouvâmes pas de passage à l'est; mais le canal d'eau s'étendant toujours au nord, après un peu de repos, nous poursuivîmes donc dans cette direction. La mer libre allait toujours s'élargissant devant nous, et à huit heures du soir nous étions revenus à notre première position sur le cap nord-est de l'Amérique. La vue du haut de la montagne nous convainquit qu'au nord et au nord-est la glace était en état de permettre d'y faire voile; mais comme il ventait trop fort pour s'y risquer la nuit, nous dressâmes nos tentes.

Le 26 août, à quatre heures du matin, et quand tout le monde dormait encore, l'homme de guet, David Wood, pensa qu'il découvrait au large une voile et en avertit sur-le-champ le commandant Ross qui, au moyen de sa lunette, reconnut que c'était en effet un bâtiment. Tous les marins furent immédiatement hors des tentes, et l'on courut sur la plage. Chacun discutait sur ce navire, ses agrès, sa qualité, sa direction; et il y avait cependant des oiseaux de sinistre augure qui soutenaient que ce n'était qu'une montagne de glace.

On ne perdit toutefois pas de temps : les bateaux furent lancés, et l'on fit des signaux avec de la poudre trempée; puis complétant notre embarcation, nous quittâmes notre position à six heures. Notre trajet fut fatigant à cause des calmes passagers et des légères aires de vents qui soufflaient dans toutes les directions. Cependant nous allions au vaisseau, et s'il se fût tenu tranquille, nous aurions bientôt été à bord. Par malheur, une brise vint à s'élever, et alors le navire fit de toutes voiles au sud-est : ce qui fit que le bateau qui était en avant était en arrière, tandis que les deux autres gouvernaient plus à l'est, afin de le couper.

Vers dix heures nous vîmes une autre voile se diriger vers le nord, et nous crûmes à certaines manœuvres qu'on nous avait vus; mais il n'en était point ainsi, puisque le bâtiment s'éloigna bientôt, et il fut bientôt évident qu'il s'éloignait de nous à toutes voiles. C'est le plus cruel moment que je connus jamais. Deux vaisseaux étaient près de nous, l'un ou l'autre pouvait mettre un terme à toutes nos craintes à et toutes nos fatigues, et nous n'atteignions ni l'un ni l'autre!

Il était cependant nécessaire de soutenir le courage des hommes, en leur donnant de temps à autre l'assurance que nous rejoignions ce navire; par grand bonheur le calme s'établit, et nous gagnâmes réellement à tel point, qu'à onze heures nous vîmes ce bâtiment virer, et descendre une chaloupe qui fit force de rames vers nous.

Elle fut bientôt près de nous ; le contre-maître qui la commandait nous demanda si nous avions perdu notre vaisseau : une réponse affirmative lui ayant été faite, je demandai quel était le nom du vaisseau, en exprimant le désir d'être pris à bord. J'appris que c'était l'*Isabelle de Hull*, autrefois commandée par le capitaine Ross. Alors j'établis que j'étais précisément l'homme en question, et que mes gens étaient l'équipage de *la Victory*. Je ne doute pas que ce contremaître ne fut confondu à cette nouvelle, puisqu'il m'assura avec l'étourderie ou l'étourdissement que cause une violente surprise, que j'étais mort depuis deux années. Je le convainquis aisément que ce qui aurait dû arriver n'avait été qu'une conclusion un peu précipitée. La fourrure d'ours de chacun de nous lui aurait prouvé, avec un peu d'attention, que nous n'étions pas d'élégants baleiniers, et que cependant nos faces rasées et faméliques appartenaient à l'espèce humaine, et que nous étions des hommes et non des imposteurs. Ces explications finirent tout naturellement par une sincère félicitation, en véritable style de marin, et nous apprîmes ensuite que l'*Isabelle* était sous le commandement du capitaine Humphrey, qui vint lui-même nous donner l'assurance que lui, comme toute l'Angleterre, nous croyait depuis longtemps perdus.

Nous fûmes salués de trois houras quand nous fûmes près du vaisseau à la longueur du câble, et nous ne fûmes pas longtemps avant d'être à bord de mon vieux bâtiment, où nous fûmes tous traités par le capitaine Humphrey avec la cordialité d'un marin.

Quand nous n'eussions pas été recommandés par nos noms et notre caractère, nous n'en aurions pas moins été en droit d'obtenir de la charité les marques d'attention qu'on nous prodiguait, car jamais on ne vit une réunion de malheureux plus dépourvus. Nos visages n'avaient point été rasés depuis je ne sais quelle époque; nous étions sales, nos haillons n'étaient point ceux de la civilisation, mais bien des lambeaux de bêtes sauvages; et si nous comparions nos yeux égarés et nos joues creuses jusqu'aux os par la faim, avec l'apparence des hommes bien vêtus et bien nourris qui nous entouraient, nous sentions pour la première fois ce que nous étions, ce que nous devions paraître aux autres. Mais bientôt le burlesque prit le dessus : chacun avait faim et avait besoin d'être repu; tous étaient en guenilles, et il leur fallait des vêtements; il n'était aucun de nous à qui une ablution ne fût indispensable, et auquel sa barbe n'enlevât toute physionomie anglaise. Il fallait donc tout faire à la fois, se barbifier, se laver, s'habiller, manger, tout pêle-mêle : tout se confondait, et au milieu de tout cela abondaient les demandes et les réponses, les aventures de *la Victory*, les faits politiques de l'Angleterre et les nouvelles qui avaient alors quelque courte date; mais enfin tout se calma, et la nuit amena ses graves et paisibles réflexions, et sans doute, il n'est pas un homme qui n'ait exprimé sa gratitude à cette providence qui nous avait relevés d'un désespoir à vivre



Un ours vint à la cabane et se mit à dévorer....

toujours dans le souvenir, et nous avait retirés du bord de la tombe pour nous rendre à nos amis et au monde civilisé.

Toutefois, accoutumés que nous étions à un lit froid sur la neige durcie ou le roc nu, peu d'entre nous purent dormir dans l'aisance où nous étions. Je fus contraint de quitter le lit qu'on m'avait affectueusement donné, et de m'établir pour la nuit dans une chaise.

Nous apprîmes le lendemain, du capitaine Humphrey, que l'*Isabelle*, suivie du *William-Lee*, l'autre vaisseau que nous avions en vue, avait tenté hardiment de traverser le détroit du Prince-Régent, jusqu'aux îles de Léopold, dans l'espoir de retrouver quelques traces de nous, plutôt que nous-mêmes; mais qu'elle avait été arrêtée aux deux tiers du chemin par un champ de glace. Nous l'avions manquée à l'aller, et ce n'est qu'au retour qu'elle nous avait aperçus.

Enfin, le 13 septembre 1833, nous quittâmes le détroit de Davis, et à la fin d'octobre nous étions de retour à Londres.

Albert-Montémont.

FIN DES VOYAGES DE ROSS.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdes.

ESQUIMAUDE.

(Parry.)

J. BRY aîné, Éditeur.



PARRY.

(1819-1827.)

Voyages pour la Découverte d'un Passage Nord-Ouest.

PREMIER VOYAGE.

(1819-1820.)

Le lieutenant Parry fut appelé au commandement du vaisseau de Sa Majesté britannique *l'Hécla*, de trois cent soixante-quinze tonneaux, le 16 janvier 1819; et *le Griper* (1), brick armé de canons du port de cent soixante tonneaux, commandé par le lieutenant Mathieu Liddon, fut en même temps placé sous ses ordres. L'objet de l'expédition était la découverte d'un passage par le nord-ouest de l'Atlantique, par la mer de Baffin, dans l'océan Pacifique. A bord du bâtiment du lieutenant Parry, était un astronome, le capitaine Edouard Sabine, un nombre suffisant d'officiers, un maître et un contre-maître de la navigation du Groënland. Chaque individu engagé dans l'expédition devait recevoir le double de la paie ordinaire. Les bâtiments étaient appareillés en barque, mode qui est le plus favorable pour la navigation dans les glaces, et exige le moins de monde pour la manœuvre. Ils étaient approvisionnés pour deux ans d'une grande quantité d'aliments frais et de soupes conservées dans des caisses de fer-blanc, d'essence de drèche et de houblon, et d'autres provisions extraordinaires appropriées aux climats froids et à un si long voyage. Les vaisseaux étaient entièrement lestés avec du charbon. On délivra une grande quantité de vêtements chauds, et entre autres, à chaque officier et à chaque homme, une couverture de peau de loup, et d'une étoffe pareille à celle dont on couvre ordinairement les charrettes, pour se faire une espèce de tente à bord. On se munit de diverses sortes de présents pour s'assurer l'amitié des naturels, et l'on plaça, à bord de chaque bâtiment, nombre d'instruments précieux d'astronomie et de physique. Dans les instructions officielles de l'amirauté, les vaisseaux eurent l'ordre de se diriger principalement à l'entrée du détroit de Davis; et, si la glace le permettait, ils devaient essayer d'explorer le fond de la baie de sir James Lancaster, puis, s'il était possible, la traverser pour passer dans le détroit de Behring: c'était l'hypothèse la plus favorable. D'autres instructions furent données pour le cas où la route que l'on vient de tracer se trouverait impraticable. Si l'expédition réussissait à traverser le détroit de Behring, elle devait aller droit au Kamtschatka, et faire passer des duplicatas de tous les journaux, par l'intermédiaire du gouverneur russe à Saint-Pétersbourg, pour de là être portés à Londres. Alors l'expédition devait se diriger vers les îles Sandwich ou Canton pour s'y refaire, et enfin revenir sans perdre de temps en Angleterre. On lui enjoignit de se tenir en bonne intelligence avec

(1) *To gripe* veut dire *empoigner*, *saisir*. Ainsi *griper* est celui qui saisit. A. M.

tous les Esquimaux ou les Indiens qu'elle pourrait rencontrer, et on laissa au jugement du lieutenant Parry le soin de décider, sur les lieux mêmes, de l'opportunité d'hiverner sur la côte d'Amérique, pour donner suite, dans le cours de l'autre année, à ses opérations. Après avoir passé la latitude de 65° nord, il devait, de temps en temps, jeter à la mer une bouteille bien cachetée, constatant la date et la hauteur à laquelle elle fut lancée. Toutes les fois que les vaisseaux aborderaient sur la côte septentrionale de l'Amérique septentrionale, on devait dresser une perche ayant un pavillon, et y enterrer au pied une bouteille contenant un résumé des opérations et des intentions du lieutenant Parry, pour l'instruction du lieutenant Franklin qui avait été envoyé par terre, afin d'explorer cette côte à partir de l'embouchure de la rivière Coppermine, de Hearne.

Avant de commencer la narration, il peut être bon de faire remarquer que la recherche d'un passage au nord-ouest de l'Atlantique à la mer du Sud, commencée sous Henri VII, fut chaudement encouragée et protégée par Elisabeth, et n'a jamais été entièrement mise de côté sous les règnes suivants : si l'expédition n'a pas complétement atteint son but, cependant on ne pourra jamais voir sans orgueil que l'honneur de la découverte d'un passage libre, de la baie de Baffin dans la mer polaire, était réservé à la marine britannique.

Suivant les instructions officielles, les intérêts de la science ne devaient pas être négligés ; et parmi plusieurs faits importants on peut citer, comme un des plus curieux, celui qui paraît démontrer que le pôle n'est pas le point le plus froid de l'hémisphère arctique, et que le lieu où l'expédition passa l'hiver est un des lieux les plus froids qui soient sur le globe. La position du pôle magnétique, si elle n'a pas été précisément déterminée, doit, selon toute apparence, se trouver environ par les 72° de latitude et 100 de longitude ouest.

Départ. On double la pointe septentrionale des Orcades. Vue du cap Farewell. Entrée dans le détroit de Davis. On remonte le détroit. Passage à la côte ouest à travers les glaces. Arrivée au large de la baie de la Possession.

Au commencement de mai 1819, *l'Hécla* et *le Griper* descendirent la rivière, remorqués par le bateau à vapeur *l'Eclipse*, et les deux bâtiments jetèrent l'ancre à la Nore. *Le Griper*, étant moins bon voilier, fut de temps à autre remorqué par *l'Hécla*, et ils doublèrent la pointe septentrionale des Orcades, à la distance de deux milles et demi, le 20 du même mois. Les plus expérimentés des maîtres de la navigation du Groënland recommandent de traverser l'Atlantique jusqu'au détroit de Davis, par le parallèle de 57 et demi ou 58°, et je dirigeai notre course en conséquence. Le 30, à midi, nous commençâmes à passer sur l'espace qui est désigné comme étant la terre *submergée de Bass* sur les cartes d'Angleterre au Groënland.

Jusqu'au 15 juin, nous eûmes ensuite de mauvais temps qui nous retardèrent beaucoup ; mais le 15, une brise s'éleva dans l'est, et à midi nous vîmes à l'improviste la terre à une grande distance tout-à-fait dans le nord, et ce ne pouvait être autre chose que le cap Farewell. Cela concorde avec l'observation que font ordinairement les baleiniers, qu'ils voient toujours ce promontoire plus tôt qu'ils n'y comptent, quand ils viennent de l'est, et cette circonstance doit s'expliquer par l'effet d'un courant qui porte à l'ouest. Nous devions en être à quarante lieues au moins : il n'est nullement impossible que la terre escarpée du Groënland soit visible à une aussi grande distance ; et il est bon d'observer que le ciel, en ce moment, était précisément dans l'état le plus favorable pour voir dans un grand éloignement, c'est-à-dire un peu avant ou après de la pluie, et quand l'humidité de l'atmosphère en accroît la transparence.

Le 18, de bonne heure au matin, allant au nord, nous tombâmes dans le premier courant de glace que nous eussions encore rencontré, et bientôt après nous vîmes plusieurs montagnes de glace. Au point du jour l'eau avait changé de couleur pour prendre une teinte brunâtre. Nous eûmes occasion de remarquer la même chose en 1818, en entrant dans le détroit de Davis, quand aucune différence n'était sensible dans la température. Nous traversâmes le courant de glace dans une partie étroite, et au-delà nous trouvâmes la glace en amas serrés. Les oiseaux étaient plus nombreux que d'ordinaire ; et outre les pétrels-fulmars, les boatswains et les kittiwakes, nous vîmes pour la première fois quelques rotchis, des dovekies ou guillemots noirs, et des terns, les derniers, mieux connus des matelots sous le nom d'*hirondelle du Groënland*.

Le 21 et le 22, nous fîmes route vers l'ouest-nord-ouest dans une mer libre, et le 22, à midi, nous étions par 64° 43' 9" de latitude et 66° 38' 28" de longitude.

Le 24, nous nous dirigeâmes, autant qu'un léger vent le permettait, de manière à approcher de la terre à l'ouest, comme le prescrivaient les instructions.

Le 25, le temps étant presque calme, tous les bateaux furent envoyés à l'avant pour touer les vaisseaux vers l'ouest à travers la glace. Elle resta assez navigable jusqu'à quatre heures, quand une brise, fraîchissant de l'est, resserra la glace si rapidement, que nous eûmes à peine le temps de hisser les chaloupes avant que les vaisseaux fussent irrémissiblement pris. Le 26, nous étions par les 63° 59' 29" de latitude, et 6° 48' 7" de longitude.

Le 4 juillet, à quatre heures du matin, nous entrâmes dans une grande quantité de glaçons flottants, avec l'espérance de les traverser, mais nous y étions à peine qu'une légère brise du sud cessa, et le calme se déclara, de façon que le vaisseau fut pendant quelque temps à la merci des vagues qui nous poussaient rapidement vers les montagnes. Tous les bateaux allèrent à l'avant, et l'on fit un signal au *Griper* pour qu'il n'entrât pas dans la glace. Après deux heures d'un rude travail nous réussîmes à remettre *l'Hécla* dans la mer libre, et assez loin des montagnes qu'il est très périlleux d'approcher, quand la mer est grosse. A midi, nous étions par 66° 50' 47" de latitude, et 57° 7' 56" de longitude, par conséquent, au milieu de la partie la plus resserrée du détroit de Davis qui, là, n'a pas plus de cinquante lieues en travers.

Le 5, il fut nécessaire de traverser quelques courants de glace très pressés, afin d'éviter la perte de temps en les doublant vers l'est, et le 6, ayant vu un troupeau de chevaux de mer sur un glaçon, nous réussîmes à en tuer un. Ces animaux sont ordinairement entassés comme des cochons d'Inde, les uns sur les autres, et sont d'une familiarité si stupide, qu'ils laissent un bateau approcher d'eux à quelques pas sans bouger. Quand enfin ils sont dérangés, ils se jettent à la mer dans une extrême confusion. Il peut être bon de rapporter, comme preuve de la tenacité de vie du walrus, que l'animal que nous avons tué lutta violemment pendant dix minutes après avoir été atteint, et tira le vaisseau à la remorque l'espace de vingt ou trente pas, après quoi le fer du harpon rompit, et cependant l'examen fit découvrir que le dard de fer avait percé de part en part les deux oreillettes du cœur. On mit une grande quantité de sa graisse dans des caisses, pour suppléer à l'huile pendant l'hiver.

Le 16, nous passâmes près du *Brunswick*, baleinier de Hull qui allait au sud. Le maître apprit au lieutenant Liddon qu'il avait laissé, le 11, une flotte considérable de bâtiments pêcheurs, vers les 74° où ils étaient dans l'impossibilité de pousser plus loin au nord. Nous avions été arrêtés de la même manière et à la même hauteur, dans le voyage de 1818, ce qui rend probable qu'à cette époque de l'année, le même obstacle doit se rencontrer par cette latitude. L'expérience annuelle des baleiniers a, en effet, démontré que la facilité avec laquelle un vaisseau peut faire voile dans le détroit de Davis dépend entièrement de l'époque de

l'année à laquelle a lieu la tentative. Pendant la première quinzaine de juin, il est rarement possible d'aller de beaucoup au-delà de l'île de Disco, ou des 69—70° de latitude. Vers le 20 de ce mois, les vaisseaux s'élèvent généralement jusqu'à cette grande ouverture connue sous le nom de *Baie nord-est*, et à la fin de juin, la glace leur permet, non toutefois sans de grands efforts, de pénétrer jusqu'aux trois îles de Baffin, qui sont précisément au-delà des 74° de latitude. Depuis ce moment jusqu'à la fin d'août, la glace présente de jour en jour des obstacles moindres, de sorte que, si l'on n'a d'autre objet que de monter aussi haut que possible dans la baie de Baffin, sans avoir en vue la capture des baleines, il y a toute raison de croire qu'un bâtiment, entrant le 1er juillet dans le détroit de Davis, peut gagner la latitude de 74 ou 75°, sans éprouver aucun retard du fait des glaces, et peut-être même sans voir terre jusqu'à ce qu'il touche à des latitudes élevées.

Le 17, nous étant serrés près d'un petit champ de glace jusqu'à ce que le temps s'éclaircit, nous y fîmes notre provision d'eau : pendant les mois d'été on en trouve en abondance dans les creux des champs et des montagnes de glace. Le brouillard se dissipa dans la soirée : nous reconnûmes alors que nous ne pouvions avancer davantage à travers la glace. Nous fûmes donc obligés de retourner à l'est, de peur qu'un changement de vent surprît les vaisseaux et ne les emprisonnât dans la situation actuelle. Nous fîmes, toutefois, avant de virer de bord, quelques observations sur la glace pour reconnaître la variation et la déclinaison de l'aiguille aimantée. La première était 80° 55' 27" ouest, et la dernière de 84° 14' 9".

Le 18, nous fûmes retardés par un épais brouillard et un courant de glace que nous mîmes cinq heures à traverser. Dans la matinée du 29, le temps s'étant éclairci, nous découvrîmes la terre nommée par Davis *Hope-Sanderson* et *les îles des Femmes*, et du haut du nid de corbeau, je comptai quatre-vingt-huit montagnes de glace sans les petites. Nous fîmes voile immédiatement à l'ouest pour profiter de la première eau libre que nous eussions depuis quatorze jours. Ayant alors atteint les 73° de latitude sans voir dans la glace une seule ouverture, et ne voulant pas accroître la distance où nous nous trouvions du détroit de Lancaster, en poussant plus avant dans le nord, je pris le parti de rentrer dans la glace et de tenter de nous frayer un passage pour gagner la mer libre, que l'expérience du premier voyage me faisait supposer devoir exister sur la côte ouest de la baie de Baffin. Enfin, après une navigation toute périlleuse, tantôt sciant la glace, tantôt nous remorquant, nous nous trouvâmes, le 31, aller droit au cap Byam-Martin, et nous découvrîmes bientôt le pavillon qui avait été arboré sur le mont de Possession, lors de la première expédition. Cet objet, bien qu'insignifiant en lui-même, attira tout le monde sur le pont pour le voir et le saluer comme une vieille connaissance. Nous descendîmes à terre et y trouvâmes de gros blocs de glace que la marée y avait jetés, et que la mer avait tellement couverts de sable, que nous ne pûmes y reconnaître la glace qu'après en avoir retiré une grande quantité du sable qui la masquait. La situation et l'aspect de ces masses nous donna à penser que les masses pareilles que l'on trouve sous terre aux lieux nommés *Kaltusae*, dans les îles voisines de la côte de Sibérie, peuvent y avoir été ainsi déposées dans l'origine.

La terre qui est immédiatement au revers de la baie de la Possession s'élève du bord de la mer en une pente douce qui présente un espace vaste et découvert de terrain bas, flanqué de montagnes au nord et au sud. Dans cette vallée et même sur les montagnes hautes de six ou sept cents pieds au-dessus de la mer, il y avait à peine de la neige. Le lit de la rivière qui serpente dans la vallée a, en quelques endroits, plusieurs centaines de pas de largeur, et sa profondeur est, sur certains points, de quarante pieds; mais la quantité d'eau qu'il contenait à cette époque était extrêmement faible. C'est là un trait commun à chaque contrée des régions polaires où nous avions débarqué, les lits des ravines étant probablement formés par la dissolution annuelle de la neige, pendant une longue suite d'années.

Les seuls animaux que nous vîmes furent un renard, un corbeau, quelques pluviers à collier, des alouettes de neige et une abeille sauvage. On y aperçut aussi sur la terre moite quelques pas d'ours et d'un animal à pied fourchu, un renne sans doute. On rencontre dans cette vallée des touffes considérables de mousse et de gazon, surtout dans les portions qui sont de nature à conserver l'eau que produit la fonte des neiges. En effet, l'humidité paraît suffire à la végétation de diverses plantes que l'on trouve dans ces pays désolés.

En approchant de la baie de la Possession, nous remarquâmes que la couleur de l'eau tournait au verdâtre, à la distance de deux milles et demi du rivage; mais il n'y avait pas apparence d'écueil, et nous ne trouvâmes pas le fond avec soixante-dix brasses de sonde.

Après avoir fini nos observations, nous remontâmes à bord et fîmes voile vers le détroit de Lancaster; mais le vent soufflant toujours de l'ouest, les progrès du navire dans cette direction étaient très lents. La mer était entièrement libre, à l'exception d'une montagne de glace isolée et de deux courants, qui toutefois ne nous opposèrent que peu d'obstacles.

Entrée dans le détroit de Lancaster. Passage interrompu à l'ouest. Découverte et exploration de la baie du Prince-Régent. Les glaces empêchent les progrès au sud. Retour au nord. On passe le détroit de Barrow. Entrée dans la mer polaire.

Nous allions entrer dans ce grand détroit ou golfe, qui a obtenu un haut degré de célébrité, et qui était pour nous spécialement intéressant, comme le point sur lequel nos instructions attiraient notre examen le plus attentif; je puis même ajouter ce qui était, je crois, l'opinion de nous tous, c'est que sur ce point du voyage devait se décider le succès ou la mauvaise fortune de l'expédition. On peut donc concevoir combien était grande notre anxiété en voyant la constance du vent d'ouest qui, le 1er août, descendait avec une grosse mer du détroit de Lancaster, et nous empêchait tout-à-fait d'avancer. On vit dans le cours de cette journée plusieurs baleines, et le maître observa que c'était la seule partie de la baie de Baffin où l'on en vît de jeunes ; car une source d'étonnement pour tous les baleiniers, c'est qu'ils rencontrent rarement, ou, pour mieux dire, ne voient jamais de jeunes baleines dans cette pêcherie, comme dans les mers du Spitzberg. *Le Griper* étant beaucoup plus lent voilier que *l'Hecla*, je lui assignai un lieu de rendez-vous pour nous rejoindre, et je lui fixai le méridien de 85° ouest, puis je fis force de voiles, et dans la soirée nous aperçûmes la côte occidentale du détroit à travers les nuages qui la voilaient.

Le ciel étant clair le 2 au soir, nous eûmes pour la première fois la vue distincte des deux côtés du détroit, dont le caractère était tout différent. Au sud, c'étaient des montagnes hautes et à pic, entièrement revêtues de neige, hormis sur les parties inférieures : le profil du rivage nord était beaucoup moins heurté comparativement à l'autre, et n'avait que peu de neige. La mer s'ouvrait devant nous, sans glace et sans terre. Nous vîmes plus de quarante baleines noires.

Nous fîmes peu de chemin le 3, mais enfin, étant favorisés par un vent d'est que nous avions longtemps attendu impatiemment, nous mîmes toutes voiles dehors pour porter rapidement à l'ouest. Il est plus facile d'imaginer que de décrire l'anxiété haletante qui était visible sur tous les visages, tandis que, poussés par une bonne brise, nous remontions rapidement le

détroit : les mâts furent pendant toute l'après-midi couverts d'officiers et d'hommes, et un observateur indifférent eût été grandement diverti par l'empressement avec lequel étaient reçus tous les rapports descendus du *nid de corbeau*, rapports conformes jusqu'alors, et sans exception, à nos plus ardentes espérances.

Étant par le travers du cap Castlereagh, entre quatre et six heures du soir, nous vîmes une terre plus éloignée s'ouvrir à l'ouest de ce cap, entre lequel et la terre nouvellement aperçue nous vîmes une baie que je nommai *baie de Nary-Board*. Toutefois, comme notre affaire nous menait à l'ouest et non au sud, nous eûmes au bout de quelques heures perdu de vue cette baie.

Pendant ce temps, la terre, sur la rive opposée, s'était ouverte au nord et à l'ouest du cap Warrander; plusieurs promontoires étaient remarquables, et entre autres un, le plus au nord, auquel je donnai le nom du capitaine Nicolas Lechmire-Pateshall. La vaste baie où s'étend le cap Pateshall, et qui, à la distance où nous passâmes, nous parut longue et détachée sur plusieurs points, fut nommée *baie Croker*. J'ai appelé *baie* cette large ouverture, bien que la vitesse de notre course ne nous ait pas permis de déterminer la continuité absolue de la terre au fond : il n'est toutefois aucunement improbable que l'on puisse un jour trouver dans ce lieu un passage du détroit de Lancaster à la mer du nord. Le cap qui est à l'ouest de la baie de Croker reçut le nom d'*Everard-Home*.

Notre course était à l'ouest, et le vent continuant toujours à fraîchir, nous eûmes bientôt perdu de vue *le Griper*. La seule glace visible consistait alors en quelques grosses montagnes que la mer battait violemment. Nous attendîmes enfin *le Griper*, et quand il fut à quelques milles de nous, le 4, nous reprîmes notre course. À trois heures et demie du matin, le lieutenant Buchey qui m'avait relevé sur le pont découvrit, du nid de corbeau, un banc de rochers au nord, sur lequel brisait la mer. Ces brisants paraissaient directement au large d'un cap que je nommai *Bullen*, et qui se trouve immédiatement à l'est d'une baie à laquelle je donnai le nom de *Brooking-Cuming*.

A sept heures, *le Griper* nous ayant rejoints vers le méridien de 85°, lieu assigné pour le rendez-vous, nous portâmes à l'ouest. A midi, étant par la latitude de 74° 15' 53" nord, et 86° 30' 30" de longitude, nous nous trouvâmes près de deux ouvertures dont la plus à l'est fut nommée *baie de Burnet*, l'autre *baie de Stratton*. Les falaises de cette partie de la côte présentent un très singulier aspect, les couches étant horizontales, avec nombre de masses de rocs régulières en saillie, larges au bas et terminées en pointe, et qui ressemblent à autant d'arcs-boutants que l'art aurait élevés à intervalles égaux.

Nous gouvernâmes dans le nord assez à temps pour éviter d'être pris par les glaces, dont les bords étaient battus par un remous considérable. Nous découvrîmes une seconde île au sud de la première, et je donnai aux deux le nom d'*îles du Prince-Léopold*. Immédiatement à l'est de ces îles, le ciel avait un vif reflet d'eau, qui indiquait un vaste espace de mer libre, mais un *ciel de glace éclatant* dans l'ouest nous laissait pour le moment peu d'espérance que nous trouverions un passage dans la direction désirée : nous vîmes pour la première fois des baleines blanches en grand nombre. Les *pétrels*, les *guillemots* et les *kittiwakes* étaient également nombreux près de la glace.

Une brise du nord-nord-ouest s'éleva dans la soirée, et *le Griper* étant prêt à faire voile, nous gouvernâmes au sud. La terre qui devint alors visible au sud-est nous fit voir que nous entrions dans une grande ouverture, n'ayant pas moins de dix lieues de large à l'entrée, et dans le centre de laquelle on ne pouvait distinguer aucune terre. Le promontoire qui forme la pointe ouest de cette entrée fut nommée *cap Clarence*, et un autre, au sud-est de celle-ci, reçut le nom de *cap Sippings*.

A partir du moment où nous entrâmes dans le détroit de Lancaster, la boussole se ralentit, et les irrégularités produites par l'attraction du fer que portait le vaisseau s'accrurent très rapidement, bien qu'avec uniformité, à mesure que nous avancions dans l'ouest. Ce fut à tel point que, pendant ces derniers deux jours, nous fûmes contraints d'abandonner les observations ordinaires pour déterminer la variation de l'aiguille à bord des navires. Plus nous allions au sud, plus cette irrégularité devenait évidente, ce qui donnait à penser que nous approchions déjà beaucoup du pôle magnétique. C'est pourquoi on cessa de consulter les boussoles pour les besoins de la navigation, et quelques jours après, les habitacles furent retirés, comme un embarras inutile, et transportés du pont dans le magasin du charpentier, où ils restèrent jusqu'à la fin de la saison. On descendit pour faire des observations magnétiques sur le rivage oriental, et les officiers me dépeignirent ce site comme le plus désolé de tous ceux où ils avaient mis pied à terre dans ces régions. Il y a à peine apparence de végétation, hormis çà et là une petite touffe d'herbe rabougrie, et une ou deux espèces de saxifrage et de pavot, bien que la terre fût si humide en beaucoup d'endroits qu'ils y pouvaient à peine marcher. A une courte distance de la mer, le lieutenant Hoppner découvrit une grosse pierre ferrugineuse qui attirait l'aimant avec beaucoup d'énergie. On ne vit aucune trace d'habitants sur cette partie de la côte, mais on y trouva quelques vertèbres d'une baleine qu'y avaient apparemment apportées des ours dont on voyait les pas sur le sol moite. Il n'y a pas d'autres oiseaux que des ptarmigans et des alouettes de neige.

Aussitôt que les chaloupes furent remontées à bord, nous nous portâmes au sud, suivant le bord de la glace qui nous conduisait de plus en plus au rivage oriental, de sorte qu'à minuit le canal dans lequel nous naviguions était réduit à une largeur d'environ cinq milles. La couleur de l'eau était devenue d'un vert léger, à cette distance du rivage. Le ciel avait pris une magnifique sérénité, et le soleil, pour la seconde fois à nos yeux dans cette saison, s'était à peine plongé au-dessous de l'horizon septentrional, qu'il avait reparu au bout de quelques minutes.

Le matin du 12, nous étions ancrés à un glaçon quand une brise s'éleva du nord: mais le temps fut tellement brumeux pendant quelques heures, que nous ne savions dans quelle direction ce vent soufflait. Dès que le brouillard se dissipa, nous découvrîmes que le glaçon auquel nous étions à l'ancre descendait avec vitesse contre un autre bloc de glace au vent, nous menaçant ainsi de prendre les vaisseaux entre eux deux. Nous fîmes donc voile au nord avec difficulté. Nous nommâmes cette grande ouverture la *baie du Prince-Régent*, et je regarde comme probable que quelque jour on ouvrira, entre cette baie et la baie d'Hudson, une communication, soit par celle de sir Thomas-Rowe's-Welcome, soit par la baie Repulse, qui n'ont ni l'une ni l'autre été encore examinées d'une manière satisfaisante.

Le 18, le temps étant très beau, j'allai explorer une ouverture dans la côte est. Les falaises qui s'élèvent sur le rivage sud de cette baie, que je nommai *port Bowen*, ressemblent, en beaucoup de points, à des tours et à des remparts en ruines. Des fragments de rochers tombaient constamment d'en haut. A l'entrée de la baie est une terre basse étendue, coupée par de nombreux ruisseaux, et qui, à une courte distance de la plage, se réunissant, forment une rivière profonde et rapide, à l'embouchure de laquelle nous prîmes terre. Ce lieu est, je crois, le plus térile que j'aie jamais vu, le sol étant entièrement couvert de petits morceaux de pierre calcaire en feuilles, sur laquelle nous ne vîmes pas de végétation pendant un trajet d'un mille que je fis avec M. Ross, en remon-

tant le bord de la rivière. Parmi ces fragments, nous ramassâmes un morceau de pierre calcaire sur lequel était l'empreinte d'un coquillage fossile. Nous vîmes un grand nombre de jeunes guillemots noirs et une volée de canards, que nous supposâmes être de l'espèce eider. La latitude observée sur ce point était de 73° 12' 11", et la longitude 89° 2' 8". A trois quarts de mille du port Bowen, est une autre petite baie que nous n'eûmes pas le temps d'examiner.

Nous étions depuis peu de temps de retour à bord, quand une brise légère du sud nous mit à même de gouverner vers les îles du Prince-Léopold, que toutefois nous rencontrâmes plus encombrées de glace qu'auparavant. Les narwhals y étaient très nombreux. Ces animaux paraissent prendre plaisir à tenir leur dos à l'air, au-dessus de la surface de l'eau, de la même façon que la baleine, mais pendant beaucoup plus de temps; et nous eûmes bien souvent lieu de remarquer leurs cornes droites et entièrement immobiles pendant plusieurs minutes. A trois ou quatre milles du port Bowen, je découvris une autre ouverture ayant l'apparence d'un port, avec une île près de l'entrée, et je donnai à cette anse le nom de *Jackson*.

L'aspect de cette large ouverture, tout-à-fait libre, nous tira de toute appréhension, et chacun sentit que nous étions hors de la terre que forme la côte ouest de la baie de Baffin, et que, de fait, nous venions d'entrer dans la mer polaire. Pénétré de cette idée, je voulus donner à la magnifique ouverture par laquelle nous étions passés de la baie de Baffin au canal de Wellington le nom de *Barrow*. La terre sur laquelle est situé le cap Hotham, et qui est la plus à l'est d'un groupe d'îles de la mer polaire, fut nommée *île de Cornwallis*, et une baie, à sept milles au nord du cap Hotham, fut appelée *baie de Barlow*.

Bien que deux tiers du mois d'août fussent déjà écoulés, j'avais toute raison d'être satisfait des progrès que nous avions faits. Je comptais que la mer pouvait encore être navigable au moins pendant six semaines. Notre perspective était donc encourageante. Les bâtiments n'avaient éprouvé aucune avarie; nous avions des provisions en abondance; la santé des équipages ne s'altérait en rien, non plus que leur énergie, et enfin, officiers et soldats, tous étaient déterminés à accomplir par tous les moyens possibles la grande mission dont nous avions le bonheur d'être chargés.

Apparences favorables d'un passage ouvert à l'ouest. Terre au nord. Série d'îles. Restes de huttes d'Esquimaux. Ile Byam-Martin. Navigation fatigante dans les glaces et les brouillards. Arrivée et débarquement à l'île Melville.

23 août. — Il est impossible de concevoir rien de plus excellent que la course rapide et sans obstacle dont nous fûmes favorisés depuis les îles Beechey jusqu'au cap Hotham. Il est probable que beaucoup d'hommes ont, à une époque quelconque, éprouvé cette excitation d'esprit que produit ordinairement un mouvement rapide quel qu'il soit, et l'on concevra facilement combien cette impression, quand par hasard nous venions à l'éprouver, était accrue encore par la lente et ennuyeuse navigation de ces mers. On peut toutefois se figurer notre désappointement quand, au milieu de ces apparences favorables et de l'espoir dont nous pouvions justement nous flatter, on vint nous dire subitement du nid de corbeau qu'une masse de glace barrait directement le passage entre l'île Cornwallis et la terre du sud. En approchant de cet obstacle, nous reconnûmes la vérité de la nouvelle : cependant nous pûmes avec un peu d'efforts traverser une partie moins serrée, et nous eûmes encore une fois la mer libre devant nous pour aller dans l'ouest.

Nous remarquâmes alors qu'un changement très décidé avait eu lieu dans l'aspect de la terre au nord de nous, depuis notre départ des îles Beechey. La côte, près de cette dernière, était abrupte et à pic près de la mer, ayant à sa base même une eau très profonde, tandis que les rivages de l'île Cornwallis vont s'élevant graduellement à partir d'une plage qui nous parut de sable.

A midi nous étions par la longitude de 94° 43' 15" et la latitude de 74° 20' 12", quand nous découvrîmes que la terre qui formait l'extrémité ouest de ce côté était une seconde île, que je nommai *île Griffith*, et vis-à-vis de laquelle, sur l'île de Cornwallis, est un promontoire remarquable, que je nommai *cap Martyr*. Au-delà nous fûmes arrêtés, ou du moins entravés par les glaces et un brouillard épais : par bonheur nous fîmes quinze ou vingt milles à l'aide du bon vent. La terre au sud était haute et escarpée, et se terminait par un gros promontoire auquel je donnai le nom de *Walker*. Nous n'avions pas vu de baleines ou de narwals depuis que nous avions quitté le cap Riley le 23, et l'on remarque, non sans chagrin, que pas un seul oiseau, pas une seule créature vivante n'avait paru de la journée. La glace, dans ces parages, et vue du haut du grand mât, se composait entièrement de champs dont l'étendue était illimitée au regard, et que couvraient quelques amas de glaçons.

Après avoir doublé le cap Cockburn, nous remarquâmes que la terre à l'ouest se retire, et forme une grande baie à laquelle je donnai le nom de *Moore*. Le soir, nous vîmes une île que je nommai île du *Byam-Martin*, et quelques officiers y descendirent pour faire les observations nécessaires et examiner les productions naturelles de cette côte. A midi notre latitude était de 75° 3' 12", et la longitude de 103° 44' 37".

Le 2 septembre à une heure du matin, une clarté fut visible, et c'était la première depuis plus de deux mois, puis le brouillard revint, ainsi que le vent contraire, et comme nous ne faisions aucun progrès à l'ouest, je descendis à terre pour les observations d'usage, et aussi pour tuer des daims. Cette île basse appelée *Griffith* ressemble beaucoup à celle de Byam-Martin.

Etant par les 74° 54' 49" de latitude, et 108° 31' 44" de longitude, nous nommâmes *île Dealy* une île basse au large de laquelle nous nous trouvions, et une grande baie qui en est voisine reçut le nom de *Bridport*. Cette baie nous parut devoir fournir un bon abri à des vaisseaux. A neuf heures et un quart de l'après-midi, nous eûmes la satisfaction de passer par le méridien de 110° ouest de Greenwich, par la latitude de 74° 44' 20" : ce qui donnait aux vaisseaux sous mes ordres droit à la somme de 5,000 livres, offerte à titre de récompense à ceux des sujets de Sa Majesté britannique qui réussiraient à pénétrer aussi loin à l'ouest dans le cercle arctique. Pour commémorer cet heureux événement, un promontoire que nous venions de passer reçut des matelots le nom de *cap Bounty*.

L'extrémité de la terre, dans l'ouest, est une pointe basse qui fut nommée *cap Hearne*, et c'est à cette hauteur qu'après le service divin je réunis les officiers, les matelots et les soldats de *l'Hécla*, pour leur annoncer officiellement que leurs efforts avaient été couronnés de succès, au point de leur donner droit au premier degré des récompenses accordées par un ordre du roi en son conseil. Je saisis cette occasion pour bien inculquer dans l'esprit de chacun la nécessité des plus vigoureux efforts pendant le peu de temps disponible de la présente saison, en leur donnant l'assurance que, si nous pouvions avancer à quelques degrés de plus dans l'ouest, je doutais peu de la possibilité d'accomplir l'objet de notre expédition avant la fin de la saison prochaine. J'adressai au lieutenant Liddon une lettre à cet effet, et je donnai l'ordre d'ajouter quelque chose à la ration ordinaire de viande, et de faire servir de la bière, afin qu'en cette occasion on eût le dîner du dimanche.

Examen plus approfondi de l'île Melville. Progrès dans l'ouest. On est longtemps retenu par la glace. Route à l'ouest. Obstacle invincible qu'opposent les glaces. On cherche les quartiers d'hiver. Opération pour s'y établir.

Comme le vent continuait à souffler violemment du nord, sans qu'il annonçât devoir nous ouvrir un passage pour franchir le cap Hearne, je saisis cette occasion pour envoyer toutes les chaloupes à terre, pour apporter à bord de la tourbe que les officiers annonçaient avoir vue près d'un petit lac à peu de distance près de la mer, et que j'avais ordonné de substituer à une partie de la ration de charbon. La pointe où l'on avait débarqué la veille est par les 74° 46' 56'' de latitude, et 110° 33' de longitude ouest.

Le 10, à cinq heures du matin, une masse de glace, venant de l'ouest vint heurter la montagne sur laquelle *l'Hécla* était abritée, et la fit tourner comme sur un pivot. Cet incident n'est point rare dans le détroit de Davis pour des montagnes de très forte dimension, dont le centre seulement repose sur la terre. Nous rentrâmes, pour la nuit, *l'Hécla* dans une petite anse, et le soir un parti de chasseurs revint avec trois lièvres, et apporta la nouvelle que la mer, vue du haut des montagnes, était entièrement couverte de glace à l'ouest. Le lendemain, M. Dealy tua le premier bœuf musqué, et nous apporta un morceau de sa chair qui avait un goût passable; mais son odeur n'était nullement tentante.

Le 14 à trois heures du matin, le thermomètre tomba à 1°: l'on peut bien dater l'hiver de ce moment. Le lendemain nous étions vis-à-vis du cap Providence, et un autre promontoire, plus haut et plus escarpé encore, reçut le nom de cap *Hay*.

Toutes les mains se mirent à l'ouvrage dès le matin du 25, et à six heures du soir nous commençâmes à entrer les vaisseaux dans ce qui avait été ouvert du canal durant la seconde journée. Le lendemain dimanche, j'aurais désiré pouvoir donner du repos aux officiers et aux matelots; mais l'épaisseur de la glace croissait si rapidement, qu'il fallut travailler, et le canal était terminé à midi. Sa longueur était de quatre mille quatre-vingt-deux pas, ou environ deux milles un tiers, et l'épaisseur moyenne de la glace pouvait être évaluée à sept pouces. Ce port reçut le nom de port *Winter*, et je donnai au groupe d'îles que j'avais découvertes dans la mer polaire le nom d'îles de la *Nord-Géorgie*.

Précautions pour garantir le vaisseau et les provisions, pour maintenir le bon ordre, la propreté, la santé et la bonne humeur parmi les gens des équipages. Théâtre. Gazette. Observatoire.

Etant, le 19 octobre, au point où, suivant toute probabilité, nous devions rester au moins huit ou neuf mois, pendant trois desquels nous ne verrions pas le soleil, mon attention fut immédiatement et impérieusement appelée sur divers devoirs importants, dont quelques-uns d'une nature singulière, et pour la première fois dévolus à un officier de la marine, il est probable que la nécessité s'en retrouvera rarement dans l'histoire de la navigation. La sécurité des bâtiments et la conservation des divers approvisionnement étaient des objets d'un intérêt direct ; un système régulier pour entretenir le bon ordre et la propreté, comme élément important de la santé de l'équipage pendant un long et ténébreux hiver, réclamait également mon attention.

On ne perdit donc pas un instant pour commencer les opérations, et les vaisseaux furent bientôt démantelés et couverts comme des maisons, et le chirurgien me donna l'assurance qu'il n'avait pas remarqué dans les équipages la moindre disposition au scorbut. L'extérieur des bâtiments étant disposé, il fallut pourvoir à la distribution de la chaleur et à la destruction de l'humidité dans l'intérieur. Des tuyaux de poêle furent répartis de manière à donner un courant d'air chaud de 87° Fahrenheit à la distance de 17 pieds du foyer. Ensuite, autant comme mesure de santé que d'économie, on réduisit la ration de pain aux deux tiers. Une livre de viande conservée de Donkin, avec une pinte de soupe concentrée par homme, fut substituée, chaque semaine, à une livre de bœuf salé. On distribua, au lieu de spiritueux, une certaine proportion de bière et de vin ; on donnait aussi, à intervalles réglés, une petite quantité de choucroute et de conserves, avec autant de vinaigre qu'il était besoin. La ration journalière de jus de limon et de sucre était mélangée, et avec une quantité convenable d'eau, chaque homme la buvait en présence d'un officier désigné à cet effet. Cette dernière précaution peut paraître inutile à ceux qui ignorent combien les matelots ressemblent aux enfants en tout ce qui regarde leur santé et leur bien-être. Quand une pièce de gibier avait été prise, elle devait non point venir en supplément au repas, mais tenir lieu de la ration habituelle, hormis dans certains cas où l'on usait de tolérance; mais en aucun cas, soit pour la quantité, soit pour la qualité, on n'accordait aux officiers la moindre préférence.

L'article du combustible étant d'une importance si majeure dans ces climats, il fallut adopter en ce point une rigide économie, car on n'employait que la quantité de charbon strictement nécessaire au maintien de la santé à bord. Immédiatement après notre arrivée, on chercha de la mousse et de la tourbe ; mais on ne pouvait guère employer la mousse, car elle aurait eu besoin d'être séchée avant tout pour brûler. Nous allâmes aussi avec beaucoup d'empressement en quête d'une veine de charbon sur le rivage; mais on n'en ramassa que quelques morceaux pendant notre séjour au port Winter.

On veillait beaucoup sur le vêtement des hommes, et un jour de la semaine était fixé pour l'examen des tibias et des gencives par le chirurgien, afin que la moindre apparence de scorbut fût découverte à temps, et immédiatement arrêtée.

Dans ces longs jours d'inaction et d'oisiveté où nous allions nous trouver pendant une grande partie de l'année, je désirais trouver quelque distraction qui pût abréger, pour les équipages, ces fatigants intervalles. Je proposai donc aux officiers de jouer, à l'occasion, une comédie à bord de *l'Hécla*, comme étant le meilleur moyen d'entretenir chez nos gens la gaîté et la bonne humeur qui avaient existé jusqu'alors. Cette proposition fut acceptée avec empressement par les officiers des deux vaisseaux, et le lieutenant Beechey ayant été choisi pour régisseur, notre première représentation fut fixée au 5 novembre, au grand contentement des deux équipages. Je prenais de bon cœur ma part de ces amusements, persuadé qu'un exemple de gaîté, en encourageant tout ce qui pouvait y contribuer, n'était point la partie la moins essentielle de mon devoir dans les circonstances particulières où je me trouvais placé.

C'est dans ce même but, et pour fournir une occupation amusante pendant les heures d'une constante obscurité, que nous établîmes une gazette hebdomadaire qui reçut le titre de ***Gazette de Nord-Géorgie et Chronique de l'hiver.***

Le 19, je fis couper la glace autour des vaisseaux, et cette opération continua journellement tant que le temps le permit. Le lendemain, le temps était très clair, et nos chasseurs virent du haut d'une montagne que la glace au large était en amas plus élevés qu'auparavant, et dans la matinée nous vîmes nombre de petits courants verticaux de vapeur qui montaient de la mer, puis de l'entrée du port : c'était probablement le phénomène que l'on nomme *barber* dans l'Amérique du Nord, et qui résulte, je crois, de la vapeur qui s'élève de l'eau, et qui est condensée en une forme visible par le froid de l'atmosphère.

Le 26, le soleil nous donnait assez de clarté pour écrire et lire dans ma cabine, les fenêtres de l'arrière

faisant directement face au sud, depuis neuf heures et demie jusqu'à deux heures et demie. Nous passâmes, en conséquence, le reste des vingt-quatre heures à la lumière de la chandelle. Rien ne pourrait surpasser la beauté du ciel à cette époque dans le sud-est et le sud-ouest, aux heures du lever et du coucher du soleil. C'était, près de l'horizon, une riche teinte bleuâtre, au-dessus de laquelle s'élevait une arcade éblouissante d'un rouge foncé, le tout se confondant et se mêlant en gradations imperceptibles. C'était alors une expérience pénible à faire, que celle de toucher avec la main une substance métallique en plein air : l'on éprouvait exactement la sensation de la chaleur extrême : ce contact emportait la peau, il était donc nécessaire d'user de la plus grande précaution, surtout pour regarder dans les télescopes, qui occasionnaient au visage une douleur très cuisante, s'ils venaient à le toucher.

Le 4 novembre étant le dernier jour où le soleil devait être visible à nos regards, pour ne reparaître que le 8 février, nous fûmes tous affligés que le temps couvert ne nous permît pas de faire nos adieux à ce grand astre. Le lendemain même de cette journée triste, le théâtre s'ouvrit par la représentation de *Miss in her fifteen* (la jeune Fille dans ses quinze ans); et le plaisir qu'y prirent les équipages fut complet. Le soin des décors et des répétitions faisait même durer cette distraction plusieurs jours de suite.

Le 11, M. Ross étant monté à midi au haut du grand mât, nous annonça qu'il avait encore vu le soleil.

A cette époque même où le soleil nous quitta, les loups se montrèrent sur la plage, hurlant très lamentablement pendant des heures entières, et, dans une ou deux occasions, venant le long des vaisseaux quand tout était en repos la nuit : mais nous en vîmes rarement plus d'un ou deux ensemble, et nous ne pûmes nous former une idée de leur nombre. Ces animaux craignaient toujours beaucoup d'approcher de nos gens; et quoiqu'ils souffrissent évidemment de la faim, ils ne tentèrent jamais d'attaquer personne. Les renards blancs venaient aussi nous rendre visite la nuit.

La rapidité avec laquelle la glace se formait autour des vaisseaux fit que je donnai l'ordre de cesser de la couper à l'avenir : elle croissait ordinairement de trois à cinq pouces en vingt-quatre heures. Nous vîmes, à midi, et pour la première fois à cette heure, une étoile de la première grandeur (*capella*), et à une heure et demie, les étoiles de seconde grandeur de la grande Ourse étaient visibles.

On ne saurait donner une idée plus frappante de la faiblesse de la lumière solaire à cette époque. Par le grand froid qu'il faisait, l'haleine et les autres vapeurs s'accumulaient pendant la nuit autour des lits et se congelaient immédiatement, de façon qu'il fallait souvent trois heures de travail général pour gratter la glace, afin d'empêcher les lits d'être trempés par l'accroissement de température qu'occasionnaient les feux. Notre seconde représentation eut lieu le 24.

Pendant la quinzaine suivante, nous fûmes principalement occupés à observer divers phénomènes dans les cieux, tels que les étincelantes aurores boréales et la chute des météores. Arrivés à cette partie de l'hiver, nous commençâmes à éprouver un inconvénient très sérieux du froid, qui faisait éclater nos bouteilles de jus de limon : alors tout le contenu restait et formait une seule masse de glace, excepté une petite portion de l'acide qui s'était retirée au centre, et qui souvent avait fui; de manière que, quand cette glace était fondue, il ne nous restait guère mieux que de l'eau. Ce malheur arriva à un point très grave et très alarmant, car deux tiers du contenu de chaque caisse avaient été détruits ainsi, et le surplus était à peu près inutile. Le vinaigre gela aussi dans les tonneaux et perdit une grande partie de sa qualité en dégelant.

Le 19, le ciel étant beau et clair, l'aurore boréale se montra plusieurs fois à différentes époques du jour; toutefois, de huit heures du soir à minuit, elle était plus éclatante et s'étendait sur tout l'horizon. Cependant elle avait plus de splendeur du sud-sud-ouest au sud-ouest, où elle paraissait sortir d'un nuage sombre à 5° environ au-dessus de l'horizon; mais l'aurore boréale se montre plus belle quand on la voit aux Shetland ou sur l'Océan, à la hauteur de ces îles.

Le 21, nous étions arrivés au jour le plus court, et nous avions si bien réussi jusqu'alors à nous occuper, que la rapidité avec laquelle s'était écoulée la première moitié de l'hiver fut l'objet de la remarque de tous. Le manque de travail, dont je m'étais effrayé, était en effet si peu à craindre qu'il me vint souvent, de la part des hommes, des plaintes de ce qu'ils n'avaient pas le temps de raccommoder leurs vêtements. J'ordonnai donc qu'une après-midi de chaque semaine fût consacrée à cette occupation. Tout le service des quarts, des inspections et des rondes, se faisait comme en mer. Après le déjeuner et ma tournée sur le pont, on envoyait les hommes se promener sur la neige jusqu'à midi, heure à laquelle ils revenaient à bord pour dîner. Quand le froid était trop rigoureux pour qu'ils pussent prendre cet exercice, on leur faisait faire le tour du pont, en marquant le pas de l'air que leur jouait un orgue, ou souvent d'un air qu'ils chantaient eux-mêmes. Au premier abord, il y eut quelques hommes qui ne trouvèrent pas cette distraction entièrement de leur goût; mais comme aucune excuse, hors celle de maladie, n'était admise, ils s'y soumirent, et bientôt s'en acquittèrent joyeusement, en en faisant entre eux un objet de beaucoup de plaisanteries.

Les officiers, qui dînaient à deux heures, avaient également l'habitude de passer une heure ou deux du milieu de la journée à aller et venir sur le rivage, même dans les temps les plus sombres, et excepté quand une neige épaisse les retenait sous le toit du vaisseau. On peut bien penser que nous ne rencontrions alors dans ces promenades que peu de choses pour nous distraire ou pour nous intéresser. La nécessité de ne pas aller au-delà de la limite de deux milles ajoutait beaucoup à la monotonie. Au sud, c'était la mer couverte d'une surface de glace non interrompue, uniforme dans sa blancheur éblouissante et variée seulement çà et là par quelques amas de glaçons qui s'élevaient au-dessus du niveau. La terre ne présentait guère plus de variété, étant entièrement couverte de neige, hormis de côté et d'autre un coin brun de terre nue, exposé de manière que le vent ne permît pas à la neige d'y séjourner. Quand on contemplait cette scène du haut d'une montagne, on était saisi de mélancolie, et l'œil ne se tournait avec plaisir que vers le lieu où étaient nos vaisseaux et où vivait notre petite colonie. La fumée qui s'élevait des différents feux, annonçant la présence de l'homme, donnait un peu de gaîté à une partie de cette perspective; et le son des voix, que par le temps froid on entend à de plus grandes distances qu'à l'ordinaire, venait de temps en temps rompre le silence qui régnait autour de nous, silence bien différent de celui qui caractérise le calme repos d'une contrée cultivée. Tel était le manque d'objets qui pussent soulager l'œil ou distraire l'esprit, qu'une pierre d'une dimension remarquable, vue sur la neige, devenait le point de mire de tous les yeux, et l'on s'y dirigeait machinalement. Nous ne pouvions nous ranimer devant ce paysage désolé qu'en espérant que nous passerions l'hiver prochain sous le climat plus doux des îles de la mer du Sud, ou en comparant à cette nature morte les plus riants aspects de la terre que nous avions quittée.

Nous eûmes souvent occasion, dans nos promenades, de remarquer l'illusion à laquelle l'œil est sujet quant à l'estimation de la distance et de la grandeur des objets vus sur une superficie de neige toujours la même. Il n'était pas rare que nous allassions droit à ce que nous prenions pour une énorme masse de pierre éloignée d'un demi-mille; mais nous trouvions que nous pouvions prendre cet objet dans nos mains au bout d'une minute de marche.

A six heures du soir, on examinait les cadres et les

lits des hommes, on soupait ensuite; après quoi il était permis aux équipages de s'amuser comme ils l'entendraient; et alors les jeux de toute espèce, mêlés de danse et de chant, duraient jusqu'à neuf heures, où l'on allait se coucher, et toutes les lumières étaient éteintes. Deux fois par jour on creusait dans la glace un trou pour pouvoir tirer de l'eau en cas d'incendie. Il est à peine nécessaire de dire que les occupations du soir des officiers étaient d'une nature plus élevée que celles des matelots. Lire et écrire étaient les principales distractions, et de temps en temps on y mêlait une partie d'échecs, un air de flûte ou de violon, et l'on se séparait à dix heures et demie. Chaque dimanche, le service divin avait lieu, et la prière que l'on dit tous les jours en mer avait été modifiée pour être appropriée à notre service actuel. Les hommes s'acquittaient tous avec soin de leurs devoirs de piété.

Nos divertissements dramatiques avaient lieu une fois par semaine, et toujours au plaisir infini des hommes du bord. Notre répertoire était si chétif, étant composé seulement de deux volumes que le hasard avait placés sur le bâtiment, qu'il nous était difficile de varier les représentations. Toutefois, nos auteurs se mirent à l'œuvre et produisirent pour Noël un divertissement en musique, entièrement adapté à l'auditoire et destiné à l'animer pour l'avenir en lui représentant nos progrès passés. Le froid ne détourna jamais les officiers du théâtre, et cependant on joua plus d'une fois à bord de *l'Hécla* avec le thermomètre au-dessous de zéro sur la scène. La *Gazette de Nord-Géorgie* était aussi une grande source de distraction pour nos auteurs et pour nos lecteurs ou critiques bénévoles.

Premiers symptômes de scorbut. Aurores boréales et autres phénomènes météorologiques Visite de loups. Réapparition du soleil. Froid extrême. Incendie de la maison. Doigts gelés par suite de cet accident.

L'année avait commencé par un temps doux; mais il ne fut pas de longue durée, et je reçus le matin même la triste nouvelle de la première apparition du scorbut parmi nous. Il venait d'atteindre un officier, par suite de l'humidité qui régnait autour de son lit. Les chirurgiens appliquèrent tous leurs soins au malade. C'est alors que je pensai à faire pousser une petite quantité de moutarde et de cresson dans de petites boîtes plates, remplies de terre et placées le long du tuyau du poêle. Par ce moyen, même pendant les rigueurs de l'hiver, nous nous assurions, pour le sixième ou le septième jour après avoir semé la graine, une récolte suffisante pour donner à deux ou trois scorbutiques une once de salade par jour. La moutarde et le cresson venus ainsi étaient nécessairement sans couleur, par suite de la privation de lumière; mais, autant que nous pûmes juger, ces herbes avaient leur même saveur pénétrante et aromatique. Ces remèdes furent si efficaces, qu'au bout de neuf jours M. Scallon, l'officier, était debout.

Dans la soirée du 15 janvier 1820, nous eûmes une magnifique aurore boréale, et l'on s'aperçut alors qu'un petit chien couchant avait quitté *le Griper* depuis plusieurs nuits, et qu'il était revenu régulièrement après quelques heures d'absence. Comme le jour grandissait, nous eûmes souvent l'occasion de le voir en compagnie d'une louve avec laquelle il se retrouva chaque jour, pendant plusieurs semaines, au bout desquelles il ne revint plus du tout à bord. Il avait peut-être perdu son chemin en allant à une trop grande distance, ou, ce qui est plus probable, les loups l'avaient dévoré. Quelque temps après, un grand chien à moi appartenant, et qui avait aussi pris l'habitude de rester absent de temps à autre, revint déchiré et couvert de sang par suite d'une lutte qu'il avait sans doute eu à soutenir avec un loup, dont nous suivîmes à une distance considérable les traces sur la neige. Un vieux chien de race de Terre-Neuve, que nous avions à bord de *l'Hécla*, avait aussi l'habitude de passer un jour ou deux avec les loups dans les relations les plus amicales. Le 25, nous en vîmes un qui traversait le port près des vaisseaux; il était presque entièrement blanc, avait le corps long et extrêmement maigre, et, plus haut sur pattes que les chiens esquimaux, il leur ressemblait cependant beaucoup. Sa queue était longue et touffue, toujours pendante, et il tenait en courant la tête très basse.

Le 7, à midi, nous eûmes la première vue distincte du soleil depuis son retour sur l'horizon, et une parélie confuse, légèrement prismatique, fut aperçue à l'est de l'astre, à la distance de 22°. Il y avait à présent, de huit heures à quatre, assez de jour pour que nous pussions travailler à tout hors des vaisseaux: nous nous remîmes donc à les lester avec des pierres.

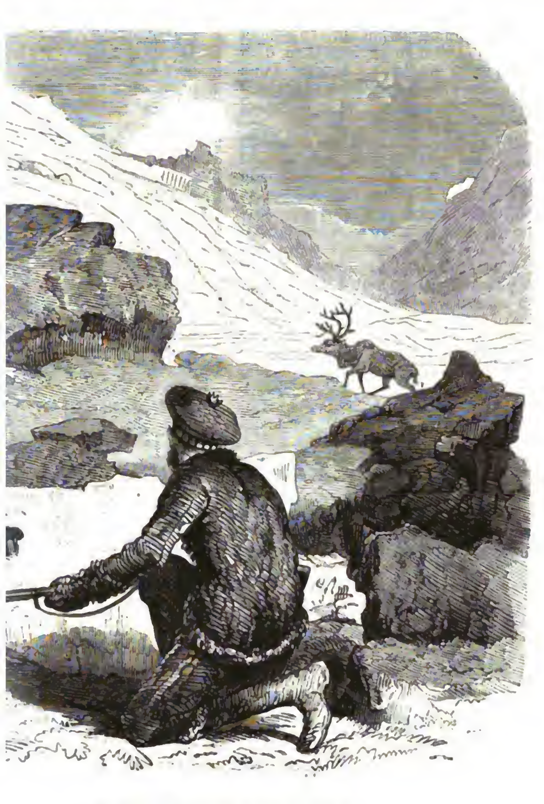
La distance à laquelle on entend les sons dans cette atmosphère est un fait des plus remarquables. Nous avons souvent, par exemple, entendu des gens qui causaient d'une voix ordinaire, à la distance d'un mille, et je venais d'entendre un homme qui chantait à demi-voix tout en marchant sur la plage, et il était à plus d'un mille de moi.

Trois officiers, étant à deux milles sous le vent des vaisseaux, furent saisis d'une violente odeur de fumée, au point d'en être presque suffoqués, et c'était la fumée des bâtiments. Cette dernière circonstance montre à quelle distance la fumée était portée horizontalement, par suite de la difficulté avec laquelle elle monte par une température aussi basse de l'atmosphère.

Le 17, le thermomètre marqua 55°, et par ce froid on ne souffrait aucunement du grand air, pourvu qu'on fût bien vêtu et que le temps fût calme; mais si l'on marchait contre le plus léger air de vent, on éprouvait une sensation de cuisson sur toute la figure, avec une douleur au milieu du front, douleur qui devenait bientôt assez forte. Nous nous amusions alors à faire geler un peu de mercure, et à le battre sur une enclume ramenée à la température de l'atmosphère. Il ne paraissait pas être très malléable, et se brisait ordinairement après deux ou trois coups de marteau.

L'accroissement des jours et de la durée du soleil sur l'horizon me décidèrent à faire ouvrir mes fenêtres à l'arrière. Elles étaient doubles, et l'intervalle qui séparait chaque croisée était de deux pieds environ, et l'on y avait cloué au commencement de l'hiver quelques doublures de grosse laine. Quand on essaya d'enlever ces doublures ou rideaux, on les trouva si fortement collés aux fenêtres par la vapeur congelée qui s'y était accumulée, qu'il fallut les couper pour pouvoir ouvrir les fenêtres, et l'on tira de l'espace qui séparait les doubles croisées plus de douze grands seaux, pleins de la glace qui s'y était formée de la même manière.

Le 16, le même froid durait; mais la pièce annoncée n'en fut pas moins représentée. Il faut cependant convenir qu'il faisait trop froid pour que les acteurs ou les spectateurs pussent y prendre plaisir, les acteurs surtout qui s'étaient chargés de paraître en costume de femme. Le froid intense que nous éprouvions alors à bord de *l'Hécla* paraissait venir de la précipitation avec laquelle je fis découvrir les fenêtres de l'arrière, dans l'impatience où j'étais de revoir le jour et aussi d'épargner notre chandelle; mais il fut impossible de rester, pendant trois semaines, dans la cabine, sans être chaudement vêtu, et il n'était pas rare à cette époque de nous voir faire l'opposé de ce qui a lieu d'ordinaire, c'est-à-dire que nous quittions nos manteaux pour aller nous réchauffer par l'exercice sur le pont, et que nous reprenions de lourds vêtements en rentrant dans la cabine. Dans notre température actuelle, l'haleine d'un individu, vue à une petite distance, ressemblait à la fumée d'un coup de feu qu'on vient de tirer, et plusieurs hommes réunis alors sur la glace élevaient autour d'eux un nuage.



Le lieutenant réussit à tuer un renne.

mmes faisaient le tour des
par bonheur chaudement
aison à terre était en feu;
de l'éteindre avec de la
ients précieux eussent été
os visages exposés au feu
à voir : presque toutes les
ent devenus entièrement
ient du froid, de sorte que
s d'autre soin que celui de
lieu des hommes qui tra-
vec de la neige les parties
vie. Malgré ces précautions
es accidents, seize malades
iments. Deux hommes, qui
n quand le feu éclata, souf-
ur empressement pour sau-
, qui était près du poêle et
prix, ils s'enfuirent immé-
et l'un d'eux, n'ayant pas
gants, eut, dans l'espace
gts tellement engourdis, et
t suspendue, que le chirur-
mains dans un bassin d'eau
a gela sur-le-champ par suite
t communiqué, et quelque
r cet homme des deux mains.

Temps plus doux. On rebâtit la maison. Phénomènes météorologiques. Acteurs du théâtre. Maladie croissante à bord du *Griper*. Halos et parélie. Maux d'yeux. On coupe la glace autour des vaisseaux.

Le 1er mars 1820, avant le lever du soleil, le lieutenant Beechey remarqua une lueur si éclatante près de l'horizon sud-est, qu'il crut toujours que le soleil allait se lever, une demi-heure avant qu'il parût, et il y avait au-dessus de l'astre une colonne de lumière semblable à ce que nous avions vu précédemment. Le jour étant calme et tempéré, un détachement de l'équipage alla retirer de dessous les ruines de la maison incendiée les objets qui y étaient enfouis. On aperçut sur la neige des indices d'une fonte prochaine.

Le 5 mai était le plus beau jour que nous eussions eu depuis quelques semaines, et la plupart des officiers et des hommes des deux équipages en profitèrent avec joie pour aller faire une longue promenade sur les montagnes environnantes. Le vent était très variable et très inconstant dans sa force : tantôt il était assez faible pour ne pas éteindre une chandelle, et à d'autres moments c'était une brise violente.

Le 7, le temps doux continuant, nous commençâmes à avoir sérieusement l'espérance que la saison avait pris une tournure favorable. Cet espoir fut aug-

menté par une circonstance qui, tout insignifiante qu'elle pût paraître dans une situation différente de la nôtre, fut pour nous l'objet d'un vif intérêt et d'un plaisir sincère : c'était tout simplement le dégel d'une petite quantité de neige placée dans une exposition favorable, sur la partie peinte en noir de la poupe, et qui faisait directement face au sud.

Le 26, la longueur du jour était telle, qu'il existait une lueur crépusculaire très sensible dans le nord du ciel, et la rapidité avec laquelle cette partie de la saison nous paraissait être revenue était si grande, que nous avions beaucoup de peine à nous représenter les ténèbres totales dont nous étions si récemment sortis.

Cependant l'hiver se prolongeait, et nous commençâmes à éprouver plus d'impatience qu'à l'ordinaire, et à craindre que notre sortie du port Winter ne fût trop tardive pour arriver à la réalisation de ces vives espérances, dont le bon succès de l'année écoulée nous avait autorisés à nous flatter. Le degré de froid était au-delà de tout ce que nous aurions pu prévoir; et tandis qu'à cette époque le soleil était au-dessus de l'horizon pendant dix-sept heures sur vingt-quatre, le thermomètre était encore quelquefois aussi bas que 3°.

Pendant les trois ou quatre derniers jours d'avril, la neige accumulée sur l'étoffe noire qui nous servait de toit commença à fondre un peu pendant quelques heures du milieu du jour, et le 30 le thermomètre se trouvait au point de glace, ou, pour mieux dire, par rapport à ce climat, au point de dégel, circonstance qui avait cessé depuis huit mois. Cette température était, pour nos sensations, tellement semblable à de l'été, que je fus dans la nécessité d'user de mon autorité pour empêcher les hommes d'apporter dans leur vêtement des changements qui auraient pu avoir de très fâcheux résultats. L'influence du soleil avait, à cette époque, rendu la neige si molle, qu'il était très difficile et très fatigant de marcher dessus.

On espérait de nouveau une prompte délivrance, quand, le 1er mai, un fort vent souffla du nord, et la neige tomba abondamment; nous vîmes, pour la première fois de la saison, le soleil à minuit. Cette rafale et cette neige continuèrent le lendemain, et quand il s'agit de relever les sentinelles qui soignaient le feu de la maison, nous fûmes littéralement obligés de les dégager de la neige où elles étaient enfouies.

Le 6 avril, comme il était grand temps de remettre les bâtiments à flot, on commença à couper la glace à l'entour ; et comme l'expédition, lors de son départ d'Angleterre, n'avait été approvisionnée de vivres que pour deux ans, je crus devoir prudemment réduire la ration aux deux tiers de la proportion établie. Le 12 un des hommes vit un ptarmigan : ce n'était pas une circonstance insignifiante pour nous, qui avions été privés d'aliments frais pendant six mois ; puis c'était le signe du retour de l'été :

Quelques-uns de nos hommes ayant, dans le cours de leur chasse, été exposés pendant plusieurs heures à l'éclat du soleil et de la neige, revinrent le soir très souffrants de cette douloureuse inflammation des yeux qu'occasionne le reflet de clarté intense qui s'élève de la neige joint à la chaleur du soleil, et que l'on appelle en Amérique *mal d'yeux des neiges* (snow blindness). Pour prévenir l'attaque de ce mal, on donna à chaque homme un morceau de crêpe noir qu'il devait porter ainsi qu'un voile court attaché à son chapeau, et cet expédient fut très utile. Les exhalaisons qui sortaient de la terre étaient à cette époque très abondantes, et pendant le jour produisaient sur tous les objets cette apparence d'ondoiement et de tremblotement que l'on nomme *mirage* : elles étaient ordinairement remplacées par un brouillard le soir, quand l'atmosphère se refroidissait.

Le 17, l'opération de couper la glace autour de l'*Hécla* fut terminée, et nous constatâmes qu'elle avait six pieds d'épaisseur, et les bâtiments se trouvèrent à flot. Alors toutes les mains furent occupées, soit à apporter le lest, soit à sortir les voiles et les chaloupes. Tandis que charpentiers, armuriers, tonneliers et voiliers étaient occupés à leurs travaux respectifs, notre petite colonie offait le spectacle le plus animé et le plus bruyant que l'on puisse imaginer. Il fut reconnu nécessaire de calfater les ouvrages supérieurs, que le froid avait fait jouer considérablement. C'est à cette époque que je plantai un petit jardin en radis, en ognons, en cresson et en moutarde ; mais on peut dire que cet essai manqua, car, à la fin de juillet, les radis n'avaient pas un pouce de long, et l'on ne put pas faire lever en plein air un brin de moutarde ou de cresson. Il fallut donc que mon horticulture rentrât dans ma cabine.

Le 29 au matin, de bonne heure, je me mis à faire les préparatifs d'une expédition dans l'intérieur, ce qui avait été projeté depuis quelques jours ; mais la mer vue du haut de la montagne n'était pas encourageante, et quand nous songions qu'à l'époque actuelle, il n'y avait pas le moindre symptôme de dégel, et que, dans trois semaines, le soleil allait commencer à décliner vers le sud, il faut avouer que les plus ardents d'entre nous avaient quelque raison d'être ébranlés dans les espérances qu'ils avaient conçues relativement au succès complet de notre entreprise.

Voyage à travers l'île Melville, et retour aux vaisseaux par une autre route.

Le matin du 1er juin le temps étant beau, je partis accompagné d'un détachement, muni de provisions pour trois semaines, et après avoir donné aux lieutenants Beechey et Liddon les instructions nécessaires pour que les vaisseaux fussent mis en état de partir dans les derniers jours de juin, afin de pouvoir profiter du premier changement favorable qui viendrait à s'opérer dans l'état des glaces. Mon intention était d'aller aussi avant que possible dans le nord, et si, en suivant cette direction, nous arrivions à la mer, j'avais le projet de tourner à l'ouest, décrivant, pour revenir au port Winter, un circuit qui peut occuper d'une à trois semaines, suivant les circonstances. Nous prîmes le parti de marcher de nuit, si l'on peut appeler nuit une partie de vingt-quatre heures pendant lesquelles le soleil ne quitte pas l'horizon, afin d'éviter, autant que possible, la chaleur du grand jour et le reflet du soleil dardant sur la neige.

Après avoir quitté ceux de nos compagnons qui avaient voulu nous conduire, une heure ou deux, à la montagne du nord-est, nous poursuivîmes à travers une plaine presque entièrement couverte de neige, qui était cependant assez nue pour qu'il fît très bon à y marcher, et que le charriot tirât sans difficulté. A onze heures du matin, nous arrivâmes à trois montagnes rondes remarquables, entièrement composées de sable et de blocs de pierre sablonneuse, et nous fîmes halte au nord de ces hauteurs pour y dîner. Ces portions du pays qui étaient dégagées de neige paraissaient plus productives que celles qui se trouvent dans le voisinage immédiat du port Winter, le saule nain, l'oseille et le pavot étant plus abondants et la mousse plus épaisse. Nous ne pûmes cependant parvenir à ramasser assez de bois de saule nain pour faire fondre notre neige.

Etant partis après minuit, nous arrivâmes à une pièce d'eau gelée, à un demi-mille dans le nord par l'est. Cette pièce d'eau avait un demi-mille de longueur et deux cents pas de largeur, et se trouvait au sud d'une chaîne de montagnes qui bornent la vue du port Winter. La glace de la surface de ce lac ou étang se trouvait, en certains endroits, presque dissoute, et partout trop molle pour que nous pussions la traverser. Nous y vîmes une couple de canards, dont l'un était blanc et l'autre brun : nous supposâmes qu'ils étaient de l'espèce appelée *king ducks*. Nous vînmes bientôt en vue d'un espace plan très étendu au nord-ouest, sur lequel on ne voyait pas, même avec la lu-

nette, un seul point noir qui rompit l'uniformité de la neige qui le couvrait. Il nous parut se terminer en une chaîne de hautes montagnes que de temps en temps nous apercevions du sud, et que nous avions nommées les *montagnes Bleues*, à cause de l'aspect que leur donnait la distance. Si nous n'eussions pas été certains que nous étions alors à trois ou quatre cents pieds au-dessus du niveau du port Winter, la plaine devant nous aurait pu nous paraître la mer couverte de neige. Cependant en approchant nous découvrîmes quelques points noirs qui prouvaient que cette étendue était de la terre en grande partie, sinon entièrement. Au-delà de la plaine, toutefois, s'élevait une terre escarpée, semblable en tous points à une île, ayant les montagnes Bleues au nord, et quelques hautes terres au sud.

Le 3, étant deux en avant du détachement, un beau renne vint à nous en trottant, et joua autour de nous à la distance de trente pas pendant un quart d'heure. Nous n'avions pas de fusil, et je ne sais, d'ailleurs, si nous l'aurions tué, car nous sentions que c'eût été mal répondre à la confiance qu'il paraissait vouloir mettre en nous. Cet animal, ayant entendu le reste de nos gens causer de l'autre côté d'un ravin, alla sur-le-champ à eux sans beaucoup de précaution, et ceux-ci, moins scrupuleux que nous, firent feu immédiatement sur lui, mais sans effet. Alors il traversa de nouveau le ravin pour revenir où nous étions assis, et approcha plus près que la première fois. Dès que nous nous levâmes pour aller en avant, il nous accompagna comme un chien, trottant quelquefois devant nous, et revenant quand il avait fait quarante ou cinquante pas. Quand nous nous arrêtâmes pour faire les observations, il resta près de nous jusqu'à ce que le reste du détachement nous eût rejoints, puis il s'éloigna. Le renne n'est nullement un animal gracieux. Ses hautes épaules et sa tête gauchement penchée lui donnent en quelque sorte une apparence de difformité. Notre nouvelle connaissance avait une bordure noire assez large autour des yeux, et une très petite à la queue. Nous remarquâmes que, toutes les fois qu'il allait s'éloigner, il faisait une espèce de joyeuse gambade, en levant ses jambes de derrière.

Nous observâmes aussi, dans le cours de cette journée, que les pierres sablonneuses que le charriot écrasait exhalaient une odeur forte, comme celle de la pierre calcaire fétide quand on la brise : nous n'y découvrîmes cependant aucune trace de cette dernière substance. Nous ne voyions plus aucune végétation, et le pavot même nous avait abandonnés.

Le 5, le brouillard ne nous permit pas de partir avant six heures. On voyait alors, vis-à-vis du soleil, un arc de vapeur blanche et très lumineuse ; et à huit heures du soir, ayant trouvé un ravin profond de cinquante ou soixante pieds, et large de trois cents pas, sur le côté nord duquel nous plantâmes nos tentes, nous y trouvâmes, en écartant une grosse pierre, abondance d'une eau pure ; ce qui nous détermina à apprêter un francolin que nous avions tué, et dont nous fîmes un très somptueux repas avant de nous coucher.

Nous étions par les 75° 22' 43" de latitude, et 111° 14' 25" de longitude, et nous déposâmes en ce lieu un cylindre de fer-blanc qui contenait les détails de notre visite ; et de là, reprenant, au bout d'une heure et demie, notre route dans le nord-est, nous nous retrouvâmes bientôt dans une autre plaine semblable à celle que je viens de décrire, et au-delà de laquelle une terre de couleur sombre était suivie d'un espace plat borné par une terre plus élevée. Cet espace intermédiaire avait l'air d'une mer couverte de glace ou d'une plaine neigeuse très unie. Nous nous demandâmes plus d'une fois ce que c'était au juste. Quand nous eûmes trouvé un endroit sec pour nos tentes et beaucoup d'eau dans le voisinage, nous fîmes une halte à minuit, après avoir marché sept milles et demi dans le nord par l'est.

Ayant déterminé l'étendue de l'île Melville au nord, sur le méridien qui correspond à peu de chose près avec celui du port Winter, et complété nos observations, je voulus poursuivre notre voyage vers les montagnes Bleues, qui étaient encore en vue à plusieurs lieues dans l'ouest, et j'avais le projet de revenir aux vaisseaux par un circuit, après avoir avancé au sud-ouest aussi longtemps que les circonstances paraîtraient en faire un objet intéressant ou exécutable. Nous marchâmes donc dans le sud-ouest, afin de suivre une crête qui bordait la côte, et présentait le seul chemin praticable, car la neige était très profonde dans les parties basses de cette terre. Nous fîmes halte à sept heures du matin sur un beau sol sablonneux, qui nous donna le lit le plus doux et le plus chaud que nous eussions encore trouvé dans notre expédition : il était situé sur un petit monticule de terre et de tourbe tellement sillonné par les terriers de lièvres, qu'il ressemblait à une garenne. Notre station était à un demi-mille environ de la mer, et commandait une très belle vue de l'île Sabine et du cap Fisher. Les seuls oiseaux que nous y vîmes étaient deux ptarmigans : on y voyait aussi un peu de mousse et quelques touffes d'herbe courte ; nous y trouvâmes aussi pour la première fois de la saison le *saxifraga oppositifolia* qui fleurissait.

Étant repartis à cinq heures du soir, après avoir fait cinq milles à travers une plaine couverte de neige, nous commençâmes à monter considérablement, et nous entrions alors dans les montagnes Bleues, dont les parties les plus élevées étaient toutefois à la distance de trois ou quatre milles dans l'ouest. Après avoir fait sept milles de plus dans la direction de l'ouest-sud-ouest, nous fîmes halte une demi-heure avant minuit, à trois ou quatre milles de la mer ; et quand nous eûmes dîné, nous nous remîmes en route : notre marche fut très tortueuse, en raison de l'irrégularité du terrain. Quelle que fût la fatigue qui pût résulter pour nous de cette circonstance, nous étions contents de nous trouver au milieu des montagnes, tant la monotonie des basses terres et des plaines neigeuses nous avait ennuyés. Dans le premier quart de mille, nous passâmes près d'une eau courante qui avait de six à douze pouces de profondeur. Le sol, aussi bien que les flaques d'eau, avait gelé ferme pendant la nuit ; mais le jour les avait dégelés, et c'est ce qui rendait de plus en plus mauvais le chemin à mesure que le soleil prenait de la force. Nous remarquâmes que le plumage du francolin mâle était entièrement blanc, excepté vers le bout de la queue, où les plumes étaient d'un beau noir luisant ; mais, dans chaque poule que nous avions tuée, un changement très sensible était apparent, et s'opérait de jour en jour : enfin leur plumage avait actuellement pris une couleur tachetée, si analogue à celle de la terre, qu'elle est admirablement propre à les garantir à l'époque de leur incubation. Il était en général très difficile d'avoir les femelles, qui étaient très sauvages, mais les mâles se montrèrent toujours d'une familiarité stupide. Nous étions en ce lieu par 75° 26' 43" de latitude, et le chronomètre indiquait une longitude de 111° 22' 41".

Comme il n'y avait plus à notre portée aucun objet assez intéressant pour nous retenir, nous rentrâmes dans les vaisseaux tous bien portants, le 14 au soir.

La neige fond sur la terre et la glace se dissout en mer. Parties de chasse. On appareille les navires. La glace se sépare à l'entrée du port. On se prépare à mettre à la voile. On quitte le port Winter. Aspect favorable de la mer à l'ouest. Obstacles subséquents. Terre de Banks découverte. Retour à l'est. On entre dans le détroit de Barrow. On passe par le détroit de Lancaster pour retourner en Angleterre.

J'eus le plaisir de trouver, à mon retour, les officiers et les hommes bien portants, à l'exception de Scott, le seul matelot de *l'Hécla* qui fût malade, et son mal

paraissait de nature à rendre vaine toute tentative de guérison. Une disposition constante à des défaillances et un abattement plein de langueur étaient les seuls symptômes qui eussent porté le chirurgien à continuer le traitement anti-scorbutique, qu'il était quelquefois absolument nécessaire de suspendre à cause de l'état de faiblesse des entrailles du patient. Il avait empiré pendant mon absence. D'un autre côté, l'appareillement des navires avait été à merveille, et ils étaient prêts à prendre la mer. Les provisions furent trouvées en aussi bon état que lorsque nous les avions mises à terre plus d'un an auparavant. Je dois faire remarquer, à l'appui de cette observation, qu'il ne parut jamais à bord une souris, un rat, ou un ver d'aucune espèce.

Un changement très visible s'était opéré dans la glace du port, sa superficie étant couverte de flaques d'eau saumâtre, hormis tout près du rivage où les marées avaient élevé la glace de beaucoup au-dessus du niveau de la mer.

Afin de nous procurer autant de gibier que possible pendant le reste de notre séjour et de notre inaction, j'envoyai un détachement qui pût s'éloigner des vaisseaux, de manière à rester quelques jours dehors. Il partit donc muni de provisions. Une heure après minuit, nous vîmes un triple arc-en-ciel. L'arc extérieur était entièrement complet et fortement empreint des couleurs du prisme. Le second était à peu près parfait; quant à l'intérieur, il n'était distinct que du côté de l'est.

Ayant remarqué que l'oseille était maintenant assez en feuilles pour qu'on en pût cueillir une quantité suffisante afin de s'en nourrir, je donnai l'ordre que chacun employât deux après-midi par semaine pour cueillir ces feuilles. On en pouvait ramasser suffisamment pour en servir en salade, ou en cuire comme des légumes. Nous trouvâmes aussi quelques pieds de cochléaria, mais ils étaient trop rares et avaient de trop petites feuilles pour nous servir.

Le 20 juin, la terre était abondamment couverte dans le voisinage des vaisseaux, surtout dans les parties basses et abritées, de la belle fleur pourpre du *saxifraga oppositifolia*, qui était en complète floraison, et donnait une sorte de gaîté et de vie à une scène jusqu'ici d'une désolation inexprimable.

Le 1er août, à une heure après midi, tous étant à bord, nous sortîmes du port Winter, où nous avions passé dix mois entiers. L'esprit est toujours activement occupé à chercher des motifs d'encouragement et d'espérance, et nous ne manquâmes point de nous rappeler, en cette circonstance, que, quelque courte que dût être la saison de navigation que nous commencions, nous entrions dans cette saison l'anniversaire même du jour où avaient commencé nos découvertes, à partir de l'entrée du détroit de Lancaster : nous nous disions que, si nous étions favorisés d'un succès égal pendant la même période, il y avait peu à douter de l'accomplissement de nos vœux.

Il se trouvait entre la côte et la mer un espace libre de quelques milles, et plus nous allions à l'ouest, plus cette circonstance favorable était évidente; mais nous fûmes bientôt retardés par des courants ou des glaçons. Nous eûmes au bout de quelque temps le chagrin de voir que *le Griper* filait et manœuvrait beaucoup plus mal qu'auparavant, malgré tous les efforts que le lieutenant Liddon avait faits. A minuit, *l'Hécla* l'ayant dépassé de huit milles, il fallut qu'elle se mît en panne pour l'attendre; car le temps devenait brumeux, de manière à rendre dangereuse toute séparation.

Le 2, à trois heures du matin, *le Griper* nous avait rejoints, et nous fîmes voile de nouveau à l'ouest; mais comme ce bâtiment, par ses retards continuels, nous eût certainement empêchés d'atteindre le but de notre expédition, j'écrivis au lieutenant Liddon pour qu'il eût à aviser à tous les moyens possibles pour mettre son navire en état, ou, en cas d'impossibilité, pour que toutes ses munitions fussent transbordées sur *l'Hécla*, qui servirait seule pour la fin du voyage. Notre latitude à midi était 74° 36' 33", et notre longitude 110° 59'.

Bientôt cependant nous fûmes contraints de nous réfugier dans un petit port de glace. La neige qui tomba dans la nuit fut remplacée, le 3, au matin, par un brouillard épais, qui dura toute la journée, et nous empêcha de voir l'état de la glace à l'ouest. Le lendemain, le vent ayant passé dans l'est-nord-est, nous vîmes bientôt venir sur nous un glaçon de cinq milles de longueur et d'un mille et demi de large : il approchait très rapidement. Par bonheur les masses de glace qui nous protégeaient le repoussèrent à quelque distance de la côte.

Le 9, au matin, un bœuf musqué descendit sur la plage pour paître près des vaisseaux. On envoya un détachement à sa poursuite; et comme on l'accula sous la montagne, qui était trop raide pour qu'il pût la gravir, on réussit à le tuer. Quand il fut apporté à bord, l'extérieur de cet animal, qui était un mâle, avait une forte odeur de musc, dont toute la viande était plus ou moins imprégnée, le cœur surtout. Il nous fournit quatre cent vingt-une livres de bœuf, qui servit au lieu de provisions salées, et qui, malgré sa saveur particulière, fut très goûté de nous tous. Cette viande était remarquablement grasse, et avait aussi bonne mine que le plus beau bœuf exposé dans un marché d'Angleterre. Un petit veau marin fut aussi trouvé tendre et agréable au goût.

La masse de glace fut poussée sur nous le 9, et, le 10 au matin, elle était si près, que le lieutenant Beechey put en mesurer l'épaisseur, qui était de quarante-deux pieds. Il fut donc évident qu'il y avait, à l'extrémité sud-est de l'île Melville, quelque chose de particulier qui rend la mer extrêmement contraire à la navigation. Il n'y avait même pas à concevoir l'espérance que quelque circonstance fortuite, telle qu'un changement de vent ou de courants, pût écarter les obstacles terribles que nous avions alors à affronter.

Un vent qui portait à l'est dégagea lentement les vaisseaux des glaçons épars qui les entouraient, et, dans l'après-midi, la masse principale s'éloigna à environ trois cents pas de la côte, en dérivant en même temps un peu à l'est. On doit toujours s'attendre à voir, dans les mers glacées, un air de vent, quelque léger qu'il soit, mettre la glace en mouvement pour qu'elle ait quelque liberté. Dans ce cas, les petits blocs commencent d'abord à dériver; puis les masses plus fortes les suivent, quoique plus lentement : chaque pièce de glace a plus ou moins de rapidité en proportion de sa profondeur sous l'eau.

Dans la soirée, je montai sur une montagne pour examiner l'état de la glace au large : l'aspect en était favorable. J'en fis part au lieutenant Liddon ; mais ce ne fut qu'un espoir passager, et le 11 je descendis à terre pour faire des observations. Notre station actuelle était par 74° 25' 35" de latitude, et 113° 43' 11" de longitude. Cette partie de l'île n'avait rien qui la distinguât du reste, hormis que les ravins étaient plus grandioses et plus pittoresques, en raison de la grande élévation de la terre sur ce point de la côte : ainsi l'on peut évaluer la plus grande hauteur de l'île de Melville à mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le 15, à cinq heures du matin, nous pûmes nous mettre en mouvement à la faveur d'un vent qui soufflait de l'est par le nord, et qui nous lançait de violentes bouffées du fond des ravins, à mesure que nous passions devant. Nous faisions voile à la distance de cent ou cent cinquante pas de la plage : mais après une course d'un mille et demi dans la direction du nord-ouest par l'ouest, nous nous trouvâmes encore arrêtés par des glaces impénétrables. Nous étions pris, *l'Hécla* ainsi que *le Griper*, dans des positions si périlleuses, que je fis tous les apprêts possibles pour

soustraire les provisions à un naufrage qui pouvait arriver; mais les glaces s'étant bientôt éloignées de la côte, nous fûmes délivrés de ces appréhensions. Le lendemain, nous pûmes nous convaincre, grâce au ciel clair, qu'il ne fallait s'attendre à s'ouvrir aucun passage dans l'ouest.

La seule eau libre en vue était un canal de trois quarts de mille de largeur environ, qui s'étendait à un promontoire glacé, à une distance de deux milles et un quart, et que l'on nomma cap *Dundan*. Comme nous n'avions point à faire le tour de l'île Melville, je dus renoncer à toute tentative ultérieure de cette nature, afin de poursuivre le but principal de l'expédition dans ces parages, et je résolus d'essayer, s'il était possible, d'une latitude plus au sud. La station actuelle des vaisseaux était le point le plus occidental que la navigation de la mer Polaire eût atteint au nord du continent d'Amérique. La latitude était de 74° 20' 25", et la longitude de 113° 64' 43". La perspective n'était pas encourageante, puisque l'expérience nous avait démontré que la navigation dans ces mers Polaires était tout au plus possible jusqu'au 14 septembre. En outre, un rapport sur l'état actuel des provisions était inquiétant, surtout pour le chapitre du combustible, qui ne devait guère suffire au-delà de la fin de novembre 1821. Enfin, notre distance du cap Glacé était de huit à neuf cents milles encore dans cette direction. Du reste, les vaisseaux se trouvaient à peu près en aussi bon état que lors de leur départ d'Angleterre, et la santé des équipages était très bonne.

Cependant la perte sérieuse que nous avions éprouvée en suc de limon, le seul article anti-scorbutique efficace sur lequel nous dussions compter pendant neuf mois de l'année, plus les effets de l'entassement de cent personnes environ dans un espace destiné à cinquante-huit, faisaient craindre avec raison qu'un second hiver n'altérât la santé dont nous jouissions. Je demandai donc aux officiers des deux vaisseaux leur avis dans les trente-six heures.

Un troupeau de bœufs musqués ayant été aperçu des vaisseaux, un détachement de chasseurs les poursuivit, et deux taureaux furent tués. La quantité totale de gibier que put se procurer l'expédition pendant notre séjour sur les côtes de l'île Melville, c'est-à-dire pendant douze mois environ, s'éleva à trois bœufs musqués, vingt-quatre rennes, soixante-huit lièvres, cinquante-trois oies, cinquante-neuf canards, cent quarante-quatre ptarmigans, formant en tout trois mille sept cent soixante-six livres de viande.

La réponse des officiers me parvint, et je vis avec satisfaction qu'ils partageaient unanimement mon opinion sur l'inutilité de toute autre tentative pour pénétrer à l'ouest par le présent parallèle. Ils s'accordaient avec moi pour penser que le plan que j'avais adopté, de revenir en suivant la glace à l'est, afin de découvrir une ouverture qui nous conduisît vers le continent d'Amérique, était, sous tous les rapports, le plus sage, et qu'au cas où cette ouverture ne se trouverait pas, après un temps raisonnable employé à la chercher, il serait plus convenable de retourner en Angleterre que de passer dans ces mers un autre hiver, sans la perspective d'atteindre un but qui valût les sacrifices.

Ce cas bien examiné sous toutes ses faces, je ne pus qu'admettre la convenance d'un retour immédiat en Angleterre, si nous reconnaissions inutiles et infructueux nos efforts pour pénétrer dans le sud entre la position actuelle et le détroit de Barrow ; car, dans ce cas, il serait impossible de faire au sud ou à l'ouest, pendant le peu de jours qui nous restaient de la saison actuelle, assez de progrès pour arriver à l'exécution d'un passage par le détroit de Behring.

A trois heures de l'après-midi, nous étions vis-à-vis du cap Hearn, et le vent, comme d'ordinaire sur cette partie de la côte, nous venait directement du nord; mais quand nous fûmes à la hauteur du cap Bounty, il passa encore à l'ouest. Le canal navigable s'ouvrait alors de plus en plus devant nous, à mesure que nous filions vers l'est; et le 27 au matin, quand nous étions au-delà de l'extrémité est de l'île Melville, ce canal n'avait pas moins de deux milles de large; mais du haut du nid de corbeau, on n'apercevait pas une ouverture dans les glaces au sud. A midi, nous étions par les 75° 2' 15" de latitude, et 105° 14' 20" de longitude.

Le 29, à deux heures et demie du matin, nous vîmes une terre haute et remarquablement renflée sous tous ses aspects. Je nommai cette île du nom de *Brown*, et une seconde, qui en était à trois milles et demi dans le sud-sud-est, reçut le nom de *Somerville*, elle est basse aux deux extrémités comme l'île Garrett.

La terre le long de laquelle nous naviguions reçut le nom de *Nord-Somerset*, et la côte septentrionale du détroit de Barrow celui de *Nord-Devon*. Le détroit de Barrow était en général aussi libre et aussi navigable que tout autre point de l'Atlantique. Ayant à cette époque suivi la glace de la longitude de 114° à celle de 90, sans découvrir aucune ouverture qui pût soutenir notre espoir de pénétrer dans le sud, je ne pus croire plus longtemps à la possibilité d'atteindre notre but avec les ressources de l'expédition, et je pensai qu'il était de mon devoir de retourner en Angleterre avec le détail des progrès que nous avions faits, afin que l'on pût y donner suite sans perdre de temps, si le gouvernement le jugeait convenable. J'ordonnai donc, dès ce moment, que les distributions de vivres et de combustibles fussent désormais de nature à pourvoir au bien-être des équipages, et c'est un luxe que nous ne connaissions plus depuis que la plus sévère économie avait dû être imposée dès notre entrée dans le détroit de Lancaster.

Nous courûmes le long du rivage méridional, à la distance de quatre ou cinq lieues, avec un bon vent de l'ouest et un beau temps. Je donnai à une baie de cette côte, située un peu à l'ouest du cap York, le nom de *Eardley*, et à onze heures nous étions vis-à-vis d'un promontoire renflé et remarquable, que je nommai *cap Crawfurd*, et à l'est duquel la terre paraissait se retirer et former une grande baie. Je continuai de naviguer la nuit, pour profiter de la brise de l'ouest qui soufflait encore pour sortir du détroit de Lancaster.

Le 31 au matin, il ne fit assez clair qu'à trois heures et demie, pour que nous pussions découvrir que la terre immédiatement à l'est du cap Crawfurd, n'était pas continue, et qu'il y avait un espace, au milieu de la baie supposée, où l'on n'en voyait aucune. Comme le vent soufflait directement de cette ouverture, à laquelle je donnai le nom de *baie de l'Amirauté*, et que je n'en regardais pas l'examen comme assez important pour retenir l'expédition, nous continuâmes notre course à l'est. L'inspection de la carte fera regarder comme plus que probable qu'il se trouvera quelque jour une communication au sud, entre la baie de l'Amirauté et la baie du Prince-Régent, faisant une île de la terre placée entre elles.

A huit heures et demie du matin, nous étions vis-à-vis de la baie Navy-Board, et immédiatement au large du cap Castlereagh nous découvrîmes deux îles basses, auxquelles je donnai le nom de *Woollaston*. A l'est du cap est une terre basse comparativement près de la mer, d'où s'élèvent tout-à-coup les hautes montagnes de Byam-Martin, dont les sommets sont couverts de neiges perpétuelles. Une des plus élevées, immédiatement au revers de la baie de Catherine, fut reconnue avoir trois mille trois cent quatre-vingt-deux pieds au-dessus du niveau de la mer. Les pics de ces montagnes ne sont pas si aigus que les pics du Spitzberg.

Etant au large du cap Liverpool, nous vîmes des bancs innombrables de l'*Argonauta Arctiqua;* mais considérant la quantité extraordinaire de baleines que nous avions vues en 1819, dans le détroit de Lancaster, nous fûmes extrêmement surpris d'en trouver si rarement cette année · cette circonstance nous

fut expliquée d'une manière satisfaisante par la suite.

Comme il me parut très important d'explorer en revenant la côte ouest de la baie de Baffin, dans l'intérêt de notre pêche de la baleine, je résolus de serrer de près la côte, autant que le permettraient le vent et la glace. Un tel examen pouvait aussi avoir pour résultat la découverte d'un nouveau débouché dans la mer Polaire, à une latitude moins élevée que celle du détroit de Lancaster, découverte qui devait être d'une grande utilité dans la question du passage au nord-ouest.

Je commençai donc immédiatement à faire voile le long de la côte au sud.

Progrès en descendant la côte ouest de la baie de Baffin. Rencontre des baleiniers. Communication avec quelques Esquimaux. Exploration de la côte jusqu'au 68e degré et demi. Obstacle causé par la glace. Tempête dans l'Atlantique. Arrivée en Angleterre.

Le 1er septembre, le vent continua à fraîchir du nord. Nous poursuivîmes dans la même direction, et le 3, au matin, nous passâmes devant une des plus hautes montagnes de glace que j'eusse encore vues, et qui n'avait pas moins de 150 ou 200 pieds au-dessus du niveau de la mer, à en juger d'après la hauteur comparée des mâts du *Griper*. Nous descendîmes à terre dans ces parages sur une plage de sable escarpée, à deux ou trois milles au nord d'une pointe basse. La végétation était assez vivace sur le terrain bas qui borde la mer, et se composait surtout de saule nain, d'oseille, de saxifrage et de pavot, avec quelques pieds de cochléaria. Nous y vîmes deux bandes d'oies, dont l'une était de cinquante ou soixante au moins. Elles étaient si familières, qu'elles coururent sur la plage devant nos gens un temps considérable avant de se lever. On tua quelques mouettes, et nous vîmes sur plusieurs points des traces d'ours, de rennes, de loups, de renards et de souris. Un des hommes de l'équipage trouva sur la plage un morceau d'os de baleine qui avait été taillé à un bout avec un instrument tranchant, en forme de hache, avec beaucoup de copeaux de cette même matière répandus à l'entour. C'était une preuve indubitable que cette partie de la côte avait été récemment visitée par les Esquimaux. La latitude de ce lieu était de 71° 15' 34", et sa longitude de 71° 17' 23".

Le vent, qui avait été faible du sud pendant la nuit, passa dès le matin de bonne heure dans le nord-ouest, et nous continuâmes notre course le long de la côte vers le sud. Un peu après midi, nous éprouvâmes une surprise que l'on peut concevoir, en voyant du haut du mât un vaisseau, et bientôt après deux autres au large, que l'on reconnut pour des baleiniers, et qui se dirigeaient vers la terre ; mais ils disparurent derrière la glace, et nous les perdîmes de vue. Cette côte était donc devenue une station de pêche comme la côte opposée, celle du Groënland. C'est la présence de ces bâtiments qui nous expliquait la rareté des baleines que nous avions remarquée. Nous vîmes plus loin un autre bâtiment pêcheur de Hull, et nous y apprîmes les derniers événements arrivés en Angleterre. M. Williamson, le maître, avait réussi à pénétrer à travers les glaces jusqu'à cette côte et à la hauteur de 73° de latitude. Un ou deux des navires avaient essayé de revenir au pays en descendant le long de cette côte; mais ils avaient trouvé la glace tellement serrée vers le 66e degré et demi, qu'ils avaient engagé les autres baleiniers à faire voile au nord, afin de reprendre le chemin par lequel ils étaient venus. M. Williamson nous dit aussi qu'il avait, deux jours auparavant, trouvé quelques Esquimaux dans la baie nommée *River-Clyde*, qui était tout juste au sud de nous. Comme je pensais qu'il pouvait être intéressant de communiquer avec ces gens, nous nous dirigeâmes vers le point où l'on nous avait signalé l'existence des huttes d'Esquimaux, mais la nuit étant venue, il fallut attendre le jour pour approcher de terre.

A six heures du soir, nous étions près de la plus extérieure des îles dont cette baie est semée, quand nous remarquâmes quatre canots qui venaient vers le vaisseau à force de rames. Ils approchèrent avec grande confiance et sans apparence d'aucune crainte. Tout en ramant vers nous, et même avant que l'on pût voir les canots, on entendait de hautes clameurs, mais rien qui ressemblât à un chant ou même à un son articulé et traduisible en paroles. On prit à bord les canots, d'après le désir des naturels, clairement exprimé par leurs signes, et ils montèrent tous ensemble à bord sans hésitation. Ce groupe de visiteurs se composait d'un vieillard qui paraissait âgé de soixante ans, et de trois hommes moins âgés, ayant de dix-neuf à trente ans. Dès qu'ils furent sur le vaisseau, leurs vociférations parurent redoubler avec leur surprise, et je puis ajouter avec leur joie. Toutes les fois qu'ils recevaient un présent ou qu'on leur montrait un nouvel objet d'admiration, ils exprimaient leur plaisir par des exclamations retentissantes répétées, qu'ils continuaient souvent au point d'être hors d'haleine. Ce moyen bruyant de s'exprimer était accompagné de bonds qui duraient une minute, plus ou moins, suivant le degré de la passion qui les animait.

Après quelque temps passé sur le pont et l'emplette de quelques peaux et de couteaux d'ivoire de leur fabrique, on les fit descendre dans la cabine : les plus jeunes ne se décidèrent à descendre que quand ils virent leur ancien le faire, et encore le suivirent-ils avec crainte. Nous eûmes l'occasion de remarquer qu'ils étaient beaucoup plus polis que les Esquimaux qui avaient visité nos vaisseaux, en 1818, sur la côte nord-est de la baie de Baffin. Bien que nous n'eussions pas d'interprètes, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à faire comprendre au vieillard, en lui montrant le portrait gravé d'un Esquimau, que le lieutenant Beechey désirait faire de lui un portrait semblable. Il posa donc près du feu pendant plus d'une heure avec assez de tranquillité si l'on considère que, durant ce temps, il se passait à côté de lui des marchés pour leurs habillements, leurs lances et les os de baleine. Il faut dire qu'on le maintenait dans l'immobilité en lui faisant de temps à autre des présents, et quand cet expédient manquait, je m'efforçais de lui rappeler qu'on désirait de le voir rester en place en mettant mes mains devant moi, en me tenant la tête droite, et en prenant un regard grave et réfléchi. Nous découvrîmes alors que le vieillard était un mime; car toutes les fois que je faisais ces gestes, il les imitait de façon à divertir considérablement ses gens aussi bien que les nôtres, et alors il se tenait tranquille. Les marchés qui se faisaient pendant ce temps montraient que les Esquimaux n'étaient pas étrangers au trafic : si, par exemple, on offrait un couteau en échange d'un article, ils hésitaient quelque temps, jusqu'à ce qu'ils nous vissent bien résolus à ne pas donner un prix plus élevé, et ce n'est qu'alors qu'ils consentaient. Dans ce cas, ainsi que lorsque quelque objet leur était offert, ils le léchaient deux fois, ensuite ils paraissaient regarder le marché comme conclu d'une manière satisfaisante.

Le lendemain, nous entrâmes plus avant dans la baie, et nous avions à peine mis pied à terre quand le vieil Esquimau et un de ses jeunes compagnons vinrent à la rame, du continent, et nous rejoignirent sur l'île. Ils apportaient avec eux, comme d'usage, quelques morceaux de baleine et des habits de veau marin que nous achetâmes. Pendant que nous prenions la hauteur du soleil, ils s'amusèrent le plus cordialement du monde avec l'équipage. Pour témoigner leur bienveillance, le plus jeune se mit à aiguiser les pointes des couteaux des matelots, avec beaucoup d'habileté, sur une pierre plate, rendant à chacun le sien, et ne montrant pas la moindre velléité de s'en emparer. Le vieillard était extrêmement curieux, et son attention se dirigeait plutôt sur les choses utiles que sur les objets de pur amusement.

Les deux tentes esquimaudes que nous allions visiter

e basse de terre qui forme
anche considérable de la
distance dans le nord. La
ble, exposée au sud-ouest,
, convenable pour la rési-
Dès que nous fûmes en vue
ınt, hommes, femmes, en-
mouvement, et, à l'excep-
nt enfuis sur la montagne,
ant de nous avec des cris
, au milieu desquels on ne
mot *pilletay* (donne-moi).
que nous avions vus, il y
l'une, à peu près du même
pparemment sa femme : les
-ci avaient des enfants pen-
espèce de sac, à peu près
portent les leurs ; l'autre
e moment de notre arrivée,
nes plus rien à donner, les
llions, étaient d'une impor-
eur pilletay : elles étaient
os boutons.
es, comme en général celle
ıcoup au-dessous de la taille
peu courbé par l'âge, avait
et les autres hommes comp-
pouces et demi à cinq pieds
ait ronde et pleine dans les
louce, le teint un peu som-
ard; leurs dents étaient très
, le nez large sans être très
elure noire, raide et lisse,
ainsi que leurs mains,
Le vieillard avait une barbe
naient les poils noirs, et il
gue au-dessus de la lèvre su-
le l'aîné des trois autres. Les
de quatre pieds dix pouces à
s; les traits des deux plus
elles avaient le teint clair, les
çants, des dents d'une blan-
é parfaites, et, bien que la
ez elles ronde et joufflue, et
aplati qu'autrement, il serait
comme jolies, même d'après
habitude nous a fait contrac-
ont d'un noir de jais, pendent
rs épaules; une partie seule-
nment de chaque côté : quel-
n une masse informe, au lieu
emmes esquimaues sont habi-
et de la tête. La plus jeune
é, et nous conclûmes qu'elle
mariée, de ce qu'elle n'avait
mme les trois autres; deux
mains tatouées aussi, et la
stiges de cet ornement autour
n des hommes ou des enfants
istinctive.
en général, bonne mine, et
environ, était remarquable-
i garçon. Ils eurent d'abord
ons traitements et des cadeaux
oint de les rendre importuns
illement des hommes se com-
au marin, avec un capuchon
né sur la tête, dont il forme la
ulottes sont également de veau
jusqu'au-dessous du genou,
le la même matière rejoignent
ostume des femmes la decence
ment observée que dans celui
est de veau marin, avec une
levant, et derrière, une longue
e la terre. Elles avaient des es-
ables à ceux que décrit Crantz,

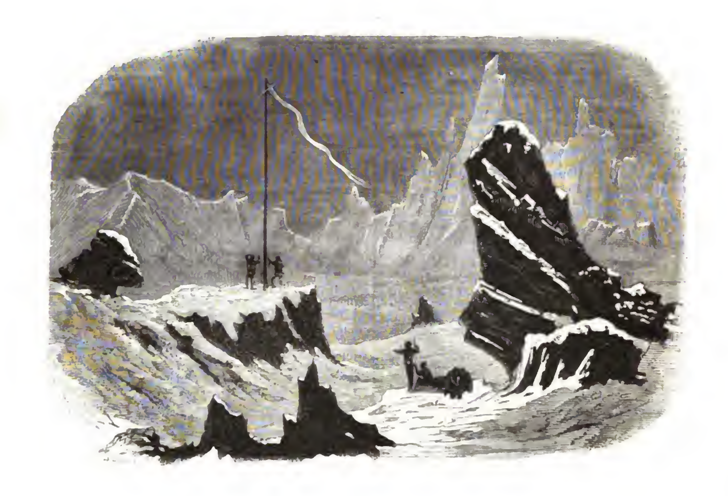
comme étant le costume d'été des Groënlandaises, et elles n'avaient point de culottes. Les caleçons couvrent le milieu du corps des hanches jusqu'à un tiers de la cuisse, le reste étant entièrement nu presque jusqu'aux genoux. Les bottes sont pareilles à celles des hommes, et, en outre, elles ont une paire de bas très lâches qui retombent négligemment par-dessus le haut des bottes, laissant ainsi leur cuisse à l'air comme il vient d'être dit, mais que l'on peut au besoin attacher de manière à couvrir le corps tout entier. Les enfants sont tous remarquablement bien vêtus. Leur costume, celui des garçons comme celui des filles, étant sous tous les rapports le même que celui des hommes, est composé entièrement de peau de veau marin, très proprement cousue.

Les tentes qui forment leurs habitations d'été ont pour principal appui une longue perche de baleine, haute de quatorze pieds, posée perpendiculairement, et dépassant de quatre ou cinq pieds les peaux qui forment le toit et les côtés de la tente. La longueur est de dix-sept pieds, et la largeur de sept à neuf pieds, la partie la plus étroite étant celle qui avoisine la porte. Elle va s'élargissant plus elle avance vers l'intérieur, où le lit, composé d'une grande quantité de la petite plante vivace, *tetragona andromeda*, occupe environ un tiers de l'appartement. La perche de la tente est plantée à l'endroit où commence le lit, séparé du reste par quelques morceaux d'os qui traversent la tente d'un côté à l'autre. La porte, qui fait face au sud-ouest, est également formée de deux morceaux d'os joints par les extrémités supérieures. La couverture de la tente est attachée à la terre par des morceaux d'os recourbés, qui sont ordinairement ceux de la baleine. Les tentes étaient séparées par dix ou quinze pas de distance, et environ à égale distance de la plage.

Le canot que j'achetai, et qui était un des meilleurs des cinq que nous vîmes, a seize pieds onze pouces de long, et sa largeur extrême est de deux pieds un pouce et demi. Quand il est à flot, il a, hors de l'eau, deux pieds de son avant. Il diffère des canots du Groënland, en ce qu'il est plus bas à chaque bout, et qu'il a aussi un rebord plus élevé autour du trou circulaire où se tient l'homme : ce qui rend ces embarcations un peu plus sûres en mer. Quand les canots sont à bord, on les place avec soin sur deux piles ou piliers de pierres, élevés à quatre pieds au-dessus de terre, afin que l'air puisse circuler en dessous et les empêcher de pourrir. L'aviron est double, et fait de sapin, et les bords de la lame sont couverts d'os durs qui les empêchent de s'user.

Les chiens, jeunes ou vieux, sont d'une voracité incroyable, et quand on leur donne un oiseau, ils l'avalent ordinairement plume et tout. Un vieux chien que j'avais acheté, bien que régulièrement une personne lui donnât son repas à bord, dévora avec une grande avidité un grand morceau de toile à voile, un mouchoir de coton que l'un des hommes venait de laver, et qu'il avait mis à côté de lui, et enfin, un morceau de chemise. Les jeunes chiens sont capables de se tuer par trop d'aliments, si on le leur permet. Les enfants nous parurent avoir un certain droit de propriété sur les plus jeunes chiens, ou du moins leurs parents sont faciles en ce point, car c'est avec eux que plusieurs marchés se passèrent.

Au milieu de quelques pierres, irrégulièrement placées dans un coin de chaque tente, se trouvait une lampe d'huile et de mousse, au-dessus de laquelle était suspendu un petit vase de pierre de forme oblongue, et plus large à l'entrée qu'au fond, contenant un bon plat de chair de cheval marin, avec une grande quantité de purée épaisse. Quelques tranches de cette viande n'avaient nullement mauvaise mine, et, sans le mélange du sang avec la purée et la malpropreté de la cuisine, on eût pu en éprouver quelque tentation. Je marchandai avec une femme un de ces vases de pierre, et lui donnai un chaudron de cuivre en échange. Les couteaux sont faits de défenses de walrus, aiguisées ou



Et il hissa une grande enseigne qui pouvait être vue dans toutes les directions.

taillées assez minces pour cet effet, et ils conservent la forme primitive de ces défenses, ressemblant ainsi aux petits sabres d'enfants. Comme ils ne paraissent avoir aucun instrument analogue à une scie, il doit leur falloir beaucoup de temps et de travail pour faire un de ces couteaux, qui semblent parfaitement répondre à l'objet auquel ils sont destinés et suffire à tous leurs besoins.

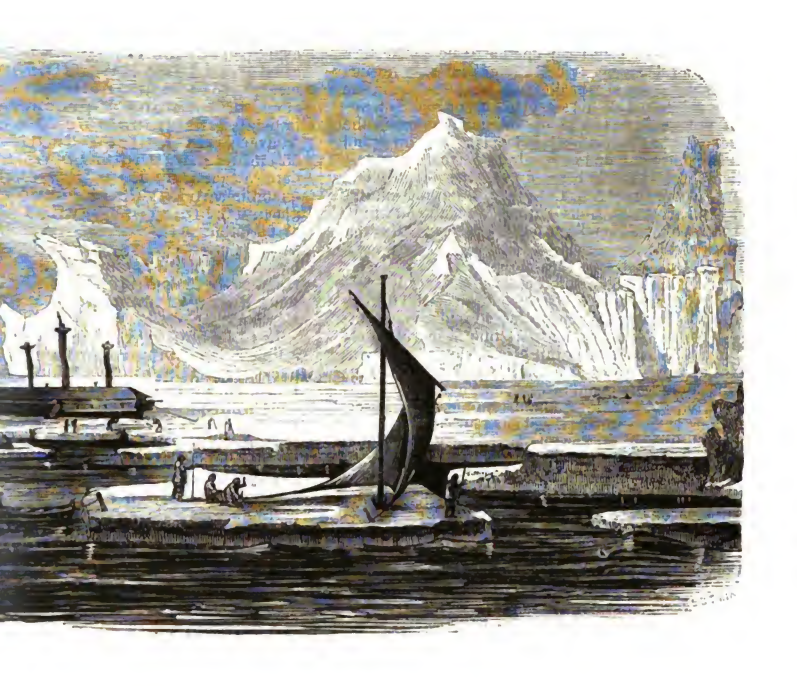
A en juger par leur apparence, et, ce qui est peut-être mieux encore, par le nombre de leurs enfants, on ne peut guère douter que les moyens de subsistance qu'ils possèdent ne soient très abondants, et nous en eûmes la preuve directe dans la quantité de veaux marins et de chevaux de mer que nous trouvâmes cachés sous des pierres, sur le rivage de la branche nord, aussi bien que sur l'*île de l'Observation :* c'est le nom que nous donnâmes à cette île.

Après avoir fait les observations nécessaires, nous sortîmes de la baie le 7 au soir, et le 8, le vent étant contraire, nous ne fîmes que peu de progrès au sud. En suivant cette même direction le 9, nous passâmes devant un promontoire qui a exactement l'aspect de trois îles quand on le voit du nord. Ayant dépassé ce promontoire, nous vîmes immédiatement au sud une baie ou crique spacieuse, profonde de cinq ou six lieues au moins.

Nous louvoyâmes pendant la nuit avec l'intention d'examiner la grande ouverture qui est au sud du cap Kater, et le vent étant tombé le 12, nous fîmes peu de chemin dans le sud-est; puis le vent se releva tout-à-coup du sud-ouest, et nous fîmes force de voiles pour examiner l'état de la glace. Nous étions à midi par les 68° 15' 20" de latitude, et 65° 48' 38" de longitude. Les boussoles étaient redevenues utiles et servaient comme à l'ordinaire.

Le 13 étant calme, l'*Hécla* se trouva tellement prise qu'elle ne pouvait avancer qu'à l'aide des chaloupes, et le 14, ayant été délivrés par une brise, je résolus de revenir un peu sur nos pas dans le nord, le long des glaces, afin de faire tous nos efforts pour les tourner, s'il était possible, puis de nous diriger de nouveau vers la terre. La glace s'était tellement amassée autour de nous que nous eûmes beaucoup de peine à nous frayer un passage : nous ne pûmes y réussir qu'à midi. Le 16 le brouillard continua à être si épais que nous fûmes obligés de nous tenir sous l'abri d'un glaçon, et le lendemain, le vent ayant passé au sud-ouest, nous faillîmes être cernés par la glace. Quatre heures de travail nous délivrèrent, et nous fîmes voile vers le sud-est parmi des glaces flottantes. Pendant la nuit nous nous tînmes près d'une montagne de glace, sur laquelle nous entendîmes grogner des ours.

Ce n'est que le 18 à midi que, le brouillard s'étant un peu dissipé, nous fîmes voile à l'est dans des gla-



Ils ajustèrent des voiles sur des morceaux de glace

nais très massives. Le 26 nous trouva
9" de latitude, et 59° 9' 54" de longi-
près-midi ayant fait diverses tentatives
dans l'ouest, les apparences devinrent
eantes que jamais, car la glace serrée
ord par l'est en tournant jusqu'au sud-
jour continuel, un vaisseau eût pu s'y
chance probable de succès, mais avec
de nuit, la tentative eût été accompa-
ré de danger qui ne pouvait être affronté
vue d'un objet très important. Le vent
le thermomètre descendait avec une ra-
e, tout annonçait l'approche d'un coup
me trouvai donc dans la nécessité d'ad-
conclusion que, dans les circonstances
existantes, la saison était trop avancée,
a glace trop défavorable, pour permettre
ngue exploration de la côte. Je pris donc
evenir le plus vite possible en Angleterre :
es furent hissées, et les vaisseaux filèrent
de la glace à l'est-sud-est, afin de pren-
avant de porter au sud.
mes le vent favorable presque toujours jus-
ctobre, et à dix heures il parut dans plu-
ies du ciel une aurore boréale qui n'avait
me distincte, soit arcades ou jets, mais une
anche répandue partout, et qui éclairait parfois l'atmosphère autant que le premier quartier de la lune. Ce phénomène se renouvela presque chaque jour pendant notre passage à travers l'Atlantique.

Le 16 le beaupré fut renversé par les mouvements violents de la mer, et le mât d'avant ainsi que le perroquet le suivirent. Ce désastre fut bientôt réparé, et le 3 novembre j'arrivai à Londres avec le capitaine Sabine.

—

SECOND VOYAGE.

(1821-1823).

Les découvertes faites par l'expédition au nord-ouest dans les années 1819 et 1820 étant de nature à établir une forte présomption en faveur de l'existence d'un passage de l'Atlantique à la mer Pacifique dans cette direction, *la Fury*, commandée par moi, et *l'Hécla*, sous les ordres du capitaine Lyon, furent équipés pour un nouveau voyage.

Quelques changements matériels furent effectués dans l'intérieur des vaisseaux, d'après les données

Paris. — Impr Lacour et Ce, rue Soufflot, 16

de l'expérience. Je ne dois pas omettre de mentionner un expédient simple, ingénieux et efficace, adopté pour la première fois, afin de dissoudre la neige en quantité suffisante pour faire face à notre consommation d'eau, sans surcroît de dépense en combustible. On eut l'idée de placer sur une partie de l'ouverture destinée au dégagement de la fumée un vase ou cuvette de métal d'une capacité considérable, de manière que la fumée passât librement de chaque côté et circulât autour du vase afin de lui communiquer une chaleur constante. Au haut de la cuvette est un grand trou circulaire afin de le remplir de neige du pont supérieur, et à la partie basse du vase est adaptée une cannelle pour tirer l'eau. Cet appareil, qui n'est nullement embarrassant, nous donnait, du matin à la nuit, soixante-cinq gallons d'eau pure (1). On substitua des hamacs aux lits.

Les instructions officielles me prescrivaient de me diriger aussi vite qu'il serait compatible avec les précautions de toute espèce, vers ou dans le détroit d'Hudson, jusqu'à ce que je rencontrasse les glaces, époque à laquelle *le Nautilus*, transport que la marine mettait à ma disposition, devait être déchargé par nous de ses approvisionnements et de ses munitions. Nous avions alors à nous enfoncer dans l'ouest par le détroit d'Hudson, à moins que nous ne pussions gagner, soit dans la baie Repulse, soit sur tout autre point de la baie d'Hudson, au nord de la rivière Wager, quelque partie de cette côte qui était dans ma conviction une portion du continent d'Amérique.

Si nous arrivions heureusement dans la mer du Sud, nous devions nous diriger vers le Kamtschatka pour, de là, aller aux îles Sandwich ou à Canton; puis, après avoir réparé les vaisseaux et fait reposer les équipages, nous pouvions revenir en Angleterre par la route qui nous paraîtrait la plus commode.

Traversée de l'Atlantique. *Le Nautilus* se décharge de ses munitions et retourne en Angleterre. Entrée dans la glace du détroit d'Hudson. Situation périlleuse de *l'Hécla*. On remonte ce détroit. Communications avec les habitants de la côte septentrionale. Arrivée à l'île Southampton.

La Fury, *l'Hécla* et *le Nautilus*, furent prêts à prendre la mer vers la fin d'avril 1821, et le 29, le vent étant de l'est, avec toute apparence de continuation, nous descendîmes dans la rivière, à la remorque du bateau à vapeur *l'Eclipse* qui, pour l'autre expédition, avait déjà fait ce service.

Rien de remarquable n'arriva dans notre passage à travers l'Océan, mais quand nous fûmes entrés dans le détroit de Davis, nous eûmes plusieurs jours d'un temps variable, et le vent soufflait principalement du sud, amenant avec lui une grosse mer. Le 14 juin, nous rencontrâmes la première montagne de glaces, étant par la latitude de 60° 48', et la longitude de 53° 13'. Comme nous avions alors atteint la hauteur à laquelle je devais enlever du *Nautilus* nos provisions, nous nous mîmes à l'œuvre, et cette opération fut achevée le 30 juin. Ce transport, chargé de nos lettres et de nos dépêches, partit le 1er juillet.

Nous entrâmes vers midi dans la glace, par 62° 8' 7" de latitude, et 62° 22' 49" de longitude. Nous la serrâmes de près, nous dirigeant à l'ouest tant qu'une telle navigation le permettait. Il faut quelques jours passés au milieu de scènes de cette nature pour effacer de l'esprit, jusqu'à un certain point, les impressions qu'y ont laissées des paysages plus animés, et ce n'est peut-être qu'alors que l'œil se familiarise et que la pensée se résigne à l'aridité et à la désolation que présentent ces rivages.

Le 3 juillet, nous fûmes obligés de mettre en panne au milieu des glaces, qui bientôt nous firent dériver avec la vitesse de trois milles à l'heure; mais nous fûmes bientôt cernés par d'autres glaçons qui venaient de l'est. Nous comptions alors trente montagnes en vue, et plusieurs étaient emportées par les courants avec une grande rapidité. Le 5 au matin, la brise ayant poussé les vaisseaux vers la terre, dans un étroit canal d'eau libre, nous pûmes avancer, mais lentement, car le courant était contraire. Nous n'avions alors fait que nous approcher à cinq ou six milles de la pointe méridionale de l'île de la Résolution, qui se trouve par la latitude de 61° 20' 50", et par les 64° 55' 45" de longitude. Le vent ayant passé au sud-est dans le cours de la nuit, et le lendemain au matin, quand le courant de la marée montante entr'ouvrit la glace, une lame considérable venait de la haute mer, et faisait que les vaisseaux battaient violemment et presque sans interruption les masses de glaces qui étaient près d'eux. Cette situation dura plusieurs heures. A six heures du matin, le brouillard ayant disparu, nous nous trouvâmes tout-à-fait sous l'île de la Résolution.

Le 13, les équipages des deux vaisseaux s'exercèrent à tirer à la cible sur la glace, autant pour s'occuper que pour savoir quels étaient nos meilleurs tireurs. Le 16, nous eûmes à *trouer* la glace toute la journée dans la direction de l'ouest. Marchant ainsi lentement, nous étions, le 21 à midi, par les 61° 50' 13" de latitude, et 65° 7' 35" de longitude.

Dans cette position, nous avions en vue plusieurs îles au nord et à l'ouest, et entre toutes, une très remarquable, que l'on nomme *Dos-de-Selle* (saddle-back), à cause de sa forme. Nous étions occupés à mettre les vaisseaux à l'ancre, quand nous entendîmes des voix à terre, et nous reconnûmes bientôt celles des Esquimaux qui venaient à nous. Bientôt après, leurs canots parurent et dix-sept de ces gens vinrent bord à bord avec *la Fury*. Leurs *kayacks* (canots) ayant été amenés sur le glaçon où nous étions ancrés, ils commencèrent à trafiquer de leurs denrées, mais on voyait qu'ils étaient habitués à ce trafic, car ils marchandaient très rigoureusement.

Bientôt après l'arrivée de ces hommes, un grand *oumiak*, ou bateau de femme, se montra, contenant six ou sept femmes et quatre hommes, dont le plus âgé (et cela paraissait être l'usage entre eux) dirigeait le bateau avec une grossière rame de bois. On ne put amener les femmes à débarquer sur le glaçon; mais elles nous tendaient des peaux et de petites lanières de cuir bien tanné pour échanger, tout en vociférant sans cesse : *Pilletay* (donne-moi). Il y avait dans ce bateau plusieurs peaux pleines d'huile et de graisse : j'en avais grande envie, mais je ne sais pas pourquoi on ne voulut jamais m'en céder plus d'une. Alors je dis à un de nos hommes de tirer une seconde peau d'huile, en échange de laquelle je mis dans la main du vieillard un second couteau; mais il résista très violemment jusqu'à pousser ceux de nos hommes qui étaient dans le bateau, avec une colère que je n'avais pas encore vue chez les Esquimaux. Un des jeunes gens s'avança alors et levait la rame de leur bateau pour frapper nos gens qui riaient de très bonne humeur de la violence du vieillard, quand je pensai qu'il était temps d'intervenir, et levant un croc sur la tête des Esquimaux comme pour les frapper, je les ramenai bientôt à plus de calme; ensuite, pour prévenir toute nouvelle altercation, je fis sortir nos gens du bateau, que je renvoyai. J'appris du capitaine Lyon qu'il avait vendu son huile pour moins que ce qu'il avait d'abord obtenu. Quatre *oumiaks* vinrent encore du rivage : ils contenaient de quatorze à vingt-six individus, la plupart femmes et petits enfants.

Ces gens possédaient à un haut degré la disposition à voler tout ce qui se trouvait sous leurs mains, disposition qui a été presque universellement imputée à toutes les tribus d'Esquimaux jusqu'ici visitées par les Européens. Ils essayèrent plus d'une fois l'art de nous vider nos poches, et ils étaient aussi hardis et aussi

(1) Le gallon vaut quatre pintes ou trois litres soixante-douze décilitres. A. M.

peu embarrassés que jamais, immédiatement après la découverte du larcin.. Il est impossible de décrire la manière horriblement dégoûtante avec laquelle ils se mettaient, dès qu'ils se sentaient avoir un peu faim, à manger leur graisse crue, et à sucer l'huile qui restait sur les peaux dès que nous les avions vidées, et malgré l'odeur et la mine qui nous étaient également intolérables. Ils semblaient prendre un malin plaisir dans le dégoût qu'ils inspiraient à nos matelots par ce spectacle; et quand ceux-ci se détournaient pour fuir cette vue qui les rendait littéralement malades, ils trouvaient de bonne plaisanterie de courir après eux, leur présentant un morceau de graisse ou de chair crue de veau de marin, d'où dégouttaient l'huile et la saleté. Les hommes et les femmes commettaient des indécences plus rebutantes encore, et qui semblaient les amuser étonnamment. Voici un trait pire que tous les autres, qui se passa sous les yeux de l'équipage de *l'Hécla :* deux femmes offrirent, d'une manière trop claire pour qu'on s'y méprit, de changer contre des objets d'une valeur insignifiante leurs enfants, qu'elles avaient déjà commencé à dépouiller de leurs vêtements, comme ne devant pas entrer dans le marché.

En somme, il nous fut impossible de ne pas recevoir une impression très défavorable de la conduite et des mœurs des naturels de cette partie du détroit d'Hudson, qui semblent avoir acquis, par des rapports annuels avec nos vaisseaux depuis près de cent ans, la plupart des vices qui malheureusement résultent des communications incomplètes avec le monde civilisé, sans qu'on y prenne aucune des vertus ou des délicatesses qui l'ornent et le rendent heureux. Le lendemain ils revinrent; puis, le vent étant plus au sud et la glace un peu moins compacte, nous fîmes voile pour remonter le détroit.

Tout fut favorable à nos progrès; mais le 24, dans l'après-midi, ayant le vent contraire, je débarquai sur l'île la plus à l'est du groupe des îles Savage, et du point le plus élevé, qui peut être de six à huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, nous comptâmes onze îles. Le capitaine Lyon remarqua, à l'endroit où nous étions, les restes d habitations consistant, comme à l'ordinaire, en cercles de pierres rondement taillées. Nous y vîmes aussi quelques morceaux de bois de sapin, apportés par la mer, et dont les uns avaient été coupés et d'autres sciés.

Quand nous fûmes de retour à bord, la brise était de l'ouest et la mer presque libre; et le 25, à huit heures du soir, prenant des bordées vers le sud, nous vîmes les montagnes de la côte du Labrador, d'où nous pouvions être éloignés de huit lieues.

Le 31 à midi, notre latitude était de 64° 1' 30", et notre longitude de 75° 48' 50". Nous voyions alors distinctement dans le nord plusieurs îles, derrière lesquelles courait une ligne non interrompue de côtes. Ces îles semblaient former plusieurs belles baies, et le courant au large était extrêmement fort. Dans l'après-midi, le capitaine Lyon découvrit et signala un *oumiak* esquimau qui venait à la voile du rivage, accompagné de huit canots. Ce bateau renfermait huit individus, dont deux hommes seulement : ils ne différaient en rien de ceux que nous avons décrits.

Le 1er août, nous continuâmes de porter à l'ouest, entre l'île Nottingham et la côte North, que quatre lieues séparent. Dans la matinée, plusieurs *oumiaks* vinrent, et outre les denrées ordinaires, ils avaient quantité de jouets de toutes sortes, tels que des canots avec les avirons, des lances, des arcs et des flèches : le tout sur une très petite échelle. Beaucoup de ces Esquimaux, les femmes surtout, avaient leur veste bordée de peaux d'oiseaux avec les plumes à l'intérieur. Il se trouvait aussi dans les bateaux plusieurs autres peaux apprêtées, provenant de la gorge du *colymbus glacialis*, oiseau magnifique, dont nous avions vu deux fois la peau entre les mains des Esquimaux, sans l'avoir jamais entrevu.

Après une course de quarante milles pendant la nuit, sans presque voir de glace, nous arrivâmes le 22 au matin à une masse de glace si serrée que nous ne pouvions aller plus avant, tandis que les masses des deux bords étaient portées si rapidement dans toutes les directions qu'elles nous donnèrent plusieurs chocs violents : la latitude, à midi, était de 64° 59' 24", et la longitude de 79° 40'. Après avoir été ballottés au nord, la glace que nous suivions nous conduisit vers l'est : alors nous virâmes à l'ouest-sud-ouest pour essayer ce que pourraient faire la patience et la persévérance.

L'expédition était alors sur le point d'entrer dans des parages non encore explorés : il devenait nécessaire que je décidasse de la route la plus avantageuse à prendre pour arriver à l'accomplissement des principaux objets indiqués dans mes instructions.

Entrée dans la baie du Duc d'York. On la quitte pour aller au nord-ouest. Passage du détroit Glacé et arrivée dans la baie Repulse. La terre continue sur ce point. Observations à terre. Histoire naturelle.

Après les plus sérieuses réflexions, je résolus de tenter le passage direct du détroit Glacé, bien que, je l'avoue, j'eusse la conscience du péril que je courais et de la perte de temps qu'entraînerait l'insuccès de l'expédition, soit par suite de la non-existence du détroit, soit par l'effet d'obstacles insurmontables, tels que son nom implique. Après avoir lutté avec la glace pendant plusieurs jours, nous parvînmes, le 11, à gagner la terre au nord; et ayant débarqué sur un rocher ou îlot qui est environ à un mille et demi au large de la côte, nous y vîmes des traces de rennes et un cercle de pierres grossières, reste des habitations d'été des Esquimaux.

Le 13 au matin, les bons effets d'un vent du nord-ouest, qui avait soufflé la nuit, furent très visibles; car, bien que ce vent nous eût fait dériver de deux ou trois lieues en arrière à l'est, le grand corps des glaces, composé en partie de blocs plus petits que celui auquel nous étions amarrés, avait filé plus rapidement, nous laissant ainsi un plus grand espace d'eau libre pour nos manœuvres. On peut remarquer que, dans le cours de nos tentatives pour gagner l'ouest, tant lors de ce voyage qu'en 1819 et en 1820, un vent d'ouest, bien que soufflant directement contre nous, fut toujours en définitive le plus favorable à nos projets, en ce qu'il éloigne de cette région de grandes masses de glace, et laisse par conséquent une ouverture plus considérable.

Le soir un promontoire, que nous vîmes au sud du bord, reçut le nom de *cap Welsford*, et nous parut très décidément former l'extrémité nord de l'île Southampton, laissant une ouverture d'une ou deux lieues de large, mais rompue par deux ou trois îles qui le séparent d'une terre élevée au nord. Un promontoire de ce rivage, qui forme la pointe septentrionale du détroit, fut nommé *cap Deas-Thomson*. Toutefois cette terre ne rejoignait pas celle que nous avions vue au nord-est, car il y a entre elles une très large ouverture, où, du haut du grand mât, il n'y avait de visible qu'une mer encombrée de glace. Les détails donnés par le capitaine Middleton sur la latitude de l'entrée ouest du détroit Glacé sont si confus et même si contradictoires, que l'aspect actuel de la terre m'embarrassait extrêmement, quand il fallut décider si nous étions arrivés ou non à l'extrémité opposée de l'ouverture à laquelle il a donné ce nom. La terre qui était devant nous à l'ouest, bien qu'elle concordât à cinq ou six milles près en latitude avec le parallèle le plus méridional qu'il lui a assigné, me paraissait beaucoup trop étroite pour répondre à la description qu'il donne du passage que nous cherchions. En résumé, je regardai comme très probable que c'était le détroit en question; et comme, à tout événement, l'ouverture qui existe entre l'île Southampton et la terre qui est au nord de cette île, quelles qu'en pussent être la lati-

tude et la largeur, était le passage par lequel nous avions pour but présent de pénétrer dans la baie Repulse, je me décidai à employer tous nos efforts à pénétrer dans le canal étroit qui était alors devant nous. Le vent s'étant modéré dans la soirée, et la glace se rouvrant après le coucher du soleil, nous pûmes faire deux milles de plus à l'ouest, après quoi nous nous arrêtâmes pour la nuit. Un grand nombre de narwhals se mirent alors à jouer autour du navire; mais ils étaient, comme à l'ordinaire, si prudents, que nos chaloupes ne purent les approcher. Nous remarquâmes qu'il est à peine une partie des régions polaires que nous ayons visitées, où se trouve une moindre quantité d'oiseaux. Nous n'avions vu encore qu'une mouette, un épervier et un *boaltwain*. La lune, en se levant ce soir, était contournée par l'effet de la réfraction, de manière à avoir la forme irrégulière d'une vieille orange ridée.

Le 13, au matin, nous vîmes quelque chose comme de la fumée qui s'élevait aux environs du cap Welsford; et comme cet effet se bornait à un seul lieu, il était vraisemblable que c'était la fumée du feu des habitants. Rien ne saurait être au-dessus de la beauté de ce temps : à cette époque, les jours étaient tempérés et clairs, et les nuits n'étaient pas froides, bien qu'il se formât une croûte très mince de glace à la surface de la mer, dans les endroits abrités et les flaques d'eau sur les glaçons. Après le coucher du soleil, nous vîmes une terre très éloignée, par le milieu du détroit, et ce doit être celle qui est sur le côté américain du Welcome.

Le 15, nous étions à peu près à une lieue d'un promontoire remarquable sur l'île Southampton : je le nommai cap *Bylot*, comme étant probablement la terre la plus à l'ouest que vit ce navigateur en 1615.

Le 25, notre latitude était de 65° 20' 56" et notre longitude de 84° 57' 5". Quelques-uns de nos officiers rapportèrent en rentrant qu'ils avaient entendu des cris d'Esquimaux, et cette circonstance aussi bien que celle de la fumée qui avait été observée près de cet endroit nous firent regarder comme vraisemblable que les Esquimaux n'étaient pas loin de là, mais que, n'ayant jamais communiqué avec les Européens, ils avaient été épouvantés à notre approche.

La terre des côtés nord et ouest de la baie Repulse n'excède pas en hauteur six ou sept cents pieds, tandis qu'au sud elle s'élève à plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous vîmes plusieurs rennes et lièvres, quelques canards, *dorckies knots* (*tringa cinerea*), des alouettes de neige et une chouette blanche; une hermine, un ptarmigan et un lièvre furent tués. Les souris étaient très abondantes, surtout entre les pierres des tentes d'Esquimaux. Je ne sais si la chair de veau marin restée sur les os était ce qui les attirait; mais il est certain que deux de ces petits animaux ayant été mis ensemble dans une cage, le plus fort tua l'autre et en mangea une partie. La latitude observée sur cette terre était 66° 30' 58", et la longitude 86° 30' 20".

Nous étions depuis peu de temps à bord quand le lieutenant Palmer revint de l'anse nord-ouest, qu'après l'avoir explorée, il nomma *anse de Gibron;* et ce qui était le plus important dans son rapport, c'était la continuité constatée de la terre dans tout le circuit de cette petite baie. Ainsi fut résolue la continuité de la terre autour de la baie Repulse, et tant de conjectures, depuis longtemps formées, éclaircies pour toujours.

Retour à l'est par le détroit Glacé. Découverte du canal de Hurd. On l'examine en chaloupe. A l'ancre dans l'anse de Duckiet. Les vaisseaux entrent dans le canal de Hurd. La glace les fait dériver. Ouverture au nord-ouest. Examen de la côte.

Ce point bien posé (et il m'était particulièrement recommandé par une instruction), il me restait à examiner toute cette ligne de côte au nord, cherchant dans chaque ouverture ou anse un passage praticable à l'ouest. C'est en effet ici que commençait réellement notre voyage, si l'on considère son grand objet, et nous ne pouvions que nous féliciter d'avoir atteint de si bonne heure ce point, et d'avoir franchi, presque sans obstacles, le détroit auquel, à pareille époque à peu près, soixante-dix-neuf ans auparavant, avait été donné un nom si décourageant.

Dès que les chaloupes furent à bord, nous fîmes voiles le long du rivage à l'est, et nous pouvions distinguer clairement la côte basse qui court au sud et à l'est du cap Hope, jusqu'à la latitude de 66° 14'; et c'est à partir de ce point que les investigations de l'expédition actuelle sur la côte du continent américain commençaient réellement.

Quand nous fûmes hors de la baie Repulse, nous trouvâmes encore une mer assez libre où s'ouvre une baie d'une étendue considérable, et qui reçut le nom de *Haviland*. Le vent continua à être modéré toute la nuit; mais le temps était sombre et nuageux, assez pour nous placer dans l'obligation de mettre en panne, de crainte que quelque île inconnue de nous ne vînt à se trouver sur notre passage.

Le 23, dès le jour, on fit voile le long de la côte septentrionale du détroit Glacé, qui continue à être de la même hauteur que celle de la baie Repulse; elle était alors dépouillée de neige. Et nous étions arrivés à l'entrée d'une ouverture qui nous paraissait toujours plus favorable, quand un corps de glace, qui occupait la plus grande partie du canal, le rendant impraticable aux vaisseaux ou aux chaloupes, je détachai le capitaine Lyon avec des vivres pour quatre jours, et, accompagné de M. Burchnan et de deux matelots, il alla par terre s'assurer de son étendue et des circonstances qui pourraient nous décider à pousser plus avant sur ce point. En attendant nous étions à l'ancre.

Le petit ancrage que nous allions quitter, et qui reçut du capitaine Lyon le nom d'*anse Duckett*, est par les 66° 12' 36" de latitude, et 86° 44' 1" de longitude.

Le 4 au matin, la glace nous tenait serrés de toutes parts, et nous nous aperçûmes que nous étions encore plus près de l'île Southampton, à cinq ou six milles seulement d'un très petit rocher ou îlot qui reçut le nom de *Fife*. A huit heures et demie, la glace s'étant relâchée dans le nord-nord-ouest, nous partîmes avec un léger souffle de l'ouest, et toutes les chaloupes à l'avant; mais quand nous eûmes gagné un mille, la glace se resserra et il fallut s'arrêter encore. Nous pûmes cependant faire neuf ou dix milles dans la dernière partie du jour, puis nous amarrâmes à un glaçon avec l'intention de passer vers le rivage dès le point du jour. Mon projet était alors de faire voile à travers une ouverture découverte, en dernier lieu, entre l'île Baffin et une autre île que nous nommâmes *Vansittart*.

Nous levâmes l'ancre le 6 dès que le jour parut. Après avoir couru quatre ou cinq lieues au nord et à l'ouest, nous arrivâmes à neuf heures du matin à un petit groupe d'îles dans le canal, et nous nous dirigeâmes à l'est de ces îles; mais le vent nous ayant manqué, et dans cette immobilité du calme notre position pouvant devenir très précaire si le moindre courant venait à se déclarer, nous entrâmes dans deux petites criques où les vaisseaux furent ancrés et amarrés aux rochers au moyen de grelins. Les matelots, à cause de cette circonstance et avec leur gaîté ordinaire, nommèrent cette baie la *baie des Cinq-Grelins*. Là, je me déterminai à quitter *la Fury* pour aller avec MM. Scherer et Ross examiner cette partie de la côte. nous étions munis de provisions pour quatre jours, de nos tentes, de couvertures et d'un poêle.

On entre dans la baie Hoppner et on l'explore. La continuité de la terre démontrée. Rencontre de quelques Esquimaux dans une ouverture à l'ouest. Arrivée dans la baie Ross, où se termine le passage Lyon. La terre est toujours continue. Retour au vaisseau.

Après avoir fait quatre milles à la rame, nous arrivâmes à une pointe élevée que nous doublâmes en tendant le plus possible à l'est, et nous débarquâmes un peu au-delà. Le brouillard qui nous entourait depuis notre départ s'étant un peu dissipé, je montai avec M. Scherer sur la montagne pour avoir la vue des rivages environnants, afin de mieux juger de la route que nous devions suivre le lendemain au matin.

Le 7, on leva les tentes à trois heures et demie du matin et nous remontâmes la baie, par un temps calme et assez clair. A trois heures et un quart, nous passâmes, ayant à tribord une pointe de terre, qui, à cause de la brillante couleur des rochers principalement composés de feldspath, reçut le nom de *Pointe Rouge*. Le soir, nous vîmes sur la plage où nous dressâmes nos tentes quelques vieilles habitations d'Esquimaux complétement couvertes d'une herbe haute et épaisse, avec une grande quantité d'os à l'entour.

Le 11, nous partîmes avant le grand jour, et nous avions à peine navigué pendant deux heures, que nous découvrîmes que nous étions dans une baie close, et du rivage de laquelle nous allions faire le tour à la rame. A la baie qui terminait ce passage je donnai le nom de *baie de Ross*.

Nous revînmes à *l'Hécla* le 14, après avoir exploré deux criques que je nommai *Scherer* et *Culgruff*, et une autre sur le côté qui reçut le nom de *Norman*.

L'ouverture que je venais d'explorer reçut le nom du capitaine *Lyon*.

Quartiers d'hiver. Trombe de neige. Combat avec un loup. Esquimaux. Sorcier. Dépècement d'un veau marin. Effroi des indigènes devant une éclipse.

Nous quittâmes de nouveau le vaisseau le 15 au soir, pour aller examiner la côte intermédiaire entre la baie Lyon et la baie Gore, et, le 19, nous avions reconnu qu'il y avait continuité et connexion; mais bientôt nous nous trouvâmes pris dans des glaces, tantôt plus compactes, tantôt moins. Un détachement ayant été à terre pour se procurer un peu de gibier, deux ours (une femelle et son petit), attirés probablement par l'odeur de notre cuisine, vinrent du côté des tentes sur la glace; mais ayant entendu nos voix, ils s'enfuirent dans la direction opposée.

Il fallut songer à nos quartiers d'hiver, et, le 4, nous quittâmes notre ancrage, auquel nous donnâmes, en souvenir de la sécurité qu'il nous avait procurée, le nom de *Safety* (sûreté). Elle est par la latitude de 66° 31' 59", et la longitude de 83° 48' 54". Il y avait de nombreuses volées de canards à longues queues, qui se nourrissaient des innombrables crevettes (*cancer nugax*) dont la mer fourmillait dans tout ce voisinage.

Le 6, nous passâmes le cap Edwards, mais, le 8, la nouvelle glace qui se formait commença définitivement à mettre un terme à notre navigation, et nous entrâmes dans une baie au sud de l'île Winter, et là, nous nous établîmes pour l'hiver avec les mêmes soins que lors du premier hivernage. Tout fut rétabli, jusqu'au théâtre, dont le capitaine Lyon fut le régisseur, et cette fois on s'arrangea pour que la scène fût mieux chauffée les soirs de représentation. On ne négligea point les soins de la science, et un emplacement ayant été choisi pour l'observatoire portatif qui fut dressé immédiatement, une maison fut construite pour recevoir les instruments nécessaires.

Le premier jour de la nouvelle année fut très rigoureux, et le lendemain le capitaine Lyon observa une masse considérable de neige soulevée par le vent, et contournée en une spirale pareille à celle d'un jet d'eau. Nous prîmes de quatre-vingts à quatre-vingt-dix renards blancs. Ce joli petit animal est si stupide, que nous en vîmes plus d'un, après s'être échappé du vaisseau, y rentrer et aller se reprendre à la même trappe. Le capitaine Lyon réussit aussi à s'emparer d'une hermine d'un blanc pur, hormis à la queue, qui se terminait par une petite touffe noire, et avait à sa naissance une teinte légère de soufre ou de paille. Il en était de même à ses pattes de devant.

Le 1er février, je fus averti que l'on voyait à l'ouest beaucoup d'étrangers, et j'aperçus en effet dans la même direction, et à deux milles des vaisseaux, quelque apparence de cabanes d'Esquimaux. J'allai de ce côté sur-le-champ avec le capitaine Lyon, deux officiers et deux matelots, et nous trouvâmes bientôt les naturels qui s'avançaient lentement vers nous, rangés sur une seule ligne. Ces Esquimaux étaient d'un calme qui contrastait on ne peut plus avec la conduite bruyante de leurs frères de la baie d'Hudson. Ils apportaient les objets ordinaires de trafic. Quelques-unes des femmes qui avaient sur elles de jolis habillements, que nous remarquâmes, se mirent, à notre grand étonnement, et même à notre consternation, à se dépouiller, bien que le thermomètre fût à 23° au-dessous de zéro. Nous fûmes cependant bientôt rassurés, car chacune avait double vêtement complet. Quand la vente des Esquimaux fut terminée, ils nous conduisirent à leurs huttes, et, chemin faisant, se divertirent beaucoup avec nos chiens. Un chien de Terre-Neuve surtout, à qui l'on avait appris à rapporter, parut exciter une surprise infinie. Nous trouvâmes bientôt un petit village composé de cinq habitations de glace et de neige. Les femmes y étaient assises sur leurs lits, chacune ayant autour d'elle son petit foyer ou sa lampe, avec tous les ustensiles de ménage.

Le lendemain ils vinrent nous rendre visite à bord, et, après avoir dansé sur le pont pendant plus d'une heure au son de notre violon, ils retournèrent très joyeux à la maison. Lors d'une seconde visite, nous remarquâmes qu'ils se tenaient toujours avec soin assis sur leurs lits, où ils cachaient les articles dont ils ne voulaient pas ou ne pouvaient disposer. Cependant au moyen d'une aiguille à coudre ordinaire, dont ils ont abondance, et qui ne sont guère inférieures aux nôtres, nous nous procurâmes un grand *panna*, ou couteau d'homme, bien aiguisé, fait de bon fer, et que, comme objet d'utilité, cent aiguilles auraient valu à peine.

Le 7, lors d'une visite aux huttes, une femme, nommée *Iligliuck*, nous régala d'une chanson avec une voix qui nous frappa par sa douceur et sa justesse : elle aimait beaucoup cet exercice, car une fois en train il n'y avait plus à l'arrêter. Nous avions pu observer cette disposition particulière en elle la première fois qu'elle écouta notre orgue, et chaque jour elle nous donnait des preuves d'une intelligence supérieure.

Le même jour un loup étant tombé dans une trappe, quelques officiers allèrent pour le tuer et lui tirèrent deux coups de fusil. Comme on s'aperçut qu'il mordait encore une épée que l'on introduisait dans le piége, on lui lâcha un troisième coup de fusil. La trappe se trouvait alors suffisamment ouverte pour que l'on pût lier ensemble ses jambes de derrière; après quoi, comme on le regardait comme bien mort, on le tira; mais sa tête était à peine libre qu'il s'élança à la gorge de M. Richard, et il lui eût certainement fait beaucoup de mal si cet officier n'eût eu la présence d'esprit de prendre également l'animal à la gorge et de le serrer de toute sa force à deux mains. Ceci fit lâcher prise au loup sans qu'il eût blessé sérieusement M. Richard, grâce à l'épaisseur de ses habits : quant au loup, bien qu'il eût les deux jambes de derrière atta-

chées, il se sauva : mais on le trouva mort le lendemain, à trois quarts de mille des vaisseaux.

Le 8, nous eûmes un concert de femmes, auquel succédèrent nos chansons, dont elles furent extrêmement satisfaites : je craignis même de voir plusieurs de ces femmes, surtout Iligliuck, tomber dans des convulsions de plaisir en entendant leurs noms que nous avions introduits avec les nôtres dans une chanson. Pendant ce temps le capitaine Lyon faisait le portrait de Togolat, la plus jolie de la troupe et peut-être du village entier. Elle avait vingt-six ans, la figure plus ovale que celle de ses compagnes, de très jolis yeux et une bouche meublée de dents d'une blancheur et d'une régularité remarquables : la grâce de son air et de ses manières était visible, même sous le costume esquimau et la figure la plus barbouillée de toute la tribu.

Ayant découvert que ces pauvres créatures manquaient de vivres, nous leur distribuâmes de la *poussière de pain*, dont nous avions à bord deux ou trois tonneaux. La pêche des veaux marins avait manqué, et la disette de ces pauvres gens était telle que je trouvai un d'entre eux déchirant avec ses dents un morceau de peau de veau marin dure avec le poil. Ils étaient également la plupart privés d'huile et par conséquent de lumière : cette privation les réduisait à souffrir beaucoup de la soif, puisqu'ils ne pouvaient faire fondre la neige. Outre la poussière de pain, nous leur donnâmes une carcasse de loup qu'ils mangèrent crue et gelée comme elle était, avec le plus grand appétit ; mais quel que fût leur besoin, ils ne prenaient jamais un morceau avant que leurs enfants eussent eu leur part.

Le 13, nos amis des huttes furent assez heureux pour prendre un veau marin, et cette prise occasionna un transport général de joie. Toutes les femmes se précipitèrent hors de leurs portes et les enfants coururent sur la plage à la rencontre des hommes qui amenaient le butin. Un des petits enfants, pour compléter le triomphe, se jeta sur l'animal, et s'y cramponnant, fut ainsi traîné jusqu'aux huttes. Alors on remarqua que chaque femme apporta son outkoufik, ou pot à cuire, dans la hutte où l'on découpait le veau marin, pour avoir sa part de viande et de graisse.

Parmi les Esquimaux qui visitèrent *la Fury* le 18, était l'angetkouk ou principal sorcier de la tribu. Je le priai de me donner un échantillon de son art : il ne se fit pas prier. Après un moment de réflexion, il commença à faire frémir ses lèvres, à mouvoir son nez du haut en bas ; il ferma ses yeux graduellement, et la violence de ces grimaces arriva au point que tous ses traits étaient hideusement contournés. Il secouait en même temps avec rapidité sa tête d'un côté à l'autre, laisant quelquefois entendre un son nasillard et quelquefois un cri de démence. Après s'être mis dans cette ridicule frénésie, qui dura peut-être vingt ou vingt-cinq secondes, il cessa subitement et laissa ses traits se détendre et reprendre leurs formes naturelles. Cependant le mouvement de sa tête semblait l'avoir tellement hébété (et cela devait être) qu'il resta dans sa physionomie un vague et un engourdissement qui durèrent quelque temps après.

Il était pressé de recommencer cette bouffonnerie, et il la renouvela une ou deux fois encore. En cette circonstance Togolat lui fit d'un ton sérieux quelques questions relatives à moi, et auxquelles il répondit tout aussi sérieusement. Cependant les femmes faisaient en général peu d'attention à ces grimaces, et le tout finit avec un rire cordial de part et d'autre.

Il y eut, le 20, une éclipse de soleil qui causa un tumulte général d'alarme parmi les Esquimaux : on en trouva deux couchés la face appliquée à la glace, et le soir quelques-uns de nos officiers allèrent faire une visite aux huttes. Le 23, j'assistai au dépècement d'un veau marin, et je remarquai en cette occasion un singulier usage. Ils ne manquent jamais d'appliquer un mince filament de la peau ou de quelque partie des intestins sur le front de leurs enfants, afin de les rendre d'heureux preneurs de veaux marins.

Départ d'une partie de la tribu. Chant. Joie extrême à la nouvelle d'une capture. Tombeaux esquimaux. Consultations magiques. On creuse un canal pour les vaisseaux.

On fit une excursion dans l'île, et toute l'expédition souffrit beaucoup du froid. De leur côté, nos amis les Esquimaux mouraient de faim et venaient demander à manger aux vaisseaux ; enfin un matin, ils partirent se dirigeant à l'ouest pour chercher un lieu plus abondant en nourriture. Il serait impossible de décrire l'aspect misérable des huttes après leur départ. Tout avait été bouleversé, quoiqu'il y restât encore quelques habitants. Ils étaient dans la plus grande détresse : il n'y avait cependant point parmi eux une seule physionomie sombre. Un trait digne de remarque chez ces peuples, c'est qu'ils vous remercient très vivement quand vous venez manger leur nourriture, et qu'ils ne témoignent pas la moindre reconnaissance pour l'hospitalité qu'on leur donne. Togolat et toutes les femmes de la tribu nous chantèrent une longue chanson en action, et nous prièrent de prendre des rôles dans la représentation, ce qui ne manqua pas de les divertir extrêmement. Pendant que l'on chantait, un enfant vint nous annoncer que les hommes avaient pris quelque chose : tout alors fut suspendu jusqu'au moment où un homme arriva avec la nouvelle de la capture de deux walrus. Si les femmes étaient gaies auparavant, elles furent dès lors frénétiques. Un cri de joie général retentit dans le village. On courait d'une hutte à l'autre pour se faire part de la nouvelle bienvenue, et chacun s'embrassait en manière de mutuelle félicitation. Alors on eut de la graisse, et les lampes qui en débordaient répandaient une prodigieuse lumière sur l'opération du dépècement des walrus.

Après avoir assisté à ce déploiement de joie, je couchai dans la hutte, et comme la singularité de mon logement nocturne me réveilla plusieurs fois, je trouvai les Esquimaux mangeant, mais sans faire de bruit de peur de nous troubler.

Le 5 avril, nous allâmes visiter d'autres huttes remarquables par une particularité : c'est qu'elles étaient situées sur la glace qui, étant dépouillée de neige, formait un parquet de ce bleu éclatant qui est peut-être une des plus riches couleurs que donne la nature. Nous vîmes là encore dépecer un veau marin ; mais une cérémonie préparatoire avait lieu avant d'y mettre le couteau. L'animal étant couché sur le dos, on répand un peu d'eau dans sa bouche, et l'on touche chaque *fanon* et le milieu du ventre avec un peu de noir de fumée et d'huile prise de la partie inférieure de la lampe. Cette cérémonie se fit avec un soin superstitieux qui en annonçait l'importance.

Le 11 avril, on commença à faire les apprêts nécessaires pour la sortie des vaisseaux, et le soir les naturels vinrent à bord. Les femmes s'étonnaient de ce que nous étions venus en voyage dans leur pays sans nos femmes, et elles accueillirent avec une évidente incrédulité l'assurance que plusieurs de nous leur donnèrent qu'ils n'étaient point mariés.

Nous trouvâmes le 23, en fouillant la terre, quelques tombeaux, dans l'un desquels était un crâne humain et quelques morceaux de bois qui, selon toute probabilité, avaient été des parties de lances ou de flèches presque réduites en poussière. Quand on pense aux propriétés conservatrices du climat, on doit attribuer là, plus que dans toute autre partie du monde, une extrême vétusté à toute substance végétale ou animale arrivée à cet état de destruction.

Le 25, nous assistâmes à une consultation magique tenue en faveur d'un malade de la tribu. Le sorcier était placé en face du patient, et tenait ses deux pouces dans sa bouche ; pendant ce temps, il était dans un muet et solennel entretien avec son *tourngow* (esprit

familier). Ensuite il se mit à faire entendre une diversité de sons confus et inarticulés, où l'on comprit que la réponse était favorable.

Enfin de jour en jour la glace s'ouvrait au large, la neige fondait à terre, les oiseaux revenaient, le saxifrage reparaissait, et, vers la fin de mai, nous commençâmes à ouvrir un canal pour sortir les vaisseaux à la première occasion favorable.

Nid de cygnes. Jardins dans des châssis. Manière dont les Esquimaux mesurent le temps. Magnifique chute d'eau. La chasse aux walrus. Peu de respect pour les morts. Autres Esquimaux à Igloulik. Hospitalité singulière pour la nuit. Chasse faite par les naturels dans leurs cheveux.

J'allai voir, le 9 juin, avec le capitaine Lyon, un nid de cygnes : il était construit avec de la tourbe, et n'avait pas moins de cinq pieds dix pouces de long, sur quatre pieds neuf pouces de large, et sa profondeur était de deux pieds. On y trouva deux œufs pesant chacun huit onces, mais les oiseaux étaient trop sauvages pour qu'on pût les approcher. Les œufs sont d'un blanc tirant sur le brun ou de couleur de crème. La glace était si faible autour de nous, que, pouvant à chaque instant être surpris par un temps favorable dont il fallait profiter, je fis embarquer tous les objets qui étaient à terre, et entre autres nos jardins en châssis, dont chacun avait produit en neuf semaines, à force de soin et de travail, quatre livres de misérables feuilles de pois, de moutarde et de cresson.

Tout avait souri jusqu'alors, et nos rudes travaux pour ouvrir le canal n'avaient été qu'un plaisir, car nous étions soutenus par l'espérance; mais, le 19, les courants et les vents se déclarèrent contre nous; la glace obstrua notre canal, qu'un autre courant dégagea. Néanmoins nous étions cernés encore; puis la maladie et la mort vinrent nous frapper : nous perdîmes deux hommes dans les deux journées du 25 et du 26.

Le 2 juillet, les rapports reçus de la montagne ayant été favorables, nous mîmes à la voile par un vent ouest-nord-ouest; mais, le 3, la glace s'étant resserrée, nous fûmes obligés de mettre en panne, et nous aperçûmes bientôt un détachement d'Esquimaux dans un traîneau : ces gens étaient les mêmes que ceux qui avaient pris congé de nous quarante jours auparavant. Sur ma proposition ils vinrent tous au vaisseau, à l'exception d'un enfant idiot que l'on laissa près du traîneau, après l'avoir attaché au chien, et le chien à la glace. Ayant interrogé ces gens sur la distance de certains lieux, j'eus l'occasion de remarquer qu'en ce point il faut juger avec beaucoup de précaution d'après leurs renseignements, attendu qu'ils comptent par *siniks* (sommeils), et que cette échelle n'est par conséquent la même pour aucun des Esquimaux que l'on questionne. Je ne les vis jamais témoigner plus de surprise que quand nous leur dîmes que nous avions quitté l'île Winter depuis un jour seulement, circonstance qui devait effectivement les émerveiller, puisqu'il leur en avait fallu quarante pour gagner notre présente station. Ils étaient depuis une demi-heure à bord quand la glace s'ouvrit, et nous fûmes obligés de les congédier pour pousser dans le nord.

Le 23, nous remarquâmes que les Esquimaux saluaient en frappant le devant de leur veste avec la paume de la main, et en criant le mot *tima*, qui, suivant Hearne, signifie : « Qu'y a-t-il? » Nous vîmes à un mille et demi dans les terres, au-delà des tentes, plusieurs ruines d'habitations d'hiver, dont les fondations étaient de pierres, et le reste de la construction se composait d'os de baleines et de walrus, inclinant graduellement à l'intérieur, et se réunissant au sommet. Nous ne fûmes pas peu surpris de voir autour des tentes, parmi les têtes d'ours, de chiens et de veaux marins, des têtes d'hommes, et cette circonstance faillit nous ôter la bonne opinion que nous avions des Esquimaux. Ils traitaient cet objet avec la plus complète indifférence; puis ayant remarqué que nous avions le désir d'en prendre quelques-unes pour nos collections, ils s'empressèrent d'en chercher, et fourrèrent peut-être le crâne de leurs parents dans nos sacs sans le moindre remords.

Nous trouvâmes sur cette terre la plus belle végétation, produite tant par l'abondance d'eau courante que par les soins que permet la résidence permanente des Esquimaux près de ce lieu. Il y avait sur certains points quelques centaines de pas en carré couverts d'une mousse du plus beau velouté et d'un vert plus éclatant que je n'en vis jamais.

Le 27, nous pûmes mettre à la voile, et j'examinai les îles orientales que je nommai *Calthorpe;* et, le 28, j'en vis une autre que je nommai *île Rangle*. Pendant que nous naviguions aussi vite que possible, le capitaine Lyon avait été chargé d'une reconnaissance sur les côtes d'Igloulik, et voilà ce qu'il me rapporta. Il avait passé la première nuit en plein air, mais, pour la seconde, il devait coucher chez Ouyarra, un des habitants. Onze beaux chiens tiraient les traîneaux, et un plus vieux, d'une sagacité particulière, était placé à leur tête, ayant une guide plus longue, de façon qu'il pût les conduire par les endroits les plus sains et les plus secs. Ce conducteur obéissait sur-le-champ à la voix du cocher, qui ne le battait point, mais qui lui parlait en lui disant son nom. C'était un beau spectacle que ces traîneaux courant à l'envi, tous criant, hommes et chiens, tandis que les chars traversaient les mers d'eau avec la rapidité de diligences rivales.

Le détachement du capitaine Lyon fut bien reçu chez Ouyarra. La place d'honneur, c'est-à-dire la peau de daim, fut débarrassée pour le recevoir. Ses deux femmes occupaient un bout de la double tente qui composait cette demeure, à l'extrémité opposée étaient établis les parents de la femme la plus âgée. La vieille mère, Now-Kityou, aida les femmes à retirer aux voyageurs leurs vêtements et leurs bottes, qu'elles raccommodèrent et ressemelèrent sans qu'on les en priât. Le capitaine étant accablé de fatigue, son hôte et ses femmes se retirèrent pour le laisser dormir; mais, à minuit, il fut éveillé par une sensation de grande chaleur, et, à son extrême étonnement, il se trouva couvert d'une grande peau de daim sous laquelle étaient couchés le maître, ses deux femmes et leur petit chien favori, tous endormis et entièrement nus. Le capitaine, supposant que c'était l'usage, les laissa reposer en paix, et se résigna à dormir.

Quand vint l'heure du repas, tout le monde était très enchanté de nos biscuits, faits (ils le supposaient) avec la chair desséchée du bœuf musqué. Après cela on introduisit les étrangers dans une tente où l'on dansait sur l'air favori d'*amna aya*. Quand le danseur s'était bien fatigué, il allait gravement à une autre personne qui figurait dans la danse; et prenant sa tête entre ses mains, il faisait la cérémonie appelée *kounik*, qui consiste à frotter le nez, au grand ébahissement et aux bravos de toute la société. Ensuite, et comme bien restauré par cette opération, il recommençait, jusqu'à ce que le *frotté* vînt prendre sa place : six couples se succédèrent ainsi. Le kounik étant arrivé au capitaine Lyon, il fallut bien qu'il se mît à la danse, au grand contentement de l'assemblée. Il retrouva à la nuit les mêmes camarades de lit que la première fois; et le petit chien, étant plus familier, s'établit dans le sac de laine du capitaine Lyon, attendu que de ce poste il pouvait plus facilement atteindre une quantité de chair de walrus qui était près de la tête du lit; et plus d'une fois, quand le capitaine s'éveilla, il trouva le chien mangeant des morceaux de cette viande à côté de lui.

Le lendemain, un autre Esquimau emmena le capitaine Lyon dans sa tente, et lui montra un pot entier de chair de walrus qu'il avait préparée pour lui. Sa femme en lécha un morceau et le lui présenta; mais son mari lui ayant parlé tout bas, elle en prit un autre.

et ayant enlevé l'extérieur, elle donna la portion bien nettoyée au capitaine. Les petites filles étaient très habiles à un jeu singulier, mais sale, qui consistait à se passer un nerf dans les narines et à en faire sortir l'extrémité par la bouche. Pendant ce temps, les gens plus âgés faisaient la chasse aux rongeurs qui fourmillaient dans leurs habits et dans leurs cheveux, et qui de là passaient dans la bouche des chasseurs.

Quant à l'état de la glace, il n'était pas très favorable, d'après le capitaine Lyon, puisqu'elle avait encore d'un à trois pieds.

Prise d'une baleine. Navigation lente. Les glaces se referment. Excursion à terre et dans les chaloupes. La mer Polaire. Détails curieux sur les Esquimaux. Funérailles.

Les observations du capitaine Lyon confirmaient tout ce qui nous avait été dit sur l'existence d'un passage au nord dans ce voisinage. Cependant les glaces nous encombraient. On tua, un de ces jours, une baleine noire longue de trente-neuf pieds et demi. Nous nous trouvions alors par les 69° 32' 10" de latitude, et 31° 23' 6" de longitude, et nous étions peu loin du passage désiré. Les Esquimaux que nous revîmes en parlaient toujours; mais un pareil renseignement, en ce moment, n'était qu'un objet de curiosité et presque de pénible intérêt, puisqu'il était certain que le passage était alors inaccessible pour des vaisseaux à cause de la glace.

Le 13, notre station était par les 59° 48' 10" de latitude, et 83° 29' 27" de longitude. A ce point on voyait le détroit qui nous semblait un magnifique passage dans la mer Polaire. Un des traits les plus frappants du paysage, c'était l'aspect des montagnes couronnées de neige de l'île Cockburn, dont la plus haute était de mille quatre cent quarante-sept pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le temps continuait à être très brumeux avec un peu de neige, et comme il y avait alors toutes sortes de raisons de croire que la glace fixe était sur le point de se rompre, je résolus de parer au danger que cet événement si impatiemment attendu pourrait occasionner aux vaisseaux pendant la nuit, en établissant sur le rivage un phare temporaire. A cet effet, deux hommes, pourvus d'une tente et de couvertures, furent débarqués sur la pointe est de l'île Amherse, au soleil couchant, pour entretenir des feux éclatants pendant les huit heures de nuit, et l'on alla les reprendre le lendemain. Ce phare fut établi au coucher du soleil.

A cette époque tout m'ayant fait douter de la possibilité de nouveaux progrès pendant cette saison, je convoquai en conseil les officiers, et il fut reconnu indispensable de retourner à Igloulik pour y hiverner. Dès que les Esquimaux nous aperçurent et qu'ils apprirent que nous venions pour passer l'hiver avec eux, ils exprimèrent un très grand et très sincère plaisir, et même ils laissèrent échapper plusieurs *korennas* (merci).

Ce n'est que le 31 que *la Fury* fut placée dans le meilleur ancrage que les circonstances purent offrir, et tous les jours les Esquimaux étaient venus à bord travailler à scier la glace, ou à hisser le cabestan. Nous vîmes bientôt venir quelques-uns de nos amis de l'île Winter qui nous firent toutes les démonstrations les plus vives d'amitié.

Tous les préparatifs d'hivernage sur les vaisseaux furent les mêmes que lors des deux premiers voyages. Les visites journalières des Esquimaux nous fournirent, tant aux officiers qu'aux matelots, un amusement constamment varié, et l'année finit avec la température de 42°

Vers la fin de janvier 1824, les maladies étaient nombreuses chez les Esquimaux, et une des femmes d'Ouyarra, qui avait récemment fait une fausse couche, mourut. Son mari l'enterra dans la neige, et plaça sur le corps des blocs de cette même matière périssable, qu'il cimenta en versant un peu d'eau dans les interstices. Une telle sépulture n'était pas de nature à beaucoup durer, et en effet quelques jours après, les chiens affamés écartèrent la neige et dévorèrent le corps.

Le capitaine Lyon me donna aussi des détails de la mort et des funérailles d'une autre femme et de son enfant. Quand Poutou-a-Louk fut morte, je promis à son mari que le corps de la défunte serait conduit dans un traîneau jusqu'à la fosse par des hommes et non par des chiens; cette promesse lui fit plaisir, car on apprit que des chiens avaient mangé une partie d'un corps qu'ils conduisaient ainsi. Alors le mari se mit en devoir de préparer le cadavre, et d'abord il se boucha le nez avec du poil de daim, et mit ses gants, paraissant craindre que sa main nue ne touchât le corps mort. Je remarquai qu'il mettait un soin extrême à ce que chaque article du costume fût exactement placé sur sa femme, comme lorsqu'elle était vivante; et s'étant aperçu qu'il avait mis la botte droite à la jambe gauche et la botte gauche à la droite, il les retira pour les mettre bien. Cette cérémonie finie, la défunte fut cousue dans un hamac, et à la requête du mari, on lui laissa la face découverte. Un officier qui était présent s'imagina comme moi que l'homme, à en juger par ses actions et ses paroles, exprimait le désir que l'enfant vivant fût enseveli avec sa mère. Nous pouvons nous être trompés: mais il y avait des probabilités que nous avions raison dans nos conjectures; car suivant Trantz et Egède, les Groënlandais étaient dans l'usage d'enterrer les enfants orphelins de mère, dans la persuasion qu'autrement ils mourraient de faim, car aucune femme ne leur donnerait une part de son lait, qu'ils regardent comme la propriété exclusive de leur race. A la prière de cet homme, mes chiens ayant été soigneusement attachés, un détachement de mes hommes, accompagné de moi, tira le corps sur le rivage, où nous fîmes une fosse d'un pied de profondeur; car il fut impossible de creuser plus avant à cause de la terre gelée. Le corps étant placé sur le dos, le mari entra dans la fosse et coupa toutes les coutures du hamac, sans toutefois le développer, paraissant faire comprendre par cette action que les morts ne devaient pas être retenus. Je mis un couteau de femme près du corps, et nous remplîmes la fosse, sur laquelle nous entassâmes une quantité de pierres pesante qu'ils était impossible à tout animal d'écarter. Schaga, fille du veuf, jeune fille de treize ans, fit à sa petite sœur, non encore sevrée, une marque entre les sourcils avec de la suie, ce qui signifiait, à ce que l'on me dit, qu'étant non sevrée encore, elle devait certainement mourir. En effet, une femme ayant été invitée à donner des soins à ce pauvre enfant malade, bien que le sien fût à demi sevré, elle refusa tout net.

La nuit, j'entendis, dans mes intervalles de sommeil, de profonds soupirs, et, en levant le rideau, je vis le père debout et regardant tristement son enfant. Je m'efforçai de le consoler, et il promit d'aller au lit; mais quelques minutes après l'ayant entendu soupirer encore, je retournai et trouvai que son enfant était mort, ce que le père savait depuis quelque temps. Il me dit alors que cet enfant avait vu sa mère la dernière fois qu'il l'avait appelée, et qu'elle lui avait fait signe de monter à khillo (le ciel), et qu'il était mort à l'instant. Il ajouta qu'il était *bien* que l'enfant fût parti, parce que jamais les enfants ne survivaient à leur mère, et que la marque que Schega avait fréquemment renouvelée avait suffi pour assurer la mort de cet enfant.

Mon détachement fit un excellent déjeuner le 26; et je remarquai que les Esquimaux ne se firent aucun scrupule de placer le vase qui contenait le manger sur la table où était l'enfant mort, que j'avais enveloppé dans une couverture, et ce spectacle n'excita en eux pas plus de dégoût que si c'eût été un morceau de bois. Nous enterrâmes ensuite l'enfant dans la neige, car le père nous assura que la mère crierait dans son tombeau si le moindre poids de pierre ou de glace pe-



Tentes des Esquimaux.

sait sur son enfant. Il craignait qu'elle-même ne souffrît déjà beaucoup du monument de pierre que nous avions élevé sur elle. Le père plaça au côté droit du corps les courroies au moyen desquelles sa mère le portait.

Le long séjour que nous fîmes avec les Esquimaux et la connaissance de leur langue nous permirent de leur parler en détail de notre pays. C'est avec une extrême difficulté que ces gens parvinrent à se former une idée de la supériorité de rang de quelques uns de nous, et ils mesuraient notre importance respective au degré de richesses qu'ils supposaient à chacun. Ils regardaient, par exemple, les vaisseaux comme appartenant au capitaine Lyon et à moi : c'est par cette raison qu'ils les appelaient *Lyon oumiak* et *Parry oumiak*.

Les chiens esquimaux transportent des fardeaux énormes. Débris d'un naufrage entre les mains des naturels. Tendresse naïve de deux Esquimaux.

Nous eûmes à transporter de *l'Hécla* sur *la Fury* beaucoup d'objets d'armement et d'équipement. Il était curieux de voir nos chiens inappréciables traînant une ancre, un bâteau ou un mât sans la moindre difficulté ; et l'on peut se former une idée de ce dont ils sont capables, quand on saura que neuf des chiens du capitaine Lyon tirèrent seize cent onze livres en neuf minutes, sur une distance de dix-sept cent cinquante pas, et qu'ils soutenaient ce travail sept ou huit heures par jour.

Le vent s'étant mis au sud, nous pûmes laisser entrer dans le vaisseau un peu d'air frais vers les premiers jours d'avril ; mais la température était très basse le 1er juin ; ce qui força à retarder un voyage que devait entreprendre le capitaine Lyon par le travers de l'île à l'ouest jusqu'au fond de la crique de William ; et de là, au moyen de la glace, il devait suivre les côtes de la mer Polaire dans la direction d'Accouli. Le 7, le temps s'étant remis, nous partîmes pour l'ouest, le capitaine Lyon et moi, et j'étais de retour à bord le 14, après quelques observations.

Le 20, nous vîmes arriver au nord trois ou quatre Esquimaux, et ce qui excita notre plus vive curiosité, ce fut le traîneau qui les portait, et dont certaines pièces offraient les lettres *brea*, ce qui prouvait à peu près qu'elles étaient les débris d'un tonneau qui renfermait du pain (*bread*) : deux vaisseaux qui avaient été jetés sur la glace leur avaient fourni ces matériaux.

Lors d'une autre excursion avec un Esquimau et sa femme, nous les vîmes s'arrêter et aller droit à un cercle de pierres, s'y agenouillant et poussant des cris très hauts et très lamentables pendant quelques minutes ; ils répandaient des larmes abondantes, et quand je m'en-

quis de la cause de cette affliction, j'appris que ce lieu était celui même où leur tente avait été dressée tout l'été, et que la place du lit où la vieille femme était à genoux avait été le lieu de la mort de leur fils adoptif. L'expression de leur douleur naïve me frappa. Ces braves gens témoignèrent toujours un attachement particulier pour un chien qu'ils m'avaient vendu, et qui portait le même nom qu'un jeune homme de leur famille qu'ils avaient perdu. Dans le cours de ce voyage, la vieille femme appelait constamment le chien *Iruinga* (fils), mot auquel le bon animal répondait en sautant et en lui léchant le visage.

Ayant pris terre au fond de la baie sur le rivage sud, nous fîmes sans difficulté deux milles par terre, jusqu'à ce que nous arrivassions à une rivière que je nommai *Crozier*. Après cette excursion, nous rentrâmes, le 2 juillet, aux vaisseaux, où je retrouvai le capitaine Lyon de retour d'une pénible et vaine expédition qu'il avait tentée vers l'ouest par terre.

Tout le mois de juillet fut employé en des expéditions de chasse pour nourrir nos rennes, et le 29 le scorbut se déclara parmi nous assez faiblement. Le 1er août arriva, et chose incroyable, les vaisseaux étaient aussi étroitement renfermés dans la glace qu'au fort de l'hiver. Cependant je me déterminai à nous faire ouvrir un passage de quatre ou cinq milles dans la glace, et le 8, dans l'après-midi, je me rendis vers le nord pour examiner la glace fixe à l'embouchure est du détroit, et nous trouvâmes cette glace attachée aux deux rivages en travers, entre la partie nord-est de Nirlo-Nakrou et la baie de Murray-Maxwell. Nous pensions tous que cette glace était plus solide qu'à la même époque, dans le même endroit, l'année précédente. Comme le soleil descendait à peu près dans la direction du détroit, nous nous procurâmes, du haut du mât, une vue distincte et étendue de ce point de l'horizon, et il est impossible de concevoir un aspect plus décourageant que celui-là. Un immense espace de glace solide, unie, occupait toute la mer visible à l'ouest, et l'œil se fatiguait en vain à chercher sur sa surface une seule fente.

Après cet examen, qui détruisait tout d'un coup les espérances que nous avions conçues sans cesse, relativement à un passage à travers ce détroit, nous revînmes vers Igloulik pour y rejoindre *l'Hécla*, que nous avions laissée captive encore, et qui ne put sortir de la baie que le 9.

Dans cette situation, le capitaine Lyon fut, comme moi, d'avis que le retour en Angleterre était prudent, et que le contraire serait une faute. On se mit donc tout aussitôt à faire les préparatifs, et le 11 je me rendis, avec *la Fury*, sur le continent, et, conformément à mes instructions j'y élevai un mât de cinquante-six pieds de haut, portant un pavillon, et à son sommet une boule faite de cercles de fer et de toiles à voiles, ayant dix pieds de diamètre, et nous enterrâmes au-dessous de ce mât un cylindre contenant, sur parchemin, quelques détails sur notre visite en ces parages.

Le 12, nous quittâmes définitivement Igloulik, et le 14 les vaisseaux étaient près d'une autre île au sud-sud-ouest, nommée *Ouglit*. Le vent et la glace nous retenant sur ce point, j'envoyai M. Ross à Ouglit pour prendre des hauteurs, et nous constatâmes que notre latitude était de 68° 23' 58".

Le 31 août, nous nous trouvâmes être à cent soixante milles du point de départ, le long de la côte, et nous n'en avions pas fait à la voile plus de quarante : les glaces en dérivant avaient effectué le reste. Le 1er septembre nous étions à trois ou quatre cents pas des rochers qui sont sur le rivage est de l'île Winter.

Le 6, j'appris avec douleur par le télégraphe de *l'Hécla*, que M. Fife, contre-maître de la navigation du Groënland, venait de mourir : nous appréhendions cet événement depuis plusieurs jours. Il avait succombé au scorbut. Je fis livrer à la mer, avec toute la solennité possible, les restes de cet excellent matelot.

Ce n'est que le 17 que nous nous trouvâmes hors de la glace et des courants contraires. Enfin, le vent étant favorable, nous passâmes près des îles Trinité le 18 au soir, et le lendemain devant l'île Salisbury. Puis, sans rencontrer le moindre obstacle, nous descendîmes le détroit d'Hudson, et à midi, le 23, nous avions passé les îles Buffon.

Le 9 octobre au matin, nous vîmes les Orcades, et le 10 nous y jetâmes l'ancre à Lerwick pour prendre des rafraîchissements et attendre qu'un mauvais vent qui s'était déclaré du sud eût changé. Je ne saurais dire avec quels égards on nous traita pendant les quatre jours de notre séjour forcé dans le détroit de Brassay. A la première nouvelle de notre arrivée, les cloches de Lerwick sonnèrent et la ville fut illuminée le soir.

Le 13, le vent ayant passé dans le nord, nous prîmes congé de nos excellents hôtes, et, le 18, j'arrivai à Londres : les vaisseaux entrèrent dans la Tamise le 14 novembre.

—

TROISIÈME VOYAGE.

(1824-1826.)

Malgré le non-succès de la dernière expédition dans les mers Polaires, on se résolut de tenter encore une fois le voyage par mer entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, et les vaisseaux furent équipés avec un soin tout particulier. On doit encore aux marins de tout grade de l'expédition les plus sincères remercîments pour leur zélée coopération, et je suis heureux de répéter que, si la réussite de l'entreprise avait dépendu d'eux, elle aurait accompli tous les vœux de la science.

l'Hécla et *la Fury* quittèrent la Tamise le 10 mai 1824, et le 4 juillet nous étions près de l'île que les Danois nommèrent *Boat-Island*, et qui est par 74° 28' 15" de latitude, et 58° 12' 56" de longitude. Le lendemain nous comptâmes, étant sur le pont, cent trois montagnes de glace, dont quelques-unes s'élevaient de cent à deux cents pieds au-dessus de la mer, et nous étions entourés de glaces au point d'être obligés d'aller continuellement à la remorque et de nous frayer passage à la scie. Nous eûmes ces difficultés à vaincre jusqu'au 9 septembre, et le 10 nous entrâmes dans le détroit de Lancaster, libre de toute glace, si l'on en excepte çà et là une montagne flottante au milieu de la solitaire grandeur de cette vaste étendue d'eau.

Le 13, nous étions à sept heures au cap York, quand nous eûmes le chagrin de voir la mer devant nous couverte de jeune glace, avec laquelle il nous fallut lutter quatre jours, et sans cesse perdant du terrain.

Le 17, un vent de l'est nous repoussa en avant. Enfin, après avoir été le jouet des courants qui dérivaient ou des glaces qui tantôt nous obstruaient, tantôt s'éloignaient de manière que tout se remît en mouvement ou *en vie* comme disaient les matelots, pour retomber le lendemain dans l'immobilité, nous entrâmes à la fin d'octobre dans le port Bowen, où nous établîmes nos quartiers d'hiver.

Après tous les soins extrêmes pris pour le maintien de la chaleur, qui, dans ces régions, est plus que le bien-être, car elle est la vie elle-même, il fallut songer à varier nos amusements dramatiques, qui étaient usés, comme on dit, jusqu'à la corde, et nous établîmes un bal masqué. Ces divertissements eurent lieu avec le plus grand ordre et une réserve parfaite. Nos mascarades étaient sans licence et notre carnaval sans excès. Une occupation non moins autrement suivie, ce furent les écoles, qui eurent un effet excellent.

On a souvent parlé de la rapide et distincte propagation du son dans cet air si froid ; en voici un exemple. Le lieutenant Foster avait été dans la nécessité d'envoyer de l'observatoire au rivage opposé du port, distance de près de deux milles, un homme pour fixer une marque au méridien, et il avait placé entre eux deux,

à mi-chemin, quelqu'un pour répéter ses ordres; mais il reconnut que ce soin était inutile et qu'il pouvait parfaitement s'entretenir avec cet homme malgré l'éloignement.

L'hiver présenta quelques belles aurores boréales, mais la hauteur des terres qui entouraient le port Bowen nous priva plus longtemps qu'à l'ordinaire de la présence du soleil sur l'horizon. Quelques-uns de nos officiers, montés exprès sur une haute montagne, l'entrevirent le 2 février 1825.

Une ourse tuée dans l'eau libre, dans les premiers jours de notre arrivée au port Bowen, nous donna une preuve frappante d'affection maternelle. Elle eût pu facilement s'échapper; mais elle avait deux petits, et elle ne voulut pas les abandonner. Elle les emportait sur son dos quand la chaloupe la rejoignit. Une seconde circonstance semblable se présenta pendant le printemps. Deux oursons étant descendus dans une large fissure dans la glace, leur mère se plaça devant eux, de manière à les garantir des attaques de nos gens, qu'elle eût pu facilement éviter elle-même.

Dès que la terre le permit, nous fîmes, dans l'intérêt de la géographie, des excursions dans l'intérieur, et nous essayâmes de la pêche aux baleines pour nous pourvoir d'huile. Enfin nous pûmes reprendre la mer le 20 juillet, gouvernant vers la côte occidentale de la baie du Prince-Régent; et nous l'atteignîmes le 24 à la hauteur du cap Seppings.

Le 25, de bonne heure, nous passâmes l'ouverture marquée dans la carte de cette côte par 73° 34' de latitude; et c'est par les 72° 42' 30" de latitude, et 91° 50' 5" de longitude, que *la Fury* dut être abandonnée, après avoir échoué sur la glace, de manière à ne pouvoir plus être remise à flot. Cet accident mit fin tout-à-coup aux espérances de succès que l'on avait conçues pour le principal objet de ce voyage; et, le 27, je fis connaître aux deux équipages réunis sur *l'Hécla* l'intention où j'étais de retourner en Angleterre, et le 29 et le 30, étant à l'ancre dans le port de Neill, nous remplîmes nos tonneaux et fîmes divers arrangements intérieurs, puis nous sortîmes du port par un léger vent de nord-ouest.

Le port de Neill, le seul qui soit sur la côte occidentale de la baie du Prince-Régent, à l'exception du port Bowen, auquel il est de beaucoup supérieur, est un excellent abri. Sa latitude est de 73° 9' 8", et sa longitude de 89° 1' 26".

Le 1er septembre nous trouvâmes une mer parfaitement libre dans le détroit de Barrow, et nous pûmes porter à l'est. Le 17, à midi, nous étions au sud du cercle Arctique : depuis cette latitude jusqu'à 58° environ, nous eûmes des vents favorables. Ce n'est que le 10 octobre que nous doublâmes la pointe nord des Orcades, et j'arrivai le 16 à Londres.

Le capitaine Hoppner, ses officiers et tout l'équipage furent jugés suivant les formes indispensables, en raison de la perte de *la Fury*, et il est à peine nécessaire d'ajouter qu'ils furent acquittés honorablement.

En terminant la relation de ce troisième voyage, j'ajouterai quelques détails sur les Esquimaux de la presqu'île Melville et des îles adjacentes, particulièrement des îles Winter et Igloulik, détails que je n'ai pu donner dans le cours du récit.

Le nombre d'individus composant la tribu d'Esquimaux rencontrée à l'île Winter et à Igloulik était de deux cent dix-neuf, dont soixante-neuf hommes, soixante-dix-sept femmes et soixante-treize enfants.

Les femmes étaient en grande partie jeunes relativement, c'est-à-dire de 20 à 25. Il n'y en avait que quatre qui paraissaient avoir atteint la soixantaine, car sur les cent cinquante-cinq individus qui passèrent l'hiver à Igloulik, nous remarquâmes seize décès et neuf naissances seulement.

La taille des Esquimaux est, comme on sait, petite, mais chez les femmes elle est réduite encore à l'œil par la forme massive des vêtements et par l'habitude qu'elles acquièrent de bonne heure de se courber en avant, afin de balancer les pieds de l'enfant qu'elles portent dans leur capuchon. Elles avaient toutes, même les plus jeunes, la chair flasque et sans aucune fermeté : leur nez est petit et renfoncé entre les os des joues, mais sans être très aplati. Leurs dents sont belles, sans en excepter celles des vielles femmes, qui sont cependant considérablement usées par l'habitude de mâcher les peaux de veau marin pour faire des bottes.

Les jeunes gens des deux sexes ont le teint clair et transparent et la peau douce ; et quand elle est dépouillée de sa couche d'huile et de saleté, elle est à peine plus foncée que celle d'une brune un peu prononcée, de façon que le sang est très visible quand il monte aux joues. Outre la petitesse de leur œil, il est à remarquer qu'il n'est point horizontal comme le nôtre, mais il descend beaucoup plus bas du côté du nez que de l'autre.

La chevelure des deux sexes est noire, luisante et raide. Les hommes la portent longue, et elle pend autour de leur tête sale et éparse. Quelques jeunes gens, surtout parmi ceux qui étaient venus à nous aux environs des côtes du Welcome, l'avaient coupée droit sur le front, et deux ou trois avaient sur le sommet de la tête une place circulaire où les cheveux étaient tout-à-fait courts et rares, rappelant ainsi la coiffure des capucins. Les femmes sont fières de leur chevelure longue et épaisse ; et quand elles veulent se montrer parées, elles la séparent en deux parties égales, dont l'une leur pend de chaque côté de la tête et sur les épaules. Pour assujétir et rendre raides ces tresses, elles les attachent en forme de longue queue avec une lanière de peau de daim roulée en spirale autour des cheveux, et de manière à montrer alternativement une bande de fourrure blanche ou foncée. On appelle ces queues *rogliga* Les femmes moins élégantes se contentent de renouer leur chevelure en nattes pendantes de chaque côté du front, et les plus indifférentes à leur toilette la bordent sous la taille de leur veste. Les cheveux, chez les deux sexes, sont pleins de vermine dont ils se débarrassent réciproquement, et qu'ils mangent. Les femmes ont un peigne qui nous a paru être beaucoup plus d'ornement que d'usage. Quand une femme a son mari malade, elle porte les cheveux détachés, et s'il meurt, elle les coupe en signe de deuil. Les hommes portent la barbe sur la lèvre supérieure et le menton, et lui laissent une longueur d'un pouce à un pouce et demi. Quelques-uns se faisaient remarquer par une touffe entre la lèvre inférieure et le menton.

Les vêtements des hommes et des femmes sont entièrement de peau de daim, et ils diffèrent en ce point de la plupart des Esquimaux que nous avons rencontrés. Quant à la forme, elle varie très peu de celle qui a été tant de fois décrite. Le milieu du dos de la veste des femmes est en saillie, afin de donner pied à l'enfant, qu'une ceinture placée au-dessous et retenue devant par deux grands boutons de bois empêche de tomber. Les manches des femmes sont plus larges, pour qu'elles puissent plus commodément déposer leurs enfants dans leur capuchon. Elles ont l'habitude d'en retirer leurs bras pour les rapprocher du corps, comme nous faisons de nos doigts dans nos gants quand le froid est rigoureux.

Chaque personne a toujours en hiver, quand elle est dehors, deux vestes, dont l'une extérieure (*cappatiga*) a la fourrure en dedans, et l'autre intérieure (*fattiga*) touche le corps. Il en est de même pour les culottes, et leurs jambes sont, ainsi que leurs pieds, si bien vêtues, que nul degré de froid ne peut les atteindre. Les bottes de dessous des femmes, différentes de celles des hommes, sont lâches autour de la jambe; étant aussi hautes que le jarret en arrière et en avant, elles atteignent, au moyen d'une longue patte en pointe, la taille, et là elles s'attachent aux culottes. La botte que l'on met par-dessus correspond avec l'autre par la forme, hormis qu'elle va en avant, se gonflant au point

de donner à celle qui la porte l'apparence la plus bizarre que l'on puisse imaginer. Cette superfluité dans les bottes venait probablement d'un usage que pratiquent encore les femmes du Labrador, et qui consiste à porter leurs enfants dans leurs bottes.

Une ou deux personnes avaient l'habitude de porter autour du cou une espèce de fraise, composée du poil le plus long de la peau de daim, et retombant sur la poitrine d'une manière qui sied très bien aux jeunes gens. Cet ajustement paraissait donner si peu de chaleur à ceux qui le portaient, que je suis disposé à croire qu'il s'y rattache quelques notions superstitieuses.

L'Esquimau ainsi équipé peut affronter toutes les injures de ce climat, et rien ne peut égaler l'aspect de bien-être qu'ils montrent même par le temps le plus rude. Quand on les voit à une petite distance, la bordure blanche de leurs capuchons, blanchie encore par leur haleine, qui s'y attache et y gèle, contraste avec les figures foncées qu'ils entourent, et en fait de très grotesques objets.

Les femmes prenaient avec empressement les gants que nous leurs donnions, et disposaient les noirs et les blancs alternativement sur un cordon fait d'un nerf. Elles les portaient aussi en bracelet autour du poignet, et il est probable que ce dernier ornement était considéré comme un charme. Mais la plus extraordinaire des amulettes, et qui leur appartient tout entière, c'était un rang de nez de renards attachés à la partie antérieure de la veste d'une femme, comme une rangée de boutons noirs. J'achetai à une femme un ornement demi-circulaire de cuivre, en scie au bord supérieur et d'un beau poli, qu'elle portait sur sa chevelure au-dessus du front, et qui allait très bien. Toutefois la plus jolie parure de ce genre appartenait à un homme, et les hommes seuls la portaient je ne sais dans quelle occasion. Elle consistait en une bande de deux pouces de largeur, composée de plusieurs bandes de peau cousues ensemble, alternativement noires et jaunes. Près du bord supérieur on avait entrelacé, avec art, un peu de poil qui formait avec la peau une très jolie marqueterie. A la partie inférieure pendaient plus de cent petites dents, surtout de celles de renne, très proprement attachées par un double nerf, et dont l'ensemble formait une jolie frange.

Le tatouage paraît être pour la femme un ornement indispensable, et l'opération a lieu à dix ans et même avant. Les parties du corps qu'elle orne sont la figure, les bras, les mains, les cuisses et quelquefois le sein, mais jamais les pieds, comme dans le Groënland. On fait cette opération très facilement, en passant sous l'épiderme une aiguille et du fil : celui-ci est couvert de fumée et d'huile. On suit un dessin tracé d'abord sur la peau, et chaque piqûre laisse une teinte bleue ineffaçable.

Plusieurs hommes étaient tatoués sur le revers de la main, et nous apprîmes qu'ils regardaient ces marques comme un souvenir qu'on leur avait laissé de quelque personne morte ou éloignée. Il a été dit entre en d'autres lieux comment ils construisent leurs maisons avec de la glace, taillée absolument comme nos pierres : la forme de la porte est gothique. Ces constructions ont assez l'air d'habitations humaines, tant que la neige ne les a pas voilées; mais alors rien ne les distingue plus des monticules de neige que le disque de glace qui sert de vitre, et l'on peut se figurer quel singulier aspect présente à la nuit une maison que l'on ne découvre qu'au moyen du cercle de clarté que produisent les lampes de l'intérieur. Chaque lampe est disposée de façon à s'alimenter d'huile, et à cet effet on suspend une branche mince et longue de graisse de baleine, de veau marin ou de cheval de mer, près de la flamme, et la chaleur fait tomber l'huile goutte à goutte dans le vase.

Immédiatement au-dessus de la lampe est un grossier châssis de bois où les pots sont suspendus, et qui sert aussi à supporter un grand cerceau en os, qui contient un filet bien tendu. Cette machine, nommée *muctat*, sert à recevoir tous les objets mouillés, et est ordinairement chargée de bottes, de souliers et de mitaines.

Avec la corne du bœuf musqué ils se font des cuillères assez semblables aux nôtres, et je ne dois pas omettre les cuillères étroites nommées *puttekniuk*, faites de longs morceaux d'os creusés, et dont chaque ménagère porte une douzaine attachées à son étui à aiguilles.

Pour faire du feu, l'Esquimau se sert de deux morceaux de pyrite de fer, dont les étincelles sont tirées de manière à tomber dans un petit étui de cuir, qui contient de la mousse bien séchée et frottée entre les mains.

Ils ont beaucoup d'instruments de chasse et de pêche, proportionnés à la force des animaux qu'ils doivent attaquer, mais ils ne connaissent aucune arme destinée à la guerre entre eux. La distance à laquelle ces peuples étendent leurs migrations, et l'étendue de côtes dont ils ont une connaissance personnelle, sont réellement très considérables. Beaucoup d'entre eux, nés à Amilioke et à Igloulik, avaient été à *Nouwouk*, et à peu près aussi loin dans le sud qu'est la baie Chesterfield. Aucun n'avait été par eau à Accouli, mais plusieurs y étaient allés par terre. Ils ne connaissaient absolument rien du rivage continental à l'ouest d'Accouli, car on ne peut voir du haut des montagnes aucune terre dans cette direction. Ils ont toutefois une idée confuse que nul n'y pourrait vivre, faute de moyens de subsistance, pas plus les Indiens que les Esquimaux.

Ils en savent assez des Indiens par la tradition pour en avoir une grande terreur, à cause de leurs mœurs féroces. Quand, une fois, je leur racontai les circonstances d'un massacre que rapporte Hearne, ils se pressèrent autour de nous dans la hutte, écoutant avec une attention muette et presque hors d'haleine, et les mères rapprochaient d'elles leurs enfants, comme pour les garder de la cruelle catastrophe. Un fait digne de remarque, c'est qu'ils donnent aux Indiens un nom (*Irtkily*), qui paraît être évidemment le même que celui que les Groënlandais donnent aux antropophages (1), qu'ils supposent habiter la partie ouest de leurs pays, et auxquels la terreur a donné la figure d'un chien.

On remarque dans les chiens des Esquimaux une admirable dispensation de la Providence. Leur poil, dans l'hiver, a de trois à quatre pouces de long; mais en outre, la nature leur fournit pour cette saison rigoureuse un second vêtement de laine douce et serrée, qu'ils commencent à perdre au printemps. Ainsi fourrés, ils peuvent faire face au froid le plus violent sans en souffrir : ils ont de plus une faculté étonnante de résistance au froid dans les parties du corps qui ne sont pas ainsi protégées, car nous avons vu un jeune chien endormi, ayant sa patte nue sur une ancre, quand le thermomètre marquait 30°, et un de nos chiens n'aurait pu supporter un instant ce contact sans ressentir une douleur immédiate et très vive. Ils n'aboient jamais; mais ils ont un long hurlement mélancolique comme les loups, et ils le poussent vivement quelquefois pendant une minute ou deux; ils sont de plus toujours à grogner et à se battre, ce qui fait qu'ils sont en général estropiés. Quand ils sont caressés et bien nourris, ils deviennent tout-à-fait familiers et domestiques; mais ce traitement ne perfectionne pas leur qualité comme chiens de trait. L'anatomie d'un de ces chiens est exactement celle d'un loup.

Quoique les chiens ne traînent que par la crainte du fouet, cependant l'emploi de cet instrument est nuisible à la marche du traîneau; car non-seulement celui qui a été frappé se retourne, mais généralement il tombe sur son plus proche voisin, qui se rejette sur un autre, et de là résulte un désordre général accompagné de hurlements et de grognements. Il faut dire que le fouet sert peu, et que le conducteur emploie certains mots ou le nom du chien qui guide les autres.

Quand ils tirent des fardeaux pesants, ils traînent

(1) *Erkiglit*, Crantz, I, pag. 208, 209. A. M.

mieux avec un de leurs maîtres, une femme surtout, un peu devant le traîneau, et dans ce cas on leur fait souvent hâter le pas en portant une mitaine à sa bouche et en faisant le mouvement de la couper avec un couteau : on jette ce morceau de mitaine sur la neige; alors les chiens prenant cet objet pour de la viande, se précipitent en avant pour le prendre.

Les Esquimaux furent, dans nos premiers rapports, très probes et très loyaux avec nous; mais plus nous leur devînmes familiers, plus ils se relâchèrent et employèrent de ruses pour couvrir leurs petits larcins. Mais il faut ici faire la part de la tentation à laquelle ils étaient exposés journellement, parmi les immenses amas de biens que nos vaisseaux leur semblaient contenir. Pour établir un parallèle, supposons un Européen de la plus basse classe, admis à errer parmi des tas d'or et d'argent: aux yeux des Esquimaux rien ne peut être plus précieux que le fer et le bois qui abondaient à bord. L'Européen et l'Esquimau qui résistent à la tentation de dérober, dans des cas si analogues, doivent être considérés comme étant de niveau sur l'échelle de la probité.

Je n'ai parlé que de leurs rapports avec nous: quant à leurs transactions entre eux, la plus stricte loyauté y préside, et le vol ne paraît pas être craint parmi eux. Pour leur caractère, le vice principal est l'envie et la médisance, surtout de la part des femmes. Il n'était pas rare de les voir réunies en groupes, chacune racontant aux autres ce qu'elle savait pendant deux heures, singeant de temps à autres les personnes dont elle parlait, et entremêlant ses histoires de plaisanteries évidemment aux dépens des voisines absentes.

Ils sont hospitaliers, je l'ai déjà dit, et je dois reconnaître qu'étant leur hôte, j'ai passé une soirée de vif plaisir entre les femmes travaillant et chantant, les maris raccommodant en paix leurs lignes, les enfants jouant devant la porte, et le pot bouillant sur la flamme claire d'une lampe qui égayait.

Les femmes ne sont point traitées en servantes, comme on le dit des Groënlandaises : elles se livrent à ces travaux que l'on qualifie de domestiques, comme les femmes de classe inférieure dans la société civilisée. Dans l'hiver elles n'ont absolument rien à faire, et sont tranquillement assises dans leurs huttes, la plus grande partie du jour. Elles s'asseient toujours sur leur lit avec les jambes ployées sous elles, et sont mal à leur aise dans la posture que nous prenons; les hommes s'asseient quelquefois comme nous, mais ils aiment mieux avoir les jambes croisés devant eux.

Les femmes ne paraissent pas être très prolifiques : la plus grande famille se composait de sept enfants du même lit. Trois ou quatre sont le nombre ordinaire. Elles sèvrent habituellement leurs enfants à trois ans : elles ont aussi l'habitude de leur donner à manger dans leur bouche, après avoir amolli par la mastication les aliments qu'elles leur présentent en tournant la tête, assez pour que l'enfant qui est dans le capuchon puisse joindre ses lèvres à celles de sa mère. On fait de la même manière dégourdir l'eau pour eux, et les pères aiment beaucoup à les prendre sur leurs genoux et à les nourrir ainsi.

J'appréhende de ne pouvoir donner un très favorable témoignage en faveur de la chasteté des femmes et de la délicatesse des maris sur ce point. Quant aux derniers, il n'était pas rare d'en voir offrir leur femme en vente, aussi facilement qu'une veste ou un couteau. On peut affirmer que dans aucun pays la prostitution ne va aussi loin que chez ces peuples. La conduite de la plupart des femmes, quand leurs maris étaient absents des huttes, témoignait clairement de leur indifférence à leur égard, et de leur entier laisser-aller relativement aux liens nuptiaux. Le départ des hommes était généralement le signal pour mettre de côté la contrainte, que l'on reprenait bien vite lors du retour, qu'elles se font annoncer par les enfants postés au dehors pour avertir.

Les enfants sont dociles, et connaissent à peine la désobéissance. Un mot, un regard même de leurs parents suffit. Quand ils ont huit ans, leurs pères les emmènent à la chasse des veaux marins, et à partir de cette époque ils deviennent utiles à toute la tribu.

Il m'arriva un jour de me qualifier en riant de père d'un jeune garçon qui était près de moi, et je reçus du vieillard dont il était le fils une réponse qui me prouvait que je pouvais l'adopter sans façon : l'adoption est en effet une coutume poussée très loin chez ce peuple. Elle n'a pour motif souvent qu'un but d'intérêt, et pour se procurer des soutiens pour la vieillesse : aussi n'adopte-t-on que des garçons. Quand un homme adopte le fils d'un autre pour être à lui, on dit qu'il le prend (*tego*), et dès lors, l'enfant vit chez lui comme dans la maison paternelle, et ignore même souvent qu'il a été l'objet de ce marché, surtout si ses parents sont morts.

La conduite des Esquimaux envers les vieillards et les infirmes, qui ne sont plus qu'un fardeau, trahit un degré d'insensibilité qui paraît presque féroce : cependant, les intérieurs, composés même de plusieurs familles, vivent dans la concorde la plus parfaite.

Les Esquimaux ne paraissent reconnaître aucune supériorité entre eux, après celle des parents et des maris. Le mot *nallegak*, employé au Groënland pour exprimer les mots *maître* et *seigneur* dans les traductions esquimaues de l'Ecriture, n'est pas connu chez eux. C'est par l'effet de cette fierté et de cette idée de suffisance qu'ils se sont nommés *Innui*, ou *les hommes*.

On peut supposer que chez un peuple aussi gai que les Esquimaux, il y a plusieurs sortes de jeux. Il en est un qu'un de nos officiers vit à l'île Winter, pendant que la plupart des maris étaient à la chasse des veaux marins, et une femme en était le principal personnage. A peine l'eut-on priée de donner ce spectacle, qu'elle délia tout-à-coup sa chevelure, la natta, attacha les deux bouts ensemble pour qu'elle ne la gênât point, et alors avançant au milieu de la hutte, elle commença à faire les grimaces les plus hideuses que l'on puisse concevoir, attirant ses deux lèvres dans sa bouche, poussant son menton en avant, louchant d'une manière effroyable, fermant de temps à autre un œil, et rejetant sa tête d'un côté à l'autre comme si elle eût eu le cou disloqué. Ce spectacle nommé *ayokit tak poke* fut suivi d'un second divertissement qui consiste à regarder fixement et gravement devant soi, en répétant *tabak tabak*, *keibo kiebo*, *kebau genu toik; kebau genu toik*, *amatoma*, *amatoma*, dans l'ordre où ces mots sont placés, mais chacun quatre fois au moins, et toujours avec une inflexion particulière de la voix. On fait sortir le son de la gorge de façon qu'il ressemble beaucoup à la ventriloquie. Après le dernier *amatoma*, l'actrice dirigea son doigt vers son corps, et prononça le mot *angetkoug*, en tenant son sérieux pendant cinq ou six secondes, puis elle éclata d'un rire fou, auquel se joignit toute la compagnie, qui y prenait part en prononçant en chœur certaines paroles d'une voix gutturale. Il y eut d'autres divertissements du même genre, c'est-à-dire composés de grimaces et de contorsions qu'il n'est pas besoin de décrire, et que l'on peut supposer avoir pour conséquence certaines actions que leurs maris ne doivent pas connaître : les émissaires placés aux aguets le prouvent. Les femmes esquimaues s'amusent aussi à sauter à la corde. Elles sont aussi fort passionnées pour la musique, tant vocale qu'instrumentale. Elles écartaient leur chevelure de leurs oreilles, et tendaient le cou pour saisir plus distinctement les sons, quand nous faisions de la musique. Quant à la leur, elle est entièrement vocale, à moins que le tambourin ne soit considéré comme une exception.

Quelle que soit l'abondance dont ces peuples jouissent, ils souffrent quelquefois horriblement du contraire. Dans un lieu près d'Accouli, pendant une très grande famine, une troupe d'hommes tomba sur une autre et massacra tout le monde; ensuite les vainqueurs vécurent de la chair des vaincus, quand elle fut gelée,

et sans la faire cuire ou même dégeler. Ce fait nous fut raconté par plusieurs Esquimaux.

La cérémonie des lamentations ne commence pas seulement à la mort, elle accompagne les derniers moments de la maladie. Le père d'une personne malade entre dans l'appartement, et après l'avoir regardée pendant quelques secondes sans parler, il annonce par un profond sanglot qu'il se prépare à la cérémonie prochaine; alors tous les gens présents se joignent en chœur à ses cris : c'est un compliment de condoléance qu'il serait inconvenant d'omettre.

Ces Esquimaux ne paraissent pas avoir l'idée de l'existence d'un Etre suprême : leurs superstitions, qui sont nombreuses, ont toutes quelque trait à l'agence surnaturelle des *Tourngou*, ou esprits avec lesquels, certains cas, les *Angetkougs* ont de mystérieux entretiens dans une hutte sombre, et d'une voix étrangement modulée. Les Esquimaux ont une foi implicite dans ces absurdes oracles.

—

QUATRIÈME VOYAGE.

(1827.)

L'Hécla, dont j'étais le commandant, sortit le 25 mars 1827 de la Tamise, pour aller vers le pôle nord aux termes de mes instructions, et le 6 avril il était en pleine mer, et ayant en poupe un vent du sud qui nous portait droit au nord. Les vents favorables furent si constants, que, le 17, nous arrivâmes au large de l'île Féroë sur laquelle se trouve Hammerfert, et, le 19, nous y entrâmes pilotés par des Laponais qui montaient une chaloupe venue à notre rencontre. Là, nous commençâmes des observations magnétiques, qui durèrent tout le temps de notre séjour ; nous complétâmes nos provisions d'eau, et nous nous procurâmes quantité de venaison et de poisson. Nous achetâmes aussi des souliers à neige, et l'on nous amena, le 23, huit rennes avec de la mousse pour leur nourriture *cenomyce rangiferina*). Tous nos préparatifs étant ainsi complétés dans le sens de nos instructions, nous levâmes l'ancre le 29.

Le 5 mai, étant par 73° 30' de latitude et 7° 28' de longitude, nous rencontrâmes le premier courant de glaces, et, le 9, nous vîmes deux baleiniers par lesquels je donnai avis à l'amirauté de la présence de *l'Hécla* à la hauteur du 77e degré de latitude. Le 14, nous passâmes la baie de la Madeleine, et plus tard dans la journée nous arrivâmes au large du cap de Hackluyt que nous tournâmes au sud-est pour chercher un ancrage dans le hâvre de Smerembourg. En cela nous fûmes déçus, car nous le trouvâmes entièrement occupé par une nappe de glace d'une seule pièce, et de chaque côté solidement attachée à la terre; nous nous mîmes alors en devoir de déposer des provisions de toute nature au cap Hackluyt, pour que mon détachement les retrouvât à son retour du nord, de façon que, dans le cas où le vaisseau serait contraint d'aller plus au sud, nous pussions avoir ici des ressources de toute espèce pour quelques jours.

Le 15, nous longeâmes la côte est du Spitzberg par la latitude de 80° 4' 13" et la longitude de 12° 35', et, le 22, on descendit sur la plage de Redbeach où, sur une petite colline, étaient deux tombeaux portant les dates de 1741 et 1762. Nous étions alors pris par la glace, et nous essayâmes de partir avec les chaloupes; mais cet expédient fut reconnu impossible, et nous fîmes des arrangements pour mettre nos provisions à bord et sur des traîneaux que nous construisîmes. J'avais l'intention de quitter, avec une partie de l'équipage, le vaisseau que je croyais assez solidement pris dans ces glaces pour y être en sûreté, mais dans les premiers jours de juin je m'aperçus de mon erreur, et de la nécessité de rester sur *l'Hécla*, qui était dans une situation périlleuse, au milieu des masses flottantes que le vent et les courants avaient ébranlées. Nous avions alors à lutter contre les efforts de la glace qui dérivait dans le sens contraire à notre direction, et, le 6 mai, nous avions été entraînés à cinq milles d'une pointe de terre, au-delà de laquelle le rivage semblait fuir considérablement à l'est. Cette pointe me paraissait répondre en tout à la situation de la baie Muscle ou Mussell, et nous pûmes y prendre terre pour y enterrer des provisions. Nous fûmes très surpris, en y débarquant, de voir de larges courants d'eau qui coulaient du haut des montagnes et des mares pleines de tous les côtés. Cette circonstance était d'autant moins attendue de nous, que nous n'avions certainement jamais vu l'eau de moitié aussi abondante dans un quartier d'hiver en cette saison, même à l'île Winter, qui est par la latitude de 66° 1/4 ou à peu près 14° au sud du pays où nous nous trouvions. L'eau coulait, à minuit, à une hauteur de trois ou quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et le saxifrage se trouvait en pleine fleur à une égale élévation.

La vue que nous eûmes du haut des montagnes me donnait la confiance que, si nous avions pu trouver un lieu de parfaite sûreté pour *l'Hécla*, nous aurions pu lancer les chaloupes dans une eau libre qui paraissait directement conduire au nord et nous aurions ainsi atteint la glace sans difficulté, mais il fallait attendre un changement favorable.

Je ne me rappelle pas avoir eu jamais aussi beau temps dans ces parages, que pendant tout notre séjour sur la côte nord du Spitzberg. La température était chaude à l'ombre, et le soleil brûlait. Le 8, une brise du sud nous délivra enfin, après une captivité de vingt-quatre jours.

Le 16, après avoir côtoyé des masses de glace qui bordaient le rivage de manière à le rendre inaccessible, nous débarquâmes sur l'île Walden pour, du haut d'une éminence, voir autour de nous. Presque toute la mer était une glace non interrompue, et nous perdîmes l'espoir de trouver dans les sept îles un port pour le vaisseau. La latitude de l'île Walden, à l'extrémité nord, est de 85° 35' 38", et la longitude 19° 51' 16". Comme nous avions remarqué cependant que, dans le nord, la mer était parfaitement claire, nous gouvernâmes vers un îlot, dans l'espoir d'y abriter *l'Hécla*, mais nous ne pûmes en faire autre chose qu'un dépôt de provisions.

Alors je me décidai, avec l'aide du vent d'est, à courir encore au sud de Low-Island, et d'essayer de nouveau d'approcher du rivage vers l'entrée du détroit de Vaigatz : nous fîmes donc toutes voiles au sud-ouest. Enfin, le 18, je découvris une excellente baie, et, le 29, nous y entrâmes *l'Hécla :* cette baie reçut, par conséquent, le nom du navire. Je donnai tout aussitôt mes instructions au lieutenant Foster qui se trouvait dès lors prendre le commandement de *l'Hécla*, pour que des provisions fussent déposées en ce lieu même pour nous, et dans la prévision du cas où le navire serait emporté par les glaces. Je prescrivis aussi des communications régulières entre le bâtiment et les lieux de dépôt, pour m'informer de la situation et de l'état du bâtiment, et me donner tous les renseignements qui pourraient nous être utiles à notre retour du nord. Ces arrangements terminés, je quittai *l'Hécla*, le 21, avec nos deux chaloupes, que je nommai *l'Entreprise* et *l'Endeavour*, qui portaient pour soixante-onze jours de provisions.

Nous partîmes donc après la salve ordinaire de trois hourras de la part de ceux que nous quittions, et, après avoir traversé à la rame une quantité de glaces lâches qui étaient à l'entrée de la baie, nous nous trouvâmes dans une mer libre, et nous dirigeant vers la partie ouest de Low-Island que nous atteignîmes le 22 à deux heures du matin, nous y déposâmes des provisions, et,

es glaces attachées
ıvâmes nos provi-
.es remîmes en sû-
tait très favorable,
côtes du Spitzberg
l'espérions. Nous
et à minuit notre

ujours été le même
je puis en donner
it le jour, pour évi-
avoir plus de cha-
ce qui nous permet-
. Cette coutume de
our avait si complé-
es choses, qu'il nous
vaincre de la réalité
nous étions souvent
uel point des vingt-

soir, nous commen-
res, après quoi nous
de nuit pour nos ha-
is pour règle de tou-
es mêmes bottes pour
mis cinq ou six jour-
s ou gelés. Peu impor-
nouillés au bout d'un
d'un autre côté, d'une
les objets dans lesquels
reillés pour la marche,
cacao chaud et de bis-
ire de cinq à six heures
nous arrêtions une heure
ncions un trajet de qua-
res, suivant les circon-
enfin, pour ce que nous
nçait le matin de bonne
la plus grande surface de
ir y héler les chaloupes et
d'autres glaces flottantes
vec elles. Ensuite chaque
uit et mettait des bas secs
le faire l'examen des cha-
es habits pour les réparer
allions souper, après avoir
lendemain. Alors les offi-
nt leur pipe : ce qui servait
couverture, car cette cha-
pérature de nos habitations
ie des vingt-quatre heures
plaisir réel. On causait des
mer, et les fatigues de la
étaient oubliées alors, enfin,
ous couchions dans nos vê-
n sommeil de sept heures,
aire bouillir le cacao nous
rêt, par un son de *bugle*, et
re temps de veille et de mar-
4, pour notre premier voyage
rnée fut si pénible et si terri-
sa que de deux milles et demi
nous fîmes halte pour coucher
us trouvâmes le lendemain les
ces escarpées et fréquemment
u, dont chacune nécessitait le
argement des chaloupes : nous
n demi-mille en quatre heures.
ions par 81° 45' 15", et la lon-
' est. On peut donc voir quelle
re marche, et la longitude nous
ions dérivé considérablement à
us éprouvions l'ineffable plaisir
sec, quand la pluie recommença ;
nous était mouillé, nous ne cou-
Nous eûmes après cela la jouis-
aud, car nous avions tué huit ou

neuf oiseaux. Bientôt après minuit la pluie fut remplacée par le brouillard le plus épais que j'eusse jamais vu, et nous avancions, nous dirigeant à tâtons d'un petit morceau de glace à l'autre, et très heureux si nous trouvions quelques surfaces unies ou des trous d'eau franchissables. Nous marchions ainsi au milieu de la nuit, passant de la glace à l'eau et de l'eau à la glace, profitant de chaque canal pour aller en chaloupe : la pluie ne cessait pas et ajoutait encore aux incroyables difficultés du chemin. Nous étions, le 16, par le 82e degré 26' 44" de latitude, et les chronomètres indiquaient une longitude est de 20° 32' 13".

Le 21, nous échappâmes de près à une très sérieuse calamité. Le champ de glace qui supportait les chaloupes et les traîneaux ayant rompu sous le poids, les traîneaux avaient presque disparu sous la glace : quelques hommes y passèrent entièrement, et un autre ne fut retenu que par sa ceinture qui s'accrocha à un traîneau placé sur de la glace plus forte. Par bonheur nous ne perdîmes ni hommes ni provisions, et nous en fûmes quittes pour être trempés.

Nous remarquâmes, une nuit (et c'était une circonstance rare), les plus éclatantes couleurs du prisme, réfléchies par les cristaux de neige sur la glace : les principales teintes étaient le rouge, l'orange, le vert et le violet. Ce phénomène avait lieu quand le soleil était bas, et à mesure qu'il se retirait, le reflet était moins distinct et plus éloigné.

Le 21, nous croyions voir de l'amélioration dans l'état des glaces ; mais que l'on juge de notre surprise, en découvrant à midi que nous étions par la latitude de 82° 43' 5", ou tout au plus à quatre milles au nord de notre observation de la veille, au lieu de dix ou onze que nous avions réellement faits, tant nous avions dérivé! Cependant nous avions enfin gagné la glace permanente, mais escarpée et coupée d'eau. Nous eûmes dès lors un travail incroyable et désespérant pour ceux qui savaient pour combien peu de chose ils luttaient. Il n'en était point ainsi des matelots, car ils s'y livraient de toutes leurs forces, se contentant de remarquer en riant que *nous étions longtemps à atteindre ce* 83e *degré.*

Le 23 à cinq heures et demie du soir, nous vîmes un très beau phénomène naturel. Un vaste arc de brouillard blanc parut d'abord vis-à-vis du soleil, comme cela arrivait ordinairement : mais cette fois il se colora fortement de toutes les teintes du prisme, et bientôt après il ne se forma pas moins de cinq autres arcs complets. Dans l'arc principal, ceux de l'intérieur s'élargissaient graduellement à mesure qu'ils s'approchaient de celui qui les entourait, mais tous également bien colorés. Le grand arc et celui qui en était le plus près avaient le rouge à la partie supérieure du cercle; les autres, du côté intérieur.

Le lendemain nous fîmes quatre milles et demi, sur une route de sept et demi environ, que nous traversâmes trois fois comme à l'ordinaire. Le seul signe de vie animale qui nous frappa pendant la marche de ce jour, ce fut le bruit d'un rotché. Le 25, nous étions par les 82° 40' 23" de latitude, ce qui prouve que, depuis notre dernière observation, le 20 à midi, nous avions perdu en dérivant treize milles au moins, car nous n'étions pas à plus de trois milles de cette observation, quoique nous eussions certainement fait de dix à onze milles au nord dans cet intervalle.

Le 27 au soir, nous partîmes pour revenir au sud, et je puis assurer que, quelque désolés que fussent les lieux que nous allions quitter, jamais nous ne rentrâmes au logis avec moins de satisfaction qu'alors. Notre traversée en retour fut tout aussi laborieuse, et elle ne fut variée que par la nécessité de passer un lac d'eau douce au bateau et à la rame. Ce lac avait un quart de mille de longueur, et au milieu était une île.

Le 11 août, nous fîmes notre dernier repas sur la glace, par 81° 34' de latitude, et 18° 30' est de longitude, puis nous quittâmes la glace, après y avoir vécu quarante-huit jours.



Canots des Esquimaux.

Le vent était tombé, et nous n'eûmes d'autre ressource que celle de nos rames; et, le 12, nous arrivâmes devant le rocher qui est au nord de Table-Island, où avaient été déposées nos provisions. Je ne saurais dire le bien-être que nous éprouvâmes en sentant une fois encore sous nos pieds un sol sec et ferme. Nous découvrîmes alors que les ours avaient dévoré tout le pain (cent livres) : le lieutenant Crozier y était venu, et y avait apporté quelques matériaux pour réparer les chaloupes, ainsi que certains articles de superflu auxquels nous étions depuis bien du temps étrangers. Nous allâmes le lendemain prendre les provisions qui étaient sur la côte nord de l'île Walden, et, le 21 août, nous rentrâmes dans la baie de l'Hécla, après avoir accompli un voyage de onze cent vingt sept milles.

Le voisinage de Treuren-Bourg, où se trouve la baie de l'Hécla, comme beaucoup d'autres points de la côte septentrionale du Spitzberg, paraît avoir été fréquenté à une époque très reculée par les Hollandais. Tous les lieux où nous débarquions présentaient des monuments de leur présence, dans les nombreux tombeaux que nous y voyions. Il y en a trente sur une pointe de terre tout au côté nord de la baie, et peut-être que le nom de cette baie, tiré du hollandais *treuren* (lamenter, être en deuil), a quelque funèbre rapport à cette circonstance.

Albert-Montémont.

FIN DES VOYAGES DE PARRY.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16



FRANKLIN.

(1819-1827.)

VOYAGES AUX COTES DE LA MER POLAIRE.

PRÉLIMINAIRE.

Le gouvernement britannique ayant résolu d'envoyer une expédition par terre des rivages de la baie d'Hudson, pour explorer la côte septentrionale de l'Amérique, depuis l'embouchure de la Mine-de-Cuivre, jusque vers le point le plus éloigné possible à l'est, dans la vue de faciliter la découverte d'un passage nord-ouest, entreprise à la même époque par le capitaine Parry, confia cette expédition terrestre au capitaine Franklin, en lui donnant pour adjoint le docteur Richardson et les deux élèves Georges Back et Robert Hood. Cette tâche difficile donna lieu à deux voyages qui s'accomplirent dans l'espace de huit années et dont les résultats nous ont valu la connaissance d'une grande étendue de côtes de la mer Glaciale, qui jusqu'alors n'avaient pas été explorées par les Européens, sauf les deux grandes rivières de Mackenzie et de la Mine-de-Cuivre, que les deux voyageurs Hearne et Mackenzie avaient pu descendre jusqu'à leur embouchure dans l'océan Polaire.

Le premier des deux voyages de Franklin fut commencé en 1819 et se termina en 1822; le second fut commencé en 1825 et achevé en 1827. Dans l'un et l'autre, on devait déterminer les latitudes et les longitudes de la côte nord de l'Amérique septentrionale, notamment les points les plus remarquables, tels que baies, rades, rivières, caps ou autres accidents naturels de ce continent : on devait laisser des marques visibles dans les lieux où les vaisseaux pourraient entrer et où l'on pourrait envoyer une chaloupe ; on devait y laisser, sur la nature de la côte, tous les renseignements qui pourraient être utiles au capitaine Parry. Les instructions données au voyageur portaient aussi que, dans le journal de sa route, il indiquerait le degré de la température au moins trois fois en vingt-quatre heures, ainsi que le vent, le temps et tous les phénomènes météorologiques; qu'il ne négligerait aucune occasion d'observer et de noter les variations de la boussole et l'intensité de la force magnétique ; qu'il donnerait enfin une attention particulière au genre et au degré de la boussole. Nous allons offrir une analyse de ces deux voyages.

ALBERT-MONTÉMONT.

PREMIER VOYAGE.

(1819-1822.)

Le 23 mai 1819, le capitaine Franklin s'embarqua au port de Londres sur le vaisseau *le Prince-de-Galles*, et atteignit, le 30 août suivant, la factorerie d'York sur la baie d'Hudson. Il partit de ce lieu avec tous ses compagnons de voyage, pour le lac du Grand-Esclave par la route de Cumberland-House, et la chaîne des postes intermédiaires. On n'imagine pas la quantité de rapides, rochers et bas-fonds qu'il fallut passer durant les quarante-quatre jours qu'on mit à franchir la distance de deux cent trente lieues de la factorerie d'York à Cumberland-House, dont la latitude est par 53° 56' 40" nord, et 102° 16' 41" de longitude ouest de Greenwich.

Les établissements des compagnies de la baie d'Hudson et du nord-ouest à Cumberland-House sont ainsi décrits par le capitaine Franklin.

A l'extrémité supérieure d'une île étroite, qui sépare le lac Pine-island de la rivière Saskatchawan, à environ une lieue de cette dernière, dans une direction nord, sont les maisons contiguës des deux compagnies, bâties en bois avec beaucoup d'égard aux commodités, entourées de hautes estacades et flanquées de bastions aussi en bois. La difficulté de transporter aussi le bois dans l'intérieur de l'Amérique nord a empêché de l'employer aux fenêtres, où il est assez mal remplacé par un parchemin que les femmes indigènes font sans nul art avec des peaux de daim. Le sol qui entoure Cumberland-House est bas, mais la pierre à chaux dont il est fortement mélangé le rend bon, capable de produire du blé en abondance et toutes sortes de légumes. On y a déjà porté beaucoup d'herbes potagères à une grande perfection, et les pommes de terre égalent celles d'Angleterre. Les productions spontanées de la nature feraient vivre fort bien tous les animaux de l'Europe. Les chevaux se nourrissent parfaitement, même en hiver, et il en serait de même des bœufs si l'on se procurait du foin, chose très aisée. Les cochons prospèrent aussi, mais ils demandent à être tenus chaudement dans la saison rigoureuse. Il résulte de tout cela que les résidents pourraient, avec quelque attention, se rendre beaucoup moins dépendants des Indiens pour leur subsistance, et se délivrer de l'anxiété où les plonge trop souvent le non-succès des chasseurs. Le besoin continuel de combustible a beaucoup éclairci le voisinage des maisons, et par suite le paysage environnant n'a nul attrait, surtout en hiver; peu d'êtres animés vivifient la scène : un renard, une martre, un loup et quelques oiseaux, comme corbeaux, pics, perdrix, grimpereaux, etc., en rompent seuls, de loin en loin, l'uniformité. Dans nos rares sorties, nous ne souffrions pas beaucoup du changement de température, quoique le thermomètre marquât trois fois en plein air 30° au-dessous de zéro.

Pendant son séjour à Cumberland-House, qui dura jusqu'au 18 janvier 1820, le capitaine Franklin eut les occasions les plus favorables de se faire une juste idée du caractère, des mœurs, usages et opinions des Indiens *Crees* qui habitent le district dont ce poste fait partie. Ils sont clairsemés sur une étendue de pays immense. Le district s'étendant de cent cinquante milles de l'est à l'ouest, le long des bords du Saskatchawan, autant du nord au sud et comprenant plus de vingt mille carrés, ne possédait alors que cent vingt Indiens chasseurs. Peu d'entre eux ont plusieurs femmes, la plupart une seule, et quelques-uns sont célibataires. Le nombre des épouses n'excède pas celui des chasseurs. Elles se marient fort jeunes, allaitent leurs enfants plusieurs années, se voient de plus constamment exposées à la fatigue, et souvent à la faim. Très peu fécondes, en conséquence elles n'ont pas, l'une dans l'autre, plus de quatre enfants, dont deux atteignent l'âge de puberté. D'après ces données, le nombre d'individus de chaque famille peut être évalué à cinq, et la population totale du district à cinq cents. Ce peuple est vain, léger, indolent, imprévoyant, peu scrupuleux entre la vérité et le mensonge, pourtant observateur sévère des droits de propriété, susceptible d'amitié et d'autres affections douces, très hospitalier, bon pour les femmes, et décidément porté à la paix. Tout Cree redoute la puissance magique et médicale de son voisin, en même temps qu'il exalte sa propre habileté dans l'un et l'autre de ces deux arts. *Je suis comme Dieu* est parmi eux une expression très commune, et ils prouvent leur prétendue divinité par leurs jongleries. Un sac de médicaments dans lequel est un petit morceau d'indigo, de vitriol bleu ou de vermillon, devient, entre les mains d'un sorcier de marque, une telle source de terreur pour le reste de la tribu, qu'il le met à même de s'engraisser à son aise des travaux d'hommes ignorants, superstitieux et trompés. Une plaisante anecdote d'un imposteur de ce genre est racontée dans le voyage du capitaine Franklin.

La rapacité de ce misérable privait ses compagnons d'un nécessaire dont ils n'étaient pas toujours sûrs; et un pauvre chasseur languissait, se mourait, par suite des terreurs que ses menaces lui avaient inspirées. Le puissant sorcier vint au fort Cumberland et débuta par un pompeux exposé de son savoir-faire. Il prétendait, entre autres absurdités, qu'ayant les mains liées, aussi serrées que possible, dès qu'on l'aurait mis dans une enceinte magique, il se dégagerait par le secours de deux ou trois esprits familiers qui étaient à ses ordres. Il fut pris au mot, et on lui promit une capote pour récompense en cas de succès. L'enceinte où il voulait être fut formée, suivant l'usage, de quatre saules enfoncés en terre, dont les sommets furent attachés à un cerceau élevé de six à huit pieds au-dessus du sol. Dûment garrotté d'une corde de quelques brasses qui entourait plusieurs fois son corps et ses membres, le *prétendu dieu* fut placé dans l'enceinte magique dont le diamètre était tout au plus de deux pieds : il était dérobé à nos yeux par une peau de daim jetée sur les saules. Il se mit alors à chanter une espèce d'hymne d'un ton très monotone. Les autres Indiens, qui paraissaient douter que le pouvoir du démon pût rivaliser avec celui d'un homme blanc, étaient rangés autour de l'enceinte, attendant le résultat avec inquiétude. Rien de remarquable n'arriva pendant un assez long temps. Le sorcier continuait par intervalle son hymne, que répétaient ceux du dehors. Une heure et demie s'écoula de cette manière; mais enfin notre attention, qui commençait à se lasser, fut réveillée par une violente secousse de l'enceinte magique. Aussitôt les Indiens chuchotèrent entre eux qu'un démon s'était glissé sous la peau qui la recouvrait; mais il se trouva que le bruit et la secousse provenaient de ce que le sorcier, entré tout nu sous les saules par une température très rigoureuse, frissonnait, grelottait de tous ses membres, et que ses dents même craquaient de froid : il eut néanmoins le courage de rester dans cet état encore une demi-heure, au bout de laquelle il demanda grâce. Il ne lui avait pas été difficile de se dégager des liens formés par ses compatriotes; mais ceux du gouverneur Williams, expert, comme vieux marin, dans l'art de nouer des cordes, étaient bien autrement solides. Cette épreuve fit tomber le crédit du sorcier qui sortit tout honteux du fort et n'osa plus y reparaître. »

L'expédition mit soixante-quatre jours à se rendre de Cumberland-House au fort de Chippewyan, d'où l'on a vu que Mackenzie était parti. Ce voyage de huit à neuf milles offrit une alternative de circonstances heureuses et désagréables. Au nombre de ces dernières était la fatigue de marcher avec des chaussures pour la neige, du poids de trois livres, constamment

attachées à des chevilles enflées et à des pieds écorchés.

Ayant quitté le port Chippewyan avec trois canots et des vivres pour un seul jour, on gagna le fort Providence, dernier établissement des trafiquants dans cette direction, non sans avoir eu à surmonter de grandes difficultés produites par les lacs, les rivières et les transports de bagages. Suivant les observations du capitaine Franklin, la latitude de ce fort est de 62° 17' 9"; sa longitude ouest de 114° 9' 28".

Une revue faite de l'expédition, quand elle laissa le fort Providence, fit connaître qu'elle se composait de six Anglais, de dix-sept voyageurs ou chasseurs canadiens, de trois femmes d'autant de voyageurs amenées pour faire aux hommes des vêtements et des souliers dans l'établissement d'hiver.

A travers un pays que n'avait encore visité aucun Européen, accompagnée d'*Akaitcho*, chef considéré, et d'un parti de ses Indiens, l'expédition se dirigea sur la rivière de la Mine-de-Cuivre, et arriva, le 20 août 1820, à un lieu où ce chef lui proposa de passer l'hiver. La proposition réunissait tous les avantages qu'on pouvait désirer. Une maison en bois de pin y fut construite au sommet du rivage escarpé d'une petite rivière qui offrait une belle vue des sites environnants. La longueur du voyage depuis Chippewyan fut évaluée à cinq cent cinquante-trois milles. La nouvelle résidence fut nommée *le fort l'Entreprise*. Le capitaine Franklin ne se permit, jusqu'au 14 juin 1821 qu'elle fut évacuée, qu'une excursion au dehors, à cause de la rigueur du temps. Il s'avança vers le but final de ses désirs, avec trois Canadiens, deux Esquimaux et deux chasseurs indiens. Le docteur Richardson l'avait devancé avec un autre détachement; mais tous les deux se réunirent peu après, et furent ramenés par le froid au fort.

Plus tard la rivière de la Mine-de-Cuivre fut atteinte, et sa navigation reconnue moins difficile qu'on ne l'aurait imaginé. Mais l'impossibilité de la remonter depuis la mer et le manque de bois pour former un établissement parurent des obstacles invincibles à ce que le cuivre recueilli dans ces parages pût jamais devenir l'objet d'une utile spéculation. Les montagnes qui le recèlent varient en hauteur depuis douze cents jusqu'à quinze cents pieds. Vingt-une personnes de l'expédition, savoir, les officiers, quelques-uns des voyageurs et tous les Indiens y allèrent chercher des échantillons du minerai; mais ils n'en trouvèrent que de très petits et peu nombreux, après avoir parcouru pendant neuf heures un espace considérable de terrain. L'uniformité de ces montagnes est rompue par d'étroits vallons que traversent de petits ruisseaux, et les meilleurs échantillons se trouvent parmi les pierres de ces vallons. Il paraît que les Indiens fouillent là où ils voient quelques substances imitant le marcassite percer la surface du sol. Ils n'ont pas d'autres règles pour diriger leur recherches, et n'ont jamais découvert le métal dans son emplacement originel.

L'expédition, étant le 15 juillet 1821 peu loin de la mer, fut abandonnée des Indiens qui retournèrent chez eux. Après qu'on eut passé quelques *rapides*, la rivière devint plus large et plus navigable pour les canots, coulant entre les bancs d'un sable alluvial. Un campement fut formé sur la rive occidentale, à sa jonction avec la mer, par 67° 47' 30" de latitude nord, et 115° 36' 49" de longitude ouest. Là, M. Wentzel, commis de la Compagnie nord-ouest, quitta l'expédition avec dix Canadiens pour aller au fort l'Entreprise.

Le capitaine Franklin les congédia afin de réduire autant que possible les consommations de vivres. Les personnes restantes étaient au nombre de vingt, y compris les officiers. On estimait à trois cent trente-quatre milles la distance du fort l'Entreprise, au nord de la rivière de la Mine-de-Cuivre. Les canots et le bagage furent traînés sur la neige et la glace pendant cent dix-sept milles de cette distance.

Le capitaine Franklin commença, le 21 juillet 1821, son voyage sur la mer Polaire, et fit, le long d'un rivage parfaitement libre de glaces, environ cinq ou six cents milles, explorant les baies et entrées de rivières.

Vers le milieu d'août, voyant ses provisions réduites aux besoins de trois jours et ayant perdu l'espoir de rencontrer les Esquimaux, qui eussent pu le ravitailler, il sentit l'absolue nécessité de s'en retourner. Il eût compromis, en avançant plus loin, son existence et celle de tout son monde, et empêché que la connaissance de ce qui avait été fait ne parvînt en Angleterre. Son premier projet avait été de revenir, si la rigueur de la saison l'y forçait, par la rivière de la Mine-de-Cuivre; mais la longueur du voyage et la modicité de ses provisions le décidèrent à prendre une autre voie. Il résolut donc de gagner d'abord le Sund arctique, où il avait trouvé plus d'animaux que partout ailleurs; puis de s'avancer aussi loin que possible par la rivière Hood, et, avec les matériaux des grands canots, d'en construire de petits qui seraient plus portatifs à travers le pays stérile qui aboutissait au fort l'Entreprise. Il s'embarqua le 22 août 1821; le voyage fut continué, soit à pied, soit à l'aide des canots, au milieu des plus cruelles privations et des accidents les plus déplorables, jusqu'au 23 septembre que l'expédition se vit privée du peu qui restait. Dès la fin du mois précédent, l'hiver s'était annoncé, et, le 5 de celui-ci, survint, avec un violent ouragan, une neige qui couvrit la terre à deux pieds de profondeur, et fut l'avant-courrière de mille calamités. Les bœufs musqués, les rennes, les buffles et une volée immense d'oiseaux commencèrent à se diriger vers le sud. Les vivres étaient épuisés, le bois de chauffage manquait, et la fatigue de traîner les bagages sur la neige dans le canot qu'on devait bientôt perdre, devenait insupportable. On se trouva bientôt en proie aux privations les plus dures, en ne vivant que des os et des peaux de daims cuits, et en y ajoutant de vieux souliers. Il fallut laisser les canots pour atteindre la rivière de la Mine-de-Cuivre et le fort l'Entreprise, situé sur la rive opposée où l'on espérait trouver des vivres. Lorsqu'on fut arrivé près du fleuve, comment le franchir puisqu'on n'avait pas même de bois pour construire un radeau? Le docteur Richardson osa tenter le passage du fleuve à la nage, en s'attachant une corde autour du corps; mais un froid au-dessus de la nature humaine le saisit au milieu du fleuve, et l'engourdit à tel point qu'il enfonçait dans le courant lorsqu'on le hala bien vite à terre. Le passage s'effectua enfin par le moyen d'une espèce de grand panier en joncs, qui, plein d'eau chaque fois et paraissant devoir noyer chaque individu qu'il portait, n'en déposa pas moins, un par un, tous ceux de l'expédition sains et saufs sur l'autre bord.

Après le passage de la rivière de la Mine-de-Cuivre, l'expédition se partagea en deux détachements de chacun cinq ou six hommes, sous la conduite du lieutenant Back et du capitaine Franklin, afin d'avoir plus de chance pour se procurer, par la rencontre d'Indiens ou de toute autre manière, les ressources qui manquaient. Dès l'instant du passage, les Canadiens tombèrent successivement dans un état que la mort suivit de près. La tripe de roche et les peaux des vêtements étaient tout ce que l'on pouvait opposer aux tourments de la faim. Le lieutenant Back et le capitaine Franklin se portèrent par des chemins différents. Back finit par atteindre le fort l'Entreprise, après avoir perdu plusieurs hommes restés morts dans le trajet. Il y trouva quelques provisions, et rencontra bientôt des Indiens qui lui en fournirent d'autres. Il envoya aussitôt une portion de ces vivres au capitaine Franklin, dont les compagnons étaient au moment de succomber d'inanition. Enfin l'expédition réunie put reprendre le chemin de la baie d'Hudson. De vingt personnes qui la composaient, d'après le dénombrement du mois d'août 1821, dix avaient péri de faim, deux de mort violente, et les huit autres se trouvaient dans

l'état le plus déplorable. Enfin les voyageurs, après un repos de cinq mois à l'île de Mossdcer, arrivèrent le 14 juillet 1822 à la factorerie d'York, sur la baie d'Hudson. Ils venaient de faire par terre et par eau plus de dix-huit cent cinquante lieues. Franklin, Back et Richardson arrivèrent en Angleterre le 15 octobre suivant.

SECOND VOYAGE.

(1825-1827.)

La seconde expédition du capitaine Franklin était destinée à explorer les côtes entre l'embouchure de la rivière de la Mine-de-Cuivre et celle du fleuve Mackenzie, et devait s'étendre de ce dernier aussi loin qu'il serait possible vers l'extrémité nord-ouest de l'Amérique. L'examen des côtes entre les deux fleuves fut entrepris par le docteur Richardson, inséparable compagnon de Franklin, pendant que celui-ci reconnaîtrait la partie des côtes qui est à l'ouest du Mackenzie, afin de faire, autant qu'il se pourrait, coïncider ses opérations avec celle du major Beechey, qui, en traversant le détroit de Behring sur le vaisseau *le Blossom*, devait s'avancer à l'est. Ces deux officiers approchèrent effectivement si près l'un de l'autre, qu'ils n'étaient plus séparés que par une distance de cinquante lieues, lorsque l'état des glaces les força au retour chacun de son côté.

Trois bateaux faits en acajou au lieu d'écorce de bouleau, aussi légers mais plus forts que ceux des sauvages, furent dirigés vers le lac du Grand-Ours, que le capitaine Franklin avait désigné pour son quartier d'hiver et son point de départ. C'était l'endroit le plus rapproché de l'embouchure du Mackenzie, qui offrit une pêche suffisante pour l'approvisionnement de l'équipage. Tous les préparatifs étant faits, le commandant et son frère, le lieutenant Back, le docteur Richardson, M. Kendall, M. Drummond, naturalistes, et quatre soldats de marine, partirent de New-York, le 15 mars 1825. Ils traversèrent rapidement les Etats du nord et du Haut-Canada, suivirent la route des lacs, et, le 29 juin, sur la rivière de Méthye, à douze milles de la baie d'Hudson, dans l'intérieur des terres, ils rencontrèrent leurs bateaux. Ils furent joyeusement accueillis par l'équipage et poursuivirent leur route à travers ces rivières et ces portages, où il faut charrier à bras et par terre, à des distances considérables, les canots et leur chargement. Ils arrivèrent le 7 août au fort Norman sur le fleuve Mackenzie, à quatre journées du lac du Grand-Ours. Il restait encore de cinq à six semaines d'été, et Franklin résolut d'en profiter pour descendre le fleuve jusqu'à la mer, tandis que le docteur Richardson se dirigerait vers leur quartier d'hiver.

Le lac du Grand-Ours décharge ses eaux, par la rivière qui porte son nom, dans le fleuve Mackenzie. A un mille du confluent, les voyageurs remarquèrent que le charbon de bois qui couvrait les rives était en feu : il brûlait aussi à peu près dans la même direction lorsque le voyageur Mackenzie lui-même découvrit le fleuve. Sur les mêmes rivages se trouvent des couches d'une terre onctueuse que les Indiens des environs mangent dans les temps de famine. Elle a un goût de lait, et sa saveur n'est pas désagréable. Le fleuve, quelquefois tout parsemé d'îles, varie de deux à quatre milles de largeur. Ses eaux, resserrées dans quelques endroits, y prennent l'impétuosité d'une cataracte, et dans le lieu nommé les *Secondes-Rapides*, elles s'élancent et courent avec rapidité dans un canal dont la largeur varie de quatre cents à huit cents verges. Les murailles de ce défilé ont de quatre-vingts à cent soixante pieds de haut. Cet endroit est un rendez-vous de chasse pour les Indiens *Lièvres*. tous sont habillés de cuir, orné de broderies de poil de porc-épic et de grains de verroterie.

Le 16 août, on était en vue de la mer : elle était entièrement libre de glace, et n'offrait aucun obstacle à la navigation. Le capitaine Franklin fit sur-le-champ arborer le pavillon britannique. Les reconnaissances qui eurent lieu ensuite des rives du fleuve coïncidèrent presque sur tous les points avec celles de Mackenzie. C'étaient aussi les mêmes aspects de végétation; les buissons portant les fruits de deux saisons sur les mêmes branches; les framboises à côté des groseilles; les baies jaunes parfumées; les mêmes tapis de mousse parsemés de fraises. Les diverses tribus dispersées sur les rivages voguaient à coups de pagaie dans de semblables canots que trente-six ans auparavant, avaient les mêmes filets de pêche et portaient les mêmes habillements de cuir, brodés de poils teints des plus brillantes couleurs.

Un changement de temps subit força au retour le capitaine Franklin, qui, ayant déjà examiné l'état de la mer au nord et à l'est, se disposait à reconnaître les côtes de l'ouest. Après une navigation très difficile, il atteignit le lac du Grand-Ours, où tous les membres de l'expédition se trouvèrent réunis; car le docteur Richardson revenait presque en même temps d'un voyage qu'il avait fait dans la partie septentrionale de ce lac, divisé en cinq bras ou baies, long de cent soixante-quinze milles, large de cent cinquante et d'une profondeur inconnue, quarante-cinq brasses de corde n'ayant pas trouvé de fond. Ils s'établirent d'abord sur les ruines d'un vieux fort, qui fut alors nommé *le fort Franklin*. Mais comme ils étaient au nombre de soixante, dont la subsistance devait dépendre principalement de la pêche, ils trouvèrent prudent de se diviser. Deux maisons furent élevées, l'une à quatre milles, l'autre à sept milles de distance et vingt hommes furent envoyés dans chacune avec tout ce qu'il fallait pour pêcher. Des filets constamment tendus dans le lac et confiés au soin d'un habile pêcheur fournissaient journellement de trois cents à huit cents poissons, principalement des harengs, des saumons, des truites, des carpes, des listamegs, ou poissons blancs : ce dernier, l'un des plus abondants, est vanté par tous les voyageurs pour son extrême délicatesse. Des Indiens furent employés à chasser le renne dans le voisinage; mais ce fut avec peu de succès. Des moyens furent pris pour occuper incessamment tout l'équipage; et quand les soins commencèrent à diminuer, on établit une école, où les officiers enseignaient à lire et à écrire à plusieurs de leurs gens. On eut recours aussi à divers jeux, exercices du corps, et autres divertissements.

Vers le milieu d'octobre, il tomba beaucoup de neige; en décembre, les jours n'étaient plus que de cinq heures, mais les nuits étaient égayées par le plus brillant clair de lune et par de fréquentes aurores boréales. Dans les moments où ce phénomène se déployait avec le plus d'éclat, le capitaine Franklin remarqua que l'aiguille aimantée éprouvait des variations très fortes. Le changement de temps exerçait aussi de l'influence sur les mouvements de l'aiguille, car avant une tempête de neige ou de vent, les déviations étaient toujours considérables; mais pendant toute la durée du vent, l'aiguille restait presque invariablement fixe.

Au mois de février 1826, la pêche diminua, et les rations devinrent de plus en plus minces. Il ne restait plus qu'une once de provision, lorsque fort heureusement un chasseur tua un daim. Vers le milieu de mai la glace commença à fondre. Le 24 juin, l'expédition entière s'embarqua sur quatre bateaux et descendit de nouveau jusqu'au Mackenzie par la rivière du lac du Grand-Ours. Le 4 juillet, le docteur Richardson avec dix hommes se sépara du reste des voyageurs pour suivre jusqu'à la mer une branche orientale du fleuve, dans le but d'explorer ensuite les côtes entre le Mac-

kenzie et la rivière de la Mine-de-Cuivre, et le commandant, suivi du reste de l'expédition, continua sa route à l'ouest.

Le capitaine Franklin, arrivé le 7 dans la baie où se jette le Mackenzie, découvrit, sur une île qui en forme le côté oriental, une foule de tentes, parmi lesquelles erraient quelques Esquimaux. Ses bateaux, poussés au rivage par la marée, faillirent être pillés par ses sauvages : il ne réussit à les préserver qu'en menaçant d'avoir recours aux armes. Il finit par entrer en pourparlers d'échanges avec eux. L'aspect, les habits, les manières de ce peuple étaient en tout semblables à ceux des tribus décrites par le capitaine Parry.

Les bateaux continuèrent à longer les côtes au nord, pendant tout le reste du mois de juillet et la première quinzaine d'août, mais si lentement et avec tant de difficultés et de dangers, attendu l'épaisseur des brouillards et l'accumulation des glaces sur le rivage, qu'il devint nécessaire de s'en éloigner. L'expédition était alors parvenue à moitié chemin entre le Mackenzie et le cap Glacé, au 70° 24' de latitude nord, et le 149° 37' de longitude ouest. L'été allait finir, les glaces se formaient et d'ailleurs les instructions du capitaine Franklin lui prescrivaient le retour du 15 au 20 août, si la lenteur du voyage ou quelque accident imprévu rendait douteux qu'il pût atteindre le passage Kotzebue avant la fin de la saison. Pendant ce temps, Beechey était forcé de rétrograder, après avoir atteint 71° 23' 39" de latitude nord, et 156° 21' de longitude nord, à cent vingt milles au-delà du cap Glacé. Franklin remonta donc le Mackenzie après avoir reconnu à l'ouest de l'embouchure de ce fleuve trois cent quarante-sept milles des côtes, sans avoir trouvé aucun hâvre où un vaisseau pût s'abriter. Il arriva au fort Franklin le 21 septembre, après une absence de trois mois, pendant laquelle ils avaient parcouru deux mille quarante-huit milles, dont six cent dix à travers des contrées qui n'avaient pas encore été découvertes. Le docteur Richardson était déjà de retour de son expédition sur la branche orientale du fleuve, et vers le milieu de la rivière de la Mine-de-Cuivre, où il avait rencontré plusieurs campements d'Esquimaux, après avoir atteint le cap qui forme la pointe la plus à l'est du canal, par 71° 36' de latitude nord, et 127° 35' de longitude nord, pointe qui reçut le nom de cap *Bathurst*. Enfin l'expédition regagna la baie d'Hudson, où nos voyageurs se rembarquèrent pour la mère patrie.

ALBERT-MONTÉMONT.



THOMAS-SIMPSON

(1836-1839.)

VOYAGE DE DÉCOUVERTES SUR LA COTE SEPTENTRIONALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage dont nous allons rendre compte fut exécuté avec autant de résolution que de persévérance par son auteur, l'Anglais Thomas Simpson. Dans les trois années qu'il y avait consacrées, il atteignit à quatre reprises différentes les rivages de la mer Glaciale arctique, et explora plusieurs parties du littoral qu'aucun Européen n'avait encore parcourues avant lui, notamment celles qui se trouvent entre le cap Turnagain et le détroit du Boothia, à l'est; entre la rivière Mackensie et la pointe Barrow, à l'ouest, et entre le pays situé entre le grand lac de l'Esclave et la rivière Coppermine ou de la mine de cuivre.

Simpson était revenu de ses explorations polaires à son point de départ, sur les bords de la rivière Rouge. Il y attendit longtemps une réponse à la demande qu'il avait adressée à la compagnie de la baie d'Hudson pour retourner vers la mer Glaciale; mais, déçu dans son espérance, il repartit pour se diriger vers l'ouest, et gagner les sources du Mississipi, d'où il comptait se rendre en Angleterre, lorsqu'en route, obligé dans une rixe avec les Indiens qui l'accompagnaient, de repousser une attaque dont l'issue avait peut-être pour objet de le dépouiller de ce qu'il possédait, il tua deux de ces sauvages, et à son tour perdit la vie en cette lutte inégale La Société géographique de Londres, informée des beaux résultats du voyage de Simpson, venait de lui décerner sa grande médaille d'or, quand elle apprit la fin cruelle et prématurée de ce nouvel argonaute de la science, alors à peine âgé de trente et un ans. Son nom mérite d'être inscrit aux annales de la géographie à côté de ceux de Parry, de Franklin et de Ross, dont il fut un si digne émule.

En traduisant la relation originale, que nous devrons abréger considérablement, nous laisserons la parole au narrateur lui-même.

ALBERT-MONTÉMONT.

RELATION.

Ayant complété en objets et en hommes tout ce qui était nécessaire à l'expédition que j'allais entreprendre avec mon compatriote, M. Dease, je partis du comptoir de la baie d'Hudson pour le fort Chippewyan, situé entre le lac Athabasc et la rivière de la Paix, tributaire de celle de l'Esclave. J'arrivai en février 1837 à ce fort, dont la position est par 58° 42' 38" latitude nord et 111° 18' 32" longitude ouest de Greenwich. J'y demeurai jusqu'au 1er juin suivant, jour où je m'embarquai sur la rivière de l'Esclave, qui débouche dans le grand lac de ce nom, d'où sort le fleuve Mackensie, tributaire de la mer Glaciale arctique.

Le 25 juin, je me trouvais au confluent de la rivière Liards dans le fleuve Mackensie, et je fis halte à ce lieu où est établi le fort Simpson, par le 61° 51' 25" latitude nord, 121° 25' 15" longitude ouest. Le 6 juillet, j'étais au fort Good-Hope, par environ 66° latitude nord, et le 10 j'avais devant moi le magnifique aspect de l'océan Glacial arctique.

Sur ces parages déshérités de la nature, nous eûmes bientôt la visite des Esquimaux qui les habitent ou du moins les parcourent. Voici sur ces tribus nomades quelques détails qui, nous le croyons, ne seront pas sans intérêt pour le lecteur. Ces détails sont une sorte de résumé des observations déjà consignées dans les relations de plusieurs autres voyageurs récents, tels que Franklin, Richardson, Ross et Back.

Il est, à ces extrémités de la terre, parmi les glaces de ce pôle nord vers lequel sans cesse la boussole dirige son aiguille, comme pour nous avertir de chercher de ce côté les vrais exemples de la sagesse et du bonheur; il est un peuple inoffensif et doux, petit de taille, vêtu de peaux de veaux marins, barbouillé

d'huile ou de graisse, qui n'a jamais connu le feuillage des arbres, ni respiré le parfum des fleurs, ni foulé le vert gazon ou la mousse légère, mais seulement les glaces qui l'environnent; qui, dans sa hutte de cristal neigeux, éclairé de sa lampe enfumée, se croit mieux partagé que les plus grands monarques : ce peuple exceptionnel, embryon de l'humanité, est le peuple des Esquimaux.

Il habite les rivages arctiques du continent américain, au nord du 50e degré de latitude, depuis les rives orientales du Labrador et du Groënland jusqu'au fleuve Mackenzie, et même jusqu'au détroit de Behring et à la presqu'île d'Alaska. On en retrouve encore quelques peuplades dans les parages voisins du mont Saint-Élie; en un mot, dans les terres ou îles les plus voisines du pôle arctique, telles que l'île Melville, et celles que le capitaine Parry a découvertes en 1819 et 1820, au-delà du 75e degré nord.

Heureux de sa condition, l'Esquimau ignore totalement ou ne connaît que de nom les usages raffinés et les commodités diverses de la société civilisée. Ses équipages sont de minces traîneaux qui, tirés par des chiens, dans leur course agile, rasent ou n'effleurent qu'à peine la surface de la neige glacée. Ses livres sont la nature, le ciel bleu et les neiges qui le cernent de toutes parts; ses mets les plus exquis sont du poisson cru ou séché à la flamme de la lampe; son unique breuvage est l'eau très peu limpide que lui donne la neige fondue; ses lois sont la justice traditionnelle écrite dans la conscience, qui est la seule typographie des naturels de ces âpres déserts. S'il est privé de tous nos avantages européens, il n'a pas les habitudes grossières et barbares des tribus indiennes errantes dans les immenses solitudes qui les séparent du monde policé. Ses vertus comme ses enfants lui appartiennent exclusivement : il n'a rien emprunté, tout lui est propre; en un mot, tout en lui et autour de lui est indigène.

A peine sorti des mains de la nature, et n'ayant point encore passé dans celles de la civilisation, ce peuple dans les limbes, et qui habite des lieux si difficiles à notre accès, a été depuis quelque temps et à plusieurs reprises visité par d'intrépides navigateurs, lesquels n'ont pas craint de s'aventurer au milieu des montagnes flottantes de glace qui encombrent et obstruent les mers polaires : les capitaines Parry, John Ross et Back ont successivement exploré ces régions déshéritées, où le soleil n'envoie que de faibles et obliques rayons lorsqu'il parvient à l'horizon, qui est le zénith de l'astre pour le peuple esquimau; ces régions, enfin, où toute végétation est morte, où rien de vivant, rien de pittoresque ne récrée la vue, si ce n'est l'éternel et blanc reflet de la neige, et quelques aurores boréales. Ces voyageurs avaient noté sur les Esquimaux une foule de choses que nous allons réunir et fondre dans les remarques suivantes.

Les Esquimaux sont très affectueux pour leurs enfants; ils ne les frappent jamais, et ne leur parlent jamais durement. Les enfants, de leur côté, sont très dociles, très doux, et montrent pour les auteurs de leurs jours le plus vif attachement.

L'état de célibat est inconnu de ce peuple, qui paraît suivre à la lettre le précepte divin : « Croissez et multipliez. » Un Esquimau ne se figure pas comment un homme pourrait se passer d'une compagne, et se dispenser de payer ostensiblement son tribut à la propagation de son espèce. Il y a plus : la polygamie de l'Orient et la polyandrie du Thibet, c'est-à-dire la pluralité des femmes au bénéfice des hommes et la pluralité des hommes aux ordres du beau sexe, paraissent universelles chez les Esquimaux. Un Esquimau a donc plusieurs épouses, et une femme esquimaude peut avoir et a souvent plusieurs maris, sans que la paix domestique en soit jamais troublée. Aucun des membres de la peuplade ne devant lui être inutile, et les deux sexes n'étant jamais égaux en nombre, les Esquimaux ont senti la nécessité de ce double usage dans l'intérêt de leur conservation commune. Cependant il est de règle que ceux qui rendent le plus de services à la communauté soient le mieux partagés : aussi les plus habiles chasseurs et les pêcheurs les plus adroits obtiennent-ils constamment, de préférence aux autres hommes, l'avantage de prétendre et de plaire aux femmes qui sont en excédant. Ces êtres privilégiés sont d'ailleurs jugés plus capables de contenter leur troupeau féminin et d'élever leur progéniture; de même, la femme qui, à son tour, est reconnue comme méritant le meilleur lot mâle, soit par l'énergie de son caractère, soit par ses grâces et sa beauté, obtient un second mari du vivant du premier, et tous les deux s'arrangent à merveille de la compagne qui leur accorde alternativement la faveur d'un entretien en tête à tête. Il y a beaucoup de jeunes Esquimaux qui possèdent ainsi une épouse en commun, et qui passent auprès d'elle leurs plus heureux moments.

A quinze ans, et quelquefois à treize, une fille est nubile. On la marie sans prêtre, puisqu'il n'en existe pas chez les Esquimaux; on ne pratique aucune autre cérémonie que celle de la conduire jusqu'à l'entrée de la hutte de neige donnée à l'amant fortuné que les parents lui ont choisi pour époux; elle s'y rend seule, après avoir pris congé de sa famille, et le mystère de l'hymen s'accomplit.

Les répudiations et les échanges de compagnes et même de maris sont des choses parfaitement licites : on se quitte, on se reprend pour se quitter encore, sans querelle ni rancune; on n'a en vue que la satisfaction de ses penchants ou de ses fantaisies, sans attacher la moindre idée fâcheuse à cette infidélité mutuelle dont les pays de civilisation seraient si fort scandalisés. L'époux troque son épouse contre celle d'un voisin, au risque bien souvent peut-être de troquer, comme le dit un proverbe trivial, son cheval borgne contre un aveugle; et le voisin s'accommode parfaitement de l'échange, ou le répète et le continue ailleurs. La jalousie, source d'orages et de malheurs dans nos sociétés modernes, est un sentiment inconnu de l'homme ou de la femme eskimau : ni haine ni vengeance ne couvent dans leurs cœurs; aucune envie, aucune inimitié n'y germe; en un mot, aucune passion mauvaise, en fait d'amour, ne fermente parmi eux. Plus un mari, plus une épouse ont eu de ces relations que nous appelons galantes, et qu'ils regardent comme une distraction innocente, plus ils semblent considérés dans la famille; ils n'ont agi de la sorte que dans l'intérêt général, celui de la propagation de l'espèce dans leurs tribus, qu'ainsi nous regarderions à tort comme oubliées entièrement de la Providence.

Les morts ne sont l'objet d'aucune prière ni d'aucune cérémonie funèbre : les parents du défunt lui accordent seulement quelques larmes de regret, puis ils l'emportent loin de la hutte, et l'exposent en plein vent sur la neige, où quelque ours blanc ne tarde pas à l'enlever et à en faire sa nourriture. Si la tribu a un sorcier ou anjekok, il essaie un de ses charmes sur le corps du défunt, qui, gardant le silence aux questions du savant, est alors, sans plus de façon, abandonné aux bêtes sauvages.

Les Esquimaux ignorent la guerre : ils vivent entre eux dans une fraternité constante, dans une communauté parfaite, en vrais saint-simoniens, ne soutenant de luttes que contre le veau marin et les animaux qu'ils poursuivent dans leurs chasses. Le meurtre, parmi ce peuple inoffensif, est un crime qui lui reste encore à connaître, et que sans doute il ne connaîtra point tant qu'il persistera dans son état de simplicité et de candeur, et ne respirera point le souffle de nos vices.

S'il aime à dérober le bien d'autrui, c'est en riant qu'il commet ses larcins, et c'est sur les étrangers qu'il exerce le mieux et le plus volontiers son adresse en ce genre.

Comme l'Arabe du désert, l'Esquimau change fréquemment de lieu, suivant que le besoin le presse; il emporte avec lui ses ustensiles en os, ses peaux d'animaux, ses harpons et ses flèches, se rebâtit une hutte de neige, et s'y établit tranquillement jusqu'à une autre migration.

Il renouvelle ses provisions par la pêche et la chasse. La hutte, bâtie de neige glacée et artistement travaillée, s'élève en un moment et comme par enchantement. Ces sortes de migrations s'effectuent avec ordre, et ont toujours plusieurs stations, l'une pour chasser le renard, l'autre pour le bœuf musqué, une autre pour le renne et l'ours blanc, une autre encore pour prendre le veau marin.

Le caractère de la nation est la douceur, la vivacité, la droiture et la bonne humeur. Si l'Esquimau est, comme nous venons de le dire, enclin au vol, c'est moins par vice que par espièglerie; il rit tout le premier de son action lorsqu'elle est découverte. Au surplus, cette action n'est point regardée comme blâmable par la tribu, si le propriétaire ne s'est pas aperçu ou ne s'est pas plaint de la disparition de son bien. Il y a plus, l'habileté de l'escamoteur est souvent un sujet d'éloge, comme autrefois pour les jeunes Mandrins de Lacédémone.

L'Esquimau chante et danse; mais sa danse n'est guère que celle de l'ours de ces régions polaires, et son chant ne consiste qu'à bien ouvrir la bouche en fermant les yeux, et à crier de toute la force de ses poumons.

L'identité de langage sur la vaste étendue des côtes où se montrent les Esquimaux est un phénomène remarquable. On les divise en orientaux et en occidentaux, et quelque nombreuses que soient les différences de leurs idiomes et même celles des tribus dont cette grande famille se compose, on reconnaît néanmoins la communauté de leur origine. Les Esquimaux d'Orient ont trois dialectes principaux : celui des côtes du Groënland, celui des côtes du Labrador, et celui qui s'étend depuis le nord et l'occident de la baie d'Hudson jusqu'au fleuve Mackenzie.

Il est surabondant de déclarer ou confesser que l'Esquimau est très malpropre; il mange comme un glouton, digère comme une autruche, avale un quartier de veau marin comme nous avalons un goujon, et si le quartier est trop long, il en absorbe une partie et s'endort en conservant le reste à la bouche. Il emploie l'huile de poisson comme aliment et comme lumière; la chair, passée à la flamme de la lampe constamment allumée dans la hutte, ne subit pas d'autre cuisson pour le repas. Il sommeille sur un lit de glace, ayant pour couverture une peau de renne avec le poil en dehors. Il repose ainsi enveloppé de fumée et de graisse pendant les dix mois de l'année que dure l'hiver, et les deux mois d'été sont employés aux migrations et au renouvellement des provisions.

L'Esquimau se fait un traîneau en réunissant un certain nombre de saumons entiers, attachés en cylindre avec des courroies, et assurés par des barres croisées qui sont des jambes de renne ou de bœuf musqué. On polit la surface pour qu'elle glisse plus facilement sur la neige. Quand ce traîneau est hors de service, on mange le poisson qui a glissé; on convertit les peaux en sacs, et on réserve les os pour les chiens, qui, seuls coursiers de l'Esquimau, l'entraînent comme le vent sur les glaces, et le ramènent à la hutte avec une admirable intelligence.

Chaque hutte a une fenêtre de glace qu'on obtient en étendant sur la neige une peau de veau marin au bord de laquelle ont été versés deux pouces de neige fondue à la lampe, et qui est immédiatement gelée et convertie en une masse transparente. Voilà les verreries et les fabriques de glaces ou miroirs de l'Esquimau, qui, du reste, ne s'inquiète guère de savoir si les glaces de Saint-Gobain, en France, sont plus belles que les siennes.

Je terminerai par un trait qui n'est pas à l'avantage de l'Esquimau : il néglige les vieillards; il en est même qu'il laisse mourir de faim. Ce peuple, d'ailleurs si doux, est donc privé d'un sentiment qui est à la fois chez nous une vertu et un calcul, et qui avait fait dire à un sage d'Athènes : « Respectez la vieillesse, afin que, si vous l'atteignez, on vous respecte à votre tour. »

Quant à la population des tribus qui portent le titre d'Esquimaux, il serait difficile de l'évaluer exactement. Le capitaine sir John Ross, dans l'appendice à son voyage publié en 1835, se borne à donner, pour la partie du Groënland proprement dit, un chiffre de 5,679 habitants, dont 2,664 du sexe masculin, et 3,015 du sexe féminin.

Les régions qui s'étendent du détroit de Boothia au fleuve Mackenzie n'ont pas encore été suffisamment visitées pour qu'il soit permis d'offrir même une donnée sur le nombre des Esquimaux qui les parcourent, comme les Bédouins sillonnent les déserts d'Arabie. Revenons maintenant au récit du voyage.

De l'embouchure du fleuve Mackenzie je me dirigeai vers l'ouest, le long du littoral de l'océan Arctique. De temps en temps je rencontrai des Esquimaux inoffensifs, mais assez importuns, qui nous dérobèrent plus d'une bagatelle. Pour me débarrasser de leurs obsessions continuelles, je dus les menacer de faire feu sur eux : cette menace les fit reculer à une certaine distance. Nous avions été tourmentés par les mousquites (*musquitoes*), et nous en fûmes délivrés dès ce moment. Nous fîmes halte à un endroit qui reçut le nom de *Pointe Démarcation*, par 69° 40' 31" latitude nord. Nous reprîmes la mer pendant quelques jours, jusqu'à un endroit où la glace nous empêcha de continuer notre navigation; alors nous regagnâmes la terre. En ce lieu nous vîmes un nombre prodigieux de baleines. Nous étions par 70° 9' 49" latitude nord et 147° 30' longitude ouest; nous avions du sud-ouest au sud-est la vue des montagnes Franklin, et au nord-ouest était la *baie de Gwydyr*, protégée par des bancs de sable et des récifs. Nous atteignîmes ensuite la pointe *Beechey*, puis la pointe *Berens*; puis l'embouchure d'une rivière à laquelle nous donnâmes le nom de *rivière Colville*, en souvenir d'un des directeurs de la compagnie de la baie d'Hudson.

Continuant à nous diriger vers l'ouest, nous arrivâmes à la pointe *Barrow*, puis à l'embouchure de la rivière *Garry*; nous avions dans notre voisinage l'île de *Flaxman*. Nous allâmes faire halte au cap *Hulkett*, situé par 70° 47' 45" latitude nord, et 151° 55' 30" longitude ouest. Ce cap domine une baie spacieuse, que je nommai *Harrisson-Bay*, baie de Harrisson. Ici nous vîmes un grand nombre de rennes courant le long de la côte, et nous en tuâmes plusieurs pour notre subsistance. Plus au nord-ouest nous passâmes la *Pointe-Pitt*, par 70° 53' latitude nord, 152° 54' longitude ouest; plus à l'ouest encore nous trouvâmes un cap élevé, auquel je donnai le nom de *cap George Simpson*, en mémoire du gouverneur de la baie d'Hudson. Ici nous aperçûmes des huttes de glace que les Esquimaux avaient quittées depuis peu de temps. Nous étions entourés d'un épais brouillard, et il faisait un froid glacial. Nous allâmes camper un peu plus loin par 71° 1' 44" latitude nord, 144° 22' 53" longitude ouest. La rigueur extrême de la température et les immenses bancs de glace qui s'offraient devant nous, nous obligèrent encore une fois à renoncer à nos bateaux, et nous dûmes reprendre la route à pied jusqu'à la pointe Barrow, où nous retrouvâmes des Esquimaux qui nous furent d'une grande utilité.

Le 6 août, nous reprîmes le chemin de l'embouchure du fleuve Mackenzie, que nous retrouvâmes après dix jours de marche. Bientôt nous remontâmes ce fleuve à la touée, et, après vingt jours de hallage, nous étions campés au vieux fort de *Goodhope*. Le 3 septembre, nous traversâmes le confluent de la rivière



Tentes d'Indiens Crees.

du lac de l'Ours, et nous allâmes nous reposer au fort *Norman*, situé par 64° 54' 48" latitude nord. Le 13 nous étions campés à huit milles du grand lac de l'Ours, et le 25 enfin, nous étions rentrés à notre établissement naissant, auquel nous avions donné le nom de fort *Confidence*.

C'est là que nous passâmes l'hiver de 1837 à 1838. Nous envoyâmes des messagers indiens au fort de *Chippewyan*, d'où nous étions partis, et nous en reçûmes bientôt de nouvelles provisions, indépendamment de la visite des Indiens du voisinage. Ce fort est situé par 67° 7' 1" latitude nord, 116° 21' 15" longitude ouest.

Une rivière s'offrait dans le voisinage : je résolus de l'explorer, et je lui donnai le nom de *rivière Dease* ; j'en trouvai ensuite une autre que j'appelai *Kendall;* et là, sur les indications des naturels, je résolus de gagner le fleuve de la Mine-de-Cuivre ou *Coppermine river*, et je descendis ce grand cours d'eau jusqu'à son embouchure dans l'océan Arctique, située par 68° 48' 27" latitude nord, 115° 31' 15" longitude ouest. Nous y étions au 1er juillet, et les bords du fleuve étaient couverts d'une profusion de verdure et de fleurs. Je visitai plusieurs îles de la baie, ensuite je revins sur mes pas.

Après avoir pris quelques jours de repos dans notre campement, je résolus de descendre une seconde fois la rivière de Coppermine, et, parvenu à son embouchure, je me dirigeai vers l'est, pour tenter de nouvelles explorations. Je foulai bientôt des lieux entièrement ignorés des Européens : j'eus à marquer le *cap Alexandre*, par 68° 56' latitude nord, 106° 40' longitude ouest. Je vis là très peu d'indigènes, mais un grand nombre de rennes et autres animaux sauvages. Nous eûmes bientôt la visite de plusieurs tribus d'Esquimaux. Après quelques autres découvertes, je repris le chemin du fort Confidence, et j'y étais de retour le 20 octobre 1838, harassé de fatigue et affaibli par les privations de tout genre.

Le 15 juin 1839, je redescendis la rivière Coppermine, pour tenter une dernière exploration sur les bords de la mer Glaciale. J'arrivai bientôt au cap *Turnagain*, où j'aperçus des traces de rennes et des huttes de glace abandonnées. J'allai de ce point fouler un sol entièrement vierge de pas humains. Je découvris bientôt plusieurs groupes d'îles, puis une rivière qui débouchait dans la mer Glaciale par 68° 2' latitude nord, 104° 15' longitude ouest. Je lui donnai le nom de rivière *Ellice*. Un peu plus à l'est, je rencontrai un ours blanc près d'une pointe de rocher, et à cause de cette circonstance je donnai à ce lieu le nom de *pointe de l'Ours blanc* (White bear point).

Continuant l'exploration le long de la côte, je trouvai une baie que je nommai *Mac-Loughlin-Bay*, par

Les canots et le bagage furent traînés sur la neige et la glace pendant cent dix-sept milles.

67° 43' latitude nord, 99° 15' longitude ouest. Deux jours après, en avançant toujours vers le nord-est, j'arrivai à l'embouchure de la grande rivière du Poisson de Back (*Great fish river*) : ce cours d'eau est très poissonneux. Enfin j'atteignis le détroit et la terre de *Boothia*, par 68° 41' 16" latitude nord, 98° 22' longitude ouest. C'était là que s'étaient arrêtées les découvertes de sir John Ross, et je n'avais plus dès lors besoin de m'aventurer davantage, puisque je venais de remplir le blanc ou combler la lacune qui, sur les cartes, existait de ce point au cap Turnagain. Je revins donc au fort Confidence, et de ce point je regagnai le port supérieur du fleuve Mackenzie, pour atteindre ensuite le fort Chippewyan et enfin le comptoir de la baie d'Hudson.

ALBERT-MONTÉMONT.



BACK

(1833-1837.)

—

VOYAGES AUX RÉGIONS ARCTIQUES.

PRÉLIMINAIRE.

Le capitaine Back avait été chargé par le gouvernement britannique d'aller à la recherche du capitaine Ross, qui était retenu, depuis près de quatre années, captif avec son bâtiment au milieu des glaces polaires arctiques. L'expédition partit d'Angleterre en 1833, et se rendit au Canada, d'où elle gagna la grande rivière du Poisson pour en suivre le cours jusqu'à son embouchure. Ce premier voyage dura deux ans et sept mois, laps de temps pendant lequel le capitaine Ross était parvenu à se dégager et à regagner la pleine mer. Back, revenu à son tour de cette longue et laborieuse exploration qui eut de nombreux et utiles

résultats pour la science géographique, entreprit un second voyage de découvertes sur les rivages arctiques, et il l'accomplit également dans un espace de deux années, c'est-à-dire de 1836 à 1837, et il publia son travail en 1838. Nous allons présenter une analyse sommaire de ses deux expéditions.

—

RELATION.

PREMIER VOYAGE.

(1833-1835.)

Le 1er juillet 1833, le capitaine Back avait gagné les bords de la rivière Saskashawan; le 5, il atteignit le lac de l'île aux Pins, et le 1er août il était sur les bords de la grande *rivière du Poisson*, autrement nommée *Thlew-ee-Choh*, et qui, dans son cours nord-est, va joindre l'océan Arctique par environ 67° latitude nord et 97° longitude ouest de Greenwich. Elle coule dans un lit bas et marécageux et se lie avec un pertuis que sépare de la mer un étroit chenal dont les Eskimaux habitent les bords. Au bout d'un mois de navigation périlleuse et de privations diverses, Back arrivait à l'embouchure de cette grande rivière.

Là, il apprit des Esquimaux le départ du capitaine Ross; et dans l'impossibilité de se diriger vers la pointe Turnagain, à travers un terrain où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambes, le capitaine Back, dénué d'ailleurs de tout combustible et d'eau potable, dut songer à remonter le fleuve qu'il venait de descendre. Le point de la côte où il se trouvait, et dont il prit possession au nom de la reine Victoria, était par 68° 13' 57" latitude nord, 94° 58' 1' longitude ouest (97° 18' 25" de Paris), c'est-à-dire à quelques milles seulement plus au sud que la pointe Turnagain.

Le 21 août, l'expédition remonta donc la rivière du Poisson; le 1er septembre, elle passait devant le lac Pelly; le 8, elle laissait derrière elle un cours d'eau appelé le Baillie; le 15, elle atteignait le rapide dit du Bœuf musqué et le premier portage du Thlew-ee-Choh; enfin, le 27, elle était rentrée au fort Reliance, près du grand lac de l'Esclave, pour y passer l'hiver.

Le 23 du mois de mai suivant, le capitaine Back reçut du poste de Chippewyan, établi sur la rivière de la Paix, plusieurs articles d'approvisionnement, et le 27 il repartait, avec une suite d'Iroquois et de Canadiens, pour Montréal, où il était de retour le 6 août 1835, après avoir parcouru une distance de 7,500 milles, dont 1,200 de découvertes. Le 17, il était à New-York, et s'y embarquait pour Liverpool, port d'Angleterre, où il touchait le 8 septembre, après une absence, avons-nous dit, d'environ deux ans et sept mois.

—

DEUXIEME VOYAGE.

(1836-1837.)

Le 14 juin 1836, le capitaine Back quitta le port de Chatham, à bord du vaisseau *la Terreur* (the Terror). Le 4 juillet suivant, il était à 337 milles du cap Farewell, par 59° 59' latitude nord et 25° 25' longitude ouest. Le 6, il se trouvait par 61° latitude nord. Le 23, il perdait de vue le cap Farewell, dont il s'était approché, et du 23 au 28 il voguait à travers le détroit de Davis. Le 29, il rencontrait des montagnes de glace, dont quelques-unes avaient plus de 300 pieds d'élévation. Bientôt on aperçut le cap Chudleigh et les îles Button, puis l'île de la Résolution, située entre 61 et 62° de latitude nord, par 65° longitude ouest, quand soudain un delta de glace parut en face du bâtiment, et comme pour le défier de passer outre. On dut faire un détour, et l'on se dirigea vers les îles Sauvages inférieures (*lower Savage islands*) qu'on laissa à l'est. Dans ces parages on eut quelques relations avec les tribus d'Esquimaux, et il y eut entre elles et l'équipage un petit commerce d'échange.

Le 5 août, on dépassa les îles Sauvages supérieures (*upper Savage islands*), sises par 62° 20' latitude nord, 70° longitude ouest, au sud du North-Bay, et où Baffin avait, suivant Back, pénétré en 1665, date qui peut être sujette à contestation, ou du moins aurait besoin d'être vérifiée. Là, on eut de nouveaux rapports avec les Esquimaux, dont une jeune femme, ayant aperçu le front d'un des officiers anglais entièrement chauve, lui offrit de ses cheveux à elle pour un anneau de rideau. La température était de 35° Fareinheit.

Continuant de longer la côte orientale du détroit, *la Terreur* se trouva, le 10 août, au sud de Brocken, pointe de Baffin située par 64° latitude nord, 75° longitude ouest. Le 16, on vit encore des Esquimaux. On avait au sud l'île Salisbury, et au sud-ouest l'île Mille (*Mill island*). Depuis ce jour le vaisseau fut constamment environné ou pressé par des masses flottantes de glace. Le 20, on était par 65° latitude, 80° longitude ouest. Le 23, on eut au nord la vue de l'île de Baffin, et on était par 65° 42' latitude, 82° 41' longitude ouest, toujours au milieu d'énormes masses flottantes. Le 25, on essaya de porter vers l'île de Southampton au sud-ouest, en redescendant jusque près de 65° latitude, pour reprendre une direction nord-ouest. Il y eut tour-à-tour de la pluie et de la neige.

Dans les premiers jours de septembre, le bâtiment fut cerné par les glaces. Il se trouvait par 65° latitude, 82° 51' longitude ouest, à environ 50 milles de la baie du Duc d'York, dans le détroit glacé (*frozen strait*). Le thermomètre Fareinheit était à 23° au-dessous de zéro; il n'y eut plus alors que des déplacements laborieux du vaisseau. On commença à voir des ours polaires vers le cap Comfort; on en tua un de six pieds onze pouces anglais de longueur du museau à la queue, et qui s'était avancé hardiment jusqu'à cinquante pas du vaisseau, sur lequel au 14 septembre on était entièrement cerné par les glaces dans le canal de Fox (*Fox's channel*). Il fallut se frayer à coups de hache et avec la scie une route à travers ces énormes amas qui menaçaient à chaque instant de broyer entre eux le bâtiment.

En octobre, des officiers se construisirent des maisons sous la neige et firent des excursions dans les terres. Le capitaine Back imagina des amusements pour tromper la lenteur des jours et abréger la longueur des nuits. Il y eut des chants religieux et des lectures. On chanta même des chansons françaises (*sang french songs*); on établit des mascarades et on joua la comédie. On s'exerçait à faire babiller l'écho d'un rocher; écho tellement clair et distinct, que l'infortuné voyageur égaré au milieu de ces affreuses solitudes pourrait entendre au loin sa propre voix et se figurer qu'il n'est pas seul. On s'aventurait sur les traces des ours blancs, des loups et des renards, et l'on parvenait quelquefois à en saisir ou à en tuer lorsque ces animaux venaient rôder dans le voisinage.

Mais ce qui incommoda le plus l'équipage durant sa captivité glaciale, fut l'extrême humidité qui régna quelque temps dans les cabines, par suite de dérangement dans les tuyaux des poêles et des machines à vapeur. On fut aussi très inquiété par des crevettes (*shrimps*), qui faisaient de prompts et grands dégâts dans les vivres des matelots.

Quelques incidents venaient rompre la monotonie uniformité des occupations journalières. Un jour, par exemple, un matelot tomba dans une crevasse de neige glacée et allait disparaître sous les montagnes de glace qui entouraient le vaisseau : secouru à temps, il reparut hors de l'eau, où il avait, rapporta-t-il, ressenti une douce chaleur, qui provenait sans doute de la différence (15°) entre l'eau et l'atmosphère. A peine ramené sur la glace, il voulut s'y asseoir et s'y étendre; mais il y eût aussitôt gelé et serait mort. On le força à courir, et lorsqu'on l'eut épuisé de fatigue et accablé par la raideur de ses vêtements gelés, on le conduisit dans le vaisseau pour l'y envelopper de couvertures de laine, qui, lui procurant une copieuse transpiration, le rétablirent bientôt de manière à ne plus être qu'un sujet de plaisanteries pour ses camarades. Le 1er janvier 1837, un contre-maître mourut; l'équipage lui rendit les derniers devoirs et l'ensevelit dans un tombeau de neige et de glace. On eut plus tard à rendre les mêmes devoirs au canonnier du bâtiment. On disait chaque dimanche le service divin d'après le rit anglican. On célébra le 14 février la fête de saint Valentin, jour où, en Angleterre, suivant la croyance populaire, chaque oiseau se choisit une compagne pour le reste de l'an; jour encore où le premier homme qui voit une jeune fille doit être son bon ami ou son Valentin jusqu'à l'année suivante. Le 22 du même mois, le bâtiment se retrouva dans une position presque désespérée après le craquement et le déplacement des masses glacées qui l'étreignaient de toutes parts. Le 15 mars, il fut soulevé par elles et presque renversé : cependant elles le ramenaient insensiblement vers le sud-ouest. Le 12 mai, il se trouvait au sud-ouest de l'île Nottingham, par 63° 11' latitude nord, 78° 56' longitude ouest, et le 18 juillet, au nord des îles Charles, par 62° 40' latitude nord, 75° longitude ouest, dans le détroit d'Hudson. Il était resté enfermé par les glaces pendant six mois; il se trouvait fort délabré, ayant plusieurs voies d'eau; il fallut le réparer sur les côtes de Labrador. Enfin, il revint à Chatham en octobre 1837, la poupe et le corps fracturés. Jamais bâtiment n'avait éprouvé de si nombreuses et si terribles avaries dans sa navigation de dix-sept mois.

Le résultat de cette nouvelle expédition du capitaine Back a été presque nul pour la science; la relation qu'il nous a donnée est généralement aride et d'une lecture peu amusante; mais elle aura toujours de l'intérêt pour les marins qui visiteront les mêmes parages.

Si maintenant nous embrassons l'ensemble des pays visités par le capitaine Back, et si nous recherchons les espèces d'animaux et de végétaux qui s'y trouvent, nous voyons que la ligne des bois s'arrête vers le 60e degré de latitude. L'arbre qui se montre le plus au nord-est est l'épinette blanche et le bouleau à feuilles. La lisière septentrionale de ces bois forme la limite des régions habitées par l'ours noir, le renard commun, la marte, le pekan, le lynx, le castor, la marmotte ordinaire, le lièvre, la perdrix et le pivert. Les terres stériles, dans le nord des bois, ont pour hôtes l'ours brun, le renard arctique, la marmotte de Parry, le lièvre polaire et le bœuf musqué. Les rennes vivent jusqu'au bord de l'océan Glacial; l'ours polaire pénètre rarement dans l'intérieur. Les prairies, c'est-à-dire les plaines sans bois qui s'étendent des monts Rocheux par 55° latitude nord jusqu'au Mississipi, ont pour hôtes principaux le bison et le loup.

Disons quelques mots des principaux animaux particuliers aux régions polaires, et dont il a été question dans les voyages qui précèdent.

L'ours noir d'Amérique est le seul dont la fourrure ait quelque valeur; il se nourrit de fruits et d'autres végétaux; il n'attaque l'homme que pour se défendre, et il évite le combat toutes les fois qu'il le peut. Il grimpe sur les arbres et gravit les abîmes avec une rare dextérité. Son extrême prudence fait qu'au moindre bruit il se lève sur ses pattes de derrière pour mieux voir, et c'est souvent ce qui le trahit aux regards du chasseur. Toutefois on le prend plus encore dans son antre en hiver, et comme à cette époque il est plus gras et que sa fourrure est de première qualité, c'est une bonne capture pour les Indiens, qui sont devenus, par une longue pratique, extrêmement habiles à découvrir sa tanière d'après des indications qui échapperaient à des yeux moins expérimentés. Mais avant que les chasseurs indigènes écorchent et dépècent cet animal dont ils apprécient les diverses qualités, notamment la force et la sagacité, ils ne manquent pas de lui demander pardon d'en agir ainsi envers lui. La graisse de l'ours ressemble au lard du cochon, et bien que son odeur flatte peu le goût, les Indiens la regardent comme un mets délicat.

L'hermine est un petit animal très vif qui se nourrit de souris à pattes blanches et d'autres animaux rongeurs; il se glisse quelquefois dans la demeure de l'homme pour y saisir sa proie. Sa peau est très estimée.

La marte commune, qui habite les lieux boisés, se nourrit de lièvres, de souris et d'oiseaux; sa peau est fort belle et très estimée. Le pekan ou pêcheur a beaucoup de ressemblance avec la marte, mais sa fourrure est moins recherchée.

Le loup américain a une fourrure plus belle que celle du loup d'Europe; elle est d'un gris blanc sous les hautes latitudes.

Le renard de ces mêmes latitudes est vif, élégant et gracieux; son espèce est nombreuse sur les îles et les bords de l'océan Arctique. Il peut s'éloigner sur la glace à une grande distance de terre, et y vit de poisson. Sa livrée passe du gris au blanc dans l'hiver.

Le wolverène habite sous les plus hautes latitudes; on le trouve jusque par le 75e degré. Il est très fort et très rusé; il est détesté par les trappeurs de marte, parce qu'il bouleverse leurs piéges et détruit ainsi leurs travaux de plusieurs jours.

Le vison ou mink, surnommé la belette amphibie, vit de petits poissons et de moules d'eau douce; il nage et plonge parfaitement bien. Sa fourrure, analogue à celle du foutereau, est plus foncée et a le poil plus court. On apprivoise facilement le vison, et il se montre attaché à ceux qui prennent soin de lui.

Le castor américain est estimé non-seulement pour son poil, mais encore pour sa chair; on le trouve à de hautes latitudes, sur les bords du fleuve Mackenzie. On pourrait l'appeler l'ingénieur civil des quadrupèdes; il construit une digue et se creuse un terrier avec une adresse merveilleuse.

Le renne se plaît dans les hautes latitudes; il se nourrit d'herbes, de lichens et de mousses; il est d'une grande agilité, et sa chair est assez estimée.

La mouffette a une queue pleine, épaisse et ornée de longs poils noirs, ce qui lui donne une apparence assez avenante; mais la liqueur qu'elle décharge sur ceux qui la poursuivent est si puante que peu de chasseurs osent l'aborder. Cet animal passe l'hiver sous la neige; il marche lentement; les chiens l'attaquent avec acharnement, et quand ils sont au moment de le saisir il leur lance une fusée de liqueur dont l'odeur infecte les met en déroute et les oblige à la retraite.

Enfin le poisson blanc de la mer Arctique est très recherché comme nourriture; on ne s'en lasse jamais, et même lorsqu'il est maigre on le préfère encore aux autres poissons de ces contrées glaciales. Il offre de l'analogie avec le saumon, sous le rapport de sa chair, qui est très succulente; il donne aussi une soupe blanche délicieuse, et on le recherche surtout comme friture.

ALBERT-MONTÉMONT.

ORÉGON ET CALIFORNIE.

Aux voyages qui précèdent et qui avaient pour but de chercher un passage nord-ouest dans les régions arctiques, nous pouvons rattacher deux contrées de l'Amérique du Nord qui s'en rapprochent plus ou moins, et préoccupent depuis quelque temps l'opinion publique, savoir, l'Orégon et la Californie. De graves dissentiments s'étaient naguère élevés entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, au sujet de la possession de l'Orégon, le différend s'est terminé à l'amiable, et cette contrée reste aux Etats-Unis. Il en est de même de la Californie qui avait aussi été tout récemment l'objet d'une guerre entre le Mexique et le gouvernement de Washington. Nous allons présenter quelques détails sur ces deux pays.

—

ORÉGON.

Le territoire de l'Orégon s'étend du sud au nord entre les 42°—54° 40' latitude nord, c'est-à-dire se développe du nord au sud le long de l'océan Pacifique, et de l'est à l'ouest entre les montagnes Rocheuses et le même océan.

Ce territoire a deux parties presque égales; l'une qui part du 42e degré et finit au 49e, c'est-à-dire qui va de la Californie au détroit de Juan de Fuca; l'autre partie se prolonge depuis ce point jusqu'à l'Amérique russe. En allant de l'ouest à l'est, le pays offre trois grandes vallées séparées par des chaînes de montagnes, chacune d'elles ayant un sol et un climat distincts. La première commence au bord de la mer et se termine à la chaîne qui court nord-ouest et sud-est; sa largeur est de 25 à 40 lieues; son climat est très chaud en été, mais on y a des nuits fraîches; il y pleut d'octobre en avril; la neige séjourne rarement dans les plaines, et les rivières, comme le Rio-Colombia, ne gèlent presque jamais. La seconde vallée commence aux cascades du Rio-Colombia; elle est comprise entre la chaîne dont il vient d'être question et les montagnes Bleues, situées à 50 lieues à l'est; les pluies y sont moins fréquentes; le pays est moins fertile La troisième vallée, située entre les montagnes Bleues et les versants occidentaux des montagnes Rocheuses, présente un plateau élevé, large de 90 à 100 lieues, et d'une extrême sécheresse : aussi la pureté de l'atmosphère y est-elle admirable; on y voit rarement un nuage, et les pluies, qui sont toujours légères, n'arrivent qu'au printemps. Cette région fait partie du grand désert américain, et est occupée par de vastes plaines sablonneuses presque sans eau. C'est donc une contrée aride ou peu productive.

Les montagnes Bleues, qui constituent la chaîne intermédiaire de l'Orégon, sont traversées par la rivière des Têtes-Plates et par le Rio-Colombia; leur direction est du nord-ouest au sud-est; le nord est presque toujours couvert de neige. Les montagnes Rocheuses forment la partie nord-est, et se relient au sud avec la Cordillière des Andes, laquelle divise l'Amérique dans toute sa longueur, depuis le cercle polaire arctique jusqu au cap Horn.

Quant aux rivières, la plus importante du territoire de l'Orégon est le *Rio-Colombia*, autrement appelé *Orégon*, fleuve qui a donné son nom à cette contrée, et qui ne fut découvert et exploré par les Européens qu'en 1766. Les Têtes-Plates, les Serpents, l'Okanagam, les Chutes, le Ouallamet et le Kaoulis sont les principaux affluents. Au sud du Rio-Colombia, la rivière des Toutounis, la rivière aux Vaches et l'Umquia méritent seules d'être mentionnées. Au nord, on trouve la rivière Chékilis, la Nesqually, la grande rivière Fraser, la rivière Simpson et la Stikine. Toutes ces rivières reçoivent une foule de ruisseaux; elles sont peuplées de castors, de saumons, de truites, et ont leurs rives embellies par de très beaux bouquets de bois. On aperçoit à l'ouest des montagnes Rocheuses un grand nombre de lacs, mais peu étendus, tous navigables en canot, habités par des castors et très poissonneux. La rivière Umquia, qui débouche dans l'océan Pacifique, a une entrée praticable pour les petits bâtiments, et ses bords, ainsi que ceux de la rivière Toutounis ou Klama, sont couverts de pins gigantesques de près de 90 mètres de hauteur. Ces géants du règne végétal s'élèvent d'un jet ou bloc jusqu'à 70 mètres avant de se séparer en branches.

Le Rio-Colombia est formé par deux branches principales : celle du nord, qui est la plus importante et qui est presque constamment navigable, naît dans les montagnes Rocheuses, vers le 53e degré de latitude nord, à peu de distance des eaux supérieures de la rivière Fraser, qui coule à l'ouest, et des rivières Atabasca et Saskatchaouan, qui descendent des versants orientaux de ces mêmes montagnes Rocheuses. La première direction du Rio-Colombia est du nord au sud pendant 80 lieues; il reçoit alors au-dessous du fort Colville et sur sa rive gauche la rivière Clarke ou des Têtes-Plates, venant du sud-est, c'est-à-dire du versant occidental des montagnes Rocheuses de l'Orégon. Le fleuve court ensuite vers l'ouest jusqu'au fort Okanagam pendant un espace de 30 lieues, et reçoit sur sa droite la rivière du même nom d'Okanagam. Depuis cette jonction, son cours devient extrêmement tortueux, et sa direction générale pendant plus de 50 lieues est au sud-est jusqu'au fort des Indiens Nez-Percés, au-dessus duquel il s'unit à gauche avec sa branche inférieure, nommée des Serpents ou de Lewis, qui a un cours très sinueux de près de 200 lieues, et qui vient du sud-est, ayant pris sa source dans les montagnes Rocheuses, à peu de distance des hautes eaux du Missouri. En face du fort des Nez-Percés, le Rio-Colombia est déjà large de plus de 1,000 mètres; il court à l'ouest et un peu au sud pendant 80 lieues jusqu'au fort Vancouver, au-dessous duquel débouchent à 3 et 5 lieues de distance les deux bras de la rivière Ouallamet ou Willamette, qui vient du sud. Avant d'arriver au fort, le Rio-Colombia change brusquement de direction, et, pendant 40 lieues, il coule entre le nord-ouest et l'ouest. Près du fort, sa largeur est d'environ 1,200 mètres, et elle va en augmentant jusqu'à l'embouchure comprise entre la pointe ou le cap Adams et le cap Désappointement; cette largeur est alors de 3 lieues. La marée se fait sentir jusqu'à la première cascade ou chute à 60 lieues de la mer.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'on appelle *cascade* ou *chute* tout endroit où le cours du fleuve est interrompu par des rochers, et où l'on fait un *portage*, c'est-à-dire où l'on retire les canots au moyen de barrages. Nous ajouterons que l'on nomme *rapides* les points où le courant est très fort, et *dalles* ceux où la rivière est étroitement encaissée entre des rochers. Or, l'espace entre la première et la seconde cascade du Rio-Colombia est de 25 lieues navigables. La hauteur véritable de la seconde chute est de 7 mètres. Au-dessus, jusqu'à la jonction de la rivière des Serpents, et en remontant au nord des Nez-Percés pendant 20 lieues, la navigation est excellente; on se voit alors arrêté par un *rapide* nommé le *Saut du prêtre* (Priest leap); mais une fois cet obstacle fran-

chi, on peut arriver aisément au fort Okanagam, à 40 lieues vers le nord.

A l'est du cours du fleuve, on trouve une gorge immense nommé le *grand coulé*, qui est l'ancien lit de la rivière, abandonné par elle à une époque inconnue. Pendant 60 lieues, depuis le fort Okanagam jusqu'au rapide du fort Colville, la navigation est assez facile; mais ensuite on trouve des rapides très dangereux, entre autres la fameuse *dalles des Morts*, où douze voyageurs périrent en 1839. La partie la plus intéressante du Rio-Colombia est donc depuis son embouchure jusqu'aux premières chutes, et cet intervalle est navigable pour de petits navires. Le cours du fleuve est rempli d'îles, de gros troncs d'arbres et de bancs de sable; mais son entrée dans l'Océan est sa partie la plus dangereuse : elle présente une immense ligne de brisants d'environ 3 lieues du cap Désappointement au cap Adams, et formant devant la bouche du fleuve une espèce de croissant. Lorsque la marée descend, la vitesse du fleuve est de 6 à 7 milles par heure, et lorsque les vents de la mer poussent les flots vers l'embouchure, il en résulte un choc terrible qui forme des montagnes de vagues hautes de plus de 20 mètres : ce spectacle imposant est bien digne du pinceau ou de la lyre.

L'entrée du Rio-Colombia est dangereuse en tout temps, mais surtout en hiver, depuis le mois d'octobre jusqu'à celui d'avril : ni la Manche, ni le détroit de Gibraltar, ni le golfe du Mexique, ne présentent des courants aussi rapides, des tourmentes aussi fortes, des changements de vents aussi brusques, et une barre d'une pareille étendue, formée de bancs de sable. Pendant la belle saison, on y pêche le saumon. En hiver, à l'embouchure de ce fleuve, les marées combinées s'élèvent jusqu'à 4 mètres, et à l'époque de la fonte des neiges, les eaux du fleuve montent jusqu'à 15 ou 20 pieds au-dessus de leur niveau ordinaire. Elles entraînent avec elles des débris de terrains inondés, des arbres déracinés et des pans de bois tout entiers. Il est très rare pendant cette saison de voir le fleuve se geler : la glace ne prend guère que vers le bord, et ne dure jamais longtemps.

Près de l'embouchure du Rio-Colombia se trouve le fort *d'Astoria* ou fort Georges, composé d'une maison, d'où l'on découvre les navires entrant dans le fleuve, et d'où l'on peut leur envoyer un guide.

Au nord du Rio, vers le 48e degré latitude nord, est une immense entrée sur l'Océan, appelée *détroit de Juan de Fuca*, à cause du pilote de ce nom qui la découvrit en 1592. Ce détroit est formé par la grande île de *Quadra et Vancouver*, qui a plus de 100 lieues de long, et court au nord-ouest sur une largeur qui varie de 10 à 25 lieues. Ce nom lui vient de deux commandants espagnol et anglais qui l'explorèrent; ce dernier en 1792, c'est-à-dire dix-sept ans après Quadra. Le bras de l'entrée sud suit la direction du sud-est pendant près de 40 lieues; sa largeur est de 7 à 12 lieues, et il se termine par l'entrée de l'Amirauté et la baie de Puget, canaux larges de 3 et 5 milles, et qui descendent au sud pendant plus de 30 lieues. A la pointe sud-est de l'île commence le bras du nord-ouest. Sa première moitié a une largeur de 6 à 8 lieues; la seconde est un canal étroit de quelques milles de large; la longueur totale de ce bras est d'environ 130 lieues. L'espace compris entre la grande île et la terre ferme est semé d'îlots et d'archipels; la mer y forme mille détours sinueux, et la côte est découpée par des bras et des canaux plus ou moins praticables.

A l'entrée du détroit de Fuca, et après avoir doublé le cap Flattery, on trouve un petit port environné de forêts, et formant une sorte de cul-de-sac assez profond. Plus haut est le canal de Hood, long de 10 lieues et parsemé d'îles; puis viennent la baie et le port de Puget, lequel se trouve à peine distant de 20 lieues du Rio-Colombia, où se jette la petite rivière de Kaoulis, dont la source est voisine de ce port.

Nous avons nommé la rivière *Fraser :* les Indiens l'appellent Tacoutchi; elle vient du versant occidental des montagnes Rocheuses; elle a un cours d'environ 130 lieues, presque parallèle à celui du Rio, et elle débouche dans le détroit de Fuca. Dans sa partie inférieure, ses bords présentent de beaux pâturages et d'épaisses forêts de bouleaux, de cèdres, de pins et d'autres arbres verts.

La grande île de Quadra et Vancouver est bordée d'îlots, et présente à l'ouest l'île Noutka, mot indien qui signifie montagne. Vue de la mer, elle offre un coup d'œil agréable : ses hauteurs sont couronnées de forêts de pins, de chênes, de cèdres et de cyprès. La mer abonde en saumons, morues, sardines, harengs, truites et baleines; le climat est salubre et doux. La saison des pluies commence en septembre. Il tonne rarement, circonstance météorologique applicable également à la Californie. Plus au nord se trouve la grande île de la *Reine Charlotte*, séparée de la côte par un bras de mer de 25 à 30 lieues de large. Mais revenons au territoire de l'Orégon.

Il est habité par 200 Américains, et par des Anglais et des Français du Canada; il est éloigné d'environ 1,800 lieues de l'embouchure du Rio-Colombia, distance que l'on franchit dans un voyage de quatre mois et demi. Ces peuples vivent sous la domination de la compagnie anglaise de la baie d'Hudson, qui doit garder encore jusqu'en 1863 son privilége sur le fleuve Rio, libre du reste dans sa navigation pour l'Angleterre et les Etats-Unis, d'après le dernier traité qui vient d'être conclu entre ces deux puissances; traité qui laisse à la première les régions situées au-delà du 49e parallèle, jusqu'au détroit de la *Reine Charlotte* et à celui de Juan de Fuca, avec la grande île de Vancouver, et donne à la seconde puissance les contrées en deçà jusqu'au 42e, c'est-à-dire jusqu'aux limites mexicaines où commence la Californie, dont nous allons maintenant parler.

—

CALIFORNIE.

Le nom de *Californie* fut donné par des Espagnols, en 1536, à cette partie méridionale de la grande péninsule américaine qui s'étend à l'ouest de l'Amérique septentrionale, depuis le 32e degré de latitude nord jusqu'aux limites de la zône torride. Ce pays comprit ensuite la division entière du continent nord-ouest du Mexique, de la même manière que l'on donna le nom de Floride au territoire opposé vers l'océan Atlantique. Aujourd'hui, la Californie est ordinairement considérée comme renfermant la presqu'île et le pays qui s'étendent sur les côtes de la mer Pacifique, depuis l'extrémité sud de cette péninsule jusqu'à la limite méridionale de l'Orégon, vers le 42e degré.

La Californie se divise en deux parties qui sont, d'abord : la *basse* ou *vieille Californie*, comprenant la *Péninsule* proprement dite, au sud; ensuite la *haute* ou *nouvelle Californie*, ou *Californie continentale* au nord. La ligne de séparation entre ces deux grandes divisions territoriales court le long du 32e parallèle, depuis l'extrémité septentrionale du golfe de la Californie jusqu'aux montagnes Rocheuses.

Le *golfe de Californie*, que nous décrirons tout à l'heure, est un grand bras de l'océan Pacifique, auquel il s'unit sous le 23e degré de latitude, pour de là se développer vers le nord-ouest entre le continent américain à l'est et la Péninsule californienne à l'ouest, et se termine au 32e degré, où il reçoit les eaux du Rio-Colorado. Ses côtes occidentales sont hautes et ardues, offrant peu d'endroits sûrs de relâ-

che pour les vaisseaux ; pas une seule rivière n'entre non plus dans la mer de ce côté. Les rivages orientaux ou du continent sont généralement bas, et la mer dans leur voisinage est peu profonde, ce qui y rend la navigation périlleuse. Les vents dominants sont ceux du sud ; néanmoins un courant s'établit hors du golfe, et il est sensible même pour les navires qui passent à une distance considérable de son embouchure.

Le territoire qui appartient à la côte orientale du golfe comprend les deux Etats mexicains de Sonora et Sinaloa, encore très peu habités, possédant des mines riches et nombreuses, jouissant d'un climat très sain, et signalés par des cours d'eau propres au développement de la population. Le port de *Guaymas*, dans le Sonora, par 27° 40' latitude, passe pour très sûr en toutes saisons, et le meilleur de cette côte. *Mazatlan*, rade ouverte, enfoncée dans les terres par 23° 12' latitude nord et 108° 42' longitude ouest du méridien de Paris, à l'entrée du golfe, a été jusqu'ici peu fréquenté par les bâtiments marchands ou autres; il n'est ni aussi sûr ni aussi bien placé que celui de Guaymas, lequel est entouré d'ailleurs d'un sol très fertile. Plus au sud-est se trouve par 21° 32' 34" latitude nord, 107° 35' 48" longitude ouest, *San Blas*, rade foraine, avec sa ville de 800 âmes à une lieue de la mer, et aujourd'hui principal port de la république mexicaine sur la mer Pacifique, et dans un lieu très malsain, où il règne des fièvres pernicieuses pendant la saison des pluies, outre la présence des mousquites et des maringouins aux piqûres suivies d'éruptions cutanées. Plus loin encore, dans la même direction, viennent *Acapulco*, port situé par 16° 50' 28" latitude nord, 102° 12' 41" longitude ouest, peuplé jadis de 9 à 10,000 âmes, et n'en possédant plus que 2,000 ; et *Tehuantepec*, port commercial, dont l'isthme, par 16° 18' latitude nord, 97° 30' longitude ouest, est partagé par la Sierra-Madre ou grande Cordillière, et a 50 lieues de large de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique.

Quant au *golfe* lui-même *de Californie*, il est désigné par les premiers navigateurs espagnols sous le nom de *mer de Cortès* ou *mer Rouge*, ou plutôt *mer Vermeille*, à cause de la couleur de ses eaux et de sa ressemblance avec la mer Rouge d'Arabie, ressemblance qui est plus exacte encore avec la mer Adriatique : il a une longueur d'environ 300 lieues; la plus grande largeur est de 60 lieues à son entrée; mais dans toute son étendue la distance d'une côte à l'autre ne varie que de 25 à 40 lieues. A partir du 31e parallèle, la largeur diminue rapidement jusqu'à l'embouchure de Rio-Colorado. Le climat de la Péninsule que ce golfe américain forme avec la mer Pacifique est chaud et sec comme celui d'Arabie. A son extrémité sud une pluie d'été imbibe de temps en temps le sol : près de sa jonction avec le continent, il ne tombe jamais de pluie, excepté en hiver, et dans son milieu on n'aperçoit que bien rarement des nuages. Du reste, il pleut quelquefois dans cette région par le ciel le plus serein; le savant de Humboldt et le capitaine Beechey ont observé ce phénomène, le premier dans l'intérieur des terres, et le second en pleine mer. Cette sérénité du ciel et cette rareté de l'eau font naturellement croire à l'infertilité du sol; néanmoins, suivant l'Américain Greenhow, on peut en rendre productives certaines parties, au moyen d'irrigations bien ménagées. Somme toute, l'aspect général du pays est triste, horrible même, selon M. de Mofras : rien de plus nu ni de plus désolé. Presque partout sur cette Péninsule on est frappé de l'absence d'eau et de végétation ; par-ci par-là des mangliers et quelques arbustes épineux. Les orangers et les palmiers sont rares sur les bords de la mer; il faut s'avancer de plusieurs lieues dans l'intérieur pour trouver de la terre végétale. Le rivage est formé par du sable et des terrains calcaires impropres à la culture. La côte offre sans interruption une suite de pics déchirés et sans aucune végétation, et cette chaîne de montagnes qui vient du nord se dirige, dans toute la longueur de la presqu'île, vers le sud pour s'abaisser graduellement en arrivant à son extrémité au cap San-Lucas.

Les marées apparaissent dans tout le golfe, mais leur valeur varie selon la direction des vents et la configuration des côtes; elles sont de 7 pieds à Mazatlan, dont la rade est ouverte, et de 5 pieds et demi à Guaymas, dont le port est parsemé d'îles. Parmi les vents, on remarque celui qu'on désigne sous le nom d'*inversion de l'alizé*, et qui est ici sud-ouest, tandis que l'alizé est nord-est sur l'Atlantique et dans les mers au nord de l'équateur. Cette inversion ne règne qu'en dedans de la mer Vermeille, et ne se fait point sentir sur la côte de la Californie, baignée par l'océan Pacifique, au-delà du 23e degré latitude nord.

Le nom de *mer Vermeille* donné à ce golfe paraît venir, avons-nous dit, de la couleur de ses eaux : cette couleur est surtout communiquée par les rivières qui y débouchent, et dont la principale, le Rio-Colorado, coule sur des terrains ferrugineux. Ce nom peut venir encore de la couleur pourprée que prennent les vagues au lever et au coucher du soleil. Pendant le jour, les eaux sont bleues ou vertes, selon que les nuages interceptent ou modifient les rayons solaires, conjointement avec la nature et la hauteur du fond. On peut, dit M. de Mofras, supposer encore que la coloration de l'eau est produite par des bancs à sa surface, formés par des myriades de petits crustacés rouges armés de tentacules, et semblables à nos crevettes.

Indépendamment d'une innombrable quantité de poissons d'espèces très variées, on remarque dans le golfe des requins énormes, des baleines, des loups de mer et des veaux marins. Les côtes sont remplies de marais salants peuplés de caïmans, de reptiles et d'insectes. Les plongeurs à perles, qui ont à craindre les requins et les mantayaras, espèce de raie monstre, longue de près de 4 mètres, doivent être doués d'une grande force pour arracher dans l'eau, à une profondeur de 10 à 12 brasses, les huîtres perlières des anfractuosités des rochers où elles se tiennent cachées.

La *basse* ou *vieille Californie*, qui comprend toute la Péninsule, a pour capitale *Loreto*, sur la côte ou partie occidentale du golfe, par 25° 59' latitude nord, 113° 20' 37" ouest. Cette ville, assise vis-à-vis la petite île de Carmen, sur le golfe californien, est maintenant réduite à 200 habitants. Le chef politique habite *La Paz*, port situé par 24° 10' latitude nord, 112° 20' longitude ouest, où Fernand Cortez débarqua le 3 mai 1535, et qui est peuplé aujourd'hui de 400 habitants. Ce port est le plus commerçant de la basse Californie, qui ne compte guère que 4,000 habitants, dont le tiers seulement de race blanche. Le gouvernement mexicain n'entretient aucune troupe dans le pays; le commandant général des deux provinces demeure à Monte-Rey, ville de la haute Californie, que l'armée des Etats-Unis vient tout récemment d'envahir sans éprouver de résistance sérieuse de la part de la population ni des autorités. Avant d'entrer dans de plus grands détails sur ce dernier Etat, nous allons dire un mot du Rio-Colorado, l'un de ses principaux fleuves.

Le *Rio-Colorado* de l'ouest, ainsi nommé pour le distinguer du Rio-Colorado de l'est, qui débouche au levant dans le golfe du Mexique, golfe que, pour le dire en passant, on pourrait lier à celui de Californie au moyen de ces deux rivières et de l'Arkansas, qui va joindre le Mississipi; le Rio-Colorado de l'ouest, dis-je, naît au versant occidental des montagnes Rocheuses, vers le 41e degré de latitude septentrionale. Il court du nord au sud et un peu à l'ouest, en s'éloignant de la Sierra-Madre ou grande Cordillière. Son cours est de 300 lieues, longueur égale à celle du golfe de Californie, dans lequel il se jette, et ses bords sont habités par des tribus indiennes. Son lit a peu

de profondeur; il est guéable presque partout durant la belle saison. Lors des pluies et après la fonte des neiges, il déborde et inonde le pays plat au milieu duquel il s'avance. Son embouchure, au fond de la mer Vermeille, par 32° latitude nord, a près de 2 lieues de large, et est divisée en trois canaux par deux petites îles. La marée monte de 6 à 7 mètres, et occasionne des courants redoutables, dont la rapidité atteint jusqu'à 15 milles à l'heure. Le fond, à l'entrée de la rivière, est extrêmement bas, et il n'y existe qu'une passe fort étroite. Le lit du fleuve est rempli de bancs qui sont à sec à la marée basse. A 8 lieues au-dessus de son embouchure, le Rio-Colorado reçoit le *Rio-Gila*, qui arrive de l'est, après s'être grossi de la rivière de la Asuncion, formée elle-même par la jonction du Rio-Verde et du Rio-Salado. Tous ces courants d'eau ont leur source dans les ramifications de la Sierra-Madre; ils sont peu profonds, et pendant la saison des pluies ils inondent leurs bords, au surplus très fertiles. Les tribus réunies qui vivent près de ces cours d'eau dépassent 20,000 âmes.

Ainsi que nous l'avons déjà fait connaître, c'est à peu près à l'embouchure du Rio-Colorado qu'existe la séparation entre les deux Californies. La *haute* ou *nouvelle*, qui depuis la presqu'île s'étend vers le nord, sur un espace d'environ 500 milles, le long de la mer Pacifique, et jusqu'aux frontières méridionales de l'Orégon, trouve à ces mêmes frontières, pour limite naturelle, la chaîne des monts Neigeux, et pour limite politique le 42e degré de lat. N. Les confins à l'est sont les montagnes Rocheuses, comme ceux de l'ouest la mer Pacifique. La partie sud de cette contrée ressemble à la basse Californie pour le climat, c'est-à-dire pour la chaleur et la sécheresse, excepté durant la courte saison d'hiver. Plus au nord l'humidité augmente, et vers la baie *San Francisco*, dont le port occupe l'entrée par 37° 48' 30" lat. N., 124° 48' 26" long. O., les pluies sont pour ainsi dire constantes de novembre à avril. Les vallées sont fertiles et arrosées par de nombreux ruisseaux ; mais la seule rivière importante est le Rio-Sacramento, qui débouche dans la baie San-Francisco.

La population blanche de la haute Californie est d'environ 5,000 habitants, répandus sur un territoire d'environ 2,000 lieues carrées. Les Indiens aborigènes sont en petit nombre.

Politiquement, les deux provinces, haute et basse, forment un seul département de la république mexicaine; mais à cause de l'éloignement du chef-lieu (Monte-Rey) et de la difficulté des communications, le préfet de la basse Californie, établi à La Paz, correspond avec le chef politique de Mazatlan, capitale de l'État de Sinaloa sur le continent.

Monte-Rey, capitale des deux Californies, sur la baie du même nom, n'est guère qu'un village composé de deux rues parallèles et de plusieurs groupes de maisons dispersées dans la plaine ; le tout peuplé d'environ 1,000 habitants, la plupart indiens ou étrangers. Toutes les maisons ont leur façade principale tournée vers le sud-est, afin d'éviter les atteintes du vent de nord-ouest qui souffle pendant la moitié de l'année. Vu de la mer, l'emplacement de Monte-Rey est admirable ; il n'y a pas de position, à ce qu'il paraît, plus pittoresque et plus favorable à l'établissement d'une grande ville. Ce port est le centre des affaires commerciales et celui où il arrive le plus de vaisseaux ; mais un de ses inconvénients, c'est de ne pouvoir procurer aux navires l'eau nécessaire pour une traversée ; il donne abondamment les vivres frais, la viande de bœuf et la volaille.

L'agriculture et l'élève des bestiaux forment la principale richesse de la Californie. Les céréales abondent ; les haricots sont très répandus. Les bœufs sont de haute taille, très forts et très agiles ; leur chair est excellente. Les chevaux, communément de la taille des chevaux anglais de course, sont presque tous entiers, remarquables par leur agilité et les longues traites qu'ils peuvent fournir, douze ou quinze heures sans s'arrêter. Quand l'animal est fatigué, on lance le lazo ou nœud coulant à un autre pour le monter, et l'on fait ainsi 40 à 50 lieues en un jour. On prend de même au lazo des taureaux et des ours. Les mules et les ânes sont aussi d'une race excellente. A l'exemple des Arabes, en partie leurs aïeux, les colons espagnols font jeûner un cheval avant de s'en servir pour une course longue et rapide. L'espèce des moutons est fort belle, mais leur laine n'est l'objet d'aucun soin. Les bois de construction abondent en Californie ; les plus précieux appartiennent à la famille des conifères. Il y a des pins d'une hauteur prodigieuse, jusqu'à 230 pieds ; on en trouve souvent de 100 mètres de haut et de 20 pieds de circonférence.

Les vallées et les bois sont peuplés de cerfs, de daims, de chevreuils, d'ours, d'onces, de castors, d'écureuils, de lapins et d'antilopes. On y remarque aussi des perdrix huppées, des outardes et des oiseaux-mouches ; les bords de la mer offrent des alcyons, des goëlands, de superbes vautours et de grands aigles bruns à tête blanche. Le seul reptile dangereux est le serpent à sonnettes, dont la taille est petite et qui fuit l'homme au lieu de l'attaquer. La mer et les ports sont remplis de poissons, de baleines, de marsouins, d'éléphants marins et de bancs de sardines.

La Californie ne possédant aucune espèce d'industrie, l'exportation ne se compose que des produits naturels du pays. Les cuirs de bœuf sont l'article principal. Les cuirs de cheval ont peu de cours. Les peaux de castor se vendent à la livre. Après les cuirs viennent, comme articles de valeur, les suifs de bœuf, de cerf et autres animaux. Les bois de Californie ne sont envoyés qu'aux îles Sandwich.

Parmi les objets importés, les Californiens recherchent les articles français, tels que les indiennes de Mulhouse, les vins de Bordeaux, les eaux-de-vie de Cognac, etc.

Les mœurs des Californiens, et il ne s'agit point ici des tribus indiennes qui errent dans les parties non habitées par les descendants des Européens, sont celles de leurs ancêtres, les colons espagnols ; ils ont de plus quelques-unes des habitudes de luxe des Européens, et un penchant pour l'ivrognerie et le jeu. Un Californien porte toujours dans les fontes de sa selle, à côté de ses armes, une bouteille d'eau-de-vie. Ces hommes, de très belle race, ne vont jamais à pied. Leur premier soin en se levant est de seller un cheval, qui reste attaché à la porte de leur maison, et dont ils se servent même pour des distances moindres de 50 pas. Leur vie s'écoule dans l'oisiveté; jamais ils ne travaillent la terre. Si l'on pénètre dans un rancho, on trouve les hommes couchés, fumant le cigarre et buvant l'eau-de-vie, tandis que les femmes, qui par le fait remplacent les hommes dans les travaux ailleurs dévolus à ceux-ci, s'occupent un peu d'agriculture et de jardinage; elles louent quelques Indiens qui les aident à faire de petites semailles. Ces femmes sont en général grandes, fortes, belles et très fécondes, ayant jusqu'à douze ou quinze enfants; elles manient les chevaux et le lazo avec autant d'adresse que leurs maris, auxquels encore elles sont supérieures par l'intelligence et les qualités morales.

Les Californiens, cavaliers intrépides qui naissent et meurent pour ainsi dire à cheval, aiment passionnément les courses, et s'y défient par de gros et ruineux paris. Ils jouent aux cartes, aiment les combats de coqs, de taureaux et d'ours. Ils se réunissent lors des fêtes des missions, et dansent chaque fois au moins deux jours et deux nuits, sans autre interruption que pour l'heure des repas. Ils vous engagent souvent à les accompagner à 2 ou 300 lieues, uniquement pour danser quelques jours à une réunion de famille. Ils ont pour la musique un goût tout aussi prononcé, et presque tous possèdent une guitare pour s'accompa-

gner dans leurs airs. Enfin, leur hospitalité est sans limite; on ne trouve point d'auberge ou d'hôtellerie, et chacun vous accueille et vous héberge sans la moindre rétribution.

Leur premier soin en vous voyant est de vous tendre la main, de vous offrir de l'eau-de-vie, et de vous demander votre nom, votre état et le but de votre voyage; et d'avance, à leur tour, ils répondent à toutes les questions qu'ils supposent que vous leur ferez à ce sujet.

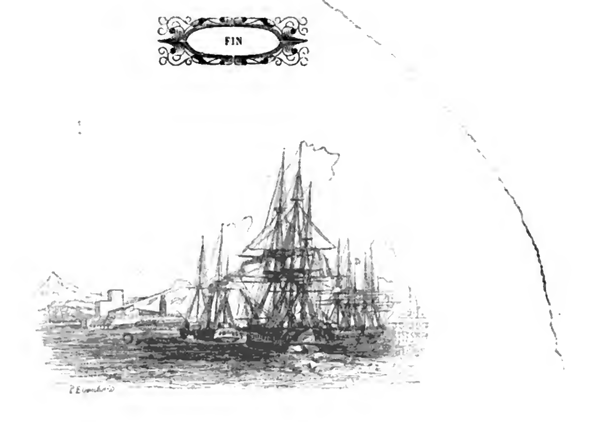
Le costume habituel des hommes est un large pantalon en drap, ouvert à partir du genou et laissant voir un caleçon en toile; plus une chemise en toile blanche, une cravate noire, une ceinture, une veste ronde en indienne, et des bouffantes aux manches; enfin des souliers en peau de daim et un chapeau noir à larges bords, avec un foulard. Les femmes ont une robe en indienne ou en soie, dont la coupe suit de loin les modes françaises, et une écharpe en coton ou en soie, pour se couvrir la tête au besoin. Les bas de soie et les souliers sont réservés pour les grandes fêtes. Lorsqu'elles vont tête nue, elles laissent pendre leurs nattes, ou même tomber leurs cheveux sans les tresser. Leur chapeau, dont la dimension est énorme, ne sert que pour monter à cheval, où elles courent avec des selles d'hommes, en se formant seulement un étrier plus long pour le pied gauche. Si un homme et une femme vont ensemble à cheval, celle-ci est devant et le cavalier derrière.

Les Californiens sont d'un commerce agréable et facile; ils sympathisent particulièrement avec les Français, qui reçoivent surtout des femmes l'accueil le plus prévenant et le plus gracieux. Ce sont elles également qui se mettent le plus en frais d'hospitalité. Mais si l'on entreprend avec des Californiens une course lointaine, il faut comme eux savoir manier, soit le lazo pour changer de monture, soit la hache pour couper le bois, l'aviron pour traverser les lacs et les rivières, et enfin la carabine pour tuer le gibier ou pour défendre sa vie contre les bêtes fauves ou les Indiens errants qui peuvent vous attaquer : sans toutes ces précautions, gardez-vous d'accepter, du moins quant à présent, les excursions californiennes dans l'intérieur, et bornez-vous au littoral.

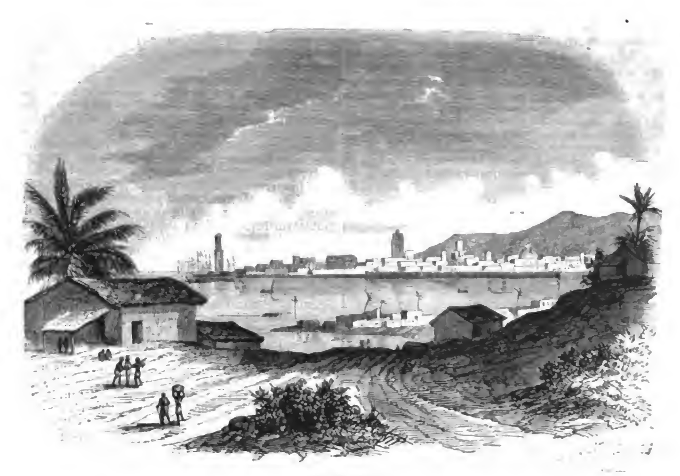
Sous d'autres rapports plus physiques, il n'est peut-être pas inutile d'ajouter ici que les Indiens de la Californie sont, en quelque sorte, plus basanés que les habitants des pays les plus chauds de l'Amérique du Sud; comme aussi les Mexicains proprement dits sont plus basanés que les Indiens de la Colombie ou du Vénézuela et de la Nouvelle-Grenade. Les peuplades éparses au nord du Rio-Gila sont plus brunes que celles qui avoisinent l'État de Guatemala. Les Mexicains, surtout ceux de la race aztèque, ont plus de barbe que d'autres indigènes de l'Amérique méridionale : aussi presque tous les Indiens des environs de Mexico et ceux de la Californie portent de petites moustaches. A une grande force musculaire les Indiens joignent l'avantage de n'avoir presque jamais de difformités; on ne voit parmi eux aucun bossu, et il est extrêmement rare d'apercevoir des louches, des boiteux ou des manchots. Tous atteignent généralement un âge très avancé. Enfin les Indiens, en général, montrent beaucoup d'intelligence; mais les Indiens cultivateurs ont moins d'énergie ou de caractère que les Indiens chasseurs.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN



Paris. — Imp. LACOUR et Comp., rue Soufflot, 16.



L'île de Cuba.

BULLOCK.

(1825.)

VOYAGE AU MEXIQUE.

PRÉLIMINAIRE.

Le Mexique, cette vaste contrée américaine, si riche en mines d'or et d'argent, en souvenirs héroïques ou atroces, en antiquités diverses, était, pour ainsi dire, ignoré de l'Europe au moment où le célèbre voyageur Alexandre de Humboldt publia son ouvrage sur les régions équatoriales. Depuis le passage de ce voyageur en ces régions au commencement du XIXe siècle, il s'est opéré de nombreux changements dans la situation politique et dans les mœurs et opinions des habitants. Il était réservé au voyageur Bullock de nous faire connaître ces changements et de compléter ainsi l'histoire naturelle et politique de ce beau pays, dont nous dirons un mot général avant de passer à la relation.

Le Mexique est borné à l'ouest par l'océan Pacifique, au midi par la baie de Honduras et la république de Guatemala, à l'est par le golfe du Mexique, et au nord par les montagnes Rocheuses et les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. L'étendue de cette contrée, formant aujourd'hui une république analogue à celle des Etats-Unis, n'est pas moindre de cent vingt mille lieues carrées. Une moitié, placée sous le tropique, reçoit les feux de la zône torride; l'autre moitié respire sous un climat plus tempéré. La grande chaîne des Cordillères, avec ses pics couverts de neiges éternelles et ses éruptions volcaniques, partage le territoire mexicain, sillonné de rivières et de lacs, parsemé d'antiques forêts, et couvert de la plus riche végétation. Les habitants sont d'une origine très mêlée, les conquérants ayant fini par se confondre avec les peuples conquis.

Les productions naturelles, particulièrement celles du plateau qui forme le centre du pays, étonnent par leur innombrable variété. Le maïs ou blé d'Inde est le premier et le plus important des aliments des naturels; on le cultive dans les régions les plus ardentes comme dans les plaines qui dominent de neuf mille pieds le niveau de la mer. La terre y rend jusqu'à trois ou quatre cents fois ce qu'elle a reçu. Les patates ou pommes de terre sont également cultivées; mais elles ne sont pas indigènes: elles viennent des montagnes du Pérou. Les Mexicains récoltent de même le manioc. La cochenille est un produit particulier au Mexique. Aucune contrée n'est pourvue d'aussi magnifiques forêts. Le sapin, le cèdre, tous les arbres gomo-résineux croissent dans les parties supérieures; l'acajou et le palmier, dans les parties inférieures. Les champs sont parsemés de fleurs et de fruits. Les montagnes recèlent des mines d'or et d'argent inépuisables, surtout vers le plateau central et dans le district de Guanaxato, dont la vallée paraît être une des plus délicieuses du monde.

On sait que l'Espagne a longtemps possédé le Mexique, et qu'elle dut cette conquête à Fernand Cortez, aventurier plein de génie, conquérant intrépide, mais souvent barbare. La possession de ce pays ne fut trou-

blée que vers 1810, où commença une fermentation qui a fini par amener l'affranchissement total des habitants et leur rupture entière avec la métropole, par la proclamation vers 1820 d'une république fédérative, aujourd'hui (1853) complétement assurée et reconnue par les principaux gouvernements de l'Europe. Ce fut donc après l'organisation de cette république que notre voyageur arriva au Mexique ; et quoique les esprits ne fussent pas encore bien calmes, il put du moins les observer à l'aise pendant six mois, et mettre en ordre ses observations dans les pages qu'on va lire.

—

RELATION.

La Jamaïque. Campêche. Orizaba. Saint-Juan de Ulloa. Isla del Sacrificios.

Le 11 décembre 1822, accompagné de mon fils, je quittai Portsmouth à bord d'un navire marchand qui devait nous conduire au Mexique. Quelques jours de navigation nous suffirent pour atteindre un climat tout différent de celui d'Angleterre. Passant en vue des Açores, nous pénétrâmes dans la mer des Antilles, sans presque avoir besoin de changer une seule voile. Montserrat, Saint-Eustache, Porto-Rico, Saint-Domingue, se présentèrent successivement à nos regards, et nous entrâmes dans le hâvre de Port-Royal, situé, comme on sait, sur la côte méridionale de la Jamaïque, après un voyage qui fut une véritable partie de plaisir. Repartant sous la protection d'un vaisseau de Sa Majesté Britannique, nous touchâmes à la Trinidad de Cuba ; et dépassant les caps Corrientes et Saint-Antoine, nous ne tardâmes guère à voguer dans le golfe du Mexique. Notre capitaine fit lever l'ancre près de Campêche, et nous allâmes à terre dans quatre chaloupes. C'était la première ville espagnole que nous voyions en Amérique ; et elle est si belle, si régulière, si bien située, que nous fûmes remplis d'admiration. Chaque maison a son jardin, et de la principale église on découvre une vue vraiment magnifique.

La traversée de Campêche à Vera-Cruz fut ensuite assez ennuyeuse, car, pour nous servir de l'expression des marins, nous eûmes plus d'une fois à « manger le vent. » Mais le nombre et la variété des tribus qui mangent les oiseaux de mer, les régiments de baleines, la multitudes des poissons volants qui se soutiennent plusieurs minutes au-dessus de l'eau, les bonites, les dauphins, et le superbe spectacle que le ciel présentait chaque soir, nous furent des sources continuelles de distraction. Dans l'après-midi du 24 février, nous espérions voir la côte du Mexique ; mais nous découvrîmes seulement, au coucher du soleil, le pic de l'Orizaba. La hauteur de cette montagne volcanique est évaluée à dix-sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et nous en étions au moins éloignés de cent cinquante milles. L'obscurité de la nuit nous la déroba bientôt. Peu après nous aperçûmes le phare de Vera-Cruz. Cependant, retardés encore par un calme, ce ne fut guère avant le lendemain midi que nous distinguâmes la ville elle-même, ses tours, ses coupoles, ses dômes, ses créneaux, non plus que le château-fort de Saint-Juan de Ulloa, seule place importante que l'Espagne eût conservée dans l'Amérique du Nord (1), et la flottille rangée sous le feu des canons. Incertains de la tournure que les événements politiques du pays pouvaient avoir prise, et par conséquent de l'accueil qui attendait notre pavillon, nous n'osions trop avancer vers le port, quand soudain apparurent dans l'air les symptômes d'une *norte* prochaine. C'est ainsi que se nomme une tempête qui souffle du nord-est, et qui, en cette saison de l'année, est très fréquente et fort dangereuse sur la côte du Mexique. Nous tentâmes alors, mais inutilement, d'aller mouiller auprès de l'île du Sacrifice ; et dans la matinée suivante, la furie de l'ouragan fut telle, il nous chassa si loin de terre, que pour revenir à la même place il ne nous fallut pas moins de toute une semaine. Pendant ce temps nous courûmes un grand risque de nous briser contre des écueils, et ne dûmes notre salut qu'à l'extrême bonté de notre câble et de notre ancre, qui nous retinrent lorsque nous n'en étions plus qu'à quelques verges.

Nous parvînmes, le 2 mars, à ancrer entre l'isla del Sacrificios et le continent. Cette petite île n'a qu'un mille et demi de long, et n'est plus qu'un simple monceau de sable, sur lequel végète une pauvre famille d'Indiens. Elle reçut le nom qu'elle porte du navigateur Grizalva, qui, le jour de son arrivée, y trouva un temple où la veille une victime humaine avait été sacrifiée. On voit encore des vestiges de ruines ; et des tas d'ossements qui blanchissent sans sépulture sur la terre montrent combien le climat fut fatal aux Européens.

Lorsque l'opération du mouillage fut terminée, on mit une chaloupe en mer ; et le capitaine, divers passagers, mon fils et moi, quittant le vaisseau, nous partîmes pour Vera-Cruz, dont nous étions éloignés d'environ trois milles. Mais, chemin faisant, nous fûmes hélés par un canot sous pavillon espagnol, dont l'officier nous somma de venir comparaître devant le gouverneur du château de Saint-Jean. Bon gré, mal gré, nous obéîmes. Il s'agissait d'acquitter certains droits de douane qui se percevaient encore au profit du roi d'Espagne. Cette affaire arrangée, nous continuâmes notre route vers la ville, à qui, vue de l'eau, ses maisons rouges et blanches, ses couvents, ses hospices, ses églises et ses fortifications donnaient une noble apparence. Mais, hélas! pourquoi faut-il que ce soit un des lieux les plus malsains du globe?...

Vera-Cruz. La promenade publique. Revue des troupes républicaines. La Posada. Marchés. Vautours.

Nous débarquâmes sur une jetée basse, mais solidement construite en maçonnerie. A peine y eus-je mis le pied, que je m'aperçus avec surprise qu'elle était pavée en partie avec des barres de fer qui portaient une large flèche, marque du roi de la Grande-Bretagne. A ce que j'appris plus tard, elles provenaient du lest d'une frégate anglaise qui les avait laissées afin de s'en retourner avec une cargaison d'épices plus considérable.

Après avoir retenu des logements dans la principale posada ou auberge, nous allâmes voir la ville et remettre nos lettres de recommandation. Pour ma part, j'en étais bien muni ; mais les voyageurs qui, partant pour le Mexique, compteraient sur une pareille pacotille, se trouveraient, je dois le leur dire, tristement désappointés. De trente que j'avais, pas une ne me valut même une invitation à dîner. Comme c'était un dimanche soir, nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de diriger nos pas vers la promenade publique qui est située au sud en dehors des murs. Elle est élégamment ornée de siéges pour les promeneurs, mais nous n'y trouvâmes pas gale compagnie. Au lieu de ne rencontrer là que de paisibles citoyens, nous assistâmes à une revue de troupes républicaines. Ce dernier mot, quoique la politique soit absolument étrangère à mon sujet, m'oblige à exposer au lecteur quels événements se passaient à l'époque de mon voyage dans cette partie de l'Amérique où je vais le conduire, et pour être plus intelligible, de lui rappeler en peu de lignes quelle avait été jusqu'alors l'histoire du Mexique.

Lorsque Fernand Cortez le découvrit en 1519 et en fit la conquête, ce pays était depuis longtemps soumis à la nation puissante et civilisée des Aztèques. Désormais il fut gouverné par des vice-rois espagnols jusqu'en 1810. A cette date, éclata

(1) Elle l'a encore perdue depuis, et aujourd'hui (1853) elle ne possède plus rien sur les côtes du Mexique. A. M.

une révolution qui avait pour but de le séparer de la mère-patrie, mais qui fut comprimée en 1819. Une seconde révolution opérée en 1820 avait presque entièrement ruiné la puissance espagnole dans cette contrée, et l'année suivante, les Mexicains avaient élu un empereur constitutionnel, Augustin Iturbide, qui, croyait-on, quand j'étais parti d'Angleterre, tenait en paix les rênes du gouvernement; mais arrivé à Vera-Cruz, la première chose qu'on m'annonça fut que cette ville et plusieurs autres places étaient au pouvoir d'insurgés républicains, qui avaient déjà une nombreuse armée. Les régiments que nous vîmes défiler en dépendaient. Deux généraux qui étaient présents et qui se nommaient l'un Santa-Anna, l'autre Vittoria, galopaient sur de magnifiques chevaux, revêtus eux-mêmes de brillants uniformes; mais leurs soldats, presque tous indiens ou d'extraction indienne, avaient bien l'air de véritables *conscrits*.

A huit heures, lorsque l'*Angelus* sonna, nous pûmes remarquer dans les rues tous les passants s'arrêter, se découvrir, se signer plusieurs fois, et ne continuer leur chemin qu'après avoir murmuré une courte prière. Nous retournâmes alors à notre hôtel, s'il est permis d'appeler de ce nom aristocratique un méchant cabaret où l'on ne put même nous donner des lits passables. Je ne parvins, quant à moi, à me procurer qu'une espèce de couchette garnie d'une dure paillasse, laquelle était couverte d'un drap et d'un bout de flanelle. C'était, du reste, tout le mobilier de ma chambre qui n'avait pas de fenêtre, et dont la seule issue communiquait avec une salle de billard où des joueurs faisaient un infernal tapage. En outre au moment de me déshabiller, je découvris que mon unique drap était tout mouillé; et quand je m'en plaignis à l'hôte, il répliqua qu'il le savait bien, mais qu'il n'en avait pas d'autre. Je m'écriai que j'aimais alors cent fois mieux m'envelopper dans ma redingote et passer toute la nuit sur une chaise. « Vous avez bien raison! » répondit-il avec le plus impassible sang-froid, et il m'abandonna sans pitié au vacarme du billard, à la chaleur, aux moustiques qui m'empêchèrent de fermer l'œil pendant une seule minute.

Au point du jour, je courus respirer en dehors, et le hasard me conduisit vers la place du marché. Il était rempli d'Indiens et de gens de la campagne, dont la variété de costumes et la différence de physionomie formaient un intéressant spectacle qui peu à peu dissipa ma mauvaise humeur. Les légumes cependant n'étaient ni abondants ni beaux, et les fruits ne valaient pas à beaucoup près ceux de la Jamaïque. La boucherie était ce qu'on peut voir de plus dégoûtant; la viande, découpée en bandes presque aussi minces que des rubans, et noircie à force de rester au soleil, se vendait non au poids, mais à la mesure. Pas une pièce de gibier. En revanche, je n'imaginais pas qu'on pût réunir une aussi grande quantité de beaux poissons.

Dans l'après-midi, nous visitâmes la cathédrale, qui est vaste, mais d'assez méchante architecture. Les chapelles latérales abondent en sculptures et dorures du goût le plus détestable, et sont pitoyablement décorées de mauvais tableaux et de statues peintes, tandis que leurs gros chandeliers d'argent massif sont si sales que vous les prendriez plutôt pour du plomb.

La plupart des maisons de Vera-Cruz sont grandes, hautes, quelques-unes de trois étages, toutes bâties dans le vieux style espagnol ou mauresque et renfermant d'ordinaire une cour carrée, le long de laquelle règnent des galeries couvertes. Elles ont des toits en terrasses, et sont bien adaptées au climat. Généralement, les façades sont ornées de balcons en bois, et la disposition intérieure est la même que dans la Vieille-Espagne. La ville entière, aussi bien que la citadelle, est construite en corail, et le ciment qui attache ensemble les divers blocs est formé de la même matière, qu'on emploie également pour les toits et les planchers. Elle est si dure, qu'en certains endroits l'usure lui donne le poli du marbre. Il y a une assez belle place, dont l'hôtel du gouverneur forme un côté, et la cathédrale un autre. Dans les rues, les piétons peuvent souvent marcher sous des portiques qui les protégent à la fois de l'accablante chaleur du soleil et des grosses pluies qui tombent par torrents, lors de la saison humide.

Lorsqu'on arrive à Vera-Cruz par mer, on y compte jusqu'à seize coupoles ou dômes. Mais lors de mon passage, presque toutes les églises, tous les couvents, tous les monastères étaient fermés; et depuis que la ville n'appartenait plus aux Espagnols, la plupart de ces édifices tombaient en ruines. Puis, rien de plus triste pour des étrangers, habitués au bruit des cités européennes, que l'air sombre et le mortel silence de Vera-Cruz. Ce serait pour tout autre lieu un déshonneur de dire que l'herbe pousse dans les rues; mais ici, que ne donnerait-on pas pour en voir? Ici, en effet, on ne découvre pas autour de soi un seul arbre, pas le moindre vestige de végétation; de même à plusieurs milles aux environs, et il n'y a que la marée qu'on n'apporte pas de plus loin. La seule eau bonne à boire est celle de la pluie qui se conserve dans des citernes. Malgré donc que les marchés soient passablement approvisionnés par les Indiens, il fait cher vivre aux hôtels, où d'ailleurs on est fort mal traité. Toutes les denrées sont d'un prix exorbitant, sauf le poisson qui, comme je l'ai déjà dit, est commun et délicieux. On peut à peine se procurer du lait, car faute de pouvoir les nourrir, il n'y a de vaches qu'à une énorme distance. Le manque absolu de végétation prouve en même temps la pauvreté du sol et l'insalubrité du climat. Je ne sais si tel ou tel désagrément personnel me rend injuste; mais Vera-Cruz me semble l'endroit le plus désagréable de la terre, et sa réputation d'être le plus malsain donne naturellement le frisson aux étrangers tant qu'ils restent dans l'enceinte de ses murs, entourés par des sables arides, d'immenses marais, et des savanes dont les fétides exhalaisons ne sont dissipées que par des vents impétueux. La saison pluvieuse, qui dure de mai à octobre, et qui est aussi la plus chaude, envoie toujours au tombeau un grand nombre d'habitants, et non-seulement de ceux qui sont nés en d'autres pays, mais encore des Mexicains eux-mêmes; car, pour ne pas mentionner les diverses maladies ordinaires auxquelles notre frêle nature est sujette, le choléra (*black vomit*), ce fléau de l'humanité, devrait seul, si on y songeait, défendre aux voyageurs l'entrée de cette ville, surtout lorsqu'ils ne sont mus comme moi que par des motifs de curiosité. D'après ce qui précède, on croira aisément que la société de Vera-Cruz doit être fort restreinte, et que les mœurs y sont très dissolues. Parmi les négociants européens que des espérances de fortune attirent, peu sont mariés. Quant aux femmes mexicaines, je n'en saurais parler, car je n'eus jamais avec aucune d'elles cinq minutes de conversation.

Vera-Cruz, au dire de toutes les personnes que j'interrogeai sur ce sujet et qui me semblaient à même d'être bien informées, ne renferme que sept mille habitants. Humboldt, qui visita cette place en 1802, porte le chiffre de la population à seize mille âmes; mais sans doute ce chiffre diminue toujours, car la ville paraît assez grande pour en avoir à certaine époque contenu de vingt à vingt-cinq mille. Quand on ne connaît pas encore les régions tropicales et qu'on débarque à Vera-Cruz, on doit être surpris de la multitude de vautours qu'on y voit. Ils ne sont pas plus sauvages dans les rues que des volailles domestiques, et comme les chiens de montagnes à Lisbonne, ils se chargent de nettoyer la voie publique, dévorant aussitôt toute espèce d'ordures qui peuvent y être déposées. Leurs sens de la vue et de l'odorat sont très fins. Pendant que j'empaillais certains poissons dans une chambre située au faîte de notre *posada*, les toits environnants étaient encombrés de ces oiseaux qui attendaient avec inquiétude leur revenant-bon; et lorsque je jetai les intestins ils furent, après beaucoup de disputes, avidement dévorés. Les vautours vivent sur le pied de

paix avec les chiens, et j'ai souvent vu les uns et les autres se repaître sans jalousie de la même charogne. Ils passent la nuit sur les toits des églises, où ils perchent par volées de plusieurs centaines.

Mon intention, lorsque je m'étais embarqué pour le Mexique, était surtout d'en visiter la fameuse capitale, Mexico. Mais, par suite des derniers événements politiques, et comme les armées belligérantes des impérialistes et des républicains se trouvaient précisément campées sur la route, je ne savais pas si je ne courrais aucun danger. Pour m'en informer au juste, j'obtins une audience des généraux qui commandaient à Vera-Cruz; et ces messieurs n'apprirent pas plutôt que le but de mon voyage était tout scientifique, qu'ils me délivrèrent un passeport jusqu'au dernier village en leur pouvoir, présumant bien, dirent-ils, que leurs ennemis, quand ils connaîtraient mes motifs, s'empresseraient aussi de me protéger.

Départ de Vera-Cruz. Désert sablonneux. Vera-Aqua. San-Rafael. Puente del Rey. Puente del Reyna. Auberge de la route.

Je louai donc une voiture traînée par huit mulets, et, le 8 mars, avec mon fils et un domestique, je partis pour Xalapa, ville située dans la direction de Mexico, et distante de Vera-Cruz d'environ vingt deux lieues. En Europe, nous n'eussions mis, par la plus mauvaise diligence, que sept ou huit heures pour faire le trajet; mais dans cette partie de l'Amérique, il ne nous fallut pas moins de quatre longs jours.

A la sortie des portes de Vera-Cruz, on rencontre immédiatement une contrée sablonneuse, sans route, sans végétaux, sans habitations, enfin un véritable désert où ne se montre aucune trace de nature vivante; et, n'eussent été çà et là des squelettes de chevaux et de mulets morts en le traversant, nous aurions pu croire qu'il n'avait été jamais traversé. Nous longeâmes d'abord le rivage de la mer; puis, au bout de quelques milles, nous arrivâmes à un pont sur lequel on passe le cours d'eau de Vera-Aqua. Dès lors nous quittâmes la côte, et nous cheminâmes vers l'intérieur des terres à travers un sable fin où nous faillimes être suffoqués, tant par la chaleur du soleil que par la poussière. Vers le soir, cependant, les chemins devinrent meilleurs; l'aspect aussi de la contrée s'améliora par un peu de végétation, avant que nous eussions atteint San-Rafael, où nous passâmes la nuit.

L'auberge de ce village ne valait ni plus ni moins que toutes celles qu'on trouve dans le pays. Donc, quand je l'aurai décrite, ainsi que l'accueil que nous y reçûmes, on aura une idée exacte des autres. Elle consistait en un vaste hangar couvert de feuilles ou de roseaux, dont les côtés, en tout semblables à ceux d'une cage, laissaient librement circuler l'air et voir de dehors ce qui se passait dedans. Le toit avançait de beaucoup au-delà des claies qui servaient de murs; et sous cette saillie plusieurs voyageurs étaient déjà couchés à terre, s'inquiétant peu de passer la nuit à la belle étoile. L'hôte emporta notre bagage dans l'intérieur, et quand nous lui demandâmes où il comptait nous loger, il nous répondit que sauf notre respect ce serait avec nos malles. Tout ce qu'il avait à nous offrir, c'était pour notre attelage du maïs, pour nous-mêmes un abri contre la pluie, de la mauvaise eau, un peu de pain, et des planches en guise de couchette. Heureusement, nous avions des matelas et quelques vivres avec nous, et après un frugal souper, nous espérions que la fatigue allait nous servir de soporifique; mais nous ne pûmes fermer l'œil. D'abord, en effet, dans la même pièce que nous, il y avait beaucoup d'autres personnes, des hommes, des femmes, des enfants, et jusqu'à des poules. Ensuite les diverses bêtes de somme des voyageurs étaient attachées en dehors, à notre tête, et tandis que nous entendions les chevaux manger leur provende, les mulets ruer et se battre, les muletiers jurer, les chiens aboyer et les ânes braire, nous étions dans une atmosphère étouffante, parmi des myriades de mosquites qui ne cessèrent de bourdonner à nos oreilles et de nous piquer. Aussi, dès que reparut le jour, nous n'eûmes rien de plus pressé que de remonter en voiture.

La route que nous suivîmes était meilleure que la veille. Elle avait été, dans certaines parties, ouverte à force de travail et d'argent au milieu de marécages qui autrement eussent été impraticables. On était alors dans la saison sèche, de sorte que la terre et la plupart des arbres offraient une affreuse nudité; mais aux endroits où il restait encore de l'eau, et souvent nous traversâmes l'espace des trois ou quatre milles de suite qui en étaient couverts, les plus magnifiques plantes apparaissaient dans toute la vigueur de la végétation, et formaient le plus bizarre contraste avec la stérilité que nous voyions ailleurs. De temps en temps, dans de belles situations et à de courtes distances de la route, nous apercevions des huttes indiennes, qui, joliment bâties, couvertes de feuilles de palmier et closes de nattes, ne ressemblaient aucunement à celles des bords du Rencin, où se vendait de l'*aguardiente*, c'est-à-dire de l'eau-de-vie. Nous passâmes par plusieurs districts auxquels on avait mis exprès le feu, afin de détruire les mauvaises herbes et de fertiliser la terre; et c'était un curieux spectacle que de voir avec quelle rapidité s'étendaient les flammes. Sur les lisières, nombre de vautours se tenaient à l'affût des animaux qui étaient ainsi forcés de fuir leurs retraites, et se jetant sur eux à leur première apparition, ils les dévoraient avec leur gloutonnerie caractéristique. Nous remarquâmes aussi grand nombre d'aigles, d'éperviers, de corneilles, d'orioles, de coucous; et le rossignol de Virginie, avec son plumage d'un écarlate éblouissant, filait sans cesse comme un météore devant nos yeux.

Vers une heure après midi, nous parvînmes à un assez gros village indien, où il y avait une église couverte comme les simples habitations qui l'environnaient. Tandis que nous prenions quelques rafraîchissements en dehors de la *posada*, sous la saillie du toit, la messe vint à finir, et nous fûmes alors l'objet de la curiosité de tous les fidèles. Mais ils paraissaient les plus innocentes gens du monde, se comportèrent à notre égard avec beaucoup de politesse, et furent ravis de quelques verres de vin que nous leur distribuâmes. La contrée que nous parcourûmes ensuite, et par d'assez mauvais chemins, était stérile et brûlée; mais quand nous eûmes gravi et descendu une autre montagne, il se fit un soudain changement. La végétation reparut, la route redevint excellente : car elle était ou taillée dans le roc ou supportée par une fondation de maçonnerie. Enfin nous arrivâmes au magnifique *puente del Rey*, ou pont du Roi. Il sert à franchir une large et rapide rivière qui se précipite à travers un profond ravin, bordé de chaque côté par de hauts rocs à pic. Les rocs, couronnés et flanques de canons, en font un des principaux postes militaires entre l'Atlantique et la capitale du Mexique. Il était alors occupé par les troupes républicaines. Le village où il nous fallut loger était encombré de soldats. A la fin cependant nous trouvâmes de la place. Dans la soirée, nous allâmes, avec quelques officiers qui se montrèrent pour nous pleins de courtoisie, nous promener sur les bords de la rivière, et nous nous baignâmes dans ses ondes transparentes avec une volupté qu'on ne pourrait bien sentir, à moins d'être resté longtemps comme nous captifs à bord d'un vaisseau, d'avoir ensuite débarqué à Vera-Cruz, puis, tout récemment, traversé un désert où, pour étancher notre soif brûlante, nous n'avions que de mauvaise eau. Pleins de reconnaissance pour cette délicieuse rivière, nous voudrions ici en mentionner le nom, mais les habitants ne surent que nous dire qu'elle s'appelait la *rivière du Pont*.

Après avoir passé une meilleure nuit que la précédente, nous repartîmes au point du jour. La route fut excellente toute la première partie de la journée, et

vers deux heures nous atteignîmes un respectable village, où il y avait aussi une rivière et un pont appelé, celui-là, *puente de la Reyna*. Il renfermait la moins misérable auberge que nous eussions encore rencontrée. Les murs du bâtiment étaient du moins en pierres, et le toit de tuiles. Du moins, dans l'appartement qu'on nous donna, trouvâmes-nous une table et des chaises. Comme nos provisions étaient presque épuisées, nous dûmes recourir à celles du lieu, et on nous servit une bonne omelette au lard. Bien plus, nous la mangeâmes sur une nappe, mais qui, à vrai dire, n'était pas très propre. En l'ôtant, le garçon qui nous servait nous fit tous rougir, j'en ai honte encore : voyant que nous négligions de remercier Dieu après notre repas, il prononça lui-même d'une voix grave la prière accoutumée. Le pays que nous traversâmes ensuite fut misérable, et le chemin si mauvais, que pour soulager les pauvres bêtes qui traînaient notre voiture, nous en descendîmes et marchâmes la plupart du temps. Par la même raison, nous fûmes obligés de faire halte plus tôt qu'à l'ordinaire.

Mais le lendemain, la contrée nous présenta comparativement un aspect enchanteur. Nous respirions certainement un meilleur air, qui ranima notre courage; et bientôt, à notre extrême satisfaction, nous aperçûmes des bois de chênes, car nous n'ignorions pas qu'ils marquaient la limite du choléra et de la fièvre jaune. Dès lors aussi, la face de la végétation fut toute différente. La belle route pavée sur laquelle nous roulions était bordée à droite et à gauche d'arbres et de buissons, tous nouveaux pour nous, tous différents de forme et de couleur. Vous eussiez dit une promenade à travers un parc d'Europe, dont les allées eussent offert une succession de ces arbres et de ces plantes exotiques qui n'y viennent qu'en serre-chaude. Puis atteignant le sommet d'une montagne, nous découvrîmes devant nous la belle ville de Xalapa. Ses églises et ses maisons blanches, élevées à quatre mille deux cent soixante-quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, présentaient un spectacle d'autant plus pittoresque qu'elles se détachaient sur un grand fond sombre formé par le Perote, l'Orizaba et d'autres montagnes volcaniques.

Xalapa. Description de cette ville. Détails sur les mœurs et les usages des habitants.

Xalapa ou Jalapa, d'où la drogue bien connue tire son nom, fut, jusqu'à plus de la moitié du dernier siècle, l'entrepôt des marchandises d'Europe au Mexique, et le centre de tous les intérêts commerciaux de cette partie du monde. Toutes les cargaisons, car l'insalubrité de Vera-Cruz, où elles arrivaient, ne permettait pas aux marchands de s'y arrêter, étaient portées sur des mulets à une grande foire annuelle qui se tenait dans la ville dont nous parlons. Cette foire ne s'ouvrait qu'à la suite d'une multitude de formalités et de cérémonies religieuses. Le clergé récitait d'innombrables prières et faisait de longues processions pour le succès du commerce, mais non point gratis ! et toutes les églises, tous les riches monastères qui subsistent encore, attestent ou la cupidité des prêtres ou la libéralité des négociants.

Xalapa, qui autrefois contenait une immense population, ne compte plus aujourd'hui, à en croire les habitants eux-mêmes, que treize mille âmes; et sans doute ce chiffre ira toujours en diminuant, quoique ce soit une très jolie ville. On y voit beaucoup de maisons à deux étages, qui, bâties à l'espagnole, forment un carré de bâtiments et renferment une cour plantée d'arbres et de fleurs, au milieu de laquelle est un puits ou une fontaine. Les toits sont couverts en tuiles, et se prolongeant au-delà des murs, au lieu d'être plats comme ceux de Vera-Cruz, ils ont le double avantage d'abriter les maisons du soleil pendant les chaleurs, et de les garantir d'humidité pendant la saison pluvieuse. Les fenêtres des étages sont généralement munies de carreaux et celles du rez-de-chaussée d'élégantes grilles, qui permettent une libre circulation de l'air; car le climat est si délicieux qu'elles ont rarement besoin d'être fermées.

Huit églises reçoivent encore les fidèles. Elles sont d'un style d'architecture mêlée, bien entretenues, et décorées intérieurement d'une foule de sculptures, de dorures et de peintures. Le maître-autel de la cathédrale est d'argent, et les murs sont couverts d'ornements d'or. Elle contient onze autres autels, et le service divin s'y célèbre avec une pompe tout-à-fait imposante. J'assistai un dimanche à la grand'messe, qui était splendide. Toutes les femmes de classe un peu distinguée portent du noir et sont uniformément vêtues avec un beau voile brodé qu'elles jettent sur leur tête, mais qu'on ne leur permet guère d'abaisser sur leur figure. Une grande partie de la congrégation se composait d'Indiens qui étaient venus au marché; et, vraiment c'était plaisir de voir avec quelle piété fervente ces gens simples et inoffensifs, descendus pourtant de cannibales, offraient leurs actions de grâces au Créateur.

Les magasins semblent ne pas avoir le moindre luxe, car l'usage n'est pas d'y étaler les marchandises aux fenêtres. Les boutiques de barbiers font seules exception; elles sont fort nombreuses et ont très belle apparence. Le casque de Mambrin, fixé au-dessus de la porte, leur sert d'enseigne. Les produits des fabriques européennes coûtent toujours fort cher à Xalapa, et n'y sont que de mauvaise qualité.

Quant aux habitants, mon opinion sur leur compte n'est pas, je l'avoue, des plus favorables. Ils sont des modèles d'exquise politesse; leurs hyperboles laissent bien loin en arrière la salutation ordinairement usitée en Espagne : « Puissiez-vous vivre mille ans ! » Ils n'ouvrent la bouche que pour vous dire des compliments; ils vous assurent que tout, chez eux, est à votre disposition, mais ne vous invitent que rarement à y venir. Les étrangers ne voient pas les dames. Elles ne paraissent guère dans les rues. Quand on les y rencontre, elles sont costumées comme à l'église; mais dans leurs maisons, elles sont élégantes, gaies et aimables. Elles passent pour fort galantes; mais je n'ai rien vu qui leur justifie une pareille réputation. Si celles avec qui je me suis trouvé me paraissaient n'être ni prudes ni bégueules, toujours est il qu'elles ne se permettaient absolument rien d'indécent. Le premier soir que je fus admis dans l'intérieur d'une famille, je vis avec surprise de la fumée s'élever au dessus de la tête d'une jeune personne qui touchait du piano, et m'approchant pour en découvrir la cause, je reconnus que quoiqu'elle donnât toute son attention à l'instrument, elle n'avait pas mis de côté son cigarre, mais envoyait de grosses bouffées par la bouche et par les narines. En aucun pays, assurément, les femmes ne vivent en meilleure intelligence les unes avec les autres. Elles sont toujours ravies de se rencontrer, et ne se quittent jamais qu'après plusieurs embrassades.

Mais, hommes et femmes sont généralement plongés dans la plus profonde ignorance sur tout ce qui concerne l'Europe. Ils croient presque tous que le continent est d'un bout à l'autre sous la domination de l'Espagne, et que la France, l'Angleterre, l'Italie, la Hollande, l'Allemagne ne sont qu'autant de misérables provinces dans lesquelles le monarque espagnol envoie des gouverneurs inspecter les fabriques et percevoir les impôts. Peut-être eût-il été dangereux de les contredire ouvertement. J'aimais mieux employer l'ironie. Une dame, par exemple, que je priais un jour d'accepter une robe de mousseline des Indes, me demanda où elle avait été faite. « En Angleterre, répondis-je. — Et comment l'étoffe y est-elle venue ? — Oh ! par l'Espagne, sans doute. — Oui, c'est cela, répliqua-t-elle avec une fatuité rare, l'Angleterre n'est que l'atelier de l'Espagne. » Les Xalapains s'imaginent aussi que ce sont les richesses de ce pays, ri-

chesses qu'il a tirées du Mexique, qui font vivre les autres peuples de l'Europe. Lorsque je les montre si naïfs, ai-je besoin de dire que ma canne à chaise, ma table portative, ma chambre obscure et divers objets de ce genre, les remplirent d'étonnement et d'admiration ?

J'eus l'avantage d'être une après-midi invité à une partie de campagne par un des plus respectables habitants. Nous étions une vingtaine de personnes, de jeunes dames, de jolies demoiselles, de galants militaires, et nous partîmes tous à cheval. Au Mexique, les femmes, lorsqu'elles montent sur des chevaux, les partagent toujours avec des messieurs ou des domestiques. Mais au lieu de se placer comme en Europe derrière le cavalier mâle, elles s'asseient les jambes pendant à gauche, devant lui ; et il leur entoure la taille du bras droit. Après qu'on se fut promené quelque temps, on prit place autour d'une table copieusement servie sous un pavillon rustique. Je ne saurais détailler les divers plats qui se succédèrent, tous préparés à l'espagnole. Mais ce qui me sembla extraordinaire fut la grande disette de couteaux : il n'y en avait que deux ou trois pour toute la compagnie ; et c'est, à ce qu'il paraît, l'usage du pays. Vers la fin du repas, une espèce de jeu puéril, qui rappelle les farces du carnaval à Rome, commença. Un jeune homme, roulant dans ses doigts une boulette de mie de pain de la grosseur d'un pois, la lança avec beaucoup d'adresse et sans presque être vu au visage d'une personne qui était occupée à manger. Celle-ci, cependant, devina d'où lui venait l'attaque et épia le moment de rendre la pareille à l'agresseur. Bientôt les autres convives prirent parti pour tel ou tel champion, et la bataille devint générale. Des gâteaux entiers furent employés à ce ridicule amusement, et lorsque les femmes se retirèrent sur une pelouse qui s'étendait devant la maison pour échapper aux éclaboussures, ces messieurs les y suivirent, mais ne renoncèrent pas encore au combat. Seulement il leur fallut chercher d'autres projectiles ; et quand tout le reste fut épuisé, pour munition ils ne craignirent pas de ramasser ce que des mulets avaient en paissant laissé sur l'herbe.

Puis, on dansa au son d'une guitare, dont pinça une jolie petite fille de douze ans, et plusieurs des dames accompagnèrent de leurs voix les mouvements de leurs pieds. Ensuite, on amena un jeune taureau qui fut, par une longue corde, attaché au tronc d'un arbre, et ces hommes purent alors montrer à leur tour leur légèreté et leur courage. Avec leurs mouchoirs ils mirent l'animal à tel point en fureur, qu'il rompit sa corde et s'élança sur eux ; mais en un clin d'œil, un de la troupe lui sauta sur les reins, et l'empoignant par les cornes, le maîtrisa si bien qu'on put le lier de nouveau. Cet exploit fut successivement accompli par tous les autres avec autant de bonheur, car personne ne se blessa. Après que divers jeux rustiques eurent encore amusé la compagnie, les dames observèrent que le soleil baissait, et tout le monde battit en retraite vers la maison. Je crus que c'était pour retourner vers la ville ; mais auparavant, une longue table fut apportée, et quelqu'un me dit à l'oreille que j'allais voir comment se terminaient toutes les parties espagnoles. Des cartes parurent. Aussitôt le tapis fut couvert de doublons et de dollars, et de considérables sommes furent perdues et gagnées en peu de minutes. Je fus peiné de voir que par un changement subit la plus innocente gaîté eût fait place à la plus vile des passions, et surtout que les femmes parussent déployer plus d'acharnement que les hommes. Ces beaux yeux noirs, où avaient naguère brillé le plaisir et la vie, étaient alors sombres et féroces ; on n'y voyait plus que l'expression de la cupidité et de la colère. Pas une plaisanterie, pas même un sourire, n'osèrent se hasarder pendant cette courte scène, car elle ne dura heureusement que le temps d'apprêter les chevaux. Lorsqu'on se remit en route, il s'écoula bien une demi-heure avant que la gaîté revînt.

Reste d'éruptions volcaniques. Las Vegas. Perote. Aloès américain. Pulque. Ocho d'Agua.

Nous quittâmes Xalapa le 20 mars, pour nous rapprocher de Mexico autant que la guerre civile, dont le pays intermédiaire était le théâtre, nous le permettrait. La route que nous eûmes d'abord à suivre est escarpée, mais bonne, et présente sans interruption les sites les plus pittoresques. De chaque côté poussaient les plus beaux arbres ; et parmi le nombre infini de végétaux que nous ne connaissions pas encore, nous admirâmes surtout les nopals ou poiriers sauvages, qui, de simples plantes, avaient cependant vingt-quatre pieds de diamètre et de hauteur, des feuilles parfaitement unies et rondes, d'une largeur de seize pouces, et en même temps des fruits et des fleurs. Sans cesse aussi de nombreux et charmants oiseaux voltigeaient devant nous.

Après sept ou huit lieues, l'aspect de la contrée changea soudain. Nous entrâmes dans le district de Pines, qui semble avoir été jadis le cratère d'un immense volcan. En effet, sur un espace de plusieurs milles, la terre n'est couverte que de cendres, de scories, de laves et de pierres-ponces, qui sont entassées les unes sur les autres dans toutes les formes imaginables, et qui demeurent encore dans l'état où elles furent laissées par une terrible éruption arrivée on ne sait à quelle époque. En certains endroits, d'énormes blocs, debout sur une frêle base, menacent de tomber et d'écraser les passants ; dans d'autres la lave liquide semble avoir éclaté comme une bulle gigantesque, laissant des arcades de croûte dure, hautes de soixante ou quatre-vingts pieds, épaisses de trois ou quatre, toutes creuses en dessous, et entourées de cendre molle. Cette vallée est terminée à gauche par une chaîne ou plutôt par une muraille d'une élévation colossale, comme si l'inondation de la matière fondue et brûlante s'était tout d'un coup arrêtée et refroidie au milieu de sa course impétueuse. Dans la même direction, se montrent le grand mont de Pines, et d'autres montagnes qui, revêtues de chênes rabougris, mais verdoyants, contrastent d'une façon bizarre avec la région sauvage et nue qu'on traverse.

Quand nous eûmes parcouru l'espace d'environ quatre milles cette couche de matières volcaniques, nous rencontrâmes tout d'un coup un sol mêlé d'argile et de sable, puis, peu après, le village indien de Las Végas, qui n'est absolument bâti qu'en bois, comme les habitations des montagnards de la Norwége et des Alpes. Lorsque nous eûmes dépassé ce village, l'air devint froid, le pays n'offrit plus le délicieux aspect qui nous charmait depuis quelque temps, et les végétaux perdirent encore une fois leur vigueur. Il faut toutefois excepter les grands aloès américains, dont nous commençâmes à voir de vastes et florissantes plantations. Ils poussent à une hauteur bien capable d'étonner les Européens, qui ne les connaissent que par les échantillons de leurs serres chaudes. Nous mesurâmes des feuilles qui avaient dix pieds de long, et qui, larges de dix pouces, étaient épaisses de huit. C'était l'époque de la floraison, et les tiges garnies de fleurs jaunes s'élançaient comme de riches candélabres à vingt ou vingt-cinq pieds d'élévation. Les indigènes cultivent avec soin cet aloès, dont le jus fermenté leur donne une liqueur qu'ils appellent *pulque*. Cette boisson n'est pas agréable lorsqu'on n'y est pas accoutumé, et l'odeur seule en dégoûte ; mais elle passe pour fort salutaire, et par ce motif il s'en fait une énorme consommation.

Peu à peu, après avoir atteint le district de Table-Land, nous retrouvâmes un climat plus tempéré. Chemin faisant, à travers une plaine sablonneuse, nous aperçûmes plusieurs belles *haciendas* ou fermes, toutes pourvues d'une église, ainsi que l'exige formellement la loi, et nous découvrîmes bientôt la ville de Perote qui, située au bas de la montagne du même nom, éle-

vée de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer et d'une étendue considérable, offre de loin, avec son château à droite et les faubourgs indiens qui l'entourent, un spectacle vraiment pittoresque. Mais quand on la voit de plus près, on se repent pour ainsi dire de l'admiration qu'on a d'abord éprouvée; car quoique les maisons soient bâties en pierres de taille, tel est le mode d'architecture le plus généralement suivi, mode d'après lequel on ne voit presque ni croisées ni cheminées, qu'on les prendrait plutôt pour des prisons que pour des demeures ordinaires.

Nous entrâmes au galop dans la cour d'une vaste *posada* qui, entourée de colonnes, semblait nous promettre ces mille commodités qu'on aime à trouver en voyage. Mais point. Un quart d'heure s'écoula sans que l'hôte ni aucun de ses valets vînt nous recevoir. Enfin on nous montra plusieurs appartements, entre lesquels, il est vrai, on nous laissa le choix; mais dans celui que nous choisîmes, et qui était cependant le mieux meublé, il n'y avait pour tous meubles que de mauvais bancs qui servaient de lits, et une table massive qui semblait aussi antique que la maison. Nous obtînmes une chandelle; mais c'eût été apparemment trop de luxe qu'un chandelier, et un trou dans la table autour duquel s'était accumulé un tas de suif fondu nous montra comment on pouvait s'en passer. Le souper fut à l'avenant.

Le lendemain nous traversâmes presque tout le jour des plaines arides et désolées, que terminaient à gauche de hauts rocs et des fragments de montagnes volcaniques semblables à ceux de la veille. De temps en temps des mirages se présentaient à nos yeux, et l'illusion était souvent si grande que nous voyions non-seulement de l'eau où il n'en existait pas, mais encore les objets environnants s'y réfléchir. Vers le soir, la route se rapprocha des rochers, la végétation commença à reparaître, et nous remarquâmes en grand nombre les arbres qui produisent la gomme-dragon. Nous fîmes halte à Ocho d'Agua dans une assez bonne auberge, agréablement située près d'une belle source chaude, qui forme une jolie rivière. L'abondance des oiseaux dans ce pays était fort remarquable. Il y avait des aigles, des éperviers, mais surtout des orioles rouges et noires qui, rassemblées pour s'enfuir vers le nord, étaient en assez grand nombre pour obscurcir l'air.

Le matin suivant nous repartîmes de bonne heure et déjeunâmes à Napaluca, où est une charmante église bâtie dans un bon style. Elle renfermait les meilleurs tableaux que nous eussions encore vus depuis notre arrivée au Mexique. Là, nous jugeâmes prudent, vu la mauvaise réputation du pays, de prendre une escorte qui nous menât jusqu'à la ville de Puebla. Elle devait se composer du chef de l'endroit et de cinq autres hommes, qui avaient promis d'être complétement munis d'armes à feu; mais quand il fut question de partir, nous les vîmes arriver n'ayant pour eux six qu'un mauvais fusil. Comme nous réclamions, sa seigneurie l'alcade nous assura que les armes étaient inutiles, parce que les voleurs le connaissaient bien et ne s'aviseraient pas de rester sur son passage. Quoique les routes fussent détestables et que nos mulets n'eussent pendant à peu près cinquante milles ni bu ni mangé, nous atteignîmes Puebla à huit heures du soir. Lorsque nous en approchions, nous aperçûmes divers groupes d'Indiens qui paraissaient plus riches et plus respectables que tous ceux dont nous avions jusqu'alors fait la rencontre. Ils étaient munis de cierges, de fusées, de fleurs artificielles, etc.; car la fête de Pâques approchait, et ils se préparaient d'avance à la célébrer.

Puebla ou Puebla de los Angeles. Description de cette ville. Rues. Pavage. Maisons. Églises. Police. Fabrique, etc.

Nous entrâmes dans Puebla par le pont de San-Francisco, non sans admirer à l'une de ses extrémités un beau couvent, et à l'autre l'Alameda ou promenade publique; puis nous parcourûmes diverses rues dont l'air vivant et le vacarme nous étonnèrent, car la plupart des villes où jusqu'alors nous étions passés ressemblaient à des solitudes. Traversant la grande place, qui était encombrée de monde, nous arrivâmes bientôt à la demeure d'un riche négociant chez qui nous devions loger. Comme il était tard et que nous étions fatigués, nous ne songeâmes ce soir-là qu'à souper et nous mettre au lit.

Mais le lendemain nous montâmes jusqu'au faîte du haut clocher de la cathédrale, et nous en fûmes bien récompensés par une magnifique vue de la ville et des environs. Cette régulière et belle ville fut fondée par les Espagnols en 1533. Elle renferme aujourd'hui environ quatre-vingt-dix mille habitants, qui la plupart sont aisés, vivent dans le bon style d'autrefois, et ne manquent pas de faire leurs cinq repas par jour. Telle est la splendeur des églises et des autres édifices religieux, telle est la richesse de leur dotation, que Puebla surpasse sous ce rapport la capitale même du monde chrétien. Certes, et sans qu'il faille excepter Rome, elle n'a de rivale ni en Amérique ni en Europe pour la profusion avec laquelle les autels sont ornés, pour le nombre et le prix des vases saints et des habits sacerdotaux, ou pour la pompe des processions et des autres cérémonies religieuses.

Les rues sont tirées au cordeau et larges; elles se coupent à angles droits, et à chaque point d'intersection forment plutôt une place qu'un carrefour. Le pavage n'en est pas moins solide qu'élégant. Les pierres qu'on emploie sont taillées en larges triangles, et s'assemblent de telle sorte, huit par huit, qu'il en résulte des carrés uniformes, au milieu desquels on en place une neuvième qui est ronde et de couleur différente. Autour de chacun de ces carrés, et pour les rendre plus solides, on enfonce dans l'intervalle qui les sépare les uns des autres une espèce d'encadrement fait d'éclats de pierre d'une troisième couleur; et le tout ressemble plutôt à un parquet qu'à un pavé.

Les maisons des plus simples bourgeois sont spacieuses et commodes; celles des riches, hautes de trois étages et à toits plats, ont la façade recouverte de carreaux en faïence vernie, de plusieurs couleurs, qui représentent souvent des scènes de l'Écriture-Sainte et ont l'air de somptueuses mosaïques. Ce genre d'ornement produit un bel effet, et ne ressemble à rien de ce que j'ai vu en Europe. Quelques habitations aussi sont peintes à fresque comme à Gênes, et la plupart ont sur la rue d'élégants balcons de fer avec des toits saillants bordés de tuiles en porcelaine. Chaque maison renferme ordinairement une cour carrée à galeries dont les balustrades supportent des pots chinois, dans lesquels poussent des fleurs ou des plantes qui produisent une agréable fraîcheur. Les murailles des appartements sont ou crépies ou peintes à la détrempe; mais je n'ai nulle part vu de tenture en papier. Les meubles sont en général mesquins; mais dans toutes les pièces de réception, il y a tantôt une petite statue en cire de l'enfant Jésus ou de quelque saint, tantôt une gravure représentant soit la Vierge, soit une Madeleine, soit le Christ sur la croix, et d'ordinaire la châsse ou le cadre est d'argent massif. Les planchers sont carrelés comme dans beaucoup de provinces de France et restent toujours découverts, car le climat rend inutile l'usage des tapis. La famille du propriétaire occupe habituellement l'étage supérieur; car le rez-de-chaussée forme des boutiques, des magasins, des communs, et le milieu est occupé par les marchands et les domestiques.

Puebla de los Angeles renferme soixante églises, neuf monastères, treize couvents et vingt-trois colléges, dont la description pourrait tenir des volumes sans être encore complète. Tous ces édifices sont les plus somptueux du monde. Ceux de Milan, de Gênes, de Rome, sont construits sans doute avec bien plus de goût, mais ils ne sauraient entrer en comparaison

pour la magnificence des décorations intérieures.

La cathédrale, par exemple, qui forme un côté de la grande place, est une masse énorme de bâtiments dont l'architecture n'offre en dehors rien de remarquable; mais intérieurement elle déploie un luxe qui surpasse tout ce que l'imagination la plus extravagante peut supposer. Il y a une si grande surabondance d'ornements qu'elle nuit au bel effet de l'ensemble. Le vaisseau central surtout est tellement surchargé, que les yeux ne peuvent le parcourir dans toute sa longueur. Vers le sud est placé le maître-autel, que recouvre un temple de forme antique, d'un travail exquis et d'un style très élégant, qui a été, à une époque assez récente, exécuté par un artiste d'Italie d'après des dessins pris à Rome, mais au Mexique même, et avec des matériaux indigènes. Il a de telles proportions qu'il occupe une partie considérable du chœur, et qu'il s'élève jusqu'au dôme. Son défaut est d'être trop grand, trop disproportionné avec l'édifice, et aussi trop moderne pour s'harmoniser avec les divers objets d'alentour. Les matériaux sont les plus beaux marbres et les pierres les plus précieuses qui se puissent trouver dans le Nouveau-Monde. Ses nombreuses et hautes colonnes, avec plinthes et chapiteaux d'or poli, le magnifique autel massif qui en occupe le centre et la multitude des statues qui l'environnent, tout concourt à produire un effet sans pareil. Je ne connais rien en Europe qui égale ce merveilleux temple; mais on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'appartienne pas à un monument plus digne de le renfermer. Les chapelles latérales sont encombrées toutes de statues, de bas-reliefs, de dorures, de candélabres d'argent, de balustrades, de chandeliers d'or et de mille autres ornements. Parmi les nombreuses peintures qui sont placées dans des panneaux ou contenues dans de superbes cadres, il y en a plusieurs qui paraissent des chefs-d'œuvre; mais tant de grilles empêchent d'en approcher, et les croisées admettent si peu de lumière qu'ils se perdent presque dans l'obscurité. Un jour de la semaine sainte je me rendis à l'office de ténèbres, et jamais je ne contemplai un spectacle plus éblouissant. C'était une magnificence surpassant tout ce que je pouvais imaginer de la pompe des cours. Toute la cathédrale était illuminée par des milliers de bougies dont les flammes se reflétaient dans l'or, dans l'argent, dans les pierreries dont les murailles sont littéralement couvertes; et la nombreuse vaisselle de l'église qui, exposée selon l'usage à l'occasion de la fête, était encore aussi brillante et paraissait aussi neuve que si elle fût de la veille seulement sortie des mains de l'orfèvre; puis c'était une multitude de prêtres qui officiaient revêtus des plus splendides habits; c'était une multitude de bannières, qui flottaient en tous sens; c'était une nuée d'encensoirs qui, s'élevant en cadence, remplissaient l'air des plus suaves odeurs; enfin c'était le son solennel de l'orgue, qui se mêlait aux voix les plus harmonieuses. Oh! pour rester insensible à tant de splendeur, il aurait fallu ne pas avoir d'âme!

Après la cathédrale, il faut citer au nombre des églises les plus belles ou du moins les plus riches de Puebla : celles de San-Felipe-Neri, de lo Spiritu-Santo, de Sainte-Augustine, de Saint-Dominique et de Sainte-Monique. Une chose qui nous surprit, c'est que les croisées de presque tous les édifices, au lieu de rideaux, n'ont qu'une seule grande feuille d'albâtre très dure et très transparente, qui ne laisse pénétrer qu'une douce et pure clarté, assez semblable à celle du clair de lune, et bien propre à donner aux édifices un aspect religieux. Les fonts baptismaux et les bénitiers, qui sont en général très vastes, sont aussi faits d'un seul morceau de la même pierre, qui se trouve à quelques lieues de la ville.

Puebla est gouvernée par quatre alcades ou maires, qui ont sous eux seize officiers dont les fonctions correspondent à celles de nos commissaires. La police semble sévère et bien faite. De belles voitures de louage, attelées de mulets, stationnent au coin de chaque rue. Sur la grande place se tient un marché où les Indiens apportent en abondance toute espèce de denrées, hormis le poisson, qui est toujours rare et cher, à cause de la distance de la mer et du manque de rivières ou de lacs. Les gourmets néanmoins reçoivent souvent la marée de fort loin, et renfermée dans d'épaisses croûtes de pâtisserie où on l'a fait cuire à moitié, pour qu'elle se conserve mieux. A Puebla, comme dans la plupart des autres villes mexicaines, les marchés commencent dès la pointe du jour, et rien de plus intéressant pour un étranger que de les voir encombrés d'Indiens de différentes tribus, qui tâchent de s'arranger et d'étaler leurs marchandises le plus avantageusement possible. Elles sont toutes placées à terre et garanties du soleil par des parasols de grossière construction. Les femmes indiennes, propres, vêtues avec élégance et entourées de leurs enfants, exposent en vente les beaux fruits et les beaux légumes du tropique, qui ont été souvent apportés de fort loin des districts chauds, *tierras callientes*. La volaille, qui est abondante et qui coûte peu, occupe une autre division de la place, et d'un troisième côté on trouve des aliments cuits d'avance. Là, les Indiens préparent, sur des feux de charbon, en quantité énorme et d'une multitude de façons, des viandes de boucherie, de volaille et des légumes. Leur cuisine est, en général, fortement assaisonnée de poivre du Chili, ingrédient favori de tous les mets des indigènes. Des monceaux de poterie sont entassés ailleurs; car au Mexique, tous les ustensiles de ménage, tous les vases où se cuisent les vivres, sont faits de terre et non de métal. Aussi, sans parler du grave inconvénient qu'on évite, peut-on pour quelques schellings se monter une batterie dans les règles. Plus loin, on remarque avec plaisir l'élégante manière dont les Indiens exposent aux regards des chalands une variété de breuvages dont les couleurs et les goûts diffèrent. Un vase de faïence rouge, beaucoup plus vaste qu'il ne s'en fabrique dans toute l'Europe, et qu'on prendrait pour un étrusque à la forme et aux ornements, est rempli d'eau et presque enterré dans du sable humide. Diverses fleurs, mais surtout des pavots, sont placées entre les carafes qui contiennent des boissons fortement colorées, du chocolat, de la pulque et des glaces; toutes bonnes choses dont, pour une bagatelle, des matrones à mine respectable vous servent une grande tasse. Le pain est préparé dans toutes les formes et avec toutes les farines; et on n'en saurait trouver de meilleur que le pain de blé. Enfin tous les objets de première nécessité, et beaucoup de ceux qui ne sont que de luxe, se vendent à Puebla un prix très raisonnable.

Cette ville était autrefois renommée pour les grosses étoffes de laine qu'elle fabriquait; mais c'est une branche d'industrie qu'elle a presque laissé tomber. Elle fabrique encore une immense quantité de savon, qui s'exporte dans tout le Mexique. On le façonne en oiseaux, en poissons, en quadrupèdes, en fruits; bref, on lui donne mille formes bizarres. Les confiseurs mexicains excellent dans l'art des confitures et des gâteaux, dont il se fait une énorme consommation sur la table des principaux habitants. J'ai ouï dire, par exemple, qu'au couronnement de l'empereur Iturbide, plus de cinq cents espèces de friandises avaient été servies au dessert.

L'opulence de la plupart des bourgeois de Puebla est attestée par leurs équipages et leurs suites. De belles voitures, traînées par des mulets à riches harnais, et suivies de domestiques en brillante livrée, galopent dans les rues et sur les promenades publiques, particulièrement les jours de dimanche et de fête. Les divers endroits où il est de mode qu'on se promène ne sont pas dignes d'une aussi belle ville, et n'offrent pas aux Européens un spectacle bien attrayant, car on n'y voit presque jamais d'autres femmes que celles qui passent au galop dans leurs carrosses. Même, ce n'est qu'aux processions, et quand elles vont à l'église ou qu'elles en reviennent, que les dames d'un certain



Marchés à Puébla.

es, qui, dans le premier
ute espèce de gens. Des
momentanément, se louent
ibution; et quoique ces
cérémonies ne soient nul-
oujours à un degré extra-
érêt des habitants.
a la nouvelle que l'empe-
ésigné le pouvoir aux répu-
civile se trouvait ainsi ter-
re passeport pour Mexico.
le-champ Puebla pour ga-
llant visiter l'antique cité de
illes, nous ne primes pas la

rtin. Rio-Frio, Ayotla.

nade en voiture, à travers des
presque mûrs et entrecoupés
nous conduisit à Chollula. Cette
des Espagnols, était une des
lexique. Elle était renommée
oles, par la splendeur de son
ainteté de ses temples, dont il
ruines. Mais elle est aujour-

d'hui bien déchue, au point que, sans mauvaise intention, je demandai à notre hôtesse à combien d'âmes pouvait s'élever la population du *village*. Ce terme, sans doute, la piqua au vif; elle le repoussa avec indignation. Elle s'écria qu'on avait toujours compris Chollula parmi les premières villes mexicaines, et qu'il était notoire que ses guerriers avaient aidé le *grand capitaine* à subjuguer Mexico; puis, baissant la tête, elle finit par avouer que le nombre des habitants n'y était plus que de six mille.

Chollula, située au milieu d'un vaste plateau, renferme beaucoup de rues régulières et larges, que bordent des maisons la plupart hautes d'un étage et à toits plats. Elle vous semble, quand on s'y promène, conserver encore l'aspect qu'elle devait présenter au XVIe siècle. Ce fut là que Cortez, marchant vers la capitale, fut salué comme un libérateur et comme un frère; mais venant par hasard à découvrir que ces flatteuses salutations n'étaient destinées qu'à mieux cacher un plan traîtreusement conçu pour l'assassiner lui et les siens, avec sa présence d'esprit accoutumée, avec cette décision de caractère qu'on lui connaît, il arrêta les principaux personnages du lieu, et non-seulement les mit à mort, mais pour faire un terrible exemple et pour effrayer tous les Mexicains, massacra encore au moins soixante-dix mille habitants. Ceux qui survécurent s'empressèrent ensuite de l'aider à

réduire l'antique capitale sous le joug espagnol.

A notre sortie de Chollula, nous franchîmes pendant deux lieues de florissantes plantations d'aloès; puis rejoignant la grande route qui passait au milieu de champs bien cultivés, nous arrivâmes vers le soir à la ville de Saint-Martin, où l'auberge qui nous reçut n'était pas si misérable que de coutume. Au moment de nous mettre au lit, les postillons vinrent nous avertir respectueusement que, quoique nous eussions un long chemin à parcourir le jour suivant, ils ne pourraient, comme c'était Pâques, se mettre en selle qu'après avoir entendu la messe; et l'hôtesse ajouta que ses gens, avant de préparer à déjeuner, voudraient, à coup sûr, s'acquitter de leurs devoirs religieux. Pour éviter ce retard fâcheux, il nous suffit de persuader aux postillons qu'ils pourraient atteler de nuit, car ils craignaient surtout le scandale, et de partir nous-mêmes à jeun. Le pays que nous traversâmes alors était varié, bien arrosé et souvent cultivé avec soin. Chemin faisant nous tuâmes de beaux oiseaux, et nous vîmes un cayjulte ou chien sauvage, de la grosseur à peu près d'un loup. Lorsque nous eûmes pris quelques rafraîchissements au village de Rio-Frio, qui ne consiste qu'en une maison, un cabaret et une douzaine de huttes d'Indiens bâties en bois, nous poursuivîmes à travers de belles forêts de sapins et de chênes. Dans la soirée, après avoir longtemps gravi, nous vînmes tout d'un coup en vue de la vallée de Mexico, qui, semée de grands lacs et terminée par une chaîne de montagnes volcaniques, s'étendait comme une carte devant nous. La descente fut ensuite rapide: mais toute notre attention était absorbée par l'admirable paysage qui se déroulait de plus en plus distinctement sous nos yeux.

Au coucher du soleil, nous fîmes halte en un lieu nommé *Azotla*. La ville de Mexico n'était plus qu'à quelques milles, et la pensée que nous y déjeunerions le lendemain nous empêcha longtemps de nous endormir.

Mexico. Les alentours. Les rues. Les maisons. La Plaza major. Le palais du gouvernement.

On croira sans peine que nous fûmes sur pied dès l'aurore, mais le mauvais état de la route ne nous permit pas d'avancer aussi vite que nous l'aurions voulu. Après une heure de marche cependant, nous aperçûmes Mexico, et nous vîmes cette merveille des merveilles, située, ce qui nous étonna beaucoup, au milieu d'un vaste marais. Nous le traversâmes sur une mauvaise chaussée, et notre étonnement s'accrut à chaque pas, car l'antique et impériale cité dont nous approchions ne présente à l'extérieur que l'aspect le plus mesquin. Puis, à l'entour, régnaient un silence mortel et une affreuse solitude. Je me demandais quant à moi si c'était réellement la splendide capitale du Mexique où j'allais entrer, et si elle valait la peine que pour la connaître j'eusse quitté mon pays et mes plus chères habitudes, encouru des privations de tout genre et franchi une moitié du monde. Bientôt nous arrivâmes aux barrières, et passant à travers le cordon de troupes qui entourait la ville, nous entrâmes dans les faubourgs qui étaient encore laids et sales. On n'y voyait que des gens couverts de haillons ou enveloppés dans un simple drap. J'étais si désappointé, que j'hésitais de plus en plus à me croire dans la capitale du Mexique, ce grand marché des métaux précieux, cette source principale d'où ils se répandent dans toutes les parties du monde habité.

Cependant, quelques minutes encore, et quand j'eus pénétré dans la ville proprement dite, oh! toutes les descriptions que j'avais pu lire, tous les récits que j'avais pu entendre de la régularité et de la largeur des rues, de l'élégance et de la grandeur des églises et des maisons, me semblèrent alors, je l'avoue, inférieurs à la réalité, alors en un instant j'oubliai erreis et fatigues; je m'en crus cent fois trop payé par le magnifique spectacle qui s'offrait à mes regards stupéfaits.

Les rues en effet, dont j'avais craint qu'on ne m'eût à plaisir exagéré la beauté, ont presque toutes deux milles de longueur. Elles sont parfaitement droites, parfaitement unies, et chacune de leurs extrémités laisse apercevoir les montagnes qui entourent la vallée. L'élévation du plus grand nombre des maisons est uniforme. Elles sont en général hautes de deux étages, chargées d'ornements, et garnies d'un double rang de balcons d'un travail exquis, soit en fer peint ou doré, soit en cuivre. Au rez-de-chaussée, comme à chacun des deux étages, les appartements ont d'ordinaire de quinze à vingt pieds de haut. On entre par une large porte-cochère toute couverte de ciselures et d'agréments de métal, qui ouvre sur un portail élevé souvent de trente pieds. Ce portail mène dans une cour que les divers corps de bâtiments environnent, qui est remplie d'arbres et de fleurs produisant un délicieux effet, et qui au niveau de chaque étage a une galerie élégante où l'on peut se promener sans craindre ni le soleil ni la pluie. Le rez-de-chaussée est habituellement occupé par le concierge et les autres domestiques; le premier se loue quelquefois; au second, qui est l'appartement principal, habitent les propriétaires eux-mêmes, qui ont un escalier séparé en pierres de taille, et d'une grande magnificence. Rien n'est plus en harmonie que ces hôtels avec le délicieux climat d'un pays où tout changement de température est presque inconnu, où règne un perpétuel printemps, où on ignore ce que c'est qu'une cheminée, et où il n'est pas même nécessaire d'avoir des carreaux de vitres aux fenêtres pour empêcher que la fraîcheur de la nuit ne pénètre dans les chambres à coucher. Les deux seules choses nécessaires sont un toit assez solide pour résister aux grosses pluies qui tombent à certaines époques, et de hauts appartements pour permettre que l'air circule en liberté. Or, rien à coup sûr ne pouvait mieux avoir ce double résultat que le style d'architecture introduit au Mexique par les Espagnols.

Les façades des hôtels sont en général peintes à la détrempe, en blanc, en cramoisi, en brun, ou en vert clair, et offrent un charmant coup d'œil. La sécheresse de l'atmosphère est telle que la couleur se conserve fraîche pendant plusieurs années. Beaucoup de ces façades portent en outre des inscriptions tirées de l'Écriture ou des stances adressées soit au Sauveur des hommes, soit à sa divine mère.

Il y en a d'autres qui sont entièrement couvertes de porcelaine vernie, dont les divers carreaux sont symétriquement assemblés ou même représentent des scènes entières. Les murs des grands escaliers sont aussi ornés fréquemment de la même manière, et c'est une remarque qui peut encore s'appliquer à ceux de plusieurs églises. Toute cette porcelaine a été sans doute fabriquée en Hollande et dans les Pays-Bas, du temps que ces pays dépendaient de l'Espagne.

Les toits de toutes les maisons, ou du moins le plus grand nombre, sont plats, construits en briques, et généralement couronnés de fleurs. Ces terrasses ou plutôt ces jardins suspendus permettent aux habitants de passer d'une manière délicieuse les belles soirées; car tandis qu'ils ont sous les yeux une vue magnifique, l'air frais qu'ils respirent est d'autant plus pur qu'aucune fumée ne le souille jamais. Grâce à cette espèce d'ornement, Mexico, vu d'une certaine hauteur, présente un aspect beaucoup plus beau qu'aucune des villes de l'Europe, où des toits biscornus en tuiles rouges et d'affreux tuyaux de cheminées sont les principaux traits du paysage.

Mais, si telle est à l'extérieur la merveilleuse somptuosité de la capitale du Mexique, on ne peut dire qu'intérieurement les ameublements et les décors de la plupart des maisons répondent à leur splendide apparence. La fermeture des mines, l'expulsion des

riches familles espagnoles, et quinze années de révolutions, avec tous les maux qui accompagnent nécessairement la guerre civile, ont amené de tristes changements dans les fortunes des particuliers et dans l'état général du pays. Or, toutes ces calamités, c'est la capitale qui les a le plus affreusement ressenties. La vaisselle d'or, les escaliers, les superbes tables, les candélabres et les autres meubles d'argent massif, les bordures de même métal qui entouraient les glaces et les tableaux, tout a successivement pris le chemin de la Monnaie, et sous la forme de dollars circule maintenant à travers l'Europe et l'Asie. Des familles, dont les revenus annuels s'élevaient jadis à plusieurs millions, peuvent à peine subsister aujourd'hui dans la plus profonde misère...

La Plaza-Major ou grande place de Mexico est une des plus belles qu'on puisse voir. Le côté oriental est occupé par la cathédrale et par le *Segrario*, c'est-à-dire par l'église de la paroisse; celui du nord par le splendide palais du vice-roi, devenu l'hôtel du gouvernement; celui du sud par une belle ligne de maisons, au centre desquelles on remarque le palais construit par Cortez et maintenant appelé *Casa de Stada;* enfin celui de l'ouest par une rangée de bâtiments dont la partie inférieure est disposée en galerie, et qui forment de belles boutiques, des magasins, et différents bureaux administratifs. Au milieu de la place est une belle statue équestre du roi d'Espagne Charles V. Lors de mon arrivée à Mexico, cette statue était enfermée dans un vaste globe de papier peint que surmontait une figure de Renommée, et formait le centre d'un immense amphithéâtre que l'ex-empereur Iturbide avait momentanément fait établir pour des combats de taureaux. Cette construction n'était pas des plus gracieuses; mais du moins, comme je l'ai dit, devait d'un jour à l'autre disparaître. Au contraire, ce qui est encore beaucoup plus laid et qui toutefois subsistera plus longtemps, parce que l'Etat dont les finances sont obérées en tire bon profit, c'est une méchante bâtisse, une espèce de bazar qu'on a laissé surgir sur cette place, et dont les marchands sont principalement espagnols.

La capitale du Mexique n'est sans doute plus que l'ombre de ce qu'elle a été au XVIIe siècle, car telle fut l'époque véritable de sa splendeur, de son opulence et de son luxe; mais encore conserve-t-elle des traces de gloire que ni le temps ni les révolutions ne lui ont enlevées. Je veux parler des édifices publics, des églises surtout et des autres établissements religieux, qui ne le cèdent à ceux d'aucune ville du globe pour le nombre, l'étendue, et la richesse des dotations. Parmi ces divers monuments, je vais dire quelques mots sur les plus remarquables.

La cathédrale de Mexico est célèbre dans toute l'Amérique, et à juste titre. Elle a environ cinq cents pieds de longueur, et est située sur la Plaza-Major, à l'endroit même où s'élevait le grand temple ou Téocalli des anciens Mexicains. La plupart de leurs idoles et de leurs dieux, qui étaient de pierre et d'une taille, d'une pesanteur considérables, sont ensevelis, dit-on, sous les fondements et sous l'aire de la place. L'extérieur est de beaucoup préférable à celui de la cathédrale de Puebla de los Angelès, quoique toujours un peu lourd, et on regrette que l'architecture en soit d'un style mêlé. Puis, quand on y entre, on ne peut s'empêcher, malgré l'étendue et la magnificence de l'intérieur, d'éprouver une sorte de désappointement. La grande nef est presque remplie par des tentures, par des groupes, par mille décorations, qui toutes peu légères gâtent entièrement sa beauté. Le maître-autel est là aussi hors de proportion avec l'espace au milieu duquel il se trouve placé. Comme ceux de la plupart des églises du pays, il est chargé d'une profusion d'ornements massifs, de sculptures, de dorures et de peintures. L'enceinte du chœur est formée par une superbe grille couverte d'une multitude de figures, et qui a été, dit-on, fondue en Chine, mais d'après des modèles envoyés du Mexique. Cette dernière circonstance explique peut-être pourquoi le dessin des ornements en est aussi mauvais que l'exécution. Le métal, qui ressemble à du cuivre, passe pour avoir une telle valeur à cause de l'or qu'il contient, qu'un orfèvre de Mexico offrit un jour à l'évêque de construire une nouvelle grille d'argent massif et de même poids en échange de celle qui existe.

Le service divin se célèbre à Mexico, dans toutes les églises, avec une magnificence inouïe. Nulle part, les cérémonies religieuses n'ont lieu avec plus de pompe et de splendeur. Plusieurs processions que je vis passer l'emportaient, pour la régularité et pour l'ordre, pour le luxe et l'habillement des prêtres, pour la richesse et le prix des ornements sacrés, pour la profusion de l'argent et de l'or, sur tout ce que j'avais pu voir dans ce genre en Italie. Rome elle-même, non plus que les autres cités catholiques de l'Europe, ne peuvent entrer en comparaison avec Mexico.

Dans les églises mexicaines, vous ne rencontrez pas cette distinction de bancs et de siéges qui, sauf pour un ou deux pays (1), est générale dans l'ancien monde. Au Mexique, c'est à terre que pareillement les plus pauvres Indiens et les plus hauts personnages s'agenouillent pour offrir leurs prières à l'être qui n'admet aucune différence parmi ses créatures. Dans l'Amérique du Sud, les riches sont presque toujours précédés, quand ils se rendent aux offices, par des esclaves qui portent de beaux coussins pour leurs maîtres; mais c'est un luxe, c'est un pompeux étalage de vanité qu'on ne connaît point ici. L'Européen, débarqué nouvellement, est choqué qu'il lui faille se mettre à genoux sur les planches qui seules recouvrent le sol dans les églises, et qui même ne sont pas fixées afin de pouvoir au besoin recevoir les corps des morts, car telles sont les places ordinaires de sépulture. La chose est d'autant plus facile qu'il n'est pas d'usage d'élever des monuments aux personnes qui meurent, et que leurs noms écrits sur une croix de bois n'indiquent pas même aux parents et amis qui leur survivent l'endroit où reposent leurs restes. Excepté dans la chapelle qui contient les os de Cortez, et où l'on a placé un beau buste en bronze de ce conquérant, je n'ai jamais, au Mexique, rien remarqué qui pût rappeler aux vivants le souvenir des morts. Les funérailles s'y font aussi de la manière la plus humble. C'est le même cercueil qui sert depuis des siècles à conduire indistinctement le pauvre et le riche au champ du repos, car on ensevelit les cadavres nus et sans bières.

Le plus beau et le plus vaste des couvents de Mexico est celui des Franciscains, dont les revenus s'élèvent à environ 300,000 francs, quoiqu'ils ne proviennent que d'aumônes. Celui des Dominicains mérite aussi d'être cité. Dans la cour sur laquelle donne l'église, notre guide nous montra une large pierre plate avec un trou carré au milieu, où était enfoncé le poteau auquel l'inquisition attachait ses victimes avant de les brûler. Cet affreux tribunal, jusqu'en 1820 qu'il fut aboli par l'ex-empereur, avait toujours été entre les mains des religieux de Saint-Dominique. En face, de l'autre côté de la rue, s'élève le palais de l'inquisition qui est aussi tout voisin du lieu où les condamnés à la peine capitale subissent encore leur sentence. J'avais beaucoup entendu parler des affreux cachots où les malheureuses victimes étaient emprisonnées; mais il n'en existe pas, il n'en pourrait exister un seul, car dans toute la ville de Mexico, dès qu'on creuse la terre, ne serait-ce qu'à une profondeur de quelques pieds, l'eau jaillit sur-le-champ. Du reste, l'édifice est fort élégant, et rien à l'extérieur ne décèle l'usage auquel il était destiné. Nous y trouvâmes établie, lorsque nous le visitâmes, une espèce d'école polytechnique.

L'hôtel du gouvernement est aussi une magnifique

(1) En Espagne et en Italie, par exemple. A. M.

construction. Il est de forme presque carrée, et celle de ses façades qui regarde sur la Plaza-Major a quatre ou cinq cents pieds de long. Il renferme à l'intérieur quatre vastes cours où sont distribués différents services de l'administration. En outre, il contient la Prison, la Monnaie, les casernes, le jardin botanique, la Bibliothèque, l'Imprimerie de l'État. La Bibliothèque est riche de plusieurs manuscrits fort précieux, par exemple, d'une histoire nationale du Mexique en quarante gros volumes in-quarto, avec une multitude de cartes et de dessins, rédigée par ordre du dernier empereur. Le jardin botanique, quoique situé au centre d'une ville si populeuse, est remarquable par la vigueur des végétaux. L'étranger ne saurait trouver nulle part une plus délicieuse retraite contre la chaleur du jour, ni le savant une plus belle carrière à ses studieuses investigations. Outre tous les fruits du Nouveau-Monde, j'y remarquai avec plaisir beaucoup de ceux qui sont particuliers à l'Europe, tels que la pomme, la poire, la pêche et le coing. La Monnaie, par le nombre de ses machines, pourrait chaque jour livrer à la circulation 100,000 dollars. Depuis qu'elle est fondée, elle en a déjà répandu par le monde environ 2,000,000,250,000 millions. Mais les pièces que nous vîmes frapper, outre qu'elles portaient encore l'effigie d'Iturbide, étaient fort mal exécutées. La faute principale provenait des burins, que le manque d'articles empêchait de graver dans un style convenable; et ceux que la nouvelle république faisait préparer ne promettaient pas devoir être meilleurs. Ils représentaient sur les revers l'aigle du Mexique, posé sur un aloès.

La Mineria, ou école des mines, est un édifice élevé depuis peu d'années, qui, eu égard à sa destination, n'a peut-être d'égal en Europe ni pour l'étendue ni pour la beauté de l'architecture. Il a été construit à grands frais, et libéralement pourvu de tous les accessoires nécessaires par les propriétaires de Mexico et par d'autres riches habitants. Mais, hélas! il semble condamné à n'être jamais fini entièrement, si même il ne doit un jour tout-à-fait disparaître. Les fondations, assises sur un terrain marécageux, ont déjà baissé. Ses élégantes colonnes ne sont plus perpendiculaires; ses architraves s'écartent et craquent dans toutes les directions. Enfin, une partie est en ruine...

Mexico renferme un établissement analogue au Mont-de-Piété dont les magasins, encombrés de la plus précieuse vaisselle, de crucifix et de statues de saints en or, de tableaux à cadres d'argent, de parures de femmes, de diamants, de perles, de rubis et d'émeraudes, attestent plus que tout ce qu'on pourrait dire l'antique opulence et la pauvreté actuelle du pays. Je visitai encore l'hôpital de Jésus-de-los-Naturalès, que Fernand Cortez fit bâtir et qu'il dota sur sa fortune privée. Il est vaste, bien aéré, admirablement tenu. Une jolie petite église, qui dépend de cette institution, renferme un monument superbe, érigé au fondateur qui, la veille de sa mort, avait témoigné le désir exprès que ses os y fussent déposés. Le monument porte une inscription pompeuse où sont rappelés les hauts faits du capitaine, et est surmonté du buste en bronze dont j'ai parlé. Dans un coffre de fer que vous pouvez ouvrir, si vous êtes curieux de pareilles reliques, est le squelette du conquérant de la Nouvelle-Espagne. J'examinai attentivement le crâne de cet homme extraordinaire; mais, pas plus que moi, un disciple de Gall n'y aurait, je pense, découvert aucune bosse remarquable. Il me sembla seulement que Cortez devait être petit.

Le palais de Chapultepec, que les étrangers vont toujours voir, et qui fut bâti par le vice-roi Galvez sur les ruines d'un ancien château mexicain, est délicieusement situé sur une petite montagne, à une lieue environ de la ville. C'est un vaste et bel édifice dont le jardin renferme plusieurs arbres immenses, d'une espèce que les naturels nomment *cyprès*. Je fis le tour de quelques-uns, et je suis sûr qu'ils avaient bien soixante pieds de circonférence. Leur hauteur aussi était énorme, et de leur épais feuillage descendait une immense quantité de ce fameux lichen long de cinq à six verges, qu'on appelle *barba d'Espagna* ou *barbe d'Espagne*.

Théâtre. Alameda ou promenade publique. Passeo. Chinampas, etc.

Mexico ne possède qu'un seul théâtre, mais qui est un élégant et vaste édifice. Sa forme intérieure est celle d'un fer à cheval allongé, et qui se rétrécit considérablement du côté de la scène, dont l'ouverture a beaucoup trop peu de largeur pour permettre que l'on représente des pièces à spectacle, ou qu'un grand nombre d'acteurs se montre en même temps au public. La partie que l'auditoire occupe se compose d'un parterre et de quatre rangs de loges qui se louent ou au mois ou à la saison. Le devant de ces loges dépasse à peine d'un pied le plafond de l'étage auquel elles sont situées. Elles sont garnies de siéges et décorées suivant le goût et l'opulence des locataires. Aussi, quand elles sont toutes remplies, l'effet doit-il être d'autant plus imposant qu'on voit les dames à peu près en entier, et non pas seulement leurs têtes, qui, comme dans nos salles d'Europe, se pressent les unes audessus des autres pour regarder par un trou. Le parterre renferme trois divisions qui ont chacune un prix différent, et dont chaque place est séparée par des bras et numérotée, excellente coutume qui peu à peu s'acclimate parmi nous.

L'orchestre est passable; mais les décors, les costumes, les machines ne valent pas ce que nous pouvons voir sur nos théâtres des foires, et les acteurs sont beaucoup plus que médiocres.

La salle est éclairée d'en haut par des lustres, qui supportent chacun une innombrable quantité de becs entourés de globes en verre dépoli, de sorte que la lumière est à la fois douce et vive. Le théâtre est ouvert tous les soirs, et donne deux représentations les dimanches et les fêtes, jours auxquels les prix sont doublés. Le directeur cependant ne fait d'ordinaire pas fortune.

Quant au public, je n'en puis guère parler, car depuis les malheurs qui ont fondu sur les habitants de cette capitale autrefois si gaie, il n'est jamais nombreux. Jamais je n'ai vu la salle au dixième pleine, et parmi les personnes présentes il n'y avait que fort peu de femmes. Encore celles-là n'étaient-elles point parées, comme c'est en pareille occasion l'usage des Européennes. Elles ne portaient aucune espèce d'ornement, excepté une jeune dame de distinction qui avait dans les cheveux une plume noire. Deux ou trois châles en crêpe de Chine étaient les seules parties de leur toilette qui ne fussent pas noires. En général, tous les spectateurs de l'un et l'autre sexe se livraient comme d'habitude à leur plaisir favori de fumer. Les femmes, même dans les loges, avec un éventail d'une main et un cigarre de l'autre, étaient enveloppées d'un nuage qui rendait fort difficile de les distinguer.

L'Alameda ou promenade publique, située au nord de la ville, n'est pas digne, à mon avis, de sa réputation. Elle ne consiste qu'en des allées pavées, avec des fontaines et des statues dont le mauvais goût semble disputer la palme à la mauvaise exécution. Les gens qui la fréquentent à pied ne sont pas non plus de la meilleure compagnie, et on peut à peine voir ceux qui passent dans leurs rapides carrosses. Un autre endroit, nommé le *Passéo*, où l'on se promène aussi à pied, à cheval et en voiture, a deux milles environ de longueur, est planté d'un double rang d'arbres, et très fréquenté les dimanches et les fêtes. C'est que les jeunes gens de famille, élégamment vêtus, viennent sur leurs jolis petits chevaux étaler les

grâces de leurs personnes et leur talent en équitation. C'est encore là qu'une multitude de beaux équipages semble se donner rendez-vous, car dans la ville même il est bien rare qu'on en aperçoive. La route se termine soudain près d'un pont muni d'une porte sous lequel passe le canal de Chalco. En ce lieu, les carrosses se pressent tellement les uns sur les autres et soulèvent tant de poussière, que l'humble piéton ne peut guère voir à plus de quatre pas devant lui. Ces carrosses contiennent généralement des dames qui par ce ridicule usage n'ont aucun profit à être belles ou bien mises.

D'après la description qu'on m'avait faite du Passéo, je fus un peu désappointé ; mais la vue des Indiens qui, après leurs petites excursions du dimanche à la capitale, s'en retournent chez eux par le canal de Chalco, voisin, comme je l'ai dit, de la promenade, m'offrit une ample compensation. Grâce à ce canal, les environs de Mexico présentent toujours pendant la saison sèche, lorsque la soirée est belle, une scène de vie, de gaîté et de plaisir qui est sans pareille. Des centaines de canots de diverses dimensions, la plupart avec des voiles, encombrés de naturels indiens vêtus d'un costume pittoresque et la tête couronnée des fleurs les plus éclatantes, passent et repassent dans toutes les directions. Chaque barque, avec son musicien qui pince de la guitare, assis à la poupe, et quelques-unes des personnes dont elle est chargée chantant ou dansant, souvent même faisant l'un et l'autre, présente le tableau d'une innocente joie qu'on ne trouve guère, hélas ! dans nos pays d'Europe. J'allai un jour avec mon fils me promener sur ce canal, qui traverse des savanes marécageuses où la végétation est d'une vigueur extraordinaire. Plusieurs jolis villages sont situés sur ses bords, et tout du long nous vîmes des Indiens qui cherchaient à prendre des tortues. Après avoir navigué quelque temps, nous débarquâmes à un quart de mille d'une église, vers laquelle une espèce de chaussée conduisait, et passant sur un pont de troncs d'arbres que la hache n'avait pas dégrossis, nous parvînmes jusqu'au milieu du hameau sans avoir excité l'attention de personne. Mais alors, nous ne tardâmes guère à être remarqués par un groupe de bambins à demi nus, qui jetant aussitôt un cri de terreur, disparurent. En un instant l'alarme devint générale. Toutes les femmes se montrèrent à leurs portes, et semblèrent effrayées de voir des visages inconnus. Cependant, diverses questions que nous leur adressâmes, et surtout une poignée de *medias* (1) que nous distribuâmes entre leurs enfants, calmèrent leurs craintes, et une jeune mère de bonne mine, au fils de qui nous avions fait un petit présent, nous invita à entrer dans sa maison. Puis, voyant que j'examinais ses meubles et ses divers ustensiles domestiques, elle m'en expliqua l'usage avec complaisance, et obtint de deux petites filles qui s'étaient cachées dans un coin qu'elles vinssent nous embrasser. Le hameau était entouré de chinampas, ou de ce qu'on a si improprement nommé des *jardins flottants ;* son mari travaillait au sien, et elle l'appela pour nous montrer ce que c'était. Ce sont des îles artificielles longues de cinquante ou soixante verges, mais qui n'en ont que quatre ou cinq de large, qui sont séparées par des fossés de même largeur environ, et construites avec la terre qu'on a retirée de ces fossés. Par ce moyen, se forme une éminence haute à peu près d'une verge, qui bientôt devient un fertile jardin, couvert des plus belles espèces de légumes, de fruits et de fleurs. C'est de là que Mexico tire en grande partie ses approvisionnements en ce genre. Nous tuâmes en cet endroit divers oiseaux, et quelques-uns au vol, ce qui pétrifiait de surprise les naturels réunis alors en grand nombre autour de nous. Pendant que nous regagnions la ville nous pûmes encore augmenter notre collection ornithologique. Les espèces que nous abattîmes étaient généralement nouvelles pour nous, mais elles n'avaient pas un très splendide plumage. Les rives du canal étaient garnies de plumes qui avaient appartenu à des canards du lac Chalco, et que les marchands de volaille jettent toujours, ne sachant à quoi les employer. Nous admirâmes la dextérité avec laquelle étaient conduits les innombrables canots que nous rencontrions. Il y en avait de si petits, qu'à peine pouvaient-ils porter le poids de la seule personne qu'ils contenaient. Ceux-là manœuvraient au moyen d'une petite pagaie. Peut-être le lecteur trouvera-t-il ces simples récits ennuyeux ; mais je suis ainsi fait, que le souvenir d'un jour passé de cette manière me laisse une impression plus profonde et plus agréable que des semaines écoulées au milieu de la compagnie élégante, où il arrive souvent que tout est vide et faux.

(1) Nom d'une petite monnaie mexicaine. A. M.

La place du marché à Mexico.

Pour se procurer un spectacle encore plus intéressant, et cela non pas seulement les soirs de dimanches et fêtes, mais tous les jours de la semaine, l'étranger, s'il est observateur, n'a qu'à aller de grand matin errer au bord de ce même canal. Là en effet des centaines de canots indiens, différents de forme et de grandeur et chargés de toutes les productions tant animales que végétales du voisinage, arrivent sans cesse. Ils sont souvent montés par les femmes indigènes et leur jeune famille. Les plus beaux légumes qui s'élèvent dans les jardins d'Europe, avec les innombrables fruits de la zône torride, dont beaucoup nous sont inconnus même de nom, sont empilés en pyramides et ornés des plus jolies fleurs. A l'avant des canots les Indiennes, légèrement vêtues, avec leurs longues et luisantes tresses de cheveux noirs comme du jais qui leur descendent jusqu'à la ceinture, et souvent avec un enfant suspendu à leur dos, manœuvrent au moyen de grands et minces bâtons. Au centre, sous un hangar, le reste de la famille est assis, et s'occupe soit à filer du coton, soit à le tisser sur leurs simples métiers portatifs en étroites bandes d'étoffe bleue et blanche qui forment leur principal habillement. D'autres barques sont chargées de viandes, de poulets, de pintades et d'une profusion de canards sauvages que les marchands plument et dressent chemin faisant. Sur d'autres encore, ce sont d'immenses tas de blé indien qui, grain et paille, constitue la nourriture générale des chevaux. Le lait, le beurre, les fruits, les jeunes chevreaux sont aussi fort abondants ; et ce qui ajoute à l'ensemble pittoresque de la scène, c'est que presque tous les canots ont quantité de pavots rouges et blancs semés sur le faîte des autres marchandises. Enfin, s'il se trouve un homme à bord, il manque rarement, pour amuser sa femme et ses enfants, de battre du tambour ou de pincer de la guitare. Puis, tout se passe avec la plus grande harmonie, avec la plus parfaite cordialité. Ces bonnes gens se saluent toujours lorsqu'ils se rencontrent. « *Buenos Dias segnor* ou *segnora,* » est dans toutes les bouches, et tout le monde s'embrasse d'un air vraiment sincère.

Les cargaisons se déchargent un peu au sud de l'hôtel du gouvernement, et par conséquent non loin de la Plaza-Major, où se tient le grand marché. On porte ensuite à dos les différentes denrées jusqu'aux endroits où elles doivent être mises en vente. C'est le moment de l'étalage qu'il faut voir, car rien n'est plus vivant que ces milliers d'Indiens différents de costumes et de manières, qui, pour gagner quelque argent, viennent d'une distance souvent considérable. Je me faisais un plaisir d'aller chaque matin leur rendre visite ; et comme je leur achetais leurs oiseaux rares ou d'autres productions naturelles à un prix un peu plus haut que le cours, ils avaient fini par me connaître, et j'en avais plusieurs en quelque sorte à mes ordres qui m'apportaient au logis tout ce qu'ils présumaient devoir être agréable au *Britannico*, nom qu'ils avaient pris l'habitude de me donner tous. Une vieille femme avait un rare talent

pour attraper des oiseaux-mouches, et m'en apportait en vie les plus belles espèces. Mais, en l'exceptant, je pouvais à peine me procurer des sujets dignes d'entrer dans une collection ornithologique ; car quoiqu'ils fussent toujours nombreux, ils étaient presque tous en partie plumés et souvent sans pattes.

Parmi la grande variété d'oiseaux aquatiques ainsi apportés des bords du lac de Chalco, on n'évalue pas à moins de vingt-cinq mille par an le nombre des diverses espèces de canards sauvages; car un fait assez singulier, c'est qu'on connaît à peine dans cette partie du Mexique l'art d'élever dans les basses-cours des volailles d'eau. Sur le marché abondent aussi les pintades, les poulets, les pigeons, les lapins, et des lièvres avec d'autres sortes de gibier paraissent quelquefois sur les tables des riches. Le poisson est toujours rare et cher, les lacs n'en produisant que peu d'espèces. Le *pesca blanca* ou poisson blanc, qui pour l'air et la forme ressemble à nos éperlans, est le meilleur. Les tortues, les grenouilles et les axolotes, espèce de salamandres, abondent également et sont tous bons à manger. Ce dernier animal a été un sujet de dispute parmi les naturalistes depuis la découverte de l'Amérique et leur histoire est encore des plus obscures. Ces amphibies étaient si nombreux du temps de Cortez, qu'ils faisaient la principale nourriture de son armée, et j'en ai vu des milliers sur le marché de Talluca. Cependant on n'en a encore jamais trouvé de jeunes, jamais on n'a pu leur reconnaître aucune différence de sexe. Les Indiens vendent aussi à Mexico en quantité considérable un petit poisson très délicat, à peine long de deux ou trois pouces, qu'ils prennent avec des filets dans les canaux et fossés près des lacs. Ils les renferment dans les feuilles ou capsules qui entourent l'épi du blé d'Inde, puis les font griller. C'est dans cet état qu'ils les exposent en vente, et au prix le plus raisonnable. Nous les trouvions excellents; mais en général c'est un mets qu'on laisse aux pauvres. Enfin, je remarquai encore un petit crustacé assez semblable à nos crevettes, mais moins savoureux.

La boucherie est bien approvisionnée en bœuf, en mouton, en porc, et au printemps en chevreau, viande qui ne coûte jamais cher. Le bœuf et le mouton ne valent pas ceux qu'on mange en Europe ; mais sans être de la meilleure qualité, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient mauvais. La faute peut venir principalement du boucher, et il faut convenir aussi que nous sommes toujours partiaux pour la méthode dont la nourriture animale se prépare dans notre pays. Une loi défend de tuer les veaux.

Quant aux légumes et aux fruits, il n'est aucune ville où l'on puisse en voir tant d'espèces réunies qu'à Mexico, aucune où la consommation en soit si grande par rapport au nombre des habitants. J'ai dit que, sur la place du marché, la terre était couverte de ceux qui sont propres à l'Europe. Il y en a plus encore d'indigènes; mais il faudrait un volume pour les décrire, et je me bornerai à en faire l'énumération. Ainsi on remarque, entre autres, les bananes, les plantains, les pawpaws, les citrons, les shaddocks, les ackees, les sopotas, les avocatas, les tunnals, les pitallis, les ciagottes, les chenninis, les grenades, les dattes, les mangous, les melons, les gourdes, les tomates, et autres qui se succèdent suivant les différentes saisons de l'année. Enfin dans un tel pays et avec un tel climat on pourrait obtenir les plus belles productions de chaque partie du globe ; mais on abandonne l'horticulture aux seuls soins des Indiens, et leurs connaissances en cette matière sont très bornées.

Les indigènes, outre les provisions de table, vendent aussi de la laine, du coton, des cuirs travaillés, de la poterie, des corbeilles, etc. ; et rien n'est plus amusant que de les voir réunis en groupes, assis tous à terre et prenant leur frugal repas de *tortilios* et de poivre. Mais malheureusement, dans les ruelles qui avoisinent la Plaza-Major se trouve une infinité de cabarets où l'on voit les hommes savourer leur breuvage favori et s'abandonner à leur passion pour le jeu. Même, il m'en coûte de dire que plus d'une fois j'ai vu ces gens, d'ailleurs d'un bon naturel, ne guère se gêner, quand ils étaient échauffés par la pulque ou l'eau-de-vie, et vexés par la perte de leur argent, pour exhaler leur colère sur le dos de leurs pauvres femmes.

Hôtels. Boutiques. Etats. Costumes.

Un étranger qui arrive à Mexico sans lettres de recommandation et ne connaissant guère la langue qu'on y parle, se trouve dans un assez grand embarras, car les hôtels ne servent point à manger, et il est fort difficile de trouver des appartements garnis chez les bourgeois. Il faut donc louer une maisn et la meubler ; mais jusqu'à ce qu'elle soit prête, on est obligé d'aller demeurer à la *Gran-Sociedad*, ou à quelque hôtellerie pareille où se tient un ordinaire. Là même, toutefois, on ne trouve pas de meubles, pas de lit ; vous garnissez tant bien que mal une vilaine chambre que vous payez chaque jour et fort cher. Du reste dans cet établissement il y a plusieurs billards, un restaurateur, un café, un glacier. Mais, le soir, toutes les salles sont encombrées de la plus mauvaise compagnie, pour ne rien dire d'une multitude d'importuns mendiants, aveugles, boiteux, manchots, et de la plus dégoûtante espèce, qui rampent, qui roulent sur le plancher, ou qui se portent les uns les autres sur leur dos. Je n'ai vu jamais tant de misérables créatures en aucune ville, pas même à Milan ; et néanmoins on vous dit qu'il est rare de rencontrer un Indien estropié !

L'apparence des boutiques de Mexico n'indique nullement une opulente cité. On n'y expose rien aux fenêtres, qui toutes cependant sont ouvertes. Il y en a fort peu qui aient d'enseignes ou même de noms, et la plupart des marchandises se fabriquent dans les magasins où elles se vendent.

L'orfévrerie se confectionne de la même façon qu'en Angleterre, c'est-à-dire que tous les ornements se finissent à la main. Il y a quelques bons ciseleurs, mais en général les ouvrages sont lourds et grossiers.

La fabrication, au contraire, des broderies d'or et d'argent, des galons, des épaulettes, est parvenue à un rare degré de perfectionnement. Ces articles coûtent à Mexico beaucoup moins cher qu'en Europe.

Les tailleurs font d'excellentes affaires; car, quoiqu'ils travaillent fort mal, ils vendent quatre francs ce qui dans l'Ancien-Monde ne s'en paierait qu'un. Les habits de drap ne commencent que depuis peu à être généralement portés, mais ils remplaceront bientôt tout-à-fait les jaquettes de calicot imprimé dont naguère l'usage était encore universel. Les ouvriers, pour coudre, s'asseoient sur des tabourets, et non avec les jambes croisées sous eux comme chez nous.

La première vue d'une boutique de marchande de modes, qui est toujours aussi à Mexico un atelier de couturières, ne peut manquer d'attirer un sourire sur les lèvres d'un nouvel arrivant. En effet, on y voit, à travers les croisées quand on passe dans la rue, vingt ou trente vigoureux gaillards à moustaches, et de toutes les couleurs de peau, qui s'occupent à confectionner des habillements de femme, à coudre des robes de mousseline, à fabriquer des fleurs, à façonner des chapeaux et d'autres objets de toilette; tandis qu'à la porte suivante peut-être, nombre de pauvres filles à genoux par terre se livrent au fatigant travail de broyer du cacao pour le chocolat.

Les confiseurs de Mexico sont très habiles et ne manquent jamais d'ouvrage. Leurs produits se vendent à bon marché, et quoiqu'on en puisse compter jusqu'à cinq cents espèces, ne ressemblent point à ceux d'Europe.

Les états de droguiste et de pharmacien doivent aussi être excellents, car les drogues sont d'une cherté incroyable. Je payai à Mexico un dollar la livre, quoiqu'ils fussent indigènes, les ingrédients de la composi-

tion qui me servait à conserver mes oiseaux. En Europe je les eusse payés dix sous. Le houblon vaut trois francs l'once, et le reste est dans la même proportion. Les apothicaireries tiennent ordinairement au Mexique six fois plus de place que dans nos pays. J'en visitai à Puebla une qui occupait toute une vaste maison. Des milliers de caisses, de tiroirs, de casiers, de bouteilles et de cruches étaient rangés dans le plus grand ordre, ainsi qu'une multitude d'appareils chimiques. Parmi les remèdes nous en remarquâmes plusieurs auxquels on a depuis longtemps renoncé en Europe, tels que certaines parties des serpents, des tortues vivantes, etc.

Les barbiers semblent conserver dans cette région du Nouveau-Monde l'importance que leur profession eut jadis dans l'Ancien. Leurs boutiques sont très nombreuses et en général très brillantes, car ils suspendent avec symétrie sur les murs, parmi des gravures et des tableaux, les divers ustensiles de leur état, les rasoirs, les pierres à repasser, les plats de cuivre resplendissants. Le prix d'une *barbe* est cent fois plus cher qu'en Europe, et la moitié de celui d'une visite de médecin.

L'ébénisterie de Mexico est de qualité mauvaise et de prix très élevé. Les ouvriers ne connaissent pas la plupart des outils dont se servent les Européens, et n'emploient ni l'acajou ni aucun bois digne de le remplacer. Presque toutes les chaises qu'on voit dans les riches maisons viennent des États-Unis. On apprendra aussi avec surprise que les Mexicains ignorent encore ce que c'est qu'une scie, et que chaque planche, chaque poutre qui leur est nécessaire pour construire les maisons dans leurs villes, provient d'un tronc d'arbre séparé que les Indiens taillent avec de petites haches. Les tourneurs en bois s'asseoient à terre et travaillent à la fois des pieds et des mains.

Les carrossiers sont de tous les artisans ceux qui entendent le mieux leur état. Les voitures qu'ils confectionnent sont solides, commodes, élégantes; les meilleurs peintres du pays sont chargés de la décoration extérieure; et les dorures, le vernissage valent ce qu'on peut faire en Europe, d'où se tirent les poignées et les ornements de cuivre.

Quant à des corroyeurs, je n'en ai pas vu. Seulement, des peaux de cochons, enflées comme des vessies et servant à contenir des liquides, sont colportées dans les rues par des marchands ambulants dont le léger fardeau suspendu à chaque bout d'un long bâton occupe autant de place qu'un chariot.

Les boulangeries sont de vastes établissements, et nulle part on ne peut manger de meilleur pain qu'à Mexico; mais, à ce qu'il paraît, les ouvriers qui le fabriquent sont absolument des esclaves, des prisonniers dans toute la rigueur du terme, à qui jamais on ne permet de sortir du lieu où ils travaillent. Lors de la dernière révolution, d'où est née la république, le peuple insista pour que ce honteux système fût aboli. On fit droit à sa demande; mais les habitants restèrent plusieurs jours sans pouvoir se procurer du pain de blé. Alors on en revint à l'ancien mode arbitraire de le préparer. Les *tortilios*, dont il a été question plus haut, sont des gâteaux de maïs qui constituent la principale nourriture des pauvres, et qui sont sains, nutritifs, excellents même à mon avis, surtout quand on les mange chauds.

Les boutiques où se débitent l'eau-de-vie, soit indigène, soit espagnole, et les autres liqueurs spiritueuses, les vins, etc., sont trop communes; et par le bel étalage de leurs poisons de toute couleur renfermés dans d'élégantes carafes, elles offrent de si fortes tentations au pauvre Indien, que tout son argent jusqu'au dernier *media* passe de son gousset dans le comptoir du cabaretier.

Les porteurs d'eau sont fort nombreux. Ils vont puiser ce liquide indispensable aux réservoirs publics, et le portent chez leurs pratiques dans une grosse cruche ronde posée sur leurs dos et retenue par une bande de cuir qui, leur passant sur la tête, soutient par-devant une autre jarre, mais plus petite que l'autre et destinée à lui servir de contre-poids. Ces hommes semblent éprouver une profonde aversion pour la marchandise qu'ils vendent; car de bonne heure on peut les voir pris de pulque, et au comble de la béatitude se rouler à terre. Peu d'entre eux ont des demeures ou même des résidences fixes; mais, comme les lazzaroni de Naples, ils dorment sous le premier abri qui se présente.

Les costumes des diverses classes d'habitants de la cité de Mexico varient beaucoup. Les habits des Espagnols et des blancs indigènes ne diffèrent presque pas de ceux qu'on porte en Europe. Les hommes faits, et jusqu'à de petits bambins, se montrent souvent dans les rues enveloppés d'un manteau long; mais au logis la mode générale est une légère jaquette de calicot imprimé. Ils se rasent à plus longs intervalles que nous, et quand ils voyagent ou qu'ils tombent malades, ils se dispensent tout-à-fait de se faire la barbe.

Les vêtements des dames et même des petites filles dans la rue sont universellement noirs. Elles ont d'ordinaire la tête découverte, ou ne se la couvrent que d'un léger voile. Elles donnent un soin particulier à la disposition de leurs beaux cheveux, et le plus souvent sont chaussées en bas de soie. C'est ainsi qu'on les rencontre le matin, quand elles vont à l'église ou qu'elles en reviennent, car elles s'acquittent de leurs devoirs religieux avec beaucoup de piété. Aucune famille respectable ne manque d'entendre chaque jour la messe, et la plupart du temps c'est avant déjeuner.

Les jours de fêtes, aux processions et dans d'autres circonstances de cérémonie, le costume des femmes est fort joli, mais leurs étoffes ne sont jamais si chères que celles des élégantes de nos climats. Elles font grand usage de fleurs artificielles, mais portent peu de plumes. Généralement, c'est dans leurs voitures qu'elles se montrent en public, et il est fort rare qu'elles montent à cheval.

L'habillement des gentilshommes campagnards ou *paysanas* est splendide et coûteux. Aussi ont-ils, quand ils montent leurs jolis et fougueux petits chevaux, une charmante tournure. Leur pantalon est richement brodé, d'ordinaire en cuir de couleur, ouvert aux genoux et orné d'une multitude de boutons ronds en argent et de larges galons en argent aussi. Leur chemise est soigneusement travaillée et munie d'un grand col. Sur une courte jaquette de calicot imprimé ils jettent d'habitude un élégant *manga* ou manteau soit de velours, soit de beau drap, soit de belle colonnade à figures, étoffe qui se fabrique dans le pays. Cette jaquette et ce manteau sont souvent couverts de broderies ou d'une profusion de galons d'or. Aux pieds, ils ont des souliers ou des bottes de cuir mou par-dessus lesquels s'attache une espèce de guêtres particulière au Mexique. Elles sont ordinairement en cuir couleur de cannelle, entourent la jambe, et tiennent au moyen d'une élégante jarretière. Elles coûtent un prix très élevé; car les Indiens des provinces intérieures exécutent en relief sur le cuir avec lequel elles se fabriquent, une variété de merveilleux dessins qu'on tenterait vainement de copier en Europe. Elles se vendent de 8 à 40 ou 50 dollars la paire, et même à ce dernier prix le travail de l'ouvrier n'est que mal rétribué. Cependant c'est une partie tout-à-fait indispensable de la toilette, qui, à cause de la richesse des broderies d'or et d'argent, coûte quelquefois jusqu'à 100 dollars et plus. Les étriers et les éperons correspondent avec les guêtres en magnificence et en travail. Le chapeau est de différentes couleurs, large de rebord, très bas de forme, entouré d'un gros galon d'or ou d'argent, qui retombe en frange, et serré d'une torsade de même matière. Cette coiffure, outre l'élégance, garantit fort bien du soleil la tête et les épaules. Le harnachement du cheval n'est pas moins coûteux. La grande selle espagnole avec ses larges basques est richement brodée de soie, d'or et d'argent, et ces métaux brillent aussi sur le devant qui est fort élevé. Les étriers sont souvent d'argent pour les riches, mais toujours de bois pour les pauvres. La



Mexico.

bride est petite, mais munie d'un excellent mors, au moyen duquel le cavalier peut arrêter soudain sa monture lorsqu'elle est lancée au galop.

La toilette des dames de la campagne vise à l'effet plus qu'à l'élégance. Une chemise ouvragée, une légère jaquette tendue, et un cotillon richement brodé ou parsemé de paillettes, d'une étoffe souple à couleur brillante, souvent écarlate ou jaune, semblent être leur costume invariable.

Les vêtements des classes pauvres et des Indiens varient selon les provinces. Dans la capitale, à Tolluca, et dans d'autres villes, les descendants mêlés des Espagnols n'ont guère sur le dos qu'une couverture qu'ils portent absolument à la mode de la toge romaine. Les Indiens sont mieux vêtus : ils ont un chapeau de paille, une étroite veste à manches courtes en grosse étoffe de laine à plusieurs couleurs brunes ou en cuir, et une paire de courtes culottes ouvertes aux genoux aussi en cuir le plus souvent, mais quelquefois en peau de chèvre ou de percari avec le poil en dehors. Par dessous ils portent des pantalons de calicot qui descendent jusqu'au milieu des jambes, et ils se garnissent les pieds de sandales qui ont à peu près toutes la forme de celles des anciens Romains. Les femmes ne sont guère couvertes que d'un jupon et d'une petite camisole. Pour coiffure elles n'ont absolument que leurs cheveux noirs tressés de chaque côté de la tête avec un ruban rouge. Lorsqu'elles sont assises à terre sur la place du marché, exposées au soleil pendant des heures entières, je les ai souvent vues, pour ne pas en être incommodées, se poser sur la tête une grande feuille de chou. Elles sont généralement propres de leurs personnes et ont l'air rangé, modeste. On rencontre rarement sur les routes des Indiens à cheval; ils ne vont qu'à pied; mais au lieu de marcher, leur pas ordinaire est une espèce de trot ou de petite course, et c'est ainsi qu'ils se rendent à la ville portant de lourds fardeaux. Quand ils en reviennent, ils ne sont pas toujours si expéditifs, car souvent l'excès de la boisson les rend mal assurés sur leurs jambes. Néanmoins, ils ne manquent jamais ni de respect ni de politesse à l'égard des étrangers. Quand ceux-ci passent, ils s'arrêtent, ôtent leurs chapeaux, les saluent, et sont toujours fort étonnés qu'on leur parle, qu'on fasse attention à eux.

Les huttes indiennes varient beaucoup suivant les lieux où elles sont situées. Celles des provinces les plus chaudes ne sont guère que des cages à oiseaux, faites de cannes ou de bâtons et couvertes de feuilles. Dans les montagnes, près de la neige, comme à Los Vegas, elles ressemblent aux habitations de la Norwége et de la Suisse alpine, car elles ne sont bâties que de grosses poutres. Ailleurs, quelques-unes sont faites de mauvaises planches ou de briques non cuites,



Une posada.

lats, ou, comme près de
sont en pierres. Un joli
attenant. Les villages qui
ons favorables sont telle-
e des arbres qui les envi-
ent passer sans les aperce-
s-je pas arrêté avec plaisir
iples demeures! Leur lit,
due sur le plancher ou un
du toit, quelques vases en
ses, la pierre où ils pétris-
ous leurs biens en ce monde!
une mauvaise gravure de
ou six colifichets de terre,
oilà leur luxe!... Cependant
le plus vraiment heureux et

ames. Manières, etc.

chose à dire sur les fabriques
toujours suivi par l'Espagne
possible le Mexique sous sa
établir les lois prohibitives les
ndustrie indigène. C'est ainsi
er des vers à soie et des abeil-
nes et des oliviers. De grosses
étoffes de laine et de coton étaient, à ce qu'il paraît, fabriquées autrefois par les naturels pour une valeur annuelle d'environ 20,000,000 de francs; mais pendant les dernières révolutions la quantité de ces produits a beaucoup diminué. D'ailleurs la manière dont les manufactures publiques sont dirigées suffirait seule pour dégoûter les êtres même les plus bas de l'espèce humaine. Au lieu d'encourager l'amour du travail comme moyen de parvenir à l'aisance, à la richesse et au bonheur, on ne le récompense dans ce pays que par l'esclavage, la pauvreté et la souffrance. Chaque établissement qui a besoin d'un grand nombre de bras est à la lettre une prison d'où les ouvriers ne peuvent sortir, et où ils sont traités avec la plus cruelle rigueur. Beaucoup d'entre eux ont en effet plus ou moins d'années d'emprisonnement à subir pour crimes contre les lois; et d'autres, en empruntant une somme d'argent à leur maître, lui engagent leur personne et leur industrie jusqu'à ce qu'ils l'aient rendue, ce qui souvent n'arrive jamais. Ce dernier aussi, plutôt que de les payer en espèces, leur fournit des liqueurs, du tabac; et de la sorte, loin de liquider la première dette ils l'augmentent. De hautes murailles, de doubles portes, des fenêtres à barreaux, d'affreuses punitions corporelles, rendent ces manufactures cent fois pires que les maisons d'arrêt les plus durement tenues en Europe. La seule faveur qu'on semble ac-

corder à ces ouvriers ainsi détenus, c'est qu'ils entendent chaque jour la messe!

Il se fabrique dans la capitale d'excellents chapeaux de castor, et ceux de laine, portés par les *paysanas*, conviennent bien au pays.

Les *mangas*, ou manteaux d'épais coton qui se confectionnent aussi à Mexico, et dont se parent les gentilshommes campagnards, font honneur au goût des naturels. La coupe en est élégante, le tissu solide et bon.

Leurs cuirs tannés sont assez mauvais, quoique la contrée produise abondance de belle écorce, et que les peaux soient à vil prix.

On n'a jamais encore fait de papier au Mexique. Tout celui qu'on y consomme vient d'Europe, ne vaut rien et coûte fort cher. Au reste, la matière manque, car les gens de basse classe ne font point usage de linge.

La fabrication de la coutellerie et de la quincaillerie commence à peine, et les produits menacent d'être longtemps détestables.

Jamais non plus on n'a confectionné de montres dans le pays, et peut-être en sera-t-il encore de même pendant bien des années. Le nombre des personnes qui en portent est peu considérable, et celles jusqu'à présent en usage sont la plupart de fabrique suisse ou française, et d'un prix fort bas.

J'ai déjà parlé des faïences de Puebla. Il s'en fait de pareilles dans toute la contrée, mais celles d'Europe jouissent de la préférence.

Toutes les étoffes anglaises sont recherchées, sauf les draps qu'on trouve trop beaux, ou du moins trop chers. On aime mieux ceux de France pour cette raison. Les bas d'Europe, tant de coton que de soie, à coins de couleur et brodés, se vendent aussi très avantageusement au Mexique.

On y voit peu de tapis, qui d'ailleurs sont tous européens. Seulement ceux de foyer, quoiqu'il n'y ait de cheminées nulle part, sont bien demandés pour servir de couvertures aux chevaux.

On chercherait vainement un opticien à Mexico, vainement un ouvrier qui pût raccommoder une paire de lunettes ou même un baromètre ordinaire. Il faut, au moindre accident, renvoyer les morceaux en Europe.

La fonte, généralement si utile et si nécessaire chez nous, est presque inconnue au Mexique. Les naturels ont tellement entendu exagérer la puissance du fer réunie à celle de la vapeur, qu'ils ne veulent plus en quelque sorte rien croire sur ce sujet. Un individu cependant me demanda un jour s'il était vrai qu'avec une bouilloire à thé, remplie d'eau en ébullition, un millier de personnes pouvait sans danger parcourir cinquante lieues par jour. Et la mauvaise plaisanterie, que les habitants de Birmingham se sont fabriqué un clergé de fonte qu'ils font prêcher à la vapeur, a été depuis longtemps importée en Amérique.

Le plomb à tirer, qu'on fabrique au Mexique, est fort mauvais, car on ne sait pas lui donner une grosseur uniforme, il coûte cependant fort cher. La poudre est à vil prix, mais trop grosse.

Parmi les liquides qui s'importent d'Europe, la bière et le porter anglais sont fort recherchés. On les vend quelquefois à un taux énorme, qui n'est pas moindre que quatre ou cinq dollars la bouteille. On pourrait, ce me semble, établir des brasseries, car presque toutes les provinces produisent d'aussi belle orge qu'en Europe; et jusqu'à ce qu'on ait pu le cultiver, on tirerait le houblon des États-Unis. Mais je doute que jamais l'usage de la bière devienne assez général pour supplanter celui de la pulque, cette boisson favorite des indigènes.

Les lettres n'ont pas été jusqu'à présent fort cultivées à Mexico. Aucune bibliothèque considérable n'est ouverte au public. Les productions de la presse ne sont pas encore nombreuses, et il ne s'imprime absolument rien dans le genre de nos revues mensuelles ou hebdomadaires. On compte bien trois ou quatre journaux quotidiens; mais ils sont dénués de tout intérêt, et ne remplissent guère leurs colonnes que d'annonces qui sont reçues gratis.

Quelques écoles mutuelles sont en vigueur dans la capitale; mais les enfants des nobles et des riches sont en général élevés sous les yeux de leurs parents.

Dans la grande place, près du marché, sont les écrivains publics qui, comme ceux de Naples, exercent leur état en plein air. Leur principale occupation semble être de confectionner des billets doux, enjolivés de traits et de dessins à la plume. Mais à en juger d'après leur mine, ils n'ont pas un métier très lucratif. Ils vendent aussi de l'encre qui, soit dit en passant, est détestable.

Les connaissances chirurgicales et médicales sont beaucoup moins avancées au Mexique qu'en Europe. La loi défend la dissection des cadavres. Un habile oculiste serait aussi une précieuse acquisition pour Mexico, où les maladies d'yeux sont si nombreuses et où l'on rencontre plus d'aveugles qu'en aucun autre pays. Nul indigène n'est capable de faire la moindre opération.

Une exécution publique.

La circonstance tout-à-fait extraordinaire d'une exécution publique eut lieu peu de jours avant que je quittasse la capitale. Il s'agissait d'un double crime de vol et de sacrilége. Deux individus en avaient été convaincus depuis environ une année, mais leur châtiment avait été ainsi retardé : j'ignore pourquoi.

A onze heures du matin, avec un complice qui, moins coupable apparemment, n'avait été condamné qu'à finir ses jours dans un cachot et à être témoin du supplice des autres, ils sortirent de la prison du palais, escortés d'un fort détachement d'infanterie et de cavalerie, et précédés par plusieurs centaines de gens qui portaient des cierges allumés, des bannières, enfin tout l'attirail des processions. Les criminels étaient montés ou plutôt liés en long chacun sur un âne, vêtus d'une robe de laine blanche et coiffés d'un bonnet de même étoffe, avec des croix rouges. Dans le bât qui leur servait de selle était ficelée une croix de fer, qui allait se rattacher à un fort collier de fer aussi, dont ils avaient le cou serré. En outre, ils portaient à une jambe une très pesante chaîne. Les prêtres et les religieux de différents ordres, qui accompagnaient le cortége, ne cessaient de répéter, chemin faisant, de courtes phrases et de courtes prières aux malheureux condamnés, qui les répétaient d'une voix aussi haute que le leur permettait leur pénible position, car à peine pouvaient-ils se soutenir sur leurs montures.

Ils avançaient lentement à travers les rues encombrées de monde. Les fenêtres, les balcons, les terrasses des maisons à toits plats, étaient garnis d'une multitude de spectateurs; et en aucune occasion je n'ai vu les dames en plus grand nombre, ni, je crois, plus à leur avantage. La foule se comportait de la façon la plus décente; le terrible spectacle qu'elle avait sous les yeux produisait sur elle une impression convenable, et excitait plus de sensibilité que je ne m'y étais attendu. Les femmes s'agenouillaient généralement lorsque les prisonniers passaient. Un horrible silence régnait partout, interrompu seulement par le roulement funèbre des tambours drapés, ou par les exhortations des prêtres; mais des milliers de beaux yeux noirs étaient baignés de larmes, tandis que leurs lèvres muettes et tremblantes priaient pour les malheureuses victimes du vice, qui allaient expier publiquement leurs crimes.

Quand on déboucha sur l'esplanade voisine de la porte de Vera-Crux, l'appareil fatal se fit voir. C'était un échafaud d'un côté duquel s'élevait une haute potence, et de l'autre deux pièces de bois plus basses, chacune munie d'un siége où les patients, plus morts

que vifs, et les mains liées par devant, furent, après quelques prières préparatoires, successivement placés. L'exécuteur alors leur mit sous la gorge un écrou qui passait par le poteau contre lequel ils étaient adossés; puis l'aumônier de la prison exhorta les assistants à élever leurs supplications vers le trône de la miséricorde en faveur de deux infortunés. En quelques secondes les écrous furent serrés par derrière au moyen de vis, et terminèrent leurs souffrances sans que le public fût témoin des horribles contorsions qui accompagnent si souvent les exécutions d'Europe. On ôta bientôt les écrous pour les remplacer par une corde, et les cadavres hissés au gibet restèrent exposés un quart d'heure environ, pendant lequel un des prêtres adressa à la multitude une touchante allocution de circonstance. Il fut écouté avec beaucoup d'attention; et quand il se tut, chacun se retira tranquillement. Les corps furent alors détachés, mis dans des bières et livrés aux parents et amis.

Je dois le dire à l'honneur des habitants de Mexico, tout se passa avec une solennité, avec une décence qui ne peuvent provenir que des sentiments religieux dont ils sont imbus; et combien leur conduite ne contraste-t-elle pas avec ce qu'on voit dans la plupart des autres capitales?

Animaux domestiques. Chevaux, mulets, ânes, etc.

Le Mexique possède une noble race de chevaux, petits, mais légers, robustes, ardents, et qui ne servent que pour la selle. Il y en a de fort beaux et fort bien dressés, qui ont une élégante démarche et les pieds très sûrs. Du reste, les Mexicains l'emportent sur presque tous les peuples dans l'art de monter et de conduire ces utiles animaux; mais leur sort, dans cette partie de l'Amérique, est bien différent de celui qu'ils reçoivent en Europe; car ils y sont chichement nourris, pauvrement logés, durement traités. Leur principale nourriture est de la paille hachée, la feuille et la tige de maïs; et quand ils travaillent, le grain même, quelquefois de l'orge. J'ai remarqué des champs de belle avoine verte dans le voisinage de Xalapa; mais je n'en ai jamais vu donner de mûre ou de sèche aux chevaux. Dans le cours d'un voyage, on ne leur laisse pas étancher leur soif. La plupart ne sont pas ferrés, et ceux qui le sont n'ont le plus souvent que deux fers. Leurs selles sont très larges et leurs housses très pesantes; elles sont commodes et sûres pour le cavalier, mais il est rare qu'un cheval revienne de route sans avoir le dos entamé.

Rien aussi, quand un Européen arrive au Mexique, ne lui semble plus ridicule que le lourd et disgracieux accoutrement dont les *paysanas* chargent et embarrassent leurs coursiers. D'une immense selle à l'espagnole descendent par devant, jusqu'aux genoux de l'animal, de larges bandes de peau avec le poil en dehors, tandis qu'une grosse couverture de cuir épais, qui ressemble à un jupon et qu'on appelle *un bouclier à la Cortez*, lui enferme tout le derrière et de la plus gênante façon, jusqu'aux hanches, où elle se termine par une assez large bordure en un tissu de fer analogue à celui d'une cotte de mailles, et dont le tintement continuel, ayant la vertu d'exciter la monture à de grotesques cabrioles, semble constituer la principale félicité des dandys mexicains dans leurs promenades par la ville ou sur le Passéo. C'est là, en effet, qu'ils vont déployer les grâces de leur personne et leur talent pour l'équitation, décorés du fastueux costume que j'ai décrit ailleurs, et armés d'énormes éperons semblables à ceux qu'on portait en Europe aux XIVe et XVe siècles. Les molettes en ont quelquefois dix pouces de circonférence, et sont chacune garnies d'un petit grelot dont la musique, jointe au ferraillement des mailles de la bordure, dénote l'importance et l'arrivée d'un *cavaliero*.

Les dames de la ville même de Mexico se montrent rarement à cheval; mais alors elles s'asseoient à droite sur une espèce de fauteuil, mis de côté, qui les empêche de déployer la moindre grâce, ou bien se placent comme les hommes jambe de-ci jambe de-là. Celles de la campagne montent souvent, ainsi que je l'ai dit plus haut, devant leur cavalier qui d'ordinaire, comme elles ne portent aucune coiffure, a la politesse et l'attention de leur mettre son chapeau sur la tête et de le remplacer sur la sienne par un mouchoir.

Au Mexique, les chevaux jouissent sans aucune restriction des privilèges de garder intactes les oreilles et la queue. C'est même pour eux une beauté, une perfection, que de porter celle-ci basse et entre les jambes, et le fréquent usage du bouclier à la Cortez y contribue beaucoup. Jamais on ne leur donne de litière. Ils dorment sur le pavé nu, et vous ne verrez dans le pays ni étrille ni instrument qui puisse en tenir lieu. Attachés à la ville dans les cours des maisons pendant toute la journée, ils restent immobiles et attendent patiemment le repas du soir. Quelquefois on les envoie par bandes pour paître en liberté, et alors il faut pour les reprendre se servir du *lasso*. Tous les palefreniers, tous les domestiques le jettent avec habileté, et du moment que les chevaux et les mulets se sentent la corde au cou, ils se tiennent parfaitement tranquilles; mais autrement ils ne se laisseraient ni seller ni brider. Les cavaliers sont, je le répète, d'une adresse rare. J'ai souvent regardé avec plaisir une bande de jeunes gens s'amuser à se poursuivre et à se désarçonner les uns les autres. Soudain ils font volte-face, et saisissent le cheval de leur adversaire par la queue, étendent celui-ci à terre en détruisant son équilibre. D'autres fois, en pleine campagne, ils prennent à partie un taureau, et, avec non moins d'agilité, terrassent l'animal furieux, sans eux-mêmes courir presque aucun péril, car il est rare que leurs chevaux fassent jamais un faux pas.

Dans les provinces, aux différentes *haciendas* ou fermes on élève un grand nombre de chevaux, et ils se vendent à très bon marché. Ils courent en état de nature jusqu'à ce qu'on ait besoin d'eux. Alors on les attrape avec le lasso, on leur bande les yeux, et tout de suite on les monte. Pendant les quinze ou vingt premières minutes ils tâchent par toutes les cabrioles imaginables de se débarrasser du cavalier; mais trouvant tous leurs efforts inutiles, ils se résignent à la patience, et généralement ne donnent plus que peu de peine. Le mors qu'on emploie en pareille circonstance est un terrible instrument qui ressemble assez à celui des Mamelouks.

Les mulets sont universellement préférés dans ce pays pour traîner les voitures de tout genre, aussi bien que pour transporter des marchandises et pour parcourir de longues distances; car ils sont plus forts, plus capables d'endurer la fatigue et les privations que les chevaux. Les carrosses des nobles et des riches, soit à Mexico, soit dans les autres principales villes, ne sont attelés à l'ordinaire que d'une seule paire de beaux mulets, dont le harnachement déploie une singulière élégance; mais les lourds et gros charriots de voyage qu'on rencontre sur les routes sont souvent tirés par huit ou dix de ces animaux et conduits par deux postillons. Lorsque ces charriots sont chargés de tout l'attirail des lits, des provisions de bouche, etc., que l'usage oblige d'emmener avec soi, on ne saurait croire combien ils ont une singulière tournure. A voir quelqu'un voyager, on dirait qu'il déménage. Puis, tous les soirs, il faut décharger chaque objet et le porter sous le hangar qui constitue la *posada*, pour y passer la nuit. Le matin on a la peine de recommencer l'emballage et le chargement, opération qui souvent exige deux heures. Depuis le moment où on les attelle jusqu'à celui où ils sont enfin arrivés au but, qui est quelquefois à quarante ou cinquante milles du point de départ, ces patients animaux ne cessent de mettre toutes leurs forces en action sur des routes détestables, par un soleil brûlant, et sans prendre de nourriture,

ni boire même une seule goutte d'eau. Les chevaux et les mulets, excepté ceux des grands, ne sont jamais pansés, mais on a coutume, quand la besogne de la journée est finie, de les asperger abondamment d'eau froide, ce qui passe pour être fort salutaire à leur santé. J'ai aussi remarqué quelquefois que pendant la route le cocher leur lavait les oreilles avec de la pulque.

Le prix des chevaux varie au Mexique autant qu'en Europe. On peut pour deux cent cinquante ou trois cents francs avoir une bonne et jolie bête. Comme, au goût des Mexicains, trotter est un grand défaut dans un cheval, j'achetai pour dix louis seulement un des plus vigoureux trotteurs de la capitale, et qui avait une tournure superbe. Mais ceux de ces animaux dont l'amble et le galop sont gracieux se vendent souvent 2,000 francs et même plus. Les mulets coûtent aussi fort cher, quand ils sont beaux et bien dressés pour la selle. C'est la monture de prédilection du clergé, et on les paie de deux à trois cents dollars. Les espèces communes servent au transport des marchandises d'Acapulco et de Vera-Crux à la capitale, et il n'est pas rare d'en rencontrer des bandes d'un millier à peu près qui cheminent de compagnie et qui portent chacun des ballots d'un poids de deux à trois cents livres. Beaucoup de ces muletiers sont riches, et, chose extraordinaire, on n'entend presque jamais dire qu'ils aient été volés en route. J'ai vu la Plaza-Major remplie un jour de mulets qui étaient chargés d'argent pour Vera-Crux et qui en avaient tous sur le dos pour une valeur de deux mille dollars. Il n'y avait pas d'exemple, m'assura-t-on, que ces précieux convois eussent été jamais attaqués.

Les ânes abondent dans le pays, mais sont moins beaux et moins grands que dans le midi de l'Europe. On les emploie également comme bêtes de somme; mais vous n'en trouverez pas sur les routes aussi souvent que des mulets.

Dans toutes les grandes plaines et autour de toutes les *haciendas*, paissent d'immenses troupeaux de bêtes à cornes. Chaque matin, on voit une prodigieuse multitude de vaches parcourir avec leurs veaux les rues de la capitale, et le lait ne se trait qu'à mesure qu'il se débite. Le beurre est cher, sans être de première qualité. Ce sont principalement les Indiens qui l'apportent en ville, très proprement roulé dans des feuilles de maïs. J'ai mangé de bon fromage dans le pays, mais il est rare et coûte cher. Les moutons ont assez belle apparence, mais ne sont pas d'une précieuse espèce. Ils ont de longs membres maigres et de grosses cornes. Leur laine n'est pas fine, peut-être faute de soin, et leur chair manque de saveur. Les montagnes sont couvertes de chèvres.

Beaucoup de personnes riches, à Mexico même, font commerce de cochons, et elles en élèvent de cinq sortes dans l'intérieur de la ville. Le soin scrupuleux que les nourrisseurs donnent à la propreté et au bien-être de ces animaux, comparés à la manière dont ils sont généralement traités en Europe, est de nature à étonner un étranger. Les étables où ils sont renfermés, au nombre souvent d'un mille, sont de longs bâtiments bien construits, larges de trente pieds, avec des toits qui descendent fort bas. D'un côté est une cour où ils prennent l'air de temps en temps; de l'autre une espèce d'aqueduc en pierre de taille, rempli d'eau courante et très claire. Les cochons ne peuvent mettre le nez dans cette eau que par des trous pratiqués dans le mur, ce qui les empêche de la salir. C'est la seule boisson qu'on leur donne, et leur nourriture consiste en du maïs légèrement mouillé qu'on leur jette à heures fixes sur la terre, qui dans la cour aussi bien que dans les étables est toujours parfaitement sèche, parfaitement propre. Ils sont servis, car c'est le mot, par des Indiens qui s'acquittent avec zèle de leurs devoirs. Ces gens les mènent souvent baigner et les lavent soigneusement, car on croit que la plus rigoureuse propreté est indispensable pour qu'ils acquièrent cet énorme poids de graisse d'où résulte le principal profit. On avise en outre, pour les rendre heureux et contents, les expédients les plus bizarres. Ainsi, l'occupation spéciale de deux de leurs domestiques va certainement faire rire le lecteur, quand il saura que du matin au soir ils s'emploient à calmer les petites disputes qui de temps en temps s'élèvent parmi les paisibles habitants de cette république, et à chanter pour les endormir. Les individus à qui est confiée cette charge doivent, pour être choisis, posséder de forts poumons et avoir reçu de la nature le don de charmer les oreilles et de flatter les sens de cette aimable société philharmonique. Ils se succèdent l'un à l'autre à chanter tout le jour durant, à l'extrême satisfaction de tout leur auditoire qui semble tout-à-fait apprécier le mérite des exécutants.

La race du plus fidèle des animaux domestiques semble entièrement abandonnée au hasard. On voit bien çà et là quelques chiens d'arrêt espagnols; mais les autres sont des métis de tout genre. Dans le nombre cependant, il y en a de gros qui font bonne garde. Chaque village en fourmille, et comme ils rôdent toujours en liberté ils sont très incommodes. Les voyageurs peuvent à peine passer pendant la nuit près d'un lieu habité sans qu'ils se jettent sur lui, et que par leur aboiements ils effraient même les chevaux.

Une très petite et très curieuse espèce de chien sauvage se trouve sur les montagnes au nord-est de Durrango. Ils ont seulement huit ou neuf pouces de longueur, le corps assez semblable à celui d'un lévrier, le front large, haut et saillant, les oreilles pendantes, la queue longue. Ils se creusent des terriers et, ce qui paraît fort extraordinaire, vivent, dit-on, d'herbes et d'autres substances végétales. On en amène quelquefois à Mexico, et quand on les apprivoise, quand on les habitue à une meilleure nourriture, ils prennent une plus grosse taille. Ceux que j'ai vus avaient dix ou douze pouces de long, et paraissaient, quoique faibles et timides, être assez méchants.

Le Mexique produit aussi un animal qui semble tenir à la fois du loup, du renard et du chien; on l'appelle le *cocyotie*, et il est d'un tiers moins gros que le loup, dont il a du reste la forme et la couleur. La nuit pendant que je voyageais, j'ai entendu souvent leurs cris retentissants; car, se réunissant par meutes nombreuses, ils chassent de concert à la faveur des ténèbres. Ils détruisent les brebis, les volailles, mais n'attaquent jamais l'homme. J'en ai vu le jour au bord de la route. Ils se laissent approcher presqu'à portée du fusil, et alors s'éloignent très tranquillement. L'odeur qu'ils répandent sur leur passage est plus forte et encore plus désagréable que celle du renard.

Agriculture. Blé. Orge. Maïs. Fricollis. Bananes. Aloès. Climat.

Les agriculteurs du Mexique, de même que les artistes et les manufacturiers, sont beaucoup en arrière de ceux d'Europe. La beauté du sol et du climat les oblige à moins de travail que les nôtres, et rarement on les voit étendre du fumier sur leurs terres. Les immondices des villes leur fournissent en abondance un riche engrais; néanmoins, ils négligent de s'en servir. Au contraire, il y a déjà des siècles qu'ils recourent à l'irrigation. Pour labourer ils emploient une simple charrue de bois dont le soc est garni d'une pointe de fer, et que traînent deux bœufs attelés par les cornes. Un Indien la dirige d'une main, tandis que de l'autre il stimule ces animaux avec un bâton pointu. Telle est la machine dont l'usage est général quand on laboure afin de semer du maïs; mais on y adapte un soc plus petit lorsqu'on prépare un champ à recevoir un ensemencement de blé.

Le seul autre instrument d'agriculture qui existe au Mexique est le *coa*, espèce de bêche triangulaire en bois, mais garnie en fer, que les Indiens manient avec une grande dextérité.

Le blé qu'on récolte dans ce pays est le plus beau que

j'aie jamais vu. On le cultive par plaines immenses, et pour extraire le grain de la paille on la fait piétiner par des mulets, ainsi qu'on le pratique dans certaines parties de l'Europe avec des chevaux ou des bœufs.

L'orge n'est pas regardée comme très précieuse, attendu qu'on ne fabrique pas de bière; mais on la donne quelquefois aux chevaux, principalement en vert, au lieu de maïs.

Le maïs, ou, comme on l'appelle aussi, le *blé indien*, est fort généralement cultivé. C'est cette céréale qui donne du pain à la grande masse de la population. On la laisse d'abord détremper dans de l'eau; on la réduit ensuite en pâte entre deux pierres, et on en forme de minces galettes. Puis on les fait cuire sur une brique placée au-dessus du feu et elles sont aussi bonnes que nutritives.

De petites fèves noires, qui ont le nom de *fricollis*, sont aussi très recherchées dans tout le Mexique. On en sert sur la table à chaque repas, et les étrangers même les trouvent excellentes. Il s'en cultive des champs énormes pour l'approvisionnement des grandes villes.

La consommation des pommes de terre est fort restreinte. Elles sont du reste petites et peu savoureuses, deux défauts qui proviennent sans doute de ce que les indigènes n'en comprennent pas bien la culture, non plus que celle des autres végétaux culinaires. Il faut avouer en effet que si toutes les sortes de légumes poussent au Mexique et qu'on les trouve en abondance sur les marchés, ils sont cependant pour la plupart inférieurs aux mêmes espèces élevées dans les potagers d'Europe. Je dois excepter les ognons, qui sont aussi blancs que des navets et fort doux. Les choux-fleurs et les choux ordinaires sont aussi très beaux.

Les fruits tropicaux que produit le Mexique ne sauraient, je crois, être surpassés par ceux d'aucune autre partie du monde. J'ai déjà dit combien, réunis en tas sur les marchés, ils offraient une mine appétissante; c'est un des spectacles qui puissent causer le plus de plaisir à un Européen nouvellement débarqué. Leur exquise saveur ne dément pas non plus leur magnifique apparence. Mais les fruits qui ont été originairement importés d'Europe ne valent pas à beaucoup près les nôtres. Cette infériorité toutefois a pour cause principale, j'en suis convaincu, le manque de soin et l'ignorance de l'art de les cultiver. Par exemple, les naturels ne savent pas encore, je crois, ce que c'est que de greffer un arbre fruitier.

La culture des bananes est fort étendue et fort importante. Elles fournissent aux habitants des régions chaudes un salutaire aliment. On en vend, sur le marché de la capitale, de fraîches et de sèches.

Mais celui de tous les végétaux que les Mexicains cultivent sur la plus vaste échelle est sans contredit l'aloès américain, qu'ils appellent *maguey*, et qui leur donne la *pulque*, ce breuvage rafraîchissant, dont j'ai parlé. Il s'en fait une telle consommation dans le pays, et surtout à Mexico, à Puebla et à Tollueca, que, d'après Humboldt, l'impôt dont elle est grevée rapporte annuellement au trésor, dans ces trois villes, une somme de 800,000 dollars. Les plantations de *magueys* sont immenses entre Chollula et San-Martin. La grande route traverse souvent plusieurs milles de suite ainsi cultivés. Ils sont espacés de cinq ou six pieds les uns des autres, et dans les positions favorables fleurissent au bout de dix ans, époque à laquelle la précieuse liqueur qu'ils produisent se recueille. Aussitôt que le cultivateur s'aperçoit que du sein de la plante va bientôt s'élancer la longue tige qui porte les fleurs, il coupe toutes les feuilles qui en constituent le milieu, et le creuse en forme de *bol;* il ôte en même temps la plupart des autres, de façon que la sève destinée à les nourrir se reporte forcément vers la grande tige et est reçue par la cavité en question, qu'elle remplit avec une si grande promptitude qu'il faut pendant deux mois la vider plusieurs fois par jour. La liqueur, à mesure qu'on la ramasse, se met dans des jarres ou dans des outres. Elle subit au bout de quarante-huit heures une légère fermentation, et alors est bonne à boire tout de suite. Les étrangers la préfèrent quand elle est nouvelle; mais les indigènes n'en consomment guère avant qu'elle ait pris un goût fort et une odeur horriblement fétide appelée *fuerte*, qui suivant eux cependant la rendent parfaite. De cette liqueur s'obtient ensuite, par le moyen de la distillation, un esprit des plus violents qu'on nomme *eau-de-vie de pulque*.

Les feuilles d'aloès qu'on est obligé de couper, ainsi que nous l'avons dit, ne sont pas perdues. Les Indiens s'en servent pour couvrir leurs habitations et pour former des palissades. On en fabrique aussi de la corde, du fil, du papier et de l'étoffe. Certaine partie de la plante s'emploie médicinalement, et la racine préparée avec du sucre devient conserve ou confiture.

Le sucre s'importait autrefois d'Espagne au Mexique; mais aujourd'hui les Indiens en font dans toutes les provinces de ce pays. On le vend par petites tablettes à un prix fort raisonnable. On tire aussi de la canne une très grande quantité d'*aguardiente*. Le café vient assez bien, mais la culture n'en est pas fort répandue. J'en ai toutefois vu d'excellente qualité aux environs de Xalapa.

La plupart des régions chaudes produisent en abondance du coton de belle qualité; mais les naturels n'entendent rien à tout ce qui en concerne la fabrication. Les Indiens en vendent une espèce dont la couleur est naturellement d'un beau jaune de cannelle, qui abonde près de Temascaltepec, et qui est, je crois, la même que celle dont se fait le nankin des Indes orientales. Les Mexicains ne connaissent pas la machine qu'on emploie dans presque tous les autres pays pour extraire de la graine la partie filandreuse, et ils exécutent à la main cette ennuyeuse opération. Les Indiens exposent aussi en vente beaucoup de gros calicots qu'ils confectionnent eux-mêmes.

Je n'ai aperçu nulle part ni chanvre, ni lin, ni soie, quoique les districts tempérés paraissent favorables à ces productions; mais les Espagnols ont toujours empêché qu'on ne les introduisît au Mexique.

Le chocolat de cacao était en usage général dans l'Amérique, avant la première arrivée des Européens, et on l'y tient encore en haute estime. La consommation est au Mexique plus considérable qu'ailleurs. J'ai indiqué la manière fort simple dont il se fabrique dans ce pays où il est excellent; mais la majeure partie du cacao qu'on y emploie aujourd'hui n'est pas de production indigène; on le tire du Guatimala et de l'Amérique du Sud. La culture du cocotier y était cependant fort générale du temps de Montézuma; car plusieurs villes payaient leurs tributs avec le fruit de cet arbre, et il avait cours comme monnaie de l'Etat.

La drogue bien connue dans les boutiques d'apothicaires, le jalap, pousse, je l'ai déjà dit, dans la région tempérée du Mexique, et principalement dans le voisinage de Xalapa. Il s'en exporte chaque année de deux à trois cent mille livres pour l'Europe.

Différentes parties de la contrée produisent d'excellent tabac, et il s'y en fait sous la forme de cigarres une telle consommation, que c'était du temps des Espagnols une branche de revenu qui rapportait à l'Etat plus de 4,000,000 de francs. Mais depuis la déclaration de l'indépendance et l'affranchissement de la culture, la somme ci-dessus indiquée a été perdue pour le trésor public sans que le peuple y ait beaucoup gagné, puisque le prix des cigarres reste toujours à peu près le même.

Le meilleur indigo du monde se récolte dans le Guatimala. On en trouve aussi dans divers districts du Mexique; mais la culture en est fort négligée.

Cette cosse si odoriférante et si précieuse, la vanille, se recueille dans les forêts d'Oaxaca et de Vera-Crux, et ce dernier port seul en exporte annuellement de huit à dix mille livres. On n'en fait d'ailleurs pas grand usage pour la fabrication du chocolat dans le pays.

Le climat du Mexique varie plus dans ses différentes

parties que celui d'aucune autre région du globe d'égale étendue. Les endroits bas le long des côtes de la mer sont les plus chauds et les plus malsains. Quand arrive la saison des pluies, qui dure d'avril ou de mai à octobre, les étrangers désertent les ports de Vera-Crux et d'Acapulco. Les indigènes eux-mêmes se renferment alors dans leurs maisons ou n'en sortent que dans les cas d'absolue nécessité. Cinq ou six mois durant, la fièvre jaune et le choléra exercent dans ces lieux leurs ravages contre l'espèce humaine. Nul individu né ailleurs, surtout s'il a pour patrie l'Europe et qu'il soit jeune, ne peut y séjourner sans péril, ne fût-ce que l'espace d'un jour. Pendant ma courte résidence au Mexique, la plupart de mes compatriotes que les paquebots de Liverpool débarquèrent à Vera-Crux y moururent. Ces malheurs sont si fréquents que l'impression qu'ils produisent est nécessairement moins forte ; mais il n'est pas jusqu'aux *hierreos* ou muletiers qui ne redoutent ce port ; car le séjour n'en est guère moins fatal aux gens qui d'ordinaire habitent le Table-Land qu'aux étrangers.

Mais ce n'est que parallèlement aux côtes, à quelques lieues dans les terres, et principalement sur les nouveaux débarqués, que le climat exerce une influence si funeste. A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur des terres et qu'on monte vers le vaste plateau qui, occupant le centre du Mexique, se soutient en général à 7.000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il est sensible que la température devient de plus en plus douce ; l'aspect de la végétation change tout-à-fait ; les plantes tropicales disparaissent, et celles qui appartiennent à des régions tempérées les remplacent. Au contraire, quand on quitte la capitale pour regagner Vera-Crux, à peine a-t-on dépassé Xalapa de quatre lieues, qu'une chaleur étouffante commence. Aucun chêne ne se montre plus ; il est aisé d'apercevoir qu'on rentre dans la région des fièvres, et l'influence pestilentielle augmente régulièrement plus on se rapproche de la mer. Ces remarques néanmoins ne sont surtout applicables qu'à la saison pluvieuse. Il y a pendant les autres mois de l'année beaucoup moins de péril à courir. Mais, à quelque époque que ce soit, la prudence ordonne aux étrangers de rester autant que possible à bord de leurs vaisseaux ; car jamais on n'est exposé dans le hâvre à un aussi grand danger, sans doute par suite de la rigoureuse propreté et de la bonne ventilation des vaisseaux.

Quand le voyageur, que ses affaires ont forcé de rester à Vera-Crux parmi la contagion et la mort, gagne ensuite le district parfaitement sain de Xalapa, et que la vue des chênes verdoyants lui montre qu'il a laissé derrière soi le germe des plus redoutables maladies, avec quel plaisir ne respire-t-il pas un air tempéré, ne contemple-t-il pas les montagnes boisées qui environnent la ville ! c'est qu'il n'y a sur toute la surface du globe aucun endroit plus salubre, plus délicieux. Là règne un perpétuel printemps, la verdure continue toute l'année, les arbres ne se dépouillent jamais, les productions végétales abondent toujours sur les marchés, toujours on voit en même temps des fruits et des fleurs. La cabane de l'Indien ne lui sert qu'à l'abriter de la pluie, car l'excès du chaud et celui du froid lui sont pareillement inconnus ; et quand par hasard au travers de la cage à oiseau qu'il appelle son habitation, souffle un ouragan passager, il n'a besoin pour suffisamment se garantir que d'étendre une natte du côté d'où vient le vent. Lorsqu'on a atteint la Table-Land, on n'a plus rien à redouter de la chaleur ; même à Pérote et en d'autres places semblablement situées, on peut les matins et les soirs éprouver l'inverse de cette température ; car à cette hauteur, quelques milles seulement, selon qu'on monte ou qu'on descend, font une grande différence. A Mexico, le climat est toute l'année analogue à celui des beaux jours de mai en Angleterre, et dans tout le plateau du Mexique, le terme moyen de l'atmosphère ne varie qu'entre soixante-cinq et soixante-dix degrés de Fahrenheit.

Les grands vents sont si peu connus dans ce beau pays, que pendant ma résidence je n'y ai jamais vu rien qui ressemblât à une tempête. Cependant les tremblements de terre ne sont point rares, sans être bien dangereux. Une nuit, au mois d'avril, je fus réveillé soudain par un bruit sec, que suivit une légère secousse comme si quelqu'un eût remué le lit sur lequel j'étais couché. L'alarme se répandit dans toute la maison ; mais je n'entendis pas dire que la ville eût souffert aucun dommage ; seulement à Temascaltepec, l'église fut endommagée : plusieurs des statues de la façade tombèrent de leurs niches.

Ancien Mexico.

Les détails qui suivent seront peut-être regardés par certaines personnes comme étrangers à un ouvrage comme celui-ci ; mais, d'un autre côté, n'est-il pas en quelque sorte indispensablement nécessaire qu'avant de décrire les antiquités qu'on peut encore voir aujourd'hui à Mexico, j'essaie de donner au lecteur une idée de ce qu'étaient cette capitale et la magnificence du monarque régnant à l'époque où les Espagnols en firent la conquête ?

Un plan qui représente l'ancienne ville dans l'état exact où elle fut trouvée par Cortez la première fois qu'il y entra, et que l'empereur Montézuma lui-même fit dresser pour ce capitaine afin d'être transmis par lui au roi d'Espagne, est, à ce qu'on croit, le seul document authentique existant à présent d'après lequel on puisse se former une idée approximative du vieux Mexico. Nul antiquaire, pour peu qu'il eût dirigé ses études sur le Mexique, n'ignorait que le plan dont je parle n'eût été effectivement exécuté, par ordre impérial, à l'époque et pour la destination que j'ai dites ; mais on l'avait longtemps cherché en vain : Humboldt n'avait pas été plus heureux que les autres, et on croyait qu'il était devenu la proie des flammes depuis plus d'une centaine d'années, lors d'un incendie qui éclata dans la *Casa de Stada*. Or, le hasard a voulu que ce fût moi qui le retrouvasse, et j'en ai pu faire l'acquisition. Malheureusement il n'est pas intact, beaucoup s'en faut. Les cornes et le milieu sont déchirés. Néanmoins il en reste encore assez pour prouver aux plus incrédules combien l'ancienne capitale était supérieure à la cité moderne, élevée sur ses ruines par les Espagnols. La première était au moins double de la seconde en étendue ; elle l'égalait en régularité, et la surpassait par le nombre des édifices De ce temps, la ville s'élevait comme Venise, sur une multitude de petites îles dont le lac de Chalco était parsemé ; mais aujourd'hui, par suite du retrait des eaux, elle est distante de ce lac d'environ deux milles. Un historien de la conquête dit que, quand on regardait Mexico du faîte du grand Téocalli ou temple qui en occupait le centre, on ne pouvait mieux le comparer, tant il était régulièrement divisé en carrés égaux, qu'à un immense damier. Cette régularité existe encore comme si on l'avait copiée dans la nouvelle ville, qui cependant ne renferme pas autant de carrés que les fragments de l'ancien plan en représentent. Ces pâtés de maisons étaient entourés, à ce qu'on peut reconnaître, ou de rues pavées, ou de canaux qu'on parcourait avec des barques ; car les premières sont indiquées par des empreintes de pas, et les secondes par de petites vagues. Dans chacune de ces divisions il y avait un temple.

Tous les domestiques du palais de l'empereur Montézuma étaient d'illustres personnages. Outre ceux qui constamment y demeuraient, chaque matin six cents seigneurs et nobles de ses feudataires venaient lui offrir leurs services. Ils passaient toute la journée dans les antichambres où n'était admis aucun de leurs propres serviteurs, conversant à voix basse, et attendant les ordres de leur souverain. Les valets qui formaient la suite de ses grands étaient si nombreux qu'ils remplissaient trois petites cours du palais, et que beau-

coup d'autres encore stationnaient dans les rues adjacentes. Les femmes de la cour n'étaient pas en moins grand nombre, y compris les dames de rang, les servantes et les esclaves. Toute cette innombrable tribu féminine vivait renfermée dans une espèce de sérail, sous la direction de quelques illustres matrones qui surveillaient leur conduite, car les princes mexicains étaient extrêmement ombrageux sur l'honneur, et punissaient avec la dernière rigueur tous les méfaits d'incontinence, si légers qu'ils fussent, qui se commettaient dans l'enceinte de leur demeure. Le monarque se réservait celles de ces femmes qui lui plaisaient, et il donnait les autres à ses sujets pour les récompenser de leurs services. Tous les feudataires de la couronne étaient obligés de résider à la cour pendant plusieurs mois de l'année, et, quand ils retournaient dans leurs domaines, de laisser dans la capitale leurs fils ou leurs frères comme ôtages, garantie que leur maître exigeait de leur fidélité. C'est pourquoi il fallait que, même en leur absence, ils tinssent des maisons à Mexico.

L'étiquette et le cérémonial que Montézuma introduisit à la cour montrent encore combien était grand son despotisme. Personne ne pouvait entrer dans le palais, soit pour remplir auprès du souverain les simples fonctions de domestique, soit pour conférer d'affaires avec lui, sans quitter sa chaussure et ses bas à la porte. Personne, non plus, n'avait permission de se présenter devant lui dans un costume élégant, car cette action était considérée comme un manque de respect envers Sa Majesté. En conséquence, les plus grands seigneurs, sauf les fort proches parents du prince, se dépouillaient des riches vêtements qu'ils portaient, ou du moins en mettaient d'autres plus ordinaires par dessus, afin de prouver leur humilité. Tous les individus, quels qu'ils fussent, quand ils entraient dans la salle d'audience et avant d'adresser la parole au monarque, faisaient trois révérences, disant à la première : « Seigneur ; à la seconde : Monseigneur ; à la troisième : Grand-Seigneur. » Ils parlaient bas, avec la tête inclinée, et recevaient la réponse que leur donnait le prince par l'entremise de ses secrétaires, aussi attentivement et aussi dévotement que si c'eût été la voix d'un oracle. Quand on se retirait, il ne fallait jamais tourner le dos au trône.

La salle d'audience servait aussi de salle à manger. La table était un large coussin, et le siége impérial une chaise basse. La nappe, les serviettes, les essuie-mains étaient de coton, mais fort beaux, fort blancs, et toujours fort propres. Les ustensiles de cuisine et la vaisselle étaient en faïence de Chollula ; mais jamais rien ne lui servait deux fois, car aussitôt après la première il donnait tout à un de ses nobles. Les coupes dans lesquelles on lui préparait son chocolat et d'autres boissons au cacao étaient d'or, ou de belles coquilles marines, ou des vases naturels admirablement vernis. Il avait aussi un service complet en or, mais ne s'en servait qu'à certaines fêtes dans le temple. Le nombre et la variété des plats qui se succédaient sur sa table émerveillèrent les Espagnols qui les virent. Le conquérant Cortez dit qu'ils couvraient le plancher d'une vaste pièce, et qu'ils renfermaient toutes les sortes de gibier, de viande, de poisson, de fruits et de légumes du pays. Trois ou quatre cents jeunes gens nobles apportaient cérémonieusement ce dîner, le servaient dès que l'empereur se mettait à table et se retiraient immédiatement. Chaque plat, pour qu'il ne pût refroidir, était accompagné d'un réchaud. Le monarque indiquait avec une baguette qu'il tenait à la main les mets dont il désirait manger, et faisait distribuer les autres aux seigneurs de l'antichambre. Avant qu'il commençât son repas, quatre des plus belles femmes de son sérail lui présentaient de l'eau pour qu'il se lavât les mains, et restaient debout tout le temps de son dîner, ainsi que six de ses principaux ministres et son écuyer tranchant.

Aussitôt que l'empereur s'était placé devant la table, l'écuyer tranchant fermait la porte de la salle afin que nul des autres nobles ne le vît manger. Les ministres se tenaient à l'écart, et observaient un silence profond, à moins qu'ils ne répondissent aux questions que leur maître leur adressait. L'écuyer tranchant et les quatre femmes lui servaient les plats, tandis que deux autres lui offraient dans des corbeilles du pain de maïs pétri avec des œufs. Il entendait souvent de la musique pendant ses repas, ou se faisait débiter des facéties par des gens grotesques de difformité qu'il pensionnait à ce dessein. Il éprouvait beaucoup de plaisir à les entendre, et prétendait que parmi leurs plaisanteries ils laissaient échapper souvent d'importantes vérités. Après avoir satisfait son appétit, il fumait dans une pipe ou dans un roseau élégamment verni du tabac parfumé d'ambre liquide, dont la fumée ne tardait pas à l'endormir.

Quand il avait dormi quelque temps, sur la même chaise basse, il donnait audience, et écoutait avec attention tout ce qu'on lui communiquait, répondant à chacun par ses ministres ou par ses secrétaires. La réception terminée, il appelait ses musiciens, car il aimait beaucoup qu'on lui chantât les glorieuses actions de ses ancêtres. D'autres fois, il s'amusait à voir ses nobles jouer différents jeux, de calcul ou de hasard. Lorsqu'il sortait, toujours il était porté sur les épaules de ses nobles dans une litière qu'ombrageait un dais superbe, et accompagné d'une suite nombreuse de courtisans. Sur son passage tous ceux qui venaient à le rencontrer s'arrêtaient et fermaient les yeux, comme s'ils eussent craint d'être éblouis par la splendeur de Sa Majesté. Quand il descendait de la litière pour marcher à pied, on étendait des tapis sous ses pas pour qu'il ne touchât point la terre.

La grandeur et la magnificence de ses palais, de ses maisons de plaisance, de ses bois et de ses jardins, étaient analogues à tant de pompe. Sa résidence habituelle était un vaste édifice de pierre et de ciment qui avait vingt portes sur les rues et places publiques, trois grandes cours dans une desquelles jaillissait une superbe fontaine, plusieurs salles et des centaines de chambres. Quelques-unes des pièces avaient des murailles en marbre et en d'autres espèces de pierres précieuses. Les charpentes étaient de cèdre, de cyprès, ou d'autres bois aussi beaux et couvertes d'ornements et de sculptures. Parmi les salles, au rapport d'un témoin oculaire, il y en avait une si grande, qu'elle pouvait contenir trois mille personnes. Cette demeure n'était pas la seule qu'il possédât dans Mexico, sans parler des palais qui lui appartenaient encore dans diverses villes de son empire. Il avait dans la capitale, outre le sérail de ses femmes, des logements pour tous ses ministres et ses conseillers, pour tous les officiers de sa maison, enfin pour toute sa cour ; puis pour les grands personnages étrangers qui le visitaient, et surtout pour les ambassadeurs des rois, ses alliés.

De plus il avait fait construire, à Mexico même, deux maisons où il élevait toute espèce d'animaux ; dans l'une les oiseaux qui vivent de graines ; dans l'autre ceux de proie, les quadrupèdes et les reptiles. La première renfermait une multitude de pièces et des galeries soutenues par des colonnes de marbre d'un seul morceau. Ces galeries donnaient sur un jardin, où au milieu des plus rares arbustes étaient construits dix bassins, les uns d'eau douce pour les oiseaux aquatiques de rivière, les autres d'eau salée pour ceux de mer. Dans le reste de la maison, ces captifs étaient si nombreux, si variés, que les Espagnols ne purent s'empêcher de croire qu'aucune des tribus ailées du monde ne manquait à cette collection. On leur donnait à chacun la nourriture qu'ils préfèrent ordinairement lorsqu'ils jouissent de leur liberté, soit des graines, soit des fruits, soit des insectes. Les oiseaux qui ne vivaient que de poissons en consommaient par jour plus de trois cents livres, à ce que dit Cortez dans une de ses lettres au roi Charles V. Trois cents hommes, dit-il encore, étaient occupés à prendre soin de ces oiseaux, outre leurs médecins qui épiaient le moindre d'[illegible]

ment de leur santé, pour y apporter immédiatement remède. De toutes ces personnes, les unes étaient chargées de se procurer les vivres, les autres de les distribuer, d'autres de prendre soin des œufs à l'époque où les oiseaux couvaient, d'autres encore de leur arracher leurs plumes en certaines saisons de l'année; car l'empereur, non-seulement goûtait un vif plaisir à voir une si grande multitude d'animaux réunis ensemble, mais aussi tenait beaucoup à leur plumage, parce qu'il s'en servait pour faire confectionner toute sorte d'ornements. Il y avait dans cette maison tant de logement, qu'elle aurait pu recevoir deux princes avec toute leur suite. Elle était située sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le vaste monastère de Saint-François.

L'autre ménagerie, qui renfermait les animaux sauvages, avait une large et belle cour élégamment parée, autour de laquelle étaient différents corps de bâtiments. Dans l'un d'eux se trouvaient tous les oiseaux de proie depuis l'aigle royal jusqu'au *hestrel*, et il y avait beaucoup d'individus de chaque espèce. Les oiseaux étaient distribués, d'après leur genre, dans diverses cellules souterraines qui avaient sept pieds de hauteur, et plus de quinze en longueur et largeur. La moitié de chacune de ces cellules était recouverte de larges dalles, et dans le mur du fond étaient enfoncés des perchoirs sur lesquels ils pouvaient dormir à l'abri de la pluie; l'autre moitié l'était seulement par un grillage, afin qu'ils jouissent de la lumière du soleil. Pour nourrir ces oiseaux, on tuait chaque jour près de cinq cents pintades. Dans la même maison, beaucoup de salles basses étaient remplies d'une multitude de fortes cages en bois, dans lesquelles on tenait enfermés des lions, des tigres, des loups, des *cayatoos*, des chats sauvages, et toute autre espèce de bêtes féroces. On leur donnait pour aliments des daims, des lapins, des lièvres, des *techichis* et d'autres animaux, ainsi que les intestins des victimes humaines.

L'empereur du Mexique avait dans sa ménagerie non-seulement toutes les sortes de bêtes dont les souverains des autres pays ont coutume d'orner la leur, mais encore celles qui, par leur nature, sembleraient devoir toujours être exemptes d'esclavage, comme les crocodiles et les serpents. Les premiers étaient tenus dans des étangs entourés d'un mur assez haut pour qu'ils ne le pussent franchir, les seconds dans des vases ou de vastes cuves. Il y avait aussi plusieurs bassins pour le poisson, et il en existe encore deux fort beaux que nous avons vus au palais de Chapoltepec, à deux milles de Mexico.

Montézuma, non content d'avoir rassemblé dans son voisinage toutes les espèces d'animaux, hébergeait également dans son palais tous les individus des deux sexes qui, soit par la couleur de leurs cheveux, soit par celle de leur peau, soit par la singularité de leur conformation, étaient des phénomènes de l'espèce humaine. Ce caprice impérial avait du moins de bons résultats, en ce qu'il mettait à même de vivre heureusement une multitude de misérables créatures, et qu'il les délivrait ainsi des insultes inhumaines de leurs semblables.

Chacun des palais de Montézuma était entouré de beaux jardins où se trouvait réunie toute espèce de belles fleurs, d'herbes odoriférantes et de plantes médicinales. Il avait pareillement des bois enclos de murs et peuplés de toute sorte de gibier, dans lesquels il chassait souvent.

De tous ces palais, ces jardins et ces parcs, il ne reste plus aujourd'hui que la forêt de Chapoltepec, qu'il a plu aux vice-rois espagnols de conserver. Les conquérants n'ont rien épargné autre chose. Ils ont démoli les plus magnifiques monuments de l'antiquité, tantôt par un zèle exagéré pour la religion, tantôt par vengeance, tantôt pour se servir des matériaux. Ils ont négligé d'entretenir les jardins impériaux; ils ont abattu les bois; ils ont enfin réduit la contrée à un tel état, que la splendeur de ses anciens monarques ne pourrait plus maintenant trouver foi, si elle n'était confirmée par le témoignage de ceux qui l'ont anéantie.

Ce n'étaient pas seulement les palais, mais aussi tous les autres lieux de plaisance, et ceux-là même qu'il ne visitait que rarement ou jamais, que Montézuma faisait entretenir avec le plus grand soin, avec le plus grand luxe; car il n'y avait rien dont il s'enorgueillissait davantage que de la propreté de sa personne et de tout ce qui lui appartenait. Il se baignait régulièrement chaque jour, et avait pour cela des bains dans chacune de ses résidences. Chaque jour il changeait quatre fois de costume depuis la tête jusqu'aux pieds, et les vêtements qu'il avait une fois mis, il ne les remettait plus jamais. Ces vêtements, tenus en réserve, lui servaient ensuite à récompenser les nobles de la cour et les soldats qui se conduisaient bravement à la guerre. Chaque matin, plus de mille personnes étaient employées par lui à balayer et arroser les rues de la capitale.

Dans un des bâtiments de la couronne était un arsenal rempli de toutes les espèces d'armes offensives et défensives dont ces nations faisaient usage, ainsi que d'ornements militaires et d'étendards. L'empereur occupait toujours un nombre extraordinaire d'ouvriers à en accroître la collection. De même, il faisait constamment travailler une multitude d'autres artistes, par exemple, des orfèvres, des compositeurs de mosaïque, des sculpteurs et des peintres. Une grande maison n'était habitée que par des danseurs, qui recevaient un traitement pour danser devant le monarque.

Le nombre des images par lesquelles les faux dieux des Mexicains étaient représentés et adorés, dans les temples, dans les habitations particulières, dans les rues, dans les bois, était infini. Zumarraga, premier évêque de Mexico, affirme que les Franciscains brisèrent plus de vingt mille idoles; mais ce chiffre n'est rien, comparé à celles seulement de la capitale. Généralement elles étaient de terre cuite, de certaines espèces de pierre et de bois; mais quelquefois aussi d'or et d'autres métaux. La plus singulière idole était celle d'Huitzilopochtli, qui était formée de la farine de certaines graines pétrie avec du sang humain. Presque toutes ces idoles étaient grossières et hideuses, tant il y avait de bizarrerie dans le choix des attributs destinés à indiquer leur puissance.

Le grand Téocalli occupait le centre de la ville, et avec tous les édifices qui en dépendaient, il comprenait tout l'espace sur lequel la cathédrale s'élève maintenant, partie de la Plaza-Major, et partie également des rues et des bâtiments qui l'avoisinent. Dans l'enceinte carrée qui l'environnait, Cortez prétend qu'une ville de cinq cents maisons y aurait été contenue. Les murs, bâtis de pierre et de ciment, étaient fort épais, hauts de huit pieds, couronnés de créneaux, et ornés d'une infinité de sculptures qui toutes représentaient des serpents, d'où le nom de *coatepantli*, c'est-à-dire murs aux serpents, qu'on leur donnait. Ils avaient quatre portes, une vers chacun des quatre points cardinaux. Celle de l'est ouvrait sur une large rue qui venait au lac de Tezcuco; les autres donnaient aussi sur les trois principales rues de la ville, sur les trois plus larges et plus droites qui, se prolongeant au travers du lac, menaient à Iztalapan, à Tacuba et à Tépajucae.

Zumarraga, dans une lettre du 12 juin 1531, adressée au chapitre général de son ordre, dit que dans la capitale seule vingt mille victimes humaines étaient sacrifiées tous les ans. Quelques auteurs prétendent que le nombre des malheureux qui périssaient ainsi dans tout l'empire ne s'élevait pas à moins de cinquante mille; qu'il y avait un jour de l'année où le chiffre des sacrifices humains était de cinq mille, un autre où il était de vingt mille, et que sur le seul mont Tépajucae vingt mille infortunés périssaient en l'honneur de la déesse Tonantzin.



Chasse au taureau.

Mais l'oblation la plus fréquente était celle du copal. Tous les Mexicains brûlaient chaque jour de l'encens à leurs idoles. Pauvres et riches, ils avaient tous des encensoirs chez eux. Les prêtres dans les temples, les pères de famille dans leurs maisons, et les juges dans leurs tribunaux, lorsqu'ils prononçaient une sentence dans une cause grave, soit au civil, soit au criminel, offraient de l'encens aux quatre vents principaux. Mais chez les Mexicains et les autres peuples d'Anahuac, ce n'était pas seulement en l'honneur des dieux et par religion qu'on brûlait de l'encens ; la politesse ordonnait aussi d'en offrir aux grands personnages tant indigènes qu'étrangers.

Il n'y avait pas de places spéciales pour les sépultures. Les uns faisaient ensevelir ou leur cadavre ou leurs cendres près des édifices consacrés au culte, les autres en pleine campagne ; d'autres sur les montagnes dans les environs des lieux où les sacrifices humains se consommaient d'ordinaire. Les restes des rois et des nobles étaient la plupart du temps déposés dans les tours des temples, surtout dans celles du temple principal. Près de Totihuacen, où il existait beaucoup de temples, il y avait aussi d'innombrables sépulcres. Les tombeaux des personnes qu'on ensevelissait sans les brûler étaient de profondes fosses en maçonnerie, dans lesquelles on asseyait les cadavres sur des *icpallis* ou siéges bas, avec les instruments de leur art ou de leur profession à côté d'eux. Si c'était un militaire qu'on inhumait, on plaçait près de lui un bouclier et un sabre; si c'était une femme, un fuseau, une navette et un *xicalli*, espèce de vase naturel. Dans les tombes des riches on mettait de l'or et des joyaux; mais toutes étaient pourvues de vivres pour le long voyage que le mort était censé avoir à faire. Les conquérants espagnols, sachant qu'on enterrait toujours de l'or avec les nobles mexicains, ouvrirent plusieurs de leurs sépulcres, et y trouvèrent en effet des quantités considérables de ce métal précieux. Lorten dit dans une de ses lettres que pendant qu'il assiégeait la capitale, un détachement de ses soldats y pénétra un jour, et que dans un tombeau situé sous la tour d'un temple, ils recueillirent quinze cents *castellanos*, c'est-à-dire deux cent quarante onces d'or.

L'empire mexicain abondait en toutes espèces de peintures; car les peintres y étaient innombrables, et l'usage était de peindre presque tous les objets. Si on les eût conservées, on aurait pu construire d'un bout à l'autre toute l'histoire du Mexique; mais les prédicateurs de l'Evangile, soupçonnant qu'elles ne contenaient que des emblèmes de superstition, les détruisirent avec fureur. De toutes celles qu'ils purent trouver à Tezcuco où était la principale école de cette branche des beaux-arts, ils en construisirent un im-

mense bûcher sur la grande place, y mirent le feu, et réduisirent en cendres ces seuls monuments de tant de faits sans doute intéressants et curieux.

Les Mexicains peignaient, soit sur de la toile fabriquée avec des fibres de *maguey* ou avec du palmier nommé *icxolt*, soit sur du cuir, soit sur du papier. On confectionnait ce papier avec les feuilles d'une certaine espèce d'aloès qu'on faisait rouir comme du chanvre, et qu'ensuite on lavait, détirait et unissait. Il s'en faisait aussi avec l'*icxolt*, avec de minces écorces d'autres arbres qu'on préparait et qu'on collait ensemble au moyen d'une certaine gomme, avec du coton, avec de la soie; mais, disent les conquérants eux-mêmes, nous ne saurions donner aucun détail sur la méthode de fabrication. Nous avons eu dans nos mains plusieurs feuilles de ce papier; il est semblable pour l'épaisseur à du carton d'Europe, mais plus doux, plus poli, et facile à écrire.

Nous avons aussi à déplorer sous un autre rapport le zèle fanatique des moines. Pour ne laisser en effet sous les yeux de leurs convertis rien qui pût leur rappeler le paganisme, ils nous ont privés des plus précieux monuments de la sculpture des Mexicains. Les fondations de la première église catholique qu'on érigea au Mexique furent jetées avec des idoles; et tant de milliers de statues furent alors brisées, alors réduites en poussière que, malgré l'abondance qu'il y avait de ces sortes d'ouvrages dans tout le pays, on peut à peine en retrouver maintenant un seul. La conduite de ces missionnaires fut louable sans doute par la cause et par l'effet; mais ils n'auraient pas dû faire tomber indistinctement leur anathème sur les statues innocentes et sur les images de l'idolâtrie.

Excursion de Mexico à Tezcuco, à Otumba, aux pyramides de Saint-Juan de Teotihuacan, et autour du lac de Tezcuco.

Le jour de la Pentecôte 1823, je quittai Mexico avec mon fils et un Indien qui devait nous servir de guide, pour faire la tournée dont je viens d'indiquer les principaux points. Nous montâmes à cheval de bonne heure, et nous suivîmes pendant plusieurs milles l'ancienne chaussée menant à Vera-Crux, qui traverse ce qui était jadis le lac de Tezcuco, car ce lac n'est plus maintenant qu'un marécage. Lorsque nous étions arrivés à la capitale, sept semaines auparavant, les fossés étaient encore remplis d'eau, et couverts de pélicans, de canards et d'autres oiseaux aquatiques que les Indiens s'occupaient à pêcher; mais en un si court espace de temps, par suite de la sécheresse extraordinaire de la saison, le tout était devenu un aride désert d'où s'échappaient de fétides exhalaisons, qui dans un pays moins élevé auraient produit les plus tristes conséquences.

La route ordinaire suit le contour des bords de l'ancien lac; mais, comme le lit en était tout-à-fait desséché, le guide nous mena par la traverse, ce qui nous abrégea de plus d'une lieue, et chemin faisant je ne pus m'empêcher de songer aux descriptions que j'avais lues des déserts arabes. Il y avait sans doute cette différence, que d'un côté notre vue était terminée par de la végétation, et que de tous les autres nous étions entourés de montagnes; mais, du reste, nous marchions sur un sable uni, sans un seul brin d'herbe, sans aucune autre substance végétale, et si chaud, si mou, que nos montures ne pouvaient qu'avec beaucoup de peine avancer seulement au pas. Il n'y avait nul objet vivant autour de nous, hormis que de temps à autre nous rencontrions par hasard une troupe d'Indiens, ce qui augmentait encore la ressemblance avec l'Arabie, car à les voir de loin vous eussiez dit une petite caravane. Nous atteignîmes enfin un village où un peu de verdure recommençait à se montrer, et quelques autres milles que nous parcourûmes à travers les champs sablonneux et brûlés nous ramenèrent à la route véritable qui était beaucoup meilleure. Dès lors, prenant le galop, mais passant au milieu d'une campagne qui n'était pas toujours très fertile, nous ne tardâmes guère à gagner les portes de Tezcuco.

Tezcuco est situé du côté oriental du grand lac de même nom dans la vallée de Mexico, à cinq lieues de cette ville. C'était autrefois la capitale de l'Acolhuacan, petit royaume qui n'eut jamais que soixante lieues de long sur vingt de large, mais qui fut jusqu'au XIIIe siècle un des plus populeux et des plus florissants de ceux dont s'est formé l'Anahuac ou Mexique. Il contenait, outre Tezcuco et Otumba, beaucoup d'autres nobles cités où se voient encore aujourd'hui les ruines les plus curieuses. Mais à partir de douze milles, son étendue, déjà si limitée, fut sans cesse réduite par les empiétements des Mexicains, qui finirent par l'englober tout-à-fait dans leur empire. Il conserva néanmoins ses lois et sa forme de gouvernement, et ses souverains jouirent du privilége de contribuer d'une voix à l'élection de l'empereur du Mexique.

L'ancienne capitale de l'Acolhuacan, tout insignifiante qu'elle est aujourd'hui, conserve encore cependant des traces de sa splendeur passée. Des restes de fortifications répandues autour de la ville actuelle indiquent le vaste emplacement qu'elle occupait jadis. Quelque temps même avant d'y arriver, on reconnait qu'on approche d'une cité des plus vieilles. On longe un vaste aqueduc, bâti depuis un temps immémorial, et qui approvisionne encore aujourd'hui les habitants. La route aussi passe sur un pont, le *Puente des Brigantinas*, qui indique l'endroit où Cortez construisit ses brigantines et les lança sur les lacs, lorsqu'il revint conquérir la capitale du Mexique. Mais tel est le changement que la face de la contrée a subi, que ce pont est maintenant à une lieue et demie de l'eau.

Près des portes, nous remarquâmes les fossés modernes creusés pour la défense de la ville pendant la révolution. Les divers travaux de terrassement avaient mis à découvert beaucoup d'anciennes constructions, qui toutes étaient d'une extraordinaire solidité, et plusieurs d'une dimension considérable. A peine eûmes-nous pénétré dans l'enceinte des murs, nous vîmes à droite et à gauche nombre de ces *tumuli*, ou, comme les indigènes les appellent, de ces *teocalli* en briques crues, si communs dans la plupart des cités indiennes, et qu'on suppose avoir été des temples, des tombeaux, des espèces de retranchements militaires, ou peut-être d'avoir servi à tous ces usages.

Tezcuco était, à cause de la fête, encombré de gens de la campagne; et nos vêtements européens, nos petites selles anglaises, n'excitèrent pas moins leur surprise que leurs railleries. Nous fûmes menés à la demeure de don Pedro Poso, le principal magistrat du lieu, un vieil Espagnol plein de politesse qui nous reçut au sein de sa famille, et nous donna la plus généreuse hospitalité. Il connaissait bien toutes les antiquités de la place, et pendant que le dîner se préparait il nous conduisit voir les plus intéressantes.

Des fondations et des ruines de temples, des forteresses, des palais, et d'autres vastes bâtiments qu'on rencontre à chaque pas, attestent suffisamment quelles furent l'importance et la splendeur de Tezcuco; mais il est aussi de notoriété que cette ville fut à une époque plus ancienne le siége de la littérature et des arts mexicains. C'était l'Athènes de l'Amérique; c'était la résidence des historiens, des orateurs, des poètes, des artistes, des savants de tout genre qui existaient dans ces temps. Lorsque Cortez, après une longue suite d'infortunes et de désastres, après avoir recruté ses troupes des Espagnols de Cuba et accepté les secours des Tlascallans, alla pour la seconde fois attaquer la capitale du Mexique, et qu'il arriva sous les murs de Tezcuco, il fut invité par le cacique à y entrer et à s'y établir avec ses soldats pour la nuit; mais le rusé capitaine, soupçonnant qu'on voulait le trahir, différa jusqu'au lendemain de se rendre à cette invitation,

et alors trouvant la ville déserte reconnut que des mesures avaient été prises par les habitants pour détruire son armée dans le cas où il eût accepté la veille. En conséquence Cortez déposa le cacique régnant, et le remplaça par un jeune indigène qui avait gagné ses bonnes grâces par différents services. Celui-ci ne cessa d'être par la suite fermement attaché aux intérêts de Cortez; il bâtit une solide forteresse pour que ses troupes pussent loger en sûreté dans Tezeuco, et cette ville servit de quartier général aux Espagnols jusqu'à la soumission définitive de tout le Mexique.

Guidés par don Pedro Poso, nous visitâmes d'abord un palais espagnol bâti peu après la conquête. Il est vaste et a dû être beau; mais aujourd'hui il n'est pas moins délapidé que le palais indien qui l'a précédé. On nous montra ensuite une idole, presque entière, qui gisait négligée sous un portique. C'était un monstrueux serpent à sonnettes. L'animal avait été originairement peint de différentes couleurs, dont quelques-unes redevenaient parfaitement distinctes pour peu qu'on y jetât de l'eau. De là, nous gagnâmes la forteresse ou caserne dont j'ai parlé plus haut, et qui est encore en bon état. Elle est entourée d'un mur haut de vingt pieds, sur le faîte duquel on reconnaît à l'usure des pierres les traces de pas des sentinelles espagnoles. Puis, nous atteignîmes l'emplacement du palais des anciens caciques. Ce doit avoir été un noble édifice, et j'avoue que jusqu'au jour où j'en vis les restes je n'avais conçu qu'une idée fort incomplète de l'habileté des Américains aborigènes en fait d'architecture. Il s'étendait sur une longueur de trois cents pieds, formait un côté de la grande place, et était comme perché au sommet d'une douzaine de terrasses qui s'élevaient en pente douce les unes au-dessus des autres, et auxquelles on montait par de petites marches. Plusieurs de ces terrasses sont bien conservées, et revêtues d'un ciment très dur qui égale en beauté celui qu'on trouve dans les vieilles constructions romaines. D'après les vastes fondations de ce palais, il est aisé de voir qu'il occupait plusieurs acres de terre. Il était bâti en grosses pierres basaltiques, longues et taillées, polies avec le soin le plus rigoureux. La cathédrale, située à peu de distance, est presque entièrement construite avec des matériaux qu'on a pris au palais, et on peut voir dans les murailles beaucoup de sculptures qui en proviennent, quoiqu'il semble qu'on ait cherché à les cacher autant que possible. Notre guide nous assura même que les ruines qui étaient devant nous servaient encore tous les jours de carrière à quiconque bâtissait une maison dans Tezcuco. Cette ville, en somme, présente le champ le plus riche aux investigations de l'antiquaire; car je soupçonne qu'elle est encore peu différente de ce qu'elle était avant l'arrivée des Espagnols, qui doivent eux-mêmes, pour quelque temps du moins, avoir employé les mêmes ouvriers et les mêmes matériaux que les primitifs habitants. De toute part on remarque dans les murs et parmi le pavage des rues de beaux fragments de pierres sculptées, et j'ai découvert au-dessus d'une porte les anciennes armes du Mexique, un aigle perché sur un aloès, et qui étend les ailes avec des caractères hiéroglyphiques.

Pendant le dîner, nous apprîmes de notre hôte qu'il y avait à deux lieues seulement de distance un endroit appelé *le Băno de Montézuma*, où ce monarque avait effectivement coutume de venir se baigner, et il proposa avec tant d'obligeance de nous y conduire que nous acceptâmes sans scrupule. Après avoir galopé une heure environ à travers des champs cultivés et sur une belle plaine terminée par les monts des Cordillières, nous atteignîmes une *hacienda* et une église, qui dans ce pays sont, d'après la loi, inséparables l'une de l'autre. Je m'attendais à trouver là, dans quelque caverne souterraine, le bain en question. Mais, pour y arriver, nous avions encore, ce qui me surprit et m'effraya, une raide montagne conique nommée *Tescosingo*, à gravir. Nous demeurâmes en selle tant que nos chevaux purent avancer; mais à la fin l'escarpement nous força d'en descendre. Les attachant donc à un nopal, nous grimpâmes avec beaucoup de peine parmi des broussailles, parmi des pierres détachées qui devenaient de plus en plus nombreuses à mesure que nous montions, et nous remarquâmes au bout de quelque temps que nous étions sur les ruines d'un très vaste édifice. Il y avait encore dans certains endroits des pans de murs, des parties d'allées et de terrasses, recouvertes d'un beau stuc couleur de pêche qui paraissait neuf; mais le tout était encombré d'une si grande quantité de terre qui avait déroulé de plus haut et d'un bois d'aloès si touffu, qu'il était fort mal aisé de s'y frayer un passage. Tantôt, les terrasses, au moyen de grosses arcades en maçonnerie, passaient sur des précipices; tantôt elles étaient coupées dans le roc; aussi, comme nous tâchions de monter en ligne droite, nous peinions beaucoup, et il nous fallait quelquefois marcher sur les genoux et sur les mains. Nous finîmes cependant par arriver aux deux tiers du Tescosingo, et là, heureusement, car nous étions épuisés de fatigue, nous aperçûmes l'objet de nos recherches, qui mérite bien d'être vu. Cette baignoire de Montézuma est en effet non-seulement extraordinaire, mais encore extraordinairement placée. Qu'on se figure un beau bassin taillé à vif dans le porphyre qui forme les flancs de la montagne, et y faisant saillie comme un bénitier le long d'un pilier d'église! Ce bassin a douze pieds de long sur huit de large, et renferme au centre un creux d'une longueur de cinq pieds sur quatre de profondeur, entouré d'un rebord haut de deux pieds six pouces, et dans lequel est un siége semblable au trône où les rois sont représentés assis dans les anciennes peintures mexicaines. Il y a un escalier pour descendre dans ce bain; et les marches, comme tout le reste, sont exécutées avec la précision la plus mathématique, polies avec le soin le plus merveilleux. Cet endroit commande une des plus belles vues de la vallée mexicaine, on aperçoit la plus grande partie du lac de Tezcuco, et la ville de Mexico même, dont pourtant on est éloigné de trente milles.

Quand vint la nuit nous redescendîmes, et chemin faisant notre guide nous montra un large réservoir qui servait à l'approvisionnement d'eau du palais, et dont les murs encore existants avaient huit pieds de hauteur. Nous acquîmes d'ailleurs la preuve que tout le Tescosingo avait été couvert de châteaux, de temples, de bains, de jardins suspendus; car on rencontre des ruines jusqu'au sommet, et ce sommet lui-même est couronné par un édifice presque intact, auquel on arrive, à en croire les naturels, par un long escalier qui est taillé dans l'intérieur de la montagne. Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire, c'est qu'aucun voyageur n'ait avant moi fait mention de toutes ces curiosités.

Le matin suivant, nous allâmes visiter le village indien d'Huexotla, qui est situé à deux milles de Tezcuco. C'était autrefois une importante cité, aujourd'hui bien déchue de sa grandeur, mais qui en conserve encore d'évidentes traces. Aux alentours abondent les *tumuli*, ces petites pyramides dont j'ai déjà parlé, et qui se composent de couches alternativement d'argile et de briques non cuites. Quand nous y arrivâmes, les premiers habitants que nous aperçûmes et à qui nous apprîmes le but de notre visite s'empressèrent de nous montrer les différentes antiquités du lieu. Ils nous menèrent d'abord voir les ruines d'un palais parmi lesquelles sont deux vastes réservoirs presque intacts et enduits de ciment rose. Nous traversâmes ensuite la ville qui n'est plus qu'un monceau de décombres, et dont presque tous les édifices à moitié démolis offrent un tel mélange d'architecture indienne et d'architecture espagnole, qu'on peut à peine distinguer l'une de l'autre. Au centre, est une singulière espèce de colonne à faîte pointu dont nous

prîmes un dessin. Pendant ce temps-là, notre petite troupe s'accrut considérablement, et bientôt nous fûmes suivis, je crois, par toute la population mâle d'Huexotla. Ces Indiens n'avaient encore jamais vu d'étrangers; c'est pourquoi tout en nous leur causait le plus vif amusement, mais rien n'égalait leur politesse à notre égard. Ils étaient enchantés des esquisses que nous prenions, et nous indiquaient avec avidité chaque objet digne de fixer nos regards. La muraille de clôture de l'ancienne ville décrit un immense circuit, elle est haute de trente pieds, fort épaisse, et très bizarrement construite, car elle se divise en cinq bandes inégales. La division la plus large est bâtie avec de grosses pierres ovales dont les extrémités, non revêtues de ciment, ont ainsi l'air d'autant de crânes humains, et séparée du reste par une corniche saillante. Je n'ai jamais rien vu de semblable. A l'extrémité de la ville est le lit d'une rivière, maintenant desséché, et formant un profond ravin sur lequel il y a un pont remarquable dont l'arche pointue, haute de presque quarante pieds, fut, dit-on, érigée par les Indiens avant la conquête. Il est supporté d'un côté par une masse de maçonnerie en forme pyramidale, et vu d'en-bas, il présente un aspect tout-à-fait pittoresque. A notre retour nos amis nous conduisirent à une vaste cour située devant une église, dont toute la surface était revêtue, à la manière des anciens, d'un stuc aussi dur et aussi beau que celui qu'on trouve à Portici ou à Herculanum. Dans cette cour poussaient néanmoins de magnifiques oliviers auxquels ceux même de Toscane ne sont pas comparables, car ils avaient presque tous environ trente pieds de circonférence. En dehors des fortifications, sur la route de Tezcuco, est une espèce de large chemin couvert entre deux grosses murailles qui aboutissent à un cours d'eau. C'était probablement une des portes de l'ancienne ville. Huexotla renferme encore beaucoup d'autres curiosités; mais la nuit approchait, et il nous fallut regagner la demeure de notre hôte.

Le lendemain, après nous être vainement informés aux habitants de Tezcuco des célèbres pyramides du Soleil et de la Lune ou de San-Juan de Teotihuacan, nous partîmes pour Otumba, dans l'espérance de les trouver aux environs de cette ville. Une cavalcade de deux heures, à travers une belle contrée où les haciendas et leurs jolies églises espagnoles sont parsemées en plus grand nombre que dans aucune partie du Mexique, nous conduisit au pied des montagnes. Mais, dès lors, nous n'aperçûmes plus aucun vestige de végétation ni de sol végétal; tant que nous gravîmes ce ne fut qu'une pierre tendre couleur de fer, dans laquelle le continuel passage des chevaux avait creusé un chemin profond d'un pied et demi, large seulement de quatorze pouces, fort difficile et cependant indispensable à suivre. Pendant que nous redescendions le versant opposé, nous distinguâmes soudain les deux pyramides qui s'élevaient au milieu d'une plaine au dessous de nous, à cinq ou six milles de distance, et une heure après nous entrâmes dans Otumba. De bon pain et d'excellent chocolat nous y furent servis pour déjeuner. Nous errâmes quelque temps ensuite par la ville, où nous ne découvrîmes en fait d'antiquités que deux colonnes couvertes de sculpture, et nous rendîmes visite au *padre* ou curé du lieu, dans l'espérance qu'il nous donnerait quelques renseignements sur les pyramides; mais, quoiqu'elles fussent visibles de sa demeure, il ne put rien nous en apprendre. Nous quittâmes alors cette place misérable et déserte, où l'eau même est si mauvaise que la nécessité seule peut obliger d'en boire, et nous marchâmes vers les gigantesques constructions dont nous n'étions plus distants que d'une lieue et demie. A mesure que nous en approchions, la forme carrée et rigoureusement régulière de la plus grande devint à chaque pas de plus en plus visible, et nous pûmes bientôt en compter les terrasses. Mais nous dirigeâmes d'abord nos pas vers la plus petite, qui est aussi la plus dilapidée des deux, et nous montâmes jusqu'au faîte, sur des blocs de pierres disjoints et sur des décombres de maçonnerie avec moins de peine que nous ne le craignions. Au sommet sont les restes d'un ancien bâtiment long de quarante-sept pieds et large de quatorze. Les murs, principalement construits en pierres non taillées, ont trois pieds d'épaisseur sur huit d'élévation. La porte qui regarde le sud est flanquée de trois fenêtres à droite et à gauche, et le côté du nord semble avoir été divisé à un tiers environ de sa longueur. Assis devant la façade, avec la grande pyramide à quelque distance et beaucoup d'autres petites à nos pieds, nous contemplâmes en silence cette scène d'antiques merveilles, où l'œil embrasse presque toute la vallée de Mexico, le lac et la cité, commande au loin les plaines inférieures, et ne se repose que sur les montagnes qui bordent l'horizon; puis, redescendant, nous reprîmes nos chevaux, et nous galopâmes vers la seconde pyramide à travers les nombreux *tumuli* qui sont parsemés sur la route et autour de sa base dans différentes directions. En certains endroits même, ces monticules forment des rues régulières qui se prolongent de l'est à l'ouest.

Nous fûmes bientôt arrivés près de la plus grande pyramide et nous commençâmes à la gravir. Nous y parvînmes avec moins de peine que nous ne pensions, quoiqu'il nous fallût sans cesse marcher sur des ruines qui s'éboulaient sous nos pas. Les terrasses, comme je l'ai déjà dit, sont parfaitement visibles, surtout la seconde qui a trente-huit pieds de large, qui est construite de petits cailloux, et revêtue d'une couche de ciment rouge épaisse d'une douzaine de pouces. En beaucoup d'endroits, les aloès qui poussent dans les joints des pierres ont détruit la régularité des marches, mais sans altérer le moindrement la figure générale du carré. Presque à chaque pas, nous remarquâmes des morceaux de divers instruments qui provenaient de couteaux, de pointes de flèches et de lances, etc., qui étaient de cette espèce de pierre qu'on nomme *obsidiane* (1), et qui ressemblaient à ceux qu'on rencontre sur les collines de Chollula. Au sommet, nous trouvâmes une esplanade de grande étendue, mais dont la surface a été bouleversée. Il y avait probablement dessus un temple ou un autre édifice, et, dit la tradition, une idole couverte d'or. J'y ramassai des fragments de petites statues, des bouts de faïence, et ce qui me surprit le plus, car je n'en avais pas encore vu au Mexique, des écailles d'huîtres.

Un voyageur qui donne la mesure de ces pyramides, dit que la base de la plus grande a six cent quarante-cinq pieds de long, et que la hauteur perpendiculaire en est de cent soixante et onze; mais je suis persuadé qu'il commet sur ce dernier chef une grave erreur en moins, et que l'élévation doit être moitié de la largeur. Quant à l'âge de ces monuments et au peuple qui les éleva, on ne peut former que de simples conjectures. Personne que j'ai pu rencontrer à Mexico n'en savait rien, personne ne se souciait de le savoir. Aucun habitant de cette ville n'était allé même visiter ces pyramides, quoique de la cathédrale on les aperçoive toutes deux, aussi bien que le mont Tescosingo qui renferme le bain de Montézuma. Les naturels qui demeurent dans le voisinage immédiat de ces merveilleuses constructions ne peuvent non plus vous donner le moindre renseignement. Presque au bas de l'une, je rencontrai une vieille femme indienne et je lui demandai si elle pouvait me dire qui les avait construites. « *Si segnor*, me répondit-elle; *Santo-Francisco*. Oui, monsieur; Saint-François. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles étaient déjà, lorsque les Espagnols débarquèrent au Mexique, dans l'état de dégradation où elles sont aujourd'hui.

Nous gagnâmes ensuite le village de San-Juan de Teotihuacan, où à peine pûmes-nous trouver des vi-

(1) Du latin *obsidianus*. Pierre noire et luisante apportée d'Éthiopie par un Obsidius, peut-être le jais. A. M.

vres, non plus que du fourrage pour nos chevaux. Dans la soirée, nous atteignîmes Saint Christoval, après avoir dépassé, à la tête du lac de ce nom, la gigantesque chaussée longue d'une lieue, bâtie par le gouvernement pour empêcher que les eaux n'en coulent dans celui de Tezcuco. Nous y dormîmes quelques heures sur un plancher nu, et, repartant bien avant le jour, nous rentrâmes de bonne heure dans Mexico.

Le résultat de cette petite excursion a été de me convaincre que pour révoquer en doute la véracité des auteurs espagnols qui ont décrit les cités mexicaines, leur immense population, leurs richesses et l'état avancé des arts chez ce peuple, il faut n'avoir jamais vu le pays. Si, par exemple, Robertson eût passé une heure à Tezcuco, à Tescosingo ou à Huexotla, il n'aurait pas avancé dans son histoire d'Amérique que le palais de Montézuma dans la capitale n'était qu'une cabane bâtie en terre, ni que le nombre prodigieux des habitants de cette ville n'avait existé que dans l'imagination de certains auteurs. Ce n'est pas, en effet, dans le Mexico actuel qu'on doit chercher les traces de la grandeur mexicaine, puisque tout vestige de sa première magnificence fut anéanti par les conquérants. Cortez fut obligé de démolir et de raser chaque maison à mesure qu'il la prenait, et cinquante mille ouvriers indiens marchaient sur les talons de ses soldats pour compléter l'œuvre de destruction, et combler les canaux dans chaque rue avec les décombres; mais il est visible que les fondations de la présente ville ont été jetées sur les ruines de l'ancienne. Le but avoué des Espagnols était de renouveler absolument la face du pays et d'abolir même la mémoire du peuple qu'ils avaient exterminé : peu s'en faut qu'ils n'y aient réussi.

Excursion à la mine d'argent de Themascaltepec. Cérémonie de la prise de possession d'une mine.

Peu après mon retour à Mexico, j'en repartis pour aller à Themascaltepec visiter une mine d'argent qu'on proposait de me vendre. Le propriétaire et mon fils m'accompagnèrent. La distance à parcourir était d'une trentaine de lieues. Nous quittâmes la capitale dans une pesante voiture tirée par sept mulets, et nous longeâmes le grand canal qui d'un côté borde la route, tandis que de l'autre elle est séparée des prairies marécageuses qu'on a prises sur le lac par un fossé profond sur toute la longueur duquel sont plantés de grands arbres assez semblables aux peupliers d'Europe. Au bout de trois milles, nous dépassâmes le château de Chalpultepec dont j'ai parlé ailleurs; il est situé sur une petite montagne, ou plutôt sur un roc énorme, et commande une magnifique vue de toute la contrée environnante. Deux milles plus loin, à la naissance des montagnes qui entourent la vallée de Mexico, dans une position délicieuse, repose le village de Tacubaya qui n'est principalement composé que des belles maisons, des villas et des superbes jardins de tous les nobles et riches habitants de la capitale.

Nous montâmes ensuite l'espace d'environ trois lieues par une route qui était passable, mais qui ne présentait rien de fort intéressant et qui traversait dans certains endroits un pays nu et brûlé, et nous parvînmes à la source de la jolie rivière qui approvisionne presque seule Mexico, où ses ondes parviennent à grands frais au moyen d'un canal. Nous continuâmes encore de gravir quelque temps; après quoi, parvenus au sommet de la chaîne, nous redescendîmes vers la plaine ou vallée dans laquelle s'élèvent les villes de Lerma et de Tolluca.

Lerma, où nous couchâmes, est une ville régulièrement bâtie, mais qui semble n'avoir été jamais achevée, et dont toutes les maisons vous étonnent par leur extrême petitesse. Nous repartîmes à la pointe du jour, et passant à l'extrémité d'un lac qui paraît avoir été jadis beaucoup plus vaste qu'il ne l'est aujourd'hui, nous parcourûmes une belle plaine couverte de riches prairies, de jaunes moissons et de grandes fermes. En deux heures, par une excellente route nous atteignîmes Tolluca dont la distance de Lerma est d'une douzaine de milles.

Tolluca, comme la plupart des cités mexicaines, est élégante et construite avec beaucoup de régularité. Il y règne un air florissant qu'on ne remarque ordinairement pas au Mexique. Les maisons avaient toutes un aspect de nouveauté et de fraîcheur, et ce que je n'avais encore vu nulle part, plusieurs édifices étaient en construction. Tolluca compte des fabriques nombreuses de savon et de chandelles. C'est aussi là, dit-on, que se confectionnent les meilleurs jambons et saucissons de toute la contrée, et nous admirâmes, en effet, la belle race des porcs qu'on y élève.

A deux lieues au-delà de cette ville, cesse la route pour les voitures. Nous prîmes donc des chevaux à une ferme voisine, et montant l'espace de plusieurs milles, nous entrâmes dans les vastes forêts qui couronnent la Cordillère à l'ouest du plateau du Mexique. Nous continuâmes à gravir quelque temps au milieu d'arbres gigantesques, dont beaucoup étaient nouveaux à mes yeux, mais parmi lesquels je reconnus des chênes et des pins qui, par leur taille et leur vigueur, éclipsaient tous ceux des Alpes et de la Norwége. Atteignant bientôt une gorge de montagnes, nous commençâmes à redescendre; et tandis qu'à notre gauche s'élançait le volcan de Tolluca couvert d'une neige perpétuelle, devant nous d'autres pics qui s'abaissaient par degrés semblaient guider les yeux vers l'océan Pacifique dans la direction duquel nous marchions. La descente était si rapide, qu'en beaucoup de places nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de n'avancer que pas à pas sur des blocs détachés de basalte et sur d'autres substances volcaniques où nulle trace du travail de l'homme n'était visible. Rien même n'indiquait que nous fussions dans un pays habité, sinon que de temps en temps nous rencontrions de petites troupes d'Indiens qui allaient vendre à Tolluca ou jusqu'à Mexico les produits de leurs champs. Le voyageur solitaire n'a rien à craindre de ces simples gens : ce sont les plus douces, les plus honnêtes, les plus inoffensives créatures du monde, qui ne manquent jamais de saluer un étranger. Leurs fardeaux étaient en général des fruits, de la volaille, des nattes, des tuiles de bois pour couvrir les maisons, et quelquefois du charbon. La plupart d'entre eux étaient accompagnés de leurs femmes, qui, propres et ayant l'air modeste, étaient plus chargées que leurs maris, outre qu'elles portaient comme d'ordinaire leurs petits enfants attachés à leur dos.

Après avoir descendu trois ou quatre heures, nous arrivâmes à une petite plaine qu'entouraient de toutes parts des monts dont la cime était couronnée de pins. Au centre de cette plaine, parmi des champs cultivés avec soin, s'élève le charmant petit village indien de San-Miguel de los Ranchos, dont l'église s'aperçoit d'assez loin. Nulle position n'est plus délicieuse, nul climat plus enchanteur. Sur la montagne nous aurions été presque tentés de nous plaindre du froid, mais alors la température était redevenue aussi douce que les plus belles contrées de l'Europe. Le chemin ne trouvait que des moissons, des vergers, des jardins, et nous ne voyions suspendues sur nos têtes que des pommes, des poires et des pêches. Lorsque nous mîmes pied à terre, nous fûmes aussitôt environnés par les habitants, qui nous offrirent tous les services en leur pouvoir, et ils nous menèrent à un petit bâtiment nommé *Comunidad*, que l'Etat a fait ériger pour servir d'asile aux voyageurs. Quand nous y eûmes étalé nos matelas, nous allâmes examiner l'église, qui en était voisine. C'était la veille de la fête de saint Marc, ou, comme l'appelaient les Indiens qui nous accompagnaient, de *nostro bueno amigo*, de notre bon ami. Le saint lieu, orné suivant l'usage de

statues et de tableaux, avait été, à cause de la circonstance, décoré d'une manière très pittoresque par des guirlandes de fruits, de fleurs et de branches de palmier. Lorsque vint la nuit, il fut soudain inondé d'une éclatante lumière par huit bûchers de bois d'arbre à chandelles, espèce de pin qui renferme beaucoup de résine, et qui, allumé, brûle avec une flamme aussi claire que celle d'une bougie. Bientôt il fut encombré par une multitude de personnes des deux sexes; puis, une pantomime mêlée de danses et de singulières cérémonies indiennes commença devant l'autel, que je reconnus immédiatement, et à mon extrême surprise, pour être de la même nature que ceux en usage avant l'introduction du christianisme. Les acteurs étaient au nombre de huit, dont cinq hommes et trois femmes, et grotesquement mais richement habillés, à la mode du temps de Montézuma. Un jeune garçon, pour représenter ce monarque, portait une haute couronne de laquelle s'élançait un panache de plumes rouges. Le sujet du premier acte du drame était un guerrier qui prenait congé de sa famille avant de marcher au combat. Pour le mettre en action, un homme et une femme dansèrent quelque temps, et par leurs gestes ils exprimèrent à ne pas s'y méprendre qu'ils allaient se quitter, puis tombant à genoux ils prièrent solennellement pour le succès de l'entreprise. Au deuxième acte, parurent deux guerriers revêtus de superbes costumes. L'un, censé mexicain, se distinguait à l'élévation de sa coiffure et à une écharpe de soie cramoisie qui passait sur une de ses épaules. Après avoir dansé, ils engagèrent un combat simulé, que suivirent diverses évolutions, et qui naturellement se termina par la victoire du Mexicain. Il fit son adversaire prisonnier et l'entraîna par les cheveux aux pieds de son souverain. La danse alors recommença, le vaincu ne cessa d'implorer la compassion tant du vainqueur que de son monarque. Les différentes parties de cette petite pièce furent admirablement jouées. Les plus fameux mimes d'Europe n'eussent pas mieux rempli les rôles : c'est au point qu'un instant je crus que j'allais voir le captif réellement immolé par ces chrétiens aux dieux de leurs pères. Les femmes, pour danser, accompagnaient leurs pas et la musique de l'orchestre avec un léger instrument qu'elles tenaient de la main droite : c'était une espèce de pavillon chinois fait d'une gourde garnie de petites sonnettes d'argent, et non sans harmonie. Je voulus leur en acheter un, mais la propriétaire refusa de le vendre. Il y avait un vieillard qui me sembla participer à la représentation sous un triple caractère : d'abord, il était violoniste, et comme tel conduisait les autres musiciens; à le voir ensuite se démener, on devait le prendre pour le maître des cérémonies; enfin, si je ne me trompe, il représentait aussi le grand-prêtre. Il portait un vêtement blanc que bigarraient des guirlandes de petites feuilles vertes, et c'était lui qui paraissait indiquer aux acteurs chacun de leurs mouvements. Vers la fin, lorsque Montézuma reçut l'hommage de son prisonnier, le monarque restait debout, ce qui était contraire à l'étiquette de sa cour; il fut averti de la faute qu'il commettait par un petit coup que le grand-prêtre lui donna sur la joue avec son archet : aussitôt Sa Majesté s'assit sur ses jambes, et écouta d'un air digne la harangue du vainqueur et la prière du vaincu. Toute la congrégation parut charmée de notre présence.

Quand nous sortîmes de l'église, on brûla des fusées en notre honneur, et pendant que nous soupâmes on nous donna une sérénade; jusque vers minuit, nous entendîmes les éclats de joie des habitants : ils tirèrent alors un feu d'artifice, ce qui termina la fête jusqu'au matin suivant.

Comme nous étions encore à dix-huit milles de Themascaltepec, et que nous désirions y arriver de bonne heure, nous quittâmes le village avant le jour. Notre route passait au milieu de nombreuses petites fermes qui en dépendent. Tout dans la nature était silencieux comme la mort, excepté le ruisseau qui arrosait cette paisible vallée; et la lune brillait sans nuage, tandis que nous cheminions à travers les champs de ces heureux Indiens qui, dans cette partie du Mexique, cultivent leur sol natal sans presque jamais voir la face des blancs ni sentir leur honteuse dépendance. Après une demi-heure de galop, nous rentrâmes dans les bois, et ce fut une répétition de la magnifique scène que nous avions admirée la veille. En certains endroits, telles étaient la hauteur des arbres et l'épaisseur du feuillage au-dessus de nos têtes, que nous marchions dans une obscurité profonde quoique la lune étincelât encore dans toute sa splendeur. En beaucoup de places le chemin était fort escarpé, car nous avions de nouveau à gravir vers une région montagneuse. Au lever du soleil, nous atteignîmes un pays plus découvert, et nous longeâmes les bords d'une rivière rapide qui coulait parmi des moissons de blé et de maïs. Souvent l'étroit sentier que nous suivions était obstrué par une végétation si vigoureuse, qu'il en devenait presque impraticable. Entre autres fruits sauvages qui de toutes parts s'offraient à nos yeux, nous recueillîmes des fraises et des mûres de ronce beaucoup meilleures que celles d'Europe. Nous traversâmes ensuite une plaine stérile et sablonneuse; après quoi, gravissant quelques montagnes nues qui, déchirées par les torrents, présentaient sur divers points les formes les plus extraordinaires et les plus bizarres, nous redescendîmes dans une belle contrée, et nous entrâmes dans le district de Themascaltepec, dont les mines produisaient encore naguère jusqu'à 260,000 marcs d'argent par année. Une descente rapide et difficile, longue d'une demi-lieue, nous conduisit à la ville d'où ce district tire son nom.

Cette ville ne renferme plus aujourd'hui qu'un millier d'habitants, mais sa population était sept ou huit fois plus considérable avant que la plupart des nombreuses mines qui l'environnent eussent cessé d'être exploitées. Elle est aussi dans un triste état de délabrement; car presque toutes les usines où se préparait le métal tombent en ruines, et les canaux construits à grands frais dans beaucoup de rues pour mettre en mouvement les pesantes mécaniques qui broyaient le minerai, au lieu d'être entretenus avec soin comme autrefois, sont partout envahis par les végétaux épais qui les cachent; mais on ne saurait imaginer un site plus enchanteur. Elle repose au milieu d'une petite vallée ceinte par des montagnes contenant de l'argent, du cuivre et du plomb, dont les flancs sont entièrement revêtus de bois, parmi lesquels les chaumières et les plantations des Indiens produisent un charmant effet, et à ses pieds, après l'avoir arrosée dans tous les sens, se réunissent trois jolis ruisseaux pour former une rivière considérable qui va se décharger dans l'océan Pacifique. Ses maisons n'ont en général que le rez-de-chaussée, et sont couvertes d'un large toit saillant qui n'est formé que de simples lattes, mais qui convient merveilleusement bien à un climat dont la beauté est telle, qu'on peut se passer et de cheminée et presque de carreaux. La température en est plus agréable que celle même de Mexico; car les chaleurs y sont rarement aussi fortes et le froid n'y est jamais si vif, tandis que pendant la saison humide où pourtant il pleut chaque jour dans l'après-midi, nulle variation de l'atmosphère n'est pour ainsi dire sensible. Les habitants se montrent courtois et polis à l'égard des étrangers, surtout quand ils les connaissent. Ils sont fort religieux et ne manquent jamais d'aller à l'église s'acquitter de leurs dévotions. La plupart des dames assistent matin et soir aux offices, et leur extérieur est le plus modeste, le plus décent que j'aie jamais vu.

Au Mexique, comme en d'autres pays, les districts où sont situées des mines sont en général stériles et nus; mais celui de Themascaltepec fait exception à la règle. Il n'existe nulle part de vallée plus délicieuse et plus pittoresque. Le marché de la ville, toujours appro-

visionné avec abondance, offre toutes les espèces de productions végétales et animales qu'on rencontre en Europe et en Amérique. Dans le même champ vous pouvez voir le plus beau blé européen, des plantations de cannes à sucre et des haies d'aloès. A l'époque de mon voyage, la végétation déployait un luxe inouï. La multitude des fleurs et de plantes d'ornement inconnues aux botanistes de nos contrées, que je rencontrais à chaque pas, ne saurait s'énumérer. Les routes du voisinage sont rendues presque inaccessibles par les festons et les arcades que forment mille sortes de vignes sauvages et de convolvulus, plus gracieuses les unes que les autres. Je remarquai surtout, au bord des différents cours d'eau, un arbuste haut d'une vingtaine de pieds, remarquable par son feuillage luisant, et garni de fleurs dont chacune ressemblait à un bouquet de roses, qui n'a point encore été décrit, que je sache.

La mine que j'étais venu visiter me paraissant susceptible d'un bon rapport, j'en fis l'acquisition. Dès le lendemain, après que les contrats eurent été de part et d'autre signés, on m'envoya avec toutes les cérémonies d'usage en possession de mon nouveau domaine. Devant plusieurs des notables de la ville qui avaient le padre à leur tête, l'officier public compétent me prit par la main et me mena ainsi à l'entrée de la mine. Là, il m'en déclara propriétaire au nom de la loi, et après m'avoir félicité sur le bien précieux que je venais d'acquérir, il me pria de ramasser trois pierres et de les jeter dans des directions différentes, puis d'arracher quelques brins d'herbe et de les éparpiller autour de moi, afin de montrer que la terre et tout ce qu'elle pouvait produire m'appartenait. Nous revînmes ensuite tous chez mon vendeur, qui nous donna une collation, et maints toasts furent portés à la réussite de mon entreprise.

Dès que j'eus pris toutes les mesures convenables pour assurer autant que possible l'intègre exploitation de ma mine, nous quittâmes Themascaltepec mon fils et moi, et nous regagnâmes Mexico sans qu'il nous arrivât rien qui vaille la peine d'être rapporté. Seulement, comme nous n'étions plus qu'à quelques lieues de la ville et que nous passions près d'une ferme, nous fûmes frappés par le son d'une grosse cloche qu'on agitait avec une violence extraordinaire. Mettant pied à terre et entrant dans la maison, car le ciel était chargé de nuages et il menaçait de pleuvoir, nous demandâmes au sonneur pourquoi il faisait un tel carillon. « C'est, nous répondit-il, que mon maître rentre une partie de la récolte, et comme on pourrait craindre de la pluie j'empêche qu'il n'en tombe, car cette cloche a été bénite exprès par un évêque. » Nous ne pûmes nous empêcher de rire; mais encore, si incertain que fût le temps, la journée se passa sans une seule goutte d'eau.

Retour en Angleterre.

Je trouvai à Mexico une lettre que m'écrivait le capitaine du navire de Sa Majesté *le Phaéton*, alors mouillé à la hauteur de Vera-Crux, et dans laquelle il m'annonçait que si par hasard mon intention était de quitter le Mexique sous six semaines, époque à laquelle il comptait directement retourner à Portsmouth, il était autorisé à me recevoir gratis à son bord avec mes gens et tout mon bagage. Ne voulant pas manquer une belle occasion, nous quittâmes la capitale le 19 juillet et le 22 août nous mîmes le pied sur le vaisseau qui devait nous reconduire dans notre patrie. Nous ne pûmes cependant, à cause des vents contraires, lever l'ancre que le 31.

Nous parvînmes au bout de quelques jours en vue de Campêche; mais l'eau est si basse dans la baie de ce nom, qu'il nous fallut mouiller à cinq lieues de la ville. Le capitaine et quelques officiers se rendirent à terre pour se procurer les vivres nécessaires au voyage. Pendant leur absence nous fûmes visités par une innombrable multitude des plus petites espèces d'oiseaux de terre, principalement de chanteurs et de gobe-mouches, qui, dans le cours de leur émigration de la côte septentrionale au golfe du Mexique à celle de l'Yucatan se posèrent de fatigue sur le pont et sur les agrès.

Moins d'une semaine nous suffit ensuite, favorisés par le vent, pour gagner Cuba et passant sous les canons du fameux fort Morro, aller ancrer dans le beau hâvre opposé à la capitale de l'île. Je pus résider dix jours à la Havane; mais cette ville est si connue que je n'ai pas besoin d'en donner une description. Je me bornerai donc à dire que la place elle-même, non plus que les manières des habitants, n'offre pas la moindre ressemblance avec ce qu'on peut voir dans les diverses parties du Mexique, quoiqu'elle ait aussi été peuplée par une colonie d'Espagnols. Ses églises et ses édifices publics ne sauraient être comparés à ceux de la Nouvelle-Espagne, mais ses boutiques et ses rues annoncent plus d'opulence. Les dames élégamment mises se font voir tout le jour aux fenêtres des rez-de-chaussée, et le soir, des centaines de jolies voitures à un cheval, dans le genre de nos cabriolets, conduites par des nègres en belles livrées et remplies de personnes des deux sexes mises avec recherche, parcourent les promenades publiques et les routes du voisinage. Le jardin botanique, située aux portes de la ville, est un nouvel établissement qui décèle autant d'art que de goût; quoiqu'il ne fût pas encore fini, il renfermait déjà beaucoup d'arbres précieux et de plantes rares. Lorsque je le visitai, il m'arriva de passer près d'un buisson bas qui poussait dans un lieu humide, et mon attention fut attirée par l'aspect bizarre des feuilles, qui semblaient être ciselées ou relevées en bosse; mais quand je m'approchais pour en saisir une et l'examiner de plus près, je fus grandement surpris de voir le phénomène disparaître soudain, et je découvris qu'il était produit par une nombreuse famille de belles petites grenouilles qui s'étaient attachées au feuillage, et qui, effrayées par moi, avaient ressauté dans l'eau.

On recommande ordinairement aux étrangers le palais de l'évêque. Il est situé à environ trois milles dans la campagne, dans un site charmant; et la route par laquelle on y arrive, traversant des plantations d'arbres à choux, de cocotiers, de dattiers, et d'une espèce d'arbres à pain, est délicieuse pour le voyageur né en Europe; mais ni la maison ni le jardin, à l'exception de quelques magnifiques bouquets de bambous, ne valent la peine d'être vus. Sur les marchés on trouve la plupart des fruits mexicains et une grande variété d'oiseaux curieux; mais malheureusement ils sont tous si mutilés que pas un n'est digne de figurer dans une collection d'ornithologie. Les poissons aussi sont nombreux. Le dauphin se sert communément sur les tables et passe pour être un mets délicat. Des crabes de terre abondent également et sont un bon manger, ainsi que l'élégant coquillage appelé *pholas-aile-d'ange*, qui se vend à la douzaine comme les huîtres et à bon prix.

La traite des noirs se fait encore dans l'île de Cuba; mais à la Havane les esclaves ont l'air d'être traités avec douceur. Le marché où on les achète se tient à peu de distance des murs; et à Regla, petite ville située dans le hâvre, on arme publiquement des navires pour aller en Afrique chercher de nouveaux captifs. Il y en eut plusieurs qui pendant notre résidence appareillèrent, à ce que disaient les capitaines, dans ce but; mais nous apprîmes que très probablement ils devaient plutôt exercer la piraterie. En effet, la plupart des marchands de l'île sont accusés sinon coupables, sous ce double chef. La chaleur du climat est excessive, et on croit le séjour de la ville dangereux pour les Européens. Les rues sont étroites, mal aérées et non pavées. Pendant les grosses pluies elles sont tellement inondées, qu'il n'est plus possible de les parcourir, hormis en voiture. Le théâtre est vaste, et sous tous les rapports, meilleur que celui de Mexico. La seule fois que j'y allai, il était plein.



Ruines à deux milles de Tezcuco.

Le 28 septembre nous remîmes à la voile ; mais des vents contraires et des calmes nous forcèrent de relâcher à l'île de Saint-Michel, une des Açores, où nous restâmes deux jours, et où nous renouvelâmes notre approvisionnement d'eau, de viande et de quelques légumes. Saint-Michel est réellement un endroit délicieux, et sa principale ville compte un certain nombre de familles anglaises. Le climat ressemble à celui des plus belles parties de l'Italie, et les marchés abondent de tout ce qui peut rendre la vie agréable. Je visitai avec admiration plusieurs des vastes jardins qui produisent les fameuses oranges de Portugal. Les vins qu'on récolte valent presque ceux de Madère. J'entrai dans beaucoup de couvents et de monastères portugais. Les nonnes sont célèbres pour fabriquer des fleurs artificielles, qui sont entièrement faites de plumes d'oiseaux ; nos jeunes gens en achetèrent en quantité s'amusant fort de débattre le prix avec les saintes sœurs, qui recevaient très gaillardement leurs plaisanteries un peu crues sur le vœu de perpétuel célibat.

En quittant Saint-Michel, nous passâmes sur l'île de Sabrina, qui, il n'y a que peu d'années, sortit tout d'un coup du sein de la mer, et s'éleva à une hauteur considérable, puis bientôt après disparut. Elle est maintenant couverte de quarante brasses d'eau. Un Anglais, qui habitait Saint-Michel à l'époque de l'apparition de Sabrina, m'a dit s'être approché dans une chaloupe de cette île pendant qu'elle surgissait, et que la chaleur de l'eau était alors si intense, qu'on voyait flotter dans toutes les directions une multitude de poissons qu'elle avait évidemment tués.

Nous atteignîmes Spithead, et débarquâmes à Portsmouth le 8 novembre 1833, après un délicieux voyage durant lequel nous ne perdîmes pas un seul homme.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DU VOYAGE DE BULLOCK.

PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdes.

GAUCHO DES ENVIRONS DE BUENOS-AYRES.

(Waterton.)

J. BRY aîné, Editeur.



Indien de Macoushie préparant le wourali.

WATTERTON.

(1812, 1816, 1820 et 1824.)

...MÉRIQUE DU SUD, LE NORD-...NIS ET LES ANTILLES.

...R VOYAGE.

...e quittai Stabroek, ville qui ...a capitale de la Guiane an...s déserts de Demerary et de ...e de la Guiane ci-devant hol...e du Sud. Le principal but de ...eillir, chemin faisant, cer...a que les Indiens appellent ...jusqu'au fort qui protége la ... Guiane portugaise.

...reprendrait à pied une telle ...forcé de renoncer à son en...et, tandis qu'il traverserait les ...est sans cesse entrecoupé, le ...à épuiser ses forces, et la nuit ...isseraient pas goûter un in...oute pour les chevaux suit le ...ui donne son nom à la province ... ne se prolonge pas fort loin, ...ndroit où les plantations ces... seul mode qui reste donc est ...t quand on atteint les hautes terres, on peut se frayer, comme piéton, un passage dans la forêt, et continuer sa route sur le fleuve.

Lorsqu'on a dépassé la troisième île de la Demerary, on n'aperçoit plus maintenant qu'un très petit nombre de plantations, qui même, au lieu de se toucher les unes les autres, sont séparées par d'immenses espaces de bois. Puis, insensiblement, s'efface tout vestige de la culture que la canne à sucre et le café recevaient jadis en ces lieux. Dès lors, le plus souvent, les deux bords de la Demerary offrent un épais rideau de forêts qui n'est interrompu que çà et là par des huttes de gens de couleur libres, entourées d'une ou deux perches de terre nue, ou par des cabanes de bûcherons qui autour d'eux ont défriché trois ou quatre acres pour que leurs quelques bestiaux puissent paître. Tantôt, pendant deux ou trois heures de suite, on navigue entre des rives tout-à-fait basses; tantôt, c'est au contraire une montagne inclinée en pente douce qui se présente; et d'autres fois quand, par exemple, on double une pointe, l'œil est charmé du contraste d'une éminence presque perpendiculaire qui s'avance dans l'eau. Partout les arbres offrent un tel aspect, qu'on ne saurait dire si on est dans le printemps, dans l'été ou dans l'automne, car il semble que les caractères propres à chacune de ces trois saisons soient à plaisir réunis. Leur feuillage déploie une délicieuse variété de nuances, depuis les teintes les plus claires du vert et du pourpre jusqu'aux plus foncées. Les sommets des uns sont garnis de fleurs des plus jolies couleurs, tandis que les rameaux des autres se courbent sous une

Paris. — Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

profusion de graines et de fruits. Ceux dont la tête a été mise à nu par le temps ou noircie par la foudre frappent l'œil, comme en musique un son triste frappe l'oreille, et semblent inviter le voyageur, pour peu qu'il soit sentimental, à s'arrêter une ou deux minutes et à voir que les forêts qui l'environnent ont, comme les peuples et les empires, leurs périodes d'infortune et de mort.

Les premiers rocs de quelque étendue qu'on aperçoive le long de la Demerary sont situés à une place nommée *Saba*, du mot indien qui signifie *pierre*. Ils paraissent descendre jusqu'au bord de l'eau. Loin d'être raboteux, ils sont fort lisses au contraire, et leurs angles sont arrondis ; leur surface est profondément sillonnée en certains endroits, comme s'ils étaient sans cesse rongés par des torrents. Ils sont çà et là parsemés de petits espaces de terre, au milieu desquels leurs énormes masses forment un effet pittoresque et nouveau. On distingue, de côté et d'autre, quelques cafiers pleins de vigueur, et presque au faîte de ces rochers s'élève la maison du garde. C'est une espèce de magistrat posté là par le gouvernement de la province pour donner avis de tout ce qui se passe parmi les Indiens, et empêcher les gens suspects de remonter la rivière.

Quand les Indiens des environs se rassemblent en ce lieu, comme ils le font quelquefois, c'est pour un étranger une belle occasion de voir ces aborigènes, peints à la mode de leur pays, danser au son de leur musique nationale. Pour son amusement, ils tireront devant lui leurs flèches qui ne manquent jamais le but, ou bien lanceront leur javeline empoisonnée qui toujours arrive à sa destination. C'est aussi là qu'on peut examiner toutes les diverses nuances de la peau humaine, depuis le sauvage rouge jusqu'au blanc civilisé, et depuis le blanc jusqu'au fils le plus noir de l'Afrique. Passé ce poste, il n'y a plus d'habitations de blancs ni d'hommes libres de couleur.

Dans une contrée qui est couverte de forêts étendues, et qui possède comme celle-ci tous les avantages que le soleil des tropiques et le sol généralement le plus riche peuvent donner à la végétation, on pourrait s'attendre à rencontrer des arbres de dimensions énormes. Il est cependant rare d'en voir dont la circonférence ait plus de six verges. S'il en a jamais existé de plus gros, ils ont été victimes de la hache ou du feu. Mais ce qui leur manque sous le rapport de la grosseur est plus que compensé par leur immense taille. Si insouciant, si dépourvu qu'on puisse être de toute curiosité, il n'est pas possible de passer outre sans s'arrêter pour examiner, par exemple, le colossal mora. Ses plus hautes branches, lorsqu'elles sont couronnées de vieillesse ou qu'un coup de tonnerre leur a ôté la vie, servent de perchoir favori au toucan. Bien des fois ce singulier oiseau a senti le plomb du chasseur qui le tirait d'en bas ne le frapper que faiblement, et a été redevable de son salut à la distance qui les séparait l'un de l'autre.

Les arbres qui forment ces immenses déserts ne sont pas moins utiles par l'emploi qu'on peut leur donner, que magnifiques par leur aspect. Il ne faudrait pas moins d'un volume pour les décrire tous. Le bois de fer, le palissandre, l'acajou et l'ébène, pour n'en citer que ceux qui sont étrangers à l'Ancien-Monde, et dont les noms peuvent être pourtant connus du lecteur, abondent dans les forêts qui s'étendent entre les plantations et les rocs de Saba. Le pays n'a encore été guère exploré par-delà ces rocs; mais sans doute, outre celles qui ont été déjà énumérées, un grand nombre d'autres espèces d'arbres, et peut-être d'espèces tout-à-fait nouvelles, est répandu dans toutes les directions à travers les marais, les montagnes et les savanes que renferme cette partie de la Guiane britannique. Une circonstance assez bizarre, c'est que, s'il examine avec la moindre attention les arbres gigantesques qui l'entourent, le naturaliste en remarquera beaucoup qui portent des feuilles, des fleurs et des fruits ne leur appartenant pas. Le figuier sauvage, par exemple, qui est aussi gros que le pommier d'Europe, pousse souvent sur une des plus fortes branches de la cime du mora; et quand ses fruits sont mûrs, les tribus ailées y viennent en foule s'en nourrir. C'est d'abord à des pepins de figue non digérés, et passant par le corps de l'oiseau qui aime tant à se percher sur le mora, que les figuiers doivent d'être plantés si haut. Ensuite, c'est la sève de cet arbre qui les a mis en plein rapport. Mais alors, à leur tour, ils sont obligés, en y contribuant d'une partie de leur propre sève et de leurs jus végétaux, de laisser croître sur leurs rameaux différentes sortes de vignes dont les oiseaux y ont aussi déposé les graines. Les vignes grandissent vite et ne tardent pas à être chargées de fruits; de sorte qu'usurpant les ressources vitales du figuier, qui lui-même usurpe celles du mora, ce dernier ne peut supporter longtemps un fardeau dont la nature n'a jamais eu l'intention de le charger ; il languit bientôt, et finit par mourir à la peine ; puis le figuier et son usurpatrice progéniture de vignes, ne recevant plus ni l'un ni l'autre aucun secours de leur père nourricier, se fanent et périssent aussi.

Le sol, formé principalement de feuilles tombées et d'arbres morts, est très riche, très fertile dans les vallées. Mais sur les montagnes il ne vaut guère mieux que du sable. Les pluies, en effet, semblent incessamment balayer de celles-ci dans celles-là toutes les matières que la nature destine à former du terreau.

Les quadrupèdes, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup à y redouter le voisinage de l'homme, ne sont guère nombreux dans ces forêts. On y trouve cependant plusieurs espèces de l'animal communément appelé *tigre*, quoique en réalité il ressemble davantage au léopard, et deux de ses diminutifs nommés *tigres-chats*. Le tapri, le lohha et le daim offrent une excellente nourriture, et fréquentent surtout les marais et les basses terres qui avoisinent les bords de la Demerary et les criques. Quand j'ai dit que les quadrupèdes étaient rares, j'aurais dû demander exception pour les peccaris. Ils se réunissent en troupeaux de trois ou quatre cents, et traversent les déserts dans toutes les directions, cherchant des racines et des graines. Les Indiens les tuent d'ordinaire avec des flèches empoisonnées. Lorsqu'ils sont blessés, ils courent encore cent cinquante pas à peu près, puis tombent, et fournissent un aliment aussi succulent que salubre. Le singe rouge, à qui on donne par erreur le nom de *babouin*, se fait entendre plus souvent qu'il ne se laisse voir, tandis que le singe brun d'espèce commune, le bisa et le sacawinki sautillent d'arbre en arbre, et divertissent le voyageur tout le long de la route. Si d'une part, la fouine et le renard exercent de grands ravages parmi la volaille des Indiens, de l'autre l'opossum, le guana et le salempenta peuvent figurer sur leurs tables comme de délicieux morceaux. C'est aussi la contrée indigène du paresseux. Son regard, ses gestes, si on peut parler de la sorte, et ses cris, on dirait que tout concourt à supplier les passants de le prendre en pitié. Ce sont les seules armes défensives que la nature lui ait données. Tandis que d'autres animaux se réunissent en bandes, ou par couple pour traverser ces interminables déserts, le paresseux reste solitaire, et se tient presque immobile; il ne peut vous échapper. On assure que ses pitoyables gémissements forcent le tigre à ralentir ses pas et à se détourner de son chemin. Gardez-vous donc de diriger votre fusil contre lui ou de le percer d'une flèche empoisonnée ; jamais il n'a fait le moindre mal à aucune créature vivante. Quelques feuilles, et encore de l'espèce la plus commune et la plus grossière, sont tout ce qu'il demande pour subsister. Si on le compare à d'autres animaux, non-seulement il semble difforme, mais encore on serait tenté de croire qu'il manque de certains organes pour en posséder un trop grand nombre de certains autres. Par exemple, il n'a point de dents incisives, et quoique muni de quatre estomacs, il n'a point les longs intestins des animaux ruminants. Il n'a qu'une ouverture inférieure comme les oiseaux. Enfin il n'a ni plantes aux pieds, ni la

puissance de mouvoir séparément ses orteils. Son poil est plat et ressemble entièrement à de l'herbe flétrie par le vent d'hiver. Ses jambes sont trop courtes, elle paraissent difformes par la manière dont elles sont jointes au corps; et quand il est à terre, on dirait qu'elles ne sont destinées qu'à lui servir pour grimper aux arbres. Il a quarante-six côtes, tandis que l'éléphant n'en a que quarante, et ses griffes sont disproportionnément longues. Si on dressait une liste des quadrupèdes d'après leurs différents titres à la supériorité des uns sur les autres, ceux de cette pauvre bête, si mal conformée, la rejetteraient à coup sûr au dernier rang.

Le Demerary ne le cède à aucune contrée du monde pour ses merveilleuses et belles productions d'ornithologie. Les plus éclatantes pierres précieuses y sont de beaucoup surpassées par les vives nuances qui ornent les oiseaux. C'est pour les naturalistes le cas, ou jamais, de s'écrier que la nature a montré, par le nombre infini des espèces et des teintes, combien ses ressources sont inépuisables. Presque tous les singuliers, tous les élégants oiseaux que Buffon a décrits comme appartenant à l'île de Cayenne, se rencontrent dans le Demerary; mais, pour les atteindre, il ne faudrait reculer devant aucune fatigue. Les courlieux écarlates, les aigrettes et les crabiers, les sandpipers et les pluviers, les spoonbills et les flaminges, abondent par quantités innombrables sur les îles qui bordent les côtes de Pomauron pour y chercher, quand la marée est descendue, leur nourriture dans la vase. Les pélicans vont plus loin en mer, mais reviennent au coucher du soleil s'abriter sur des conradas. Les oiseaux-mouches se montrent principalement aux environs des fleurs dont chacune de leurs espèces a coutume de se nourrir. Les pics, les gallinacés, les colombes, les passereaux affluent sur les arbres à fruits. On ne manque jamais de découvrir des vautours là où se trouve une charogne. J'eus, en remontant la rivière, occasion d'en voir une douzaine d'espèce commune et deux d'espèce royale, qui étaient perchés sur une branche morte. Un tigre avait, la veille, tué une chèvre; on l'avait mis en fuite tandis qu'il en suçait le sang; et ne trouvant pas prudent de revenir, sa victime était restée presque intacte à l'endroit où elle était tombée; elle commençait à venir en putréfaction, et les vautours étaient arrivés dès le matin pour surveiller ce savoureux morceau. A la chute du jour, les vampires quittent les troncs creux où ils se sont réfugiés quand l'aube a paru, et furettent le long des bords de la Demerary, en quête de leur proie. Lors de son réveil le voyageur contemple avec surprise son hamac tout ensanglanté: c'est le vampire qui s'est désaltéré de son sang. Non pas seulement l'homme, mais aussi tout animal qui dort en plein air, est exposé à de telles saignées; et ce nocturne chirurgien sait si bien s'y prendre, qu'au lieu de réveiller son monde, il le jette dans un sommeil encore plus profond. Il y a deux espèces de vampires dans le Demerary; et toutes deux vivent de même. L'une est un peu plus grosse que la chauve-souris ordinaire; l'autre a deux pieds et plus d'envergure.

On rencontre de nombreux reptiles dans les bois qui s'étendent des côtes de la mer aux rochers de Saba, principalement près des criques et sur les bords de la Demenary. Ils sont fort grands, et magnifiques sans doute, mais très redoutables. Le serpent à sonnettes semble affectionner de prédilection un espace de pays connu sous le nom de *Canal du nombre Trois*. On a tué des camoudis longs de trente à quarante pieds; et quoique non venimeux, leur énorme taille leur facilite les moyens de détruire les animaux qui se trouvent sur leur route. Les Espagnols affirment qu'il y a dans l'Orénoque des serpents dont la longueur n'est pas moindre de soixante-dix ou quatre-vingts pieds, et qui peuvent terrasser les taureaux les plus gros et les plus vigoureux. Le nom qu'ils leurs donnent semble confirmer cette assertion, car ils les appellent *matatoros*, ce qui littéralement signifie *tueurs de taureaux*. On doit donc mettre le camoudi au rang des reptiles meurtriers; car puisque le résultat est en définitive le même, peu importe que la victime meure des suites d'une morsure venimeuse qui aura corrompu son sang et putréfié ses chairs, ou que son corps soit broyé en hachis et avalé par cette hideuse bête. Le fouet, d'un beau vert changeant, et le corail à larges raies transversales, alternativement noires et rouges, glissent de buisson en buisson, et il n'y a pas le moindre péril à les prendre avec la main : ce sont d'inoffensives petites créatures. Le labarri est tacheté couleur brun sale, et ne se distingue qu'à peine de la terre ou du tronc d'arbres sur lesquels il se tient ordinairement roulé. Sa longueur atteint environ huit pieds, et sa morsure est souvent fatale au bout de quelques minutes. Sans pareil pour l'éclat avec lequel il déploie chacune des belles couleurs de l'arc-en-ciel, sans égal pour la violence des effets de son mortel venin, le counachouchi rampe avec fierté, monarque absolu de ces forêts. Il est communément connu sous le nom de *souverain des taillis*. L'homme et les animaux prennent toujours la fuite devant lui, ne se hasardant jamais à lui disputer le passage. Il devient quelquefois long de quatorze pieds.

Quelques petits caïmans, d'une longueur de deux à douze pieds, se montrent de temps en temps, soit qu'on monte, soit qu'on descende la rivière. Ils lèvent juste la tête au-dessus de l'eau, et un œil non exercé ne les reconnaîtrait pas d'avec des branches mortes. Des lézards du plus beau vert, bruns et couleur de cuivre, longs depuis deux pouces jusqu'à deux pieds et demi, ne cessent de bruire parmi les feuilles tombées et de traverser le chemin devant vous, tandis que le caméléon, avec une ardeur infatigable, chasse les insectes autour des troncs des arbres voisins. Le poisson de la Demerary est de plusieurs espèces différentes, et plein de saveur, mais, à parler généralement, peu nombreux. Il est probable que le nombre en est beaucoup diminué par les loutres, qui sont bien plus grosses que celles d'Europe. Quand on passe au milieu des savanes inondées, qui ont toutes communication avec la rivière, on peut souvent voir une ou deux douzaines de ces animaux jouer devant soi dans les joncs.

Ce chaud et humide climat semble particulièrement propre à produire des insectes. Aussi en donne-t-il naissance à des myriades, qui sont beaux au-delà de toute description par la variété de leurs teintes, non moins qu'étonnants pour leur forme et leur taille, mais la plupart fort incommodes et même fort dangereux.[1]

Le voyageur dont la vue est assez fine pour saisir les innombrables merveilles de la nature brute, et dont l'ouïe n'est pas fermée aux accents sauvages des bois, sera enchanté lorsqu'il remontera la Demerary. De temps à autre le maam ou tinamou jette des profondeurs de la forêt un long et plaintif sifflement, puis s'arrête; tandis que le cri lugubre du toucan et la voix aiguë de l'oiseau appelé *pi-pi-yo* se fait entendre dans l'intervalle. Le campanero ne manque jamais d'attirer l'attention du passant; car à la distance presque de trois milles vous pouvez entendre cet oiseau, aussi blanc que la neige, tinter toutes les quatre ou cinq minutes, comme la cloche lointaine d'un couvent. De six à neuf heures du matin les forêts retentissent des ramages et des chants confus de la race emplumée; après quoi ils s'éteignent graduellement. De onze à trois, toute la nature est plongée dans un silence aussi absolu que celui qui règne à minuit. On n'entend plus alors rien retentir que les notes du campanero et du pi-pi-yo : accablés par la chaleur du soleil, les oiseaux se sont retirés sous les ombrages les plus épais, et y attendent le retour de la vivifiante fraîcheur du soir. A la chute du jour les vampires, les chauves-souris et les goatsuchers, littéralement les *suce-chèvres*, abandonnent leurs solitaires retraites pour longer à tire d'ailes les rideaux d'arbres qui bordent la rivière. Les différentes espèces de grenouilles vous assourdissent presque de leurs rauques et creux coassements, tandis que les hiboux se lamentent et se plaignent presque toute la nuit durant. Deux heures environ avant l'au-

rore, vous entendez le singe rouge geindre comme en proie à une vive douleur. Une heure avant que le soleil reparaisse, le houtou, oiseau qui toujours vit seul, et qui ne se rencontre que dans les parties les plus denses de la forêt, commence à jeter le cri bas et plaintif: *hou-tou! hou-tou!* qui lui a valu son nom. Le maam s'éveille vers la même heure. Le hannaquoi, le palaca et le maroudi prédisent que l'astre du jour approche de l'horizon oriental, et les perroquets annoncent qu'il y est arrivé. Les grillons chantent du soir au matin, et souvent le jour lorsque le temps est nuageux. La bête-rouge est extrêmement nombreuse dans ces immenses solitudes, et ce n'est pas seulement l'homme, c'est aussi les animaux et les oiseaux qu'elle tourmente. Les mosquites sont très rares quand on a dépassé la troisième île de la rivière, et on n'aperçoit plus qu'en très petit nombre les mouches de sable.

A une heure environ de marche au-delà des rochers de Saba, s'élevait, lors de mon passage, sur la cime d'une petite montagne, la demeure d'un Indien appelé *Simon*. Le flanc de cette montagne du côté de la Demerary est presque perpendiculaire, et de cette rive on peut aisément lancer une pierre jusque sur la rive opposée. J'eus en ce lieu occasion de voir l'homme dans son plus grossier état de nature. Les Indiens qui fréquentaient l'habitation, quoique vivant au milieu des bois, portaient d'évidentes marques d'attention à leurs personnes. Leur chevelure était soigneusement relevée et se rattachait en nœud. Leurs corps étaient bizarrement peints de rouge, et la peinture était parfumée d'hayawa. Quelques-uns d'entre eux avaient des colliers faits de dents de cochons sauvages tués à la chasse. Un grand nombre portaient des anneaux, et d'autres avaient un ornement au bras gauche à égale distance de l'épaule et du coude. Au coucher du soleil, ils se baignaient régulièrement dans la rivière qui coulait au-dessous, et le matin suivant dès l'aurore, ils s'empressaient tous de renouveler les couleurs effacées de leurs figures.

Après avoir visité la demeure de Simon, le voyageur peut sans peine atteindre en quatre jours la grande chute de la Demerary. Chemin faisant, il rencontrera bien çà et là des endroits où la rivière se précipite avec une affreuse rapidité; mais c'est à peine si dans la saison pluvieuse un seul roc apparaît au-dessus des eaux, et ceux qui forment le lit même, seulement assez hauts pour en gêner le libre cours, ne montrent qu'ils sont là que par le bouillonnement qu'ils produisent. On ne peut donc dire que ce soient autant de chutes. Sauf ce petit changement d'aspects que présente le courant, l'étranger n'aperçoit rien de nouveau jusqu'à ce qu'il arrive à huit ou dix milles de la chute proprement dite. Chaque côté de la rivière offre encore, de même que plus bas, un rideau continu de bois. Toutes les productions végétales qu'on remarque entre les rochers de Saba se retrouvent aussi par-delà ces rochers.

De la résidence de Simon à la grande chute, je rencontrai cinq habitations ou plutôt cinq villages d'Indiens. Il y en avait deux situés sur le bord de la rivière; les trois autres étaient enfoncés à quelque distance dans la forêt; ces villages consistaient les uns en quatre, les autres en huit huttes, qui étaient éparses sur environ un acre de terre qu'on avait défriché. A l'entour disséminés, s'élevaient quelques pappaws, quelques cotonniers, et quelques arbres à chou des montagnes.

Au dernier de ces villages je me procurai un peu de ce poison appelé *wourali*, dont j'ai déjà parlé. Il était contenu dans une petite gourde. L'Indien de qui je l'achetai s'en était, disait-il, servi pour tuer nombre de cochons sauvages et deux tapirs. Les apparences semblaient confirmer son dire, car d'un côté du vase, le poison, matière gommeuse et gluante, avait été presque ôté jusqu'au fond, et à différentes fois, ce qui sans doute ne fût pas arrivé si au premier ou au second essai on ne l'eût pas reconnu bon. Du reste on éprouva devant moi sa force sur un chien de moyenne taille. On le blessa avec une flèche empoisonnée, mais à la cuisse, de manière que le poison ne se trouvât mis en contact avec aucune des parties vitales. Au bout de trois ou quatre minutes la pauvre bête commença à se sentir atteinte, à flairer les moindres objets qu'elle voyait à terre autour d'elle, et à considérer attentivement sa blessure. Bientôt après elle chancela, se coucha et ne se releva plus. Elle fit entendre un aboiement qui n'annonçait pas qu'elle souffrît; mais sa voix était basse et faible, et quand elle voulut aboyer de nouveau elle n'en eut pas la force. Elle mit alors sa tête entre ses pattes de devant, et la relevant avec lenteur tomba sur le côté. Ses yeux devinrent aussitôt fixes, quoique de temps à autre ses extrémités remuassent convulsivement, elle ne montra plus la moindre velléité de relever encore la tête. Dès l'instant qu'elle se fut couchée, son cœur battit avec violence par intervalle; car chaque deux secondes il s'arrêtait pour ensuite recommencer à battre. Ces battements continuèrent de plus en plus faibles quelques minutes après que toutes les autres parties du corps semblèrent mortes. Un quart d'heure après avoir reçu le poison, le chien gisait immobile.

Trois ou quatre milles avant d'atteindre la grande chute, et c'est la seule qui réellement mérite le nom de chute, vous rencontrerez de gros flocons d'écume qui flottent à droite et à gauche de vous. La rivière en est toute tachetée, et quand on approche davantage elle en paraît toute blanche. Enfin on voit la masse entière de l'eau tomber avec un horrible fracas, momentanément divisée par des rocs en deux torrents qui, se réunissant de nouveau, forment une petite île couverte de bois. Au-dessus de cette île il n'y a, pendant une courte distance, qu'un seul canal où la Demerary bouillonne écumeuse et bondit avec rage parmi les énormes blocs de rochers qui obstruent son cours. Plus haut, elle se sépare encore en deux ou trois bras, et des arbres poussent sur les quartiers de pierre qui ont occasionné ces séparations. Sur beaucoup de points, l'eau a rongé profondément les rocs et les a brisés en larges fragments à force de les lancer les uns contre les autres. Les arbres qui s'élèvent sur les chaussées naturelles sont pleins de vigueur, quoique leurs racines soient à demi nues et la plupart d'entre eux sans cesse fracassés par la violence des flots. Tel est le coup d'œil général que la chute présente d'en bas de l'endroit où la rivière est redevenue calme et tranquille. On doit se rappeler que je passai là pendant les pluies périodiques; car sans doute, lors de la saison sèche, la chute offre un aspect tout-à-fait différent. Quelle que soit au reste l'époque où on la visite, on n'y voit nulle part l'eau tomber perpendiculairement d'une grande hauteur; mais le rugissement terrible et l'affreuse rapidité du torrent qui se précipite à travers un canal long, rocailleux, et presque incliné à angle droit, produisent un bel effet, et le voyageur ne peut poursuivre son chemin sans être émerveillé d'un pareil spectacle. Aucun animal, aucune embarcation ne sauraient remonter à cette place la Demerary; quelques instants suffiraient pour que l'un trouvât la mort et que l'autre fût brisée en pièces. Aussi a-t-il fallu que les Indiens pratiquassent dans la forêt à quelque distance du bord un chemin par lequel ils montent et descendent au besoin leurs canots pour les remettre ensuite à flot, soit au-dessus, soit au-dessous de la chute.

Après l'avoir dépassée, nous naviguâmes deux heures, et nous parvînmes à l'habitation d'un chef acoway nommé *Sinkerman*. On y entend la nuit rugir la chute, bien que distante d'environ six milles. Elle est agréablement située au faîte d'une colline de sable. De cet endroit vous avez peut-être la plus belle vue que présente la Demerary dans toute la longueur de son cours; car trois rangées de montagnes s'élèvent devant vous par une gradation lente les unes par-dessus les autres.

Quand on veut atteindre la contrée des Macoushis, mieux vaut de l'endroit dont je parle envoyer son canot par terre vers l'Essequibo, que continuer à descendre la Demerary. Douze Indiens l'y porteront en quatre

jours sans beaucoup de peine. On n'a pas besoin de l'accompagner soi-même, car on peut prendre un chemin encore meilleur et plus court. Quand on a quitté la demeure du chef, un demi-mille plus loin on trouve sur le bord occidental de la rivière une petite crique. On la remonte l'espace de quelques cents verges, puis, l'abandonnant, on chemine à pied dans une direction ouest-nord-ouest vers l'Essequibo. La route est bonne, quoique les racines la rendent un peu raboteuse et que des arbres tombés l'embarrassent çà et là. Il y a bien aussi quelques raides montées et quelques descentes rapides, mais la plupart du temps elle est assez unie. On peut aisément en un jour et demi parvenir au terme de ce petit voyage. Les branches sous lesquelles vous passez sont si touffues, si entremêlées, que toute la durée du chemin vous ne sentez jamais le soleil, sinon aux places où par hasard un arbre récemment tombé lui permet de darder sur vous ses rayons. Du reste, la forêt contient une multitude de cochons sauvages, de lobbas, d'acourys, de powis, de maams, de maroudis et de waracabas pour votre nourriture; et s'il vous prend envie de dormir, une seule feuille de troêli vous mettra à l'abri de toutes les injures de l'air.

Le sol renferme les trois quarts de sable jusqu'à ce que vous arriviez à une demi-heure de marche de l'Essequibo, où vous trouverez un gravier rouge et des rocs. Dans cette région solitaire et retirée, le vêtement que la nature a jeté sur la surface de la terre a été selon toute apparence respecté jusqu'à présent par le feu, et la main exterminatrice de l'homme n'a point encore touché à ses merveilleuses productions. Aussi, quelle n'est pas la vigueur, la multitude, la majestueuse beauté des arbres! Ce sont presque autant de colonnes, dont le tronc poli, s'élevant à soixante ou quatre-vingts pieds sans nœud, sans branche, forme un fût, et dont la cime chargée de feuilles est le chapiteau. Il y en a beaucoup sans doute que la foudre a frappés, que la vieillesse a fait mourir, et en qui les plantes grimpantes ont étouffé la vie; mais ces plantes les environnent tous d'une si belle verdure qu'on les dirait encore vivants. Puis dans ces immenses forêts, qui d'une part s'étendent des rochers de Saba à la grande chute et de l'autre des rives de la Demerary à celles de l'Essequibo, combien ne doit-il pas rester à découvrir de bois précieux, de racines médicales, de résines, de gomme, et d'huiles odoriférantes!

Entre l'instant où l'on quitte le premier de ces fleuves et celui où l'on peut s'embarquer sur le second, il s'écoule toujours plus de quarante-huit heures dont un quart au moins se passe à remettre le canot à flot, à faire aux agrès les changements indispensables, et à vaquer aux préparatifs du voyage ultérieur.

Lorsqu'on est resté la nuit et le jour sous ces ombrages impénétrables aux rayons du soleil et de la lune, et que tout d'un coup on revient à la lumière, on éprouve les plus délicieuses sensations. La chaleur de l'astre qu'on voit de nouveau briller au ciel comme un ami longtemps perdu cause à notre corps une douce jouissance, et bientôt milles pensées joyeuses, se précipitant à la fois vers notre cœur, dispersent comme un brouillard les idées sombres et tristes dont la profonde obscurité de la forêt l'avait rempli à notre insu. Quand vous sortez des bois, vous voyez la rive occidentale de l'Essequibo devant vous, basse et plate. Ce cours d'eau est là d'un tiers moins large que la Demerary à Stabroek. Mais au nord s'élève une chaîne plus élevée que toutes celles de l'autre province, et au sud-sud-ouest surgit un mont isolé, qui est pourtant si lointain que souvent il n'apparaît que comme un nuage bleuâtre à l'horizon. Montagnes, vallées et basses terres, sont toutes rattachées ensemble par une chaîne de forêts. Gravissez le pic le plus haut, grimpez au plus grand des arbres, tout aussi loin que la vue peut s'étendre et dans quelque direction qu'on regarde, tout est un vigoureux et gigantesque taillis.

Après quelques heures de navigation sur l'Essequibo, de nombreuses îes que vous rencontrez chemin faisant animent et varient la scène. En effet, bordées d'arbres, elles forment des espèces d'avenues qui ressemblent à des embouchures d'autres rivières, et rompent cette uniformité continue qui caractérise la Demerary. Vous ne tardez guère à parvenir aux chutes et aux cataractes. Dans la saison pluvieuse elles sont très difficiles à franchir et souvent deviennent infranchissables. A l'époque de la sécheresse au contraire, les Indiens, en se hissant de roc en roc, ont bientôt transporté leur canot par-delà l'obstacle. Mais quand la rivière est grosse comme elle l'était en 1812, c'est toujours une tâche malaisée, qui quelquefois aussi devient périlleuse. Alors la plupart des îlots étaient inondés, les rocs couverts, et les basses branches des arbres baignaient dans l'eau. En certains endroits, les naturels qui m'accompagnaient furent obligés de déposer à terre tout le chargement de notre embarcation, d'ouvrir avec la hache un passage à travers les rameaux qui couvraient le courant, puis d'entraîner de force le canot. Sur la route, point d'habitations! Il faut emporter avec soi son pain de cassava, chasser dans la forêt pour ne pas le manger sec, et chaque soir se construire soi-même un abri. Mais si on est exposé à de petites privations et à de légères fatigues, combien n'en est-on pas récompensé par l'aspect du pays qu'on parcourt! Sur la rive orientale de l'Essequibo se prolonge une noble chaîne de montagnes, qui toutes sont couvertes des plus beaux arbres et qui s'élèvent majestueusement les unes au-dessus des autres. On ne peut rien imaginer dans la nature végétale qui soit plus enchanteur, plus grand, plus riche. Et quand le ciel est serein et l'air frais, quand le soleil commence à disparaître derrière la cime des montagnes, quand l'hagawa fleuri embaume les bois environnants, que des *aras* écarlates passent et repassent en frisant l'eau de leurs ailes, que le maam jette sa note plaintive, et que le roitelet jette sa chanson du soir, oh! qui ne tomberait pas dans une ineffable extase!

Un peu avant de dépasser la dernière cataracte, deux immenses rocs apparaissent presque au sommet d'une des nombreuses montagnes qui forment cette si longue chaîne, et c'est de là qu'elle commence insensiblement à se diriger vers le sud. A voir ces deux rocs élever la tête au-dessus des arbres environnants, on dirait d'antiques tours gothiques de quelque potentat féodal. Une vingtaine de milles plus loin, vous quittez l'Essequibo et vous entrez dans la rivière Apoura-Poura, qui vient du sud s'y jeter. Elle a un tiers environ de la largeur que déploie la Demerary devant Stabroek. Pendant deux jours nous n'aperçûmes sur ses bords qu'un pays plat, richement couvert de bois. Nous laissâmes le Sipanouni à droite, et le troisième jour nous atteignîmes une petite montagne où les Indiens avaient défriché à peu près un acre de terre. Peut-être le voyageur qui traversera après moi ces solitudes trouvera-t-il en ce lieu des habitations. Deux journées de marche au-delà, nous parvînmes à une éminence, située sur la rive occidentale, où ne s'élevait qu'une seule hutte; mais à un demi-mille dans la forêt nous en trouvâmes plusieurs autres, celles-ci carrées et celles-là rondes, avec des toits pointus. Le poisson appelé *pacou* abonde dans l'Apoura-Poura, et, je crois, il n'en est pas en Guiane de plus gras et de plus savoureux. Il ne se prend pas à l'hameçon, mais les Indiens l'attirent à la surface de l'eau au moyen des graines de l'arbre qu'ils nomment *crabwood*, puis le tuent à coups de flèches.

Nous étions alors en pleine Macoushie. C'est la dénomination que porte le pays habité par une tribu distincte des nombreuses tribus indiennes. Les Macoushis passent pour fort habiles à se servir du tube à vent, et sont fameux pour leur adresse à préparer ce mortel poison végétal communément nommé *wourali*. C'est de cette contrée que viennent les magnifiques perroquets appelés *kessis-kessis*. On y trouve des montagnes de cristal, et on y voit jusqu'à trois différentes espèces d'aras, qui toutes trois sont fort nombreuses. Là aussi pousse l'arbre d'où se tire la gomme élastique.

Il est gros, et aussi grand qu'aucun autre dans la forêt. Le bois ressemble à celui du sycomore. La gomme est contenue dans l'écorce. Lorsqu'on y fait une entaille, elle en sort aussitôt et est assez abondante. Elle est tout-à-fait blanche et non moins épaisse que de la crême. Comme elle durcit presque immédiatement à sa sortie de l'arbre, il est fort aisé d'en recueillir une boule : on n'a besoin que de tourner le jus dans ses mains à mesure qu'il découle. Il devient presque noir dès qu'il est exposé à l'air, et tout de suite, sans qu'il subisse d'autre préparation, on peut s'en servir pour effacer le crayon. Enfin, l'élégant oiseau à crête, nommé *coq de rocher*, et si admirablement décrit par Buffon, est indigène des montagnes boisées de la Macoushie.

Le deuxième jour après que nous eûmes quitté les huttes des Macoushis, mes guides me montrèrent un endroit où avait jadis demeuré un homme blanc. Curieux de savoir quel motif avait pu décider cet homme à venir habiter solitairement si loin de ses amis et des gens de sa couleur, je questionnai les Indiens, et ils m'apprirent que c'était un pauvre diable, endetté par suite de spéculations malheureuses, pour qui ses créanciers n'avaient pas plus de compassion qu'on n'en a d'habitude pour un débiteur. Voyant que ses efforts de chaque jour étaient inutiles et que ses meilleures intentions ne lui servaient de rien, craignant d'ailleurs qu'après lui avoir pris tout ce qu'il possédait on ne lui enlevât aussi la liberté, il crut pouvoir se permettre d'échapper par la fuite à tous les maux qui l'accablaient, quand pour s'en débarrasser il avait raisonnablement fait tout ce qu'un honnête homme doit faire. Il laissa donc ses créanciers parler et penser de lui comme il leur semblerait bon, dit adieu au pays où il avait vu jadis des temps meilleurs, pénétra au fond de ces sombres déserts, et y termina sa vie. C'est à trois ou quatre journées de l'endroit où il avait fixé sa résidence que, d'après certaines cartes de l'Amérique septentrionale, se trouve le lac Parima ou la mer Blanche. Mais en vain ai-je cherché parmi les Indiens à recueillir des renseignements, soit sur la situation, soit sur l'existence même de ce lac. Ils se contredisaient tellement les uns les autres sur ce sujet, qu'on peut conclure que le lac n'a jamais existé autre part que dans la tête de quelques géographes.

Le lendemain, nous vîmes une crique à gauche, et bientôt après la route qui menait au pays découvert. Là, vous tirez votre canot dans la forêt, et vous l'y laissez. Il faut alors que les Indiens portent votre bagage. La crique devant laquelle on a passé coupe la route, conduisant au plus prochain village ; mais en plus d'un endroit, des arbres qui sont tombés en travers vous offrent d'excellents ponts. Après une heure et demie de marche vous gagnez la lisière du bois, et devant vous se développe une savane délicieuse. C'est un parc naturel complétement environné de hautes montagnes, qui toutes sont drapées des arbres les plus magnifiques, les unes en forme de pyramides, les autres comme des pains de sucre qui surgissent par gradation, celles-ci arrondies au faîte, celles-là paraissant avoir perdu leur sommet. Nous traversâmes la savane dans la direction du sud, et entrant à l'extrémité, dans la forêt, nous suivîmes jusqu'au lendemain soir sans trouver d'habitation un chemin tortueux qui passait alternativement sur des montagnes escarpées et rocailleuses, et dans des marécages où nous avions souvent de l'eau jusqu'aux genoux. Le *jabiru*, l'oiseau le plus grand de la Guiane, vit au milieu de ces marais. Du reste, ce pays semble condamné à une solitude absolue et à un perpétuel silence : on n'y aperçoit pas même la trace d'un seul quadrupède. Mais ce paraît être la véritable patrie de l'arrow-root. Chaque fois qu'on traverse une partie de la forêt occupant un bas-fond, on l'y voit pousser avec une admirable vigueur.

Des inondations nous avaient obligés de faire un circuit, lequel retardait bien de quarante-huit heures le moment où nous devions franchir la frontière portugaise. Mais, en présence du magnifique spectacle qui du village que nous atteignîmes enfin par ce long détour s'offre aux regards du voyageur, je ne pus quant à moi regretter le temps que nous avions perdu. La chaîne sur laquelle les habitations sont situées est raide, haute et pleine d'énormes rochers. Les huttes ne sont pas toutes réunies en un même endroit, mais s'élèvent, éparses çà et là, où il s'est trouvé assez d'espace uni pour les recevoir, de sorte qu'elles sont séparées par des bouquets de bois et ainsi plus pittoresques. Au bas de la chaîne s'étend vers le sud-sud-ouest une immense plaine qui ne se termine qu'à l'horizon, et qui, vue du village, ressemble à un océan de verdure dont les arbres sont des îles. Par derrière, les montagnes présentent les aspects les plus romantiques; elles sont empilées les unes sur les autres et s'éloignent insensiblement jusqu'à ce qu'elles aillent se perdre dans les nuages.

Le jour suivant, pour atteindre la prochaine bourgade d'Indiens, la dernière que nous rencontrâmes sur notre route jusqu'à la frontière, nous eûmes à traverser une partie de la plaine dont j'ai tout à l'heure parlé. Elle était alors en beaucoup d'endroits couverte d'eau, et comme pendant les pluies périodiques elle doit assez avoir l'air d'un lac, il n'est pas improbable que ce soit la circonstance qui a induit les voyageurs et les géographes à supposer que le fameux lac Parima ou El-Dorado existait dans ces régions. Chemin faisant, nous vîmes des troupes de daims : mais ils se tenaient toujours à distance et aux aguets. Nous troublâmes aussi des oiseaux aquatiques de toute espèce. Mais ce qui peut-être m'étonna le plus, ce sont les nombreuses et colossales fourmilières, qu'on découvrait sur tous les endroits secs; formées d'une argile jaune excessivement dure, elles sont coniques, hautes d'une dizaine de pieds, impénétrables à la pluie et assez solides pour défier le plus terrible ouragan.

A trois heures environ de la bourgade, coule une rivière appelée *Pirara*, sur laquelle nous nous embarquâmes. De la Pirara nous passâmes dans la rivière Maou, puis du Maou dans le Tacatou ; et juste au point où le Tacatou se jette dans le Rio-Branco, s'élève le fort Saint-Joachim, qui défend de ce côté la frontière portugaise. Il nous fallut pour y arriver quatre jours de navigation. Rien d'extraordinaire ne signala notre voyage. Ces cours d'eau traversent un pays découvert, produisant une grosse herbe, et parsemé de groupes d'arbres. Leurs rives ne sont couvertes que de bois chétifs et rabougris. Le tapir plongeait fréquemment sous nos yeux. Cet oiseau n'est pas sauvage, et il me fut souvent facile de le tirer à terre. Les kessis-kessis étaient innombrables, ainsi que les aras ou bleus ou écarlates. Sur le Tacatou nous vîmes le troupiale, et rien n'est plus délicieux à l'oreille que les douces et plaintives notes de ce joli chanteur des déserts. Les Portugais l'appellent le *rossignol de Guiane*.

Le fort Saint-Joachim a été bâti vers 1767, dans la crainte, dit on, que les Espagnols ne vinssent de Rio-Negro s'établir en ces lieux. Il était, lors de mon passage dans un triste état de délabrement. Les inondations avaient enlevé la porte et détruit la muraille, tant à droite qu'à gauche, mais le gouverneur prenait des mesures pour le faire réparer, et après les réparations convenables, il devait y placer douze pièces d'artillerie. Sur la même ligne que le fort, et à quelques verges seulement de la rivière, sont la résidence du gouverneur, les casernes, la chapelle, l'habitation du père confesseur, bâtiments tous situés à peu de distance les uns des autres, mais qui seuls avec la citadelle constituent ce qu'on nomme le fort *Saint-Joachim*. Pour en finir avec le lac Parima, je demandai au vieil officier qui commandait le fort s'il croyait que ce lac existât quelque part. « J'en doute, me répondit-il, car j'ai passé quarante années de ma vie dans la Guiane portugaise, et je n'ai jamais rencontré personne qui l'ait vu »

A présent que j'ai atteint le but vers lequel tendaient mes pas, reste à dire quelques mots sur le poison que

je me procurai le long de la route. Je vais en indiquer brièvement la composition, les effets, les usages, les antidotes présumés. Et d'abord, on n'aura sans doute pas oublié que dans les immenses solitudes du Demerary et de l'Essequibo, loin, bien loin d'aucun établissement européen, il y a une tribu d'Indiens connue sous le nom de *Macoushis*. Or, quoique le wourali soit employé par tous les sauvages de l'Amérique septentrionale qui habitent entre la rivière des Amazones et l'Orénoque, c'est néanmoins cette tribu qui le fabrique plus violent que toutes les autres. Les Indiens qui avoisinent Rio-Negro ne l'ignorent pas, et viennent jusqu'en Macoushie faire leur provision. C'est apparemment parce que le wourali qu'ils préparent est si recherché, que les Macoushis le vendent si cher. Même, comme il m'arriva dans plusieurs huttes, ils ne veulent quelquefois pas en vendre, tel prix qu'on leur offre. « C'est notre poudre à nous, c'est notre plomb, disent-ils, et nous avons tant de peine à nous le procurer ! » Quand l'un d'eux a besoin d'en confectionner, il part un jour ou deux d'avance, et va dans la forêt chercher les ingrédients nécessaires. Parmi ces solitudes pousse une vigne appelée *wourali*, et qui donne son propre nom à ce poison parce qu'elle sert principalement à le composer. Lorsque l'Indien en a coupé un nombre de branches suffisant, il déterre une racine très amère, lie le tout ensemble, puis se met en quête de deux plantes bulbeuses qui contiennent un jus vert et glutineux. Il en remplit une petite gourde qu'il porte sur son dos avec les tiges de ces plantes, et enfin ne prend pas de repos qu'il n'ait trouvé deux espèces de fourmis. L'une est fort grosse, noire, et si venimeuse que sa piqûre donne la fièvre. On la rencontre le plus ordinairement à la surface du sol. L'autre est petite et rouge, pique comme une ortie, et d'habitude construit son nid sous les feuilles d'un arbrisseau. Après les avoir rencontrées, il n'a plus besoin de parcourir la forêt. Il lui faut encore certaine quantité de poivre d'Inde, mais il en cultive toujours par précaution autour de sa hutte. Il devra aussi mêler à tout le reste du venin de labarri et de counachouchi, deux serpents dont j'ai plus haut parlé; mais il en a toujours en réserve, car lorsqu'il les tue, il ne manque jamais de leur arracher les dents qui le contiennent et de les garder avec soin.

Lorsqu'il a ainsi rassemblé les ingrédients nécessaires, il râpe le plus menu possible les sarments de vigne et la racine amère, puis met ses râclures dans une sorte de tamis fait de feuilles. Le tenant au-dessus d'un pot de terre, il y verse de l'eau, et la liqueur qui passe à l'air de café. Quand ce qu'il en désire a passé, il jette le marc dès lors inutile, broie les tiges bulbeuses, et avec ses mains en exprime dans le pot la dose de jus convenable. Enfin, il écrase et y mêle les dents de serpents, les fourmis et le poivre. Cela fait, il place le mélange sur un feu modéré; pendant l'ébullition il ajoute, en cas de besoin, quelques gouttes de la décoction de wourali, écume soigneusement avec une feuille, et le laisse bouillir jusqu'à ce qu'il vienne en un sirop épais d'une couleur brune très foncée. Aussitôt qu'il est arrivé à cet état, on y plonge la pointe de quelques flèches pour en essayer la force. Si l'épreuve est satisfaisante, on le verse dans une calebasse qu'on recouvre de plusieurs lits de feuilles, par dessus lesquelles on attache avec une corde un morceau de peau de daim. On le serre alors dans la partie la plus sèche de la hutte, et de temps en temps on le suspend sur le feu, pour combattre les effets nuisibles de l'humidité.

L'acte de préparer ce poison n'est pas regardé comme une affaire toute simple. Le sauvage peut façonner son arc, attacher la barbe à la pointe de sa flèche, et confectionner ses autres objets de destruction, soit couché dans son hamac, soit au milieu de sa famille; mais s'il doit fabriquer le wourali, de nombreuses précautions sont supposées nécessaires. Il n'est permis ni aux femmes ni aux jeunes filles d'être présentes, crainte qu'Yabaou, le mauvais esprit, ne leur joue quelque tour. Le hangar sous lequel a bouilli le mélange passe pour souillé, et on l'abandonne à tout jamais. L'individu qui préside à l'opération doit être à jeun depuis le matin, et ne rien manger tant qu'elle n'est pas finie. Il faut que le vase dans lequel bout le poison soit neuf et n'ait encore rien contenu ; sinon le wourali n'aurait pas de force. Ajoutez que l'opérateur doit bien prendre garde de s'exposer à la vapeur qui s'en échappe pendant qu'il est sur le feu. Malgré cette précaution, et d'autres aussi, comme celle de se laver souvent la figure et les mains, les Indiens pensent encore que la santé en souffre. Ils disent que toujours après ils sont malades plusieurs jours de suite; mais ce qui est plus probable, ils croient l'être. En tout cas, la préparation du wourali passe pour une œuvre sombre et mystérieuse; et, à ce qu'il semble, les Indiens imaginent qu'elle peut influer d'une manière funeste sur d'autres personnes que sur celle qui le fait bouillir. C'est ainsi que l'un d'eux me promit un soir de m'en fabriquer, et que le matin il refusa de tenir sa promesse, sous prétexte que sa femme était enceinte.

Maintenant, voyons comment s'emploie le wourali, et quelles sont les armes qui le portent à sa destination. Lorsqu'un indigène du Macoushie s'en va à la chasse du gibier qui porte plume ou de simples oiseaux, il ne prend que rarement son arc et son carquois. C'est de son tube à vent qu'il se sert alors. Le tube qui constitue ce singulier engin de mort est une des plus grandes curiosités naturelles de la Guiane. Il ne se trouve pas dans le pays même des Macoushis. Ces Indiens vous disent qu'il pousse au sud-ouest de leur territoire, dans les solitudes qui s'étendent de leurs frontières au Rio-Negro. Il faut que ce roseau parvienne à une extraordinaire longueur, car la partie dont ils font usage est longue de dix à douze pieds, et on n'y peut apercevoir le moindre amincissement ; les deux bouts sont aussi gros l'un que l'autre. Il est d'une couleur jaune très luisante, et parfaitement uni en dedans comme en dehors. Il pousse creux, et dans toute son étendue on ne saurait distinguer ni nœud ni joint. Les naturels le nomment *ourah*. Ce roseau, par lui-même, est trop mince pour servir de tube à vent ; mais il y a dans toute la Guiane une espèce de bambou plus gros et plus fort, et les Indiens y recourent comme une sorte de fourreau dans lequel ils insèrent l'ourah. Ce bambou est brun, susceptible d'un grand poli, et paraît comme avoir des jointures de six en six pouces. On l'appelle *samourah*, et la moelle intérieure s'en extrait aisément lorsqu'on l'a laissé quelques jours tremper dans l'eau. C'est donc l'ourah et le samourah, l'un dans l'autre, qui forment le tube à vent de Guiane. Celle des deux extrémités qui s'applique à la bouche est entourée d'une petite corde en herbe de soie, pour empêcher qu'elle ne se fende ; l'autre qui est sujette à frapper contre la terre, est garantie au moyen de la graine du fruit nommé *acuero*, coupé horizontalement par le milieu et percée par le bout, de façon qu'on y insère l'extrémité du tube. Cette graine est fixée en dehors par une attache, et à l'intérieur remplie de cire d'abeilles sauvages. Les flèches qu'on lance avec cet instrument ont neuf ou dix pouces de long. Elles sont faites de la feuille d'une espèce de palmier appelée *coucourite*, feuille qui est dure, mais cassante, et aussi pointue qu'une aiguille. Un pouce environ de la pointe est empoisonné. On brûle l'autre bout afin de le durcir encore davantage, et on l'environne de coton par une longueur à peu près d'un pouce et demi. Il faut beaucoup de pratique pour bien disposer ce coton, qui doit avoir assez de volume pour remplir juste le creux du tube, et néanmoins ne pas gêner en y adhérant le vol de la flèche. On le fixe avec un fil en herbe de soie pour qu'il ne bouge pas de place.

Les Indiens se sont montrés fort ingénieux dans la disposition du carquois où ils renferment les flèches qu'ils lancent avec leur tube. Il peut en contenir au moins de cinq à six cents. Généralement il est long de douze à quatorze pouces, et pour la forme ressemble à un cornet dans lequel on agite des dés. L'inté-

rieur est un élégant ouvrage de vannerie en bois qu'on prendrait pour de l'écorce de bambou, tandis que la couverture est toute d'une pièce et formée d'une peau de tapir enduite de cire. Autour du carquois et à égale distance des deux extrémités, est attachée une corde qui en outre fait un nœud assez large pour que le chasseur y passe le bras et l'épaule, et puisse le porter quand il s'en sert. Près de l'ouverture est suspendu un petit paquet d'herbe de soie et la moitié de l'os de la mâchoire du poisson appelé *piraï*, avec lequel l'Indien apointit ses flèches. Avant de les mettre dans le carquois, il les attache avec deux ganses de coton, une à chaque bout, autour d'un bâton qui a presque la longueur du carquois lui-même. L'extrémité de ce bâton qui doit se trouver en haut est munie de deux petites pièces de bois placées transversalement et entourées d'un petit cerceau qui leur donne l'air d'une roue; c'est afin que la main ne soit pas blessée quand on renverse le carquois pour en faire sortir le paquet de flèches. Enfin au carquois est aussi attachée une espèce de corbeille qui contient le coton sauvage dont il est indispensable que leur gros bout soit garni.

Son carquois de flèches empoisonnées sur l'épaule, et dans la main son tube qu'il porte comme un soldat son fusil, voyez l'Indien s'avancer vers la forêt pour y tuer des *powises*, des *maroudis*, des *waracabas*, et d'autres oiseaux. Il s'en approche non moins silencieux que la nuit, et marche avec tant de précaution que les feuilles sèches dont la terre est jonchée ne frémissent pas sous ses pieds. Son oreille est ouverte au moindre bruit, tandis que son œil, aussi perçant que celui du lynx, cherche à découvrir des victimes dans les ombrages les plus épais. Souvent il imite leur cri, et les attire d'arbre en arbre jusqu'à ce qu'elles soient à sa portée. Quand elles ne sont plus qu'à deux ou trois cents pieds de distance, car il peut leur envoyer la mort d'aussi loin, il tire une flèche de son carquois, l'insère dans son tube et aspire l'air quelques secondes pour souffler ensuite avec plus de force. A une vingtaine de pouces du bout par lequel il souffle sont fixées deux dents d'accouri qui lui servent de point de mire. Silencieuse et rapide, la flèche vole et manque rarement d'atteindre l'objet contre lequel elle est lancée. Quelquefois l'oiseau blessé reste sur l'arbre où il a été atteint, et tombe après deux ou trois minutes; s'il peut encore déployer les ailes, sa fuite est de courte durée; et l'Indien, suivant la direction qu'il prend, est sûr de le trouver mort. On pourrait croire que s'il n'a reçu qu'une blessure légère le gibier s'échappera; mais non, quoique très sec, le wourali se mêle presque instantanément au sang ou à l'eau avec lesquels il est en contact. Mouillez-vous le doigt, par exemple, et passez-le aussi vite que possible sur une flèche, vous êtes certain d'emporter le poison. La moindre égratignure suffit donc pour que l'animal n'ait aucune chance de salut, seulement sa mort sera plus ou moins prompte, selon sa taille et selon qu'une plus ou moins grande quantité de venin aura pénétré dans la plaie. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que la chair du gibier ainsi tué n'en devient aucunement malsaine, et qu'elle ne paraît pas se corrompre plus vite que celle des animaux qu'égorge un boucher ou qu'on abat avec de la poudre et du plomb. De retour au logis, l'Indien suspend soigneusement son tube au faîte de son toit en spirale et ne le place jamais dans une position oblique, crainte de le déjeter. Quand il veut chasser non-seulement des oiseaux, mais surprendre le daim ou arracher le tapir à sa retraite marécageuse, il se sert d'un arc et de flèches fort différentes de celles déjà décrites. L'arc a généralement six ou sept pieds de longueur, et est tendu d'une corde faite en herbe de soie. Les forêts de la Guiane fournissent plusieurs espèces de bois très dur et en même temps très élastique, desquelles on fabrique de beaux et bons arcs. Les flèches, longues de quatre ou cinq pieds, sont des roseaux jaunes sans nœuds ni joints, qui poussent en grande abondance dans toute la contrée. Un morceau de bois dur, long d'environ neuf pouces, est inséré dans le bout du roseau et attaché avec du coton bien ciré. A l'extrémité de ce morceau de bois, qu'on entoure d'une corde crainte qu'il n'éclate, est pratiqué un trou carré, dans lequel se met et s'ôte à volonté une pointe en bois de courita, bien enduite de wourali. Pour prévenir les accidents et la défendre de la pluie, on coiffe cette pointe d'un morceau de bambou fendu qu'on retire quand on veut se servir de la flèche. Enfin deux plumes sont fixées à l'autre bout du roseau, afin qu'il fende mieux l'air. Outre un arc et un certain nombre de flèches, l'Indien porte une petite boîte qui renferme pour rechange douze à quinze pointes empoisonnées, longues de six pouces.

Quant aux antidotes par lesquels le wourali puisse être combattu, je crois qu'il n'en existe pas. Les naturels disent, à la vérité, que si on peut pendant cinq ou six heures de suite retenir l'animal blessé dans l'eau jusqu'à la bouche, le poison ne lui sera point fatal, et encore que le jus de la canne à sucre introduit dans son gosier en détruira les funestes effets. Mais ces remèdes furent essayés devant moi sur des volailles qu'on avait choisies bien portantes pour les empoisonner, et toutes expirèrent aussi vite que si on n'eût rien tenté pour leur sauver la vie. De même, on me recommanda le rhum; j'en donnai à une autre, mais sans plus de succès. Certaines personnes supposent que si on faisait parvenir de l'air dans les poumons du malade au moyen d'un petit soufflet on l'arracherait à la mort, pourvu que l'opération se continuât pendant assez de temps. Cela peut être; mais un tel mode de guérison serait difficile et ennuyeux, et si on est blessé au milieu de la forêt, loin de ses amis ou dans la hutte d'un sauvage, on n'a qu'une faible chance de guérir en y recourant. Bref, si les Indiens connaissaient un antidote sûr, ne l'auraient-ils pas toujours sur eux? S'ils avaient cet antidote sous la main, ne l'emploieraient-ils pas aussitôt après avoir été blessés? Et leur confiance en son efficacité ne diminuerait elle pas beaucoup l'horreur qu'ils trahissent quand vous tournez contre eux une flèche empoisonnée?...

Pendant ma résidence au fort Saint-Joachim, les fièvres du pays me prirent. C'est pourquoi, n'ignorant pas que plus j'attendrais dans ces régions désertes, moins il était probable que je dusse recouvrer la santé, je renonçai à toute idée de pénétrer plus loin, et je m'en retournai lentement vers la Demerary, presque par la même route par laquelle j'étais venu. Je dis lentement, car la maladie ne me laissa, en quelque façon, aucun instant de repos. J'arrivai demi-mort chez un de mes amis qui habitait sur la crique du Miribi dont les eaux communiquent avec la rivière ci-dessus nommée. Ses bons soins ne parvinrent qu'à me rétablir imparfaitement; et quand, après avoir visité la Nouvelle-Grenade et l'île Saint-Thomas, je regagnai l'Angleterre, je gardai encore les fièvres trois ans!

DEUXIÈME VOYAGE.

En 1816, deux jours avant l'équinoxe du printemps, je me rembarquai à Liverpool pour aller une seconde fois explorer l'hémisphère méridional. Le navire qui me reçut à son bord était frété pour Fernambouc. La partie européenne de l'Atlantique, à l'époque de l'année où je la parcourus, n'offre presque rien qui doive fixer l'attention du naturaliste. Mais, des îles du cap Vert aux côtes du Brésil, vous apercevez une multitude de mouettes d'espèces différentes qui, sans doute, gîtent dans l'île Saint-Paul. Quelquefois l'énorme pélican-frégate passe au-dessus de vos têtes, ou bien vous le remarquez qui, presque immobile, épie d'une



Aucun animal, aucune embarcation ne sauraient remonter à cette place la Demérary.

prodigieuse hauteur des bancs de poissons; rarement il fond sans succès sur sa nombreuse proie. D'autres fois, c'est l'oiseau du tropique qui s'approche assez pour qu'on admire les longues plumes de sa queue. Sous la ligne, lorsque le temps est calme, apparaissent des requins d'une effrayante taille. Vous les découvrez du pont au moyen de leur nageoire dorsale qui s'élève au milieu de l'eau.

Quand vous arrivez enfin dans la baie de Fernambouc, et que les rivages commencent à devenir visibles, devant vous se développe un spectacle de plus en plus délicieux. Les montagnes, revêtues de bois, se lèvent graduellement les unes derrière les autres dans l'intérieur des terres, sans qu'aucune d'elles ait pourtant une élévation considérable. Une singulière ligne de rochers se prolonge parallèlement à la côte et forme le hâvre, car c'est entre ce récif et la ville que mouillent les vaisseaux. Le passage par lequel vous pénétrez dans ce hâvre est très étroit et défendu par un fort bâti sur les rochers. A main droite, vous avez le mont Olinda tout couvert de maisons et de couvents; à main gauche, une île plantée d'épais cocotiers qui augmente encore la beauté de la scène. Il y a deux autres forts bien construits sur l'isthme, entre l'Olinda et Fernambouc, et une colonne au milieu pour aider le pilote.

Fernambouc contient probablement plus de cinquante mille âmes. Cette ville est divisée en trois parties distinctes, qui pourtant sont de niveau, quoique l'une occupe l'extrémité d'une péninsule, l'autre une île, et la troisième le continent. Bien qu'elles ne soient qu'à quelques degrés de la ligne, le climat y est entièrement salubre, et grâce aux brises rafraîchissantes de la mer presque tempéré. Si, chose qui n'était pas impossible, l'art ou même le bon sens eût fait pour Fernambouc autant que la nature, ce serait aujourd'hui un des plus beaux ornements de la côte brésilienne; mais, point! A voir cette cité, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'idée que chaque habitant, lorsqu'il a bâti sa maison, n'a été mû que par un sentiment d'égoïsme, n'a envisagé que son intérêt personnel, et n'a nullement pris l'utilité générale en considération. Aussi souhaiteriez-vous qu'une place si fameuse par son hâvre, si favorisée par le climat, ou si bien située pour le commerce, se fût élevée sous les auspices d'une Didon et non sous ceux d'un Bragance! Quand vous parcourez les rues, l'aspect des habitations n'a rien qui flatte les yeux. Les unes sont très hautes, les autres très basses; celles-ci viennent d'être badigeonnées à neuf, celles-là, au contraire, sont si sales, si dégoûtantes, si négligées qu'elles paraissent ne pas avoir de propriétaires. Les balcons encore ont l'air le plus triste et le plus sombre qui se puisse imaginer; ils ne sont pas en général ouverts

comme dans la plupart des villes sous les tropiques, mais grillés comme la fenêtre d'une laiterie dans une ferme, et souvent le grillage est même plus serré. Puis, c'est partout un manque déplorable de propreté; partout ce sont des tas d'immondices, d'ordures et de fumier qui obstruent la voie publique, et qui révoltent un Européen. Il gémit d'un tel relâchement de la police municipale; et quand le vent se met à souffler par hasard, il est bientôt assailli par un nuage de poussière qui n'est rien moins que parfumée.

Quand on contemple le port de Fernambouc, plein des vaisseaux de toutes les nations; quand on sait que les plus précieuses marchandises de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie y arrivent sans cesse; quand on voit l'immense quantité de coton, de bois de teinture et de fruits délicieux, que les campagnes environnantes versent dans la ville, il est impossible de ne pas s'étonner comment les citoyens peuvent n'avoir nul souci d'introduire dans leurs murs ces mille commodités publiques qu'on s'attend toujours à rencontrer dans une vaste et opulente cité. Si pourtant eux-mêmes sont satisfaits, il n'y a plus rien à dire. Mais qu'ils reconnaissent un jour que les inconvénients et les abus qui existent maintenant sont trop nombreux; ils ont le remède sous la main. Au reste, avec l'habitude on se fait à tout. Une ou deux semaines suffisent pour que l'étranger commence à prendre son parti des choses qui le vexaient tant lors de sa première arrivée, et après plusieurs mois de résidence, lorsqu'on a joui de la généreuse hospitalité des habitants, lorsqu'on a pu vérifier qu'intérieurement leurs demeures sont élégantes et splendides, on ne pense plus à mille petites contrariétés.

Un des principaux édifices de Fernambouc est ce qu'on appelle le palais du gouverneur général, situé au bord de la rivière Bibiride. Mais à sa forme, à son aspect, on reconnait aisément que sa destination première n'était pas celle qu'il reçoit aujourd'hui. En effet, c'est l'ancien collége des Jésuites qui au temps de leur prospérité le firent ériger à leurs frais, et qui, lorsque Pombal prit les rênes du pouvoir, furent brutalement expulsés de la Guiane portugaise. Fut-ce bien? fut-ce mal? Un bien, répondrait-on sans hésiter en Europe. Mais interrogez les vieux et respectables Fernamboucois, et ils vous diront que la destruction de la société de Jésus a été une affreuse calamité publique, dont les tristes conséquences se font encore sentir.

Les environs de Fernambouc sont fort jolis. Vous voyez des maisons de campagne dans toutes les directions, et çà et là vous rencontrez des plantations de cannes à sucre qui enrichissent la scène. Les palmiers et les cocotiers, les bois d'orangers et de citronniers, enfin tous les différents fruits particuliers au Brésil abondent à profusion autour de la ville. Il y a sur le mont Olinda un jardin public de botanique, mais trop petit, incomplet et mal cultivé. Dans les forêts qui s'étendent à plusieurs lieues habite une incroyable multitude de bêtes féroces, d'insectes, de serpents et d'oiseaux. Outre un brillant plumage, beaucoup de ces derniers ont un chant délicieux. Le *troupiale*, renommé pour ses riches couleurs, chante mélodieusement tout près des murs. Le *finch* à tête rouge, plus gros que le moineau européen, fait retentir des accords aussi doux que variés, en compagnie avec deux espèces de roitelets, un peu avant l'aurore. Il y a aussi plusieurs sortes de grives dont la voix est un peu différente de celle d'Europe, et deux variétés de linottes dont les accents sont si suaves, si harmonieux, qu'ils les font souvent condamner à devenir captives dans les maisons. Un oiseau que les indigènes appellent *sangre de buey*, sang de bœuf, ne peut manquer d'occuper votre attention. Il appartient à la tribu des passereaux, et est fort commun autour des demeures. Les ailes et la queue sont noires, tandis que tout le reste du corps est rouge de flamme. On trouve à la Guiane une espèce absolument semblable pour la forme, le chant et les habitudes, mais différente de couleur; le corps est comme du velours noir, et on découvre seulement sur la poitrine une tache rouge. Ainsi la nature a ordonné à ce petit *tangara* de porter le deuil au nord de la ligne, et de se vêtir d'écarlate au sud.

Pendant trois mois de l'année, les environs de Fernambouc présentent un tableau plus animé qu'on ne saurait dire. De novembre à mars le temps est remarquablement beau; c'est alors que riches et pauvres, jeunes et vieux, étrangers et naturels, tout le monde abandonne la ville pour aller jouir de la campagne jusqu'aux approches du carême, époque où chacun s'en retourne afin peut-être de vaquer à ses devoirs de religion. Les villages et les hameaux où on ne voyait auparavant que les haillons de la misère, brillent pour ces quelques mois de toutes les merveilles de la toilette et de la mode. Il n'est pas de maison, pas de chambre, pas de modeste hangar que les gens de la meilleure société ne se disputent, quoiqu'ils se fussent estimés tout-à-fait malheureux s'il leur avait fallu y demeurer peu de semaines auparavant. Certaines personnes dorment durant tout le jour, d'autres s'en vont respirer à l'ombre des orangers, et le soir toutes les routes deviennent une scène mouvante de soie et de joyaux. Les tables de jeux sont sans cesse autorisées; des sommes énormes se perdent et se gagnent jour et nuit; et les joueurs, non contents de jouer dans l'intérieur du logis, s'établissent sans scrupule devant la porte pour tenter la fortune aux regards des passants. Il y a surtout à six ou sept milles de Fernambouc un charmant petit village appelé *Monteiro*; la rivière coule au bas, et ses beautés champêtres semblent surpasser toutes celles du voisinage. C'était mon lieu de promenade favorite, prédilection qui manqua me coûter cher. Une après-midi que j'errais dans les bois avoisinants, je remarquai six ou sept merles tachetés de blanc entre les allées, qui faisaient un singulier vacarme et qui se démenaient *comme des fous* sur les basses branches d'un arbre dans un ancien verger d'orangers tout envahi par des broussailles. Parmi les ronces qui poussaient sous l'arbre, il me sembla, de certaine distance, voir se débattre comme ne pouvant se dépêtrer un énorme papillon vert-pâle. Quand une fois on s'imagine qu'une chose qu'on regarde est ce pour quoi on la prend, plus on la considère, plus on s'en persuade. Dans le cas présent, vous n'eussiez pas douté que ce ne fût un beau papillon. Comme moi, vous auriez cru n'avoir rien de mieux à faire, pour le saisir, que d'attendre patiemment qu'il se posât, crainte d'endommager ses ailes. Puis, vous approchant avec le moins de bruit possible, vous eussiez étendu la main, n'est-ce pas? Mais soudain un énorme serpent à sonnettes vous serait apparu, et vous n'auriez eu pour éviter sa piqûre que le temps de vous rejeter en arrière. Je vis bientôt ce serpent s'éloigner; et alors les merles échappant à la fascination que cet animal exerçait sur eux, ne tardèrent pas à prendre leur volée...

Lorsque la saison des pluies arriva, je m'embarquai pour l'île de Cayenne à bord d'un brick portugais. Ce maudit brick était infecté de punaises, et pour obtenir quelques instants de sommeil, j'avais beau me percher sur une cage à poules placée au milieu du pont, les scélérates petites bêtes venaient me chercher jusque-là. Heureusement, après quatorze jours de traversée, nous parvînmes à notre destination.

L'entrée du hâvre de Cayenne est magnifique. Au vent, et peu loin en mer, sont deux hautes îles boisées qui portent les noms de Père et Mère. Tout près de celles-ci, il en est d'autres qui ont l'air de leurs enfants et qui, plus petites, ne sont pas moins belles. On en voit encore une qui, séparée par un long espace, mais toujours située sous le vent de la famille, semble s'être enfuie de la maison paternelle et ne plus pouvoir retrouver son chemin. Aussi, les Français à qui appartient Cayenne l'appellent-ils *l'Enfant-*

Perdu. Tandis que vous naviguez le long de ces îles, les majestueuses chaînes du continent, ornées d'une perpétuelle verdure, vous offrent le plus magnifique spectacle qu'on puisse voir sur le rivage de cet océan depuis la rivière des Amazones jusqu'à l'Orénoque. Si au contraire vous portez vos regards vers la Guiane hollandaise, vous remarquerez que les montagnes commencent à se détacher les unes des autres, à être peu nombreuses, et bien avant que vous atteigniez le Surinam, les vagues de l'Atlantique ne baignent plus qu'une côte plate et bourbeuse.

Tout-à-fait au vent de Cayenne et à environ douze lieues d'aucune terre, s'élève fièrement du sein des flots un grand roc appelé le *Constable.* Comme il n'y pousse rien d'assez précieux pour que, malgré toute sa convoitise et son ambition, l'homme soit tenté d'en venir prendre possession; c'est un endroit que les oiseaux marins chérissent et où ils peuvent élever en sûreté leur progéniture. Celui qu'on nomme *frégate* plane sans cesse autour de sa crête sourcilleuse. Là aussi le phaéton dirige son vol rapide; là des nuées de flamingos roses défient l'adresse de l'oiseleur. Du reste, tout le long du rivage en face du Constable, et même sur toutes les parties qui, soit en deçà, au-delà, n'en sont pas cultivées, on voit d'innombrables quantités d'aigrettes blanches comme la neige, de courlieux écarlates et de *becs-en-cuiller.*

Cayenne, qui pourrait cependant devenir une noble et lucrative colonie, passe pour être aujourd'hui la plus pauvre des côtes de la Guiane; ses plantations, à ce qu'il semble, sont trop séparées les unes des autres par d'immenses étendues de forêts; et la guerre de la Révolution, comme un vent qui eût soufflé de l'est, a refroidi le zèle des colons, a détruit leurs plus belles espérances. L'île d'ailleurs produit en abondance le girofle, le cinnamome, le poivre, la muscade et beaucoup d'autres épices précieuses, beaucoup des fruits propres aux régions orientales et asiatiques. La ville elle-même est assez joliment bâtie, et était autrefois bien fortifiée. On assure qu'elle aurait pu facilement être défendue par son gouverneur, Victor Hugues; mais il aima mieux se rendre et la livrer à l'ennemi. Pendant ma résidence à Cayenne, j'ai aperçu cet homme, jadis si hautain et si dur, alors vieux, cassé, et non-seulement dépouillé de tout honneur, mais encore mis aux arrêts dans sa propre maison. Il avait quatre filles accomplies, dont tous les habitants se plaisaient à faire les plus grands éloges. Vers la fin du jour, quand les rayons du soleil devenaient supportables, on voyait ces pauvres demoiselles se promener avec leur père sur le balcon de leur demeure, essayant par leur doux enjoûment, par leur tendresse filiale, d'écarter le sombre nuage qui couvrait le front du trop coupable vieillard.

La plus remarquable des plantations que je visitai dans l'île de Cayenne est, sans contredit, celle qu'on nomme *la Gabrielle.* C'était le gouvernement qui l'exploitait à son compte, et en ce genre il n'y a rien de plus beau dans le monde occidental. Elle est située sur une longue chaîne couverte de bois.

Qu'on se figure une montagne qui a la forme d'un bol renversé, et sur le faîte de laquelle sont les bâtiments d'exploitation, et on aura une idée de l'aspect qu'elle présente. On arrive à ces bâtiments par une magnifique avenue longue de cinq cents toises, des arbres fruitiers les plus précieux du tropique, et plantée avec autant de soin que de goût. Si par hasard vous la traversiez après le coucher du soleil, quand tous ces arbres sont en fleur, vous croiriez être dans les bois d'Idalie ou sur les bords du Nil, quand, au passage de la reine d'Egypte, ses sujets brûlaient leur plus pur encens. Il y a, sur le territoire de la Gabrielle, vingt-deux mille girofliers en plein rapport. On a laissé de l'un à l'autre un espace de trente pieds. Leurs branches inférieures touchent la terre. En général ils n'atteignent guère que vingt-cinq pieds de haut, quoiqu'on en voie çà et là qui montent jusqu'à soixante. Le poivre noir, le cinnamome et la muscade sont aussi très productifs sur cette plantation, de laquelle dépend une vaste pépinière où on fait des élèves de toute espèce de plantes, pour être distribués gratis aux colons qui désirent les cultiver.

Non loin des bords de l'Oyapok, rivière qui coule sur la limite de la Guiane française et du Brésil, et sous le vent de Cayenne, est une montagne qui renferme une immense caverne. Le coq de rocher y est abondant. Il a environ la taille d'un pigeon à queue en éventail. Sa couleur est orange brillant. Ses ailes et sa queue paraissent toutes frangées. Sur la tête, il porte une superbe huppe double, bordée de pourpre. Il passe le jour au milieu du silence le plus profond, dans les endroits sombres et humides, et ne sort de sa retraite que quelques instants au lever et au coucher du soleil, pour chercher sa nourriture. Il appartient à la tribu des gallinacés. Les Espagnols de l'Amérique du Sud l'appellent *gallo del Rio-Negro*, c'est-à-dire *coq de la Rivière-Noire*, et supposent qu'il ne se trouve que dans le voisinage de ce cours d'eau qui arrose des régions si intérieures; mais il est commun dans le Demerary, parmi les rocs énormes qui parsèment les forêts de la Macousbie, et on l'a tué au sud de la Ligne dans la capitanie de Para.

On peut aisément, de Cayenne, gagner en deux jours l'embouchure du Surinam, rivière qui parcourt du sud au nord la Guiane hollandaise, et sur laquelle est située Paramaribo, sa capitale. Cette ville est riche, bien commerçante, populeuse, et jusqu'à présent on l'a toujours regardée comme la plus belle cité de toutes les Guianes. Mais le temps n'est sans doute pas loin où la capitale de la Guiane anglaise, Stabroek, dont je vais bientôt parler, pourra réclamer la supériorité. Vous trouvez, au-dessus de Paramaribo, une crique; pénétrez-y, elle vous conduira dans l'intérieur du Surinam (1) jusqu'au Nicari, qui est proche d'une vaste rivière appelée *Coryntin.* Quand vous aurez franchi cette rivière, une bonne route vous mènera à Nieuwe-Amsterdam, sur la Berbice, autre fleuve qui arrose le district dont cette ville est le chef-lieu. Je ne sais pourquoi Nieuwe-Amsterdam, qui était en bon train de devenir une importante place de commerce, semble dépérir chaque jour à vue d'œil. Stabroek, au contraire, s'accroît sans cesse; et si sa veine de prospérité se continue, cette cité sera, dans peu d'années, une des plus florissantes colonies de l'Angleterre. Elle repose sur la rive orientale de la Demerary, à l'embouchure même, et jouit de tous les avantages des brises rafraîchissantes de la mer. Les rues sont spacieuses, disposées en dos d'âne, pavées en briques et très propres; les ponts, aussi élégants que solides; les maisons, aussi belles que commodes. Les boutiques ne sont pas moins assorties en marchandises de toute sorte, en objets de luxe, même en inutilités, que celles de Londres. Les hôtels ne laissent rien non plus à désirer aux voyageurs sous le rapport du bien-être. Stabroek est le siége d'une cour de justice, et Demerary peut se vanter d'avoir une des plus belles milices coloniales. Les plantations paraissent cultivées avec autant de soin que de succès. Pour qu'on se forme une idée de l'étendue, il faut qu'on sache qu'avant l'abolition de l'esclavage, elles ont occupé jusqu'à soixante deux mille six cent quatre-vingt-neuf esclaves, et qu'elles produisent, année commune, à peu près quarante-cinq millions de livres de sucre, huit millions de litres de rhum, onze millions de livres de café, et quatre millions de livres de coton. Ces marchandises font entrer dans les caisses de l'Etat plus de 550,000 florins, tandis que les dépenses de la colonie s'élèvent à peine au tiers de cette somme.

(1) Surinam est aussi le nom de la Guiane hollandaise, d'après la rivière qui l'arrose. De même, Demerary, Essequibo et Berbice, noms de rivières, servent à désigner les différents districts de la Guiane anglaise où ils coulent.
A. M.

Puisque nous voilà revenus dans le Demerary, nous allons encore, s'il te plaît, ami lecteur, t'entretenir de quelques-uns des animaux que ces solitudes renferment. Les reptiles y sont à coup sûr redoutables, mais plus en imagination peut-être qu'en réalité; car il faut se bien souvenir que jamais le serpent n'est l'agresseur. La nature ne l'a point pourvu d'une dent empoisonnée pour faire du mal à plaisir. Quand il recourt à cette arme souvent terrible, c'est toujours pour sa légitime défense. Pourvu donc que vous marchiez avec prudence, et que vous ayez soin de ne le toucher aucunement, vous pouvez sans péril passer auprès de lui. Mais comme en beaucoup d'occasions il se tient immobile, roulé soit à terre, soit autour des branches d'arbres sous lesquels on se promène, on doit n'avancer qu'avec la plus grande circonspection, de crainte de le troubler par mégarde.

Les forêts renferment quelques tigres; mais ils sont en trop petit nombre, et toujours trop disposés d'eux-mêmes à fuir devant la noble face de l'homme, pour occuper un instant notre attention.

La morsure des insectes les plus incommodes ne cause, au pis-aller, qu'une fièvre passagère qu'accompagne une douleur plus ou moins vive.

Les oiseaux en général, à peu d'exceptions près, ne sont pas communs dans les parties les plus reculées des bois. Ce sont les bords des rivières, des lacs et des criques, les lisières des savanes, les vieilles habitations abandonnées par les Indiens ou celles des bûcherons, qu'ils semblent fréquenter de préférence.

Quoique le plus petit de tous, l'oiseau-mouche a droit, par l'éclat de son plumage, d'être mis en tête sur la liste de ceux du Nouveau-Monde. S'il avait existé dans l'Ancien, c'eût été vraiment lui plus qu'aucun autre qu'on aurait pu appeler *oiseau de paradis*. Voyez-le, en effet, s'élancer à travers les airs presque aussi rapide que la pensée. Un instant, il est à deux pieds de votre figure; l'instant d'après il a disparu. Tantôt il voltige de fleur en fleur, pour y buvotter les perles de la rosée; tantôt c'est un rubis, tantôt une émeraude, tantôt une topaze; tantôt il est tout or. Mais quelle arrogance à moi de vouloir décrire ce diamant de la nature, après l'élégante description que Buffon nous en a donnée!

L'île de Cayenne et le Demerary produisent les mêmes espèces d'oiseaux-mouches. Voulez-vous savoir où l'on a plus de chance de les apercevoir? Aux mois de juillet et d'août principalement, l'arbre appelé *bois immortel*, lequel est fort commun dans ces régions, se couvre d'une multitude de fleurs écarlates qui restent plusieurs semaines sans se flétrir : c'est en quelque sorte le rendez-vous de toutes leurs espèces. La *sauge* rouge sauvage est aussi un de leurs arbustes favoris, et ils bourdonnent comme autant d'abeilles autour du wallaba. De fait, il n'y a guère de fleurs soit dans l'intérieur des terres, soit sur le rivage, qui ne reçoivent les fréquentes visites des uns ou des autres. Aussitôt que vous entrez dans la forêt, sur les terres hautes de l'intérieur, vous en voyez de bleus, de verts, de bruns, ceux-ci les moindres de tous, qui, avec deux longues plumes à la queue, n'ont littéralement pas le corps plus gros qu'un bourdon; vous en voyez encore de petits à queue fourchue et à cou pourpre, et combien d'autres! Tous luisent devant vous dans mille attitudes différentes. Une espèce seule ne montre jamais sa beauté au soleil; et si ce n'était ses étincelantes couleurs, il a de telles habitudes, que vous seriez presque tenté de le classer avec les suce-chèvres. C'est le plus grand des oiseaux-mouches; et sauf la tête, qui est noire, il a le reste d'un rouge de feu ou d'un vert à reflets d'or. Il porte à la queue deux larges plumes qui se croisent; d'où les Indiens l'ont nommé *karabimiti*, c'est-à-dire *ara-oiseau-mouche;* car l'ara est surtout remarquable par la longueur et la richesse de sa queue.

Vous ne l'apercevrez jamais sur la côte de la mer, ni au bord des fleuves, aussi loin qu'ils sont salés, ni dans le cœur de la forêt, à moins qu'il n'y ait découvert de l'eau douce. C'est ordinairement le long des rivières boisées, autour des criques sombres et solitaires, qu'il habite. Il abandonne sa retraite avant le lever du soleil pour se nourrir des insectes qui marchent sur l'eau, y retourne au premier rayon que lance cet astre pour y demeurer sédentaire tout le jour, et n'en sort qu'à l'instant du crépuscule. Il bâtit son nid sur une branche flexible, au-dessus de l'eau, dans les endroits les moins fréquentés; et ce nid, vous le prendriez pour un morceau de cuir de bœuf.

C'est, selon moi, une erreur, fort poétique à la vérité, de croire que l'oiseau-mouche ne se nourrit que du miel qu'il trouve dans le calice des fleurs. En effet, presque toutes celles des pays situés sous les tropiques renferment des insectes de tel ou tel genre. Or, s'il est plus empressé à y venir butiner une heure ou deux après le lever du soleil lorsqu'il est tombé une averse, c'est qu'alors précisément ces insectes s'avancent sur le bord des fleurs, afin que les rayons de l'astre du jour puissent sécher soit la rosée nocturne qui les a mouillés, soit les gouttes de pluie qu'ils ont reçues. Quand on ouvre l'estomac de l'oiseau-mouche, on y trouve presque toujours des insectes morts.

Parmi les autres oiseaux propres au Demerary, et tous remarquables par l'éclat de leur plumage dont je n'ai pas encore parlé, je signalerai le cotinga, dont les Indiens sont unanimes à vous dire qu'ils n'ont jamais vu le nid; une espèce de geai qu'ils appellent *ibibirou;* le boclara, dont la taille et les habitudes ressemblent à celles du pigeon ordinaire; le cuia, ainsi nommé du cri qu'il jette; le cassique, remarquable en ce qu'il recherche la société de l'homme, mais dédaigne de lui devoir sa nourriture, et va prendre ses repas dans la forêt voisine; le pivert, dont le bec frappe avec tant de violence contre l'écorce des arbres, que vous diriez les coups de la cognée d'un bûcheron; le roi-pêcheur, qui, au lieu de se construire un nid, pond dans le sable, au bord des criques et des rivières; le tanyara, qui, par la richesse de ses couleurs, n'est pas sans analogie avec notre linotte et notre moineau franc; enfin le petit oiseau-tigre, le manikin, l'yawaraciri, l'hiahia, le bittern, la perdrix et le waracaba ou trompette, qui doit ce nom au bruit singulier qu'il fait entendre.

—

TROISIÈME VOYAGE.

Après quelques années de résidence en Angleterre, je ne pus résister au désir d'aller encore une fois explorer les forêts de la Guiane. En février 1820, je quittai le golfe de la Clyde à bord du *Glenbervie*, beau navire appartenant à la Compagnie des Indes occidentales. Entraînés au nord-ouest de l'Irlande, nous eûmes à lutter pendant quinze jours contre un vent contraire. A la fin il changea, et notre passage à travers l'Atlantique fut des plus agréables.

Mais, hélas! quand nous arrivâmes à l'embouchure de la Demerary, nous apprîmes une triste et bien désolante nouvelle. La fièvre jaune, qui régnait dans la contrée, avait déjà plongé dans la tombe un grand nombre des habitants de Stabrock, et chaque jour nous vîmes passer dans les rues de muets et lents cortéges qui menaient de nouvelles victimes à leur dernière demeure. Je m'arrachai bientôt à cet affreux spectacle et, pour me livrer en toute liberté à mes études favorites d'histoire naturelle, je fus m'établir dans une habitation située sur la crique de Miribi, où, lors de mon premier voyage, un de mes amis, comme on peut s'en souvenir, me donna l'hospitalité. Mais il l'avait abandonnée depuis quelque temps. Aussi, quand j'y arrivai, combien l'aspect des lieux était différent de l'image que j'en avais gravée dans mon souvenir!

Autour des bâtiments, la nature semblait avoir reconquis ses anciens droits; les arbres fruitiers n'y apparaissaient plus que çà et là, maigres et chétifs, tandis que la forêt, avec plus de vigueur même qu'avant, repoussait en cette place d'où elle avait été momentanément expulsée. La maison tombait en ruines, et sans cesse l'excessive chaleur du soleil d'une part, de l'autre l'abondance des pluies, la dégradaient davantage. La toiture avait presque entièrement disparu. Avec le secours de quelques nègres que je louai à un bûcheron qui demeurait sur une autre crique du voisinage, je fis les réparations les plus indispensables. Puis, comme la loi du plus fort est toujours la meilleure, je forçai les grenouilles et maints serpents, qui en l'absence d'un maître avaient élu domicile parmi les décombres, à déguerpir au plus vite; mais je me fusse fait scrupule de tuer aucune de ces innocentes bêtes. Les hiboux s'en allèrent de leur propre accord, préférant le creux d'un arbre pour retraite à la compagnie du nouveau propriétaire. Les chauves-souris et les vampires furent moins dédaigneux : ils restèrent avec moi, entrant et sortant comme de coutume. Non loin de la maison, dans une petite hutte qui avait fait autrefois partie des communs, vivaient un homme de couleur, sa femme et leurs enfants. Ils me rendirent souvent service dans l'espèce de solitude à laquelle je m'étais condamné; et plus d'une fois j'eus le bonheur de pouvoir les payer de retour, en les aidant, lorsqu'ils étaient malades, de mes humbles connaissances en médecine.

Ainsi que je l'ai dit, le vampire était parfaitement libre d'entrer chez moi à toute heure, et d'en sortir de même. Je pus donc examiner ce bizarre oiseau avec toute l'attention qu'il mérite. D'abord je ne tardai pas à me convaincre que le sang n'était point sa seule et unique nourriture. Il fut facile, quand la lune dissipait les ténèbres nocturnes, et que les fruits du bananier étaient mûrs, de le voir s'approcher de cet arbre et en manger. Il emportait aussi en l'air, après l'avoir cueilli dans la forêt, un fruit vert et rond assez semblable au guava sauvage, et de la grosseur environ d'une muscade. Enfin, il y avait dans les fleurs du sawarri, espèce de noyer, quelque chose de son goût; car je l'ai souvent remarqué, la nuit, qui voltigeait autour de cet arbre, d'où alors je voyais de temps en temps tomber des fleurs. A coup sûr, elles ne tombaient pas naturellement, puisque toutes celles que j'examinai étaient fraîches et naguère écloses. J'en conclus donc que c'était le vampire qui les arrachait, soit pour en extraire le fruit qui commençait à se nouer, soit pour dévorer les insectes qui toujours se réfugient dans les fleurs.

En général, les vampires ont vingt-six pouces d'envergure, quoique j'en tuai un jour un qui en avait trente-deux. Ils fréquentent les vieilles masures et les arbres dont le tronc est pourri; ou bien on les découvre par douze ou quinze au fond des bois, rangés en ligne sur la même branche et tous la tête en bas. Ils ont une singulière membrane qui, partant du nez, leur donne un air tout-à-fait étrange. J'ai déjà remarqué qu'il y en avait en Guiane de deux espèces, de gros et de petits. Les premiers sucent l'homme et les divers quadrupèdes; les seconds semblent ne s'attaquer qu'aux oiseaux. Un planteur des bords de la Demerary m'a assuré ne pouvoir élever de volaille à cause de ces petits vampires. Il me montra des poules qui avaient été sucées la nuit précédente, et qui par suite du sang qu'elles avaient perdu se trouvaient presque hors d'état de marcher.

Jamais, quant à moi, malgré tout mon désir, je dirai même malgré toute ma bonne volonté, je n'eus l'avantage d'être saigné par des chirurgiens de cette sorte; mais j'ai vu des gens qui l'avaient été, qui venaient de l'être. Un jour, entre autres, j'étais allé visiter avec un gentilhomme écossais nommé *Tarbet* la rivière Paumaron. Le soir, nous suspendîmes nos hamacs sous le toit de chaume d'un paysan. Accablés l'un et l'autre de fatigue, nous dormîmes toute la nuit profondément. Mais, un peu avant le lever du soleil, je fus éveillé par les plaintes de mon camarade, et je l'entendis même, à ce moment où il aurait plutôt dû réciter ses prières du matin, proférer maintes imprécations. « Qu'avez-vous, monsieur? lui demandai-je avec douceur; est-ce que vous souffrez? — Si je souffre! répondit-il d'un ton bourru; eh, parbleu! les vampires m'ont bu, je crois, tout le sang que j'avais dans le corps. » Aussitôt qu'il fit assez clair, j'allai à son hamac, et je le vis effectivement tout ensanglanté. « Tenez! dit-il en mettant dehors un de ses pieds, regardez comme ces maudites bêtes m'ont arrangé. » Je trouvai sans peine l'endroit où il avait été mordu : c'était à l'orteil. Il avait là une plaie un peu moins large qu'une piqûre de sangsue; le sang coulait encore, et je calculai qu'il pouvait en avoir perdu de dix à douze onces. Tandis que j'examinais son pied, il m'arriva par hasard de lui dire qu'en Europe un chirurgien n'aurait pas été si généreux que de le saigner sans exiger ensuite d'honoraire. Cette plaisanterie, le croirait-on? fâcha mon homme. Au lieu d'en rire, il me regarda en face, et pendant une heure ou deux il ne souffla plus mot.

Ce ne fut pas la dernière tribulation que ce pauvre diable eut à souffrir sur les bords du Paumaron. La fatalité voulut que la nuit suivante il subit encore un mode de *traitement* que les Européens ne connaissent pas. Il y a en Guiane une espèce de grosses fourmis rouges, quelquefois appelées *rangers*, c'est-à-dire *coureuses*, quelquefois *coushies*. Ces fourmis traversent la contrée par millions à la fois, en rangs serrés, en bon ordre, comme un régiment de soldats. Elles dévorent tous les insectes qui se trouvent sur leur passage; et si une maison obstrue leur route, au lieu de se déranger, elles se précipitent au travers. Quoiqu'elles piquent cruellement quand on les moleste, le planteur n'est pas fâché de les voir dans son habitation; car leur séjour n'y est que momentané, et elles détruisent tous les genres de vermines qui peuvent s'être introduits sous son toit. Mon ami, malgré nos conseils, en écrasa le plus grand nombre possible, au lieu de les laisser en repos faire leur besogne. Aussi fut-il déchiré, piqué, mangé par les survivantes.

On rencontre aussi en Guiane, dans les herbes et sur les arbustes, un insecte fort incommode que les Français appellent *bête-rouge*. Il est d'une belle couleur écarlate, et tellement petit qu'il faut, comme on dit, mettre l'œil dessus avant de l'apercevoir. Il est fort nombreux pendant la saison pluvieuse. Sa morsure occasionne une insupportable démangeaison. Le meilleur moyen d'y apporter remède est de frotter d'huile ou de rhum l'endroit où l'on a été mordu. Mais gardez-vous d'y faire une égratignure. Si vous avez ce malheur, et que la peau se perce, un ulcère se formera bientôt. La première année que je vins dans ce pays, la bête-rouge, mon ignorance, et je puis ajouter le peu de soin que je pris, m'avantagèrent au-dessus de la cheville d'un mal dont je souffris six mois; et, lorsque clopin-clopant je marchais dans l'herbe, une multitude des mêmes insectes grimpait sur les bords de la plaie et en augmentait d'autant l'inflammation.

Le temps et l'expérience m'ont convaincu qu'il n'y a vraiment pas beaucoup de danger à errer au milieu des serpents et des bêtes sauvages, pourvu seulement qu'on soit maître de son sang-froid. Il ne faut jamais vous en approcher d'une manière brusque; sinon, vous êtes sûr de payer cher votre témérité, car dans chaque animal l'instinct de la légitime défense prédomine sur tous les autres. C'est ainsi que les reptiles pour se défendre de ce qu'ils regarderont comme une attaque de votre part, tandis que vous n'aurez songé à rien moins qu'à les attaquer, vous rendront victimes des terribles effets de leur venin. Le jaguar, si vous le surprenez à l'improviste, s'élancera sur vous, en un clin d'œil il vous terrassera et vous privera de sentiment. Si au contraire vous n'étiez pas arrivé inopinément sur lui, il y a dix à parier contre un qu'il aurait

battu en retraite au lieu de vous disputer le chemin. Le labarri est un des reptiles les plus venimeux, ce qui n'empêche pas que je m'en sois souvent approché sans crainte à deux verges de distance. J'avais soin d'avancer doucement, lentement, sans remuer les bras ; et toujours il me laissait l'examiner à loisir, jamais il ne témoignait la moindre disposition à se jeter sur moi. Il paraissait bien me fixer comme d'un air soupçonneux, mais c'était tout. J'ai plusieurs fois pris une branche longue d'une dizaine de pieds et la lui ai mise sur le dos. Il poursuivait alors sa route sans daigner se mettre en colère. Mais lorsque soudain je dirigeais le bout de mon bâton vers sa tête, il ouvrait aussitôt la bouche, se précipitait dessus et le mordait.

Un jour, curieux de voir comment le venin sort de la dent des reptiles, je parvins à prendre un labarri vivant. Il avait environ huit pieds de longueur. Je l'empoignai par le cou, et je plaçai ma main si près de sa mâchoire, qu'il ne lui fut pas possible de tourner assez la tête pour me la mordre. C'était la seule position dans laquelle je pusse le tenir sans péril et en même temps de façon à satisfaire ma curiosité. Pour cela il ne fallait qu'un peu de courage et de résolution. Je pris alors de l'autre main un petit morceau de bois, et je le pressai contre la dent venimeuse qui est invariablement située dans la mâchoire supérieure. Vers la pointe de cette dent, du côté où elle est convexe, il y a une petite ouverture oblongue qui communique à travers la racine jusqu'à la petite poche contenant le venin. Or, quand la pointe de la dent se trouve pressée, la racine presse elle-même la poche et fait monter une partie du venin qui y est renfermé. Ainsi, lorsque j'appliquai mon morceau de bois sur la dent dont je parle, du trou sortit une liqueur épaisse et jaunâtre, comme une forte décoction de camomille. C'était le venin, dont la violence est telle que le labarri passe pour être le serpent le plus redoutable des forêts de la Guiane.

Un autre jour, j'en attrapai un autre et je le fis se mordre lui-même de force, je fis entrer sa dent venimeuse dans son ventre. Pendant quelques minutes je crus qu'il allait mourir, car il paraissait lourd et languissant. Toutefois, au bout d'une demi-heure, il redevint aussi vif et aussi vigoureux que jamais, et le reste de la journée se passa sans que rien indiquât qu'il avait été malade. La vie du serpent est-elle donc à l'abri des effets de son propre venin ? ce sujet n'est pas indigne de la considération des naturalistes.

Mais, pour le moment, laissons de côté les oiseaux, les insectes et les reptiles ; et disons quelques mots des Indiens qui naissent, vivent et meurent dans ces forêts. Ils se divisent en cinq nations ou tribus principales, et reçoivent ordinairement les noms de *Warrows*, *Arowaks*, *Acoways*, *Caribs* et *Macoushis*. Ils habitent dans de petits hameaux, formés de quelques huttes dont le nombre n'excède jamais douze. Ces huttes sont toujours dans les bois près d'une rivière ou d'une crique. Elles sont ouvertes de tous côtés, excepté celles des Macoushis, et ce sont des feuilles d'une espèce de palmier qui font le toit.

Le principal meuble de ces sauvages est leur hamac. Il leur sert à la fois de siége et de lit. Le plus communément il est en coton ; les Warrows seuls les fabriquent avec l'écorce d'un arbre appelé *ata*. La nuit ils allument toujours du feu auprès. La chaleur les garantit du froid, et la fumée éloigne les mosquites et les mouches de sable. Vous trouvez quelquefois une table dans leur hutte ; mais ce ne sont pas les Indiens eux-mêmes qui l'ont faite : ils la doivent à l'obligeance de quelque menuisier noir ou mulâtre.

Quant à leurs occupations, ils abattent un acre ou deux des arbres qui entourent leurs cabanes, et y plantent du poivre, des papaws, du cassava doux et amer, des plantains, des pommes de terre, des yams, des pommes de pin, et de l'herbe à soie. Outre ce jardin, ils ont en général dans quelque fertile partie de la forêt un champ plus vaste où ils ne sèment que du cassava, qui est leur pain. Puis, ils confectionnent eux-mêmes les pots de terre dans lesquels ils font bouillir leurs aliments, mais ils sont obligés d'acheter aux blancs des plaques de fer rondes pour faire cuire dessus leurs gâteaux de cassava. Avant, et pour en former une pâte, ils ont à râper cette plante, et ceux qui d'entre eux demeurent trop loin dans ces solitudes pour acheter des râpes aux colons, les remplacent par un morceau de bois plat garni de pierres pointues. Ils n'ont ni chevaux, ni mulets, ni ânes, ni chèvres, ni moutons, enfin nul animal domestique. Les hommes chassent et pêchent, les femmes cultivent la terre et préparent les vivres.

Dans chaque hameau il y a un tronc de gros arbre, creusé intérieurement de telle sorte qu'il ressemble à un baquet, et dont l'usage est commun à tous les habitants. Ils s'en servent pour confectionner avec leur cassava une détestable espèce de liqueur fermentée, aigre à faire grincer les dents, et nommée *piwari*. Bien entendu qu'ils la trouvent délicieuse, et toutes les fois qu'ils en fabriquent ils ne manquent jamais de s'enivrer. La quantité plus ou moins grande qu'ils peuvent en fabriquer dépend de la surabondance de cassava qu'ils récoltent.

Les personnes des deux sexes ne portent de vêtements ni les unes ni les autres. Seulement, par pudeur, les hommes ont en place d'une feuille de vigne une ceinture d'étoffe de coton, et les femmes un morceau carré du même tissu, orné de grains de verre et large comme la main. Ceux qui habitent au loin dans l'intérieur parviennent au même résulat avec un bout d'écorce d'arbre. Vous ne rencontrerez nulle part des gens plus propres, car ils se baignent au moins deux fois par jour. Ils se peignent la figure et le corps avec du roucou, délicieusement parfumé d'hayawa ou d'accaidri. Leur chevelure est noire et plate, ne frisant jamais. Les femmes tressent la leur assez élégamment, et leur coiffure ne ressemble pas mal à celle de Diane dans de vieux tableaux. Ils ont très peu de maladies. La vieillesse et les affections pulmonaires semblent être les principales causes de leur départ pour l'autre monde. Leurs pulmonies commencent en général par de gros rhumes, et ils ne savent pas qu'il leur serait possible d'en arrêter le progrès par l'usage de la lancette. Je n'ai jamais aperçu d'idiot parmi eux, ni d'individu qui fût difforme de naissance. Leurs femmes ne meurent jamais en couches, ce qui provient sans doute de ce que jamais elles ne sont trop serrées dans leurs robes.

Ils n'ont aucune cérémonie publique de religion. Ils reconnaissent cependant deux êtres supérieurs, l'un bon et l'autre mauvais. Ils prient ce dernier de ne pas leur faire de mal ; quant au premier, ils le croient trop bienveillant pour leur nuire. Mais je soupçonne que s'ils voulaient convenir de la vérité, ils avoueraient qu'ils n'offrent pas plus de prières à celui-ci qu'à celui-là. Ils ont toutefois une espèce de prêtre qu'ils appellent un *pie-ay-man*, et qui est en même temps magicien. Ainsi, il retrouve les objets perdus ; il murmure des supplications au malin esprit près d'eux et de leurs enfants lorsqu'ils sont malades. Si une fièvre contagieuse se déclare dans un village, il rôde toute la nuit à l'entour, hurlant, faisant un affreux tapage, et conjurant le mauvais esprit de s'en aller. Mais il a très rarement à s'acquitter d'un pareil devoir, car la contagion ne visite pas souvent les hameaux indiens. Dans ce cas pourtant, si ses conjurations ne servent de rien, et je pense que ce doit être l'ordinaire, les habitants abandonnent à jamais la place, et vont s'établir ailleurs. Ils regardent le hibou et le suce-chèvre comme les familiers de l'esprit du mal, et ont grand soin de ne pas les détruire.

Je n'ai pu découvrir ni monuments ni traces d'antiquité parmi les Indiens. Si donc, après avoir pénétré depuis les côtes de l'Océan occidental jusqu'au Rio-Branco, on m'eût questionné sur ce sujet, j'eusse répondu : — Je n'ai, d'une part, rencontré dans ces

solitudes rien qui prouve que les sauvages dont elles sont çà et là peuplées les habitent depuis plus d'un siècle, de l'autre rien qui démontre davantage qu'ils n'y demeuraient pas dès avant l'ère du christianisme; mais, à mes yeux, leur manque total de civilisation les assimile aux forêts parmi lesquelles ils ne savent qu'errer. Ainsi, abattu par la faulx du temps, un arbre tombe, il se réduit en poussière, et vous ne sauriez dire quels furent parmi ses voisins son feuillage, sa taille, son aspect, sa beauté; un autre pousse à sa place, et après que la nature aura eu son cours, un troisième succédera au second. Il en est de même pour l'Indien de la Guiane qui meurt : le voilà devenu la proie des vers... Eh bien! il n'a laissé aucun souvenir derrière lui, pas un bout de parchemin, pas une pierre, pas même un pot d'argile pour indiquer ce qu'il a fait. Peut-être l'endroit où la terre a reçu sa dépouille mortelle était-il malsain; peut-être ses descendants l'ont-ils abandonné depuis des siècles, pour s'en aller demeurer à une énorme distance. Tout ce que je puis dire, c'est que dans telle partie de la forêt les arbres me paraissaient quelquefois plus petits que le reste, et j'en concluais que des Indiens pouvaient y avoir jadis formé un établissement. Si par hasard je rencontrais le fils près de la sépulture de son père, il pouvait m'apprendre que l'auteur de ses jours avait été fameux pour tuer des tigres, des serpents, des caïmans, et renommé à la chasse du tapir et du cochon sauvage, mais il ne se souvenait guère ou plutôt point du tout de son aïeul.

Les Indiens de la Guiane sont d'un caractère fort doux, et chérissent avec passion leurs enfants. Sous de certains rapports, ils sont sans doute plongés dans les ténèbres d'une profonde ignorance. Par exemple, je ne crois pas qu'un seul d'entre eux tous sache lire et écrire. Mais en beaucoup de cas ils suppléent ingénument à ce manque de connaissances. Ainsi, malgré qu'ils ne soupçonnent pas qu'on puisse communiquer à autrui ses intentions au moyen de l'écriture, ils ont imaginé un mode de communication aussi sûr que simple. Lorsque deux ou trois familles ont résolu de descendre la rivière et de vous rendre visite, elles envoient devant un de leurs membres avec un chapelet de graines : vous retirez une des graines chaque jour, et celui où le chapelet finit, elles arrivent à votre maison. Et leur faut-il se conduire à travers des immenses solitudes où nulle route n'est tracée? le soleil est pour eux ce que le fil d'Ariane fut pour Thésée. Quand il touche au méridien, ils s'asseient généralement, et continuent leur marche aussitôt qu'il a suffisamment décliné vers l'ouest. Ils n'ont pas besoin d'autre boussole. Vont-ils en chasse? on sait que leur habitude est alors de rompre une branche sur les buissons qu'ils traversent tous les trois ou quatre cents pas, et souvent c'en est assez pour qu'ils ne s'égarent pas lorsqu'ils regagnent leurs demeures.

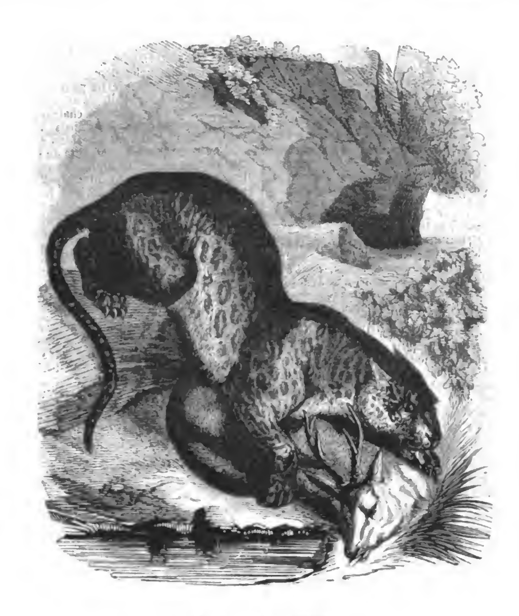
Extrêmement jaloux de leur indépendance, ils sont passionnés pour leur genre de vie. Quoique ceux qui demeurent dans le voisinage des établissements européens entretiennent avec les blancs de continuelles relations, ils n'ont aucun penchant à se civiliser. Quelques-uns, qui ont accompagné des blancs en Europe, n'ont pas eu plus tôt remis le pied en Amérique que, se dépouillant de leurs habits, ils ont regagné leurs forêts natales.

A Georges-Town, autrement dit Stabroek, la capitale du Demerary, il y a un vaste hangar, ouvert de tout côté, bâti pour eux par ordre du gouvernement. Ils y viennent avec des singes, des perroquets, des résines, des arcs et des flèches qu'ils vendent aux colons pour de l'argent; mais cet argent, trop souvent ils l'emploient à acheter du rhum qu'ils aiment avec fureur. Le gouvernement leur fait chaque année des cadeaux, afin qu'ils lui prêtent leurs secours quand il faut battre les bois pour découvrir les nègres marrons ou les malfaiteurs qui s'y réfugient.

Revenons maintenant à l'histoire naturelle. J'avais annoncé aux nègres qui demeuraient autour de mon habitation que je donnerais une bonne récompense à quiconque me trouverait dans les bois un serpent de belle taille, et viendrait m'avertir du lieu de sa retraite. Un dimanche donc, c'était vers midi, le ciel n'avait pas un nuage, et on pouvait à peine apercevoir un oiseau, car les habitants ailés de la forêt, comme accablés par l'excès de la chaleur, s'étaient retirés sous les ombrages les plus épais; tout eût été enseveli dans un silence aussi profond que celui qui règne à minuit, sans la voix perçante du pi-pi-yo, qui, perché sur un arbre lointain, résonnait de temps en temps. J'étais assis, ayant un petit Horace entre les mains, sur ce qui avait été jadis le perron d'honneur conduisant au grand vestibule de l'ancienne maison de mon ami. Tout d'un coup je vis un nègre et son jeune chien descendre précipitamment la montagne voisine, et je fus bientôt informé qu'un serpent avait été découvert. Il n'était pas très grand, mais de l'espèce appelée par les Anglais *busher-master*, c'est-à-dire *souverain des broussailles*, espèce rare et fort venimeuse.

Je me levai aussitôt, et m'armant d'une lance longue de huit pieds, qui était auprès de moi : « C'est bien, Daddy, mon ami, dis-je au nègre que je connaissais, je vais tout de suite aller voir ta trouvaille. » J'étais pieds nus, avec un vieux chapeau sur la tête, et je n'avais pour vêtement qu'une mauvaise chemise, un pantalon troué et une paire de bretelles. Daddy avait son coutelas, et tandis que nous gravissions la montagne, un autre nègre, pareillement armé, jugeant à la vitesse de notre pas que nous allions en expédition, nous joignit. Le petit chien nous suivait. Lorsque nous eûmes pénétré à environ un demi-mille dans la forêt, Daddy s'arrêta, et me montra du doigt, assez au loin, un arbre tombé. C'était là qu'il avait vu l'animal. Je dis aux deux nègres de ne plus bouger, de retenir le chien, et que je voulais m'avancer seul en reconnaissance. J'approchai lentement et avec précaution. Le serpent était bien caché, mais enfin je l'aperçus. Ce n'était pas un busher-master, comme on me l'avait annoncé, mais un coulacanara, espèce qui n'est point venimeuse. Toutefois celui-ci était assez gros pour étouffer aisément un homme dans ses replis. Lorsque plus tard je le mesurai, il avait plus de quatorze pieds de long. Cette espèce de serpent est aussi fort rare, et beaucoup plus grosse proportionnément à sa longueur qu'aucune autre de la Guiane. Ainsi un coulacanara, long de quatorze pieds, est aussi gros qu'un boa ordinaire de vingt-quatre. En veut-on la preuve, et surtout se former une idée de l'énorme grosseur de ces reptiles? D'une part, après avoir écorché ce coulacanara, je pus facilement insérer ma tête dans sa gueule, car la singulière disposition de ses mâchoires permet ce merveilleux écartement; de l'autre, un Hollandais de mes amis m'a conté avoir tué un boa de vingt-deux pieds seulement, qui avait dans sa gueule béante tout une paire de cornes de cerf. Il avait bien avalé le cerf, mais les cornes ne pouvaient passer; de sorte qu'il lui fallait attendre patiemment, avec rien moins que cela entre les dents, que son estomac eût digéré le corps, et qu'alors le bois pût ressortir. Le Hollandais, remontant la rivière dans son canot, le rencontra dans cette position fâcheuse, et lui envoya une balle dans la tête. Mais assez de digression.

Quand j'eus bien reconnu l'énorme taille du serpent que le nègre venait de découvrir, je me retirai pas à pas et sans bruit par le même chemin. Revenu près de Daddy et de son camarade, je leur promis à chacun quatre dollars s'ils se sentaient le courage de me seconder dans mon dessein. C'était, comme la journée avançait et que peut-être je n'aurais pas le temps d'achever avant la nuit la dissection de l'animal, de le prendre vivant. J'imaginais que si je pouvais le frapper avec ma lance derrière la tête et le piquer en terre, je réussirais à le capturer. Mais quand j'eus expliqué



Jaguar ou tigre d'Amérique.

mon plan aux nègres, ils me prièrent, me supplièrent de leur permettre d'aller chercher un fusil et du renfort de monde, sans quoi ils étaient sûrs que le serpent tuerait quelqu'un d'entre nous. Je ne les écoutai pas. Je saisis le coutelas de l'un d'eux, je leur commandai de me suivre à l'instant, et j'ajoutai que je briserais le crâne à celui qui ferait mine de vouloir fuir. Je proférai cette menace en riant, comme on peut croire; mais ils ne répondirent rien, secouèrent seulement la tête, et me suivirent pleins de crainte.

Lorsque nous arrivâmes au théâtre du combat que je méditais de livrer, le serpent n'avait pas changé de place; mais je ne pus voir rien de sa tête, et je jugeai d'après les replis de son corps qu'elle devait être au plus profond de sa retraite. Une espèce de lierre avait jeté sur les branches de l'arbre mort un manteau complet de verdure presque impénétrable à la pluie et aux rayons du soleil. Probablement que l'animal avait depuis longtemps l'habitude de se retirer en cet endroit, car sous lui l'herbe était brûlée. Je pris alors mon couteau, résolu à couper le lierre et à casser les branches le plus doucement possible, jusqu'à ce que je pusse distinguer la tête. Un des deux nègres se tint derrière moi avec la lance en arrêt, et près de lui se posta l'autre avec son coutelas levé. A terre, sous ma main, était en cas de besoin celui que j'avais arraché à Daddy. Après avoir travaillé un quart d'heure au milieu d'un mortel silence, un genou tout le temps en terre, j'eus ouvert une brèche assez large pour apercevoir la tête de l'animal. Elle sortait d'entre le premier et le second anneau de son corps, et était à plat sur l'herbe. C'était la position la meilleure que je pusse souhaiter. Je me relevai sans bruit, et me retirai lentement après avoir fait signe aux nègres d'imiter mon exemple. Le chien était assis sur son derrière à quelque distance, et nous observait attentivement, comme muet de surprise. Pendant notre retraite momentanée, je pouvais lire sur la figure de mes compagnons qu'ils se regardaient comme engagés dans une mauvaise affaire, et ils voulurent une seconde fois me persuader de permettre qu'ils allassent quérir une arme à feu. Je souris d'un air de bonne humeur, et levai sur eux le coutelas que je tenais. Ce fut la seule réponse que je fis à leur requête, et ils parurent les gens les plus malheureux du monde.

Lorsque je me fus éloigné d'une vingtaine de verges de la retraite du serpent, je me retournai pour marcher de nouveau à l'ennemi. Rangeant les nègres derrière moi, je recommandai à celui qui devait me suivre immédiatement d'empoigner la lance aussitôt que j'en aurais percé l'animal, et à l'autre de bien examiner mes mouvements. Il ne me restait plus qu'à leur ôter leurs coutelas, car j'étais sûr que si je manquais de les désarmer ils seraient trop tentés au mo-



Cayenne.

ète, et gâteraient irré-
lonc je leur retirai leurs
ar leur physionomie, ils
e de ma part comme la
sans doute le seul motif
la réflexion consolante
ut du compte, entre eux
ue le cœur, malgré tous
vite que de coutume, et
sensations analogues à
temps de guerre sur un
le capitaine, à la vue
gue sous pavillon suspect
bord, ordonne à tout le
gers, de se préparer au

ents et en silence, ne re-
tète, pour empêcher toute
e, crainte que dans ce cas
e, et ne nous attaquât par
éfense. Je portais la lance
nt moi avec la pointe à en-
animal n'avait pas bougé :
e le perçai de côté juste au
se trouva cloué au sol. Au
ui était derrière moi saisit la
'endroit où elle était fichée,

tandis que je me précipitai dans le repaire de la bête pour la maîtriser et lui empoigner la queue avant qu'elle pût nous faire aucun mal.

Quand elle avait senti le fer de la lance lui traverser le cou, elle avait jeté un sifflement si terrible, que le petit chien s'était sauvé en hurlant. J'eus avec elle une lutte désespérée : c'était à qui de nous deux terrasserait l'autre; et telles étaient nos cabrioles, tels ses coups de queue, que les branches sèches de l'arbre volaient de tous côtés en éclats. Voyant que pour l'empêcher qu'il roulât et déroulât sans cesse ses anneaux, je n'étais pas assez lourd, je criai au second nègre qui me regardait tranquillement faire de s'élancer sur moi. Il s'y élança, et l'addition de son poids me fut d'un grand secours. Je parvins alors à me rendre maître de l'extrémité de sa queue; et, après encore une ou deux violentes secousses, comprenant qu'il se débattait en vain, ou trop fatigué, il se tint tranquille. C'était le moment favorable de l'attacher. Pendant donc que le premier nègre continuait à tenir la lance fermement enfoncée en terre, et que l'autre me secondait, je réussis à dénouer mes bretelles, et elles me servirent à lier la gueule du serpent.

Après quelques minutes de repos celui-ci, trouvant sa position incommode, essaya de l'améliorer et recommença de plus belle que jamais à se débattre; mais nous avions décidément l'avantage sur lui et

Imp. Lacour et Ce. rue Soufflot, 16.

nous le continmes aussitôt. Même nous le contraignîmes à rouler autour du bois de la lance, et nous nous disposâmes à l'emporter hors de la forêt. Je me plaçai à la tête, que j'étreignis sous mon bras; un des nègres lui soutint le ventre, et l'autre porta la queue. Dans cet ordre nous reprîmes lentement le chemin de mon habitation; mais nous n'y arrivâmes qu'après nous être reposés dix fois, car le serpent était trop pesant pour que nous achevassions une telle besogne tout d'une haleine. Ajoutez que durant le trajet il ne cessa de chercher à reconquérir sa liberté : toutes ses tentatives furent vaines, mais nous lassèrent d'autant. Lorsque nous fûmes revenus au logis, la journée était malheureusement trop avancée pour que je songeasse à le disséquer avant le lendemain. Si je l'eusse tué il eût été alors en partie putréfié. Je n'avais donc rien de mieux à faire que de le garder vivant toute la nuit. La chose m'était assez facile. Lorsque j'étais venu m'établir au milieu des bois, j'avais apporté parmi mon bagage un sac très fort et assez large pour contenir tout animal que j'aurais besoin de soumettre à la dissection. C'était, pensais-je, le meilleur moyen de conserver en vie mes sujets quand la nuit arrivait trop vite; car, si féroces et si indomptés qu'ils fussent, comme le sac cédait en tout sens à leurs efforts, ils n'avaient à travailler sur rien de solide ni de fixe, et ne pouvaient ainsi pratiquer aucun trou à travers la toile. J'ai dit « rien de fixe; » effectivement, après que la gueule du sac était fermée, au lieu d'assujétir et d'attacher le sac à quoi que ce fût, je le laissais rouler comme il plaisait à l'animal renfermé dedans. Je renouai donc la bouche de mon coulacanara, de manière qu'il ne pût l'ouvrir, et, bon gré mal gré, je le fis entrer dans ce sac pour y attendre son sort jusqu'au matin.

Je ne puis dire qu'il me laissa passer tranquillement la nuit. Mon hamac était suspendu dans une pièce supérieure à celle où je le mis coucher, et le plafond qui nous séparait l'un de l'autre était en si mauvais état, que des poutres seules en beaucoup de places se trouvaient entre lui et moi. Il ne cessa de bondir et de se débattre; et la fabuleuse Méduse eût-elle été ma femme cette nuit-là, il n'y aurait point eu, dans notre chambre conjugale, de sifflements plus continuels et plus ennuyeux. Au point du jour, j'envoyai demander un coup de main à dix nègres qui coupaient du bois dans les environs. J'aurais pu me tirer d'affaire avec la moitié, mais je crus que par prudence il valait mieux être en force dans le cas où il chercherait à s'échapper de l'appartement lorsque nous lui ouvririons sa prison. Mais il n'arriva aucun accident. Quand nous détachâmes le sac, il s'élança dehors, mais en un clin d'œil nous l'eûmes terrassé, et alors je lui coupai la gorge. Il saigna comme un bœuf. Le même jour, à six heures du soir, je l'avais entièrement disséqué. L'examen de ses dents me montra qu'elles étaient toutes recourbées comme des clous à crochet dont la pointe se dirigeait vers le gosier. Sans être aussi grosses et aussi fortes que je l'imaginais, elles sont néanmoins parfaitement appropriées aux fonctions que leur a confiées la nature. Le serpent ne mâche point sa nourriture, et ainsi le seul service que ses dents aient à faire est de saisir sa proie et de la retenir tandis qu'il avale d'une seule bouchée.

Quelque temps après mon exploit contre le coulacanara, l'envie me vint de faire intime connaissance avec les caïmans; mais comme la Demerary n'en contient pas de la grosse espèce, il me fallut les aller chercher dans l'Essequibo. Deux jours de navigation me conduisirent aux premières chutes de ce fleuve. Il y avait une superbe barrière de rochers tout en travers du courant. Pendant la saison pluvieuse ces rocs sont presque entièrement cachés; mais comme c'était alors l'époque de la plus grande sécheresse, je pus les examiner à mon aise, tandis que l'eau s'élançait par leurs différentes ouvertures avec une noble magnificence.

Non loin de cette cataracte, sur une petite montagne, est située la dernière plantation qu'on aperçoive quand on remonte l'Essequibo. Le propriétaire consentit à me louer deux de ses esclaves, l'un nègre, l'autre homme de couleur, qui se vantaient non-seulement de connaître les retraites favorites du gibier que je cherchais, mais encore d'exceller à le prendre. Nous employâmes à peu près toute une journée à franchir cette périlleuse partie du fleuve; mais ensuite nous voguâmes sans rencontrer d'obstacles. On ne saurait rien imaginer de plus délicieux que l'aspect de la forêt qui garnissait chacune des rives. A droite et à gauche s'élevaient, les unes au-dessus des autres, par une charmante gradation, des montagnes revêtues de la base au sommet d'arbres d'une grosseur prodigieuse et d'une taille gigantesque. Là, leurs feuilles étaient d'un pourpre éclatant, et ici du vert le plus foncé. Quelquefois, le caracara, plante grimpante, suspendait de branche en branche ses fleurs écarlates, et donnait aux arbres l'apparence d'une décoration de guirlandes. Ce merveilleux spectacle m'inondait l'âme de joie, et me faisait errer en imagination dans des pays enchantés, jusqu'à ce que, doublant un angle que formait le courant, j'étais ramené vers des idées plus terrestres à la vue d'un mora qui, autrefois grand et superbe, maintenant décrépit et à moitié mort, menaçait sans cesse d'être entraîné par le torrent où baignait sa racine. Tout le jour le vent alizé souffla une brise douce et rafraîchissante qui mourut aux approches du soir, et alors l'Essequibo devint aussi poli qu'un miroir. La lune était presque dans son plein; nous n'eûmes donc pas à regretter la perte du soleil, qui se coucha dans toute sa splendeur. A peine eut-il descendu derrière les montagnes de l'ouest que les oiseaux nocturnes commencèrent à jeter leurs cris plaintifs, et les tigres à rugir sans interruption. Il y avait dans leurs rugissements quelque chose à la fois d'horrible et de beau. Tantôt ils retentissaient à une faible distance, tantôt fort au loin, et étaient répétés par les échos comme les éclats de la foudre. Mais, dormant près de grands feux, nous n'avions rien à craindre.

Le lendemain, une heure avant la nuit, nous parvînmes à une place où suivant mes deux compagnons nous avions bonne chance de trouver des caïmans, et nous suspendîmes à des arbres qui s'avançaient au-dessus du fleuve les hameçons garnis d'un appât convenable, dont j'avais eu soin de me munir. Bientôt, en effet, quand nous fûmes éloignés à certaine distance, les caïmans quittèrent leurs retraites, et nous pûmes distinguer leur bruit par intervalle au milieu de celui des jaguars (1), des hiboux, des suce-chèvres et des grenouilles. C'était un son bizarre et effrayant. Vous eussiez dit un soupir longtemps comprimé qui soudain s'échappait, et si fort qu'on devait l'entendre à plus d'un mille. D'abord un seul poussa cet horrible cri, puis un autre lui répondit, puis tous leur répliquèrent. Avant de nous endormir, de nos hamacs nous les vîmes, tant le clair de lune était brillant, tourner autour de nos hameçons. Néanmoins, au jour, nous trouvâmes les appâts mangés, sans qu'aucun caïman se fût pris. La nuit suivante, nous essayâmes sans plus de succès dans un autre endroit. Quatre soirs de suite en ce même lieu, où foisonnaient pourtant ces maudits animaux, nous jetâmes inutilement nos lignes. Comme je passais les jours à parcourir les bois environnants, il m'arriva de rencontrer la hutte d'un Indien, qui m'invita à dîner avec lui, et tandis que nous mangeâmes ensemble une cuisse de singe rouge, je lui contai nos mésaventures. Cet homme m'accompagna à mon retour pour voir nos hameçons, et quand je les lui montrai, il secoua la tête, éclata de rire, et déclara qu'ils ne valaient rien. Lorsqu'il était

(1) Jaguar est le véritable nom de l'animal d'Amérique qu'on appelle improprement tigre, parce qu'il diffère peu du tigre d'Asie. A. M.

jeune, il avait vu son père prendre des caïmans, et promit de m'apporter le lendemain l'appareil convenable. Il tint parole ; et, grâce à lui, le matin d'après j'eus à ma discrétion une noble bête, longue de dix pieds et demi, attachée au bout d'une corde. Il ne s'agissait plus que de le tirer hors de l'eau sans endommager ses écailles. Mes compagnons voulaient le tuer à coup de fusil, l'Indien à coups de flèches. Tout cela ne faisait pas mon affaire, car j'étais décidé, lorsque j'avais parcouru trois cents milles pour trouver un caïman, à n'en pas rapporter un qui fût mutilé. J'ordonnai à mes gens de tirer la corde de loin, puisqu'ils n'osaient le faire de près ; et me postant au bord de l'eau j'attendis de pied ferme l'animal, armé du mât de notre canot pour le lui plonger dans la gueule, si en touchant au rivage il l'ouvrait pour me dévorer. Quand il n'en fut plus qu'à deux verges, il me parut plein de trouble et de crainte. Je jetai mon mât, et m'élançant sur son dos, je me plaçai à califourchon. J'eus le bonheur de lui empoigner aussitôt les deux pattes de devant, que je retournai de façon à presque les rejoindre et qui me servirent de bride sur ce coursier d'un nouveau genre. Le caïman revenu de sa surprise, et sans doute présumant qu'il portait un ennemi, se mit à plonger avec fureur, à battre le sable de sa longue et puissante queue. Mais enfin il se fatigua, et alors mes gens nous tirèrent sur la grève. Là nous le maîtrisâmes comme nous avions fait du coulacanara, dont il eut le sort.

On peut dire que le dos du caïman est presque impénétrable aux balles de fusil, mais ses flancs ne sont pas à beaucoup près aussi forts, et une flèche les traverse aisément. De fait, s'ils étaient aussi durs que le dos et que le ventre, il n'y aurait dans le corps de cet animal aucune partie assez molle et assez élastique pour qu'elle pût prêter autant que l'exige la nature lorsqu'il vient de prendre ses repas. Le même animal n'a point de molaires : ses dents sont uniquement faites pour saisir et pour avaler, et il en a trente-deux à chaque mâchoire. Peut-être n'en existe-t-il pas dont la physionomie dénote plus évidemment la cruauté et la malice que celle des caïmans. Il est le fléau et la terreur de toutes les grande rivières de l'Amérique du Sud près la ligne. J'ai entendu un Espagnol qui était gouverneur d'Angustura, ville située sur le bord de l'Orénoque, raconter qu'en sa présence, par une belle soirée, tandis que les habitants se promenaient le long du fleuve, un énorme caïman s'était élancé hors du fleuve, avait saisi un homme, et l'avait emporté avant que personne eût eu le temps de le secourir. Les cris du pauvre diable, disait le narrateur, étaient affreux pendant qu'on l'entraînait ainsi. L'animal plongea aussitôt avec sa proie, et on ne vit plus rien.

Les chutes de l'Essequibo étaient beaucoup plus dangereuses à descendre qu'à remonter. L'endroit que nous avions à franchir, et dont j'ai parlé plus haut, avait été fatal à quatre Indiens un mois auparavant. Lorsque nous y parvînmes, nous entendîmes d'assez loin l'eau écumante bouillonner et se battre avec fracas contre les rocs rapides et raboteux, comme pour nous avertir que nous ne pourrions être trop prudents. J'opinais pour que nous descendissions tous du canot, et qu'y attachant deux cordes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, quand il aurait été ainsi allégé, nous l'empêchassions de couler avec trop de violence tandis que nous descendrions nous-mêmes de rocher en rocher. Mais les nègres prétendirent qu'il valait mieux rester dans le canot et nous abandonner avec lui au gré du courant. Je consentis ; mais quand j'y songe, c'était de notre part une absurde témérité. Nous continuâmes notre chemin, comme s'il n'eût présenté rien d'extraordinaire. Je me plaçai au gouvernail, et mes compagnons se tinrent à leurs rames. Mais avant que nous fussions à moitié de la chute, la furie du torrent dont il devint le jouet m'ôta tout moyen de gouverner le canot. En une seconde il fut à demi plein, et je me demande encore comment il n'alla point au fond. Heureusement, quoique les vagues eussent plus d'une fois failli nous emporter, nul de nous ne perdit son sang-froid, chacun s'acquitta de sa besogne, la proue de l'embarcation resta toujours en avant, et nous fûmes quittes du péril pour la peur.

De retour à mon habitation sur la crique de Miliri, je m'y occupai encore quelque temps, soit à augmenter ma collection d'oiseaux, soit à étudier les mœurs et les habitudes de ces jolis hôtes de la forêt; puis je repassai en Angleterre, d'où j'avais été onze mois absent.

—

QUATRIÈME VOYAGE.

Après ces trois premières expéditions, je crus pendant plusieurs années que mon ardeur pour les courses lointaines s'était définitivement éteinte ; mais, à ce qu'il paraît, elle n'avait que sommeillé sous la cendre. La brillante description, que je lus en 1824, dans l'ouvrage du naturaliste Wilson, des oiseaux particuliers à la république des Etats-Unis, m'inspira le désir de connaître cette contrée, et sur le champ je partis pour New-York. La traversée fut en elle-même longue et ennuyeuse, mais la bonne compagnie qui se trouvait à bord du paquebot aida chacun des passagers à tromper les ennuis du voyage. Si je ne parle point ici de la magnifique capitale du Nouveau-Monde, c'est que j'y séjournai alors peu de jours seulement et que je dois plus tard y revenir.

Je quittai New-York par une belle matinée de juillet, pour aller au moyen du bateau à vapeur visiter la ville d'Albany, chef-lieu de l'Etat du même nom, qui est située à plus de cent quatre-vingt milles sur le fameux Hudson. C'est à cette ville que débouche dans l'Hudson le grand canal qui joint les eaux de cette rivière à celles du lac Erié. L'Hudson, quand il baigne Albany, est éloigné de ce lac d'une distance d'environ trois cent soixante milles. Le niveau de l'Erié est de cinq cent soixante-quatre pieds au-dessus de celui de l'Hudson, et il y a quatre-vingt-une écluses sur la longueur du canal. Vous pouvez le suivre tout le temps, si, comme moi, lecteur, l'envie vous prend un jour de pousser jusqu'à Buffalo, et ensuite jusqu'aux cataractes du Niagara, ou bien prendre la diligence, ou encore, ainsi que je fis, faire le trajet moitié par eau moitié par terre. Les deux routes sont également pittoresques, également commodes. D'Utica à Buffalo surtout, l'aspect du pays est enchanteur. La première de ces deux villes est vraiment charmante. Auprès, coule le Mohawk ; et les champs fertiles, les montagnes boisées et les chutes de Trenton forcent le voyageur à s'arrêter un jour ou deux avant de continuer son chemin vers Buffalo.

Buffalo est une jolie petite ville qui regarde le lac Erié, et où l'étranger trouve toutes les commodités désirables de la vie. A peu de distance s'élève le roc Noir, et là vous passez du côté canadien de la frontière. A chaque heure du jour partent des voitures qui, pour une légère rétribution, vous conduisent aux célèbres chutes du Niagara. La distance à parcourir est de dix-huit à vingt milles ; mais longtemps avant d'arriver au lieu même, vous pouvez entendre le terrible rugissement de l'eau, et voir la vapeur qu'elle produit, s'élevant en colonne vers le ciel, se mêler aux nuages qui passent. A cette cascade naturelle, la plus merveilleuse du globe, l'eau du lac tombe perpendiculairement d'une hauteur de cent soixante-seize pieds. Il a été, je ne sais par qui, calculé que la quantité qui s'en précipite ainsi est de six cent soixante-dix mille deux cent cinquante-cinq tonneaux par seconde. Ce spectacle attire en tout temps et de toutes les parties de l'Union une multitude pro-

digieuse de curieux ; et, sous ce rapport, les dames, je vous prie de le croire, ne restent pas en arrière de leurs seigneurs et maîtres. On passe la journée à contempler les cataractes ou à errer dans les environs boisés et rocailleux du Niagara, et souvent le soir on se livre à de joyeuses danses.

Quand on est ainsi entré dans le Canada, il n'en faut pas sortir sans visiter aussi l'Ontario, sans voir et Montréal et Québec, et les chutes de Montmorency, qui en valent bien la peine. Québec surtout est remarquable par les fortifications dont le gouvernement britannique l'a doté, et qui en font le Gibraltar du Nouveau-Monde. Les Canadiens, vous le reconnaîtrez, sont un peuple tranquille, et suivant toute apparence fort heureux. Ils se montrent polis et affables envers les étrangers. Aussi, quand vous les comparez au portrait que certaine femme moitié voyageuse, moitié journaliste (1), a jugé convenable d'en tracer, vous vous demandez si c'est bien parmi eux que vous êtes.

De Québec je retournai passer un ou deux jours à Montréal, puis je gagnai Saratoga par les lacs Champlain et Georges. Ce dernier est d'une magnificence qu'on ne saurait décrire; et pour trouver Saratoga indigne d'une visite, il faudrait avoir le spleen le mieux conditionné. C'est une ville que le plaisir et la mode ont pris pour rendez-vous. On y compte quatre hôtels aussi vastes que beaux et commodes. Ses eaux, pour leurs vertus médicales, n'ont pas leurs pareilles dans le monde connu. Aussi les uns par besoin, les autres par simple distraction, les étrangers et les naturels de la meilleure compagnie viennent-ils y passer une partie de l'été. Saratoga enfin me plut beaucoup, et j'eus occasion, à ce véritable Spa, de me former une idée exacte des gens qui portent aux Etats-Unis le titre de *comme il faut*. Cette idée, j'ose le dire, leur est extrêmement favorable, car d'un côté il y a chez les femmes américaines une rare franchise, une gracieuse aisance, une noble modestie; et de l'autre, les hommes sont remarquables par leur bonne humeur et par l'absence de tout sot orgueil, de toute ridicule fatuité.

Je redescendis l'Hudson jusqu'à New-York. Les voyageurs ne savent si c'est à cette dernière ville ou à Philadelphie qu'ils doivent donner la préférence. Philadelphie est assurément une noble cité, et les alentours en sont fort beaux ; mais il y règne un calme, une tranquillité qui, précieux sans doute pour les personnes qui se sont fait des habitudes paisibles et domestiques, n'offrent rien d'attrayant à celles qui d'ordinaire mènent une vie agitée. D'une part, la quantité de marbre blanc qu'on emploie dans les édifices donne à Philadelphie un air fastueux et gai ; mais de l'autre l'uniformité des rues, qui se coupent toutes à angles droits, finit par devenir ennuyeuse. Les conduits qui fournissent de l'eau à la ville sont un admirable monument du génie d'entreprise qui distingue les Américains. Si vous allez à Philadelphie, ne manquez pas de visiter le Muséum d'histoire naturelle. C'est ce qu'on peut voir de plus curieux en ce genre.

New-York peut être regardé, avec raison, comme la première place de commerce des Etats-Unis. Cette ville maritime sera un jour, sur la côte de l'Amérique septentrionale, ce que Tyr fut autrefois sur celle de Syrie. Dans son port vous voyez des navires de toutes les nations, et dans ses rues sont étalées des marchandises de toutes les parties du globe. Puis les environs en sont si enchanteurs! Lorsque vous y arrivez par l'Hudson, les vastes prairies, les montagnes revêtues de bois et les maisons de plaisance forment un délicieux paysage dans toutes les directions. Broadway est la rue principale de New-York ; elle a trois milles et demi de long. Parmi les villes, parmi les capitales des autres contrées, j'en cherche vainement une qui puisse lui être comparée. Point de machines à vapeur qui vous incommodent en remplissant l'air de suie et de fumée. Les maisons en général ont une belle apparence, tandis que de grands et magnifiques arbres rompent l'uniformité toujours si désagréable à l'œil.

Rien ne saurait surpasser l'élégante tournure des dames américaines, quand elles font, de deux à trois heures de l'après-midi, ce qu'elles appellent cependant leurs promenades du matin. L'étranger remarquera tout de suite qu'elles ont rejeté toutes les extravagantes inutilités des modes de Londres et de Paris, et qu'elles n'ont conservé que ce qui sied le mieux à un corps de femme. Ce goût, joint à leurs propres notions de la toilette, est ce qui rend les New-Yorkoises si distinguées dans leur mise. La manière dont leurs capotes sont disposées mérite une ou deux remarques. Chez nous, la main prétentieuse de la modiste donne au devant une forme invariable et fixe, qui souvent n'est pas des plus jolies ; de sorte que les dames qui les portent sont obligées de tourner la tête de quatre-vingt-dix degrés pleins avant qu'elles puissent voir la personne qui se tient à leur côté. A New-York, au contraire, les bords du chapeau ne sont jamais raidis par du fil d'archal, du carton, des baleines ou du ruban ; mais tout-à-fait mobiles, ils ondulent gracieusement. Ainsi, en y portant la main, les dames peuvent cacher ou laisser voir leur figure autant que les circonstances l'exigent. Soit dit en passant, cette faculté qu'elles ont de se dérober aux regards ou de permettre qu'on les regarde est une tactique fort traîtresse, et dont doivent être souvent vexés les amateurs qui passent. Je suis convaincu que plus d'un fat plein de hardiesse et de confiance aura été décontenancé par cette tactique soudaine avant de se douter du risque qu'il courait. Les Américaines même semblent avoir horreur de porter des chapeaux, et elles n'ont pas tort. En effet, quand on réfléchit un instant que les femmes portent leurs cheveux longs, et que la nature les leur a donnés non-seulement pour qu'elles s'en parent, mais encore pour leur tenir la tête chaude, on se demande par quel pervertissement du bon goût elles peuvent se résoudre à se la renfermer dans un chapeau. Chapeau d'étoffe, chapeau de paille, chapeau à plumes, chapeau à fleurs, chapeau bas, chapeau élevé, chapeau plat, chapeau avec rubans qui voltigent, chapeau avec rubans noués sous le menton, chapeau pointu, chapeau carré, chapeau pyramidal! Quelle mine aurait la Vénus de Canova avec un chapeau de paille ? S'il y a ornement pour la tête à l'affubler d'un chapeau, c'est du moins un ornement de mauvais goût. Les Américaines sont persuadées qu'on peut l'orner sans chapeau. Avec un ou deux boutons de rose, une guirlande ou une branche d'églantier dans leurs cheveux tressés, et si elles les ont noirs, un lis ou une pervenche, elles atteignent parfaitement le même but. Maintenant donc que les paquebots sont si sûrs et qu'ils parcourent si lestement la distance qui sépare l'Angleterre des Etats-Unis, autant vaudrait que quelques-unes de nos premières marchandes de modes s'y embarquassent, que de prendre la diligence de Paris. Elles rapporteraient plus de goût et moins de ridicule.

New-York compte un grand nombre de bons hôtels et d'excellentes pensions bourgeoises. Toutes dépenses comprises, vous pouvez vivre moyennant deux dollars par jour. C'est bon marché, eu égard au luxe des appartements et de la table. Dans cette ville, ainsi que dans beaucoup d'autres de l'Union que j'ai visitées, chacun paraissait être à son aise. Les passants ne cherchaient pas les uns les autres à se quereller, personne ne vous fixait avec impertinence; enfin on n'occasionnait pas de rassemblements pour dévaliser vos poches. Je serais resté une heure de suite à observer dans Broadway la multitude des allants et des venants. Il y a évidemment chez les Américains une douceur de mœurs qu'on ne saurait assez admirer, assez imiter; ce qui me frappa aussi, c'est la rareté des chiens, celle encore plus grande des chats, et le très petit nombre de femmes grasses qu'on rencontre dans les rues

(1) Mistress Trollope. A. M.

de New-York. Le climat est la seule chose dont j'eus réellement à me plaindre. Les étrangers sont sujets à gagner de violents rhumes par suite du changement subit de l'atmosphère. A midi, il fait souvent aussi chaud que sous les tropiques, tandis que la fin du jour est plus que fraîche.

Une ou deux semaines avant que le soleil variât dans l'hémisphère méridional, les matins et les soirs étaient déjà si froids que je ne pus rester plus longtemps. Je m'embarquai pour l'île d'Antigoa, avec l'intention de visiter les différentes îles de la mer des Antilles, en m'acheminant pour la quatrième fois vers les solitudes de la Guiane. Nous mîmes trente jours à gagner Antigoa. Saint-Jean, qui en est la capitale, peut avoir, dans le meilleur temps, été une ville gaie et florissante. Aujourd'hui elle est triste et misérable. Les maisons, principalement construites en bois, ont l'air de n'avoir pas été repeintes depuis nombre d'années. Les rues sont raboteuses et aussi mal pavées que possible. Le voyageur, lorsqu'il les parcourt, peut se figurer qu'elles offriraient une promenade de circonstance à un homme qui, avant de se pendre, désirerait jeter un dernier coup d'œil sur les misères de ce bas monde. Un fait assez singulier, c'est qu'il n'y a point de rivière, point de ruisseau dans toute l'île.

Après y avoir passé la plus ennuyeuse semaine de ma vie, je fis voile vers la Guadeloupe, dont les hautes montagnes coiffées de nuages présentent un imposant spectacle quand on approche de l'île. Basse-Terre, la capitale, est une jolie ville au milieu de laquelle se trouve une belle promenade publique qu'ombrage un double rang de tamariniers superbes. Derrière la ville, la Soufrière élève son haut et romantique sommet; et quand le temps est clair, vous pouvez voir la fumée volcanique qui s'en échappe.

A environ moitié chemin, entre la Guadeloupe et la Dominique, vous apercevez les Saintes. Quoique hautes, escarpées et rocailleuses, elles ne paraissent cependant que comme un point, si on les compare à leurs deux gigantesques voisines. Juste sous leur vent, à quelques lieues de distance, on distingue Marie-Galande, qui ne dépasse la ligne de l'horizon que de la hauteur d'une verge. La Dominique elle-même est majestueuse par les immenses et sourcilleuses chaînes qu'elle renferme. Tandis que vous en longez les rives, vous ne pouvez vous empêcher d'admirer ses belles plantations de café dans des places si escarpées et si rudes, que vous les croiriez presque inaccessibles. Roseau, la capitale, n'est qu'une petite ville dénuée d'intérêt. Puis vous atteignez bientôt la grande et magnifique île de la Martinique. Saint-Pierre, sa capitale, est une belle ville, où l'on pourrait vivre fort agréablement. Les habitants paraissent se livrer avec ardeur à la culture des fruits du tropique. Un ruisseau, qui coule avec rapidité dans chaque rue, produit un délicieux effet.

Non loin de la Martinique, le fameux roc Diamant s'élève majestueux et isolé du sein des flots. En quelques heures vous êtes à Sainte-Lucie, dont les montagnes immenses et sourcilleuses vous remplissent d'idées sublimes. Castries, la ville, est dans un déplorable état; l'herbe y pousse dans les rues.

De Sainte-Lucie, je passai à l'île Barbade dans l'espoir d'y trouver un vaisseau en charge pour la Trinité; mais n'en trouvant pas, je m'embarquai à bord d'un schooner pour Demerary.

ALBERT-MONTÉMONT.



MAUSSION DE CANDÉ.

(1842.)

EXPLORATION DE LA RÉPUBLIQUE DE GUATEMALA.

M. Maussion de Candé, en 1842, a donné sur Guatemala, cette contrée mexicaine, voisine de l'isthme de Panama, une notice à laquelle nous réunissons d'autres détails fournis par des explorateurs plus récents.

La république de *Guatemala*, dont le nom vient de *Guautikemallan*, qui désignait dans l'origine un simple canton sur la côte de l'océan Pacifique, est située par 8° — 17° 30' lat. N., et 85° — 96° 33' long. O. Ce territoire, que des géographes désignent également sous le nom de *Centre-Amérique*, occupe une portion du long isthme qui lie l'Amérique du Nord à celle du Sud; il est borné à l'est par l'Atlantique ou golfe du Mexique, à l'ouest par le Grand Océan, au nord par le Mexique, et au sud par l'Etat ou république de la Nouvelle-Grenade, qui, avec le Venezuela, formait naguère la république de Colombie.

La superficie totale du Guatemala est de 43.089 lieues carrées, et sa population de 1,900,000 habitants dont nous donnerons tout à l'heure le détail.

Le pays de Guatemala, traversé par la Cordillère des Andes, est arrosé par un grand nombre de rivières plus ou moins considérables; toutes les productions des climats chauds et des climats tempérés se remarquent sur son territoire : les premières dans les plaines, les secondes dans les montagnes; et la succession des fruits et des récoltes n'est pas interrompue par les saisons; car tandis qu'un lieu est en fleurs, un autre est en fruits mûrs. Les deux produits les plus estimés sont l'indigo et la cochenille.

Le Guatemala est composé de cinq Etats, savoir : Guatemala, San-Salvador, Nicaragua, Costa-Rica et Honduras.

Borné au nord et au nord-est par le Mexique et le Yucatan, l'Etat de Guatemala est le seul qui traverse cette partie de l'Amérique dans toute sa largeur et qui ait ses rivages baignés par les deux mers. Il ne possède en fait de port que la mauvaise rade foraine d'Istapa sur la mer du Sud, le port d'Izabal dans le golfe Dulce, accessible seulement au cabotage, et le port de Saint-Thomas, situé dans l'est du goulet, par lequel le golfe Dulce communique avec la mer. Ce dernier port est excellent, mais sans habitants et sans route de communication avec l'intérieur.

L'Etat de San-Salvador, petit, mais comparativement bien peuplé et bien cultivé, et qui possède sur la mer du Sud plusieurs bons ports, tels que la Union, Acajutla, etc., est limitrophe à une partie de l'Etat de Guatemala, tandis que l'autre partie est bornée par l'Etat de Honduras, qui, s'appuyant au sud sur les Etats de San-Salvador et de Nicaragua, est borné au nord par le golfe même auquel il a donné son nom, et sur lequel il possède les deux ports de Omoa et Truxillo.

Au sud-est, l'Etat de San-Salvador est contigu à celui de Nicaragua, dans lequel est situé le lac de ce nom, et qui possède l'excellent port de Realejo sur la mer du Sud, et enfin l'Etat de Costa-Rica, sur l'isthme même de Panama, forme la frontière sud de la république.

La côte est de cette partie du continent, dont la configuration géographique semblait destinée à composer un autre Etat, est formée par la province des Mosquitos, qui s'étend depuis les environs du cap

Camaron jusqu'à l'embouchure du Rio San-Juan, comprenant ainsi une étendue de plus de 120 lieues de côtes, et dont les frontières sont fort mal délimitées avec les Etats contigus de Honduras et de Nicaragua.

Toute cette étendue forme une vaste province habitée par diverses peuplades reconnaissant des chefs différents : les Anglais l'ont achetée, il y a environ quatre ans, pour le prix de 7,000 piastres, au chef d'une des peuplades de la côte, après avoir eu préalablement la précaution de le faire couronner roi du pays par le superintendant de Belise.

Honduras réclame comme sa propriété une partie du terrain ainsi vendu, et conteste en outre au vendeur le droit de propriété nécessaire pour valider la vente. Mais, dans l'état d'anarchie qui divise actuellement la république de Centre-Amérique, il n'est pas probable que ces réclamations soient écoutées; ce sera donc, suivant toutes les apparences, une question où le droit cédera à la force, et une nouvelle conquête à ajouter aux nombreuses possessions anglaises dans la mer des Antilles.

Les villes de Cartago et de Léon, capitales des Etats de Costa-Rica et de Nicaragua, et celle de San-Salvador, capitale de l'Etat de ce nom, sont de jolies villes; Comayagua, capitale de l'Etat de Honduras, est au contraire peu de chose; Guatemala mérite une mention particulière.

Fondée en 1524, dès l'origine de la conquête de la province, à laquelle elle devait servir de capitale, la ville de Santiago de Guatemala reçut le titre de cité le 12 août 1525. Elle était alors bâtie à un endroit appelé Almolonga, à 11 lieues environ de l'emplacement de la ville actuelle.

La beauté du site et la fertilité de la vallée engagèrent la plupart des habitants à construire leurs domiciles à une lieue plus au nord, et ce fut là que l'on établit définitivement un peu plus tard la ville de Guatemala, qui fut bientôt ornée de magnifiques églises et d'autres édifices somptueux.

Traversée par la petite rivière d'Amatitlan, qui en fertilise le sol, cette vallée est encore aujourd'hui admirable de culture et de végétation. Elle est en ce moment couverte de nopaleries dont l'œil n'embrasse pas toute l'étendue, et fournit à elle seule les trois cinquièmes de la cochenille que produit l'Etat tout entier.

Guatemala prospéra ainsi jusqu'en l'année 1773, et fut en partie détruite par le tremblement de terre de cette année (1). Située entre les deux volcans qui la dominaient au sud-est et au nord-ouest, elle fut violemment ébranlée par leurs secousses, et le lac qui couronnait la cime du premier ayant rompu ses digues précisément du côté de la ville, l'eau se précipita dans les rues avec une telle violence que beaucoup d habitants furent emportés et noyés par le torrent.

Cette catastrophe fut amplifiée par les rapports des autorités espagnoles, non dans le but de faire de la poésie, mais, suivant la version du pays, dans des vues d'intérêt privé. L'exagération des rédacteurs des rapports atteignit son but, et le capitaine général reçut l'ordre d'abandonner la ville pour aller en établir une autre un peu plus loin.

Le lieu choisi fut l'extrémité d'un plateau au nord de la chaîne des montagnes dans laquelle sont situés les volcans, en sorte que la nouvelle ville, fondée en 1774, à 9 lieues environ de l'ancienne, ne compte aujourd'hui que soixante-six ans d'existence.

La géographie de Malte-Brun nous fait un récit effrayant de la catastrophe qui engloutit l'ancienne Guatemala; d'après cet ouvrage, des torrents de boue et de soufre se croisèrent par-dessus, et cachèrent jusqu'à la place où cette ville avait existé.

Il est d'autant moins étonnant que le savant auteur de cet ouvrage t été trompé par des rapports exagérés, qu'ils trompèrent la cour d'Espagne elle-même. Mais le fait est que l'ancienne Guatemala, connue dans le pays sous la simple dénomination de la Antigua, est encore une belle ville, et la seconde de l'Etat de Guatemala.

Ses deux volcans, nommés volcan de *Agua* et volcan de *Fuego*, la dominent toujours, mais, comme le Vésuve domine Naples, sans en effrayer les habitants. Le volcan de feu jette constamment de la fumée, et parfois même quelques flammes; quant au volcan d'eau, il ne conserve son nom que par tradition : le lac supérieur, ayant rompu ses digues, ne s'est plus reformé, et le sommet est occupé par une petite plaine qui, se trouvant un peu au-dessous de la limite inférieure des neiges, présente en toute saison une verdure admirable.

Il est peu de voyageurs passant par la Antigua qui ne se donnent le plaisir d'aller jouir du plus beau coup d'œil du monde sur ce petit plateau, l'un des points les plus élevés de la chaîne des Cordillères.

Guatemala est une belle ville percée en équerre, et ornée d'une multitude d'églises fort belles pour la plupart, mais dont quelques-unes attendent encore la fin d'une construction interrompue à diverses reprises par les révolutions du pays. Aucune d'elles cependant n'approche pour la beauté de ce que fut autrefois la cathédrale de la Antigua, si l'on en juge du moins par ce qui reste de cet édifice, dont la façade, encore fort bien conservée, excite l'admiration du voyageur, tant par le grandiose de son ensemble que par la beauté et la richesse des sculptures dont elle est ornée.

Amatitlan, située sur un beau lac, à 4 lieues environ de la Antigua, et à 5 de Guatemala, forme la troisième ville de l'Etat. Ces trois villes méritent seules de porter ce nom dans un pays où l'on décore du nom de bourgs et villages le rassemblement de quelques huttes d'Indiens construites en claies non fermées, et ouvertes à tout vent ainsi qu'au premier venu. Rien n'égale la misère et l'incommodité de ces pauvres cabanes, qui semblent n'avoir été construites que pour offrir un abri temporaire contre les grandes pluies de l'été; car elles sont absolument incapables de garantir, soit du froid, soit d'un mauvais temps prolongé.

Ainsi composée des cinq Etats que nous venons de citer, la république actuelle forme ce que l'on appelait autrefois la province de Guatemala dépendante du Mexique. Cette province, qui a porté à la fin le titre de royaume, était gouvernée par un capitaine général résidant à Guatemala. La distance qui sépare les deux capitales et la difficulté réelle des communications présentaient de trop bons prétextes pour éviter une correspondance active, pour que le capitaine général ne fût pas à peu près indépendant du vice-roi.

Les commandants des provinces de Honduras, San-Salvador etc., recevaient directement leurs ordres de Guatemala, qui s'est ainsi habituée de temps immémorial à considérer les autres provinces comme étant sous sa domination naturelle.

C'est à cet esprit de domination, contre lequel protestent encore aujourd hui ces provinces, que sont dus les troubles et les guerres civiles qui ont ensanglanté la république de Centre-Amérique à peu près sans interruption, depuis l'époque où elle a proclamé sa liberté.

En septembre 1821, Guatemala se déclara indépendante de l Espagne, et nation libre et souveraine. Il était plus facile de renverser le gouvernement espagnol que d'en créer un nouveau, et les discussions furent si vives entre les divers partis qui se disputèrent le pouvoir, qu'il fallut décider la question par les armes.

Le parti le plus faible, nommé servile dans le pays, et composé de quelques familles puissantes de Guatemala, qui n'avaient contribué à chasser les Espagnols que dans l'espoir de les remplacer au pouvoir, parvint momentanément à son but en appelant les Mexicains à son secours.

(1) C'est par erreur e la date de cet événement est donnée par Malte-Brun le7 uin 1777. A. M.

Une armée mexicaine marcha sur Guatemala, et cette province, conquise presque sans combattre, vu l'état de discorde intérieure qui l'agitait et paralysait ses forces, se vit déclarer province mexicaine le 25 décembre 1822, c'est-à-dire moins de six mois après son existence politique comme nation.

Mais la prise de Guatemala était loin de donner au Mexique la possession de tout l'Etat. Les autres provinces continuèrent de s'administrer par elles-mêmes, et le général mexicain Filisola put s'apercevoir qu'il lui faudrait les conquérir l'une après l'autre, s'il voulait les réunir sous la domination de son gouvernement.

A l'instigation du parti qui l'avait appelé, il marcha sur San-Salvador, capitale de l'Etat de ce nom, arriva sans grands obstacles jusqu'aux portes de la ville, mais y éprouva de telles pertes, et y fut si maltraité par les Salvadorenos, qui sont bons soldats en général, qu'il fut obligé de battre en retraite sur Guatemala, d'où il demanda des renforts au Mexique.

Cette république, en commotion elle-même à cette époque, n'était pas en mesure d'envoyer des troupes hors de son territoire, et le parti mexicain de Guatemala étant trop faible pour lui donner un appui, le général fut obligé de capituler et de s'en retourner au Mexique.

Le 1er juillet 1823, Guatemala se déclara donc de nouveau indépendante de l'Espagne et du Mexique. Ce ne fut que l'année suivante, le 22 novembre 1824, que l'Assemblée nationale décréta sa constitution politique, se déclarant république fédérale, composée de cinq Etats indépendants.

Quelque courte qu'ait été l'apparition du général mexicain sur le territoire de Guatemala, car elle eut seulement six mois de durée, elle eut cependant pour le Mexique ce résultat important de fixer l'indécision de la riche province de Chiapas et du Soconusco, réclamées par Guatemala, et qui en furent peu après définitivement séparées et réunies au Mexique.

La république de Centre-Amérique se compose de la réunion de cinq Etats divisés de lois et d'intérêts, et incapables par conséquent dans leur état actuel de constituer une nationalité.

Voici, d'après les derniers relevés, faits ou recueillis, la population des cinq Etats composant la fédération de la république de Centre-Amérique; ces aperçus qui ne sauraient être d'une rigoureuse exactitude semblent pourtant assez dignes de foi.

	INDIENS.	BLANCS.	MULATRES.	TOTAL.
Guatemala	450,000	100,000	150,000	700,000
San-Salvador	70,000	70,000	210,000	400,000
District fédéral	20,000	10 000	20 000	
Honduras	»	60,000	240 000	300,000
Nicaragua	120,000	110,000	120,000	350,000
Costa-Ricca	25,000	125,000	»	150,000
Total de la population.	685,000	475,000	740,000	1,900,000

Costa-Ricca est, comme on le voit, le moins peuplé des cinq Etats, mais c'est en revanche le mieux administré et le plus tranquille; ce que l'on explique facilement par sa position géographique et par l'absence des mulâtres et la population, presque exclusivement blanche, car les 25,000 Indiens forment une minorité tout-à-fait insignifiante. D'un autre côté cet Etat s'est tout récemment constitué lui-même en une seule république non encore bien assise.

La principale exportation de l'Etat de Guatemala consiste en cochenille récoltée dans les belles vallées de la Antigua et d'Amatitlan. 4,000 surons de cette denrée sont expédiés tous les ans à Izabal, qui les envoie à Bélise. 2 000 environ prennent la direction de la mer du Sud, et vont s'embarquer à Istapa. Le reste de l'exportation consiste en salsepareille et une faible quantité de cuirs.

L'Etat de San-Salvador, plus humide que celui de Guatemala, produit peu de cochenille, dont les grandes pluies d'été ruinent les récoltes, mais fournit en échange à l'exportation de 6 à 7,000 surons d'indigo d'excellente qualité. Les deux tiers de cette quantité sont expédiés à Bélise par les ports d'Izabal et Omoa; le reste est embarqué pour l'Europe par la mer du Sud.

Une industrie nouvelle dans le pays, et qui peut donner de grands résultats pour l'avenir, est la culture du mûrier, et l'établissement de quelques magnaneries dans les deux Etats de San-Salvador, qui a donné l'exemple, et le Guatemala, qui l'a suivi. Plusieurs plantations de mûriers ont été faites dans ces deux Etats et ont permis de faire divers essais qui ont donné des résultats satisfaisants. La soie obtenue est fort belle, et supérieure peut-être à nos premières qualités de France. La beauté du climat, dans l'Etat de San-Salvador surtout, donne ce résultat important, qu'un mûrier reste couvert de feuilles toute l'année. On peut donc élever plusieurs générations de vers l'une après l'autre sans manquer de feuilles, et se procurer ainsi plusieurs récoltes de soie dans la même année. Cette industrie est encore trop nouvelle pour offrir des produits appréciables dans le commerce, mais elle a de l'avenir. Son ennemi le plus redoutable est une espèce de fourmi voyageuse, nommée dans le pays *zampopo*, et dont les tribus sont si nombreuses que lorsqu'une d'elles rencontre un champ d'arbres à sa convenance une seule nuit lui suffit pour le dépouiller entièrement de ses feuilles, et malheureusement le zampopo aime beaucoup la feuille du mûrier.

Les importations dans l'Amérique centrale viennent à peu près exclusivement de Bélise, où vont s'approvisionner les marchands de l'intérieur; car le golfe Dulce, dont la barre d'entrée ne peut livrer passage qu'à des caboteurs, ne reçoit aucun navire d'Europe. Bélise fait donc ainsi un commerce annuel de quinze à dix-huit millions avec la république de Centre-Amérique.

Les marchandises anglaises se composent principalement d'indiennes et d'autres cotonnades à fort bas prix. On ignore si notre commerce pourrait soutenir la concurrence pour le bon marché. Quoi qu'il en soit, on préfère les tissus français à ceux qui sont fournis par l'Angleterre, tant pour la durée des étoffes que pour la solidité des couleurs.

Le commerce de détail offre dans toute la république de Centre-Amérique une particularité bien remarquable, et qui fait voir combien, malgré les perturbations apportées par des révolutions continuelles, le caractère des habitants est encore empreint de cette bonté primitive que nous retracent les traditions espagnoles du temps de la conquête.

Un marchand de l'intérieur descend à la côte pour faire l'emplette de diverses marchandises dont il espère trouver le débit dans son village. Au lieu d'aller jusqu'à Bélise, il rencontre à Omoa, par exemple, ce qui lui est nécessaire chez un négociant du lieu. Il fait sa provision, convient du prix, et s'en retourne souvent sans donner le plus léger à-compte, et sans laisser de billet. Le vendeur le laisse partir sans défiance, bien que quelquefois il ne le connaisse nullement. Mais il sait que l'année suivante, ou plus tôt si la vente a été bonne, il reviendra lui enlever de nouvelles marchandises et payer les anciennes, et il est peut-être sans exemple que cette confiance ait été trompée.

On traverse d'Izabal à Guatemala plusieurs cours d'eau dont le plus considérable est le rio Motagua. Faute de ponts, on les traverse à gué dans la saison sèche: quand l'eau grandit, on les passe en pirogues qui transportent les voyageurs et les marchandises, les mules suivent par derrière à la nage.

Il arrive parfois qu'une crue subite prend au dépourvu les gens qui amènent leurs pirogues, et que l'on ne trouve par suite ni gué ni bateaux d'aucune espèce. Dans ce cas, le voyageur n'a d'autres ressources que la patience. Il est rare que ces crues irrégulières aient de la durée, et en attendant vingt-quatre ou quarante-huit heures on peut donc être certain que le gué redeviendra praticable. Deux seuls ponts exis-



L'animal n'avait pas bougé lorsque j'arrivai sur lui.

tent sur toute cette route : un à l'endroit nommé la Sabaneta, où le cours d'eau, sortant d'une gorge de montagne très profonde, et presque toute l'année un torrent impraticable; le second, dans la dernière gorge que l'on traverse pour arriver à Guatemala. Ce dernier est dû à la générosité d'un Français qui avait fait fortune dans ce pays.

Outre le rio Motagua qui se jette dans la mer à quatre lieues à l'ouest d'Omoa et qui pourrait servir au transport des marchandises sur soixante lieues de son cours environ, il y a plusieurs rivières aussi grandes, et même plus considérables, qui devraient servir de communication naturelle avec l'intérieur, mais que l'insouciance des habitants néglige d'utiliser. Le rio Chamalacon, dont l'embouchure est à quelques lieues à l'est d'Omoa, les rios Tinto et Romano à l'est de Truxillo, la rivière Herbial ou de Ségovie, qui se jette dans la mer près le cap Gracias-a-Dios, et plusieurs autres encore, sont de grandes et belles rivières destinées, quand la civilisation aura fait plus de progrès dans ce pays, à conduire dans son intérieur les productions étrangères, et à faciliter ses propres exportations. Il est étonnant que l'appât d'un bénéfice assuré n'ait pas encore engagé les spéculateurs à établir un transport par eau, au moins sur le rio Motagua; car cette rivière pourrait amener à peu de frais, jusque près de Guatemala, les marchandises que les muletiers d'Izabal, transportent au prix moyen de 2 piastres et demie à 3 piastres l'arrobe de 25 livres espagnoles, c'est-à-dire de 50 à 60 fr. le quintal.

Toutes les embouchures de ces rivières sont occupées par des établissements anglais, qui exploitent l'acajou dont cette côte abonde. Ces établissements souffrent généralement de l'insalubrité du climat et les Anglais y éprouvent de grandes pertes parmi les colons amenés d'Angleterre; car les côtes de Honduras sont malsaines et fiévreuses comme toutes celles des parties incultes des Antilles. En avançant de quelques lieues dans l'intérieur, et à mesure qu'on s'éloigne de la mer, cette insalubrité disparaît; il ne reste qu'un pays admirable de végétation, et qui n'attend pour donner les plus riches produits de l'agriculture que les cultivateurs dont il est totalement dépourvu.

Toutes ces côtes sont si mal peuplées que l'on peut parcourir toute la distance qui sépare le cap Gracias-a-Dios du fond du golfe sans rencontrer un seul village, ni même une simple cabane d'Indien, en exceptant les deux seuls points de Truxillo et d'Omoa, autour desquels sont venus se grouper quelques *Caribals*; c'est le nom que l'on donne dans le pays à une agglomération de cabanes habitées par des mulâtres d'une origine particulière et qui portent le nom de *Caraïbes*. On ignore d'où ils tirent leur origine, et on n'a trouvé personne en état d'en donner une explication



Et alors nos gens nous tirèrent sur la grève.

satisfaisante. Ils n'ont du reste, malgré la ressemblance du nom, aucun rapport avec les *Caraïbes*, anciens habitants des petites Antilles.

Si le canal de communication entre les deux mers était exécuté, le lac de Nicaragua et ses eaux deviendraient une source inépuisable de richesses pour le pays, en le rendant, pour ainsi dire, la grande route et le dépôt du monde commercial. Sous ce rapport, la république du Centre a la situation la plus belle et la plus heureuse, et possède des avantages réels sur toutes les nations. Située au milieu des deux Amériques, elle offre plus de ports que les autres nouvelles républiques, elle est traversée par un grand nombre de rivières, et la diversité de sa température, brûlante sur les côtes, et au-dessus de glace sur le sommet des Andes qui la divisent, y fait croître toutes les productions du globe.

Les riches pâturages de Guatemala, qui sont perpétuellement verts, nourrissent d'immenses troupeaux, et les peaux forment un article considérable d'exportation. On doit aussi compter dans les objets bons à introduire en France : les écailles, la pourpre et les perles.

La principale navigation de la république est celle du cabotage avec San-Blas au Mexique, Panama en Colombie, et Lima au Pérou. La ville de Grenade et celle de Guatemala sont des places d'une très grande activité commerciale. Les changements qui se sont opérés ne peuvent manquer, si la république conserve sa tranquillité, d'exciter l'industrie des habitants et de faire fleurir le commerce d'un pays si avantageusement situé et possédant des ressources d'agriculture si vastes et si variées.

La république du centre de l'Amérique est comparativement plus peuplée que le Mexique, la Colombie, le Pérou, le Chili, Buénos-Ayres et Haïti, et possède par lieue carrée plus d'habitants qu'aucune de ces nouvelles puissances. En effet, sa population est, comme nous l'avons dit, évaluée à près de 2 millions d'individus, parmi lesquels on compte 12.000 Africains seulement, le reste se compose de blancs venus d'Espagne, de beaucoup d'Indiens et de métis. Il est à présumer que le nombre des habitants s'accroîtra rapidement, si on en peut juger d'après la salubrité générale du climat et l'extrême fécondité des femmes. De plus, les terres sont fertiles, les vivres à bon marché, et les impôts beaucoup moins forts qu'à la Nouvelle-Espagne et chez les autres nations d'Amérique, et même d'Europe.

Guatemala est divisé en *tierras calientes* et *tierras frias*. Dans les terres chaudes comme dans les terres froides, il règne, pour ainsi dire, un printemps perpétuel : les champs et les arbres sont toujours verts; les orangers, qui y croissent sans culture, offrent toujours

et à la fois tous les degrés de la végétation. Quelques branches sont chargées de fleurs épanouies, d'autres présentent de tendres boutons qui commencent à paraître; quelques-uns ont des fruits déjà formés et d'un vert obscur, tandis que d'autres offrent des oranges plus avancées et d'une couleur vert-jaunâtre, et d'autres branches enfin sont ornées des mêmes fruits parfaitement mûrs, d'un parfum et d'une suavité exquise.

Le gouvernement de la république du Centre a sa constitution basée sur celle des États-Unis de l'Amérique du Nord. Le pouvoir législatif appartient à un congrès fédéral formé d'une Chambre des représentants élus par le peuple pour deux ans, et d'un sénat dont les membres sont également choisis par le peuple, mais pour quatre années. Le renouvellement de la Chambre se fait par moitié tous les ans, et celui du sénat tous les deux ans. La même personne ne peut être élue plus de deux fois de suite. La Chambre des représentants a dans ses attributions la discussion des lois d'un intérêt général pour la république, l'organisation de l'armée nationale, la fixation des dépenses de l'administration fédérale, l'éducation publique, les règlements relatifs au commerce, la valeur des monnaies, et l'étalonnage des poids et mesures; elle déclare la guerre et fait la paix. Chaque député représente 30,000 individus.

Au sénat, formé de deux sénateurs élus par chacun des cinq États de la confédération, appartiennent la sanction des lois, la présentation aux principaux emplois de la république, et la surveillance de la conduite des officiers publics; il a aussi le droit de faire connaître son opinion au pouvoir exécutif dans tous les cas de nature grave.

Un président et un vice-président forment le pouvoir exécutif. Ils sont élus par le peuple pour quatre ans, et ne peuvent être réélus qu'une seule fois. Le président fait exécuter les lois, négocie avec les puissances étrangères, signe les traités de l'avis et avec le consentement du sénat, commande en chef la force armée et nomme les fonctionnaires publics de la fédération. Le vice-président préside le sénat et remplace le président dans tous les cas prévus par la loi.

Le pouvoir judiciaire est confié à une cour suprême dont les membres sont élus par le peuple et renouvelable par tiers; mais ils peuvent être réélus indéfiniment. Leur temps de service est de six années. Cette cour suprême connaît en dernier ressort les causes qui se rapportent à la constitution, juge le président, le vice-président, les sénateurs, les ambassadeurs, les secrétaires d'État.

L'administration fédérale se compose d'un ministre chargé des affaires de l'intérieur et de l'extérieur, d'un ministre des finances, et d'un troisième ministre de la guerre et de la marine.

Chaque État de la confédération a un gouvernement particulier, formé d'un gouverneur, d'un vice-gouverneur, d'un conseil, d'une assemblée et d'une cour supérieure de justice Ils sont tous nommés par le peuple. Le gouverneur et le vice-gouverneur sont élus pour quatre ans, et ne sont point éligibles une seconde fois sans une interruption du même nombre d'années. Le gouverneur veille à l'exécution des lois, nomme les officiers publics et commande les troupes. Le vice-gouverneur préside le conseil, et remplace au besoin le gouverneur. Le conseil donne ou refuse sa sanction aux lois, avise le pouvoir exécutif, et propose aux premiers emplois. L'assemblée présente les lois, ordonnances et règlements, vote les dépenses de l'administration, décrète les impôts et fixe la levée des troupes, d'accord avec le congrès fédéral. La cour supérieure rend la justice en dernière instance.

Par la constitution fédérale, ainsi que dans tous les nouveaux gouvernements formés des anciennes provinces espagnoles, la religion catholique romaine est reconnue religion de l'État, et l'exercice public de toutes les autres est défendu. Le territoire est divisé en un archevêché dont le siége est à Guatemala, et trois évêchés, qui sont : Santa-Fé, Santiago et San-Salvador. Les codes pénal, civil et de procédure, et la juridiction sont encore généralement les mêmes que du temps du gouvernement espagnol. La traite des noirs est défendue par la constitution et l'esclavage aboli.

La république du centre de l'Amérique entretient aujourd'hui des rapports avec toutes les puissances du globe, qui ont accrédité auprès d'elle des représentants ayant presque tous le titre de consuls généraux chargés d'affaires. Des consuls particuliers et des vice-consuls résident dans les différents ports.

Le pied de paix de la force militaire de Guatemala est de 4,000 hommes de troupes de ligne, artillerie, cavalerie et infanterie, et de milices qu'on peut évaluer à environ 30,000 de toutes couleurs. Quant à la marine militaire, elle est encore trop faible pour qu'il en soit fait mention.

Encore un mot sur les ports et les villes de la république guatémalienne.

La ville de San-Salvador est située au centre d'une plaine étendue fermée au nord et au sud, ouverte de l'est à l'ouest. Le caractère particulier de son sol est d'être extrêmement brisé : de tous côtés d'énormes ravins, de nombreux mamelons à forme conique, d'immenses amas de pierres volcanisées revêtues d'un tuf végétal très léger et très fertile. En gravissant les hauteurs de San-Marcos, et mieux encore celles du volcan d'Isallo, à vingt lieues de là, on en saisit parfaitement l'ensemble; c'est alors que cette plaine, qui, sous diverses formes, se prolonge jusqu'à la mer à 26 lieues dans l'ouest, semble se rattacher, comme à un point intermédiaire, au volcan El-Salvador, d'où part une nouvelle vallée qui va mourir dans l'est, sur les frontières avancées de l'État de Honduras, en changeant plusieurs fois de nom.

Les Cordillères, qui, avons-nous dit, traversent cette république du sud au nord, lui donnent deux climats distincts, quoiqu'elles y perdent leur caractère gigantesque : la partie orientale est moins chaude que la partie occidentale, et la transition de la saison sèche à la saison pluvieuse est ordinairement très brusque. Cette dernière dure, sur les côtes de l'océan Pacifique, du 15 mai au 15 novembre, et la saison sèche du 15 novembre au 15 mai; sur les côtes de la mer des Antilles, c'est le contraire.

A San-Salvador, pendant les six mois que dure la saison pluvieuse, il ne pleut ordinairement pas plus de deux ou trois fois par semaine, rarement avant trois heures de l'après-midi. C'est le plus communément la nuit qu'ont lieu ces grands orages des climats de la zône torride, mêlés d'effroyables retentissements de la foudre. La saison pluvieuse est aussi la plus chaude : c'est celle pendant laquelle le thermomètre s'élève quelquefois jusqu'à 30° (Réaumur); il se maintient ordinairement à 25. Pendant la saison sèche, il ne pleut pas : un orage d'une demi-heure a quelquefois lieu chaque mois; le thermomètre ne s'élève pas à plus de 20 à 22° (Réaumur), et peut descendre le matin jusqu'à 13°.

Des vents de nord très violents soufflent pendant cette saison une ou deux fois le mois et durent souvent trois jours. C'est aussi pendant la saison sèche que les tremblements de terre se renouvellent le plus. On peut éprouver alors, environ trois fois par semaine, des séries de secousses qui se succèdent la nuit et le jour; elles sont généralement d'une faible importance; de mémoire d'homme elles n'ont point amené de désastres dans San-Salvador.

Rien dans le site ni dans le climat de cette ville ne semble nuisible à la santé publique, ses habitants sont cependant très généralement affectés de goitres qui acquièrent un développement hideux. Ils sont de plus très souvent atteints de fièvres. Les causes de ces maladies semblent se trouver dans le déréglement des mœurs, dans le défaut d'hygiène presque général, dans une consommation excessive des fruits du pays, dans la mauvaise construction et l'état de délabrement des

habitations de la classe pauvre, enfin dans le mode des voyages. Les mules étant là exclusivement employées, tant au transport des hommes qu'à celui des marchandises, laissent les premiers, pendant la saison des pluies, à la merci de toutes les variations de température, variations très funestes sous un climat très chaud.

Par exception, pendant la saison pluvieuse, des orages se succèdent nuit et jour pendant une semaine entière, et sont liés les uns aux autres par la chute d'espèces de brumes. Ce phénomène se renouvelle rarement plus d'une fois dans le cours d'une année.

On peut considérer San-Salvador comme le centre d'une ligne cultivée de quarante lieues d'étendue, se prolongeant depuis Santa-Anna au nord jusqu'à San-Vicente au sud. Cette ligne, dont la largeur égale quelquefois la longueur, compose au nord une partie de la route de Guatemala, au sud une partie de celle qui conduit au port de La Union, situé sur le golfe de Fonseca, et aux divers siéges des foires, tels que San-Vicente et San-Miguel. C'est là qu'est le centre de la richesse de l'Etat d'El-Salvador. De ces plaines sortent les seules récoltes d'indigo que fasse cette république, et qui s'élèvent annuellement de 3 à 5,000 surons (chacun de 150 livres); celles du sucre et du maïs; on y élève également d'assez beau bétail. Autour de San-Salvador se propage une nouvelle culture limitée jusqu'ici à l'Etat de Guatemala, celle de la cochenille. De nombreux essais se tentent sur une assez grande échelle. L'exportation du sucre a été jusqu'à présent nulle : on le consomme sur place, et dans les villes un peu importantes on le transforme en eaux-de-vie dont les malheureux Indiens font un funeste usage. A ces diverses branches d'industrie dont vivent les propriétaires du sol, il faut ajouter celle des *rebosos*, châles en forme d'écharpes dont les femmes du peuple se servent là pour se couvrir la tête et les épaules : la matière première, la soie et le coton, en est fournie par l'Angleterre ; le tissage en est fait sur les lieux ; le prix en varie de 2 à 20 piastres (1).

La nourriture du peuple se compose particulièrement de maïs dont on fait des *tartillas*, de haricots de bonne qualité et de porcs dont on élève à San-Salvador une énorme quantité. Il est cependant impossible de tenir ces animaux plus mal qu'on ne le fait, puisqu'on les laisse constamment courir dans les chemins et dans les rues. Le bananier est également cultivé ici en abondance; ce fruit remplace souvent pour les pauvres tout autre aliment.

A l'est de la ville et à ses portes existent de nombreuses sources d'eaux thermales, presque toutes sulfureuses; aucune d'elles n'est devenue l'objet d'une entreprise ; elles servent donc à la fois de bains publics gratuits et de lavoirs pour les habitants. Le caractère de ceux qui peuplent cet Etat est naturellement doux : les homicides et les blessures graves ne sont la plupart du temps que le résultat de l'ivresse favorisée par l'oisiveté du dimanche et l'usage de l'eau-de-vie, dont de faibles quantités sous un climat chaud suffisent à enivrer. La part importante qu'ils ont prise à l'établissement de la forme fédérale ne saurait s'expliquer chez eux par une préférence politique dont les rend complétement incapables leur profonde ignorance. Cette lutte prolongée, qui s'est traduite en guerre civile, n'était que le résultat de deux autres mobiles, leur haine provinciale contre l'antique capitale de Guatemala et ses prétentions à la suprématie, et leur aveugle confiance en un individu qui ne voyait dans l'existence d'une confédération qu'un moyen d'obtenir une position plus avantageuse.

Dans la classe riche, deux vices minent sourdement cette société naissante, l'oisiveté et le jeu. Le premier dure dix mois de l'année et ne cesse guère que pendant les foires. Des majordomes étant préposés à la direction des haciendas, les propriétaires vivent à la ville. Le second ne fait qu'aumenter à l'époque des foires; leur avoir, celui de leurs femmes, de leurs amis, sont trop souvent sacrifiés. Cette passion, combinée avec un grand relâchement de mœurs, semble expliquer le célibat de la plupart des fils de famille. Aucun point d'arrêt ne surgira probablement de longtemps pour s'opposer à cet état de choses : point de colléges, point d'établissements scientifiques, aucune croyance religieuse ou politique, point de théâtres, de réunions, de promenades publiques; les hommes seuls s'en vont le soir se promener à cheval dans d'étroits sentiers. Plusieurs tentatives ont été faites pour la publication de quelques journaux, toutes ont avorté dès leur début. Il n'existe qu'une imprimerie assez mauvaise ; elle est soutenue par le gouvernement.

Les pompes religieuses viennent seules émouvoir les habitants de cette ville. Pendant la semaine sainte ont lieu les processions usitées en Espagne. La fête de la Transfiguration offre aussi un spectacle assez curieux; on construit une espèce de Mont-Thabor sur lequel le miracle du jour est figuré par des enfants perdus au milieu de nuages simulés. Ce théâtre portatif, resplendissant de lumières, s'avance au milieu de l'obscurité et débouche sur la grande place, où l'accueille de nombreux feux d'artifice.

La richesse du sol de cet Etat, sa position centrale, ses 300,000 âmes de population, ses ports de *La Union* et *Triunfo*, à l'embouchure du Rio Lampa, sur l'océan Pacifique, et d'*Acajutla*, ses nombreuses foires lui assureront toujours, quoi qu'il arrive, le second rang dans cette portion du territoire américain. Les constantes anfractuosités du terrain sont le seul obstacle que la nature ait opposé à un développement rapide; mais si depuis des siècles les rapports de cet Etat avec ses voisins sont réduits à des transports à dos de mulets, il possède cependant exclusivement des communications régulières et directes avec tous les Etats de la confédération. Cet avantage utilisé aurait entièrement changé l'état politique de ces provinces, si, aux yeux des Espagnols, il l'eût emporté sur la beauté du site de Guatemala. La vie sociale, au lieu de se concentrer à l'une des extrémités les plus stériles de ce territoire, se serait également répandue dans ses diverses parties au moyen des richesses de la province centrale, et l'on n'aurait pas vu s'amasser ces haines provinciales qui sont encore aujourd'hui l'expression de l'unique mal réel de cette république.

De San-Salvador, deux routes conduisent au port d'Acajutla : l'une, longue de trente lieues et praticable dans toute son étendue pour les bêtes de somme, passe à los Ateos, village situé à neuf lieues de San-Salvador. A trois lieues de distance se trouve celui de Guaimoco, dont la population est à peu près triple. A six lieues plus loin, on arrive au bourg important d'Isallo, dont la population, presque tout indienne, peut s'élever à 8,000 âmes. A deux lieues seulement, est situé Zonzonate, qui en compte environ 6,000. Cette ville était au temps des Espagnols le siége d'une alcadia mayor que sa fertilité et son voisinage du port d'Acajutla, qui n'est plus qu'à six lieues, distinguaient particulièrement.

Ces avantages naturels, auxquels il faut ajouter ceux d'une population relativement forte, de produits spéciaux, tels que le baume, et d'un sol nivelé, arrosé par des cours d'eau nombreux et importants ont assuré à ce district une culture florissante, un commerce local actif, et un transit considérable pour les Etats de San-Salvador et de Guatemala. Dans la chaîne de montagnes au pied desquelles est assis Zonzonate se trouve le volcan en activité d'Isallo.

Quoique sa position fasse de cette ville l'une de celles de l'Amérique du Centre où la température soit le plus élevée, elle se distingue cependant par l'esprit d'entreprise de ses habitants. Placée à distance de trois foyers révolutionnaires, Guatemala, San-Salvador et Léon, elle serait restée presque entièrement étrangère aux désastres civils, si elle n'avait eu à sup-

(1) La piastre vaut environ 5 fr. 40 c. A. M.

porter plusieurs fois la fermeture de son port d'Acajutla qui n'a été rendu à une liberté entière que pendant la session de 1838. Seule entre toutes les villes de cette république, elle a élevé à ses frais, depuis la proclamation de l'indépendance, un monument d'utilité publique, en faisant jeter un pont en pierre sur la rivière qui coule à ses pieds. Quelques Français y ont des maisons de commerce.

ALBERT-MONTEMONT.

WOODBINE PARISH

(1838.)

VOYAGE A BUENOS-AYRES.

PRÉLIMINAIRE.

Avant d'analyser le voyage de Woodbine Parish à Buenos-Ayres, il nous semble à propos d'offrir ici quelques généralités sur l'Amérique du Sud.

L'Amérique méridionale est traversée dans toute sa longueur par la Cordillère des Andes, qui donne naissance, vers l'est, à trois grands fleuves : l'Orénoque, l'Amazone et le Rio de la Plata, lesquels débouchent dans l'Atlantique; il n'y a aucun fleuve remarquable à l'ouest. L'Orénoque appartient dans une grande partie de son cours à l'État de Venezuela; l'Amazone est un fleuve en quelque sorte brésilien, et le Rio de la Plata sépare dans son cours inférieur la république de Montevideo de celle de Buenos-Ayres.

Des plaines immenses caractérisent dans l'Amérique du Sud le pied oriental des Andes. Le versant occidental, étant très rapproché de l'océan Pacifique, n'a pas de plaines de ce genre, mais seulement quelques déserts sur les côtes du Pérou.

Les habitants de l'Amérique méridionale, au nombre de 15 millions, ne sont guère que des Espagnols ou des Portugais d'origine, sauf les Indiens de l'intérieur. Le Brésil est peuplé de Portugais; tandis que le Venezuela, la Nouvelle-Grenade, le Pérou, le Chili et Buenos-Ayres sont peuplés des descendants des Espagnols qui firent la conquête de ces contrées. Ces deux peuples, portugais et espagnols, professant la religion catholique, il en résulte que l'Amérique du Sud est presque entièrement catholique. Les deux langues espagnole et portugaise sont aussi les plus répandues.

Quant aux divers États politiques de l'Amérique méridionale, on remarque au nord le Venezuela et la Nouvelle-Grenade; à l'est, le Brésil et la république Argentine, qui a derrière elle le Paraguay; sur la chaîne des Andes se développe la Bolivie; enfin on trouve à l'ouest le Chili, et au sud la Patagonie, qui est pour ainsi dire encore indépendante.

RELATION.

Dans sa navigation pour se rendre à l'embouchure de la Plata, notre voyageur avait eu occasion de recueillir quelques notions sur les *Indiens* qui vivent près du grand fleuve de l'Amazone, devant les bouches duquel il avait passé; et voici la substance de ce qu'il a rapporté, ainsi que d'autres explorateurs, sur ces peuplades aborigènes de l'Amérique du Sud.

Il est au pied des Cordillères, non loin des sources de l'Amazone, et le long des rives de ce grand fleuve, quelques tribus indiennes dont les coutumes sont faites pour étonner l'Européen et mériter son attention.

Il ne faut pas chercher dans le principal, pour ne pas dire l'unique, vêtement de ces peuplades sauvages, les fins tissus de nos climats et ces gazes légères si propres à rehausser l'éclat du beau sexe de Paris ou de Londres; ce serait trop exiger des Indiens de l'Amazone, ils n'en sont pas encore arrivés là. Ils portent des chemises non de lin ou de coton, suivant la mode européenne, mais simplement d'écorce d'arbre, écorce enlevée tout entière à la souche, et dès lors sans couture. Ces chemises, qu'un art grossier, au lieu de celui de nos élégantes modistes, confectionne sans métier et sans frais, sont néanmoins ornées de figures, coloriées principalement de jaune; elles vont du genou au sommet de la tête, et ont des trous pour les yeux, le nez et la bouche comme la capuce d'un pénitent ou comme la mantille des almés du Caire, ces syrènes qui trouvèrent si aimables, il y a quarante ans, les grenadiers français. Le haut de la tête a une coiffure composée de tiges de maïs et couronnée de deux oreilles de singe. Les manches sont formées de l'écorce enlevée à de plus petits arbres ou à de simples branches. Les jambes sont garnies de chapelets faits de coquilles de petites noix, dont le son bruyant, mais non désagréable, annonce la personne qui les porte : c'est ainsi que le serpent à sonnettes annonce sa dangereuse approche.

Tel est l'accoutrement de la plupart de ces sauvages; ils n'ont pas besoin de vêtements chauds, car leur pays est voisin de l'équateur. C'est celui de Tabitinga, qui s'étend sur la rive septentrionale du Maragnon, autrement dit l'Amazone, à l'entrée des *llanos*, ou plaines immenses que le fleuve sillonne et fertilise.

Les hommes et les femmes ne voyagent qu'armés; leurs armes sont des flèches empoisonnées ou des lances, des javelines et des arcs en bois. Les flèches consistent en des roseaux gros comme le doigt, ayant quelques-unes pour pointes des os, d'autres une canne creusée et aiguisée.

Sur les bords du fleuve, il n'est pas rare de voir les femmes de tout âge et de toute condition (car il existe aussi des distinctions entre elles, et où n'en existe-t-il pas?), il n'est pas rare, disons-nous, de les voir manœuvrer les canots qui descendent souvent jusqu'à la mer; et comme il peut arriver que dans un trajet aussi long elles aient à se défendre contre les bêtes féroces, elles sont toujours ainsi armées.

On sait que les animaux domestiques aiment surtout les caressantes paroles et le toucher délicat des femmes; les singes et les ours veulent mériter le titre de chevaliers galants; mais les tigres, que la lyre d'Orphée avait su jadis attendrir, ont bien dégénéré, du moins sur les rivages de l'Amazone; peut-être que ces rivages n'ont pas eu, comme ceux du Strymon, leur Orphée. Les tigres de l'Amazone, plus cruels que ceux de la Thrace, ne respectent pas l'objet universel de tant d'hommages; ils font plus, ils l'attaquent de préférence à l'homme, et l'on conçoit que, pour châtier une telle audace, les armes défensives, dans la main des femmes, soient ici de rigueur.

C'est vraisemblablement un fait de cette nature qui aura donné lieu aux récits romanesques des Espagnols, premiers explorateurs de ces régions lointaines; mais il ne paraît pas que ces Indiennes, comme on le prétendit à cette époque, aient eu le tort impardonnable de se mutiler une des plus belles parties de leur corps dans la vue de pouvoir, disait-on, ajuster plus facilement les ennemis qu'elles avaient à combattre : il semble, au contraire, que le double trésor où le nou-

veau-né puise alternativement ou à son choix la vie, est conservé par elles avec une véritable coquetterie. On assure également que les guerrières de l'Amazone élèvent avec un tendre soin les enfants des deux sexes : bien différentes des Amazones du Thermodon, qui tuaient les garçons et ne conservaient que les filles.

Depuis l'apparition d'Orellana sur ces rivages de l'Amérique, plusieurs blancs s'y sont établis; mais, il faut bien le reconnaître à la honte de l'humanité civilisée, ce n'a été que pour faire la guerre aux indigènes et leur enlever de jeunes esclaves. Aussi les Indiens, rendant guerre pour guerre, dressèrent-ils à leur tour dès le principe, comme ils dressent encore aujourd'hui, des embûches aux blancs ou *brancos*, ainsi qu'ils les appellent, qui vont leur faire la chasse. Ils creusent des trous dans les sentiers et dans les bois; ils y fichent de gros pieux empoisonnés, par-dessus lesquels ils placent en travers, et couverts de feuilles ou de terre, de légers bâtons pourris. Lorsqu'un branco vient à tomber sur un de ces épieux, il y trouve une mort inévitable, d'autant plus que les Indiens ont soin de l'achever pour faire ensuite de son corps un odieux festin.

Oui, ces Indiens, et certes ce n'est pas le plus beau de leur histoire, sont encore cannibales. Il est vrai, dit un autre voyageur anglais qui a descendu l'Amazone depuis sa source jusqu'à son embouchure, trajet de plus de 1,200 lieues; il est vrai, dit-il, que la faim seule les détermine à manger un des leurs. Quand cette faim réclame un horrible repas, le propriétaire de la victime secrètement choisie lui souffle, par un tube appelé *pucuna*, une flèche empoisonnée qui le fait tomber raide mort. Ces Indiens, nourris sans doute des récits de leurs aïeux relativement à la cruauté des Espagnols, ont conservé aux descendants de ces derniers une haine si grande, qu'ils aiment mieux se manger entre eux que de recourir dans les jours de disette à la compassion des brancos. Un de ceux-ci voulut un jour acheter une jeune fille indienne dans l'espoir de lui sauver la vie, car il venait d'apprendre qu'elle allait périr; elle préféra rester pour être le même soir dévorée par ses propres parents.

Nous avons tout à l'heure parlé du danger que l'on court le long de l'Amazone en voyageant, à cause de la rencontre des bêtes féroces, surtout des tigres, qui paraissent être fort nombreux sur les rivages supérieurs de ce fleuve. Le voyageur anglais Parish vit au village de Tabitinga un jeune Indien d'environ six pieds de haut, qui portait sur sa tête et sur son bras gauche les marques d'un combat qu'il avait soutenu trois ans auparavant contre un tigre de la plus grande espèce. Il faut se rappeler toutefois que l'espèce américaine est loin d'égaler celle de l'Asie. Voici comment ce combat eut lieu.

Cet Indien, traversant une clairière, vit le tigre couché sous un arbre. Selon l'usage du pays, et intrépide de sa nature, il marcha droit vers l'animal en lui adressant la parole : « Oh! mon ami, lui dit-il, est ce « toi? Il y a longtemps que je te cherche; nous avons « un vieux compte à régler ensemble : tu m'as enlevé « plus de vingt moutons. Attends que j'aille quérir « mes armes, et je reviens sur-le-champ te retrouver. » En effet, l'Indien courut à sa chacra ou métairie, prit ses flèches et un long couteau renfermé dans une gaîne de cuir. Quand le tigre le vit arriver ensuite armé de son pucuna, il pensa qu'il était temps de déguerpir et, se levant d'un bond, il se mit à fuir. L'Indien, en le suivant, reprit le fil de la conversation, que l'animal ne semblait pas comprendre ou trouver de son goût. « Quoi! lui disait l'Indien, te voilà parti! « Mais tu ne t'en iras pas si aisément; il faut que nous « causions encore ensemble avant de nous séparer. » En ce moment, le tigre, que la voix du chasseur ou la vue de ses armes avait inquiété, fit un bond et sauta sur les branches de l'arbre sous lequel il était. Il y eut une courte pause, à la suite de laquelle l'Indien commença à faire usage de son pacuna pour souffler sur le tigre des flèches empoisonnées; mais, soit que le venin fût trop vieux, soit que la peau de l'animal fût trop dure et trop garnie de poils lustrés, ces flèches ne produisirent aucun effet décisif. Cependant, l'animal, fatigué de ses attaques ou de ses agaceries, se jeta en bas de l'arbre et se mit à courir.

C'est alors que le chasseur voulut lui barrer le chemin. Le tigre, dont les réponses s'étaient jusque-là bornées à des grincements ou grognements, prit l'offensive. Le pucuna devenant inutile, l'Indien crut devoir songer à s'armer de son couteau. Mais quelle fut sa surprise! il le chercha vainement, le glaive s'était échappé de la gaîne de cuir, et perdu dans la rapidité de sa marche.

Le désespoir donne du courage, et cet homme n'en manquait pas; outre qu'il était d'une force peu commune. Il resta donc ferme sur ses jarrets et se mit en garde. Le tigre essaie de s'élancer sur lui, et l'homme, qui se souvient que l'animal a sur le corps une partie sensible, lui applique au nez un bon coup de poing, en tenant son bras gauche tendu et en continuant de lui parler : « Je suis sans armes, mais je ne suis pas « battu; ne vois-tu pas que je n'ai nulle peur de toi? » Le tigre s'élance de nouveau, et reçoit un nouveau coup de poing du boxeur indien à l'endroit que le tigre, comme le chat, le cheval ou le chien, paraît avoir si tendre. Le combat se prolongea ainsi jusqu'à l'instant où l'animal furieux saisit le bras gauche de l'homme et le mordit de part en part. Heureusement, un autre coup de poing, administré sur le museau, fit lâcher prise au quadrupède, sans qu'il eût attaqué l'os du bras; mais l'animal jeta ensuite une de ses pattes sur la tête du chasseur, et la griffe si redoutable du monstre déchira la peau de cet homme jusqu'au crâne. Enfin le chasseur allait probablement succomber lorsque son frère, qui avait entendu ses cris, accourut et, étant mieux armé que lui, perça de sa lance le tigre par le milieu du corps.

L'Indien, si dangereusement blessé et tout couvert de sang, eut encore la force de revenir sans nulle aide au village. Les habitants, émerveillés d'une telle valeur, proclamèrent leur compatriote le brave des braves. Ils coururent chercher le tigre, dont la peau fut en triomphe suspendue au toit de la hutte de celui qui avait soutenu pendant trois heures entières un combat aussi périlleux.

Il y aurait encore à citer bien d'autres coutumes des Indiens de l'Amazone; mais en voilà peut-être assez pour n'inspirer ici à personne la fantaisie d'importer parmi nous l'usage des chemises d'écorce ou des flèches empoisonnées, et surtout le désir d'imiter les luttes d'homme à tigre. Gardons plutôt nos toilettes, nos fusils Robert, et même, puisque l'époque le veut, jusqu'à nos mélodrames, et suivons notre voyageur aux rives du Rio de la Plata.

La plupart des matériaux de l'ouvrage de Woodbine Parish ont été rassemblés durant un long séjour officiel de l'auteur dans le pays auquel ils ont rapport. Plusieurs chapitres, relatifs aux établissements des anciens Espagnols sur la côte de Patagonie et aux explorations faites par eux et leurs successeurs, surtout, en dernier lieu, dans les pampas méridionales de Buenos-Ayres, jetteront quelque lumière nouvelle sur les progrès de la géographie dans cette partie du Nouveau-Monde. Bien que le temps de la résidence de M. Parish, qui a écrit ce voyge, remonte à 1821, quelques-uns des documents recueillis par lui ne datent que de 1837; d'où l'on peut conclure que les aperçus, ainsi publiés en 1838, contiennent tout ce qu'il est possible d'offrir de plus récent, ou du moins de plus authentique sur le sujet dont il s'agit.

Les Provinces-Unies de la Plata, ou, comme on les appelle aussi quelquefois, de la république Argentine, à cause des paillettes d'argent que les premiers explorateurs découvrirent dans le sable de la rivière, comprennent, à l'exception du Paraguay et de la Banda

orientale ou république de Montevideo (deux États devenus séparés et indépendants), toute cette vaste étendue de territoire qui se trouve entre le Brésil et la Cordillère du Chili et du Pérou, du 22e au 41e degré de latitude méridionale.

L'établissement le plus austral des Buenos-Ayriens est aujourd'hui la petite ville del Carmen, sur le Rio-Negro. Les Indiens possèdent sans trouble tout le sol qui s'étend au-delà jusqu'au cap Horn.

Les limites de la république Argentine sont : au nord, la Bolivie: à l'ouest, le Chili; à l'est, le Paraguay, la Banda orientale et l'océan Atlantique; et au sud, les territoires indiens de la Patagonie. L'ensemble de la superficie contient 726,000 milles carrés anglais, avec une population de 6 à 700,000 habitants.

Ce total ne comprend pas les Indiens indépendants qui occupent le territoire sur lequel la république se réserve son droit de suprématie.

La population de la Banda orientale, qui augmente rapidement, est évaluée à 120,000 âmes, et celle du Paraguay à 250,000 seulement, quoique des personnes qui ont été dans le pays la portent à 500,000 habitants.

La république est actuellement divisée en treize provinces. Elles se gouvernent par elles-mêmes et sont, jusqu'à un certain point, indépendantes les unes des autres, quoique, pour toutes les affaires générales et nationales, elles soient constituées en congrès fédéral.

Faute d'un pouvoir national exécutif plus défini, le gouvernement provincial de Buenos-Ayres est temporairement chargé de la direction des affaires de l'Union avec les puissances étrangères, et de toutes les matières générales qui appartiennent en commun à la république.

Le pouvoir exécutif de ce gouvernement, constitué en 1821, est dans les mains du gouverneur ou capitaine général, ainsi qu'on l'appelle, assisté d'un conseil de ministres nommés par lui; il demeure responsable envers la junte ou législature assemblée de la province qui l'a élu. La junte elle-même consiste en quarante-quatre députés, dont la moitié est renouvelée annuellement par l'élection du peuple.

Géographiquement, les treize provinces qui forment aujourd'hui la république Argentine peuvent être divisées en trois sections principales, savoir : 1o provinces du littoral ou de l'est; 2o provinces centrales ou du nord; 3o provinces à l'ouest de Buenos-Ayres, communément appelées provinces de Cuyo.

Les provinces du littoral sont Buenos-Ayres et Santa-Fé, à l'ouest, ou sur la rive droite du Parana; puis Entre-Rios et Corientes, à l'est, ou sur la rive gauche du même fleuve. Celles du centre, sur la grande route du Pérou, sont Cordova, Santiago-del-Estero, Tucuman et Salta, provinces auxquelles on peut ajouter Catamarca et La Rioja. Celles qui se trouvent à l'ouest de Buenos-Ayres, et qui auparavant formaient l'intendance de Cuyo, sont San-Luis, Mendoza et San-Juan.

Sous le régime espagnol, la vice-royauté de Buenos-Ayres comprenait, outre ces treize provinces, celles du Haut-Pérou, formant aujourd'hui la république de Bolivie, et de plus le Paraguay et la Banda orientale, immense juridiction bien inférieure encore à celle des vice-rois du Pérou, dont l'autorité nominale s'étendait du Guayaquil au cap Horn, sur 53o de latitude, embrassant presque tout le climat habitable sous le soleil, c'est-à-dire non-seulement des nations innombrables, parlant diverses langues, mais encore toutes les productions que la terre puisse fournir aux besoins de l'homme.

Dans les premiers temps de la lutte contre le joug espagnol, la vice-royauté de Buenos-Ayres maintint son unité; mais dès l'année 1820, l'impopularité des mesures du directoire et du congrès national amena une dissolution et des séparations devenues ensuite définitives. Les conquêtes de Bolivar dans le Haut-Pérou y établirent la république dotée du nom de ce fameux guerrier; déjà le Paraguay s'était émancipé pour retomber sous le despotisme du docteur Francia, et plus récemment la Banda orientale, ou province de l'Uruguay ou de Montevideo, s'est aussi constituée en république indépendante. Ce qui reste aujourd'hui de ladite vice-royauté, sous le nom collectif de république Argentine ou de Rio de la Plata, est encore loin d'être homogène; il y a fréquemment encore des soulèvements contre le gouvernement central.

La rivière de la Plata fut d'abord, comme on le sait, nommée du nom de Solis, qui y entra le premier en 1515. Quelques années plus tard, Sébastien Cabot, l'ayant remontée jusqu'à sa jonction avec le Parana, trouva des ornements d'argent parmi les naturels, et en conclut ou fit croire à ses compagnons que ce métal abondait sur les rives de ce fleuve, qui reçut alors la fausse appellation de *Plata*, qu'il a depuis conservée.

Ainsi, par une étrange coïncidence, les deux plus grandes rivières de l'Amérique du Sud, et deux des plus grands fleuves du monde, celui de la Plata et celui des Amazones, tirent leur nom de la fiction plutôt que des courageux aventuriers Solis et Orellana, qui les ont fait connaître, et auxquels cet honneur baptismal revenait si légitimement. Ces deux intrépides découvreurs perdirent la vie en poursuivant le cours de leurs recherches respectives; leur mémoire est presque effacée, et il n'a jamais existé d'argent sur la Plata, ni d'Amazones réelles sur le fleuve de ce nom.

A une distance de 100 milles en mer, le navigateur aperçoit le courant écumeux de la rivière de la Plata, et en remarque la puissance sur les eaux de l'Océan lui-même. Son embouchure, du cap Sainte-Marie au cap Saint-Antoine, offre une largeur de 170 milles. Plus avant, c'est-à-dire entre Sainte-Lucie, près de Montevideo, et le point de Las Piedras, sur sa rive méridionale, où son eau est généralement douce, la largeur est de 53 milles : c'est le double de celle de Douvres à Calais. Mais, pour trouver positivement l'eau douce, il faut encore naviguer, depuis la mer, près de 200 milles géographiques avant d'atteindre l'ancrage de Buenos-Ayres, lequel n'est propre qu'aux navires d'un faible tonnage; ceux qui tirent plus de 15 ou 16 pieds d'eau doivent s'arrêter 7 ou 8 milles plus bas. A 24 lieues au nord, se fait la première jonction des rivières du Parana et de l'Uruguay; la seconde union s'accomplit à 14 lieues de Buenos-Ayres.

VILLE DE BUENOS-AYRES ET SES HABITANTS.

Ce n'est que des pozos ou des routes intérieures que la ville de Buenos-Ayres devient visible dans toute son amplitude, le long d'une chaîne de collines légèrement élevées (1), qui bordent la rivière. Les tours des églises et, çà et là, l'umbu solitaire au faible ombrage, rompent la monotonie d'un paysage presque au niveau de l'horizon du fleuve. Aucun arrière-terrain, aucune montagne, aucun arbre, ne se montrent au-delà; une plaine continue se déploie devant vous sur une distance de près de 1,000 milles, ou plus de 300 lieues, jusqu'à la Cordillère du Chili.

Les moyens de transport du rivage à la ville consistent en charriots avec une paire de roues de 7 à 8 pieds de haut, conduits par des bœufs ou des chevaux; quelques-uns de ces attelages n'ont qu'un cheval, et alors la voiture ressemble à une grosse brouette qui pivote à volonté autour du guide.

Cependant, lorsqu'on est entré dans Buenos-Ayres, la fâcheuse idée qu'avaient laissée dans notre esprit

(1) Cette élévation, d'après Nunez, est de 34 pieds au-dessus du niveau du fleuve. A. M.

ces grossiers attelages fait place à des impressions bien différentes. A mesure qu'on avance, on est frappé de la régularité des rues et des édifices, de l'aspect des églises, de l'apparence riante des maisons blanchies en stuc, et spécialement de l'air de contentement et de liberté de la population, qui contraste d'une manière si étrange avec la populace misérable, mendiante, esclave, de Rio-Janeiro.

La fondation de Buenos-Ayres remonte à l'an 1580; mais cette ville ne devint le siége d'une vice-royauté qu'en 1776, époque où elle fut détachée du gouvernement du Pérou. En 1767, lors du passage de notre célèbre navigateur Bougainville, elle ne comptait guère que 20,000 habitants; en 1748, elle en avait environ 50,000; en 1795, 60,000; en 1800, 71,000; en 1824, 81,136; et aujourd'hui, 1853, la population de la province paraît dépasser 200,000 âmes, dont 100,000 appartiendraient à la capitale.

Le nombre des étrangers fixés à Buenos-Ayres est de 12 à 20,000, dont les deux tiers sont Anglais et Français, à peu près en proportions égales; le reste est composé d'Italiens et d'Allemands.

Une population ainsi mêlée et en contact journalier avec les étrangers ne saurait offrir un type ou caractère bien spécial. En effet, les Buenos-Ayriens des meilleures classes se distinguent à peine dans leur mise des négociants français et anglais établis parmi eux; et de leur côté, les dames buenos-ayriennes adoptent à l'envi les dernières modes de nos dames parisiennes. Ce n'est que hors de la maison qu'on remarque une différence : alors la mantille et le châle, jetés négligemment sur les épaules, dominent sur le bonnet et la pelisse d'Europe.

Parmi les hommes, Buenos-Ayres compte des poètes dont les productions honorent la langue espagnole. Une collection, sous le titre de *la Lyre argentine* (la Lira argentina), a paru en 1823, et elle est digne en effet de remarque.

Les Buenos-Ayriens, dans leurs habitudes ordinaires, subissent naturellement l'influence du climat; ils sont donc un peu indolents et aiment peu l'industrie. Presque tous ceux des hautes classes portent le titre de *docteurs;* mais cela indique seulement celui qui a reçu une éducation libérale, c'est-à-dire a été aux écoles.

Le droit et la médecine occupent beaucoup de monde; les employés civils et militaires sont également très nombreux. Le clergé a perdu de son influence depuis qu'il est salarié par l'État. Le commerce et le négoce, à Buenos-Ayres, sont les principales sources de travail du peuple, quoique les importations et les exportations soient presque entièrement laissées aux mains des étrangers, qui n'abandonnent que le détail aux indigènes. Ceux-ci réunissent, préparent et apportent à la vente les produits du sol, et débitent les articles importés des pays étrangers.

Les artisans et les mécaniciens forment aussi une classe nombreuse, comme on peut le supposer, dans un pays où l'on manque de tout, et où personne ne se sent porté à faire grand'chose. C'est ici que l'Européen a un avantage décidé sur le naturel, à cause de ses habitudes industrieuses; car il n'a pas besoin de sieste en plein jour, et il travaille pendant que les indigènes de toutes les classes, riches et pauvres, sont plongés dans le sommeil. Il ne saurait manquer de réussir, pourvu qu'il évite les cabarets, ce qui est difficile, puisqu'il en trouve à chaque coin de rue; il n'y en a guère moins de 600 ouverts toute la journée. Voici, au reste, la liste des divers états dans la seule ville de Buenos-Ayres en 1837 : 358 magasins de gros; 384 de détail; 323 tailleurs, cordonniers, modistes et merciers; 6 libraires; 598 pulperias ou débits de boissons; 26 billards, 44 hôtels, tavernes et restaurants; 29 chimistes et apothicaires; 76 boulangers et marchands de farine; 44 baracas ou magasins de peaux; 33 chantiers; 13 écuries où l'on tient des chevaux de louage; 6 carrossiers; 874 charriots et voitures assujétis aux droits.

Quiconque aime le travail en trouve à Buenos-Ayres, où les besoins alimentaires sont d'ailleurs si aisés à satisfaire, le bœuf ne se vendant qu'un sou la livre, et les basses classes ne vivant que de viande.

Buenos-Ayres, comme toutes les autres villes de l'Amérique espagnole, a été bâtie sur un plan uniforme, prescrit alors par le conseil des Indes, et consistant en rues alignées au cordeau, coupées à angles droits à chaque 150 verges, en couvrant, d'après la construction particulière des maisons, deux fois plus de terrain que n'en exigerait une ville européenne pour le même nombre d'habitants.

Sauf les églises, dont l'intérieur est d'une grande richesse, il n'y a rien de remarquable dans le style des édifices publics. Les maisons particulières manquent généralement de ce que nous appelons le confortable. Les chambres, en beaucoup d'endroits, n'ont encore qu'un simple brasier au milieu ; les cheminées étaient considérées comme donnant de l'humidité et du froid; et on commence à peine à imiter en cela les Européens. Naguère encore toutes les murailles étaient nues et blanchies; elles sont maintenant couvertes de tous les plus beaux papiers peints de Paris, et les meubles d'Europe garnissent tous les appartements. Les grilles anglaises, garnies de charbon amené de Liverpool comme lest, échauffent les appartements à plus bas prix qu'à Londres même, et elles ont certainement contribué à assainir les habitations et à rendre la santé meilleure dans une ville dont le ciel est neuf jours sur dix affecté par les brouillards de la rivière. Les indigènes commencent à mieux construire leurs habitations, et à leur donner plusieurs étages pour économiser le terrain, d'où l'on peut conclure qu'avant peu la ville de Buenos-Ayres aura infiniment gagné sous le rapport de son architecture et de ses embellissements, ainsi que sous celui des commodités de la vie.

Il lui restera pourtant toujours quelque chose d'indigène, comme, par exemple, les barreaux de fer aux fenêtres pour mettre à l'abri des voleurs les habitants endormis dans leurs lits, les croisées ouvertes, la nuit, à cause de la chaleur. Ces voleurs déploient, durant l'obscurité, une telle adresse, que souvent l'on se réveille sans retouver ses vêtements. M. Parish cite un jeune couple qui fut dépouillé de cette manière, et qui, le lendemain matin, dans l'attitude embarrassante de nos premiers parents après le péché, ou dans celle d'Ulysse après son naufrage, attendit qu'on voulût bien le tirer d'embarras.

On croirait difficilement qu'à Buenos-Ayres l'article le plus cher est l'eau, bien qu'on ne soit qu'à cinquante pas du fleuve. Celle qu'on obtient des sources est saumâtre et mauvaise, et il n'existe aucune citerne ni aucun réservoir public, bien que la ville soit fort peu élevée au-dessus du niveau de la rivière, et que rien ne serait plus facile que d'en faire arriver par les moyens artificiels les plus ordinaires. Quelques propriétaires ont des conduits pour recueillir l'eau de pluie tombée sur les terrasses plates de leurs maisons, et qui suffit aux besoins habituels; mais les basses classes, qui ne peuvent faire de telles dépenses, sont à la merci des individus qui amènent sur de monstrueux charriots attelés de bœufs l'eau puisée dans le fleuve, et qui n'est potable qu'au bout de vingt-quatre heures, quand elle a déposé ses boueux sédiments.

Les principales rues de Buenos-Ayres sont aujourd'hui passablement pavées avec du granit tiré des îles voisines et notamment de l'île Martin-Garcia. Auparavant, l'on pouvait à peine marcher dans ces rues tantôt poudreuses et tantôt boueuses, et où les bœufs et les chevaux ne traînent qu'avec une grande difficulté leurs charges; dans quelques rues encore ces animaux succombent sous le faix, et pourrissent dans une sorte de mare qui s'est formée au milieu d'elles.

Le climat de Buenos-Ayres est sujet à de notables

et subites variations. Pendant la plus grande partie de l'année règnent les vents du nord, qui sont humides et rendent le feu nécessaire. Pourtant la glace est rare ; mais les effets de l'humidité sont dangereux dans les lieux rapprochés du fleuve. Plus loin, c'est-à-dire dans les pampas, elle n'exerce aucune influence sur la santé des gauchos ou naturels qui y couchent en plein air sur la dure. A Buenos-Ayres, contrairement à ce qui a lieu dans d'autres pays, l'hiver est le temps de la plus grande humidité, parce que rarement la température est assez basse pour faire congeler la vapeur. Le ciel offre ordinairement le plus bel aspect, et l'air a une grande transparence. La plus grande chaleur est en janvier de 24 à 25° Réaumur.

Nous venons de citer les vents du nord comme nuisibles : celui qu'on nomme le vent chaud du nord excite l'irritabilité, et amène des querelles parmi le peuple bien plus fréquemment que dans aucun autre temps de l'année. Ce vent gâte la viande, fait cailler le lait, et rend le pain mauvais. Chaque indigène se plaint, et lorsqu'on l'interroge sur la cause de son mal, sa seule réponse est celle-ci : « *Senor, es el viento norte :* monsieur, c'est le vent du nord. » Nombre de gens parcourent les rues, les tempes garnies de gros haricots verts, qu'ils jugent propres à calmer les maux de tête.

Heureusement, le *pampero* ou vent d'ouest vient terminer brusquement ces souffrances : c'est une brise rapide qui rompt le calme de l'air, et balaie devant lui tous les miasmes. Ce vent, qui arrive des Andes, traverse les pampas, et atteint Buenos-Ayres, où il souffle encore quelquefois comme un ouragan.

Pendant la chaleur, le spectacle le plus burlesque et le plus grave à la fois attire les regards de l'étranger vers le fleuve, où, le soir spécialement, une grande partie de la population, hommes, femmes et enfants pêle-mêle, se tiennent par centaines jusqu'au cou dans l'eau. Si, comme cela arrive souvent, le pampero souffle tout-à-coup sur une telle assemblée, la confusion qui s'ensuit est plus facile à imaginer qu'à dépeindre ; heureux ceux qui ont mis leurs vêtements sous la garde de quelqu'un ; autrement, et avant que les baigneurs soient sortis de l'eau, tout est balayé et emporté par cette brise rafraîchissante. Ils doivent encore bénir le ciel d'en être quittes à ce prix ; car d'ordinaire le pampero est accompagné d'un nuage de poussière qui, produisant en plein jour momentanément une complète obscurité, entraîne et noie alors les baigneurs dans le courant du fleuve, avant qu'ils aient pu regagner le rivage. Enfin, si le tonnerre se joint au pampero, des centaines de victimes périssent quelquefois sous les coups de ce terrible ouragan, alternativement sombre et lumineux, auquel heureusement succède bientôt un ciel frais et serein. Les indigènes, naturellement de bonne humeur et sans souci, s'amusent des accidents les plus légers, et oublient les plus graves, remplis d'ailleurs de cette croyance, qu'à tout prendre ils sont encore favorisés, puisqu'ils se trouvent exempts des maladies épidémiques des autres pays.

Après avoir tracé l'histoire des établissements espagnols sur la côte de Patagonie, et rappelé les explorations et découvertes opérées dans l'intérieur des terres, avant et depuis la déclaration d'indépendance des provinces unies du Rio de la Plata ; après avoir ensuite indiqué l'aspect géologique des pampas, et les restes fossiles d'animaux terrestres qu'on y a découverts, l'auteur du voyage que nous analysons passe à la description desdites provinces, en donnant préalablement une idée de l'importance des rivières qui sillonnent le sol de l'union fédérative.

La première des rivières est le Paraguay, qui, en se mêlant au Parana, venant du nord-est, prend, au-dessus de la ville de Corientes, le nom de Parana, et le conserve jusqu'à sa jonction avec l'Uruguay, à quelques lieues au-dessus de Buenos-Ayres, où les deux rivières n'en forment plus qu'une seule sous le nom de Rio de la Plata (1). Le Paraguay a ses sources entre les 13e et 14e degrés de latitude méridionale, dans ces chaînes de montagnes qui, bien que d'une médiocre élévation par elles-mêmes, paraissent se lier à celles du Pérou et du Brésil, et constituer les réservoirs de quelques-unes des principales rivières de l'Amérique du Sud. De leur versant septentrional dépendent les plus considérables des affluents de la Madéra et de la Tapajos, et autres vastes courants qui se jettent dans l'Amazone ; tandis que, d'un autre côté, tous ceux qui coulent vers le sud trouvent leur issue dans le Paraguay. Une foule de courants navigables lui arrivent de l'est, à mesure qu'il traverse le riche territoire brésilien. Il lui en arrive aussi de l'ouest, notamment le Pilcomayo, par 25° 2' de lat. S., près de l'Assomption, et le Vermejo, par environ 27°, un peu avant sa jonction avec le Parana proprement dit, lequel plus bas reçoit le Rio-Salado, par 31° 30' lat. S.

Le Paraguay a des inondations périodiques très analogues avec celles du Nil. Ces deux fleuves coulent à peu près à la même distance de l'équateur, vers des pôles opposés, et débouchent par des deltas vers la même latitude.

Le Parana, dans son cours à l'orient du Paraguay, presque parallèle à celui-ci, arrive des provinces du Brésil ; il a plusieurs chutes ou cataractes, et des débordements périodiques qui couvrent une immense étendue de terrain.

L'Uruguay, qui contribue avec le Parana à former le grand estuaire du Rio de la Plata, tire son nom des nombreuses chutes et rapides qui entravent son cours d'environ 300 lieues. Il prend sa source vers le 27e degré de latitude sud, dans les montagnes voisines de la côte de Brésil opposée à l'île Sainte-Catherine.

Albert-Montémont.

(1) Les indigènes l'ont appelé *Parana Gayu*, qui veut dire grand. Dès que cette grande masse d'eau s'est réunie, elle s'étend majestueusement et toujours en augmentant jusqu'à la hauteur des caps Sainte-Marie et Saint-Antoine, distants l'un de l'autre de 40 à 50 lieues. A. M.



Paris. — Imp. Lacour et Comp., rue Soufflot, 16.



Indiens des Pampas.

HEAD.

(1825.)

VOYAGE A TRAVERS LES PAMPAS ET LES ANDES.

PRÉLIMINAIRE.

Je servais en 1825 à Edimbourg, dans le corps des ingénieurs de Sa Majesté britannique, lorsqu'on me proposa d'aller sur les lieux diriger les travaux d'une compagnie formée pour l'exploitation des mines d'or et d'argent que renferment les provinces du Rio de la Plata. Avec la permission du gouvernement, j'acceptai. Au bout de quelques jours consacrés à des préparatifs indispensables, je partis de Falmouth, et je débarquai à Buénos-Ayres une semaine environ après qu'une compagnie de mineurs y était arrivée de Cornish, petite ville du New-Hampshire aux Etats-Unis.

Bientôt, accompagné de deux savants inspecteurs des mines de Cornish, d'un essayeur français qui avait été instruit par le célèbre Vauquelin, d'un contre-maître et de trois simples ouvriers, je traversai les grandes plaines des Pampas pour me rendre aux mines d'or de San-Luis et de là aux mines d'argent d'Uspalata qui sont situées derrière Mendoza, à trois cent quarante lieues au moins de Buénos-Ayres.

Puis, laissant à Mendoza mes camarades de voyage, je revins tout seul des mines à Buénos-Ayres, où je parvins à cheval en huit jours. J'y trouvai, ce à quoi je ne m'attendais pas, des lettres qui m'obligeaient de passer immédiatement au Chili. Je traversai donc encore une fois les Pampas, et reprenant mon escorte à Mendoza où je l'avais laissée, nous franchîmes les Andes et gagnâmes Santiago. Mais, sans nous y arrêter, nous parcourûmes à peu près quatre cents lieues de suite dans différentes directions pour examiner des mines d'or et d'argent. La nuit où je terminai mon rapport sur la dernière mine, nous repartîmes pour de nouveau franchir la Cordillère, et quand nous eûmes à travers les Pampas regagné la capitale des Provinces-Unies, je n'eus rien de plus empressé que de congédier nos mineurs et de retourner moi-même en Angleterre, car j'avais reconnu que les plans de notre compagnie n'étaient pas exécutables.

L'unique objet de mes courses fut donc d'inspecter des mines. Nous descendîmes courageusement au fond de toutes celles qu'on offrait de vendre, et, secondé par les personnes qui m'accompagnaient, je fis de mon mieux un rapport circonstancié sur chacune. Comme, pendant ces courses, les mineurs se croisaient les bras à Buénos-Ayres et que leurs gages n'en couraient pas moins, il était d'absolue nécessité que je visitasse aussi rapidement que possible les divers lieux où j'avais affaire, et je peux dire sans vanité que, l'espace d'environ deux lieues, ce fut contre le temps que je disputai le prix de la vitesse.

Les fatigues que nous eûmes à souffrir durant ces longues expéditions furent extrêmes, au Chili surtout, parce que, quand nous visitâmes les mines situées dans les Andes, nous fûmes exposés à des change-

ments si soudains de climat, que parfois nous étions accablés de la chaleur du soleil dans la matinée, et que la nuit, au contraire, il nous fallait dormir sur cent-vingt pieds de neige. En effet, presque toujours nous dormions sur la dure, ne vivant guère que de bœuf et d'eau.

Je ne crus pas devoir, chemin faisant, tenir un journal régulier, car le pays que je parcourus était ou une immense plaine ou des montagnes désertes. Mais lorsque sur mon passage se rencontra quelque chose d'intéressant, je ne manquai pas de prendre en gros des notes au crayon. C'est, hélas! tout ce que j'ai maintenant à offrir au lecteur.

Description générale des Pampas.

Les montagnes des Andes courent du nord au sud à travers toute l'Amérique méridionale, et par conséquent suivent une direction presque parallèle aux deux côtes de l'Atlantique et de la mer des Antilles, divisant la contrée qui s'étend de l'une à l'autre en deux parties inégales, bornées chacune par un océan et par la Cordillère.

On pourrait de prime abord croire que ces deux contrées, seulement séparées par une chaîne de montagnes, se ressemblent sous toute espèce de rapports; mais la variété est l'attribut de l'omnipotence, et la nature a octroyé à ces deux contrées une différence de climat et de construction géologique qui est fort remarquable.

De la cime des Andes, elle les approvisionne toutes deux d'eau; toutes deux, par la fonte graduelle des neiges, sont arrosées exactement en proportion de leurs besoins; et la végétation, au lieu d'être détruite par le brûlant soleil de l'été, se trouve ainsi, au contraire, nourrie et entretenue par la chaleur même qui menaçait de l'anéantir.

Cependant, l'eau qui coule à travers le Chili vers l'océan Pacifique est gênée tout le long de son cours, et ne se fraie que par force son passage au milieu d'une contrée aussi montagneuse que les hautes terres de l'Écosse ou de la Suisse; mais celle qui descend du versant oriental de la Cordillère arrose une vaste plaine, large de neuf cents milles; et sur le sommet des Andes il est singulier de voir, à droite et à gauche de soi, la neige d'un même ouragan, dont une partie est destinée à courir vers l'océan Pacifique, et l'autre à s'en aller grossir les vagues lointaines de l'Atlantique.

La grande plaine dite des *Llanos*, et plus souvent des Pampas, qui s'étend à l'est de la Cordillière, a, comme je l'ai déjà dit, une largeur de neuf cents milles; et la partie que j'en ai parcourue, quoique tout entière située sous la même latitude, se divise en trois régions complétement différentes de climat et de végétaux. La première de ces régions, qui commence à la sortie de Buénos-Ayres et se prolonge un espace de cent quatre-vingts milles, est couverte de luzerne et de chardons; la seconde, qui se développe sur quatre cent cinquante milles de longueur, produit une herbe magnifique; et la troisième, qui s'avance jusqu'au pied de la Cordillère, est un bois d'arbres bas et de buissons.

Les rivières conservent toutes jusqu'à l'Océan le cours que leur a donné le Créateur; et la contrée entière est en si bel état, que si des cités et des millions d'habitants se trouvaient à l'improviste déposés à des distances et dans des situations convenables, ces bienheureuses gens n'auraient qu'à mener leurs bestiaux paître, et, sans aucune préparation préalable, à labourer telle étendue de terre que leurs besoins exigeraient.

Le climat des Pampas subit l'hiver et l'été une notable différence de température, quoique les variations graduelles en soient fort régulières. Ainsi l'hiver n'y est guère moins froid que le mois de novembre chez nous (1), et la terre au lever du soleil est toujours couverte de gelée blanche; mais la glace a rarement plus d'un pouce d'épaisseur. En été, au contraire, le soleil est d'une accablante chaleur, et sa force se fait rudement sentir à toutes les créatures vivantes. Les tonyous, espèce de casouars, les chiens, bœufs et chevaux sauvages qui peuplent ces plaines, en sont évidemment exténués, et la sieste semble être un repos aussi naturel que nécessaire. Les heures du milieu de la journée ne sont pas propres au travail, et comme les matinées sont froides, mieux vaut travailler pendant celles-ci pour se reposer pendant celles-là.

La différence d'atmosphère entre les villes de Mendoza, San-Luis et Buénos-Ayres, qui cependant reposent toutes trois presque sous la même latitude, est vraiment surprenante. Pour les deux premières, c'est-à-dire dans les régions du bois et de l'herbe, l'air est extraordinairement sec. Aux époques les plus chaudes, il n'y a pas la moindre apparence de transpiration. Les animaux que la chaleur tue gisent sur plaine desséchés dans leur peau, de sorte que souvent, au premier coup d'œil, j'ai été fort embarrassé de savoir s'ils étaient morts ou en vie. Mais dans la province de Buénos-Ayres, qui est la région des chardons et de la luzerne, la végétation annonce clairement l'humidité du climat. Quand il m'arrivait de dormir la nuit à la belle étoile, en me réveillant je trouvais d'ordinaire mon poncho, espèce de converture velue, presque aussi mouillée par la rosée que si je l'eusse trempée dans l'eau, et mes bottes étaient tellement humides que je pouvais à peine les retirer. Les animaux qui meurent dans la plaine sont bientôt en état de putréfaction. Quand pour la première fois on arrive à Buénos-Ayres, les murailles des maisons ruissellent à un tel point qu'il répugne d'y entrer; et le sucre qu'on y trouve, comme aussi tous les sels susceptibles de fusion, est presque fondu. Cette humidité, cependant, ne paraît pas être malsaine. Tandis que d'une part les Gauchos, tribu dont il sera parlé plus bas, et même les voyageurs, se couchent sur la terre sans jamais en être incommodés; de l'autre les habitants de Buénos-Ayres demeurent dans leurs maisons humides sans se plaindre d'affections rhumatismales ni être aucunement sujets à s'enrhumer; et, à coup sûr, ils ont l'air plus robustes et mieux portants que ceux qui vivent dans les régions plus sèches. En somme, la totalité des Pampas, on peut le dire, jouit d'une atmosphère aussi belle et aussi salubre que les parties de la Grèce et de l'Italie les mieux favorisées à cet égard, sans être comme elles sujette au *malaria*.

La seule irrégularité que le climat présente est celle du *pampero*, ou vent du sud-ouest, qui, engendré par l'air froid des Andes, se précipite sur ces vastes plaines avec une telle vélocité, une telle violence, qu'il est presque impossible d'y résister. Mais cette rapide circulation de l'atmosphère a de très heureux effets; et toujours le temps, après une de ces tempêtes, est particulièrement agréable et sain.

La partie méridionale de l'immense plateau situé du côté oriental des Andes est habitée par les Indiens-Pampas, qui n'ont pas de demeure fixe, mais qui errent d'un lieu dans un autre à mesure que l'herbage qui les environne est consommé par leurs bestiaux.

Dans la partie septentrionale et dans le reste des provinces du Rio de la Plata, la population, dont le chiffre est fort peu considérable, se compose ou d'individus isolés ou de gens qui, réunis en petit nombre, vivent ensemble seulement parce qu'ils sont nés les uns près des autres. Leur histoire est assez curieuse. En 1810, aussitôt que, par la défaite des Espagnols, l'indépendance des anciens sujets du gouvernement de Buénos-Ayres fut établie et qu'ils se trouvèrent libres, beaucoup de ces naturels cherchèrent à introduire dans leur pays une forme de constitution propre en même temps à conserver la liberté qu'ils avaient conquise, à favoriser l'accroissement de la population, et à embellir peu à peu la surface d'une des plus intéressantes et plus belles contrées du monde au moyen des arts, des manufactures et des sciences, qu'on lui avait

(1) C'est un Anglais qui parle. A. M.

jusqu'alors refusés; mais la singulière situation des choses présentait les plus sérieux obstacles. Quoique d'immenses espaces de terre fertile n'eussent pas encore ni propriétaires ni cultivateurs, un premier pas avait cependant été fait. De petites villes, de petits établissements, fondés dans l'origine pour l'exploitation des mines, étaient disséminés au travers de cette vaste contrée, à environ deux cents lieues les uns des autres. C'était, comme on voit, le premier trait encore bien incorrect d'un plan de civilisation; néanmoins par pur intérêt personnel chacun donnait un coup d'épaule, et il y avait manifestement progrès. Mais arriva la révolution, qui tout de suite renversa ce frêle édifice, social; car les bases sur lesquelles il reposait ne furent pas assez solides pour supporter le grand système politique que dès lors on adopta. Puis on s'aperçut bientôt que les provinces de la nouvelle république étaient sans hâvre, que la capitale était mal située; et comme la jalousie de l'Espagne avait empêché qu'on ne plantât l'olivier et la vigne, on avait négligé les lieux les plus propices aux productions indigènes du pays, tandis que, pour arracher ses richesses aux entrailles de la terre ou dans d'autres buts aussi inutiles au bien-être des naturels, on avait bâti des villages dans les positions les plus éloignées et les plus inaccessibles. De sorte que les hommes se trouvèrent vivre en communauté sans savoir pourquoi, et parmi des circonstances qui paralysèrent leurs efforts, au milieu d'obstacles qu'ils désespérèrent de surmonter. Leur condition fut donc et est encore très pitoyable. Le climat leur donne de lui-même le peu de choses nécessaires à la vie. Privés de toute communication possible avec le monde civilisé, ils ne peuvent ni profiter des perfectionnements du siècle, ni secouer les erreurs et les préjugés d'une mauvaise éducation politique. Ils n'ont, sous le rapport moral, aucun moyen d'améliorer leurs pays; et, succombant sous le poids de tous ces désavantages, ils cèdent naturellement à des habitudes de paresse et d'inactivité. La ville, ou plutôt le village isolé où ils demeurent, est en général le siége du gouvernement de la province, et ne présente que trop souvent un triste tableau de dissensions civiles. L'élection d'un gouverneur, celle des membres d'une junte qui règle les affaires privées de chaque province, celle aussi d'un député à l'assemblée nationale de Buénos-Ayres, donnent toujours lieu à d'effroyables querelles. Ajoutez que les habitants de tous les districts sont jaloux de leurs voisins, qu'ils ne les désignent jamais que sous le titre de *mala gente*, mauvaises gens, et qu'ils ne sont d'accord que pour porter envie à la puissance de Buénos-Ayres, la capitale.

Les Gauchos, par leur genre de vie, sont naturellement étrangers aux troubles politiques qui sans cesse occupent l'attention des habitants des villes. Le nombre des individus à qui ce nom s'applique est fort petit, et on ne les rencontre qu'à de grandes distances les uns des autres; mais ils sont répandus sur toute la surface de la contrée. Beaucoup d'entre eux descendent des meilleures familles d'Espagne. Ils possèdent de bonnes manières et souvent de très nobles sentiments. La vie qu'ils mènent est sauvage, mais intéressante. En général ils habitent les huttes où ils sont nés, et où leurs pères et leurs grands-pères vécurent avant eux, quoique ces habitations paraissent à un étranger ne réunir qu'assez mal les différentes douceurs du *chez soi*. Elles sont toutes bâties dans la forme la plus simple; car quoique le luxe ait dix mille plans, dix mille degrés d'élévation pour les frêles demeures de ses plus frêles sujets, la hutte est cependant la même dans tous les pays. Il n'y a donc aucune différence entre celles du Gaucho de l'Amérique du Sud et du montagnard d'Écosse, sinon que la première est bâtie de boue et couverte avec de longues herbes jaunes, tandis que la seconde est formée de pierres et protégée par un toit de bruyère. Les matériaux de l'une et de l'autre sont les produits bruts du sol; aussi toutes deux elles se confondent tellement par la couleur avec la surface du pays, qu'il est souvent difficile de les en distinguer, et comme le pas auquel on galope dans l'Amérique du Sud est rapide, et la contrée plate, on découvre rarement une habitation avant d'en être à la porte. Le corral ou parc à bestiaux est d'ordinaire à cinquante ou cent verges de la hutte, et consiste en une circonférence qui en a une trentaine de diamètre. Il est ceint par une multitude de forts et gros pieux dont les bouts sont enfoncés en terre. Sur ces pieux sont habituellement perchés nombre de vautours et d'éperviers à l'air paresseux, et le sol autour de la hutte et du corral est jonché d'os et de carcasses de chevaux, de cornes de bœufs, de laines, ce qui donne à ces lieux l'aspect dégoûtant d'un chenil mal tenu.

Les oiseaux dont il est ici question ne sont nullement sauvages, et on ne les aperçoit guère que dans le voisinage des huttes. Néanmoins j'en ai maintes fois remarqué qui m'ont suivi ou plutôt précédé pendant plusieurs lieues, et qui avec leurs yeux ronds et noirs regardaient fixement ma figure. Elle attirait, je pense, leur attention, parce qu'elle était brûlée par le soleil; et, sans exagération, j'ai souvent cru qu'il n'avaient pas mal l'envie de la goûter. Ils ont l'habitude continuelle d'attaquer les chevaux et les mulets dont le dos est malade, et je les ai vus en plus d'une occasion planer à six pouces au-dessus de ces animaux. Il est curieux de comparer la mine de l'agresseur et celle de la victime : l'épervier vole la tête dirigée en bas et l'œil invariablement fixé sur la blessure; le mulet courbe le dos autant qu'il peut, il rejette les oreilles en arrière, agite la queue, n'ose plus manger, et paraît ne pas savoir s'il doit se dresser sur ses jambes de derrière ou ruer avec celles de devant.

La hutte des Gauchos ne contient généralement qu'une seule pièce où vit toute la famille; garçons, filles, maris, femmes et enfants, vivent pêle-mêle. La cuisine est un hangar détaché à quelques verges de distance. Généralement les murs et les toits de la hutte sont remplis de trous qui vous paraissent d'abord d'étonnantes marques de l'indolence des habitants; mais ils sont destinés à donner en hiver issue à la vapeur du charbon. En été, l'habitation est tellement infectée de puces et de *binchucas*, espèce de punaises aussi grosses que des escarbots noirs, que toute la maisonnée couche à terre devant la porte; et quand le voyageur arrive la nuit, quand après avoir dessellé sa monture il se promène parmi les gens tout endormis de la petite communauté, il peut placer sa selle dite *recado*, sur laquelle il doit reposer, près du compagnon qu'il trouve le plus de son goût. Un admirateur de l'innocence peut s'étendre à côté d'un enfant vermeil, un homme mélancolique ronfler au long d'une vieille femme noire; et celui qui dévoue toute son admiration à la plus belle moitié de l'espèce humaine, poser sans aucun empêchement sa tête à quelques pouces d'une des idoles qu'il adore. Toutefois, il n'a pour se guider dans son choix que les pieds et les jambes nues de tout le groupe des dormeurs, car leurs visages et leurs corps sont entièrement cachés par les fourrures et le poncho qui les couvrent.

En hiver, les mêmes individus dorment dans la hutte, et la scène est des plus bizarres. Aussitôt que le souper du voyageur est prêt, on apporte la grande broche en fer sur laquelle le bœuf a rôti, et on l'enfonce par la pointe dans la terre. Le Gaucho offre alors à son hôte une carcasse de tête de cheval pour s'asseoir. Lui-même et les autres membres de la famille se placent sur des siéges pareils autour de la broche d'où avec leurs longs couteaux, ils enlèvent d'énormes bouchées. Quand je commençai de vivre parmi les Gauchos, je ne pouvais concevoir qu'ils parvinssent à manger si vite des viandes que je trouvais si extraordinairement dures et coriaces; mais un vieillard m'apprit que c'était faute de savoir moi-même quels morceaux choisir, et il m'en découpa aussitôt une tranche qui était des plus tendres. Par la suite, je priai tou-

jours les Gauchos de me servir, et ils souriaient généralement de ce que j'eusse découvert le secret. La hutte est éclairée par une faible lampe où brûle du suif de taureau et chauffée par un feu de charbon. Le long des murs sont suspendus à des os, des brides, des éperons, et divers instruments de chasse. A terre gisent plusieurs masses noirâtres dont l'œil ne peut jamais distinguer clairement la nature; mais quand, accablé de fatigue, je m'asseyais dessus par hasard, tantôt j'entendais un petit enfant crier sous moi, tantôt une jeune femme qui demandait d'une voix douce ce que je lui voulais, ou bien un énorme chien qui s'élançait entre mes jambes. Un jour que je me chauffais les mains au brasier, assis sur ma tête de cheval, regardant le toit noirci de la hutte, plongé dans une rêverie profonde et m'imaginant que j'étais tout-à-fait seul, je sentis soudain quelque chose me toucher, et je vis deux enfants nus et enfumés qui, dans l'attitude de deux crapauds, se perchaient au-dessus du charbon. Ils étaient sortis à quatre pattes de dessous quelque poncho, et je m'aperçus plus tard que beaucoup d'autres personnes dont je n'avais pas soupçonné la présence, ainsi que plusieurs poules occupées à couver, étaient également dans la hutte. Souvent, lorsque j'ai dormi dans de semblables lieux, un coq est monté sur mon dos pour proclamer à haute voix le retour de l'aurore; mais d'ordinaire, dès que le jour paraît, toute la famille se lève.

La vie du Gaucho, depuis l'instant où il vient au monde jusqu'à celui où il en sort, est fort intéressante. Lorsqu'il n'est encore qu'un tout petit enfant, on ne fait guère attention à lui dans la hutte paternelle; on le laisse se balancer dans une peau de bœuf, dont les quatre cornes sont rapprochées au moyen de quatre bandes de cuir et qui est suspendue au plafond. Pendant la première année il se roule à terre sans le moindre vêtement, et plus d'une fois j'ai vu une mère donner pour joujou à un bambin de cet âge un couteau très coupant, long d'un pied. A peine marche-t-il, ses amusements enfantins sont ceux qui le préparent aux occupations de sa future vie. Avec un *lasso*, espèce de piége qui consiste en une corde avec un nœud coulant, il cherche à prendre de petits oiseaux, ou les chiens lorsqu'ils entrent dans la hutte et qu'ils en sortent. Aussitôt qu'il est âgé de quatre ans, il monte à cheval, et dès lors devient utile, car il aide à ramener les bestiaux dans le corral. La manière dont ces enfants se tiennent en selle est vraiment extraordinaire. J'ai souvent remarqué, quand un cheval parvient à s'échapper du troupeau qu'ils sont chargés de conduire, qu'ils le poursuivaient, l'atteignaient, et le forçaient à revenir sur ses pas en le fouettant tout le long du chemin. Vainement l'animal cherche-t-il à se détourner ou à fuir; toujours ils tournent avec lui, toujours ils restent près de lui, et c'est un fait curieux dont j'ai plus d'une fois été témoin qu'un cheval monté est toujours capable d'atteindre un cheval libre.

Les amusements et les occupations du jeune Gaucho ne tardent pas à devenir plus mâles. Se moquant des biscacheros, terriers de l'animal appelé le *biscacho*, qui minent les plaines en tous sens et qui sont fort dangereux, il galope après l'autruche, le gama, le lion et le tigre; il les terrasse avec ses balles, et avec son lasso il aide chaque jour à attraper les bestiaux sauvages et à les mener vers la hutte paternelle où ils doivent être ou tués ou marqués. Il dompte les jeunes chevaux de la manière que j'ai décrite, et souvent à ces exercices il passe plusieurs jours loin du logis, changeant de monture aussitôt que la sienne est fatiguée, et dormant sur la terre. Comme sa nourriture est constamment du bœuf et de l'eau, sa constitution est si robuste qu'il peut endurer de grandes fatigues; et les distances qu'il parcourra, le nombre d'heures qu'il restera de suite à cheval, sont à peine croyables. Il apprécie à sa juste valeur l'indépendance illimitée d'une vie pareille; et ne connaissant aucune sorte de sujétion, dans son esprit germent souvent des idées de liberté aussi nobles qu'innocentes, quoique naturellement elles se ressentent beaucoup de ses sauvages habitudes. En vain chercheriez-vous à le convaincre des jouissances et des avantages d'une vie plus civilisée, il pense obstinément que le plus noble effort de l'homme est de s'élever à quelques pieds de terre et de chevaucher au lieu de marcher; que ni les riches habits ni la diversité des mets ne peuvent suppléer au manque d'un cheval, et que l'empreinte d'un pas humain sur le sol est le symbole de la barbarie.

Le caractère du Gaucho se montre souvent sous l'aspect le plus honorable. Il est toujours hospitalier. A sa hutte le voyageur est sûr d'obtenir un accueil amical; même, en plus d'une occasion, il sera reçu avec une dignité naturelle de manières qui est fort remarquable, et qu'il ne doit guère s'attendre à rencontrer dans une cabane d'un air aussi misérable. Toutes les fois que je suis entré chez lui, le Gaucho s'est poliment levé pour m'offrir son siége; mon habitude était de refuser d'abord; mais après beaucoup de compliments et de salutations, il fallait toujours que je finisse par accepter son offre, à savoir le squelette d'une tête de cheval. Il est bizarre de les voir invariablement s'ôter leurs chapeaux les uns aux autres, lorsqu'ils entrent dans une pièce qui n'a point de fenêtre, dont la porte est en cuir de bœuf, et le toit tout percé.

La condition des femmes est ce qu'il y a de plus curieux. Elles n'ont littéralement rien à faire. Les grandes plaines qui les environnent sont trop peu attrayantes pour qu'elles aillent s'y promener pour rien; il est rare qu'elles montent à cheval, et leur vie, à elles, n'est certes qu'indolence et inactivité. Elles ont toutes cependant de la famille, qu'elles soient mariées ou non; et un jour que par hasard je demandais à une jeune femme qui allaitait un tout petit enfant quel en était le père : « *Quien sabe?* qui sait ? » me répondit-elle en riant.

La religion qui presque seule, malgré la tolérance de tous les autres cultes, soit professée dans les provinces du Rio de la Plata, est le catholicisme; mais la forme en est bien différente selon les différents endroits. Sous la domination des Espagnols, les moines et les prêtres exerçaient partout une très grande influence; et la dimension des églises de Buénos-Ayres, de Lucan, de Mendoza, prouve quel pouvoir, quelles richesses ils possédaient, et quelle monstrueuse ambition était le mobile de leur conduite. C'est un triste spectacle que de voir une multitude de petites et misérables huttes entourer une cathédrale, dont la hautaine élévation est un contre-sens formel avec l'humilité de la religion chrétienne; et on ne peut s'empêcher de la comparer à la modeste église des villages d'Angleterre, dont l'extérieur et l'intérieur tendent plutôt à rendre humbles l'arrogant et le superbe, tandis qu'elle offre au paysan l'agréable ressemblance de sa propre maison.

Au surplus, la puissance du clergé, comme on s'en doute, a beaucoup perdu depuis la révolution. A Buénos-Ayres, la plupart des couvents ont été déjà supprimés, et le vœu le plus général de presque tous les partis est pour la prompte suppression du reste. De temps en temps, vous apercevez encore un vieux moine mendiant, vêtu d'une méchante haire grise et couvert de crasse; mais tandis qu'il se promène dans les rues, la tête basse et les yeux piteusement fixés à terre, ses joues maigres et creuses montrent que son autorité est détruite, sa puissance anéantie. Les églises ont perdu leur argenterie, les cierges sont jaunes, les tableaux sont détestables, et les statues ne sont habillés que de grosses indiennes anglaises. Aux jours de fêtes majeures, cependant, on voit les dames de Buénos-Ayres, parées de leurs beaux atours, se rendre aux offices, suivies d'un petit domestique nègre, en livrée jaune ou verte, qui porte roulé dans ses bras un tapis anglais, toujours des plus brillantes couleurs, sur lequel sa maîtresse s'agenouille, tandis qu'il se tient

lui-même derrière elle. Mais en général les églises sont désertes et on n'y rencontre personne autre qu'une ou deux vieilles femmes qui marmottent à la grille d'un confessionnal.

Buénos-Ayres.

La capitale des Provinces-Unies du Rio de la Plata est loin d'offrir une résidence agréable aux personnes accoutumées à toutes les commodités des villes d'Europe. L'eau d'abord y est détestable, fort rare et par conséquent chère. Les rues sont mal pavées et malpropres, et jamais je ne suis entré dans de plus vilaines maisons. Les murailles en sont toujours, vu le climat, humides, et moisies, et ne peuvent garder aucune peinture. Les planchers ne sont jamais couverts que de carreaux mal joints, presque tous fendus, et plus hauts les uns que les autres. Les toits n'ont pas de plafonds; et les habitants, pour se chauffer, ne savent que boire du maté bouillant, ou s'entasser autour d'un feu de charbon qu'ils laissent préalablement dehors jusqu'à ce que le gaz de l'acide carbonique se soit dégagé.

Quelques-unes des principales familles de Buénos-Ayres meublent leurs appartements d'une manière très coûteuse, mais qui n'a rien de commode, rien même d'élégant. Sur le plancher de briques est étendu un brillant tapis de Bruxelles; des poutres du plafond descend un superbe lustre, et contre les murailles mouillées qu'on badigeonne de blanc sont rangés un grand nombre de somptueux fauteuils à la mode de l'Amérique du Nord. Il y a aussi un piano-forté anglais et quelques vases de marbre, mais on ne soupçonne pas l'art de grouper un mobilier qui réunisse l'utile à l'agréable. Puis, les dames restent assises, le dos contre les murailles, sans avoir, à ce qu'il semble, aucun moyen de s'occuper; et quand un étranger va leur rendre visite il est fort surpris de voir qu'elles ont la déshonnête habitude de ne jamais se lever de leurs siéges. La société de Buénos-Ayres se compose d'Anglais, de Français et de quelques Allemands, qui sont tous venus s'y établir pour se livrer au commerce. Ces négociants ne sont cependant en général que les agents de maisons européennes; et comme leurs coutumes sont celles des Espagnols de l'Amérique du Sud, leur nourriture, et les heures auxquelles ils mangent diffèrent de celles des Anglais et des Français; il ne paraît pas y avoir beaucoup de relations entre eux.

A Buénos-Ayres, vous rencontrez rarement les hommes et les femmes qui se promènent ensemble. Au théâtre ils sont tout-à-fait séparés, et rien n'est plus triste que de voir toutes les dames rangées les unes près des autres dans les loges, tandis que les hommes, simples matelots, soldats et marchands, tous membres de la même république, sont entassés pêle-mêle au parterre.

Ce sont les Gauchos qui seuls approvisionnent la ville des denrées dont la consommation est la plus générale dans les ménages. Mais la chose ne se pratique nullement avec cet ordre et cette régularité qu'on admire dans les pays plus avancés en civilisation. Par exemple, le lait, les œufs, le fruit, les légumes, la viande, sont apportés au grand galop par les individus que j'ai dits, et quand un caprice leur vient de rester chez eux il faut bien qu'on s'en passe. Puis toutes ces provisions arrivent mêlées, confondues; et le résultat en est qu'à l'exception du bœuf elles sont plus chères que dans les différentes capitales d'Europe, outre que parfois elles manquent absolument. Un des tableaux les plus bizarres que présentent l'intérieur et les environs de Buénos-Ayres, c'est le jeune Gaucho qui apporte le lait. Sa marchandise est renfermée dans six ou huit grosses bouteilles de terre qui sont suspendues de chaque côté de sa selle. Il n'y a ordinairement pas de place pour les jambes de l'enfant. Son habitude est donc de ramasser ses pieds sous lui, et de chevaucher assis ou plutôt accroupi comme une grenouille. On rencontre ces petits garçons par détachements de cinq ou six: et la manière dont, tout en galopant avec leurs bonnets de drap rouge sur la tête, et leurs ponchos écarlates flottant derrière eux, ils jouent ensemble à certain jeu de hasard au moyen de leurs doigts, est on ne peut plus comique. Les étaux des bouchers sont des charriots couverts qui ne flattent nullement la vue. La viande, dépecée de la plus dégoûtante façon, brandille à chaque cahot, et j'ai vu cent fois une grosse pièce de bœuf qui, attachée par une courroie au derrière d'une de ces voitures, traînait à terre tandis que le chien du maître cherchait à en arracher des lopins. Il m'arriva de quitter Buénos-Ayres au moment où la saison des figues allait finir, et quoiqu'on fût encore au milieu de l'été, on devait dès lors ne plus avoir aucun fruit. La raison que les figuiers des alentours n'en donnaient plus semblait tout-à-fait contenter les habitants, et il me fut impossible de leur persuader qu'ils devraient s'arranger en sorte que les différentes espèces de fruits se succédassent sans interruption sur leurs tables, et ne pas s'en reposer seulement sur les Gauchos. Mais le même manque d'arrangement existe pour mille autres objets. Par exemple, si une personne a loué un carrosse pour aller dîner en ville, et que le soir vous lui demandiez pourquoi il ne vient pas la reprendre, elle vous répondra que c'est qu'il pleut, et que les loueurs d'équipages ne laissent pas sortir leurs chevaux quand il tombe de la pluie.

Quoique les mœurs, les usages, les amusements et les modes des différentes nations changent sans cesse, et en général diffèrent selon les différents climats, on pourrait néanmoins croire dans le premier moment qu'une cérémonie aussi simple que celle de confier à la terre le cadavre d'un mort devrait, en tout pays et en tout lieu, être la même; mais, bien qu'on meure partout semblablement, les funérailles ne se ressemblent point. Combien de fois, dans l'Ancien-Monde, la sottise, la manie dans laquelle une personne a vécu, ne l'accompagne-t-elle pas jusque sous la pierre du tombeau! Combien de fois la conduite sensée d'un vivant n'a-t-elle pas été démentie par la vaine pompe et l'ostentation ridicule dont il a voulu que son cercueil fût entouré! Dans l'Amérique du Sud, les choses se pratiquent tout autrement; et, certes, la manière dont les morts sont ensevelis à Buénos-Ayres m'a paru beaucoup plus étrange qu'aucune autre des coutumes de l'endroit. Depuis peu d'années quelques-uns des principaux habitants se sont fait enterrer dans des bières; mais, communément, les morts sont emportés par un corbillard dans lequel est fixée une bière où on les dépose, puis le cocher part au galop avec le cadavre, et le dépose sous le portail de la Récoléta. Il y a pour les enfants une petite voiture que réellement je pris pour un charriot de charlatan. C'était une légère caisse découverte, sur des roues peintes de blanc, avec de jolis rideaux en soie bleue, et menée avec une effrayante vitesse par un jeune homme en habit écarlate, avec un énorme panache de plumes blanches à son chapeau. Un jour, comme je regagnais à cheval mon logis, je fus atteint par ce charriot, dans lequel il y avait le cadavre d'un petit nègre presque nu. Je l'accompagnai pendant un certain espace de temps, et je vis le corps, tant était rapide le mouvement de la voiture, sauter parfois sur le dos, parfois sur le ventre; souvent un des bras ou une des jambes passaient par les barreaux de la caisse, et il y eut deux ou trois cahots où je pensai réellement qu'il allait en sortir tout-à-fait et tomber à terre. Les convois des riches étaient en général suivis par leurs amis; mais les voitures de deuil, avec quatre personnes dans chaque, pouvaient rarement galoper aussi vite que le corbillard.

Manière de voyager.

Vous avez deux manières de voyager à travers les Pampas, en voiture ou à cheval. Les voitures n'ont de

ressorts ni en bois ni en fer, mais elles sont très ingénieusement suspendues sur de fortes courroies qui les rendent assez douces. Il y en a de deux sortes : l'une est un long charriot, semblable à un fourgon avec une porte par derrière, qui est traîné par quatre ou si chevaux, et qui peut contenir huit ou dix personnes; l'autre, plus petite, ne roule que sur deux roues, n'a que moitié de la longueur, et par conséquent ne s'attelle d'ordinaire que de trois chevaux.

La première fois que je traversai les Pampas, j'achetai d'abord pour voiturer tout mon monde un vaste carrosse, puis pour transporter nos bagages, nos provisions et les outils des mineurs une énorme charrette couverte à deux roues, dont le chargement pesa bien vingt-cinq mille livres. Je pris à mon service un *capatan* ou capitaine de postillons, et il m'en procura un certain nombre qui devaient recevoir trente ou quarante dollars chacun pour nous mener jusqu'à Mendoza.

La veille de notre départ le capatan vint me demander de l'argent pour acheter du cuir, afin de préparer nos voitures selon l'usage. Il trempa ce cuir dans l'eau, puis le découpa en longues bandes à peu près larges d'un pouce, et s'en servit pour lier fortement le timon, les brancards et presque toutes les parties faites de bois. Ces lanières, qui étaient mouillées, se rétrécirent tellement à mesure qu'elles séchèrent, qu'elles devinrent presque aussi dures que des bandes de fer. Les rais, et, à notre extrême surprise, les jantes même des roues furent pareillement attachées, de sorte que nous roulâmes en réalité sur du cuir. Nous prétendions tous qu'il serait usé avant que nous fussions sortis de Buénos-Ayres, mais il se conserva parfaitement l'espace de sept cents milles, et ne fut alors coupé que par des rocs de granit fort aigus que nous eûmes à franchir.

Quant aux provisions de bouche, on nous prévint, et c'était bien la vérité, qu'il n'y avait guère à se procurer sur les Pampas que du bœuf et de l'eau. Mes camarades de route se munirent donc, comme si nous devions aller au bout de la terre, d'une prodigieuse quantité de thé, d'eau-de-vie, et n'oublièrent que le plus essentiel, c'est-à-dire le pain, le vin, le poisson sec et toute espèce d'ustensiles de ménage; aussi le premier jour ne pûmes-nous boire que dans des coquilles d'œufs. J'avais fait emplette d'une douzaine de mousquets, de paires de pistolets et de sabres, qui furent suspendus au plafond de la voiture.

Comme il est d'usage de payer aux postillons la moitié de leurs gages d'avance, et que les gens dont la paie a été pour telle ou telle raison avancée ont dans tous les pays du monde une foule d'amis se mourant de soif, nous eûmes beaucoup de peine à réunir tous les nôtres. Ils étaient de toute couleur, noirs, blancs, rouges; et jamais, je crois, il n'y eut bande d'hommes à mines plus sauvages. Nous mîmes six chevaux à la voiture, six à la charrette, qui furent montés chacun par un conducteur, et avec un autre de ma petite troupe j'enfourchai une monture.

C'est réellement un merveilleux exploit que d'avoir parcouru à travers les Pampas une distance de plus de neuf cents milles. La contrée, suivant la description que j'en ai donnée, est plate, et n'offre pas d'autre route qu'un frayé, qui sans cesse change de direction. Les huttes qu'on appelle relais de poste sont situées à des espaces variables, mais terme moyen distantes seulement les unes des autres d'une vingtaine de milles; et quand on voyage avec des voitures, il faut toujours envoyer un courrier devant qui avertisse les Gauchos de rassembler leurs chevaux.

La manière dont les postillons mènent est tout-à-fait extraordinaire. Le pays, vu son état complet de nature, est entrecoupé de courants, de ruisseaux, même de rivières, et parsemé de pantanos ou marais, qu'il faut absolument franchir. Il y a un endroit où, si étrange que cela puisse paraître, on est obligé de passer au milieu d'un vaste lac, qui toutefois n'a guère de profondeur. Les bords des divers cours d'eau sont souvent très escarpés, et des milliers de fois j'ai remarqué que nous cheminions à travers des lieux tels, qu'en Europe un officier militaire les aurait, je crois, sans hésitation déclarés impraticables.

La méthode d'après laquelle les chevaux sont harnachés est admirablement propre à la rude besogne qu'on exige d'eux. Ils tirent par la selle au lieu de tirer par le collier, et comme ils n'ont qu'un trait, au lieu d'en avoir deux, ils peuvent dans un mauvais pas profiter de toute place qui leur semble bonne. Quand le terrain ne leur permet pas de passer tous ensemble, les postillons se séparent et prennent chacun d'un côté différent, de façon que les jambes de leurs bêtes restent toujours libres et non gênées.

Pour atteler et dételer, ils n'ont besoin que d'accrocher ou de décrocher la corde qui tient à leur selle; et cela est si simple, si aisé, que nous remarquions toujours, quand la voiture s'arrêtait, qu'avant que nul d'entre nous n'eût le temps de sauter à terre, les postillons avaient dételé, et que déjà nous ne les voyions plus, car ils étaient allés au corral chercher un nouvel attelage.

Si, dans une course au galop, un de ces hommes laissait tomber quelque chose, vite il décrochait sa corde, courait avec son cheval ramasser ce qu'il avait perdu, et rejoignait la voiture sans que ses camarades eussent besoin de l'attendre.

La rapidité avec laquelle les chevaux parcourent leur poste, lorsqu'ils sont en nombre suffisant, est vraiment merveilleuse. Notre charrette, quoique chargée de vingt-cinq mille livres pesant d'outils, suivait la voiture au grandissime galop. Trop souvent, lorsqu'elles allaient toutes deux avec une telle vitesse, et que je les précédais, quelqu'un des postillons qui étaient toujours de bonne humeur se mettait à crier : « Ohé! gare, notre patron! » Tous alors répétaient ce cri et s'élançaient si violemment à ma poursuite qu'à peine avais-je le temps de me garer.

Mais si énigmatique qu'une telle vélocité puisse paraître, on en aurait bientôt trouvé l'explication si on voyait les chevaux arriver à la poste. En Europe, en Angleterre surtout, on ne voit rien de semblable. Les éperons, les talons, les jambes des guides sont littéralement inondés de sang, car sans cesse le sang coule plutôt qu'il ne dégoutte des flancs de chaque cheval. Après cela je me dois la justice de dire qu'il ne peut en être autrement, sans quoi je m'y fusse opposé. Mais les chevaux ne peuvent trotter. Point de milieu : il leur faut ou aller au pas ou galoper. Et pour une fois par hasard qu'on traverse le pays on ne peut se flatter de changer un si cruel système adopté sur toute l'étendue des Pampas.

Les postillons de Buénos-Ayres sont d'excellents cavaliers. Plusieurs d'entre nous les virent, tandis qu'ils galopent ventre à terre, jeter la bride sur le cou de leur cheval, tirer de leur poche un sac de tabac en feuilles, mais coupé menu, et avec un morceau de papier ou une feuille de blé d'Inde faire un cigarre, puis battre le briquet et l'allumer.

Les relais ont de douze à trente-six milles de longueur, et même nous en eûmes un de cinquante-quatre. Comme il serait donc impossible que les bêtes traînassent pendant de si fortes distances une voiture au galop, derrière ou devant marchent toujours des attelages de rechange, et souvent on relaie jusqu'à cinq fois d'une poste à une autre.

Lorsqu'on traverse les Pampas à cheval, la coutume est généralement d'emmener un domestique, ou bien on attend le départ de quelque voiture qu'alors on accompagne; ou encore, si on n'a point le temps d'attendre, on suit le courrier qui porte les lettres de Buénos-Ayres à Mendoza en douze ou treize jours. Dans le cas où les voyageurs désirent emporter un matelas et un porte manteau, il leur faut les placer sur un cheval qu'ils chassent devant eux, ou que le postillon attache à la selle par un licou.

La manière la plus indépendante de voyager est de ne point emporter de bagage, de ne point emmener de domestique. Alors vous partez de Buénos-Ayres ou de Mendoza simplement avec un Gaucho qui vous montre le chemin, et qui change à chaque relais. Vous avez à seller vous-même vos propres chevaux, et à dormir la nuit sur la terre avec votre selle pour oreiller. Puis, comme vous ne pouvez vous charger d'aucune provision de bouche, il faut vous résoudre à faire de nécessité vertu, à vous contenter des chétives ressources du pays, et à ne vivre à peu près que de bœuf et d'eau. Mais je ne conseille à personne de tenter l'entreprise, à moins qu'on ne jouisse d'une bonne santé et d'une forte constitution. Je dirai toutefois que la nourriture qu'on trouve dans ces déserts, si elle est frugale, est substantielle aussi, et que son seul avantage explique peut-être qu'un cavalier, ainsi que j'en ai fait moi-même l'expérience, soit capable pendant toute une semaine de monter à cheval avant l'aurore, de galoper jusqu'à deux ou trois heures après le coucher du soleil, de lasser dix à douze chevaux par jour et de ne pas mourir de fatigue.

D'abord, ce continuel galop vous bouleverse la cervelle, et souvent lorsque je mettais pied à terre j'avais des étourdissements tels que je pouvais à peine me tenir debout. Mais peu à peu le système du corps s'y habitue, et c'est alors la plus délicieuse vie qu'il soit possible de mener.

Tandis que je traversais les Pampas avec une constante succession de Gauchos, j'ai maintes fois observé que les enfants et les vieillards galopaient avec plus de rapidité que les jeunes gens. Les enfants n'ont aucune réflexion ; mais ils sont si légers et une telle ardeur les enflamme toujours, que leurs coursiers volent plutôt qu'ils ne marchent sur la plaine. Le Gaucho à tête grise est un excellent cavalier, plein de calme et de sang-froid, et quoique son allure ne soit jamais aussi rapide que celle des enfants l'est de temps à autre, néanmoins comme il la maintient toujours uniforme, il n'arrive guère plus tard au but. Le pas des jeunes gens au contraire était continuellement influencé par leurs passions ou par le sujet qui se trouvait servir de matière à notre entretien, et j'observai en plus d'une occasion qu'avec eux, par telle ou telle raison, toujours je parcourais plus lentement la distance d'une poste à l'autre.

Lorsqu'on voyage dans les Pampas, il est absolument nécessaire qu'on soit armé, car les *salteadores* ou voleurs n'y manquent pas, surtout dans la malheureuse province de Santa-Fé. Quant à moi, comme ces gens n'en veulent qu'à votre bourse, j'avais soin de voyager avec de si méchants habits que, les rencontrant, ils n'auraient pu être tentés de me dévaliser. En outre, j'étais armé de manière à leur opposer bonne résistance : je portais à ma ceinture deux paires de pistolets, et toujours je tenais à la main en guise de cravache une petite carabine à deux coups. Jamais je ne me séparais de ces compagnons, et le plus loin que j'apercevais le moindre individu j'armais tout de suite les deux coups de ma carabine. Ces précautions, je n'y recourais que contre les Gauchos ; elles eussent été parfaitement inutiles contre les Indiens. Il faut, en ce qui concerne ces brigands, ne s'en remettre qu'à son étoile. Si on l'a bonne, on leur échappe. Si on l'a mauvaise et qu'on les rencontre, on est bien sûr de périr au milieu des tourments. Mais il y a toute chance à parier que le hasard, à travers ces immenses solitudes, ne les fera point passer sur votre chemin. Toutefois, ils sont si rusés, ils galopent si vite, et le pays renferme si peu d'habitants, qu'il est impossible de recueillir aucun renseignement certain sur leur compte. D'ailleurs, les Gauchos eux-mêmes ont toujours si grand'peur des Indiens, ils vous débitent à leur sujet tant de rapports contradictoires, que mieux vaut ne pas s'en inquiéter ; et je crois qu'il est aussi sûr de se diriger vers un endroit où vous avez ouï dire qu'ils sont campés, que de battre en retraite.

San-Luis et Mendoza.

Le douzième jour après notre départ de Buénos-Ayres, quand nous attelâmes au lever du soleil pour continuer notre route, on nous apprit que nous n'étions plus qu'à trente-six milles de San-Luis, et que nous arriverions avant le soir. Néanmoins, les chevaux étaient exténués de lassitude, et le crépuscule commençait déjà, que nous n'avions encore depuis le matin aperçu aucune maison. A la fin pourtant nous découvrîmes une hutte, et une petite fille nous annonça qu'au bout d'un quart d'heure nous entrerions dans la ville. La nuit était close lorsque nous arrêtâmes devant la poste, et mon premier soin fut de demander à la première personne que je rencontrai, s'il y avait quelque part une auberge. « *No hay! segnor, no hay!* n'a pas, monsieur, n'a pas! me répondit-elle. — Et des lits? — N'a pas, monsieur, n'a pas! — Un café, du moins? — N'a pas, monsieur, n'a pas! » Comme à ces trois premières questions, la même réponse m'était faite du ton de la plus complète indifférence, je ne continuai pas l'interrogatoire. Je crus mieux faire d'aller m'adresser au *maestro de posta* lui-même, au maître de la poste. Je lui assurai que j'avais couru tout le jour sans rien manger, que je mourais de faim ; et je le priai de me dire ce que nous pouvions avoir pour souper.—*Lo que quiere, segnor, tenemos todo*, répliqua-t-il; ce qui signifiait : Quoi que vous désiriez, monsieur, vous aurez tout. Mais hélas! je comprenais trop bien le sens de *todo*, il n'avait pas besoin d'ajouter qu'il avait à notre service *carne de vaca* et *gallinas*, du bœuf et des poules. Je commandai pour moi une volaille ; et pour attendre plus patiemment qu'elle fût cuite, pour me distraire de mon appétit, j'allai me promener dans la ville.

Je ne vis pas une seule maison le long des rues, celles-ci paraissant n'être formées que par des murs de terre qui longeaient des jardins. C'est tout ce que j'apprendrai au lecteur sur San-Luis, car je ne l'ai vu qu'au clair de lune.

De retour à la poste où j'avais obtenu une chambre, je passai par la cuisine pour m'informer de mon souper. Je trouvai la fille qui avait ordre de le préparer assise dans la fumée au milieu des postillons. Il y avait sur le feu une marmite noire dans laquelle je supposai qu'était ma volaille. Je demandai si effectivement c'était elle qui cuisait là. — «*No, segnor; aqui sta*; non, monsieur; la voici ; » répliqua la fille, écartant la vieille chemise sale qui lui couvrait la gorge, et me montrant la poule encore vivante dans son giron. J'allais me plaindre, et je crois, jurer; mais la fumée m'entra tellement par les yeux et par la bouche que de quelque temps je ne pus ni voir ni parler. A la fin je demandai des œufs. — « *No hay, segnor.* — Bon Dieu! m'écriai-je, dans la capitale de San-Luis il n'y a pas un seul œuf? — Si, répondit-elle ; mais il était trop tard, elle m'en aurait *manané*, le lendemain matin. » En place on me demanda si j'aimais le fromage. — « Oh! oui, » dis-je avec joie. Elle m'en donna un énorme et insista pour que je le prisse tout entier, mais elle n'avait pas de pain.

Je m'étais blessé le bras droit par une des chutes de mon cheval ; néanmoins, j'emportai le fromage dans ma chambre, et alors je ne sus où le déposer, car c'était ma main qui me servait d'assiette. Le plancher était d'une saleté dégoûtante, le lit était pire, et il n'y avait pas d'autre meuble. Continuant donc à le tenir au bout de mon bras malade, et restant debout, je le mangeai avec mes doigts...

La ville de Mendoza est située au pied des Andes, et la contrée qui l'environne arrosée par des canaux qu'alimente un *rio* de même nom. Cette rivière borne la partie occidentale de la ville, et de son bord oriental se détache une rigole large d'environ six pieds, par laquelle coule une masse d'eau qui serait assez considérable pour faire tourner une forte meule de

moulin. Cette rigole, qui approvisionne la ville d'eau, en même temps orne et rafraîchit l'*alameda*, ou promenade publique. Elle arrose les rues qui avec elle descendent vers la rivière, et peut aussi être conduite dans celles qui se coupent à angles droits.

Mendoza est une jolie petite ville, bâtie sur le plan le plus communément suivi dans l'Amérique du Sud, c'est-à-dire que toutes les rues sont tirées au cordeau. Il y a au centre une *plaza* ou place, d'un côté de laquelle s'élève une vaste cathédrale ; plusieurs autres églises, chapelles ou couvent sont disséminés dans les différents quartiers. Les maisons, sans aucune exception, ne sont hautes que d'un seul étage ; mais toutes les principales ont une porte cochère qui ouvre par un portail sur une petite cour quadrangulaire formée par les bâtiments. Toutes sont aussi construites et couvertes en terre. Les murs sont en dehors badigeonnés de blanc, ce qui leur donne un air de propreté ; mais tant qu'ils ne subiront pas à l'intérieur une pareille décoration, cet intérieur ressemblera à celui d'une grange. Vu la matière dont ils sont faits, ces murs sont très mous ; ils tombent souvent par larges pans, et ont si peu de solidité que la première personne venue peut avec une bêche ou une pioche s'y ouvrir en quelques instant un passage. Les habitations des plus riches citoyens ont des carreaux de vitre aux fenêtres, mais celles des simples bourgeois, et des pauvres n'en ont pas. Les maisons, chose assez bizarre, sont presque toutes de petites boutiques où l'on voit étalées principalement des indiennes anglaises.

Les habitants me parurent les gens les plus tranquilles, les plus respectables du monde. Le gouverneur, qui était un viellard, avait la mine et les manières d'un gentilhomme. Il me montra avec orgueil cinq filles plus jolies les unes que les autres. Pour tout vêtement, les hommes ne portent que des jaquettes bleues ou blanches, sans chemises. Pendant le cours de la journée, on n'aperçoit les femmes qu'assises à leurs croisées dans le déshabillé le plus complet ; mais le soir elles vont se promener sur l'Alameda, vêtues avec infiniment de goût, costumes de bal et robes décolletées, tout comme dans les réunions nocturnes de Londres et de Paris. Le parfait accord qui paraît régner entre tout le monde prouve une grande égalité d'humeur, une parfaite mansuétude de caractère; et certes je n'ai nulle part ni moins observé de jalousies, ni moins entendu de commérages.

Le peuple cependant est d'une impardonnable nonchalance. Un peu après onze heures du matin, les boutiquiers se préparent à faire la sieste. Ils commencent d'abord par bâiller à vous en donner l'envie; puis lentement, ils resserrent les marchandises qu'ils ont, en se levant, suspendues dans leurs *montres*. Un quart d'heure avant que midi sonne, ils ferment leurs boutiques. Les battants des persiennes sont bientôt tirés entièrement ou à peu près, dans toute la ville ; et on n'aperçoit plus âme qui vive jusqu'à cinq et quelquefois jusqu'à six heures du soir.

C'était le temps que je choisissais d'ordinaire pour me promener dans la ville et y faire mes petites observations. On ne saurait croire combien il était singulier de s'arrêter à chaque carrefour où aboutissaient quatre rues parfaitement droites, et de trouver dans toutes les directions la solitude la plus absolue, au milieu pourtant de la capitale d'une province. Le bruit qu'occasionnaient mes pas,était comme l'écho qui s'entend lorsqu'on parcourt seul la longue nef d'une vaste cathédrale, et la scène me rappelait les rues désertes de Pompéi.

Tandis que je cheminais le long des maisons, souvent il m'arrivait d'entendre les habitants ronfler, et souvent aussi, quand la sieste était terminée, je trouvais fort amusant de voir chez eux les gens qui venaient de s'éveiller ; car il y a infiniment plus de vérité et de plaisir à ainsi regarder de derrière les scènes de la vie privée, qu'à recueillir de froides observations sur les individus lorsqu'ils sont habillés et costumés pour paraître en public. Hommes et femmes se couchent généralement sur le plancher de la chambre, qui est de terre et de bois, et forment les groupes les plus pittoresques. Je vis un jour un vieillard, l'une des notabilités de l'endroit, qui dans un coin dormait d'un air béat; dans un autre, la vieille femme son épouse, les vêtements tout en désordre, se tirait encore les bras, tandis que leur fille, une jolie personne de seize ans, était aussi réveillée, mais couchée à côté d'elle et baisant un chat.

Dans la soirée la scène recommence à devenir vivante. Les boutiques se rouvrent ; on voit se promener par les rues une multitude de faisceaux d'herbe, car les chevaux qui les portent en sont entièrement cachés. Derrière chaque faisceau, et sur l'extrémité du dos de l'animal, se tient un petit garçon qui pour monter ou descendre se sert de la queue. Quelques Gauchos chevauchent de côté et d'autre vendant du fruit, et de temps en temps on recontre un mendiant aussi monté, ayant son chapeau à la main pour recevoir les aumônes des passants, qui chante un psaume d'une voix mélancolique.

Aussitôt que le soleil a disparu, l'Alameda est encombrée de monde, et vous offre un spectacle aussi bizarre qu'intéressant. Les hommes sont tous attablés, fumant des cigarres ou mangeant des glaces, et les dames garnissent les bancs de terre élevés à droite et à gauche sur toute la longueur de l'Alameda. Cette promenade, qui a presque un mille de long, est plantée d'un double rang de hauts peupliers. D'un côté sont les murs des jardins de la ville que cachent des buissons de rosiers et des arbustes odoriférants, de l'autre coule le canal qui amène l'eau dans la ville.

On aura sans doute peine à croire qu'aux heures où cette Alameda est la plus fréquentée, les femmes de tout âge, sans aucune espèce que ce soit de vêtements, se baignent en grand nombre dans le ruisseau qui littéralement borde la promenade. Shakspeare nous dit « que la plus chaste vierge se départit sans scrupule de la chasteté, lorsqu'elle montre ses appas à la lune; » mais les dames de Mendoza, encore moins scrupuleuses, les étalent en plein soleil; et, soir et matin, elles courent absolument nues dans le rio, dont l'eau ne leur vient pas aux genoux, pêle-mêle avec les hommes. A coup sûr, de toutes les merveilleuses choses que j'aie jamais vues de ma vie, celle-là peut être mise au premier rang.

Mais pour en revenir à l'Alameda, la promenade est souvent illuminée d'une manière simple et pourtant élégante, au moyen de lanternes en papier de couleur, dont les parois sont découpées en forme d'étoiles. Il y a ordinairement, vers le milieu, un orchestre qui fait retentir l'air d'accords assez suaves, et à l'une des extrémité on trouve un temple bâti en terre, mais de forme charmante, et duquel on peut vraiment dire : « *Materiam superabat opus.* »

Les quelques soirées que je passai à Mendoza, je me rendis toujours à cette promenade comme étranger pour y savourer des glaces, car c'était, après la chaleur de la journée, une jouissance exquise et délicieuse; et tandis que ma main, par un mouvement presque mécanique, portait la cuiller à ma bouche, si levant les yeux je regardais au-dessus de moi la ligne noirâtre de la Cordillère, si prêtant l'oreille j'entendais le tonnerre tantôt mugir au fond des ravins et tantôt gronder sur le faîte des montagnes, je me trouvais tellement heureux, qu'il me fallait reconnaître que dans le cas où l'homme pourrait supporter sans dégoût une perpétuelle indolence, il n'y aurait pas de lieu sur la terre où on vivrait mieux qu'à Mendoza, dans la mollesse et dans l'indépendance ; car qui l'empêcherait jusqu'au terme fatal de passer les jours à dormir et les nuits à manger des glaces ? A Mendoza toutes les denrées sont pour rien, et les gens qui les apportent se montrent toujours paisibles et polis ; enfin le climat est énervant : aussi toute la population



Vautour fauve.

s'abandonne-t-elle à la paresse. Mais, que voulez-vous? et comment les habitants de Mendoza seraient-ils autres? Leur situation géographique les condamne à l'inactivité. Ils sont, pour ainsi dire, emprisonnés par les Andes et par les Pampas; et avec de si formidables barrières autour d'eux, qu'ont-ils à faire de l'histoire, des inventions ou des connaissances du reste du monde? Leurs besoins sont en petit nombre; et la nature y pourvoit en quelque sorte pour eux. La journée est si longue! Si tôt donc qu'ils ont déjeuné et qu'ils se sont mis en mesure de trouver le soir à souper chez eux, il fait tellement chaud qu'ils s'abandonnent au sommeil; et quel autre parti meilleur pourraient-ils prendre?...

Indiens des Pampas.

Pendant mes courses rapides en Amérique, je n'eus guère ni le temps ni l'occasion de voir beaucoup d'Indiens. Toutefois, d'après ceux que j'ai vus et les renseignements que j'ai recueillis sur leur compte en général, je n'hésite pas à croire qu'ils composent une race d'hommes aussi belle et aussi robuste que jamais il en exista dans une position pareille à la leur. Dans les mines, je fus souvent témoin de l'aisance avec laquelle ils manient des outils dont nos mineurs déclaraient n'avoir pas la force de se servir, et couraient lestement avec des fardeaux qui briseraient l'épine dorsale d'un Européen. J'en appelle aussi à ces voyageurs d'Europe qu'ils ont portés sur leur dos à travers la neige, et je leur demande s'ils eussent été capables de rendre le compliment. Sinon, quoi de plus grotesque que le spectacle d'un homme civilisé qui chemine sur les épaules d'un de ses semblables, dont il a osé cependant mépriser la force physique?...

Mais les Indiens dont j'entendis le plus parler étaient ceux qui habitent les vastes plaines inconnues des Pampas, et qui sont tous cavaliers, ou plutôt qui passent leur vie à cheval. Leur manière de vivre est singulièrement intéressante. En dépit du climat, qui est l'été d'une chaleur brûlante et l'hiver d'un froid glacial, ces hommes, si courageux qu'ils n'ont jamais été encore soumis, vont entièrement nus, et n'ont même rien pour se couvrir la tête.

Ils vivent ensemble, réunis en tribus, dont chacune est gouvernée par un cacique; mais ils n'eurent jamais un lieu fixe de résidence. Lorsqu'ils rencontrent un endroit où le pâturage est bon, ils s'y établissent jusqu'à ce que leurs chevaux l'aient consommé; puis ils gagnent aussitôt une partie plus verdoyante de la plaine. Ils n'ont ni pain, ni fruits, ni légumes, ne vivent tous en tout temps que de la chair de leurs juments qu'ils ne montent jamais, et le seul luxe qu'ils se per-

mettent quelquefois est celui de baigner leur chevelure dans le sang de ces animaux.

L'occupation de toute leur vie est la guerre. La guerre! qui leur semble le plus noble et le plus naturel usage auquel ils puissent employer leur temps; et ils déclarent que la plus fière attitude du corps humain est quand l'homme, penché sur le cou de son cheval, s'élance à la rencontre de ses ennemis. L'arme principale dont ils se servent est une lance longue de huit pieds. Ils la manient avec une habileté rare, et savent lui imprimer un mouvement si rapide, qu'ils ont souvent fait sauter en l'air les sabres des Européens.

Par suite de leur constante habitude d'être à cheval, les Indiens peuvent à peine marcher. Le fait doit sembler étrange; mais ils s'accoutument dès le bas âge à ne point poser les pieds sur la terre. Passant leur vie au milieu d'une plaine sans bornes, on peut concevoir sans peine que toutes leurs occupations, tous leurs plaisirs doivent être nécessairement à cheval. Or, quand on fait de l'équitation un exercice si continuel, les jambes s'affaiblissent peu à peu; et il est assez naturel que cet affaiblissement détruise toute inclination pour la promenade, qui chaque jour devient plus fatigante. En outre, les distances qu'ils peuvent parcourir sur leurs coursiers à travers ces immenses solitudes sont si vastes, comparées à celles qu'ils parcourent à pied en un même espace de temps, que ce dernier mode de voyager doit leur paraître triste et ennuyeux.

Comme nation militaire, ils sont tout-à-fait dignes d'être admirés; et, il faut bien le dire, leur système de campagne est plus noble, plus simple, plus parfait dans son genre que celui d'aucun peuple du monde. Lorsqu'ils se rassemblent, afin d'aller attaquer leurs ennemis, ou envahir la contrée des chrétiens avec qui ils sont presque toujours en guerre, ils réunissent d'innombrables troupes de chevaux et de juments; puis sonnant leur sauvage cri de bataille, ils partent au galop. Dès que les montures sur lesquelles ils sont partis commencent à se fatiguer, ils grimpent à poil sur de nouvelles, et ainsi de suite; mais ils ont soin de garder les meilleures qui sont sellées d'avance, pour l'instant où ils viendront à découvrir leurs adversaires. Tout le pays offre, chemin faisant, des pâturages à leurs chevaux; et en tel ou tel lieu qu'il leur plaise de s'arrêter, ils n'ont qu'à tuer quelques juments. La terre est le lit sur lequel, depuis leur enfance, ils ont toujours dormi, la chair de jument est la nourriture dont ils ont été toujours habitués à se nourrir; ils marchent donc au-devant de l'ennemi le cœur léger et l'estomac plein, seuls avantages qu'ils croient que des hommes doivent désirer.

Deux fois, la première lorsque j'allais à cheval de Buénos-Ayres à Mendoza, et la seconde lorsque je revenais de Mendoza à Buénos-Ayres, je rencontrai un nombreux détachement de ces Indiens. Ils en étaient naguère venus aux mains avec les troupes des provinces-Unies du Rio de la Plata, qui leur avaient tué plusieurs hommes, dont je vis en effet les cadavres nus encore jonchés çà et là sur la plaine. Des Gauchos que je trouvai sur ma route, et qui avaient pris part à l'action, me dirent que les Indiens s'étaient comportés très vaillamment; mais que tous leurs chevaux étaient exténués de fatigue, sans quoi on n'eût jamais pu les attaquer. Les Gauchos, qui montent eux-mêmes avec tant d'habileté, avouent qu'il leur est impossible de suivre les Indiens à la course, parce que les chevaux de ces peuples valent mieux que les leurs, et encore qu'ils ont une telle manière de les exciter, tantôt au moyen de leurs cris, tantôt par un mouvement particulier de leurs corps, que même s'ils changeaient avec eux de chevaux, les Indiens les battraient toujours. Les Gauchos semblaient tous redouter affreusement les lances des Indiens. Ils disaient que quelques-uns de ces *barbaros* chargeaient sans bride ni selle, et qu'en certaines occasions ils se suspendaient presque sous le ventre de leurs chevaux, et hurlaient d'une si horrible façon que ceux de leurs adversaires n'osaient plus marcher à leur rencontre. Dans les deux engagements dont j'ai parlé plus haut, les Indiens avaient eu à repousser, avec leurs chevaux fatigués, l'attaque d'un corps de troupes fraîches, et un grand nombre d'entre eux était, par cette raison, resté sur le champ de bataille.

Les Européens, peuples à passions si froides, quoi qu'on en dise, ne peuvent guère comprendre la haine sauvage, invétérée, furieuse, qui existe entre les Gauchos et les Indiens. Ces derniers envahissent le pays uniquement pour se procurer le délicieux plaisir de massacrer les chrétiens: et dans les luttes qu'ils ont ensemble, toute pitié est inconnue. Avant d'avoir encore pu me persuader à moi-même cette affreuse vérité, je galopai un jour de compagnie avec un jeune Gaucho, de figure douce et intéressante, qui s'était plusieurs fois mesuré avec les Indiens. Après qu'il m'eut complaisamment dénombré leurs morts et leurs blessés dans chacune des actions auxquelles il avait pris part, il m'arriva, chose toute simple, de lui demander combien on leur avait, dans ces occasions, fait de prisonniers. Eh bien! je n'oublierai jamais la réponse nette que j'obtins de ce jeune homme, et qui fut précédée d'une énergique pantomime. Il ouvrit les lèvres, serra les dents, puis pendant un quart de minute imita avec l'index sur son cou nu le mouvement d'une scie; et se penchant vers moi, enfonçant avec force ses éperons dans le flanc de son cheval, il me dit d'une voix basse et rauque : « *Se matan todos.* Nous les avons tous tués! » S'ils avaient eu l'avantage, les Indiens n'auraient pas manqué d'en faire autant. C'est donc à juste titre qu'on les accuse de cruauté; mais, toute prévention à part, on devra reconnaître que pour mener la vie qu'ils mènent, il leur faut nécessairement posséder un grand courage. Leur profession est la guerre. Rien de plus simple que leur nourriture, et leurs corps jouissent d'un tel état de vigueur et de santé qu'ils peuvent se relever nus de la plaine sur laquelle ils ont dormi, et fièrement regarder leur image que la gelée blanche a dessinée sans inconvénient pour eux sur le gazon. Nous, gens vêtus de soie, de laine ou de coton des pieds à la tête, en pourrions-nous faire autant?

Des personnes qui pendant plusieurs années avaient vécu parmi eux m'ont appris que les Indiens des Pampas ont une religion fort compliquée. Ils croient à de bons et à de mauvais esprits, et adressent des prières aux uns comme aux autres. Lorsqu'une des personnes qui leur sont chères meurt avant d'être arrivée au terme naturel de la vie, ce qui est fort rare, ils sont persuadés qu'un ennemi a dû obtenir sa mort de l'esprit du mal, et ils se réunissent pour chercher en commun quel peut être cet ennemi. Puis, aussitôt que leur soupçon tombe sur une victime, il faut qu'à tout prix ils assouvissent sur elle leur vengeance. Ces querelles ont de très fatales conséquences. Ainsi, le résultat politique en est de semer la discorde parmi les différentes tribus, et d'empêcher entre les Indiens une alliance solide qui pourrait les rendre beaucoup plus redoutables aux chrétiens.

Ils ont foi en un état futur, qu'ils s'imaginent devoir commencer pour eux dès l'instant de leur mort. Ils espèrent qu'ils seront alors dans une éternelle ivresse, et qu'ils chasseront toujours; et lorsque la nuit les Indiens traversent leurs plaines au galop, ils disent, montrant avec leurs longues lances les constellations qui brillent aux cieux, que ce sont les figures de leurs ancêtres qui, tournant sur le firmament, sont montées sur des chevaux plus rapides que le vent et qui chassent des autruches.

Ils enterrent leurs morts; mais, sur chaque tombe, ils tuent plusieurs de leurs meilleurs coursiers, dans la croyance qu'autrement le défunt n'aurait pas de monture à enfourcher. Leurs mariages sont fort simples. Au moment où le soleil va se lever, on fait cou-

cher à terre, la tête tournée à l'ouest, les deux personnes qui désirent s'unir. On les couvre alors d'une peau de cheval, et aussitôt que l'astre du jour montre son disque dans la direction de leurs pieds, on les déclare unis.

Les Indiens aiment passionnément toute espèce de liqueur enivrante; et quand ils sont en paix avec Mendoza ou quelque autre province, ils apportent souvent des peaux d'autruches, des cuirs, etc., pour les échanger contre des couteaux, des éperons et des spiritueux.

Le jour de leur arrivée ils s'enivrent presque immanquablement; mais avant de se livrer à ce plaisir, de l'air le plus grave du monde ils remettent à leur cacique leurs couteaux et toutes leurs autres armes qu'ils peuvent avoir, sachant qu'ils se quereIleront dès que la boisson leur aura monté à la tête. Ils boivent alors jusqu'à n'y voir presque plus, et s'égratignent, se mordent tout le reste de la soirée. Le jour suivant, ils le consacrent à débiter leurs marchandises, car ils ne s'en déferont jamais pendant celui qu'ils ont résolu de donner à l'ivresse; convaincus que dans un tel état ils n'en tireraient pas tout le profit possible.

Ils ne veulent point trafiquer de leurs cuirs pour de l'argent, qui, disent-ils, ne leur est d'aucun usage; mais ils les changent contre des couteaux, des éperons, du matte, du sucre, etc. Ils refusent aussi de vendre au poids, car le système d'une balance est chose qu'ils ne comprennent pas. Ils indiquent donc sur une peau quelle largeur ils demandent qu'on en couvre de sucre, ou de toute autre espèce de denrée qu'ils désirent recevoir en échange de ce qui leur appartient. Lorsque leurs affaires sont finies, ils consacrent généralement un second jour à Bacchus; puis, dès qu'ils ont ou à peu près recouvré la raison, ils remontent sur leurs chevaux, et, la bride lâche, leurs éperons neufs aux pieds, ils s'en retournent au galop, quoique tout chancelants, vers les déserts de leurs plaines natales.

Passage de la grande Cordillère.

Le jour auquel était fixé notre départ de Mendoza, j'avais demandé pour midi les mulets qui devaient nous transporter par-dessus les Andes, mais ils n'arrivèrent pas avant quatre heures du soir. Sans perdre de temps, le capataz chargea nos bagages sur les uns; mais cette opération est toujours si longue, que quand nous montâmes sur les autres, après avoir pris nos pistolets et nos carabines, et sortîmes enfin de la *fonda*, c'est-à-dire de l'auberge, le soleil était presque couché. Il faisait encore une chaleur étouffante; cependant la sieste qui, avec le dîner dont elle est suivie, est toujours à Mendoza une affaire de six heures, était terminée et les habitants se mirent sur leurs portes pour nous voir partir; mais comme nous prîmes par l'Alameda, nous fûmes bientôt hors de la ville. Dans le canal qui longe les peupliers de la promenade, hommes et femmes se baignaient comme de coutume sans vêtements, et, à ce qu'il semblait, sans s'inquiéter les uns des autres. Ainsi que la chose se pratique en pareille occurrence, les jeunes nous apostrophèrent de maintes grosses plaisanteries que nous leur rendîmes avec usure.

Après avoir suivi l'Alameda, la route traverse, l'espace d'environ deux lieues, une campagne artificiellement arrosée par le rio de Mendoza; et la fertilité, l'abondance qui y règnent sont vraiment extraordinaires. Les murs de terre brune qui bordent le chemin étaient couverts de raisins qui pendaient par magnifiques tas, et une multitude de pêchers, tout chargés de fruits, qui étaient répandus parmi les plus riches moissons, donnaient à la scène un air de luxe et d'opulence, tandis que les montagnes de la Cordillère formaient un superbe fond à un tableau qui, pour des voyageurs comme nous sur le point de franchir les Andes, était particulièrement plein d'intérêt. Mais à l'endroit où se terminent les canaux, soudain la contrée cesse d'être fertile. Le sol, léger et sablonneux, ne produit même aucune espèce d'herbage. Pendant plus de trente milles, vous approchez des montagnes à travers une plaine où ne poussent absolument que des arbustes nains; et quand on réfléchit qu'il n'y a sans doute rien poussé autre chose depuis la création du monde, on s'étonne que cette végétation, si débile et si malade, ait pu demeurer si longtemps sans mourir. Cependant, le fait même qu'elle est impérissable sur ces plaines ne démontre-t-il pas que celles-ci sont capables de donner à l'homme d'abondantes récoltes dès que son travail y « cherchera le trésor? »

Ce pays plat est toujours fort ennuyeux à parcourir; car les montagnes, quand on quitte Mendoza, semblent n'être éloignées que de trois ou quatre milles, et on dirait à la lettre que le chemin s'allonge à mesure qu'on avance. Nous le trouvâmes d'autant plus long qu'une obscurité complète nous environnait. A la fin pourtant nous atteignîmes la première ravine de la Cordillère, et, guidés par le bruit de l'eau plus encore que par la vue du courant, nous grimpâmes sans malheur jusqu'à la poste de Villa-Vicentia située non loin de ses bords.

Cette poste, qui sur toutes les cartes routières de l'Amérique méridionale a l'air si respectable, ne consistait cependant, lorsque nous y passâmes, qu'en une hutte solitaire sans croisée, avec une peau de bœuf pour porte et un toit fait à jour. Sous un mauvais hangar, qui servait de cuisine, brûlaient quelques tisons. Comme la nuit était froide et qu'il nous fallait coucher en ce misérable lieu, après un frugal souper j'allai m'étendre près du feu; je pris pour oreiller un de ces crânes de cheval qui servent de siéges dans cette partie du Nouveau-Monde, et m'enveloppant dans mon poncho, je ne tardai pas à m'endormir. Le lendemain, à mon réveil, pendant que les postillons apprêtaient les mules, je fus visiter une source thermale, distante d'un mille environ, qui passe dans le pays pour avoir une vertu merveilleuse contre les affections rhumatismales. Un passage assez pittoresque, taillé tout entier dans le roc, me mena à une petite esplanade où je vis les ruines de deux ou trois huttes et trois ou quatre tentes. Tentes et huttes étaient encombrées de baigneurs. Des hommes, des femmes, des enfants de tout âge y étaient confondus pêle-mêle, d'une façon qui aurait fort surpris les petites maîtresses dont regorgent nos bains d'Europe pendant la belle saison. Ce qui ne m'étonna guère moins, c'était que, pour se baigner, il fallait se déshabiller en public et se coucher dans le ruisseau que formait la source. Mais on a sur les Andes d'autres coutumes et d'autres idées du décorum.

Après avoir, sans plus de scrupule que les personnes présentes, profité du bénéfice que m'offrait la source, je regagnai la poste où je trouvai les mulets sellés. Me hâtant donc d'avaler un peu de bouillon et de croquer une grillade de quanaco, je partis pour Uspallata où notre intention était de passer la nuit suivante.

La route, quand on laisse Villa-Vicentia, fait presque aussitôt un coude et va longer un torrent qui se précipite à travers une des plus belles gorges de la Cordillère. Les montagnes sont extrêmement escarpées de droite et de gauche, et, comme le torrent décrit de nombreux détours, on rencontre sans cesse des endroits qui ont l'air de culs-de-sacs, car au premier coup d'œil on croirait qu'ils n'ont pas d'issue. En d'autres places les rocs sont suspendus perpendiculairement sur la tête du voyageur, et les énormes fragments qui obstruent presque le passage, faisant contraste avec ceux qui semblent sur le point de tomber, augmentent l'apparence du danger et la grandeur de la scène. Tandis que nous gravissions, nous aperçûmes sur la cime la plus extrême d'une des montagnes un quanaco qui était évidemment là pour sa

sûreté. Il se détachait sur l'azur du ciel, et son attitude, car immobile lui-même il nous regardait passer, indiquait bien la vie sauvage et libre que mène cet animal. Sa petite tête et son cou mince montraient aussi avec quelle vitesse il doit pouvoir s'éloigner du chasseur.

Devançant bientôt mes compagnons, je cheminai seul l'espace de quinze milles, et après avoir continuellement monté je parvins au sommet du Paramillo, ainsi que se nomme la haute rangée de montagnes qui domine Villa-Vicentia. De ce point, la vue est magnifique. Le faîte de la chaîne forme un petit plateau à l'extrémité duquel une rapide descente mène vers la vallée d'Uspallata, qui est encore distante d'une trentaine de milles.

Cette vallée est la base supérieure de la grande chaîne de la Cordillère, et on ne peut d'abord s'empêcher d'être surpris quand on voit que les montagnes du Paramillo, qui avaient paru si hautes, ne sont plus que d'imperceptibles traits du tableau, comparées à la gigantesque barrière qui, en dépit de son éloignement, semble menacer dès lors d'empêcher qu'on ne passe. Cette énorme masse de pierres, car elles ont l'air absolument nues, présente un aspect si sauvage et une construction si rude, qu'on ne croirait pas qu'aucun animal en pût franchir le sommet, qui, couvert de neige, et en quelques endroits d'une neige éternelle, paraît être une inaccessible région suspendue entre le ciel et la terre. Toute tentative, même d'escalade, à moins de suivre dans un ravin le cours d'un torrent, serait réellement inutile.

Du Paramillo, la vue vers l'est, c'est-à-dire dans la direction contraire, est aussi fort intéressante. Rien de plus doux que de regarder à ses pieds les obstacles qu'on a déjà vaincus pour parvenir jusqu'à ce point, tandis que par-delà Villa-Vicentia on voit s'étendre aux bornes de l horizon quelque chose qui d'abord ressemble beaucoup à l'Océan, mais qu'on reconnaît bientôt pour les vastes plaines de Mendoza et des Pampas.

L'exhalaison naturelle de la terre le couvre d'un nuage d'incertitude. Les points qui ont pu vous sembler remarquables à tel ou tel titre sont perdus dans l'espace, et les espérances, les passions, l'existence même des hommes ne se laissent pas soupçonner à travers l'atmosphère épaisse qui les cache. Mais on n'a guère le temps de moraliser au faîte du Paramillo, car le vent y souffle avec tant de violence que l'exercice le plus raisonnable qu'on puisse faire de ses facultés est de songer à bien tenir son chapeau; et comme celui à larges bords que j'avais acheté à Mendoza fit plus d'une tentative pour y retourner, nous descendîmes au plus vite, moi et mon mulet, vers la vallée d'Uspallata. Au bout d'une ou deux lieues, je remarquai soudain, de chaque côté du chemin et à faible distance, un assez grand nombre de masses brunâtres, dont la taille, la forme et la couleur ressemblaient tant à des lions couchés à terre, que je ne pus distinguer si réellement ce n'en était pas. J'avais sans cesse remarqué dans les Pampas l'étonnante manière dont tous les quadrupèdes, et plus encore les oiseaux, y sont protégés contre leurs implacables ennemis par des plantes ou des feuillages qui leur ressemblent, et comme je savais que les alentours de Villa-Vicentia étaient fréquentés par une multitude de lions, et qu'à chaque pas je voyais des traces de leur passage, sans trop de pusillanimité je pouvais craindre. Apercevant donc une petite veine de cuivre dans un rocher, je crus que d'en faire l'examen serait une excuse valable pour attendre que mes compagnons me rejoignissent, et je les attendis. Je dois dire à mon honneur que, quand ils arrivèrent, l'aspect des lieux leur inspira le même soupçon qu'à moi, soupçon qui pourtant n'était pas fondé.

Un d'entre eux tenait à la main une jambe de cheval. Il me conta que pour son compte il n'avait jamais été si fatigué de sa vie, et que son mulet avait aussi totalement épuisé ses forces à gravir la montagne; que pour soulager la pauvre bête il en était descendu, mais qu'il n'avait pas seulement pu s'en faire suivre; qu'alors, en désespoir de cause, il lui avait fait avaler son flacon d'eau-de-vie; puis que, prenant pour fouet une jambe desséchée de cheval qui était à terre, il avait remonté sur son mulet, et qu'il avait fort bien été depuis. « Mais, monsieur, ajouta gravement ce digne homme, vous dire si cela lui est venu de l'eau-de-vie qui lui sera montée à la tête, ou de l'idée que je le battais avec une jambe de cheval, ma foi! je ne saurais. »

Nous continuâmes la même route tous ensemble, et après avoir descendu quelque temps nous parvînmes au district dans lequel sont situées les mines d'Uspallata. Le climat de cette région est tel qu'on doit naturellement s'y attendre sous pareille latitude et à pareille hauteur. Par la première de ces deux raisons elle est exposée à un soleil brûlant, par la seconde à un degré de froid considérable; et comme l'air est en même temps sec et raréfié, il y a peu de réfraction, d'où résulte que la chaleur et la lumière du jour s'évanouissent presque aussitôt que le soleil s'abaisse sous l'horizon. L'hiver, époque à laquelle nous visitâmes ces mines, nous trouvâmes pendant la journée la température plus chaude qu'elle ne l'est en été en Angleterre, mais la nuit l'eau gela constamment à nos côtés, tandis que nous dormions entassés les uns sur les autres dans une petite hutte. La contrée tout entière est la plus fertile que j'aie vue, et par cette cause bizarre, qu'il n'y pleut jamais.

Le sol n'est absolument qu'une décomposition de rochers, qui reste sur les flancs rapides de la montagne, et qui roule sous les pieds comme les cendres mouvantes de l'Etna et du Vésuve. Vous n'y découvrirez pas le moindre brin d'herbe. Çà et là sont parsemés quelques arbustes résineux; mais telle est la rigueur du climat que, dans presque tous les endroits, ils rampent à la surface de la terre. Comme sur certaine partie des Pampas, les animaux morts qu'on aperçoit de côté et d'autre sont tous desséchés dans leur peau et présentent le plus singulier aspect. En somme, c'est une preuve frappante que sans eau ce monde ne serait qu'un immense désert. Un de nos mineurs, après avoir regardé autour de lui avec étonnement, ramassa une poignée de ce sol nu et verdâtre, et la considérant avec beaucoup d'attention: « Ma foi! dit-il, je crois vraiment qu'il y a du poison dans cette terre. »

A peine eûmes-nous dépassé les mines que le soleil disparut, et, quoique nous vissions la hutte de la poste d'Uspallata, nous eûmes cependant beaucoup de peine à y arriver. Mon premier soin fut de trouver quelque fourrage pour nos pauvres mulets. Il n'y avait guère dans la plaine que des pierres chaudes et de bas arbrisseaux pleins de résine; mais le *maestro da posta* m'apprit qu'au moyen de fréquentes irrigations il entretenait à quelque distance un petit enclos d'herbe. Je coupai court à un long débat qu'il voulait engager avec moi relativement au prix que j'aurais à lui payer, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique je lui ordonnai de conduire lui-même nos bêtes à son pâturage. Faisant de nécessité vertu, il obéit. Mais quand de retour nous lui demandâmes ce qu'il nous donnerait pour souper, à toutes nos questions il répondit de l'air le plus indifférent: « *No hay;* » ce qui équivaut à « je n'ai rien. » Nous finîmes cependant par découvrir qu'il avait des pêches sèches et des chèvres vivantes, et il nous tua un de ces animaux que nous mangeâmes rôti avec les conserves en guise de pain.

Le jour suivant, nous commençâmes de bonne heure nos préparatifs de départ. Le restant de notre souper de la veille devait faire notre déjeuner; nous avions d'ailleurs du thé avec nous, mais je désirais aussi avoir du lait. Toutefois, lorsque je priai notre hôte de nous en procurer, il me répondit que « c'était impossible, » d'un air qui semblait impliquer de sa

part le doute qu'il y en eût dans l'univers. « Mes vaches, ajouta-t-il, sont à quatre lieues d'ici, et n'arriveront que dans une couple d heures. — Vos chèvres n'ont-elles pas de lait? » repartis-je. Ma question, pourtant fort simple, lui parut fort plaisante. Et en dépit de ses rires malhonnêtes, j'envoyai vers son troupeau mes gens qui ne revinrent pas les mains vides. Il est bien entendu que je payai généreusement toutes ces réquisitions.

Un de nos mulets de somme avait sur le dos un ulcère qui le gênait beaucoup. Lorsqu'il fut question de recharger nos bagages, je vis le capataz, que cette besogne regardait, ouvrir son grand couteau et tailler jusqu'au vif les reins de la pauvre bête, avant de lui mettre son bât. Comme je l'engageais à finir, il voulut m'expliquer qu'il agissait ainsi par humanité pure; mais je n'écoutai pas ses explications, et lui donnai ordre de terminer au plus tôt son chargement. Alors, en nous éloignant d'Uspallata, nous prîmes congé de la dernière habitation qui se trouve sur le versant oriental de la Cordillère.

Les premières montagnes que nous devions gravir nous paraissaient si peu distantes, que nous espérions en atteindre la base au bout d'une dizaine de minutes; mais, auparavant, nous eûmes à traverser, trois ou quatre heures durant, une plaine aussi sèche et aussi nue que celle déjà décrite de l'autre côté d'Uspallata. Enfin nous franchîmes un torrent rapide, puis un second qui prend sa source au sommet de la chaîne, et dont le cours tortueux a su en quelque sorte trouver des pentes si douces, que bien qu'il puisse y avoir une route plus directe on a tout profit d'en remonter les bords. C'est à cet endroit que le voyageur peut réellement s'enorgueillir d'être en chemin d'escalader les Andes.

La surface des rocs dont nous étions environnés n'offrait pas une seule herbe; et des buissons rabougris, des arbustes nains, montraient combien le climat était rude en hiver. Néanmoins, on ne pouvait pas voir sans étonnement et sans admiration les différentes formes des montagnes et les groupes bizarres qu'elles formaient, étayées les unes au-dessous des autres.

Au coucher du soleil, le guide nous invita à faire halte, car nos bêtes étaient passablement fatiguées. J'eusse désiré marcher au moins jusqu'à la nuit; mais il me fit observer que nous ne trouverions pas ailleurs une place aussi bonne pour camper. Ici, ajouta-t-il, en me montrant quelques plantes plus jaunes que vertes et de grosses pierres détachées, *« hay aqui pasto bueno para las mulas, y para su mercen buen alojamiento, har aqua, aqui hay todo :* Voici de l'ouvrage pour les mules, et pour Votre Excellence un bon logement, de l'eau, tout ce dont elle a besoin. » Nous mîmes donc pied à terre près d'une source, nous allumâmes du feu pour préparer notre frugal souper; après quoi, étendus sur le roc, nous attendîmes que le sommeil vînt nous délasser de nos fatigues. L'air était assez froid, mais agréable, et nous avions sous les yeux un magnifique spectacle. Les objets dont nous étions entourés devinrent peu à peu obscurs, tandis que le soleil, qui s'était depuis longtemps couché pour nous, dorait encore les sommets des plus hautes montagnes, et faisait briller d'un vif éclat la neige qui s'évanouissait avec la lumière du jour. Nous vîmes la scène subir mille beaux changements; et lorsque tout fut plongé dans une obscurité profonde, sauf le contour de la plus haute rangée de montagnes, qui se détachait sur les cieux, elle parut encore plus belle que jamais.

Le lendemain, le nombre des mulets morts, dont nous trouvâmes toute la route jonchée depuis Mendoza jusqu'à Santiago, nous sembla devenir plus considérable; et on ne saurait croire combien il était triste d'en voir de vivants cheminer parmi les os et les cadavres de ceux qui avaient péri de fatigue. Les nôtres étaient venus de Mendoza sans presque prendre de repos ni de nourriture, et devaient horriblement souffrir. Ils ne se faisaient pas encore tirer; mais ils ne suivaient plus qu'avec des efforts inouïs le pas de la *madrina*, ou mule qui portait la sonnette.

Après avoir passé plusieurs torrents très rapides, nous eûmes à gravir une montagne dont la pente était presque droite de haut en bas. Nous aperçûmes, vers le milieu du chemin, une troupe d'une quarantaine de guanacos qui nous regardaient tous avec la plus grande attention. Ils étaient arrêtés sur une espèce de gradin qui se prolongeait parallèlement à la direction du cours d'eau que nous suivions toujours; et comme le versant de la montagne était couvert de pierres détachées, nous craignîmes un instant qu'ils n'en fissent rouler quelques-unes sur nous; mais nous en fûmes quittes pour la peur. Un peu plus loin, nous vîmes la plus singulière formation géologique : c'était une masse énorme de porphyre qui, avec son sommet découpé en créneaux et ses flancs comme garnis de tourelles et percés de fenêtres, avait absolument l'air d'un vieux château gothique.

Tandis que je cheminais lentement, les yeux levés vers la région des neiges, le capataz, qui était à quelques pas derrière moi, me rejoignit et me demanda si je voulais l'accompagner, car il allait voir, avant que les mulets y parvinssent, si le *Ladera de las Vacas* était praticable. Lorsque, à la suite de la fusion des neiges, la Cordillère commence seulement, pour nous servir de l'expression du pays, à être ouverte, c'est-à-dire franchissable, on ne peut passer par ce ladera, qui est trop étroit; mais il s'élargit vers la fin de l'été, et alors on y passe. J'acceptai la proposition qui m'était faite; nous mîmes nos bêtes au trot, et au bout d'une demi-heure nous atteignîmes le lieu en question. C'est bien le pas le plus difficile des Andes. La montagne, d'un côté, s'élève à peu près perpendiculairement, tandis que de l'autre elle descend presque à pic jusqu'au rapide torrent qui gronde à ses pieds. Le chemin qui tournoie sur ses flancs est terrible à suivre pendant l'espace d'environ soixante-dix verges; car il n'a que quelques pouces de large; en certains endroits, peu s'en faut que votre épaule droite ne touche les rochers, tandis que sous le pied gauche vous avez le précipice, et qu'au-dessus de votre tête sont une multitude de grosses pierres détachées qui, à la moindre impulsion, semblent devoir s'écrouler sur le téméraire voyageur. Le péril cependant que court le cavalier n'est qu'imaginaire; car les mulets sont si prudents et paraissent si bien comprendre leur situation, qu'on n'a point à craindre qu'ils fassent un faux pas.

Quand nous eûmes franchi ce passage, le capataz, en me montrant à l'extrémité un endroit que l'eau, qui souvent découle du haut de la montagne, avait rendu extrêmement lisse et glissant, me dit que là était le véritable péril pour les mulets, surtout pour ceux qui portaient des bagages; que plus de quatre cents, à sa connaissance, y perdant pied, étaient allés mourir dans le torrent qui écumait au bas de nous, et que sans doute quelqu'un des nôtres aurait le même sort. Avançant donc un peu plus loin, et nous garant sur un roc qui faisait saillie, nous les attendîmes. Ils arrivèrent bientôt, se suivant les uns les autres, au commencement de l'étroit sentier. Plusieurs n'avaient aucun fardeau; mais le reste était monté ou pesamment chargé, et tandis qu'ils parcouraient les sinuosités de la route, la différence de couleur, tant de ces animaux que de leurs paquets, le costume pittoresque des postillons, qui vociféraient le chant sauvage au moyen duquel ils stimulent leurs bêtes, la vue du périlleux passage qu'ils avaient à franchir : tout concourait à former une scène vraiment intéressante.

Aussitôt que le mulet qui marchait en tête de la file parvint à l'endroit où le chemin se rétrécit tout d'un coup, il s'arrêta, éprouvant une répugnance manifeste à continuer, et par conséquent tous les autres s'arrêtèrent aussi. Mais alors les postillons se mirent à crier de plus belle; et, se baissant de leurs montures, ramassant des cailloux, ils les lancèrent à l'animal ré-

calcitrant, qui enfin se décida à poursuivre. Le nez à terre et, à la lettre, flairant son chemin, il avança tout doucement; car chaque fois qu'il se préparait à poser un pied, s'il sentait que la place n'était pas solide, il se hâtait de le poser ailleurs. Ainsi tâtonnant, il s'avança jusqu'au point périlleux, là s'arrêta de nouveau, et je commençai à craindre sérieusement pour notre valise, qu'il portait. Mais les postillons recommençant à lui jeter des pierres, il se résolut à passer outre, et arriva sans accident jusqu'à moi. Plusieurs autres le suivirent avec non moins de bonheur. A la fin, une jeune mule, chargée de deux énormes sacs de provisions, frappa son fardeau contre le rocher : ce choc lui jeta les jambes de derrière dans le précipice, et leur contact mit aussitôt en mouvement les pierres détachées dont la pente était couverte. Cependant, comme elle avait encore les jambes de devant sur l'étroit sentier, elle réussissait à rester en équilibre : elle allongeait le plus qu'elle pouvait la tête, crainte que son poids ne l'entraînât; et, ne parvenant toutefois qu'à poser le museau sur le bord du chemin, elle avait l'air de le tenir avec les dents, lorsque par malheur vint à passer un mulet libre qui la heurta. Le destin de la pauvre bête fut bientôt décidé : sans que le bagage qu'elle avait sur le dos se détachât, elle roula tout le long de la pente avec une étonnante rapidité et tomba dans le torrent, où elle disparut pendant quelques minutes. J'étais convaincu qu'elle avait péri noyée, lorsque je la vis revenir à la surface de l'eau et chercher à nager. C'était presque tenter l'impossible : elle réussit cependant à s'approcher de la rive; mais lorsqu'elle allait y toucher, ses forces s'épuisant de plus en plus, elle enfonça un peu et, saisie par le courant, elle fut entraînée avec violence. Je ne tardai pas à la perdre de vue... Pourtant, je remarquai que les postillons, avec leurs lassos en main, coururent à quelque distance le long du torrent pour lui prêter secours s'il était possible; mais bientôt ils revinrent sur leurs pas, l'air consterné, et j'en conclus que tout était fini. Ils le croyaient comme moi, quand par hasard, dix minutes environ après nous être remis en marche, venant à me retourner, j'aperçus notre mule qui tâchait de rejoindre. Nous l'attendîmes, ce qu'elle méritait bien. Elle avait encore le poil tout mouillé, l'œil morne, l'air piteux, et ne portait plus rien sur son dos; mais elle ne s'était cassé aucun membre, et pas même écorché la peau. La sonnette de la madrina parut lui redonner du courage : elle suivit sans se faire prier; seulement elle ne marchait plus qu'avec une extrême circonspection.

Nous continuâmes alors notre route et, en deux heures, nous atteignîmes le *Rio de las Vacas*, qui est le plus dangereux torrent qu'on ait à franchir dans les Andes. Nous le traversâmes, gens et bêtes, sans qu'aucun malheur nous arrivât; mais il était fort profond, et tellement rapide, qu'il roulait sans cesse d'énormes pierres avec ses eaux. Les mulets sont accoutumés à rencontrer de tels obstacles; néanmoins, ils ont toujours une horrible peur, et ce n'est qu'à coups d'éperons qu'ils se décident à marcher. Pendant que nous passâmes, les postillons allèrent se poster une centaine de verges plus bas le long du courant, prêts à lancer leurs lassos pour repêcher au passage la première personne qui viendrait à être entraînée. Mais comme celles de nos malles qui, pendant le trajet, se détachèrent de dessus les bêtes furent, au bout de vingt pas, brisées en mille morceaux, je crois que la précaution eût été inutile, ou que du moins les mulets leur appartenant, ils auraient songé plutôt à les saisir que non pas les cavaliers.

Après qu'on a franchi le Rio de las Vacas, les ravins paraissent devenir plus étroits et plus raides, et les cimes des montagnes, qui sont celles de la plus haute chaîne, se présentent sourcilleuses, avec des angles et des pics singulièrement aigus. Nous trouvâmes bientôt sur notre chemin quantité de neige et de glaçons, qui étaient descendus de plus haut, et que nous ne traversions pas sans beaucoup de peine; car souvent ils cédaient sous les pieds de nos mulets, qui toutefois se relevaient avec une sagacité surprenante, et comme s'ils y fussent habitués. Bientôt aussi nous passâmes devant une de ces huttes en briques qui, à chaque deux ou trois lieues, ont été bâties pour protéger le voyageur contre les affreuses tempêtes de neige qui l'assaillent dans ces régions, et poursuivant notre marche à peu près jusqu'au coucher du soleil, nous en rencontrâmes une autre, à laquelle nous fîmes halte.

Nous aperçûmes à quelque distance une troupe de mulets qui se tenaient immobiles au milieu des pierres. Quoiqu'ils n'eussent rien sur le dos, présumant qu'ils n'étaient point là sans propriétaires, je marchai dans leur direction, et, en effet, je trouvai trois hommes qui dormaient à terre. J'en éveillai un, et lui demandai de nous faire la charité de quelques vivres, car nous avions perdu tous les nôtres au Ladera de las Vacas. A son réveil il parut d'abord effrayé de voir un inconnu bien armé près de lui; mais nous ne tardâmes pas à nous entendre, et au bout de quelques secondes il insérait plus d'une pièce de monnaie dans une longue bourse faite avec un cou d'autruche, tandis que je retournais vers mes compagnons, les deux bras pleins de biscuits de mer et de bœuf sec, du sel dans une main, et dans l'autre du poivre rouge de Chili.

Pendant que le souper se prépara, j'examinai l'endroit où nous allions passer la nuit : ce n'était de toutes parts que tristesse et désolation. Je vis d'abord nos mulets, qui n'avaient plus ni selle ni bride, mais qui conservaient tous l'attitude dans laquelle on les leur avait ôtées; tous, la tête basse, semblaient dormir debout, seule jouissance qui leur fût permise, car il n'y avait absolument rien à manger pour eux. Ensuite, portant les yeux plus loin et autour de moi, je n'aperçus que de la neige, partout de la neige, et en présence d'un tel spectacle je ne pus m'empêcher de réfléchir au grand nombre de voyageurs qui, dans ces parties des Andes, avaient été surpris par l'ouragan et avaient péri.

En effet, le capataz me conta que ces *temporales* sont si violentes, qu'aucun animal ne peut leur échapper; qu'elles ne sont annoncées par nul signe précurseur, mais que soudain on voit la neige venir par dessus les montagnes en tourbillon; que des milliers de gens perdaient la vie dans ces tempêtes; que beaucoup de malheureux étaient morts de faim dans la petite maison qui était sous nos yeux; et que, il y avait seulement deux années de cette histoire, l'hiver commençant tout d'un coup, ainsi que cela arrive généralement, il avait fermé la Cordillère et chassé vers cet abri dix pauvres voyageurs. Lorsque la violence des premiers ouragans s'était apaisée, le courrier de la poste, passant par là pour se rendre à Buénos-Ayres, en trouva six sur dix étendus morts dans la hutte, et à leurs côtés étaient couchés les quatre autres presque morts de faim et de froid. Ils avaient mangé leurs mulets et un chien, et nous vîmes encore les ossements de ces animaux.

Ces huttes sont toutes construites d'après un même plan, et répondent fort bien à l'usage auquel on les a destinées. Bâties de briques et de ciment, elles sont pleines de maçonnerie jusqu'à une hauteur de dix à douze pieds. La chambre unique, qui est établie au faîte de cette fondation pour se trouver toujours au-dessus de la neige, et à laquelle on monte par un escalier extérieur aussi de brique, a environ douze pieds carrés. Les murailles, extrêmement épaisses, sont percées de deux ou trois lucarnes à jour, hautes et larges de six pouces; le toit est en voûte, et le plancher de briques comme tout le reste.

Une pièce si petite et d'une construction si massive a nécessairement l'air d'un cachot, et quand on se tient debout, à la porte, l'aspect des lieux environnants la fait encore paraître plus sombre et plus lugubre. Puis, on ne peut s'empêcher de réfléchir com-

bien ce doit être une affreuse souffrance que celle de voir jour par jour la neige monter autour de soi, et son espérance de salut diminuer heure par heure, jusqu'à ce qu'on acquière enfin la preuve que tout chemin est impraticable et toute issue fermée! Mais, sans même de telles réflexions, l'intérieur de ces huttes est toujours assez mélancolique.

Dans celle qui nous abrita ce soir-là, les malheureux à qui elle avait servi de prison, non-seulement s'étaient chauffés avec la table qui est fixée d'ordinaire dans le plancher; mais encore, pour obtenir un peu plus longtemps une chaleur momentanée, ils avaient de désespoir brûlé jusqu'à la porte qui devait les défendre de la furie des éléments. Puis, au risque de se faire écraser, ils avaient arraché une grosse poutre qui formait le dessus de cette porte, et les briques supérieures paraissaient ne plus tenir que par l'adhésion du ciment. Cette besogne, qui évidemment avait été accomplie sans autre instrument que leurs couteaux, devait leur avoir coûté plusieurs jours de travail. L'état des murs indiquait aussi les horreurs dont ils avaient été témoins. Là, en effet, contrairement à un usage que tout le monde sait être en général, les parois ne portaient ni le nom des voyageurs qui avaient passé, ni leur histoire, ni la date de leur naissance, ni l'indication du pays où ils étaient nés, ni celle du pays d'où ils venaient, ni le but de leur voyage, ni même les tendres secrets de leurs cœurs, rien! Non, dans toutes ces huttes des Andes, vous ne découvririez pas un seul mot d'écriture. Il semble que les gens qui se réfugient sous ces abris, souvent, hélas! pour y mourir, ne peuvent en aucune manière être distraits de leurs souffrances.

Le lendemain avant la pointe du jour, nous remontâmes sur nos malheureux mulets pour franchir la Cambre, tandis que la surface de neige qui la couvre était encore dure par suite du froid rigoureux de la nuit. Ce fut seulement là qu'il nous fallut dire adieu aux rives du torrent que nous avions si longtemps suivi de l'est vers l'ouest, et qui alors abandonna notre direction pour venir du sud. Notre chemin se trouva donc obstrué par la Cambre, ou chaîne supérieure de la Cordillère, que nul artifice ne put éviter, et qui, couverte de rocs détachés ou décomposés, offre presque un angle de quarante-cinq degrés d'inclinaison. Au pied nous trouvâmes une autre hutte, qui n'avait non plus ni table, ni porte, ni poutre, et où sans doute beaucoup d'infortunés avaient péri; mais nous ne nous y arrêtâmes pas. Le sentier que nous prîmes pour gravir la montagne montait en zig-zag depuis le bas jusqu'en haut, et était si rapide, que tout le temps, pour ne pas glisser de nos selles, nous étions obligés de nous retenir à la maigre crinière de nos mulets. Souvent il tournait si court, que ces animaux bon gré, malgré, reculaient d'un ou deux pas, mais bientôt avec une détermination et une patience vraiment merveilleuses, ils regagnaient le terrain qu'ils avaient perdu. Parfois ils s'arrêtaient, mais telle était la raideur de la pente, telle la disposition des pierres qui roulaient sous leurs pieds, que d'eux-mêmes ils se remettaient en marche au bout de quelques secondes. Après avoir grimpé de cette singulière façon pendant plus d'une heure, nous atteignîmes le sommet, et ce fut pour nous un instant de triomphe et de satisfaction. Jusque-là nous avions toujours vu devant nous des difficultés à vaincre; dès lors nous les vîmes vaincues à nos pieds, et pour ma part, je me sentis tout ému en présence d'une grande croix de bois érigée en ce lieu.

Il régnait sur la cime des Andes un froid si piquant, que nous n'y pûmes faire une longue halte. La route que nos mulets eurent à suivre était fort extraordinaire: une étroite et profonde tranchée avait par le continuel passage d'un de ces animaux été ouverte dans la neige, qui était fort épaisse, et la muraille qu'elle formait à droite et à gauche obligeait souvent le cavalier à mettre ses pieds sur les oreilles de sa monture. En outre, comme les voyageurs passent toujours par le même endroit, les bêtes enfonçaient presque à chaque pas jusqu'aux genoux. On voyait çà et là des taches de sang laissées par les mulets qui les avaient précédées, et s'il fallait s'étonner d'une chose, c'était qu'un pareil chemin ne leur fût pas absolument impraticable.

Après avoir descendu, non sans beaucoup de peine, l'espace d'un mille, nous rencontrâmes une quatrième hutte de refuge qui était dans le même état que les trois précédentes, mais entourée d'environ douze pieds de neige; car du côté des Andes qui regarde le Chili, il y en a toujours beaucoup plus que de l'autre. Comme nos mulets ne paraissaient pas encore trop fatigués, nous coupâmes, au lieu de suivre la route ordinaire; et malgré plusieurs pentes fort raides que d'autres animaux n'eussent jamais pu descendre, en une heure nous fûmes hors des régions glacées. Puis, peu à peu, les montagnes commencèrent à prendre un aspect différent; et lorsque nous vîmes des arbres, il nous sembla que nous entrions dans la plus belle contrée du monde. De même que sur le versant oriental, nous prîmes encore le cours d'un torrent pour guide.

Nous étions tous si las d'avoir gravi la Cambre que nous débridâmes plutôt qu'à l'ordinaire auprès d'une habitation appelée *la Guardia*, où il y avait quelque fourrage pour nos bêtes. Mais comme la maison était pleine de puces; nous préférâmes presque tous dormir dehors, quoique par terre. Un peu après minuit, aussitôt que la lune se fut levée, nous remontâmes en selle, et rencontrant çà et là maints ruisseaux et maints ladéras périlleux, traversant une contrée semblable à celle de la veille, nous parvînmes avant midi aux portes de la Villa-Nueva de los Andès, ville dont le nom explique qu'elle a été récemment bâtie dans les Andes.

Elle est située sur une espèce de plateau, mais environnée de montagnes, ou plutôt de collines, car le pays perd déjà cet air de grandeur auquel nous étions habitués. On a dessiné le plan de Villa-Nueva d'après celui de toutes les autres cités du Chili, vastes ou petites. Les rues sont larges, toutes à angles droits, et par conséquent parallèles ou perpendiculaires les unes aux autres. Au centre est une plaza ou grande place, d'un côté de laquelle se voit un laid bâtiment qui n'en est pas moins l'hôtel du gouverneur. En passant, je vis sous le portail, assis ou couchés ou endormis, certain nombre de soldats malpropres, sans souliers, et presque sans autre vêtement que leurs ponchos; ce qui me donna une triste idée des troupes chiliennes.

On était alors en été, et le soleil qui au Chili est toujours brûlant nous avait tellement exténués, que nous éprouvions l'impérieux besoin d'aller au plus tôt nous reposer à l'ombre. Un groupe de femmes nous indiqua la boutique du coin, où l'on vendait de la limonade. Après nous être rafraîchis nous demandâmes à la maîtresse du lieu qu'elle nous logeât; elle nous fit conduire dans une mauvaise auberge dont les chambres étaient pleines de vermine et la cuisine abominable: il fallut bien nous en contenter.

Le lendemain nous partîmes pour Santiago. Nous atteignîmes un cabaret à moitié chemin où nous devions passer la nuit. Le jour suivant nous déjeunions à Santiago. La plupart des maisons indiquaient par de larges crevasses que les tremblements de terre ne sont pas rares dans ce pays.

La grande place est ornée d'une fontaine au centre, mais environnée de bâtiments qui n'ont aucune élégance. Pendant que nous la traversions, huit heures sonnèrent à une des églises. Aussitôt tout le monde, qu'on fût à cheval ou à pied, s'arrêta. Les hommes se découvrirent, les femmes s'agenouillèrent, et je dus faire halte. Chacun se signa, et au bout de quelques secondes reprit son chemin respectif. Cette cérémonie se répète à midi et le soir.

Les habitants de Santiago sont les plus paresseux et



Passage de la grande Cordillère.

les plus immoraux du monde; l'éducation est fort mauvaise et l'état de la société déplorable. La ville est encombrée de moines et de prêtres, tous fainéants et plus gras les uns que les autres; ils ont la tête rasée de différentes manières, portant d'énormes chapeaux plats, et sont vêtus de robes à capuchons en serge blanche ou noire. Tous les hommes se découvrent quand ils passent à côté d'un de ces indolents personnages, non moins grossiers que lubriques. Les filles publiques pullulent à Santiago et occupent toujours les appartements au rez-de-chaussée, même dans les maisons les plus respectables. Enfin les prêtres à Santiago mènent une vie crapuleuse, et cependant sont encore respectés par le peuple. La sieste a lieu à midi et les boutiques ne se rouvrent que de quatre à cinq heures. La chaleur est brûlante le jour, mais les soirées sont rafraîchissantes, à cause de la brise des Andes qui environnent la ville.

Quand j'eus pris les renseignements dont j'avais besoin sur les mines du voisinage de Santiago, je repassai la chaîne des Cordillères et revins à Buénos-Ayres par la route que j'avais suivie.

Albert-Montémont.

FIN DU VOYAGE DE HEAD.

Paris. — Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Gerdès

DAME BRÉSILIENNE.

(Walsh.)

J. BRY aîné, Éditeur.



Rio-Janeiro.

WALSH.

(1828-1829.)

SIL.

Merveilleuse beauté

., je m'embarquai
in faisant, *la Ga-*
ıique, qui m'avait
embre devant l'île
ı du mouillage fut
t moi du nombre,
le gagner le rivage.
ıus approchions, la
se développer sous
ıchisserie; car, de
ées sur le penchant
ıemblent tout-à-fait
endues sur l'herbe
ıchal sont extrême-
igent toutes vers le
ıt pavées de petites
es, mais encore très

nt alizé du sud-est, et
vec une extrême rapi-
ı de changer la posi-
uipage se trouvèrent

exemptés de presque toutes les occupations qui leur sont ordinairement dévolues. Ils n'eurent plus qu'à s'acquitter le matin de légers devoirs, qui étaient pour eux moins une fatigue qu'une distraction, et à s'amuser le soir par des chants et des danses.

Le 15, un changement de couleur dans l'eau de la mer, qui, de bleu-foncé qu'elle était, devint vert-clair, nous annonça que nous approchions enfin de la terre. Le lendemain en effet, à midi sonnant, favorisés par une bonne brise, nous entrâmes dans le hâvre de Rio, le plus magnifique assurément qui soit au monde. Notre pilote gouverna entre l'Ilha da Lage et la pointe de Santa-Cruz, à travers un passage d'environ cinq mille pieds seulement de largeur; et comme deux solides forteresses s'élèvent l'une sur l'île, l'autre sur la pointe, l'accès en paraît être absolument impossible à une flotte ennemie. Lorsque nous eûmes dépassé les forts, la baie s'étendit devant nous, formant un immense bassin. Elle était entourée de romantiques montagnes, couvertes de bois. Celles-ci s'avançaient à une distance considérable dans le hâvre, et celles-là laissaient entre elles et la berge de profonds enfoncements ou de creuses vallées remplies de villas. A notre gauche, était la ville de Rio, située entre plusieurs hautes collines, sans que toutefois, comme Rome et Constantinople, elle les recouvrît entièrement de maisons; mais les rues serpentaient autour de leurs bases, et il n'y avait que des églises et des couvents qui en couronnaient les cimes. Dans la baie on apercevait des multitudes de navires de toutes les nations, tant de

guerre que de commerce, et non entassés les uns près des autres comme dans nos ports étroits d'Europe, mais disséminés sur la surface des flots dans toutes les directions. Au loin, se montraient les monts Orgas, faisant un fond bizarre à ce tableau. C'est une rangée de pics granitiques hérissant la ligne de l'horizon, et perçant les nuages de leurs longs sommets pointus, qui s'élèvent vers le ciel comme des tuyaux d'orgue dans une vaste cathédrale : c'est de là qu'ils ont pris leur singulière dénomination. J'avais beaucoup entendu vanter la beauté de ce hâvre, mais la réalité surpassa encore l'idée que j'en avais conçue. On ne peut guère le comparer à celui de Constantinople, leurs caractères sont si différents ; mais il est certain que le premier l'emporte sur le second pour l'étendue, la majesté et le pittoresque. Il a l'air de ce qu'il doit vraisemblablement devenir un jour, le grand bassin d'une contrée magnifique que la nature semble avoir destinée à être tôt ou tard le marché de l'univers. Nous jetâmes l'ancre à la nuit tombante.

Spectacle de la baie au point du jour. La ville de Rio. Première impression que produit la vue des nègres esclaves; mais on a d'eux meilleure idée quand on les voit comme soldats, comme citoyens et comme prêtres. Les *ruas* et les *travessas*. Le campo de Santa-Anna. Rues obstruées par des montagnes. Agréments de notre demeure au bord de la mer.

Le matin suivant, la baie nous présenta la scène la plus animée. Sa surface était un panorama mouvant de barques de toute espèce, qui sans cesse passaient et repassaient d'une rive à l'autre. Elles étaient généralement manœuvrées par des nègres, qui avaient pour seul vêtement une paire de culottes, et pour coiffure un vieux chapeau de paille. Ces embarcations étaient larges, avec une tente à l'arrière pour abriter les passagers du soleil, et conduites au moyen de quatre longues rames que maniait l'équipage noir (1). Je descendis bientôt dans la chaloupe avec plusieurs des officiers de la frégate, impatient que j'étais de poser pour la première fois le pied sur les côtes de l'Amérique méridionale. Nous débarquâmes vis-à-vis du *Largo do Paca* ou *Palais Carré*, sur une pente pavée en larges dalles de granit, et nous montâmes jusqu'à un quai que protégeait un parapet de la même pierre. Je découvris par la suite que Rio était environné par des montagnes de ce roc, et que, parmi les nombreux avantages naturels de la capitale du Brésil, il ne fallait pas oublier qu'elle avait dans tous les quartiers d'inépuisables et magnifiques carrières. Longeant le palais, nous prîmes la rue Direita, qui est la rue la plus vaste de la ville et le centre du commerce. Elle se prolonge parallèlement à la baie, et toutes les autres rues s'en détachent à angles droits. L'Alfandega, c'est-à-dire la douane, y est située, et je ne tardai guère à y voir ce que je n'avais encore jamais vu, la population noire soumise à un traitement dont tout Européen doit s'étonner.

Quand il s'agit au Brésil de porter ou de remuer des fardeaux, la tâche en est toujours dévolue aux nègres, et l'état dans lequel vous rencontrez ces malheureux est révoltant pour l'humanité. Ils étaient entièrement nus, à l'exception de quelques sales guenilles attachées autour de leur ceinture. Leur peau, à force d'être exposée aux injures de l'air, était devenue dure et calleuse: elle était couverte de cicatrices, et ressemblait à l'enveloppe grossière et noirâtre de quelque animal, à celle, par exemple, d'un éléphant dont le cuir ridé est parsemé de poils rares. Lorsqu'on les examine des pieds à la tête, leur organisation physique est telle, que vraiment on les prendrait pour des êtres d'un degré au-dessous du rang d'homme.

Mais quelques heures suffirent pour corriger la triste opinion que la vue de ces nègres m'avait porté à concevoir de leur race en général. D'autres se montrèrent bientôt à mes yeux sous un aspect différent et plus favorable. Tandis que nous cheminions par la ville, les sons d'une musique militaire parvinrent à nos oreilles, et nous découvrîmes qu'ils provenaient de celle d'un régiment stationné dans une des rues voisines. Le colonel venait de mourir, et les soldats attendaient que le corps sortît de la maison mortuaire pour l'accompagner à sa dernière demeure. Leurs visages présentaient tous différentes teintes de noir, mais la plupart d'entre eux étaient nègres. Leur équipement était irréprochable : ils portaient des jacquettes brunes, des pantalons blancs, et des bonnets ainsi que des ceinturons de cuir noirci, le tout tenu, de même que leurs armes dans le meilleur état. Leurs musiciens exécutaient un air funèbre plein de charme et de douceur, de la composition d'un des officiers, tandis qu'eux-mêmes faisaient diverses évolutions avec autant de régularité que d'adresse. Bien qu'ils n'appartinssent qu'à la milice, ils étaient néanmoins aussi bien instruits, aussi disciplinés que des troupes de ligne peuvent l'être en Europe. C'était donc le premier pas de la gradation par laquelle la population noire de ce pays s'élève dans l'échelle de l'humanité : d'un état inférieur à celui de bête de somme, elle monte au rang militaire, et se montre aussi capable de discipline qu'aucun être humain d'autre couleur.

Notre attention fut ensuite attirée par des nègres, hommes et femmes, qui, les uns dans des corbeilles, les autres dans des boîtes ou sur des planches, dont ils avaient la tête chargée, offraient aux passants toute sorte de marchandises. Ils appartenaient à une classe de petits commerçants, dont quelques-uns débitent leurs denrées à domicile, mais dont le plus grand nombre les envoient débiter de cette manière, comme dans des boutiques ambulantes.

La nuit commença bientôt à tomber, et je vis alors avec étonnement une foule de personnes qui tenaient toutes de gros cierges allumés, en guise de torches, se réunir devant une maison. Comme je poursuivais ma route, il m'en fut mis un dans la main par un homme qui paraissait revêtu de quelque autorité, et qui me pria de prendre rang parmi le cortége. Effectivement, on se préparait à porter un mort en terre, et j'appris qu'en pareille occasion l'usage brésilien est toujours d'inviter un étranger qui passe à honorer de sa présence le convoi : on blesse les gens à qui on refuse. Je me joignis donc aux parents et amis du défunt, et avec eux j'allai à une église voisine. A notre entrée, nous nous rangeâmes de chaque côté d'une estrade qui s'élevait près du chœur, et sur laquelle était couché un cercueil recouvert d'une pièce de soie jaune à franges d'or. Le service funèbre fut chanté par une troupe de prêtres, au nombre desquels se trouvait un nègre, grand et bel homme, dont le visage aussi noir que l'ébène faisait un bizarre et frappant contraste avec ses vêtements blancs. Il semblait remplir son rôle dans cette triste cérémonie avec une solennelle dignité et une pieuse émotion que je n'observai pas chez ses confrères. Après avoir jeté des fleurs sur la bière et brûlé de l'encens à l'entour, ils se retirèrent, le cortége se dispersa, et nous retournâmes à bord.

Le lendemain, dans la matinée, je rendis visite à un négociant anglais pour qui j'avais des lettres de recommandation. Il m'invita à venir vers deux heures

(1) Lorsqu'en 1816 M. Auguste de Saint-Hilaire arriva devant Rio-Janeiro, des barques nombreuses se croisaient en tous sens dans la baie, et les pirogues légères creusées dans un seul tronc d'arbre semblaient voltiger sur les eaux. Différentes îles qui s'élèvent peu à peu au-dessus de l'eau passèrent rapidement sous les yeux et présentaient un spectacle enchanteur. Dans presque toutes sont de petites maisons basses, comme celles des environs de Rio-Janeiro, mais d'une grande élégance, avec un toit presque plat, relevé aux extrémités à la manière des pavillons chinois, et couvert en tuiles creuses. Des groupes de bananiers entourent ces petites habitations, et quelquefois un cocotier ajoute encore à la beauté du paysage. A. M.

dîner avec lui, et quand je revins à l'heure dite, je trouvai sur ma route, quoique mon compatriote demeurât dans le quartier le plus commerçant, toutes les rues désertes, toutes les maisons fermées, et toute cette partie de la ville semblable à une cité des morts, aussi solitaire et silencieuse en plein jour qu'elle aurait pu l'être à minuit. Tous les habitants dînaient alors ou faisaient la sieste; et pendant ce temps il est d'usage que toute espèce d'affaire reste suspendue. Chez mon hôte, j'eus beau chercher au rez-de-chaussée une pièce dont la porte fût ouverte : il me fallut monter jusqu'au faîte de sa maison avant de rencontrer personne. Là, je découvris enfin M. Price, comme il s'appelait, et sa famille rassemblés dans le même appartement. On annonça bientôt que nous étions servis; mais avant que je passasse dans la salle à manger, un domestique me conduisit dans une chambre voisine où je dus modifier un peu ma toilette, c'est-à-dire quitter mon habit et le remplacer par une jaquette de calicot. Au Brésil, quand une personne riche donne à dîner, l'usage est de pourvoir chacun des convives d'un pareil vêtement aussi bien que de leur distribuer des serviettes.

Le soir, je rencontrai en me promenant la *rua dos Pescadores*, ou *rue des Pêcheurs*, dans laquelle demeurait M. Price, et qui va se terminer à une immense place appelée le *campo de Santa-Anna*. Les boutiques, qui s'étaient ouvertes de nouveau, étaient pleines de toutes les espèces de marchandises qui se confectionnent dans les manufactures et dans les ateliers d'Europe. C'étaient des châles de laine, des mouchoirs de coton, des indiennes des plus brillantes couleurs, des draps, des soieries, des chapeaux, des bottes, des souliers, des bas, le tout pendu le long de la façade des maisons, et obstruant les portes et les fenêtres de leur riche draperie. Les objets que je viens de mentionner s'exportent en si grande profusion au Brésil, qu'ils ne coûtent pas plus cher à Rio, pour la plupart, que sur les marchés européens.

Après avoir dépassé un grand nombre de boutiques, j'arrivai à une partie de la rue qui, plus rapprochée de la campagne, cesse d'être commerçante, et n'offre dès lors que des habitations bourgeoises. L'isolement et la tranquillité de ces maisons formaient un frappant contraste avec l'entassement et le bruit des magasins que j'avais d'abord longés. Les fenêtres étaient, comme dans les villes turques, munies de persiennes à barreaux épais et serrés, qui laissaient à peine entrer quelque lumière, et au travers desquelles il était impossible de voir ou d'être vu. Elles étaient attachées par le haut avec des gonds, et s'ouvraient par le bas, de sorte que, pour regarder sur la voie publique, les habitants n'ont besoin que d'appuyer la tête contre et de pousser devant eux. Dans presque toutes les maisons qui se trouvèrent sur mon passage, je vis le front de quelque femme presser un de ces volets, et dans l'entrebâillement j'aperçus un visage noir, basané ou jaunâtre, avec des yeux de la couleur du charbon, qui dardaient obliquement à travers l'ouverture, l'un vers le haut et l'autre vers le bas de la rue.

L'aspect des rues de Rio est extraordinaire : elles sont très étroites, se coupent les unes et les autres à angles droits, et reçoivent, moitié la dénomination de *rua*, moitié celle de *travessa*. Les *ruas* ou rues commencent au bord de la mer et se prolongent en droite ligne jusqu'à une vaste esplanade intérieure. Les *travessas*, ou rues de traverse, sont terminées par deux chaînes de montagnes, en sorte que, quand je me trouvais à l'angle d'interjection d'une rua et d'une travessa, et que je regardais des deux côtés, je voyais aux extrémités de l'une la mer et la campagne, et à celles de l'autre les flancs sourcilleux des rocs escarpés. Si ce défilé de montagnes, dans lequel la partie la plus opulente et la plus populeuse, aussi bien que la plus vaste de la ville est enterrée, s'étendait dans la direction de la baie, il serait ventilé continuellement par des courants d'air, soufflant tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, et causés par des brises régulières de la terre et de la mer; mais, par malheur, il est situé transversalement, et le moindre souffle de vent qui passe est intercepté dans sa route par les deux chaînes de montagnes.

Lorsque je sortis enfin de cette gorge étouffante, ce fut pour entrer dans une immense plaine où débouchent toutes les rues qui partent de la mer; et je vis aussitôt que l'intérieur des terres n'offrait pas dans cette magnifique contrée un moins beau spectacle que la côte. La plaine en question était presque environnée par un vaste amphithéâtre de montagnes; leurs bases offraient à l'œil des pelouses de la plus riche verdure, inclinées en pente douce, et terminées par des ceintures de forêts dont les arbres vous étonnaient autant par leurs proportions gigantesques que par leur variété infinie, et du milieu desquels s'élançaient leurs cimes sourcilleuses présentant toutes des formes diverses. Les unes se prolongeaient en chaînes, les autres se dressaient en pics, d'autres encore se brisaient par de brusques détours. Une de ces dernières est appelée, à cause de son aspect bizarre, *le Corcorado*, c'est-à-dire *le Dos-cassé*, nom qu'elle mérite bien. M'avançant de quelques cents pas dans cette plaine, je m'aperçus qu'elle était, de manière à former un quadrangle, entourée de bâtiments, et que dans le nombre il y avait le Palais du Sénat, le Muséum, la *Camera* ou *Maison commune*, et d'autres édifices publics. Il est donc à peu près certain qu'elle ne sera jamais rétrécie, et que la capitale du Brésil pourra se vanter longtemps de posséder sans doute la place la plus vaste du monde. Elle se nommait dans l'origine *Campo de Santa-Anna*, mais actuellement elle s'appelle *Campo d'Acclamaçao* ou *Place de l'Acclamation*, et les Brésiliens la regardent en quelque sorte comme sacrée, parce qu'elle a été le théâtre d'un des principaux événements de leur révolution : don Pédro y fut, le 12 octobre 1822, proclamé empereur constitutionnel par les voix réunies de cent mille personnes.

La première impression que produisit sur moi la ville de Rio fut très favorable. Les rues, en effet, quoique manquant de largeur, étaient bien pavées, et généralement bordées, tant à gauche qu'à droite, de trottoirs aussi amples que l'espace le permettait. Les maisons étaient solides et bâties en granit, avec les croisées et les portes encadrées dans des blocs élégamment sculptés de cette pierre, que les carrières situées au bout de chaque rue fournissent en abondance et de la plus belle qualité. Au nombre des heureux avantages de ce pays on doit mentionner qu'il n'est pas sujet à ces terribles accidents qui sans cesse se renouvellent sous une pareille latitude de l'autre côté du continent. Les tremblements de terre sont inconnus au Brésil, et jamais le moindre péril n'y est redouté de l'ébranlement des lourds et hauts édifices. Les maisons des particuliers sont jolies, et toujours on y voit régner un ordre parfait. Les rues sont propres, et nulle part des tas d'ordures ou de mauvaises odeurs n'y affectent désagréablement l'odorat des promeneurs.

L'hôtel que nous avions loué, plusieurs de mes compagnons de voyage et moi, pour le temps de notre résidence, se trouvait absolument à l'autre bout de la ville, et à une distance considérable. Quand, à Rio, vous avez besoin de faire une course, ne croyez pas que jamais vous puissiez prendre une route directe : chaque rue est, sans aucune exagération, séparée de ses voisines par des montagnes; et comme il vous est impossible d'escalader leurs sommets, il vous faut en tourner les bases. Une chaîne de ces montagnes s'approche tellement de la mer, qu'il ne reste plus qu'un étroit espace entre elles et le bord de l'eau. Mais par delà s'étend une autre vaste plaine, assez semblable à celle qui est décrite plus haut, et appelée *Catete*, sur laquelle est bâtie une nouvelle ville. Une rue avec des maisons d'un côté, mais donnant sur la mer de l'autre,

la réunit à l'ancienne, et c'était dans cette rue que nous étions logés.

Limites du Brésil; son immense étendue; ses productions. Esquisse historique. Découverte du pays par Cabral. Il n'est longtemps qu'une colonie du Portugal. La famille royale portugaise est contrainte de s'y réfugier en 1808, et Jean VI l'érige en royaume. Don Pédro. Il se fait proclamer empereur constitutionnel, et sept ans après chasser ignominieusement. Sa mort.

Maintenant que me voilà bien installé dans la capitale du Brésil, j'ose croire que le lecteur me saura gré de lui rappeler en quelques pages les principaux faits qui se rattachent à l'histoire de ce vaste pays. Mais, d'abord, il est nécessaire d'exposer sa délimitation géographique, qui semble avoir été soigneusement établie par la nature elle-même. L'Amazone, en effet, le sépare au nord de la Guiane et de la Colombie; la Plata le sépare au sud de la république de Buénos-Ayres. L'océan Atlantique baigne ses côtes de l'est, et la chaîne des Cordillères s'élève à l'ouest entre son territoire et celui du Pérou. Quoiqu'il comprenne une étendue six fois plus considérable que celle de la France, il ne compte qu'une population de trois millions d'âmes; encore sont renfermés dans ce nombre les sauvages dont les hordes errantes habitent le désert. Les neuf provinces du Brésil, dont chacune pourrait presque former un Etat en Europe, portent les noms de Maragnon, Para, Pernambuco, Bahia, Rio-Janeiro, Saint-Paul, Matto-Grosso, Goyas et Minas-Geraes. Ses villes les plus importantes, en longeant la côte du nord au sud, sont Maragnon, Piauhy, Siara, Rio-Grande du nord, Para, Goyane, Paraïba, Pernambuco, Aleguas, Reregyppe-del-Rey, Bahia, Ilheos, Potte-Seguto, Espiritu-Santo, Rio-Janeiro, Saint-Paul, Sainte-Catherine et Rio-Grande du sud.

Le Brésil, ainsi appelé du brésillet, bois de couleur rouge qu'on y trouve, n'est surpassé par aucune contrée du Nouveau-Monde pour les richesses métalliques ni pour l'excellence et la variété des productions végétales. Il fournit au commerce du coton, du tabac, du sucre, du café, du cacao, de l'indigo, des cuirs, de l'ipécacuanha et les plus beaux bois pour la teinture, les constructions et les ouvrages de luxe. Il exporte aussi en grande abondance de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des diamants.

La découverte du Brésil, si vaste que soit cette contrée, n'est due qu'au hasard. En 1499, Vasco de Gama revint en Europe avec la certitude d'avoir trouvé le passage, par l'ouest, aux Grandes-Indes, qui occupait depuis si longtemps l'imagination des Espagnols; et l'année suivante, Emmanuel envoya une flottille de treize voiles qui portait douze cents personnes, et dont le commandement était confié à Pedralvez Cabral, former un traité de commerce avec le roi de Callicut. L'escadre, afin d'éviter les calmes de la côte d'Afrique, prit une direction tout-à-fait occidentale; et, à la fin d'avril, se trouvant par 17° de latitude sud, le commandant fut étonné de voir flotter certaines plantes. Le 3 mai, il débarqua à Porto-Seguro, fut favorablement accueilli par les indigènes, fit examiner en secret leur territoire, et, convaincu de son importance, il lui donna le nom de *Santa-Cruz* ou *Sainte-Croix*, qui depuis a été changé en celui de *Brésil*. Il en prit possession au nom de la couronne de Portugal, et se hâta d'instruire son souverain de sa précieuse découverte. Cette nouvelle, confirmée par l'envoi de quelques-unes des productions du pays et d'un de ses habitants, éveilla la curiosité des monarques lusitaniens. Par leur ordre, et sous leurs auspices, plusieurs vaisseaux partirent successivement pour explorer les côtes, les fleuves et les rades du nouveau continent. C'est ainsi que le hâvre de Rio fut découvert le 1er janvier 1531, par Martin Alphonso de Souza: il était appelé *Nitheroby* par les naturels; mais lui, supposant à première vue que cette magnifique baie n'était que l'estuaire de quelque grand fleuve, comme l'embouchure de l'Amazone ou de l'Orénoque, l'appela *Rio-de-Janeiro* ou *Rivière de Janvier*, parce qu'il y était arrivé le premier jour du nouvel an. Bientôt le Brésil fut distribué par divers donataires en diverses portions avec des droits et des prérogatives considérables. Des villages, des bourgs, des villes s'élevèrent comme par enchantement sur le terrain le plus fertile, et sous le plus beau ciel des deux hémisphères. Cependant les conquérants marquaient leur passage dans le Nouveau-Monde par d'affreuses traces de sang. Réduit aux plus horribles extrémités, le peuple sortit plus d'une fois de son indolence, et prit les armes pour recouvrer sa liberté; néanmoins la discipline européenne triompha partout.

En 1580 le Brésil subit le joug de l'Espagne, mais soixante ans après, il fut rendu à ses premiers possesseurs. Plus tard, lorsque les colonies espagnoles de l'Amérique ont secoué le joug de la mère-patrie et se sont formées en républiques, il a encore appartenu longtemps au Portugal, et n'a jamais recouvré entièrement son indépendance. Mais ceci est anticiper sur les dates. Au commencement du XVIIIe siècle, l'Angleterre, toujours jalouse de la puissance française en Amérique, était parvenue à empêcher le Portugal de conclure une alliance avec le cabinet de Versailles. Le capitaine Duclerc se présenta devant la capitale du Brésil pour venger cette opposition. Mais il échoua dans son attaque, tomba au pouvoir de l'ennemi, et fut massacré au moment où il posait les armes; ses soldats subirent le même sort. Désirant réparer l'outrage fait au pavillon français, Duguay-Trouin, aidé par une compagnie de négociants, parut avec quinze navires dans la baie de Rio-Janeiro, et fit bientôt cesser le feu des batteries qui défendaient le port. Les troupes françaises effectuèrent leur débarquement, et marchèrent en trois colonnes sur la ville. Le bruit de la foudre se mêlait au fracas de l'artillerie. Les vainqueurs entrèrent dans la place, et l'amiral fit tous ses efforts pour empêcher le pillage. Le gouverneur, qui s'était réfugié sur la flotte, consentit, après plusieurs sommations infructueuses, à racheter la ville moyennant un million cinq cent vingt-cinq mille francs, cent caisses de sucre, et de vastes approvisionnements pour l'armée.

La paix d'Utrecht ramena la paix entre les deux puissances. Le territoire du Brésil s'agrandit; les fortifications de la capitale furent augmentées; les mines, mieux exploitées, devinrent pour la métropole une immense ressource. Mais la jalousie du Portugal entravait les progrès des colons dans les arts et dans l'agriculture: les Brésiliens étaient chez eux traités comme des esclaves. Cet état de choses ne pouvait changer que par le contre-coup d'une révolution européenne. L'armée de Napoléon, après avoir déjà envahi l'Espagne, allait envahir aussi le Portugal..... Le 14 janvier 1808, il fut annoncé à Rio, par l'arrivée du brick *Guerra-Voddoz*, que les Français et les Espagnols étaient entrés sur le territoire portugais pour s'emparer de la personne du prince régent, et que, le 29 novembre, il s'était embarqué avec toute la famille royale dans le hâvre de Lisbonne, avec l'intention de gagner Rio-Janeiro et d'y établir sa cour. Ces nouvelles furent reçues dans la capitale avec un mélange extraordinaire de chagrin et de joie; car si d'un côté les Brésiliens s'affligèrent des malheurs qui menaçaient de fondre sur la mère-patrie, à laquelle ils étaient encore attachés tendrement, de l'autre ils apprirent avec enthousiasme qu'un auguste souverain, dont ils avaient encore l'idée la plus flatteuse, daignait visiter leur pays et y fixer sa résidence. Sur-le-champ les préparatifs pour sa réception occupèrent toutes les pensées: on disposa pour lui et pour les personnes de sa suite, non-seulement le palais du vice-roi, mais encore chacun des bâtiments publics, n'importe quel en fût l'emploi, qui étaient situés sur la même place; et, de crainte qu'il n'y eût pas même ainsi assez de

logements, tous les propriétaires des maisons bourgeoises du voisinage furent obligés de quitter leurs demeures et d'en remettre les clefs aux magistrats, ce qu'ils firent, à ce qu'il paraît, sans la moindre hésitation. Enfin, des courriers furent envoyés sans délai dans les provinces pour y répandre l'heureuse nouvelle et pour enjoindre aux gouverneurs de diriger vers la capitale des provisions de toute espèce.

Dès le 17, lorsque tous ces apprêts commençaient à peine, l'escadre royale fut signalée en vue de la côte; mais on se trompait. Elle avait été, le 9 septembre, assaillie et dispersée par une tempête, et il n'arriva qu'un seul navire sur lequel se trouvait une partie des femmes de la royale famille. C'était par hasard la fête de Saint-Sébastien, en l'honneur de qui l'usage est d'illuminer la ville : pour commémorer l'événement, on prolongea l'illumination trois soirs consécutifs; et pendant les trois jours on demanda au ciel, par de solennelles prières dans toutes les églises, le salut du reste des vaisseaux dont personne ne connaissait le sort. On passa un mois entier en suspens à ce sujet, et pendant cet intervalle les princesses demeurèrent à bord de leur navire dans le hâvre, de peur qu'elles ne violassent et l'étiquette et le respect dû au prince régent si elles débarquaient avant lui. A la fin pourtant, un exprès, venu de Bahia par mer, apprit aux habitants de la capitale que les princes avaient échappé à l'ouragan, qu'ils s'étaient réfugiés dans ce port, mais qu'ils ne tarderaient pas à gagner Rio : on était alors aux derniers jours de février. Le 7 mars, le régent, après avoir pris congé de Bahia, malgré les pressantes sollicitations des citoyens pour qu'il se fixât parmi eux, et leur proposition de lui construire un magnifique palais, atteignit la barre de Rio et entra dans le hâvre. On ne saurait dire combien fut grande l'allégresse publique. Toutes les maisons furent abandonnées, les montagnes se couvrirent de spectateurs, et, riches ou pauvres, ceux qui purent se procurer des barques allèrent à la rencontre de la flottille royale. Bref, entre autres démonstrations de joie, la ville fut illuminée neuf nuits de suite.

Aussitôt qu'il eut mis le pied sur le territoire brésilien, le régent jeta avec solidité (on pouvait le croire) les fondements du nouvel empire qu'il se proposait d'élever; il octroya une charte qui abolissait le vieux système de prohibition, jusqu'alors maintenu à l'égard du Brésil, accordait aux habitants du pays la permission de commercer avec toutes les nations étrangères amies de la couronne, et ouvrait les ports aux vaisseaux de ces nations. Puis, par un autre décret, don Jean, pour exciter les indigènes à entreprendre des spéculations commerciales, permit le libre exercice de tous les genres d'industrie à toutes les classes de Brésiliens. Auparavant, ils ne pouvaient, avec le colon qu'ils récoltaient, que fabriquer de grossières étoffes pour le vêtement des esclaves. De cette première année aussi datent, et la fondation d'une imprimerie royale, et la publication d'une gazette.

L'année 1811 fut mémorable par l'introduction de la vaccine au Brésil. Pour que cette bienfaisante mesure portât ses fruits, des institutions où l'on vaccina gratis furent établies dans différentes provinces, et à Rio même, ce fut dans l'église de Rosario que se firent les vaccinations.

En octobre 1813, un nouveau théâtre fut ouvert du côté septentrional de la place, appelé *praça da Constituiçao*, et on le baptisa du nom de *Saint-Jean*, en l'honneur du prince régent qui avait lui-même dirigé les travaux. C'est un édifice d'une rare magnificence, et qui surtout était en harmonie avec les embellissements que prenait la capitale depuis que la cour y avait fixé sa résidence. En 1814, la chute de l'empereur Napoléon ramena la paix entre le Brésil et la France. Quelques négociants de cette nation vinrent s'établir à Rio, et ce fut cette année-là seulement que des vaisseaux portant ses couleurs entrèrent pour la première fois en amis dans le hâvre. Depuis, le nombre des résidents français a tellement augmenté, que maintenant il surpasse beaucoup celui des Anglais qui les avaient précédés, et que des rues entières sont occupées par leurs boutiques et leur bijouterie.

Après beaucoup d'efforts pour civiliser le Brésil, don Jean, par un décret du 16 décembre 1815, l'érigea en royaume; et bientôt sa mère, dona Maria Ire, venant à mourir, de régent qu'il était, il régna en son propre nom. Mais, en dépit de ses louables volontés et de son amour du bien public, les courtisans qu'il avait amenés d'Europe pressuraient les malheureux Brésiliens, et les Anglais, qui avaient l'oreille du monarque exilé, faisaient de ses domaines d'outre-mer une colonie qu'ils exploitaient presque exclusivement. Une révolution ne tarda donc guère à éclater dans la province de Pernambuco. En 1816, un jeune homme, appelé *Martins*, qui appartenait à la classe du commerce, se mit à la tête des mécontents et proclama l'indépendance. Le comte dos Arcos, gouverneur de Bahia, obligea la cour de Rio, dont l'indolence ne pouvait être comparée qu'à l'inconcevable sécurité des indépendants, à prendre des mesures promptes et énergiques. Une flotte bloqua le port de Pernambuco : Martins essaya vainement d'enflammer le courage des milices. L'armée royale n'eut qu'à se présenter pour diviser ce timide rassemblement. Martins, couvert de blessures, fut fait prisonnier, et fusillé avec plusieurs ecclésiastiques. Quelques autres de ses complices se donnèrent la mort pour ne pas survivre à la liberté. Ainsi se termina la première révolution de Pernambuco.

Des troubles violents éclatèrent à la même époque dans d'autres provinces, dans celle de Bahia, par exemple, et jusqu'au sein de la capitale, où la populace armée et furieuse entoura plus d'une fois le palais du souverain. Toutes ces émeutes parvinrent cependant à être comprimées, soit par la force des armes, soit par de sages concessions. Le soir du jour où la concorde parut enfin rétablie, il y eut en signe de réjouissance spectacle gratis au théâtre de Saint-Jean. La famille royale devait y assister; mais elle ne le put, la plupart de ses membres se trouvant indisposés, ou, par crainte, ils feignirent de ne pas le pouvoir; et en cette occasion on recourut à un usage national assez bizarre. Les portraits du roi et de la reine furent envoyés au théâtre comme remplaçants pour les originaux : on les plaça sur le devant de la loge, et le peuple accueillit leur apparition avec les mêmes marques de respect et les mêmes applaudissements que si les personnes qu'ils représentaient eussent été en effet présentes.

Mais, d'une part, la cour tint mal ses promesses : elle ne réforma presque aucun des abus qui avaient donné naissance aux troubles; et de l'autre, le rétablissement des cortès en Portugal, qui changea tout-à-coup la situation politique de la métropole, dut aussi décider du sort de la colonie. En 1821, la nation portugaise invita Jean VI à revenir dans son sein : il accepta et repartit pour l'Europe, après avoir nommé régent du Brésil l'infant don Pedro, qui avait récemment épousé une princesse de la maison d'Autriche.

Ce prince, né à Lisbonne le 12 octobre 1798, n'était que le second fils du roi Jean, et de Charlotte-Joachime, fille de Charles IV d'Espagne; mais par la mort de son frère aîné Antonio, il était devenu l'héritier présomptif de la couronne.

Il fut dans son bas âge d'un tempérament faible, mais montra de bonne heure un peu de cette vivacité de caractère qui l'a distingué depuis. Elevé par un pieux ecclésiastique, il lui dut sans doute les vifs sentiments de religion qu'il conserva jusqu'à l'instant de sa mort; mais du reste son éducation n'eut rien autre chose de remarquable, sinon qu'il acquit, en commun avec ses sœurs, quelque connaissance de la langue latine. Lorsque sa famille fut obligée en 1808 d'aller chercher un asile en Amérique, don Pedro, qui était de la partie, se montra, pendant toute la traversée,

un enfant plein d'activité et d'énergie. Il prenait souvent plaisir, soit à suivre de l'œil la manœuvre des voiles et des cordages du vaisseau qui le portait, soit à y mettre lui-même la main, et, dans ce dernier cas, il déployait une rare adresse. Quand il n'était pas occupé ainsi, on le voyait, assis seul au pied du grand mât, lire l'*Enéide* de Virgile, trouvant, à ce qu'il disait, beaucoup de rapport dans la destinée du héros de ce poème et la sienne. Le voyage fut long, par suite de tempêtes et de vents contraires; et, comme on était parti à l'improviste, les approvisionnements de tout genre furent bientôt épuisés. On assura que, entre autres privations, le linge manqua à don Pedro et à son frère don Miguel, et qu'il fallut couper des draps pour leur confectionner des chemises.

Don Pedro avait dix ans lorsqu'il posa le pied sur le rivage du Nouveau-Monde. Dès lors, presque abandonné à lui-même, il ne suivit pas un plan régulier d'études, et divisa toujours son attention entre un grand nombre d'objets. Toutefois un goût marqué le porta pendant sa jeunesse aux arts mécaniques, et j'ai vu à Rio des spécimens de son savoir-faire en ce genre, que l'on conserve, comme, à Saint-Pétersbourg, ceux de son illustre homonyme. Par exemple, il fit un modèle parfait de vaisseau de guerre, et construisit un excellent billard, sur lequel il acquit ensuite comme joueur un rare degré de force. Mais de toutes ses passions, la plus ardente fut pour la musique. Elle se développa en lui de bonne heure, et lui valut une réputation de talent véritable. Non-seulement il apprit à jouer d'une foule d'instruments, mais encore il composa, m'a-t-on assuré, beaucoup de musique pour la chapelle de son père, et les Brésiliens lui doivent les paroles et l'accompagnement de leur chant le plus populaire peut-être. D'ailleurs il variait ses tranquilles occupations par des exercices plus violents. C'était un chasseur aussi hardi qu'adroit, et tout jeune il menait avec une singulière habileté, comme je l'ai vu cent fois, un cabriolet à quatre chevaux.

En 1827, éclatèrent les troubles politiques dont il a été question plus haut. Comme dans beaucoup de circonstances don Pedro avait professé des opinions libérales, ses ennemis insinuèrent qu'il fallait le compter au nombre des instigateurs de la révolte, et son père conçut des soupçons contre lui. Mais, pour se disculper de ces imputations injurieuses, il leva un bataillon de tous les domestiques et gens employés à la cour, auxquels il donna le nom de *volontaires du prince royal*. Il l'équipa à ses frais, le disciplina lui-même, et l'offrit à son père pour qu'il l'envoyât des premiers à la rencontre des rebelles. Néanmoins, on chercha par tous les moyens possibles à comprimer l'élan de la faveur populaire, qui avait commencé à se déclarer pour le jeune homme, et quelques individus, qui avait crié *vivat* pour lui au théâtre, furent envoyés en prison comme séditieux.

Lorsque Jean VI remonta sur son trône d'Europe, le Portugal se retrouva, par ce fait, métropole à l'égard du Brésil, qui avait pourtant acquis dans les dernières années un grand nombre d'institutions propres à un Etat indépendant. Les cortès portugaises, sans même attendre que les députés brésiliens vinssent prendre part à leurs délibérations, anéantirent la régence, et voulurent ôter au Brésil tous ses nouveaux priviléges. Les indigènes de cette belle contrée refusèrent, quant à eux, de redevenir une seconde fois colonie, et ce fut le signal de longues discordes. Don Pedro fit tous ses efforts pour les apaiser, mais sans trop y réussir. Il parvint toutefois à gagner la faveur presque générale, et se popularisa par de grandes réformes dans l'administration de sa maison privée. Bref, il manœuvra si bien dans son propre intérêt, quoiqu'il parût n'avoir à cœur que de servir ceux de son père, que la nation brésilienne l'investit un beau jour de l'autorité suprême. Dans toute cette affaire, il déploya un esprit de duplicité rare. Jusqu'au dernier moment il ne cessa, tandis qu'il le trahissait, d'endormir la vigilance du roi Jean par de belles protestations de fidélité. J'en ai la preuve dans la correspondance qu'il entretint avec lui la première année de leur séparation, et qui est un curieux monument d'histoire. Elle fut imprimée par ordre du roi pour être soumise aux cortès, et, pendant ma résidence à Rio, il m'en est tombé un exemplaire sous la main.

Vaincu par les instances de don Pedro, Jean VI accorda enfin à son fils la permission de quitter le Brésil, et lui envoya un navire pour le ramener en Europe; mais dès lors don Pedro jeta le masque. Il annonça avec grand fracas son départ, et soudain cette nouvelle lui rallia comme par enchantement tous les cœurs. On ne voulut pas qu'il partît. Un patriote, M. d'Andrade, se mit à la tête des habitants de la province de Saint-Paul, marcha sur Rio-Janeiro, s'opposa au départ du prince, et arrêta sur le port le gage, à ce qu'il croyait, de la tranquillité et du bonheur des Brésiliens. Le ministère du régent fut la récompense de cette conduite. D'Andrade leva des troupes, équipa une escadre, battit les Portugais sur terre et sur mer, les chassa de tout le Brésil, déclara cet Etat indépendant, fit proclamer empereur constitutionnel don Pedro qui ne refusa plus (et qui d'abord se prêta docilement à tous les projets de son ministre), convoqua une assemblée constituante, et y siégea lui-même comme député de Saint-Paul. Pour conserver toute son indépendance dans la discussion de la loi constitutionnelle, il se démit du ministère; mais quand l'assemblée discutait les points les plus importants de la constitution qu'il avait rédigée, l'empereur, à la tête de l'armée, vint la dissoudre au milieu du plus menaçant appareil de guerre. L'auteur de l'indépendance brésilienne fut arrêté comme un vil criminel et exilé en France. A partir de ce jour, rien ne devait plus arrêter la contre-révolution du Brésil. Maître de Para, de Bahia et de Maragnan, don Pedro convoqua une autre assemblée, non pour rédiger et débattre l'acte constitutionnel, mais pour recevoir celui que son conseil d'Etat avait préparé.

Quant à don Pedro I[er], il est mort en 1834, au moment où il venait d'arracher à son frère don Miguel la couronne de Portugal, et de la replacer sur la tête de sa fille dona Maria.

Un postillon brésilien. La veille de la fête des Morts. Représentation dramatique. Eglises de San-Francisco, de la Candelaria et de Rosario. Couvents de Santa-Bento et de Santo-Antonio. Santa-Theresa. Boa Viagem. Santo-Domingo. Santa-Rita. L'Ajuda. Profession d'une nonne. Recolhimentos. Irmandades. Ignorance et pauvreté des ecclésiastiques. Manière d'annoncer à Rio les fêtes des saints. Les Sébastianistes.

Revenons maintenant à la description de Rio, à celle tant des mœurs et des coutumes que des édifices. Le 1[er] novembre étant le jour de la Toussaint, et par conséquent la veille de celui des Morts, une des fêtes les plus solennelles de la religion catholique, qui est la seule permise au Brésil, je parcourus les diverses églises et chapelles de Rio, pour voir comment on se préparait à l'y célébrer. Après en avoir visité dans les principales rues un grand nombre qui étaient toutes tendues de noir et magnifiquement éclairées, le hasard me dirigea vers une espèce de passage qui menait à la mer. On y entrait par un arc triomphal illuminé d'une multitude de lampes, et l'on se trouvait dans une avenue de palmiers superbes, transplantés là pour l'occasion, aux branches desquels étaient aussi suspendues des lampes. D'un côté, sur une haute estrade, une bande de musiciens exécutaient de lugubres mélodies; de l'autre, il y avait une charmante petite chapelle entièrement drapée de velours et de satin cramoisi. Sur le devant s'élevait un autel tout couvert de fleurs, dont la croix et les candelabres d'argent massif montaient jusqu'à la voûte. Un respectable vieillard, voyant que j'étais étranger, m'offrit

poliment la main pour me conduire dans l'intérieur, et m'apprit avec orgueil qu'on y adorait particulièrement Nossa-Senhora de Annunciaçao (Notre-Dame de l'Annonciation).

A l'extrémité de l'avenue était un théâtre en plein vent, éclairé par des muets portant des torches, sur lequel se donnait une représentation dramatique. Les personnages étaient des Maures masqués, qui tenaient captifs deux chrétiens, un homme et une femme, qui, accablés d'ans, avaient un antique et grotesque costume à l'européenne. La vieille se résignait à son sort; mais le vieillard cherchait à reconquérir la liberté tantôt par prières, tantôt par force. Dans ce dernier cas, la pantomime se changeait en un ballet, où les acteurs s'attaquaient et se défendaient avec des épées nues, frappant d'estoc et de taille, et exécutant une foule d'évolutions militaires qui excitaient les frénétiques applaudissements des nombreux spectateurs dont l'allée était remplie. Ce spectacle était absolument *gratis;* on ne vous demandait pas la moindre rétribution en entrant, pas la moindre en sortant, et mes voisins parurent jaloux que je remarquasse bien ce fait. A onze heures, quand je me retirai, la pièce durait encore.

Le lendemain, dans les journaux, fut annoncée la *Commemoraçao dos defunctos*, et tous les habitants s'occupèrent du soin de rappeler la mémoire des parents ou amis qu'ils avaient perdus. La cérémonie de commémoration a principalement lieu dans la grande église Francisco-de-Paula, et je m'y rendis entre neuf et dix heures du matin. Cette église, appelée aussi *Caritas*, est célèbre dans tout le Brésil, tant pour les miracles que l'image de son patron opère à guérir les vivants que pour sa sainteté à conserver du moins les os des morts, si saint François ne peut prolonger leur vie. Les murailles des bas côtés sont tout du long couvertes de peintures à fresque ou de tableaux qui représentent soit des malades couchés dans leur lit, soit des gens à qui arrivent diverses sortes d'accidents, mais toujours apparaît dans le fond santo Francisco descendant du ciel pour les secourir; ou bien, ce sont en cire des jambes, des bras, des têtes, des poitrines, et d'autres parties du corps qui, tachées de sang et hideuses d'ulcères, font mal à voir, tant ils imitent parfaitement la nature. Au-dessus de chacune de ces imitations vous voyez écrit en lettres d'or : *Milagre que fez S. Francisco de Paula.* Un vaste portrait du saint lui-même le représente comme un vieillard avec un long bâton. Son seul vêtement est un manteau qui s'entr'ouvre pour laisser lire sur sa poitrine le mot *Caritas.* Attenant à l'édifice sont de longs corridors, sur lesquels donnent, à droite et à gauche, des chambres pour les malades qu'on y amène dans l'espérance que l'intercession du saint les guérira.

La chapelle des Morts, où je portai bientôt mes pas, était encombrée de femmes, la plupart couvertes de voiles noirs, et assises à terre avec leurs pieds sous elles, mais sur de petits tapis de diverses couleurs. Un tel usage avait tout-à-fait l'air oriental, et j'ai appris qu'en effet le Portugal l'avait adopté des Espagnols, qui eux-mêmes l'ont reçu des Maures. Leur attention semblait fixée sur quelque objet intérieur, et elles remuaient toutes les lèvres, recommandant par de silencieuses prières à la miséricorde divine les âmes des personnes chéries qu'elles avaient perdues. Au milieu de cette multitude de femmes pressées les unes contre les autres, il y avait un étroit passage dans lequel s'engouffraient incessamment des gens de toute condition, mais tous revêtus de leurs plus beaux habits. Je me mêlai parmi eux, et, entraîné par le torrent, je débouchai dans un vaste jardin qui était entouré de galeries. Là, le long soit des allées, soit des murs, étaient rangées en nombre immense des caisses et des boîtes de différentes formes et de différentes tailles, les unes aussi grosses que des tombeaux, les autres aussi petites que des coffrets à thé. Elles avaient toutes des serrures, et sur leurs couvercles on lisait diverses inscriptions.

Après San-Francisco, la plus belle église peut-être de la capitale est celle qu'on nomme la *Candelaria* ou *Chandeleur*, nom qu'elle doit à une des principales fêtes de la religion catholique. C'est la plus vaste de tout le Brésil; mais elle est située dans une rue tortueuse de même nom, trop étroite pour, lorsque vous êtes dedans, vous laisser voir toute la façade de l'édifice, tandis qu'à moins d'y être vous n'en apercevez pas une seule pierre.

L'église du *Rosario* ou *Rosaire* s'élève dans une rue pareillement nommée. Ce monument n'est en quelque sorte qu'un vaste cimetière. Partout, en effet, jusque dans le moindre recoin, vous y marchez sur des tombes, et j'ai même ouï dire qu'à une époque peu reculée il était impossible d'y faire un pas sans heurter une tête ou des pieds qui sortaient de terre, tant les cadavres étaient inhumés avec négligence. Aujourd'hui ce hideux état de choses, d'ailleurs si insalubre, a cessé, et c'est une des nombreuses réformes faites depuis la révolution. Le Rosario est maintenant dallé d'un bout à l'autre, mais on y dépose encore les morts sous les dalles.

Parmi les beautés particulières à Rio, sont les églises et les monastères qui couronnent les montagnes dont cette ville est parsemée et qui invitent les passants à quitter les rues sombres qui tournoient au bas pour y monter respirer un air plus pur. Le principal est le couvent de San-Bento, ou Saint-Bénédict. Il est délicieusement situé au-dessus de la mer, plongeant sur l'Ilhadas-Cobras, et commandant une magnifique vue de toute la cité, de toute la baie. C'est un des premiers édifices religieux élevés à Rio, car une inscription placée sur la grande porte apprend que, dès l'année 1671, il eut besoin de réparations, et le style de son architecture paraît aussi vieux que grossier. Il est excessivement solide, massif même; le rez-de-chaussée, avec ses fenêtres garnies d'épais barreaux de fer, ressemble à une sombre prison; mais vous montez un escalier de pierre, vous arrivez à un long corridor, terminé à chaque bout par une spacieuse salle, d'où les plus délicieuses perspectives se développent devant vous. Dans ces appartements, de même que dans la galerie, les plafonds et les murailles sont lambrissés en bois de jaracanda, soigneusement poli ou richement sculpté, et de plus ornés de tableaux peints par des artistes indigènes, qui représentent les divers événements de la vie du saint, dont les reliques sont conservées dans la chapelle, et jouissent d'une grande réputation de sainteté. Un des salons mène à une vaste bibliothèque qui contient six mille volumes, tous bien choisis et précieux, et qui est ouverte au public chaque jour, depuis neuf heures du matin jusqu'au soir.

Sur la montagne en face, vous apercevez le couvent de Santa-Theresa. Les Brésiliens, avec raison, n'aiment pas beaucoup les couvents, surtout ceux de femmes, dont ils regardent le célibat comme très nuisible à la prospérité d'un pays où la population manque. Il n'y a donc à Rio que deux maisons de religieuses, et l'une est celle qui a été nommée plus haut, qui ne doit et ne peut recevoir que vingt une sœurs. Sa situation surpasse en beauté celle même de San-Bento, et on n'en saurait pas imaginer qui convînt mieux à de saintes contemplations. L'édifice n'est pas entouré, comme d'après l'usage le plus général, de murailles et de cours pavées; mais sa blanche façade s'élève du milieu d'une verte pelouse, précisément au faîte de la montagne qui est ceinte par une plantation naturelle d'arbustes à fleurs odoriférantes, et d'où l'œil découvre l'entrée si pittoresque du hâvre.

Le grand couvent de l'Ajuda est ouvert à un nombre illimité de nonnes, mais qui pourtant ne s'élève d'ordinaire qu'à vingt-huit. C'est un des plus vastes édifices de Rio : il a toute une rue de longueur, mais il est si dépourvu d'ornements qu'on dirait une grange ou une prison. Une de ses façades regarde la rue,

l'autre la mer, et il contient deux rangées de cellules. Sous et contre le grand mur, du côté de la mer, se trouvent les casernes des soldats de police, en sorte que par un hasard singulier, les saintes sœurs de charité dorment d'un côté, et les vauriens les plus consommés de l'autre. La chapelle est immense, mais obscure, sombre, et la moins ornée de toute la capitale. Au bout opposé à l'autel est une grille en fer, dont les barreaux extrêmement pressés s'élèvent du sol à la voûte, et derrière laquelle les religieuses assistent aux offices divins. La masse des bâtiments de ce couvent forme à l'intérieur un large quadrangle, dans lequel on pénètre par un portail massif, et qu'entourent trois étages de fenêtres grillées. Tous les matins, des négresses qui vendent des fruits ou des gâteaux, de petits merciers, des colporteurs, y viennent étaler leurs marchandises. Les nonnes voient à travers leurs grillages ce qui leur plaît, et laissent tomber une corde pour qu'on y attache l'objet en question. Elles le hissent alors, l'examinent, et, s'il leur convient, elles en jettent le prix. Plusieurs d'entre elles, que j'ai vues vendre et acheter ainsi, étaient fort gaies : elles riaient, plaisantaient avec les noirs d'en bas : elles me semblèrent fort disposées à en faire autant avec moi si je l'eusse voulu. Sous trois des fenêtres, il y a aussi ce qu'on appelle des tours, car les nonnes sont renommées pour la fabrication des confitures, et elles en débitent beaucoup. L'acheteur tire un certain cordon de sonnette; une religieuse vient voir, au travers une plaque de fer-blanc, percée comme une râpe à sucre, ce qu'on désire : elle met alors le pot dans une des tours en question qu'elle fait mouvoir, et on le retire pour mettre à la place l'argent dont elle se saisit par un second virement de l'ingénieuse machine.

Outre les couvents de l'Ajuda et de Santa-Theresa, il y a encore à Rio deux *Recolhementos* ou *Retraites* pour les femmes. Dans l'une, les maris conduisent leurs moitiés quand ils ont motif d'être mécontents d'elles; dans l'autre, sont admises les orphelines sans fortune, pour y rester jusqu'à ce qu'elles trouvent des mariages convenables ou de bons emplois. A certain jour de l'année on leur permet de recevoir des visites : viennent alors de jeunes artisans se choisir des femmes parmi elles. Mais il faut qu'ils présentent un certificat de parfaite moralité, et qu'ils prouvent que leur travail pourra subvenir aux frais du ménage. Dans ce cas l'État dote la future de cinq cents mille reis.

Dans la capitale, les fêtes des saints sont toujours annoncées, la veille à midi, par une décharge de trois fusées volantes en face de l'église dont ils sont les patrons. Ces fusées sont remplies de pétards qui éclatent en l'air à une immense hauteur, et qui redescendent en pluies de fumée blanchâtre sur le toit de l'édifice. En outre, chaque paroisse a une neuvaine ou fête de neuf jours, pendant laquelle on tire continuellement des fusées et d'autres feux d'artifice, de sorte que, toute l'année, on entend de ces explosions dans quelque partie de la ville. Rarement passais-je dans une rue, n'importe à quelle heure du soir ou du matin, sans que soudain un grand fracas ne retentît au-dessus de ma tête, et que, levant les yeux, je ne visse, s'il faisait jour, de petits nuages blancs et épais flotter dans l'atmosphère, ou, si c'était la nuit, des multitudes de brillantes étoiles tomber comme des cieux. Une autre circonstance qui marque une fête de saint, est l'immense profusion de candélabres qui brûlent devant l'autel, et mêlés tant à des fleurs artificielles qu'à d'autres ornements. Cette manière de décorer les églises est une occasion pour les desservants de déployer leur goût, et produit souvent un bel effet. Un plan incliné de flambeaux allumés commence au niveau du sol et monte jusqu'à la voûte, formant des murailles graduées de lumières, outre celles qui sont suspendues au plafond : aussi, quand vous entrez dans une église, vous demeurez longtemps ébloui. Les flambeaux sont tous de cire, et généralement on les importe de la côte d'Afrique exprès pour cet usage.

Instruction publique. Hôpital de la Miséricorde. Dissection des cadavres. Diverses maladies auxquelles les Brésiliens sont sujets. Bizarres moyens qu'ils emploient pour les combattre. Le mauvais œil. Académie des Beaux-Arts. Muséum national d'histoire naturelle. Antiquités indiennes.

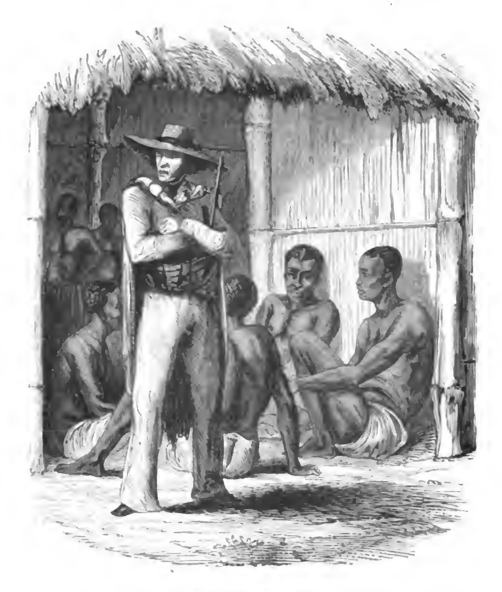
Les divers établissements d'instruction publique que Rio renferme sont, une école militaire où les élèves suivent pendant sept ans des cours réguliers de mathématiques, de fortification, etc.; une école de marine, d'où les élèves sortent au bout de trois ans pour s'embarquer ; une école de chirurgie et de médecine, dont les élèves exercent après cinq ans d'étude; une Académie des beaux-arts, où s'enseignent la peinture, la sculpture et l'architecture ; enfin deux séminaires, où l'on apprend le latin, le grec, le français, la rhétorique, la philosophie et la théologie.

L'école de médecine dépend de l'hôpital de la Misericordia, où les étudiants sont à même de voir pratiquer. Cet hôpital, qui est immense, s'élève à l'endroit où furent bâties les premières maisons de Rio, lorsqu'on transporta le siége de cette ville au bord de la mer ; c'est aussi le premier des hôpitaux qu'on y érigea, et la date de sa fondation remonte à l'année 1582. Par l'active charité de l'irmandade de la Miséricorde, le nombre des lits qu'on peut y donner aux malades s'est augmenté à mesure que Rio augmentait, et ils augmentent encore chaque jour proportionnellement à la population.

Jamais, au Brésil, la profession de médecin n'est séparée de celle de chirurgien. Ils pratiquent tous deux dans l'une et l'autre de ces branches; tous deux aussi ils sont appelés comme accoucheurs. La maison d'une sage-femme se reconnaît à une croix blanche tracée sur la porte. Les maladies les plus fréquentes et les plus graves dans cette contrée sont la fièvre bilieuse, la dyssenterie et les maux de foie. Elles ont cependant un caractère moins dangereux, cèdent à un traitement plus doux, et durent plus longtemps lorsque l'issue doit en être fatale, que dans aucun pays des tropiques. La sciatique est aussi fort commune aux voyageurs sous le ciel brésilien, surtout pendant la saison pluvieuse. On la suppose produite par la chaleur du dos de l'animal qu'on monte d'une part, et de l'autre, par l'excessive humidité de l'atmosphère. C'est pourquoi recommande-t-on comme préservatif d'user de selles très rembourrées.

L'Académie des Beaux-Arts est située dans une rue étroite, et la façade de l'édifice ne fait nullement honneur aux talents de l'architecte, qui pourtant y enseigne l'architecture. Même la porte est décorée d'une inscription latine dont le style ne brille pas par la pureté. On y lit en effet : *Academia imperialis bellarum artium*. En sorte que, par un étrange contresens, rien n'annonce à l'extérieur ni goût, ni élégance, ni savoir. L'institution est ouverte à quiconque désire suivre les cours. Il suffit aux élèves de se présenter en habit, et on les reçoit sans autre formalité ; mais on fait toujours, au Brésil, une distinction entre les gens qui portent des habits et ceux qui portent des jacquettes, car ces derniers sont regardés comme appartenant à la classe des domestiques, et exclus même des jardins publics.

Le Muséum national est situé sur le Campo d'Acclamaçao, presque en face du Sénat. C'est un long bâtiment avec un portique et un fronton dans le vieux genre portugais. Il est ouvert au public une fois par semaine, ordinairement le jeudi. Le rez-de-chaussée sert de caserne; mais au premier sont les salles qui renferment les collections d'histoire naturelle. On y voit, comme c'est l'usage en pareil cas, des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons, des coquillages et des minéraux, jusqu'à présent néanmoins en petit nom-



Marché d'esclaves à Rio.

bre. Les oiseaux sont bien conservés ; mais ils étaient presque tous couchés de côté sur les rayons, et non encore posés sur leurs piédestaux. La partie minéralogique est plus soignée, et les familles entomologiques contiennent beaucoup de magnifiques papillons. Une salle offre plusieurs momies égyptiennes et d'autres antiquités du vieux monde, avec quelques-unes du nouveau. Ces dernières sont des têtes trouvées m'a t on dit, dans des catacombes indiennes. Elles sont conservées comme des momies, et tatouées d'une très curieuse façon. Il y a de plus des vêtements, des armes, et d'autres ustensiles indiens qui démontreront à la postérité l'existence d'une race dont bientôt nul fils ne restera sur la terre.

Journaux. *Noticia particulares. Correspondencia.* Exemples de lettres diffamatoires. Curieux certificats de baptême Ecoles d'enseignement mutuel. Bizarres pacotilles envoyées au Brésil par les Européens. La Monnaie. Insupportable bruit des charrettes dans les rues Population de Rio. Nombre des Français qui l'habitent. Manières brésiliennes. Singulières confusions d'états ; les barbiers.

Le nombre des livres qui ont été depuis 1808 imprimés au Brésil est considérable; mais, proportionnément, celui des journaux, des gazettes et des feuilles périodiques l'est encore davantage. En 1829, époque de mon voyage, cet empire, sur cent trente trois qui se publiaient dans toute la péninsule américaine, en comptait vingt-cinq, dont quinze dans la capitale, trois à Bahia, et le reste à Pernambuco, à Saint-Paul, à Saint-Jean-du-Roi, et à Villa-Rica. Cependant il n'en paraissait quotidiennement que trois à Rio ; et c'étaient l'*Imperio do Brazil*, le *Diaro do Rio-Janeiro*, et le Journal *do Commercio*. Les deux premiers, comme leurs titres l'indiquent, traitaient surtout de politique, le troisième, plus spécialement consacré au commerce, était, comme les deux autres, imprimé sur vilain papier, avec une typographie si mauvaise qu'on pouvait à peine la lire, quoiqu'il eût beaucoup plus d'abonnés que ses confrères. Ses colonnes n'étaient cependant presque remplies que d'annonces ; car chaque numéro en contenait plusieurs centaines. Il y avait en outre la partie des *Noticias particulares*, et ce n'était pas la moins curieuse. Là un individu était informé que s'il ne rapportait pas les livres qu'il avait emportés, son nom serait livré au public ; un autre, que certaine personne avait besoin de lui parler, et l'avertissait qu'on attenterait à ses jours s'il manquait à un rendez-vous ; un troisième, que les eaux qu'il laissait croupir devant sa porte étaient fort désagréables, et que, s'il ne les faisait pas écouler, un voisin viendrait les lui jeter dans ses fenêtres.

Dans presque toutes les rues de Rio, vous voyez des écoles primaires, où la méthode d'enseignement mutuel est en vigueur. On y enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire, et la langue française. Les cours sont entièrement gratuits, car c'est l'État qui paie les professeurs, et on y admet tous les enfants qui se présentent, hormis ceux pourtant des infortunés esclaves. Il n'y a du reste aucune distinction de rang ni de couleur : le plus pauvre artisan, le mulâtre le plus foncé, un nègre libre, peuvent, aussi bien que le plus riche planteur, envoyer leurs fils, de telle sorte qu'il n'existe peut-être pas de pays où l'éducation soit plus généralement répandue parmi la génération qui s'élève qu'au Brésil, et surtout dans la capitale. On y conserve cependant toujours un usage qui, m'a-t-on dit, remonte aux anciens temps de l'ignorance, et qui, dans ce cas, prouverait on ne peut mieux combien elle était universelle. Aujourd'hui même, lorsqu'une maison est à louer, on l'annonce en clouant ou collant sur la porte une feuille de papier blanc. Il était autrefois regardé comme inutile d'écrire ou de faire imprimer une affiche qui donnât des renseignements, car les personnes auxquelles ils pouvaient être destinés étaient en général connues pour ne savoir pas lire. Mais j'ai aussi vu, à Rio, annoncer, par cette espèce d'écriteau muet qu'on leur attache aux cornes ou aux jambes, que des chevaux et des bestiaux sont à vendre ; c'est également la coutume en Portugal, où j'ai ouï dire que la feuille de papier en question servait à écrire les conditions du marché quand il était conclu.

De la Trésorerie, qui est située derrière le théâtre, dépend la Monnaie. C'est un long et bas édifice moderne; en haut d'un escalier par lequel on y monte se trouve un péristyle, d'où partent des galeries conduisant aux divers bureaux, et, s'il en faut juger par des commis, c'est un vaste et actif établissement. Dans une cour intérieure, on voit sans cesse des hommes rouler des brouettes pleines de morceaux de cuivre ronds qui arrivent d'Europe et qui servent à fabriquer les pièces de quatre-vingts reis, les seules presque dont il soit communément fait usage.

Près de la Monnaie, et dépendant aussi du Trésor, est l'atelier où se taillent les diamants. Chose extraordinaire, c'est un vaste bâtiment ouvert de toute part, aussi public que la rue, où chacun peut entrer sans qu'on lui demande rien, et, sans se gêner, toucher aux différentes pierres que les ouvriers travaillent. Souvent même ce sont ceux-ci qui vous invitent à les examiner.

Le style des maisons de Rio est susceptible de grandes améliorations, car généralement on les bâtit sans égard à l'uniformité. Du moins elles sont toutes numérotées, et d'une manière commode : à droite sont les nombres impairs, les pairs à gauche, et le passant est toujours supposé avoir la figure tourné vers le palais. Cette méthode abrége beaucoup les recherches, car vous savez toujours de quel côté de la rue se trouve le numéro que vous cherchez. Autrefois, la seule lumière qu'on avait pour se guider de nuit par la ville provenait des cierges qui, aux coins des rues, brûlaient devant les statues de saints : aujourd'hui les réverbères sont suffisamment nombreux, et la capitale du Brésil n'a sous ce rapport rien à envier aux cités d'Europe. Mais ce qui est incommode et ennuyeux pour un étranger dans les rues de Rio, c'est le continuel craquement des charrettes.

On ne saurait trop dire au juste quelle est la population actuelle de Rio, car le dernier recensement fait par ordre de l'autorité remonte à une époque très ancienne. Toutefois, cette capitale renferme quinze mille six cent vingt-trois maisons habitées, chose exacte, car je les ai comptées moi-même; et, comme les Brésiliens sont un peuple très prolifique, il n'y a point d'exagération à mettre six personnes par famille. On aurait ainsi près de cent mille habitants, s'il s'agissait d'une ville d'Europe. Mais cette façon de calculer n'est nullement applicable à Rio, ni même à aucun pays où l'esclavage existe. En effet, toutes les maisons appartiennent à des gens libres, et généralement à des blancs; mais outre leurs familles, il y a rarement moins de trois ou quatre esclaves dans chacune. Dans plusieurs il y en a vingt, et l'on m'a un jour montré un homme qui, pour lui, sa femme et ses quatre enfants, n'avait pas moins de cinquante noirs, vivant tous dans sa maison, qui n'était pas grande.

Presque tous les gens qui promènent des légumes par les rues, ou qui les y vendent à des places fixes, sont des nègres affranchis. Quelques-uns d'entre eux ont, dans les vilains quartiers, des chambres où les autres viennent manger et loger. Une petite pièce de douze pieds carrés recevra dix, douze, quinze de ces nègres, dont chacun n'a droit qu'à l'espace de plancher que couvre son corps quand il se couche. Ils ont pour lit une natte de cinq pieds sur trois, et la chambre se loue à autant de personnes qu'elle peut contenir de nattes. La population noire s'est considérablement accrue au Brésil dans ces derniers temps. Comme l'époque approchait où la traite doit être tout-à-fait abolie, on a partout employé les capitaux à acheter des nègres, au point que, pendant l'année 1823 il en est entré quarante-cinq mille dans la capitale seule. Sans doute, beaucoup ont été, sur ce nombre, disséminés à la campagne; mais assurément, beaucoup aussi sont restés dans la ville, pour subvenir aux besoins de la population blanche qui croît sans cesse, en sorte que leur nombre a dépassé toutes les proportions ordinaires. Enfin, mes yeux s'étaient tellement familiarisés avec les visages noirs, que la rencontre d'une figure blanche dans les rues de certains quartiers me frappait comme une nouveauté.

De tous les étrangers qui ont établi domicile à Rio, les Français sont les plus nombreux. Ils y ont passé quelques-uns en 1814, à la première restauration des Bourbons, mais tous les autres en 1816. Ils forment à présent une petite communauté d'environ quatorze cents personnes, et leurs boutiques remplissaient plusieurs des principales rues, où elles sont les mieux fournies, les plus brillantes. On les distingue à leurs rideaux, à leurs pendules, à leurs glaces, à leurs beaux vases de porcelaine chinoise; et elles rendent fort gaies les rues où ils habitent, celles entre autres d'Ouvidor et d'Olivarez. Ils ont un bazar et au moins cent cinquante magasins où ils exercent toute espèce d'états propres à leur nation. Par exemple, ce sont des boulangers, des doreurs sur métaux, des émailleurs, des liquoristes, des horlogers, des pâtissiers, des tapissiers, etc. Il y a, en outre, des marchandes de modes, des bijoutiers, des chapeliers, des coiffeurs, des bottiers, et plus de vingt marchands qui vendent une multitude de jolies inutilités sous le titre de *nouveautés françaises;* enfin, les Français sont les seuls libraires de Rio. D'après toutes ces données, je crois que la capitale du Brésil contient aujourd'hui environ cent cinquante mille habitants, dont les deux tiers au moins sont noirs.

Les manières des Brésiliens, quoique peu policées, sont douces et affectueuses. J'ai eu l'occasion d'en voir de tout rang, car, après être allé le matin me mêler aux gens du peuple sur les places publiques, j'allais souvent le soir dîner chez les ministres. Ceux-ci étaient des hommes généralement de petite taille, qui n'avaient en rien la fierté ni la morgue de leurs pareils en Europe. Presque tous ils s'étaient autrefois livrés au commerce; et se trouvant possesseurs de grandes richesses lors de la séparation du Portugal et du Brésil, ils étaient naturellement montés aux postes éminents jusque-là remplis par des seigneurs de la métropole. Ils étaient tous fort simples, fort gais, fort complaisants, ils se distinguaient néanmoins par un costume riche et coûteux, et quelques-uns portaient de grosses clefs d'or qui, attachées comme de petites épées à leur côté gauche, annonçaient qu'outre leurs charges de ministres, ils remplissaient encore celles de chambellans auprès de l'empereur. J'ai aussi vu à

plusieurs bals, les dames qui composaient le beau monde de Rio. Comme les hommes, elles sont d'une taille beaucoup au-dessous de la moyenne et très pâles de teint; mais elles ont les yeux et les cheveux noirs. Elles portent leurs coiffures extrêmement hautes et les embellissent avec diverses productions du pays, entre autres avec les coquilles d'une très jolie espèce d'escargot, qui sont d'un vert plus vif et plus brillant que l'émeraude. Elles dansent bien, valsent encore mieux, et elles ont d'autant plus d'amabilité qu'elles ne sont aucunement prétentieuses.

Certains commerces sont accouplés de la façon, à ce qu'il semble, la plus disparate. Sur beaucoup de boutiques vous lisez : *Vidros e xa*, vitres et thé; c'est-à-dire que le marchand remet les carreaux et tient l'épicerie. Les occupations des barbiers sont aussi très diverses. Ils vendent et préparent des écailles de tortue pour faire des peignes. Comme d'usage, ils rasent, ils saignent, ils arrachent les dents; et jusque-là ils ne s'écartent pas de leur profession proprement dite. Mais en outre ils jouissent du privilége exclusif de ravauder les bas de soie, et, dit-on, s'en acquittent avec une merveilleuse habileté. De plus, les barbiers sont les musiciens du pays, et on les paie fort cher pour jouer aux portes des églises pendant les fêtes. Eux seuls en ces occasions composent les orchestres. A Rio, la porte de chaque boutique est formée par une arcade, sous laquelle sont suspendus les échantillons des divers objets en vente. Cette arcade, dans celle des barbiers, offre toujours une multitude d'instruments de musique. Cette réunion d'états était jadis ordinaire dans certaines contrées d'Europe. Jamais un barbier ne manquait d'avoir chez lui un luth et une guitare, pour amuser les personnages de distinction qui venaient réclamer ses offices, en attendant que leur tour arrivât, comme aujourd'hui on leur offre un journal, ou quelquefois pour les distraire de la douleur d'une blessure qu'il sondait et pansait en sa qualité de chirurgien. Mais les vestiges de ces coutumes, qui ont entièrement disparu d'Europe, subsistent encore en Amérique parmi les descendants de ceux qui les ont primitivement établies.

Aspect vraiment moral de Rio. Hospice des Enfants-Trouvés. La promenade. Opéra. Loteries particulières. Poste aux lettres. Vénalité des juges. Police. Exécution capitale. Funérailles des riches, des enfants, des nègres. La place de Carioca. Aliments des diverses classes. Fruits indigènes. Boissons.

C'est un honneur pour les habitants de Rio qu'on ne voie jamais un indigène mendier dans leurs rues. Les seuls mendiants qui m'accostassent étaient des marins étrangers, particulièrement des Anglais et des Américains du nord, qui souvent m'attaquaient en se plaignant insolemment d'être sans travail. Ils avaient tous l'air de mauvais gredins, adonnés au vice, et dont la pauvreté était leur propre faute. Les naturels nécessiteux sont nourris et vêtus par les différentes irmandades de citoyens, ou par les couvents; et c'est un agréable spectacle que de voir les marches des édifices religieux remplis à certaines époques de pauvres gens, accablés les uns d'âge, les autres d'infirmités, et les bons samaritains se promener parmi eux, leur distribuant la nourriture et les vêtements dont ils ont besoin. Ce qu'il faut encore louer, c'est que jamais non plus, ni le jour ni la nuit, on ne rencontre dans les rues des femmes de mauvaise vie, de manière à les reconnaître comme telles. La décence et la moralité de la capitale du Brésil est surtout frappante sous ce rapport, quand on est habitué au hideux spectacle de prostitution qui vous assiége dans les rues et sur les places de Paris et de Londres.

En face de la Misericordia est l'hospice des Enfants Trouvés, où sont reçues sans formalité ni enquête toutes les pauvres créatures qu'on dépose à la porte. Toutes sont nées d'esclaves, et ainsi traitées par l'avarice des maîtres de leurs parents. Aussi, un décret de l'année 1775 portait-il que les enfants abandonnés seraient affranchis par le fait même de cet abandon; mais il était tombé en désuétude, et beaucoup de personnes venaient réclamer les malheureux orphelins. On les leur livrait, pourvu qu'elles consentissent à payer les frais d'éducation, et ils étaient ainsi frustrés du bénéfice de l'affranchissement. Mais on pensa avec raison que c'était violer le décret, et, en 1823, parut une ordonnance déclarant qu'il y avait inhumanité à souffrir que des maîtres pussent abandonner les fils et les filles de leurs serviteurs, les faire élever par l'État, puis de nouveau leur imposer la servitude; qu'en conséquence ils seraient regardés comme sans père ni mère, gratifiés du titre de citoyen, et jouiraient sans aucun obstacle de tous les priviléges appartenant aux hommes libres.

Rio n'a ni tavernes, ni cabarets, ni autres lieux de ce genre où les habitants puissent se livrer à l'intempérance. Leurs seuls moyens de plaisir et de réunion, après les églises, sont le théâtre et les jardins publics. Le jardin le plus fréquenté est celui qu'on appelle le *Passeio*, c'est-à-dire la Promenade. Il est situé au bord de la mer, entre l'église de Calabouça et celle de Nossa-Senhora da Gloria, et consiste en de larges allées d'arbres énormes, les uns indigènes, les autres exotiques, qui forment un épais et délicieux ombrage, et qui circonscrivent des carrés dans lesquels sont ou des vergers, ou des arbustes et des buissons à fleurs. Dans les premiers compartiments on remarque des mangas, des yambos, et des grumixams, qui donnent, quand viennent leurs saisons, d'excellents fruits que chacun a permission de cueillir et de manger; dans les seconds, vous admirez la princiana, dont les fleurs jaunes et oranges sont magnifiques, le coralier, avec ses longs épis de fleurs écarlates, aussi gros que celui du marronnier d'Inde, et le superbe bombax, couvert, à une époque, d'une profusion de grandes fleurs pourpres semblables à de riches tulipes, et à une autre d'énormes écheveaux de soie pendante. Vers le milieu du jardin est un temple octogone qui, dans l'origine, servait de local à un cours de botanique, où le professeur expliquait la structure et les vertus des diverses plantes d'alentour; mais aujourd'hui il tombe en ruine.

Cette promenade serait charmante, si elle n'était séparée de la mer par une haute et longue jetée artificielle, qui non-seulement ôte la vue, la magnifique vue de la baie, mais encore empêche que les pures et salutaires brises de l'Océan parviennent jusqu'aux promeneurs. Chaque soir cependant le jardin est encombré de citoyens avec leurs familles, et ils ont l'esprit de gravir la jetée pour y respirer un air meilleur.

Les habitants de la capitale aiment aussi beaucoup l'opéra, quoiqu'à ce théâtre se rattachent des circonstances qui ont fortement blessé les gens pieux. A l'époque où l'on construisait la salle, il y avait dans le voisinage une église en construction. Or le public était si pressé de voir le nouveau théâtre fini que non-seulement on arrêta les travaux de l'église, mais que même on en abattit une partie pour employer les matériaux à terminer l'autre édifice, qui fut ouvert avec une grande pompe le 12 octobre 1813, jour anniversaire de la naissance de don Pedro. Cette sacrilége déprédation d'une église, pour achever une salle de spectacle, choqua les dévots, et ils prédirent que malheur arriverait au profane monument. En effet, quelques années après il brûla, et les bonnes gens de la ville sont fermement convaincus que c'est Dieu qui a voulu ainsi montrer et punir l'impiété des entrepreneurs. Le théâtre cependant s'est relevé, comme un phénix qui renaît de ses cendres; mais l'église reste toujours dans le même état de ruine, démolie presque jusqu'aux fondements. Il est d'ailleurs une considération qui a rendu l'opéra cher aux Brésiliens, c'est que tous leurs graves événements politiques des vingt dernières années y ont été accomplis, ou annon-

cés du moins ; et cette pensée seule suffirait pour les y attirer, indépendamment de la bonne musique et de la danse. L'empereur l'aimait avec fureur, et ne manquait presque aucune représentation. Il avait une loge qui occupait toute la largeur du fond de la salle, et il la remplissait d'officiers de sa cour qui se plaçaient derrière lui, tandis que lui-même s'asseyait sur le devant avec toute sa famille. Pendant le carême, l'opéra ferme, et le peuple trouve plaisir à des spectacles différents: je veux parler des églises et des processions.

Le théâtre de Rio est en partie soutenu par des loteries, et les diverses irmandades augmentent leurs fonds par les mêmes moyens. Bien que ce soient seulement des entreprises particulières, elles se renouvellent si souvent à Rio, que cette peste n'y est pas moins nuisible que dans les pays où le gouvernement lui-même en a le monopole. Le bénéfice des entrepreneurs est de douze pour cent.

Les bureaux de la poste sont situés, à Rio, immédiatement sous la salle de séance de la Chambre des députés, et font partie du même édifice. Les lettres ne partent de la capitale, pour les différentes villes de l'intérieur, que tous les dix jours. On ne les expédie pas dans des malles comme en Europe, mais ce sont deux nègres qui les portent sur leur dos, renfermées dans de longs sacs. Ils voyagent à pied, faisant une lieue et un quart à l'heure. Sans aucune escorte, sans autre moyen de défense que le bâton en travers duquel est placé leur porte-manteau, ils craignent cependant si peu d'être dévalisés, que j'ai souvent vu leur précieux fardeau déposé au bord de la route, où personne ne le surveillait, tandis qu'ils avaient eux-mêmes été se rafraîchir à quelque cabaret éloigné. Du reste, je n'ai jamais ouï dire qu'on leur eût rien pris. Lorsque ces facteurs (car on ne peut leur donner le nom de courriers) reviennent dans la capitale, on ne distribue pas à domicile les lettres qu'ils apportent, si ce n'est celles des maisons de commerce, qui paient une certaine somme pour cette faveur : on affiche une liste des autres. Dans l'administration des postes, qui occupe le rez-de-chaussée, est une vaste salle, entourée de placards sur lesquels sont écrits les divers endroits d'où il vient des lettres, et, au-dessous, par ordre alphabétique, les noms des personnes à qui elles sont adressées. En regard de chaque nom est un numéro : quand donc vous attendez une lettre, au lieu de la demander aux commis vous consultez les placards et si vous y êtes nommé vous retenez le chiffre correspondant, que vous allez dire au bureau de distribution. Vous recevez alors une lettre qui porte non votre adresse, mais le numéro que vous demandez, et souvent elle est pour un autre que vous. Dès qu'il y a erreur reconnue, vous énoncez votre nom, on vous présente un paquet de lettres, et vous y prenez celle qui vous convient. De graves inconvénients résultent de cette méthode: beaucoup de gens, par curiosité, ou par des motifs pires, prennent des lettres qui ne leur appartiennent pas; et chaque jour les feuilles publiques regorgent d'avis que font insérer, tantôt des gens qui n'ont pu trouver un paquet inscrit à leur nom sur le placard, tantôt d'autres individus qui en ont pris un ne leur appartenant pas, et qui engagent le propriétaire à venir le réclamer chez eux.

L'administration de la justice au Brésil est le plus grand fléau dont peut-être le peuple ait à gémir. Les juges, en effet, reçoivent de si minces émoluments, qu'ils sont tous accessibles à la séduction. Il y avait néanmoins, sous le règne de Jean VI, et sous celui de don Pedro, un tribunal auquel on pouvait porter plainte et que n'atteignait pas le soupçon de vénalité : c'était le trône lui-même. Chaque samedi au matin, ces monarques tenaient une audience où il était permis au plus humble de leurs sujets de venir en personne présenter ses réclamations. La seule formalité requise pour l'admission était qu'on portât un chapeau à cornes. Si même on n'en avait pas, il suffisait de laisser à la porte sa coiffure ordinaire, et de s'avancer hardiment. Toujours on était écouté avec bienveillance. Mais, souvent la faveur avait à la cour le même résultat que l'argent ailleurs.

La police de Rio est faite par un corps nombreux et spécial de soldats qui portent des jaquettes bleues avec des fourniments en peau de buffle, et qui ressemblent beaucoup à des gendarmes français. Ils ne se distinguent ni par leur bonne discipline ni par leur tempérance, et ce sont les seuls indigènes que j'aie jamais vus ivres. Se commet-il un délit, ils arrêtent, non l'auteur, qui généralement a le temps de s'échapper, mais l'individu qui se trouve le plus près du lieu et qui ne passe que par hasard. Un jour, un homme fut renversé par un cheval devant la porte de notre maison, et on l'entra demi-mort sous notre vestibule. La police arriva bientôt, et s'empara d'un individu de bonne mine qui suivait tranquillement son chemin. Il eut beau prétendre n'avoir pu renverser personne, puisqu'il n'avait pas de cheval, on l'emmena néanmoins en prison.

Quelques circonstances curieuses accompagnent au Brésil la condamnation d'un criminel. Aussitôt qu'il est condamné, l'irmandade de la Miséricorde le prend sous sa protection, et le garde pendant trois jours dans une chapelle, où il est visité par de pieuses gens qui tâchent, à force de soins, à force de douceurs, à lui faire oublier sa malheureuse situation, et qui enfin lui apportent certaine chemise indispensable pour la fatale toilette. Le nombre onze, appliqué à un individu, est regardé comme une injure proverbiale tant à Lisbonne qu'à Rio. Dans la première de ces deux villes, dire de quelqu'un qu'il est un homme de *onze lettres* est une insulte, parce qu'il a existé un scélérat fameux dont ce nombre était nécessaire pour écrire le nom. Dans la seconde, il est également injurieux d'appeler un individu *homme de onze aunes*, parce qu'on est censé prétendre par là qu'il est condamné à une mort ignominieuse. Lors en effet qu'un criminel monte à l'échafaud, il porte une chemise de la longueur en question. L'irmandade pourvoit aussi à la corde qui doit le pendre. Quelquefois ses agents la trempent dans un violent acide, qui la ronge et la rend si incapable de supporter ce poids, que souvent elle rompt avant que le condamné soit mort. Dans ce cas, ils accourent, agitent une bannière sur le corps et le réclament comme leur propriété. D'après la loi, on leur permet de l'emporter, et plus d'une fois ils sont ainsi parvenus à conserver la vie au malheureux.

C'est aux funérailles que les Brésiliens déploient le plus de luxe et de pompe. Quand le mort appartient aux premières classes de la société, on l'enterre toujours pendant la nuit et à la lueur de grosses torches en cire, que portent non-seulement les parents et les amis, mais encore tous les étrangers à mine respectable qui se trouvent passer devant la maison mortuaire. Un des directeurs du convoi se tient exprès à la porte pour les y inviter. Une fois au moins par semaine, j'étais ainsi arrêté au passage, et, comme un refus équivaut à une malhonnêteté, je m'enhardis enfin à passer l'autre côté de la rue pour n'être obligé ni d'accepter ni de refuser.

Nul endroit de Rio ne présente peut-être à l'étranger une meilleure occasion d'étudier les mœurs populaires que les alentours de la fontaine qui orne la place de Carioca. C'est un édifice demi-circulaire, auquel on monte par cinq marches, et qui a onze tuyaux de cuivre d'où l'eau jaillit sans jamais s'arrêter : le surplus coule dans un vaste réservoir de pierre. Vous voyez là des multitudes de noirs des deux sexes qui viennent emplir leurs cruches ou laver du linge, car c'est leur grand point de rassemblement. D'un côté, rangées le long du mur, sont trois ou quatre files de gens assis sur leurs seaux, avec cinq ou six officiers de police qui, à coups de crosse, les maintiennent dans l'ordre. Plus près de la fontaine, sont deux ou trois autres files d'expectants qui, dans la même posture, forment de vastes demi-cercles, sur les marches mê-

mes : c'est parmi la foule un combat à qui s'emparera des divers tuyaux. Quand une division de puiseurs a rempli ses vases et se retire, les soldats font avancer, pour prendre leur place, le premier rang des individus qui tout à l'heure se tenaient assis, et que le second remplace eux-mêmes, ainsi de suite sans interruption. De l'autre côté, le réservoir est encombré de femmes de toutes couleurs qui lavent avec de l'eau jusqu'aux hanches, et souvent des poupons noirs ou basanés sur le dos. De temps en temps aussi, des troupes de chevaux et de mulets viennent passer la tête entre elles.

Les vivres abondent toujours dans la capitale. D'immenses troupeaux de bœufs y arrivent sans cesse de l'intérieur; mais on ne voit de mouton chez aucun boucher, car les habitants ont contre cette viande la prévention des Juifs contre celle de porc. Celle-ci, au contraire, ils l'aiment avec fureur et en consomment d'effroyables quantités. Le poisson n'est jamais rare; mais il n'a rien qui puisse flatter le palais d'un gastronome. Les Brésiliens trouvent délicieux le pain de froment; quoique leur sol ne produise pas cette céréale, il le leur faut de première qualité. Aussi le mange-t-on excellent à Rio, meilleur même qu'en aucun autre pays. Comme les farines se tirent de l'étranger, ce pain est toujours fort cher et uniquement consommé par les gens riches. Non plus que les pauvres, les esclaves n'y goûtent jamais : ils le remplacent par diverses substances farineuses qu'ils obtiennent surtout d'une espèce de haricots noirs, du maïs, et d'une racine appelée *mandioca*. On vend beaucoup dans les boutiques une noix nommée *mindoubi*, qui pousse au pied d'une petite plante. On en extrait une grande quantité d'huile; mais on s'en sert aussi comme nourriture, et rôtie elle est fort bonne. Il y a toujours dans les rues des négresses qui les épluchent et en font rôtir.

Les marchés de la capitale sont toujours couverts des fruits les plus savoureux. On doit en première ligne citer l'ananas, qui est indigène au Brésil, et qui ne coûte jamais plus de quelques sous. Vient ensuite, par ordre d'excellence, le manga : c'est un fruit plus gros qu'une pomme, dont la peau reste constamment verte. Avant la maturité, il exsude un jus clair aussi fort et aussi piquant que l'esprit de térébenthine dont il ne perd jamais le goût. Lorsqu'il est mûr, l'intérieur offre une belle couleur orange, mais le noyau est entouré de longues fibres, aussi dures que de gros crin, qui pénètrent dans la chair et qui rendent difficile de l'en détacher. J'ai souvent regretté de ne pouvoir, par cette raison, manger que la moitié du fruit. Les Brésiliens mangent aussi les graines de trois espèces de myrtes. Surtout, ils en font d'excellentes conserves. Le *mamoun*, autre fruit indigène qui mérite d'être mentionné, a presque la grosseur d'un ananas. Il pousse en paquets au faîte d'un arbre qui a le tronc pareil à une tige de chou, et de très larges feuilles angulaires. Aux environs de la capitale, vous rencontrez à chaque pas un mamouneiro, et c'est un des traits caractéristiques de la contrée. Le fruit a un goût très succulent, analogue à celui de la viande ou plutôt de la moelle : ce qui sans doute lui a valu sa dénomination, car, dans la langue du Brésil, *mamoun* signifie proprement moelle.

On est moins intempérant à Rio dans le boire que dans le manger. Le vin rouge d'Oporto y trouve peu d'amateurs, parce qu'il est trop chaud pour le climat. Celui qu'on estime le plus, du moins qu'on boit en plus grande quantité, se tire de Catalogne, et il s'en fait chaque année une exportation considérable. Le bas peuple, et particulièrement les nègres, use de *caxas* ou *cachaça*, inférieure espèce de rhum qu'on extrait de la canne à sucre.

Départ pour l'intérieur des terres. Multitude de crabes. Aspect du pays. Diverses espèces d'auberges. Forêts vierges. Les vampires. Les singes et les perroquets. Ville de Valença. Savon du pays.

Après avoir vu en détail toutes les curiosités de Rio, je profitai avec empressement d'une occasion qui s'offrit à moi de visiter l'intérieur du pays. L'inspecteur général des mines de Saint-José, dans la province de Minas-Geraes, qui se trouvait alors dans la capitale et qui allait retourner à son poste, me proposa de l'accompagner; et nous partîmes dès le jour suivant, à neuf heures du matin, suivis ou plutôt précédés d'une mule chargée de notre bagage, que conduisait un *pardo*, ou mulâtre.

Nous eûmes d'abord à longer la baie et à traverser le village de Saint-Christorao. Lorsque nous dépassâmes ensuite des marres d'eau bourbeuse laissées par le reflux, je fus surpris d'en voir remuer toute la surface, comme si elles eussent été pleines d'êtres animés qui se dirigeaient vers nous. M'approchant davantage, je trouvai que c'étaient en effet des crabes de différentes tailles, mais tous armés d'énormes bras. Quand ils marchaient, tous les brandissaient avec violence, et ils avaient réellement l'air de formidables assaillants. Les Brésiliens mangent une immense quantité de ces animaux, quoique pour ma part jamais rien ne m'ait semblé plus hideux et plus dégoûtant. La route que nous parcourûmes au-delà ne fut, pendant près de cinq lieues, qu'une suite non interrompue de *chacaras* et de *quintas*, deux noms qui servent indifféremment au Brésil à désigner les maisons de plaisance des riches. En général, elles sont situées au milieu d'un enclos de terres labourables, dont la culture paraissait bien entendue, et l'on y arrivait par de larges portes couvertes d'ornements qui, la plupart, semblaient repeints de la veille.

Il y a sur les routes du Brésil quatre sortes d'endroits où les voyageurs font halte. C'est d'abord un *rancho*, terme qui littéralement signifie une réunion de personnes, et qui de là s'applique au lieu où elles s'arrêtent. On s'en sert pour désigner un vaste hangar contenu par des poteaux, entièrement ouvert des côtés, et qui ne présente que l'abri de son toit pour les mulets et les muletiers. Vient ensuite une *venda*, c'est-à-dire une boutique où l'on vend à boire et à manger. Il en dépend d'ordinaire un *quarto*, en d'autres termes une chambre à coucher, qui n'est cependant pas toujours garnie de *camas*, ainsi qu'on appelle les lits. La troisième espèce d'asile est une *estalagem*, ou hôtellerie proprement dite, dans laquelle on trouve à peu près toutes les commodités d'usage; mais rien de plus rare que d'en rencontrer une. Enfin, c'est une *fazenda*, ou ferme. La plupart du temps, le *fazendeiro*, ou fermier, est aubergiste aussi. Il débite ses denrées de cette manière, et loge les voyageurs dans sa propre maison; mais quelquefois il ne vend ni les vivres qu'il vous sert ni le gîte qu'il vous donne, et reçoit les étrangers pour l'amour de Dieu.

De l'océan Atlantique à Angra, se prolonge une chaîne irrégulière de montagnes, décrivant un contour semi-circulaire d'environ cent cinquante milles, coupant les terres les plus basses et les plus fertiles de la côte, et formant la première grande barrière de l'intérieur. On l'appelle différemment selon les différents points. A celui où nous la franchîmes, on la nomme *Serra d'Estrella*, quoique ce nom s'applique en particulier à la partie la plus orientale de la chaîne. Cette Sierra, qui pourtant n'est éloignée de la capitale que d'une cinquantaine de milles, est encore presque en état de nature. J'entrai alors pour la première fois dans ces forêts d'Amérique, qui contemporaines du monde, subsistent aujourd'hui telles absolument que les eaux du déluge les ont laissées en se retirant. J'avais beaucoup entendu parler de la sublime magnificence de ces bois ; mais combien la réa-

lité ne l'emportait-elle pas sur l'idée que j'en avais conçue! La route, ou plutôt le sentier que nous suivions, serpentait au bord d'immenses vallées et d'énormes précipices, du fond desquels les arbres s'élançaient à une hauteur extraordinaire, et souvent ils n'avaient pas moins de quatre cents pieds d'élévation. Il y a lutte perpétuelle pour la lumière et pour l'air dans le monde végétal; et lorsque des multitudes d'arbres sont réunies dans un étroit espace, ils rivalisent tous à qui dépassera ses voisins. Puis, quand ils sont parvenus à cette prééminence, beaucoup d'entre eux, commencent alors, mais non avant, à projeter des branches latérales. Dans cette région du Brésil, où les forces vitales des végétaux sont si puissantes, la contestation se poursuit avec une merveilleuse vigueur, et la sève monte à une incroyable distance de la racine. En quelques endroits, où la forêt, soit à dessein, soit par accident, était devenue la proie des flammes, un arbre solitaire avait échappé à l'incendie, et, d'autant plus magnifique dans son isolement, s'élevait au plus profond d'une vallée. C'était alors surtout que ses proportions gigantesques et la forme curieuse que le hasard avait donnée au développement de la végétation paraissaient remarquables. J'eus la curiosité de m'écarter un peu de la route et de galoper jusqu'à un de ces géants pour l'examiner de plus près. Le tronc s'était dressé vers le ciel, sans jeter une seule tige de côté, jusqu'à ce qu'il eût monté au-dessus de ses compagnons; mais alors il en avait laissé partir d'horizontales formant un dais sur leurs têtes, et tandis qu'ils avaient été tous brûlés, le dais verdoyant demeurait encore, mais à une si grande hauteur que je ne pouvais pas voir distinctement la partie du tronc d'où les rameaux s'élançaient, et qu'on aurait dit une petite forêt suspendue en l'air. Quelquefois aussi ce grand arbre avait du haut en bas perdu ses branches par le feu ou par une autre cause, et l'immense tronc était couvert de plantes grimpantes qui, s'élançant du sol, avaient atteint le faîte où elles se terminaient en pointe, de sorte que c'était un cône effilé de végétation qui ressemblait beaucoup à un cyprès démesurément haut; mais le long échalas qui soutenait tant de verdure n'avait plus pour lui-même ni sève ni vie. Quelques-unes de ces lianes s'étaient attaquées à de jeunes arbres; elles avaient grandi en même temps qu'eux, et leurs deux tiges étaient devenues d'égales grosseur; puis, bientôt la première avait dépassé la seconde comme le mât de hune dépasse le grand mât.

Lorsque nous arrivâmes au pont du Parahiba, il se trouva être trop tard pour que nous pussions y passer. Au Brésil, tous les voyages doivent s'interrompre pour l'*Ave Maria*, c'est-à-dire pour l'office du soir en l'honneur de la sainte Vierge, qui commence au coucher du soleil. Ce n'est pas le son des cloches qui en donne le signal dans ce pays, mais une circonstance simple et belle. A l'heure du crépuscule, de sa retraite sort un gros cerf-volant à ailes argentées qui annonce la prière par son bourdonnement solennel et sonore. Les Brésiliens voient quelque chose de sacré dans cette coïncidence, et regardent l'insecte en question comme le sacristain de la divine Marie.

Le matin, au moment de nous remettre en route, je remarquai au cou de mon cheval une large blessure d'où le sang sortait en abondance. Craignant qu'on ne lui eût donné un coup de poignard ou qu'on ne l'eût blessé méchamment pour l'empêcher de me servir, je questionnai notre guide Patricio, et il m'apprit que c'était la piqûre d'un *morcego*. Tel est le nom d'une grosse espèce de chauves souris, qui, comme les diables de Surinam, piquent et les hommes et les animaux. En 1643, lorsque Cabeça da Vacca explorait les sources du Paraguay, elles l'attaquèrent une nuit, et s'attachèrent à l'orteil d'un de ses pieds. Quand il se réveilla, il trouva sa jambe engourdie et froide, son lit plein de sang. Elles avaient de même mangé les tettes de six laies. On raconte dans le pays que, pendant qu'elles sucent le sang par l'ouverture qu'elles ont faite, elles ne cessent d'agiter leurs longues ailes noires au-dessus de leur victime, pour la plonger dans un sommeil profond d'où elle ne doit jamais sortir. Au jour, on la trouve sans vie, et le plancher de la chambre est couvert de marres sanglantes, car le vampire dégorge quand il est repu, afin de pouvoir tirer le reste du sang jusqu'à la dernière goutte. Les morcegos ont quelquefois la grosseur de pigeons. C'était un de ces horribles oiseaux qui avait piqué mon cheval, et la pauvre bête serait infailliblement morte, si on ne l'avait secourue à temps.

Santo-José. Concert d'amateurs. Santo-Joao d'el Rey; description de cette ville.

Après avoir franchi une chaîne de montagnes, nous arrivâmes à Santo-José. Cette ville est, d'un côté, baignée par le Rio das Mortes dont elle occupe la rive droite, et, de l'autre, adossée, comme je l'ai dit, à une serra de rochers perpendiculaires qui porte le même nom. Elle est comparativement ancienne, puisqu'elle fut bâtie en l'année 1718, et consiste en trois ou quatre centaines de maisons. Celles-ci ne forment qu'un petit nombre de rues irrégulières, mais présentent un spectacle d'autant plus pittoresque; car elles sont toutes singulièrement propres, toutes badigeonnées de blanc, et la contrée environnante est bizarre et romantique. L'édifice le plus remarquable de la ville est la matriz, ou église métropolitaine de Santo-Antonio, qui est construite sur une éminence. Il y a en outre cinq chapelles plus ou moins grandes, et cela pour une population qui ne dépasse guère deux mille âmes.

La ville de Santo-Joao d'el Rey est située à environ huit milles de Santo-José. Elle fut bâtie vers le même temps que cette dernière : elle est le chef-lieu du *comarca* ou district du Rio das Mortes. Elle porta d'abord le nom de cette rivière; qui n'est distante que d'une demi-lieue, mais en 1712 Jean V le lui ôta pour lui conférer le sien. Elle repose au pied de la serra do Lenheiro ou montagne du Bûcheron, ainsi appelée quoique sur ses flancs on n'aperçoive pas un arbre, et est coupée en deux par une branche du Rio-Limpo, que nous avions traversé chemin faisant. La communication d'un côté à l'autre se fait au moyen de deux ponts de pierre qui sont à chaque bout de la ville. Celle-ci consiste en quelques rues escarpées qui gravissent les flancs des rocs à droite et à gauche de la rivière, mais que traversent d'autres rues plus unies, parce qu'elles lui sont parallèles. Ces rues sont pavées de cailloux ronds, et généralement garnies de trottoirs dallés. Le rez-de-chaussée de presque toutes les maisons est une boutique bien tenue et bien approvisionnée de diverses marchandises provenant d'Europe.

Départ pour Villa-Rica. Passage de la serra d'Ouro-Branco. Le serpent corail. Un repaire de brigands. Arrivée à Villa-Rica; description de cette ville. Retour à Santo-José.

Après avoir passé les fêtes de Noël chez mes bons amis de Santo-José, je résolus de m'avancer plus loin dans le pays, et d'aller au moins visiter Villa-Rica.

Bientôt nous parvînmes à l'arrayal de Sua-Suci, long village occupant la cime d'une montagne et composé d'une quarantaine de maisons très distantes les unes des autres, dont la saleté passe toutes les bornes. Il y a cependant deux églises blanches qui le font distinguer de loin. Nous y fîmes halte dans une espèce d'estalagem, tenue par un vieux gentilhomme à longue barbe grise, et si poli qu'il ne nous laissa jamais seuls. Son auberge semblait avoir été autrefois plus importante, et il avait encore quatre lits à offrir aux voyageurs, nombre que nous n'avions trouvé nulle part. Les lits étaient faits de *coiras*, ou peaux de

bœufs, tendues autant que possible sur des châssis : ils étaient non-seulement aussi élastiques, mais aussi sonores qu'un tambour (1). Notre hôtesse était une grosse et majestueuse dame, avec un *papos* colossal au cou. Son communicatif mari, voyant que je regardais cette tumeur, me prit à part et me dit : *Nao come sal :* ce qui veut dire qu'elle venait de ce que sa femme « ne mangeait pas de sel avec ses aliments, » cause que j'avais déjà entendu assigner ailleurs. Le vieil hôte était un des remarquables et nombreux exemples de la salubrité du pays, car il conservait sa santé et sa vigueur jusque dans un âge fort avancé. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans, et était entouré d'une famille de jeunes enfants dont l'aîné n'avait pas atteint sa dixième année.

Au bout d'une heure, nous atteignîmes le Parahupeba, rivière considérable qui arrose une contrée basse et plate, et que bordent à droite et à gauche de superbes prairies. C'était un spectacle nouveau pour nous; car d'ordinaire, au Brésil, les cours d'eau sont encaissés dans des lits profonds. Les deux rives du Parahupeba sont bien peuplées et bien cultivées. Peu après l'avoir franchi, nous arrivâmes à l'arrayal de Redondo, qui semble être un très vieux village et avoir été jadis plus respectable que maintenant.

Enfin nous atteignîmes Villa-Rica. On ne saurait imaginer rien de plus triste que l'aspect délabré de cette ville autrefois si florissante. En bas d'une montée par laquelle on y arrive (car elle est située sur une montagne) nous vîmes les restes d'un immense édifice, avec une multitude de communs et de jardins dignes du palais d'un prince; mais le tout n'était plus qu'un monceau de ruines.

On peut diviser la ville en trois parties distinctes. Il y a d'abord une longue et presque interminable rue, faisant suite à la chaussée par laquelle nous arrivâmes, où résident surtout les artisans, et où sont divers ateliers qui confectionnent les objets d'industrie particuliers au pays. Cette rue se termine au centre de ce qu'on pourrait appeler proprement la cité. Là, on en trouve plusieurs autres qui se coupent et s'entrecoupent, et qui sont garnies de riches magasins où l'on trouve un assortiment complet de marchandises étrangères. Si l'on traverse ce quartier, on arrive à celui de l'aristocratie, où demeurent dans de jolies maisons les fonctionnaires publics et les gens qui, pour vivre, n'ont pas besoin de se livrer au commerce. Ce côté de Villa-Rica est réellement fort beau. Parsemées au milieu de tout cet espace, sont neuf églises qui, bâties sur des éminences détachées qu'on aperçoit de loin, donnent à la ville un air de considérable importance. Ces édifices sont effectivement un trait caractéristique de toutes les provinces du Brésil : c'est toujours sur eux que se portent d'abord les yeux du voyageur, et les cathédrales font d'ordinaire l'orgueil des habitants. Villa-Rica possède en outre un théâtre qui est ouvert à certains jours de fête, et plusieurs fontaines ornées de sculptures, d'où des dauphins et d'autres figures de bronze jettent continuellement une eau limpide. En somme, tout ce qui s'offre aux regards de l'étranger lui rappelle forcément qu'il considère les débris d'une cité jadis très opulente. Elle est encore pleine de vie, quoique bien tombée de son antique grandeur. Les maisons habitables sont au nombre de quinze cents, et la population n'est pas moindre de sept mille âmes. Il y a une imprimerie, et un journal appelé *O Universal*, mais point encore, que je sache, de bibliothèque publique ni de société littéraire.

Départ pour Rio par une autre route. Ville de Barbacena.

Le 10 janvier, je repartis pour Rio; mais, au lieu de suivre une seconde fois la route par où j'étais venu, je pris celle de Barbacena et de l'Estrada-d'Estrella.

Nous atteignîmes la ville de Barbacena, située sur le penchant d'une montagne où ne pousse pas un arbre, pas un arbuste : elle présente cet aspect nu, désolé qu'ont presque toutes les villes du Brésil. Les maisons qui en dépendent ne sont pas construites les unes près des autres, mais presque disséminées au hasard le long de deux larges rues qui se coupent à angles droits. Elle a cependant plus l'air d'une ville que ne l'ont généralement celles de l'intérieur, et renferme plus de trois cents habitations toutes badigeonnées de blanc, avec une vaste cathédrale qui la fit appeler dans l'origine *Igrega nova* ou l'Eglise neuve, et trois autres chapelles. Dans le district dont elle est le chef-lieu, on cultive quelques oliviers, on élève de nombreux bestiaux, et l'on se livre à d'autres branches d'industrie.

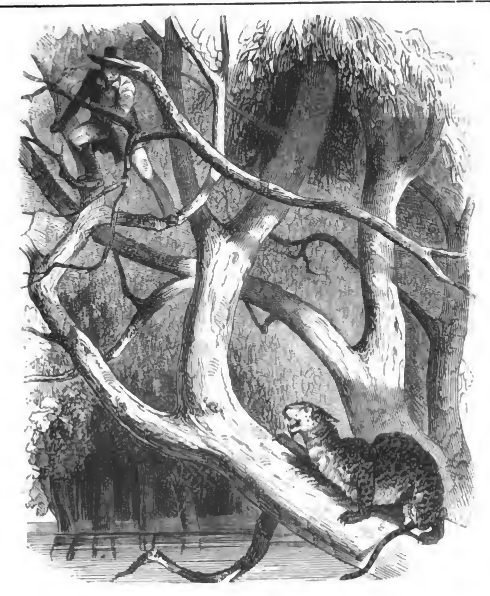
Nous parvînmes à Pedro-Alvès, ville qui renfermait une cinquantaine d'habitations dans une verdoyante vallée remplie de jardins. Elle avait l'air tout-à-fait rustique. Ses blanches maisons étaient répandues à travers la pelouse, et entremêlées d'arbres qui donnaient au paysage un caractère qu'on lui voit rarement au Brésil. Quand on y défriche un terrain, on brûle, on coupe tout; mais si par hasard un arbre échappe à la destruction, on prise beaucoup l'ornement et l'ombrage qu'il procure. A Pedro-Alvès, on en avait respecté un grand nombre, et ils ajoutaient infiniment à la beauté du lieu.

C'est au port d'Estrella que toutes les personnes qui viennent de l'intérieur par l'Estrada s'embarquent pour la capitale. Ainsi, en effet, on franchit en ligne directe une distance de trente-six milles, au lieu d'un long et ennuyeux voyage autour de la baie. Usant de ce moyen, je pris dans la soirée passage sur un petit navire, et le matin suivant je me retrouvai à Rio.

Caractère général des Brésiliens. Grand nombre de noirs et de mulâtres libres.

Si les Brésiliens sont emportés, irascibles, la faute en est au climat des tropiques, qui fait bouillonner le sang dans leurs veines. D'ailleurs, rarement se portent-ils à de coupables excès. Le duel, cette violation flagrante de toute loi morale et religieuse, ce crime si commun en Europe, est inconnu au Brésil, et on y parle d'assassinats plus qu'on n'y en commet. S'ils ne sont pas très empressés de recevoir chez eux leurs amis et leurs voisins, ni de les admettre à leur table, ce n'est point par égoïsme, mais parce que leurs maisons ne sont pas convenablement montées, ou que la coutume ne sanctionne pas de tels rapports. Leurs femmes mènent une vie de retraite et d'intérieur, et nos modes de réunions bouleverseraient toute l'économie de leurs ménages. Ils sont cependant toujours heureux, toujours jaloux de répondre à une obligation par quelque autre service en leur pouvoir. S'ils ont presque tous des concubines, il ne faut pas perdre de vue qu'un des plus tristes effets de l'esclavage est de former de ces unions illicites. Lors, en effet, qu'un Brésilien se trouve demeurer seul, être isolé dans un désert, et n'avoir pour le retenir aucune des entraves dont les opinions de la société entourent chacun de ses membres, il adopte aisément une coutume si commode, et vit avec ses femmes esclaves comme avec des créatures qui ne méritent pas qu'il se choisisse une épouse parmi elles. Quand il contracte une alliance légale, il respecte autant les lois du mariage

(1) Ceci est préférable au *rancho* ou hangar dans lequel M. de Saint-Hilaire dit que l'on reçoit les voyageurs et leurs effets aux environs de Rio-Janeiro. Auprès du rancho est une *venda*, où le propriétaire fait vendre le maïs qui sert de nourriture aux mulets des voyageurs. Dans les vendas on débite aussi des boissons spiritueuses et des comestibles. Les marchandises sont placées sur des tablettes rangées autour des murailles, ou bien elles sont attachées aux solives. Comme dans toutes les boutiques, le marchand se tient derrière un comptoir qui fait face à la porte, et c'est sur ce comptoir qu'il détaille aux buveurs le tafia appelé *cachaça*, dont le mauvais goût participe de celui du cuivre et de la fumée. A. M.



L'animal semblait calculer la force de son élan.

que dans aucune contrée de l'Europe, et de sa compagne, qui d'ordinaire est aussi remarquable par la régularité de sa conduite que par son zèle à remplir les devoirs du ménage, il a presque toujours un grand nombre d'enfants légitimes. On a longtemps reproché aux Brésiliens d'épouser leurs nièces; mais la chose ne s'est-elle pas pratiquée depuis des siècles en Espagne et en Portugal? ne se pratique-t-elle pas aujourd'hui dans presque toutes les contrées européennes? A vrai dire, quelques liaisons entre parents d'un degré encore plus proche ont lieu; mais la chose est rare : on montre les coupables au doigt, et ils sont stigmatisés par la réprobation publique.

Parmi les nombreux insectes du Brésil, est une espèce énorme d'araignée que je n'ai vue en aucun autre pays. Passant un jour entre quelques arbres, je me sentis la tête arrêtée par un obstacle assez fort, et en la retirant, mon léger chapeau de paille resta derrière. Quand je levai les yeux, je le vis suspendu en l'air, où le retenaient les mailles d'une immense toile d'araignée, qui avait de dix à douze pieds de diamètre, et qui, semblable à une pièce de gaze épaisse, était tendue des branches d'un arbre à celles d'un autre. Tous les alentours étaient couverts d'animaux pareils, mais de différentes tailles, et quelques-uns, quand leurs pattes étaient allongées, formaient un cercle d'une circonférence de six ou sept pouces. Ils se distinguaient surtout par de brillantes tachetures. Les fils qui composaient leurs toiles étaient d'un jaune luisant, comme ceux des vers à soie, et également forts. J'en pelotonnai plusieurs sur une carte, et ils s'étendaient d'une longueur de trois ou quatre verges. Parmi les arbres qui peuplent les forêts vierges, et qui leur donnent aux yeux des Européens un caractère particulier, il n'en est pas de plus étonnants, de plus bizarres, que ceux de la nombreuse famille des palmiers.

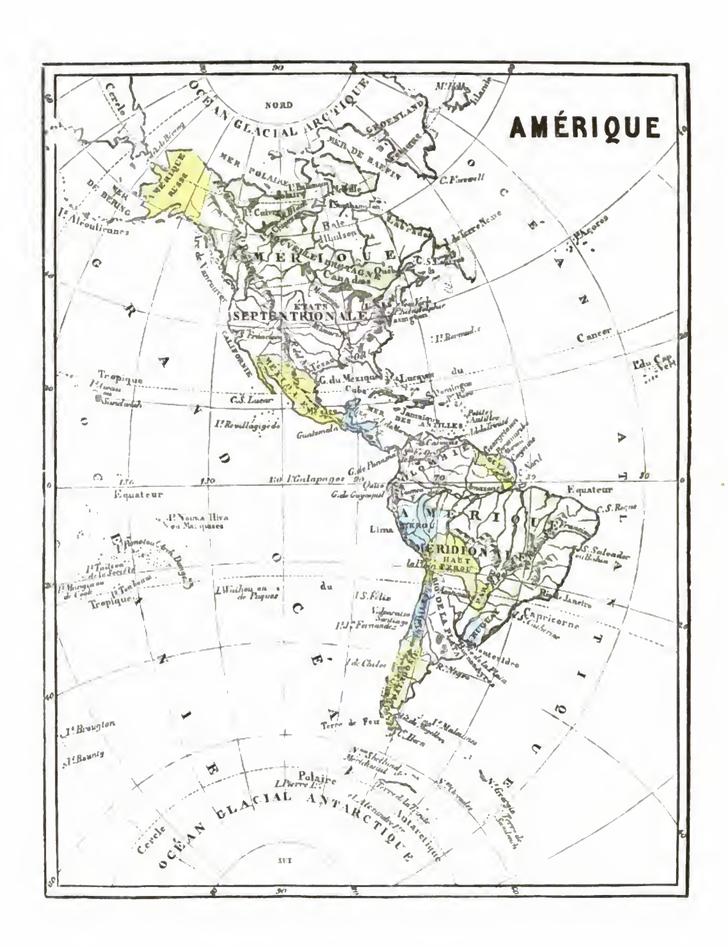
On les voit s'élancer à une immense hauteur pardessus tous les autres, avec leurs longues tiges effilées que couronne un panache de feuilles qui, semblables à des plumes d'autruche, s'agitent à la moindre brise; et de toute la famille, l'assai est le plus élégant et le plus beau. C'est celui sur lequel on cueille le fameux chou dont les voyageurs parlent tant.

Nous quittâmes Saint-Michel avec un vent favorable et, le 29 juin 1829, nous débarquâmes à Portsmouth.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DU VOYAGE DE WALSH.

PARIS. — Imp. LACOUR ET Cᵉ, rue Soufflot, 16.


AMÉRIQUE
NORD
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
GROENLAND
MER DE BAFFIN
MER POLAIRE
AMÉRIQUE RUSSE
MER DE BERING
Baie d'Hudson
NOUVELLE BRETAGNE
Canada
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE
ÉTATS-UNIS
CALIFORNIE
MEXIQUE
G. du Mexique
MER DES ANTILLES
Guatemala
Tropique
Cancer
Equateur
Lima
AMÉRIQUE MÉRIDIONALE
PÉROU
HAUT PÉROU
Capricorne
Rio de Janeiro
Montevideo
Terre de Feu
C. Horn
Polaire
OCÉAN GLACIAL ANTARCTIQUE
Cercle
Antarctique
GRAND OCÉAN
OCÉAN ATLANTIQUE

